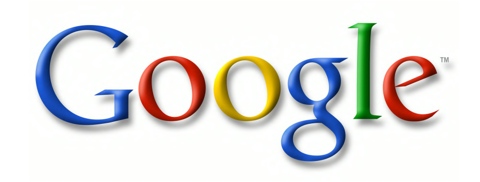

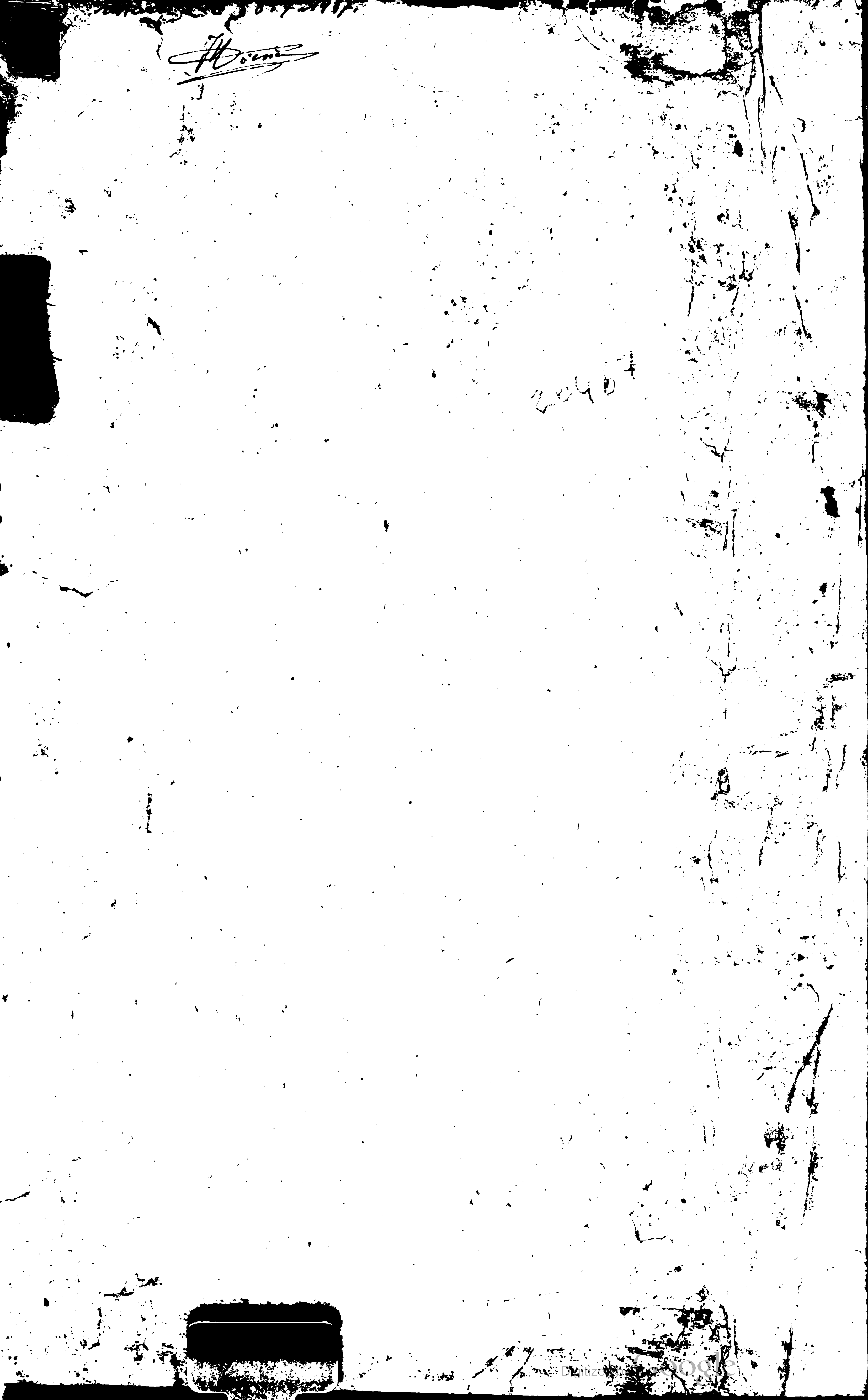








Philas

LES

OEVVRES DE PHILON IVIF,

AVTHEVR TRESELO-QVENT, ET PHILOSOPHE TRES-GRAVE.

Contenans l'interpretation de plusieurs diuins & sacrez mysteres, & l'instruction d'vn chacun en toutes bonnes & sainctes mœurs.

Mises de Grec en François, par PIERRE BELLIER Docteur ez droictz.





A PARIS,

Chez Michel Sonnius, rue S. Iaques, a l'escu de Basle.

M. D. LXXV.

Auec Priuilege du Roy.



A MESSIRE PHILIPPES HVRAVT, CHEVALIER, SEIGNEVR DE CHIVERNI, CONSEILLER DV Roy en son priué conseil, & Chancelier de son ordre: Pierre Bellier son humble seruiteur.

MONSIEVR, connoissant que dés votre premier âge auez porté tousiours bonne affection aux lettres, & encores plus maintenant, estant votre maison paree & embellie d'vne tresbelle, riche, & rare bibliotheque, là où tous autheurs sont recueillis, ie vous ai dedié le fruit de ce mien trauail: afin que la Republique de France vous reconnoisse tousiours pour celui qui prend en sa sauuegarde la vertu, la science, & les hommes qui s'y adonnent. Heureuse la Republique en laquelle tels magistrats fleurissent, qui cherissent & aiment ceux qui trauaillent pour elle. Ie vous presente donques ce grand & diuin Philon en François, comme vn secretaire de Moyse, duquel on dit en commun prouerbe: Ou Platon philonize, ou Philon platonize: tant sont les sentences, & les paroles de ces deux hommes diuins semblables. Celà se dit communément: mais quant à moi, il me semble que, d'autant que le corps est plus excellent que l'ombre qui le suit, d'autant aussi est Philon plus excellent que Platon: car celui là monte iusques au comble de la diuinité, & y donne dedans, mais cetui ne fait qu'en approcher, aiant puisé la plus grande partie de ses diuines sentences des ancestres & deuanciers de Philon au voiage qu'il fit en Egipte. Philon estoit Alexandrin de naion, & de race Hebreu, vn des premiers & renommés sacrificateurs. Il fleurit du temps de Caius Caligula, par deuers lequel il fut auec d'autres, enuoié à Rome en ambassade, pour lui emontrer les tors qu'on faisoit aux Iuifs en Alexandrie: mais ce ne fut pas sans danger de sa personne, voire de toute sa nation: car (comme il dit au liure intitulé: Des vertus, & ambassade vers Caius) pensant auoir trouué vn iuge droit & esgal aux parties, il tomba entre les mains d'vn ennemi & accusateur. Encores cela ne le faschoit pas tant, comme la folle opinion que cete sotte beste auoit mise en son cerueau: Qu'il estoit Dieu, se voulant, comme tel, faire adorer par toute la terre habitable. Il auoit mesmes commandé qu'on lui dressast dedans le secret oratoire du temple de Hierusalem, vne statue portant ce titre: Au nouueau Iuppiter Caie. Philon, aiant entendu ceci, fut si étonné & esperdu, que laissant toutes les esperances humaines vint à dire: Qu'il falloit bien attendre le secours diuin, puisque celui des hommes defailloit. Cete sentence ne demeura sans effect: car quelque temps apres (comme au long raconte Iosephe) cet impie & meschãt, mange-peuple, sot, & dure Empereur (Empereur di-ie de titre, non pas de fait) fut oté de ce monde par ses sugets, ne lui donnant point la iustice diuine, laquelle a l'œil sur les affaires humaines, le loisir d'executer son entreprise. Voilà la tragedie que lui ioüa celle grande puissance de Dieu, qui lui assiste & le cotoie: comme depuis la creation du monde telles, ou semblables, sont aduenues à ceux qui, s'estans meslés du gouuernement du doux & humain trouppeau des hommes, au lieu de bons gouuerneurs se sont montrés tyrans. Plus long propos, Monsieur, ne vous tiendrai, sachant bien que sa vie & ses faits vous sont assez notoi-

pagina 447 ligne sexiéme.

ainsi l'appelle Philon, page 436.

† ij

res. I'ai seulement sur la fin à vous dire vn mot de sa part: c'est qu'il vous prie bien fort de faire votre rapport d'vne petite requeste verbale au conseil du Roy: petite di-ie en paroles, mais de fort grande consequence, estant question de la paix & repos de toute la pauure France, affligee des maux enuoiés d'enhaut, pour les execrables blasphemes prononcés iournellement à tous propos contre l'honneur de Dieu. Elle tend à ce que, pour les moiens & raisons au long desduites en son traitté du second commandement du Decalogue, l'Edit du feu magnanime Roy Francois, aieul du notre tresillustre, contre ceux qui preignent le nom de Dieu en vain & le blasphement, soit renouuelé & fort estroitement gardé. Il s'attend bien que cete requeste lui sera otroiee du Roy, comme estant la plus iuste & raisonnable de toutes celles qu'on lui pourroit presenter. Il n'y a qu'vne difficulté, qui gist en l'execution d'icelle. S'il vous plaisoit, Monsieur, de prendre la peine: ou plustot plaisir (car il n'y a que plaisir en ce qu'on fait pour l'honneur de Dieu) de faire commander aux magistrats & iuges des prouinces, d'auoir songneusement l'œil sur l'entretenement dudit Edit, & qu'auec ce le Dimanche sacré & iour du repos fut deuement, & selon qu'il appartient à sa maiesté solennizé, il y auroit esperance que Dieu feroit la paix auec nous. En ce faisant, il changeroit toutes choses en meilleur estat. Au lieu que nous auons eu parcideuant les saisons de l'annee desreglees & debauchees, ne gardans point leur propre nature & qualité, il nous les rendroit reglees, promptes & allegres a faire le seruice auquel elles sont destinees. Que quand elles feroient leur debuoir, ce ne seroit pour l'aduantage de nos ennemis, ne s'en trouuant pas vn, mais pour notre proffit: auec ce la terre, estant d'icelles bien assaisonnee, ne tromperoit nos bonnes esperances, ne rapportant qu'vne quantiesme partie de ce qu'esperions, mais paieroit auec fort grande vsure ce qui lui auroit esté presté. Au lieu de guerre, il nous bailleroit la tant desiree paix: au lieu de sterilité, abondance de biens: au lieu de maladie santé, au lieu de peste vn bon & salubre aer, au lieu d'inimitié & estrangeté, amitié & communion, & ne se commeteroient iournellement tant de meurtres, lesquelz sans doute, suiuant la parole de Dieu, ne prouiennent que desditz blasphemes, comme dit Moyse, que le couteau ne sortira de la maison de celui qui prendra le nom de son seigneur Dieu en vain. Bref le ciel, les astres, l'aer, & la terre, commune mere de tous, nous riroient, & nous fourniroient d'vn bon cœur ce qu'auparauant d'vn mauuais œil, & comme par contraine & a regret, nous bailloient. Par ce moien le temps de Saturne & l'age d'or du bon Roy Francois, autheur de cet Edit, dont nous parlons, viendroit à fleurir. Ceci n'est point vne fable controuuee, ains l'oracle & expresse parole de Dieu, comme scauent ceux qui n'ont point gouté du bord des leures le doux & sauoureux breuuage de Sapience, mais l'ont bien sauouré & auallé. A Paris, le premier d'Aoust. 1575.

DEVX causes m'ont desmeu de traduire toutes les Allegories du premier Tome du liure du present Auteur, tant celles qui en ont le nom, que les autres, qui en ont l'effect: la premiere, par ce que l'œuure n'eust esté trouué par la compagnie des docteurs de Theologie, à qui appartient la connoissance de tels œuures, propre & resseant en François: la seconde, par ce que la maniere & façon de l'Allegorie conuient mieux aux Theologiens & Philosophes, qu'aux personnes, qui ne sont de cet estat & profession: au moien de quoi ceux-là, qui ont l'œil de l'esprit si vif & agu, que sans s'arrester au simple sens cōmun, recherchent les retraittes des sens cachez & Allegoriques, pourront lire l'Auteur en sa langue: Cōme aussi les autres, qui ne se souciēt de ces subtilitez, & ne demādent qu'à faire le salut de leur ame, pourrōt lire en François ce que ie leur ai apresté, le trouuāt suffisant pour eux. Parquoi, Lecteur, ne ressemble à certains gouluz personnages, lesquels, quād il est question de faire imprimer vn œuure, demādent si c'est tout, n'aians egard à l'estomach des personnes, ni aux viandes, s'elles sont propres, ou non: comme s'il estoit besoin en traduisant quelque traitté d'Aristote, qui pourroit estre proffitable à la Republique, de traduire quād & quand le pont & les modales des asnes, qu'on appelle, & certaines autres inuentions subtiles, escrites plus (comme on peult colliger par la lettre qu'en escrit ledit Aristote à Alexandre de Macedoine) pour vne brauade & vaine gloire, que pour le proffit publiq. Il vaudroit mieux que ces gens là fissent comme les Marchands sages & aduisez, lesquels ne se chargent ce denrées, si elles ne sont propres à vendre: mais a fin que tu ne t'arrestes à non aduis, & toi-mesmes en iuges, ie t'en ai traduit quelques vnes, pour y asseoir ton iugement. Que si l'œuure ne contient toutes les Allegories, il ne laissera pour tant de marcher entier en son endroit, aussi bien que le Grec, auquel plusieurs traittés de l'Auteur, comme en cetui, defaillent: ce qu'ai descouuert en la Librairie Romaine du Vatican, au temps de Pape Pie quint, où entre autres i'ai leu ceux qui suiuent:

φίλωνος ἰουδαίου τῶν μετὰ τὴν ἑξαήμερον καὶ εἶπε μὲν ὁ θεὸς, οὐ καλὸν εἶναι τὸν ἄνθρωπον μόνον, ποιήσωμεν αὐτῷ βοηθόν.

περὶ μετονομαζομένων, καὶ ὧν ἕνεκα μετονομάζονται: καὶ ἐγένετο Ἀβραὰμ ἐνενήκοντα ἐννέα. ὁ ἐννέα πρὸς τοῖς ἐνενήκοντα ἀριθμός.

φίλωνος ἰουδαίου περὶ ἀνδροφόνων. ὄνομα μὲν ἀνδροφονία.

περὶ τῶν οἰκέτας κτεινόντων. Θεράποντες.

περὶ τοῦ μὴ αναισχυντεῖν γυναῖκας.

Ἀγροικία καὶ βουλευτήρια.

Au reste le traité de Ioseph est intitulé

βίος πολιτικός.

Ie desireroi que quelque personnage Grec faisant là son voiage, les eust copié, ou fait copier: moi-mesmes l'eusse fait, & en eusse parlé au Cardinal Charlet, si i'ay bonne memoire du nom, qui en estoit le superintendant, si le Pape Pie ne fust mort: car, estant mort, la Librairie fut fermée, auquel temps m'en retournai en France. Si donc les l'œuure tant en Grec qu'en Latin, où defaillent ces traittés, ne delaisse d'estre leu des hommes Grecs ou Latins, pour-quoi cetui demeurera-il en chemin, & ne sera leu des François? Il n'y a qu'vne cho-

se qui me desplaise: c'est que mon exemplaire n'a esté si heureux, comme aucuns, de rencontrer vne copie, & vne Imprimerie sans faute, ou de peu de fautes, tant aux mots qu'en la punctuation: ce qui te seruira d'aduertissement, pour t'arrester plus au sens qu'aux dictions. Tu trouueras la correction des plus grandes fautes en vn petit abregé. Au reste il y a ici vn point, dont ie te veux bien aduertir, c'est que i'ay trouué plusieurs fautes en l'exemplaire Grec de Turnebus, tellement qu'il m'est a pardonner, si n'aiant eu entre les mains autre exemplaire Grec, que celui-là, ie n'ai pas si bien fait, comme i'eusse voulu. Vrai est que i'ai entre-veu quelques mots corrects en celui du Vatican de Rome, mais c'a esté bien peu & en passant: il fault aussi que tu saches que cet Auteur ne se laisse pas manier aisément, vsant de phrases & manieres de parler differentes en la langue Grecque des autres, lesquels, à comparaison de cetui, n'est que jeu & plaisir de traduire. Sur la fin ie te prirai, Lecteur, de chasser de ton ame la trahitresse enuie, bannie du ciel, qui s'efforce de marcher pas à pas apres la vertu, & croire que ie n'ai entrepris cet œuure pour vne vaine gloire, & proffit particulier, mais pour l'honneur de Dieu, & bien de ma patrie: ce que tu pourras connoitre par ce qui s'ensuit. Estant encores iouissant de mon estat, ie tombai quelquefois (comme coutumierement gens d'affaires s'esgaient & s'esbatent aux heures de relache, auec les escrits des scauans personnages) sur les œuures de Philon: & voiant que ie ne pouuoi faire plus grand bien à ma Republique, & par nul meilleur moien redresser ceux qui se fouruoient en la voie des mœurs, que de leur faire entendre les diuins mysteres contenus esdits œuures de ce diuin personnage, ie me desmis librement (d'ailleurs aussi n'aiant voulu vieillir en tel office) dudit estat, pour le rendre François & familier. Qui plus est i'entrepris la charge pour la seconde fois le voiage d'Italie, à fin de confronter ma copie Grecque, issue de l'original de la bibliotheque du grand Roy François, auec les exemplaires escrits à la main du Vatican de Rome: vrai est qu'en ce faisant, ie refrechissoi ma memoire des memorables antiquités du païs ja reduites en ruine, desquelles nos Pandectes (qu'on appelle le droit des Romains) & tous nos autres liures sont pleins, & ne peuuent estre bien entendus sans la veüe & pratique d'icelles. Voila les deux poincts, Lecteur, que ie me suis mis deuant les yeux, l'honneur de Dieu, & le bien public. Si ce pendant (ie ne parle pas generalement) tu as amassé force or & argent, ou as esté aduancé aux estats & honneurs, bien te face, ie ne te porte aucune enuie, mais i'en suis bien aise. En mon endroit, faire seruice à mon Dieu, à mon Prince, & à ma patrie, m'est suffisance.

πρὸς ἀναγνώστην.

Εἰ Μωσοῦ χρησμῶν φροντίζεις, γνῶθι Φίλωνα:
οὗτος ἀείσει γὰρ πολλὰ τεράστιά σοι.

AD LECTOREM.

Si tibi sunt curæ diuini oracula Mosis,
Hunc legito, cantet qui tibi mira Philon.

TABLE DES OEVVRES DE PHILON Iuif, traduites de Grec en François.

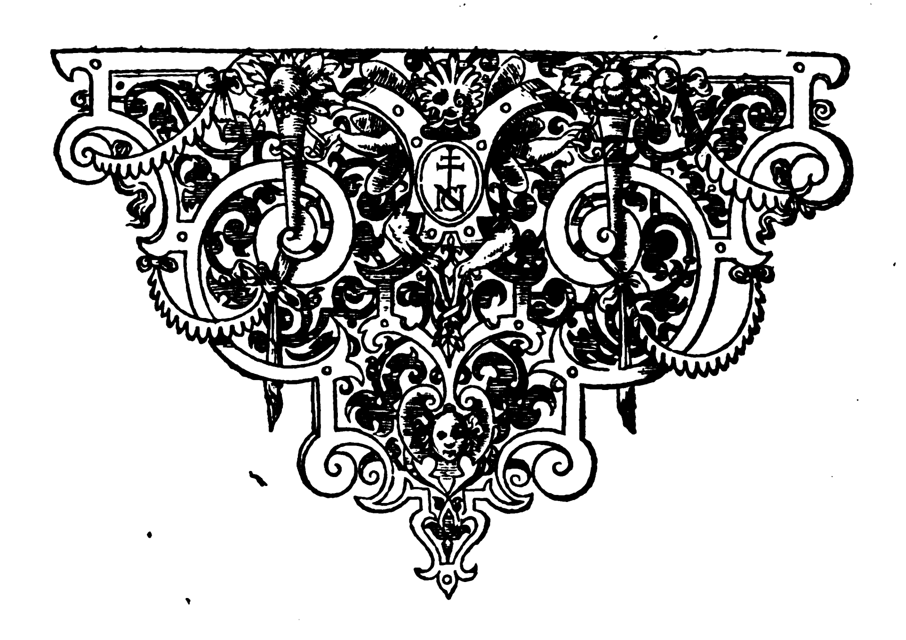
FIN.

Extraict du Priuilege.

PAr grace & priuilege du Roy, il est permis à Michel Sonnius, Marchant libraire de l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, mettre en vête & distribuer, vne fois ou plusieurs, vn liure intitulé: *Oeuures de Philon Iuif, traduites de Grec en François, par Pierre Bellier, docteur ez droictz.* Et fait defense ledict Seigneur à tous Libraires, Imprimeurs, ou autres, de quelque qualité qu'ils soyent, de non imprimer, ou faire imprimer, vendre, ou distribuer en ses pays, terres, & Seigneuries, autres que ceux qu'aura faict imprimer ledict Sonnius. Et ce iusques au temps & terme de dix ans, à compter du iour & date que lesdicts liures seront acheuez d'imprimer, sur les peines contenues és lettres patentes dudict Seigneur. Données à Paris, le 9. de May, 1575.

Par le Roy en son conseil

Signé, POVSSEPIN.





PHILON IVIF, DE LA CREATION DV MONDE.

ENTRE ceux qui ont fait des loix par-ci deuant, aucuns en ont ordonné qui leur sembloient estre iustes & raisonnables, mais ç'a esté nuëment & simplement, sans aucun enrichissement de paroles & sentences: il y en a eu d'autres, lesquels donnants grands poix & autorité à leurs inuentions, les ont enflées & remplies de trop de langage, couurants & cachants la verité souz des fables controuués: Moyse au contraire laissant là ces deux façons, l'vne comme rude, mal polie, & ne sentant aucunement son philosophe, l'autre comme faulse & pleine d'abus, a fait vn commencement de loix fort beau & honneste, ne remontrāt tout incontinent ce qu'il failloit, ou ce qu'il ne failloit pas faire, ni, pour-autant qu'il estoit necessaire de duire & façonner auparauant les esprits de ceux qui deuoient vser de ces loix, controuuant des fables, ou s'aidant de celles des autres, mais prenant, comme i'ai dit, vn autre merueilleux commencement, qui contient la creation du mōde: car par là on voit comme le monde s'accorde auec la loi, & la loi auec le mōde, & comme l'homme guidé par la loy, deuient incontinent citoien du monde, conduisant ses actions selon le vouloir de la nature, gouuernante de l'vniuers. Il n'i a poëte, ni orateur, qui puisse dignement loüer la beauté des desseins de la creation du monde, par ce qu'ils surpassent parole & ouïe, & sont si grands & graues, qu'ils ne peuuent estre declairés par l'organe mortel. Il ne nous faut pas toutesfois pour cela

Excellence du dessein de Moyse touchant la creation du monde.

demeurer en chemin, mais deuons plus-tost, pour l'amour de nostre Dieu, prendre la hardiſſe, voire par deſſus notre pouuoir, d'en parler. Nous ne dirons rien de nous-meſmes, & au lieu de beaucoup, ce peu, où l'eſprit humain, eſpris de l'amour & deſir de ſapience, pourra monter. Tout ainſi donques qu'vn petit anneau eſtant graué reçoit bien la figure d'vn coloſſe & grande ſtatue: peut eſtre auſſi que les excellentes beautez de la creation du monde deſcritte au traitté des loix, qui eblouiſſent, ne plus ne moins que la grande clarté la veüe, les eſprits de ceux qui ſ'en meſlent, ſeront eclarcis par vn ſimple & mediocre ſtile. Pour à quoy paruenir, il fault premierement donner à entendre ce qui ne doit eſtre aucunement teu. Aucuns ſ'esbahiſſants plus du monde, & en faiſant plus grand cas, que de celui qui l'a creé, ont d'vn coſté mis en auant que le monde n'auoit point eu de commencement, & qu'il eſtoit eternel: & de l'autre, mentants meſchammment ont ſouſtenu que Dieu ne faiſoit rien, & ne ſe ſoucioit d'icy bas: combien qu'au cõtraire ils deuſſent grandement admirer la puiſſance de Dieu, comme createur & pere, non pas adorer tant ce monde: mais Moyſe aiant monté iuſques au comble de la Philoſophie, & auec ce ayant apris de la bouche de Dieu les principaux ſecrets de la nature, a conneu qu'il y auoit deux choſes neceſſaires en ce monde, la cauſe agente, & la cauſe paſſiue: Que l'actiue eſtoit l'eſprit de l'vniuers treſpur & naïf, plus excellent que n'eſt la vertu, que n'eſt la ſcience, que n'eſt le ſouuerain biẽ, ni la ſouueraine beauté: que la paſſible auſſi eſtoit de ſoi ſans ame, ſans mouuement, & que receuant mouuement, forme & ame de l'eſprit, deuenoit vn ouurage parfait. Au reſte, ceux qui diſent que le monde n'a point eu de commencement, ne prennent point garde qu'ils retranchent ce qui eſt le plus vtile à la vie, & neceſſaire pour ſ'acheminer à la pieté, à ſçauoir la prouuoiance: car raiſon nous enſeigne que l'ouurier & le pere ont ſoing de ce qui eſt procedé d'eux: le pere taſche à maintenir ſes enfans & toute ſa race, auſſi fait l'ouurier ſon ouurage: touts deux repouſſent, tant qu'il leur eſt poſſible, les choſes nuiſibles & facheuſes, deſirent leur bailler ce qui leur eſt proffitable & commode: mais ce qui n'a point eſté fait, n'a aucune accointance auec ce qui ne l'a point fait. Certes l'opinion n'eſt aucunement à priſer, & ne vault rien, laquelle tient que ce monde eſt comme vne ville abandonnée de magiſtrat, n'aiant ne gouuerneur, ne preſident, ne iuge, par lequel tout ſoit bien reglé & gouuerné: au moien dequoi ce grand Moyſe conſiderant que ce qui n'a point eſté fait, eſt fort eſloigné de ce qui eſt viſible, pour-autant que tout ce qui eſt aperceu du ſens, prend naiſſance & ſe change, ne demeurant iamais en vn meſme eſtat: a departi à ce qui eſtoit inuiſible & intelligible, l'eſtre eternel, comme frere & parent, & au ſenſible, naiſſance, nom qui luy eſt bien ſeant & propre. Puis-que donques le monde eſt aperceu de la veuë & du ſens, il fault neceſſairement conclure qu'il a eſté creé. Parquoy Moyſe non ſans propos en a eſcrit la creation, ſe montrant en cela grand Theologien. Il dit que le monde a eſté creé en ſix iours, non que le createur euſt affaire de la longueur du temps: car il fault croire que Dieu fait ſes œuures non ſeulement en commandant, ains auſſi en penſant: mais par ce qu'il failloit garder vn ordre aux choſes qui ſe faiſoient. Le nombre eſt fort proche de l'ordre, &

Diuerſes opiniõs des hõmes touchant le monde.

Deux choſes neceſſaires en ce monde, la cauſe agẽte & paſſiue.

Ceux qui nient la creatiõ du monde niẽt la pourueance.

Ce qui eſt ſenſible, a pris naiſſance: ce qui eſt inuiſible, eſt eternel.

Dieu œuure nõ ſeulement en penſant, mais auſſi en commãdant.

entre les nombres le six, selon la loi de nature, est fort propre à la creation, d'autant qu'apres l'vnité c'est le premier qui se trouue parfait, estant composé de parties egales, assauoir du trois, qui est la moitié, & du deux qui est la troisiesme partie, & de l'vnité, qui est la sixiesme: tellement qu'il est, par maniere de dire masle & femelle, & composé de leurs deux qualitez: par ce qu'és choses qui sont au monde, le masle est le non pair, & la femelle le pair: des nombres non pairs le trois est le premier, & des pairs le deux: des qualitez de ces deux nõbres est fait le six. Il failloit donques que le monde, qui estoit de toutes les autres creatures la plus parfaite, fust basty selon le nombre plus parfait, qui est le six: & par ce qu'il deuoit compredre en la generatiõ des choses, laquelle se fait par la cõpagnie du masle & de la femelle, il falloit aussi qu'il fust formé selon le premier nombre composé, qui se trouueroit pair non pair, afin qu'il representast la façon & maniere de faire du masle semant sa semẽce, & de la femelle la receuant. A chacũ des six jours a atribué certaine partie de l'vniuers, hors mis le premier, lequel il n'appelle point premier, afin qu'il ne soit point nõbré auec les autres: mais apres auoir biẽ cõsideré la nature de l'vnité, & la proprieté du nom, l'appelle propremẽt vn. Il nous fault donques declarer ce que nous pourrons (d'autant qu'il n'est possible de dechifrer tout) de ce iour là, lequel contient le singulier & excellent monde intellectuel, comme nous dirons cy apres. Car preuoyãt Dieu, cõme Dieu, que sans vn beau patron on ne peult bastir vn bel ouurage, & que nulle chose sensuelle peult estre parfaitte & sans faute, s'elle n'est formée selon son modelle & forme intellectuelle, voulant créer ce monde visible, en bastit auparauãt en soi-mesmes vn original, afin qu'à l'exemple & imitation du patron incorporel & diuin, il en fist vn nouueau corporel, lequel seroit l'image & remembrance nouuelle du vieil & anciẽ, contenant en soi autant de choses sensuelles, cõme il y en auoit d'intellectuelles en l'intelligible. Or il ne fault pas dire & croire, que le mõde, qui est ainsi composé de formes & especes intellectuelles, soit en vn certain lieu, mais nous pourrons bien sauoir en quelle sorte & maniere il est, si nous considerons quelque similitude des choses, qui nous auiennent ordinairement, comme cete ci. Quand il est question de bastir vne ville selon le plaisir & curiosité d'vn Roi, ou Empereur puissant & magnifique, il auient que quelque personnage se presente, lequel dés son jeune âge s'est meslé de l'art d'architecture: celui là donques apres auoir consideré l'aisance & commodité du lieu, il deuise & pourtrait en soi-mesme presque toutes les parties de la ville, qu'il doit bastir, comme les temples, les lieux d'exercice, les places où se font les assemblées, les lieux de marché, les ports & haures, les arsenaux, les ruës, le pourpris & circuit des murailles, l'assiette des maisons tant particulieres, que communes: puis aiant receu en son esprit, cõme en vne cire, les patrõs & formes de chacune de ces choses là, il pourtrait en son esprit vne ville intellectuelle, & remaniãt le pourtrait d'icelle par sa memoire née quãd & quand lui, & grauãt encores plus auãt les marques, cõme vn bõ ouurier, qui a tous-iours l'œil dessus son modelle, cõmence à bastir vne meslange de pierres & de bois, & fait en sorte que chacune partie de son ouurage corporel, se raporte à sa forme incorporelle. Le semblable fault pẽser de Dieu, lequel deliberãt de bastir cette grãde ville, cõceut premierement en soi-mesme les desseins d'icelle, desquels aiãt

Excellence du nombre de six.

Le monde basti de Dieu selon vn patron tresexcellent & incorporel.

Comparaison fort propre.

compoſé le mõde intellectuel,parfit en fin le ſenſuel,ſe ſeruãt de l'intellectuel, comme d'vn modelle.Ainſi donques que la ville,qui auoit eſté premierement pourtraite en l'eſprit de l'architecte,n'auoit point encores dehors pas vne place,mais eſtoit imprimée dans l'eſprit de l'ouurier: de meſme le monde cõpoſé des formes,ne pouuoit auoir autre lieu,que la raiſon diuine,laquelle a orné & embelli toutes ces choſes. Car quel autre lieu ſeroit ſuffiſant de receuoir, ie ne dy pas toutes les puiſſances,mais vne ſeule des plus ſimples? Or la puiſſance creatiue de ce mõde,eſt l'vne de ces puiſſances,ayãt pour ſource ce qui eſt veritablement bon. Que ſi quelqu'vn vouloit rechercher la cauſe pour laquelle tout ceſt vniuers a eſté creé, il me ſemble qu'il ne ſ'eſloigneroit point du but, diſant ce qu'vn de noz anceſtres autre-fois a dit: que le pere & createur eſt bõ, à raiſon de quoy,eſtant bon de ſon naturel,il n'a point porté enuie à la ſubſtãce,laquelle n'auoit rien de ſoy bõ,mais pouuoit eſtre changée en toutes choſes bonnes:par ce qu'elle eſtoit de ſoy ſans ordre,ſans qualité,ſans ame, plaine de rudeſſe,de confuſiõ & diſcorde:mais elle a eſté tournée & changée en vn eſtat contraire & treſbon,ayant receu ordre,qualité,ame,eſtant deuenuë toute ſemblable,toute vne,bien jointe & accordante,& douëe de toutes les autres meilleures formes.Dieu donques ſans aucũ aide(car qui euſt eſté l'autre pour le ſeconder?)& vſant de ſa ſeule puiſſance,delibera de remplir la nature,qui eſtoit depourueuë de tout don diuin,de ſes promptes & riches graces,ſans en eſpargner pas vne:nature di-ie,qui de ſoy-meſme ne ſe pouuoit bien faire.Ne luy a pas toute-fois diſtribué ſes plus grãdes graces,d'autant qu'elles ſont infinies & incomprehenſibles:mais ſeſt accõmodé au pouuoir de ceux, qui reçoiuẽt ſes bien-faits:par ce que la creature n'eſt pas ſi bien duite à receuoir les graces de Dieu,qu'il eſt à les luy donner:à raiſon que les puiſſances d'iceluy ſurmontẽt toutes les choſes,& la creature eſt ſi foible,qu'elle ne pourroit receuoir la grãdeur d'icelles,mais defailliroit, ſi biẽ ne meſuroit & compaſſoit ce qui luy eſt propre.Si quelqu'vn veult vſer de mots plus clers & deſcouuerts, ne ſçauroit dire autre choſe,ſinõ que ce monde intellectuel eſt la raiſon de Dieu creant le mõde,d'autãt que celle ville intellectuelle,dõt nous auõs parlé,n'eſt qu'vn diſcours de l'architecte,lequel pẽſe à baſtir la ville ja cõpriſe en ſon eſprit. Voilà l'aduis de Moyſe,nõ le mien:car luy deſcriuãt la creatiõ de l'hõme, confeſſe apertement qu'il a eſté formé à l'image de Dieu.Or ſi vne partie de l'vniuers eſt l'image d'iceluy faite à ſa ſemblance,à plus forte raiſon toute l'eſpece entiere, qui eſt tout ce mõde ſenſuel,ſera l'image,repreſentãt mieux le pourtrait diuin, que l'hõme:joint qu'il eſt certain que le ſeau original,que nous diſons eſtre le mõde intellectuel,eſt le patrõ original,la forme des formes,& le verbe diuin. Il dit dõques qu'au cõmẽcemẽt Dieu fit le ciel & la terre: prenãt le cõmẽcemẽt non,cõme penſent aucũs,ſelõ la nature du tẽps, d'autant que le temps n'eſtoit point auãt la creatiõ du mõde,mais a eſté fait auec luy,ou apres: parce que ſi le tẽps eſt l'eſpace du mouuemẽt du ciel,il ne ſe peult faire que le mouuemẽt ſoit premier,que la choſe meuë,mais il fault qu'il ſoit apres,ou quand & quãd luy: au moyẽ dequoy il ſ'eſuit que le temps eſt d'vne meſme âge que le monde, ou plus ieune:car d'oſer ſouſtenir qu'il ſoit plus vieil,ce ſeroit veritablemẽt cõtre la Philoſophie.Or puis que ce mot de cõmẽcemẽt n'eſt point pris maintenant ſelon le temps,il ſera bõ de l'interpreter ſelon le nõbre, & vaudra autãt à dire,

La puiſſance creatiue de ce mõde eſt l'vne des puiſſances de Dieu.

Dieu a departi ſes graces à la nature.

Gene. 1.

Le temps n'eſtoit auant la creatiõ du monde.

Au

Au commencemẽt il a fait le ciel,cõme premieremẽt il a fait le ciel:aussi estoit il biẽ raisonnable qu'il fust le premier creé,comme estãt le meilleur des autres choses crées,& composé d'vne substance nette & pure,pour estre la maison tressacrée des Dieux inuisibles & visibles.Que si Dieu le createur eust fait en vn instant toutes les choses ensemble entieres & parfaites, elles eussent esté sans ordre:or il n'y a rien de beau sans ordre,& l'ordre est vn rang & suitte de certaines choses, qui doiuent aller deuant, & suiure apres: lequel s'il n'apparoit au bastiment de l'œuure, pour le moins se montre il dedans l'esprit de l'ouurier, pourueu que tout soit bien agencé & rangé sans aucune confusion & faute. Premierement donques le createur fit au mõde intelligible,le ciel incorporel, la terre inuisible,& outre la forme de l'air,& du vuide:dont il appella l'air tenebres,d'autant que l'air de sa nature est noir:& le vuide,abysme, par ce que le vuide est plus profond & ouuert. Apres il crea l'essence incorporelle de l'eau & de l'esprit, & finalement la septiesme,à sçauoir celle de la lumiere,laquelle estoit totalement incorporelle,& le patron intelligible du Soleil, & de touts les astres lumineux,qui deuoient estre au ciel:vray est qu'il donna l'auantage à l'esprit & à la lumiere, parce qu'il appella celuy-là l'esprit de Dieu, d'autant que l'esprit fait viure,& que Dieu est auteur de la vie:& la lumiere toute bonne:car selon mon aduis,ce qui est intellectuel,est d'autãt plus clair & reluisant que ce qui est visible:d'autant que le Soleil est plus excellent que les tenebres, & le jour que la nuict,& l'esprit chef & guide de toute l'ame,que les sens, par lesquels nous iugeons & discernons des choses,& les yeux, que le corps. Au reste il dit que le verbe diuin inuisible, & intellectuel est l'image de Dieu, & que la lumiere intellectuelle est l'image du verbe diuin,lequel dõne à cognoistre la naissance d'icelle, estant vn astre plus que celeste,source des autres astres sensuels,qu'on pourroit à bon droit nommer lumiere generale:dont le Soleil, la Lune, & les autres astres tant arrestez que vagues puisent & tirent tout ce qu'ils peuuent de clarté,s'obscurcissant lors celle pure & naïfue lumiere,quãd elle change de la nature intellectuelle à la sensuelle:d'autant qu'il n'y a rien de sensuel,pur. Ce qui s'ensuyt apres,est fort bien dit: que *Les tenebres estoient sur l'abysme*: car l'air estoit aucunement dessus le vuide: d'autant qu'il remplit ce grand lieu desert & vuide,qui est entre nous & la Lune,auquel il estoit monté. Or apres que la lumiere intellectuelle,qui auoit esté auant le Soleil, eut espandu sa lueur & clarté,les tenebres,parties aduerses de la lumiere,se retirerẽt, tellement que Dieu les separa,& dressa entre eux deux vne muraille, sçachant bien la noyse & le debat qu'ils auoient ensemble, à raison de leur nature diuerse.Afin donques que les choses,qui estoient proffitables à l'homme,ne fussent tousiours en discord, & la guerre,au lieu de paix,ne dominast, au moyẽ du desordre & confusion, qui se trouueroient au monde, non seulemẽt il separa la lumiere des tenebres,mais aussi il mit entre-eux deux bornes, par lesquelles chacune des extremitez fust retenuë en bride:car cõme voisins & proches,ils pouuoient faire vne confusion,cõbattants pour la principauté, & entre-prenants vn cõbat,qui eust duré sans cesse, de desir de vaincre, s'il n'y eust eu des barres fichées entre-eux,qui eussent assoupi leur noyse & different. Ces barres sont le soir & le matin:dont le matin annonce le Soleil leuant, chassant

Au commencemẽt, c'est à dire tout premierement.

Il n'y a riẽ de beau sans ordre.

Modelle et ordre de la creation de toutes choses.

La lumiere intelligible source de toutes lumieres sensibles.

Separation des tenebres & de la lumiere.

Le soir & le matin sont les barres entre les tenebres & la lumiere.

peu à peu les tenebres,& le soir suruient au Soleil couchant, receuant doucement la roideur & force des tenebres. Il fault donques mettre le matin & le soir au rang des choses incorporelles & intellectuelles: d'autant qu'il n'y a riẽ de sensuel en eux:mais sont toutes formes, mesures, patrons, cachets, & choses incorporelles pour la generation des corps. Apres que la lumiere eut esté faite,& que les tenebres se furent retirées & absentées, & les barres fichées au milieu d'eux qui estoient le soir & le matin, alors necessairement la mesure du tẽps fut parfaite & acomplie:ce que le createur appella IOVR: jour,di-ie, non premier,mais vn,à raison du monde intellectuel, qui de son naturel est seul & vnique.Or ce monde incorporel assis & posé dedans le verbe diuin,auoit ja pris fin,lors que l'autre,qui est apperceu du sens,s'acheuoit selõ le patrõ d'iceluy,entre les parties duquel le createur crea le Ciel tout le premier, cõme le meilleur & le plus excellent,lequel il appella fort proprement FIRMAMENT,voulãt par là induire qu'il estoit corporel: d'autãt que le corps de sa nature est ferme & solide,estant composé de trois mesures, & pouuant estre mesuré en trois sortes.Quelle pourroit estre aussi l'intelligence & cognoissance du corps autre, que pour estre mesuré en toutes les sortes qu'on le voudra prendre? Dieu donques opposant à l'intellectuel & incorporel ce sensible & corporel,l'a appellé firmament,lequel il nomme apres fort proprement, OVRANON, par ce qu'il est Oros, c'est à dire,la borne de toutes les choses qui sont au monde:ou par ce qu'il a esté fait le premier des Oraton,c'est à dire,des choses visibles:si tost que le ciel eut esté fait, Dieu le createur nomma le secõd jour,dédiant au ciel l'espace & mesure entiere du jour,pour la dignité & honneur,qui luy appartient entre les choses sensuelles.Apres cela, par ce que toute l'eau estoit espandüe sur toute la terre,& estoit entrée dedans toutes les parties d'icelle,de sorte qu'il sembloit qu'à l'exemple de l'esponge, laquelle aualе & boit quelque liqueur, la terre fust vn marais & profond bourbier, estans touts les deux elemẽts comme de la paste meslez & paitris en vne nature confuse & sans forme,Dieu cõmanda que toute l'eau salée,qui eust peu empescher la fertilité des semailles & des arbres,& par ce moyen causer la sterilité, se departist de toutes les fentes,creuasses,baillements,& entre-deux de la terre, afin qu'elle se ralliast & ramassast en vn certain lieu:dont aduint que la seiche,c'est à dire,la terre, laquelle auparauant estoit cachée, apparut,& ne demeura que l'eau douce,tant pour la conseruation & durée de la terre(car l'humidité moderée est comme vne colle, qui joint & vnit les choses separées) qu'aussi afin qu'elle ne fust par la trop grãde seicheresse,sterile,mais rapportast,comme vne bonne mere fait à ses enfants,non seulement la viande, qui est l'vne des nourritures,ains touts ces deux,le boire & le mãger.Pour ceste cause,elle est pleine de veines semblables aux mammelles,lesquelles s'ouurãts rendẽt les riuieres & fontaines:auec ce se treuue de petits ruisseaux cachez dedans les terres labourables, pour l'abondance & fertilité des fruits. Aiant donques Dieu ordonné tout cecy,il donna des noms à chaque chose,appellãt la seiche la terre: & l'eau separée de la terre,la mer.Cela fait il commença à embellir la terre, luy commandant de produire l'herbe verdoiante,de porter espicz, & toutes sortes d'herbes:aux prez de rapporter abondamment du foin, & generalement tou-

Le iour, mesme du temps.

Creatiõ du ciel ou firmament.

Pourquoy le ciel est appellé en Grec οὐρανός. ὅρος ὁρατῶν.

Separation du sec & de l'humide.

Embellissement de la terre.

tes

tes autres choses requises tant pour la nourriture des bestes, que des hommes. Da uantage à l'instant de ce commandement elle produisit toutes sortes d'arbres, tant sauuages, que priués & fruitiers, lesquels, lors de leur creation, estoient touts chargez de fruit, mais maintenant, tout au contraire, chacun produit à son tour, non touts ensemble à raison des saisons de l'année differentes: car il n'y a personne qui ne sache bien, qu'il fault premieremēt semer & planter, & qu'apres les choses semées & plantées croissent, jettans d'vn costé leurs racines en bas, comme dedans vn fondement, & de l'autre se leuant en hault, & produisants leurs tiges, en ce faisant les branches & fueilles commencent à sortir, en fin le fruit vient, lequel du commencement n'est pas parfait, ains reçoit plusieurs changemēts tant en grosseur qu'en qualité: par ce qu'estant produit, il est si petit, qu'à grād peine peut estre aperceu, estant semblable à la fleur d'airain fort menuë, & limaille, laquelle quelqu'vn pourroit, sans s'esloigner du but, dire estre la premiere chose apparente au sens: ce fruit apres peu à peu par le moien de la nourriture, qui coule par la substance de l'arbre, & l'arrouse, par le moyen aussi de la bonne temperature des vents, est nourry, & croist, iusques à ce qu'il soit paruenu à sa iuste grandeur: changeant de grosseur, il change aussi de qualitez & de couleurs, cōme s'il estoit peint, par vn peintre, de diuerses couleurs. Or comme j'ay par-ci deuant dit, Dieu au cōmencement de la creation du monde fist sortir toutes sortes d'arbres de la terre, portants fruits tout meurs & parfaits, afin que les animaux, qui debuoient estre créez, en peussent incontinent vser. Il commanda donques à la terre de les produire. Elle, cōme si dés long temps eust esté grosse & preste à acoucher, vint à produire toutes sortes d'herbes, toutes sortes d'arbres, & outre infinies sortes de fruits, lesquels seruoient non seulement de nourriture aux animaux, mais aussi à la perpetuelle generation de leur semblable, aiants dedās eux enclose l'essence & vertu d'engendrer, en laquelle les proprietez & raisons de toutes choses sont cachées, qui puis apres paroissent selon les saisons & cours du temps: Car Dieu a voulu que la nature acheuast totalement son cours, perpetuāt les genres & especes des choses, & les faisant participantes de l'eternité. Voilà pourquoy il a mené le commencement iusques à la fin, & a fait retourner en arriere la fin au commencement: par ce que le fruit prouient de ce qui a esté planté, comme du commencement la fin, & du fruit la semence, & de la semence la plante, comme le cōmencement de la fin. Au quatriesme iour apres la creation de la terre, il embellit le Ciel, non qu'il voulust oster le premier degré au ciel pour le bailler à la terre, dōnant l'aduantage à ce qui estoit de sa nature moindre, & le second lieu à ce qui estoit le meilleur, & le plus diuin, mais pour faire paroistre sa puissance: car preuoyant les opinions des hommes non encores nais, & pensant bien qu'ils adiousteroient plus-tost foy aux choses probables & vray-semblables, lesquelles auoient bien quelque apparence de raison, non toute-fois vne naïue, & entiere verité, & qu'ils croiroient plus-tost à ce qu'ils verroient, qu'à Dieu, embrassant la sophisterie, & colorée & desguisée sagesse, pour la vraye & naïue sagesse: que si tost qu'ils auroient veu le cours du Soleil & de la Lune, par lequel les changements de l'Esté, de l'Hyuer, du Printemps & Autonne se font, ils estimeroiēt les reuolutiōs & circuits

Accroissement des choses produites par la nature.

Les arbres créez auec leur fruit.

Le cours de nature or donné de Dieu.

Embellissement du ciel.

des astres du ciel estre les causes de toutes les choses qui touts les ans naissent & prouiennent de la terre : afin que pas vn d'eux ne fust si hardy, ou par vne hardiesse impudente, ou par vne ignorance trop grande, d'attribuer à la creature les premieres causes: Qu'ils dressent, dit-il, leurs pẽsées à la premiere creatiõ de toutes les choses, lors ils cognoistront que la terre a produit toutes sortes de plantes & de fruits, auparauant que le Soleil fust, ou la Lune: & considerants bien cela en leur esprit, qu'ils esperent hardiment & croyent qu'encores elle en produira de semblables par l'ordonnance du createur, quand bon luy semblera, n'ayant aucunement affaire de toutes les appartenances du ciel, ausquelles il a bien donné quelques vertus & puissances, non toute-fois souueraines : car comme le chartier qui tient en sa main la bride du cheual, ou comme le pilote du nauire, qui tient le gouuernail, il conduit bien & deuëment toutes choses à sa volonté, n'ayant que faire de personne, & ne luy estant rien impossible. Voilà la raison pour laquelle la terre a la premiere produite le germe, & porté l'herbe, & que le ciel apres a esté embelly par le nombre parfait, qui est le quatre, lequel on ne peult faillir de dire estre la source du dix, nombre parfait : d'autant que le dix actuellement & de soy n'est autre chose, comme il semble que le quatre en puissance : car si on assemble par ordre les nombres depuis l'vnité iusques à quatre, on fera dix, qui est la fin & borne des nombres infinis: à l'entour duquel, comme vn essieu ou bute touts les autres nombres tournoïent & roulent. Le quatre contiẽt aussi les raisons des accords de musique, assauoir du diatessaron, du diapẽte, du diapason, & disdiapason, qui sont les bõs accords. La raison du diatessaron est sur-tierce, celle du dia-pente sesquiple, & du diapason double. Toutes ces raisons, comparaisons & proportions sont contenües au quatre, sçauoir la sur-tierce de quatre à trois, sesquiple de trois à deux, la double de deux à vn, ou de quatre à deux, & la quadruple de quatre à vn. Le quatre a encore vne autre belle vertu, laquelle est admirable tant à la dire, qu'à la penser: car c'est le premier nombre, qui montre la nature du solide: d'autant que les autres nombres precedãts sont dediez & destinez non seulement aux choses incorporelles: parce que l'vnité en la geometrie montre la nature & qualité du poinct, le deux de la ligne, n'estãt la ligne autre chose que lõgueur sans largeur: la superficie aussi, qui est vne longueur & largeur tout ensemble, est representée par le trois, tellement que pour composer la nature du solide, il ne reste plus que la profondeur, laquelle estãt adioustée au trois, fait le quatre: qui est cause que ce nombre est estimé plus que les autres: parce qu'ayant pris son commencement d'vne essence incorporelle & intellectuelle, il nous mene à la cognoissance du corps composé de trois mesures, c'est à sçauoir de lõgueur, largeur & profondeur, estant de son naturel le premier apperceu du sens. Si quelqu'vn n'entend nostre dire, il le pourra facilement conceuoir en son esprit par vn petit jeu assez familier & cogneu. Ceux qui iouënt aux nois ont coustume d'en assembler trois en vn lieu plat, puis ils en mettent vne quatriesme dessus en forme de Pyramide: ce triãgle de nois ainsi composé en cette place vnie s'arreste & demeure dedans le trois, ne passant outre : mais ce qui est adiouté fait le quatre pour le regard du nõbre, & pour le regard de la figure, la Pyramide, qui est vn corps solide

Dieu a dõné des vertus au ciel, non toute-fois souueraines.

Quatre, nõbre parfait & source du dix.

Le nombre de quatre monstre la nature du solide.

ſolide.Outre ce il ne fault pas ignorer que le quatre eſt le premier quadrãgle de touts les nombres egalement egal, qui eſt vne meſure de iuſtice & egualité, & que luy ſeul a accouſtumé d'eſtre engẽdré de meſme & ſemblables raiſons tant en ſa compoſition,qu'en ſa vertu & puiſſance:ſelon la cõpoſition de deux & de deux,ſelon la puiſſance de deux fois deux,montrant en ſoy vn fort beau genre d'accord,ce que pas vn des autres nombres a:car le ſix compoſé de deux trois,ne peult plus par la multiplication d'iceux eſtre engendré, mais c'eſt vn autre,qui eſt le neuf.Ce quatre a d'autres belles vertus,leſquelles nous declarerons plus clairement en ſon traitté particulier.Il ſuffira pour cette heure d'adiouſter cecy,que le quatre a eſté dés le commencement de la creation du monde:par ce que les quatre elements, dont ce monde eſt compoſé, ſont iſſus du nombre de quatre,comme de leur ſource & fontaine, ſemblablement les quatre ſaiſons & parties de l'année,qui ſont les principes & cauſes de la generatiõ des animaux & des plantes,à ſçauoir l'hyuer,le printemps, l'eſté & l'automne. Ayant donques Dieu fait ce nombre deuant declaré, digne d'vn ſi grand aduantage & honneur en la nature, il voulut neceſſairement embellir le ciel, au quatrieſme jour,d'vne treſbelle & diuine beauté, à ſçauoir des eſtoilles eſclairantes:& ſachant bien que la lumiere eſtoit de tout ce qui eſt en ce monde, *Excellẽce de la lumiere.* la meilleure,la fit organe,& inſtrument du plus beau ſens,qui eſt la veüe:car ce qu'eſt la raiſon dedans l'ame, telle choſe eſt l'œil dedans le corps,d'autant que l'vn & l'autre voit:l'vne les choſes intellectuelles,& l'autre les ſenſuelles.L'eſprit vſe de la ſciẽce pour cognoiſtre les choſes incorporelles,& les yeux vſent de la lumiere pour cognoitre les corps:ce qui eſt cauſe de beaucoup de biens *La veuë & lumiere a engendré la Philoſophie.* aux hommes,& ſur tout d'vn grand,qui eſt la Philoſophie: par ce qu'eſtant la veüe guidée,& conduite,en hault par le moien de la lumiere,& cõtemplant la nature des aſtres tant fichez,que courãts çà & là,leurs mouuemẽts melodieux, leurs tours & circuits bien ordonnez,les vns ſe mouuants d'vne meſme ſorte, les autres diuerſement & vſants de deux mouuements contraires,les brãles melodieux,embelliz des loix de la muſique, donne à l'ame vne indicible joie & plaiſir:elle eſtant ainſi bien repeüe & bãquetée de tant de ſortes de ſpectacles: (car des vns les autres ſourdent) ne ſe peut ſouler de contempler,tellemẽt que (comme couſtumierement auient)recherchant plus outre ſ'enquiert ſoigneuſement quelle eſt l'eſſence des choſes viſibles, ſ'elles ont eu commẽcement ou non, quelle eſt la ſorte & maniere de leur mouuement, quelles ſont les cauſes pour leſquelles tout ce qui eſt en ce mõde eſt gouuerné:de cette recherche eſt venuë la Philoſophie,qui eſt le plus grãd bien qui euſt peu auenir à la vie humaine. Or Dieu regardant à celle eſpece de lumiere intellectuelle, dont nous auons par cy deuant parlé au diſcours du monde incorporel,crea les eſtoilles, *Creatiõ des eſtoilles.* qui ſont aperceües du ſens, images fort belles & diuines, leſquelles il colloqua au ciel,comme en vn temple le plus pur, & le plus beau d'entre toutes les eſpẽces corporelles,& ce pour beaucoup de raiſons:l'vne pour donner lumiere,l'autre pour eſtre ſignes & preſages,en apres pour les ſaiſons de l'année,finalement pour les iours,les mois,& les années, qui ſont les meſures du tẽps, dont eſt prouenu la nature du nombre.Si nous voulõs ſçauoir l'vſage & proffit que nous apporte chacune de ces choſes là,les effets le nous montreront bien eui-

demment:& pour en auoir plus-parfaitte connoissance, il ne sera parauenture hors de propos,en discourant,de rechercher la verité. Ayant esté le temps diuisé en deux parties,le jour & la nuit,le createur donna au Soleil, comme à vn grand Roy,la puissance sur le jour,& sur la nuit à la Lune,& à toute la compagnie des estoilles:en quoy se montre la grandeur,la puissance, & autorité du Soleil:par ce qu'estant vnique & seul, il a pris pour sa part la moitié de tout le temps,qui est le jour, & les autres astres auec la Lune l'autre partie, qu'on appelle la nuit. Si tost donques que le Soleil se leue, les clartez des autres astres non seulement s'affoiblissent & s'obscurcissent, ains aussi s'esuanouissent & aneantissent du tout,pour la trop grande lumiere du Soleil sur-uenante:mais estât couché, ils commencẽt tous à montrer leurs qualitez & vertus:car (comme i'ay par cy deuant dit)ils ont esté faits, non seulement à fin qu'ils enuoiassent leur lumiere à la terre, mais aussi à fin qu'ils soient signes & presages des choses à venir: qui est cause que les hommes par leur leuer, coucher, eclipse, apparition, cachement,ou par autres sortes & manieres de mouuements, prognostiquent les choses qui auiennent, comme abondance de fruits ou rarité, fecondité d'animaux ou mortalité, temps clair ou sombre, douceur de temps ou orage,regorgement & inondation d'eaux ou seicheresse,calmeté de mer ou tempeste,changement des quatre saisons de l'année,ou l'esté hiuernât, ou l'hyuer brulant,ou le printemps deuenant automne,ou l'automne deuenant printemps.Il est tout certain qu'aucuns par les mouuemens du ciel ont prognostiqué le tremblement de terre,& infinies autres choses veritables:de sorte qu'on pourra dire,sans mentir aucunement, que les astres ont esté faits tant pour signes & presages,que pour les temps,en prenant les temps pour les quatre saisons de l'année.Pourquoy non aussi?Car que peult estre autre chose le temps, sinon l'occasion & l'opportunité de faire bien toutes choses en tẽps commode?on fait de beaux actes,& les paracheue on aux quatre saisons de l'année:par ce que selon le temps on seme, ou on plante, les animaux naissent & croissent. Dauantage les astres ont esté faits pour mesurer le temps: d'autant que selon le cours ordonné du Soleil,de la Lune, ou des estoilles, les iours, les mois & les années ont esté basties & reglées.Tout incontinent aussi la nature du nombre, chose tresutile,est apparuë,la mettât le temps en euidence & lumiere: car d'vn jour viẽt l'vnité,de deux iours le deux,de trois le trois,& d'vn mois le trẽte, & d'vn an autât de iours qu'il y a aux douze mois,& du tẽps infini le nõbre infini.Tât de profit necessaire nous aporte la nature,& le mouuemẽt des astres celestes. Ie pourroy racõter d'autres choses à nous inconnuës (par ce que toutes ne sont pas venuës à la connoissance des hommes mortels)qui concernẽt,l'entre-tenement & durée du monde, lesquelles doiuent estre en tout & par tout accomplies par les loix stables que Dieu a ordonné & arresté en cet-vniuers. Apres que Dieu eut creé la terre & le ciel, & iceux embelli de leurs beaux & seans ornemens,à sçauoir la terre au troisiesme jour, comme il a esté dit, & le ciel au quatriesme:il se mit à former au cinquiesme jour, les genres & especes de tous les animaux mortels, & commença par ceux qui viuent dedans l'eau, estimant n'estre chose plus proche & familiere l'vne à l'autre, que sont les animaux au nombre de cinq:car il n'y a rien qui montre plus la difference de ce qui

Le Soleil dedié pour le iour & la Lune pour la nuit, auec les autres astres.

Pour quelles raisons ont esté creez les astres.

Qu'est-ce que le tẽps.

Le commẽcement & source de la nature des nombres.

Ouurage du cinquiesme iour.

qui a vne ame,& de ce qui n'en a point, que le ſens:Or le ſens eſt parti en cinq, en la veüe, l'ouië, le gouſt, l'odorement, & touchement, à chacun deſquels le createur a diſtribué certaines matieres & inſtruments propres pour iuger des ſujets:à la veüe les couleurs,à l'ouië les ſons & voix,au gouſt les ſaueurs,à l'odorement les odeurs,au touchement le mol & le dur,le chauld & froid, le poli & le rude.Il commanda donques que toutes les ſortes de poiſſons & balaines differentes en grandeurs & qualitez,ſ'aſſemblaſſent en leurs lieux:d'autant qu'il y en a de diuerſes ſortes en diuerſes mers,quelque-fois les meſmes.Ils ne furent pas toute-fois, indifferemment créez en tous les endroits: & ce pour bonne raiſon,par ce qu'il y en a qui aimēt les lieux mareſcageux,& la mer baſſe:les autres les foſſez & ports,ne pouuants ſe trainer vers la terre,ne pouuants auſſi nager loin d'icelle:les autres ſe nourriſſants au milieu & au plus profond de la mer,ſe detournent des promontoires,des iſles,des rochers, entre leſquels il y en a,qui ſ'eſgaient & reſiouiſſent en vne mer bonnaſſe & calme, les autres en vne tourmēte:d'autant que continuellement ſ'exerçants & cōbattants contre les ondes,& repoulſants d'vne grande force la roideur des vagues,deuiennent plus robuſtes & forts, ſ'engraiſſans dauantage. Apres cela il crea les oiſeaux,n'eſtants pas beaucoup differents des poiſſons, d'autant que tous deux ont vne certaine proprieté de nager, & n'en laiſſa pas vne eſpece imparfaite. Or eſtāt aduenuës à l'air & à l'eau,cōme en leurs lots,toutes ſortes d'animaux, il conuia la terre à la generation de la partie,qui reſtoit, qui eſtoient les animaux terreſtres. Il dit donques:Que la terre produiſe les beſtes priuées, les ſauuages,& les rampantes,ſelon chacun ſon genre & eſpece.La terre à cette parole laſcha incontinent les beſtes,qu'on lui auoit commandé de laiſſer ſortir,qui eſtoient differentes tant en l'equipage du corps, qu'en force & puiſſance profitable ou dommageable. Cela acheué,il fit l'homme: mais la ſorte & maniere comme il le fit,ie la declarerai, apres que i'aurai fait connoitre l'ordre dont il vſa en la generation des animaux. L'ame,qui eſtoit pareſſeuſe & rude, eſcheut aux poiſſons,la parfaite & totalement bonne aux hommes,& la metoiēne, qui eſt participante de tous les deux, aux animaux terreſtres & volatiles: d'autant qu'ell' a le ſens plus ſubtil & agu que celle des poiſſons, & eſt plus lourde & groſſiere que celle de l'hōme.Pour cette raiſon Dieu crea les poiſſons les premiers de tous les animaux, tenans plus du corps, que de l'ame, eſtans aucunement animaux,& non animaux,& comme vne choſe mouuāte ſans toute-fois ame, leur aiant eſté ſeulement eſpanduë quelque vertu de l'ame pour l'entretenement de leur corps,comme(à ce qu'on dit)on eſpand le ſel ſur la chair,de peur qu'elle ne ſe gaſte & corrompe. Apres les poiſſons, les volatiles, & animaux terreſtres furent créez, comme aians le ſens plus vif,& faiſans paroitre, par le baſtiment de leurs corps les proprietez de l'ame:le dernier, ſuiuant noſtre dernier propos,fut l'homme,auquel il donna le ſingulier & excellent entendement,ſeruant d'vne certaine ame à l'ame,& eſtant comme la prunelle en l'œil:car ceux qui recherchent plus diligemment la nature des choſes, diſent que la prunelle eſt l'œil de l'œil.Alors donques tout cela fut fait enſemble: & combien que le tout fut fait enſemble,neant-moins vn ordre fut gardé,à cauſe de la generation des choſes,qui viennent l'vne de l'autre. Or és choſes qui

Les ſens partis en cinq.

Les poiſſōs de diuerſe ſorte colloquez és lieux propres à leur nature.

Creatiō des oiſeaux.

Creatiō des animaux terreſtres.

Creatiō de l'homme.

L'ordre dōt vſa le createur en la generation des animaux.

L'homme créé le dernier des animaux.

L'ordre de nature. ſe font l'vne apres l'autre, l'ordre de nature eſt tel, qu'elle commence au pire, & finit au meilleur de tous. Il fault declarer que c'eſt à dire ceci. Il eſt tout certain que la ſemẽce eſt le cõmencement de la generation des animaux: nous voions *La ſemence eſt commencemẽt de generation.* qu'ell' eſt fort vile, eſtant ſemblable à l'eſcume, mais apres qu'ell' eſt iettée dedans la matrice, & y eſt arreſtée, incontinent cõmence à ſe mouuoir, & ſe chãge en la nature, laquelle eſt meilleure que la ſemence, d'autant que le mouuement eſt meilleur és choſes qui ſont engendrées, que le repos: cette nature dõques ainſi mouuante, comme l'ouuriere, ou, pour plus proprement parler, cõme vn art incõprehenſible, forme le petit animal, diſtribuant la ſubſtance humide à tous les membres & parties d'icelui, & la ſpirituelle aux puiſſances de l'ame tant nutritiue, que ſenſitiue (car il ne fault pas parler maintenãt de l'ame raiſonnable, d'autant qu'on dit qu'elle vient de dehors, c'eſt à dire diuinemẽt, comme auſſi eſtant diuine & immortelle.) Par ceci on connoit que la nature a commencé à la ſemence, choſe vile & abiecte, & a fini en la plus honorable, à ſçauoir au baſtiment de l'animal & de l'homme. Ce meſme cas eſt auenu en la creation de cet-vniuers: car lors que le createur crea le monde, les premiers en ordre, eſtoiẽt de moindre pris, à ſçauoir les poiſſons, & les derniers, les plus excellents, ſçauoir eſt les hommes: les autres qui tenoient le milieu des deux bouts, c'eſtoient les animaux terreſtres & volatiles, leſquels ſont plus nobles *L'homme creé à la ſemblance de Dieu.* que les premiers, & de moindre qualité que les derniers. Apres tout ceci il eſt dit (comme auſſi auparauant il a eſté recité) que Dieu crea l'homme à ſon image & ſemblance, choſe treſbien dite: car il n'y a rien de ce qui eſt engendré de *Qu'il ne faut pas, conſiderer la ſemblance de Dieu ſelon les marques du corps, mais ſelon l'entendement.* la terre, plus ſemblable à Dieu, que l'homme. Cette ſemblance, il ne la fault pas conſiderer & prendre ſelon la marque & trait du corps, n'aiant point Dieu la face de l'homme, ne le corps de l'homme la face de Dieu, mais ſelon l'entendement, qui eſt le Seigneur & gouuerneur de l'ame: par ce que l'eſprit d'vn chacun a eſté portrait ſelon le patron original du createur du monde, eſtant aucunement Dieu de celui qui le porte comme vne image: car cõme ſe comporte ce grand capitaine en l'vniuers, ainſi fait (cõme il ſemble) l'eſprit de l'hõme en l'hõme: d'autant qu'il eſt inuiſible, voiant neant-moins toute choſe, & ſi eſt ſon eſſence inconnuë, cõprenãt toute-fois les eſſences des autres, tellemẽt que *Excellence de l'eſprit de l'hõme.* ſe dreſſant par pluſieurs ſortes d'arts & ſciences, des chemins larges & paſſants, marche par terre & par mer, & recherche ce qui eſt en la nature de touts les deux: de là vole legerement en l'air, & aiant conſideré les changemẽts d'icelui, monte plus hault vers le ciel, & tournoie à l'entour des tours & brãles celeſtes des aſtres, tant arreſtés que vagues, reglez par les parfaites loix de muſique, ſuiuant l'amour de ſapience, qui le guide: apres, regardant d'en hault toute la ſubſtance ſenſuelle d'ici bas, eſt eſpris de l'amour de la ſubſtance intellectuelle, où contẽplant les patrons & formes des choſes ſenſuelles, qu'il auoit veuës *C'eſtoient les ſacrificateurs de Rhea.* en la terre, & tant de beautez excellentes, ſe trouue ſaiſi d'vn enyuremẽt ſobre & modeſte, & deuient comme les Corybantes forcené, rempli d'vne plus grãde amour qu'auparauãt, au moien dequoi ſ'eſleue iuſques au ſommet des choſes ſpirituelles, & intellectuelles, & luy ſemble qu'il marche vers le grand Roi: mais ce pendant qu'il eſt deſireux de voir, ſ'eſpand ſur lui la pure & vraie clarté de la lumiere diuine, comme vn torrent, de ſorte que de cette grande lueur ſon

ſon œil en eſt tout eblouïi. Or d'autãt que les images ne reſſẽblẽt pas touſiours à leur patrõ,mais ſ'en trouue beaucoup de diſſemblables,il ſ'eſt declaré,en adioutãt à ces mots, *A ſon image, & à ſa ſemblance*:donnãt par là à connoiſtre que le ſeau eſt entier & parfait, repreſẽtãt euidẽmẽt la forme & marque du cachet. Quelqu'vn pourra,& nõ ſans cauſe,douter ici:Pourquoi Moiſe n'a attribué la creation du ſeul hõme au ſeul createur,cõme il a fait le reſte,mais l'a attribuée à pluſieurs:car il a introduit le pere de l'vniuers,parlant en cette ſorte: *Faiſons l'hõme à notre image & ſemblance*:Dieu,pourra-il dire,à il affaire de quelque perſonne,veu que toutes choſes lui ſont ſuiettes& obeiſſantes?ſ'il eſt ainſi q̃ quãd il fit le ciel,la terre,& la mer il n'auoit affaire de perſonne qui lui aidaſt,pourquoi eſt-ce qu'il n'eſtoit ſuffiſant de lui-meſmes ſans l'aide d'autrui,de baſtir l'homme,qui eſt vn petit animal & fragile? Il n'y a que Dieu qui ſache la vraie cauſe:toute-fois il ne faut pas cacher ce qui pourroit eſtre vrai-ſemblable & croiable par les cõiectures,qui ſe preſentent,comme ceci.Entre les choſes qui ſont au monde,il y en a qui ne participent ni de vertu,ni de vice,comme ſont les plantes,& les animaux irraiſonnables:les plãtes, par ce qu'elles n'ont point d'ame,mais ſont gouuernees & entretenuës par vne nature, qui eſt ſans appreheñſion:les animaux,par ce qu'ils ſont priuez d'entendement & raiſon : d'autant que l'hoſtel & demeure de la vertu , & du vice c'eſt l'eſprit & la raiſon, dedans leſquels ils ont accouſtumé d'habiter:il y en a d'autres qui communiquent ſeulement auec la vertu,ne tenans rien du vice,comme les eſtoilles: par ce qu'on dit qu'elles ſont animaux , aiants entendement, ou plus-toſt eſtants chacune d'elles entendement totalement bon & nullement ſujet au vice:les autres ſont d'vne nature meſlée,comme eſt l'homme, lequel reçoit en lui qualitez contraires,comme Prudence, Folie, Temperance , Incontinence , Force, Lacheté,Iuſtice,Iniuſtice:& pour dire en vn mot,le bien,& le mal:l'honneſte, & le deshonneſte : le vice & la vertu : or il eſtoit bien ſeant & conuenable à Dieu le pere & createur de faire lui ſeul toutes choſes ſages, bonnes , & honneſtes , pour lui eſtre familiaires & proches : ne lui eſtoit point auſſi eſtrange de faire les choſes indifferentes , d'autant qu'elles n'eſtoient participantes du vice ennemi de Dieu : mais les choſes meſlées eſtoient en partie proches à Dieu , & en partie eſtranges : proches , en ce qu'il y auoit de la bonté meſlée: eſtranges,en ce qu'il y auoit du mal à lui contraire : pour cette cauſe en la ſeule creation de l'homme il eſt recité,que Dieu à dit *Faiſons l'homme* : ce qui mõtre que Dieu en a pris d'autres auec lui pour ſes aides , à fin que les volontez irreprehenſibles & actions de l'homme bien viuant fuſſent attribuées à Dieu, ſeigneur de tout le monde , & les contraires à ſes ſuiets : car il ne failloit pas que le pere fuſt cauſe de mal à ſes enfans : or le vice eſt mal , & ſont les œuures d'iceluy mauuaiſes . Apres qu'il a parlé de l'homme en general,il le ſpecifie fort bien,diſant que le maſle & la femelle ont eſté créez,combien qu'ils n'euſſent encores particulierement pris chacun leur forme , d'autant que les dernieres formes & eſpeces ſont cõtenuës en leur genre,& paroiſſent cõme dedans vn miroër à ceux qui voient biẽ clair. Quelqu'vn pourra ici demander,pourquoi l'hõme a eſté le dernier ouurage de la creatiõ du mõde, l'aiãt le createur & pere creé apres tous les autres, cõme recite la ſainte eſcriture. Ceux qui plus profondemẽt recherchẽt les loix, & ce qui eſt autour d'icel-

Pourquoi Moyſe introduit le createur vſant du plurier en la creation de l'homme.

Diuerſe nature des choſes qui ſont au mõde.

L'eſprit eſt la demeure du vice ou de la vertu.

L'hõme capable de qualitez contraires.

Pour quelle raiſon l'hõme eſt creé le dernier des animaux.

les,disent que Dieu,aiant fait participanr l'hõme de la raison sa parẽte & proche,qui est le plus grand biẽ qu'il luy eust peu donner de tout ce qui est en ce monde,ne lui a point enuié le reste,mais,cõme au plus proche,&plus familier animal,lui a apresté en ce monde tout ce qui lui estoit propre pour son vsage:car il ne vouloit pas qu'il eust faute de quelq̃ chose,quelle qu'elle fust,tant pour son viure,qu'aussi pour bien viure,lui estãt l'vn fourni par l'abondance & affluẽce des choses destinées à la nourriture, & l'autre par la contemplation des choses celestes,dont estant l'entendement frappé,deuiẽt amoureux & desireux de la connoissance d'icelles:de là est venuë la Philosophie,qui rẽd l'hõme mortel,immortel.Tout ainsi donques que ceux qui font des festins & bãquets ne conuient pas les personnes au disner,que premieremẽt le banquet ne soit bien ordonné:comme aussi ceux qui dressent au peuple des jeux & combats d'hommes nu à nu, auparauant que d'assembler l'assistance aux parcs & places d'exercice, font appareil de multitude de combattans, & de toutes sortes de choses qui resiouïssent tant la veüe que l'ouïe:de mesme le gouuerneur du monde,comme le president des jeuz & le bãqueteur,estant prest d'appeller l'hõme au banquet,& à la contẽplation de l'vniuers,prepara tout ce qui estoit propre pour tous les deux,à fin qu'entrãt en ce monde il trouuast incontinẽt le bãquet, & le tressacre theatre:le banquet plein de tout que la terre, les riuieres,la mer,& l'air portent pour l'vsage & resiouissance d'iceluy, & le theatre plein de toutes sortes de spectacles,desquels les essẽces & qualitez sont espouuentables,& les mouuemens & branles merueilleux,à cause de l'ordre tãt bien rangé & agencé,du nombre si bien proportionné, des tours & reuolutions si bien accordãtes,tellement qu'on ne pourroit faillir de dire,que là gist le vrai patron original de la Musique,laq̃lle les hõmes,l'aiant depuis greffée & entée dedans leurs esprits,ont laissee à la vie,cõme vn art tresnecessaire.Voilà la premiere cause pourquoi l'hõme a esté creé le dernier. La seconde n'est pas hors de propos,& nous la faut declarer. Le premier hõme lors de sa creatiõ trouua prest tout ce qui lui failloit pour viure,à fin q̃ les autres,qui seroient apres lui, aprinssent ce qui deuoit auenir,criãt presque la nature haut & clair:q̃ ceux qui ensuiuroiẽt le chef de leur race,viuroiẽt en vne grãde abõdãce de toutes choses necessaires à la vie sans aucũ trauail & facherie,& que cela ainsi auiẽdroit,si les plaisirs mõdains,cõtraires à la raison,ne maitrisoient l'ame, en batissant en elle,cõme vn fort,la gourmãdise & paillardise,ni les conuoitises de gloire ou de regner,ou de l'argẽt,s'emparoient en la vie de la puissance & seigneurie, ni l'enui & dueil resserroient & courboiẽt l'esprit,ni la crainte (mauuaise cõseillere)retiroit & lioit les mouuemẽs d'icelui,qui tendẽt aux choses honestes & vertueuses,ni l'insipiẽce,la lacheté,l'iniustice,& infinis autres vices l'assailloiẽt & domtoient: car contre tous ces vices susdits des hommes, qui abusent de leur bonheur,& se debordent aux passions & mechants desirs, lesquels il n'est besoin de declarer, le iuste iugement de Dieu se presente, qui fait punition & vengeance des mechants actes. Parquoi la pauureté suit necessairement les mal viuants: d'autant qu'eux labourans auec grand' peine les terres, y faisans decouler les ruisseaux des fontaines, semans & plantans, & souffrants nuict & iour sans cesse le trauail de labourer, ils recueillent & serrent tous les ans ce qui leur est necessaire,quelquefois biẽ peu, & nõ suffisant pour les

La raison proche parente de Dieu, dõnee à l'hõme.

L'hõme est creé le dernier & mené cõme en vn banquet bien appareillé, sauoir au theatre de l'vniuers.

La grande & merueilleuse harmonie des choses creées.

La seconde raisõ pourquoi l'homme a esté creé le dernier.

Choses cõtraires à la raison.

Pauureté suit les mal viuãs

les nourrir, aiant esté endommagé de plusieurs causes: par ce que ou la rauine d'eau par les pluies continuës l'entraine, ou la pesanteur de la gresle, tombant de grâde roideur, & à foule du ciel, le brise & rôpt, ou la nege le gele, ou la force des vêts l'arrache, estâs les soudains châgemês de l'eau & de l'air souuêt cause d'vne disette de fruits: mais si les desmesurées & desbordées passions estoiêt adoucies par l'attrêpance: si les desirs du gain inique & de l'honneur estoient domtez par la iustice, & pour dire en vn mot, si les vices & leurs œuures vaines estoient chassées par la vertu & les bônes œuures d'icelle, estât cette guerre, qui est dedans l'ame (guerre, dis-ie, sans mentir la plus griefue & fascheuse de toutes les autres) dehors, & qu'en son lieu y eust vne bonne paix, qui fust la plus forte, dressant aux puissances, qui sont en nous, vne bonne police, auec toute douceur & modestie, on pourroit esperer que Dieu, qui est amoureux de vertu, d'honnesteté, & outre des hômes, donneroit prôptemêt de son bon gré aux hômes toutes sortes de biês: car il est certain qu'il est plus facile à Dieu de dôner largemêt sans aucune peine d'agriculture, abondance des choses, qui sont ja au monde, que de les produire de rien. Voilà la secôde raison pour laquelle l'hôme a esté creé le dernier. La troisiesme est cete-ci. Dieu deliberât d'allier & vnir le cômencemêt & la fin des choses crées, côme proches & grans amis ensemble, fist le ciel le cômencement, & l'hôme la fin, estant le ciel le plus parfait de toutes les choses incorruptibles & sêsuelles, & l'hôme le meilleur des choses terrestres & corruptibles, voire (s'il faut dire la verité) vn petit ciel, portant dedans lui les remembrances de plusieurs natures semblables aux astres, par le moien des arts & sciences, & d'autres belles & memorables considerations de chasque vertu, ausquels il s'adonne: & par ce que le perissable & le non perissable sont de leur nature contraires, il departit ce qui se trouuoit le plus beau en ces deux especes au cômencemêt & à la fin, à sçauoir au cômêcemêt le ciel (côme il a esté dit) & à la fin l'hôme. A toutes ces raisons, on en adioute vne autre, qui est telle. Il failloit necessairement que l'homme fust produit le dernier des choses crées, afin qu'estât soudainemêt aperceu le dernier des autres animaux, il leur donnast crainte & fraieur, & tout estonnez de le voir l'adorassent côme leur naturel capitaine & seigneur: aussi tous, apres qu'ils l'eurêt regardé, furent appriuoisez: ceux mesmes qui de leur naturel estoiêt trescruels, au premier regard de l'hôme, deuindrent incontinent fort doux & maniables, montrâs bien leur cruelle rage les vns contre les autres, mais estâs en l'endroit du seul hôme adouciz. Parquoi le pere en creant cet animal, qui de son naturel est pourueu de raison & d'entendemêt, l'hôme di-je, l'establit Roi non seulemêt par effect, mais aussi par l'autorité de sa parole, de toutes les choses qui sont dessouz la Lune, à sçauoir de tous les animaux terrestres, aquatiles & volatiles: car il assuietit toutes les choses mortelles contenuës en ces trois elements, en la terre, l'eau, & l'air à l'hôme, reseruât seulemêt les apartenâces du ciel, ausqlles estoit escheüe vne partie plus diuine. Les choses qu'on voit font preuue tresevidente de cette principauté. Il auient quelque-fois qu'vne multitude infinie de bestes de nourriture est menée par vn pauure lourdaut, ne portât armes ni ferremêt, ni pas vn dard & trait, mais aiant seulement vne souquenie pour se couurir, vn bastô ou houlette pour dresser & râger son troupeau, & aussi pour s'apuier par les chemins, s'il se trouue las. Le berger donques, le cheurier & le bouuier me-

La guerre qui s'esmeut dedans l'ame est fort dangereuse.

La discorde qui est en nous, cause nostre mal.

Tierce raison de la creation de l'hôme apres les autres choses.

L'hôme est comme vn petit ciel.

Dieu crea tout au cômencemêt le ciel, & l'hôme tout le dernier.

L'hôme cômé seign. & maitre de tous les autres animaux.

nent ces grãds troupeaux de bestes,de moutons,de cheures,& de beufs: & cõbien qu'ils ne soiẽt pas hommes si forts & robustes de leurs corps, qu'ils puissent par le moien de leur puissant corsage donner crainte & fraieur à leurs bestes grandes,puissantes,& bien armées(car la plus-part ont des instruments de nature propres pour se defendre) elles neant-moins craignent leur gouuerneur,ne plus ne moins que les seruiteurs leur maitre,& font ce qui leur est cõmandé. Les taureaux estans accouplez au joug de la charruë pour le labour de la terre, ne font que trancher tout le jour les mottes d'icelle, la raionnant biẽ auant,tellement que quelque-fois ils paracheuent vn grand espace,les suiuant quelque laboureur: Les beliers chargez de la pesanteur de leurs espesses toisons,sur la saison du printemps s'arrestent doucement au commandement du berger,& se couchans bellemẽt baillent leur laine à tondre,estans tout accoustumez,comme les villes,de rendre chacun an le tribut à leur Roi naturel: Le cheual,qui est de tous animaux le plus courageux,est mené aisement estãt bridé:car on lui baille le mors,de peur qu'en regimbant & bondissant,il ne se rebelle, tellement que presentant la crouppe promptement & adroitement, à fin qu'on soit bien assis, reçoit le cheuaucheur, & le portant hault court d'vne grand' vistesse, se parforceant d'arriuer & porter son homme au lieu, auquel il a enuie d'aller: ce pendant le cheuaucheur sans aucun trauail, & tout à son aise, se seruant du corps & des pieds d'vn autre, accomplit son voiage. Ie pourroi bien alleguer d'autres choses, si ie vouloi estre plus long, pour montrer qu'il n'y a beste au monde,qui soit en sa liberté, & qui se puisse exempter de la puissance de l'homme. Ce qui a esté dit seruira d'exemple. Il ne fault pas aussi ignorer que l'hõme n'est moindre en ordre pour auoir esté creé le dernier. De ce les cochers & pilotes des nauires sont tesmoins: car les cochers sont apres leurs cheuaux,& estans assis derriere,en les tenãt en bride, les conduisent où bon leur semble,tantost les laissants courir, tantost les retenãts s'ils courent d'vne plus grãde roideur qu'il n'est besoin: les patrons des nauires,qui sont rangez au dernier lieu du nauire,qui est la poupe,sont estimez les plus excellens de tous ceux qui sont dedans,aians en leurs mains le salut de la nauire,& de tous ceux qui sont en icelle:au semblable Dieu a fait l'homme apres toutes les autres choses,à fin que comme vn bon patrõ de nauire,& vn bõ cocher,il vint à conduire & gouuerner les choses d'ici bas,prenãt le soing des animaux & plantes,cõme le lieutenãt du premier & souuerain Roi. Apres que tout ce monde eut esté paracheué selon la parfaite nature du nõbre six,le createur magnifia le septiesme jour ensuiuant,le loüant,& l'appellant saint: par ce que c'est la feste nõ d'vne simple ville ou païs,ains de tout cet-vniuers,laquelle seule est digne d'estre proprement appellée la feste de tout le peuple,& de la natiuité du mõde. Ie ne sçai si on pourroit suffisammẽt loüer la nature du nõbre sept,estant trop plus excellente que la parole ne pourroit declarer. Or cõbien qu'on die des choses d'icelui,qui sont admirables,il ne se fault pas toutefois pour cela taire,mais s'en hardir de declarer sinon tout,ni les points principaux,pour le moins ce qui est loisible à nostre esprit de cõprendre. *Le nombre sept* se prend en deux sortes, l'vne dedãs le dix,& lors il est mesuré par sept fois de la seule vnité,estãt aussi cõposé de sept vnitez:& l'autre hors du dix: le cõmencemẽt duquel est tousiours l'vnité selon les nõbres doubles ou triples, ou,pour

Les bestes tant soient elles farouches craignent leur gouuerneur.

Le cheual, le plus courageux des animaux, dompté par l'homme.

L'homme n'est moindre en ordre pour auoir esté creé le dernier.

Sanctification du septiesme iour.

Louanges du nombre de sept.

ou, pour dire en vn mot, selon les proportions & mesures des nõbres, cõme de soixãte quatre, & sept cens vingt neuf: dont le premier croist & s'augmẽte depuis l'vnité selon le doublemẽt, & le second selon le triplemẽt. Il ne fault pas legeremẽt discourir ces deux especes. Certainemẽt la secõde a vn auãtage treseuidẽt, d'autant que le nõbre septenaire composé & croissant depuis l'vnité en nõbres doubles, ou triples, ou en autres du tout respondãs à la proportion des doubles, & des triples, fait vne chose quarrée de tous costez, cõme vn cube, ou vn quadrangle, contenãt en soi toutes les deux especes, tãt de l'essence corporelle, que de l'incorporelle: de l'incorporelle, à raison de la superficie & plate forme que les quadrãgles font: & de la corporelle, à raison de l'autre, que le cube & le quarré fait. De ce les nõbres, dont a esté parlé, font foi: car le sept croissant, depuis l'vnité, selon la proportion double, fait soixante quatre, qui est le quadrangle par la multiplication de huit fois huit, & quatre sus quatre quatrefois le cube. Dauãtage le sept croissant depuis l'vnité, selõ la proportiõ triple, qui monte à sept cens vingt neuf, fait le quadrãgle, estãt le vingt sept multiplié par soi-mesme, & neuf fois sur neuf neuffois, le cube. Ainsi en cõmençãt tousiours depuis le sept, comme deuãt on faisoit depuis l'vnité, & l'augmẽtãt selon la mesme proportiõ iusques au sept, on ne peut faillir qu'on ne le trouue croistre ou en cube, ou en quadrãgle. Depuis donques soixãte quatre, le nõbre, qui en prouiẽt selon la proportiõ double, produira le sept, venãt à quatre mil nonante six: alors se font le quadrangle & le cube ensemble, aiant le quadrangle à costé le soixante quatre, & le cube le seze. Il fault maintenant passer au traitté de l'autre espece de sept, qui est compris dedãs le dix, lequel montre vne merueilleuse nature, & non moindre que la premiere. Ce sept est fait de l'vnité, du deux, & du quatre, qui ont deux proportions biẽ accordantes, sçauoir la double & la quadruple: la double est l'accord du diapason, & la quadruple fait le disdiapason. Il cõtiẽt aussi d'autres diuisiõs, estãt composé de parties, par maniere de dire, liées & attachées ensemble à vn mesme ioug: car premierement il est parti en l'vnité, & le six: apres en deux, & cinq: & finalement en trois, & quatre. Cette proportion de nombre est grandemẽt melodieuse, d'autant que la raison de six à vn est sescuple, & la raison sescuple fait vne grande distãce & interualle entre les choses, qui sont en la nature: qui est cause que le plus hault ton est distãt & differẽt du plus bas, cõme nous declarerons, lors que descẽderõs des nõbres au traitté des accords. Au reste la raison de cinq au deux mõtre vne grãde puissance & vertu en l'harmonie & accord, tombãt presque en l'accord de diapason, cõme il appert clairement par les reigles de l'art: mais la raison du quatre au trois fait le premier accord, qui est surtiers, & l'apelle on diatessaron. Le septenaire a encore vne autre beauté digne d'estre entenduë, c'est qu'estant composé du trois & du quatre, il montre és choses ce qui de sa nature est droit & roide, ne panchant d'vn costé ni d'autre. Il faut declarer comment cela se fait: l'angle droit, qui est le commencement des qualitez, est fait de ces nombres: du trois, du quatre, & du cinq. Or le trois & le quatre, qui sont l'essence du sept, font vn angle droit, par ce que le mousse & le pointu causent vne irregularité, vn des-ordre, & inegualité, pouuãt vne chose estre plus mousse ou pointuë, que l'autre: mais le droit ne reçoit point de compa-

C'est à dire, aiãt quatre coins.

Compositiõ du sept.

Compositiõ de l'angle droit.

raison,ne pouuant vne chose estre plus droite que l'autre:ains demeure en vn mesme estat,ne changeant point son propre naturel: si donques le triangle rectangle est le cõmencement des figures & qualitez,& la substance du sept,qui est le trois & le quatre, cause l'angle droit,à bonne raison le sept sera estimé la source de toutes les figures & qualitez. On peult adiouter à ce qui a esté dit, que le trois est le nombre de la figure plate,d'autant que le point se reigle selõ l'vnité, la ligne selon le deux, la superficie & plate forme selon le trois, & le corps solide selon le quatre, estans assemblez l'vnité,la superficie,& le solide. Par là il est notoire que l'essence du nombre septenaire est le commencement de la Geometrie & Stereometrie,& pour dire en vn mot,tãt des choses incorporelles, que corporelles. Il y a plus, le septenaire est si saint & diuin, qu'il a l'auantage par dessus tous les autres nombres au deçà du dix:car aucuns d'eux engendrent,& ne sont engendrez:& aucuns sont engendrez, & n'engendrent point:les autres ont tous les deux,par ce qu'ils engendrent,& sont engendrez: Le seul septenaire ne peult estre consideré en pas vne de ces parties. Pour ce montrer,l'vnité engendre tous les autres nombres suiuans, n'estant engendrée de pas vn:le huict est engendré de deux fois quatre:& toute-fois il n'engendre pas vn au deca du dix: le quatre est au rang des peres & des enfans, d'autant qu'il engendre le huit,estant multiplié par le deux, & si est engendré de deux fois deux.Il n'y a(comme i'ay dit)que le sept qui n'est engendré, & n'engendre point. Pour cette cause aucuns philosophes font semblable ce nombre à la Victoire vierge, née sans mere, laquelle on dit auoir esté produite de la teste de Iuppiter:& les Pythagoriens, au gouuerneur de cet-vniuers: car ce qui n'engendre point,& n'est point engendré,demeure immobile, comme au cõtraire la generation se fait en mouuement,d'autant que l'vn se remuë pour engẽdrer,& l'autre pour estre engendré:or est-il que ce vrai prince & anciẽ gouuerneur ne se meut,ni est meu:à bon droit donques on pourra dire que le nõbre septenaire est l'image d'icelui:ce qu'aussi Philolaüs tesmoigne disant:Dieu est le gouuerneur & le prince de toutes choses, estant tous-iours tout vn, stable,immuable,semblable à soi,dissemblable aux autres. Ainsi le sept se fait paroistre, aux choses intellectuelles,immobile & impassible:il montre aussi aux choses sensuelles vne grande & fort ample vertu, propre pour le profit & amendement des choses terrestres,par le moien des tours & reuolutions de la Lune:mais il faut regarder comment & en quelle sorte cela se fait. Le sept,cõposé des nombres qui suiuent l'vnité, engendre le vingt huit,nõbre parfait & egal en toutes ses parties:ce nõbre ainsi produit est fort propre & conuenable à remettre la Lune en son premier estat, qui est quand la Lune en decroissant retourne au mesme point,dont ell'auoit cõmencé prendre sensiblemẽt croissance de figure:or depuis le croissant elle croist en sept iours,iusques à ce qu'elle soit demie:apres en autres sept iours elle deuiẽt pleine,de rechef elle retourne en arriere courant le mesme chemin, qu'ell'auoit fait,à sçauoir depuis son rõd plein iusques au demi en sept iours:& delà en autant de iours retourne à son commencement,accomplissant le nombre susdit.Le sept aussi est appellé des gẽts,qui sont curieux de la proprieté des noms, l'accomplissement & perfection des choses, estans toutes par lui parfaites & accomplies, comme on peult

C'est à dire au coing droit.

La generation des nõbres.

Le sept cõparé à la Victoire vierge, & au gouuerneur de l'vniuers.

Tesmoignage notable de Philolaus.

Dieu est immobile & tous-iours vn.

La Lune prend ses croissances & decroissances par le septenaire.

Le sept est l'accõplissement des choses.

peult coniecturer & inferer de ceci. Tout corps, qui de sa nature se meut & agit, est composé de trois mesures, de longueur, de largeur, & espoisseur : & de quatre extremitez qui sont le point, la ligne, la superficie, & le solide : lesquels assemblez font le sept: or il estoit impossible que les corps fussent mesurez par le sept, selon l'assemblage des trois mesures, & des extremitez: si les especes des premiers nombres, qui sont l'vnité, le deux, le trois, & le quatre, dedans lesquels le dix est fondé, n'eussent compris la nature du sept: car les nõbres susdits ont quatre bornes, assauoir le premier, le secõd, le trois, & le quart, & trois mesures: la premiere est depuis vn iusques à deux, la secõde depuis deux iusques à trois, & la troisiesme depuis trois iusques à quatre. Sans ce qui a esté dit, les âges depuis l'enfance iusques à la vieillesse montrent assez euidemment la vertu & puissance du sept, estants mesurées par le sept : par ce que aux sept premieres années les dents commẽcent à sortir, aux secondes le temps se montre propre à rendre la semẽce generatiue, aux troisiesmes la barbe croist, aux quatriesmes la force s'augmente, aux cinquiesmes est la saison du mariage, aux sixiesmes l'entendement & raison s'aduancent & s'amendent, aux huitiesmes tous les deux sont en leur perfection, aux neufiesmes l'homme deuiẽt doux & benin, estant ja la plus grande partie des affections domtée, & aux dixiesmes la fin desirable de la vie auient, estans encore les membres du corps sains & entiers: car la longue vieillesse a coutume de tourmenter & affliger toutes personnes. Ces âges Solon legis-lateur des Atheniens a descrites aiant fait ces elegies.

Quatre choses requises en la composition d'vn corps.

Les âges mesurées par le nõbre septenaire.

Les âges de l'hõme descrites en vers par Solon.

L'enfant, qui la parole encor' ne peult former,
Peult le parc de sa bouche à sept ans enfermer
Du beau clos de ses dents, mais à quatorze années
Il espere de voir ses ioües cotonnées:
Et l'an vint & vniesme il n'a si tost attaint,
Que la barbe se mesle aux roses de son teint:
Il commence dés lors d'estre fort, mais de l'homme
Iusqu'à vint & huit ans la force ne se nomme:
Et depuis vint & huit iusqu'à trente cinq ans
Il se veult marier pour faire des enfans.
Iusqu'à quarante deux les pensées viriles
Lui font du tout laisser les choses pueriles.
Puis à quarante neuf sa langue & son esprit
Sont propres pour vacquer aux choses de proffit.
Et les sept qui apres à ce nombre s'assemblent,
Sont les ans plus entiers, & qui plus se ressemblent,
Iusqu'à soixante trois plus foible & languissant
De conseil & sagesse il est encor puissant,
Mais qui pourra toucher le septantiesme âge
Heureusement mourra d'vn verd & vif courage.

Solon donques mesure & denombre la vie humaine par les dix septenaires, dont a esté parlé. Mais le medecin Hippocrates dit qu'il y a sept âges, l'enfance, la puerice, l'adolescence, la ieunesse, la virilité, la vieillesse, & la derniere, les-

Hippocrates met sept âges.

C'est à dire, sept ans

quelles sont mesurées par les hebdomades des ans. Il dit donques ainsi : en la nature de l'homme se trouuent sept temps, qu'on appelle âges, enfance, puerice, adolescence, & ainsi des autres. L'enfance dure, iusques à sept ans, pendant lesquels les dents percent : la puerice, iusques à ce qu'il soit capable de produire semence à deux fois sept ans : l'adolescence iusques à ce que la barbe soit espesse à trois fois sept : la ieunesse iusques à entiere & pleine croissance de tout le corps à quatre fois sept : la virilité iusques à quarante neuf à sept fois sept : & la vieillesse iusques à cinquante six à huit fois sept. La derniere proche de la mort vient apres. On dit aussi, pour la propre loüange du sept, qu'il a vn merueilleux ordre en la nature, d'autant qu'il est composé du trois & du quatre : au moien de quoi si quelqu'vn doubloit le trois depuis l'vnité, il trouueroit vn quadrangle : s'il doubloit le quatre il trouueroit le cube : s'il doubloit le sept, qui est composé de tous les deux, il trouueroit le cube & le quadrangle ensemble. Le trois donques depuis l'vnité est en la proportion double, quarré : & le quatre, qui en la mesme proportion fait le huit, est cube : & le sept en quatre & trois est cube & quarré: de sorte que le nombre septenaire est totalement parfait, montrant toutes les deux equalitez: la plate par le moien du quarré, selon la proximité du trois, & l'espesse & solide par le moien du cube selon la familiarité qu'il a auec le quatre, estant composé du trois & du quatre. Or il n'est pas seulement parfait & acompli, mais aussi (afin que ie die en vn mot) tresharmonieux, & aucunemēt source du tresbeau Diagramme, lequel contiēt tous les accords, le diatessaron, le diapente, & le diapason: & outre, toutes les proportiōs, l'arithmetique, la geometrique, & l'harmonique. cette figuré quarrée donques est composée de ces nōbres, du six, du huit, du neuf, & du douze: de huit à six c'est la proportion surtierce, qui est l'accord de diatessaron : du neuf au six, c'est la sesquiple, qui est le diapente: & du douze au six la double & le diapason. Il contient aussi (comme i'ai ci deuant dit) toutes les proportions: l'arithmetique, consistant aux nombres du six, du neuf, & du douze: car comme celui du milieu surmonte le premier de trois, d'autant est il surmonté du dernier : la geometrique consistant en ces quatre nombres, six, huit, neuf, & douze : d'autant que quelle raison il y a de huit à six, telle raison il y a de douze à neuf, laquelle proportion est surtierce : & l'harmonique prouenant de ces trois, du six, du huit & du douze. En cette proportion harmonique y a double iugement: l'vn, quand quelle proportion a le dernier au premier nombre, telle proportion à ce dont le dernier surmonte le milieu, à ce dont le premier est surmonté du milieu : ce qui se peult esclarcir par ces trois nombres susdits, par le six, le huit, & le douze: car le dernier est double du premier, & la surmontance aussi double, d'autant que le douze surmonte le huit de quatre, & le huit le six de deux: or le quatre est le double de deux. L'autre iugement c'est, quand le milieu surmonte egalement les extremitez, & est surmonté d'elles : comme le huit, qui est au milieu, surmonte le premier de la troisiesme partie : par ce que si on oste six, resteront deux, qui sont la troisiesme partie du premier

Le quadrangle.

Le Cube.

Le nombre de sept cōtiēt toutes les proportions.

Deux iugemens pour bien cōnoitre la proportiō harmonique.

premier:il est aussi surmonté d'autant du dernier,par ce que si on oste huit de douze, le quatre qui reste sera la troisiesme partie du dernier. Voilà ce que nous auiós necessairemét à dire de la maiesté & beauté du Diagráme,ou figure quarrée,ou autrement,comme on le voudra appeller. Tát d'idees & formes le nombre de sept montre és choses incorporelles & intellectuelles.Sa nature s'estend encores par toute l'essence,visible qui occupe le ciel & la terre,bornes de l'vniuers:car y a il quelque partie en ce móde,laquelle ne soit amie du sept, & ne soit dótée de son amour & desir? Premieremét on dit que le ciel est ceint de sept cercles,les noms desquels sont Arctique, Antartique, le Tropique de l'este,le Tropique de l'hyuer, l'Equinoctial, le Zodiaque, & outre le Lactée: par ce que l'horison n'est qu'vne affection & accident de nous, lequel se móstre plus grand ou plus petit,selon que notre veuë se peult estendre plus loing ou plus court. Les planetes aussi(ie parle de celle armée celeste, laquelle a le mouuement contraire aux etoilles fichées & arrestées) ont esté embellies de sept rangs,montrants à l'air,& à la terre la bonne affection qu'ils auoient entre eux:d'autant qu'ils changent l'air aux quatre saisons de l'année, qu'on appelle,le changeát en infinies sortes & manieres: tátost le faisant deuenir doux & paisible,beau & serain,tantost plein de nuages, tantost venteux: d'auantage ils sont cause que les riuieres regorgent,& s'abbaissent,que les chấps sont couuerts d'eau,ou au contraire dessechez:ils changent aussi la mer,comme appert par le reflot,qui va & vient,tantost se retirant,tantost retournant au lieu dont il estoit parti:car quád les golfes & creuz de la marine entrainée sont espuisez, alors soudainement on aperçoit vn riuage large & ample, & peu apres le retour on descouure vne haute mer,laquelle n'est pas nauigée & chargée de petites nauires,mais de grands & pesants vaisseaux:ils font croistre & venir à perfection tous les animaux terrestres,& les plantes,engendrants les fruits, & disposants la nature de chaque chose à faire son cours, afin qu'apres les viels,les nouueaux fleurissent & meurissent pour la prouision de ceux qui en ont besoin. L'ourse, qu'on dit estre la guide de ceux qui voiagent par mer,est composée de sept etoilles, vers laquelle regardants les pilotes, ont tranché infinis chemins en la mer, aians entrepris vn fait incroiable, & si grand qu'il ne peut estre compris de l'esprit humain,par ce que prenants tous-iours garde à ces astres,comme à vn but,ils ont descouuert & troué des contrées, qui auoient esté auparauant inconnuës:ceux qui habitoient en terre ferme, des isles, ceux des isles, des terres fermes:aussi failloit-il bien que les cachettes de la terre & de la mer fussent descouuertes, par la plus pure substance du ciel, à l'animant ami de Dieu, qui est l'homme.Outre les choses susdites la compagnie des Pleiades a esté parfaite & acomplie de sept etoiles:les presences & absences desquelles sont cause de grands biens à tous les hommes:car lors qu'elles se couchent,on tranche les mottes de la terre,& la raionne on pour les semailles: quand elles commencent à se leuer, annoncent la moisson: & quand elles sont totalement apparentes,resueillét & poussent les laboureurs,ja tous ioieux, à cuillir ce qui leur est necessaire, lesquels sont fort aises de serrer les nourritures pour en vser tous les iours. Le soleil,qui est le gouuerneur du iour, accomplissant tous les ans deux Equinocces, l'vn au printemps, & l'autre en automne,celui du prin-

Toutes les parties du monde amies du nombre septenaire.

Les sept cercles du ciel.

Sept planetes,& leur vertu.

L'ourse composée de sept etoiles

Sept Pleiades.

Le soleil gouuerneur du iour.

Des Equinocces,c'est à dire iours esgaux.

temps au signe du belier, & celui de l'automne au signe des balances, donne vne preuue tresevidente de la maiesté diuine du sept: d'autant que tous ces deux Equinocces se font le septiesme mois, auquel temps la loi commande de fester deux tresgrandes & tressolennelles festes, par ce qu'en ces deux tẽps tous les biens de la terre viennent à perfection, le bled au printemps, & toute autre sorte de semaille, & à l'automne le vin, & toutes sortes de fruits. Or d'autant que les choses terrestres dependent, selon vn certain accord & consentement, des choses celestes, la raison du sept, qui auoit pris son commencement d'en-hault, est descenduë vers nous, pour nous visiter, nous, di-ie, qui sommes mortels.

Sept parties de l'ame.

Tout premierement notre ame (ie ne parle point de l'ame raisonnable) est diuisée en sept parties, qui sont les cinq sens, l'organe de la voix, & finalement celui qui sert à la generation: tous lesquels, comme en quelques engins merueilleux, estans remuez de l'ame par des nerfs secrets & cachez, tantost sont en repos, tantost sont meuz, selon qu'ils doiuent estre en repos ou en mouuemẽt.

Sept parties du corps qui paroissent, & sept autres qui sont au dedans.

Semblablement si quelqu'vn veult examiner les parties de dedans, & dehors le corps, il en trouuera en tous les deux endroits sept: celles qui paroissent sont la teste, la poitrine, le ventre, les deux mains, les deux pieds: les autres de dedans, qu'on appelle entrailles, sont l'estomach, le cueur, le poulmon, la rate, le foie, & les deux roignons.

Les organes de la teste.

Il y a plus, la teste, qui est la principale partie de l'animal, se sert de sept parties tresnecessaires, des deux yeux, des deux aureilles, des deux narines, & de la bouche septiesme partie, dedans laquelle (cõme dit Platon) entrẽt les choses perissables, mais en sortent les incorruptibles: car les viandes & breuuages entrent dedans icelle, qui sont nourritures corruptibles de ce corps mortel, mais de la raison de l'ame immortelle sortẽt les loix immortelles, par lesquelles la vie raisonnable est gouuernée.

De la bouche sortent les choses perissables, & en sortent les incorruptibles.

Outre ce les choses dont fait iugemẽt la veüe, laquelle est de tous les autres sens la plus excellẽte, sont participãtes du sept: par ce qu'il y a sept choses qu'on voit, le corps, la distãce, la figure, la grãdeur, la couleur, le mouuement, le repos, ne se trouuant riẽ d'auantage.

La veuë entre les sens la plus excellente. Il y a sept choses que on voit, & rien plus.

Il est auenu aussi que toutes les sortes & manieres de voix, qui se changent, sont au nombre de sept: la haulte, la basse, la taille, la quatriesme rude, la cinquiesme gresle & deliée, la sixiesme longue, la septiesme breue.

Sept manieres de voix.

Outre se trouuent sept mouuements, le hault, le bas, le droit, le gauche, le deuant, l'arriere, & le rond: lesquels ceux qui balent montrent euidemment.

Sept mouuements.

On dit aussi que les excrements superflus du corps sont reduits à ce nombre: d'autant que des yeux les larmes sortent, des narines les purgations de la teste, de la bouche la saliue, qu'on crache, il y a aussi deux egouts par lesquels les autres superfluitez s'escoulent l'vn deuant & l'autre derriere, le sixiesme c'est la sueur qui coule par tout le corps, & le septiesme l'effusion naturelle de la semence par les genitoires.

Sept excrements du corps.

De rechef la vuidange des fleurs dure le plus souuent aux femmes iusques au septiesme iour: plus, l'enfant qui sort du vẽtre dedans les sept mois coustumierement vit, de sorte qu'vn cas merueilleux en auient: car celui qui vient au septiesme mois est plein de vie, & ne peult l'autre du huitiesme aucunement viure.

Le fruit qui sort du ventre dedans les sept mois coustumieremẽt vit.

Les griefues & agües maladies des corps, principalement quand d'vne mauuaise temperature des facultez & puissances, qui sont en nous, les fiebures continuës nous assaillent, sont aussi iugées presque par le septiesme iour: par

Iugement des maladies par le septiesme iour.

ce

ce que ce iour là est iuge du combat de l'ame,adiugeant tantost aux vns la santé,& tantost aux autres la vie.Sa vertu tire encores plus outre, d'autant qu'elle ne s'estend pas seulement à toutes les choses susdites,ains aussi aux meilleures sciences,comme à la Musique & Grammaire:car la harpe,qui a sept cordes,representāt par vne proportion la dance des sept planetes,rend les accords fort bons & melodieux,estant presque la princesse de tous les autres instruments de musique.Entre les lettres aussi de Grammaire, il y en a sept qui sont proprement appellées voielles,par ce qu'il semble que d'elle-mesmes rendent vn son,& rangées auec les autres font les voix pleines & entieres : d'autant qu'elles fournissent & remplissent ce qui default aux demies voïelles, formāts sons entiers & parfaits:d'auantage tournent & changent la nature des muëttes, leur soufflant & halenant leur propre vertu,à fin que ce qui de soi ne pouuoit estre prononcé,soit pronōcé.Pour cette cause il me semble que ceux, qui du commencement ont donné les noms aux choses,gens certainement sages,ont pris le nom de ce nombre de la maiesté & honnesteté qui est en lui : mais les Romains aiants adiouté la lettre, S. qui auoit esté delaissée des Grecz, declarent plus clairement & proprement l'emphase & vertu d'icelui,l'appellant septem, pour montrer,comme il a esté dit,sa grandeur & maiesté.Voilà les raisons que alleguent les Philosophes,& bien d'auantage,du nombre septenaire,pour lesquelles il a eu l'honneur & l'auantage en la treshaute nature, & a esté honoré des plus excellents Grecz & Barbares, qui font profession des Mathematiques.Il a esté aussi fort prisé & estimé du vertueux Moyse, lequel a descrit la beauté d'icelui aux tressacrées tables de ses loix, & l'a grauée dedans les esprits de tous ceux qui sont venus apres lui,commandant apres les six iours de solenniser & fester le saint septiesme iour, en s'abstenāt de toutes les œuures qui se font pour la recherche & appareil du viure, & vacquant seulement à la Philosophie, à l'amendement de ses mœurs,& à l'examen & diligente enqueste de sa conscience:laquelle enqueste estant assise en l'ame n'a point honte de la tancer, ne plus ne moins qu'vn iuge, qui vse quelque-fois de tresgrandes menaces, quelque-fois de legeres & petites remontrances:de menaces,quand de propos deliberé & à son escient on est desobeissant & rebelle : d'admonition,quand par mesgarde on fait quelque faute, à fin qu'on ne glisse & tombe doresnauant en quelque autre semblable.Or Moyse reprenant sur la fin en general la creation du monde, il dit: *Voici le liure de la creation du ciel & de la terre*, quand ils ont esté creés:le iour auquel Dieu fist le ciel,& la terre,& tout arbrisseau des champs,auant qu'il sortist de la terre, & tout le foin des champs au parauant qu'il fust leué. Ne met-il pas clairement deuant les yeux les formes incorporelles & intellectuelles, par lesquelles les effects sensuels sont formez, comme le seing est graué & empraint par le cachet dedans la cire? Car auant que la terre,dit-il,eust produit la verdure,la verdure estoit en la nature,& auant que le foin se montrast aux champs,le foin estoit,non toute-fois visible. Il fault donques estimer que les anciennes formes & mesures selon lesquelles les choses sensuelles ont esté pourtraites & compassées, estoient au parauant.Si Moyse eust voulu,il eust bien plus au long discouru tout ceci, mais lui,qui estoit curieux de briefueté entre touts les autres,a mis en auant ce

La harpe à sept cordes

Les Grecz ont sept voïeles.

La vertu des voïeles

Origine du nō du sept.

ἀπὸ τῦ σεϐασμῦ. septem.

Le septiesme iour solennellement gardé & festoié.

Ce propos est discouru ci dessus plus amplement.

peu,qui a esté recité pour l'exemple de la nature de tout ce qui est au monde, laquelle ne peult rien bastir de sensuel, sans vn patron incorporel & imaginaire. Poursuiuant son propos & gardant l'ordre des choses precedentes,auec les suiuantes, il dit apres : *Il y auoit vne fontaine qui montoit en hault, sortant de la terre, laquelle arrousoit toute la face d'icelle.* Les autres Philosophes dient que toute l'eau est l'vn des quatre elements,dont le monde a esté creé : mais Moyse aiant acoutumé d'vne veuë perceante de contempler & comprendre diligémment les choses lointaines,estime que la grande mer est vn des elements,& la quatriesme partie de l'vniuers,laquelle ceux d'apres luy ont appellé le grand Ocean, & ont pensé que nos mers nauigables estoient,à comparaison d'icelui Ocean, de la grandeur des ports & haures. En ce faisant il a separé l'eau douce & bõne à boire,de la marine,la rangeant auec la terre,& l'estimãt estre partie d'icelle,& non de l'autre,pour la raison que nous auons parci-deuant dite,qui est, à fin que la terre soit entre-tenuë par cette qualité douce,comme par vn lien & colle ioignant toutes les parties:par ce que s'elle eust esté delaissée seche, par faute d'humeur,qui eust entré dedans,& passé parmi tant de sortes de trous, se fut trouuée entr'ouuerte & baiante : or elle est entre-tenuë & demeure en son entier,en partie par la vertu & puissance de l'esprit, qui la lie & ioint, en partie aussi par l'humidité, laquelle ne la laisse point dessecher & rompre en des petits ou grands morceaux:voilà vne des raisons. Il nous fault dire l'autre, laquelle tend droit à la verité,comme à son propre but. Il n'i a chose terrestre qui puisse demeurer en son estre,sans la substance humide:ce que nous monstrent assez les semences qu'on iette, lesquelles ou sont humides, comme celles des animaux : ou ne germent point sans humidité , comme celles des plantes : dont appert, que la substance humide est necessairement partie de la terre qui produit toutes choses,comme au semblable les femmes ont besoin de leurs menstrues & fleurs:car les Physiciens disent que le sang menstrual est l'essence & substance corporelle de l'enfant. Au propos susdit,ce qui sera ci apres recité n'est point contraire,mais conuient bien auec lui. Nature a donné à toutes les meres des mammelles raiantes de laict, comme vne partie tresnecessaire,aiant appresté à l'enfant,qui doit naitre,ses nourritures: or la terre cõme il semble,est mere:à raison dequoi nos ancestres l'ont appellée Dimitir, assemblãs le nom de la mere,& de la terre:car la terre,comme dit Platon, n'ensuit pas la femme,mais la femme ensuit la terre,laquelle les Poëtes ont acoutumé d'appeller proprement,la mere de tout,la porte-fruits,& Pandore,d'autãt qu'ell'est cause de la generation & durée de tous les animaux & plantes:à bonne cause donques la nature a donné à la terre, qui est la plus vieille & la plus fertile de toutes les meres,les ruisseaux des riuieres & fontaines,comme mammelles,à fin que les plantes fussent arrosées,& tous les animaux eussent abondamment à boire. Il dit apres que *Dieu forma l'homme,prenant de la bouë de la terre,& souffla en la face d'icelui l'esprit de vie.* Il montre par là euidemment qu'il y a grande difference entre l'homme,qui fut lors formé, & celui qui fut le premier fait selon l'image de Dieu:car celui qui fut lors formé estoit sensuel,estoit participant de qualité,estoit composé du corps & de l'ame, & estoit homme ou femme, & de son naturel mortel : mais l'autre qui fut fait selon l'image de Dieu,

La grand mer,ou l'ocean quatriesme partie de l'vniuers.

Separation de l'eau douce & de la marine.

Liaison de l'eau & de la terre.

Rien de terrestre ne demeure en son estre sans la substance humide.

La terre appellée des anciẽs δημήτηρ.

La terre mere de tout.

Pandore.

Dieu estoit vne forme, ou vn gēre, ou vn seau & cachet intellectuel, incorporel, incorruptible, n'estāt ni masle, ni femelle. Le bastimēt donques de l'hōme special & sensuel fut cōposé, cōme il dit, de la substāce terrestre & de l'esprit diuin: d'autāt q̄ le corps fut fait de la bouë, prenāt l'ouurier icelle pour en former la forme humaine: mais l'ame ne fut point faite d'aucune chose, qui eust cōmēcemēt, ains du pere & gouuerneur de tout le mōde: car ce mot, *il a souflé*, ne nous represente autre chose, sinon q̄ l'esprit de Dieu a esté enuoié d'enhault de la nature heureuse ci bas, cōme en vn nouueau païs, pour le profit du gēre humain; & afin que si l'hōme estoit mortel selō la partie apparente, qu'à tout le moins il fust immortel selon l'inuisible: au moiē dequoi on ne pourroit faillir de dire q̄ l'hōme est au milieu de la nature mortelle & immortelle, participant de tous les deux, autant qu'il lui en est besoin: & qu'il a esté fait mortel & immortel, mortel selō le corps, & immortel selō l'ame. Le premier hōme terrestre chef & auteur du genre humain, a esté, selō mō aduis, tresparfait, tāt pour le regard du corps q̄ pour le regard de l'ame, & si a surmonté ceux, qui sont venus apres lui, en tous ces deux: aussi estoit il, à la verité, beau & bon. Qu'il fut beau de corps, il est biē aisé à le pēser & l'inferer pour trois raisons, dont la premiere est telle. Lors q̄ la terre nouuellemēt creée apparut, & les eaux de la mer furent separées de la terre, la matiere des choses creées se trouua pure n'estāt aucunemēt meslée ni fardée, tellemēt qu'à bonne raison les corps cōposez de telle matiere estoiēt biē faits & sans aucune faute. La secōde raison c'est, par ce qu'il n'est pas à presumer, que Dieu ait voulu, pour former cette belle statuë humaine auec vn si grād soing, prēdre du premier limon de la terre, qui se trouueroit, mais il fault croire qu'il a choisi le meilleur, & le plus pur & deslié, coulé fort subtilement pour estre propre à son ouurage, d'autant qu'il batissoit cōme vne maison, ou temple sacré, pour loger l'ame raisonnable, son image & semblāce. La troisiesme raison, qui n'est aucunement à comparer auec les autres, est cette-ci. L'ouurier estoit parfait & bien entendu en son art, de sorte qu'il fist si bien que non seulement les parties du corps auoient particulierement chacune en son endroit leurs nōbres & proportiōs couenables, mais aussi estoiēt toutes en general fort biē iointes & vnies ensēble: à cette belle proportiō il adiouta vne belle charnure, & quād & quād lui peignit vne couleur viue, voulāt, tāt qu'il lui seroit possible, q̄ ce premier hōme fust apperceu le plus beau de tous les autres. Qu'il fut d'auātage, beau par excellēce en l'ame, il est sans doute: car il n'a point vsé, pour le batimēt d'icelle, d'aucū patron sensuel, mais (cōme i'ai dit) de son seul verbe. Pour ces causes il est dit que l'hōme ainsi soufflé en la face, où logent les sens, a esté la remēbrāce & semblāce de Dieu: de Dieu, di-ie, ce grād ouurier: leq̄l outre qu'il dōnast la vie au corps par le moiē des sens, il establit aussi la raison, cōme Roine, en la principale partie & gouuernāte des autres, & voulut qu'elle fust enuironnée de tous les sens, comme de garde-corps, afin que par leur aide elle peut comprēdre la nature des couleurs, des sons, des saueurs, des senteurs, & d'autres choses semblables, ne les pouuant d'elle-mesmes, & sans l'aide des sens connoitre: or il fault par necessité que d'vn beau patron sorte vne belle image & semblance: aussi le verbe diuin est plus excellent que n'est la beauté mesmes, qui est en la nature, n'estant paré de beauté, mais estant (s'il

Que signifie ce mot que Dieu à souflé en la face &c.

Ce propos est amplement discouru au traitté suiuant des Allegories.

L'homme participāt de la nature mortelle & de l'immortelle.

Le premier homme a surmonté tous ceux qui sont venus apres lui, tant pour le regard du corps que de l'ame.

Premiere raison.

Seconde raison.

Troisiéme raison.

De beau patrō, belle image.

fault dire la verité) lui mesmes vn ornement d'icelle fort resseant. Telle, à mon aduis, a esté la creation de l'homme selon le corps & selon l'esprit, lequel a surpassé tous ceux qui sont maintenant, & qui ont esté auparauant lui: par ce que nous autres sommes engendrez des hommes, mais celui-là a esté crée de Dieu: or de combien l'ouurier est plus excellent, d'autāt aussi l'ouurage est plus prisé: & comme ce qui est en sa fleur & vigueur est meilleur, que ce qui est passé & fletri, soit animal, soit plante, soit fruit, soit quelqu'autre chose qui se trouue en la nature: aussi etoit-il bien raisonnable que le premier homme, qui deuoit estre formé, fust la fleur de tout le gēre humain, & que ceux qui viendroient apres ne fussent si forts & robustes, ains par succession de temps decheussent tant de la beauté, que de la force de leur corps. I'ai apperceu autre-fois ceci tant en l'art du peintre, qu'en l'art de poterie: car les images & remembrances ne sont iamais si biē faites que les patrons, & y a tous-iours quelque chose à redire: encore plus ce qui est pris & tiré sur l'image peinte, ou enleuée de terre s'en eloigne, estant plus loin de son commencemēt: ce que nous donne assez à connoitre la pierre d'Aimant: d'autant qu'entre les anneaux de fer aucuns sont attirez d'vne plus grande roideur & force, les autres plus bellement, & neant-moins sont tous pendus en vne longue rangée, & attirez par vne mesme vertu: vrai est que ce n'est pas d'vne mesme sorte: car ceux qui se trouuent plus loin du commencement sont plus lasches, à cause que la vertu s'affoiblit, ne pouuant serrer si etroitement: le semblable est aduenu aux hommes, les vertus & qualitez desquels s'amoindrissent par succession de tēps, tant pour le regard du corps, que de l'ame. Que si nous disons que celui notre prince a esté non seulement le premier homme, mais ausi le seul & vnique citoien du monde, nous ne mentirons en rien: par ce que ce monde lui estoit cōme vne maison & cité, non toutes-fois batie par maçons & charpētiers de bois & de pierres, dedans laquelle il pouuoit seurement & sans aucune crainte habiter comme dedans son propre païs, aiant la puissance sur toutes les choses terrestres, & estant redoutable à tous les animaux, qui estoiēt duits à lui obeir, comme à leur seigneur, ou contraints à ce faire: tellemēt que lui, qui estoit innocent, viuoit paisiblement en tous soulas & plaisirs sans aucune guerre. Or d'autant que toute ville bien reglée a sa police, il falloit que ce citoien du mōde vsast de la mesme police dont vse tout le monde: cette police est la droitte & vraie raison de la nature, laquelle est surnommée plus propremēt droit, n'estant autre chose qu'vne loi diuine rendant à vn chacun ce qui lui appartient. Il failloit ausi qu'auparauant l'homme il y eust quelques citoiens, qui habitassent en celle ville, & regardassent les loix d'icelle, qui pourroient à bonne raison estre nommez citoiens de la grāde ville, aiants choisis pour leur hebergement vn grand tour & circuit du ciel, & aquis le droit de bourgeosie en vne tresgrande & parfaite ville. Mais qui pourroient estre ceux là, sinon les raisonnables & diuines natures, qui sont en partie intellectuelles & incorporelles, & en partie corporelles, comme les estoilles? Auec icelles viuant & conuersant, il passoit le temps en vne pure & naïfue felicité, comme parent de ce grand Capitaine & gouuerneur, duquel il auoit esté tout freschemēt creé: au moien dequoi estant dedās lui coulé l'esprit diuin, il s'estudioit à dire

Tant plus l'ouurier est excellēt, plus est prisé son ouurage.

Force attractiue de l'Aimāt.

Le premier homme citoien du monde.

La police du monde est la vraie raison de la nature.

Les bourgeois du monde.

Le premier homme desireux de la vertu.

dire & faire toutes choses au gré & contentement du pere & Roi du monde,le suiuant à la trace par les grands & communs sentiers tranchez & taillez de la vertu,par lesquels n'est loisible à autre de passer, qu'à l'esprit qui ne tend qu'à vn seul but,qui est de se rendre semblable à son Dieu le createur. Nous auons selon notre pouuoir,declaré la beauté de l'ame & du corps de ce premier hôme,combien qu'à la verité,il y en ait bien d'auantage. Ceux qui sont venus apres lui,estants participants de la forme d'icelui, retiennent en eux les marques de la parenté qu'ils ont auec le createur,ores qu'elles soient foibles,& n'aparoissent gueres,mais quelle est celle parenté? Tout homme, selon l'entendement,est proche du verbe diuin, estant vn portrait de la nature heureuse, ou quelque partie tirée d'icelle,ou vn raion & esclair:& selon la composition du corps,de tout le monde:car il a esté composé des mesmes elements que le mõde: de la Terre, de l'Eau,de l'Air,& du Feu;chacun element contribuant de sa part pour le remplissage & fourniture de la matiere, laquelle le createur deuoit prendre pour faire cette image visible : aussi frequente-il tous les susdits elements,comme lui estants tresfamiliers & proches,changeant de lieu en autre, allant tantost deça, tantost dela, au moien dequoi on pourroit fort proprement dire que l'homme est toutes choses:terrestre, aquatile,volatile,& celeste:par ce qu'en habitant en la terre,& marchant sus icelle,il est animal terrestre:en se plongeant dedans l'eau nageant & nauigeant le plus souuent, il est aquatile,comme font foi les marchands trafiquants par mer, les pescheurs de pourpres, & autres mariniers, qui frequentent la marine pour prendre poissons d'escaille,& d'autre sorte:en montant de bas en hault,& estant quasi pendu en l'air, iustement se peult dire pourmenant par l'air : on le peult aussi appeller celeste à raison de la veuë, laquelle est de tous les autres sens la principale,approchant de bien prés du Soleil,de la Lune,& des autres astres tant errants qu'arrestés. Au reste Dieu lui donna vne belle commission de donner les noms aux choses,lequel acte sent son Roi & sage homme: aussi estoit il, par la grace de Dieu,sage,apprenant de lui-mesmes, & s'enseignant lui-mesmes: & outre Roi,auquel est seant d'appeller chaque suget par son nom: il failloit biẽ qu'il eust grande puissance sur les animaux, veu que Dieu, apres l'auoir soigneusement formé, l'establit son lieutenant & capitaine des autres, le faisant digne de ses honneurs, & prerogatiues : sa posterité encores en retient quelque flammesche,commandant aux bestes irraisonnables, combien que par le long escoulement de temps elle soit attenuëe & passée. Il est dit donques,que *Dieu amena toutes les bestes à l'homme, afin qu'il vist comment il les appelleroit*: non qu'il en doutast (car il n'i a rien inconneu à Dieu) mais sçachant bien qu'il auoit logé en la nature mortelle,la nature raisonnable, laquelle se mouuoit d'elle-mesme, ne vouloit participer au vice. Par ce moien il vouloit esprouuer, comme fait le maitre l'escholier, qu'il connoit, resueillant le naturel d'icelui,& le prouoquant à la cõtemplation de ses œuures,afin qu'il leur donnast des noms propres & conuenables, representants naïfuement les proprietez des choses:car estãt encore la nature raisonnable toute pure & nette dedans l'ame,& n'estant aucunement troublée d'infirmité, ou maladie, ou passiõ,& consequẽment aiãt certaine cõnoissance de la nature des corps,& des

La parenté de l'hõme auec Dieu.

L'homme cõposé des 4. elemens

Belles proprietés de l'homme.

C'estoient poissons dõt anciennement on prenoit la teinture de pourpre

Commissiõ donnée de Dieu à l'homme pour imposer les nõs aux choses

L'homme establi de Dieu cõme lieutenant & gouuerneur des autres.

Comment Dieu voulut esprouuer Adam

choses,elle trouuoit des noms tout propres,& les appliquoit fort bien à propos aux choses designées,& signifiées, de sorte qu'incontinent qu'ils estoient prononcez,les natures & proprietez estoient entendues & connuës:tant estoit excellent cet-homme en toutes les vertus,tendant au but de la felicité humaine.Or d'autant qu'il n'y a rien en ce monde de stable,& que les choses mortelles reçoiuent necessairement changement,il falloit que ce premier hôme tombast en quelque mal-heur & encombre. Le commencement de sa mauuaise vie,ce fut la femme:car pendant qu'il estoit seul, il portoit la semblance du môde & de Dieu,& auoit les marques de la nature de tous les deux imprimées dedans son ame, sinon toutes, pour le moins celles que pouuoit receuoir la creature mortelle:mais apres que la femme fut formée, voiant qu'elle lui ressembloit & de nature & de face,il fut fort resioüi de sa veüe,& approchât d'elle commeça à la caresser:elle aussi voiant qu'il n'i auoit animal, qui lui ressemblast mieux,que l'homme,fut fort aise,& le resalua,auec toute-fois vne vergogne & modestie: en fin l'amour suruint, lequel les assemblant, comme deux parties diuerses d'vn animal, les ioignit en vn, batissant en eux vn desir de compagnie reciproque pour la generation de son semblable: ce desir engendra la volupté & plaisir des corps, qui est la source de toutes les iniquités & transgressions & par lequel la vie heureuse & immortelle fut changée en vne mal-heureuse & mortelle.On dit qu'au temps que l'homme estoit seul,& au parauant que la femme fust creée, que Dieu planta

La femme cause du desastre aduenu au premier homme.

Origine & premiere source de la volupté & plaisir de la chair



vn beau iardin, ne ressemblant en rien aux notres: car les notres sont d'vne matiere irraisonnable, abondants en toutes sortes d'arbres, entre lesquels il y en a qui sont tous-iours verds, pour donner continuellement plaisir

Sens allegoric du beau iardin terrestre.

plaiſir à la perſonne, les autres floriſſent au printemps, & iettent à foiſon, dont aucuns rapportent à l'homme vn fruit doux & gracieux, non ſeulement pour l'vſage neceſſaire de la vie, ains auſſi pour les ſuperflus plaiſirs de la vie delicate: les autres en rapportent de diſſemblable, qu'on delaiſſe & abandonne-on aux beſtes ſauuages: mais les arbres qui eſtoient plantez au paradis terreſtre de Dieu, auoient ame, & eſtoient raiſonnables, portant pour fruit les vertus, l'entendement immortel, & la viuacité & ſubtilité d'eſprit, par laquelle l'honneſte, & deshonneſte, la vie ſaine, l'immortalité, & tout autre cas ſemblable eſt diſtingué & conneu. Ce diſcours de Philoſophie ſent plus toſt, comme il ſemble, ſa ſimilitude & allegorie, que ſa proprieté de parler & verité: par ce qu'on n'a point encores veu, & ne verra on iamais en la terre des arbres de vie, ou de prudence: par quoi il ſemble que par le paradis terreſtre ſe doit entendre la principale partie de l'ame, laquelle eſt pleine, comme de plantes, d'infinies opinions: & par l'arbre de vie, la plus grande de toutes les vertus, aſſauoir la Pieté, laquelle rend l'ame immortelle, & par la connoiſſance du bien & du mal la Prudence, laquelle, comme iuge, diſtingue & diſcerne les choſes de leur naturel contraires.

Ce qui doit eſtre entẽdu par le paradis terreſtre & par l'arbre de vie.

Aiant Dieu aſſis & poſé ces bornes dedans l'ame il conſideroit, comme iuge, de quel coſté elle pancheroit: & aiant veu qu'elle ſe tournoit vers la tromperie & fineſſe, ne tenant compte de la ſainteté & pieté, dont procede la vie immortelle, à bon droit la chaſſa & bannit de paradis, ſans eſperance de iamais y entrer, à cauſe des pechez incurables & irremiſſibles qu'elle auoit commis: d'autant que la ſorte & maniere de la tromperie eſtoit grandement à blaſmer, laquelle ne doit pas eſtre teuë. On dit que ce viel, venimeux, & terreſtre ſerpent, vſa de la voix humaine, & que s'approchant de la femme du premier homme, commença à ſe moquer de ſa tardiueté, & de ſa trop grande ſimplece: d'autant qu'elle differoit à cuillir de ce fruit, qui eſtoit ſi beau à voir, tant doux & gracieux à manger, & tout propre & conuenable pour ſçauoir le bien & le mal: elle ſans y penſer, & d'vn eſprit volage obeiſſant à la voix du ſerpent, mangea de ce fruit, puis en dõna à ſon mari: ſi toſt que tous deux, qui au commencement eſtoient ſimples de mœurs, en eurent mangé, deuindrent fins & cauteleux: à raiſon de quoi le createur ſe faſchant (car l'acte meritoit bien que on s'en courouceaſt, d'autant qu'eux meſpriſants cet arbre de vie immortelle, c'eſt à dire, la perfection de vertu, dont ils pouuoiẽt cuillir longue & heureuſe vie, choiſirent au lieu d'elle, non vne vie briefue & mortelle, mais vn temps plein de malheurs) les chaſtia comme ils auoient merité.

Ceci fait beaucoup pour le liberal arbitre.

Le ſerpent blaſon de volupté.

Cauſe du premier courroux de Dieu contre l'hõme.

Ces propos ne ſont point fables controuuées, auſquelles les poëtes & ſophiſtes paſſent le temps, ſe donnants du plaiſir, mais ſont certaines façons de parler, qui tendent à l'allegorie: aſſauoir quand on veult dire ou repreſenter autre choſe que celle que l'auditeur attend, & pẽſe qu'on doibue dire. Si quelqu'vn dõques veult ſuiure ce qui eſt de cõiecture vraiſemblable, il dira fort pertinemmẽt, que le ſerpẽt duquel a eſté parlé, eſt la figure & ſigne de la volupté, pour trois raiſõs: la premiere, par ce qu'il eſt ſans pieds & ſe traine ſur le vẽtre: la ſecõde par ce qu'il a pour ſa nourriture les motes de la terre: la troiſiéme, par ce qu'il porte en ſes dents le venim, par le moiẽ duquel il a acoutumé de faire mourir ceux, qu'il a mordu:

Quelle choſe c'eſt que Allegorie.

Trois raiſõs pour leſquelles le ſerpent ſignifie la volupté.

Estat miserable de l'hôme voluptueux. or l'homme plongé en son plaisir charnel, ne peult estre sans ces trois maux: d'autant qu'en premier lieu à peine leue il la teste estant appesanti & entrainé par l'intemperance, laquelle le jette par terre, lui mettant le pied sur la gorge: secondement il ne mange point de viande celeste, qu'à accoutumé de fournir *Mespris de la viande celeste pour se remplir de la terrestre.* sapience par ses bonnes raisons & enseignements à ceux qui veulent dresser les ïeux en hault: au contraire il s'emplit outrageusement de ce que rapporte la terre aux saisons des années, dont procedent les yurongneries, les gourmādises, & autres appetits desordonnez, lesquels apres auoir lasché les concupiscēces du ventre, & asserui l'hôme à la gloutonnie d'icelui, viennent à augmen-*Descriptiō d'vn hōme addonné à son ventre.* ter & espandre abondamment les rages de dessous le ventre: celui-là deuore le labeur des rotisseurs & cuisiniers, & tournāt la teste tout à l'entour de la fumée des friandises, ne fait que souhaitter d'estre participant de cette ordure & vilenie: tellement que si tost qu'il a apperceu la table pleine de viandes exquises & *L'hôme voluptueux porte le venin aux dents cōme le serpent.* delicieuses, il se jette dessus, s'efforçant de se remplir de toutes icelles, & ne cessant de manger iusqu'à ce qu'il ne demeure rien de touts les mets qui ont esté seruis sur table: au moien dequoi, il n'a pas moins de venin aux dents, que le serpent, d'autant qu'il est seruiteur d'vne insatiable conuoitise, ne faisant que manger & mascher, sauourant premierement de la langue, laquelle iuge des *L'vsage desmesuré des viādes fort dōmageable à l'hôme.* saueurs, puis apres du gosier: or l'vsage desmesuré des viandes est cause de la mort, & est veneneus, par ce qu'elles ne peuuent cuire pour la grande affluēce de celles qui suruiennent auant que les premieres soient digerées. Il est dit apres que *Le serpent a ietté vne voix humaine*, pour mōtrer que la volupte se sert d'infinis soldats, qui la soustiennent, & combattent pour elle, lesquels sont si *Que signifie que le serpent à ietté vne voix humaine.* hardis de dire qu'ell' a la puissance sur toutes les choses du monde, soient grādes ou petites, sans en excepter aucune: d'autant qu'on voit, disent-ils, que les premieres compagnies du masle & de la femelle sont maniées & conduites par la volupte. La generation s'accomplit par son moien: les animaux, si tost qu'ils sont sur terre, ne cherchent qu'elle, se rejouissants du bon aise, & se faschāts du *La grande puissance de volupté* mal aise. C'est pourquoi l'enfant nouueau-né pleure, se dueillant, cōme il semble, de la froidure: car sortant soudainement d'vn lieu fort chauld, où il auoit longuement demeuré, à sçauoir de la matrice, en vn air froid, & lieu non ac-*Raisō pour quoi l'enfant nouueau-né, pleure.* coutumé, & tourmenté: ce qu'il donne assez à connoitre par son crier & braire: ainsi tout animal, disent-ils, se haste d'aller à la volupté, comme à son tresnecessaire & souuerain but, principalement l'homme: d'autant que les autres animaux desirent iouir seulemēt d'elle par le moien du goust & des genitoi-*Ophiomache est vne sorte de Lezard.* res: mais l'hôme, outre ce, poursuit par les autres sens tout ce qui peut donner plaisir aux oreilles & aux ïeux. On en dit biē d'autre à la loüange de cette passion, pour montrer qu'elle est fort familiaire & proche à tous les animaux, ceci toute-fois suffira, seruant d'exemple, pour montrer la cause pour laquelle le serpent s'est emparé de la voix humaine. Parquoi me semble que Moy-*L'ophiomache represente la Tēperance.* se en ses loix particulieres qu'il a escrites des animaux bons ou mauuais à manger, a loüé principalement celui, qu'on appellé Ophiomache, qui est vne beste rāpante, aiāt les cuisses lōgues & hautes, s'apuiāt sur lesquelles ne fait que sauter & voleter, comme les langoustes: par ce que cet Ophiomache ne nous represente autre chose que la Temperance, laquelle a guerre continuë & mor-

telle

telle contre l'Intemperance & volupté: d'autant que l'vne embrasse frugalité, escharcheté, se contentant de ce qui est necessaire à vne vie graue & honneste: mais l'autre s'adonne du tout à vne magnificence & somptuosité, qui rendent tant l'ame que les corps mols & effeminez, & la vie mauuaise & plus fascheuse que n'est la mort en l'endroit de ceux qui ont bon sens. Au reste la volupté n'ose presenter elle-mesmes ses enchantements & tromperies à l'homme, mais s'addresse à la femme, par le moien de laquelle vient puis apres s'emparer aisément de l'homme: chose bien dite à propos, & auec vne grande efficace & vertu: car la raison en nous represente l'hôme, & la sensualité, la femme. Or la volupté s'accoste premierement de la sensualité, auec laquelle elle hante & frequente, & fait tant par son moien, qu'elle emmielle & attire à soi l'entēdemēt, qui est le chef & capitaine: car les sens apres auoir esté gagnez par ses enforcelements, & prenants plaisir à ce qui s'offre à eux, comme la veüe à la diuersité des couleurs & figures, l'ouïe aux châts, & voix melodieuses, le goust à la douceur des saueurs, l'odorement aux senteurs & parfums, qui montēt au cerueau, portent, comme seruiteurs, ces presents, qu'ils ont receu, à l'entendemēt, comme à leur Seigneur, amenants auec eux pour leur aduocate, la deesse d'eloquēce, de peur d'estre esconduits: estant ainsi l'entendement amorsé & seduit, de gouuerneur deuient suget, de maitre seruiteur, de citoien banni, d'immortel mortel: & pour ce il faut entēdre que la volupté est comme vne paillarde saffre & folastre, qui souhaitte la iouissance de celui, qu'elle aime: pour à quoi paruenir, elle cherche des maquereaux, à fin de l'accrocher & le faire tomber en ses laqs: les maquereaux & courratiers, qui prattiquent & moiennent cet amour, sont les sens, lesquels premierement elle gagne, pour puis apres domter à son aise l'entendemēt: car eux apportans dedans ce qu'ils ont veu dehors, lui annoncent & representent la sorte & maniere de chaque chose, lui imprimant leur mesme affection: alors l'esprit, comme vne cire, imagine & cōprend par le moien des sens, la nature des corps, ne pouuant ce faire de lui-mesme, comme i'ai dit. Or ceux qui furent les premiers seruiteurs de celle fascheuse & incurable passion, en emporterent les loiers: la femme, pour son regard, reçoit beaucoup de fascheries & tourments en toute sa vie: comme quand elle est grosse, quand ell' accouche, quand elle nourrit ses enfans tant sains, que malades, heureux que mal-heureux: & qui est pis, est priuée de sa liberté, estant sujette à son mari: quant est de l'homme, il gagne sa vie à la sueur de son corps: dauantage il est priué des biens que la terre d'elle-mesmes rapportoit, sans aucun art & industrie du laboureur, les recueillant maintenant auec grande peine de son corps, de crainte de mourir de faim: car ie pense que comme le Soleil & la Lune luisent tousiours, ainsi qu'il leur fut ordonné à la creation du monde, & gardent le commandement de Dieu, non pour autre raison, que par ce que le vice a esté chassé & banni loin des bornes & limites du ciel, qu'aussi cette terre spatieuse, & de sa nature fertile eust rapporté d'elle-mesmes toutes sortes de fruits, & à foison, s'elle eust esté sans vice: mais depuis que le vice a commencé à maitriser la vertu, les perpetuelles fontaines des graces de Dieu se sont taries, à fin qu'elles ne departissent leurs dons à ceux qui en estoient indignes. Il falloit donques que le gēre humain, s'il deuoit souffrir peine digne

L'homme espris de volupté par les attraits de la femme.

La raison en nous represente l'hôme, & la sensualité, la fême.

L'eloquence aduocate de volupté

L'entendemēt amorcé de volupté, de gouuerneur deuiēt suiet & miserable.

Les sens maquereaux & courratiers de volupté

Les salaires de la volupté.

L'hôme suiet à infinies miseres pour auoir embrassé le vice & laissé la vertu

de sa faute, fust du tout exterminé & aboli, à cause de son ingratitude enuers son bienfacteur & sauueur Dieu le createur: mais lui, qui de son naturel estoit doux & benin, prenant pitié & compassion de l'homme, modera la punition, le laissant viure, n'enuoiant plus toute-fois les viures, qu'il auoit accoutumé d'enuoier: à fin que n'estant point adonné à deux maux, paresse & souleté, il ne l'offensast. Telle a esté la vie de ceux qui ont vescu au commencement en innocence & simplicité, & apres ont plus estimé le vice que la vertu, dont il se faut abstenir. Moyse donques en ce traitté de la creation du monde, nous enseigne beaucoup de bones choses: entre lesquelles il y en a cinq, qui sont plus belles & meilleures que les autres: premierement qu'il y a vn Dieu, qui preside en ce monde: contre les atheistes, aucuns desquels ont douté s'il en estoit vn: les autres plus hardis & effrontez ont dit, qu'il n'y en auoit point, & qu'il est parlé seulement de lui par des persones qui couurēt la verité sous des fables controuuees. Secondement, qu'il n'y en a qu'vn, contre ceux qui mettent en auant vne multitude de Dieux, & n'ont point de honte de trāsporter de la terre au ciel la plus mechante republique de toutes les autres, qui est l'Ochlocratie. Tiercement que (comme il a esté par ci deuant dit) ce monde a eu commēcement, contre ceux qui pensent, qu'il est increé & eternel, n'en donnāt point dauantage à Dieu. Quartement que ce monde est seul & vnique, l'aiant Dieu, qui est vnique, fait, comme son œuure, semblable à soi, selon l'vnité, au bastiment duquel il emploia toute la matiere, d'autant qu'il ne pouuoit estre parfait sans estre composé & entassé de toutes ses parties: contre ceux qui pensent qu'il y a plusieurs mondes, & les autres qu'il y en a infinis, estants eux-mesmes infinis & ignorants de la vraie science des choses, dont la conoissance est estimee belle & honneste. Quintement, que Dieu a la pouruoiance du monde, d'autant que l'ouurier a tousiours soin de son œuure, selon la loi & le droit de nature, qui veut que les peres se soucient de leurs enfans. Celui donques qui sçaura non tant de l'ouïe, que de son entendemēt, & aura imprimé dedans son âme les admirables & tant desirables especes de ces choses, Qu'il est vn Dieu, qui gouuerne le monde, Qu'il est vnique, Qu'il a creé le monde, & l'a fait vnique (comme a esté dit) le rendant semblable à soi, en ce qu'il est seul & vnique, & Qu'il a tousiours soin de sa creature, celui là viura vne vie heureuse & biē-fortunée, estant façonné des enseignements & ordonnāces de la Pieté & Diuinité.

Dieu plein de cōpaßiō & misericorde.

Cinq choses que no' enseigne Moyse par la creation du monde.

c'est à dire, la domination de la commune.

ALLEGORIES



ALLEGORIES DES SAINTES LOIX DONNEES APRES L'OEVVRE des six iours.

ET les cieux, & toutes les armées d'iceux ont esté acheuées & parfaites. Apres que par ci deuāt il a parlé de l'origine de l'entendement & du sens, il dresse maintenāt & bastit vne perfection des deux. Or il ne dit pas que l'entendement indiuisible & le sens particulier aient pris fin, & aient eu perfection, mais les idées, l'vne de l'entendement, & l'autre du sens. Couuertement il appelle l'entendement le ciel, par ce que les natures intellectuelles, c'est à dire, qui peuuent entendre, sont dedans le ciel: Il appelle aussi le sens la terre, d'autant que le sens a eu pour son lot & partage vn estat corporel & terrestre: Or les choses qui n'ont point de corps, & qui se peuuent entendre, sont l'ornement de l'entendement, comme celles qui ont corps, & qui sont totalement sensuelles, sont le parement du sens. *Et Dieu accomplit en six iours son œuure, qu'il auoit fait.* C'est grande simplece de penser que le monde aie esté fait en six iours, ou totalemēt en quelque certain temps: car tout le monde est le changement & espace des iours, & des nuicts, que le mouuement du Soleil, passant par dessus la terre ou dessous, necessairement accomplit. Or le Soleil est vne partie du ciel, de façon qu'il faut cōfesser que le temps est plus nouueau & plus ieune que le monde: au moiē dequoi le temps a pris son estre du mōde, par ce que le mouuemēt du ciel a faict paroistre la nature du tēps. Quād dōques il dit: *Ses œuures ont esté accomplies au sixiesme iour:* faut entēdre qu'il ne cōprēd pas la multitude des iours, mais le nōbre parfait, qui est le six. Car c'est le premier qui est diuisé en trois parties egales, qui sont la moitié, la troisiéme, & la sixiéme, & est cōposé de deux costez egaux, c'est assauoir de deux fois trois. Le nombre de deux & le nombre de trois outrepassent, selon le corps, l'equalité, dont l'vn est image de la matiere, laquelle se diuise & detrāche, comme mortelle: & l'autre est l'image du corps solide, lequel se peut diuiser selon trois mesures. Qui plus est, il est fort semblable & approchant aux mouuements des animaux organiques, c'est à dire, composez de parties de seruice: d'autant que le corps organique a esté nai pour se mouuoir en deuant, en derriere, en haut, en bas, à la partie dextre, & à la partie senestre. Le prophete donques veult montrer que les genres mortels, & les genres incorruptibles contraires aux autres, ont esté faits & composez de leurs propres nombres, mesurant les mortels, comme i'ai dit, par le nombre de six, & ceux qui sont heureux par le nombre de sept. Premierement dōques se desistant au septiesme iour de faire œuures mortelles, il commença en faire

C'est à dire, formes.

Que le mōde n'a esté fait en certain nōbre de iours ni de temps.

Le temps plus nouueau & plus ieune que le mōde.

Excellence du nombre de six.

Le corps organique a trois mouuemens.

de plus diuines: car Dieu iamais ne cesse d'ouurer, mais comme c'est le propre du feu de bruler, & le propre de la nege de refroidir, aussi le propre de Dieu c'est d'ouurer: & d'autant plus est son propre d'ouurer, que lui-mesme est auteur à toutes autres choses d'ouurer. Certainement c'est vn propos bien dit, *Qu'il* a fait reposer & cesser: non pas qu'il s'est reposé & a cessé: par ce que les choses qui semblent estre en action se reposent, ne faisans rien: mais lui, qui est le createur, ne se repose point. Parquoi il adioute apres. *Il a fait reposer ce qu'il auoit commencé.* Car ce qui est forgé par nos arts & mestiers, estant parfait, cesse & demeure: mais ce qui est parfait par la science de Dieu, de rechef se remuë & agit: par ce que la fin d'icelui est vn commencement d'autre: comme la fin du jour est le commencement de la nuit: par mesme raison deuons nous penser les mois & ans finissans estre les commencemens des autres, qui ensuiuent: ainsi le perissement d'aucunes choses est la generation des autres, & la generation des autres, est le total perissement d'aucunes: de sorte que ce qu'on dit est vrai: Que rien ne meurt des choses engendrées, mais estant changé & diuersifié montre vne autre forme. Au reste la nature se resiouit du nombre de sept. Il y a sept planetes, qui ont le mouuement contraire à celui du ciel, lequel se fait tousiours en vne mesme sorte. L'ourse est accomplie & parfaite de sept estoilles, qui est la principale cause de la communication & vnion des hommes, non seulement de l'accointance. Les tours & changemens de la Lune se font par les septiesmes iours des sepmaines: de la Lune, di-je, qui est vn astre tresfamilier aux choses terrestres, laquelle fait ses changemens en l'air selõ les figures & traits de son corps, qu'elle façonne & accomplit au septiesme jour de la sepmaine. Certainement toutes choses mortelles, comme i'ai dit, qui retirent du ciel leur plus diuin commencement, reçoiuent mouuement à leur salut selõ le nõbre septenaire. Car qui est celui qui ne sçait que les enfans nais à sept mois, viuẽt: mais ceux qui ont pris plus long temps, cõme de huit mois, pour estre nourris dans le ventre de leur mere, qu'à grande peine peuuent ils viure? On dit aussi que l'homme deuient raisonnable à la premiere septiesme année, quand il est suffisant de declarer les noms & verbes, ausquels il est desia tout accoutumé, s'aquerant la garniture raisonnable: & qu'à l'autre septiesme année il paruient à la souueraine perfection, qui est d'engendrer son semblable, ce qui auient enuiron la quatorziesme année de nostre âge. De rechef le troisiesme denombrement de sept ans, est la fin de l'accroissement, d'autãt que l'homme prend accroissement en grãdeur iusques à vingt & vn an, lequel tẽps est appellé de beaucoup de gens la fleur d'âge. La partie brutale de l'ame est diuisée en sept parties, és cinq sens de nature, en l'instrument, auquel est formée la voix, & en la partie, qui penetre iusques aux conduits de la semence, qu'on appelle genitale, par ce qu'ell' a la force d'engendrer. Outre plus il y a sept mouuements du corps, six propres & conuenables aux membres, & le septiesme en rond. Il y a dauantage sept entrailles, l'estomach, le cueur, la rate, le foie, le poulmon, & les deux roignons: les membres du corps sont aussi en pareil nombre, la teste, le col, la poitrine, le vẽtre, l'eine, & les pieds. Le visage, qui est la principale partie de l'animal, & qui cõmande, est percé en sept endroits, aux deux ieux, aux deux oreilles, aux deux narines, & à la bouche, qui est la septiesme.

Dieu ne cesse iamais d'œuurer, non plus que le feu de brusler.

Grãde difference des œuures de Dieu & des œuures des hõmes.

du nombre de sept, dõt ci dessus a esté discouru.

Sept mouuemens du corps.

Sept entrailles.

Le visage percé en 7. endroits.

ptieſme. Il y a ſept ſuperfluitez du corps,la larme,le morueau,la ſaliue, la ſemence,les deux ordures du corps qui deualent en bas,& la ſueur. Certainemẽt és maladies,le ſeptieſme iour eſt celui, qui a plus grande force de iuger. Aux femmes les fleurs durent iuſques au ſeptieſme iour. Qui eſt plus,la puiſſance de ce nombre eſt paruenuë aux plus proffitables arts,c'eſt aſſauoir à la Grammaire,& à la Muſique:par ce qu'en la Grammaire les meilleurs elements,& qui ont plus grande force,ſont les ſept voiëlles:en la Muſique auſſi la harpe a ſept cordes,qui eſt quaſi le meilleur de tous les inſtruments muſicaux: d'autãt que l'harmonie, qui eſt en toutes les ſortes de melodie la plus belle, ſ'y fait paroiſtre grandement. Il eſt auenu auſſi qu'il y a ſept ſortes de tons & voix:la haute, la baſſe,la taille,la mince & deliée,l'aſpre & dure,la longue,la briefue. Au reſte le premier nombre eſt iſſu du parfait,qui eſt le ſix,& de l'vnité: & ſi les nõbres,qui ſont au deſſous du dix ſont engendrez, ou engendrent les autres, ou font tous les deux:mais le ſept ne produit aucun nombre au deſſous de dix,ni eſt produit d'aucun. Parquoi les Pythagoriens en leurs fables font ſemblable ce nombre à la vierge née ſans mere,par ce qu'il n'a point eſté, par maniere de dire,enfanté,ni enfanta iamais. *Dieu donques à donné repos au ſeptieſme iour de ſes œuures qu'il auoit faits.* Ce paſſage ſe doit ainſi entendre: Dieu ceſſe de former & façonner les genres mortels, quand il commence les diuins, & familiers à la nature du ſept. Cela ſ'accommode & ſe rapporte aux mœurs en cette ſorte: Quand le ſaint mot de ſept entre en l'ame,le ſix eſt retenu & arreſté, & tout ce qui ſemble eſtre occupé à faire les choſes mortelles. *Et Dieu benit le ſeptieſme iour,& le ſanctifia.* Dieu benit les mœurs, qui ſont faites ſelon la ſeptieſme & vraiement diuine lumiere & incontinent les ſanctifie. Car le beniſt & le ſaint ſont treſprochains & alliez l'vn à l'autre:pour cette cauſe l'eſcriture dit de celui, qui a fait vn grand vœu, que ſi vn ſoudain changement ſouille ſon entendement,il ne ſera point ſaint. Au reſte à bon droit les premiers iours ſont irraiſonnables,par ce que toute maniere de viure non ſainte eſt irraiſonnable: & pource la beniſte,eſt ſainte. Il eſt donques bien dit, que Dieu a beni & ſanctifié le ſeptieſme iour,d'autant qu'en icelui il a ceſſé à faire ſes œuures qu'il auoit commencé. Ici la cauſe ſe rend pour laquelle celui eſt beni & ſaint,qui vit,& ſe gouuerne ſelon la ſeptieſme & parfaite lumiere:par ce qu'en celle nature ſe repoſe l'eſtat des mortels: car la choſe va en cette maniere: Quand la lueur de vertu,laquelle eſt luiſante & vraiement diuine, eſt leuée,la generatiõ de la nature contraire eſt retenuë & arreſtée. Or nous auons declaré que Dieu ne ceſſe point de faire,mais il commence la generation des autres choſes,entãt qu'il eſt non ſeulement ouurier,mais auſſi le pere des choſes faites. *Voici le liure de la creation du ciel & de la terre.* La raiſon parfaite,qui eſt meüe ſelon le ſeptenaire,eſt le commencement tant de l'entendement ordonné ſelon les idées & formes, que de la generation intellectuelle des choſes ordonnées ſelon les idées,ou pour parler plus proprement, des choſes appartenantes au ſens:Or il appelle la parole de Dieu liure, auquel les ſubſtances des autres choſes ſont eſcrites & engrauees. Et à fin que tu n'eſtimes point que le Dieu tout puiſſant face quelque choſe dedãs certains eſpaces de temps, mais que ſes œuures ſont inconnuës,incertaines,inſcrutables,incomprehenſibles aux hommes mortels,

Iour critique.

Sept ars liberaux.

Sept ſortes de tons.

Le ſept cõparé à la vierge née ſans mere.

Le liure de la creation eſt la parole de Dieu.

il adioute ce mot:Que le ciel & la terre ont esté creés:ne marquant & limitant point quand:car tout ce qui est fait de cette cause, est fait sans aucune limitation de temps : au moien dequoi il est nié par là que le monde aie esté fait en six iours. *Au iour, auquel Dieu fit le ciel & la terre, & toute la verdure du chãp auant qu'elle fust produitte de la terre, & tout le foin du champ auant qu'il fust leué: Car Dieu n'auoit point enuoié de pluie pour arrouser la terre, & n'y auoit point d'homme pour labourer la terre* : Il a par ci deuant appellé ce iour-là liure: par ce que d'vne part & d'autre il descrit la generation du ciel & de la terre : car Dieu a creé par son tresclair & tresluisant verbe touts les deux, l'idée & forme de l'esprit, laquelle couuertement il a appellé Ciel, & l'idée du sens, laquelle il nomme par signe terre. Or il fait semblable l'idée de l'esprit & l'idee du sens à deux chãps: d'autant que les fruits de l'entendement sont les choses qui sont entenduës : & les fruits du sens, les choses qui sont apperceües du sens. Ce qu'il dit est tel : Tout ainsi que quelque idée est premiere que le particulier & indiuisible entendement, comme le premier patron & exemple d'icelui, & quelqu'autre du sens particulier, tenant le lieu d'vn cachet, pour empraindre les formes: ainsi auant que les choses indiuisibles, intellectuelles fussent faites, l'intelligible estoit, selon la participation duquel les autres choses sont ainsi nommees. Il a appellé le verdoiant du champ, ce qui peut estre conneu de l'esprit, & entendement: car comme les choses verdes germẽt & florissent en vn champ, ainsi ce qui est propre pour estre entendu de l'esprit est le germe d'icelui, auant donques que ce particulier intellectuel fust creé, le mesme intellectuel, qui estoit general & commun, estoit acheué & parfait. *Et toute l'herbe du champ, dit-il, auant qu'elle fust leuée.* C'est à dire, auant que les choses particulieres aperceües des sens, fussent leuées, le general sensuel estoit par la preuoiance du createur. Il a aussi en cet endroit adiouté ce mot, *Toute*: Certainement il a fort bien a propos comparé le sensuel auec l'herbe, d'autant qu'il est escheu au lot de la partie brutale, & irraisonnable de l'ame : autrement pourquoi eust-il dit par ci deuant le verd du champ, & toute l'herbe, cõme si l'herbe ne verdissoit point ? mais la verdure du champ c'est le germe intellectuel de l'entendemẽt, & l'herbe c'est ce qui est sensuel, & le germe de la brutale partie de l'ame. *Car Dieu n'auoit point enuoié la pluie sur la terre, & n'y auoit point d'homme pour labourer & cultiuer icelle.* Ce propos est fort bien dit selon la nature : par ce que si Dieu n'enuoie, comme pluie, au sens la connoissance des choses sensuelles, l'entendement ne fera rien en l'endroit du sens: Car come ainsi soit que l'entendement n'ait force ne vertu d'arrouser la veuë des couleurs, l'ouïe de la voix, le goust des saueurs, & les autres sens de leurs propres subiets, si tost que Dieu commence d'arrouser le sens des choses sensuelles, incontinent l'entendement, laboureur d'vne bonne terre grasse, se trouue tout prest: mais l'idée du sens, laquelle par figure est appellée pluie, n'a besoin de nourriture: le nourrissement du sens ce sont particulieres choses sensibles, qui sõt corps: or l'idée c'est autre chose que le corps. Au reste auant que les choses particulieres fussent, Dieu n'auoit pleu sur l'idee du sens, laquelle en ce passage est nommée terre, c'est à dire, ne lui bailla aucune nourriture, d'autant qu'elle n'auoit besoin d'aucune chose sensuelle. Il s'ensuit: *Il n'y auoit point d'homme qui cultiuast la terre.* Qui vaut autant, comme qui

L'idée de l'esprit & l'idée du sens representée par le ciel & la terre.

Le verdoiant du champ, est-ce qui peut estre connu de l'esprit.

L'entendement n'a nulle force si Dieu ne lui donne cõnoissance des choses sensuelles.

qui diroit,l'idée de l'entendement ne cultiuoit point l'idée du ſens: car mon entendemẽt & le tien cultiuẽt le ſens par choſes ſenſuelles: mais l'idée de l'entendement,d'autant qu'elle n'a aucun corps particulier,qui lui ſoit familier,ne cultiue point l'idée du ſens:par ce que ſ'elle la cultiuoit, elle la cultiueroit par choſes ſenſibles:or il n'i a rien de ſenſuel aux idées. *La fontaine montoit ſortant de la terre, & abbreuuoit toute la face d'icelle.* Il appelle en cet-endroit l'entendement fontaine de la terre,& les ſens la face d'icelle:d'autãt que la nature,pouruoiant à toutes choſes,leur ordonna ce lieu, comme le plus propre de tout le corps pour l'exercice des idées.Or l'entendement,en maniere d'vne fontaine, arrouſe les ſens,enuoiant à chacun d'eux des ruiſſeaux conuenables. Regarde comment par vne raiſon reſolutiue les puiſſances de l'animal ſont iointes enſemblement:Car comme ainſi ſoit qu'elles ſoient trois,l'entendement, le ſens, & la choſe ſenſuelle:le ſens eſt le milieu, & l'entendement & le ſenſible tiennent les deux bouts.Or l'entendemẽt ne peut œuurer,c'eſt à dire, ſ'exercer par le ſens,ni la choſe ſenſuelle peut apporter aucun profit, ſ'elle n'eſt arrouſée de Dieu,& ſi l'entendement à la façon de la terre,ſ'eſtendant iuſques au ſens,ne le reueille,& lui face connoitre & comprendre ſon ſubiet.Par ce moien l'entendement & la choſe ſenſuelle ſ'efforcent à ſ'entre-rẽdre pareil pour pareil.Cette-ci eſt ſubiette au ſens, comme la matiere, & celui-là eſt comme l'ouurier, mouuant le ſens vers la choſe exterieure,à fin qu'il ſaille vers elle: car l'animal eſt plus excellent que ce qui n'eſt point animal en deux points, en l'imagination,& au mouuement impetueux. L'imaginatiõ ſe fait,quand l'entendement ſ'adreſſe par le ſens aux choſes exterieures: & le mouuement ſoudain,frere de l'imagination,quand la force de l'entendement ſ'eſtendant par le ſens, atteint ſon ſubiet,& approche de ce, qu'il deſire de cõprendre. *Et Dieu forma l'homme du limon de la terre, & lui ſouffla en la face l'eſprit de vie, & lors l'homme fut fait en ame viuante.* Il y a deux ſortes d'hommes,l'vn eſt celeſte,l'autre eſt terreſtre:Le celeſte, d'autant qu'il a eſté fait à l'image de Dieu, n'eſt aucunement participant de l'eſſence corruptible & terreſtre:mais le terreſtre eſt compoſé d'vne matiere de ſemence,que le prophete Moyſe appelle Limon:pour cette cauſe il dit,que le terreſtre a eſté non forgé, ains formé à l'image: mais que le terreſtre eſt l'ouurage de l'ouurier irraiſonnable. Au reſte l'homme terreſtre ſe prend pour l'entendemẽt,qui entre au corps,n'eſtant point encores meſlé & brouillé auec lui:icelui eut veritablement eſté terreſtre & corruptible,ſi Dieu ne lui eut ſoufflé la force & vertu de la vraie vie: en ce faiſant il ne ſe façonnoit plus, comme des mains d'vn potier, en vne ame oiſiue & pareſſeuſe, mais eſtoit creé en vne ame connoiſſante & vraiement viuante. Quelqu'vn pourra demander, pourquoi Dieu a fait digne de l'eſprit diuin l'ame terreſtre & addonnée au corps, plus-toſt que celle qui a eſté faite ſelon ſon idée & imagine? ſecondement qu'eſt-ce à dire ce mot. *Il a ſoufflé*? Tiercement, pourquoi il ſouffle en face? Quartement, pourquoi il vſe de ce mot eſprit? à ſçauoir ſi c'eſt, comme quand il dit: Et l'eſprit de Dieu eſtoit porté ſur l'eau:alors il faiſoit mention du ſoufflement du vent,& non pas de l'eſprit. Quant au premier donques,il faut reſpondre,que Dieu,qui eſt liberal,& donne volontiers,eſlargit de ſes biens à tous, encores qu'ils ne ſoient parfaits, les

L'entendemẽt arrouſe les ſens comme vne fontaine.

Trois puiſſances de l'animal.

Commẽt ſe fait l'imagination, & le mouuement.

L'hõme celeſte & terreſtre.

L'hõme terreſtre cõpoſé du limõ le cœleſte fait à l'image de Dieu.

Cinq queſtions notables.

Pourquoi Dieu a fait l'homme terreſtre participant de l'eſprit diuin.

appellant à la communion & au zele de la vertu, & faisant paroistre ses tres-grandes richesses,pour autant qu'elles sont suffisantes à ceux mesmes qui n'en font grandement leur proffit:ce qu'il montre euidemment par autres choses. Car quād il enuoie la pluie en la mer, qu'il fait venir des fontaines és lieux deserts, & qu'il arrouse la terre maigre, aspre & sterile, la faisant regorger de pluies abondantes,que baille il autre chose,que ses excessiues richesses?ne mōstre-il pas sa bonté excessiue? voilà la mesme cause pour laquelle il n'a point creé d'ame sterile de biē, combien qu'il s'en trouue aucunes,qui n'en font pas leur profit. Quant à l'autre demande, faut respondre que cela a esté fait,à fin que la iustice diuine fust prisee & honorée:car on pourroit dire que celui qui seroit inspiré de la vraie vie, desnüé toute-fois de la vertu, & pour raison de ce punissable,qu'à tort il seroit puni,d'autant qu'il seroit tombé par l'ignorāce du bien en ces pechez,& que celui en seroit cause, qui ne lui auroit rien inspiré de l'entendement:& par-auenture qu'il nieroit auoir aucunemēt peché, par ce qu'aucuns asseurent que les œuures, lesquelles ne sont faites de la volōté,mais par ignorāce,ne doiuent point estre mises en comte de pechez & malfaits.Or ce mot, il a soufflé dedans,vaut autant à dire,comme,il a alené, ou,il a donné vie aux choses, qui n'en auoient point:car donnons nous bien garde de penser que Dieu aie vsé des instrumens de la bouche, & des narines pour souffler dedans, d'autant que Dieu est sans qualité, tant s'en faut qu'il ait humaine forme.Ces mots nous donnent encores à connoitre vn autre secret:par ce que trois choses sont ici requises:ce qui souffle,ce qui reçoit le soufflement, & le soufflé:Dieu souffle dedās, l'entēdemēt reçoit ce qui est soufflé:& le soufflé c'est l'haleine ou le vent. Quel recueil donques fait on de ces choses-là? Il se fait vne vnion des trois, Dieu lanceant sa puissance, qui sort de lui, par le milieu de l'esprit,iusques au sujet.Pour quelle autrecause,sinon à fin que nous le connoissions par notre entendement? Cōment l'ame eust elle conneu Dieu, s'il ne l'eust en l'inspirant, atteinte autant qu'il etoit possible?Certainemēt l'esprit humain n'eust osé monter si haut, & attenter à la nature de Dieu, s'il ne l'eust attiré à soi, en le souleuant tant & si haut, qu'il pouuoit monter: auec ce lui bailla telle forme & façon,qu'il pouuoit supporter.Au reste il lui souffla la face naturellement & moralement:naturellement,en creant en la face les sens, laquelle partie du corps est grandement remplie d'ame & d'esprit:moralement en cette sorte: comme la principale partie du corps c'est la face,aussi la principale partie de l'ame c'est l'entendemēt:Dieu inspire cetui seul, les autres ne les fait dignes de cet hōneur,à sçauoir le sens,le discours du cerueau ou raisonnement, & la partie genitale,par ce qu'ils tiennent le second lieu. De qui donques sont ils inspirez? sans doute de l'entendement. Car tout ce que cetui prend de Dieu, il communique aux parties brutales & irraisonnables de l'ame: au moien dequoi l'entendement reçoit l'esprit diuin de Dieu: & ce qui est de brutal en l'ame, de l'entendement: d'autant que l'entendement est comme le Dieu de la partie brutale: pour cette cause l'escriture ne craint point de dire que Moyse estoit le Dieu de Pharaon: par ce que les choses qui sont faites, sont faites en partie de Dieu, & aussi par lui, comme on lira au texte ensuiuant. *Dieu a planté le paradis.* L'entendement est de

Que veult dire ce mot il a soufflé dedans.

Ce que l'entendement a receu de Dieu, il le cōmunique aux autres parties de l'ame.

de ces choses-là: mais la partie brutale a esté faite de Dieu, non pas par Dieu, ains par la partie raisonnable, qui preside & regne dedans l'ame. Au sur-plus il a dit, Esprit, non soufflement: comme s'il y auoit quelque difference: aussi en l'esprit nous entendons force, vehemence, & puissance, mais le soufflement est vn leger vent, & aleine douce & amiable. Parquoi on pourra dire que l'entendement, fait selon l'idée & image, communique auec l'esprit: d'autant qu'en cela on considere la force & puissance: mais ce qui procede d'vne matiere plus legere s'appelle vent doux ou aleine, comme est ce qu'on apperçoit aux choses odoriferantes: lesquelles estans gardees rendent, sans estre parfumées, quelque bonne odeur. *Et Dieu planta le paradis en* Edem *vers l'Orient, & mit là l'homme qu'il auoit fait.* Apres que Moyse a nomé de plusieurs noms la diuine & celeste sapience, & montré qu'ell' auoit plusieurs noms, l'aiant appellé commencement, image, & vision de Dieu: maintenant il met en auant la Sapiẽce terrienne, par le plantement du paradis, comme estant la suitte du patron original. A Dieu ne plaise que si grande impieté assaille notre entendement de penser que Dieu laboure la terre & plante des iardins: car incontinẽt nous douterions pourquoi il feroit cela. Il ne le feroit pas pour se preparer ioieux repos & plaisirs mondains. Telle fable feinte ne nous vienne iamais en l'entendement: par ce que l'vniuersel monde ne lui seroit lieu suffisant pour y demeurer, estant lieu à soi-mesme, estant plein de soi-mesme, & estant suffisant de soi-mesme: lui di-je, qui remplit la deffaillance d'autrui, le desert, & le vuide, & l'embrasse & le contient, n'estant embrassé & cõtenu d'aucune chose, d'autant que lui seul a tout l'estre. Il seme & plante donques aux hommes mortels la vertu terrienne, laquelle est l'image & la suitte de la celeste vertu: car aiant eu pitié & compassion de notre genre, & aiant veu qu'il estoit rempli de plusieurs vices, il luy enracina vne vertu terrienne, pour l'aider & secourir contre les maladies de l'ame, estant icelle vertu l'image & semblance du celeste patron, à laquelle il ne donna pas seulement vn nom. Certainement le paradis est dit par figure, vertu, & le lieu propre au paradis, Edem, c'est à dire, plaisir: or la paix, soulas, & ioie, où gist le vrai plaisir, conuiennent fort bien à la vertu. Ce paradis aussi est planté vers le Leuant: par ce que sa lumiere ne se couche, ni s'esteint iamais, mais de sa propre nature se leue tousiours: & selon mon opinion, tout ainsi que le Soleil leuant remplit l'air obscur & tenebreux, aussi la vertu se leuant en l'ame, illumine les tenebres d'icelle, & les chasse au loin. *Et a mis là*, dit-il, l'homme qu'il auoit fait. Car cõme ainsi soit que Dieu soit bon, & exerce à vertu notre genre, cõme son propre œuure, il pose & assit l'entẽdement en la vertu, à fin que, comme vn bon laboureur, il ne cultiue autre chose qu'icelui. Quelqu'vn pourra ici demander, pourquoi est il defendu de plãter vn bocage espais aupres du lieu sacré, veu que c'est vne chose sainte que d'ensuiure les œuures de Dieu, & que Dieu a planté vn paradis? Car la loi dit: T*u ne planteras* point aucun bocage, ni feras aucun arbre pres du lieu sacré. Que faut il respondre à cela? c'est, qu'il est bien seant & conuenable à Dieu de planter & bastir les vertus dedans l'ame: mais l'ame, qui est amoureuse de soi-mesme, &

Esprit & soufflement sont de diuerse signification.

Allegorie du plantement du paradis.

Le paradis planté vers le Leuant.

Belle similitude.

ne reconnoit Dieu, voulant ſe montrer egale à Dieu, quand elle penſe eſtre en action, elle ſouffre & endure, & ſi, quand Dieu ſeme & plante en l'ame choſes honneſtes, l'entendement dit, Ie plante: il fait mechamment. Tu ne planteras donques point, quand Dieu plante. Que ſi tu mets des plantes en l'ame, ô eſprit, plantes y toutes bonnes plantes portans fruits, & non pas vn bois de plaiſance : par ce qu'au bocage il y a des arbres de matiere ſauuage & aigre, & de matiere douce & amiable, or de planter en l'ame le vice ſterile auec la douce & fructueuſe vertu, c'eſt le propre de ladrerie, laquelle eſt de deux ſortes, & meſlée: toute-fois ſi tu as aſſemblé ce qui ne doit point eſtre meſlé, ſepare le de la pure & nette nature, laquelle a coutume d'offrir à Dieu les choſes où il n'y a que redire. Celle pure & nette nature eſt le lieu ſacré, où il n'eſt loiſible de dire, qu'il y ait quelque œuure de l'ame, veu qu'il faut tout attribuer à Dieu, & n'y faut meſler ce qui ne vaut rien auec ce qui rapporte bon fruit, d'autant que cela eſt à reprendre. Offre à Dieu ce qui n'eſt ſuiet à reproche & blaſme: ſi donc, ô ame, tu tranſgreſſes ces enſeignements, tu te bleſſeras, & non Dieu. Par quoi il eſt dit : Tu ne planteras point à toi-meſmes : car perſonne n'œuure à Dieu, principalement choſes viles & de nul pris. Il eſt adiouté incontinent: Tu ne feras point à toi-meſmes. L'eſcriture dit en vn autre endroit: vous ne ferez point auec moi des dieux d'argẽt, & ne vous ferez point des Dieux d'or: car celui qui penſe que Dieu a qualité, ou qu'il n'eſt vnique, ou qu'il n'eſt increé & immortel, ou qu'il n'eſt immuable, il ſe fait iniure, non à Dieu : & quiconque croit autrement, il remplit ſon ame de fauſe opinion & mechante. Ne vois tu point que combien qu'il nous induit à vertu, & que nous ne plantons que bon arbre fruitier, & propre pour la nourriture, toute-fois il commande que nous purgions le prepuce, qui n'eſt autre choſe, que de ſe vouloir entremettre de planter? il commande que nous taillions cette outre-cuidance & folle opinion : par ce qu'elle eſt naturellement impure. *Il mit*, dit l'eſcriture, *cet-homme tout nouuellement formé au paradis*: n'adioutant rien d'auantage. Qui eſt donques celui-là, dont elle dit par apres : *Dieu prit l'homme qu'il auoit fait, & le mit en paradis, à fin qu'il le cultiuaſt & gardaſt*? n'eſt-ce point parauenture vn autre, qui a eſté fait ſelon l'image & idée d'iceluy? de ſorte que deux hommes ſoient introduits en paradis, l'vn eſtant formé & façonné, & l'autre eſtant fait à ſon image. Celui donques qui fut fait ſelon ſon idée & ſemblance, non ſeulement fut mis au rang des plantats, mais auſſi en fut le laboureur & gardien. C'eſt à dire, memoratif des choſes qu'il a ouïes & exercées : mais l'autre feint & contre-fait ne cultiue point les vertus, ni les garde, ſeulement il eſt introduit aux decrets & ordonnances de Dieu par ſa faueur, lequel tantoſt abandonnera la vertu: pour cette cauſe il appelle celui qu'il met ſeulement au paradis, contrefait: mais l'autre, qu'il a eſtabli laboureur & gardien, il l'appelle celui qu'il a fait, cetui-la il le met au paradis, & l'autre il le chaſſe. Or il fait digne celui qu'il prend au paradis, de trois choſes, dont auſſi il eſt compoſé, de bonté, de nature, de la faculté & vertu de toucher, & de la durable memoire. Donques la puiſſance de toucher, c'eſt l'aſſiette au paradis, & la memoire eſt la gardienne des ſaints decrets, comme la bonté de nature eſt l'action & operation

Les plãtes que deuons mettre en l'ame.

Tu ne plãteras point à toi-meſme.

Trois dons de Dieu à l'hõme mis au paradis

tion des choses honnestes : mais l'entendement feint n'a point souuenance de l'honnesteté, ni s'exerce en icelle, se contentant de la faculté de toucher : pour cette cause estant mis au paradis peu apres en est chassé & banni. *Et Dieu a fait sortir de la terre tout arbre beau à voir, & duquel le fruit est bon à manger: & l'arbre de vie au milieu de paradis, & l'arbre de la connoissance du bien & du mal.* Il descrit maintenant les arbres de la vertu, qui naissent en l'ame. Ces arbres sont les particulieres vertus, les œuures d'icelles, & les bonnes actions, que les Philosophes appellent offices & deuoirs. Voilà les plantes de ce paradis. Il les declaire toute-fois, enseignant que ce bien-là est tresexcellent tant à la veuë, qu'à la iouissance & vsage : car aucunes sciences sont contemplatiues, non actiues, comme la Geometrie & Astronomie : les autres sont actiues, & non contemplatiues, comme Charpenterie, & Maçonnerie, Ferronnerie, & toutes celles, qui sont viles & mechaniques : mais la vertu est contemplatiue & actiue : par ce qu'elle a la contemplation, d'autant que la Philosophie nous mene à icelle par trois de ses parties, par celle qui est fondée en raison, par la moralle, & par la naturelle : ell' a aussi les actions : car la vertu est l'art de toute la vie, de la vie, di-ie, contenant toutes les actions. Et combien qu'elle compreigne la contemplation & l'action, ell' est toute-fois en toutes les deux tresexcellente : par ce que la contemplation de vertu est tresbelle, & l'vsage & action du tout pourchassable : à raison de quoi il dit que l'arbre est beau à voir, ce qui signifie la contemplation, & le fruit bon a manger, ce qui signifie l'vsage & action. Au reste l'arbre de vie est la vertu generale, qu'on appelle bonté, dont les particulieres vertus procedent, au moien de quoi ell' est logée au milieu du paradis, tenant vne fort grande place, à fin qu'elle soit, comme vn Roi, gardée de touts costez de ses garde-corps. Les autres disent que par l'arbre de vie le cœur est entendu, d'autant qu'il est cause de la vie, & est placé au milieu du corps, estant, selon leur aduis, comme Prince : mais ils s'abusent, amenans l'opinion des medecins, pour celle des Physiciens. Nous au contraire soustenons, comme auons au parauant dit, que l'arbre de vie se prend pour celle generale vertu, lequel on dit clairement & manifestement auoir esté planté au milieu du paradis : mais l'autre de la connoissance du bien & du mal n'est point declaré s'il est dedans le paradis, ou dehors, tellement qu'aprés que l'escriture a dit : & l'arbre de la connoissance du bien & du mal : incontinent elle s'arreste, ne declarant, où il est, de pœur que celui, qui n'entend point les raisons naturelles, n'admirast sa science. Qu'est-ce donques qu'il faut dire ? Qu'il est dedans le paradis, & dehors : dedans par son estre & puissance, & dehors par sa puissance. Comment? Notre principale puissance est capable de toutes choses, & reçoit, ainsi que la cire, toutes formes, tant belles, que laides, comme le champion Iacob confesse, disant : Toutes ces choses ont esté faites sur moi. Car l'ame seule prend les innumerables formes de toutes les choses, qui sont en la nature, laquelle toutes & quantes fois qu'elle reçoit la marque de la parfaite vertu, est tournee en l'arbre de vie, & toutes les fois qu'elle reçoit celle du vice, est faite arbre de la connoissance du bien & du mal : or le vice est banni de la compagnie sacrée

Les arbres de la vertu qui naissent en l'ame.

La vertu est actiue & contemplatiue.

L'arbre de vie represente la bonté, qui est vertu generale.

L'arbre de la connoissance du bien & du mal.

L'ame reçoit les formes de tout ce qui est en nature.

& diuine : donques celle principale puiſſance, qui a receu ceci, eſt ſelon ſon eſſence,dedans le paradis :par ce qu'en icelle puiſſance eſt la propre marque de la vertu,qui eſt en paradis, mais elle n'y eſt pas par puiſſance, d'autant que la forme du vice eſt eſtrange des commandements de Dieu. Ce que ie di,tu le peus comprendre en cette ſorte. Maintenant celle principale partie de l'ame eſt ſelon ſon eſtre en mon corps,& par la puiſſance en Italie & Sicile,toutes & quantes-fois qu'elle penſe à ces païs là: outre eſt au ciel, quand elle penſe aux choſes celeſtes : à raiſon de quoi quelque-fois ceux qui ſont aux lieux communs & profanes ſelon leur eſtre,ſont aux lieux ſacrez, pẽſans aux choſes qui appartiennent à la vertu:au contraire ceux qui ſont au dedãs des lieux ſaints, penſans ailleurs,ſont cõme en des lieux profanes,par ce que la penſée ſe tourne vers les pires & plus viles choſes:par ce moien le vice n'eſt au paradis,ni en eſt dehors:car il y peut eſtre par eſſence,non pas par puiſſance. *Or le fleuue ſort d'Edem, à fin qu'il arrouſe le paradis, & ſe partit & diuiſe de là en quatre teſtes ou bras: l'vn a nom Phiſon:c'eſt celui qui enuironne la terre Euilat,où eſt l'or:& l'or d'icelle terre eſt bon:on trouue là l'eſcarboucle, & la pierre precieuſe verde.Le ſecond a nom Geon:icelui entourne la terre d'Ethiopie*, *Le troiſieſme ſ'appelle* Tigre, *lequel va contre l'Aſſyrie. Le quatrieſme ſe nomme Euphrates.* Par iceux fleuues l'eſcriture veult monſtrer & donner à connoitre les vertus particulieres, leſquelles ſont au nombre de quatre, *Prudence*, T*emperance*, *Force*, *Iuſtice*. Au reſte le grand fleuue,dont ſourdent les quatre autres,c'eſt la vertu generale, laquelle on appelle Bonté : & les quatre ruiſſeaux,qui en ſortent,ſont les quatre vertus. La generale vertu donques prend ſa ſource de Edem, qui eſt la Sapience de Dieu : de celle Sapience, di-je, qui ſ'eſgaie, & prend ſon eſbat & paſſe-temps en la majeſté de Dieu le createur. D'icelle generale ces quatre coulent, les bien-faits deſquels ſont arrouſez d'icelle,comme d'vn grand fleuue, & regorgent des grands ruiſſeaux des œuures bonnes & honneſtes.Conſiderons ici les mots, *Le fleuue, dit-ie, ſort d'*Edem,*pour arrouſer le paradis*.Le fleuue eſt celle generale bõté & vertu, laquelle ſort de la ſapience de Dieu,c'eſt à dire de la parole ou verbe de Dieu: par ce que ſelon icelui a eſté faite la generale vertu:cette vertu generale arrouſe le paradis,c'eſt à dire,elle arrouſe les particulieres vertus : or les chefs d'icelle ne ſe preignẽt point pour eſtre en certain lieu,mais pour eſtre les principales,d'autant que chaſque vertu,veritablement eſt princeſſe & reine. Au reſte ce mot, *Il eſt diuiſé*, vault autant comme, il eſt limité par bornes : La Prudence limitant ce qui eſt à faire : la Force, ce qu'il faut endurer: la Temperance, ce qu'il faut eſlire:la Iuſtice,ce qu'il faut rẽdre à vn chacũ. *Le nõ de l'vn de ces chefs, c'eſt Phiſon, lequel enuirõne toute la terre d'Euilat, ou eſt l'or:& l'or d'icelle terre eſt tres-bon, là on trouue l'eſcarboucle & la pierre verde.* L'vne eſpece des vertus, c'eſt Prudẽce,laquelle eſt ici nommee P*hiſon*, apo tou pheideſthai: c'eſt à dire, pour ce qu'elle pardonne à l'ame, la gardant du peché. Or elle entourne, en maniere d'vne dance, la terre d'Euilat, c'eſt à dire elle maintient l'eſtat paiſible, doux, & amiable de l'ame. Et cõme entre les metaux l'or eſt le meilleur & le plus approuué,auſſi entre les vertus de l'ame la Prudẽce eſt la plus aprouuée. Ces mots *ou eſt l'or*,ſignifient,où eſt la choſe reluiſante, comme l'or & le feu, la precieuſe Prudence entre les richeſſes diuines, ſans aucune doute,la plus belle. A cette vertu

Les quatre fleuues repreſentent les quatre vertus.

Bonté, vertu generale.

Edem, la Sapience de Dieu.

Les bornes des vertus.

Phiſon repreſente la Prudence. ἀπὸ τοῦ φείδεσθαι

vertu on attribue deux qualitez, celle de celui qui a la prudence, & celle de l'autre qui en vse, lesquelles il accompare à l'escaroucle & à la pierre verde. *Et le second fleuue a nom Geon, lequel entourne toute la terre d'Ethiopie*. En cet endroit ce fleuue est par figure appellé Force, parce que Geon signifie poitrine, ou frape-corne: tous deux signifient Force, d'autãt qu'elle reside en la poitrine, ou est assis le cueur, & là est toute à se defendre: car c'est la science des choses soustenables & non soustenables, & neutres. Or elle enuironne de toutes parts, & assiege, à la mode des ennemis, l'Ethiopie, lequel nom si tu veux interpreter, c'est autant comme humilité: or la couardise est humble & basse, à laquelle tousiours la force est contraire. *Le troisiesme fleuue c'est Tigris, lequel va contre les Assyriens*. La troisiesme vertu c'est Temperance, resistant aux voluptez, lesquelles semblent corriger la foiblesse humaine: car ce mot Assyriens, peut estre tourné, radressans & corrigeans. Or l'escriture compare la concupiscence au trescruel animal Tigre, auec laquelle la Temperance a tous-iours quelque affaire à demesler. Il se presente ici vn doute: Pourquoi la Force est nommée la secõde, Temperance la tierce, & Prudence la premiere, sans faire mention des autres vertus. Il fault donques entendre que notre ame a trois parties, la raisonnable, la courrouceable, & celle qui est pleine de desir & cõuoitise. D'icelles la raisonnable est placée dans la teste, la courrouceable au cueur, & celle qui cõuoite au foie, & parties proches au nõbril. Chacune de celles-là a sa propre vertu: la raisonnable, prudẽce: d'autãt que c'est à faire à la raison d'auoir la cõnoissance de ce qu'il fault faire, ou qu'il ne fault pas faire: la courrouceable, force: celle qui conuoite, l'attrempance: car par icelle nous guarissons les cõnuoitises. Tout ainsi donques que la teste est la premiere & la plus haute partie de l'animal, la poitrine la seconde, & l'eine la troisiesme: & en l'ame la raisonnable la premiere, la courrouceante la seconde, la desirante la troisiesme: aussi la premiere vertu c'est celle qui se mõtre en la principale partie de l'ame, sçauoir est en la raisonnable: & qui gist & habite en la teste: la seconde c'est force, d'autant qu'elle loge en la seconde partie de l'ame, qui est l'irascible, & en la seconde partie du corps, qui est la poitrine: la troisiesme l'attrempance, pour autant qu'elle s'emploie à l'entour des parties de l'eine, qui est la troisiesme place du corps, & à l'entour de la puissance appetitiue, laquelle a le troisiesme lieu en l'ame. *Le quatriesme fleuue*, dit l'escripture, *c'est Euphrates*, c'est allegoriquemẽt la quatriesme vertu, nommée Iustice, laquelle, à vrai dire, porte fruit, & resiouit l'esprit. Quand est-ce donques qu'elle se montre? Quand les trois parties de l'ame sont d'accord ensemble. Cet-accord se fait, quand la plus excellẽte commande, à sçauoir quand la courrouceable & la desireuse obeissent au commãdement de la raisonnable, alors la Iustice suit: car c'est vne chose iuste que ce qui est le plus excellent commande en tout & par tout, & que ce qui est moindre face le commandement: or la partie raisonnable est la plus excellente & meilleure, & la courrouceable & desireuse les moindres: mais quand ces deux parties reculent en arriere, & sont retiues, de sorte qu'en arrachant de grande furie & roideur la chartiere de son lieu, c'est a dire, la raison, elles la domtent & surmontent, & toutes deux preignent le frein aux dents, alors est la grande iniustice: car il est necessaire que quand le chartier, qui conduit, est coüard &

Geon, force.

Ethiopie, signifie l'humilité.

Tigris, signifie Temperance.

Pourquoi prudence tiẽt le premier lieu entre les vertus.

L'ame a trois parties.

Euphrates represente iustice.

Bel accord des parties de l'ame.

lasche,qu'on trebuche en des abysmes & lieux profonds:comme au contraire par la vertu & bonne conduite d'icelui,on est gardé & sauué.Au surplus considerons en cette sorte la matiere qui s'offre. Phison est interpreté changemēt de langage:Euilat,trauaillant pour enfanter. Par cela nous est signifié la Prudēce:car la commune estime l'hōme sage,qui à la mode des sophistes,est puissant en inuention & langage:mais Moyse reconnoit celui-là non pour sage, ains pour homme,qui prend peine à bien parler,tellement que la Prudence se voit au changement de langage,c'est à dire en la grace & vertu de bien parler: ce qui s'entend non des paroles,mais des bonnes œuures,qui tendent à la vertu.Or Euilat entourne de tous costez & borne l'imprudence, de pœur qu'elle ne soit en trauail de produire la ruine & destruction de Prudence:car ce mot trauailler à produire est propre pour l'imprudēce:d'autant que l'ame mal aisée produit quelque-fois des choses illicites:ainsi quād ell'aime l'argēt ou cōuoite gloire, plaisir, ou autres choses semblables, elle est en trauail. Au reste quand elle trauaille,elle ne produit pas encores:au moiē dequoi l'ame lasche n'est point propre pour engēdrer chose parfaite:que si quelque-fois il semble qu'elle engēdre vn fruit,on le trouue auorté,deuorāt la moitié de sa chair, pareil à la mort de l'ame.Parquoi en la sainte escriture Aaron prie Moyse ami de Dieu, qu'il garisse la ladrerie de Marie, afin que son ame ne soit en trauail de produire du mal:pour cette cause il dit:*A fin qu'elle ne soit quasi morte,& comme l'auorton qui sort du ventre de la mere,& deuore la moitié de la chair d'icelle. Ou est l'or,* dit il.En parlant de l'or il dit,où il est.Car la prudēce,laqlle il a fait semblable à l'or,qui est vn metal net,pur,precieux & prouué au feu,est en la sapience de Dieu,& estant là,n'est point possedée de la sapience,mais où est la sapiēce,illec est icelle,possession de Dieu le createur.*Et l'or de celle terre est bon.*Il y a donques vn autre or,qui n'est point bō?Oui certainemēt:car il y a deux sortes de prudēce,l'vne generale,& l'autre particuliere:ma prudēce dōques qui est particuliere,n'est point bōne,d'autāt qu'elle meurt auec moi:mais celle generale,qui reside auec la sapiēce de Dieu,cōme en son manoir,est bōne,par ce qu'estant incorruptible,elle demeure en la maison incorruptible. Là est l'Escarboucle, & pierre verde. Ces deux sont differens le prudent,& celui qui fait prudemmēt: estant l'vn paré de Prudence,& l'autre faisant exercice d'icelle. Pour ces deux regards la prudence a esté donnée de Dieu à l'homme terrien, afin qu'il soit sage & bon : car quel profit reuient-il d'icelle,s'elle n'est receuë de la raison,& ne lui engraue ses marques?La vertu donques est biē iointe auec la prudence, & le prudent auec celui qui fait exercice de la prudence, qui sont deux pierres precieuses. Par-auenture que ce sont Iudas & Issachar:par ce que l'vn cōfesse qu'il est orné & paré de la Prudēce diuine,rēdant graces à celui,du quel il a receu ce biē:& l'autre s'exerce en la vertu, & aux bōnes œuures. Iudas dōques signifie le cōfessant & recōnoissant,auquel Lia à cessé d'enfanter : & Issachar faisant bōnes œuures,par ce qu'il a soubs-mis ses espaules au labour, & s'est fait laboureur,le loier duquel c'est,cōme dit Moyse,l'ame plātée & semée d'arbres fruitiers & de semences,c'est à dire,le labeur, qui n'est point dommageable,mais est couronné de Dieu,& reçoit son loier. Qu'il faille entēdre ainsi ces choses,il est aisé à le connoitre, par vn autre passage, où il est parlé de la longue robbe : Et tu tistreras en icelle quatre rangées de pierres precieuses: la

Phison & Euilat.

Qui est celui que Moyse repute prudent & sage.

L'ame lasche ne produit riē de parfait.

La prudēce iointe à la sapience de Dieu.

Deux sortes de prudence.

L'escarboucle & la pierre verde.

Iudas & Issachar.

la premiere rangée se fera de la Cornaline,du Topasse, & de l'Esmeraude, où seront grauez Rubim,Simeon,Leui:la seconde se fera de l'Escarboucle & du Sapphir. Or le Sapphir est vne pierre verde. Iudas est engraué en l'escarboucle:d'autant qu'Issachar est le quatriesme au Sapphir. Pourquoi donques ne dit-il point la pierre Escarboucle,comme la pierre verde? Parce que Iudas,qui signifie confession, n'a point d'ame & de corps : d'autant que le nom de confession montre que c'est vne chose de dehors. Car quand l'ame sortant de soi, & ne s'attribuant rien,s'offre à Dieu,comme ce Ris Isaac,alors elle confesse & reconnoist le seul Dieu:mais quand elle pense estre cause de quelque chose, il s'en fault beaucoup qu'elle ne le confesse & reconnoisse tel qu'il est:par ce que on doit entendre que celle cōfession n'est point œuure de l'ame,mais de Dieu, qui lui montre son ingratitude.Iudas donques confessant n'a point de matiere:mais l'homme de trauail Issachar a besoin de matiere corporelle. Autremēt comment celui qui s'adonne à la vertu pourra lire sans yeux? ou comment orra-il les sermons & presches sans oreilles? ou comment connoitra il le boire & le manger sans le ventre & l'appetit d'icelui? Pour cette cause il estoit fait semblable à la pierre. Au surplus les couleurs sont differentes: car à celui qui confesse & reconnoist Dieu,conuient la couleur de l'Escarboucle:par ce qu'en rēdant graces à Dieu,il est embrazé comme d'vn feu,& est enyuré d'vne certaine yurognerie sobre:mais à celui qui trauaille, la couleur de la pierre prasine & verde conuient bien:par ce que ceux qui trauaillent,deuiennent palles de trauail,& de la crainte qu'ils ont de ne venir à bout de leur entreprise. Il fault aussi en cet endroit rechercher pourquoi ces deux fleuues Phison & Geon entournent certaines regions,l'vn le païs de Euilat,& l'autre l'Ethiopien, & non pas vn des autres:mais est dit que le Tigre prend son cours cōtre les Assyriens, & n'est point parlé du conduit d'Euphrates,combien qu'il soit certain qu'Euphrates entorne quelques contrées,& en ait deuant lui plusieurs:or il n'est pas ici fait mention du fleuue,mais de l'amendement des mœurs:au moien dequoi il fault dire que la Prudence & la Force peuuēt assieger les vices qui leur sont contraires,l'Imprudēce,& la Lascheté,& les domter par ce moien,estans,pour leur foiblesse,aisées à prendre:car celui qui n'est pas sage,est reduit facilement en la puissance du sage , le lasche aussi en la puissance du fort & courageux: mais la Temperance ne peult assieger la Concupiscence & Volupté : d'autant que les aduersaires sont puissantes,& ne sont pas domtées aisément.Ne vois tu pas que les hommes les plus attrempez & sobres sont contraints par la necessité du corps mortel,de manger & boire? Delà procedent les plaisirs du ventre. Il vault donques mieux de resister aux conuoitises d'icelui. Parquoi le fleuue du Tigre va contre les Assyriens,c'est à dire,contre les voluptez la Temperance. D'auantage la Iustice,que nous represente Euphrates le fleuue, n'aissaille personne ni assiege,ni a aucun aduersaire. Pourquoi? par ce que c'est son estat de rendre à chacun ce qui lui appartiēt,& tient le lieu non d'aduersaire & accusateur,mais de iuge. Tout ainsi donques que le iuge ne veult vaincre personne,ni auoir d'aduersaire,mais en prononceant sa sentence donne la cause gaignée à la partie qui a le meilleur droit: en cas semblable aussi la Iustice ne aiant point d'aduersaire, rend à vn chacun ce qui lui appartient. *Le seigneur*

Phison & Geon entournēt le païs d'Euilat & l'Ethiopie.

Le Tigre va contre les Assyriens.

Dieu prit l'homme qu'il fit, & le mit au paradis pour le cultiuer & garder. L'hōme formé & façonné est different de celui, que Dieu a fait, comme i'ai dit: le premier est vn esprit plus terrestre, mais le second, qui a esté fait, n'a point de matiere, & est tout autre de celui, qui est d'vne façon corruptible, estant garni d'vn estat plus pur & naïf. Dieu donques prend cet-esprit pur, ne le laissant point extrauaguer, & l'aiant pris, le met entre les vertus, qui tiennent fort par les racines & qui germent, à fin qu'il les cultiue, & les garde. Plusieurs, qui autre-fois s'estoient adonnez à la vertu, sur la fin se sont retirez & annonchalantis: Mais à qui Dieu dōne vne ferme & asseuree science, à icelui aussi dōne tous ces deux: faire tousiours exercice de vertu, & la garder, comme dedans vn celier: à raison dequoi ouurer se prend ici pour faire, & garder pour souuenir. *Et Dieu bailla vn commandement à Adam, en disant: Mange de tous les fruits des arbres de paradis & iardin, mais ne mange point du fruit de l'arbre de la connoissance du bien & du mal: car en quelque iour que vous en mangerez, en iceluy vous mourrez.* Auquel Adam ceci est-il commandé? Il faut chercher qui est celui-là. Car n'aiant point Dieu auparauant fait mention d'icelui, tout maintenant il le nomme. Ne veut-il point parauēture te bailler le nom de celui homme, qui a esté fait? Il l'appelle Terre, par ce que ce mot Adam signifie la Terre. Quand donques tu oiés ce nom Adam, enten le terrien & mortel, d'autant que celui qui a esté fait à l'image de Dieu, n'est point terrien, ains celeste. Il faut outre-plus rechercher pourquoi celui qui a donné les noms aux autres choses, ne s'en est point dōné. Que faut-il dire à cela? L'esprit, qui est en vn chacun de nous, peut comprendre toutes choses, soi-mesme il ne peult connoitre: car tout ainsi que l'œil voit toutes les autres choses, ne se voiant pas lui-mesmes: aussi l'esprit entend les autres choses, & ne se cōprend pas lui-mesme: ou biē qu'il die quel il est, ou de quoi il est, s'il est vent ou aleine, ou sang, ou feu, ou air, ou quelqu'autre corps, ou seulement ceci, s'il est corporel ou incorporel. Et puis nous ne reputerons point les personnes folles, qui disputent de l'essence de Dieu? Car commēt ceux qui ne sçauent que c'est de l'essence de leur ame, pourront ils parfaitement connoitre l'ame de cet-vniuers? parce que Dieu est tenu pour l'ame de l'vniuers. A bonne raison donques Adam, c'est à dire, l'esprit nommant & comprenant les autres choses, ne se donne point de nom, veu qu'il ignore soi-mesmes, & sa propre nature: C'est à cetui que le commandement s'addresse, nō à celui, qui a esté fait à l'image & semblāce de Dieu: car le premier a appris la vertu, sans qu'on l'enhortast à ce: mais cetui ne peut deuenir sage sans l'aide & peine du maitre. Or il y a difference entre ces trois, commandement, deffence, & admonestement. La deffence est pour les pechez, & s'addresse voire à l'homme, qui ne vaut riē: le cōmandement pour les bonnes œuures: & l'admonestement, pour l'homme qui n'est ni l'vn, ni l'autre, ni mechant, ni homme de bien: par ce qu'il ne peche point, au moien dequoi n'a besoin qu'on lui face deffence, ni fait si bien, comme raison requiert: tellement qu'il a bon besoin d'estre admonesté, à fin qu'il s'abstienne de choses mauuaises, & soit induit à faire choses honnestes. L'hōme donques fait à l'image de Dieu, n'a besoin ni de commandemēt, ni de deffences, d'autant que l'homme parfait n'a affaire de rien: mais l'homme simple, & de nulle qualité a besoin de commandement & de deffence, & le fol d'admonition

Adam aiant donné les noms aux choses ne s'en est point dōné

Cōmandemēt, deffence, admonestemēt, sont choses differentes.

monition & de doctrine. Ainsi le parfait Grammairien, ou Musicien, n'a besoin des regles de ces arts là, mais à l'autre, qui s'est foruoié, en la consideration d'icelles, doiuent estre bailleés les loix & enseignemens: & à celui, qui va tout freschement à l'escole, l'instruction. A bõne raison donques à l'esprit terrien, qui n'est ni vicieux ni vertueux, mais est metoiē, sont donnez ces enseignemẽs & aduertissemens: & auec ce le commandement & l'admonestement lui sont addressez au nom de ces deux, du Seigneur, & de Dieu: car le Seigneur Dieu à cõmandé que s'ils obeissent aux commandemens, ils soient faits dignes de sa diuine grace: mais s'ils sont rebelles, qu'ils soient chassez du Seigneur, comme d'vn maitre, qui a toute puissance, à la male heure. Parquoi quand Adam est chassé de paradis, les mesmes mots sõt redits, par ce qu'il dit: *Et le Seigneur l'enuoia du plaisant paradis, pour labourer la terre de laquelle il auoit esté pris.* Afin qu'aiãt comme seigneur & maitre, & comme Dieu bien-facteur commandé, il corrigeast de-rechef par ces deux moiens les rebelles: Car il le chassa pour sa desobeissance par celles puissances, par lesquelles il l'auoit introduit en paradis. Or les commandemens sont tels: *Tu mangeras du fruit de touts les arbres.* Il enhorte l'ame, qu'elle iouisse nõ de quelque seul arbre, ni d'vne seule vertu, mais de toutes les vertus: par ce que ce mot, Mãger, signifie, la viãde de l'ame: or l'ame est nourrie des œuures bõnes & hõnestes. Au surplus il a doublé cette chose-ci, disant: En mãgeant mãge, c'est à dire, masche le biẽ, ne faisant point cõme le commun, mais comme le champion pour se renforcer: car les maitres des lutteurs & champions, qui conbattent nuds, leur defendent de ne rompre incontinent de leurs dents la viande, & veulent qu'ils la maschẽt tout à loisir, afin qu'elles les renforce. Le champion & moi ne sommes pas nourris d'vne mesme sorte: ie suis nourri à fin que seulement ie viue, mais le champion est nourri à fin qu'outre qu'il viue, qu'il deuienne gros & puissant: à raison de quoi entre les commandemens, qui sont faits aux personnes, qui s'exercent à la vertu, il y en a vn, qui est de soub-traire la viande: c'est ce qu'on veut dire, en mangeant manger. Donnons mieux à connoitre ceci: Honnorer pere & mere c'est vne viãde & nourriture: & toutes-fois les bons les honorent d'vne sorte, & les mauuais d'vne autre: les vns les honorent selon la coutume ordinaire, lesquels en mangeant ne mangent pas, mais seulement mangent. Quand est ce donques qu'en mangeant ils mangent? Quand en considerant & espluchant bien les causes, ils iugent d'eux-mesmes que c'est vn deuoir treshonneste. Les causes sont telles. Iceux nous ont engendrez: ils nous ont nourris, ils nous ont instruits, ils sont cause de tout notre bien. Dauantage Manger c'est honorer Dieu le souuerain, & en mangeant manger, quand nous venons à nous reconnoitre & rendre graces à Dieu. *Mais de l'arbre de la connoissance du bien & du mal vous n'en mangerez point.* Cet-arbre donques n'est point en paradis, d'autant qu'il les enhorte de manger de tous les fruits des arbres, qui sont au paradis: ce qui se fait naturellement, par ce qu'il y est par essence, comme i'ai dit, non pas par puissance. Car comme en la cire tous les seaux y sont par puissance, mais il n'y en a qu'vn de fait, qui soit emprainct: aussi en l'ame, qui est semblable à la cire, toutes les formes y sont par puissance contenuës, mais à la verité, il n'y a qu'vne marque pour le present emprainte, iusques à ce qu'elle soit effacee d'v-

En mangeant, mãge.

ne autre plus forte & violēte.En apres il fault rechercher ceci.Quād il enhorte qu'on māge de tout arbre du paradis,il n'enhorte qu'vn: mais quād il defēd l'vsage de l'arbre, qu'on dit estre cause du biē & du mal,il parle comme à plusieurs:car il dit en premier lieu: T*u mangeras de tout:* & au second:*N'en mangez point: & en quelque iour que vous en mangiez* (non, manges,)&, *& vous mourrez,* (non,mourras.)Il fault donques dire premieremēt que ce qui est bon, est rare & ce qui est mauuais,est de plusieurs sortes.Parquoi pour vn hōme sage,qui se trouue,se trouue aussi vne infinie multitude de sots:pour cette cause il enhorte vn seul de se nourrir & entre-tenir en la vertu, & plusieurs de s'abstenir de la trop grande ruse & finesse,d'autant que gens innumerables en vsent:d'auantage pour aquerir & manier la vertu on n'a besoin que d'vne seule chose,de la raison:Quand au corps,il empesche & nuit,tant s'en fault qu'il aide:tellement que le vrai moien pour paruenir à la sapiēce, c'est de s'estranger le plus qu'on peult du corps & conuoitises d'icelui: mais pour jouir du vice,on a affaire nō seulement de l'esprit, mais aussi du sens, de la raison, & du corps:par ce que l'homme vicieux a besoin de toutes ces choses là, pour acomplir son vice,autrement commēt decouurira il son secret,s'il n'a point l'instrumēt de la parole?comment jouira-il des plaisirs charnels, sans le ventre,& les autres sens? A bonne raison donques il addresse sa parole à la raison,pour chercher la vertu, car on n'a affaire que de celle là pour acquerir la vertu:au contraire quand il est question du vice, il parle à plusieurs, à l'ame,à la raison,aux sens du corps, d'autant qu'il paroist en touts ceux-ci. Il adioute toute-fois: *En quelque iour qu'en mangiez, vous mourrez de mort.*Et neant-moins apres en auoir mangé non seulement ils ne meurent point,mais aussi ils font des enfans,& sont cause que les autres viuent.Que fault il dire donques?qu'il y a deux sortes de mort,l'vne de l'homme,l'autre de l'ame. La mort de l'homme, c'est la separation de l'ame d'auec le corps: mais la mort de l'ame,c'est le perissement de vertu, & accueil du vice.Parquoi ne se contentant de dire,qu'ils mourront,*Vous mourrez*,dit-il, de mort:montrant & signifiant par là non la mort commune, mais l'eternelle, appellée par dessus toutes les autres morts,& par excellēceMort:laquelle auiēt quand l'ame est enseuelie aux affections & vices. Or ces deux morts sont contraires:car la premiere separe le corps & l'ame, qui auparauant estoient ioints & vnis ensemble, mais la seconde se fait estans ensemble, & s'accordans: vrai est que le moindre est le maitre,à sçauoir le corps, & la plus excellente partie, qui est l'ame, la seruante. Toutes & quantes-fois donques que l'escriture dit, Mourir de mort, il fault noter que la mort de la peine est signifiée, non pas la mort naturelle:au reste la mort naturelle c'est quād l'ame est separée du corps, & celle de la peine, quand l'ame perd la vie de vertu, & vit en la vie du vice. Heraclitus,suiuant cette opinion de Moyse,dit:*Nous viuons en la mort,& sommes morts en la vie*: comme s'il disoit: Que l'ame est morte,quand nous viuons, & est comme enseuelie au corps: mais quand nous sommes morts, que lors l'ame vit vne vie qui lui est propre, estāt deliurée du mal, à cause que le corps est mort & vaincu.

Ce qui est bon, est rare, ce qui est mauuais est de plusieurs sortes.

Vrai moiē pour paruenir à la sapience.

Il y a deux sortes de mort.

La mort eternelle.

Sentence d'Heraclitus.



DV PLANTEMENT.

NOus auons generalement declaré au premier liure, tout ce qui appartient à l'agriculture, selon que l'occasion s'y est presentée: maintenant nous traitterons specialement en cetui, autãt que notre pouuoir se pourra etendre de l'art de vignerõ: car Moyse introduit ce iuste non seulement pour laboureur, ains aussi specialement pour vigneron, en disant: *Noë a commencé estre homme de labour, & a planté la vigne.* Or il fault que celui qui se delibere de parler particulieremẽt des plantes, & de l'agriculture, entende premierement quelles sont les plãtes parfaites de l'vniuers, & qui est le grand planteur, qui y preside. Le plus grand donques & le plus parfait en son art de tous les planteurs, c'est le gouuerneur du monde: & la plante, le monde: lequel ne contient pas seulement quelques certaines plantes, mais infinies, qui sont comme reiettons, sortans d'vne seule racine: car aiant le createur du mõde acoustré & agëcé cette masse de l'vniuers qui ne gardoit aucun ordre, ains estoit toute meslée & brouillée, il enracina apres, & affermit au milieu l'eau & la terre, & tira du milieu en la haute region les arbres de l'air & du feu, & les garnit & fortifia tout à l'entour du lieu etheré & celeste, lequel leur fut baillé pour borne & garde, dont il semble que Ouranos, c'est à dire, le ciel, ait pris son nom. En cela Dieu, qui est auteur des miracles en fit vn le plus etrãge du mõde: d'autãt qu'il voulut que la terre, qui estoit seche, fust soustenue sur l'eau sãs se deffaire & dissouldre: & le feu, qui est de son naturel chauld sur l'air de soi extrememẽt froid. N'est-ce pas vne chose merueilleuse que ce qui se desioint & dissoult aisément, est contenu dedans ce qui le desioint & dissoult, cõme la terre dedãs l'eau? que ce qui est fort chauld, soit assis & posé sur vne chose fort froide sans s'esteindre, cõme le feu sur l'air? voilà le parfait plantement de l'vniuers, dont le grand & puissant tronc est le monde, & les rameaux ceux n'agueres declarez. Il fault maintenant considerer où il a jetté ses racines, & quel est son soubassement, dessus lequel il a esté posé, cõme vne statue. Certainemẽt il n'est croiable qu'aucun corps ait esté delaissé dehors courant çà & là, veu que Dieu emploia toute la matiere à l'embelissement de son œuure parfait: Or son œuure n'eust pas esté parfait, s'il n'eust esté acõpli de toutes ses parties parfaites. Le mõde dõques fut basti de toute la terre, de toute l'eau, de tout l'air, & de tout le feu, n'estant rien demeuré en arriere tãt petit fust-il: dont s'ensuit, qu'il n'i a rien dehors, ou il est vuide. S'il est vuide, comment se peult-il faire qu'vn corps si massif & pesant, comme est le monde, ne s'abbaisse, ne s'affaisse, & panche d'vn costé, ou d'autre, n'estant point soustenu de pas vn corps solide? Il semble que cela soit semblable à vn phantosme & songe: d'autant que notre esprit ne peult comprendre qu'vne chose se puisse mouuoir, sans quelque appui & soubassement, & principale-

Dieu est le souuerain planteur qui a plãté le monde.

Le plantement du monde.

οὐρανός.

Admirable iointure de choses discordantes.

Cõpositiõ du monde.

ment le monde, lequel eſt le plus grand de tous les corps,les cõtenant dedans ſon giron,comme ſes proches parties. Parquoi ſi quelqu'vn veult fuir les difficultez de cette queſtion douteuſe,qu'il die hardiemẽt,qu'il n'i a point de matiere aſſez forte pour porter & ſouſtenir ce monde:& que la ſeule loi eternelle de Dieu eternel en eſt le pilier & ſouſtenement tresfort & ferme, laquelle s'eſtendant du milieu iuſques à la fin, & du bout au milieu, accomplit le cours inuincible de la nature,aſſemblant toutes les parties, & les ſerrant & entaſſant enſemble: par ce que le pere, qui l'a engendrée,l'a fait eſtre comme vn lien de l'vniuers, qui ne peult eſtre rompu. A bonne raiſon donques ne pourra toute la terre eſtre diſſoute de l'eau, combien que le ſein & le dedans d'icelle en ſoit plein:ne ſera pareillement le feu eſteint de l'air, ni l'air enflammé du feu,d'autant que la loi diuine ſe met entre deux, comme les voielles entre les lettres, qu'on appelle muëttes,ou ſans ſon, afin que cet vniuers rende,comme en vne chanſon bien lettrée,vn bon accord,appaiſant & accordant leurs differens par vn entre-tien affable.Ainſi a eſté cette plante tresfertile enracinée,laquelle tiẽt bien fort par les racines.Il y en a d'autres particulieres & plus petites, dõt aucune ſe meuuẽt & changẽt de lieu en autre:les autres ont mouuemẽt, mais ne changent point de place:ne bougeans d'vn meſme lieu:celles qui vont de lieu en autre,que nous diſons eſtre animaux,ont eſté rangées auec les plus grandes parties de l'vniuers,les terreſtres, auec la terre:celles qui nagent,auec l'eau, les volatiles,auec l'air:& celles, qui ont pris naiſſance du feu,auec le feu,la generation deſquelles on dit paroitre euidemment en la Macedoine, & les aſtres auec le ciel:car les philoſophes ont dit que les aſtres eſtoiẽt animaux,aians entierement entendemẽt,dont il y en a,qui vaguẽt ça & là d'eux-meſmes,les autres ne bougent de leur lieu, & neantmoins d'autant qu'ils font le tour auec le ciel,dont ils ſont entrainez,il ſemble qu'ils changent de place:mais celles, qui ſont conduites par vne nature,qui n'a point d'imagination,que nous appellõs proprement plantes, ne ſe pourmenent point de lieu en autre. Or le createur fit deux genres de plantes,tant en l'air, qu'en la terre:en l'air il fit les volatiles, qu'on apperceoit,& les puiſſãces qui ne peuuent eſtre apperceuës du ſens quel qui ſoit,qui eſt la cõpagnie des eſprits ſans corps,leſquels ne ſõt pas tous d'vn meſme rang:par ce qu'on dit qu'il y en a qui ſõt deſtinez & reſeruez aux corps mortels,eſtans,apres certains & prefix periodes de tẽps,deliurez & q̃ les autres, qui participẽt plus de la diuinité, ne fõt cõpte de tout le lieu de la terre.Outre iceux,il y en a qui ſont tout au hault du ciel treſpurs, q̃ les Philoſophes Grecz appellẽt Heroas:mais Moyſe vſant d'vn nom propre,les nõme Anges,d'autant qu'ils font les meſſages, & annoncẽt aux ſubiects les biens que leur veult faire leur Roi,& quand & quand lui rapportent les affaires & neceſſitez auſquelles ils ſont.Il en diſtribua auſſi deux ſortes à la terre,les animaux terreſtres, & les plãtes ſpeciales,qui ſont produites de la terre, voulãt qu'elle-meſmes fuſt mere & nourrice:car tout ainſi comme à la femme,& tout autre femelle,quand le fruit, ou la portée eſt preſt à ſortir, les mammelles & tettes ſont toutes raiantes de laict, afin que ce qui eſt engendré ſoit arrouſé de ſa neceſſaire & conuenable nourriture:en la meſme maniere auſſi il diſtribua à la terre, mere des animaux terreſtres, toutes ſortes de plantes, afin que les petits vſaſſẽt d'vne

La loi eternelle de Dieu eſt le ſouſtenement de ce monde.

Racine de la grande plante du monde.

Maintenãt appellée Albanie.

Deux ſortes de plãtes tant en l'air qu'en la terre.

ἥρωας.

d'vne nourriture, qui leur fust familiaire,& non etrange. Au reste il a renuersé les plantes contre-bas, fichant leurs testes dedans les plus profondes parties de la terre, mais il a retiré de la terre les testes des bestes irraisonnables, les attachât au bout de leur long col : dessouz lequel il a posé les pieds de deuant, comme vn soubassement : le seul homme a esté le mieux parti: d'autant que la veuë des bestes irraisonnables a esté tournée contre-bas, qui est cause qu'elle regardent en terre, mais celle de l'homme a esté dressée en hault, à fin qu'il contemplast le ciel, estant non vne plante terrestre, ains celeste, comme nos anciens ont dit: aucuns desquels, aians mis en auant que notre esprit estoit partie de la nature etherée & celeste, ont establi vne parenté entre l'hôme & le ciel: mais ce grād Moyse n'a point fait semblable notre ame raisonnable à pas vne chose qui ait esté faite, ains a dit, qu'elle estoit l'image de Dieu inuisible, l'estimant estre bonne & loialle, de ce qu'elle auoit esté deifiée & grauée du cachet de Dieu, la marque duquel est le verbe eternel : parce que Dieu a soufflé, dit-il, en la face d'icelui l'esprit de vie : delà s'ensuit que celui, qui le reçoit, est fait semblable à l'autre, qui l'enuoie: c'est pourquoi il est dit, que l'homme a esté fait selon l'image de Dieu, non pas selon l'image d'aucune creature. Or puis que l'ame de l'homme auoit esté pourtraite selon le patron original de son createur, qui est le verbe, il falloit consequemment que le corps fust eleué vers la plus pure partie de l'vniuers, qui est le ciel, & qu'il dressast vers lui sa veuë, afin que l'hōme vint a comprendre, par les choses, qui sont en euidence, ce qui ne paroist point: d'autāt donques qu'il estoit impossible q̄ l'esprit peult penetrer iusques à l'essence diuine, n'estant point attiré d'icelle (cōme chacū sçait) nous auōs eu les ïeux du corps, qui sont la remēbrance euidēte de l'oeil caché, regardās vers le ciel: car s'il est ainsi que les ïeux du corps cōposez d'vne matiere perissable, montent si hault, que du lieu de la terre ils courent iusques au ciel qui est fort loing de nous, & touchāt iusques au bout d'icelui, que pēserons nous des ïeux de l'ame courans par tout, lesquels, de grand desir de voir clairement celui, qui est deuenus legers, s'estendent nō seulement iusques au bout du ciel, mais passans outre les bornes du monde, paruiennent iusques à celui qui n'a point esté engēdré? Pour cette raison on dit en la sainte escriture que ceux qui ne se peuuent souler de la sapiēce & de la science sont appellez en hault : aussi est il biē raisonnable que ceux là soiēt appellez en hault vers Dieu, qui sont inspirez de lui: parce que ce seroit vne chose etrange, que les grans arbres tenās fort par les racines, fussent arrachez en l'air des tourbillons de vents, & tēpestē: que les nauires de dix mille barils ou caques chargées de lourds & pesās fardeaux fussēt attirées en l'air du milieu de la mer, cōme quelque chose legere: que les estāgs & riuieres fussent eleuées en hault, l'eau courāte, qui est epuisée par les grās tur billons de vēts entouillez & entre-lassez ensemble, delaissants les seins & creux de terre : & que l'ame de sa nature legere, ne deuint plus legere par l'esprit diuin tout-puissant, & surmōtant toutes les choses d'ici bas, & ne fust eleuée en vne tresgrāde hauteur, principalemēt celle du vrai philosophe: car celle-là ne pāche point en bas se tournant vers les choses gracieuses & amiables au corps & à la terre : mais s'etrangeant & se separant totalement d'icelles, est esleuée en hault, ne se pouuant souler de l'amour des hautes, sacrées, & heureuses.

Dieu à renuersé les plantes la teste contre bas, mais celle de l'hōme est droite eleuée.

Les bestes regardent la terre, mais l'hōme dresse la veuë en hault.

L'ame raisonnable l'image de Dieu inuisible.

Dieu à soufflé en la face de l'homme l'esprit de vie.

Qui sont ceux qui sont appelez en hault vers Dieu.

L'ame du vray philosophe ne panche point en bas.

natures. Moyse donques, qui a eu la charge & super-intendence des mysteres diuins, & a esté establi gardien d'iceux, a esté appellé en hault, d'autant qu'il est dit au liure du Leuitique: Il a appellé Moyse en hault: Beseléel aussi a esté appellé en hault, aiant esté honoré d'vn second lieu apres Moyse, par ce que Dieu l'a appellé en hault pour le bastiment & soin des œuures sacrez: vrai est que Beseléel emportera en cette vocation & appel le second lieu, & le tres-sage Moyse le premier: d'autant que Beseléel ne fait que des ombres, comme les peintres, qui ne forment rien, qui ait ame, ne signifiant aussi autre chose, sinon besognant en ombres: mais Moyse n'a point formé des ombres, ains les propres natures originelles des choses. En cette maniere le createur a acoutumé de montrer aux vns ses faits plus clairemēt & apertement, cōme en vn beau & pur Soleil, & aux autres plus obscurement, comme en vn ombre. Voions maintenant apres que nous auons discouru les plus grādes plantes du monde, comment Dieu sage en perfection, a créé les arbres dedans l'homme, lequel est vn petit monde. Premierement donques, prenant notre corps, comme vn champ gras & fertile, a fait en icelui des fosses & lieux creuz pour loger les sens: en apres y a enté en chacun d'eux, vne plante douce, & tresutille, l'ouïe en l'oreille, la veuë aux ieüx, l'odorement aux narines, & ainsi les autres chacune en son lieu propre & familier. Ce que tesmoigne assez le diuin prophete, parlant en ses hymnes ainsi: *Celui qui a planté l'oreille, n'orra-il point? celui qui a formé les yeux ne verra il point?* Toutes les puissances aussi qui paruiennent iusques aux iambes, aux mains, & aux autres parties du corps tant dedans que dehors, sont jeunes plantes de bon & grand rapport: mais celles qui rapportēt les meilleurs & plus parfaits fruits, sont enracinées dedans le chef & gouuerneur de l'homme: qui sont, pēsée, connoissance & intelligence, bon aduis, meditation, memoire, habit, disposition, toutes sortes d'arts, sciences stables & arrestées, connoissance ferme des preceptes de toutes les vertus, pas vne desquelles choses nul homme mortel ne peult planter: mais de toutes ensemble le seul eternel en est l'ouurier & planteur, ne les aiant pas seulemēt faites, mais les plantant aussi tous les iours. A ce qui a esté recité, le plantemēt du paradis terrestre est tout conforme, par ce qu'il est dit: *Dieu a planté le paradis en Eden vers l'orient, & a mis en icelui l'homme qu'il auoit formé.* Ce seroit donques vne grāde & incurable bestise de penser qu'il y ait eu en ce paradis des vignes, des oliuiers, des pommiers, grenadiers, & autre sorte d'arbres: Car (comme pourroit dire quelqu'vn) pour quelle raison eust-il fait cela? pour vne plaisante demeure? voire mais penseroit-on bien que tout ce monde ne fust pas vn manoir tressuffisant pour le souuerain gouuerneur Dieu? N'eust-il pas semblé qu'il eust eu faute de lieu, & que de tant d'autres & infinis, qui sont, il ne s'en fust trouué pas vn propre pour receuoir vn si grād Roi? Cela ne se doit penser, tant par ce que le createur ne peult estre compris en vn certain lieu, qu'aussi par ce que les arbres ne rapportent pas tous les ans des fruits. Pour l'vsage donques & plaisir de qui ce paradis & iardin eust il produit des fruits? ce n'eust pas esté pour l'homme: d'autant qu'il n'y en a eu pas vn, qui ait esté introduit, pour y demeurer totalement: par ce qu'il est dit, que le premier, qui a esté formé de la terre, nommé Adam, fut transporté de là

Moyse & Beseléel, appellez en haut.

Les arbres que Dieu a créés dedās l'hōme cōme en vn petit monde.

ailleurs

ailleurs. Certes aussi Dieu n'auoit besoin de nourriture, nõ plus que des autres choses: or il est necessaire que celui qui vse de viande, en ait premierement affaire, & qu'il ait des instruments propres pour receuoir ce qui entre, & apres estre cuit, l'enuoier dehors. Toutes ces mechantes inuentions controuuées des hommes, qui mettent en auant que Dieu a vne face humaine, & est subiet à nos passions, sont contraires à la felicité, & beatitude d'icelui, & abolissent totalement la pieté & saintete, qui sont deux grandes vertus. Il fault donques aller à l'allegorie, laquelle est fort familiaire aux hommes agus & subtils: aussi bien la sainte escriture nous y presente force occasions: car elle dit, qu'en ce paradis il y a des arbres, qui ne ressemblent aucunement aux notres, qu'on appelle les arbres de vie, d'immortalité, de science, de connoissance du bien & du mal, ces arbres ne sont pas arbres de la terre, mais sont arbres de l'ame raisonnable, laquelle a deux chemins, deuant elle, l'vn qui mene à la vertu, aiant pour son but la vie & l'immortalité: l'autre tend aux vices, & fuiant tous les deux se termine & finit en la mort. Il fault dõques estimer que Dieu, lequel est fort benin & liberal, plante en l'ame, comme en vn paradis & iardin, les vertus, & les œuures d'icelles, qui en fin la menent en vne parfaite felicité: Pour cette raison il a distribué à ce paradis vn lieu appelé Edem, qui vault autant à dire, comme plaisir, & signifie que l'ame regarde droit, danse auec les vertus, & saute de la grande joie qu'ell'a, preferant ce seul plaisir: qui est propre aux gens sages, à toutes les autres infinies voluptez des hommes. De cette pure ioie, estant enyuré vn des compagnons de Moyse, qui n'estoit pas des plus petits, s'escrie en ses hymnes, parlant à son ame: *Pren tes esbats en Dieu,* s'incitant par cette vois à l'amour celeste & diuin, desprisant tous les biens & plaisirs dont les hommes font compte, estant raui de la fureur diuine, & se resiouissant en Dieu seul. Ce qui suit apres, que *Le paradis estoit vers le leuant*, signifie ce qui a esté ja dit: car l'imprudẽce tient des tenebres, du soir, & de la nuict: mais la prudẽce est reluisante, tenant vraiemẽt du matin, & de l'orient: & tout ainsi que le soleil leuant rẽplit tout le cercle du ciel de lumiere, aussi les raions de vertu esclairent toute la region de l'esprit d'vne lueur pure. Or les possessions & l'heritage des hõmes ont pour leurs gardes les bestes cruelles, qui les defendent des larrons & voleurs: & les *possessions de Dieu, les natures raisonnables: par ce qu'il a mis, dit-il, en* ce lieu l'homme, qu'il auoit creé: c'est à dire, dedans les seules vertus raisonnables: par ce moien Dieu a donné à l'ame vn beau don, qui est l'vsage & exercice de la vertu: à cette cause il est notoirement dit que Dieu a logé ce vrai homme, qui est dedans nous, c'est à dire, l'entendement, au iardin des plantes & arbres sacrez de vertu & honnesteté: car ce seroit perdre le temps de cultiuer les iardins, qui sont sans raison, d'autant qu'ils n'ont point d'esprit pour comprendre. Il ne fault pas donques douter pourquoi dedans l'arche, qui fut bastie du temps du grand deluge, toutes sortes de bestes y estoiẽt, mais dedans paradis pas vne: par ce que celle arche estoit le signe du corps, qui par necessité a receu les cruelles & indõtables pestes des passions & vices: mais le paradis representoit les vertus, lesquelles ne recoiuent rien de sauuage ou d'irraisonnable. Il est dit aussi fort sagement, que l'homme, qui a esté fait de la terre, a esté

Allegorie sur les arbres du paradis.

Les arbres du paradis ne sont arbres terrestres.

La vraie liesse & ioie se prẽd en Dieu.

Que signifie ce mot, le paradis estoit vers le leuant

L'exercice de vertu donnée de Dieu à l'ame.

introduit au paradis, non pas l'autre, qui a esté formé à l'image & semblance de Dieu: car celui qui fut marqué de l'esprit selon l'image de Dieu, n'est en rié different, comme il me semble, de l'arbre qui porte le fruit de la vie immortelle: d'autant que tous deux sont incorruptibles, & ont esté honnorez du milieu & du plus honorable lieu de paradis: par ce qu'il est dit, que le bois de la vie est au milieu de paradis: mais l'autre qui a vn corps meslé & terrestre, n'est aucunement participant de la simple & pure nature, le champion de laquelle sçait bien lui seul habiter en la maison & salle du Seigneur: car on introduit Iacob simple, residant en la maison de Dieu, non pas son frere, qui est fin & cauteleux. Il estoit donques conuenable que l'entendement fust enraciné au milieu du paradis, c'est à dire, au milieu de tout ce monde, aiant des forces & puissances, qui le tirassent és choses contraires, balanceant au chois d'icelles, a fin qu'en se mettât à choisir ou fuir les vnes ou les autres, s'il prenoit les meilleures, il fust iouissant de l'immortalité & gloire: mais s'il choisissoit les pires, il trouuast vne vilaine mort: voilà les arbres que ce seul sage a enraciné aux ames raisonnables. Mais Moyse prenant pitié de ceux qui auoient esté chassez de leur bon gré du paradis des vertus, prie la puissance de Dieu, & ses douces & benignes vertus, qu'illec ses clair-voians citoiens soient plantez, dont le terrestre esprit d'Adam a esté banni: par ce qu'il dit: *Les aiant (seigneur) introduit, tu les planteras en la montaigne de ton heritage, tu leur as estabLi vn lieu, pour les reposer, qui est ta chaise, vn sanctuaire, lequel tes mains ont fait. Le seigneur regnera de siecle en siecle & à iamais.* Ainsi Moyse a appris fort euidemment entre les autres hommes, que Dieu, aiant enfoüi ici bas les semences & racines de toutes les choses, est cause que la belle plante du monde a poussé & ietté: ce qu'il semble vouloir montrer par le susdit cantique, quand il dit: que c'est la montaigne de son heritage, d'autant qu'il n'y a point d'heritage plus propre à l'ouurier, que son œuure mesme: au moié dequoi il souhaite que nous soions plantez en Dieu, non afin que soiōs irraisonnables & rebelles de notre nature, mais qu'en suiuant le reglemēt du tresparfait createur, & le cours d'icelui, qui est tousiours en vn mesme estat, ne se changeant aucunement, nous vsions d'vne innocente & sobre vie: car (comme ont dit nos ancestres) s'efforcer de viure selon nature c'est le but de la felicité. Ce present cantique aussi accorde fort bien auec ce qui a esté nagueres dit: que ce monde si bié agencé & acoustré, est la maison sensuelle de Dieu, & qu'elle a esté faite, non pas increée, comme aucuns ont pensé: & que le sanctuaire est comme vne clarté & lueur des saints, l'image de la premiere forme & patron original, par ce que les choses qui sont belles aux sens, sont images des choses belles à l'entendement. Au reste, en ce qu'il est dit que le mōde a esté agencé de ses mains, nous sont mōtrées les puissances creatiues du mōde. Mais afin que personne ne pense que le createur ait affaire d'aucune creature, il dit incontinent apres, ce mot tresnecessaire: *Le seigneur regnera de siecle en siecle, & à iamais.* Or vn roi n'a faute de rien: au contraire, toutes choses lui sont suiettes & obeissantes. Aucuns toutefois ont dit que l'heritage se deuoit prendre pour le bien, qui vient de Dieu, dont Moyse prie Dieu maintenant lui donner iouissance, comme s'il disoit: Nous acheminant comme enfans qui ne sont que commencer

Iacob.

Esau.

Le prophete souhaite que soions plantez en Dieu.

En quoi cōsiste l'heritage de Dieu.

S'efforcer de viure selō nature est le but de felicité.

Les choses belles aux sens sont images des choses belles en l'entendemēt.

mencer d'apprendre, aux preceptes & regles de ſapience, & ne nous laiſſant ignorans des lettres, il nous a planté en la haute & celeſte parole. Celle-la eſt l'heritage tout preſt, & la maiſon toute preſte pour y habiter commodement, laquelle tu as ſanctifiée: Car Seigneur tu es auteur des choſes bonnes & ſaintes, comme au contraire la creature mortelle eſt cauſe des choſes mauuaiſes & profanes: regne donques eternellement dedans l'ame ta ſuppliante, ne la laiſſant pas vn moment ſans gouuerneur & chef: par ce que le ſeruice continu, qu'on te doit, eſt meilleur, non ſeulement que la liberté, mais auſſi que n'eſt vn treſgrand roiaume. Pluſieurs perſonnes parauenture pourront chercher le ſens de cet-article: *En la montaigne de ton heritage*, car c'eſt à faire à Dieu de donner l'heritage, non pas le receuoir, d'autant qu'il poſſede tout. Cela ne ſe pourroit-il pas bien entendre ſelon vne ſinguliere raiſon de proximité & parenté de ceux, dont il eſt Seigneur? A cet-exemple les Rois regentēt tous leurs ſubiects, mais principalement leurs valets, du ſeruice deſquels ils ont acoutumé d'vſer pour le traittement de leur corps, & l'appareil de leur viure. Ceux-là, ores qu'ils ſoient Seigneurs tant de tous les biens qui ſont en leur roiaume, que de ce qui appartient à chacun en particulier, toute-fois on eſtime qu'ils n'ont point d'autres heritages, que ceux qu'ils laiſſent entre les mains de leurs procureurs & fermiers, par les mains deſquels ils recuillent & reçoiuent tous les ans leurs reuenus, où ils vont ſouuent ſ'eſbatre & reſiouir, ſe dechargeans par ce moien d'vn fort peſant faix de ſoins & ſoucis, qui ſont en vne republique, ou roiaume. Ces heritages-là ſont appellez heritages roiaux: l'or auſſi & l'argēt, & tout autre meuble precieux, dont font treſor les ſuiets, ſont plus toſt à ceux qui commandent, qu'aux autres qui les ont: & toute-fois il y en a qu'on appelle particulierement & proprement les treſors des Rois, dedans leſquels les receueurs & collecteurs ordinaires des tributs & tailles ſerrent les reuenus du païs, ne t'eſbahis donques ſi la ſage compagnie des ames, leſquelles voient fort clair, & ont l'œil de l'entendement ſain & net, ne clignant iamais, mais eſtant touſiours ouuert & regardant droit, eſt appellée l'heritage excellēt & ſingulier de Dieu gouuerneur de l'vniuers, qui a puiſſance ſur toutes les choſes du monde. Pour cette raiſon, il eſt dit en la plus grande chanſon: Interroge ton pere, & il t'annoncera, interroge les plus anciens que toi, & ils te diront: *Quand le treshaut* Dieu diuiſa les nations, quand il eſpandit en diuerſes contrees les fils d'Adam, il eſtablit & aſſit lors les nombres des nations, ſelon le nombre des anges de Dieu, & fut le peuple Iſraël la part & portion du Seigneur. Voilà comment de rechef ceux qui regardent & adorēt vraiement & naïfuement Dieu ſont appellés la portion & heritage de Dieu: comme au contraire on dit que les enfans de la terre, appellés les fils d'Adam, ſont eſcartez & eſpandus par troupes & bandes, n'eſtans point guidez par la droite raiſon: car à la verité, la vertu eſt cauſe de l'accord & vnion, comme l'affection contraire, qui eſt le vice, du diuorce & ſeparation. Ceci eſt aſſez monſtré par ce qui ſe fait au iour qu'on appelle de la reconciliation: par ce que lors eſt commandé de ietter le ſort ſur deux boucs, l'vn pour le Seigneur, & l'autre pour le bouc qui doit eſtre enuoié, qui eſtoiēt deux conſiderations, l'vne pour le regard de Dieu, & l'autre pour le regard de la creature. Celui donques qui

Le ſeruice de Dieu meilleur que toutes les plus grā des choſes du monde.

Les vrais ſeruiteurs de Dieu ſont l'heritage & portion d'icelui.

Li le xvi. cha. du Leuitique.

adore le createur, s'aquerra l'heritage d'honneur, mais s'il adore la creature, sera banni & chassé des lieux sacrez, tombant en des lieux inaccessibles, profanes, & abysmes. Or Moyse vse d'vne si grande familiarité auec Dieu, qu'il a accoutumé, s'estant totalement confié en lui, d'vser de paroles & sentences plus grandes & fortes, que ne peuuent porter nos oreilles : d'autant qu'il ne fait pas seulement Dieu heritier, mais (qui est la chose la plus etrange du mõde) le fait aussi l'heritage des autres, par ce qu'il ne voulut distribuer à la lignée entiere, qui s'estoit humblement retirée par deuers lui, des possessions & terres au païs de promission, comme aux autres, mais lui fit vn tresbeau present de l'estat de sacrificateur, qui n'est pas vne possession terrestre, ains celeste: Car la lignée de Leui, dit-il, n'aura point de part & d'heritage auec les enfans d'Israël, d'autant que le Seigneur est leur heritage. La sainte escriture aussi chante de la personne de Dieu, en cette sorte : Ie suis la part de ton heritage: par ce que, veritablement l'esprit, qui a esté totalement purifié & a renoncé à toutes les creatures, ne reconnoit qu'vn Dieu eternel, auquel il s'est addressé, & dont il a esté receu & accuilli. Car à qui est-il loisible de dire: Cetui-là est en mon endroit seul Dieu, sinon au personnage qui n'embrasse rien des choses basses? Cette façon de faire est Leuitique: d'autant que ces mots (celui-là est en mon endroit) valent autant comme si on disoit: les autres choses sont honorées des autres personnes, mais en mon seul endroit, le treshaut & le tresbon createur est honoré. On dit qu'autre-fois vn de nos ancestres, estant deuenu forcené de l'amour de sapience, cõme d'vne fort belle femme, pour la grande beauté qui est en elle, & voiãt le grand appareil d'vne pompe & montre magnifique, se tourna vers aucuns de ses familiers, & leur dit : Voiez de combien de choses ie n'ai point faute: & neant-moins il n'auoit que sur lui ses habillemens necessaires, à fin qu'il ne semble point que lui estant enflé de la grandeur de ses richesses (comme il auient à vne infinité d'autres) se fut par cette maniere de parler enorguilli contre Dieu : ce que le Legislateur Moyse dit, ceus sçauoir qui ne demandent point à s'enrichir des choses creées & mortelles, lesquelles ils doiuent abandonner pour la familiarité qu'ils ont auec Dieu eternel, l'estimant estre la seule richesse & le but de la parfaite felicité. Que les Rois donques & Empereurs ne se glorifient plus : les vns de ce qu'ils ont subiugué & conquis vne ville ou vn pays, ou vne nation, ni les autres de ce qu'ils ont reduit en leur puissance tous les endroits de la terre iusques aux bouts d'icelle, toutes les nations tant Grecques que Barbares, toutes les riuieres, & les infinies & grandes mers : car quand auec cela ils auroient conquis la haute nature (ce qui n'est à dire) laquelle le createur, entre toutes les autres choses, a fait franche & libre, si est-ce qu'ils seroient gens simples & priuez à comparaison des grands Rois, qui ont eu en leur lot Dieu : Car d'autant que celui qui possede quelque chose est plus excellent que ce qui est possedé de lui : & d'autant que l'ouurier est plus excellent que son ouurage, d'autant aussi ceux là approchent plus de la maiesté Royale. Aucuns donques ne regardans qu'à l'indigence & abondance exterieure, & ne pouuants croire qu'vn pauure soit riche, ont pensé que ceux qui disoient que toutes les choses estoient à l'homme de bien,

Il entend le Ciel.

tenoient

tenoient vne opinion etrange: mais Moyse a en si grande reputation & estime la sapience, qu'il maintient que tout le monde n'est suffisant pour lui estre heritage, & qu'il faut que le gouuerneur de l'vniuers y soit compris. Ces opinions ne sont opinions de gens qui branlent ça & là, ains des hommes asseurez par vne ferme foi: car aucuns se masquans maintenant de la pieté, calomnient ce propos, comme estant bien aisé à le dire, & soutiennent que le propos n'est ni saint, ni seur à dire, que Dieu est l'heritage de l'homme: ausquels ie diroi volontiers: vous ne venez pas à considerer & contempler les choses d'vne naïfue affection, mais d'vne contre-faite, fause & bastarde. Il vous semble que quand on dit que Dieu est l'heritage des gens de bien, que c'est autant à dire, comme, cette vigne, ce plant d'oliuiers, & ainsi des autres, est l'heritage de cettui, ou de celui là, & ne considerez pas qu'on appelle l'art du peintre, l'heritage du peintre, & generalement tout art l'heritage de l'ouurier, non qu'il soit vne possession terrestre, mais vn don celeste: car combien que ces arts ne soient maitrisez de nous, & sous nostre puissance, toute-fois ils font profit à ceux qui les ont: de sorte que vous autres calomniateurs deuez entẽdre, que celui qui est vraiement, est appellé heritage, non qu'il soit vne possession semblable à celles, dõt nous auons parlé, mais par ce qu'il est auteur des grands & proffitables biens, qui auiennent aux personnes qui lui font seruice & honneur. *C'est à dire Dieu.* Passons maintenant, apres que nous auons dit ce qui se deuoit dire du premier planteur, & de la premiere plante, suiuant l'ordre, aux disciplines qui lui ressemblent. Incontinent donques nous viendra au deuant le sage Abraham, lequel on dit auoir planté le verger au païs du iurement, & auoir inuoqué le nom du Seigneur Dieu eternel. La proprieté des plantes n'est pas illec declaree, mais seulement la grandeur du lieu. Ceux qui ont coutume de rechercher telles choses, disent, que tout ce qui est en la possession de Dieu a esté ici diligemment descrit: à sçauoir l'arbre, le lieu, & le fruit de l'arbre: que l'arbre est vn champ non semblable aux plantes, qui viennent sur la terre, mais est enraciné en l'ame de l'homme, qui est en la grace de Dieu: que le lieu, est le puis du jurement, & le fruit, le nom du Seigneur, pour lequel on prend Dieu eternel. Or il faut bailler à chacune de ces choses là sa raison & proportion. Le champ donques aiant cent coudées en longueur & autant en largeur, s'il est multiplié selon la nature du quadrangle, fera vn nõbre de dix mille coudées solides, lequel est la fin, le plus grand, & le plus parfait des autres, qui croissent depuis l'vnite: de sorte que l'vnité est le commencement des nombres, & dix mille, qui prouient de la premiere composition, la fin. *L'vnité est le commencement des nõbres, & dix mille la fin.* Pour cette raison aucuns ont bien à propos comparé l'vnité aux barrieres dont partent les cheuaux, & le dix mille à la bute, ou au bout de la carriere, & tous les autres nombres du milieu à ceux qui combatent à la course: d'autant qu'ils commencent à courir depuis l'vnité, comme depuis la barriere, & en fin s'arrestent au dix mille: de là aussi est venu, qu'autres dient par ceci estre signifié, que Dieu est le commencemẽt, & la fin de toutes choses: qui est vn enseignement lequel bastit la pieté & amour de Dieu dedans l'ame, & produit vn tresbeau & tresnourrissant fruit, à sçauoir la sainteté. Le lieu fort propre & commode à cette plante, c'est le puis, qu'on appelle jurement, dedãs lequel on dit qu'on n'a point trouué d'eau: car les enfans d'Israël, dit l'escritu- *Le puis de jurement.*

re,estãs venus par deuers lui,lui ont fait rapport du puis qu'ils auoient foüi, & ont dit,nous n'auons point trouué d'eau,& l'a appellé Iurement.Considerons que signifie cela.Ceux qui recherchent la nature des choses,& s'enquierẽt soigneusemẽt de chacune à part,font le semblable que ceux qui creusent les puis, d'autant qu'ils cherchent les fontaines qui sont cachées: tous les deux desirent de trouuer le bruuage,mais les vns cherchent celui, qui de son naturel nourrit le corps,& les autres celui qui nourrit l'ame.Comme dõques aucuns fouillans & entamans les puis,ne treuuent pas le plus souuent l'eau qu'ils cherchẽt, aussi ceux qui se mettent bien auant dedans les sciences,& se pourmenent fort long temps dedans le parc d'icelles,ne peuuent atteindre au bout. Certainement on dit que les sçauans personnages blasment leur trop grande ignorance, d'autant qu'ils connoissent seulement combien ils sont loing de la

Socrates. verité. Le bruit est qu'autre-fois vn de nos ancestres, qui estoit en admiration pour la sagesse qui se trouuoit en sa personne,dit qu'à bonne raison on s'esmerueilloit de lui, d'autant qu'il sçauoit seulement qu'il ne sçauoit rien. Choisi quelqu'art que tu voudras,soit grand, ou petit, & vn personnage bien entendu & excellent en icelui: puis regarde si les regles & preceptes de l'art conuiennent & se rapportent aux œuures de l'ouurier:apres que tu auras tout bien consideré,tu y trouueras vne grande difference, estant presque impossible que l'artisan soit parfait en quelqu'art que ce soit: par ce que l'art est comme vne fontaine vndoiante,qui iette à bouillons toutes sortes de preceptes : à raison dequoi il a esté fort proprement nommé le Iurement, qui est le signe tresferme & stable de la foi,laquelle emporte quand & quand elle tesmoignage de Dieu : car puis-que celui qui iure, appelle Dieu en tesmoin des choses douteuses,il est certain qu'il ne se trouuera rien, que nous puissions plus seurement affermer & iurer,que ce point,qui est, que l'artisan ne peut trouuer le bout de pas vn art. Nous en pouuons presque dire autant de toutes les autres puissances,qui sont à l'entour de nous : par ce que tout ainsi qu'on dit, qu'on n'a point trouué d'eau au puis, dont nous auons parlé, aussi on pourroit dire que la veüe n'est point aux ïeux,ni l'ouïe aux oreilles, ni l'odorement aux narines,ni generalement le sens en tous les organes,& instrumẽs des sens,ni semblablement en l'entendement la connoissance & intelligence:car comment se pourroit-il faire que la veüe,l'ouïe,l'entendement fussent abusez, & que nous vissions mal,nous ouïssions mal, nous comprinsions mal,si dedans iceux les apprehensions des choses estoient stables & fermes ? Il faut donques qu'elles soient asseurées & fortifiées par le createur.Nous auons assez parlé du lieu, auquel l'arbre florit.Parlons maintenant de son fruit,lequel se donne à connoitre par ce qui s'ensuit.Car il a inuoqué ce nom: *Seigneur Dieu eternel.* Ces mots susdits declarent les puissances de celui,qui est,d'autãt que ce mot de Seigneur montre celle par laquelle il commande : Et ce mot de Dieu, celle par laquelle il fait bien aux creatures:à raison dequoi le tressaint Moyse en tout son traicté de la creation du monde vse du nom de Dieu,d'autant que ce nom conuenoit bien à la puissance,par laquelle le createur a creé & embelli ses creatures:en ce donques qu'il est Seigneur,il peult deux choses,faire du bien, & faire du mal, rendant à vn chacun selon ce qu'il a fait:& en ce qu'il est bien-faicteur il veult

Il est impossible de paruenir à la perfectiõ d'vn art.

Iurement duquel il est loisible d'vser.

Le fruit de l'arbre, sõt les graces de Dieu.

Que signifiet le mot de Dieu & le mot de Seign.

seulement

seulement l'autre,qui est de faire bien:Or le plusgrand bien,qui pourroit auenir à l'ame,c'est de ne douter point de toutes les deux puissances du Roi, mais oster & jetter toute crainte,qui prouient de la puissance Roialle, & faire reuiure en soi l'esperance & confiance, qu'ell' a en la bonté & liberalité de Dieu, dõt elle espere jouir auec le temps. Au surplus ces mots, *Dieu eternel*,valent autãt comme si on disoit,il fait bien non pour quelque tẽps,mais tousiours& cõtinuellemẽt,c'est lui qui fait du biẽ sanscesse:c'est lui qui sans intermissiõ amassant ses dõs les vnssur les autres les dõne par monceaux:c'est lui qui renouuelle ses graces, qui s'entre-tiennẽt les vnes aux autres,les liant & joignãt ensemble:c'est lui qui ne laisse escouler pas vn tẽps,sãs biẽ faire:c'est lui,qui est le Seigneur,& qui peult nuire. Ceci a esté requis par le bõ chãpiõ Iacob sur la fin de ses saintes prieres, par ce qu'il dit quelq̃ part. *Et le Seigneur me sera pour* Dieu:cõme s'il disoit. Il n'vsera plus en mon endroit de la souueraine puissance,qu'a le maitre sur son valet,mais me montrera sa puissance bien-faisante, propice, & salutaire,ostant celle crainte que donne le maitre à son seruiteur, & montrant à l'ame,à laquelle il veut bien,sa bonne affection & amitié. Qui est l'ame,qui peult penser ceci,que le Seigneur & gouuerneur de l'vniuers, lequel ne change aucunement sa nature,mais demeure tousiours en vn mesme estat,soit continuellement bon,& tousiours bien-faisant? Certainement il est auteur de tous les biens parfaits,qui auiennent en grande abondance, & continuellemẽt aux heureuses personnes:or c'est vn tresgrand rampart pour la tranquillité & seureté d'esprit,de mettre sa confiance en vnRoi,lequel ne s'esleue point,estãt enflé de la grandeur de sa puissance, contre ses suiets, pour les tourmenter, mais aime mieux par vne humanité & douceur soulager leur indigẽce,& les secourir de ses biens. Ce que donques nous auions promis a esté presque mõtré:que l'arbre est ici pris pour Dieu,qui est auteur de toutes les choses,& que son lieu ne se peut trouuer parfait en pas vne creature:qu'il y paroist neãtmoins quelque-fois par la grace,& que le fruit sont ses graces eternelles, lesquelles incessamment & sans fin tombent comme pluie. Voila comment le sage, ensuiuant l'art du premier & tresgrand planteur,montre l'agriculture. Or la sainte escriture veut aussi que ceux,qui ne sont parfaits,mais sont encores apprentifs, s'exercent en l'agriculture:car elle dit ainsi: *Quand vous serez arriuez en la terre, que le Seigneur Dieu vous donne,& aurez planté tout arbre fruitier, vous osterez l'immondicité,à sçauoir le fruit d'icelui arbre,lequel sera immonde trois ans entiers, & ne sera point mangé: mais à la quatriesme année sera sainct, & sera l'année du Seigneur, & à la cinquiesme année mangez le hardiment:par ce que tout ce qui en prouiendra vous profitera: ie suis le Seigneur votre* Dieu. Il est donques impossible de planter les arbres fruitiers, dont les fruits sont bons à manger, auant qu'on soit arriué en la region, qui a esté donnee deDieu,d'autant qu'il dit:Quand vous serez entrez en la terre,& aurez planté tout arbre portãt fruit bon à manger:tellemẽt que tant que nous demeurerons dehors, nous ne pourrons cultiuer & labourer ces arbres là:& nõ sans cause:car quand l'esprit ne marche point par le chemin de sapiẽce,ains estant detourné,se fouruoie, il s'adonne seulemẽt aux arbres sauuages, qui sont ou steriles,ne rapportans aucun fruit,ou s'ils en rapportent,il n'est pas bon à manger:mais quand,estant entré au chemin de prudence, il monte aux

Dieu eternel.

Dieu continuellement bon & tousiours bien-faisant.

Le grand bien que c'est de mettre sa fiance en Dieu.

Il est enioint d'emonder l'arbre.

L'esprit qui ne tiẽt le chemin de sapiẽce, se fouruoie

Les fruits de l'esprit

beaux enseignemens d'icelle,& commence à courir par iceux : alors il cultiue les arbres fruitiers, qui rapportent des fruits bons à manger, au lieu de sauuages,qui sons tranquillité d'esprit au lieu de perturbation , science au lieu d'ignorance,bien au lieu de mal.Et par ce que celui,qui ne fait que d'estre introduit à la vertu,est bien loin de la fin,à bône raison il lui est enjoint, apres qu'il aura planté l'arbre,de couper l'immondicité. Mais voions que veult dire cela. Les deuoirs qui sont au milieu, ont vne mesme raison ,& sont semblables aux arbres fruitiers:par ce que tous deux portent fruits fort profitables,les vns aux corps,& les autres aux ames:mais il y a beaucoup de choses mauuaises qui pullulent & sur-naissent aux deuoirs metoiens, qu'il faut necessairement couper, à fin qu'elles ne gastent point les meilleures.Ne pourrions nous dire que la restitution de ce qui a esté baillé en garde est vn arbre fruitier de l'ame ? Cest arbre toute-fois a besoin d'estre emondé, & merite bien qu'on y prenne garde.

Ordonnãce touchant ce qui est baillé en garde.

Comment le fault-il emonder ? En cette sorte.Si tu as pris quelque chose en garde d'vn hôme sobre, ne lui ren point quand il est yure ou prodigue,ou furieux:car s'il le reçoit lors,il ne s'en pourra aider: Ne le ren point semblablement aux deteurs, ni aux seruiteurs , quand les vsuriers , & les maitres les espient:par ce que ce seroit trahison,nô pas restitutiô.Ne garde point aussi la foi és choses de peu de valeur,pour en apres prêdre de plus grãdes.Les pescheurs qui iettẽt de petits apasts dedãs l'eau pour accrocher les gros poissons, ne sont point blasmez,d'autant qu'ils disent qu'ils font cela pour la prouision du marché , & pour fournir tous les jours abondance de viures aux hommes : mais il ne faut pas que la personne rẽde ce qu'on lui a baillé en garde,qui est de petite valeur,comme vn apast, pour pescher quelque grand proffit , presentant bien de ses mains peu de cas , mais abusant en son esprit , celui qui s'est fié en lui,de plusieurs & grandes choses: si donques tu retranches du depost,comme d'vn arbre,ce qui est vilain & immonde:les dommages , les embusches & surprises , les actes qui sont hors de temps & saison, & toute autre chose semblable,tu rẽdras doux & amoureux ce,qui fust deuenu sauuage & reuesche. Au-

Comment il faut tailler & emonder l'arbre d'amitié.

tant en faut il faire à l'arbre d'amitié: car il faut tailler & couper, pour la garde de ce qui est meilleur,les rejettons,qui sont les ensorcelemens & enchantemẽs dont vsent les paillardes,enuers leurs amoureux,les tromperies dont vsent les flateurs qui mangent à notre table. Nous voions que les paillardes qui gagnẽt leur vie à la beauté de leur corps,acolent & embrassent leurs amoureux, comme s'elles les aimoiẽt bien fort,& neant-moins n'aimẽt qu'elles mesmes , & nô leurs amoureux,ne faisans que chacun iour baailler aux presens: nous voions pareillement que les flateurs,combien qu'ils gardent quelque-fois dedãs leurs cueurs vne rancune indicible, toute-fois d'autant qu'ils aiment la friandise &

L'arbre de sapience non côtrefaite.

gourmandise,caressent ceux qui fournissent des viandes à leurs desordonnez appetits:mais l'arbre de la sapience non contre-faite,aiant secoüe & despouillé toutes ces choses-là,rapportera à ceux qui en vserôt,vn fruit tresutile,à sçauoir vne bonne & loiale foi,laquelle ne pourra estre corrumpuë par quelque don & present que ce soit : par ce qu'elle ne se propose autre chose sinon de vouloir bien à son ami,pour l'amour de lui seulement,& non d'autre: au contraire les paillardes & flateurs ne regardẽt qu'à leur profit particulier: les pail-

lardes

lardes en tirant tousiours quelque bien de leurs amoureux, & les flateurs, de ceux qui se laissent flater d'eux : parquoi il faut couper de l'arbre d'amitié ces feintises & trõperies, cõme pestes dommageables, qui surnaissent. Les sacrifices aussi & les ceremonies qu'on y garde, sont tresbelles plãtes, mais il s'y engẽdre souuent vn mal, à sçauoir la superstition, lequel il faut couper auparauãt qu'il se fortifie: car il y en a plusieurs, qui pensent que la pieté consiste à sacrifier force bœufs, ne se soucians point de desrober, de renier ce qu'on leur a baillé en garde, renier leurs debtes, de piller, de prendre de tous costez, pourueu qu'ils en distribuent vne partie aux autels: estimans, tout mechans qu'ils sont, que la peine de leurs pechez leur est remise & pardonnee. Mais ie leur voudroi bien dire ce mot: Messieurs, soiez asseurez que le cõsistoire de Dieu ne se laisse point corrõpre par dons, & faut que vous entendiez, qu'à tous ceux qui ont vne cõscience mauuaise, quand tous les iours ils ameneroient à l'autel cent bœufs, & les sacrifieroient, Dieu leur tourne le dos: au contraire quand les gents de bien n'en sacrifieroient pas vn, Dieu neantmoins ne laisseroit pas de les receuoir & accueillir: par ce que Dieu se resiouit des autels sans feu, à l'entour desquels les vertus sont assemblees, non pas des autres où on allume de grands feuz pour bruler les desplaisantes offrandes des profanes & meschans, lesquelles ne font que ramenteuoir à Dieu les fautes & pechez qu'on a cõmis. A ce propos Moyse dit en vn certain lieu: le sacrifice ramenteuant le peché. Parquoi il faut emonder & couper toutes ces choses qui sont cause d'vn grand dommage, suiuant la parole de Dieu, laquelle cõmande d'oster toute l'immondicité du bois qui est planté, portant fruit bon à manger: mais nous sommes si grossiers, que combien qu'on nous enseigne ce qu'il faut faire, toute-fois nous ne le pouuõs apprẽdre: ce que neantmoins sauẽt biẽ faire ceux qui d'vn bon naturel appreignẽt d'eux mesmes, espluchans le biẽ d'auec le mal, qui y est enuelopé, comme le vaillant Iacob, surnommé Champion : car celui-là a despouillé la verge de sa tenue pellure, aiant osté tout à l'entour le verd, à fin qu'estant totalement raclée la bigarreure noire & obscure, qui est au milieu, non artificielle, ains naturelle, le blanc frere du noir apparust: a raison dequoi a esté arresté par loi ordonnee sur la Lepre, que celui qui n'est point teint de couleurs bigarrées, mais est taché de taches blanches par tout le corps depuis la teste iusques au bout des pieds, est net: à fin que selon la similitude du corps, aiãs despouillé finesse, feintise, double courage, nous receuions vne couleur simple & certaine de verité. Dire donques qu'il faut emonder l'arbre, cela a vne raison fondée en la verité, mais il n'est pas si asseuré pour le regard du fruit: par ce que le iardinier n'emonde pas la figue, où le raisin, ni generalement aucun fruit, & toute-fois il dit: Le fruit de cet-arbre sera trois ans immonde: vous n'en mangerez point, cõme s'il auoit accoutumé d'estre tousiours purgé & nettoié. Pour accorder ceci il faut dire, que cette maniere de parler est du nombre de celles qui ont vn sens caché, d'autant qu'elle ne s'accorde pas bien, ainsi qu'elle est couchée. Or elle se peult prendre en deux sortes. La premiere est telle : *Le fruit de l'arbre de trois ans sera* : puis on lira à part, *Non emondable* : & incontinent apres, *Ne sera point mangé*. L'autre sera : *Le fruit de cet arbre ne sera emondé par trois ans* : & puis on dira à part, *On n'en mangera point.*

La superstition est vn reietton superflu de la religiõ.

Aduertissemẽt pour ceux qui font de grans sacrifices ou aumosnes, & viuent iniquement.

Allegorie.

Par ainsi selon le premier sens on pourra dire que les trois ans se prennēt pour les trois parties du temps, qui sont le passé, le present, & le futur. Le fruit donques de la science sera, durera, & demeurera sain & entier en toutes les parties du temps, c'est à dire, il ne perira iamais, d'autant que la nature du bien est incorruptible : & le fruit non emondé ne sera mangé : d'autant que les nets, sains, & honnestes propos nourrissent l'ame, & font croitre l'entendement: mais les contraires ne la nourrissent point, ains engendrent maladie, & à la fin la mort. Selon l'autre sens on pourra dire. Tout ainsi qu'aux disputes des Dialecticiens ce mot, Indemonstrable, se prend en deux sortes, ou que mal aisément peut-il estre montré, pour la difficulté qui y est: ou qu'il est de soi si clair, qu'il n'a besoin de preuue d'ailleurs, & y adioute on foi pour l'apparence grande qui est en lui: aussi ce mot non emondé se peult prendre pour le fruit qui a besoin d'estre nettoié & purifié, ou bien pour celui qui de sa nature est tresnet & luisant : comme est le fruit de science, lequel est aux trois annees, c'est à dire, aux trois temps, & à jamais tresnet & tresreluisant, n'estant ombragé d'aucune chose dommageable, ni aiant affaire de bains & lauements, ou generalement d'aucune chose pour le nettoier : *mais à la quatriesme année*, dit-il, *tout le fruit sera saint, qui sera l'annee du Seigneur.* Il semble que le Prophete par son parler face grand cas en plusieurs endroits de ses loix, & principalement au discours de la creation du monde, du nombre quaternaire: par ce qu'il dit là, que cette sensuelle & pretieuse lumiere, laquelle se donne à connoitre quand & quand les autres choses, & le Soleil, & la Lune, qui l'engendrent, & la tressacree compagnie des astres, qui bornent la nuict, le iour, les mois, & annees par leurs presences & absences, & montrent la nature du nombre (qui est le plus grād bien qui eust peu auenir à l'ame) ont esté creez le quatriesme jour: maintenant aussi l'honnore il grandemēt, ne dediant point à Dieu en autre tēps le fruit des arbres, qu'à la quatriesme année, de leur plantement, ce qui a vne raison fort naturelle, & morale: car les racines de l'vniuers, dont est composé le monde, sont quatre, la terre, l'eau, l'air, & le feu: les saisons de l'annee sont en pareil nombre, l'hyuer, l'esté, & les metoiennes, qui sont le Printemps, & l'Automne. Il est aussi le plus ancien nombre des quadrangles, aiant les encoigneures droites, comme il appert par la figure Geometrique : ces angles representent notoirement la droite raison, laquelle est la viue & perpetuelle fontaine des vertus : au reste il est necessaire que les costez du quadrangle soient egaux. Or l'egualité est la mere de Iustice, qui est la princesse des vertus : par là est notoire que ce nombre, sans les autres choses, est le signe de l'egualité, de Iustice, & de toutes les vertus, le quatre est aussi apellé Tout, par ce qu'il cōtiēt par sa vertu & puissance tous les autres nōbres iusques au dix, & mesmes le dix : quant à l'vnité, qui est deuāt lui, il est assez notoire: quād aux autres qui sōt apres l'vnité, il est facile à voir par la supputatiō des nōbres: & si nous mettōs ensēble vn, deux, trois, quatre, nous trouuerōs ce dōt nous doutōs: d'autāt q̄ d'vn, & de quatre le cinq se fera, de deux & le quatre le six, & le sept de trois & de quatre : & selō la triple cōpositiō d'vn, de trois, & de quatre, le huit: & de rechef du deux, du trois, & du quatre, le neuf: mais le dix est fait de tous, d'autant qu'vn, deux, trois,

Indemōstrable pris en deux sortes.

Ce mot Grec apericathartos ou [illegible] donné mieux à entendre ceci en sa langue.

Excellence du nombre quaternaire.

Egualité, mere de Iustice.

Le quatre est appellé Tout.

Le quatre contiēt les autres nōbres iusques à dix

trois, quatre font le dix. Pour cette cause Moyse a dit qu'à la quatriesme année le fruit sera saint: car il a vne proportion egale, entiere, pleine, & (pour dire en vn mot) generale, à raison du dix qu'il engendre, lequel est la premiere borne & mete des nombres composez des vnitez; on dit aussi que le dix & le quatre, chacun en son endroit, est tout le nombre: le dix en effect, & le quatre en puissance.

Le dix & quatre cõtiennent tout nõbre.

Au surplus il est dit que le fruit de science n'est pas seulement saint, ains aussi loüable, & non sans raison: par ce que la vertu est chose sainte, mais encore plus la reconnoissance du bien qu'on reçoit: or ce n'est pas rendre graces à Dieu, comme pẽsent plusieurs, que de bastir des temples, faire des offrandes & sacrifices, d'autant que tout ce monde ne lui seroit tẽple suffisant pour y estre honoré, mais il y faut venir par loüanges & hymnes, non par ceux que chante simplemẽt la voix mortelle, mais que l'ame immortelle & trespure chante auec mesure & melodie.

Commẽt il faut rẽdre graces à Dieu.

A ce propos on raconte vne ancienne fable inuentée des sages, & depuis (comme ordinairement il auient) paruenuë successiuement de pere en fils à la posterité, n'aiant point passé outre nos oreilles conuoiteuses d'apprendre. Quand (dit-on) le createur eut acheué tout le monde, il demanda à vn certain prophete, s'il desiroit encore quelque creature de celles qui sont en l'eau, en la terre, ou en haut en l'air, ou tout au bout du ciel: Le prophete respondit, que toutes les choses estoient parfaites & accomplies, mais qu'il en souhaitoit encore vne autre, qui defailloit, à sçauoir la parole pour les loüer, laquelle ne loueroit pas tãt leurs excellences, qui nous semblẽt petites, & de nulle valeur, qu'elle les annõceroit: d'autãt que la narration des œuures de Dieu est vne tressuffisante loüange d'iceux, n'aians besoin d'aucune aide de dehors, pour les embellir, veu qu'ils ont pour leur loüãge la vraie verité. Apres que le createur du mõde eut oüi ce qui a esté dit, il loüa fort le prophete, & non long temps apres apparut la race des musiciens & chãtres, laquelle nasquit d'vne des puissances, qui estoit autour de lui, de la vierge Memoire, laquelle plusieurs personnes, detournans le nom, appellent Mnimosynin. Voilà la fable de nos ancestres, suiuãt laquelle nous disons qu'il n'i a point d'œuure plus propre à Dieu, que de bien faire, ni à la creature que de rendre graces, ne le pouuãt recõpẽser autremẽt: car si quelqu'vn, recõnoissant le biẽ, vouloit rẽdre vne autre chose, au lieu de ce qu'il a receu, il trouueroit qu'elle apartiẽt à celui, qui a fait tout, nõ pas à la creature, qui la presente. Puisque dõques nous auõs appris, qu'il n'y a qu'vn seul œuure, qui nous apartient, dont nous puissions honnorer Dieu, qui est de lui rẽdre graces, exerceons nous tous-iours en icelui tant par voix, que lettres honnestes, & ne nous lassons iamais à cõposer oraisons de loüanges, ou poëmes, à fin que tãt en vers, q̃ sans vers & aussi en toutes les deux sortes d'oraison, soit en parlãt, soit en chãtãt, nous adoriõs le createur du mõde, & le mõde: estãt le createur, cõme quelqu'vn a dit, tresbon, & le mõde de toutes choses creées la plus parfaite.

Question fabuleuse proposee de Dieu à vn prophete.

Vne seule chose souhaitable pour l'accomplissement du monde.

Μνημοσύνη

C'est le propre de Dieu de bienfaire, & de la creature, rendre graces.

Au reste apres qu'à la quatriesme année, & au quatriesme nõbre tout le fruit de l'année aura esté cõsacré, nous en aurõs la iouissance la cinquiesme année: par ce qu'il dit: *A la cinquiesme année mangez le fruit.* Aussi selon la loi de nature il faut que la creature aille apres le createur: encores se doit on biẽ esbahir, qu'on a le secõd lieu. Or il nous dedie le fruit de la cinquiesme année, d'autant que le cinq est

Permis à la cinquiéme année de mãger le fruit

Le cinq, nombre familier aux sens.

Les enfans de Lia representent les enfans de la vertu

Interpretation du nō de Iudas.

Issachar.

vn nombre familier au sens, lequel (s'il faut dire la verité) nourrit l'entendement : maniant ou par les ieux les qualitez des couleurs & figures, ou par les oreilles toutes sortes & proprietez de voix, ou par les narines les odeurs, ou par la bouche les saueurs, ou par la puissance, qui est esparse par tout le corps, qu'on a accoutumé d'appeller l'attouchement, les choses molles, qui obeissent, & les dures qui resistent, ou les choses polies & rudes. Ceci nous est facilement montré par les enfans de Lia, c'est à dire, de la vertu, non toutefois par tous, mais par le quatriesme & cinquiesme: car Moyse, parlant du quatriesme, dit qu'apres qu'il fut né, la mere demeura quelque temps sans enfanter, & fut appellé Iudas, qu'on interprete confession à Dieu, mais le cinquiesme fut nommé Issachar, qu'on interprete Loier : or si tost que l'ame l'eut enfanté, elle dit ce qui lui aduint: par ce qu'elle l'appella, dit-il, Issachar: qui vault autāt à dire comme Loier. Iudas donques, c'est à dire, l'entendement loüant & benissant Dieu, & s'exerceant incessamment aux chants de loüange pleins d'actions de grace: c'estoit veritablement le saint & loüable fruit, qui n'estoit pas produit des arbres de la terre, ains de la raisonnable & sage nature : pour cette cause on dit que la nature qui l'auoit enfanté, cessa d'enfāter, d'autāt qu'elle ne sçauoit de quel costé tourner, estāt ja paruenuë au terme & but de la perfectiō: car entre tous les beaux faits, qui furent iamais, il n'en a point esté produit de plus beau & plus parfait, que l'hymne & chant, qui est à la loüange du pere de l'vniuers. Or le cinquiesme fils de la cinquiesme année, dont nous recuillons le fruit, est semblable, d'autant que le laboureur reçoit certain loier des arbres, à la cinquiesme année, & le fruit de l'ame, c'est Issachar, qui estoit appellé loier à bonne raison, aiant esté produit apres le rēdant graces Iudas: par ce que c'est vn grand gain à celui qui reconnoit le plaisir qu'on lui fait que de rendre graces. Au reste les fruits des arbres appartiennent à ceux qui les possedent, mais le fruit de science & prudence, n'est point à l'homme, ains (comme dit Moyse) au grand & trespuissant gouuerneur: d'autant qu'apres ces mots, *le fruit d'icelui*, il met, *Ie suis votre Seigneur Dieu*: montrant euidemment par là, que Dieu seul est le Seigneur du fruit qui prouient de l'ame. A ceci s'accorde ce qui est dit par vn certain prophete : *Ton fruit est prouenu de moi*. Qui est le sage qui entendra ceci ? qui est l'homme prudent & auisé, qui le connoitra ? car il n'appartient pas à tous, mais seulement aux sages de sçauoir à qui est le fruit de l'esprit. Nous auons, selon notre pouuoir, parlé de l'agriculture tresancienne & tressacrée, de laquelle le createur a vsé en l'endroit du monde, plante tresfertile, & consequemment de l'autre, en laquelle, l'homme de bien s'exerce : & des quatre loiers, & des commandemens & ordonnances des loix, qui tendoient aux mesmes fins. Considerons maintenant l'art du vigneron, qui est vne espece d'agriculture, & en laquelle s'est exercé le iuste Noë. *Il est dit que Noë a commencé d'estre homme de labour, qu'il a planté la vigne, a beu du vin d'icelle, & en a esté enyuré*. Ce iuste donques acoutre & cultiue la plante d'yurongnerie fort dextremēt & sagemēt, laquelle les gēs despourueuz d'esprit & d'entēdemēt maniēt sans art & discretiō.

De l'yurognerie.

Pour cette cause il faut q̄ nous disiōs de l'yurognerie ce qu'il cōuient en dire: d'autant que par ce moien nous connoitrons incontinent la vertu & puissance

de la

de la plante, dont elle procede : vrai eſt que nous remettrons ce qu'en a dit Moyſe en autre temps, pour le mieux eſplucher : maintenant nous rechercherons ce qu'en ont penſé les autres. Car cette matiere a eſté non mediocrement eſtudiée & eſpluchée de pluſieurs Philoſophes. On demande ſi le ſage ſ'enyure. Il y a deux ſortes d'enyurement, l'vne quand on eſt plein de vin, l'autre quand on radote pour le vin qu'on a beu. Ceux qui manient cette queſtion, aucuns d'eux ont dit, que le ſage ne prendra point trop de vin, ni en perdra le ſens : d'autant que l'vn eſt peché, & l'autre eſt cauſe du peché, & les doit l'homme de bien tous deux fuir : les autres ont dit qu'il eſt loiſible au ſage de ſe remplir de vin, & qu'il n'en perd pour cela la raiſon : d'autant que la prudence qui eſt en lui, eſt ſuffiſante pour reſiſter à tout ce, qui taſcheroit à lui nuire, & peut abbatre la mutinerie, qui ſe trouueroit en l'ame : cette prudence, dont il eſt enuironné, eſt ſi forte & puiſſante, qu'elle eſteint les paſſions, quand bien elles ſeroient embraſées de la rage bruſlante d'amour, ou echauffées de beaucoup de vin bouillant, de ſorte que par ſon moien il deuient victorieux : car tout ainſi qu'entre les perſonnes qui ſe plongent au profond de la riuiere, ou de la mer, celles qui ne ſçauent nager, periſſent, mais les autres, qui entendent bien l'affaire, ſe ſauuent incontinent : auſſi la grande abondance de vin, noïant, comme vn torrent, l'ame ja toute appeſantie, quelquefois l'enfonce au fin fons d'ignorance, quelque-fois, eſtant ſouleuée du ſçauoir ſalutaire, ne lui peult faire mal. De ceux-ci les vns (ſelon mon aduis) ne conſiderans point le grand circuit du mal, auquel ils mettent le ſage, le font deſcendre comme les oiſeleurs les oiſeaux, du ciel, où il eſt, en la terre, à fin qu'ils l'enueloppent des meſmes miſeres, dont ils ſont detenuz : les autres, regardans à l'attrempance, ſont contrains de confeſſer, que celui, qui prend du vin plus qu'il ne lui faut, deuiendra impuiſſant, chancellera, & non ſeulement laiſſera aller ſes mains en bas de foibleſſe, comme les champions, qui ſont vaincuz, mais auſſi penchant le col, la teſte, ſ'agenouillant, & trainant ſon corps, en fin tombera. Le ſage, ſçachant biẽ ceci, ne voudra iamais venir de ſon bõ gré au combat de beuuerie exceſſiue, ſi ce n'eſt pour quelque grand bien, comme pour le ſalut de ſon pays, ou l'honneur de ſes pere & mere, ou ſeureté de ſes enfans, & de ſes treſproches parens, ou, pour dire en vn mot, pour quelque bon affaire particulier ou public : car il ne ſouffrira iamais que dedans lui entre vn venin mortel, ſi les occaſions ne le contraignent de ſortir de la vie, comme de ſon païs : d'autant que l'enyurement eſt vne poiſon, laquelle, encores qu'elle ne ſoit cauſe de la mort, ell' eſt neãtmoins cauſe d'vne manie & troublement d'eſprit. Mais pourquoi eſt-ce qu'on n'appellera point le troublement d'eſprit, Mort, veu que la principale & meilleure partie de nous, qui eſt l'entendement, perit ? Certes il me ſemble que, ſ'il failloit choiſir, ſans doute on choiſiroit pluſtoſt la ſeparatiõ de l'ame d'auec le corps, cõme vn mal leger, au lieu d'vn peſant, que la manie & troublement d'eſprit. Pour cette cauſe nos anceſtres ont appellé la vertu de l'operation ou action du vin Mainomenin, c'eſt à dire furieuſe, & les Bacchides, qui eſtoient eſpriſes d'icelui, Mainadas : par ce que le vin cauſe à ceux qui ſ'en rempliſſent outrageuſement vne rage & folie. Voilà le preambule de cette

Queſtion, ſi le ſage ſ'enyure.

Deux ſortes d'enyurement.

La grande force de prudence.

Impuiſſance prouenãt de trop prẽdre vin.

Le ſage ne viendra au combat de beuuerie, ſi ce n'eſt pour bonnes & ſaintes cauſes.

μαινόμενον.

μαινάδας.

prèſente conſideration.Paſſons maintenant au diſcours d'icelle. Il y a en ceci deux opinions: L'vne tient que le ſage ſe peult enyurer:l'autre ſouſtient fermement au contraire, qu'il ne ſ'enyura point. Commençons premierement à deduire les raiſons & argumens de ceux, qui tiennent la premiere opinion.

Nature des homonyme & ſynonymes

Pour à ce paruenir, il faut entendre, qu'entre les choſes il y en a qui ſont homonymes, & les autres ſynonymes: il eſt notoire que l'homonymie & ſynonymie ſont cõtraires:d'autant que l'homonymie c'eſt quand vn nom eſt baillé à pluſieurs ſujets, mais la ſynonymie n'eſt que d'vn ſujet: comme ce nom, chien:eſt totalement homonyme,d'autant que pluſieurs choſes diſſemblables ſont compriſes en ce nom,ſignifiées par lui:car la beſte terreſtre,qui abbaie,eſt chien:auſſi eſt la beſte marine,& l'aſtre celeſte,que les Poëtes appellent automnal,à cauſe qu'il paroit lors que l'automne commence, pour acheuer & faire meurir les fruits:on ſurnomme auſſi Ariſtippus & Diogenes, & infinis autres qui les ont ſuiuis,Philoſophes Cyniques. Il y a autres diuers noms, qui ne ſignifient qu'vne choſe,comme fleche,trait, dard,par ce que tout ce qui eſt dardé & tiré de la corde de l'arc,au but,eſt nommé par ces noms.Le ſemblable eſt de rame, auiron, gaſche, qui ſont inſtruments dont nous nous aidons en la nauigation,au lieu de voiles: car quand la nauire ne peult eſtre aidée des voiles:ou par ce qu'il n'i a point de vents qui ſoufflẽt,ou par ce que les vents ſont contraires,alors les forſaires, qui ſont aſſis aux bancs d'icelle,eſtendãts ces outils,comme des ailes aux deux coſtez,la font voltiger: au moien dequoi la nauire,eſtant enleuée en haut,ſemble pluſtoſt courir par les ondes, que les couper,tellement qu'à la fin,courant d'vne grand' viſteſſe, paruient au port de ſalut,où elle eſt aſſeurée. Dauantage ces noms baſton, baguette, quinette,ſont noms diuers, qui toute-fois ſignifient vne meſme choſe: comme battre, ſ'appuier fermement de peur de chanceller, & autres choſes.Nous n'auons pas dit ceci,à fin que nous fuſſions longs en paroles,mais à fin que nous entendiſſions plus clairement ce que nous cherchions.

ἄκρατον c'eſt à dire pur.

Nos anciens ont appellé Acraton,tãt le vin,que Methy,c'eſt à dire enyurement, dont ſouuent vſent les Poëtes.

μέθυ.

Or ſi ces noms ſynonymes, oinos,& Methyſma,& autres qui deſcendent d'eux, ſignifient vn meſme ſujet,il ſ'enſuiura que ces manieres de parler, plein de vin, & ſ'enyurer oinouſthai & methyein ne ſignifierõt qu'vne meſme choſe,cõbiẽ que ſoient diuers noms:d'autãt que tous les deux montrẽt vn exceſſif vſage de vin,lequel pour pluſieurs raiſons l'hõme de bien doit fuir. Par là appert q̃ celui qui ſera trẽpé de vin ſera yure, & qu'il ne ſe trouuera point plus mal de l'ẽyurement,que ſ'il auoit pris ſimplement du vin. Voilà vne ſentence, commẽt le ſage ſ'enyura, declarée.

οἶνος καὶ μέθυσμα.

οἰνοῦσθαι καὶ μεθύειν.

Les hõmes de maintenãt diſſemblables aux anciens.

La ſeconde eſt telle:les hommes de maintenãt, hors-mis vne petite partie,n'õt riẽ de ſẽblable auec les anciẽs, mais ſont diſcordans d'eux tãt en paroles,qu'en faits;car ils ont reduit la ſainte & puiſſãte parole en vne maladie incurable & ruine, & au lieu de l'ẽtretenir en vne bõne,pleine, & forte diſpoſitiõ,l'ont aneãtie,la faiſãt deuenir, elle qui eſtoit maſſiue,ſolide,& nerueuſe,cõme quelqu'vn a dit, enflée & bouffie cõtre ſa nature de mauuaiſes humeurs, en l'eſlant ſeulemẽt d'vne vaine bourſouffleure: tellemẽt qu'elle, par faute de vertu ſuffiſãte,ſe rõpt, principalemẽt eſtãt fort tẽduë:les œuures auſſi, où il falloit prendre garde, les ont,par maniere de dire,fait deuenir de maſles femelles,

femelles,de belles laides,de sorte que peu de gens suiuẽt tant en paroles,qu'en faits,l'antiquité.Les poëtes donques,les historiens, & tous ceux, qui faisoient profession de la musique au temps passé,estoient en reputation & florissoient, non par ce qu'ils donnoient du plaisir aux oreilles par des rythmes & chans de musique,mais par ce que, s'il se trouuoit quelque chose dedans l'esprit,qui fust ébranlee ou rompuë, ils le remettoient,& ce qui estoit cõsonant & accordant, l'adaptoient aux mysteres de la nature & vertu: au contraire en ce temps ci on ne voit que cuisiniers, rotisseurs,teinturiers,parfumeurs,lesquels ne font qu'enclorre & enueloper le sens de quelque nouuelle couleur,ou figure, ou odeur,ou saueur,pour puis apres saccager le chef,qui est la raison.Mais pourquoi est-ce que ie recite tout ceci? Afin que ie montre que les gens de maintenant n'vsent pas du vin comme les anciens : par ce que maintenant les personnes boiuent coup sur coup, & sans reprendre l'aleine, iusques à ce que le corps & l'esprit n'en peuuent plus, commandans tout joieux aux sommeliers de leur verser à boire:que si on tarde trop,ils se courroucent, d'autant (comme ils disent) qu'on laisse refroidir le breuuage chauld : en ce faisant ils representent aux assistans le troublement d'esprit & forcenement,dont fait mention Homere, qui est le combat des yurognes,auquel ils s'entre-donnent debeaux & grands coups, se mangeans les vns les autres les oreilles, le nez, les bous des doits, & autres parties du corps, qu'ils peuuent trouuer. Voilà les beaux loiers de cette nouuelle, & depuis vn peu florissante recreation : tout le contraire est de l'ancienne & vieille : d'autant que les anciens commençoient à faire leurs bonnes œuures aux sacrifices,estimans que l'issuë en seroit bonne: & combien que le temps quelque-fois requist qu'ils fissent premierement leurs affaires,toute-fois ils faisoient leurs prieres & sacrifices auparauant,estimãs estre le meilleur d'attendre & differer vn petit:aussi la hastiueté & soudaineté inconsiderée est dommageable,mais le retardemẽt apporte, auec vne bõne esperance, proffit. Sachans donques bien, que l'vsage du vin a besoin d'vn grand soin, ils n'en prenoiẽt pas tous iours, n'i beaucoup,mais honnestement, & en tẽps oportũ: car apres qu'ils auoiẽt fait leurs prieres & sacrifices, s'estans recõciliez à Dieu,& aians nettoié leurs corps & leurs ames:les corps des bains, & les ames des ruisseaux des loix, qu'ils mettoient en leurs esprits,ioieux & gaillards se tournoient à vne maniere de vie escharce & attrempée, ne retournans le plus souuent à la maison,mais demeurans aux temples,dedans lesquels ils auoient sacrifié:afin qu'en leur souuenant des sacrifices,& portant honneur & reuerence au lieu, ils fissent veritablement vn banquet sacré,ne pechans ni en parole,ni en faits: dont vient (à ce qu'on dit) ce mot Methyein, par ce que c'estoit la coutume des anciens de boire apres auoir sacrifié. A qui dõques sera plus propre l'vsage du vin, qu'aux gens de bien,ausquels appartient l'vsage des sacrifices, qui se font deuant boire? car le sacrifice de l'homme mechant n'est point sacrifice, ores que sans discontinuation il presente tous les iours dix mille boeufs: d'autant que la principale hostie, qui est dedans lui,à sçauoir l'ame,est souillée & gastée: Or il n'est pas licite que ce qui est gasté touche l'autel. Voilà la seconde raison pour montrer que Metyein, c'est à dire, boire du vin,n'est point chose estrange de l'homme de bien. Il y en a vne autre troisies-

La musique du tẽps iadis.

On n'vse pas maintenant du vin,cõme on faisoit le tẽps passé.

On vsoit de vin apres les sacrifices.

μεθύειν. μετὰ θύειν.

μεθύειν.

μέθη.

me qui se trouuera probable selon vn autre sens, qui est tel: Aucuns estiment qu'on n'a pas donné ce nom de Methy au vin, par ce qu'on beuuoit apres les sacrifices acomplis, mais par ce que le vin est cause du relasche & soulas de l'ame: vrai est que l'esprit de ceux, qui ne sont point sages, se lasche à plus grande licẽce & liberté de pecher, mais celui des sages se lache à la trãquillité, resiouissance, gaieté, & joieuseté: d'autant que le sage, aiant beu du vin, est plus doux & gracieux, que quãd il n'en a point beu: de sorte que nous ne faudrons point de dire que le sage beura du vin. Il fault aussi que nous disiõs ceci, que l'hõme de bien n'a point acoutumé, à cause de la vertu & sagesse, qui est en lui, d'estre triste, rude, & reuesche, aiant le cueur serré d'vn remors de conscience, & fascherie: mais est tous-iours gai, paisible, plein de joie & liesse: dont auient que quelque-fois il gosse auec vne grace, & donne de petits brocards, accordant toute-fois son jeu & risée auec vne grauité honneste, & à l'exẽple des joueurs de harpe lesquels meslans les tons contraires de la harpe bien accordee l'vn parmi l'autre en fait vn bon accord. Certainement selon le tressaint Moyse, la fin de sapience c'est jeu & ris, non celui, auquel, les enfans depourueuz de prudence, s'amusent, mais l'autre que les vieux & chenuz de bon conseil, non d'âge, pratiquent. Ne vois tu pas qu'il dit, que celui, qui de lui-mesmes, & sans aide de personne a puisé la science, en laquelle il s'exerce, n'est pas participant du ris, mais que lui-mesmes est le ris? C'est Isaac, qui est interpreté ris, lequel se resiouit auec Patience & Souffrance pleine de bonne Esperance, que les Hebreux appellent Rebecca: or il n'est pas licite à l'homme priué & simple de voir ce diuin jeu, ains seulement au Roi, auec lequel la sapience a demeuré long temps, encore quelle n'i ait habité tous-iours: ce Roi est appellé Abimelech, lequel regardant par la fenestre, de l'œil clair & ouuert de l'esprit, a veu Isaac joüant auec sa femme: Car quel affaire peult auoir l'homme de bien & sage, sinon de se joüer, se resiouir, prendre ses esbats auec la Patience & Attente des choses belles & honnestes? Par là appert que le sage vsera de vin, pouuant beaucoup le vin aux bonnes mœurs, & apportant auec proffit, relache: d'autãt qu'il augmente & fortifie le naturel d'vn chacun, soit bon ou mauuais, comme font beaucoup d'autres choses: car l'argẽt est cause de bien, à l'homme de bien, mais au meschãt est cause (comme quelqu'vn a dit) de mal: l'honneur semblablement fait fort paroitre le vice du fol, comme il rend fort claire la vertu de l'homme iuste: aussi le vin qu'on prend rend celui qui obeit à ses passions plus prompt à les suiure: comme l'autre, qui se comporte modestement plus benin & gracieux. Qui est celui qui ne sache bien que quãd de deux contraires il y en a vn qui s'adonne à plusieurs choses, que l'autre aussi necessairement s'y adonnera? comme estans le blanc & le noir contraires, si le blanc conuient aux choses bonnes & mauuaises, aussi fera le noir: de mesme, estans la sobrieté & yurognerie contraires, si (comme ont dit nos anciens) les bons & mauuais sont participans de sobrieté, il s'ensuiura que l'yurognerie conuiendra à tous les deux, tellement que l'homme de bien s'enyurera sans faire tort à la vertu? S'il falloit ici vser, comme en iugemẽt, non seulement de preuues artificielles & literales, mais aussi de preuues de tesmoins, nous produirions en tesmoignage beaucoup d'excellens medecins & philosophes, qui confirment notre dire non

Le sage aiãt beu du vin deuiẽt ioieux & doux: le fol & mal a pris en abuse.

μέθησθῆναι.

Le sage se resiouit auec Patiẽce & Esperance.

Rebecca signifie Esperance.

L'argẽt & le vin, choses indifferentes.

Les mots Grecs ont meilleure grace en leur lãgue.

nõ seulemẽt par leurs paroles,mais aussi par leurs escrits:par ce qu'ils nous ont laissé vne infinité de liures, qui sont intitulez de l'yurognerie,dedans lesquels ils parlent seulement du simple vin,ne touchans point à cette yurognerie, qui fait perdre le sens & l'entendement, mais la laissant en arriere:de sorte que par leur confession appert, que boire du vin, c'estoit s'enyurer: & que le sage ne fait point de mal de boire tout sõ soul, pourueu que le tẽps s'y offre:au moien dequoi nous ne sçaurions faillir de dire que le sage s'enyura. Or par ce que nul ne peult estre declairé vaincueur,s'il n'a quelque aduersaire, contre lequel il combate,d'autant que s'il combatoit contre lui-mesmes, il sembleroit qu'il combatist contre son ombre, il fault mettre en auant les raisons de ceux qui soutiennent le contraire, afin que le iugement en soit tresiuste, & que l'autre partie ne soit,sans estre ouië,condamnée.La premiere & la plus forte,c'est que personne ne veult dire son secret à vn yurogne:il s'ensuit donques que l'hõme sage ne s'enyure point. Mais auparauant que de raconter toutes les raisons par ordre,il vault mieux respõdre particuliere mẽt à chacune,afin que nous ne semblions ennuieux en notre long langage. Quelqu'vn au contraire dira que par cette raisõ le sage ne sera jamais melãcholicque & furieux,qu'il ne dormira point,& qu'il ne mourra point:celui à qui n'auient rien de tout cela,certainement est sans ame, ou diuin, d'autant qu'il ne tient rien de l'homme: tellemẽt que si quelqu'vn se veult seruir de cette raison, il la pourra aussi biẽ accõmoder au furieux, ou à celui qui dort,ou à celui qui est mort,comme à l'autre, qui est yure:car il n'y a personne qui vueille dire son secret ou à vn homme furieux,ou à vn homme endormi,ou à vn homme mort:mais trop bien à l'hõme sage: le sage donques n'est point furieux,ne dort point, ni ne meurt.

μεθύειν, τὸ οἰνοῦσθαι.



LE PREMIER LIVRE DE Philon Iuif, de la vie de Moyse, & auquel est traitté de la Theologie & Prophetie.

IA'I deliberé de mettre par escrit la vie de Moyse, lequel a esté selon l'aduis d'aucuns, le legislateur des Iuifz, & selon d'autres, l'interprete des saincts loix, homme de tresgrand, & tresparfait en toutes sortes, & manieres: & de le donner à connoistre à ceux, qui en sont dignes. Or la grãde renommée des loix, qu'il a laissées, a esté espandue par toute la terre habitable, tellement qu'elle est paruenue iusques aux derniers boutz d'icelle. Peu de gens ont sceu à la verité, quel il a esté: peut estre par enuie, ou parce qu'vne grande partie des ordonnances des autres Legislateurs sur la police des villes, estoient contraires à celles de Moyse. Ce qui pouuoit estre cause, que les Grecz eloquents ne daignerent honorer sa memoire par leurs escrits ni faire mention de lui: la pluspart desquelz ont diffamé les belles graces, & vertus qu'ilz auoient acquises par le moyen des bonnes sciences, & arts liberaux, en des Poësies, ou proses, aians composé des Comedies, & traitté des fables Sybariticques pleines de grãde villenie, & ordure. Il eust mieux valu, qu'ilz eussent employé ces beaux dons de nature au recit, & declaration des bons & sages personnages, & vies, afin que nul acte tant ancien, que nouueau, tout prest à reluire, ne fust, estant abandonné, & laissé en repos, mis soubz le pied, & en oubli: A fin aussi qu'il ne semblast qu'ilz eussent delaissé les bons argumens & subiects, pour en prendre en leur lieu, & en preferer d'autres, indignes d'estre ouïz, estudiants à bien dire, & orner les mechancetez, pour les faire mieux paroistre. Mais moi, laissant l'enuie de telle maniere de gens, & passant outre, ie declarerai les faictz de cethomme, les aiãt en partie appris des saints liures, qu'il a laissez, comme vn memorial admirable de sa sagesse, & en partie d'aucuns des plus anciens de nostre nation, lesquelz adioustoient & entre-mestoient tous-iours ce qu'ilz auoiẽt ouï, auec les escrits, qu'on lit: à raison dequoi il semble qu'ilz ont mieux conneu sa vie, que les autres. Or ie commencerai là, où il fault commencer. Moyse estoit Hebreu de nation. Il a esté né, & nourri en Egypte, parce que ses ancestres pour la longue famine, qui pressoit, & tourmentoit la Babylone, & le païs d'alentour, auoient abandonné leurs maisons, cerchans nourritures, & s'en estoient allez demeurer en Egypte, qui est vn païs plat, gras, fertile, & abõdant en toutes choses, dont a besoin la nature humaine, & principalement en blé: car le fleuue d'icelui, lors que l'esté est en sa force, & vigueur, & qu'on dit que

Pour quelle raison les Grecs n'ont fait mention de Moyse.

Moyse Hebreu de nation, né & nourri en Egypte.

Egypte païs fort fertile.

Le Nil.

que les autres riuieres, & torrens s'abbaissent, croissant, & s'epandant çà & là, abbreuue les terres, & les rend marescageuses : de sorte que sans qu'il soit besoin qu'il tombe de la pluie du ciel, elles rapportẽt tous les ans abondamment toutes sortes de biens, si ce n'est qu'elle soient assiegées, & enuironnées de l'ire de Dieu, pour la regorgeante impieté des habitans. Moyse donc a eu vn pere & mere les plus gens de bien, qui fussent en ce temps-là: lesquels, combien qu'ilz fussent d'vne mesme lignée, toutesfois vne mesme volonté & affection les auoit plus-tost conioinctz, que la race, & le sang. Il estoit descendu de droicte ligne & au septiéme degré de celui, qui aiant laissé son païs, & estant venu, comme estranger, demeurer ailleurs, auoit esté le chef & premier pere de la nation des Iuifz. Or il fut nourri à la façon des enfans des Rois, par cette occasion. Le Roy du païs d'Egypte, voiãt que le peuple des Hebreux croissoit, & multiplioit, & craignant qu'eux, qui estoiẽt etrangers, & en plus grãd nombre, se missent par vne main plus forte à combattre contre ceux du païs, pour la dominatiõ du Roiaume, vint à machiner & songer tous les meschans & iniques moiens qu'il peult pour abolir leurs forces: tellement qu'il commanda que des enfans, qui naistroient, les femelles fussent nourries, à raison que la femme, pour l'imbecillité de son naturel, n'est pas propre à la guerre & qu'on fist mourrir les masles, afin qu'ilz ne peuplassent les villes: d'autant que la puissance des beaux, & ieunes hõmes, est cõme vn fort, bien remparé de murailles, difficile à prendre, & à abbattre. Si tost que Moyse fut né, il monstra quelque chose de plus que le filz d'vn simple homme, de sorte que le pere, & la mere ne tindrent compte, tant qu'il leur fut possible, des Edictz du Roi. Trois mois donques ensuiuãts (comme on dit) il fut allaicté en la maison, n'estant apperceu de personne, & pour autant, comme coustumierement il auient soubz le gouuernement des Rois, qu'il y a tousiours quelques vns, qui recherchent ce, qui est caché aux cabinetz & autres lieux secretz, & se hastent de rapporter au Roi quelque nouuelle, le pere & la mere craignans qu'en procurant le salut d'vn, & voulantz sauuer leur enfant, ilz ne fussent tous auec lui mis à mort, apres l'auoir assez plaint, le misrent, & l'abandonnerent au riuage du fleuue, & tous tristes, & esplourez s'en retournerent, se fachans fort tãt de ce qu'il falloit qu'ilz executassent de leur propre main ce meschant acte, & fussent appellez meurtriers de leurs enfans, qu'aussi pour l'estrange & piteuse façon de la mort, dont il deuoit mourrir : parquoy se blasmoient, estans cause qu'il souffroit plus grand mal, que si du commẽcement ilz l'eussent fait mourrir: Car disoiẽt ilz: Pourquoi est-ce qu'incontinent qu'il a esté né, nous ne l'auons abandonné? l'enfant, qui n'a encore gueres gousté du laict de la nourrice, n'est pas estimé au nombre des hommes, comme on pense, mais cettui a esté nourri trois mois entiers en vain, & sans qu'il en fust besoin: qui nous est vne grande fascherie, & à lui vn grãd tourment: parce qu'aiant conneu, que c'estoit du plaisir & de l'ennui, il meurt auec plus grand sentiment de mal. Ainsi se departirent, ne sachans ce qu'il pouuoit auenir, estans espris d'vn pitoiable ennui. Or la seur de l'enfant, qui auoit esté abandonné du pere & de la mere, estant encores ieune fille, menée d'vne bonne affection, qu'elle portoit à son sang, attendoit vn peu loin l'issue de la fortune, & ce qui en aduiendroit. Certes il me

Moyse descendu d'Abraham.

Abrahã.

Les enfans masles des Hebreux estoiẽt mis à mort en Egypte.

Merueilleux soin en l'edroit de Moyse ieune enfant.

Moyse abãdonné au riuage du Nil.

ſemble que toutes les choſes, qui depuis aduindrent, furent conduittes par la prouuoiance de Dieu, lequel auoit ſoin de l'enfant. Le Roi du païs auoit vne fille vnique, laquelle il aimoit fort, & dit on, qu'il y auoit long temps, qu'elle auoit eſté mariée ſans auoir eu enfans: combien qu'elle en euſt grand'enuie, & principalement d'enfans maſles, pour ſucceder à la couronne paternelle, & Roiauté, laquelle eſtoit en danger, par faute de petitz filz, de venir en main eſtrange. Eſtant donques touſ-iours faſchée, & encores plus ennuiée ce iour là, que les autres, de telle ſorte que pour la peſanteur des facheries elle fut deſeſperée, elle, qui auoit acouſtumé de demeurer dans ſa maiſon, & de ne paſſer le ſueil de l'huis, ſaillit auec ſes ſeruantes ſur le riuage, là où eſtoit giſant l'enfant. Comme donques elle ſ'en alloit lauer en vn vergier eſpais & ombrageux, lequel eſtoit ſur le riuage du fleuue, l'apperceut, & commanda qu'on lui apportaſt: apres l'auoir bien contemplé depuis la teſte iuſques aux piedz & qu'elle eut eſté fort aiſe de la beauté, & taille du corps, le voiant pleurer en eut pitié, eſtant ja ſon courrage flechi à l'affection maternelle, & comme ſ'il euſt eſté ſon propre enfant. Or ſçachant biẽ que c'eſtoit l'enfant d'vn des Hebreux, qui craignoient l'edit du Roy, ainſi qu'elle deliberoit comment elle le feroit nourrir (car il ne faiſoit pas ſeur de le faire porter incontinent au palais roial) la ſeur de l'enfant, qui faiſoit le guet, apperceut fort bien le doute, & difficulté, que faiſoit la Princeſſe, & lors lui demanda ſi elle le vouloit faire mettre en nourrice, & le faire allaitter chez quelque femme Iuifue, laquelle eſtoit acouchée n'y auoit pas long temps: la Princeſſe lui reſpondit, qu'elle en eſtoit contente: incontinent la jeune fille luy amena ſa mere, comme vne etrangere, laquelle eſtoit auſſi la propre mere de l'enfant. La mere eſtant de ce fort joieuſe, prõptement & fort volontiers lui promit, moiennant le ſalaire, qu'elle deuoit receuoir de la nourriture de l'enfant: ce qui auint par inſpiratiõ diuine, & ordonnance de Dieu, appreſtant à l'enfant ſes premieres, naïues, & vraies nourritures. En apres elle luy dõna vn nom, l'appellant MOYSE: nom qui eſtoit biẽ ſeant & propre, d'autant qu'il auoit eſté tiré hors de l'eau, laquelle les Egyptiẽs appelent Mos. Aiant bien proffité, & creu, la mere le ſeura auant temps, & l'apporta à celle, qui luy auoit baillé, n'aiant plus beſoing de teter. C'eſtoit vn enfant, à le voir genereux, & d'hõneſte maintien: au moien de quoy, la Princeſſe, voiant qu'il eſtoit plus bel, & grand, que ne portoit ſon âge: & eſtant par ſon regard attirée, plus que deuant, à ſon amour, le dit eſtre ſon filz, aiant fait ſemblant d'auoir eſté groſſe, afin qu'il fuſt eſtimé vrai, & naturel enfant, & nõ ſuppoſé: Or Dieu mene & conduit à bonne fin toutes les choſes qu'il veult, encore qu'elles ſoint mal-aiſées à executer. Eſtant donques Moyſe nourri & traitté roiallement, il ne prenoit point plaiſir à ce que les autres enfans ſ'amuſent, à moquer, à rire, ni aux autres ieuz d'enfans, combien que ceux, qui en auoient pris le ſoin, & la charge, lui permiſſent de prẽdre ſes plaiſirs, & esbats, & n'vſaſſent d'aucune rigueur en ſon endroit, mais ſe montrant modeſte & graue, ſ'addõnoit, & ſ'occuppoit à ouir & voir choſes, qui pouuoient profiter à l'ame. Incontinent ſe preſenterent les maitres d'eſcole, les vns d'vn coſté, les autres de l'autre: aucuns venans de leur bon gré, & ſans eſtre mandez des contrées proches, bien entenduz aux loix d'Egypte: les autres, on les fit venir de la

La fille du Roi eſmeue de compaſſion enuers le petit Moyſe.

Il eſt baillé à nourrir à ſa propre mere.

Moyſe à pris ſon nõ de Mos.

Moyſe avoué pour fils de la Princeſſe.

Dieu mene à bonne fin tout ce qu'il veult tant ſoit il difficile.

Inſtitution & excellẽte nature de Moyſe.

de la Grece, auec grans gages & salaires : l'esperance & peine de tous lesquelz en peu de temps il surpassa:tant estoit de bon esprit, & de bonne nature preuenant ce,qu'on lui vouloit enseigner:de sorte qu'il sembloit qu'il ne fist que se souuenir, au lieu d'apprendre : & outre cela, il comprenoit de lui-mesme choses difficiles à comprendre, aussi les grands espritz inuentent plusieurs choses nouuelles aux sciences : Car tout ainsi que les corps, qui sont bien disposts, & allegres, & qui manient bien leur membres, deliurent de souci les maistres de la lutte, ne leur donnant point, ou bien peu de peine, & de soin: comme aussi les arbres, qui poulsent à puissance, & proffitent d'eux mesmes, releuent de peine les jardiniers, & laboureurs de mesme l'esprit, qui est bien né,preuenant les enseignements,qu'on luy montre,est plus auancé de soi qu'il n'est de ses maitres, qui lui montrent:tellement qu'aiant pris quelque commencement de sçauoir, soudainement, selon le commun prouerbe,se prendra,come le cheual, à courir par la campagne. Les sçauants donques d'Egypte lui monstrerent les nombres,la Geometrie,la science des rythmes & cadences,des harmonies des mesures, & generalement toute la musique,tant par l'vsage des instruments,que par la declaration & explication des raisons,qui se trouuent aux arts & passages plus commũs: & outre, la philosophie secrete & cachée en des marques & signes,laquelle ilz monstroient par lettres appellées hieroglyphicques,ou sacrées,& certaine rangée d'animaux, qu'ils honnorent des honneurs des Dieux.Les Grecs lui mõstroient les arts liberaux, qu'on appelle Encylopedie.Les autres, qui estoient des lieux circonuoisins,lui monstrerent les lettres Assyriennes, & la science Chaldaicque, qui traitte des corps celestes,laquelle il apprit aussi des Egyptiens,qui estoient fort addonnez aux Mathematicques, tellement qu'il comprenoit de poinct en poinct ce, que tous les deux luy enseignoient,prenant garde par mesme moien en quoy ilz s'accordoient, & estoient differens. Il laissoit là les disputes, & ne se trauailloit à vaincre les autres par la subtilité d'icelles : ains s'en esloignant cerchoit la verité : car son esprit ne pouuoit receuoir aucune mensonge : & ne ressembloit aux hereticques obstinez aux opinions, qu'ils mettent en auant, & publient tout ainsi, comme elles sont venuës en leur fantaisie, sans considerer si elles sont bonnes, ou non, faisants comme les aduocatz, plaidans pour le gaing seulement, lesquels ne se soucient pas, si les causes, qu'ilz plaident pour leurs parties sont bonnes ou mauuaises. Apres qu'il eut passé l'âge d'enfance,il emploia son esprit non comme aucuns, qui laissent les volages desirs de jeunesse courir sans frein çà & là, combien qu'il se presentast vne infinité d'occasions, pour l'embrazer & eschaufer, à raison de toute sorte de plaisirs, & allechements, que la maison Roialle fournissoit : mais estant conduit par l'attrempance & sobrieté, qui lui seruoient de brides, il domtoit & retenoit par force son courage, qui ne demandoit qu'à courir: & quand & quand adoucissoit & appriuoisoit les autres passions, qui de leur naturel sont forcenées, & enragées. Que s'il auenoit que la passion & sensualité tant soit peu, se remuast, & vint à secouër les aisles, alors il se donnoit des punitions plus aspres, ou se blasmoit,& chastioit de paroles. Somme,aiant tousiours l'œil sur les premiers assaultz,& mouuements de l'ame,il les tenoit en bride,ne plus ne moins qu'est

Merueilleuse docilité de Moyse.

Force d'vne bõne nature.

C'estoient les maistres de ceux qui luttoient & combatoiẽt à coups de poing : lesquels auparauant qu'ils combatissent nuds,ils les oignoient & enseignoient les tours de la lutte.

La philosophie secrete des Egyptiens.

ἐγκύκλιοι παιδείαι. C'est à dire vn cerne & rond des sept arts liberaux,qu'ordinairement on aprend.

Moyse n'estoit curieux de disputes, ains de la verité.

Heretiques obstinez en leurs disputes.

Moyse guidé de la vertu mesprise les delices & mignardises de la maison roiale.

tenu le cheual, qui est rebelle à son maistre: craignant que si elles couroient plus loin, qu'à la fin, malgré la raison, qui leur doit tenir la bride, tout fust en desordre & confusion. Car les premiers mouuementz de l'ame sont les causes des bonnes, & mauuaises œuures: des bonnes, quand ilz obeissent à la raison, comme à leur guidon: des contraires & mauuaises, quand ilz sont si desreglez, qu'ilz ne veulent obeir, & veulẽt faire tout à leur plaisir. Non sans cause donc ceux qui le hantoient, & tous les autres aussi estoient esmerueillez & estonnez de ce qu'il voyoient en luy, ne sçachãs de quelle nature estoit le gentil esprit, qui habitoit en son corps, orné & paré de tãt beaux pourtraictz intellectuelz: tellement qu'ilz recherchoient s'il estoit humain, ou diuin, ou meslé des deux natures, d'autant qu'il n'auoit rien de semblable aux autres, mais paroissoit par dessus tous, & tendoit tousious à quelque chose plus grãde & magnifique, ne fournissant à son ventre, que son ordinaire, & sa pension necessaire, que la Nature auoit ordonnée: quand aux autres parties du corps, qui procedent des parties, lesquelles sont dessouz le ventre, il ne luy en souuenoit point, si ce n'estoit en ce, qu'elles lui pouuoient seruir pour engendrer des enfans legitimes: sur tout il estoit curieux de l'espargne, & n'y auoit pas vn, qui haist plus que luy, la vie desbordée en superfluité de viandes: parce que tout son souhait & desir estoit de viure de la seule ame, & non du corps. Il faisoit tous les iours paroistre en soi par effectz & œuures, les enseignement de philosophie, disant ce qu'il pensoit, & faisant choses conformes à son dire, à fin qu'il y eust vn bon accord entre sa parole & sa vie, & comme estoit sa parole, telle fust sa vie: & que comme estoit sa vie, telle fust aussi sa parole: prenant garde, que cõme en vn instrument de musique, toutes les parties fussent d'accord. Il y en a plusieurs, qui, lors qu'vn petit vent de bon heur tombe sur eux, s'enflent & bouffent d'vne grãdeur, se monstrans fiers en l'endroit des simples personnes, & les appellent abominations, empeschemens, faix de la terre, & leur donnent autres noms semblables, cõme s'ils eussent chez eux sellee en quelque lieu stable, la fermeté de leur bonne prosperité, & fussent asseurez d'estre tous-iours heureux, combien qu'il se puisse faire, que le lendemain ilz ne soient au mesme estat. Car il n'ya rien en ce monde plus muable que la fortune, laquelle renuerse dessus dessouz les choses humaines, ne plus ne moins qu'en vn jeu de dez: souuent le mesme jour abbaisse celui, qui est monté: & esleue l'humble, & le petit. Ces gens là, di-je, ores qu'ils voient tous-iours ceci auenir, & le cognoissent à veuë d'œil, toute-fois ilz mesprisent leurs amis: transgressent les loix, dessouz lesquelles ilz ont esté nais & nourris: sont si dereglez, qu'ilz changent les bonnes coustumes de leur païs, où il n'y à que redire, & se voiants pleins des biens presentz, que de jour à autre ilz reçoiuẽt, ilz n'ont plus de souuenance des vieux: mais nostre Moyse, aiant attaint le sommet de la felicité humaine, & estant reputé le petit filz d'vn si grand Roi, & selon l'espérãce de tous ceux du païs, le futur successeur à la Roiauté paternelle (car on ne l'appelloit que le jeune Roy) ensuiuit la doctrine de ses parents & aieulx, estimãts les biẽs des personnes, qui l'auoient adopté, cõbien que lors fussent reputez excellẽts, estre faux & bastards: & au contraire ceux de ses propres & naturels parens, ores que pour quelque temps on n'en fist cõpté, estre ses propres & vrais biẽs. Comme

Les premiers mouuemens de l'ame, causes des bõnes ou mauuaises œuures.

Accord de la parole & de la vie.

La fortune muable.

Mescognoissance d'aucuns esleuez de la fortune.

Comme donques vn iuge droit & roide, tât de ceux, qui l'auoiët mis au nôbre qu'aussi des autres, qui l'auoient adopté, recompensoit ceux là par vne bonne, affection & pieté filiale, qu'il leur portoit: & ceux-cy par action de grace, recônoissant en tout & par tout les plaisirs qu'il auoit receu d'eux, lesquels il eut tous-iours reconneu, s'il n'eust apercu vne grâde impieté & cruauté, que le Roi machinoit contre Dieu. Car, comme i'ay par ci deuant dit, les Iuifz estoient etrangers, les ancestres desquels auoient quitté pour la famine & disette des viures, Babylone, & autres Seigneuries, qui estoient par delà, & s'en estoient fuis en Egypte, quasi comme supplians, ainsi qu'en vne sacreé & seure retraitte, s'estans soubmis à la foy du Roy, & à la misericorde des habitans. (Aussi les estrangers, selon mon iugement, doiuent estre mis au rang des suppliants en l'endroit de ceux, qui les reçoiuent, & accueillent) de suppliants deuindrent loüagiers & amis, estans presque egaux en hôneur aux citoiens, voisinans auec eux, & differens bien peu des naturels habitans du païs. Tous ceux-là dôques, qui auoient laissé leur maison, & estoient venuz en Egypte pour y demeurer auec toute seureté, comme en vn second païs, furent faits par le Roi du lieu esclaues, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté pris selon la loy & vsance de guerre captifz, ou achetez des maitres, qui font estat de vendre les serfs, qui naissent en leurs maisons, & estoient contraints de faire tout œuure seruile, jaçoit que non seulement ilz fussent francs & libres, ains aussi estrangers, suppliants, & nouueaux habitans: au moien de quoi ce meschant Roi ne portoit point de reuerence à Dieu, ni le craignoit: à Dieu, di-ie, qui est protecteur du droict de la liberté, du droict de l'estranger, du droict du suppliât, & du droict du citoyen, & lequel a l'œil sur toutes les choses d'ici bas: d'auantage il leur faisoit des cômandements si lourds, & pesants, que leur force ne pouuoit supporter, adioustant trauaux sur trauaux. Ce pendant s'il se trouuoit quelqu'vn, qui pour sa foiblesse se retiroit, il estoit enchené: pour ce faire, il auoit choisi des maistres d'œuures, qui prenoient garde à tout, felons & cruels, & qui ne pardonnoient à personne, qu'on appeloit, à raison de leur office, commissaires des œuures. Tous donques trauailloient: les vns faisoient de terre trempée des tuilles, & briques, les autres apportoient de toutes parts des pailles, d'autant que la paille est le lien de la tuille: aucuns aussi estoient deputez & destinez pour les bastimentz des maisons tant particulieres, que communes, des murailles des villes, & pour les tranchées & fossez: & falloit que ceux-la portassent eux mesmes nuict & jour les matieres, sans qu'il y eust personne, qui succedast en leur place & charge, tellement qu'ilz n'auoient aucune relache, ni leur estoit permis tant soit peu dormir: ains estoient contraints de faire tout ce, qu'ôt acoustumé de faire les maitres ouuriers, & les aides: au moyê de quoy en peu de temps le corps & le courage leur faillirent. Ils mouroient donques les vns apres les autres de peste, & les jettoit on, apres qu'il estoient morts, hors le territoire sans qu'ils fussent enseueliz, & ne souffroit on, qu'on jettast de la terre sur leurs corps, ni qu'on pleurast les parents & amis, ainsi miserablement morts. En ce faisant, ces meschans menaçoient de maitriser & traitter comme esclaues, les affections de l'ame, que la Nature a laissées presque seules de toutes les autres libres & franches, en les accablant du fardeau

Il entend suppliants, pour estre receuz au païs.

Grande captiuité des Hebreux au païs d'Egypte.

Commissaires des œuures.

insupportable de la necessité, si pesante & forte, qu'ilz n'osoient se declarer. De ce, Moyse estoit fort fasché, d'autant qu'il ne pouuoit punir ceux, qui faisoient tort aux vns, ni aider les autres, ausquels on faisoit tort. Toutesfois, en ce qui lui estoit possible, il les soulageoit, de paroles, admonestant les maitres des œuures, & commissaires, qu'ils eussent à s'attremper, & relascher la violence de leurs commandements : les ouuriers aussi, de porter constamment les choses presentes, comme gens courageux, & vertueux : qu'ils ne deuoiēt trauailler leurs espris auec leur corps : mais deuoient attēdre le bon tēps apres le mauuais: parce que toutes choses, qui sont au monde, ont acoustumé de se changer és choses contraires: les nuées, en beau temps, & clair: la force des vents, en vn air paisible: la tempeste, & tormente de la mer, en calme & bonace: & plus encores, disoit il, les affaires humaines se changent, d'autant qu'elles sōt plus variables. En leur vsant de ces belles paroles, il auoit opinion, qu'il allegeroit, comme le bon medecin, leurs maladies, bien qu'elles fussent fort grieues à supporter: mais estants appaisées, quelque temps apres elles retournoiēt, & les assailloient plus viuement, leur apportant, apres auoir vn peu repris force, & aleine, vn nouueau mal, plus fascheux, que n'auoient esté tous les autres premiers trauaux. Car en la compagnie de ces maistres d'œuures, il y en auoit de tant cruels & enragez, qu'ils ne differoient aucunement en cruauté des bestes venimeuses & sauuages, qui se paissent de chair: bestes sauuages, di-ie, desguisées en hommes, lesquelles souz apparence du corps humain, qui doit estre doux & amiable, mangeoient ces pauures gens, & se montroient plus durs & insensibles, que n'est le fer ni le diamant. Il y en auoit entre les autres vn fort outrageux, lequel, outre ce qu'il ne pardonnoit rien, estoit aigri & irrité d'auantage par les prieres & humbles remonstrances, qu'on lui faisoit, & frapoit ceux qui ne faisoient incontinent & vistement son commandement, les iniuriant & tourmentant de toutes sortes de tormentz, iusques à la mort. Moyse l'osta de ce monde, & le tua, iugeant cest œuure estre sainct, comme aussi il estoit, de faire mourrir celui, qui viuoit à la ruine des hommes. Le Roi aiant ouy ceci fut courroucé, estimant estre chose griefue à supporter, non de ce que celui là auoit esté tué, ou que l'autre l'auoit tué à tort, ou à bon droict, mais de ce que son petit fils ne s'accordoit point auec lui, & ne tenoit pour ses amis ou ennemis ceux, qu'il tenoit pour tels : ains haïssoit ceux, qu'il aimoit: & aimoit ceux, qu'il auoit rejetté: aiant au reste pitié des autres qu'il haïssoit à mort. Or les Seigneurs du païs prenans cette occasion, & aians pour suspect le jeune homme (car ils sçauoient bien qu'il lui souuiendroit des mechancetez & cruautez, qu'ilz commettoient, & qu'auec le temps il en prendroit la vengence, & feroit la punition) emplirent les grandes & ouuertes oreilles du Roy son aieul, d'infinies calomnies & faux-faitz, les vns d'vn costé, les autres de l'autre, en sorte qu'ils lui imprimerent au cerueau vne crainte de la perte de son roiaume, lui faisans à croire, & qu'il estoit en danger d'en estre despouillé, & lui disantz : Il t'assaillira toi-mesme: il se jettera sur toi : il n'est pas homme de peu d'entendement. Il se mesle tousiours de quelque chose, & ne fait que remuer mesnage : il conuoite la Roiauté auant le temps : tantost il menace l'vn, tantost il flatte l'autre : il

Aduertissement de Moyse pleī de consolatiō pour les Hebreus captifs & esclaues.

Acte de Moyse sainct & magnanime.

Le Roi courroucé cōtre Moyse.

Raport calomnieux des Seigneurs d'Egypte a leur Roi touchant Moyse.

tuë

tuë ceux qu'il lui plaist, sans estre repris de iustice: Il repousse au loin les personnes, qui te portét bõne affectiõ. Pourquoy tardes tu? Attens tu qu'il mette à execution ce, qu'il brasse en son esprit? C'est vne aduançe grande pour les traistres que les delaiz, que leur donnét ceux, qui sont espiez d'eux. Pendant qu'on l'accusoit & calomnioit de cette façõ, il alla demeurer en l'Arabie proche region d'Egypte, où il pouuoit seurement demeurer, & là inuoquoit Dieu & le prioit, qu'il lui pleust de deliurer ces pauures gẽs de leurs grãdes miseres, & quand & quand punir ceux, comme ils auoient bien merité, qui ne laissoiét aucun tormẽt en arriere pour affliger son peuple: & qu'il lui permist qu'il vist tous ces deux cas aduenir: en ce faisant, qu'il lui doubleroit sa joye. Dieu donques exauçea ses prieres: estant fort joieux du bõ naturel d'icelui, lequel estoit amoureux d'honnesteté, & haineux de meschanceté. Tellement que non long temps apres, Dieu regarda son peuple, & prit connoissance des affaires d'Egypte, & y assit son jugemét tel, qu'il appartenoit à sa diuinité, comme il declara par sa sentence toute notoire & par les punitions desquelles il chastia cette meschante nation d'Egypte. Ce pendant Moyse s'exerceoit à l'escrime de vertu, alãt chez soi, pour sa maistresse, la raison ciuile, dessouz laquelle s'exerceãt aux deux façons de vie treslouäbles, c'est à sçauoir cõtemplatiue & actiue, il y trauailloit fort, fueilletãt tousiours les enseignements de Philosophie, les cõprenant vistement, & les retenant bien en sa memoire, sans iamais les oublier, à fin que puis apres il les mist en vsage, ne se souciant aucunement de la reputation du monde, ains de la verité; d'autant qu'il s'estoit assigné pour son seul but la droite raison naturelle, laquelle est la source, & fõtaine de vertu: vn autre que lui, qui eust fuy l'ire cruelle d'vn Roi, & qui nouuellement fust venu en vne terre etrange, & n'eust point au parauant frequẽté les mœurs & coustumes des habitãs du païs, ni parfaittement conneu quelles choses leur plaisent, ou deplaisent, eust tasché de viure en repos auec les autres, sans se donner à cõnoistre: ou bien s'il eust voulu paroistre au milieu des habitans, il eust tasché d'auoir l'amitié & grace, par ses grands & agreables seruices des Seigneurs du païs, & de ceux, qui peuuent beaucoup, desquels il eust attẽdu, & tiré quelque proffit, & secours, si dauanture aucuns de ses ennemis le fussent venu assaillir, & eussét tasché à l'emmener par force. Mais Moyse prit vn autre chemin tout cõtraire à celui-là, suiuãt les saints mouuements de l'ame, ne permettãt qu'aucũ clochast ou chãcellast, qui estoit cause que lors il s'esuertuoit le plus, quãd il sentoit sa force abaisser, estimãt que la vraie force, c'est la Iustice, de laquelle estant poulsé, il alloit de son bon gré au secours des plus foibles. Ie raconterai vn de ses actes, qu'il fit en ce temps là: lequel, combien qu'il semble estre petit, si ne partoit-il pas d'vn petit courage. Les Arabes sont coustumiers de nourrir force trouppeaux de bestes, lesquels indifferemment les hommes, les femmes, les ieunes enfans, & les filles, non seulement de petite qualité, mais de grande reputation, meinent paistre. Or se trouuerent sept filles d'vn pere sacrificateur, lesquelles auoient amené leurs trouppeaux vers vn certain puis, dont apres auoir lié & pendu leurs cruches à des cordes, puisoient l'vne apres l'autre, tellement qu'en se soulageant les vnes les autres, & trauaillant chacune en sont tour, remplirent fort promptement les auges, qui estoient là aupres:

Moyse se retire en Arabie.

Moyse enclin a dõner secours aux foibles & oppressez.

Acte de Moyse prouenãt d'vn grand courage.

là suruindrent des bergers, qui mesprisants la foiblesse des filles, s'efforcerent de les chasser elles & leur trouppeau, amenans leurs bestes à l'eau des auges, ia toute preste & tirée, & pensans bien cuillir le fruit d'autrui. Ce que voiant Moyse (car il n'en estoit pas loin) accourut hastiuement: & estant tout debout aupres d'eux, Ne vous deporterez vous point, dit-il, de faire tort à ces filles, pensans souz ombre du lieu solitaire, occuper ce qui est à autrui? N'auez vous point honte de nourrir des bras & des coudes, qui ne vous seruent de rien? vous estes de grosses pieces de chair, & espesses hures, & non pas hommes: les filles font acte de garsons, & ne tardent point à despecher ce que doiuēt faire les garsons: & vous autres, qui estes ieunes, vous plaisantez ici, comme des filles. Ne vous en irez vous point? Ne quitterez vous point la place à celles, qui sont les premieres venuës, & à qui appartiēt l'eau tirée? C'est bien loin de leur en tirer & verser, à fin qu'elles en aient plus grande abondance. Au contraire, vous vous hastez de leur oster ce qu'elle auoiēt ja apresté. Mais par le celeste œil de la iustice, lequel voit tout au dedans des desertz, vous ne leur osterez point: Celui-là m'a choisi & enuoié, lors que ie n'y pensoi point, pour leur aider: Car ie suis nai pour secourir celles, ausquelles on fait tort, me faisant fort de la grande main, laquelle il n'est loisible de voir à vous autres, qui voulez rauir le bien d'autrui: vous la sentirez toutesfois; & vous frappera, sans qu'en voiez rien, si vous ne vous chāgez, & deuenez sages. Si tost qu'il eut dit ces paroles, les autres bergers, craignant qu'il ne predist la verité, comme elle deuoit auenir: d'autant qu'en parlant il sembloit qu'il fust inspiré de Dieu, & transformé en vn prophete, ilz lui obeirent, & amenerent le trouppeau de ces filles à l'abbruuoir, retirans les leurs, qui estoiēt là les premiers. Les filles fort joieuses de ce, retournerent en leur maison, & raconterent à leur pere les choses, qui leur estoient auenuës contre leur esperance: de sorte qu'elles lui imprimerent dedans son esprit vne grand' amour & affection enuers cet etranger. Il les tansoit donc de leur ingratitude, leur disant ces parolles: Pourquoi l'auez vous laissé? il le falloit amener tout incōtinent. Que si d'auanture il vous eust refusé, vous le deuiez prier. Auez vous autre fois apperceu en moy quelque discourtoisie? Ne craignez vous point de tōber vne autre fois entre les mains de quelques meschantes personnes? Il fault par necessité, que ceux qui oublient les graces, qu'on leur fait, aient apres faute d'aide. Retournez d'où vous venez: car la faute iusques à present se peult amēder. Hastez vous d'aller apres lui, & l'appellez, afin qu'il soit participant premierement du droit de l'hospitalité, & en apres recōpensé du plaisir, qu'il vous a fait: Car il merite biē qu'on lui en sache gré. Elles donques se hastās, ne le trouuēt pas loin de la fontaine, & apres lui auoir declaré ce, q̄ leur pere leur auoit enchargé, firēt tāt, qu'elles l'amenerēt en leur maison. Le pere estāt incōtinēt tout emerueillé de son beau visage, & peu apres de son bon entendemēt (car les excellents esprits paroissent incontinēt, & n'ont que faire de la longueur du temps, pour estre connuz) lui dōne pour femme la plus belle de ses filles, approuuāt par ce seul fait sa vertu, & mōstrāt par là, que la seule bonté est digne d'estre aimée, n'aiant que faire de la recommādatiō d'autrui, se recōmādāt assez d'elle-mesme. Le mariage acheué, Moyse prit la charge des trouppeaux des bestes, & deuint berger faisant là son apprētissage,

C'est à dire de la puissance.

Ceux qui oublient les graces qu'on leur a fait, ont apres faute d'aide.

C'estoit de receuoir l'estranger & passāt en sa maison.

Les excellens esprits se font soudain paroistre.

Moyse marié.

La bonté est digne d'estre aimée.

Moyse se fait berger

tiſſage,auparauant que de paruenir au gouuernement des hōmes. Car l'art de berger,eſt vn apprentiſſage pour le Roiaume, à l'auantage de celui,qui doit auoir le gouuernement du doux & priué trouppeau des hommes,comme eſt la chaſſe auec les chiens,aux gens de guerre : d'autant qu'en chaſſant apres les beſtes ſauuages,ils ſ'appreignēt & ſ'eſſaient à gouuerner les armees. En ce faiſant les beſtes irraiſonnables ſeruent tant aux vns, qu'aux autres en temps de paix, & de guerre d'exercice,pour puis apres monter en quelque gouuernemēt, par ce que la chaſſe des beſtes ſauuages eſt vn exercice de guerre contre les ennemis,& le gouuernement des beſtes douces & paiſibles eſt vn roial exercice en l'endroit des ſubiects.Pour cette cauſe les Rois ſont appellez,nō pour vn deſhonneur,mais pour vn honneur ſouuerain,bergers.Quāt à moi, qui recerche les choſes,non ſelon l'opinion du commun, ains ſelon la verité, mon auis eſt (ce moque qui voudra)que celui-là eſt ſeul parfait Roi, qui eſt bien entendu en l'art de berger,aiant appris au gouuernement des moindres animaux,ce qui appartient à celui des plus grans & meilleurs: car il eſt impoſſible que les choſes grandes ſoient parfaites auant les petites. Lui donques eſtant deuenu le meilleur berger de tous les autres,& fort ſuffiſant pouruoieur de tout ce, qui eſtoit pour le proffit de ſes ouailles(d'autant qu'il n'eſtoit aucunement pareſſeux,mais comme leur chef de ſon bon gré, & ſe donnant cette volonté, leur fourniſſoit promtement leurs neceſſitez,quand il en eſtoit beſoin) augmētoit auec vne grande allegreſſe,ſans faire tort à perſonne,ſon trouppeau:de maniere qu'il eſtoit ja enuié des autres bergers, ne voians rien de ſemblable en leurs propres trouppeaux,leſquels ſ'ils euſſent peu maintenir en vn meſme eſtat, ils euſſent penſé n'auoir pas occaſion de ſe plaindre: mais voians qu'ils ne ſ'amēdoiēt point tous les iours,& qu'il ſembloit qu'ils ne fiſſent q̄ decheoir,& qu'au contraire celui de Moyſe ne faiſoit que croiſtre & embellir,eſtant chacū,gras, peuplé,& trouuant touſiours bons paſturages,ils eſtoient fort marris. Il auint vne fois,comme il le menoit en vn lieu abondant en eau,& en foin,qu'il trouua vn endroit,où la terre produiſoit grand' quantité d'herbe bonne & proffitable à ſon beſtail,& là eſtant pres d'vn buiſſon veit vne viſion eſpouuātable. Il y auoit en ce lieu vn Eglantier, qui eſt vn arbriſſeau plein d'eſpines, & foible:cet-Eglantier,n'y aiant mis perſonne le feu,commença incontinent à bruſler:& combien qu'il fuſt tout enuironné d'vne grande flamme,coulāte inceſſamment,comme vne fontaine,depuis le pied iuſques au ſommet, il demeura toute-fois entier,n'eſtāt bruſlé ni conſommé du feu,comme ſi c'euſt eſté quelque ſubſtance impaſſible, & non pas quelque matiere propre à conceuoir le feu,ſe ſeruant du feu,comme de ſa nourriture. Au milieu de la flamme apparoiſſoit vne face fort belle,ne reſſemblant à pas vne de celles,que nous voions: c'eſtoit vne image tres-diuine,vne lumiere plus claire,que la flamme,reluiſante comme l'eſclair, laquelle quelqu'vn pourroit ſoupçonner eſtre l'image de Dieu eternel:mais appellōs-là vn Ange, parce que l'Ange a annoncé les choſes à venir,par vn ſilence plus clair & eloquent,que nulle voix,au moien de la viſion magnificque & admirable. Car l'Eglantier, qui bruſloit,ſignifioit ceux, auſquels on faiſoit tort:& le feu ardent,ceux qui font tort aux autres. Au reſte, en ce que i'ay dit, que ce,qui eſtoit tout ardent, n'auoit eſté bruſlé, ni mis à

L'art de berger eſt vn apprentiſſage pour le gouuernement d'vn peuple & d'vn roiaume.

Les Rois ſōt appellez Bergers d'vn titre honorable.

Les grādes choſes ne ſōt parfaites auant les petites.

Moyſe fort ſoigneux de ſon trouppeau.

Viſion du buiſſon ardent par Moyſe.

Que ſignifie l'Eglātier qui bruloit.

neant,estoient representez ceux,à qui on faisoit tort : lesquels ne seroient desfaits par leurs ennemis,qui les persecutoient:mais que les assauts & les embusches,qu'on leur dressoit,ne leur porteroient aucun dommage. Le mesme Eglãtier estoit l'ange & messager,qui mõtroit la proui dẽce de Dieu,lequel sans faire bruit,facilement fait venir à bonne fin,cõtre l'esperance de tout le mõde,les horribles dangers.Il nous faut diligemment cõsiderer,si tout se rapporte.L'Eglantier,comme il a esté dit, est vne plante fort foible, laquelle ne laisse pas pourtant d'estre poignante : de sorte que si tant soit peu,on y touche, elle naure:cettui Eglantier ne fut point consumé du feu,lequel de son naturel met tout à neant:au cõtraire,il fut gardé par lui,& outre ce qu'il ne fut point bruslé, il demeura tel qu'il estoit,& ne perdit riẽ de ce qu'il auoit auparauãt,& qui plus est,il retint vne clairté.Tout ceci n'estoit qu'vne representation & approbation de la cause de la nation Iudaïcque,laquelle en ce temps là estoit en surseance, & ne faisoit qu'attendre l'heure qu'on parlast d'elle, criant presque à ceux,qui estoient en aduersité: Ne vous laissez point tomber : votre infirmité est votre force,laquelle poindra & naurera dix millions d'autres:ceux qui ont desir de vous ruiner, malgré eux, vous sauueront : parmi les maux vous n'endurerez point de mal:mais quãd quelqu'vn vous pensera saccager, ce sera lors que vostre gloire reluira plus.Dauantage le feu, qui selon son essence,cõsumme tout,reprend ceux,qui ont le courage cruel, & volontiers diroit: Ne vous esleuez point pour vos propres forces : veu que vous voiez les puissances inuincibles destruites & abolies. Reuenez en vostre bon sens, & esprit:la vertu bruslante de la flamme,est bruslee comme le bois:& le bois, lequel naturellement est bruslé du feu,art tout notoirement,comme le feu.Apres que Dieu eut monstré à Moyse ce signe merueilleux fait pour lui donner à connoistre euidemment comment les choses pour l'auenir deuoient estre accomplies: il cõmença par sa propre bouche à le conuertir,d'aller prendre le soin & charge de sa nation,comme celui,qui deuoit estre non seulement cause de sa liberté,ains aussi dedans peu de temps, le capitaine & conducteur au voiage, qu'elle deuoit faire au païs,qui lui auoit esté promis:l'asseurant qu'en tout & par tout il l'accompagneroit,& le tiendroit tousiours par la main. Car voiant,disoit-il, qu'il y a long temps qu'ils endurent du mal,& souffrent des torts insupportables, & qu'il n'y a personne qui les soulage ou prenne pitié de leur malheur, j'en ay eu moy-mesme pitié:joint aussi que ie voi vn chacun en son endroit,& tous en general d'vn mesme accord s'estre tournez aux prieres,esperãs d'auoir de moi secours & aide. Or ie suis de mon naturel, doux & misericordieux,à ceux,qui m'inuoquent, & me supplient de bon cueur.Va t'en donques vers le Roi du pays,ne craignant aucune chose:car celui,qui regnoit auparauant cettui,est decedé,lequel tu auois fui,de crainte qu'il te fist quelque mal. Il y en a maintenant vn autre,qui a le gouuernement du païs,lequel n'a conceu aucune rancune contre toi, pour tes propres affaires. Apres que tu seras là arriué,tu prendras auec toi la compagnie des anciens, & diras au Roi de par moi, que vostre nation a esté appellee de ma propre bouche,pour me faire sacrifice en la maniere acoutumee, apres qu'elle sera sortie hors du païs, & aura cheminé trois iours.Moyse sachant bien,que ni ceux de son tribut & lignee,ni tous les autres,

Dieu parle à Moise, & a pitié de son peuple affligé.

Responsede Moyse à Dieu.

autres,ne croiroient point à ses paroles:voire mais,dit-il, s'ils me demandent, quel est le nom de celui,qui m'a enuoié,& ie ne leur puisse dire,ne semblera-il pas,que ie les trompe,& abuse?Respon-leur premierement,dit Dieu, que c'est CELVI, QVI EST: à fin qu'aiants appris la difference qu'il y a entre ce, qui est,& ce qui n'est point,ils apprennent apres, qu'il n'y a point de nom propre, qui me puisse estre donné,& qu'à moi seul appartient d'estre. Mais s'ils sont si simples d'esprit,qu'ils recerchent mon nom,declaire leur non simplement ce que dessus,que ie suis Dieu,mais aussi que ie suis le Dieu de trois personnes,qui ont pris leur nom de la vertu:le Dieu d'Abraham,le Dieu d'Isaac,& le Dieu de Iacob:desquels le premier est la reigle de la sapience acquise: l'autre, de la sapience naturelle,& le troisiesme de celle,qui gist en exercice : Que si pour ces choses ils ne te veulent point croire,à la fin ils se changeront estans enseignez par trois signes,que pas vn homme auparauant n'a veu,ni ouï. Or ces signes estoient tels.Il lui commande qu'il jette la verge qu'il tenoit,en terre: cette verge,prenant incontinent vie,rampoit sur la terre,tellemẽt qu'elle deuint à l'instant vn grand Dragon parfait, qui est la principale beste de toutes celles qui n'ont point de pieds.Moyse se destournant de cette beste, & estant, de fraieur qu'il eut,tout prest à fuir,fut rappelé de Dieu.Apres qu'il eut esté asseuré,vint, comme il lui auoit esté commandé,à tirer la queuë du Dragon:mais le Dragõ, qui se trainoit encore,si tost qu'il fut touché,s'arresta tout court,& estant estédu de son long,reprit incontinẽt la premiere forme de baguette.Voiant Moise ces deux changemens, demeura tout estonné,ne pouuant discerner, lequel des deux estoit le plus merueilleux,& estant autant esbahi de l'vn, que de l'autre.Voilà le premier signe.Le second fut aussi merueilleux, qui fut fait biẽ tost apres.Dieu lui commanda de cacher dedãs son sein l'vne de ses mains,& apres la monstrer:aiant fait ce qui lui auoit esté commandé, sa main soudainement apparut plus blanche que neige: la remettant de rechef dedans son sein, & la monstrãt apres,retourna en sa premiere couleur,& recouura sa premiere forme.Moise donques estant seul apprenoit ces choses de Dieu seul, comme vn escholier de bon esprit,de son maitre:aiant chez soi les outils de ces miracles, qui estoient,la main,& le baston,dont il se seruoit auparauant en ses voiages. Il y en eut vn autre troisiéme,qu'il ne pouuoit porter auec lui, ni l'apprendre, premier que d'estre arriué en Egypte:toutesfois n'estoit moins espouuẽtable, que les autres.Celui-là deuoit prendre son commencemẽt en Egypte,& estoit tel. Apres,dit Dieu,que tu auras pris de l'eau du fleuue, ce que tu en voudras, respan la à terre,cet-eau deuiendra sang tout rougeastre,& prendra d'icelui la couleur,& vertu.Ceci lui sembloit croiable,& à bonne raison,non seulement par ce que celui,qui le disoit,n'estoit point menteur, mais aussi pour les autres choses merueilleuses,qui n'agueres au parauant lui auoient esté monstrees tãt en la main,qu'au baston.Or combien qu'il y adioutast foi, toute-fois il refusoit cette charge,sous ombre qu'il disoit auoir la voix gresle,la lãgue tardiue, & n'estre eloquent,principalement depuis qu'il eut ouy parler Dieu: tellemẽt que pensant en lui-mesme,que l'eloquence humaine, à comparaison de la verité, est muette,& qu'il estoit aussi de son naturel honteux, il taschoit à se retirer de ces affaires d'importance,ne s'estimant estre capable d'executer si gran-

Republique de Dieu à Moïse.

Dieu n'a point de nõ propre qui lui puisse estre donné.

Dieu pourquoi s'appelle le Dieu d'Abrahã,d'Isaac & Iacob.

La verge de Moyse conuertie en serpent.

Le dragon reprent sa premiere forme de verge.

Second signe merueilleux touchant la main de Moyse.

Troisiesme signe merueilleux.

L'eloquence humaine n'est riẽ à cõparaison de la verité.

Dieu reprend Moyse & lui enflambe le courage.

des choses,& prioit Dieu qu'il en choisit vn autre,qui facilement & legeremēt pouuoit mettre à fin tous ces messages.Dieu estant aise de la hôte qu'il voioit en lui,Comment,dit-il,ne cognois tu point celui,qui a dóné la bouche à l'hôme,qui lui a basti la langue, l'artere, & tous les organes de la voix humaine & raisonnable?C'est moi. Ne crain rien donques. Car par mon inspiration toutes mes paroles seront fort bien articulées, & changées en meilleur estat d'eloquence,qui se puisse trouuer:de sorte que sans aucun empeschement coulera d'icelle,comme d'vne claire fontaine,vn doux & poli ruisseau de pensees.Que si tu as besoin de truchement,tu auras ton frere,qui te seruira de bouche, à fin qu'il annonce au peuple ce qu'il aura entendu de toi, & tu lui declareras les mandements de Dieu.Aiant ouï ceci (car il ne faisoit pas seur de contredire à Dieu) se part auecq' sa femme & ses enfans, & prend le chemin d'Egypte,où rencontrant son frere,qui luy estoit allé au deuant,lui mit en la teste de l'accópaigner,lui reuelant les propos,que Dieu lui auoit tenu. Or l'ame de son frere estoit ja disposée par la preuoiance diuine à lui obeir, de sorte que promptement il s'accorda,& le suiuit de bon cueur. Apres que tous deux d'vn mesme vouloir furent arriuez en Egypte, premierement ils assemblerent les anciēs de la nation en vn lieu secret, & leur declarerent les propos de Dieu,& comme aiant eu pitié d'eux,leur promettoit liberté, & vn meilleur païs pour habiter, que n'estoit celui d'Egypte:leur disoit au surplus Moyse, & promettoit, qu'il seroit le capitaine & guide du voiage.Cela fait,ils prennēt la hardiesse de parler au Roi,leur remonstrás,qu'il failloit qu'il enuoiast le peuple hors les bords de son Roiaume,pour faire les sacrifices à Dieu au desert:car ils disoient auoir besoin d'vn lieu solitaire pour faire leurs sacrifices, qui estoient differents des autres, de peur que pour la diuersité de leurs ceremonies, d'auecq' celles des autres,ils ne les offensassent,ou fussent souillez d'eux, ne prenans point plaisir à les voir.Mais le Roi (l'ame duquel dés le berceau auoit esté pilée,& nourrie en la superstition, & orgueil de ses ancestres) ne croiant point estre Dieu intellectuel,ni autre,que ceux,qui sont visibles,leur respōdit auec iniure,disant: Qui est celui-là,auquel il me faut obeir?Ie n'ai point encores conneu ce nouueau Seigneur,dót vous parlez.Ie ne laisserai point aller le peuple dehors sous ombre de festes & sacrifices.Il ne demáde qu'à rien faire,& à se rebeller. Apres cela,estant deuenu fascheux,cholere,& tellement indigné, qu'on ne pouuoit appaiser son courroux,il commanda que les maitres des œuures fussent blasmez de ce,qu'ils laissoient trop en repos les Hebreux,disant,que la deliberatiō de faire sacrifices & festes ne procedoit,que du relasche,& de l'oisiueté:d'autát que ceux qui sont contrains de trauailler,ne pensent point à telles choses:trop bien les autres,qui viuent delicatement auecq' plaisir & soulas. Comme donques ainsi fust,qu'ils endurassent plus de mal,que jamais,& se courrouçeassent contre les compagnons de Moyse, comme abuseurs & trompeurs, & tant en particulier,qu'en public ils mesdissent d'eux,les accusans d'vne impieté,par ce qu'il sembloit,qu'ils ne fissent que mentir,de ce qu'ils disoient de Dieu:Moyse commença à monstrer les signes merueilleux, qu'il auoit auparauant appris, pensant par ce moien les reduire d'vne incredulité,dont ils estoient detenuz,à la foi & croiance de ce,qu'il leur auoit esté dit.Cette mōtre de miracles, la desiroient

Moyse s'achemine en Egypte suiuant le vouloir de Dieu.

Il rencōtre son frere sur le chemin.

Rude response du Roy à Moyse.

Moyse cōmence à montrer les signes merueilleux.

ſiroient fort voir le Roi,& ſes gentils-hommes.Eſtants donques les Seigneurs du païs montez au palais,le frere de Moyſe prenant le baſton, & le branſlant en hault,à fin qu'il fuſt apperceu de tous,le jetta contre le plancher : ce baſton ſoudainement deuint Dragon. Ceux qui eſtoient tout à l'entour, & contemploient ce ſigne,tous eſtonnez reculerent en arriere,de la fraieur qu'ils eurent, & ſ'enfuirent:Mais les ſophiſtes,& enchanteurs,qui ſe trouuerent-là, Dequoi eſtes vous effraiez?dirent ils. Penſeriez vous que nous ne fuſſions pas duits & vſitez en telles choſes ? Nous ne ſommes pas apprentifs en cela. Nous vſons d'vne art, qui ſçait faire le ſemblable.Cela dit,chacũ jetta ſon baſtõ, qu'il auoit en ſa main,alors apparut vne grand' multitude de Dragons,qui ſ'entortilloiẽt à l'entour du premier:mais cettui-là ſe leuant de ſon cerne & rond en haut,eſlargit ſa poitrine, & ſes entrailles:apres ouurant la gueule, & reprenant d'vne grand' force ſon aleine,& enuironnant de tous coſtez ces autres dragons, les aualla comme ſi c'euſt eſté vne jettee de poiſſon:& les aiant engloutiz,retourna en ſa premiere nature de baſton.Ce tant excellẽt ſpectacle auoit oſté le ſoupçon de l'eſprit de ceux qui vouloiẽt mal aux Hebreux,de ne penſer plus que ces choſes qui ſe faiſoient,fuſſent ruſes forgees pour ſeduire le mõde:mais que la puiſſance diuine en eſtoit cauſe,à laquelle il n'y a rien impoſſible.Combien donques que par la vertu & efficace euidente de ces ſignes,ils fuſſent cõtraints de confeſſer la verité du fait,ſi eſt-ce qu'ils ne laiſſerẽt pourtant d'eſtre animez contre le peuple des Hebreux,eſtans addonnez à vne cruauté & impieté,comme à quelque bien certain,& loüable,n'aians aucune pitié de ceux, qui eſtoiẽt à tort affligez,ni faiſans compte des cõmandemens de Dieu, lequel leur auoit donné à connoiſtre ſa volonté par preuues de ſignes plus clairs,que n'eſtoit ſa parole:à cette cauſe ils auoient beſoin d'vne plus groſſe correction,& les failloit aſſaillir plus vifuement. Parquoi les pauures inſenſez furent chaſtiez par vne multitude de plaies,d'autãt qu'ils ne pouuoient eſtre endoctrinez par bõnes raiſons.Or auindrent au pays d'Egypte dix punitions, qui eſt vn nombre de punitions parfait,contre ceux,qui au plus hault degré auoient peché, differentes de celles, qu'on a accouſtumé de ſouffrir:Car les elements du monde, à ſçauoir la Terre,l'Eau,l'Air,& le Feu,dont le monde a eſté accompli,ſe dreſſerẽt contre eux,& les aſſaillirent,l'aiant ainſi Dieu ordonné,comme choſe iuſte & raiſonnable:à celle fin que le païs des meſchans fuſt ruiné, & qu'on conneuſt par là la force de ſa puiſſance, dont il vſoit, aiant formé les meſmes elemens pour le ſalut & generation de toutes choſes,& puis les tournant, quand bon lui ſembloit,à la ruine & deſconfiture des meſchans.Or il diuiſa les punitions,& en fit de trois ſortes:les premieres, qui appartiennent aux plus maſſifs & eſpaiz elemens,qui ſont l'Eau,& la Terre, dont ſont compoſez les corps auecq' leurs qualitez,les laiſſa au frere de Moyſe:les trois d'apres, qui ſe reſſentoient de l'Air,& du Feu,dont les choſes,qui ſont au monde prennent ame,les ordonna pour Moyſe:la ſeptieſme, la fit commune à tous les deux : les autres trois,qui acheuent les dix,il ſe les reſerua. Il commença donques de mettre à execution les premieres,qui appartiennent à l'Eau : Car d'autant que les Egyptiens ont touſiours honoré par deſſus toutes choſes l'Eau, l'eſtimant eſtre le commencement de la generation de tout ce, qui eſt en ce monde,il ſ'en vou-

La verge conuertie en Dragon

Les enchãteurs du Roi font cõuertir leurs baſtõs en ſerpens.

Le grand Dragon deuore tous les ſerpens des enchãteurs.

Dix grandes punitions auenues en Egypte.

Les Egyptiens ont honoré l'eau par ſus toute choſe.

Le fleuue changé en sang.

lut seruir premierement, pour espouuenter & chastier ces meschāts, qui en faisoient tant de compte. Qu'aduint-il donques alors? Aiant le frere de Moyse, par le commandement de Dieu, frappé de sa verge le fleuue, le fleuue se changea tout incontinent, depuis l'Ethiopie, iusques à la mer, en sang, & quand & quād les fossez, les estangs, les cisternes, les puis, les fontaines, bref toute la puissance d'eau, qui estoit espandue par l'Egypte, tellement que par faute d'eau bonne à boire, on n'alloit plus aux riuages: & qui est plus, quand on fendoit & ouuroit on quelque veine d'eau, failloit, comme d'vne plaie sanglante, vne ondée de sang, sans qu'on y apperceust vne goutte d'eau claire: Dont aduint que toutes sortes de poissons moururent, estant la vertu, qui dōne vie, conuertie en celle qui corrompt: tellement que tout le païs estoit rempli de puanteur, tant il y auoit de poissons amassez les vns sur les autres, qui estoient pourriz & gastez. Il y eut aussi vne grand' multitude d'hommes, qui moururēt de soif, qui estoient estenduz à tas par les carrefours, à raison que les parents ne pouuoient suffire à porter les corps aux monuments. Car ce mal dura sept iours, iusques à ce que les Egyptiens se fussent retournez vers ceux, qui estoiēt auecq' Moyse: lesquels prierent Dieu, qu'il eust pitié des personnes, qui mouroient ainsi. Dieu, qui de son naturel estoit misericordieux, changea le sang en eau bonne à boire, rendant au fleuue ses anciēs ruisseaux salubres, & bons à boire.

Le fleuue remis par le vouloir diuin en sa premiere qualité.

Apres qu'ils eurent esté quelque-peu relaschez, ils retournerent, cōme deuant, à la mesme cruauté, & iniustice, comme si la iustice eust esté ou totalement esuanouïe des hommes, ou qu'apres auoir souffert vne peine, ils n'en deussent encourir d'autre. Si est-ce toute-fois qu'en endurant tousiours quelqu'vne, apprenoient, comme les enfans qui sont encores niais, à ne les mespriser: par ce que la vengeance diuine, qui les suiuoit pas à pas, comme elle retardoit, quand ils tardoient: aussi, si tost qu'ils couroient au peché, en les desaduanceant, les surprenoit: Pour cette cause le frere de Moyse estendit de rechef, par le commandement de Dieu, sa verge sur les marez, sur les estangs, & marescages. Il n'eut pas si tost estendu sa main, qu'vne grand' multitude de raines ou grenoilles, failloit dehors en telle abondance, que non seulemēt les lieux de marchez, & autres estans à descouuert, furent remplis, ains aussi les estables des bestes, les metairies, les maisons, les temples, & generalement tous les lieux, tant particuliers, que publicques, tellement qu'il sembloit que la nature eut deliberé d'enuoier cette sorte de beste, qui viuoit dedans l'eau, en vn element contraire au sien, comme en vn nouueau païs, pour y habiter: car la terre est contraire à l'eau. Les Egyptiens donques ne pouuans sortir dehors, par ce que toutes les ruës en estoient pleines, ni demeurer dans leurs maisons, d'autant qu'elles s'estoient desia saisies de touts les cabinets, & estoient grimpees iusques au plus hault des estages, touts desesperez & perdus r'accoururent, comme deuāt, aux mesmes personnes, dont a esté parlé: ausquels le Roi promit qu'il laisseroit sortir les Hebreux: ceux-là appaiserent par leurs prieres & humbles requestes Dieu, lequel leur accorda, ce qu'ils lui demandoient: au moien dequoi les raines s'en retournerēt, les vnes au fleuue, les autres mourur ēt incontinent, qu'on amassa par les carrefours, où on portoit aussi par tas celles, qui estoiēt aux maisons, pour les puantes & insupportables odeurs, qui sortoiēt des corps morts: lesquels

Les Egyptiens retournent a leur premiere vie & cruauté.

Seconde punition.

Merueilleuse abondāce de raines ou grenoilles.

Misere du peuple d'Egypte assailli des grenoilles.

Dieu derechef appaisé.

lesquels estans en vie, encores donnoient vn grand ennui aux sens. Aians apres cette punition repris vn peu leur aleine, firent comme les Athletes, qui escriment à coups de poings, lesquels se voians las, reculillent, & reprennent leur force, pour combattre plus roidement apres leur aduersaire: tellement que ne leur souuenant plus du mal, qu'ils auoient enduré, ils racoururent de-rechef à leur meschanceté accoutumée. Dieu laissant là les punitions de l'Eau, vint à celles de la Terre, se seruant du mesme chastieur, lequel de-rechef frappant, comme il lui auoit esté commandé, de sa verge la Terre, s'esleua soudainement vne fort grand' multitude de Bibetz, laquelle s'espandant comme vne nuée, occupa toute l'Egypte. Cet-animal, combien qu'il soit petit, toutesfois il est fort fascheux: car non seulement il blesse le dessus du cuir faisant demanger: mais aussi il entre de force dedans les narines & les oreilles, & si il blesse les prunelles des yeux, voletant contre, si on ne s'en donne de garde. Mais comment se fust on gardé contre vn si grand effort, veu qu'auec cela (qui est le poinct principal) c'estoit Dieu, qui enuoioit la punitiõ? Quelqu'vn parauenture pourroit ici demãder & s'enquerir, pourquoi il a puni celle region par ces bestes de nulle apparence, laissant en arriere les loups, les lions, les leopards, & autres sortes de bestes sauuages, qui de leur nature se paissent de chairs humaines. Que s'il ne s'en vouloit aider, il n'y auoit point faute d'aspics au païs, les morsures desquels coustumieremẽt font, sans aucune lõgueur, mourir ceux qui sont piquez. S'il se trouue quelqu'vn qui ne sache la cause de ce, qu'il apprẽne en premier lieu, que Dieu a aimé mieux corriger les habitãs d'Egypte, q̃ les faire mourir: car s'il eust voulu les exterminer du tout, il ne se fust pas serui en ses assaux des animaux, comme de ses alliez & confederez, ains des maux, qui viennẽt d'ẽhaut, cõme de la faim, & de la peste. Dauãtage qu'il apprẽne vn autre enseignemẽt, lequel est profitable pour toute la vie: Quel est donques celui-là? Quãd les hõmes font la guerre, ils songent en eux-mesmes dont leur pourra venir vn puissant secours en leur aide, pour suppleer, & renforcer leur foiblesse. Dieu au cõtraire, qui est la treshaute & la tresgrãde force, & qui n'a besoin de rien, quand il se veut seruir de quelques outils, pour faire les punitions, il ne choisit pas ce qui est fort & puissant, ne se souciãt ni de la force, ni de la puissance, mais il prend les choses de nul pris & fort petites, forgeant & bastissant dedans elles des forces inuincibles, dõt il punit les meschants, cõme maintenãt. Car y a il chose plus vile, que le moucherõ? Ce neantmoins sa puissance & force fut si grande, qu'elle mist toute l'Egypte en desespoir: tellement qu'elle fut contrainte de s'escrier, que c'estoit le doigt & la puissance de Dieu: aussi est il certain, q̃ ni toute la terre habitable depuis vn bout iusqu'à l'autre, ni qui plus est, tout le mõde pourroit soustenir la main de Dieu. Ces punitiõs furẽt executees par le frere de Moyse. Il nous faut maintenãt, suiuãt l'ordre, esplucher celles dont Moyse s'est serui, & regarder de quelles parties de Nature elles ont esté basties. L'air donques & le ciel, qui sont les plus nettes parties du mõde, suiuirẽt l'eau & la terre pour le chastiemẽt des Egyptiẽs, duq̃l Moyse fut esleu l'executeur. Or il commẽça premieremẽt à troubler l'air. Il faut ici noter que l'Egypte presque seule entre toutes les autres regions, situées au climat

Ce miserable peuple retourne à sa cruelle & mauuaise vie.

Punitions de la terre.

Ce sont petits mouscherõs, desquels parle Pline li. 11 ch. 2.

Pourquoi Dieu s'est serui de si petites bestes pour punir les Egyptiens.

Dans des choses de petite apparence Dieu forge des forces inuincibles.

Ni la terre ni tout le monde ne pourroit soustenir la main de Dieu.

Les punitions executees par Moyse.

L'Egypte ne sent point l'hyuer.

& auſtral, & vers Midi, ne ſait que c'eſt d'vne des quatre ſaiſons de l'année, qui eſt l'hiuer : ou parauenture par ce qu'elle, comme on dit, n'eſt pas loin du cercle, qu'on appelle, bruſlé : duquel deſcoule vne chaleur, qui eſchauffe toutes les contrees d'à l'entour : ou parauenture, par ce que en la force de l'eſté, le fleuue eſtant creu, conſume auant que l'hiuer vienne, les nuages: d'autant qu'il commence à ſ'enfler & croiſtre au commencement de l'eſté, & ſ'abbaiſſe quand l'eſté prend fin : auquel temps les vents Eteſies, qu'on appelle de Nord, ſoufflent d'vne ſi grand' roideur contre les bouches d'icelui, qu'il ne peult aller plus auant, eſtant la mer enflée, & lui enuoiant contre ſes hautes vagues, comme grandes murailles, qui le repoulſent en arriere, tellement qu'il eſt contraint de ſe retirer dans ſon canal, où il ne fait que tournoier: au moien dequoi il auient que ſe rencontrant les eaux, tant celles qui deſcendent d'enhault des fontaines, que celles qui ſont repoulſees de la mer toutes preſtes d'y entrer, & ne ſe pouuants eſlargir (car les riues, qui ſont haut eſleuées, les ſerrent & eſtreignent des deux coſtez) qu'à la fin elles ſe hauſſent fort hault. Il y a vne autre raiſon pour laquelle l'hiuer ne ſeruiroit de rien en Egypte : Car le meſme bien que les pluies, qui tombent abondamment du ciel, font ailleurs, le Nil le fait en Egypte, abbreuuant les terres pour la generation des fruits: Or la Nature, qui ne fait rien en vain, n'auoit que faire de donner la pluie à la terre, qui n'en auoit point beſoin: auec cela elle ſe reſiouit de la diuerſité de ſes ſages œuures, faiſant vn bon accord de toutes les choſes contraires. A cette cauſe elle enuoie aux vns d'en-hault l'eau du ciel, aux autres l'eau des fontaines & riuieres d'ici bas. Combien donques que l'eſtat de celle region ſoit tel, qu'en plain hiuer lon y ſente le printemps, & ne ſe trouue que certaines contrées vers la coſte de la mer, qui ſoient mouillées de tendres roſées, n'aians jamais les autres qui ſont au deſſus de Memphis, palais & maiſon Roiale d'Egypte, receu de nege: neant-moins alors l'air ſoudainement ſe changea, de telle ſorte que toutes les choſes, qui ont accouſtumé d'eſtre aux pays froids, eſtant tout à coup amaſſees, ſuruindrent & enuahirent la region: comme force pluie, forte greſle & eſpeſſe, tempeſtes de vents, & tourbillons qui menoient grand bruit, briſemens de nuées, eſclairs, & tonnerres ſe ſuiuans l'vn l'autre, foudres continuz, qui eſtoient horribles à voir. Car la greſle, qui eſtoit meſlée parmi le foudre, n'eſtoit point fonduë, ni eſteignoit le foudre, combien qu'ils fuſſent d'vne ſubſtãce contraire : mais demeurãs en vn meſme eſtat, & ſe contre-gardans l'vn l'autre, faiſoient enſemble leur courſe haut & bas. Cet orage ne donnoit pas tant d'ennui & faſcherie aux habitans, cõme faiſoit la nouueauté du cas auenu: par ce qu'ils eſtimoient (ce qui eſtoit auſſi vrai) que tout cela auoit eſté nouuellement forgé de l'ire de Dieu, & que l'air contre ſa couſtume auoit eſté chãgé pour ruiner les arbres & bleds, auec leſquels auſſi perit vn grãd nõbre de beſtes, les vnes de froid, les autres de la groſſe & peſante greſle, qui tõboit ſur elles, cõme pierres: aucunes auſſi furẽt bruſlees du feu du ciel, dõt toutefois ſe trouuerẽt quelq̃s vnes à demi bruſlées en la place, qui mõſtroient les marques des plaies, qu'auoit fait le foudre: à fin

que

Le Nil ſ'enfle en eſté.

Les Eteſies, vent de Nord.

Desbordement du Nil fort espouuantable, à cauſe du grand reflus de la mer.

Grãde pouruoiance de la mere Nature.

Memphis eſtoit vne ville d'Egypte proche du grãd Caire.

L'air ſe chãge pour la punition des Egyptiens.

La greſle meſlée parmi le foudre.

Grande miſere des Egyptiens.

que ceux,qui les voioient, se chastiassent. Apres que ce mal eut esté appaisé, le Roi & ceux qui estoient au tour de lui,retournerent,comme deuant, à leur cruauté accoustumée. Alors Moyse,par le commandement de Dieu, estendit sa verge en l'air:incontinent se leua vn vent de Midi fort impetueux, lequel brisoit & jettoit tout par terre,se renforçant tant de jour,que de nuict. Ce vent de son naturel fait grand mal aux personnes:Car il est sec,fait douloir la teste, & l'appesantit,engendrant ennui & tristesse,& principalement en Egypte, laquelle est située du costé de Midi, & tournée au Soleil, qui donne là: de sorte que quand ce vẽt se remuë,il poulse en cet endroit l'ardeur du Soleil,qui brusle tout:estãt tel, il amena,pour augmenter le mal,vne grand' multitude de bestes,qui gastoient les biens: c'estoient Langoustes, cauallettes, ou sauterelles, lesquelles coulants comme vn ruisseau,mangeoient sans cesse ce que le foudre & la gresle,auoient laissé, & racloient tout, tellement qu'on ne voioit plus en vn si grand païs,pas vn surgeon,ni rien de verd. Alors les Seigneurs, encores à grand' peine,reuenans à penser à leurs propres maux,s'addresserent au Roi, & lui dirent:iusques à quãd ne permettras tu point l'issue à ces hommes? ne comprés tu point,par les choses qui sont auenuës,que l'Egypte est perdue? Le Roi leur accorda,comme il sembloit, ce qu'ils demandoient. Au moien dequoi Moise de-rechef pria Dieu pour eux,tellement que le vent se relascha,& se leua de la mer vn vent, qui chassa les Langoustes,estants esparses ça & là. Le Roi vint à se tourmenter,comme s'il eust deu mourir,de ce qu'il failloit laisser aller cette nation. Suruint vn autre mal plus grief,que n'estoit le passé: car estant le jour clair,soudainement les tenebres s'espandirent sur la terre, ou parauenture pour l'Eclipse du Soleil,qui estoit plus grande que de coutume, ou pour les continus nuages,qui s'entre-tenoient ensemble: lesquels estoient si espais, que les raions du Soleil ne pouuoient passer outre estans repoussez: qui estoit cause que le jour ne differoit en rien de la nuict, & ne pouuoit-on penser que ce ne fust vne treslongue nuict,estant continuée l'espace de trois jours & autant de nuictz. On dit qu'aucuns d'entre eux, qui s'estoient jettez sur leurs litz, ne s'osoient lors leuer,& que les autres qui se sentoiẽt pressez de quelque chose necessaire pour la nature,cheminoient auec grand' peine,tatonnans ou manians les murailles,ou quelque autre chose,cõme aueugles:par ce que la clairté du feu,dont nous vsons,ou estoit esteinte de la grand' tempeste, ou estãt affoiblie de l'espesseur des tenebres, s'esuanoüissoit: de sorte que le sens de la veuë,de tous les autres le plus necessaire,sain & entier estoit aueuglé, ne voiãt goutte,lequel estãt decheu,lui qui estoit le chef,il failloit que les autres, cõme ses sujets fuissent renuersez. Il n'y auoit aussi personne qui peut parler,ni ouïr, ni prendre viande:mais tous sans faire aucun exercice de leurs sens, se laissoiẽt mourir de faim,tant estoient saisiz & transportez du mal qui les tourmentoit. Alors Moyse,meu encores de pitié,pria Dieu pour eux,lequel rẽuoia la lumiere au lieu des tenebres,& le jour au lieu de la nuict auec vne grãde clairté. Tels on dit auoir esté les chastiemens executez par Moyse seul: le premier, par la gresle, & le foudre: le second, par la Langouste: le troisiesme, par les tenebres, qui n'auoient aucune forme de lumiere. Or il y en eut vn autre, pour l'execution duquel Moyse & son frere tous deux ensemble furent com-

Punition des Egyptiens par le vent de Midi, auec les Langoustes.

Qualité du vent de Midi.

Grandes tenebres espãdues par l'Egypte.

Les Egyptiens reduits en grand' misere.

La clarté du iour rẽdue par les prieres de Moyse.

mis,lequel tout maintenant ie declarerai. Tous deux par le commandement de Dieu prirent dedans leurs mains de la cendre du foier, ou four: laquelle Moyse espandit fort menuë par l'air. Si tost que cette poussiere fut esparse ça & là,elle fit venir tant aux hommes,qu'aux bestes irraisonnables des estranges & fascheux vlceres par toute la peau,de telle sorte que les corps tout incontinent s'enflerent de bourgeons & bubes, & furent tous couuerts de pustules pleines de bouë & ordure:lesquelles bouilloient,comme on peut penser,pour la grand'chaleur de dedans,dont elles estoient enflambees,encores qu'on n'en vit rien. Se sentans ainsi accablez des douleurs & tourmens de ces vlceres & inflammations, n'estoient pas moins trauaillez de leurs esprits, que de leurs corps,estants totalement attenuez & vsez de fascherie:d'autãt qu'on ne voioit dessus eux qu'vn vlcere, qui prenoit & continuoit depuis la teste iusques aux pieds, reuenans tous les autres, qui estoient espars par toutes les parties du corps,en vne mesme forme d'vlcere,iusqu'à ce que de rechef par les prieres du bon legislateur Moyse,qu'il faisoit pour les pauures patiẽs, la maladie fut allegee.Au reste non sans cause Moyse & son frere auoient esté promis à ce chastiement.Le frere de Moyse pour la pouldre,d'autant qu'il auoit la charge des punitions,qui procedoient de la Terre,& Moyse pour l'Air chãgé pour tourmenter les habitans: Car Moyse estoit l'executeur des plaies, qui procedoient de l'Air,& du Ciel.Les trois autres punitions,qui restoient,se trouuerent faites & forgees d'elles-mesmes,sans l'aide de l'homme, lesquelles particulierement ie declarerai au mieux qu'il me sera possible.La premiere fut executee par vne beste la plus hardie de toutes les autres,qui soient au mõde,qu'on appelle Cynomye,c'est à dire,mouche de chien,fort proprement surnommée par les sages,qui ont donné les noms aux choses:aussi se sont ils monstrez sages en cela, aiants tiré & composé ce nom des bestes de toutes les autres les plus estourdies & eshontées,à sçauoir de la mouche, & du chien, estant le chien le plus hardi de toutes les bestes,qui marchent sur la terre:& la mouche, des bestes qui volent:par ce que toutes deux accourent sans aucune crainte contre les personnes,& si quelqu'vn les chasse,ne quittent point pourtant leur entreprise: mais s'opiniastrans poursuiuent tousiours leurs pointes,iusques à ce qu'elles soient saoules de la chair:mais la Cynomye, qui est pourueuë de la hardiesse de tous les deux, est vne beste, qui ne fait qu'espier les personnes pour les mordre en trahison:car venãt de loin auec vn bruit se lãce cõme vn trait cõtre ceux qu'elle trouue, & apres s'estre jettee de grande roideur sur eux,s'attache & se tient fermement à leur peau. En ce temps là donques ceste meschante beste fut enuoiée de Dieu, & sa force doublée, n'vsant pas seulement des auantages, que Nature lui auoit donné, mais estant aussi guidée par la preuoiance diuine, laquelle arma cette beste, & la poulsa à la guerre contre les habitants d'Egypte.Apres la punition de cette mousche,s'en ensuiuit vne autre,sans que persõne y mist la main,qui estoit la mort du bestail:par ce que les grãds troupeaux de bœufs,de cheures,& cheureaux,de moutõs,& de toutes autres bestes de seruice qu'on nourrissoit aux champs,moururent comme par complot,par trouppes,en vn mesme jour: ce qui prognostiquoit la mort des hõmes deuoir bien tost auenir, ainsi qu'on voit aux maladies pestilentes: Car on dit, que la mort

Les Egyptiẽs assaillis de vilains vlceres & inflammations.

Moyse executeur des chastiemẽs qui se faisoient par l'air, & Aaron de ceux de la terre.

Punition de Dieu par la Cynomye.

C'est vne sorte de mouche qui succe le sang des bestes. Cœlius li. 9. cap. 52.

Mort de Bestail.

la mort soudaine des bestes est vn commencement & acheminement aux infirmitez pestilentes. Apres cette peine,auint la dixiesme, & derniere,laquelle surmontoit toutes les autres premieres, qui estoit la mort des Egyptiens : non toute-fois de tous, d'autant que Dieu n'auoit pas deliberé de rendre le pays d'Egypte desert,ains seulement le chastier:aussi ne condamna à mort les hommes & les femmes de toute sorte d'âge,qui estoient en grand nombre,mais les laissant viure,condamna seulement les enfans aisnez,commençant à l'aisné des enfans du Roi, & finissant à celui de la plus vile & esclaue musniere du pays. Ceux donques qui tous les premiers auoient autre-fois donné le bon iour à leurs peres & meres,les appellans leurs peres& leurs meres,& qui auoient aussi esté tous les premiers appellez d'eux leurs fils, tous de quelque âge qu'ils fussent estants sains & druz,& n'aians point esté au parauant malades,moururent soudainement en minuit : & dit on qu'il n'y eut pas vne maison exempte de cette calamité.Si tost que le matin fut venu,les peres & meres voians leurs tresaimez & treschers enfans morts, ne s'y attendans point, ni pensans aucunement , auec lesquels le jour precedent ils auoient mangé, & esté assis à table iusques à la nuict, saisiz de tresgrand dueil,remplirent toute la terre de plainctes & cris : de sorte qu'estant le sentiment du mal commun, tous ensemble s'escrioient & se plaignoient par tout le païs, depuis vn bout jusques à l'autre:Car auparauant,& pendant qu'ils n'auoient bougé de leur maison , pas vn ne sçauoit le mal de son voisin, au moien dequoi chacun particulierement estoit seulement en soi-mesme fasché : Mais apres qu'ils furent tous sortis, & eurent entendu ce qui estoit auenu, à tous en general, prindrent alors double dueil,adioustans à leur priué & particulier le commun & public : au moindre & plus leger, le plus grand, & le plus pesant: tellement qu'il n'y auoit moien de les consoler. Car qui eust esté celui,qui eust consolé vn autre, en aiant lui mesme besoin ? Or(comme coustumierement aduient en telles miseres) estimants ces maux presens,n'estre que le commencement d'autres plus grands,& craignans que leurs autres enfans, qui estoient encores en vie, ne mourussent, coururent tous ensemblement espleurez au palais, & deschirans leurs vestemens, crierent contre le Roi, comme estant cause de tous les maux,qui leur estoient aduenuz : Car disoient-ils,si incontinent que Moyse eut parlé à lui,il eust laissé sortir la nation des Hebreux, nous n'eussions point eu de mal: mais d'autant qu'il a voulu tousiours obeir à son orgueil & dureté de cueur accoustumée,nous auons aussi tousiours receu les loiers de son obstination.Laquelle n'estoit pas de temps & saison. Cela fait, chacun d'eux enhortoit le peuple des Hebreux à s'en aller diligemmēt hors du païs d'Egypte,craignans que s'ils s'arrestoient vn jour,ou bien seulement vne heure, qu'ils fussent en danger de souffrir vne peine incurable. Ainsi furent les Hebreux chassez & poulsez hors d'Egypte,lesquels aiāts vn peu pensé en eux-mesmes,& leur souuenāt de leur cōdition noble & frāche,firēt vne entreprise, laquelle estoit bien raisonnable, que gens de leur sorte libres,& qui n'auoiēt point mis en oubli les torts qu'on leur auoit faits,executassent : C'est qu'ils pillerēt & emporterēt grand' quantité d'vtensiles & mesnage : d'vne partie de laquelle se chargerent & porterent eux-mesmes, l'autre ils la chargerent sur leurs sommiers. Cela firent ils, non

La mort des bestes est certain signe de pestilence.

Mort vniuerse des enfans aisnés des Egyptiens.

Grād dueil & plainte des Egyptiens.

Remonstrāce & doleances du peuple.

Les Hebreux chassez & poussez hors d'Egypte.

Les Hebreux s'en vont chargez de butin.

par vne auarice,ou(comme quelque mesdisant pourroit dire)d'vne conuoitise du bien d'autrui. Car quelle pouuoit estre?mais par ce qu'en premier lieu ils estimoient que ce butin leur deuoit tenir lieu du loier, qui leur estoit deu, pour les seruices qu'ils auoient faits tout le temps de leur vie : à fin aussi qu'ils donnassent de la fascherie à leur tour à ceux, qui les auoient rendus esclaues, par choses toute-fois moindres,d'autant que la perte des biens n'est pas si grāde,que la perte de liberté,pour laquelle les personnes d'entendemēt non seulement presenteroient & offriroient leurs biens, mais seroient bien si hardis que de mourir. En tous ces deux poinctz donques ils faisoient bien, fut-ce qu'ils prinssent comme en temps de paix,leur loier qui leur estoit deu,& dont ils auoient esté si long temps priuez : ou bien, comme en temps de guerre, ils emportassent les biens de leurs ennemis:ce qui leur estoit loisible selon la loi des vainqueurs:par ce que les Egyptiens auoient commēcé de leurs mains iniustes,la guerre,aians,ainsi que i'ai ci deuant dit,faits leurs hostes, qui en guise de suppliās s'estoient retirez vers eux, serfs, comme s'ils les eussent pris captifs en guerre.Les Hebreux donques voians que le temps estoit tout propre pour cela,& qu'vne si belle occasion se presentoit,se vangerent,sans toute-fois aucū appareil d'armes, leur seruant la iustice de bouclier, & hausans sa main dessus leur teste pour les deffendre.De toutes ces sortes de plaies & punitions l'Egypte a esté chastiée,dont pas vne ne toucha aux Hebreux, cōbien qu'ils demeurassent aux mesmes villes,aux mesmes rues,& aux mesmes maisons,s'estans bādez contre elle la Terre,l'Eau,l'Air,& le Feu, qui sont les parties de la nature, qu'on ne peut fuir:chose fort estrange à croire, & qui est contre l'opinion des hommes:Que les vns soient peris par les mesmes choses, en vn mesme lieu, en vn mesme temps,& les autres aient esté sauuez & gardez. Le fleuue fut changé en sang,mais non aux Hebreux,par ce que quand ils vouloiēt prendre de l'eau, lors l'eau se changeoit, & deuenoit bonne a boire:la raine ou grenoille sautāt de l'eau en la terre,emplissoit les marchez,les metairies, & maisons, mais n'approchāt point de celles des Hebreux,comme si ell' eust sceu discerner, & eust conneu ceux qu'il failloit garder:les moucherons, la mouche de chien,la langouste,qui firent tant de dommage aux plantes,aux fruictz, aux bestes, & aux hommes,ne volerent ni se ruerent sur eux: les grandes & continuës pluies qui tomboient,la gresle,le foudre ne vindrent iusques à eux:ils ne sentirent point la douleur des vlceres, qui estoit le plus fascheux mal de tous les autres: cependant que les tenebres estoient espanduës sur les autres, ils faisoient bonne chere en plaine clairté, leur eclairant la lumiere du iour : lors que moururent les enfans aisnez des Egyptiens, aucun enfant aisné des Hebreux ne mourut, & non sans cause : d'autant que la mort contagieuse d'infinies bestes, qui moururent, ne s'attacha iamais à pas vne de leur trouppeau : tellement qu'il me semble, que si quelqu'vn se fust rencontré aux choses, qui estoient faittes en ce tēps-là,il n'eust autre chose pensé sinon que les Hebreux estoient spectateurs des maux,que les autres souffroient,& auec ce qu'ils apprenoient le plus beau & plus proffitable enseignemēt,qui soit au mōde,qui est de seruir & honorer Dieu:car il ne se trouua iamais vn iugement si clair & euidēt des bons & meschans,comme celui-là, apportant aux vns la mort, & aux autres la vie. Or entre

Perte de biens est moindre que la perte de liberté.

Les Hebreux n'ōt senti aucune douleur durāt que les Egyptiens estoient persecutez de la main de Dieu.

Cynomya κυνομύια.

entre ceux qui sortirent d'Egypte pour aller demeurer ailleurs, il y auoit plus de six cents mille hommes ieunes & en leur fleur d'âge: l'autre trouppe de viellards, d'enfants, & femmes n'estoit pas aisée à nombrer. Outre ceux-là il y auoit vne grand'multitude de gens de seruice, & bastards, qui auoient esté engédrez par les Hebreux, des femmes Egyptiennes, & s'estoient rangez du costé du pere: aucuns aussi estants esmerueillez de la bonne affection & amour, que ces hommes portoient à Dieu, & en estans bien aises, les auoient suiuiz encores qu'ils fussent estrangers: il y en auoit d'autres, qui pour la grandeur & multitude des punitions auenuës en Egypte les vnes apres les autres, s'estoient amãdez, & retirez auec les Hebreux. De tous ceux-là Moyse fut le capitaine & gouuerneur, prenant en ses mains cette Roiauté, non comme aucuns, qui sçauancent aux seigneuries par armes, par ruzes, & par forces, tant de gens de cheual, que de pied, & des armées sur mer: mais estant poussé d'vne vertu & honesteté, & d'vne bonne affection qu'il portoit à tout son peuple, en laquelle y perseuera tous-iours: ioint que Dieu, qui aime vertu & honesteté, lui auoit donné cet honneur, qu'il auoit bien merité. Car d'autant qu'il auoit laissé le Roiaume d'Egypte (estant lors le petit-fils du Roi) pour les pechez qui s'y cõmettoient, & quittant là les esperances de ceux qui l'auoient adopté, les auoit abandonnez, induit par la noblesse & grandeur de son esprit, qui de son naturel haïssoit le vice: il sembla raisonnable à Dieu gouuerneur du monde, de le recompenser d'vn Roiaume plus peuplé, & d'vne nation meilleure, que n'estoit celle d'Egypte, afin qu'estant le souuerain sacrificateur, il fist les sacrifices & prieres pour tout le monde, & par ce moien il repoulsast les maux, & fist venir abondance de biens. Apres qu'il eut pris le gouuernement, il ne s'estudia pas, cõme aucuns, à accroistre sa propre maison, & auancer ses enfans (car il en auoit deux) en richesse & puissance, afin qu'ils fussent pour lors ses cõpagnõs, & en apres ses successeurs: mais vsant d'vne bonne conscience franche & nette en toutes choses tant petites que grandes, dontoit la naturelle amour & grande affection qu'il portoit à ses enfants, & comme vn iuge estoit roide & entier en ce qui estoit raisonnable, se mettant deuant les yeux vn seul but fort necessaire, qui estoit de soulager ses sujets, pratiquer & faire tout ce qu'il pourroit, tant en faits qu'en dits pour le proffit d'eux tous, & ne laisser passer pas vne occasion de tout ce qui pouuoit estre pour leur auancement. Lui seul, de tous les autres qui ont iamais gouuerné, n'a point amassé d'or, ni d'argent, n'a point exigé de tributs, n'a point possedé maisons & metairies, n'a point eu bestes de nourriture, gens de seruice, reuenus, ni autre chose exquise & magnifique, auec abondance, combien qu'il fust en sa puissance d'auoir largesse de toutes ces choses là: au contraire, sçachant bien que c'est à faire à vne pauure ame, de faire compte des richesses materielles, il les mesprisa, cõme celles, qui ne voient goutte, mais honora celles de la Nature, lesquelles voient clair, & en fut jaloux, comme s'il n'y en eust point eu d'autres. Il n'y auoit riẽ de magnifique, sõptueux, & qui sētist son orgueil & grauité tragicque en ses habillemẽs, en ses viandes, & en sa maniere de viure, aimant la simplicité & espargne, comme vn homme priué: vrai est qu'il faisoit paroistre sa magnificence roiale, aux choses qui sentent leur Roi, & dont doit estre pourueu largement, celui qui

Merueilleux nõbre de peuple sorti d'Egypte.

Moyse capitaine, gouuerneur et Roi des Hebreux.

Moyse souuerain sacrificateur.

Moyse vrai patrõ miroüer et exemple d'vn bon prince & gouuerneur.

C'est à faire à vn lâche courage d'aimer les richesses, dit Seneque.

Les richesses que lon doit auoir en estime.

commande,comme eſt la Continence, Patience, Magnanimité, Temperance, Prudence, Viuacité d'eſprit, Bonté d'entendement, Science, Peine, Trauail, Meſpris des plaiſirs mondains, Iuſtice, Amandement, Blaſme, & Punition des pecheurs ſelon les loix, louanges & honneurs pour ceux qui ſont bien, & ſuiuent les commandemens de la loi. Aiant donques reietté celle richeſſe, laquelle a accouſtumé de ſe montrer fiere en l'endroit des hommes, Dieu l'honnora d'vne plus grande & parfaite, lui donnant puiſſance ſur toute la terre, ſur la mer, ſur les fleuues, ſur les autres elemens, & ſur les choſes, qui en ſont compoſées: d'autant qu'il le fiſt participant de ſa puiſſance, & lui laiſſa entre ſes mains comme à ſon heritier, tout le monde, pour en diſpoſer à ſon vouloir, cõme de ſon propre heritage: parquoi chaſque elemẽt lui faiſoit ſeruice, comme à ſon maiſtre: changeant ſa vertu & naturel qu'il auoit, & obeiſſant à ſes commãdements. De ce il ne falloit point ſ'eſbahir: par ce que ſi, ſelon le prouerbe, les biens des amis ſont communs, le Prophete, comme il eſt dit, eſt l'ami de Dieu, il ſ'enſuit qu'il a part en ſon bien, & en prẽd autant qu'il en a beſoin pour ſon vſage: car Dieu n'a affaire de rien, veu qu'il poſſede tout. Or l'homme de bien, à proprement parler, ne poſſede rien, ni meſme ſoi-meſme, toutefois il prend des treſors de Dieu tout ce qui lui eſt poſſible: & certes à bon droit, d'autant qu'il eſt citoien du monde: ce qui a eſté cauſe, que Moyſe n'a eſté enrollé en pas vne ville de la terre habitable, aiant pris pour ſon heritage, non quelque partie d'vn païs, mais tout le monde. Qui eſt plus, n'a il pas ioui d'vn droit de compagnon, plus grand que n'eſtoit celui-là en l'endroit du pere & createur de tout le monde? veu que non ſeulement il a eſté reputé digne d'vn meſme nom (car il a eſté appellé Dieu & Roi de toute la nation) mais auſſi eſt entré dedans le nuage, où eſtoit Dieu, c'eſt à dire, en vne eſſence, ſans forme, inuiſible, & incorporelle, laquelle eſtoit le patron de toutes les choſes qui ſont au monde, conſiderant là tout ce qui ne peut eſtre contemplé de la Nature mortelle. Au reſte, il mit en euidence, & à la veuë de tout le monde tant ſoi-meſme que ſa vie, comme vn tableau bien peint & accouſtré, œuure certes tresbeau & treſdiuin pour ſeruir d'exemple à ceux qui le voudroient enſuiure (heureux ſont ceux qui impriment ce portrait & forme dedãs leurs eſprits, où prennent peine à l'imprimer: Car l'eſprit ne doit auoir rien en plus grande recommandation que d'eſtre iouiſſant de la parfaite & entiere forme de vertu, ou pour le moins doit monſtrer vn deſir prompt & ſoudain pour l'aquerir.) Or il eſt tout notoire, que les ſimples gens ſont volontiers imitateurs des gens de qualité, & ſont deſireux des choſes, auſquelles ils mettent leur affection. Quãd donques le Prince commence à ſ'vſer aux plaiſirs mondains, ſe rengeant à la vie delicieuſe, peu ſ'en fault que tous les ſujets ne ſe debordent & abandonnent, non ſeulement aux deſirs ſuperflus du ventre: mais auſſi aux plaiſirs de deſſouz le ventre, ſi ce ne ſont gens bien nais, & qui aient en eux vne bonne ame, non trahiſtreſſe, ains bien affectiõnée & leur voulant bien: auſſi ſ'il choiſit vne maniere de viure plus honneſte & graue, ceux qui ſont les plus incontinens ſe tournent à la temperance, ou de pœur, ou de honte, ſ'efforçans de planter dedans les penſées des hommes vne opinion d'eux, qu'ilz ſont pour vrai imitateurs des meſmes façons de viure: parce qu'ils ne ſont pas ſi inſenſez de reprouuer

Vertus dõt doit eſtre pourueu vn bon Prince, & gouuerneur.

Le prophete comme ami de Dieu, participe des biens de Dieu.

Les treſors de l'hõme de bien ſõt en Dieu.

Moyſe, cõme bon Prince, montre vn bon exemple à tout ſon peuple.

L'eſprit ſe doit touſiours mirer à la parfaite vertu.

Le peuple deſireux d'enſuiure ſon Prince.

La vie debordée d'vn prince cauſe beaucoup de maux.

de reprouuer la maniere de viure de plus grãds qu'eux: & parauẽture, d'autant que Moyse deuoit estre le Legislateur des Hebreux, lõg tẽps auparauant fut par la prouidẽce diuine fait loi fournie d'ame, & de raison, aiant esté sans qu'il en sceust rien, destiné à cette charge. Apres donques qu'il eut pris de leur bon gré la puissance & autorité sur eux, conduisant & approuuant Dieu tout ceci, il s'appresta pour aller faire sa demeure en la Phœnicie, en la basse Syrie, & en la Palestine, surnommée lors la region des Chananéens, de laquelle les fins & limites estoient loin de l'Egypte de trois iournées. Or il les mena, non en coupant le chemin par le plus court, par ce qu'il craignoit que les habitans des lieux, de pœur d'estre chassez de leurs païs, & faits esclaues, ne sortissent contre eux en bataille, & fussent par ce moien contrains de retourner en arriere par le mesme chemin en Egypte, & qu'estants chassez de leurs ennemis, des nouueaux vers les anciens, ils fussent moquez & souffrissent choses pires, & plus fascheuses que les premieres: auec cela il vouloit esprouuer, les menant par vn desert long & large, comme ils se portoient en l'obeissance, qui lui deuoient, quand ils n'auroiẽt plus abondance de viures, & peu à peu leur failliroient. Se detournant donques du droit chemin, il trouua vn sentier de costé, & aiant opinion qu'il tiroit vers la mer rouge, dressa là son chemin. On dit qu'alors auint vne chose merueilleuse, vn grãd & magnificque œuure de Nature, dont on n'ouït jamais parler. Apparut vne nuée estant en forme d'vne tresgrande colonne, laquelle alloit deuant, eclairant comme le Soleil de jour, & de nuict comme vn flambeau, afin qu'ils ne se foruoiassent en leur voiage, & suiuissent tous-iours la guide, qui estoit seure: peut-estre que quelqu'vn des lieutenants du grand Roi, & ange inuisible estoit enfermé dedans la nuée, qui les conduisoit, ne pouuant estre apperceu des yeux du corps. Le Roi d'Egypte voiant qu'ils s'estoient foruoiez du chemin, comme il pensoit, & qu'ils cheminoient parmi vn desert rude, non battu, ni fraié, fut joieux, pensant bien qu'ils fussent enfermez & ne pourroient trouuer l'issue, se repentant donques de ce qu'il les auoit laissez aller, il delibera de les poursuiure, comme s'il eust deu les faire retourner par crainte, & de rechef les faire esclaues: ou bien, s'ilz se fussent rebellez, de les mettre entierement à mort, sans en espargner vn seul de quelque âge qu'il eust esté: au moien dequoi prenant auec lui tous les gens de cheual, dardeurs, fondiers, archers, & tous autres armez à la legere, & faisans deliurer à ses gentils-hommes six cents chariots garnis de faux, des plus beaux qu'il eust, afin qu'ils le suiuissent auec vne majesté telle qui leur appartenoit, courut vistement apres, & de tout son pouuoir se hastoit pour les surprendre & les accabler, sans qu'il s'en donnassent garde: Car les assaultz soudains espouuantent plus que ceux qu'on attend & les personnes qui ne se tiennent point sur leur garde, sont plus tost surprises, que les autres, qui pensent à leurs affaires: considerant tout ceci, les suiuoit, pensant bien les vaincre au premier cri. Comme donques ils estoient prests à disner, aiants tendu leur tentes & pauillons au prés des riuages de la mer, ouïrent premierement vn grand bruit, lequel retentissoit tant des hommes que des cheuaux, qui arriuoient, de sorte qu'estans sortis de leurs tentes, regardoient tout à l'entour, & se dressants sur le bout des pieds escoutoiẽt sans sonner aucun mot: peu apres apperceurẽt sur vne butte

Moyse fait acheminer le peuple aux desers.

Pour quelle raison Moyse prit vn chemin long & egaré.

Moyse prẽd le chemin vers la mer rouge.

Vne nuée en forme de colõne sert de Guide au peuple Hebreu.

Le Roi d'Egypte fait ses apprests pour poursuiure Moyse & les Hebreux.

C'estoient ceux qui vsoient de fondes pour combattre.

Les assauls soudains & que l'õ n'a preueu sont fort dangereux

l'armée des ennemis toute rangeé en bataille. Estans tous effraiez de ce cas, qui leur estoit auenu contre leur opinion, n'aiant pour le premier poinct fait aucun appareil d'armes pour leur defendre, parce qu'ils estoient partis non pour aller à la guerre, ains pour faire leur demeurance en vn autre lieu,& de l'autre ne pouuans fuir, car ils auoient au derriere la mer,& les ennemis au deuant,& des deux costez vn grād desert,qui n'estoit point hanté & frequẽté, ne sauoient ce qu'ils deuoient faire : tellement que pour la grandeur des maux qui se presentoient, desesperans, comme coustumierement auient en tels cas, ilz blasmoient leur gouuerneur,lui disans: N'y auoit-il point de tombeau en Egypte,pour nous enseuelir apres nostre mort,sās nous amener ici pour nous faire tuer?La seruitude n'est elle pas vn mal plus leger que la mort forcée? Tu as attiré à toi la compagnie souz esperance d'vne liberté, afin qu'elle fust en danger de sa vie:ne connoissois tu pas nostre simplicité,& la felonnie & haine des Egyptiens?Ne vois-tu pas la grādeur des maux,dont nous ne pouuons eschapper? Qu'est il de faire?nous faisōs la guerre tous nuds & desnuez d'armes, contre ceux qui sont armez.Fuions.mais comment?nous sommes enuironnez comme de rets & fillets de nos ennemis capitaux, de deserts, par lesquels il est impossible de cheminer,de mers qui ne sont point nauigables:& bien qu'elles fussent nauigables,où sont les vaisseaux & barques pour les passer?Moyse oiāt ces propos pardonnoit d'vn costé à ceux-ci : de l'autre, il remettoit en sa memoire les paroles deDieu:de sorte que partissant en diuers endroits son esprit & sa parole,en vn mesme temps s'addressoit de son esprit, sans que personne en vit rien,à Dieu, & le prioit qu'il lui pleust deliurer son peuple des maux ineuitables: de la parole,il les encourageoit & consoloit leur disant : Ne perdez point courage, mes amis : l'homme & Dieu ne se deffendent pas d'vne mesme sorte. Pourquoi est-ce que vous adioustez seulement foi aux choses croiables?Celui qui est à notre aide, n'a que faire d'aucun appareil. C'est vne chose propre à Dieu,que de desbrouiller les choses,qui sont embrouillées, & les conduire à bonne fin. Les choses impossibles à la creature, sont à lui seul possibles,& les tient en ses mains. Ces propos tenoit-il estant encor à soi: mais apres qu'il eut vn peu tardé & pensé en soi-mesme,il fut raui & inspiré de l'esprit familier, lequel auoit accoustumé d'aller & venir à lui. Il deuina dōques, prophetisant cette maniere: vous ne verrez plus cette armée, qui est si bien en cōche, & equippée de toutes sortes d'armes:vous ne la verrez plus bādée cōtre vous:par ce que elle tombera toute,& sera soudainement accablée,& sommergée deuant vos ïeux:de telle sorte qu'il ne sera plus de nouuelle d'elle,& n'en demeurera rien d'icelle, qui puisse paroitre sur la terre: ceci auiendra biẽ tost, & incōtinẽt que la nuict sera venue.Voilà les propos qu'il tenoit.Apres que le Soleil fut couché,le vent deMidi cōmeça soudainemēt à s'esleuer,& à souffler fort impetueusement: tellement qu'il fut cause que toute la mer,laquelle auoit coustume d'aller & venir, & de reboire & aualler l'eau qu'elle auoit jettée, se retirast plus vistement. Car estant poussée d'vne grande roideur par le vent, se retiroit du riuage où elle estoit,comme dedans des creuz & gouffres : au reste n'apparoissoit aucune estoille,mais vne noire & espesse nuée tenoit tout le ciel,& estoit la nuict toute noire,pour espouuāter ceux qui les poursuiuoiēt.

Plainte & desespoir des Hebreux se voiās poursuiuiz de leurs ennemis.

Moyse dōne courage et esperance au peuple descouragé & hors d'espoir.

C'est le propre de Dieu de debrouiller & mener à bonne fin les choses qui sont hors d'espoir et que lon estime impossibles

Prophetie de Moyse touchāt la ruine des Egyptiens.

Alors Moyse frappa de sa verge la mer. Incontinent les eaux furent diuisées & separées: dõt vne partie qui estoit prés de la fente, se haulsa en haut, & estant entassée & serrée comme vne muraille ferme, se tenoit toute droite sans se remuer aucunement: l'autre se retirant en arriere, comme le cheual qu'on retire par le frain, estoit tenuë inuisiblement en bride, afin qu'elle n'allast en auant au reste, le milieu où la fente auoit esté faite, estãt entieremẽt desseché, deuint vn beau chemin large & passant: ce que voiant Moyse, & s'esbahissant du miracle, fut fort aise: tellement qu'il encouragea vn chacun, & les enhortant les incitoit à charger soudainement leur bagage. Comme ils estoient prests de passer, suruint vn signe merueilleux: la nuée qui les guidoit, & alloit au parauant-eux, se tourna à la queuë de toute la trouppe, afin qu'elle gardast le derriere: de sorte que s'estant rangée au milieu de ceux qui poursuiuoient, & de ceux qui estoient poursuiuiz, faisoit aller les vns seurement, & empeschoit les autres, qui s'auançoient le plus qu'ils pouuoient, qu'ils ne saillissent dessus les premiers. Ce que voians les Egyptiens, remplirent tout de trouble & de desordre, de sorte qu'ils brouillerent leurs rangs tombants les vns sur les autres, cherchans de fuir, & s'en venir : Car les Hebreux estoient ja passez de grand matin par vn sentier sec, auec leurs femmes & petits enfans : & les parties de la mer, qui auoient esté au parauant separées, roulant & courant ensemble d'vne grand' roideur de tous les deux costez, mirent à fond les Egyptiens, auec leurs chariots, & leurs cheuaux, estant le retour de la mer regorgeante, fort impetueus, à raison des vents de bise, qui chassoient la mer, & faisoient venir des vagues haultes: tellement qu'il ne resta pas vn pauure valet, & porte-feu, pour porter les nouuelles en Egypte de cette soudaine misere. Les Hebreux tous estõnez de ce qu'il auoient contre leur esperance, & sans qu'il y eust du sang respandu, emporté la victoire, voians aussi la grand' deffaite de leurs ennemis en si peu de temps, dresserent deux compagnies pour chanter au riuage de la mer, l'vne d'hommes, & l'autre de femmes, & commẽcerent à chanter des hymnes, rendants graces à Dieu. Moyse commẽça le premier en la compagnie des hommes, & sa seur en l'assemblée des femmes, d'autant qu'ils furent les chefs des deux chores & compagnies. Estants passez, ilz cheminerent quelque peu plus auant, ne craignants plus l'ennemi: mais quand ilz veirent qu'ils auoient faute d'eau trois jours durans, furent de-rechef en grand'fascherie, & ennui, pour la soif, qui de telle sorte les pressoit: de sorte qu'ilz recommencerent à se plaindre, comme s'ilz n'eussent au parauant receu aucun bien & plaisir: aussi tous-iours l'assault du mal present, fait oublier le plaisir qu'on a receu du bien passé: en fin, voiants des fontaines, y accoururẽt tous joieux, comme s'ils eussent deu puiser de l'eau: mais ne sachans point la verité, furent trompez, d'autant que ces fontaines estoient ameres. Apres qu'ils en eurent gousté, deuindrent tous mornes & abbatus, a raison de ce qui leur estoit auenu contre leur opinion: tellement que tant le corps, que le cueur leur failloit, ne se faschans point tant pour leurs personnes, que pour leurs petits enfans, lesquels ils ne pouuoient ouir demãder à boire sans pleurer. Ceux qui estoiẽt les plus froids & variables en l'amour de Dieu, blasmoient les choses passées, cõme estans auenuës non tant pour leur biẽ, que pour leur faire en-

La mer miraculeusement diuisée pour dõner passage aux Hebreux.

Signe merueilleux.

Les Egyptiens auec tout leur equipage engloutis dãs la Mer

Moyse & le peuple rendẽt graces à Dieu de la defaite de leurs ennemis.

Le peuple murmure & se fasche contre Moyse à cause de la disette d'eau.

Le mal present fait oublier le bien receu par le passé

Grande inconstãce du peuple Hebreu.

La mort soudaine sans trauail est vn passage à l'immortalité pour le regard des biens viuans.

durer des maux plus facheux, & en plus grand' abondance que deuant: & disoient que c'estoit beaucoup le meilleur d'estre trois fois, non pas vne seulement, tué de son ennemi, que de mourir de soif: d'autant que la mort soudaine, qui est sans trauail, n'est qu'vn passage à l'immortalité en l'endroit des gens sages & de bõ esprit: mais que leur mort estoit vne mort tardiue & douloureuse, & le sentiment d'icelle plus à craindre qu'elle-mesme. Voiant Moyse qu'ils crioient, & se plaignoient si fort, vint de-rechef à prier Dieu, lequel sait bien que c'est de l'infirmité des animaux, principalement de l'homme, & des necessitez du corps, qui tient de la nourriture, estant attelé & attaché à des maistresses faschcuses, à la viande & bruuage: qu'il lui pleust pardonner à ces gens desesperez, & assouuir leur disette incontinent: sachant bien que l'homme mortel n'est pas de son naturel bien auisé, ni considere les choses comme il deuroit, voulant estre sur le champ secouru. Dieu par sa bonté & misericorde exauceant la priere de son suppliant, & ouurant l'œil de l'ame d'icelui, qui ne dormoit pas, lui mõstra vne piece de bois, laquelle il lui commanda de leuer, & la plonger dedãs les fontaines, soit qu'elle eust esté faite telle de nature, pour rendre cette vertu, non au parauant connue, soit que dés lors & de nouueau ell' eust esté à l'instant faite pour le seruice & vsage de ce à quoi ell' estoit ordonnée: aiant Moyse fait ce qui lui auoit esté commandé, les fõtaines s'adoulcirent & deuindrent bonnes à boire: de sorte qu'on ne pouuoit connoitre si elles auoient esté autre-fois ameres, par ce qu'il n'y estoit demeuré aucune trace du mal ancien. Apres qu'il eurent estanché leur soif ne s'y attendans point, qui leur estoit double plaisir, (d'autant que le bien qui suruient outre l'esperance, resiouit plus que celui dont on jouit) & qu'ils eurent remplis leurs cruches, troussérent leur bagage, & s'en allerent, comme s'ils eussent esté repeuz d'vn banquet & joieux festin, enyurez non de vin, mais d'vn autre bruuage sobre, qu'ils auoient eu par le moien de leur Prince, aimé & cheri de Dieu. Apres ils paruindrent au lieu du second sejour, où planterent leur camp, d'autant qu'il estoit abondant en eau & en arbres, qu'on appeloit Ælin. En ce lieu estoient douze fontaines coulantes, & à l'enuiron septante jeunes tiges de palmes fort espesses & ombrageuses, qui estoit vn presage, comme peuuent iuger gens de bon esprit, des biens qui deuoient auenir à celle nation: car il y auoit en icelle douze lignées, dont chacune deuoit ressembler à vne fontaine, en faisant à jamais seruice à Dieu, & accomplissant tousiours de bonnes œuures: ils estoient aussi septante Seigneurs de toute la nation semblables, & à bon droit, à la palme, qui est vn arbre de tous les autres le meilleur & le plus beau, soit à le voir, soit à porter fruit, aiant vne vertu vitale, laquelle n'est point enfouie dedans les racines, à la mode des autres arbres, mais estant esleuée en hault, est située, comme le cueur, au milieu des autres branches, dõt elle est enuironnée, ainsi qu'est vn prince de ses garde-corps & hallebardiers: telle nature a l'esprit de celui, qui a gousté la sainteté, d'autant qu'il a appris de regarder & marcher en hault, ou pourmenant & recherchant les beautez diuines, ne se fait que moquer des choses terriennes, estimant que cettes-ci ne sont que ieu d'enfant, mais que les autres sont selon la verité, graues & de consequence. Peu de tẽps apres, ils mouroient de faim par faute de viures, tellement qu'il sembloit que les

Moyse prie Dieu pour le peuple.

Deux maistresses facheuses & importunes du corps.

Les fontaines ameres sont miraculeusement adoucies par Moyse.

Le biẽ qui suruient sans y penser apporte grand plaisir.

Second seiour des Hebreux par le desert.

La palme le plus beau de tous les arbres.

L'esprit de celui qui est amateur de sainteté comparé à la palme.

les necessitez les vinssent assaillir les vnes apres les autres:parce que la soif,& la faim,qui sont deux dames & maitresses facheuses , aiants parti ensemblement les afflictions & tourmens, se presentoient chacune à son tour: & auenoit que,quand l'vne s'estoit relaschée, l'autre suruenoit: qui estoit vn mal insupportable aux patiens,lesquels peu au parauant pẽsans estre deliurez de la soif, trouuoient vn autre mal qui les guettoit,assauoir la faim. Or la necessité & disette qui lors s'offroit,ne leur estoit pas tãt grieue, que la deffiãce qu'ils auoiẽt des choses necessaires pour l'auenir: Car ne voians à l'entour d'eux qu'vn desert large & grand, qui ne rapportoit aucun fruit,se descourageoient biẽ fort, d'autant que ce n'estoit par tout que rochers haults & des-rompuz,ou vne cãpagne pleine de souffre,montaignes pierreuses, ou sablons espez, montans en vne grand' hauteur: il n'y auoit point de riuiere,ni torrẽt,ni fontaine,ni plante,ni arbre fut frutier ou sauuage,ni volaille,ni bestes terrestres,si ce n'estoient bestes rampantes & venimeuses, née à la ruine des hommes, serpens & scorpiõs:au moien de quoi,se souuenans de la fertilité du païs d'Egypte,& faisans comparaison de l'abondance de toutes les choses qui estoient là, auec le deffault des viures dont ils se voioient surpris,portoient ce impatiemment:tellemẽt qu'ils disoiẽt les vns aux autres ces paroles: Souz esperãce de liberté nous nous sommes remuëz & auons chãgé de païs,& toutesfois nous ne sõmes pas seulement asseurez de viure. Nous auons esté heureux en promesses de nostre gouuerneur:mais aux effectz& œuures,les plus mal-heureux de tous les hommes.Quand sera-ce la fin de ce vain & long voiage?Tous ceux qui s'ẽbarquent sur mer, ou font voiage par terre,se mettent deuãt les yeux quelque but,où ils doiuẽt paruenir:Ceux-là suiuẽt les foires pour trafficquer& faire train de leur marchandise, ou les ports & haures:ceux-ci doiuent arriuer en quelque ville, ou païs, pour y seiourner: mais nous seuls de tous les autres ne voions qu'vn desert inaccessible,& sans chemins auec grandes deffiances & desespoirs,d'autant que tant plus nous allons en auant,tant plus se presẽte vn abysme & goulfe de deserts,qui de jour à autre s'eslargit & s'ouure:apres qu'il nous a enflé de ses belles paroles , & rempli nos oreilles d'esperances vaines , il nous laisse mourir de faim, ne fournissant les nourritures necessaires, souz pretexte du nom de colonie & nouueau païs, & a abusé cette grand' compagnie, l'aiant premierement amenée d'vn lieu habitable, en vn inhabitable, & maintenant pour le dernier voiage l'enuoiant droit au tombeau. Estant ainsi Moyse outragé de paroles iniurieuses n'estoit pas tant fasché de ce qu'ils mesdisoient de lui,comme de l'inconstance de leur esprit:car puis qu'ils auoient experimenté vne infinité de choses qui leur estoient auenuës contre la maniere accoutumée, ils ne se deuoient pas laisser ainsi aller au choses croiables & probables, mais le deuoient croire, aians receu de lui tant d'euidentes preuues, qu'il estoit en toutes choses veritable, & ne mentoit point:toutefois venant à considerer, qu'il n'y auoit point de mal, qui tourmentast plus les hommes, que l'indigence,leur pardonnoit, sachant bien que c'est d'vne commune & qu'elle est variable de son naturel, ne regardant qu'aux choses presentes, lesquelles font oublier les choses passées, & engendrent vne deffiance des choses futures. Comme donques ils estoient tous en grandes fascheries & ennuis,

La soif & la faim sõt deux dames & maitresses fascheuses.

Les Hebreux murmurent & souhaitent la fertilité de l'Egypte.

La commune de son naturel variable.

ne faisans qu'attendre leurs dernieres miseres, qu'ils pésoient estre toutes prestes pour les assaillir:Dieu aiāt pitié d'eux,en partie pour sa naturelle douceur & clemence,aimant les hommes, & en partie voulāt honorer celui qu'il auoit esleu pour leur gouuerneur, & aussi pour montrer qu'il auoit en recommandation son seruice & sa sainteté, qui estoient pareilles,tāt és choses qui lui venoient à souhait, qu'en toutes celles, qui estoient douteuses & fascheuses, il guerit cette maladie.Il leur fit donques des merueilleuses graces, afin que par les signes si clairs & euidens,qu'il leur enuoioit,ils eussent honte d'oresnauant de murmurer ainsi,& ne se descourageassent plus,si les choses ne venoient incontinent à leur gré & souhait, mais qu'ilz prinssent patience,attendans pour l'auenir tout bien. Qu'auint il dōques?le lendemain sur l'Aube du jour apparut tout à l'entour vne rosée espesse & en grand'quantité, laquelle Dieu auoit fait tomber cōme nege petit à petit. C'estoit vne certaine pluie toute nouuelle n'estant n'eau ni gresle,ni nege, ni glace(les changemens des nüages forgēt ces choses là en la saison de l'hyuer)mais estoit comme Millet fort petit & blanc, espandu par tas deuant les tentes. Estans donques tout estonnez & esbahis de ce spectacle incroiable, demandoient à leur capitaine,quelle pluie c'estoit,laquelle pas vn homme n'auoit par ci deuant veuë,& à quoi ell' estoit bōne. Lui estant inspiré & rempli de l'esprit de Dieu prononça cette responsе diuine: la terre est ottroiée aux hommes mortels,laquelle, estāt couppée & fendue en mottes, ilz ensemencent,afin qu'elle raporte tous les ans du fruit,pour faire la prouisiō des choses qui leur sont necessaires:mais non vne seule partie de l'vniuers est sujette à Dieu,ains tout ce mōde,& lui sont les parties d'icelui obeissantes, cōme seruiteurs à leurs maitres,là où il les veult emploier:il a donques maintenant trouué bon, que l'air, au lieu de l'eau,vous apportast nourriture: car aussi bien la terre souuent apporte de l'eau:le fleuue d'Egypte abbreuuant, quād il se deborde,les terres tous les ans, qu'est-il autre chose qu'vne pluie de terre? Ce cas certainement estoit de soi merueilleux,encores qu'il ne fust rien suruenu,toute-fois il auint depuis vn autre cas,dont on se pourroit plus esbahir:parce qu'ō ne voioit autre chose que vaisseaux,que portoiēt tātost les personnes sur leurs espaules,tātost les sommiers pour la prouision: mais la garde & le thresor n'en valoit riē:Dieu aiāt deliberé de leur fournir tous-iours nouueaus presens. Or ilz en accoustrerent vne partie pour leur necessité presente, & s'en repeurent tresbien,auec vn grand plaisir:le reste,qu'ils serrerent pour le lēdemain,fut gasté,& tellemēt corrōpu,qu'il puoit,& estoit plein de ces petits vers,qui coustumieremēt sont engēdrez de la pourriture:l'aiāt ietté,cōme aussi la raison le vouloit,en retrouuoiēt d'autre,qui tōboit du ciel,cōme nege,auec la rosée.Il faut ici remarquer vne chose fort cōsiderable,c'est que le Sabbats,& le septiesme iour fut honoré d'vn certain priuilege,entre tous les autres: d'autāt qu'il n'est loisible d'y riē faire,mais est cōmādé de s'abstenir de tous œuures soiēt grās ou petits.Dieu fist pluuoir le iour de deuāt,le double,& cōmanda q̄ chacun emportast ce qui lui pouuoit suffire pour la nourriture de deux jours, afin q̄ les iours de festes ne fussent souillez de l'appareil & aprest necessaire de la viāde:à raison de quoi,ce qui estoit trāsporté demeuroit sain & entier,& ne se gastoit point cōme l'autre. Ie reciterai encores vn cas plus merueilleux que cetui,

La manne tombe du ciel pour la nourriture du peuple.

Moyse remonstre au peuple estōné de la manne tombée du ciel.

Le Nil en Egypte n'est rien qu'vne pluie de terre.

La manne gardée pour le lendemain estoit conuertie en pourriture.

Dieu mōstre miraculeusemēt qu'il fault honnorer le septiesme iour ou sabbats.

cetui: C'est que l'espace de quarante ans, que dura leur long voiage, les prouisions des viures estoient enuoiées selon l'ordre que nous auons dit, & reglées ne plus ne moins que les munitions de viures d'vn camp, lesquelles estans cōpassées & mesurées, sont distribuées à vn chacun, ainsi qu'il eschet & appartient: par mesme moien leur estoit enseigné le iour du Sabbat, tant desiré: car aians si long temps cerché quel estoit le jour de la natiuité du monde, auquel il fut parfait & acompli, & receu de leurs peres & ancestres cette question & doute non resoluë & eclaircie, en fin furent auertis de ce, tant par la parole de Dieu, que par le signe si cler & euident, dont ai parlé, qui estoit, que ce qui demeuroit aux autres jours, se corrompoit: & gastoit & neāt-moins ce qui descēdoit du ciel le jour de deuant ce septiesme, non seulement ne se changeoit & gastoit, mais outre ce il auoit double mesure. Or l'appareil estoit tel. Ils amassoiēt à l'Aube du jour ce qui auoit esté negé, & le mouloient, ou piloiēt: apres, le trempans dedans l'eau, le cuisoient, & en faisoient vne fort plaisante viande, qu'ilz mangeoient comme tartre ou gasteau, n'aiants besoin de boulenger. Il y a bien plus: ils ne demeurerent pas long temps, sans auoir abondance de viandes delicates, & telles qu'on trouue en vne region habitée & heureuse, voulant Dieu leur fournir abondamment & largement de ses richesses au desert: parce que chaque soir se leuoit de la mer vn espez nüage de cailles, lequel couuroit tout le camp & rēdoit ces volailles pres de terre, afin qu'elles fussent aisées à prendre: ainsi eux, les prenans & accoustrans à leur plaisir, vsoient de chairs fort agreables & sauoureuses. Or auoiēt ils grande abondance de toute ces choses, lesquelles ne leur failloient point: mais il suruint vn grand default d'eau, qui de-rechef les tourmenta: tellement qu'estants reduits au desespoir de leur salut, Moyse print ce sainct baston, par lequel il accomplit les signes ja declarez, deuant ceux d'Egypte, & estant inspiré de Dieu, frappa vn roc fort dur. Ce roc, soit qu'on lui eust tout à poinct fendu quelque veine de fontaine, qui là estoit auparauant gisante, soit que l'eau fust tout nouuellement coullée par secrets cōduits en icelui, commença à getter & espandre cōme vne fontaine, de sorte que non seulement elle appaisa lors leur soif, mais fournit aussi long temps aprés le boire à tant de millions d'hommes, qui là estoient. Car ilz remplirent leurs cruches de l'eau d'icelle, comme ils auoient fait auparauant des fontaines, lesquelles d'ameres deuindrēt par la pouruoiance de Dieu, douces. S'il se trouue quelqu'vn, qui ne croie point ceci, il faut dire qu'il ne cōneut jamais Dieu, ni le chercha: car il entēdroit incōtinēt, & cōprendroit fermemēt que tous ces miracles, qui sont auenus, cōtre l'opinion & esperāce des hōmes, ne sont que jeux d'enfās à Dieu, s'il vient prēdre garde aux choses, qui sont veritablement grandes & dignes qu'on y pense: cōme à la creation du mōde, aux mouuemēts mesurez & reglez tāt des planettes, que des estoilles, à la clairté du Soleil qui luit de jour, & a celle de la Lune, qui luit de nuict: à la situation de la terre fondée au milieu du mōde: à la grandeur infinie des terres fermes & isles: aux formes & especes innumerables des animaux & des plantes: au flot & l'aller & venir de la mer: au cours des riuieres ou torrēts: aux ruisseaux des fontaines, qui ne tarissent jamais, dont les vns sourdēt de sources froides, & les autres de chaudes: aux diuers chāgemēs de l'air, aux differētes saisons de l'annee, & autres beautez infinies. La vie faudroit à celui, qui voudroit raconter tout par le

Le voiage du desert a duré 40. ans.

Le iour du Sabbat est le iour de la natiuité du mōde.

La maniere d'amasser et d'assaisonner la Manne.

Grandes volées de cailles enuoiées diuinement pour la nourriture du peuple.

Le Rochier touché de la verge de Moyse produit de belles sources de fontaines.

Toutes choses impossibles aux hommes, grādes & miraculeuses sont aisées à Dieu.

Nous ne tenons cõpte des choses qui auiennent coutumierement, encores qu'elles soiẽt dignes de merueilles.

menu, voire l'vne des principales parties du mõde, biẽ qu'il eust la plus lõgue vie de tous les hõmes. Or cõbien que ces choses-là soient merueilleuses, toute-fois à cause que nous les auõs acoutumées, nous n'en faisons compte, cõme aussi nous ne nous esbahissõs des petites, que nous n'auõs point accoustumées, nous arrestans plus-tost par vne curiosité, aux nouueautez, qu'aux choses qui nous sont cõmunes. Apres qu'ils eurẽt passé ce grãd desert, apparurẽt certaines frõtieres, d'vne terre habitée des Cheniciẽs, qui estoit l'ẽtrée du païs à eux promis. Or pensoient ils bien de rencontrer vne vie paisible, & aisée: mais ils furent bien trompez: car le Roi, qui regnoit là, craignãt le rauage & pillage, leua les jeunes gens des villes, & leur alla au deuant pour empescher le chemin, que si d'auanture ils y vouloient entrer par force, il viendroit aux mains, & les combattroit par jeunes gens frais, & nouuellement venans au combat, contre eux, qui estoient las & trauaillez tant des longs voiages, que des fautes de viures & d'eaus, qui les auoient assaillis l'vne apres l'autre. Moyse aiant entendu des espions que l'armée de leur ennemi n'estoit pas fort loin, choisit les ieunes gens de son camp: chosit aussi pour leur capitaine vn de ses lieu-tenans appellé IESVS, lequel il depescha pour donner la bataille: lui se hasta d'aller trouuer vn plus grand secours: car apres qu'il eust esté purifié & laué des lauemens accoutumez, il monta en grãd' diligence sur vne butte proche de là: supplioit Dieu qu'il combatist pour eux, qu'il leur donnast la victoire & domination sur leurs ennemis, les aiant deliuré de plus fascheux dangers que n'estoit cetui: aiant aussi non seulement dissipé & renuersé les maux que leurs faisoient les hommes: ains aussi tous ceux que la sedition nouuelle des Elemens auoit nagueres forgé en Egypte, & la faim continue, laquelle depuis incessamment les auoit suiuis par tout le chemin. Comme ils estoient prests à combattre auint vn merueilleux cas sur le fait de ses mains, car tantost elles deuenoient legeres, tantost pesantes, de sorte que quand elles estoient legeres & haulsées en hault, ses gens se renforçoient, & leur prouësse venoit à bien: mais quand elles panchoient en bas, les forces de leur ennemis croissoient: voulant Dieu monstrer & signifier par ces signes, qu'aux ennemis appartenoit la terre d'ici bas, comme leur propre heritage: & aux Hebreux le tressacré ciel: & que, comme en ce monde le Ciel a la puissance & domination dessus la terre: aussi cette nation deuoit vaincre & surmonter ses aduersaires. Les mains donques de Moyse tantost estoient haulsées en hault, tantost panchoient vers la terre, ne plus ne moins que les bassins d'vne balance: ce qui auenoit quand le combat estoit douteux: mais en fin deuindrent soudainement legeres n'aians plus de pesanteur: & comme s'elles eussent eu au lieu des doits, des plumes, voltigeoient comme oiseaux, tellement qu'elles s'arresterent en hault, iusque à ce que les Hebreux eussent emporté la victoire de leurs aduersaires, qui furent touts, de quelque âge qu'ils fussent, deffaits, souffrans iustement ce qu'ils s'efforceoient faire cõtre leur deuoir aux autres, & estãs traitez de mesme. Alors MOYSE dressa vn autel qu'il nõma pour raison du cas auenu, le Refuge & la retraitte à Dieu, auquel il sacrifia hosties de victoire, lui rendant graces. Apres cette bataille, il pẽsa en lui-mesme qu'il falloit s'equerir du païs, auquel il menoit habiter son peuple (lors estoit escheuë la seconde année depuis qu'ils voiageoient) afin qu'ils ne lui fussent contredissans, comme il auoit acoustumé, ne connoissans point

Le peuple arriué aux frontieres du païs à eux promis

Iesus lieutenant de Moyse depesché pour aller cõtre les ennemis.

Les mains de Moyse qui estoit en prieres deuenoient tantost pesantes, tãtost legeres.

Les Hebreux emportent la victoire.

Moyse fait sacrifices pour rendre graces à Dieu de la victorie.

point le naturel du païs, mais qu'apres qu'ils auroient bien appris & entendu de ceux qui l'auroient veu, auisassent ce qu'ils auoient à faire. Il choisit donques douze hommes, qui estoit nombre pareil aux lignées, de chacune vn super-intendant le plus notable, pour euiter la dissension, qui pouuoit auenir entre eux, si les vns eussent eu plus ou moins d'authorité que les autres: & en ce faisant, que tous egalement connussent des Seigneurs qui auoient esté deleguez & deputez, cōme alloient les affaires des habitans du païs, pourueu qu'ils ne voulussent en rien mētir. Les aians choisis, leur tint tels propos: Le loier des cōbats & dangers que nous auons souffert & souffrons encores iusques à present, sont les partages des terres esquelles nous allons demeurer, & où nous conduirons (si nous ne sommes frustrez de nostre esperāce) cette nation peuplée pour y faire sa demeurāce. Or c'est vne chose qui sert beaucoup pour le cas qui s'offre, que la connoissance des lieux, des hommes, & des affaires, cōme en est l'ignorance nuisible & dommageable: Nous vous auons donques esleu, afin que par le moien de votre veuë & votre bon esprit, nous sachions que c'en est. Soiez donques de tant de millions d'hommes les oreilles & les ïeux, & mettez peine d'auoir certaine connoissance des choses, qu'il fault necessairement sçauoir. Les poinctz & articles que nous desirons d'entendre de vous, sont ces trois: la multitude des habitans & la puissance d'iceux: l'assiette des villes, si elles sont assises en lieu propre & cōmode, si elles sont biē murées & fortifiées, ou non: Le naturel du païs & de la region, si la terre est grasse bien auāt, s'ell' est bonne à porter toute sorte de fruict tant de semailles, que d'arbres: ou au cōtraire maigre & sterile: afin qu'à l'encontre de la multitude & de la puissance des habitans, nous soions garnis de forces egales: & cōtre les places fortes & munies, nous soions fourniz d'engins propres à abbatre les murailles. Il fault connoistre aussi la nature de la region, s'elle est bonne ou non: parce que ce seroit vne grande folie de nous mettre de notre bon gré en dāger pour vn païs sterile & maigre: au reste nos armes, nos engins, & toute notre force gist en la fiance que nous auons en Dieu: aiants cet appareil, nous ne quitterons la place à pas vne chose effroiable & espouuētable, d'autant que par son moien nous serons les superieurs, encores que soions moindres de force, de corpulence, de hardiesse, d'experience, & multitude de gens. Aians esté garnis de ceci nous n'auons point eu faute de tout ce qui se trouue aux villes. Le temps aussi est fort propre pour esprouuer la bonté du païs: voici le printēps qui approche, auquel toutes les semailles viennent à meurir, & les arbres commencent à montrer leur fruit. Le meilleur toutes-fois sera d'attendre là, que l'esté soit en sa force, & ne retourner iusqu'à ce qu'il ait rapporté des fruits, lesquels vous feront connoistre si le païs est heureux. Aians ouï ces propos, partirent pour executer leur charge d'espions, & furent conuoiez de toute la compagnie, laquelle craignoit qu'ils ne fussent pris & mis à mort, au moiē dequoi aduinssent deux cas de tous les autres les plus fascheux: assauoit le meurtre de leurs gens, qui estoient les ïeux de chasque lignée, & auec ce l'ignorance de l'estat de leur ennemis, la connoissance duquel leur estoit tresproffitable. Prenans donques auec eux des guides, qui sçauoient les adresses des chemins, les suiuirent: estans arriuez pres du païs, monterent sur

Moyse depesche douze hommes pour faire reueuë de la terre promise.

Propos de Moyse aux douze deleguez.

La cōnoissance des lieux sert beaucoup.

Trois points quē doiuent remarquer les bons espions pour faire bō rapport

la plus haulte montaigne qui fust là à l'entour, dont ils voioiēt d'vn costé vne grand' plaine portant orge & fourment, & abondante en foin & herbage: de l'autre, les mōtaignes toutes couuertes de vignes, & de beaux arbres, entre-lassez de ruisseaux & fontaines, qui leur fournissoient force eau: tellemēt que depuis le pied de la mōtaigne iusques au sommet, tous les costez estoiēt couzuz d'arbres ombrageux, & principalemēt les couppeaux, & les vallées du milieu: ils voient outre deuant eux des villes, qui estoient doublement fortes, tant pour la bonne & commode assiette du lieu, qu'aussi pour la fermeté & solidité des murs: d'auantage recherchans quels estoient les habitans, voient que c'estoient vne multitude infinie de Geans de fort grande stature, ou pour les excessiues grandeur & force de leurs corps, semblables aux Geans. Apres qu'ils eurent veu ceci, attendirent & demeurerent encor' pour en auoir plus certaine connoissance, d'autant que les premieres fantasies glissent & coulent, tellement qu'a grand' peine sont elles à la fin engrauées en l'entendemēt: auec cela ils vouloient cuillir des fruits à demi meurs, non aisez à se gaster, pour les mōstrer à leurs compagnōs: mais il ne s'en trouua point, dont ils fussent plus estōnez que du fruit de la vigne: car les grappes de raisins estoient si grādes, qu'elles auoient autant d'estenduë & largeur comme les seps, qui estoit vn spectacle incroiable: ils en coupperent vne, qu'ils pendirent au milieu d'vn pieu de bois, les bouts duquel ils poserent sur les espaules de deux ieunes hommes: & ainsi la portoient les vns apres les autres pour la pesanteur du fais: du reste ils n'estoient pas d'accord ensemble, ni n'auoient vn mesme aduis. Ils eurent donques infinis debats auant leur retour sur le fait du rapport qu'ils deuoient faire du païs, qu'ils auoiēt veu, à fin que ne rapportās point l'vn d'vne sorte, & l'autre de l'autre, il n'auint quelque sedition & trouble parmi le peuple. Mais cela n'estoit rien au regard de ce, qui suruint apres qu'ils furent retournez: parce que les vns racontans la force des villes, la multitude des habitās, & faisants par leur beau babil les choses plus grandes qu'elles n'estoient, espouuantoient ceux qui les escoutoiēt: les autres appetissans & abbaissans l'orgueil des choses qu'ilz auoient veuës, enhortoient la compagnie de prendre courage, & suiure leur nouueau païs, comme s'ils eussent deu au premier cri estre les maitres & surmonter leurs aduersaires: d'autant qu'ils disoient, qu'il n'y auoit pas vne ville si hardie de soutenir l'assault d'vne si grand' multitude donnant droit dedans, & que se trouuant accablée de la pesanteur du fais, qu'elle se rēdroit. Chacun donques d'eux imprima son affection aux esprits de ceux qui l'escoutoient, les paoureux & lasches, qui n'auoient rien de l'homme, crainte & lascheté: les autres qui ne s'effraioient de rien, hardiesse auec bonne esperance: mais ceux-ci à grand' peine estoient ils la cinquiesme partie au regard des autres qui auoient pœur, lesquels surmontoient les hardis & vaillants des cinq parts: de sorte que si peu de hardiesse, qui se trouuoit en aucuns, fut effacé & aboli par la grande coüardise des autres: car contre ceux qui donnoient bon conseil, il y en auoit dix qui disoiēt du contraire, lesquels attirerent à eux toute la commune, vrai est que pour le regard du païs tous les douze rapportoient de mesme, racontāts la beauté tāt du plat païs, que des montaignes: mais la commune incontinent s'escrioit: Qu'auons nous que faire de

Grande beauté & fertilité de la terre promise.

Hommes de grande stature.

Les premieres apprehensions s'escoulent legeremēt.

Grappes de raisins merueilleusement grandes.

Les espions ne s'accordent pas en leur raport

re de nous mettre en peine d'oster les biens des etrāgers, qui sont si biē gardez & defendus par main forte: de sorte que courants sus aux deux qui estoiēt d'aduis cōtraire, ne s'en faillut gueres qu'ils ne les lapidassent:estimans plus ce qui estoit plaisant à ouir,que ce qui leur estoit proffitable:& l'abus, que la verité. A raison dequoi Moyse leur gouuerneur se fascha,craignant que quelque mal d'enhaut ne les assaillit,estans ainsi obstinez,& n'adioustans point foi aux paroles de Dieu, comme auint: par ce que les dix espions paoureux & lasches perirent de maladie pestilente,& auec eux toute la commune,qui auoit esté de leur aduis:mais les autres qui auoient esté d'aduis contraire,qu'il ne failloit riē craindre,ains s'apprester pour aller conquerir ce nouueau païs,furēt tous sauuez, d'autant qu'ils furent obeïssans aux paroles de Dieu, receuans vn present fort excellent & singulier,qui estoit de ne mourir point. Cela fut cause qu'ils n'arriuerent pas si tost en la terre qui leur auoit esté promise:car pouuāts,la seconde annee qu'ils sortirent d'Egypte,partir entre eux les villes de la Syrie, & les terres d'icelle, se detournoient du droict & court chemin, & vagoient çà & là, trouuans tousiours des lieux, où il n'y auoit point de chemin,& par lesquels on ne pouuoit aller, qui leur estoit vn trauail inutile: souffrans par ce moien tant en leurs ames,qu'en leurs corps(comme ils auoient biē merité) les peines de leur trop grande incredulité. Apres donques qu'ils eurent vsé,allans ainsi haut & bas,trente huit ans entiers,sans compter le tēps passé(qui est presque l'âge de l'homme)& remesuré les deserts inaccessibles, à la fin arriuerent, auec grand' peine toutes-fois,sur la quarantiesme année,aux limites & confins du païs,où auparauant ils estoient venus. Or ceux qui habitoient à l'entrée & sur les frontieres estoient leurs parens,à raison dequoi ils pēsoient qu'ils prēdroient fort volontiers les armes pour eux contre leurs voisins, & qu'ils leur aideroient en tout ce qu'ils pourroient, pour conquerir ce nouueau païs: ou bien, s'ils faisoient des retifs, qu'ils ne se rangeroient ni d'vn costé ni d'autre. Car les peres de toutes les deux nations, tant de celle des Hebreux,que de celle qui habitoient aux frontieres & lisieres de ce pays là, estoient freres d'vn mesme pere & d'vne mesme mere,& outre ce iumeaux: d'iceux & de leurs enfans,qui s'estoient emploiez à multiplier leur race,sortirent ces deux familles, chacune desquelles s'espandit en vne grande & fort peuplee nation: l'vne aimant sa patrie ne bougea de son lieu, mais l'autre, comme par ci deuant a esté dit,s'estant retiree en Egypte pour la faim,retournoit long temps apres au lieu dont elle estoit partie. Cette-ci gardoit les droits de parenté,bien que dés long tēps ell'eust esté esloignée enuers l'autre, qui ne retenoit riē des bonnes coutumes du païs,estimant que le deuoir des personnes bien nées, c'est de reconnoistre ses parents: mais celle-là n'auoit vn grain de charité, laquelle aiant esté nourrie d'vne façon toute contraire à l'autre, & estant totalement differente d'aduis,de paroles, & d'œuures, ne faisoit que chercher le moien de rallumer la vieille inimitié de leur premier pere:parce que le premier pere de cette nation auoit delaissé le droit d'aisnesse à son frere, dont se repentant vn peu apres,& venant contre sa promesse, le menassa de le tuer, s'il ne le lui rendoit:au moien dequoi ce peuple vint à renouueller tant d'ans apres cette inimitié. Or Moyse, gouuerneur des Hebreux, combien qu'au premier cri & as-

Malheur & desastre de dix espions,qui estoiēt lasches,& les deux autres prisez & honnorez.

L'incredulité & lacheté causes du mal des Hebreux.

Esau, Iacob.

Les personnes bien nées doiuēt recōnoistre leurs parēs

fault il les euft peu fubiuguer,il n'en voulut toutes-fois rien faire à caufe de la parenté,dont a efté parlé,vrai eft qu'il leur demanda paffage, leur promettant de faire tout acte d'amitié & de fidelité:qu'on ne toucheroit point à leur païs, qu'on n'emmeneroit point leurs beftes,qu'on n'emporteroit point leurs vtéfiles:feulement qu'ils fourniffent de l'eau pour argent, & autres dérees que coutumierement on vend à ceux qui en ont befoin:eux au contraire refufoiét totalement les femonces & conditions de la paix, menaffants les Hebreux de la guerre,f'ils entroient dedans:voire f'ils f'apperceuoient qu'ils y vouluffent tât foit peu toucher. Les Hebreux portans impatiemment ces refponces,fe deliberoient de faillir fus pour en faire la vengeance : mais Moyfe fe leuant droit fur vne bute,dont on le pouuoit ouir,leur dit:Hommes, voftre courroux eft raifonnable & iufte:car leur aiant offert d'vn doux & gracieux courage toutes chofes bonnes,ils vous ont refpondu de mefchans propos, meuz d'vne mauuaife affection:mais pourtât ne nous côuient,par ce qu'ils ont merité de fouffrir la peine de leur cruauté, de proceder à la punition contre eux: & ce tant pour raifon de l'hôneur que nous deuons porter à la natiô, qu'auffi à fin qu'en cet-endroit,nous qui deuons eftre bons, foions differens des mefchans, confiderant en nous-mefmes non feulement fi les perfonnes font puniffables, mais auffi f'ils doiuent eftre punis de nous. Apres qu'il leur eut dit ces parolles, voiant que tous les chemins eftoient enuironnez de gardes, & bouchez par ces gens-là, qui ne pouuoient receuoir aucun dommage d'eux, & que ce qu'ils leur couppoient chemin ne procedoit que d'vne enuie, fe detourna, & mena fa compagnie par vn autre fentier. Ces gens là montroient bien qu'ils eftoient marris de ce que les Hebreux auoient recouuert leur liberté, & qu'ils auoient efté ioieux de leur captiuité en Egypte, d'autant qu'il eft neceffaire que ceux qui ont dueil des biens de leurs voifins, fe refiouiffent de leurs maux, encores qu'ils n'en facent pas le femblant : car ils f'eftoient declarées à ces mefchans-là,comme à leurs amis,& leurs auoient conté tât le bien que le mal qu'ils auoiét receu,ne penfants point qu'ils fuffent fi peruers & desloiaux que d'eftre defplaifants de leur bon-heur, & joieux de leur mal-heur. Combien donques que leur mauuaife affection fuft defcouuerte,toutesfois les Hebreux furent empefchez par leur gouuerneur Moyfe de venir aux mains:en quoi faifant,il monftra vne preuue de deux trefbelles chofes, de prudence, & de bonté:par ce que c'eft prudence de garder que les fiens ne fouffrent aucun mal:c'eft auffi le fait de courtoifie & bonté de ne vouloir point prendre vangence de fes parens.Il paffa donques outre les villes de ces gens-là,ne f'en fouciant aucunemét.Or il y auoit vn Roi proche de là,qui auoit nom Chananez, lequel aiant entendu par les efpions que l'armee des Hebreux n'eftoit pas loin, penfant qu'elle fuft en defordre, & que f'il les affailloit le premier, il les vaincroit aifément,fe mift en chemin auec fes jeunes gens,qui eftoient bien armez, & leur courut fus,tellement qu'il mit en route les premiers qu'il rencontra, & les fift fuir,ne f'eftans point preparez pour combattre: il en prit auffi plufieurs prifonniers:dont f'enflant & enorgueillât pour la bonne iffue, & bonne efperance qui lui eftoit auenue outre fon efperance, il f'auança penfant mettre en fa puiffance tous les autres. Mais les Hebreux n'eftans aucunement effraiez de

Moyfe donne courage aux Hebreux pour le recouurement de la terre promife.

Ceux qui ont dueil du bien, font bien aifes du mal.

Grâde prouidence de Moyfe.

Chananez Roy.

la perte

la perte & deffaite du premier rang,qui estoit allé au deuāt, ains deploiās plus qu'auparauant leurs prouësses & hardiesses, d'autant qu'ils estoient contraints de suppléer & remplir la faute de ceux qui auoient esté pris prisonniers, se poussoient & s'encourageoient les vns les autres à ce qu'ils ne se lassassent point,& n'eussent le cueur failli,s'entre-disants:Resueillons nous:nous entrōs desia au païs.Ne soions plus craintifs,garnissōs nous de hardiesse:on iuge souuent de la fin selon le cōmencement:Donnons à l'entrée fraieur aux habitans, à fin que nous nous fournissions des grands biens,qui sont en leurs villes,leur laissans en contr'eschange la disette & faute des choses necessaires, que nous leur amenons du desert. En disant ces paroles,& se donnants courage les vns aux autres,vouërent les premiers fruits de la region à Dieu, & promirēt qu'ils lui dediroient les villes du Roi,& les citoiens d'icelles: Dieu leur accorda, ce dont ils le prioient:tellement qu'inspirant & soufflant hardiesse aux Hebreux, les dressa si bien,qu'ils saccagerent l'armee de leurs ennemis. Apres qu'ils les eurent reduits en leur puissance, rendirent graces à Dieu, firent profession, & declaration que tout ce, qu'ils auoient gagné, c'estoit par la grace de Dieu:de sorte que ne s'approprians rien du pillage,lui consacrerent les villes, les hommes,& les biens precieux:nommerēt le Roiaume pour le cas suruenu, Anatheme,c'est à dire, chose dediée & consacrée à Dieu : car tout ainsi que tous ceux qui honorent & aiment Dieu, lui dedient & consacrent les premiers fruits de l'année,qu'ils recueillent de leurs terres & possessions, aussi toute la nation dedia & voüa à Dieu, comme vn primice & premier fruit de son noueau païs, la plus grande partie de la region,où elle alloit demeurer:qui estoit ce Roiaume nouuellement conquis,n'estimant point estre vne chose sainte,que la terre fust partagée, ou que les villes fussent habitées, que premierement on n'eust primicié de la region,ou des villes. Peu apres trouuerent vne fontaine abondante en eau, laquelle fournit lors suffisamment à boire à toute la multitude, elle estoit dedans vn puis sur les frontieres du païs : d'icelle tirans & puisans non comme de l'eau,mais du vin tout pur,esbatirent leurs esprits:de sorte que de la resiouissance & ioie qu'ils auoient,ils ordonnerent des danses honnestes, lesquelles ne tendoiēt qu'au seruice & honneur de Dieu:chanterēt tout à l'entour du puis vne chanson nouuelle en sa loüange, comme estant auteur de ce tant beau partage de terre,& vrai capitaine& gouuerneur de leur voiage:en ce nouueau païs:& le remercioient de ce que apres auoir long temps marché par vn grand desert,ils auoient troué en la terre qu'ils deuoient posseder, abondant bruuage : estimans qu'il estoit bien raisonnable de ne passer point cette fontaine sans estre remarquée. Car aussi ell' auoit esté bastie non des simples gens, ains des Rois, lesquels la faisans coupper & ouurir,auoient pris grande peine,à ce qu'on dit,non seulement à trouuer l'eau,mais aussi à bastir & accoustrer le puis:à fin que cet-œuure,estant somptueux & riche,se monstrastRoial: & qu'on conneust auec ce l'engin & le grand esprit de ceux qui l'auoient du commencement bastie. Estant Moyse fort aise des biens qui tousiours suruenoient sans qu'on les attendist,s'auanceoit d'aller, partissant la ieunesse en l'auant-garde & l'arriere-garde, & faisant ranger au milieu les vieilles gens, les femmes & les enfans:à fin que de tous les deux costez ils eussent garde,fust que

Propos des Hebreux s'entre-dōnās courage.

Les Hebreux cōsacrent à Dieu tout ce qu'ils prennent sur les ennemis.

Le peuple rencontre vne belle & excellēte fontaine

Resiouissances & danses honnestes pour l'honneur de Dieu.

L'ordre de tout le peuple marchant en bataille.

Seon Roi des Amorrhéens. la compagnie des ennemis donnast au deuant ou au derriere. Peu de jours apres estant descendu en la region des Amorrhéens, il enuoia des ambassadeurs vers le Roi,lequel auoit nom Seon,le semonnant & inuitant aux mesmes conditions qu'il auoit fait auparauant ses parents : lui toutes-fois non seulement il respondit auec iniures à ceux qui estoient venu vers lui, mais qui est pis, ne s'en faillut pas beaucoup qu'il ne les fist mourir:& l'eust fait, n'eust esté que la loi des ambassades y resistoit & le lui deffendoit. Amassant donques son armée, s'en alla à l'encontre des Hebreux pensant bien incontinent les vaincre: *Les Amorrhéens desconfits.* mais apres qu'ils eurent choqué les vns contre les autres, alors cõneut qu'il ne combattoit pas contre des apprentifs en fait de guerre,ains contre gens aguerris, qui ne se laissoient pas vaincre, ains peu auparauant auoient fait plusieurs grans & vaillans actes, & donné à connoitre à leurs ennemis la force de leurs corps,leur bon entendemẽt,& la grandeur de leur proüesse: au moien dequoi ils les surmonterent à leur grand aduantage:combien qu'ils resistassent fort & ferme:toutes-fois ils ne toucherent point au butin:mais cõme chose premiere conquise en guerre, le dedierent à Dieu, par l'aide duquel ils estoient mieux soutenuz & auancez,que par leurs propres conseils & forces, leur donnãt vne merueilleuse hardiesse pour combattre & deffendre vaillamment la cause de la iustice. De ce en estoit la preuue fort euidente:parce qu'ils n'eurent que faire d'vne seconde bataille, d'autant que cette-ci fut la premiere & seule, en laquelle toute la force de l'ennemi fut mise en fuitte, en routte, & tout à coup saccagée : aussi les villes au mesme temps furent vuides & pleines : vuides des anciens citoiens, & pleines des vainqueurs : semblablement les metairies des champs qui estoient desertes, receuoient au lieu des anciens laboureurs des hommes en tout & par tout meilleurs. Cette guerre donna vne grand' fraieur à toutes les contrées d'Asie, mais principalement aux habitans des villes frontieres,lesquels ne faisoient qu'attendre les maux,qui les touchoient de prés. Or *Valaces Roi en l'Asie.* entre les Rois qui estoiẽt proches,il y en auoit vn qu'on appelloit Valaces, lequel auoit reduit en son obeissance vne bonne & grãde partie d'Oriẽt, iceluy se descourageant auparauãt qu'il eust combattu,n'osa aller cõtre les Hebreux, ni donner la bataille : tellement qu'il se tint en sa maison,& au lieu de faire la guerre,se tourna vers les Augures & deuins, qui prognosticquent les choses aduenir,par le chant,le vol,& le comport des oiseaux:estimant que par certaines imprecations & maledictions,il pourroit destruire la force inuincible des Hebreux. En ce temps-là y auoit vn homme fort reclamé & excellent en l'art *Balaam deuin fort reclamé.* de deuin,demeurant en la Mesopotamie, lequel auoit appris toutes les sortes & especes de l'art de diuination:principalement auoit aquis vn grand bruit en la pronostication,qui se fait sur la cõsideration des oiseaux:& estoit-on emerueillé de son sçauoir,d'autãt qu'il auoit mõstré à plusieurs personnes,& beaucoup de fois,des choses incroiables & grandes. Car aux vns il auoit predit en plain esté la pluie:aux autres au cueur de l'hyuer seicheresse, hale, & chaleur:à aucuns,lors que les fruits estoient beaux, & qu'on esperoit vne bonne annee, disette & sterilité:& au contraire,quand on pensoit tout estre perdu,abondãce de biens:aux autres regorgemens & debordemens de riuieres,& aussi au cõtraire,tarissements,guarisons de maladies pestilẽtes,& infinies choses semblables:

bles:tellement que sous ombre qu'il auoit predit & pronosticqué tous ces cas aduenuz,son nom estoit fort renommé,& auoit aquis vn grand bruit & honneur. Le Roi donques enuoia vers lui quelques siens amis pour le prier qu'il vint,& si lui enuoia plusieurs presents, auec promesse d'autres,lui mandant la cause pourquoi il l'enuoioit querir:le deuin, qui n'auoit point le courage noble & franc,mais faisoit le courtisant & l'habil homme,cõme s'il eust esté quelque prophete bien entẽdu & sage,& n'eust point accoutumé de rien faire sans l'aduertissement de Dieu, refusa ce dont il estoit requis, disant,que Dieu ne vouloit point qu'il y allast. Au moien dequoi, les messagers s'en retournerent vers le Roi,sans auoir rien fait. Incontinent furent choisis en leur place d'autres plus notables pour le mesme affaire,qui portoient d'auantage d'argent, auec promesse de fort grands presents: le deuin estant amorsé & attiré tant des dons,qu'on lui presentoit,que des esperances à venir,aiant aussi respect à ceux qui le prioient,s'addonna à eux: se couurant neantmoins tousiours & s'excusant sur la diuinité. Le lendemain il s'appresta pour partir,leur cõtant certains songes & visiõs,qui à ce qu'il disoit,lui estoient apparuës, & dont il auoit esté espouuanté:tellement qu'il ne lui estoit plus possible de demeurer,mais estoit contraint de deloger & suiure les ambassadeurs. Comme donques il estoit biẽ auant en chemin,aduint vn signe qui demonstroit fort euidemment que l'affaire pour laquelle il alloit,ne lui viendroit pas à bien,mais lui porteroit malencontre:par ce que la beste,sur laquelle il estoit monté, allant son droit chemin,premierement s'arresta tout court,peu apres,cõme s'elle eust esté repoussée par force de quelqu'vn au deuant, ou bien comme s'on l'eust retiree par la bride,reculoit en arriere:outre ce estant emportée maintenant à droit,maintenant à gauche,& chancelãt çà & là n'arrestoit point en place,ne plus ne moins qu'vne personne,qui a la teste appesantie de vin,& est yure. Or combien qu'elle fust souuent battuë,toutesfois ne faisoit compte des coups,de sorte que peu s'en faillut qu'elle ne iettast par terre celui, qui estoit dessus elle,le tourmẽtant fort,combien qu'il fust bien assis dessus:car de touts les deux costez du chemin y auoit des haies,& des leuées,& clostures de pierres,qui estoient prés les vnes des autres:tellement que quand la beste cheualine donnoit là contre,le maitre se hurtoit,& estant pressé & enserré,se fraissoit,& dechiroit le genouëil,les iãbes & les pieds. Certainement c'estoit(comme aussi il failloit bien pẽser)quelque vision diuine,de laquelle la beste,allãt son chemin,& l'aiant veuë de loin, eut fraieur,encores que celui qui estoit dessus, ne l'eust apperceuë: qui estoit bien pour mõtrer & blasmer sa lourderie,estant surmonté en dexterité & bõté de veuë,de la beste,ne voiant pas si clair,cõme elle:lui qui se vantoit de voir non seulement le monde,mais aussi le createur du monde. Apres qu'à grande peine il eut veu l'ange,qui lui faisoit teste(non qu'il fust digne d'vne telle veuë mais à fin qu'il conneust son infamie & indignité)il se tourna aux prieres,& le supplia de lui pardonner,d'autant qu'il pechoit par ignorãce, & non à son escient. Au lieu donques de s'en retourner en sa maison, il demanda à la vision, qui lui estoit apparuë,s'il s'en retourneroit: mais icelle entendant bien la moquerie,qui lui estoit desplaisante(car qu'estoit-il besoin de l'interroger d'vne chose si euidente,laquelle se donnoit à cõnoistre d'elle-mesme, & n'auoit que

Valaces enuoie semondre Balaã.

Balaam s'excuse.

Balaam à la seconde semonce s'achemine vers Valaces.

Grand ruse de Balaã

La monture de Balaã s'arreste tout court.

C'estoient petites murailles de pierres seches sans aucun mortier.

Balaam aperçoit en fin l'ange de Dieu.

Responce de la vision à Balaam. faire de la foi de la parole? Si on ne veut dire que les oreilles sont plus croiables que les ieux,& les paroles plus que les choses) va t'en,dit-elle,ton chemin, où tu te hastes tãt d'aller,aussi biẽ tu n'y gagneras riẽ: par ce que ie te ferai pronõcer cõtre ton vouloir & cõsentemẽt,ce qui sera besoin de dire, & tournerai les outils de ta voix,là où il sera iuste & vtile, tenãt en bride ta parole,& te faisant prophetiser chaque chose par ta lãgue,qui n'y cõnoistra riẽ. Or aiant entendu le Roi que le deuin estoit prés de sa maison, sortit au deuant auec ses hallebardiers, & garde-corps, & l'aiant rencontré, la premiere chose qu'il fit, *Le Roi sort pour receuoir Balaã honorablement.* comme aussi il estoit raisonnable,ce fut de le caresser, lui tendre & donner la main droite,apres de lui faire vne petite plainte de sa tardiueté, & de ce qu'il n'estoit point venu plus-tost.Cela fait,on ne parloit que de festins,de bãquets somptueux,& toutes autres choses,qu'on a accoustumé d'apprester aux estrangers,qui sont mandez,pour faire paroistre vne magnificence roiale. Le lendemain sur le point du jour, Valaces prenant auec lui le deuin, le mena sur vne butte,en laquelle auoit esté autre-fois dressée la statue& medaille d'vne certaine Deesse,laquelle ceux du païs adoroient: de ce lieu on voioit vne partie du camp des Hebreux,laquelle il montroit,cõme d'vne haute guette,au magicien & deuin: apres que le deuin l'eut regardée: Roi, dit-il, dresse ici sept autels,& sacrifie en chacun d'iceux vn veau,& vn belier, & moi me detournant d'ici ie demanderai à Dieu ce qu'il me faudra dire. Estant donques sorti dehors, fut incontinent raui & inspiré du Ciel, entrant dedans lui l'esprit prophetique, lequel chassa de son ame toute la diuination artificielle.Car il n'estoit pas licite que le tressaint esprit frequentast auec celui du magicien & enchanteur.Peu apres retourna,& voiant les sacrifices & autels,qui estoiẽt tous ardens, ne plus ne moins qu'vn truchemẽt,& comme si quelqu'autre lui eust recité mot à mot *Prophetie de Balaam.* ce qu'il deuoit dire,prophetisa ceci.De Mesopotamie Valaces ma enuoié querir,& ai fait vn grãd voiage,depuis l'Oriẽt iusques ici, à fin que par mon moiẽ il se venge des Hebreux par maudissons:mais cõment maudirai-ie,& souhaitterai mal à ceux,qui ne sont point maudits de Dieu? Ie les regarderai bien de ces hautes montagnes,& penserai à eux:mais ie ne pourrois faire mal à ce peuple,lequel habitera seul,n'estant point nombré auec pas vne des autres natiõs, non à raison des lieux & terres,qu'il se pourra approprier,mais pour la diuersité de ses mœurs & coutumes, lesquelles ne peuuent compatir auec celles des autres,de pœur d'estre souillées.Qui est celui qui a trouué parfaitemẽt le premier fondement de leur race? leurs corps ont esté formez de la semence des *Les gens de bien sont proches parẽs de Dieu.* hommes,mais les ames sont issues de la diuinité. A cette cause elles sont proches parentes de Dieu. A la miẽne volonté,que mon ame laissast cette vie corporelle,à fin qu'elle fust nombrée entre les ames des iustes, comme sont celles de ces gens-là.Oiant Valaces ces propos se faschoit fort dedans son cueur, tellement que ne sachant point dont procedoit la grande ardeur de l'affectiõ du *Valaces reprend bien aigrement Balaam.* deuin,apres qu'il eut acheué,lui dist:N'as-tu point de honte, qu'aiant esté mãdé pour maudire mes ennemis,tu les benis? I'ai esté bien abusé & trompé: car pensant que tu fusses mon ami, tu t'es rangé en cachette du costé de mes ennemis:ce que maintenant est decouuert. N'as tu point donné assez à connoitre par les remises & delais de ton auenement, que tu leur portois secrettement dedans

dedans ton cueur vne bonne affection, & à moi & les miens vne haine ? l'anciē prouerbe dit, que les choses euidētes font foi des choses cachees. Le deuin estāt relasché de l'esprit dōt il estoit detenu, lui respondit: Tu m'accuses dit-il, à tort: par ce que ie ne di rien de moi-mesme, mais tout ce que l'esprit de Dieu me met en la bouche, ce que ie t'ay fait à sçauoir non de cette heure, ains long temps auparauant, quād tu enuoias les ambassadeurs vers moi, ausquels ie fis la mesme responce. Le Roi pensant ou que le deuin pourroit estre trōpé, ou que l'esprit diuin, & la sentēce de Dieu, laquelle est ferme & stable, se muëroit par le changement des lieux, le mena en vn autre endroit, & de rechef lui monstra d'vn fort hault couppeau de montaigne, vne partie de l'armée aduerse: apres dressant encores sept autels, & sacrifiant autant d'hosties comme deuāt, enuoia le deuin à sa pronostication d'oiseaux, & aux bonnes nouuelles. Le deuin estāt tout seul, soudainemēt fut rēpli de l'esprit de Dieu, & aiāt perdu son entēdemēt, cōme si la raison se fust departie d'auec lui, profera ce qui lui estoit fourni & allegué sans qu'il y entēdist rien, prophetisant en cette sorte: Leue toi, Roi, escoute, & dresse tes oreilles: Dieu ne ment point, comme l'homme, ni se repent, comme le fils de l'homme. Ce qu'vne fois il a dit, ne demeure iamais en chemin, mais est fait: Il ne dira iamais rien, qui ne soit seurement accompli: car sa parole en son endroit est œuure. I'ai esté ici amené pour benir, & non maudire: il n'y aura point de trauail ni misere aux Hebreux: leur Dieu manifestement bataille pour eux, & met son bouclier au deuant: Dieu, di-ie, qui a mis à neant l'effort & violence des maux d'Egypte, & a tiré hors d'icelle tant de millions d'hommes, comme s'il n'y en eust eu qu'vn. Ils ne se soucient donques des pronostications, qui se font par le vol & cri des oiseaux, ni de toutes les autres sortes de deuinements, croiants au seul createur & gouuerneur du monde. Ie voi ce peuple comme le lionceau s'esleuer: ie le voi fier & courageux comme le lion. Il sera rassasié de la proie prise à la chasse, & sera abbreué du sang de ceux, qu'il aura nauré: apres qu'il sera saoulé, il ne s'endormira pas, mais tout esueillé, chantera la chanson de victoire. Valaces estāt fort marri de ce que contre son esperance tous ces actes de deuinemens auoient si mal rēcontré en son endroit, lui dit: Ne maudi point, ni ne beni. Car le taire qui est sans danger est meilleur que le fascheux parler. Apres changeant d'aduis, cōme s'il eust ja oublié ce qu'il auoit dit, tant auoit l'esprit variable, mena le deuin en vn autre lieu, & lui monstrāt vne partie de l'armée des Hebreux, le pria de la maudire. Le deuin, qui estoit plus meschant que le Roi, combien qu'il se fust auparauant purgé des forfaits dont l'autre l'accusoit, & lui eust remonstré qu'il ne disoit rien de soi-mesme, mais qu'estant detenu & eschauffé de l'esprit diuin, ne faisoit que redire ce qui lui estoit dicté, au moiē dequoi se deuoit retirer en sa maison, & laisser là le Roi: il n'en fit riē toutesfois: mais le suiuit plus promptemēt que deuant, meu tant d'vne grande arrogance & presomption de soi, que d'vne rācune qu'il auoit cōceuë contre les Hebreux, tellement qu'il se delibera de les maudire, sinon de sa langue, pour le moins de tout son cueur. Estāt dōques mōté en vne mōtagne plus haute & plus longue que les premieres, il cōmanda qu'on recōmençast le mesme sacrifice, & que on acoutrast sept autels, sur lesquels on mist quatorze hosties, deux sur chacun: assauoir vn veau & vn belier. Lui n'alla plus, cōme il auoit acoutumé, à ses pronosticatiōs d'oi-

Les choses euidentes font foi de ce qui est caché.

Excuse de Balaam.

Secōde prophetie de Balaam.

Dieu est plein de verité.

Valaces de rechef reprend Balaam.

Mauuais cueur & malicieux de Balaam.

ſeaux,blamant ſon meſtier,lequel il eſtimoit eſtre deuenu ſemblable à vne petite ligne d'eſcriture,qui pert auec le tẽps ſa force,& ſ'eſuanouit,eſtãs les traits effacez. Si eſt-ce que pour tout cela,à grande peine encores conneut-il que le deſſein du Roi,qui l'auoit à ſes gages,n'accordoit pas auec la volonté deDieu. Se tournãt donques vers le deſert,il vit les Hebreux cãpez ſelon leurs lignees, & ſ'eſbahiſſant de la grande multitude de gens,& de la bõne police, qui eſtoit en leur camp,cõme en vne bonne ville,fut incontinẽt inſpiré,& ſ'eſcria:Voici que dit l'homme,qui voit vraiment,& qui en ſon ſommeil a veu des ïeux de l'ame nõ endormis ni bouchez,mais ouuers,la face apparẽte de Dieu. Combiẽ tes loges,ô armée des Hebreux,ſont belles? Tes tentes & pauillõs ſont comme vallées ombragées,& couuertes,cõme le iardin prés la riuiere, comme le cedre auprés de l'eau:le tẽps viendra qu'il ſortira de toi vn hõme, qui aura domination ſur beaucoup de nations,auſquelles il cõmandera: & ſon roiaume croiſſant de iour en autre,ſera eleué en haut.Ce peuple,depuis qu'il eſt ſorti d'Egypte, en tout ſon voiage a eu Dieu pour ſon capitaine & gouuerneur, lequel a cõduit & mené en vne trouppe toute cette multitude: pour cette cauſe il mãgera & deuorera pluſieurs nations,& ſucera tout ce qui eſt gras en icelles,voire iuſques à la moëlle. Percera d'outre en outre de ſes fleches,& fera mourir ceux,qui lui veulent mal.Se repoſera eſtant giſant & couché cõme le Lion,ou le petit du Lion,ne craignant perſonne,mais faiſant pœur aux autres.Celui ſera miſerable,qui l'aiant hurté,l'eſueillera.Ceux qui te beniront, ſeront dignes de benediction,& ceux qui te maudiront,de malediction.Le Roi eſtãt faſché & indigné de ces propos,lui diſt:Tu as eſté appellé pour maudire ces gens, & neantmoins tu as fait trois prieres pour eux.Fui t'en viſtement (c'eſt vne ſoudaine perturbation que la fureur) de peur que ie ne ſois contraint de te faire quelque mal.Combien d'argent & de preſens,lourdaut & ſot, as-tu perdu? de combiẽ de loüanges & gloires t'es tu priué,inſenſé?Tu retourneras en ta maiſon ſans rapporter de ton hoſte aucun bien:tu n'y rapporteras(comme auſſi il eſt bien raiſonnable)que toute honte & infamie: & ne ſe fera-on que moquer de tes ſciences,qui te rendoient graue & magnifique.Le deuin reſpondant,lui dit:Tout le paſſé,& ce qui a eſté dit,eſt parolle de Dieu & prophetie. Mais ce que ie te dirai maintenant,ſont coniectures probables de mon eſprit. Le prenant donques par la main droite & le tirant à part, le conſeilloit comme il ſe pourroit donner garde de l'armée de ſon ennemi.En quoi faiſant,il ſ'accuſoit d'vne grande impieté. Car pourquoi eſt-ce (lui pourroit dire quelqu'vn) que tu conſeilles en priué des choſes contraires à la parolle de Dieu, ſi ton conſeil n'eſt plus puiſſant? Examinons & eſpluchons vn peu maintenant le bon conſeil qu'il donna à Valaces, pour par ruſes & fineſſes pratiquer la deffaite qu'il promettoit de ceux qui eſtoient aſſeurez de touſiours vaincre. C'eſt que voiant qu'il n'y auoit qu'vn chemin & moien pour prendre les Hebreux, à ſçauoir la tranſgreſſion des loix & commandements de Dieu par la paillardiſe, qui eſt vn grand peché, il ſ'efforça de les tirer en vn autre plus grand mal, qui eſt l'impieté & abandonnement de l'honneur de Dieu, leur preſentant la volupté pour appaſt & amorſe. Car il y a, dit-il, des femmes en ce païs,ô Roi,qui ſurmontent en beauté de viſage les autres. L'homme de nulle autre choſe eſt ſi toſt pris,que de la beauté de la femme: ſi donques tu permets aux

Troiſieſme prophetie de Balaam

Paroles rigoureuſes & menaces de Valaces enuers Balaam.

Repliquede Balaam.

Mal-heureux cõſeil de Balaam à Valaces pour nuire aux Hebreux.

Il n'y a qu'vn ſeul chemin pour nuire aux ſeruiteurs de Dieu, ſçauoir de leur faire trãſgreſſer la loi diuine.

aux plus belles femmes de ton païs, de s'abandonner à tous venãs pour le gain, elles accrocheront, ne plus ne moins que l'hamesson fait le poisson, la jeunesse de tes ennemis: mais il faudra bien leur encharger qu'elles ne se laissent aller si tost à ceux qui seront epris de leur beauté: par ce que le refus feint & simulé, estant retardé & tournoiant çà & là, esueille & allume dauantage les mouuements: de sorte qu'à la fin il enflammera & bruslera les pauures amoureux, lesquels estans ainsi renuersez & trainez par la paillardise, feront & endureront tout ce qu'on voudra. La premiere donques qui se trouuera de celles qui sont bien duittes à la chasse, qu'elle die fierement à son amoureux, qui lui porte bonne affection. Il ne t'est aucunement loisible de jouir de ma compagnie, que premierement tu n'aies renoncé aux loix & statuts de ton païs: à fin qu'estant ainsi changé, tu adores ce que j'adorerai. La preuue de ce ferme & asseuré changement sera bien claire, si tu es participant auec moi aux prieres & sacrifices que nous faisons aux images, aux statuës, & toutes autres remembrances dressées dedans nos temples. Alors le jeune homme estant ja entortillé & enueloppé en tant de sortes de reth & filets, & presque pris, abusé du beau babil de la paillarde, ne refusera point les offres & conditions: tellement que poulsant de ses coudes en arriere la raison, il sera si miserable, qu'il obeira à tout ce qu'on lui commãdera, & sera enregistré & enrollé serf de la passion d'Amour. Voila ce que lui conseilla le deuin. Le Roi voiant que ce qui lui auoit esté dit, n'estoit point hors de propos, cachant & couurant la loi contre les adulteres, & abolissant toutes les autres qui auoient esté establies pour raison des violemens des filles & de la paillardise, comme si jamais n'eussent esté escrittes, permit aux femmes sans aucune crainte d'estre reprises & punies de s'abandonner à qui elles voudroient. Ces femmes estans ainsi licenciées, attiroient à elles les ieunes gens, long temps auparauant qu'ils eussent leur compagnie, tellement qu'elles abusoient leur esprit, le tournant par leurs enchantemens, à l'impieté: au lieu d'adorer Dieu, adoroient les idoles, iusques à ce que le fils du Prince des Sacrificateurs, nommé Phinées, indigné de ce qu'il voioit faire (car il lui sembloit que c'estoit vne chose fort fascheuse & griefue, qu'en vn mesme temps ils auoient abandonné tant leurs ames, que leurs corps: leurs corps, à le paillardise: leurs ames à meschanceté & impieté, adorans au lieu de Dieu, des idoles) entre-prit vn vaillant acte de jeunesse, seant bien à l'hõme deuot & vertueux: par ce qu'aiãt apperceu vn certain personnage de sa natiõ, qui sacrifioit aux idoles, & faisoit son plaisir d'vne paillarde, ne daignãt regarder cõtre terre, ni se cacher du mõde, ne (cõme on a acoutumé de faire) se desrobãt à l'étree, mais montrãt auec vne eshontee hardiesse sa vilenie, & se plaisantãt fieremẽt en ce sot acte & ridicule, comme s'il eust esté magnifique & graue, courut tout bouillant de cholere, & plein d'vn iuste courroux sur tous les deux encores couchez dedans le lict, & tua l'amoureux & la paillarde. Outre ce il couppa à l'amoureux les genitoires, par ce qu'ils auoiẽt serui aux semẽces illicites & reprouuees. Aucũs de la cõpagnie, qui estoiẽt ialoux de la cõtinẽce, & de l'hõneur de Dieu, voiãs cet-exẽple, leur aiant aussi esté cõmandé par Moyse, firent cõme Phinées, de sorte qu'ils tuerent tous ceux, qui auoiẽt cõmencé à sacrifier à ces images faites ou taillées des mains d'hommes, sans auoir egard à leurs parens & amis, & sans en espargner pas vn: par ce moien purgerent & nettoierẽt

L'hõme est soudain epris de la beauté de la femme.

Amorce des fẽmes.

Le refus dissimulé incite d'auãtage.

Le Roi licẽcie les femmes de se prostituer.

Les fẽmes attirent à l'impieté les Hebreux.

Braue & excellẽt acte de Phinées.

Ceux qui s'estoiẽt desbandez du seruice de Dieu sont mis à mort par Phinées & autres de bonne volonté.

la souillure de leurs gens,par l'irremissible punition de ceux qui auoiet peché. Au reste ils sceurent bon gré à ceux,qui estoiet demeurez au camp,de ce qu'ils auoient donné asses à connoitre la bonne affection qu'ils portoient à l'hõneur de Dieu:d'autant qu'ils ne plaignoient point leurs parens,qui auoiet esté tuez, ni meuz de pitié,passoient par dessus le peché,reputans les tueurs nets & purs. Cet acte fut reputé vn des plus beaux qu'ils firent depuis leur partement d'Egypte,lequel apportoit vne vraie loüange à ceux qui l'auoiet commis. On dit qu'en vn jour furent tuez vingt-quatre mil hommes:alors fut ostée la commune tache,dont estoit souillée toute l'armée.Estant purgée, Moyse cherchoit à donner vn beau present & suffisant au fils du Prince des sacrificateurs,comme au plus vaillant de la compagnie,d'autat qu'il estoit sailli tout le premier pour faire la vengeance:mais sur ces entre-faites Dieu par sa parole preuient, & lui fait entendre qu'il auoit donné à Phinées le plus grand bien du monde, à sçauoir la Paix,laquelle l'homme ne pouuoit donner,& outre ce la dignité de sacrificateur,laquelle seroit hereditaire, & perpetuelle à sa lignée, sans qu'on la peut transferer ailleurs. Apres donques qu'il ne fut demeuré pas vn mal caché parmi eux,& que tous ceux qui estoient soupsonnez de fuitte & retraitte vers les ennemis,ou de trahison, estoient morts, le temps sembla propre à Moyse de despecher vne armée contre Valaces, & lui dõner la bataille,homme qui auoit deliberé de faire vne infinité de maux,comme aussi il en auoit fait beaucoup:deliberé,di-je,par ce qu'il s'estoit aidé du conseil du deuin, lequel selon son opinion,deuoit mettre à neant par ses maudissons, la force des Hebreux: en auoit fait beaucoup, par le moien de l'impudicité & paillardise des femmes,lesquelles auoient corrompu les corps des jeunes hommes par la paillardise,& les ames par l'impieté,leur aiant fait delaisser & abandonner l'honneur de Dieu.Or il ne fut pas d'aduis que toute l'armée combatist, de pœur que les trouppes des regions prochaines ne se vinssent jetter sur eux : ioint aussi qu'il vouloit garder du secours pour aider & soulager ceux qui seroient trauaillez. Choisissant donques de chaque lignée mil hommes tous ieunes gés, & en leur fleur d'âge,montant le tout à douze mil hommes (car il y auoit autant de lignées) & leur aiant esleu pour capitaine Phinées, qui auoit ja fait espreuue de sa prouësse & hardiesse en la guerre,enuoia les gens d'armes,les sacrifices prealablement faits,à la bataille, & leur donnant courage leur dit ces propos : Cette presente bataille ne se donne pas pour Seigneurier vn Roiaume, ni pour posseder les biens d'autrui, pour raison dequoi ou seulement ou principalement les guerres se font, mais pour l'honneur de Dieu & la saincteté: dont les ennemis ont estrangé nos parens & amis, & ont esté cause du grand rauage & saccagement qu'ils ont souffert.Or il n'y auroit point de propos d'auoir tué de nos propres mains nos parens & alliez, qui auoient forfait, & que maintenant nous abstinssions des ennemis, qui ont plus offensé qu'eux : & d'auoir mis à mort ceux qui ont appris des autres à faire mal,aians esté par eux seduits:& que les maitres, qui ont montré le chemin, demeurassent impuniz, lesquels sont cause de tout le mal. S'estans donques les soldats renforcez par ces bonnes remontrances, & aians allumé toute la proüesse & vaillantise qui estoit dedans leurs ames, s'en allerent à la bataille d'vn courage inuincible, comme si la victoire leur eut esté ia promise, tellement que se meslans pesle-

Nombre des morts.

La Paix dõnée de Dieu à Phinées,le plus beau present du mõde, auec la dignité de Sacrificateur pour lui & les siens.

Moyse depesche vne armée contre Valaces

Douze mille hommes d'eslite pour cõbatre Valaces

Harangue de Moyse pour dõner courage aux soldats contre Valaces.

meslе

meslé dedans leurs ennemis,& vsans d'vne grande force & hardiesse, les deffirent tous,sans que pas vn d'eux fust tué ou nauré,retournans tous sains & saues en leur cãp.Si lors quelqu'vn ignorãt le cas aduenu,les eust veu,il eust pẽsé qu'ils retournoient non tant d'vne guerre & bataille bien rãgée & ordonnée, que d'vne montre qu'on a accoustumé de faire en tẽps de paix pour la reueuë des gens-d'armes,& que ce n'estoient qu'exercices,& combats de plaisir.Quãt aux villes,les vnes il les abbatirent & raserent:les autres ils les bruslerẽt & saccagerent de telle sorte,qu'on n'eust jamais dit qu'elles eussent esté habitées. Ils amenerent aussi vn infini nõbre que d'hõmes,que de femmes,qu'ils tuerent:les hõmes,par ce qu'ils auoient offensé,tant par leur mauuais cõseil, qu'armes iniustes:les femmes,par ce qu'elles auoient enchanté & abusé la jeunesse des Hebreux,& esté cause de leur paillardise & impieté,& à la fin de leur mort: mais ils pardonnerent aux enfans & aux filles, d'autant que l'âge les contraignoit d'oublier tout le tort passé. Apres qu'ils eurent gagné force butin tant de la maison roiale,que des metairies des gẽs priuez,qui estoient par les chãps (car il n'y en auoit pas moins aux chãps,qu'en la ville) s'en reuindrent au cãp,chargez de toute la richesse,qu'ils auoient cõquise de leurs ennemis. Alors Moyse loüant & le capitaine & les soldats pour leur proüesse & vaillãtise,qu'aussi par ce qu'ils n'auoient voulu en cherchant leur profit particulier, s'approprier à eux seuls le butin, mais l'auoient presenté au milieu de tous, à fin que les autres,qui estoient demeurez aux tentes,en fussent participans:il cõmanda qu'ils demeurassent quelques iours hors du camp, & que le grand Sacrificateur les purifiast & nettoiast des meurtres qu'ils venoient tout freschement d'executer de la bataille:car combien que les meurtres, qui se commectẽt en l'endroit des ennemis,soient iustes & selon les loix: toutesfois l'homme qui tuë, encores que ce soit iustement,en se reuangeant, ou estãt à ce contraint,semble qu'il a failli, à cause de l'ancienne & commune parenté, qui est entre les hommes, qui sont descendus d'vn mesme pere: à raison dequoi il failloit qu'ils fussent purifiez,pour la remission & absolutiõ de l'acte,qui sembloit estre peché. Cela fait,il partit le butin,& donna à ceux qui auoient combattu,lesquels estoiẽt vn petit nombre au regard des autres,qui s'estoient reposez,la moitié:& l'autre moitié,à ceux qui estoient demeurez au camp:par ce qu'il estima estre raisonnable que ceux-ci participassent au proffit,ores qu'ils n'eussent point combattu de leurs corps,pour le moins auoient ils combattu de courage:car ceux qui sont pour le secours rangez en squadron,& ne font qu'attendre l'heure qu'on ait affaire d'eux,ne sont pas moindres en promptitude de courage,que les autres,qui combattent:vrai est qu'ils sont les derniers, quant au temps & à l'aduance.Aians donques ceux qui estoient en plus petit nombre receu dauantage,par ce qu'ils s'estoient mis les premiers en danger, & les autres qui estoient en plus grand nombre,moins,d'autãt qu'ils n'auoient bougé du camp: il sembla à Moyse estre necessaire de dedier & consacrer à Dieu les premices de tout le butin:au moien dequoi ceux qui auoient esté reseruez pour le secours,baillerent la cinquantiesme partie:& les autres qui auoient combattu, la cinquantiesme. Il fut aussi ordonné que les premices de ceux qui auoient combattu, seroient données au grand sacrificateur, & celle des autres qui estoient de-

Deffaite de Valaces.

Conqueste du pays de Siré.

L'homme qui tue, encores que ce soit iustement, n'est pas du tout exempt de faute.

Departement du butin.

Les premices du butin consacrées à Dieu

meurez au camp,aux marguilliers,qui auoient la charge du temple, qu'on ap-pelle Leuites:tellement que les Milliniers,qui auoient charge de mil hommes: les Centeniers,& autres petits capitaines,apporterent de leur bon gré les plus excellentes & pretieuses premices,cõme bagues,ioiaux,or,vases pretieux d'or massif,que chacun trouua en son butin,& l'offrirent à Dieu, tant pour leur salut, que celui de leurs soldats. Moyse receuant leur offrande, & s'esbahissant de leur bon zele,la dedia au tressacré Tabernacle de Dieu, pour estre tesmoignage & souuenance comment ces gens là reconnoissoient le bien, qu'ils a-uoient receu de Dieu,& lui en rendoient graces. Certainement ce partage de premices fut fort beau, d'autant qu'il distribua celles de ceux qui n'auoient point combatu,& n'auoient monstré qu'vne moitié de vertu, à sçauoir vn bõ courage,qui n'auoit point sorti effect, aux Leuites: mais celles de ceux qui a-uoient combatu,& qui se metans en danger tant de leur corps que de leur vie, auoient entierement fait connoitre leur prouësse & vaillantise, les assigna au grand sacrificateur,super-intendant des Leuites: les autres tant des petits que des grands capitaines,les offrit au grand Dieu,capitaine de tous les capitaines. Toutes ces batailles gagnerent les Hebreux n'aiants encores passé le Iourdain proche riuiere,contre les habitans de la terre bonne & grasse, & en laquelle il y auoit vne grande plaine,qui rapportoit de bon froument & force fourrages pour les bestes.Or il y auoit deux lignées, qui estoit la sixiesme partie de toute l'armée,qui nourrissoient force bestes:celles là, apres auoir bien contemplé la region,supplierent Moyse de la prendre pour leur partage, à fin qu'elles s'accommodassent quelque-part: disoient que ce lieu-là estoit fort propre pour nourrir le bestail,estant abondant en eau & en foin, rapportant, sans qu'on y fist rien,de lui-mesmes bonne herbe à nourrir bestes à laine. Moyse pensant que ces gens-là voulussent estre preferez aux autres au partage des terres,& demandassent recompense deuant le temps, ou qu'ils deussent reculer & se retirer des guerres,qui deuoient auenir,leur estãs encores plusieurs Rois ennemis, lesquels possedoient la region de delà la riuiere,se fascha fort: tellement qu'en leur respondãt en cholere,leur dit: vous autres donques serez ici à vostre aise, tandis que les ennemis,qui restent encores,marcherõt sur le ventre de vos prochains,de vos parents,& de vos amis,& feront les loiers à vous seuls deliurez, comme si vous auiez executé tous les beaux faits de guerre?Ce pendant les batailles,les trauaux,les miseres,& les plus-grans dangers demeurerõt aux autres. Il n'est pas raisonnable que vous iouissiez de la paix & des biens d'icelle, pendant que les autres seront greuez de guerres,& d'autres maux innumerables:Il ne faut pas que pour estre vne partie biẽ,toute l'armée soit en mal-aise, & n'ait que le demeurãt & le sur-croist des autres:au cõtraire les parties doiuent venir ensemble au partage des terres,à fin que tout le corps soit bien:vous estes tous egaux,d'vne mesme race,de mesmes peres,d'vne mesme famille, d'vne mesme nation:vous auez mesmes statuts,mesmes loix,& autres choses infinies,chacune desquelles vous lie en vne parenté & vous fait venir en amitié les vns auec les autres. Pour quelle cause serez vous preferez aux autres pour les partages des terres,veu que vous auez tousiours esté egaux aux choses grandes & d'importance? Il semble, à vous ouir parler,que vous soyez Princes ou Seigneurs,

Moyse reprend ceux qui auoiẽt demandé leur partage de la terre auãt les autres.

& que

& que les autres soient vos subiects ou valets,pour le peu de côte que vous faites d'eux,vous deuriez prendre exemple à vos ancestres, & deuenir sages par leurs plaies:Car les gens de bon entendement n'attendēt jamais que les maux les surprennent. Vous sauez qu'ils vindrent en ce païs,pour espier & connoistre quel il estoit: & par ce qu'ils se deffioient d'en pouuoir jamais jouir,moururent tous, excepté deux. Il ne fault pas donques leur ressembler. Voudriez vous, ô gens sans entendement, ensuiure leur lascheté, laquelle ne pourroit tendre qu'à votre ruine? si ainsi faites, vous abbatrez le bon courage de vos compagnons,qui ont deliberé de se montrer hommes & vertueux, & comme vous vous hastez de pecher, vous encourrez aussi soudainemēt la punition de Dieu:car la justice diuine ne se remuë pas aisément, aussi quand elle se remuë vne fois, s'aduançant sur-prend ceux qui fuient. Quand donques tous nos ennemis seront deffaits, & toutes les guerres faillies, & que vos compagnons auront rendu si bon compte de leur deuoir, qu'on n'aura rien trouué à redire en eux, n'auront point delaissé leur rang, ni leur camp, ni fait aucun acte qui soit au preiudice de la victoire, mais auront perseueré tant du corps, que du courage, depuis le commencement iusques à la fin en leur vaillantise, quand aussi tout le païs sera net des premiers habitans,alors les loiers & recompenses seront departies egalement à toutes les lignées. Cette remontrance receurent doucement de Moyse les deux lignées, comme les enfans du pere, laquelle procedoit d'vne amour paternelle: par ce qu'il sauoient biē, qu'ils n'vsoit pas auec vne fierté & orgueil de la puissāce de sa principauté:mais qu'il regardoit au proffit d'eux tous,& auoit en grande recommendation la iustice & l'egualité. Au surplus ce qu'il haïssoit les meschants,n'estoit pour leur honte & confusion,ains pour leur amandement & chastiement. Ilz lui dirent donques:Non sans cause tu te courrouces,si tu as opinion que nous voulions laisser la compagnie,& prendre possession deuant le temps des terres:mais il fault que tu entendes & tiennes pour certain, qu'il n'y a rien de ce qui est pour la vertu, qui nous puisse donner crainte & fraieur, combien qu'il fust le plus penible du monde. Or nous iugeons estre acte de vertu, de t'obeïr comme à nostre capitaine & gouuerneur,& n'estre point les derniers aux trauaux:mais d'assister en toutes les batailles, qui se feront d'oresnauant,& faire le deuoir de gendarme, iusques à ce que les affaires prennent heureuse fin. Nous donques tous ensemble rangez en bonne ordonnance,& armez comme deuant,passerons le Iourdain,& ne donnerons point occasion à pas vn de ceux qui peuuent porter les armes, de demeurer: mais s'il te plaist nous laisserons ici nos petits enfans,nos filles,nos meres, nos femmes,& la multitude de notre bestail, apres leur auoir basti,sauoir est à nos enfans& femmes des maisons,& à nos bestes des estables: de pœur qu'estans sur-pris en des lieux non fortifiez ni cloz de murailles, ils souffrent quelque mal des ennemis. Alors Moyse d'vn regard benin & d'vne douce voix,leur dit:si vous ne mentez point, le territoire que vous demandez vous sera asseuré:laissez donques en ce lieu,puis-que le voulez ainsi, vos femmes,vos enfās, & vos bestes de nourriture,& vous autres marchez armez tous en ordre selon vos rangs auec vos compagnons, afin qu'aiants passé la riuiere, vous soiez tous prests, si l'occasion se presente,à donner la bataille. Apres que

Les gens de bon entendement n'attendēt point que les maux les surprēnent.

La iustice de Dieu est tardiue, mais la pesanteur d'icelle est merueilleusement grande.

Response de ceux qui auoient requis partage.

Moyse leur accorde ce qu'ils demandent.

tous les ennemis auront esté deffaits, & que serez en paix, alors les vainqueurs partageront les terres, & par mesme moien vous retournerez vers vos parens & amis, & jouirez des biens du lieu qu'auez esleu, comme à vous appartenant. Aiant Moyse dit & promis ces choses-ci, eux pleins d'allegresse & ioie logerent tous leurs parens & alliez auec leur bestail seurement dedans les forteresses, lesquelles n'estoient pas aisées à prendre, la plus part desquelles estoient fortifiées de leurs mains. Cela fait, reprenans leurs armes, sortirent, & accoururent plus courageusement que les autres, tellement qu'il sembloit qu'ilz deussent seuls combattre, ou combattre les premiers, & non sans cause: car celui qui a receu tout du commencement quelque bien-fait de son prince & Seigneur, doit estre tresprompt & appareillé à lui faire seruice, & à combattre pour lui, estimant qu'il doit paier la debte qu'il doit, non pas simplement le remercier. Voila les beaux faits que Moyse a executé pendant sa Roiauté, appartenans à l'estat d'vn Roi, que nous auons declaré. Il faut maintenant suiuant l'ordre deduire tous les beaux actes qu'il a fait, concernans l'estat du grãd Sacrificateur & du Legis-lateur: par ce qu'il auoit dés long temps aquises ces deux vertus, comme bien seantes & conuenables à la Roiauté.

FIN DV PREMIER LIVRE.



DE LA VIE DE MOYSE Liure second.

Sommaire de ce qui est traité au liure precedent.

AV PREMIER liure a esté parlé de la natiuité de Moyse, de sa nourriture, de son instruction, & de son Roiaume, qu'il a gouuerné non seulement sans aucun blame & reproche, mais aussi auec toute loüange, comme appert par les faits qu'il a fait paroistre en Egypte, au voiage, en la mer Rouge, & au desert, lesquels sont si grands, qu'ils ne peuuent estre par aucune eloquence humaine declarez : comme appert aussi par les peines & trauaux, qui par son moien sont tous venuz à bonne & heureuse fin, & par le partage des terres qu'il distribua à vne partie de l'armée. Ce present liure que nous composons, traitera des actes, qui marchent apres les autres, & les suiuent. Aucuns dient (& certes fort bien à propos frappans droit au but) que les citez par vn seul moien croissent, & vont de bien en mieux, quand les Rois philosophent, ou les Philosophes regnent.

Belle sentence de Platô

Or on connoistra que Moyse non seulement a fait paroistre outre mesure ces deux grandeurs ensemble, la roiale, & celle du Philosophe: mais aussi trois autres, dont l'vne tend à la composition des loix: la seconde à l'estat & deuoir du grand Sacrificateur, & la derniere à la prophetie: de toutes lesquelles il fault maintenant parler. Car i'ai pensé que toutes seoient fort bien à vne mesme personne, puis-que par la prouidence de Dieu il a esté Roi, Legis-lateur, Prince des Sacrificateurs, & Prophete: qui est plus, il a emporté tous-iours en chaque charge le premier lieu.

Qualitez de Moyse.

Il nous fault maintenant declarer pourquoi elles s'accordent si bien en vn mesme personnage. Le deuoir d'vn Roi c'est de commander ce qu'il fault faire, & defendre ce qu'il n'est loisible de faire. Le commandement des choses qui doiuent estre faites, & la defence des choses qu'il ne fault pas faire, & vn cas qui appartient à la loi: de sorte qu'il auiendra incontinent que le Roi sera vne loi pourueuë d'ame, & la Loi vn Roi iuste. Or le Roi & le Legis-lateur doiuent non seulement considerer les choses humaines, mais aussi les diuines, d'autant que sans la prudence diuine les affaires des Rois & des subiectz ne peuuent venir à bōne fin: à raisō dequoi Moyse auoit besoin de l'estat du principal Sacrificateur, afin qu'accomplissant les parfaits sacrifices selon la parfaite connoissance de ce qui appartient au seruice de Dieu, il demandast le repoulsement des maux, & abondance de tous biens tant pour lui, que pour ses subiectz, à Dieu misericordieux, lequel lui accorderoit.

L'estat de Legis-lateur & de Roi s'accordent fort biē ensemble auec celui de Sacrificateur & Prophete.

Comment aussi n'accorderoit-il pas ce dont on le prie, veu-que de son naturel, il est doux & benin, & fait dignes de ses priuileges ceux, qui lui font de bon cueur honneur & seruice ? Au reste, à raison

L'estat principal du Sacrificateur.

Dieu honore de ses priuileges ceux qui le reuerẽt & aiment. qu'infinies choses tant diuines qu'humaines sont inconnuës à celui qui est Roi, Legis-lateur & grand Sacrificateur (par ce que tel personnage a esté né, & n'est pas moins mortel, pourtãt s'ilz est enuirõné d'vne si grande & riche hoirerie de felicitez) il failloit qu'il eust la prophetie: afin qu'il peust par inspiration diuine comprendre ce, qu'il ne pouuoit par raison humaine: d'autant que la prophetie monte incontinent là, où l'entendement humain ne peult paruenir. *La prophetie monte où l'entendemẽt humain ne peult paruenir.* Voila vne belle compagnie de quatre vertus, laquelle s'entre-tient & s'accorde bien: car estants entrelassées & s'entre-tenans les vnes les autres, dansent toutes ensemble, receuans les vnes des autres du bien & du proffit, & se le rendant aussi: tellement qu'elles sont semblables aux Graces vierges, lesquelles ne peuuent estre separées, selon la ferme & arrestée loi de Nature. D'icelles on pourroit, fort bien à propos, dire ce qu'on a accoustumé de dire des vertus: *Accord & danse de quatre vertus.* assauoir que celui qui en a vne, a aussi toutes les autres. Or il nous fault premierement parler de ce qui appartient à l'estat du Legis-lateur. Ie sai bien qu'il conuient, que celui, qui delibere d'estre bon Legis-lateur, iouisse entierement & parfaittement de toutes les vertus. *De l'estat de legislateur.* Mais comme aux familles il y a des parents, qui approchent plus prés du sang, que les autres, & neant-moins touts sont parents les vns des autres: aussi fault penser qu'en lendroit des vertus il y en a qui s'accordent & s'accomodent mieux auec les choses, que les autres, qui n'y ont pas tant de familiarité. *Toutes les vertus requises à vn bon legis-lateur, & principalemẽt quatre.* Or il y en a quatre principalement, qui sont comme sœurs & parentes de l'estat du Legis-lateur: charité & amour de son prochain, amour de justice, amour de la vertu & honnesteté, & haine du mal & du vice: par ce qu'il n'y en a pas vne, qui n'appelle à soi celui, qui a vn bon zele de dresser & establir les loix. *Charité.* La charité enseigne qu'il fault mettre en auãt & publier les bonnes & proffitables remonstrances. *Iustice.* La justice, qu'il fault honnorer l'egualité, & rendre à vn chacun ce qui lui appartient. *Amour de vertu.* L'amour de vertu qu'il fault approuuer les choses qui sont de leur naturel bonnes & d'en fournir à tous ceux, qui en sont dignes, sans en rien espargner. *Haine du vice.* La haine du vice, de repoulser au loin ceux qui ne font compte de vertu, & les auoir en soupson comme ennemis communs & mal-veillans de tout le monde. Certainement ce n'estoit pas peu de cas que d'auoir vne de ces vertus: mais de les posseder toutes, c'est vne chose admirable: ce que toute-fois on peult voir en Moyse seul de tous les humains, l'aiant donné à connoistre par les loix & ordonnances qu'il a laissées: ce que connoissent assez ceux qui lisent ses saints liures: lesquels il n'eust jamais escrit, s'il n'eust esté tel & conduit de Dieu: & n'eust laissé à ceux qui sont dignes de jouir de ses heritages & possessions, les beaux desseins qu'il auoit conceu en son esprit, dont les images & portraits sont les loix, qui ont fait paroistre ses vertus, ci deuant declarées. *Moyse le plus excellẽt de tous les legis-lateurs.* Qu'il ait esté le plus excellẽt de tous les Legis-lateurs qui furent jamais, soient Grecz, soient Barbares, & ses loix non seulement tresbelles, mais aussi diuines, n'y auoir rien obmis qui fust bon & salutaire. La preuue en est treseuidente. *La multitude des choses superflues fait mespriser la vertu & les loix.* Car si quelqu'vn prend garde aux loix des autres, il trouuera qu'elle ont esté chãgées par dix mille occasions, par guerres, par tyrannies, & par autres cas fortuits, qui par le renouuellement & changemẽt de fortune suruiennẽt. Souuent aussi les superflues & excessiues richesses ont aboli les loix, ne pouuant la multitude des biens cõpatir

tir

tir auec les bonnes choses,mais s'en soulant incontinét, & apres estre soullées les rejettant fierement auec vn orgueil,qui est l'ennemi de la loi. Au contraire, les seules loix de Moyse sont demeurées depuis le jour qu'elle ont esté escrites iusques à cett' heure fermes & stables,estants, par maniere de dire, scellées des seaux de la Nature: & si y a esperance qu'elles demeureront, tant que le Soleil, la Lune, tout le Ciel, & le Monde durera. Par ce que jaçoit que le peuple des Hebreux ait essaié les changemens de la bonne & mauuaise fortune,toute-fois n'y a pas vn petit commandement changé, les aiant tous(comme aussi il deuoit)honoré,tant sont ils excellés & diuins. Ce que donques ni la famine,ni la peste,ni la guerre,ni le Roi,ni le tyran,ni la maladie de l'ame ou du corps, ou la passion,ou l'affliction,ou quelque autre mal procedant des hõmes, ou d'enhault tant terrible ait esté,n'a peu abbatre, comment ne seroit-il le plus excellent,le plus desirable,& le meilleur de tout ce qu'on pourroit dire? Encores ne se fault-il pas tant esbahir de cela(combié que ce soit vne chose d'elle-mesme bien grande,que ces loix depuis le téps passé iusques à cett' heure ont esté gardées inuiolablemét)cõme d'vn autre cas,qui est,à la verité,le plus merueilleux & le plus estrange du mõde:que non seulement les Iuifs,mais presque tous les autres,principalement ceux qui font cõpte de la vertu,ont receu & honoré ces loix cõme sainctes & sacrées,aians icelles gagné cet-honneur par dessus toutes les autres. La preuue de ceci est,qu'il n'y a pas vne ville(il fault dire ce mot)en la Grece,ni au païs estrange, qui honore les loix des autres,voire à grand peine entre-tien elle les siennes, s'accomodant au changement des affaires & des temps. Les Atheniens rejettent les loix & coustumes des Lacedemoniens: les Lacedemoniens,celles des Atheniens. Entre les barbares,les Egyptiens ne gardent pas les loix des Scythes & Tartares: ne les Scythes, celles des Egyptiens: & pour le faire plus court,ceux qui demeurent en Asie,ne gardent pas les loix de ceux, qui sont en Europe: ne ceux qui sont en Europe, celles des nations d'Asie. Tellement que toute les regions & nations presque depuis le Soleil leuant, iusques au Soleil couchant, s'esloignent des loix des estrangers, & ont opinion que les leurs,qu'ils tiennent,auront plus de force & de vigueur, s'ils deprisent celles des autres. Mais les notres ne vont pas ainsi:car elles attirent à soi tout le monde,les barbares & etrangers,les Grecs, ceux qui demeurent en terre ferme,ceux qui demeurent aux Isles, les nations Orientales, les Occidentales, l'Europe, l'Asie, bref toute la terre habitable depuis vn bout, iusques à l'autre. Qui est celui qui n'honore le sainct Sabbath, & le septiesme jour de la sepmaine & ne donne vacation,relasche de trauail, & allegeance à soi, à ceux de sa maison,tant francs que serfs,& aux bestes de seruice? Car cette tresue touche toutes les bestes de labour, & celles qui sont pour le seruice de l'homme, lesquelles,ne plus ne moins que les seruiteurs, font seruice à celui, qui est selon nature leur maitre:elle paruient jusques à toute sorte d'arbres & de plátes, d'autát qu'il n'est loisible de coupper lors ni bráche, ni rameau,ni mesme vne fueille,ni cueillir quelque fruit que ce soit, estants toutes ces choses delaissées ce jour-là comme franches & libres, & comme s'il estoit à cri public,ou à son de trompe defendu d'y toucher. Qui est la personne, qui ne soit estonnée,& n'adore le ieusne, qu'on appelle, & principalement celui qui eschet touts les

Les loix de Moyse demeurees en leur stabilitè iusques à present.

Il n'y a ville en Grece ni autre part qui honore les loix d'vne autre ville

Les sainctes loix de Moyse receuës par toute la terre.

Honneur du saint Sabbath.

Honneur du ieusne.

Ieusne du saint mois

ans au sainct mois, lequel on solennise d'vne façon fort austere & seuere? Car ie ne parle pas du ieusne, où on n'espargne aucunement le vin tout pur, où on tient vne magnifique & somptueuse table, & où sont toutes choses abondantes pour manger & boire: dont s'augmentent les insatiables voluptez du ventre, lesquelles rompans & brisants leurs liens, font saillir de grande roideur les concupiscences de dessouz le ventre: en l'autre il n'est loisible de prendre ni viande, ni bruuage, afin que pas vne passion corporelle (comme auient à ceux, qui en solennisant les festes, se soulent & remplissent de viandes) ne donne trouble & empeschemēt aux saintes & nettes consciēces, lesquelles appaisent le pere de cet-vniuers par prieres & oraisons deuotes, en le priāt qu'il lui plaise d'oublier les vieux pechez, & donner iouissance de nouueaux biens. Il appert donques assez tant par ce qui a esté dit de nous, qu'aussi par ce qui sera dit apres, combien la sainteté & diuinité des loix de Moyse a esté admirable non seulement aux Iuifz, ains aussi à toute les autres nations. Anciennemēt les loix ont esté escrittes en la langue Chaldaique, & demeurerent long temps en vn mesme estat sans changer de langage, tellement qu'elles ne firent point paroistre leur beauté, mais apres que par la continuelle meditation & exercitation, qu'on faisoit chacun iour d'elles, le sentiment vint aux etrangers, alors leur gloire & los s'espandit de tous costés: Car les choses belles, encores que par enuie elles soient quelque peu de temps cachées, si est-ce qu'à la fin elles viennient en lumiere, & reluisent par la bonté de leur nature, Parquoi aucuns faschez que ces loix estoient seulement connuës à vne certaine partie d'hommes, assauoir à la seule nation barbare, & que la Grecque en estoit totalement priuée, eurent grand' enuie qu'elles fussent traduittes en leur langue Grecque: & d'autant que l'œuure estoit grand & proffitable à tout le monde, non seulemēt aux gens priuez, mais aussi aux Princes & Seigneurs, il fut dedié au plus excellent de tous les Rois du monde, qui estoit Ptolomée, surnommé Philadelphe. C'estoit le troisiesme Roi d'Egypte depuis Alexandre, & le plus excellent en vertu, non seulemēt des Rois de son temps, mais aussi de tous les autres, qui furent iamais: la gloire & loüange duquel a esté depuis tant d'âges passez preschée & chātée iusques auiourd'hui, aiant delaissé plusieurs memoires & marques de sa magnanimité par toutes les villes & regions, de sorte que en guise & façon de prouerbe, les grādes magnificences & superbes bastimēts sont appellez Philadelphicques. Parquoi comme la maison des Ptolomées en tout & par tout a flori par dessus tous les palais des autres Rois: aussi le Philadelphe a relui par dessus tous les autres Ptolomées. Car à grand' peine tous les autres Rois ensemble eussent acheué les loüables actes que lui seul auoit fait, estant (comme est la teste en l'animal) le chef de tous les Rois. Lui dōques desireux de la cōnoissance de nos loix, se delibera de les faire traduire de la langue Chaldaique en la langue Grecque: & pour y paruenir, enuoia incontinent des ambassadeurs vers le Prince des Sacrificateurs & Roi de Iudée (car celui là estoit l'vn & l'autre) lui faisant entēdre sa volonté, & l'incitant à lui choisir par les lignées, des personnes qui pourroiēt traduire ces Loix. Le grand Sacrificateur aiant ce entendu, fut fort joieux, comme aussi il deuoit estre, estimant que le Roi par inspiration diuine s'estoit adonné à cet-œuure: au moien de quoi il recherch a

Le ieusne institué pour rembarrer la concupiscence & pour prier Dieu.

Les loix escrites en langue Chaldaique.

Ptolomée Philadelphe troisiéme Roi d'Egypte depuis Alexandre, hōme amateur de vertu.

Bastimēts Philadelphiques.

Ptolomée fait traduire les loix de Chaldée en Grec.

recercha les plus excellens Hebreux, qui outre les lettres du païs, auoient aussi appris les lettres Grecques, & les lui enuoia de bien bon cueur. Les interpretes estants arriuez & receuz gracieusement, comme appartient aux estrangers qu'on mande de lointains païs, entre-tindrent d'honnestes & sages deuis celui, qui leur faisoit le banquet, lui en rendant par ce moien vn autre de leur costé: par ce que le Roi esprouuoit le sauoir d'vn chacun, leur proposant des nouuelles questions & doutes, qu'on n'auoit encores accoustumé d'ouir:& eux, touchans droit au but, promptement & brieuement(ne leur permettant point le temps d'estre plus longs) venoiēt à soudre les doutes proposées. Apres qu'ils eurent esté approuuez du Roi, commencerent incontinent d'accomplir la charge de leur beau ambassade: tellement que discourants en eux mesmes la consequence & importance de l'affaire, qui estoit de traduire des loix, prises de la bouche de Dieu (où il n'estoit licite d'oster aucune chose, ni adiouster, ni changer, mais falloit garder l'ancienne forme & façon)regardoient tout à l'entour de la ville, où estoit l'endroit le plus net & sain. Car les places du dedans l'enclos des murailles, qui estoient pleines de toutes sortes de bestes, leur donnoient vne crainte, à cause des maladies, des charognes, & des vilains actes que commettoient ceux qui estoient sains. Or deuant la ville d'Alexandrie y a vne Isle, qu'on appelle Pharos, de laquelle le col s'estend & s'allonge comme vne bande iusques à la ville, & est battu de la mer, qui n'est pas en cet-endroit profonde, mais le plus souuent basse & marescageuse, tellement que les vagues ne font point de bruit, d'autant qu'elles sont rompuës de loin par le long espace du rampart:iugeans donques ce lieu le plus commode de tous les autres, qui fussent là à l'entour pour le repos de leurs esprits, qui ne demandoient, qu'à conuerser seuls auec les loix seules, y firent leur residence. Apres, leuans les mains, & les saints liures qu'ils tenoient, au ciel, supplierent Dieu de les conduire si bien, qu'ils ne faillissent à leur entreprise & dessein. Dieu leur accorda ce dont ils l'auoient prié pour le bien & proffit de la plus grande partie des hommes, voire generalement de tous: d'autant qu'ils pourroient amander leurs vies par ces sages & belles ordonnances. Estans ainsi retirez à l'escart, ne se trouuant personne auec eux, sinon les parties de la Nature, la Terre, l'Eau, l'Air & le Ciel: de la naissance desquels ils deuoient premierement enseigner les mysteres(car la creation du monde est le commencement des loix (furent rauis de l'esprit de Dieu, tellement qu'ils prophetisoient, non les vns d'vne sorte & les autres de l'autre, mais chantoient tous vn mesme langage, & rendoient les mesmes noms, & les mesmes verbes, comme s'il y eust eu quelque protocolle derriere eux, lequel sans estre aucunement apperceu eust soufflé à l'oreille d'vn chacun ce qu'il auoit à dire: iaçoit qu'il soit notoire que toutes les langues sont assez riches, & principalement la Grecque, d'autant qu'on peut aisément traduire & tourner vne mesme sentence en plusieurs manieres de parler, & l'habiller & accoustrer de diuerses sortes de dictions. Ce que toutesfois on dit n'estre point auenu en cette traduction de loix: par ce que les propres mots se rapportoient les vns aux autres, les Grecz aux Chaldaïques estans fort bien

Interpretes Hebreux choisiz pour la traduction des loix.

Les interpretes choisissent vn lieu sain, net & biē aëré pour vaquer à la traduction des loix.

Richesse de la langue Grecque.

Fidele & saine traduction des loix de Chaldée en Grec.

accommodez aux choſes,qui eſtoient par iceux declarées & ſignifiées: & tout ainſi(comme ie penſe)qu'en la Geometrie & Dialectique, les proprietez des choſes, qui ſont definées & ſignifiées par les dictions, ne reçoiuent point diuerſité de langage,mais la meſme diction,qui leur a eſté poſée du commencement,demeure ſans eſtre aucunement changée:auſſi, comme il eſt croiable, ces perſonnages trouuerent des mots qui ſ'accordoiét fort bien auec les choſes,leſquelles ſeuls ſans autres donnoient clairement à entendre le ſens d'icelles.De ceci la preuue en eſt treſcertaine & euidente:Car quand quelques Chaldées,qui ont appris la langue Grecque, ou quelques Grecz qui ont appris la Chaldaique,ſe rencontrent à toutes les deux eſcritures, & viennent à lire tant la Chaldaique, que la Grecque, les ont en admiration, & les adorent comme deux ſœurs, voire comme vne meſme & ſeule, tant ſe rapportent bien enſemble les choſes & les dictions: appellans les traducteurs, non traducteurs, mais annonciateurs des ſecrets diuins, & prophetes, auſquels il a eſté permis de comprendre de leur eſprit net les pures conceptions de Moyſe:pour cette cauſe on en fait tous les ans iuſques à preſent, la feſte auec grand' aſſemblée en l'iſle du Phar, en laquelle non ſeulement les Iuifs, mais auſſi pluſieurs autres viennent par mer, pour honorer le lieu,auquel celle verſion a premierement relui, & par meſme moien pour rendre graces à Dieu & le remercier du bien que lors il leur fit, le reconnoiſſant comme ſi nouuellement ils le receuoient de lui. Apres qu'ils ont fait leurs prieres & rendu graces à Dieu, les vns fichans & eſtendans des tentes & pauillons au riuage de la mer, les autres giſans & couchez ſur le grauier du riuage à deſcouuert, banquettent auec leurs parens & amis, reputans ce riuage eſtre pour lors plus ſomptueux, que ne ſont les baſtimens roiaux.Tels ſe ſont mõtrez les hommes priuez & les ſeigneurs enuers nos loix, tant eſtoient jaloux & deſireux d'icelles, encores que la nation Hebraique n'ait de long temps proſperé. Or les choſes qui ne ſont point en leur force & vertu, ont coutume de ſ'obſcurcir & ne ſont apperceuës,eſtants ombragées: mais auſſi ſi quelque-fois ſe preſente vne occaſiõ pour paroiſtre en lumiere, il ſemble qu'elles prendront vn grand accroiſſement.Quant à moi, i'ai cette opinion, que chacun laiſſera ſes propres couſtumes, & donnant congé aux loix de ſon païs, ſe tournera vers l'honneur & obſeruance d'icelles ſeules: par ce que ſi toſt que la nation commencera à proſperer,les loix qui commenceront quand & quand à reluire obſcurciront les autres, ne plus ne moins que le Soleil leuant obſcurcit les autres aſtres.

Feſte ſolennelle en l'iſle du Phar, en memoire de la traduction des loix.

Ceci ſuffira pour montrer que le Legiſlateur Moyſe a merité vne grande loüange en ſes loix. Il y en a vne autre bien plus grande,que ſes treſſains liures contiennent: vers leſquelles il fault tourner notre langage, afin que nous montrions la vertu de celui, qui les a compoſées. Entre les liures donques de Moyſe,il y en a vne partie qui ne traitte que d'hiſtoires: l'autre contient les commandements & defences. Nous parlerons de la ſeconde apres qu'aurons diligemment declaré celle, qui eſt la premiere en ordre.Au traitté donques des hiſtoires il eſt parlé de la creation du monde, & des genealogies des anceſtres.

Diuiſion des liures de Moyſe.

Excellence du traité des hiſtoires de Moyſe.

ancestres. Ces genealogies en partie contiennent la punition des meschants, & en partie l'honneur des gens de bien. Il nous fault maintenant dire la raison pourquoi il a pris le commencement du traitté de ses loix, du premier chef, remettant au second lieu ce qui appartient aux commandements, & aux defences. Car non, comme quelque autre historien, s'est estudié à laisser la memoire des anciens actes des premiers personnages, qui autre-fois ont esté, à ceux qui sont venus apres eux, ne seruant cela qu'à entre-tenir l'esprit, & lui donner plaisir sans aucun proffit: mais il a commencé son histoire aux antiquitez d'en-hault, à sçauoir à la creation du mōde, à fin qu'il montrast deux choses fort necessaires: l'vne, qu'il y auoit vn pere & createur du monde: & Legis-lateur de verité: l'autre, que celui qui deuoit vser des loix, eust à embrasser & ensuiure la suitte & l'ordre de nature, & à viure selon l'ordonnāce & reglement de tout ce monde, par vne armonie & bon accord des paroles auec les faits, & des faits auec les paroles. Or entre les Legis-lateurs, aucuns tout incontinent, & au commencement de leurs loix, ont ordonné ce qu'il failloit faire, & ce qu'il ne failloit point faire, & ont prescrit des peines contre ceux qui contre-uiendroient à icelles: les autres, qui ont esté plus sages, comme leur sembloit, n'ont point pris leur commencement de là: mais ont basti de leur langage vne ville, laquelle ils pensoient qu'elle deust approcher de biē prés à la republique qu'ils vouloient dresser, & apres se sont mis à faire des loix. Mais Moyse a estimé la premiere façon (comme aussi elle estoit) tyrānique & de maitre: d'autant que le commandement qui est fait sans aucune remōtrāce & aduertissemēt, ne doit pas estre adressé à gēs libres, mais à des serfs, & esclaues. La derniere, combiē que selon le iugement de tout le monde, semblast belle & de bonne grace, toute-fois il ne l'a pas trouuée totalement loüable, tellement qu'il n'a suiui ni l'vne ni l'autre. Parquoi en ses commandemēts il enseigne & remontré doucemēt plus qu'il ne commande, taschant par preābules & prefaces, par epilogues & conclusions montrer plusieurs choses bonnes & necessaires: aimant mieux prouoquer & inciter, que de cōtraindre. Pour le regard de l'autre, il a pensé que c'estoit vne chose trop basse & derogāte à la dignité des loix, que de prendre le cōmencemēt de son escriture du bastimēt d'vne ville faite de mains d'hōme: de sorte que jettant la tresperceante & tresaguë veuë de son esprit vers la grandeur & beauté de ses loix, & les estimant si excellentes & diuines, qu'elles ne pouuoient estre comprises & bornées dedās le rond de toute la terre: il mit en auant la creation de cette grand ville: tenant pour certain que ses loix, comme vne image, representoiēt au vif la police du mōde, estās tirées d'elle. Parainsi si quelqu'vn veut biē examiner particulierement les vertus & proprietez de chaque cōmandement, il trouuera qu'elles ne pretendent autre chose, que de paruenir à l'accord & l'armonie de l'vniuers, & qu'à la fin elles conuiennent fort bien auec la raison de la nature eternelle. Pour cette cause il dit que les bons personnages ont prosperé en santé, en biens, & en honneur: comme au contraire les rebelles à la vertu, qui se sont adonnez non par contrainte, mais de leur bonne volonté, à tromperie & autres vices, faisans au lieu de leur grand proffit, leur tresgrand dommage, ont souffert non comme ennemis des hōmes, les punitiōs accoustumées, mais

Pour quoi Moyse à cōmencé ses histoires par la creation du monde.

Il entend le monde.

Moyse par ses histoires ne monstre autre chose que l'heur des gens vertueux & desastré des vicieux.

comme ennemis du ciel & du monde des nouuelles, & non encore veuës, lesquelles la iustice haineuse du vice, assistant prés de Dieu, leur forgea & enuoia, leur courans sus les plus actifs elemens du monde, l'eau & le feu: de sorte qu'apres certaines reuolutions des temps, les vns ont esté deffaits par le deluge, & les autres par le feu: car d'vn costé les mers s'enflerent si fort, & les torrens & riuieres creurent si hault, qu'elles s'espandirent par les villes du plat païs, & les renuerserent par terre: de l'autre costé les pluies, qui sans cesse tomboient iour & nuict du ciel, rauagerent les villes, qui estoient aux montaignes. Quelque temps apres estant creu & multiplié le genre humain par leurs successeurs, qui n'auoient pas appris par le mal & affliction de leurs deuanciers vne doctrine de continence & attrempance, mais s'estoient abandonnez à toute paillardise & luxure, faisans les plus meschans actes du monde, furent tous par l'arrest d'icelle, consumez du feu. En ce temps-là comme l'escriture sainte recite, & tel aussi est le commun bruit, les foudres tombants du ciel, bruslerēt tous les meschans, & quand & quand eux leurs villes, tellement que iusques à present on voit les apperceuances & marques du mal indicible, qui aduint à la Syrie. Qui sont les ruines & masures? la cendre, le soufre, & la fumée: qui plus est, y est demeuré vn peu de flamme tenüe & menuë esparse par tous les endroits, comme si le feu vouloit acheuer de consommer tout le reste. Alors donques les meschans furent puniz desdites punitions & ceux qui auoient bien fait receurent du bien & furent bien traittez, remportans le loier digne de vertu: parce qu'estant la region bruslée auec les habitans du feu celeste qui foudroia tout, vn seul homme etranger, qui estoit là venu demeurer, fut sauué par la prouidence de Dieu: d'autāt qu'il ne s'estoit rēdu familier aux pechez du païs, encores que les etrangers aient accoustumé pour leur seureté de priser la maniere de viure de ceux auec lesquels ils viennent demeurer: car s'ils faisoient autrement, ils seroient en danger d'estre mal traittez des habitans. Or combien que cet-etrāger n'eust merité pour la perfection de nature qui fust en lui, n'estant paruenu iusques au comble de la sapience, tel present & hōneur, toute-fois d'autant que lui seul ne se trouua point de la compagnie des autres, qui s'estoient rangez à la vie debordée & voluptueuse, & auoient allumé, ne plus ne moins qu'est la flamme par le soufre, toutes les concupiscences par les grandes & superflues despences, ne perit point. Lors aussi du grand deluge, que peu s'en fallut que tout le gēre humain ne perit, on dit que la maison de Noë n'endura aucun mal, par ce que lui, qui estoit le pere de famille, n'auoit commis aucun peché à son escient. La maniere comme il fut sauué, merite bien d'estre declarée selon le contenu aux saints liures, tant pour l'excellēce du miracle, qu'aussi pour l'amendement de nos mœurs & de nostre vie. Noë donques aiant esté reputé digne non seulement d'estre exempt de la misere & affliction commune, mais aussi d'estre l'autheur & le commencement de la seconde generation des hommes, par le commandement de Dieu fist vn fort grand bastiment de bois, lequel auoit en longueur trois cents coudées, en largeur cinquante, & en hauteur trente: & en icelui fist des bouges & chambrettes tenants les vnes aux autres: dont aucunes estoient en bas, & les autres estoient rangées au second, troisieme, & quatriesme estage: apres, aiant fait prouision de nourritures propres

Marques de la punition des meschans.

Ce fut Lot.

Noë & sa famille preseruez du deluge.

Bastiment de l'arche par Noë.

chambrettes tenans les vnes aux autres,dont aucunes estoient en bas,& les autres estoient rangées au second,troisiesme,& quatriesme estage:apres,aiant fait prouision de nourritures propres pour chaque espece de bestes tant terrestres, que volatiles, mit dedans masle & femelle, laissant par ce moien des semences pour le temps à venir. Car il sauoit bien que Dieu estoit de son naturel misericordieux,& qu'ores que les especes perissent, que neant-moins les genres ne periroient jamais, à raison de la semblance qui est d'iceux enuers lui:qu'aussi à fin qu'il ne defaillit rien des choses qui auoient esté crées,estant telle l'intention de Dieu & l'aiant ainsi predestiné. Pour raison dequoi toutes les bestes obeissoient,& deuenoient celles qui estoient sauuages,priuées:tellement qu'estants appriuoisées suiuoient leur sauueur,comme les autres le berger,le bouuier,& le vacher. Apres l'entrée, si quelqu'vn eust consideré cet-amas de tant d'especes de creatures, il n'eust point failli de dire qu'il estoit la representation & semblance de toute la terre, taschant à contre-faire ce qui estoit en jcelle, & aiant en lui toutes les sortes d'animaux,que toute la terre à par-ci deuant porté & ci apres portera. Non long temps apres auint ce qu'il auoit en lui-mesme pourpensé: par ce que le mal s'allegeoit, & le deluge chacun jour appetissoit, estans les pluies retenues, estant aussi l'eau, qui estoit respanduë par toute la terre,en partie consumée par l'ardeur du Soleil, & en partie se retirant aux gouffres, & autres creux de terre: d'autant que par le commandement de Dieu chaque nature recouuroit ce qu'elle auoit presté, tout ainsi qu'vne debte qu'il fault rendre:La mer, les fontaines, les riuieres: se retirant chacun ruisseau en son propre lieu. Apres que tout ce qui est dessouz la Lune fut purgé,& la terre lauée, se monstrant toute nouuelle, & telle que parauenture estoit lors qu'elle fut créée auec tout le monde: Noë sortit du bastiment de bois, sa femme, ses enfans, leurs femmes, & auec leur bestail toutes autres sortes de bestes, qui estoient entrées auec eux pour engendrer leur semblable. Voila les loiers & guerdons des bons personnages,par le moien desquels non seulement eux & tous les animaux furent sauuez, estans eschappez des grands dangers,qui par vn trouble & mutinerie d'elemens,les tenoient de tous costez assiegez,& enuironnez comme de murailles: mais aussi ont esté les capitaines, chefs, & auteurs d'vn second siecle & monde nouueau, aians esté reseruez comme estincelles du plus excellent genre de tous les animaux, qui sont les hommes, lesquels ont eu pour leur lot la principauté & Seigneurie à jamais sur toutes les bestes terrestres, & ont esté faits à la semblance de la puissance diuine, estans images apparentes & mortelles, de la nature inuisible & eternelle.

FIN DV SECOND LIVRE DE LA VIE DE MOYSE.



DE LA VIE DE MOYSE
Liure troisiesme.

NOVS auons ja descrit deux parties de la vie de Moyse, assauoir la partie en laquelle est traicté du roiaume, & l'autre en laquelle est traicté de la Loi: ausquelles il fault d'auantage adiouster vne tierce partie, laquelle mõstre l'estat des Sacrificateurs. MOYSE donques s'est principalement adonné au seruice diuin, qui est la chose la plus grande & la plus requise au prince des Sacrificateurs. Aussi son bon naturel estoit duit & propre à cela, lequel il cultiua, ne plus ne moins qu'vn bõ champ labourable par l'estude de la philosophie, & consideration des beaux preceptes & sentences d'icelle: & ne s'arresta point plus-tost, que les fruits de la vertu ne fussent sortis, & venus à maturité tãt par parolles que par œuures. Lui donques estãt raui de l'amour celeste, deuint entre peu de personnes amoureux & ami de Dieu, honorant par dessus toutes choses le gouuerneur du monde, & reciproquement estant honoré d'icelui. Or l'honneur conuenant au sage, c'est d'auoir en reuerence celui qui est vraiement: ce qui appartient à l'estat du Sacrificateur. De cet hõneur & bien, qui est si grand, que nul autre bien ne peult estre plus grand en la nature des choses, fut fait digne par les oracles & responces données de Dieu, dont il apprit tout ce qui estoit propre pour les charges publiques & sacrez seruices. Pour à quoi paruenir, il falloit premieremẽt qu'il fust net tant au corps qu'à l'ame de toute affection, mesme qu'il fust net & pur de toutes choses, lesquelles sont de mortelle nature, de viandes, de bruuages, & compagnies de femmes. Aussi des long temps auoit il mesprisé tout cela, & quasi depuis qu'il commença à prophetiser, & estre rẽpli de l'esprit diuin, estimant qu'il feroit fort biẽ de se tenir tousiours prest à receuoir les responces données de Dieu. Parquoi ne tint compte ne de viandes, ne de boissons quarante jours entiers, & tous de suitte, receuant certainement vne autre meilleure nourriture par la cõtemplation des choses diuines, dont estant inspiré du hault du ciel, il rendoit meilleur premieremẽt son entendement, & secondement son corps par le moiẽ de son ame, s'accroissant & en l'vn, & en l'autre, tant en force, qu'en santé & bonne disposition: de façon que ceux qui l'auoient premierement veu, ne pouuoiẽt croire par apres que ce fust lui. Car aiant par le commandement de Dieu mõté en la plus haute & plus sainte montaigne de tout le païs, nullement hantée & frequentée, & au hault de laquelle on ne pouuoit aller, on dit qu'il y demeura tout ce temps là, n'y aiant rien porté des choses requises au necessaire vsage de sa nourriture, & qu'apres il descendit plus beau en visage, que quand il y monta: de sorte que ceux qui le voioiẽt, estoiẽt esmerueillez & estõnez, & ne pouuoiẽt pas resister de leurs iëux contre la force & le trait de la reluisante & tresclaire lumiere du

Moyse adõné sur tout au seruice de Dieu.

Moyse rẽpli de l'esprit de Dieu s'abstient de boire & manger par 40. iours.

Moyse cherche vne montaigne solitaire pour mieux vaquer au seruice de Dieu.

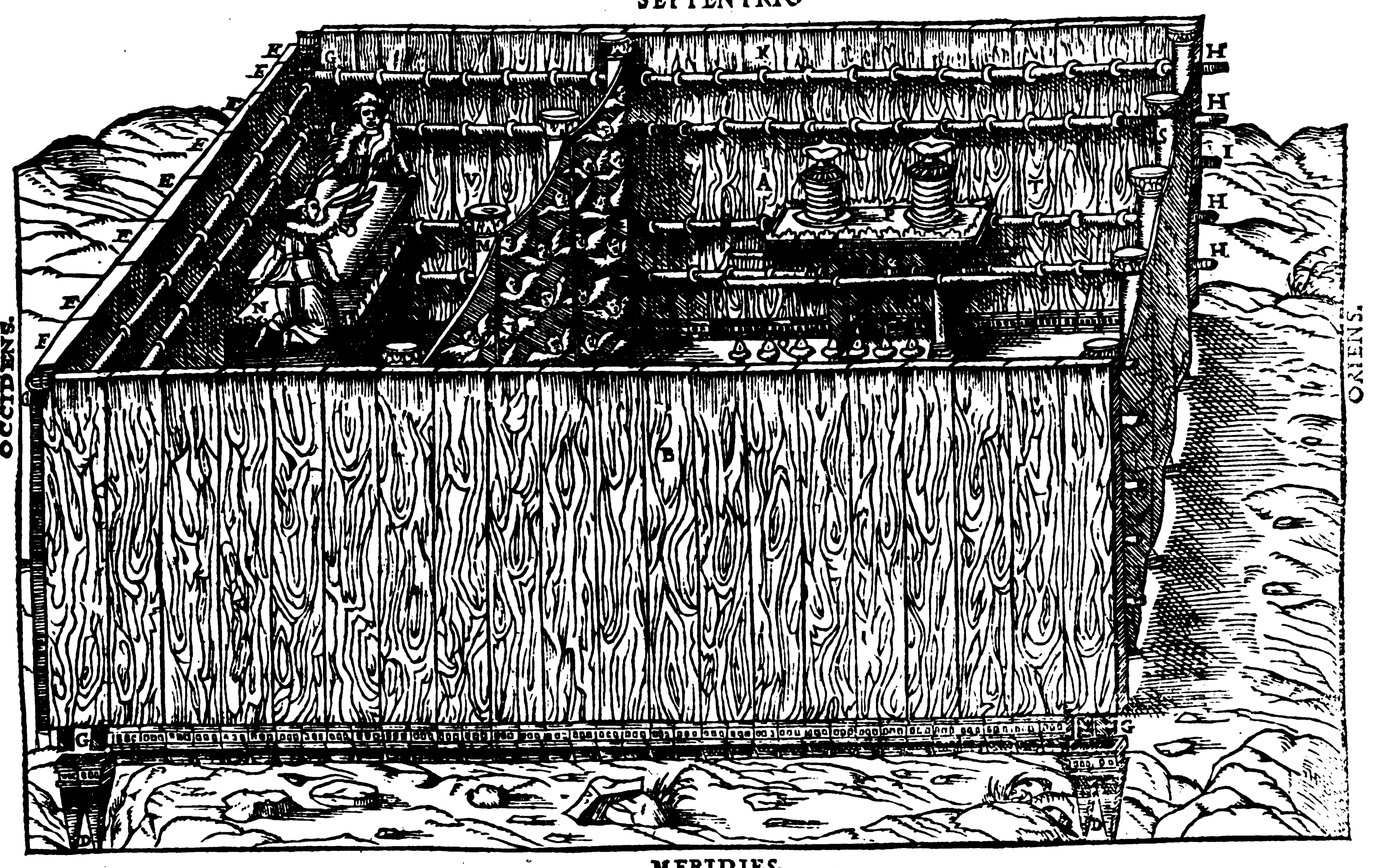
La face de Moyse luisante comme le soleil

Soleil

Soleil de sa veuë. Pendant qu'il demeura au haut de la montagne, il fut instruit aux secrets diuins, aprenant toutes choses lesquelles il faut apprendre pour sçauoir exercer l'estat & office du Sacrificateur : & premierement comment il failloit bastir le temple, & en apres accommoder tout ce qui en dependoit. Si donques les enfans d'Israël fussent arriuez au lieu où ils vouloiét aller demeurer, il eust fallu dresser vn tresmagnifique temple en vn tresexcellent lieu, la matiere duquel eust esté de pierres tressumptueuses & trespretieuses : & à l'entour d'icelui edifier grandes murailles, & maisons remplies de secretains ou marguilliers, & eust esté nommé le lieu, *Hierapoli*, qui est à dire, Sainte cité. Mais puis qu'ils estoient encores vagabons au desert n'aians encores lieu stable, & certaine terre pour demeurer, ils deuoient

Moyse bien accōpli en l'estat de Sacrificateur.

Hierapoli.



LE TABERNACLE.

- a *Vingt tables du costé de Septentrion, ayans dix coudees de longueur, & vne coudee & demie de large.*
- b *Vingt tables du costé de Midi.*
- c *Deux tenons sous vne chacune des tablesz ou en verroit aussi aux autres dixhuit tables, si les tenons n'estoyent fichez dans les trous de leurs soubassemens plantez en terre.*
- d *Deux soubassemens sous chacune table.*
- e *Six tables du costé d'Occident.*
- f *Deux tables quarrées, lesquelles par vn cercle & mesme lieu sont assemblées & conioinctes aux vingt tables qui sont du costé du Midi, & aussi aux autres vingt qui sont du costé de Septentrion.*
- g *Iointures ou plustost cercle.*
- h *Quatre leuiers ou bastons, lesquels on passe parmi les boucles pour assembler les tables.*
- i *Le baston qui est au milieu, lequel on fait trauerser par le milieu des tables.*
- k *Les boucles dans lesquelles on passe les leuiers.*
- l *Le voile, par lequel le sainct des saincts est separé du sainct.*
- m *Quatre colomnes auec les chapiteaux & soubassemens.*
- n *L'arche de tesmoignage au sainct des saincts.*
- o *Le propiciatoire ou couuerture de l'arche.*
- p *La table des pains de proposition.*
- q *Le Chandelier.*
- r *La tente ou voile de l'entrée du tabernacle.*
- s *Cinq colomnes auec ses chapiteaux & soubassemens.*
- t *Le sainct.*
- v *Le sainct des Saincts.*

auoit vn tẽple portatif,à fin que tant par le chemin,qu'au camp, ils fissent leurs sacrifices,& tout ce qui appartenoit au seruice diuin, n'aians faute de ce qui se trouue aux villes. Se resolurẽt donques de bastir le tressaint œuure du Tabernacle,duquel Moyse, estant sur la montagne,auoit appris la cõposition par les parolles proferées de la bouche de Dieu, contemplant illec en son esprit les formes incorporelles des œuures corporelles, selõ lesquelles il failloit que les subiects sensibles fussent façõnez,cõme sur vn tableau original & patron. Car il estoit raisonnable que le Prince des Sacrificateurs eust la charge du bastimẽt du tẽple, à fin qu'on trouuast toutes les choses prestes & dressées fort proprement quãd on feroit les sacrifices & cerimonies. La forme donques du patron estoit engrauée en l'entẽdemẽt du Prophete,ia depeinte & portraite de certaines figures inuisibles,sans aucune matiere.Selõ laquelle le bastimẽt de l'œuure deuoit estre fait,tellemẽt qu'il ne restoit plus,sinõ que l'ouurier imprimast les traits de son patron & cachet aux substãces materielles & propres à ce. Ce bastiment estoit tel. Quarante & huit ais de cedre, qui ne pourrit iamais, furent couppez de leurs troncz fort branchuz,& furent reuestus d'or massif, dessouz chacun desquels on auoit mis deux soubassements d'argent:& au couppet, vn chapiteau d'or. Ces ais dressez en haut,& en forme de colõne, furẽt rangez par l'ouurier en cette sorte.Il y en auoit vingt tout de rãg,du costé de Midi,& autres vingt du costé de bize,sans qu'il y en eust au milieu, lesquels se suiuoient l'vn l'autre par ordre,& estoiẽt si bien liez, qu'ils representoiẽt cõme vne face de muraille. Les autres huit furent posez au bout par le trauers du milieu vers le Soleil couchãt,c'est à sçauoir six au beau milieu,& deux aux deux encoigneures,l'vn à la main droite,& l'autre à la main gauche.Il en ordonna aussi quatre autres à l'ẽtrée,lesquels estoiẽt semblables aux premiers,excepté qu'ils n'auoiẽt qu'vn soubassemẽt,au lieu que les autres en auoiẽt chacũ deux. Apres lesquels y en auoit cinq derniers,differens des autres des seuls soubassemẽs,par ce qu'ils estoiẽt d'ærain: de sorte que tous les ais du Tabernacle estoiẽt (sans cõpter les deux difficiles à voir,lesquels faisoiẽt les deux encoigneures) cinquante cinq, tous apparens,qui est vn nõbre rẽpli de toute perfection, croissant depuis l'vnité,iusques à la dixaine:& si quelqu'vn veut mettre à part les cinq situez à l'ẽtrée du Tabernacle,ioignãt à la place qui est à descouuert,laquelle on appelle paruiz,il restera le tressaint nõbre de cinquante,aiant la vertu du triangle ,dõt les encoigneures sont droites,qui est le commẽcemẽt de la creation de toutes choses:d'autãt qu'il y en a vingt de chaque costé,qui font quarante, & puis six du milieu (car ie laisse les deux qui sõt cachez aux encoigneures)& quatre qui sõt dressez vis à vis des six,où pend le voile:mais ie veux declarer la cause pour laquelle aiãt auparauãt nõbré les cinq auec les cinquãte,ie les mets maintenãt à part.Le nõbre de cinq,est le nõbre des sens.Le sens,qui est en l'hõme,s'encline en partie vers les choses de dehors,& en partie se replie vers l'entendement, estãt,selon la loi de Nature,son varlet.Pour cette cause a esté dõné aux cinq colomnes & tables,le lieu joignant & abbotissant, par ce que le dedans d'icelles regarde vers les lieux secrets du Tabernacle : ce qui signifie les choses intellectuelles : & le dehors, vers le descouuert & paruiz, ce qui represente les choses sensuelles : à raison dequoi elles sont differentes des autres de soubassements, estants leurs soubassements d'ærain, & d'autant que l'entendement,

Bastiment du Tabernacle selon que Moyse auoit appris en la montaigne

Matieres du bastiment du Tabernacle.

Nombre de 55. rempli de toute perfection.

Le nombre de 50. & le commẽcement de la creation des choses.

Le nombre de cinq est le nombre des sens.

l'entendemẽt,qui est en nous,est le chef & Seigneur du sens,& le sens, le bord & comme soubassement,l'entendemẽt a esté comparé à l'or,& le sens à l'ærain, Voici maintenant les mesures des ais. Dix coudées auoit la longueur,& la largeur vne & demie,à fin que le Tabernacle fust egal en toutes ses parties,lequel il enuironna de tapisseries tresbelles & diuerses en couleurs , d'hyacinthe, de pourpre,d'escarlate,& de toile de crespe: car,comme dit la Sainte escriture , il fit faire dix tapis selon ces façons-là,dont nous auons parlé,chacun tapis aiant vingt huit coudées en longueur , & en largeur iusques à quatre coudées, à fin qu'ils eussent vne dixaine tresparfaite,& vn quatre, qui est l'essence de Nature de la dixaine,& vingt huit,nõbre parfait & egal en toutes ses parties, & la quarantaine,qui donne la vie, pendant laquelle on dit que l'hõme est formé en la matrice,qui est comme la boutique de Nature. Or ces vingt huit coudées de tapisserie,sont distribuées en cette maniere. Il y en a dix pour faire la couuerture (car telle est la largeur du Tabernacle) les autres double neuf sont estendues aux costez d'vne part & d'autre pour la couuerture des colõnes , excepté vne coudée depuis le bout de la tapisserie , iusques au bas, à fin que cette tresbelle tissure seruant aux choses sacrées, ne trainast point à terre. Au reste des quarante coudées qui sont prises ensemblement de la largeur des dix tapisseries,il y en a trente,qui couurent la longueur du Tabernacle (car il y a autant de longueur)& neuf le derriere:le reste est pour orner l'entrée,à fin que ce soit le lien de tout le circuit & enclos du Tabernacle. A l'entrée il y a vn voile,qui est cõme vn tapis:aussi les tapis sont presque voiles,non seulemẽt par ce qu'ils couurent le lambris & les parois du Tabernacle : mais aussi par ce qu'ils sont tous tissus de mesmes especes,à sçauoir d'hyacinthe,de pourpre,d'escarlatte,& de crespe,qui est vne toile tissuë de tresfin lin retorts. Il y auoit encores deux autres voiles ou courtines,dont l'vne estoit au deuant des quatre colomnes du dedans,laquelle couuroit l'oratoire secret , & l'autre dehors , qui estoit estenduë à autres cinq : de peur que les personnes laies ne vissent les saintes choses, qui s'y faisoient. Or il choisit les matieres des tissures les plus excellẽtes qui se pouuoient trouuer,pareilles en nombre aux elemens dont a esté parfait le mõde,& quasi semblables à eux,à sçauoir à la terre , à l'eau, à l'air , & au feu: car la toille de crespe est venuë de la terre:la couleur de pourpre , de l'eau: l'hyacinthe est semblable à l'air,de sa nature noir:& l'escarlate,au feu,d'autant que l'vn & l'autre est de couleur rouge. Aussi estoit-il necessaire que ceux qui bastissoient au pere & Empereur du monde vn temple fait de main d'hõmes,prinssent les substances & matieres semblables à celles , dont il auoit basti tout le monde. Ce Tabernacle dõnques fut ainsi basti à la mode d'vn temple, comme j'ai dit. Or il fut enuironné d'vn paruis de cent coudées de long, & de cinquãte coudées de large,aiant en rond des paux qui estoient loin les vns des autres egalement de cinq coudées au nombre de soixante,dont il y en auoit quarante pour les deux costez,& la longueur:& huit pour la largeur,vne moitié d'vn costé,& l'autre moitié de l'autre. La matiere de ces piliers par le dedans estoit cedre,& par le dehors argent:les soubassemẽts estoient d'ærain haults de cinq coudées. Car il sembla à l'ouurier estre conuenable d'abbaisser de la moitié de la place,à fin que le Tabernacle apparust de loin deux fois plus haut. Il y auoit

L'entendement cõparé à l'or. & le sens à l'ærain.

Longueur & largeur du Tabernacle.

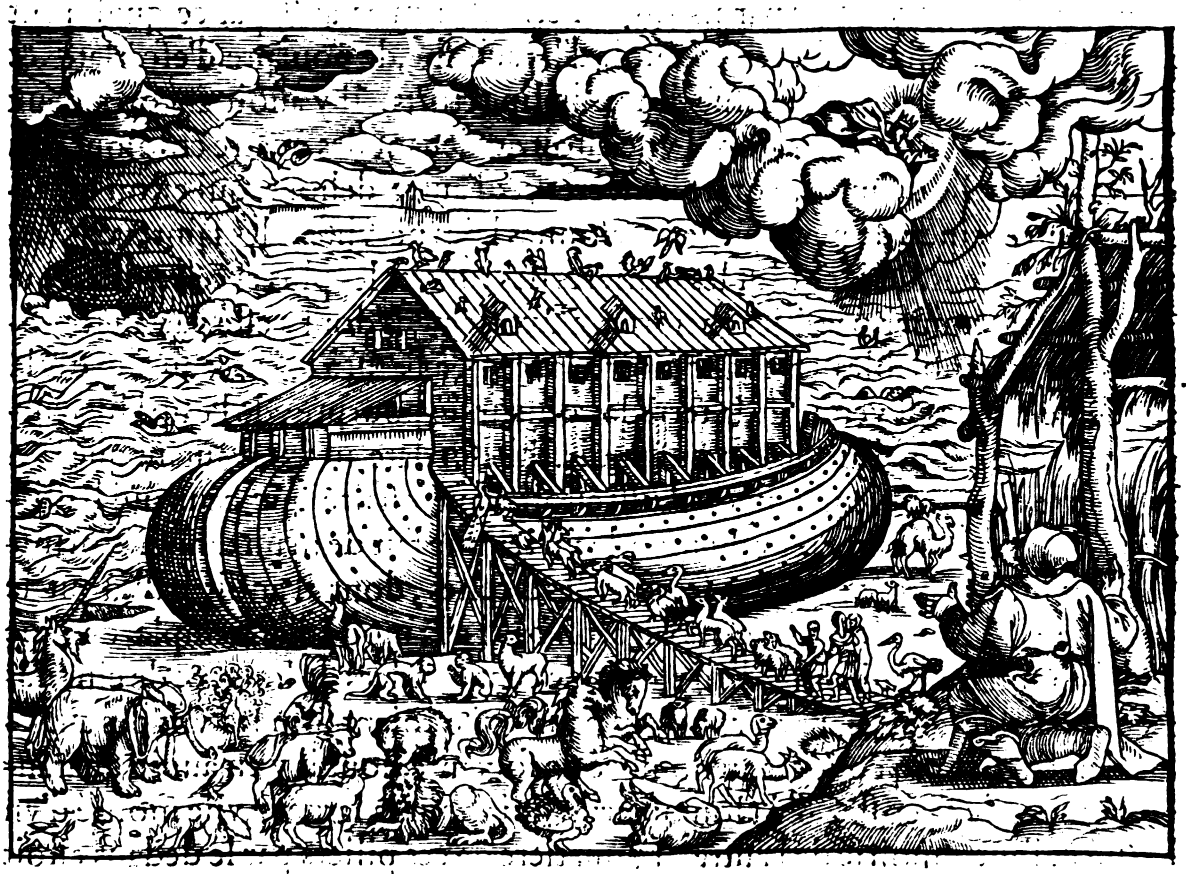
Paremens & tapisseries du Tabernacle.

Paruis de cent coudées de lõg & cinquãte de large.

Piliers de cedre & garnis d'argent par dessus.

aussi des toiles deliées, semblables aux voiles, dont nous auons parlé, lesquelles tant en longueur, qu'en largeur estoient tenduës au deuāt des piliers, & fort proprement accommodées: de pœur que les gents qui n'estoient purs & nets, n'entrassent en la place. La situation en estoit telle. Le Tabernacle estoit assis au milieu du paruis, & tenoit en longueur trente coudées, & dix en largeur en comptant la grosseur des colomnes, & estoit eloignée des bouts dudit paruis par trois endroits egalement, c'est à sçauoir des deux costez & du derriere, de chacun vingt coudées: mais du costé du front & entrée, il y auoit cinquante coudées de distance, à fin que lon y peut plus facilement entrer: ainsi les cent coudées dudit paruis estoiēt complettes: c'est à sçauoir des vingt coudées, qui estoient au derriere du Tabernacle, & puis trente, lesquelles si vous mettez auec les cinquante, qui estoient aux entrées, vous trouuerez le nombre de cent: par ce que l'entrée du Tabernacle estoit assise comme vne borne au milieu des deux cinquātaines. L'vne du costé d'Orient, où estoit l'entrée, & l'autre du costé d'Occident, où estoit la longueur du Tabernacle, & le circuit du derriere. Il y auoit vne autre entrée tresgrande & tresbelle, par laquelle on entroit au paruis, dressée de quatre piliers, où estoit tenduë vne toile de diuerses couleurs, à la mode de celle qui estoit au Tabernacle, & tissue de mesme matiere. Outre ce, furent forgez les sacrez vaisseaux, l'Arche, le Chandelier, la Table, l'Encensoir, & l'Autel. L'Autel estoit situé au lieu descouuert, vis à vis de l'entrée du Tabernacle, esloigné d'autant que l'espace estoit suffisant aux ministres publiques & Sacrificateurs pour faire les sacrifices, qui deuoient estre accōplis cha-

Situation du Tabernacle. *Entree du Tabernacle.* *L'Autel du Tabernacle.*



cun iour. L'Arche estoit posée dedans le secret Oratoire, entre les voiles, dorée somptueusement, & par dedans & par dehors: le dessus de laquelle, comme vn couuercle, estoit appellé ès liures sacrez, Propiciatoire: par ce qu'il appaise l'ire de Dieu.

L'Arche. Le Propiciatoire.

Dieu. La longueur de ce couuercle & largeur, est declarée: la haulteur, point: tellement qu'il ressemblera bien fort à la platte forme Geometrique, & signifiera, si on veult prendre l'interpretation & le sens selon la nature, la puissance de Dieu propice: si on le veult prendre moralement, signifiera l'entendement propice à soi-mesme, lequel aiant pris en amour la modestie, sait bien se purger, & abaisser le brutal, fier, & enflé orgueil. Cet Arche est le vaisseau & coffre des loix: d'autant qu'en icelle sont serrées les responces données de Dieu: & le couuercle nommé Propiciatoire, est le soubassement & soustenement de deux oiseaux, lesquels sont nommez en la langue du pays, Cherubin, & comme les Grecs & autres pourroient dire, grande connoissance & science. Autres dient que ce sont les deux signes des deux demies spheres, & demis-ronds du ciel, à raison de la situation de deux faces contraires, dont l'vne est soubs la terre, & l'autre dessus, par ce que tout le ciel est de choses qui volent. Quant à moi, ie dirois, que par là se doiuent entendre deux puissances tresantiques & treshautes de l'essence diuine, qui sont la creatrice, & la gouuernante: la puissance creatrice est nommée Dieu, par laquelle il a fait, orné, & embelli cet-vniuers: la puissance Royale, est nommée Seigneur, par laquelle il commande aux creatures, & les tient souz sa loi, & puissance ferme & stable. Createur il est à bon droit, pour autant qu'il a fait estre les choses, qui n'estoient pas. Roi aussi est-il selon nature, par ce que nul de ceux qu'il a creé, ne commanderoit plus iustement, que lui. Or dedans le departement des quatre & des cinq piliers, qui est proprement l'entrée du temple clos & reserré de deux tissures ou tapis, dont l'vn qui est au dedans, est appellé voile, empeschant la veuë, & l'autre, qui est par dehors est nommé couuerture: les trois vaisseaux faisans le reste de ceux dont nous auons parlé, sont situez, c'est à sçauoir l'Encensoir, au milieu, qui est le signe d'action de graces, qu'il fault rendre tant pour les choses crées en la terre, qu'en l'eau: d'autant que ces elements ont comme par droit d'heritage obtenu le milieu du monde. Le chandelier est situé vers le Midi, lequel signifie les mouuements des astres, portants lumiere: d'autant que le Soleil, la Lune, & les autres astres distants grandement des parties Septentrionales tournoient au tour de Midi: à cette cause sortent six comme branches & rameaux de la tige du milieu, trois d'vn costé, & trois de l'autre, montant le tout à sept. Chaque branche portoit vne lampe ardente, & la droite tige faisoit la septiesme, qui toutes estoient signes de celles, que les Physiciens appellent planettes. Car le Soleil estant comme vne lampe allumée au quatriesme lieu & au milieu des six planettes, fournit lumiere tant aux autres, qui sont sur lui, qu'aux autres trois, qui sont dessouz, attrempant & accommodant cet-instrument musical, & vraiement diuin. La Table est dressée vers les parties Septentrionales, sur laquelle sont mis pains & sel: pour-autant que les vents Septentrionaux nourrissent grandement, parce qu'aussi les nourritures viennent du ciel & de la terre: du ciel, quand il pleut: de la terre, quand elle esleue en perfection les semences entre-tenuës par les arrousemens des eaux. Or estoient pres l'vn de l'autre les signes du ciel & de la terre, comme

Que signifie le Propiciatoire.

Cherubin.

Deux tres-hautes puissances diuines.

Dieu est la puissance creatrice.

Dieu nommé à bon droit seigneur, createur, Roi.

L'Encensoir signe d'action de graces.

Le chandelier signifie le mouuement des astres.

Que representent les six rameaux du chandelier

La Table.

A. La hante, ou fust du Chandelier.

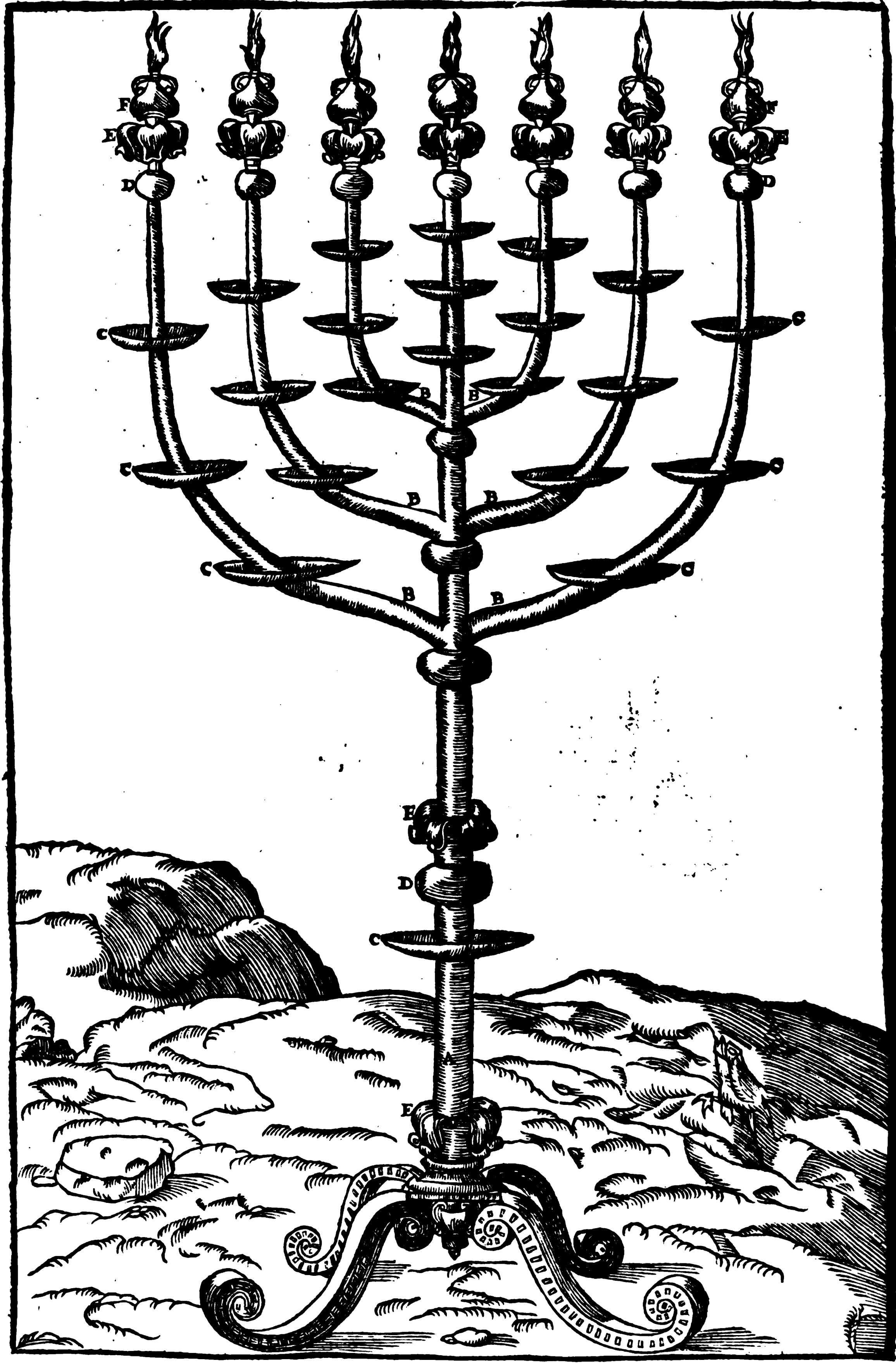
B. Six tuyaux.

C. Vingt deux tasses.

D. Onze boules ou globes.

B. Neuf lis, ou roses.

F. sept lampes.



θυμιατήριον nous auons monstré. Le Chandelier qui estoit le signe du ciel, & l'Encensoir
θυσιαστήριον qui estoit le signe des choses terrestres, dont sortent les vapeurs & exhalations.
L'autre autel, qui est dressé au descouuert, la sainte escriture coustumierement
τηρητικὸν θυσιῶν l'appelle Thysiastirion, & quasi comme Tyriticon-thysion, comme propre à
conseruer & garder les sacrifices : lequel mot nous represente sous le nom de

l'hostie



L'ACCOVSTREMENT DV grand Pontife.

A. Le Pectoral ou l'Ephod.

B C. Les deux bords ou bouds du Pectoral.

D. La bordure.

E. Deux pierres d'onyx, sur lesquelles estoient grauez les noms des douze enfans d'Israel.

F. Deux boucles d'or.

G. Chainettes d'or.

H. Le Pectoral de iugement, auquel sont les douze pierres esquelles sont engraués les noms des douze enfans d'Israël.

I Crochets en palis d'or.

K Quatre anneaux d'or aux deux bouds du Pectoral de iugement.

L Anneaux aux costez du Pectoral.

M Cordon de Hyacinthe.

N La robe de dessous l'Ephod, laquelle auoit en haut vn pertuis ou chapperō, parmi lequel pertuis le prestre passoit sa teste.

O Les sonnettes d'or.

P Des pommes grenades

Q La lame ou platine d'or, laquelle on mettoit attachée auec vn cordon sur la mitre.

R La robe de lin.

S La mitre.

T Le baudrier ou ceinture.

l'hostie, qui n'est point consumée, le cueur de celui qui l'offre, non pas les membres de l'hostie sacrifiée, que le feu de sa nature consume: car si le personnage qui offre est mauuais & iniuste, les sacrifices sont, non sacrifices: les choses sacrées, non sacrées: auec ce les prieres tournent au contraire de bien, lui

Si le personnage qui prie ou fait sacrifice est mechāt, ses prieres lui viennēt au cōtraire de bien.

apportant mal-heur & malencontre : & d'autant qu'elles ne font abolir les pechez, mais les font reuenir en la memoire : au contraire, si celui qui offre à Dieu sacrifice est homme saint, & iuste, le sacrifice demeurera ferme & en son entier, combien que la chair soit consumée, voire encores qu'il n'y ait point d'hostie sacrifiée. Se pourroit-il aussi trouuer vn plus beau sacrifice, que la bonne affection de l'ame enuers Dieu, dont le bon courage n'est iamais mis en oubli, estant enregistré au registre & tablette d'icelui, & durant eternellement auec le Soleil, la Lune, & tout le monde ? Apres ceci l'ouurier accoustra à celui, qui deuoit estre establi Prince des Sacrificateurs, vn habillement sacré d'vne tresbelle & tresmerueilleuse tissure entre toutes les autres. Cet habillement estoit de deux sortes : l'vn s'appelloit roquet ou cotte : & l'autre espauliere ou haubergeon & allecret, qui couure les espaules. Le roquet estoit plus simple, & tout de couleur d'hyacinthe ou d'azur, hors-mis le bord, qui estoit bigarré de grenades d'or, de sonnettes, & de fleurs entre-lassées. L'haubergeon, œuure tresexcellent & de tresgrand artifice, estoit tissu de laine d'escarlatte cramoisine, violette, & de fin crespe retors, & tout broché & requamé de filets d'or : par ce que les fueilles d'or deschiquetées en petits poils, estoient tissues auec touts les filets. Sur les deux espaules estoient attachées deux fines emeraudes : en chacune desquelles estoient engrauez six noms des Princes des lignées, qui font douze en tout. A la poitrine y auoit autres pierres pretieuses differentes en couleurs, semblables à celles dont on cachete : lesquelles faisoient quatre rangs, & chacun rang contenoit trois pierres : elles estoient agencées dedans vn quarré double, qu'on appelle raisonnable, lequel estoit comme vn soubassement propre pour soustenir les images de deux vertus, à sçauoir de la declaration, & de la verité. Ce quarré pendoit tout de l'espauliere par petites chesnes d'or, estant attaché fort estroittement, à fin qu'il ne se laschast point, & deuallast en bas. Apres enuironnoit la mitre vne fueille d'or acoustrée en couronne, en laquelle estoient grauées les quatre lettres du nom, qu'il n'est loisible de prononcer & ouir à d'autres, ni en vn autre lieu, qu'à ceux qui ont purgé & nettoié leurs oreilles & leur langue par la sapience, & au lieu du Sanctuaire. Le Theologien l'appelle le nom de quatre lettres : par ce que parauenture il represente les nombres, c'est à sçauoir vn, deux, trois, & quatre. Car toutes choses sont dedans le quatre, le poinct, la ligne, la forme plate, & le solide, qui sont les mesures de toutes les choses, & les bons accords de la musique : comme l'accord de Diatessaron en la proportion sur-tierce : l'accord de Diapente, en la proportion Hemiolie, qui contient le tout & la moitié d'icelui : l'accord de Diapason, en proportion double : & l'accord de Disdiapason, en proportion quadruple : le quatre, pour dire la verité, a d'autres belles vertus : la plus grande partie desquelles nous auons declaré diligemment au traitté des nombres. Cette lame estoit attachée à la mitre, à fin qu'elle ne touchast la teste : par dessus il y auoit vn chapeau, dont les Rois Orientaux ont accoustumé d'vser au lieu d'vn diademe. Tel estoit l'habit du Prince des Sacrificateurs.

Il n'y a meilleur sacrifice que la bonne affection de l'ame enuers Dieu.

Habillement sacré du Sacrificateur estoit de deux sortes.

Le roquet.

L'haubergeon.

Deux emeraudes attachees sur les deux espaules.

La mitre.

Le sacré nõ de Dieu cõposé de quatre lettres.

Traitté des nombres, liure de Philon.

Ce Cidare Persien n'a point de mot propre en François. Suidas en parle bien.

Mais

Mais il ne fault pas passer souz silence la raison qu'il y auoit en icelui, & en ses parties. Certainement cet-habit estoit l'image & l'exemple du monde: & les parties d'icelui, images des parties du monde. Il nous fault commencer à la robbe, laquelle bat sur les talons. Toute celle robbe estoit de couleur d'Hyacinthe, qui tire sur l'azur, à l'exemple de l'air: par ce que l'air selon sa nature, est noir, & aucunement touchant les talons, d'autant qu'il est estendu de touts costez, depuis les extremitez de la Lune, iusques à la terre: comme le roquet deualle tout le long du corps, depuis la poitrine iusques aux pieds. Cette tunique estoit bordée au dessus de la cheuille du pied, de clochettes d'or, de fleurs, & de grenades. Les fleurs signifient la terre, par ce que toutes choses germent & fructifient en icelle: les grenades representent l'eau pour le coulement du jus qui est en icelles, dont aussi ont pris leur nom Grec: & les sonnettes sont signes des bons accords, qui sont en ces deux elements: par ce que la terre sans l'eau, & l'eau sans la substance terrestre ne seroit pas suffisante pour engendrer, mais est requise la compagnie & temperature des deux: aussi à la verité ce lieu tesmoigne assez mon interpretation: car tout ainsi que le fond de la tunique est frangé de grenades, de fleurs, & de sonnettes: au semblable les choses par elles representées, qui sont l'eau & la terre, se sont emparées du plus bas lieu du monde, & estans d'accord auec l'vniuerselle harmonie, produisent en temps commode & deuë saison leurs forces & vertus. Des trois elements donques, de l'air, di-ie, de l'eau, & de la terre, dont toutes sortes d'animaux mortels & corruptibles sont composez, & ausquels aussi ils resident, la robbe longue auec ses dependances, en est la figure & signe. Car comme la robbe est toute vne, aussi ces trois elements sont d'vne sorte, d'autant qu'ils sont situez souz la Lune, & reçoiuent changements: & tout ainsi que les grenades & les fleurs pendent de la robbe, aussi aucunement la terre & l'eau dependent de l'air, qui les contient. Au reste il est aisé à colliger par coniectures vrai-semblables, que l'haubergeon, qui couure les espaules, & embrasse les parties nobles du corps humain, nous signifie le Ciel. Premierement les deux pierres rondes nommées esmeraudes, situées sur le hault des deux espaules, signifient (comme aucuns estiment) qu'entre les autres astres le Soleil & la Lune conduisent le jour & la nuict. Mais quelqu'vn approchant plus prés de la verité, pourroit dire qu'elles tiennent le lieu des deux mi-spheres, ou demi-ronds du monde: d'autant que ces deux demi-globes, dont l'vn est soubs terre, & l'autre dessus, sont pareils l'vn à l'autre, comme ces pierres pretieuses, ne croissants, ni decroissants point, ainsi que la Lune. Ce que la couleur aussi demonstre, par ce qu'il semble qu'elle soit semblable à celle du Ciel: six noms ont esté grauez en chacune d'icelles, à l'exemple des deux demi-globes, dont l'vn & l'autre par la diuision du Zodiaque, en deux parties egales, contient six signes: Dauantage les douze pierres dissemblables en couleur, parties en quatre rangs, & en chacun trois, que monstrent elles autre chose, sinon le cercle Zodiaque? car il est diuisé en quatre parties, chacune desquelles a trois signes d'animaux: au moien dequoi il fait les qua-

Allegories sur l'habit du sacrificateur.

Que signifie la robe.

ῥόαι ῥοιαί. ροαί.

L'haubergeon represente le ciel.

Les douze pierres representoiẽt les douze signes du Zodiaque.

tre saisons de l'année, le Printemps, l'Esté, l'Autonne, & l'Hiuer, qui sont quatre changements limitez par trois signes, & connuz par les reuolutions du Soleil, lequel fait son cours selon la trestable & diuine raison du nombre. Pour cette cause elles estoient accommodées a l'endroit raisonnable: d'autant que les saisons de l'année sont conduittes par vne certaine raison ferme & constante, & qui est encores plus merueilleux, elles monstrent leur eternelle durée par les entre-suittes des vnes apres les autres. Cela aussi vient bien à propos que les douze pierres sont diuerses de couleur, n'estant pas vne semblable à l'autre: par ce que dedans le Zodiaque chacun signe imprime vne certaine sienne & propre couleur en l'air, en la terre, en l'eau, & en leurs accidents: & d'auantage en toutes les sortes d'animaux & de plantes. La cause maintenant pour laquelle l'endroit raisonnable est double, est telle: Il y a deux raisons, l'vne en l'vniuers & l'autre en la Nature humaine. En l'vniuers est la raison des incorporelles & originelles formes, dont est composé ce monde intellectuel, & vne autre des choses visibles, qui sont les remembrances & images des formes dont ce monde sensible a esté parfait. En l'homme il y a vne raison dedans, & vne autre dehors, qui est prononcée de la bouche: celle-là est comme vne fontaine: & cette-ci comme vn ruisseau decoulant de l'autre. Le siege de la premiere est l'entendement, qui est pour commander: & le lieu de la seconde est la langue & la bouche, & tout autre instrument propre à former la voix. Au reste l'ouurier a voulu que cet endroit raisonnable eust la forme de quadrangle, monstrant par là couuertement qu'il fault que la raison tant de la nature, que de l'homme, soit ferme & stable par tout soi, ne branslant point de costé ni d'autre. Au moien dequoi lui a aussi attribué les deux vertus ci deuant mentionnées, qui sont la declaration & la verité: par ce que la raison de nature est vraie & declaratiue de toutes choses: & celle du sage, laquelle est l'image de l'autre, doit auoir en horreur & desdain le mensonge, honorant la verité: & ne doit tenir rien caché par enuie des choses dont la declaration peult porter proffit à ceux qui en seront enseignez. Il a aussi distribué à la raison, qui est dedans nous, & à la parole, qui est proferée par la bouche, leurs propres vertus: au langage, declaration ou clarté & euidence: & à la raison, qui est en l'entendement, verité: car il ne fault pas que l'entendement reçoiue de mensonge, ni le langage d'obscurité: mais doit estre le langage facile, & doit donner à connoitre en toute diligence & perfection la verité. Il n'y a point toute-fois d'vtilité au langage proferant honnestement & grauement les choses honnestes & graues, si les œuures ne suiuent. Pour cette cause le cartel de raison pend de l'espauliere, à fin qu'il ne se lasche & ne coule en bas: car l'ouurier n'a estimé raisonnable, que la parolle soit dissemblable aux œuures: au moien dequoi il veult qu'on entende par l'espaule l'œuure & l'action. Voila que signifie la saincte robbe du grand Prestre. Au reste, il lui a mis sur la teste au lieu d'vn diademe, vn cidare, ou mitre, voulant par là demonstrer, que quand le Pontife fait le diuin seruice, non seulement il surpasse la commune des hommes, ains aussi touts

Quatre saisons de l'an

Deux raisons.

L'endroit raisonnable estoit quadrangulaire.

Il veut dire que la vertu du langage c'est d'estre facile & aisé à entendre.

Il faut que les œuures s'accordent auec la parole.

Cidare estoit vn chapeau Roial, au pays des Perses, comme il a esté dit deuant

touts les Rois. A celle mitre est attachée vne lame d'or, dans laquelle sont grauées les quatre lettres du nom de Dieu eternel : par ce qu'il est impossible, qu'aucune des choses, qui sont en la nature, puisse demeurer en son estre sans l'inuocation de Dieu, veu que par la faueur de sa bonté toutes les choses demeurent en leur entier. Estant ainsi le Prince des Sacrificateurs accoustré, est enuoié aux sacrifices, à fin que quand il sera entré pour faire les prieres & sacrifices du païs, tout le monde entre quād & lui, representé par les figures qu'il porte: l'air, par la cotte: l'eau, par la grenade: la terre, par les fleurettes: le feu, par l'escarlatte: le ciel, par l'allecret ou espauliere : les deux demis-globes, par les deux rondes esmeraudes, attachées aux espaules, en chacune desquelles sont engrauez six signes du Zodiaque, designez par les douze pierres qui sont sur la poitrine, parties en quatre rang, & en chaque rang trois, la raison, qui cōduit & gouuerne toutes choses, par le cartel raisonnable. Car il estoit necessaire que le grād Sacrificateur, qui faisoit les prieres au pere du mōde, prit pour aduocat le fils d'icelui tresparfait, tant pour impetrer l'oubliance des pechez, que pour obtenir la fourniture des biens en abondance. Peut estre aussi qu'il enseigne le seruiteur de Dieu, que s'il ne lui est possible de se rendre digne du createur du monde, à tout le moins qu'il s'efforce continuellement d'estre digne du monde, de l'image duquel il est vestu: estāt admonesté par les choses qu'il porte, de se changer d'homme qu'il est en la nature du monde : & s'il est loisible de dire (comme aussi il est permis de dire la verité sans aucune menterie) de faire en sorte qu'il soit vn petit monde. Au reste il y auoit hors des porches à l'entrée vn grand bassin d'aerain, lequel l'ouurier n'auoit pas forgé d'vne matiere rude, comme on a accoustumé de les faire, mais de beaux vaisseaux polis, faits pour autre vsage: que les femmes soigneuses & conuoiteuses d'honneur auoient là porté, aians entre-pris contre les hommes vn combat honneste & vertueux, pour la religion, & se parforceans n'estre pas moindres qu'eux en deuotion. Car sans que personne leur eust commandé, dedierent à Dieu de leur bon gré les miroüers dont elles se seruoient pour parer leur beauté, comme premices de la chasteté gardée en leur mariage, & de la beauté de leur ame. Ces mirouërs l'ouurier les fist prendre & fondre, & n'en fist faire autre chose qu'vn grand bassin pour les Sacrificateurs: à fin qu'entrant dedans le temple, pour faire leurs charges accoustumées, ils s'arrousassent d'eau, lauants principalement leurs pieds & leurs mains, en signe d'vne vie sans reproche & nette en toutes œuures loüables, laquelle ne chemine par le rude & raboteux chemin de vice, ou, pour parler plus proprement, par l'endroit où il n'y a point de chemin, mais par la grande voie de vertu: comme s'il vouloit dire : Qu'il souuienne à celui qui s'arrousera, que la matiere de ce vaisseau a esté de miroüers, à fin que lui-mesmes contemple (comme dedans vn mirouër) son propre esprit & entendement : & s'il y voit quelque ordure d'affection brutale, comme de volupté, s'esleuant & entre-prenant choses nouuelles contre les loix de Nature: ou d'ennui, se resserrant & abbaissant outre mesure: ou de crainte, detournant les beaux souhaits de l'esprit du droit chemin: ou de conuoitise, le traināt aux choses absentes, qu'il regarde à la guarir, poursuiuant la vraie & naïue beauté,

La lame où estoient grauees les quatre lettres du nō de Dieu.

Le bassin.

Femes deuotes & pleines de bon zele.

Celui qui mene vie sans reproche chemine par le chemin de vertu.

Quatre affectiōs brutales qui sōt la guerre à l'ame.

parce que la beauté du corps, qui gist en la bonne proportion des mẽbres, en la bõne couleur & taille, est de peu de durée: mais la beauté de l'esprit, laquelle consiste en l'accord tant des bõnes pensées que des vertus, ne se flaitrit point pour la longueur du temps, ains tant plus va en auant, tant plus rajeunist, estãt teinte de la belle couleur de verité, accordans les œuures auec les paroles, & les paroles auec les œuures, & outre la pensée auec tous les deux. Apres donques que le prophete eut appris le patron du sainct Tabernacle, & qu'il l'eut enseigné à gens de bon esprit, & capables, comment il failloit commencer & acheuer l'œuure, il choisit des sacrificateurs propres aux charges qu'il conuenoit faire, & leur mõtra en quelle maniere il falloit faire les sacrifices, & auec quelles hosties. Aiant pour ce fait esleu son frere d'entre tous les plus apparens qui fussent, l'establit Prince des Sacrificateurs, & les enfans d'icelui, Sacrificateurs: n'aiant egard au priuilege de la parẽté, mais à la religion & sainteté qu'il auoit connuë en ces hõmes-là. De ce, la preuue en est toute euidẽte: d'autãt qu'il n'a point dõné cet estat à pas vn de ses enfans (car il en auoit deux) lesquels il eust sans doute esleu, s'il eust eu egard à la parenté. Il les establit donques en cette dignité, comme il lui auoit esté commandé de Dieu, selon l'aduis de toute la nation, & vne certaine façon fort nouuelle, qui est digne d'estre remarquée. Il les laua premierement d'vne belle & bonne eau de fontaine: apres il leur bailla des robbes sacrées, à son frere vne, qui lui pendoit iusques aux talons: & l'espauliere en façõ d'vn hallecret ou cotte d'armes, tissuë de toutes sortes de couleurs, representans le mõde: aux enfans de son frere, des suppellis de lin ou roquets, des ceintures larges ou baudriers, & des braies, ou chausses. Des suppellis, à fin que n'estãs empeschez de riẽ, ils fussent tousiours prests à faire le saint seruice: pour raison dequoi, les replis qui se laschoient & couloient, estoient resserrez: des chausses, à fin qu'on ne vist rien de ce que la honte veut qu'on cache, quand ils montoient à l'autel ou descendoient, & faisoient leurs charges diligemment & soudainement: car si ce vestement n'eust esté si soigneusement fait pour se donner garde des cas qui peuuent aduenir, certainement il y eust eu danger que pour la grande soudaineté qu'il y a à faire les sacrifices publiques, ils ne se fussent quelque-fois descouuerts: qui eust esté vne honte tant pour les Sacrificateurs, que pour les choses sacrées. Apres qu'il les eut accoutré de ces habillements, il prit vn vnguent sentant merueilleusement bon, lequel auoit esté fait auec vne grande industrie du parfumeur: d'icelui Moise oignit premieremẽt les vaisseaux, qui estoiẽt à descouuert, l'autel, & le grand bassin, les arrousant sept fois: en apres, le Tabernacle, & chaque vaisseau sacré, l'Arche, le Chandelier, l'Encensoir, la Table, les calices ou gobelets, les fioles, & tous autres vaisseaux necessaires & vtiles à faire les sacrifices. A la fin il amena le Prince des Sacrificateurs au temple, le chef duquel il oignit d'vn vnguẽt pretieux & odoriferant. Ces choses bien, & ainsi qu'il appartient, faites, il commanda qu'on lui amenast vn veau & deux beliers: le veau, afin qu'il l'offrist & sacrifiast pour la remission des pechez: monstrant par là à tous ceux qui sont nez qu'encores ils fussent de bonne vie, que neant-moins ils sont, à cause de leur naissance, sujets à peché: au moien de quoi est necessaire d'appaiser Dieu par prieres, offrandes, & sacrifices, de peur qu'estant esmeu & courroucé

La beauté de l'esprit d'vn homme vertueux ne flaitrit point.

Moyse choisit des sacrifiateurs

Aaron estabil Prince des sacrificateurs

Cerimonies pour sacrer le sacrificateur.

Onction du Tabernacle & parties d'icelui

Sacrifice d'vn veau & de deux beliers.

courroucé, il ne s'esleue contre les pecheurs. L'vn des deux beliers le fit premierement bruler, pour lui rendre graces de la bonne conduite de toutes les choses, qui sont au monde, faisant par sa bonté vn chacun participant du profit qui prouient des elemens: de la terre, pour habiter & auoir nourriture: de l'eau, pour boire & se lauer & nauiger: de l'air, pour respirer, & pour les effects des autres sens (car l'air est l'organe & l'instrument de tous les sens) & d'auätage pour les saisons de l'annee: du feu ordinaire, pour cuire les viädes, & eschauffer les choses froides: du feu celeste, pour la lumiere & esclairemét aux choses visibles. L'autre belier sacrifia pour l'entiere purification de ceux qui estoient sacrez de lui, lequel il nomma proprement le belier de sanctification & consecration: d'autant que par ce sacrifice les sacrificateurs estoient enseignez & instruits és ceremonies conuenantes aux seruiteurs & publiques officiers de Dieu. Il espandit vne partie du sang de ce belier à l'entour de l'autel: l'autre partie la mit dedans vne fiole, dont il oignit trois parties droites du corps des nouueaux sacrificateurs, le bout de l'oreille, le bout de la main, & le bout du pied: signifiät par là qu'il fault que l'homme parfait soit net en parole, en œuure, & en toute sa vie: par ce que l'oreille represente la parole, dont elle iuge: la main signifie l'œuure: & le pied, le passage de cette vie humaine. Au reste par les bouts des parties droites nous donnoit à entendre l'heureux accroissement de toutes choses honnestes, qui tend à la souueraine & derniere felicité: à laquelle il nous fault haster d'aller, & addresser toutes nos actions, guignans à l'exemple des archers, & tirans droit à elle, comme au but de cette vie humaine. Premieremét döques il oignit ces trois parties des sacrificateurs, du pur sang de l'hostie de cösecration: mais prenät apres du sang des bestes sacrifiées espars à l'entour de l'autel, & auec ce de l'onguent, meslez l'vn parmi l'autre, en arrousa les sacrificateurs & leurs vestement: voulans qu'ils fussent participans non seulement de la sainteté, qui estoit dehors & à descouuert, ains aussi de celle du dedans: d'autant qu'ilz deuoient faire les sacrifices au lieu, qui estoit totalemét oingt de l'onguent sacré. Apres qu'outre les sacrifices susdits, autres eussent esté faits tant pour les Sacrificateurs, que pour les Seigneurs, & tout le menu peuple, Moyse mena dedans le Tabernacle son frere. Or c'estoit le huitiesme & dernier iour de la feste de la consecration: d'autant que les sept premiers auoient esté à l'apprentissage de son frere, & des enfans d'icelui. Estant donques Moyse en ce lieu sacré, l'enseignoit comme fait vn bon maistre vn sien familier disciple: en laquelle maniere il fault que le Prince des sacrificateurs face les cerimonies au dedans du temple. Cela fait, sortirent tous deux & leuants les mains au ciel pardeuant leur teste, firent prieres & oraisons pour tout le peuple: prieres, di-ie, qui prouenoient d'vn trespur & tressaint cueur. Comme ils prioient, aduint vn merueilleux miracle, & contre le cours de Nature: car il sortit soudainement de l'oratoire secret vne flamme espesse, fust ou feu celeste, ou air pur, resoult en feu selon le naturel changement des elemés, laquelle d'vne grande roideur se lança droit à l'autel, & consomma tout ce qu'on auoit mis dessus: qui estoit, comme il me semble, vn argument treseuident, qu'il ne se faisoit là rien sans la prouidence diuine: aussi estoit-il bien raisonnable que quelque grand present fust fait aux hommes saints, non seu-

L'air organe de tous les sens.

Il fault que l'homme parfait soit net en paroles, en œures, & toute sa vie.

Le sacrifice consumé miraculeusement d'vn feu celeste.

lement par ce qui est de l'estat du manouurier:mais aussi par vn feu, dont la substance estoit trespure:afin que le notre materiel ne touchast point à l'autel, estant souillé d'infinies ordures:par ce que non seulement il touche aux bestes brutes,qu'on rotit pour souler ce mal-heureux ventre,ains aussi aux hommes qu'on fait mourir en trahison,nō de trois à quatre, mais par trouppes & bandes. Plusieurs galleres & nauires pleines de biens autre-fois ont esté bruslées par les dards qu'on tiroit dedans, lesquelles portoient le feu quant & eux: beaucoup de villes entieres de cette mesme sorte ont este consumées du feu,& reduittes en cendres iusques aux fondemens,si bien qu'aucune apparence n'y est demeurée qu'il y eust eu autre-fois maison pour habiter.Pour cette cause il me semble que le feu dont nous vsons,a esté chassé,comme ord & sale, loin de l'autel & est tombé du ciel,au lieu d'icelui,le celeste:pour montrer la difference qu'il y a entre les choses sacrées & profanes, & entre les choses humaines & diuines. Car il estoit conuenable que le feu qui estoit destiné pour ces sacrifices,eust vne substance plus nette, que celui, qui sert aux vsages ordinaires de la vie des hommes. Or d'autant que necessairement se faisoient plusieurs sacrifices par chacun jour,principalement toute-fois és grandes assemblées & aux jours de feste, tant pour vn chacun en priué, que pour tous en commun,pour infinies & diuerses causes,estant la nation grande & peuplée d'hommes,qui s'addonnoient à la religion,il fut besoin d'auoir grād nombre de marguilliers & secretains, pour vacquer aux diuins seruices, desquels l'election fut aussi fort nouuelle & non accoustumée.Il esleut les principaux de l'vne des douze lignées, les recompensant tresbien de l'acte deuotieux, qu'ils firent,lequel estoit tel.Moyse estant monté sur la prochaine montaigne,& par plusieurs jours parlant priuément auec Dieu, ceux qui auoient les esprits legers & volages, estimant son absence leur estre propre & commode pour faire ce qu'ils voudroient, n'aians plus auprés d'eulx de prince,auquel ils fussent suiets, oublierent l'honneur de Dieu, & se mirent à ensuire les folles inuentions des Egyptiens: tellement qu'ils forgerent vn veau d'or, qui estoit la representation de celle beste, qui estoit tenuë pour sacrée en ce païs là, auquel ils faisoient des sacrifices profanes & detestables, menoient des danses mallencontreuses, chantoient des chansons semblables aux chants de dueil, & se remplissans de vin tout pur estoient detenuz de double yurongnerie, dont l'vne estoit de vin,& l'autre de priuation de bon sens, & entendement: Tellement qu'ils passoient les nuicts a gourmandises & yurongneries,& prenoient plaisir à toutes choses meschantes; cependant, ne preuoiants point l'euenement des choses futures, ne prenoient pas garde à la justice diuine, laquelle les guettoit pour en faire la vangeance. Or le bruit qu'ils faisoient crians ça & là par tout le camp,fut si grand,qu'il paruint iusques au hault de la montagne, où estoit Moyse, lequel fut tout estonné,& ne sauoit ce qu'il deuoit faire,tant pour l'amour de Dieu, que des hommes: ne voulants d'vn costé delaisser le deuis qu'il tenoit parlant familiairement à Dieu seul à soul, & ne pouuant de l'autre abandonner son peuple,qui s'estoit addonné à meschanceté pour l'absence de son Prince: Car par le bruit qu'il entendoit,il pouuoit penser en son esprit qu'il y auoit de l'yurongnerie meslée parmi: & que de l'intemperance,

Marguilliers & secretains.

Le peuple laisse Dieu & suit l'idolatrie.

Le veau d'or.

Deux sortes d'yurongnerie.

estoit venuë soulcté : & de soulcté, outrage & iniure. Estât donques attiré tantost deça tantost delà ne sçauoit ce qu'il deuoit faire: sur cette doubte, Dieu luy dit: va t'en, descen d'ici vistement: le peuple s'est tourné à la meschanceté, il s'est forgé vn Dieu en guise de taureau, lequel il adore, & lui fait sacrifices, aiant oublié tout ce qu'il a veu & ouï, appartenant à sa religiõ ancienne. Moyse estant tout estonné, & contraint quand & quand d'adiouster foi à ce que lui disoit Dieu, ne faillit pas si tost: mais comme mediateur & intercesseur pour son peuple, prioit Dieu de lui pardonner. Apres qu'il eut appaisé ce grand Roi & Seigneur de tout le monde, s'en retourna moitié ioieux, moitié fasché: par ce que d'vn costé il se reiouissoit de ce que Dieu lui auoit accordé sa requeste: & de l'autre estoit plein d'ennui de ce que le peuple auoit transgressé les commandements de la Loi. Estant entré tout au milieu du camp, il fut incontinent estonné de voir les bonnes coutumes changées, & regner mensonge au lieu de verité: vrai est que la maladie n'estoit pas paruenue à tous, mais en restoient aucuns sains, & entiers, lesquels auoient en haine ce forfait. Voulant donques entre-cognoistre les incurables d'auec-ceux qui estoiët faschez des actes commis, & voir si quelques vns de ceux qui auoient failli se repentiroient, il fit publier vn edict à son de trompe, pour sonder l'affection d'vn chacun, & esprouuer qui estoient les bons & les meschans. Les mots de l'edit estoient tels: S'il y a ici quelqu'vn, qui soit au Seigneur, vienne à moi. L'edit est bref, mais il a grand' force & vertu: Le sens d'icelui est tel: si quelqu'vn n'adore point pour Dieu ce qui a esté forgé par les mains des hommes, ni ce qui a esté engendré, mais le seul gouuerneur du monde, vienne à moi. Aucuns donques d'entre eux, qui auoient suiui la vanité & superstition des Egyptiens se monstrans rebelles, ne tindrent compte de l'edit: les autres parauenture de crainte qu'il ne leur auint quelque mal, n'oserent venir plus auant, craignans ou que Moyse les fist punir, ou l'emotion du peuple: Car le populace a accoustumé de se ruer sur ceux, qui ne veulent point suiure sa folie. De toutes les lignées, il n'y eut que celle de Leui qui fut obeissante à l'edit, laquelle aiant ouï le cri public, soudainement d'vn commun accord & consentement accourut, montrant par la legereté du pied, sa prompte volonté & ardeur de courage enuers la religion. L'aiant Moyse apperceuë sortir cõme d'vne quarriere pour combattre, Maintenant, dit-il, on verra si vous auez le cueur autant allegre, comme le corps. Qu'vn chacun de vous prenne son espée, & tuë ses parens & amis, lesquels ont commis crimes, qui meritët dix mille morts, aians delaissé le vray Dieu, & en son lieu fait & forgé publiquement des faux, attribuant le nom de celui, qui est sans commencement & sans fin, aux creatures, qui ont eu commencement & auront fin: pensez, en faisant cet-acte, que la parenté & amitié doit estre mesurée & pesée selon la religion & pieté, dont elle depend. A grand' peine Moyse auoit-il acheué, qu'eux s'efforçans d'executer cet-aduertissement (car aussi bien auoient-ils les cueurs destournez de leurs amis, depuis qu'ils les virent transgresser la loi de Dieu,) tuerent force ieunes gens, iusques à trois mille, qui estoient les plus grands amis qu'ils eussent. Le peuple voiant les corps morts estenduz au milieu de la place, en eut dueil & pitié, & craignant la presence des tueurs encore bouillante & pleine d'ire &

Dieu donne conseil à Moyse.

Edit de Moyse.

Interpretation de l'edit.

La lignée de Leui seule de toutes est obeissante à Moyse.

Harangue de Moyse à ceux de la lignée de Leui.

Massacre des idolatres.

de courroux, de peur qu'il eût, reuint en son bon sens. Alors Moyse aiant publiquement loüé la force & prouesse des Leuites, leur ordonna & arresta vn honneur à jamais, lequel conuenoit fort bien auec le bel acte qu'ils auoient fait: Car il falloit bien que ceux qui auoient pris de leur bon gré les armes pour l'honneur de Dieu, & en bref temps auoient tant bien fait leur debuoir, fussent recompensez de l'estat de Sacrificateur, & de ce qui concerne le seruice diuin, & les cerimonies. Or d'autant que ceux qui estoient sacrez, n'estoient pas tous d'vn mesme ordre, mais y en auoit aucuns, qui faisoient les prieres, les sacrifices, & autres cerimonies sacrées, ausquels estoit permis d'entrer au dedans du temple: & d'autres qui ne pouuoient rien faire de tout cela, mais auoient la charge & garde tant de jour, que de nuict du teple, & des choses qui estoient dedans, qu'aucuns appellent Marguilliers & Secretains: s'esmeut vn debat entr'eux pour raison de la principauté, qui souuent auoit esté cause de beaucoup de maux, se mutinans les Marguilliers contre les Sacrificateurs, & leurs voulants oster par force leur honneur & dignité: ce qu'ilz estimoient pour l'heure facile, d'autant qu'ils estoiet deux fois plus que les Sacrificateurs. Et afin qu'on ne pensast qu'ilz voulussent introduire des choses nouuelles à leur phantasie, ils tirerent à leur ligue la plus ancienne des douze lignées: laquelle plusieurs par amitié suiuirent, comme celle qui auoit plus de credit & autorité. Moyse alors apperceut que ce grand bouleuert se dressoit contre lui, par ce qu'il auoit establi son frere Prince des Sacrificateurs selon le commandement de Dieu. On lui mettoit donques à sus qu'il auoit falsifié les oracles diuins, & qu'il auoit controuué que Dieu vouloit que son frere fust le prince des sacrificateurs, l'aiant establi en cet-estat, non pour le bien public, mais pour la bonne affection, qu'il lui portoit: pour lesquels propos il estoit & à bon droit, tourmenté en son esprit, d'autant qu'il voioit que non seulement on doutoit de sa foi, laquelle auoit esté approuuée par tant de signes & miracles, mais aussi on venoit à calomnier & blasmer ses actes, qui concernoient la religion & l'honneur de Dieu, en quoi il falloit que l'hôme, qui eust esté le plus grand menteur du monde, fust veritable: d'autant que Dieu est tous-iours accompagné de la verité. Or il ne trouua pas bon de les informer par longues remonstrances, de sa bonne volonté, sachant bien que c'est vne chose difficile de faire changer d'opinion celui qui est surpris d'vne autre toute contraire: il pria seulement Dieu, qu'il leur fist connoistre par clers & euidents signes qu'il n'y auoit rien de desguisé & controuué en l'establissement de l'estat du prince des Sacrificateurs. Dieu lui commanda de prendre douze verges, pareilles en nôbre aux douze lignées, & d'escrire en onze d'icelles les noms des princes, & en la douziesme, qui restoit, le nom de son frere, prince des Sacrificateurs: Et en apres de les porter au cueur du temple, & secret oratoire. Moyse fit ce que Dieu lui auoit commandé, attendant ce qui en deuoit auenir. Le lendemain, estant admonesté de la parole de Dieu, entra en la presence de tout le peuple, dedans le temple, dont il apporta les verges, de toutes lesquelles n'y en auoit qu'vne chägée, où estoit le nom de son frere escrit: Car celle là, comme vne plante vertueuse, jetta miraculeusement de touts costez & fueilles, & fruit, dont elle estoit si chargeé, & affaissée, qu'elle pächoit en terre.

Moyse dône à ceux de Leui l'estat de sacrificateur en recompense de leur vaillance.

Diuers degrés de ceux qui seruoient aux choses sacrées.

Marguilliers & secretains.

Mutinerie entre les marguilliers & les sacrificateurs.

Moyse est calomnié.

La verge d'Aaron seule de toutes iette des fleurs, & du fruit.

en terre. C'estoient noix, qui auoient vne nature differente des autres fruits: par ce qu'en plusieurs, comme raisin, oliue, pommes, la semence, & ce qui est bon à manger, sont differens, & aussi separez de lieu, d'autant que ce qui est bon à manger est dehors, & la semence, qu'on ne mange point, est enfermée dedans, mais en la noix tout se mange, & la semence, & ce qui est bon à manger, est tout vn, estant enfermé au dedãs, & garni à l'entour de double rempart, d'vne escorce fort espesse, & d'vne coquille de bois, qui nous represente la parfaite vertu: car comme en la noix, le commencement & la fin sont tout vn, prenant la semence pour le commencement, & le fruit pour la fin: aussi chaque vertu est commencement & fin: commencement, pour autant qu'elle n'est point produite d'autre puissance, que d'elle-mesmes: & fin, parce que la vie de l'hõme tend à elle naturellement. Outre cette raison ci, on en allegue vne autre, qui est bien plus claire, l'escorce de la noix est amere, & ce qui est dessouz tout à l'entour comme vn rẽpart de bois, est rude & ferme: de là auient que le fruit, qui est enuironné de ces deux remparts, n'est pas aisé à auoir. Par cette figure donques nous estoit donné à entendre, que l'ame qui s'exerce en la vertu, doit endurer peine & trauail. Or le trauail dont prouient la felicité, est amer, rude, & dur: à raison dequoi, il ne fault point que celui, qui veult acquerir la felicité, soit douillet & delicat: d'autant que la personne qui fuit labeur, fuit aussi son bien: au contraire l'autre qui patiemment & vaillamment endure les choses fascheuses, trouue incontinent le souuerain bien: parce que la vertu n'a point accoutumé de sa nature, de loger dedans des cueurs delicats, effeminez, & coulants de continuels plaisirs: mais son naturel est, quand elle est mal traitée, de se retirer vers le souuerain Prince des vraies & droites raisons: voire, & qui plus est, pour en parler à la verité, la tressacrée assemblée de Prudẽce, Temperance, Force, & Iustice, s'encourt à ceux, qui prennent plaisir à l'exercice de la vertu, & aiment la vie austere & rude embrassans continence & patience, auec simplicité & escharcheté, & se contẽtans de peu de chose: par lequel moiẽ la principale partie de nous maintient le corps en santé & bonne disposition, renuersant les bouleuarts & forteresses que l'yurongnerie, gourmandise, & friandise, plaisirs charnels, & autres conuoitises insatiables, auoient dressé, aiãs engendré charnures & graisses, choses cõtraires à la bonté & viuacité d'esprit. On dit aussi que l'amendier fleurit le premier entre les arbres, qui ont accoutumé de pousser au printemps, annonceant le rapport des fruits, qui doit estre d'iceux, & qu'il laisse tomber ses fueilles tout le dernier, prolongeant la belle verdure de sa vieillesse bien auant dedans l'année. Par ces deux proprietez il a voulu signifier & representer la lignée des Sacrificateurs, laquelle florira la premiere & la derniere de tout le genre humain, iusques à tant qu'il plaira à Dieu rendre nostre vie semblable au renouuellement du Printemps: ce qui auiendra, quand l'espionne & traistresse conuoitise, source de tout mal-encontre, sera ostée. Puis donq' que nous auons dit, qu'il fault que quatre choses soient en vn parfait prince, la roiauté, la vertu de faire & establir des loix, l'estat de Sacrificateur, & la Prophetie: afin que par la roiauté il monstre vne maiesté de Prince: par l'establissement des loix, il ordonne ce qui est à faire, & defende ce qui ne se doit faire: par l'estat du Sacrificateur, il ait le soin non seule-

La noix represente la vertu.

Du trauail prouient tout bien & felicité.

Qui fuit labeur fuit son bien.

La vertu ne loge point en des cueurs mols & effeminez.

La tressacrée assemblée des vertus.

L'amẽdier fleurit le premier de tous arbres

ment des choses humaines,mais aussi des choses diuines:& par la Prophetie il predise ce qui ne peult estre compris de l'esprit humain : & auons ja parlé des trois premiers, & montré que Moyse a esté tresbon Roi, legis-lateur, & Prince des Sacrificateurs : il fault que nous venions maintenant au quatriesme ,& que nous declarions comment il a esté le plus excellent de tous les prophetes qui furent jamais.

Moyse le plus excellent de tous les Prophetes.

Ie sçai bien que toutes les choses, qui se trouuent escrites en ses saints liures sont oracles respondus par la bouche de Dieu , ie ne reciterai toute-fois que les plus particuliers,apres que i'aurai premierement fait ici vne distinction des oracles: aucũs desquels sont procedez de la personne de Dieu, & ont esté prononcez par son truchement diuin & prophete : les autres ont esté rendus par la demande qu'on faisoit à Dieu:& les derniers sont issus de la personne de Moyse estant touché & inspiré de l'esprit de Dieu.

oracle,c'est à dire,responce de Dieu.

Les premiers font connoistre les vertus de Dieu, douceur & liberalité , par lesquelles il instruit touts les hommes à l'honnesteté , principalement ceux qui le seruent & honorent,ausquels il ouure chemin,qui mene droit à la felicité : les seconds, sont meslez de la demande que fait le prophete à Dieu ,& de la response qui lui est faite. Les troisiesmes sont en la personne du Legis-lateur , lui donnant Dieu pouuoir & puissãce de pronostiquer & predire les choses à venir.

Distinctiõ des oracles.

Nous remetterons à vn autre temps,& vn autre lieu les premiers, par ce qu'ils sont si grands,qu'ils ne peuuẽt estre assez louëz de l'homme, ni encores à grand' peine pourroient ils estre prisez & estimez du Ciel, du monde,& de toute la Nature, aians esté rapportez par vn truchement: chose bien differente de la Prophetie. Ie m'efforcerai de declarer les seconds, adioutant incontinent apres la troisiesme espece,en laquelle paroist la diuinité de celui qui parle,à raison dequoi principalement & proprement il est estimé prophete. Il nous fault donques commencer à tenir notre promesse en cette maniere. Il y a quatre lieux en la sainte escriture , où se trouuent loix establies par les oracles, qui se font par demande & responce:car d'vn costé le prophete touché de l'esprit diuin, demande conseil à Dieu : & de l'autre , le createur lui rend responce.

Loix establies par les oracles.

Le premier n'eust pas seulement irrité Moyse,qui estoit le plus saint & le plus deuot personnage,qui fut jamais:mais aussi quelque autre, qui eust vn peu gousté de la deuotion. Il y auoit vn certain personnage, qui estoit de deux races,engendré d'vn pere Egyptien,& d'vne mere Iuifue:lequel,ne tenant compte des bõnes coustumes du païs de sa mere , se tourna vers la mechante religion des Egyptiens,ne reconnoissans point le vrai Dieu.

Les Egyptiens idolatres sur toutes les nations du monde.

Ces Egyptiens presque seuls de toutes les autres nations,ont opposé la terre,comme vn rempart,au ciel,l'adorant comme leur Dieu , & n'attribuans aucun honneur au Ciel , comme s'il failloit honorer les derniers bouts d'vn roiaume auãt la maison roiale: par ce qu'il est tout certain que le Ciel est le tressacré palais du monde , & la terre le bout , laquelle de soi merite bien d'estre respectée : mais quand elle vient en comparaison auec le Ciel,elle demeure autant en arriere , & est autant differente de lui,comme les tenebres, de la lumiere:la nuict,du jour:la chose perissable, de ce qui ne peult perir,& la creature mortelle , de Dieu.

Les egyptiẽs tiennent le Nil pour vn Dieu.

Or d'autant que leur region n'est point arrousée de pluie, comme les autres,mais a accoustumé d'estre abbreuuée par l'eau du fleuue,qui se deborde,ilz tiennent le Nil pour

pour leur Dieu, comme imitateur du Ciel, & parlent de leur païs auec vne maiesté & grandeur. Celui-là donques qui estoit issu de deux races, aiant quelque different auec vn de la docte lignée des Sacrificateurs, fut epris d'vne grand' cholere, dont il ne pouuoit estre maistre: tellement qu'il se passionna si fort, que suiuant l'erreur d'Egypte, il estendit sa meschanceté depuis la terre iusques au Ciel, detestant d'vne ame & langue execrable celui, duquel il n'est loisible de prononcer le nom, sinon à ceux qui sont de sainte vie, & ont esté parfaittement purifiez. Au moien de quoi le Sacrificateur estant tout estonné du forcenement de sens, & outrageuse hardiesse de ce personnage là, auoit grand' enuie, pour le noble courage qui estoit en lui, de le tuer: ce qu'il eust fait, s'il n'eust craint que la peine eust esté trop legere: d'autant qu'il n'estoit possible de trouuer vn tourment egal au peché, que ce meschant auoit commis. Car celui qui non seulement mesprise Dieu, ses parents, son païs, ses bien-faicteurs, mais aussi mesdit de Dieu & de la religion, ne surmonte-il pas tous les autres en meschanceté, encore que le mesdire soit moindre en comparaison, que le maudire? Que sera ce donques, ô homme, quand la langue malade & petulante, & la bouche debridée seruent à vne rage forcenée, & viennent à detester l'honneur de Dieu? mais se peult-il faire que quelqu'vn maudisse Dieu? Quel autre Dieu inuoqueroit-il pour la confirmation de son maudisson? Ne faudroit-il pas qu'il inuoquast Dieu mesme contre lui mesme? Arriere, arriere ces meschantes & sacrileges pensées. Que la pauure ame, qui a esté souillée de telle voix, soit purgée, s'estans seruie de l'ouïe, qui est vn sens aueuglé. Comment est il possible que la langue de celui, qui a proferé tels blasphemes n'est point tombée en paralysie, & perdu sa force & vertu? Comment les oreilles de celui, qui les pouuoit ouir, n'ont point esté bouchées? Il fault bien dire qu'il y auoit en cela de la prouidence de la iustice, laquelle ne veut point, pour l'exemple de la vie, que le bien-fait ou forfait soit caché: ains, pour mieux faire paroistre l'vn & l'autre, donne au bien-faicteur loüange & gloire, & poursuit le mal-fait par peine & tourment. Pour cette cause Moyse commanda que ce meschant fust lié, & mis en prison. Au reste, il pria Dieu qu'il lui pleust pardonner aux yeux & aux oreilles, qui auoient esté souillées contre leur gré des choses, qui n'estoient licites à voir, ni à entendre ni à ouir. Au surplus, lui pria de declarer quelle peine deuoit endurer le prisonnier, qui auoit commis vne si grande & estrange meschanceté contre son honneur. Dieu commanda à Moyse que ce mal-faicteur fust lapidé. Cette peine ordonna-il, comme il me semble, pour-autant que le prisonnier auoit l'ame dure, comme vne pierre: & affin aussi que ceux de la nation, qui estoient desireux de vanger l'honneur de Dieu, en fissent tous la punition & vengeance: car tant de millions

Celui qui mesdit de Dieu & de la religion surmonte tous autres hômes en meschanceté.

Punition d'idolatrie & blaspheme contre Dieu.

Edit de Moyse cötre les blaspheme mateurs.

d'hommes ne pouuoient pas tuer que de loin. Apres que la iustice fut faite de ce meschant & maudit sacrilege, Moyse fist publier & enregistrer vn edit nouueau, dont on n'auoit jamais oui parler: comme aux nouuelles maladies on a accoustumé de trouuer nouueaux remedes. Les paroles de l'edit furët telles: QVICONQVE MAVDIRA ET DETESTERA DIEV, QV'IL SOIT OBLIGE ET ATTACHE A PECHE. QVICONQVE NOMMERA LE NOM DV SEIGNEVR, QV'IL SOIT PVNI DE MORT. O que c'est bien dit, homme tressage! Toi seul as beu de la pure sapience. Tu as estimé qu'il estoit pire de nommer, que de maudire: car tu ne soulagerois pas celui, qui auroit commis vne si grande mechanceté, en te montrant doux en son endroit: ni ordonnerois la mort, qui est le dernier supplice, à celui qui auroit fait moins de mal. Il semble donques qu'il entend parler, non du vrai Dieu eternel, ains des Dieux, qui sont receuz dedans les villes & nommez de faux noms, aians esté forgez par l'art & industrie du peintre & tailleur d'images: d'autant que toute la terre habitable a esté remplie d'images, de statues, & de telles semblances, du blaspheme desquelles il fault s'abstenir, afin que pas vn des disciples de Moyse ne s'accoustume à mespriser le Dieu, lequel on doit auoir en grande reputation & amitié: Que si quelqu'vn, ie ne di pas blaspheme le seigneur des hommes & des Dieux, mais seulement prend la hardiesse de prononcer son nom hors temps, heure, & saison, qu'il souffre la mort pour peine de sa faute. On voit que ceux qui ont en recommendation l'honneur de leurs peres & meres, dont ils sont issuz, ne prononcent pas, encores qu'ils soient mortels, leurs noms: mais taisans les propres noms, pour la reuerence qu'ils leur portent, les appellent par les noms de Nature, Mon pere, Ma mere: Par ce moien donnent incontinent à connoistre les grands plaisirs qu'ils ont receu d'eux, & leur bonne affection. Comment donques ceux, qui abusent du nom de Dieu par vn babil de la langue pour allonger & remplir leurs paroles, meriteroient-ils grace & pardon? Apres l'honneur de Dieu createur du monde, Moyse a porté grand' reuerence au septiesme iour, contemplant de ses clairs yeux l'excellente beauté d'icelui, imprimée là hault au ciel, & en tout le monde, & dont la Nature portoit l'image: car il trouuoit premierement que ce nombre de sept n'auoit point de mere, ni participoit du genre feminin, mais auoit esté engendré du seul pere sans semence, & nai sans grossesse & enfantement. Il connut apres qu'il estoit vierge, qu'il n'estoit point né de mere, n'estoit point aussi mere, n'aiant point eu son commencement de corruption, & n'estant point corruptible. Pour le troisiesme poinct il entendit, l'aiant examiné & recherché de prés, qu'il estoit le iour de la natiuité du monde: lequel le ciel, la terre, & toutes les choses qui sont en icelle festoient, se resiouissants du tres-armonieux nombre de sept. A raison de quoi il a estimé estre iuste & raisonnable, que tous ceux qui seroient enrollez en sa sainte cité, obeissants aux droits & loix de

La terre vniuerselemët souillee de vanitez, superstitions & mespris du nom de Dieu.

Celui digne de mort, qui pronöce indeuement & sans esgard le nom de Dieu.

Le nombre de sept fort excellent.

de Nature celebrassent ce iour là, viuans en allegresse & recreation, s'abstenans d'œuures manuels & traffiques de marchandise, qui donnent le moien de viure, & cherchans, comme en vne tresue de trauail & peine, repos & plaisir: non comme aucuns, aux risées, ieux, & montres de basteleurs ou de saulteurs, que la sotte commune aime iusques au mourir, faisant deuenir l'ame par les deux principaux sens, la veuë, & l'ouïe, de maitresse, serue & esclaue: mais en la seule philosophie, di-ie, non celle dont les sophistes & babillards font profession, qui vendent, comme en plain marché, leurs aduis & harengues, & n'ont point de honte d'abuser continuellement, ô terre, ô ciel, de la philosophie contre la philosophie: mais la vraie, qui est couzuë & bastie de trois choses ensemble, lesquelles nous menent droit à la felicité, de la pensée, de la parole, & du fait. Sur ce propos, il y eut vn certain personnage, lequel ne tenant compte de l'edit du septiesme jour, qui lui tintoit encores aux oreilles: & que Dieu lui mesme auoit sans prophete tout freschement publié, par vne voix visible (chose merueilleuse) qui esmouuoit les ïeux des assistans plus tost que les oreilles, passa par le milieu du camp pour fagoter du bois, n'estant ignorant que tous les autres reposoient dedans leurs tentes, & fut trouué sur le fait, par ce qu'il ne s'estoit caché. Quelques vns donques, qui estoient sortis hors les portes pour prier Dieu en lieu pur & paisible, aduiserent cet-homme, qui, contre l'edit, emportoit vn faisseau de bois lié: eux ne pouuans supporter ce forfait, estoient tous prests de le tuer: toute-fois apres auoir pensé & consideré qu'ils estoient gens priuez, n'aians aucune charge publique, & que le chastiement appartenoit aux magistrats, qui connoissent & iugent des crimes, retindrent leur cholere: joint aussi que le jour, qui estoit saint, ne le permettoit: pour ces causes aimerent mieux le prendre au corps, & l'amener au prince & au consistoire des Sacrificateurs, illec assistant tout le commun peuple au presche & sermon: parce que c'estoit la coutume de vaquer en certains temps, & principalement aux jours de Sabbath, comme j'ai par ci deuant dit à l'estude de sapience, où le prince montroit & enseignoit les choses qu'il falloit faire & dire, & les subiects proffitoient en vertu & honnesteté, amendans leurs mœurs & leur vie: laquelle coustume obseruent encores les Iuifs à present, dedians ce temps-là à la philosophie du païs, & science des choses naturelles: pour ce montrer, les lieux qui sont destinez par les villes aux saintes prieres & oraisons, que la commune appelle proseuchas, c'est à dire, oratoires, que sont ils autre chose qu'escoles, où on montre que c'est que Prudence, Force, Temperance, Iustice, Religion, Sainteté, & generalement toute la vertu, laquelle donne connoissance des choses humaines & diuines? Alors donques, le personnage qui auoit commis vne si grand' mechanceté, fut mené en prison. Ce pendant Moyse doutant de la peine, dont icelui deuoit mourir, sçachant bien toute-fois qu'il auoit commis choses dignes de mort, ad-

L'ouïe & la veuë les principaux des sens.

Le iour du Sabbath doit estre emploié à l'estude de sapience.

dressa son esprit inuisible au consistoire de Dieu, où il auoit esté arresté long temps auparauant que la cause fust plaidée par le iuge qui fait tout, que le criminel deuoit mourir de telle mort que le premier, & estre lapidé, pour autant que son entendement s'estoit tourné en sourde & dure priere, comme celui de l'autre, aiant commis vne grande meschanceté, qui comprenoit pres-que tous les crimes, qui estoient contre l'honneur du Sabbath. Pourquoi? par ce que non seulement les ouurages des forges, ains aussi les autres arts & mestiers, principalement ceux qui sont pour la queste & fourniture de la vie, vsent du feu, ou des instruments qui ne peuuent estre forgez que par le feu: pour raison dequoi souuent il defend qu'on n'allume point de feu au iour du Sabbath, comme estant la principale cause de tout ce qui se fait, laquelle cessant, il est à croire que les autres effects particuliers cesseront. Or le bois est la matiere du feu: tellement que celui, qui va querir du bois, commet vn peché approchant du peché de celui, qui allume le feu: & auec ce il fait double faute, d'autant qu'il trauaille lors que la loi commande qu'on se repose: & si apporte ce qui est propre pour le feu, lequel est cause de la besongne, qu'on fait. Ces deux oracles donques, dont i'ai parlé, qui se font par la demande que fait Moyse à Dieu, & la response que donne Dieu à Moyse, contiennent les peines des meschants, qui ont abandonné l'honneur de Dieu. Il y en a deux autres qui se font d'vne autre sorte, l'vn de la succession d'heritage, l'autre du sacrifice, qui n'est pas fait en temps & saison, duquel il nous fault premierement parler. Moyse prend le commencement du premier mois de l'an du Printemps, lors que les nuicts & les iours sont egaux, n'attribuant point, comme aucuns, le droit d'aisnesse, au temps, mais aux graces & plaisirs que la nature fait aux hommes: car en ce mois là les bleds ensemencez, qui fournissent la nourriture necessaire de l'homme, meurissent & croissent en perfection: les fruits des arbres, qui iettent leurs premieres fueilles, & fleurs, commencent à poulser & viennent les derniers, d'autant qu'ils ont le second lieu au seruice de table, aussi naturellement les choses moins necessaires suiuent les necessaires: le bled, l'orge, & autres semblables nourritures, sont necessaires, sans lesquelles il n'est possible de viure: mais l'huille, le vin, & les fruits des arbres ne doibuent pas estre contees les choses necessaires: par ce que sans iceux plusieurs personnes viuent longuement, & paruiennent à vne longue vieillesse. En ce mois là, enuiron le quatriesme iour, que la Lune a accoustumé de remplir son rond de lumiere, on fait la feste de la Passée, laquelle on appelle en Chaldée, *Pascha*: auquel iour de feste, le peuple n'amene pas comme les autres fois, les hosties à l'autel pour estre sacrifiées par les Sacrificateurs: mais, suiuant le commandement de la loi, toute la nation generalement sacrifie chacun pour soi. Comme donques le peuple estoit allegre & ioieux, se voiant honoré de l'honneur du Sacrificateur, se trouuerent aucuns qui ne faisoient que pleurer & souspirer, à cause de leurs parens

Estroitte rigueur du sabbath.

Le feu cause & instrument principal de tout ce qui se fait.

Le commencement de l'année selon Moyse se prend à l'equinocce du printemps.

Excellence du printemps.

Les fruits les moins necessaires viennent naturellement plus tardiuement.

La feste de Pasques.

parens & amis nagueres trespassez en plorant, lesquels estoient detenus de double dueil, suruenant l'vn sur l'autre; d'autant qu'outre ce qu'ils auoient perdu leurs alliez, estoient aussi priuez du plaisir & honneur du sacrifice, ne leur estant licite de se nettoier & arrouser d'eaux purgatiues auant que le temps de dueil fust passé. Ceux-là, apres la feste & solennité de Pasques, vindrent au Prince pleins de fascherie & ennui, & lui firent entendre leur malheur: le nouuel decez de leurs parens & alliez, le dueil qu'il en auoient porté, pour raison duquel ils n'auoient peu estre participans du sacrifice de Pasques. Apres le prioient qu'ils ne fussent point inferieurs, ou moins fauorisez que les autres: & que le mal-heur qui auoit esté en leurs amis trespassez, ne leur fust compté, comme sur-croist de mall'encontre & dommage, & qu'il ne preferast la peine à la misericorde. Ils lui remontroient outre plus, que ce seroit pour leur faire endurer des tourmens pires que la mort, que les autres auoient souffert, si lui de sa grace ne donnoit quelque aide & secours à leurs calamitez & aduersitez aduenues outre leur vouloir: par ce qu'ils mourroient tous vifz, & ne feroient que languir. Ces choses ouïes Moyse considera que leur remontrance & excuse de n'auoir point par ci deuant fait de sacrifice, n'estoit pas hors de propos: & que le cas estoit digne de pitié: toute-fois il changeoit d'aduis, & comme en vne balance, l'esbranlant maintenant deçà, maintenant de là, balançoit d'vn costé Misericorde & Iustice, & de l'autre, la loi du sacrifice de Pasques, laquelle vouloit qu'il fust fait le quatriesme jour du premier mois. Ne sachant donques s'il les deuoit esconduire, ou leur octroier leur demande, se mist à prier Dieu, le suppliant qu'il en fust le juge, & par son oracle en ordonnast ce qu'il lui sembloit. Dieu aiant oui son prophete, lui rend responce non seulement pour le cas qui se presentoit, mais aussi pour tous les autres semblables, qui pouuoient aduenir: y comprenant aussi tous ceux, qui, pour quelque occasion, ne pouuoient assister à la feste & solennité de Pasques. Quelle est donques la responce de Dieu? Il la faut mettre en euidence. Le dueil, dit-il, qu'on porte d'vn parent, est vn ennui necessaire entre ceux qui sont d'vn mesme sang, & n'est point conté entre les pechez. Que ceux donques qui portent le dueil n'approchent point du temple, iusques à ce que le temps, qui est prefix & limité, soit passé: par ce que les personnes qui viennent au temple doiuent estre pures non seulement de toute souillure volontaire, ains aussi de casuelle & fortuite. Quand le terme du dueil sera fini, que chacun sacrifie pour soi, & ne soit pas vn priué du plaisir du sacrifice, afin que les viuants ne soient mis au rang des morts. Que ceux là donques aillent au temple le mois d'apres, comme estants venus apres les autres, & au quatorziesme jour mesmes dudit mois, qu'ils sacrifient en la mesme sorte & maniere que les premiers, & vsent des hosties comme eux. Que ceux qui pour le long voiage ne sacrifient point auec les autres, vsent de mesme droit: Car les personnes qui sont contraintes de voiager, à cause de leur lointaine demeurance, ne font point de faute pour laquelle ils doiuent estre priuez de l'honneur commun: veu que la religion ne peult fournir à tant de gens, mais est forcée d'enuoier plusieurs colonies &

Plainte de ceux qui portoient le duiel & ne pouuoiet participer de la Pasque.

Responce de Dieu à Moyse touchat ceux qui portoiét le dueil.

Il estoit defendu à ceux qui portoient le dueil d'aprocher du temple.

Reglement pour ceux qui voiagent.

peuplades ailleurs pour y demeurer. I'ai assez parlé de ceux, qui pour quelque cas fortuit, n'aiant peu faire leurs pasques auec les autres, les ont fait vn peu plus tard. Ie passerai maintenant à l'edit, fait sur le different de la succession des heritages, lequel a esté basti comme l'autre par demande & responce. Il estoit vn certain personnage nommé Salpaath, homme de bien, & d'vne noble lignée, lequel auoit cinq filles, engendrees de lui sans aucun fils masle: ces filles apres le decez de leur pere craignans de perdre l'heritage paternel, d'autant que le droit de tenir heritages, appartenoit aux masles, vindrent au prince auec vne modestie & reuerence telle qui conuenoit aux filles, non tant conuoiteuses de richesses, que desireuses de garder le nom & honneur de leur pere, & lui dirent: Notre pere est mort, non en vne sedition & trouble, comme plusieurs qui ont esté tuez, mais de sa mort naturelle, par ce qu'il viuoit doucement, eslongné de tous troubles & affaires: ce n'est pas sa faute qu'il n'a point eu d'enfans masles: nous donques pauures orfelines, nous nous sommes adressez à toy, afin que t'aions pour pere, d'autant que le vrai prince est plus ami à ses suiets, que n'est le pere à ses enfans. Moyse s'esmerueillant de la prudence de ces filles, & de la bonne affection qu'ils portoient à leur pere, s'arresta tout court, estant distrait en diuerses pensées: par ce que la loi vouloit que les possessions & heritages fussent distribuées aux masles, pour estre recompensez du faix & trauail de la guerre, dont les femmes sont franches & exemptes. Ne sachant donques ce qu'il deuoit conclure & arrester fit son rapport de cette doute à Dieu, lequel il connoissoit pouuoir seul terminer & soudre les differes, qui se trouuent és petites choses, par vrais & solides iugements, & par ce moien faire paroistre la verité & iustice. Or ce grand createur & pere de l'vniuers qui d'vn clein d'œil maintient la terre, le ciel, l'eau, l'air, & tout ce qui est contenu en iceux, en leur estre, ce prince des Dieux & des hommes ne desdaigna point de donner responce à ces filles orfelines, & si en respondant fit plus que le deuoir de juge: par ce que lui qui est doux, & benin, & remplit toutes choses de ses graces & faueurs, loüa grandement ces filles. Et toi, Seigneur, qui est celui, qui te pourroit suffisamment loüer? De quelle bouche, de quelle langue, de quel instrument seruant à la voix, de quelle ame ou esprit annonceroit-il tes loüanges? Les estoilles, si elles s'estoient trouuées ensemble pour chanter, chanteroient elles bien quelque chant digne de toi? si tout le ciel estoit reduit en voix, pourroit-il bien narrer quelque partie de tes vertus? Les filles de Salpaath, respondit-il à Moyse, demandent chose raisonnable. Qui est celui qui ne voit point combien est grande cette loüange, estant fondée sur le tesmoignage de Dieu? Approchez vous maintenant superbes & glorieux, qui estes deuenus enflez de vos prosperitez, qui leuez la teste haut, qui refroignez le sourcil, qui vous moquez des pauures vefues, & encore plus des pauures orfelins, qui n'ont ni pere ni mere: voiez cõmẽt ceux qui vous semblẽt abiets & malheureux, ne sont mesprisez & delaissez de Dieu, de l'empire duquel depẽdẽt les roiaumes espars par toute la terre habitable, cõme les plus basses & les plus petites parties d'icelui: d'autant que tout le circuit de la terre est la moindre partie de ses œuures, aiant le dernier lieu: Considerez bien ces choses, & receuez ces remontrãces, qui vous sont necessaires.

Les filles de Salpaath font vne remõtrance à Moyse touchant leur succession paternelle.

Le prince doit seruir de pere à ses suiets.

Exaltatiõ de la loüãge de Dieu.

Respõce de Dieu à Moyse pleine de douceur paternelle.

Contre les superbes & qui mesprisent les pauures.

Dieu n'a point en desdain les pauures & souffreteux.

cessaires. Or aiant Moise loüé la demande & requeste de ces vierges, il ne les laissa pas aller sans leur bien faire: il ne les egala pas aussi aux hõmes cõbatans, mais il voulut que les heritages demeurassent aux cõbatans, cõme recõpences à eux deuës pour la proüesse & vaillantise de leurs armes: & aux filles, cõme grace & bien-fait, non comme loier & recompence: ce qu'il a euidẽment montré par ces mots, don & largesse, ne disant point, loier & recõpence. Car les recõpences sont propres & deuës à ceux qui les reçoiuent, mais les dons viennent de grace. Cela fait, Moyse posa vne regle plus generale de la succession des heritages. Premierement que les fils viendroient à succeder aux biens paternels: & s'il n'y auoit point de fils masles, les filles, ausquelles il dit que l'heritage est delaissé, non comme vne possession propre & acquise dés qu'elles sont nées, mais comme vn ornement & parement de dehors, d'autant que ce qui est propre n'a point d'accointance auec l'ornement, n'estant point l'ornement naturellement vni auec ce qu'il pare & orne. Apres les filles doiuent venir en tiers rang les freres, & en quatriesme rang les oncles du costé du pere estant montré par là, que le pere peut estre heritier de ses enfans. Car ce seroit vne grand simplesse, de penser qu'en attribuant l'heritage du fils au frere du pere, pour la parenté qui est entre l'oncle & le pere, qu'il eust priué le pere de la succession de son fils: mais d'autant que la loi de nature veult que les enfans succedẽt aux peres, & non les peres aux enfans, il a teu celle succession là, comme portant mal-encontre & mal-heur: à fin qu'on n'ouit point parler que les peres & meres tirassent proffit de la mort de leurs enfans, lesquels ils regrettent & pleurẽt fort, quand ils sont si tost morts: tellement qu'il les appelle obliquement & indirectement au droit, qu'il auoit donné aux oncles: en quoi faisant il a gardé le droit à ceux, à qui il le deuoit garder, & si a donné ordre a ce que le bien ne fust alienė & mis hors de la famille. Apres les oncles suiuent au cinquiesme lieu les parents lignagers, au plus proche desquels il donne tousiours l'heritage. Voila les oracles que ie disois estre meslez de la demãde que faisoit le prophete à Dieu, & de la responce que Dieu lui faisoit. Ie declarerai maintenant les oracles qui ont esté mis en auant par le mesme prophete inspiré de Dieu, comme par ci deuant ai promis. Le premier coup donques qu'il commença à prophetiser, & fut epris de l'esprit de Dieu, ce fut quand toute la nation des Hebreux poussée, d'vne esperance de trouuer mieux, se delibera de passer d'Egypte aux villes de la Syrie: car les hommes & femmes aiants passé ensemblement vn long desert, auquel n'y auoit point de chemin battu, arriuerent à la mer, qu'on appelle la mer Rouge: là où se trouuerent, & non sans cause, grandement perplex & depourueuz de conseil, d'autant qu'il ne la pouuoiẽt passer par faute de nauires: n'osoient aussi retourner par le mesme chemin, par lequel ils estoient venus. Encores leur aduint vn plus grand mal, qui les pressoit de bien prés: par ce que le Roi d'Egypte aiant dressé vn camp de gens de cheual & de pied, les poursuiuoit à grande course, & se hastoit de les attaindre: à fin qu'il se vengeast de ce qu'ils estoient sortis & retirez, combien qu'il leur eust ce permis, de pœur qu'il ne lui aduint quelque mal-encontre, suiuant les diuins aduertissemens & signes apparens, qui estoient aduenuz à son roiaume: mais il donna bien à connoistre, comme aussi est la verité, qu'il n'y a point de

Grãde prudence de Moyse.

Reglemen de Moyse touchant la successiõ des heritages.

Ceci est biẽ amplemẽt discouru au premier liure.

Il n'y a nulle confiance aux hommes meschans.

constance & fermeté aux hommes meschans,penchans,comme en vne balãce tantost d'vn costé,tantost de l'autre. Estans ainsi sur-pris entre la mer & leurs ennemis, se desesperoient tellement que les vns ne faisoient qu'attendre la mort miserable & cruelle,laquelle deuoit mettre fin à leurs maux, les autres estimãs qu'il estoit meilleur de perir par la mer & choses naturelles, que d'estre moqué de ses ennemis,se deliberoient de se iecter dedans, tellement qu'ils estoient assis aux riuages chargez de pesans fardeaux,à fin que quãd ils verroiẽt leurs ennemis prés d'eux,ils ne fissent que sauter dedans, & fussent incontinẽt portez au fons. En telle angoisse & desespoir estoient ces pauures gẽs. Le prophete voiant tout son peuple ainsi estonné & enclos de tout costé,cõme poissons de rets & fillets,fut raui & transporté hors de soi, & prophetiza en cette sorte:Non sans causes,mes amis,dit-il,estes vous effraiez, d'autant qu'auez deuant vne mer grande & large,en laquelle n'y a point de nauire pour vous sauuer,& au derriere l'armée des ennemis, qui vous poursuit viuement sans reprendre son aleine.Quelle part se pourra-on tourner!En quel lieu pourra-on fuir? Toutes choses nous ont soudainement de tous costez assaillies:la terre,la mer,les hommes,les elements de nature,toute-fois ne laissez pas pour cela d'auoir bon courage:ne perdez point cueur:soiez fermes, & ne tremblez point: attendez l'inuincible secours de Dieu,lequel tout à cette heure viendra de luimesmes,& combattra inuisiblement pour vous. Autre-fois l'auez vous experimenté,aiant sans qu'on en vit rien,repoussé le tort qu'on vous faisoit. Ie ne fai qu'attendre l'heure qu'il vienne jetter des cordeaux aux cols de vos aduersaires,pour les trainer comme plomb au fin fonds de la mer. Pensez vous qu'ils soient encores viuans?Quant à moi,ie les repute comme morts,& vous asseure que les verrez ce jourd'huy touts morts. Ces choses disoit-il contre l'esperance de touts.Toute-fois l'issuë descouurit la verité de la prophetie:car Dieu ratifia par sa puissance ce qu'il auoit predit,combien qu'il fust plus incroiable qu'vne fable.La mer fut diuisée en deux:les deux parties se retirerẽt,& se dresserent de tous les deux costez en hault comme murailles fermes: au milieu y auoit vn beau chemin droit, que la magnificence de Dieu auoit ouuert,lequel diuisoit les ondes tournées en cristal ou glace, par où tout le peuple passa à pied sans danger, cõme par vn sentier sec & vne terre ferme pauée de pierres. Par ce que le sable s'estoit desseché & endurci,& sa nature lasche s'affermit. Ce pendant les ennemis, qui les poursuiuoiẽt si hastiuement sans reprendre leur aleine,couroient à leur propre mort & ruine, estans les enfans d'Israël preseruez d'eux par le bon gouuernement & conduitte de la mer qui les gardoit par derriere, en laquelle y auoit vne certaine vision diuine, qui leur rendoit vne lueur de feu en forme d'esclair. Comme donques les Egyptiens couroient, la mer,qui peu au parauant auoit esté diuisée en deux,retourna,couurant tout le chemin:alors la deffaite fut si grande,qu'il n'en demeura pas vn: par ce que les ondes,qui s'estoient dressées des deux costez comme deux murailles glacées, recoururent dedans le chemin, comme dedans vne grande vallée, tellement qu'elles mirent en fons,ne plus ne moins qu'en vn deluge,toute l'armée. La montre de cette deffaite apparoissoit par les corps morts,qui nageoiẽt,& couuroient le dessus de l'eau de la mer,que la tempeste & tourmente jetta par mõceaux,

Prophetie de Moyse touchant la ruine de Pharao, & des siẽs

ceaux, aux riuages vis à vis des Hebreux, qui auoient esté sauuez, pour leur estre vn spectacle & aduertissement que non seulement ils auoient euité les dãgers, mais aussi leurs ennemis auoient esté chastiez, non par vne puissance humaine, ains diuine, & d'vne telle sorte, qu'il n'est possible de dire. Pour raison dequoi Moyse remercia, & à bon droit, Dieu, qui estoit auteur d'vn si grand bien, par hymnes & loüanges. Car aiant diuisé le peuple en compaignies, l'vne d'hommes, & l'autre de femmes, il commença à chanter le premier du costé des hommes, & ordonna sa sœur pour chanter la premiere du costé des femmes, à fin que touts chantassent loüanges à l'honneur du pere & createur du monde. Ainsi deschantans touts ensemble, respondans les voix des vns aux voix des autres, auec vn accord de mœurs & de musique, se hastans les mœurs d'aller à leur tour aux mesmes graces, estãt aussi la musique bien composée de l'accord mesuré de la voix graue de l'homme, & de la voix aiguë de la femme, faisoient vne musique fort agreable & harmonieuse aux oreilles. La cause pour laquelle tant de millions de personnes s'assemblerent pour chanter vn mesme hymne, ce fut ce grand & magnifique miracle ja dit, duquel Moyse fut tant resioui, & auec lui tout le peuple, qu'il ne se peut contenir de chanter tout le premier le psalme: Ce qu'oiant le peuple, se departit en deux compagnies, & chanta comme lui. Voilà le commencemẽt de la prophetie de Moyse raui de l'esprit de Dieu. Son secõd oracle fut sur la nourriture du peuple, laquelle estoit requise & tresnecessaire entre toutes les autres choses. Cette nourriture n'estoit point produitte par la terre, parce qu'elle estoit sterile, mais degouttoit du ciel, comme pluië chaque jour, tombant au matin auec la rosée en forme de millet. Moyse l'aiant veuë commanda qu'on la cuillist & emportast: à l'instant, estant inspiré de Dieu, il nous faut, dit-il, auoir fiance en Dieu, nous qui auons experimenté ses biens-faits contre notre esperance. Que personne ne serre ni garde pour le lendemain rien de ces viures. Aiants oui ce propos, aucuns d'eux, qui n'estoient point encores fermes en la religion, estimants, peult estre, que ce n'estoit point oracle, mais plustost quelque aduertissement de Prince, en garderent pour le lendemain. Cela premieremẽt se pourrit, & remplit de mauuaise odeur tout l'entour du camp: puis estant plus corrompu, engendra des vers. Ce que voiant Moyse, se courrouça fort asprement contre les incredules. Comment aussi ne se fust-il courroucé, veu qu'eux, qui auoient veu tant de choses grandes aduenir contre le cours de nature, & impossibles selon le sens humain, non seulement doutoient de la prouidence diuine, mais aussi n'en croioiẽt rien? Au reste, le pere tout puissant approuua l'oracle du prophete par deux treseuidents argumens, l'vn desquels fut apperceu tout incontinent par la pourriture, puanteur, & changement en vers de ce qui auoit esté serré: & l'autre peu apres, parce que le surplus de ce qui auoit esté cuilli par le peuple se fondoit aux raions du Soleil & estoit consumé. Par ce moien Moïse touché de l'esprit de Dieu publia vn autre oracle, qui concernoit le septiesme iour sacré de la sepmaine, par ce que les hommes ne sçauoiẽt pas le priuilege qu'auoit eu cette iournée là en la nature, tant apres la creation du monde, qu'auparauant: d'autant peut-estre, que les derniers venuz n'auoient peu pour les ruines & desolations continuelles aduenues par l'eau

Second oracle ou prophetie de Moyse touchant la Manne.

Cecy pareillement est discouru au premier liure.

& le feu, recuillir de leurs ancestres la memoire de la suitte & ordre des temps. Ce qu'estant obscurci, il mit en euidence par son oracle, verifié par le tesmoignage d'vn signe tresmanifeste, le signe fut tel. La Manne, qui tomboit du ciel pour les nourrir, ne venoit pas en si grande abondance aux premiers iours, cõme la veille: car lors elle doubloit: dauantage ce qui restoit aux autres iours, se fondoit, & se tournoit en vne liqueur totalement inutile, qui estoit consumée: mais en ce jour là il demeuroit en son entier sans estre aucunement chãgé & gasté: à raison dequoi Moyse fut fort estonné: toute-fois il prophetiza non tant par coniectures, que par l'esprit de Dieu, que cela appartenoit à l'hõneur du septiesme jour de la sepmaine, qu'on appelle Sabbath. I'obmets aussi à dire, que telles coniectures ont quelque accointance auec la prophetie: d'autãt que l'entendement ne pourroit pas si bien deuiner & frapper droit au but, s'il n'estoit conduit à la verité par l'esprit de Dieu. Ce miracle encores fut plus euident, en ce qu'outre que la Manne estoit redoublée & demeuroit saine & entiere contre sa coustume, ces deux biens aussi aduenoient le sixiesme jour de la sepmaine, veille du Sabbath, depuis qu'elle commença à descendre de l'air. Parquoi si quelqu'vn considere bien ceci, il trouuera que le mesme ordre a esté suiui en la fourniture de la Manne celeste, qu'en la creation du mõde. Car comme Dieu commença à créer le monde au premier des six jours, aussi à tel jour fit plouuoir la Manne du ciel en vne mesme sorte & maniere. Par ce que comme il fit le monde de rien, aussi fit-il venir grande abondance de viures aux deserts, changeant d'elemens, & les contraignant de soubuenir à la necessité humaine: fournissant l'air sans aucun trauail de l'homme, nourritures en plein desert à ceux qui n'en pouuoient faire venir & accoutrer. Alors le Prophete prononça le troisiesme oracle, qui estoit fort merueilleux: que l'air ne bailleroit la nourriture accoutumée au septiesme jour, & qu'il ne tomberoit aucune Manne d'enhaut. Ce qui auint par effect: par ce que le jour d'apres qu'il les eut auerti de ce par l'inspiration diuine, aucuns, qui auoient l'esprit leger, & ne croioient point fermement à ses parolles, coururent à la cuillette de la Manne: mais se voiants frustrez de leurs esperances, & retournãts vuides, maudissoient & blasmoient leur incredulité, publians par tout, que le Prophete estoit veritable, diuin, & seul sauoit les choses à venir. Voila ce qu'il a Prophetisé estant inspiré de Dieu, touchant les viures qui furent enuoiez du ciel. Il se trouue d'autres choses necessaires qu'il a prononcées depuis: mais elles approchent plus prés d'aduertissemens que de Propheties: du nombre desquels est la responce qu'il fit lors du grand desordre, que le peuple foruoia de sa religion, dont ci deuant ai parlé: à sçauoir quand il forgea, suiuant la vanité & folie d'Egypte, le taureau d'or, dressa les dances & autels, & mit en auant des nouueaux sacrifices, aiant oublié le vrai Dieu, & mettant bas la noblesse de ses premiers parens, laquelle auoit esté augmentée par vne grande deuotion & sainteté. Pour raison dequoi le Prophete fut grandement indigné, premierement de ce que tout le peuple deuint si soudainement aueuglé, lequel peu auparauant estoit sage & voioit le plus clair du monde: secondemẽt, de ce qu'vne fable d'Egypte controuuée & pleine de mẽterie auoit puissance d'esteindre vne si grande lumiere de verité, laquelle ne pouuoit estre obscurcie ni par l'eclipse du Soleil,

Le septiesme iour honoré & sãctifié.

Troisiesme oracle de Moyse touchant le septiesme iour.

du Soleil, ni par l'eclypse de toute la compagnie des astres: d'autant qu'elle est enueloppée & esclaircie de sa lueur intellectuelle, qui est depourueuë de corps, & d'y vouloir comparer la lueur sensible, ce seroit autant comme si on vouloit faire comparaison de la nuit au jour. Moyse donques ne pouuāt plus demeurer en sa façon accoutumée, changea de visage & de pensée: tellement qu'estant espris de l'esprit de Dieu, vint à dire: *Quiconque* n'a point consenti à cet-abus, quicunque n'a point dedié sa ferme foi à choses vaines, & de nul effect, celui-là viēne à moi. Aiant dit ceci, il y eut vne lignée qui accourut à lui, non tant de vistesse de corps, que de promptitude de courage, laquelle ja auparauant auoit esté fort animée contre ceux qui ne recōnoissoient plus Dieu, & estoient adonnez à tresmeschans actes, iusques à les vouloir saccager: tellement qu'elle ne faisoit qu'attendre vn capitaine, qui luy commandast & monstrast quand & comment il failloit punir ce forfait. Moyse la voiant lors prōpte & deliberée plus que jamais, raui de la diuinité, *Prenez*, dit-il, touts vos espées, & courant droit au camp tuez non seulement ceux qui ne vous sont riē, mais aussi vos proches & alliez, les enuironnants de touts costez: en ce faisant, pensez que l'acte est tressaint, d'autant qu'il se fait pour la defence de la verité & de l'honneur de Dieu, combattre pour lequel viuement est vne peine fort legere. Suiuant cet-enhortement, ceux là deffirent au premier cri & assaut trois mille personnes, qui auoient esté les principaux auteurs de la meschanceté, par ce moien non seulement furent trouuez innocents de la faute commise contre Dieu, en laquelle ils n'auoient point participé auec les autres, mais aussi furent enrollez au nombre des plus nobles & vaillants hommes, qui furent jamais, & reputez dignes de la dignité de Sacrificateur. Car il failloit bien que ceux qui auoient vifuement & hardiment combattu pour l'honneur de Dieu, fussent ministres de la religion. I'ai enuie de racōter vn autre oracle plus merueilleux que les autres, dont ci deuant ai parlé, quand ie faisois le discours de l'estat du grand Sacrificateur, lequel aussi estant inspiré de Dieu, il prononça, & fut incontinent accompli, qu'il l'eut prophetisé. Il y a deux sortes d'estats publiques au tēple: le plus excellent est celui des Sacrificateurs, & le moindre celui des Marguilliers ou Secretains: alors n'y auoit que trois Sacrificateurs, mais se trouuoit vne infinité de Marguilliers, lesquels estants enflez d'orgueil pour le grand nombre, mesprisoient les Sacrificateurs, qui estoient peu, & en cela ourdoient & commettoient deux pechez contre la loi: dont l'vn estoit, de vouloir disposer ses superieurs de leur estat: & l'autre, de se vouloir esleuer par dessus eux, estans les inferieurs, ne plus ne moins que quand les suiets se reuoltent contre leurs Seigneurs, & troublent l'estat publique. Eux donques s'amassans en trouppe, crioient contre le prophete, lui mettant sus, qu'en faueur de la parenté & du sang, il auoit donné la dignité de Sacrificateur à son frere & aux enfans d'icelui, aiant fait à croire que Dieu les auoit esleu en cet-estat, comme nous auons par ci deuant recité. A raison dequoi il se courrouça fort, combien qu'il fust le plus doux & le plus paisible du monde: tellement que ne pouuant supporter leur mauuaise affection & malice, il supplia Dieu qu'il desdaignast & refusast leurs sacrifices, non craignant que Dieu, qui est tresiuste iuge, eust agreable le sacrifice des meschants, mais par ce que le courage d'vn

Ordonnance de Moyse contre les idolatres.

Bon courage de ceux de la lignée de Leui.

Moyse leur donne hardiesse pour massacrer les idolatres.

Ceci est amplemēt narré ci dessus

Celui qui aime Dieu ne se peult tenir de parler cõtre les meschans.

Prophetie de Moyse touchant ceux qui estoient rebelles aux sacrificateurs.

La terre s'ouurant engloutit les incredules & rebelles.

Deux cens cinquante hõmes foudroiez.

La terre & le ciel destinez pour la punition des meschans.

L'heureux departemẽt de Moyse de cette vie mortelle à l'immortelle.

qui craint & aime Dieu,ne se peult tenir de parler contre les meschans,ains de tout son pouuoir s'efforce de rompre leurs entre-prises. Lui donques bouillant encores de cholere fut rempli de l'esprit diuin,& prophetisa en cette sorte: C'est vn grief mal que l'incredulité:mais elle porte seulemẽt dommage aux incredules,lesquels la parole ne chastie & enseigne pas tant que les effects: ils apprendront par le tourment qu'ils souffriront, que ie ne suis point porteur de mensonge, puis qu'ils n'ont point voulu croire ce qu'ils sçauent bien. La mort vuidera ce different. S'ils meurent de mort naturelle, i'ai controué cet-oracle:mais s'ils meurent d'vne mort nouuelle & etrange, ce verifiera par là,que ie suis veritable & non menteur. Ie voi la terre s'ouurir bien auant, & engloutir vn grand nombre de familles auec leurs loges. Ie voi les hommes tous en vie descendre aux abysmes. Il n'eut pas si tost acheué ce propos, que la terre s'esbranlant & secoüant auec vn horrible tremblement s'entr'ouurit principalement à l'endroit des tentes & tabernacles des meschans, qu'elle engloutit & couurit tout à l'instant. Cela fait, soudainement se reprit & reserra au mesme endroit,auquel elle s'estoit ouuerte. Peu apres la foudre tombant tout à coup du ciel, foudroia & mit à neant deux cents cinquante hommes,qui estoient les principaux de la sedition, ne laissant pas vne partie de leur corps qui peult estre enterrée. Ainsi par ce changement de peines enuoiées les vnes apres les autres,& la grandeur d'icelles,la pieté & bonne conscience du Prophete fut remarquée, & par tout bien renommée, tesmoignant Dieu,& approuuant les oracles qu'il rendoit. Où il faut bien noter,que la Terre & le Ciel,qui sont les deux premieres parties de l'vniuers,ont esté destinées pour chastier & punir les meschans,ennemis de Dieu & de la religion. Car d'autant qu'ils auoient allongé & esleué leur meschanceté, enracinée en la terre si hault qu'elle touchoit iusques au ciel, il failloit bien que les deux elemens se vengeassent d'eux:la terre s'ouurant,& se fendãt,pour engloutir ceux, qui la chargeoient en vain, & le ciel eslançant grande quantité de feu pour les brusler & destruire. Or vne mesme fin aduint à ceux qui furent engloutiz de la terre,& aux autres qui furent bruslez de la foudre: parce que tous les deux ne comparurent plus estans les vns couuerts de la terre,qui s'estoit re-vnie & aplanie comme auparauant & les autres totalement foudroiez & cõsumez du feu.En fin,sur le poinct qu'il s'apprestoit de partir de cette vie mortelle pour aller à la vie immortelle & au ciel,comme en vn nouueau païs, appellé du pere & createur du mõde,lequel le vouloit reduire de la double nature du corps & de l'ame en vne simple,alors n'estant plus qu'vn esprit,reluisant ainsi que le Soleil, inspiré de Dieu,ne prophetisa plus en general & commun, ains particulierement à chacune lignée, predisant les choses qui lui deuoient aduenir, dont aucunes sont ja aduenues, les autres nous les attendons auec ferme foi, qu'elles seront doresnauant accomplies, comme celles du passé: aussi estoit-il bien raisonnable,que ceux,qui estoient differens de lignées, principalement à cause des meres,& auoient vne autre maniere de faire,& de viure,conneussent par prophetie ce,qui leur deuoit aduenir.Ces choses certes sõt merueilleuses: mais encores plus merueilleuse fut la fin de ses saints liures,& œuures, qui est, comme la teste en l'animal, le sommaire & le chef de tout le droit. Car alors qu'ils

qu'il voulut partir de ce monde, & estoit à la barriere tout prest pour paracheuer son cours & voler au ciel, estant encores plein de vie fut espris de l'esprit diuin, tellement qu'il prophetisa certaines choses de soi-mesmes, comme s'il eust esté desia mort: Qu'il estoit allé de vie à trespas: qu'il auoit esté enseueli sans que personne y eust esté present, enseueli, di-ie, non des mains des hommes mortels, mais des puissances immortelles. Aussi ne fut-il point enterré au sepulchre de ses ancestres, mais il fut honoré d'vn excellent monument, lequel personne n'a oncques veu ni conneu. Apres qu'il fut mort, tout le peuple le pleura, vn mois entier, demontrant par les larmes qu'il jettoit, le grand dueil qu'il portoit en son cueur, tant estoit aimé de touts en general, & d'vn chacun en particulier: parce que sa pouruoiance & amitié enuers touts estoit si grande, qu'il n'est possible de dire plus. Telle fut la vie & la fin de Moyse Roi, Legislateur, grand Sacrificateur, & Prophete, comme il est contenu en la sainte escriture.

Moyse prophetise auant son trespas.

Regret & dueil pour le decez de Moyse.

FIN DES LIVRES DE LA VIE DE MOYSE.



DE LA CHARITE ET amour de son prochain.

IL NOVS fault, suiuant l'ordre, voir & parler de la sœur germaine & gemelle de la pieté & amour de Dieu, qui est CHARITE: dont selon mon aduis, le pere des loix Moyse a esté amoureux, si iamais homme le fut: Car il sçauoit bien qu'elle menoit, comme vn grand chemin passant, la personne tout droit à l'amour & honneur de Dieu. Lui donques a incité & prouoqué touts ceux qui estoient soubs sa charge, à la communion & societé humaine, peignant, comme en vn tableau, sa propre vie, pour estre vne image originale à seruir de bon exemple. Or les actes, qu'il a fait depuis son premier âge iusques à sa vieillesse, pour le

La charité mene droit à l'amour de Dieu.

ſoin & garde d'vn chacun en particulier, & generalement de touts les hommes, ont eſté par ci deuant declarez en deux liures que i'ai eſcrit de ſa vie: ſi eſt-ce qu'il nous fault encores remettre en memoire vn ou deux des plus beaux qu'il fit en ſa mort: d'autant que par là on peult connoiſtre la continuelle preud'hommie & ſainteté naifue, laquelle Dieu de ſon pinceau auoit grauée en la ſainte ame d'icelui. Comme donques le terme de ſa mort approchoit, & deuoit paſſer de cette vie mortelle, en l'autre, aiant ja par les oracles & parolles diuines treſcertaines entendu qu'il falloit deſloger, il n'enſuiuit pas les Rois ou hommes priuez, qui n'ont autre ſoin & deſir que de laiſſer leurs enfans heritiers & ſucceſſeurs des biens qu'ils ont: au contraire, combien qu'il fuſt pere de deux enfans, il ne delaiſſa toute-fois le Roiaume à aucun d'eux, eſtant vaincu de l'amour qu'il portoit à ceux de ſa parenté, & de la bonne affection qu'il auoit enuers ſes amis. Voire mais pourroit dire quelqu'vn, ſ'il auoit ſoupſon & crainte que ſes enfants ne fuſſent ſuffiſants & capables, pour le moins il n'auoit pas faute de neueux honneſtes & bons, qui auoient ja eſté pourueux, pour recompenſe de leur vertu, de la plus haute dignité qui fut, à ſçauoir de l'eſtat de Sacrificateur. Peult-eſtre, pour reſpondre à ce, qu'il ne trouua pas bon de les retirer du ſeruice diuin, ou bien (qui eſtoit vraiſemblable) il penſa en lui-meſme, qu'il eſtoit impoſſible que les meſmes perſonnes adminiſtraſſent touts les deux eſtats enſemble, celui du Sacrificateur, & celui du Roi: l'vn deſquels annonce & preſche le ſeruice & honneur qu'on doit à Dieu, & l'autre le ſoin & la garde qu'on doit auoir des hommes: peut-eſtre auſſi qu'il ne ſe reputoit pas digne d'eſtre juge d'vn ſi grand affaire: car de choiſir vn perſonnage bien nai au gouuernement, c'eſt à faire à Dieu, auquel il eſt facile de connoitre le fond du cueur des hommes. Qu'il ſoit ainſi, il apparoiſtra par ce, que nous declarerons maintenant. Il y auoit vn certain perſonnage, qui lui eſtoit ami & familier quaſi dés ſon premier âge, nommé Ieſus: l'amitié duquel n'auoit point eſté conciliée & engendrée par aucune choſe accoutumée en l'endroit des autres, mais d'vn amour celeſte, parfait, & entier, dont procede toute vertu. Celui-là demeuroit en vne maiſon auec lui: mangeoit en la meſme table, ſinon quand il failloit qu'il fuſt ſeul, qui eſtoit, quand il parloit & communiquoit auecque Dieu, pour entendre ſa volonté: il lui ſeruoit auſſi aux autres charges & ſeruices, qui concernoient le gouuernement & la police du peuple, faiſant, comme lieutenant, pluſieurs choſes à ſa fantaſie. Or combien qu'il euſt eprouué & experimenté dés long temps ſa preud'hommie, tant en parolles, qu'en faits, & la bonne volonté & affection qu'il portoit à ſa nation: ce qui eſtoit le plus neceſſaire: Toutes-fois il penſa qu'il ne lui failloit pas laiſſer le gouuernement du peuple, ſans auoir ſur ce pris l'aduis de Dieu, ne ſe fiant point à ſon bon jugement, de peur qu'il ne fuſt abuſé & deceu de ſon opinion: au moien dequoi ne ſe voulant croire, vint à inuoquer & ſupplier Dieu (lequel ſeul voit l'ame inuiſible, & contéple entieremét tout

Moyſe n'a eſté curieux de laiſſer de grands biens à ſes ſucceſſeurs.

Ieſus grãd ami & familier de Moyſe hõme vertueux.

tout le dedans de la pensée) à fin que le plus suffisant & capable en toutes les lignées, fust esleu gouuerneur, & comme pere eust le soin & sollicitude de ses suiets. Leuant donques (par maniere de parler) ses vierges & chastes mains au ciel: Que le Seigneur Dieu des esprits & de toute la chair (dit-il) regarde de toutes parts, & auise d'vn homme pour son peuple, lequel prenant le soin, & la charge d'icelui, comme vn bon berger, le gouuerne sans faire aucune faute: à fin que le peuple ne soit affoibli ni gasté, comme le trouppeau, qui est espars çà & là, n'aiant point de maitre. Qui est celui, qui escoutant cette priere, ne s'esmerueille, & die: Que dis-tu Moyse? n'as tu pas des enfans legitimes? n'as tu pas des neueux? Regarde donques à delaisser ta principauté premierement à tes fils (car ils sont tes heritiers selon nature.) Ou bien si tu ne les approuues pas dignes de cette charge, laisse la à tes neueux. Que si tu n'estimes ni les vns, ni les autres suffisans & capables, & as plus d'esgard à ton peuple, qu'à ceux qui sont de ton sang, & proches, tu as vn ami fort homme de bien & irreprehensible, lequel t'a donné, à toi, di-ie, qui es tressage, vne preuue entiere & parfaite de sa vertu. Puis donques que tu choisis non ceux de ton sang, mais les vertueux & honnestes personnages, pourquoi n'eslis tu celui, qui est si suffisant & capable? A cela pouuoit il respondre: Qu'il faut bien esprouuer les choses, principalement quand il est question de conduire vn grand peuple, lequel peut estre addressé à son mal-heur, comme à son bon-heur: qu'il n'y a rien de plus grande importance, que la Roiauté, souz la charge de laquelle sont toutes les affaires des villes, tant en temps de paix, que de guerre: Car tout ainsi que pour faire vne prospere & heureuse nauigation on a besoin d'vn bon marinier & pilote de nauire, qui soit de bon esprit, & de bon sçauoir: aussi pour bien gouuerner les suiets, on a affaire d'vn bon Prince: au reste de faire iugement de la sagesse, laquelle non seulement est plus ancienne que ma naissance, mais aussi a esté auparauant que tout le monde fust creé, il n'est loisible ni possible à autre qu'à Dieu, & à ceux qui l'aiment sans feinte: outre ce, i'ai appris par moi-mesme, que ie ne doi point approuuer pour Roi & Prince aucun de ceux, qui semblent estre suffisants & capables: par ce que ie n'ai pas pris de mon vouloir la charge de la Republique, ni ai esté esleu d'homme quiconque: ains, combien que Dieu declarast & me commandast tout notoirement de sa propre bouche de l'accepter, ie tachoi à m'en retirer, le priant tresaffectueusement de m'excuser pour l'importance de l'affaire, iusques à ce qu'apres plusieurs commandements à moi faits, craignant qu'il m'aduint mal, ie lui obei. Ne seroit ce pas donques chose fort etrange, si ie ne suiuois les mesmes traces, & que ie, qui, auparauant que d'entrer en mon gouuernement, ai vsé de l'aduis & conseil de Dieu, m'ingerasse maintenant tout au contraire, d'eslire seul vn successeur, sans que les autres, qui ne sont point sots & lourdaux, y touchassent, & donnassent sur ce leur opinion comme moi? Qui est plus, il est ici question d'vne principauté sur vn pauure peuple qui n'est pas simple & petit, mais le plus peuplé qui soit en tout le monde, & qui fait grande profession de l'honneur & seruice

Moyse requiert à Dieu de pouruoir à son peuple d'vn successeur suffisant.

Response à l'obiection.

Il n'y a rie de plus importăt que la roiauté.

qui est deu au vrai Dieu, pere & createur de toutes choses: car ce que ceux, qui hantent & frequentent auec l'honnorable & excellente Philosophie, apprennent, les Iuifs le puisent des lois & coutumes de leur païs: c'est à sçauoir la connoissance du treshault & tresancien createur du monde, aians reietté l'honneur des Dieux qui ont esté engendrez: d'autant qu'il n'y en a pas vn de touts ceux, qui ont esté engendrez, qui soit vrai Dieu, & ne sont touts Dieux, que par opinion, estans priuez de ce qui leur est le plus necessaire, à sçauoir de l'eternité. Voila le premier œuure, qui sert d'argument tresnotoire de l'amour & fidelité qu'il portoit à toute sa nation & patrie. Il en montra vn autre, qui n'est pas moindre que celui-là. Apres que son tresbon disciple & imitateur de ses loüables coutumes, Iesus, eut esté approuué Prince par le iugement de Dieu, Moyse ne se fascha pas, comme aucuns, de ce que ses enfans & son frere n'auoient esté esleuz: au contraire estant rempli d'vne ioie indicible, à cause que le peuple deuoit auoir vn si bon gouuerneur, & bien entendu aux affaires (car il sçauoit bien que, puisque ce personnage estoit agreable à Dieu, il falloit qu'il fust singulierement & par dessus touts les autres, vertueux & bon) le print par la main droicte, le mena, & presenta au peuple, qui estoit assemblé, tellement que ne se souciant aucunement de sa mort, ains adioustant à ses vieilles resiouissances d'autres nouuelles, tout allegre & joieux commença d'vn grand courage à dire ces mots. Le temps est venu que ie parte de cette vie corporelle: voici le successeur de ma charge & gouuernement, lequel a esté esleu de Dieu. Incontinent leur raconta la responce que Dieu lui auoit faite sur ce, & comment il auoit esté approuué de lui digne du gouuernement: à quoi ils creurent. Apres iettant sa veuë vers Iesus, l'enhorta qu'il se montrast vaillant & vertueux, & s'efforçast de tout son pouuoir à donner bon conseil: de maniere qu'en premier lieu il regardast de donner bon aduis, puis qu'il executast bien & droittement ce qui auroit esté arresté par viues & bonnes raisons. Ces paroles disoit-il, peut-estre, non par ce que son successeur eust besoin de remonstrance, mais par ce qu'il ne pouuoit celer & cacher la bonne affection, qu'il portoit aux vns, & aux autres, & generalement à tout le peuple, dont estant, par maniere de dire, piqué, il descouuroit & donnoit à connoistre ce, qu'il pensoit leur estre proffitable: ioint qu'il vouloit bien, suiuant la parolle de Dieu, consoler son successeur, & le rendre plus hardi & courageux à prendre la charge du peuple, en lui ostant la crainte du faix & pesanteur de la roiauté, à fin qu'il fust regle & loi à touts les gouuerneurs, qui viendroient apres lui, dressants & iettants leurs veües vers leur patron & exemple Moyse, & que pas vn d'eux n'eust en desdain & contre-cueur de donner bon conseil à ses successeurs: mais qu'vn chacun s'efforçast de garnir leurs esprits de bonnes raisons & remōstrāces: par ce que la remōstrance d'vn hōme de biē peut resueiller & releuer ceux qui ont le cueur failli, estās deuenuz foibles & lasches de fascherie, & les dresser & affermir par dessus les empeschemens & mal-aisances, que les saisons des temps & affaires emmenent, entās & greffans dedās eux vn courage genereux, & qui

Iesus approuué Prince par le iugemēt de Dieu.

Moyse rempli de ioie de l'approbation de Iesus.

Bons & proffitables auertissemens pour vn Prince.

Moyse plein de charité & bon zele.

& qui ne ſ'effroie de rien. Apres qu'il eut remonſtré ce qu'il failloit tant à ſes ſuiets, qu'à ſon ſucceſſeur, commença à chanter vn hymne à Dieu, & le louër, lui rendant les dernieres graces de ſa vie corporelle, pour les nouueaux & non accoutumez biens, qu'il auoit receu de lui depuis ſa naiſſance, iuſques à ſa veilleſſe, & aſſemblant, comme en vne Egliſe, les principales parties du monde, & principaux elemens, la Terre, & le Ciel, eſtant celle-là le repaire des hõmes mortels, & cettui-l à la maiſon des eſprits immortels, châtoit des hymnes de toute ſorte de muſique, que les hommes, & les Anges miniſtres des choſes ſacrées, eſcoutoient: les hommes, à fin que comme ſes amis & familiers, apprinſſent de lui pour l'aduenir à ſe diſpoſer à ſemblable action de grace, & comme lui, remerciaſſent Dieu: les Anges, à fin que, comme ſpectateurs, ils prinſſent garde, qu'il n'y euſt rien de diſcordant, & entendiſſent comme l'harmonie & muſique de l'ame imitoit & ſ'accordoit auec le ſon muſical des cieux & aſtres, lequel a eſté inſtitué par Dieu le createur. S'eſtant ainſi mis le Prophete à danſer, & eſtant deuenu quaſi ja compagnon des danſes celeſtes, entre-meſla parmi ſes hymnes les charitables & naïues affections du bõ cueur, qu'il portoit à ſa nation, reprenant & blaſmant les vieux pechez de ſes citoiẽs, & leur diſant, que ils ſe corrigeaſſent & chaſtiaſſent: pour l'auenir, il leur conſeilloit qu'ils euſſent bonne eſperance, & que ſans faute toutes choſes proſperes leur auiendroient. Apres qu'ils eut acheué ces danſes entrelaſſées de loüanges ſaintes, & œuures de charité & amitié qu'il auoit montré à ſa nation, il cõmença à deloger de cette vie mortelle, tellement qu'il ſentoit petit à petit la ſeparation des choſes, dont il auoit eſté aſſemblé & cõpoſé, ne faiſant le corps que decheoir, ſe retirant comme vne coquille, & deſnuant l'ame, laquelle ne faiſoit que ſouhaiter, ſelon ſon naturel, de partir d'ici bas. Auparauant toutefois qu'il partiſt, & enuoiaſt ſes gens au nouueau païs, qui leur auoit eſté promis & deſtiné de Dieu, il honora toutes les lignées de ſa nation, au nombre de douze, d'harmonieuſes & melodieuſes prieres, & leur donna ſa benediction, les appellant par les noms de leurs chefs de famille. Il faut croire que ces prieres proffiteront & rapporteront fruit, d'autant que celui qui a prié, eſtoit aimé de Dieu, & que Dieu aime le genre humain: ioint auſſi que ceux pour leſquels les requeſtes & demandes ſe faiſoient, eſtoient nobles, iſſus de noble race, & rangez au plus haut rang, à ſçauoir ſoubs le gouuernement & charge de ce grand capitaine createur & pere de toutes choſes. Les demandes eſtoient pour auoir iouiſſance & ſouffiſance des vrais biens, non ſeulement en cette mortelle vie, mais beaucoup plus quand l'ame ſeroit deliurée du lien de la chair. Car le ſeul Moyſe eſtimant, comme il eſt à preſumer, que la vraie & eſtroitte parenté, qui auoit eſté engendrée dés le commencement entre lui & tout ſon peuple par les choſes celeſtes, eſtoit plus naïue, que celle du ſang, le fit heritier de touts les biens dont Nature humaine eſt capable: tellement qu'il lui donna promptement tout ce qu'il auoit, priant au ſurplus Dieu de lui fournir ce, qu'il n'auoit point, ſachant bien que les fontaines de ſes graces ſont touſiours coulantes, & ne tariſſent iamais, non qu'elles ſoient ouuertes & communes à tout le monde, mais ſeulement à ceux, qui le ſupplient & honorent: les ſuppliants ſont les amis de vertu & honneſteté, auſquels il

Moyſe châte vn hymne de louãge à Dieu.

Beaux aduertiſſemẽs de Moyſe au peuple.

Decez de Moyſe.

Les fontaines de la grace de Dieu ne tariſſent iamais.

est permis, quand ils ont soif, de puiser des tressacrées fontaines de Sapience. Voila les arguments & exemples de la charité du Legislateur, qu'il a montrées en l'endroit de son peuple, vsant d'vne integrité & pureté de bonne nature, lesquels ont esté declarez selon qu'il est narré aux saincts liures. Il fault que nous disions maintenant ce, qu'il a enchargé à ceux, qui viendroient apres lui: & si nous ne pouuons declarer le tout (d'autant qu'il n'est pas aisé) pour le moins nous exposerons les poincts principaux, qui approchent le plus prés de sa volonté, lesquels il entend & veut estre gardez: car il n'a pas seulement assis & posé gracieuseté aux compagnies, & conuersations des hommes, mais, vsant de liberalité, il l'estend aussi iusques aux natures des bestes irraisonnables, & toutes sortes d'arbres fruitiers. Ie declarerai particulierement ce qu'il a ordonné pour vn chacun, prenant mon commencement des hommes. Il defend donques de prester à vsure à son frere, appellant frere non seulement celui, qui est nai & issu de mesme pere & de mesme mere, ains aussi celui qui est d'vne mesme nation, d'vne mesme ville, ou d'vne mesme lignée: n'estimant point estre raisonnable de recuillir vsures de l'argent, comme le fruit & portée des bestes. Mais pour-tant s'il nous defend cela, ce n'est pas à dire que nous nous deuions retirer & reculer de bien faire, & que deuenions plus paresseux à eslargir & faire plaisir du notre: au contraire, il nous faut auec mains & volontez ouuertes donner sans esperer recompense, principalement à ceux, qui en ont disette, pensans en nous-mesmes que celui, qui aura receu le bien-fait, nous en saura bon gré, & reconnoistra le plaisir en vn meilleur temps, que n'estoit celui, auquel il estoit en necessité. Ce qui vaudra & seruira autant, que le profit de l'vsure. Que si on ne veut donner, pour le moins qu'on preste promptement, & de bon courage, sans en receuoir rien apres, sinon la principale somme: car par ce moien, ni les pauures viẽdront en plus grande necessité, n'estans contraints de rendre plus qu'ils n'ont receu: ni ceux qui ont presté serõt endommagez, & ne perdront rien de ce qu'ils doiuent estimer le plus cher, de leur bonté, de leur magnanimité, de leur reputation & hõneur: lesquelles parties valent mieux que toutes les richesses du monde. Vn grand Roi donques sera le plus pauure du monde à comparaison d'vne seule vertu: d'autant que la richesse d'icelui, comme vne chose morte, est enterrée & enfouië dedans le fond & creux de la terre, mais la richesse d'vn homme de bien, est dedans la principale partie de l'ame, & est logée au ciel, qui est la plus excellente partie du monde. Dieu aussi, createur de toutes choses, est estimé pour sa bonté & vertu. Faut-il donques faire compte de la pauureté riche d'vn tas d'vsuriers, qui font proffit d'vn obole ou tournois, lesquels sont en credit & reputation comme Rois riches, combien qu'ils n'aient iamais veu, ni mesme songé en dormant à la claire richesse? Aucuns d'entre eux vsent d'vne si grande meschanceté, que n'aiants point d'argent ils prestent à vsure des viures, & en retirent de ceux à qui il les ont prestées, plus qu'ils n'en ont baillé. Comment ces gens-là se hasteroient-ils de donner l'aumosne aux pauures, qui leur demandent, veu que ce sont eux qui accueillent la famine lors qu'il y a abondance de viures, & que l'année a esté de grand rapport? Par ce moien ils tirent proffit & reuenu de la pauureté du miserable ventre des hommes,

Ordonnances de Moyse.

Defense de prester à vsure.

Il faut vser de liberalité enuers les indigens.

Il ne faut estimer la pauureté riche des vsuriers.

Meschant acte d'vsuriers.

hommes, peſans preſque le bled au trebuchet, & ſe donnans bien garde de le faire peſer plus qu'il ne fault. Il enioint donques expreſſement à ceux qui veulent eſtre participans de ſa ſainte Republique, de fuir telles ſortes de gains & reuenuz, d'autant que ces traffiques là appartiennent à vn eſprit ſerf & eſclaue, n'aiant grain d'honneſteté, & changé en cruauté & nature de beſtes ſauuages. Il a fait encores vne autre ordonnance tendant à l'amour du prochain, qui eſt, de paier le ſalaire au pauure le iour meſme qu'il a trauaillé: ce qui a eſté ainſi ordonné, non ſeulement par ce qu'il eſtoit iuſte & raiſonnable, que celui qui auoit acheué ſon ſeruice, pour lequel il auoit eſté pris ſoudainement, receut le loier de ſon labeur: mais auſſi par ce que (comme on dit) le manouurier iournalier, & le porte-fais, qui va à iournées ſouffrent beaucoup de mal en tout le corps, ne plus ne moins que la beſte de ſeruice, qui eſt deſſouz le ioug, & met ſon eſperance en ſon loier, lequel ſ'il reçoit incontinent, eſt fort aiſe, & ſe reſiouiſſant en beſogne de meilleur courage: comme au contraire, ſ'il ne le reçoit, outre qu'il ſ'ennuie grandement, il perd auſſi courage, tellement qu'eſtant deſnué de forces, à raiſon de la faſcherie & ennui, qu'il prend, il lui eſt impoſſible de ſupporter les œuures & trauaux accouſtumez. Il fait encores vn' autre defence: Que l'vſurier, dit il, n'entre point dans la maiſon de ſon debteur, ni prenne par force l'argent, ou gage pour ſa debte, mais, ſe preſentant dehors, attende ſur le ſueil de la porte qu'on lui baille volontairement: par meſme moien il cõmande aux debteurs de ne reculer à bailler gage, ou paier: parce qu'il ne fault pas que le creancier abuſe de ſa puiſſance & richeſſe, la tournant en vne arrogance & inſolence, & outrageant ceux, qui lui doiuent quelque choſe: auſſi c'eſt bien raiſon que les debteurs baillent gage pour la valeur, & qu'il leur ſouuienne de rendre ce qui eſt à autrui. Dauantage, qui eſt celui, qui n'eſt bien aiſe du commãdement ſur le fait des moiſſonneurs? Il defend donques qu'on ne recuille & emporte au temps de la moiſſon le grain qui tombe des gerbes, ni qu'on ſaie tout le bled, qui eſt debout pendant par les racines, afin qu'vne partie des terres demeurent en leur entier ſans eſtre ſaiées, preparant & diſpoſant les riches à eſtre magnifiques & communicatifs par le delaiſſement de quelque peu de leurs propres biens, ne voulant qu'ils engloutiſſent & raclent tout, ni emportent ou facent amener par charroi ou cheuaux tout ce, qui eſt ſur leurs terres, en leur maiſon, pour en faire treſor: mais qu'ils en laiſſent quelque peu aux pauures, pour leur donner meilleur courage: car d'autant que les pauures n'ont point des poſſeſſiõs & biens à eux appartenans, il leur permet d'entrer dedans celles de leurs con-citoiens, & de ſaier & glaner ce qui a eſté delaiſſé, comme ſi c'eſtoit leur propre, ſemblablement il defend aux Seigneurs & proprietaires des vignes, qui font vendanges, & cuillent les raiſins au temps d'Autonne, lors que les fruits ſont meurs, de en ramaſſer les grains de raiſins, qui tombent en terre, ni de grapper les vignes. La meſme defence il fait à ceux, qui recuillent les oliues: tellement qu'il reſſemble au bon pere de famille, lequel voiant que ſes enfans, qu'il aime fort, ne ſont pas tant heureux les vns que les autres, mais qu'aucuns d'eux viuent en abondance de biens, & que les autres ſont reduits en vne grande pauureté, prenant pitié & compaſſion de ceux-ci, les appelle aux biens de leurs freres, afin qu'ils

Ordonnãce de paier le ſalaire au pauure le iour meſme qu'il a trauaillé.

Autre ordonnance touchant les vſuriers.

Il fault que le creãcier & le debteur vſent de bõne foi l'vn enuers l'autre.

Ordonnãce ſur le fait des moiſſõneurs.

Moyſe cõparé à vn bon pere de famille.

ſoient participans des biens d'autrui,comme de leurs propres,& en vſent non auec vne impudence & licence,mais pour le ſoulagement de l'indigence,& de tout ce,que la neceſſité requiert,& par ce moien ils ſoient participans non ſeulement des fruits,ains auſſi,comme il ſemble,des poſſeſſions.Il y a neant-moins des perſonnes, qui ont le cueur ſi ord & ſale,& ſont tellement fondus en auarice, qu'ils meurent ſecs & ethiques de conuoitiſe apres toute ſorte de gain,ne ſe ſoucians d'où il vienne,de ſorte qu'ils grappent & reuendangent vne autre-fois les vignes & oliuiers, remoiſſonnent & glanent la terre, qui auoit porté orge & bled,donnans par là à connoiſtre leur puſillanimité & laſcheté ſeruile, & auec ce offenſans Dieu,ne le reconnoiſſant au fait de l'agriculture,& labeur des terres: lui qui donne pluſieurs choſes, & fort neceſſaires pour le rapport des fruits,& la fertilité de la terre, comme le changement du temps, les pluies, la temperature de l'air, les nourritures des plantes,des graines & ſemences,qui leuent & germent dedans la terre, les continuës & grandes roſées, les vents doux & gracieux, qui donnent vie & vigueur aux plantes, l'entre-tenement des quatre ſaiſons de l'année en bon eſtat, n'apportant aucun dommage aux biens de la terre, n'eſtans iceux bruſlez par l'ardeur & vehemente chaleur du Soleil, ni refroidis & gelez par la froidure, ni amoindriz & empirez par les mauuaiſes ſaiſons du printemps & de l'autonne. Ceux-là, iaçoit qu'ils voient que la Nature rend tous ſes œuures ſi parfaits & accóplis, donnant & fourniſſant de ſes riches graces toutes choſes aux animaux,toute-fois ſont ils ſi hardiz qu'ils oſent bien ſ'attribuer les biens & plaiſirs d'icelle, &,cóme ſ'ils eſtoient auteurs de toutes ces choſes-là,ils n'en font participans perſonne, commettant inhumanité & cruauté auec impieté:& d'autant qu'ils n'ont pris de bon cueur peine à eſtre vertueux & honneſtes, Moyſe les corrige & chaſtie par les ſaintes loix,auſquelles l'homme de bien franchement & de ſon bon gré obeit, comme au contraire, le meſchant par force & mal-gré lui. Les meſmes loix commandent de premicier & tailler les decimes du bled,du vin,de l'huile, de beſtes de nourriture, & des laines pour ceux, qui font les ſacrifices: & outre emplir les paniers de pommes, de noix, & de touts autres fruits des champs, tant de ceux,qui ont la pelure tendre,que des autres qui ont l'eſcorce dure ſelon la proportion & le rapport des terres, & leur apporter en chantant chanſons compoſées en la loüange de Dieu, leſquelles ſont eſcrittes aux ſaints liures. Au reſte, il ne fault pas conter, comme ſienne,la premiere portée des vaches,des brebis & cheures,mais la fault reputer premice,afin qu'eſtans prouoquez d'vn coſté à honorer Dieu, & de l'autre à ne faire point gain & proffit de toutes choſes,ni ſerrer tout dedans nos bources,nous ſoions parez des principales vertus de l'amour de Dieu, & de la charité de notre prochain. Outre ce, il y a vne autre loi,qui dit:Si tu vois la beſte de charge de quelqu'vn de tes parens & amis,ou, pour dire en vn mot, de quelque homme de ta connoiſſance foruoiée en vn lieu detourné & deſert,ramene là,& lui ren:ſi le maitre,auquel ell'appartient, eſt allé loin, garde la auec les tiennes, iuſques à ce qu'eſtant reuenu,il recouure ce, que tu auois en ta garde, & qu'il ne t'auoit point donné: lui rendant ce, que tu as trouué, pour entre-tenir la naturelle compagnie & amitié, qui eſt entre les hommes. Les ordonnances dauantage ſur le fait de la

Ceux offẽſent & ne reconnoiſſent Dieu qui meſpriſent les pauures.

Ordonnãce touchant les decimes pour les ſacrificateurs.

Ordonnãce touchant les premices.

Ordõnãce pour le fait des beſtes egarées.

ſeptieſme

septiesme année, durant lesquelles il fault laisser les terres du païs oisiues, & à l'abandon de tout le monde sans aucunement les labourer & cultiuer, afin que les pauures seurement & sans crainte cuillent aux heritages & terres des riches, le fruit, qui de lui mesmes vient par la grace de Dieu, ne sont elles pas bonnes & charitables? L'espace de six ans, dit la loi, que les proprietaires iouissent de leurs possessions, & de ce, qu'ils ont labouré: mais ceux qui n'ont point d'heritage & d'argēt, en iouissent seulement la septiesme année: car en cette année-là tout le labour de la terre cesse, & n'y cultiue & seme lon rien. Il ne seroit pas raisonnable aussi, que les vns trauaillassent, & les autres recuillissent le fruit: au moien de quoi il a trouué bon que lors les terres demeurassent, par maniere de dire, sans maistre, & qu'on ne les façonnast ni en touchast aucunemēt, à fin que les graces toutes entieres & parfaittes procedassent de Dieu seul, lesquelles se viennent offrir à ceux, qui en ont affaire. Que sera-ce donques des ordonnances de la cinquantiesme année? ne surmontent elles pas toute charité? oui certainement: dira celui, qui n'a pas gousté du bout des leures la doctrine des loix, mais a esté suffisamment & plaisamment repeu de ses doux & beaux enseignemens: ce qui a esté ordonné pour le fait de la septiesme année est gardé en cette-ci: & outre, il y adiouste d'autres cas plus grands, comme le recouurement de ses propres possessions, & la faculté de pouuoir rentrer dedans ses heritages, lesquels pour les temps mauuais & fascheux, qui viennent sans y auoir pēsé, on auoit quitté & delaissé aux autres. En ce faisant, il empesche qu'on ne se saisisse du bien d'autrui, bouche les chemins, qui menent à l'auarice, & retient & arreste cette traitresse concupiscence, qui est cause de tous les maux, qui sont au monde: auec cela, il ne troune pas raisonnable que les proprietaires soient priuez à iamais de leur propre heritage, & souffrent peine pour raison de leur pauureté, laquelle il ne fault pas punir, mais en auoir pitié. Il y a vne infinité d'autres ordonnances particulieres bonnes & charitables pour ceux, qui sont d'vne mesme nation: dont aiant fait suffisante mention aux premiers escrits, ie me contenterai de ce qui a esté par ci deuant dit, & que i'auois pris pour exemple fort bien à propos. Apres qu'il eut pourueu ceux de sa nation de bonnes ordonnances, il pensa qu'il estoit bien raisonnable d'honorer les etrangers de beaucoup de priuileges, lesquels aians laissé leurs parens, leur païs, leurs coutumes & statuts, leurs ceremonies & idoles, qu'ils adoroient comme Dieux, s'estoient retirez en vn autre bon païs, s'estans deffaits des fables controuuées, & reduits à la clarté de verité, assauoir à l'adoration d'vn seul & vrai Dieu. Il commanda donques à ceux de sa nation d'honorer ces etrangers, non seulement comme amis & parens, mais comme eux-mesmes: & que de tout leur pouuoir tant de l'esprit, que du corps, ils les accompagnassent & se meslassent de leurs affaires, tant en prosperité, qu'en aduersité, faisans si bien, qu'il semblast que tous eux ne fust qu'vn corps composé de plusieurs parties, estans ioints & vnis par vn ferme accord & amitié. Voila quand à l'esprit. Quant aux affaires du corps, il n'est besoin d'en parler, du manger, du boire, des vestemens & generalement de tout ce qui concerne le viure, & autres vsages & affaires necessaires, que ceux du païs ont accoustumé de fournir aux etrangers: d'autant que toute ces choses là suiuent egalement la

Ordonnāce sur le fait de la septiesme annee, que les terres doiuēt demeurer oisiues.

Ordonnāce touchāt la cinquātiesme annee.

Saint Paul l'appelle racine de tous maux

Priuileges donnez de Moyse aux etrangers.

Ordonāces pour les locatifs & louagers.

bonne affection de celui, qui cherit & aime l'estranger comme soi-mesme. Aduançant encore plus outre le train de charité, qui lui estoit naturel, il fit d'autres ordonnances pour les locatifs & louagers, voulant que ceux, qui viennent demeurer pour quelque temps en la maison d'autrui, rendent à leurs hostes, qui les reçoiuent en leurs maisons, l'honneur, qui leur appartient: assauoir à ceux, qui leur ont fait du bien, & ont vsé d'vne grande courtoisie & liberalité à les festoier, tout l'honneur dont on se peut auiser: mais s'ils n'ont fourni que de racueil & logis, vn moindre honneur: car de se retirer dedans vne ville, en laquelle on n'a point de connoissance & accointance, voire de marcher seulement sur l'aire & le paué d'autrui, c'est vn plaisir, qu'on reçoit (comme il lui semble) dequoi se doiuent contenter ceux, qui ne peuuent demeurer en leur ville, & en faire compte & estime. Il y a vn autre commandement, qui outrepasse les bornes de toute bonté, c'est de n'auoir souuenance des maux, qu'autre-fois leurs auoient fait leurs anciens hostes, au païs desquels ils estoient venuz demeurer: afin que s'ils ne montroient point d'acte de charité, pour le moins ils en eussent le bruit & le renom.

Moyse defend de porter haine à ceux desquels on a esté mal traitté.

Il dit donques tout haut & clair: Tu ne porteras haine & rancune à l'Egyptien. Combien donques que les Egyptiens n'eussent delaissé aucune sorte de mal en arriere, de laquelle ils n'eussent affligé & tourmenté la nation Hebraique, lui apprestans & bastissans tousiours nouueaux trauaux par dessus les vieux, au moien de leurs inuentions, qui ne tendoient qu'à vne cruauté: toute-fois d'autant que du commencement ils auoient receu ensemblemēt les Hebreux, ne leur aians point fermé leur ville, ni rendu leur region inaccessible à ceux, qui y estoient venus demeurer:

Moyse ordonne que les egyptiēs mesmes iouissent du priuilege d'hostes.

Qu'ils iouissent, dit-il, du priuilege d'hoste, & qu'on leur face vn bon racueil: que si aucuns d'eux se veulent ranger du costé des Iuifs, & estre de leur republicque, qu'on ne les renuoie point, comme ennemis capitaux, encores qu'ils soient enfans des ennemis, mais qu'on les reçoiue & accueille, à condition qu'à la troisiesme race & lignée on les appellera, & fera on venir à l'eglise, c'est à dire à l'assemblée & compagnie, pour leur faire entendre les paroles diuines, ausquelles les autres Iuifs doiuent estre instruits & enseignez. Voila ce qu'il ordonne pour le regard de ceux, qui reçoiuent en leurs maisons les estrangers & louagers.

Ordonnāce pour le regard des ennemis.

Il a fait d'autres ordonnances bonnes & pleines de douceur pour les ennemis. Combien, dit-il, que tes ennemis soient prés de tes portes, & se soiēt ia presentez tous armez aux murailles de la ville, il ne les fault pas toute-fois reputer ennemis, iusques à ce qu'aians esté semonds à la paix par les heraus ils aient refusé les articles: d'autant que s'ils se deportent de leur entreprise, ils gagneront le plus grand bien du monde, qui est ton amitié: aussi s'ils sont tant opiniastres, qu'ils n'y veulent point entendre, alors prenant auec toi à ton aide & secours la iustice, & te fortifiant d'elle, pourras marcher droit contre eux en bataille, auec esperance de victoire.

Ordonnāce sur le fait des ieunes filles ou femmes prises en guerre.

Il dit apres: si tu as choisi pour ton pillage & butin vne belle femme, de laquelle tu sois amoureux, ne saoule point ta passion & ton plaisir charnel en elle, comme en vne esclaue, mais, prenant doucement pitié de sa fortune & soudain changement, allege sa misere, en changeant & accommodant toute chose en mieux: tu la soulageras, en lui faisant tōdre sa perruque crasseuse, lui faisant rogner les ongles, lui faisant chāger la robe,

On tondoit la perruque aux esclaues.

la robe, qu'elle auoit lors de sa prise, la laissant aller par trente iours durans, & lui permettans faire le dueil & pleurer, sans aucune crainte, son pere, sa mere, & ses autres proches parents, desquels ell' a esté separée, estans morts, en souffrants des maux de seruage pires que la mort: cela fait, hante auec elle, comme auec ton epouse legitime: parce qu'il est raisonnable que celle là qui est preste d'entrer dedãs le lit de l'homme, non pour loier & salaire, comme la paillarde qui vend la fleur de sa beauté, mais pour vne certaine amour, qui se presente: ou pour auoir lignée, iouïsse des droits du loial mariage. Moyse par ce moien à bien reglé & rangé chaque chose. En premier lieu, il n'a point permis que la concupiscence, contre-uenant obstineement à la raison, courust toute debridee au trauers des vices, mais a retiré la vehemẽce & ardeur d'icelle, en laissant trente iours. En secõd lieu, il epreuue l'amour, sçauoir mon s'il est furieux & se saoule bien tost, ne demandant qu'à changer & tenant totalemẽt de la passion, ou bien s'il y a de la raison meslée parmi, la raison liera les pieds de la cõcupiscẽce, & ne permettra qu'on face rien, qui soit vilain & deshonneste, tellement qu'on attendra que le terme du mois soit echeu. En troisiesme lieu, il a pitié de celle, qui a esté menée captiue, si elle est encore vierge & pucelle, de ce qu'elle n'a point ses pere & mere pour la marier, & lui bailler la tant desirable compagnie de mari, laquelle lui est fort propre & conuenable: si ell'est vefue, de ce qu'estant priuée de son mari, & l'aiant perdu, il fault qu'elle face l'essai d'vn autre, lequel (qui est encores plus fascheux) lui donnera vne crainte de Seigneur, encores qu'il se face egal à elle: d'autant que le sujet craint tous-iours la puissance de son Seigneur, encores qu'il soit le plus doux du monde. Que s'il se trouue quelqu'vn, lequel apres auoir contenté son plaisir charnel, & estant assouui, ne vueille plus hanter auec la captiue & auoir sa compagnie, celui-là n'est pas tant puni, qu'il est admonesté & corrigé de paroles, afin qu'il amende ses mœurs: d'autant qu'il lui defend de la vendre, ni la retenir plus pour seruante, mais lui enjoient de lui donner liberté & franchise, & outre, la laisser aller seurement & sans crainte hors de sa maison: afin qu'il ne suruienne point d'autre femme, qui prenne noise à elle (comme coustumierement aduient à celles, qui entrent en jalousie) & qu'elle n'endure des choses fort rigoureuses, principalement si le maitre est attiré de nouuelles amours & ne tient compte des vieilles. Or continuant tous-iours de verser & espandre dedans les oreilles desireuses d'ouïr des enseignemens les vns sur les autres, il commande vne chose pleine de douceur: si les bestes de charge, dit-il, de ton ennemi pressées de la pesanteur de leurs fais, tombent deuant toi, ne passe point outre, mais soulage les, & les releue. Par là il montre de loin, qu'il ne se faut point resiouir des aduersitez soudaines d'autrui, sachãt biẽ que la resiouissance du mal d'autrui est vne fascheuse passion diuerse d'enuie, combien que toutes les deux soiẽt proches de l'ire, puissent marcher ensemble, & s'entre-suiuent pres-que l'vne l'autre: contraires elles sont en ce que l'enuie nous fait estre marriz du bien de notre prochain: mais l'autre passion est vne ioie du mal d'icelui: Que si tu vois, dit-il, foruoier la beste de quelqu'vn, qui te soit ennemi, laisse les flammeches de vengeance & rancune, & ramene lui: par ce moien tu ne lui feras pas tant de proffit qu'à toi-mesme, d'autant que celui-là a recouuert vne

La raison tient en bride tous mauuais desirs.

Belles considerations touchant les captiues.

Vn suiet craint tousiours son maitre fust il le plus doux du monde.

Belle ordõnance de Moyse pour le releuement des bestes tombées sous le faix.

Il ne se fault resiouir du mal d'autrui, ni auoir enuie sur sa prosperité.

beste irraisonnable, peult-estre de nulle valeur: mais toi t'es aquis loüange & reputation, laquelle est meilleure & plus honnorable que toutes les choses qui sont en ce monde: dont necessairement s'ensuiura, comme l'ombre du corps, la fin de l'inimitié: par ce que la personne, qui aura receu le plaisir, malgré lui se viendra reconcilier à toi, estant gagné & vaincu de la grace, que tu lui as faite: c'est signe aussi que celui, qui a fait ce plaisir & bel acte, a disposé sa volonté a la reconciliation & paix, voulant rentrer en amitié. Voila ce que le tressaint prophete par toutes ses loix sur toutes autres choses, veult bastir, cet assauoir concorde, compagnie, vn mesme vouloir & courage, conuenance & vnion de mœurs, qui est cause que les maisons, les villes, les nations & regions, & generalement tout le genre humain peut paruenir à la plus haute felicité qui soit. Tout ceci toute-fois n'est qu'vn souhait pour le present, qui n'a encores sorti effect: si est-ce, comme ie croi, que les œuures tres-vraies & euidentes s'ensuiuront, & que Dieu fera fructifier en nous les vertus, comme les fruits de l'année: cette intention auons nous eüe dés le commencement de notre âge, encores que n'aions experimenté le bon heur. Telles sont les ordonnances & autres semblables pour le regard de la liberté. Il en a establi aussi pour les seruiteurs, lesquelles s'accordent bien, comme il semble, auec les premieres: parce que toutes tendēt à vne douceur & charité, dont il a fait participants ceux-ci. Il ne veult donques que les personnes, qui pour la pauureté & indigence des choses necessaires, se sont soudain soubsmis aux seruices des autres, endurent rien indigne de franc & libre, mais veult qu'ils soient traittez comme personnes libres, aduertissant les maitres de regarder à l'instabilité de la fortune, sur laquelle on ne peut asseoir iugement, & de craindre son changement. Au reste il ne laisse pas en arriere les debteurs, qui pour les vsures iournalieres ont engagé leur liberté à leurs creanciers, ou ceux qui par contrainte & force de libres sont deuenuz serfs pour estre mal-heureux tout le temps de leur vie: mais leur donne en la septiesme année liberté, les affranchissant à iamais: Car il doit suffire aux creanciers, dit la loi, d'auoir tiré de leurs debteurs, qui ne les pouuoient paier, six ans de seruice. Que ces seruiteurs donques ne soient à iamais priuez des choses bonnes, mais qu'ils retournent à l'ancienne seureté & liberté, dont pour les temps fascheux & contraires ils estoient decheuz. Si le serf nai, craignant les menaces de son maitre, ou pour la faute d'autrui, laquelle il sait bien, lui toute-fois n'aiant en rien meffait, s'est detourné de sa colere, & retiré vers toi, pensant trouuer aide & secours, ne le mesprise point, dit-il, parce que il n'est pas licite de trahir les supplians: Or le seruiteur qui s'en est fui chez toi & à ton foier, est suppliant, lequel, selō l'equité & raison, doit iouir du droit de franchise, ne receuāt aucū mal, principalement s'il veult rētrer en grace, sans aucune ruze & dissimulatiō, auec son maitre: & si le maitre ne le veult receuoir (ce qui n'aduient pas si souuēt) pour le moins qu'il le vēde: par ce moien le premier maitre est chāgé, & est incertain comment se comportera l'autre, qui viendra en son lieu, s'il sera meilleur, ou pire: or le mal incertain est plus leger, que celui qui est tout arresté & notoire. Voila ce qu'il ordonne pour le regard des parents & estrangers, des amis & ennemis, des serfs & libres, & generalement de tous les hommes.

La bonne reputation meilleure que tous les biens du monde.

Ordōnāces touchant les seruiteurs.

Moyse veult que les debteurs s'estans mis au seruice des creanciers recouuren leur liberté en la septiesme année.

mes. Il eſtéd encore ſa bõté & douceur à l'endroit des natures irraiſonnables, leur permettant de puiſer de la meſme fontaine de douceur quelque choſe de bõ. Il cõmande dõques qu'on ſ'abſtiẽne des petits, qui ne font que naiſtre aux trouppeaux des beſtes domeſtiques, ſoiẽt de brebis, cheures, & vaches, defendant d'en prendre pour manger, ni pour ſacrifier: car il a eſtimé que c'eſtoit le fait d'vne ame cruelle, d'eſpier & guetter les fruits & portées, & les diſtraire d'auec leurs meres pour le plaiſir du ventre & de la gourmãdiſe.

Ordonnãce de Moyſe touchant les petis des beſtes qui ne font que naiſtre.

Il parle donques en cette ſorte à celui, qui a enuie de viure ſelon la ſainte police: Mon ami tu as abondance de toutes les choſes, qui ſont pour ton viure, dõt tu peux vſer ſans aucun blame & reprehẽſion: car autremẽt peut-eſtre qu'il te ſeroit à pardonner, d'autant que la pauureté & diſette nous cõtraignẽt de faire beaucoup de choſes cõtre notre volonté: mais toi doibs tu eſtre excellent par deſſus tous les autres en temperance & toute autre vertu, aiant eſté mis en vn rãg hõneſte, & ne doibs reſſentir rien de barbare & ſauuage, ni apporter aux trauaux des meres, lors qu'elles font leurs petis, d'autres trauaux de dehors, leurs oſtãt tout incontinent leurs fruits & portées:

La pauureté induit ſouuent à choſes deſhonneſtes.

Par ce qu'il eſt neceſſaire qu'elles ſe faſchẽt du rauiſſement, à raiſon de l'amour naturelle & bonne affection qu'elles portent à leurs petis, & principalemẽt au temps qu'elles les mettent dehors: d'autant que le laict, qui couloit comme vne fontaine dedans les tettes, par faute d'eſtre ſucé & tiré ſ'arreſte là: au moien de quoi eſtans tendues & enflées de la quantité & peſanteur du laict, ſont preſſées de douleurs.

Il ne faut oſter les petis aux meres auãt le ſeptieſme iour.

Laiſſe de grace, dit-il, le petit à ſa mere: ſi tu ne veux à touſiours, pour le moins laiſſe les allaitter les ſept premiers iours: ne ren point inutiles les fontaines de laict, que la Nature a enuoié aux tettes, & dõt elle les a arrouſées: N'empeſche point ſes ſecõdes graces, leſquelles elle auoit preparées par lõgue pouruoiãce, regardãt de loin par vne eternelle & parfaitte prudence la ſuitte de la choſe: Car le premier preſent d'icelle eſt la generation, par laquelle ce qui n'eſt point, vient à eſtre: Le ſecõd c'eſt l'affluence du laict qui eſt vne nourriture fort delicate pour lors au petit tendron, lui ſeruant de viande & de bruuage, cõbien qu'elle ſoit ſeule: d'autãt que ce qui eſt de clair & liquide au laict eſt bruuage, & ce qui eſt eſpais, eſt viãde, ainſi preparé par la pouruoiance de Nature: afin que le nouueau nai n'endure point les maux, que la diſette & indigence forge en dreſſant ſes embuſches au temps contraire, mais que par vn meſme & ſeul fourniſſement de toutes les deux ſortes de nourriture, il fuie deux faſcheuſes maitreſſes la ſoif & la faim.

L'affluence du laict nourriture fort delicate pour les petis.

Il les a auſſi ci deuant appellées.

Vous autres bons & hõnorables peres & meres, qui liſez cette loi, cachez vous de honte, vous qui penſez eſtre tous-iours trauaillez pour des enfans: vous qui dreſſez à vos propres enfans vne tres-mechante embuſche, ne faiſans qu'eſpier l'heure qu'ils ſeront nais, pour les expoſer & abandonner aux beſtes: vous qui eſtes mortels & capitaux ennemis de tout le gẽre humain: car cõmẽt porteriez vous amitié aux autres, veu que vous eſtes meurtriers de vos propres enfans? Vous qui de tout voſtre pouuoir taſchez à rendre les villes deſertes, cõmẽçãs le meurtre à ceux qui vous ſõt les plus proches: vous qui reuerſez les droits de Nature, abbatans & ruans par terre les œuures qu'ell'a baſti: vous inhumains & ſauuages, qui par vne cruauté d'ame engẽdrez la corruptiõ & mort, & fortifiez & reparez la mort cõtre la vie. Ne voiez vous point que celui qui a eſté le meilleur Legis-lateur de tous les autres, a eu ſoin des beſtes irraiſonnables, ne vou-

Cõtre ceux qui expoſẽt leurs enfãs & les abãdonnent à la merci des beſtes.

lãt point que les petis fussent separez & distraits de leur mere, iusqu'à ce qu'ils eussent esté allaittez & nourriz? Cette ordõnãce n'a elle pas esté faitte plus-tost pour vous messieurs les braues, que pour les bestes: ou afin que si vous n'estes enseignez par la nature à aimer vostre sang, que pour le moins vous l'appreigniez par la discipline & doctrine, regardant aux aigneaux & cheureaux, ausquels il est permis de se plaisãter & rejouir en pleine prouisiõ fournie de toutes les choses necessaires, leur aiãt Nature preparé des lieux fort propres pour en jouir à leur aise toutes & quãtesfois qu'ils en auroiẽt besoin. Le legis-lateur a voulu que cette ordonnance fust estroittemẽt gardée, prenãt soigneusemẽt garde à ce que personne n'empeschast les graces salutaires de Dieu. Or voulãt ensemencer plusieurs sortes de semẽces de douceur & courtoisie dedans nos esprits, il fait vn autre cõmandemẽt, qui approche du precedẽt, defendãt d'immoler la mere & le petit: ou s'il les fault tous deux sacrifier, que pour le moins cela soit fait en diuers tẽps: par ce que ce seroit vne trop grãde cruauté de tuer en vn mesme jour celle qui est la cause de la generation, auec la beste qui a esté engẽdrée. Pourquoi aussi cela se feroit-il? s'il se faisoit, ce seroit pour raison du sacrifice, ou pour cõtenter le vẽtre: si c'est pour raison du sacrifice, c'est mal entẽdu, d'autãt que cet acte est meurtre, non pas sacrifice. Qui seroit aussi l'autel de Dieu, qui receuroit des sacrifices no sacrez, mais prophanez. Le feu, se fẽdãt en deux, ne se reculeroit-il pas, fuiãt l'vniõ d'vne chose, qui ne peut estre meslée auec lui? Ie croi qu'il n'attẽdroit pas si lõg tẽps, mais qu'incõtinẽt il s'esteindroit par vne pouruoiãce, afin que l'air & la tressainte nature de l'esprit ne fust souillée de la brulãte flãme. Si dõques cela ne se fait pour raison des sacrifices, ains pour bãquet & festin, qui sera celui, qui ne reiettera ces desordõnées gourmadises & friãdises, qui sont hors de propos? Quel plaisir pourroiẽt prendre ceux qui mangent chair, de gouster de la chair de la mere & des petis? Certainement si quelqu'vn vouloit mesler les membres l'vn parmi l'autre, & les embrocher ensemble pour les rostir, je croi qu'ils ne se tiendroient iamais en repos, & ne se tairoiẽt pas, ains qu'ils s'escrieroient de l'indignité du fait, & de l'enormité de la nouuelle meschanceté, & diroiẽt milles iniures à ceux, qui accoustrent ce meschant banquet pour leur gourmãdise mal-heureuse. La mesme loi chasse hors du tẽple & lieu, où est l'eau, dõt on s'arrose, toutes les bestes qui sont pleines, ne permettant point qu'elles soiẽt tuées pour estre sacrifiées, iusques à ce qu'elles aient fait leurs petis, estimant autant ce qui est dedans le ventre, cõme le fruit, qui est sorti dehors: nõ que ce qui n'est point encores venu en lumiere vaille autãt que le fruit, qui est nai: mais cela se dit, pour retenir de loin la trop grande licẽce de ceux qui ont accoustumé de brouiller & mesler toutes choses: car si la portée, qui croist comme vne plante dedans le vẽtre de la mere: à laquelle pour lors ell' est vnie & incorporée, & quelque mois apres separée de son corps qui le tient cõme lien, est gardée souz esperance que elle deuiendra beste viuante, & n'est fait aucun mal à la mere, de peur que la souillure, dont a esté parlé, n'auienne: cõment ne sera elle pas plus gardée estãt née, veu qu'elle est iouissante de sa propre ame, & de son propre corps? Pour cette cause ce seroit la plus mechante chose du monde de tuer en vn mesme temps & en vn mesme jour, le fruit & la mere. Ce que considerans aucuns Legis-lateurs, selõ mon aduis, ont esté induits & esmeuz d'introduire vne loi en l'endroit

Ordonnãce de n'immoler la mere & le petit.

Perirranterion ou περιρραντήριον, c'estoit vn vaisseau net au tẽple, ou au lieu, auquel on faisoit les assemblées, qui estoit plein d'eau dont on s'arrousoit. Toutes bestes pleines chassées loin & arriere du temple.

l'endroit des femmes condemnees à mort, laquelle defend que les femmes grosses, qui ont commis quelque cas digne de mort, ne meurent point, iusques à ce qu'elles soient accouchées, de peur qu'elles mourans, ne meure quand & quand ce qui est dedans leur ventre. Ceux-là ont fait cette loi pour les hommes: mais Moyse les surmontant estend sa bôté & douceur iusques aux bestes irraisonnables, afin que nous estans exercez en toutes ces loix, nous vsions d'vne abondance de charité, nous donnans de garde de fascher & tourmenter les vns les autres & que ne mettions en tresor nos propres biens: ains que les produisions en euidence & les presentions au milieu de tous les hommes du mõde, comme estans tous nos propres parens, & freres de nature. Où sont maintenant ces braues menteurs, mesdisans & calomniateurs, qui blasment & accusent faulsement notre nation d'inhumanité & cruauté? Qu'ils ne reprenẽt point nos loix comme annonceans choses etranges, & incompatibles, veu que les bestes mesmes sont si doucement traittées d'elles, les faisant participantes de la douceur & benignité, veu aussi que nos gens dés leur premier âge s'accoutument de changer par bons enseignement toute cruauté & barbarie, qui pourroit estre dãs leur ame en douceur. Le legis-lateur, ne se contentãt point de ce, s'escrime, se combat, & tasche à se surmonter soi-mesmes en toute sorte & maniere de vertu, vsant d'vne certaine addresse en ses beaux enseignemẽts. Il defend de ne soutraire le petit de la mere, que premieremẽt il ne soit seuré, ne tettant plus: ni l'aigneau, ni le cheureau, ni quelque autre petit aux troupeaux. A cette defence de ne tuer point au mesme iour la mere, le petit, il en adiouste encore vne autre, en disant: Tu ne feras point bouillir & cuire l'aigneau dedans le laict de la mere: par ce qu'il a estimé l'acte tresmechant, que la nourriture de la beste viuante lui seruit d'assaisonnemẽt & saulse, quand elle seroit tuée, & aiant la nature, soigneuse de la durée d'icelle, enuoié abondance de laict dedans les tettes de la mere, comme dedans des bassins d'vne fontaine, que l'intemperance & gourmandise des hommes fust montée iusqu'à ce point, qu'elle eust abusé de ce qui est cause de la vie, pour acheuer de manger le reste du corps: Que s'il y a quelqu'un qui vueille faire bouillir la chair parmi du laict, qu'il la cuise, pourueu que ce ne soit point auec vne cruauté & impieté. Il se trouue par tout vne infinité de trouppeaux de bestes qu'õ voit traire tous les iours par les bouuiers, par les cheuriers, par les bergers, tellemẽt que le laict, qui en prouient, apporte vn grand reuenu au maitre du bestail, estant partie d'icelui coulant & liquide, & partie se prenant & s'espoissant en formage. Celui donques qui en si grande abondance de laict fait cuire la chair de l'aigneau, ou cheureau, ou de quelque autre petit auec le laict de la mere, certainement il montre la barbarie & cruauté de ses mœurs, estant la pitié & misericorde eloignée de lui, qui est la tresnecessaire & tresproche affection de l'ame raisonnable. I'aime aussi celle loi, laquelle accorde fort bien auec les autres & defend d'encheuestrer & emmuseler le boeuf, qui bat & foule le blé en la grange: Car c'est lui qui auparauant les semailles fend & couppe par raions la plaine & grasse campagne, preparant au ciel & au laboureur les terres: à l'vn, afin qu'il les ensemence en bonne saison: à l'autre, afin que le sein & les profondes entrailles de la terre receuans & serrans les graces & bien-faits des pluies, fournissent petit à petit à la semence des nourri-

On ne doit faire mourir par iustice les femmes grosses, mais attẽdre qu'elles aient acouché.

La grande douceur et humanité des loix Mosaiques

Il ne fault soutraire le petit de la mere auantqu'il soit seuré.

Moyse defend de faire cuire l'aigneau dans le laict de la mere.

La pitié & misericorde sont bien seãtes à l'ame raisonnable.

Il ne fault emmuseler & encheuestrer le beuf qui trauaille: ce que mesme allegué s. Paul.

tures grasses, iusques à ce qu'estant paruenu à porter espic, il rapporte tous les ans le fruit meur. Cela fait & accompli, le bœuf de-rechef est tout prest pour vn autre seruice necessaire, qui est pour purger le grain, & separer les ordures d'auec ce qui est bon & vtile. Aiant recité l'ordonnance douce & gracieuse pour les bœufs, qui battent le bled, ie declarerai, suiuant l'ordre, la loi, qui a esté faite pour les autres bestes qui labourent, laquelle est d'vne mesme façon; parce qu'il defend d'accoupler & d'attacher ensemble le bœuf & l'asne pour labourer la terre, non qu'il vueille montrer par ce la differẽce des bestes, en ce que le bœuf est du nombre des bestes pures, & l'asne de celles qui sont immondes, au moien dequoi ne seroit pas seant de les mettre & ioindre ensemble estants ainsi differentes: mais d'autant qu'elles ne sont pas egales en force & puissance, il a eu soin des foibles, afin qu'elles ne fussent tourmentées & foulees d'vne force trop puissante: & combien que l'asne, qui est plus foible, soit chassé du lieu qui est sacré, auquel on sacrifie: & le bœuf, qui est le plus fort, soit sacrifié aux plus solenels sacrifices, toute-fois il a pésé à la seureté des immondes, & n'a point permis aux pures d'vser de leur force, plus que le droit ne vouloit, criant par là pres-que hault & clair, & annonçant à tous ceux qui ont des oreilles en leurs ames, qu'il ne faut point faire tort à vn estranger tãt petit soit-il, ne pouuãt estre blasmé, sinõ de ce, qu'il est etrãger, chose qui ne doit point estre blasmée, d'autant que tout ce qui n'est point vice, ni prouiẽt du vice, est hors de tout blasme & reproche. Or mõtrant la magnificẽce & largesse de sa bonté & douceur il en vse encore richement & abondamment iusques au bout, montant des creatures raisonnables aux irraisonnables, & des irraisõnables aux plantes, desquelles il nous fault maintenant parler: aussi bien comme des hommes & des autres animaux dont parci deuant a esté parlé. Il a donques defendu apertement de ne coupper les arbres fruitiers, qui portent bon fruit, ni de faier au dõmage du laboureur le blé auant le temps, ni autre grain, ni aucunement deuancer ou gaster le fruit, afin que les personnes soient fournies de nourritures en grand'quantité, & aient abondance non seulement des choses necessaires, ains aussi de celles qui sont delicieuses. Le bled est vn fruit necessaire qui se conuertit en la nourriture des hommes: mais les fruits des arbres sont pour la vie delicate, lesquels seruent aussi en temps de necessité de secõdes nourritures. Passãt plus outre il ne permet point qu'on face degast au pais des ennemis, commandant qu'on s'abstienne de coupper les arbres: car il estime inique que le debat, qui est entre les hommes, saille iusques aux choses qui n'ont en riẽ messait, & ne sont causes d'aucun mal: ioint qu'il veult qu'on aie aussi bien egard au temps futur, cõme au present, par ce qu'il se peult faire, cõme les choses sont suiettes à chãgemẽt, & ne demeurent iamais en vn mesme estat, que ceux qui nagueres estoient ennemis, apres auoir esté semõds à la paix par le herault, rentrent en grace & deuiennent amis. Or c'est vne chose cruelle de priuer ses amis des nourritures necessaires, qui ne s'en sont point reserué & resserré. Sur ce propos, nos encestres ont fort biẽ dit, que l'amitié se peut tourner en inimitié, & l'inimitié en amitié. Pense donques que ton ami, que tu hantes & frequentes, peut deuenir ton ennemi: que tu peux aussi renter en amitié auec celui, que tu as autre-fois offensé: par ce moien on s'asseure, & regarde on à serrer quelque chose pour sa vie, afin que si d'auenture on se descouure

Il ne fault acoupler le bœuf & l'asne pour labourer.

Il fault supporter les etrangers.

Il ne fault couper les arbres des ennemis.

Les amitiez se peuuẽt tourner en inimitiez: & au contraire.

decouure tant en paróles qu'en faits, on ne se repente trop tard d'auoir esté si prompt & facile. Les villes doiuent bien garder cet-oracle & diuine parole: en temps de paix preuoir les affaires de la guerre, ne se trop fier ni croire de volée aux alliez & confederez, comme si jamais ils ne se deussent changer & retirer vers l'ennemi: ni se deffier totalemẽt des ennemis, comme n'estant possible de iamais rentrer en amitié & paix auec eux. Que si on ne veult point auoir d'egard à l'esperance de la reconciliation de son ennemi, pour le moins qu'on se mette deuant les ieux, qu'il n'ya point d'arbre, qui nous soit ennemi, ains tous amis, vtiles, & par dessus tous les autres les domesticques & frutiers, dont le fruit est nourriture, ou vn bien qui vault autant que la nourriture: ainsi n'estans noz ennemis & aduersaires, nous ne leurs deuons point faire la guerre en les couppant, ou brulant, ou arrachant par les racines, les aiant la nature refaits & renforcez par le decoulement de l'eau, & la bonne temperature de l'esté, afin qu'ils rapportent tous les ans leur tribut aux hommes: comme on fait aux Rois. Moyse donques faisant le deuoir d'vn bon gouuerneur, a eu soin que non seulement les animaux, mais aussi les arbres fussent maintenus en leur force & vertu, & qu'on ne leur fit point de mal, principalement aux fruitiers: d'autant qu'ils meritent bien, qu'on ait plus grand soin d'eux, que des autres, aians affaire de l'industrie & sauoir du laboureur pour deuenir plus fertiles, ce dont les sauuages n'ont besoin: au moien de quoi il commande qu'on nourrisse & entre-tienne les ieunes plantes trois ans durant & qu'on couppe les rejettons superflus, afin qu'elles ne soient par trop de charge greuées & foullées: afin aussi que n'estant la nourriture distribuée & departie en plusieurs petits rameaux, elles ne deuiennent foibles par faulte de suffisante nourriture: auec ce il commande qu'on les fouille & dechausse tout à l'entour, de peur qu'il n'i croisse rien auprés, qui les puisse endommager & empescher de croistre. Il ne veult point d'auantage qu'on en cuille du fruit à son plaisir: non seulement par ce qu'il naistroit imparfait de ce qui est imparfait (car les bestes mesmes qui ne sont point parfaittes, n'engendrent point d'animaux parfaits) mais aussi par ce qu'on fait tort aux nouuelles plantes, & aucunement empesche on qu'elles ne montent hault, & jettent belle tige, tellement qu'elles demeurent contre terre. Parquoi plusieurs laboureurs en la saison du printemps prennẽt garde aux jeunes arbres, afin que s'ils produisent quelque fruit, ils le froissent & escachent auant qu'il prenne grosseur & accroissement, de peur qu'ils ne s'affoiblissent: Car si on ne s'en donne garde, se trouue que quãd ils sont en leur perfection & temps pour porter fruit, qu'ils ne rapportent riẽ, ou bien auortent, estãs affoiblis & desnuëz de force, à cause que la seue & substance qui est montée en hault, & dont ils ont esté remplis auant le temps, est toute espuisée: ce qui auiẽt aux vieilles souches de vignes, les racines desquelles s'estendans & s'eslargissans bien auant dedans la terre, mangent toute la substance des seps. Les trois ans passez, estans les racines bien auant dedans terre, & tenans fort au fond d'icelle, aprés que la tige appuiée sur fermes fondemens est creuë & paruenuë en sa force & vigueur, peut rapporter fruit, qui est la quatriesme année, selon le nombre parfait. Il commande qu'en celle année on cueille le fruit, non pour son vsage, mais pour

En temps de paix fault preuoir aux affaires de la guerre.

Moyse veult que lon entretienne d'vn grãd soin les ieunes plãtes.

Les bestes imparfaites engendrent animaux imparfaits.

Le premier fruit des arbres consacré à Dieu.

le premicier & consacrer tout entier à Dieu: ce qui se fait partie pour lui rendre graces de ce qui est desia prouenu, partie pour l'esperance de la fertilité future, de laquelle on doit faire son reuenu. Par là tu vois combië s'est mõtrée grande la courtoisie & bonté du legis-lateur, & comme il là espandüe premierement par toutes les sortes & manieres d'hommes, soit estranger ou ennemi, & de là aux bestes irraisonnables, encores qu'elles fussent immondes, & aprés par toute la nature des plantes & des arbres, suiuant ce, quiconques a appris d'estre doux en l'endroit des natures, qui n'ont point d'imagination & apprehension, comme sont les plantes, ne pechera point en l'endroit de celles qui ont sentiment: par mesme moien celui qui ne tasche point à donner quelque trouble aux animaux, qui ont ame, apprend de loin d'auoir soin des raisonnables. Apres que Moyse eut de ses beaux enseignements adouci les cueurs de ses citoiës, il les deliura de deux griefs vices, d'outre-cuidãce, & orgueil, que plusieurs personnes embrassent, comme tresgrãdes vertus, principalement quand les richesses, les honneurs, les principautez & seigneuries fournissent grande abondance de biens: Car l'orgueil naist souuent aussi aux hommes de basse condition, comme les autres passions, maladies, & infirmitez de l'ame: vrai est qu'il ne se maintient & ne s'augmëte pas, ains dechet & se seche, comme la substance du feu, par faute de matiere: mais il se pourmene dedans l'esprit des grands personnages (ainsi qu'il a esté dit) abondans en richesses, honneurs, & seigneuries, desquelles estants remplis, s'enyurent, comme ceux, qui auallent excessiuement le vin tout pur, tellement qu'ils viennent à outrager leurs serfs & les personnes libres, quelque-fois les villes toutes entieres: par ce que, comme il y a en l'ancien prouerbe, abondance engendre fierté. Pour cette raison Moyse, parlant diuinemët, admoneste fort bien qu'on s'abstienne de tous vices, & sour tous d'orgueil, nous remettant en memoire les choses, qui ont accoutumé d'allumer cette passion, assauoir boire & manger excessiuement, & abondance de biens & bestail: alors les personnes ne se pouuans commander s'esleuent & s'enflent, ausquels il n'y a qu'vne seule esperance de guarison, qui est de n'oublier point Dieu: car tout ainsi que quand le Soleil se leue, les tenebres s'esuanouissent & sont toutes choses rëplies de lumiere: aussi quand le Soleil diuin se leue d'en-hault, & esclaire l'ame, alors le brouillard & nüage des vices est chassé, & la trespure & tresaimable face de la vertu reluisante se montre. Pour mieux encores abbatre & arrester l'orgueil, il vient à recuillir certaines raisons, qu'il met deuant nos iëux, afin que nous ne perdions point la memoire des bien-faits de Dieu. C'est lui (dit-il) qui te donne la force de montrer ta puissance. Voila vn enseignement fort beau, par ce que celui qui a bië appris, qu'il a receu de Dieu en pur don la force & puissance, pensant à sa propre foiblesse, laquelle il auoit auparauant qu'il fust iouissant de cette grace, repoussera & reiettera ce haut & fier courage, & rëdra graces à celui, qui est cause de son meilleur estat. Or l'ame qui reconnoit la grace qui lui est faite, est ennemie de l'orgueil, comme au contraire l'ingrate, laquelle ne reconnoit point le plaisir, qui lui est fait, est alliée auec l'orgueil. Cela va bien. Puis que donques tu as receu de Dieu la force du corps, laquelle par-auenture tu n'attendois pas, deploie & montre ta puissãce. Il fault donner à entendre

Les riches tombent aisémët en orgueil.

D'orgueil on vient au mespris de Dieu.

Considera-tion pour euiter orgueil.

Il fault reconnoitre, toutes nos forces venir de Dieu.

à entendre que veut dire cela, à ceux qui ne l'entendent point. Il y a beaucoup de gents qui taschent à faire choses contraires aux plaisirs & graces, qu'ils ont receuës, d'autant qu'estans deuenuz riches, ils mettent les autres à pauureté, ou estans paruenus à grande gloire & honneur sont cause de l'ignominie & deshonneur des autres: mais il faut que l'homme sage & de bon entendement réde, tant qu'il lui est possible, ceux qui le hantent & frequentent, tels qu'il est: l'homme continent les autres temperans, l'homme magnanime les autres courageux, le iuste les autres iustes, bref l'homme de bien, les autres bons. Voila, à mon aduis, les puissances, que l'homme honneste embrassera, comme propres & siennes. Or la puissance est contraire à l'infirmité, laquelle ne conuient pas bien auec les bonnes mœurs. Par ce propos aussi il donne vn enseignemét, qui est fort vtile à la nature raisonnable, à fin que de tout son pouuoir elle ensuiue Dieu, & ne laisse eschapper pas vne occasion, pour lui ressembler, qui est tel. Puis-que tu as receu la force d'vn plus puissant, fais en les autres participans, & te montre tel enuers les autres, comme on s'est montré enuers toi, à fin que tu ensuiues Dieu, en faisant choses semblables: Car les graces du souuerain Prince & Seigneur sont generales, & apportét proffit à tout le monde, lesquelles il donne à aucuns, non à fin que les aians receuës, ils les cachent, ou en abusent au dommage des autres: mais à fin qu'estans mises en auant, comme en vn festin & banquet public, tout le monde en iouïsse. Disons donques au riche, à celui qui est en dignité, à celui qui est en santé & prosperité, & au sçauát, qu'ils rendent riches, bien dispostś, sçauans, & generalement bons ceux qu'ils hantét & frequentent. Au reste, la loi n'a point amené au siege & iugemét humain ces enflez d'orgueil, ausquels il n'y a point d'amendement, mais les a abandonnez & delaissez au consistoire de Dieu: parce qu'elle dit: Quiconque commence à faire quelque chose auec orgueil, il irrite & agace Dieu. Pourquoi? parce qu'en premier lieu l'orgueil est vn peché de l'ame, laquelle n'est point veuë & apperceuë que de Dieu: Or celui qui punit le vice, qu'il ne voit point, non plus que l'aueugle, doit estre blasmé de son ignorance, mais celui qui le voit est loüable, sçachant bien ce qu'il fait. En second lieu, par ce que l'orguilleux plein d'vn courage fier, ne s'estime pas tant homme, ou plus qu'homme, que quelque ange, comme dit Pindare, voulant marcher par dessus les bornes de la nature humaine: d'autant que son corps & son ame sont malades, comme de la maladie du haut mal, n'estant point rassis ni en sa contenance, ni en touts ses gestes, & mouuements: il marche sur le bout des pieds, il leue fierement le col en haut, se dresse plus droit que la nature ne requiert & veut: quád il regarde, il ne regarde que du coin de l'œil & de costé: quand il escoute quelqu'vn, il fait semblant de ne l'ouïr point: il se sert de ses seruiteurs, comme de bestes: il vse des personnes libres, comme de ses seruiteurs: de ses parens, comme d'estrangers: de ses amis, comme de flateurs: de ses citoiens, comme de gens de dehors: outre ce il lui semble qu'il est le plus riche du monde, le plus honorable, le plus beau, le plus magnanime, le plus sage, le plus continent, le plus iuste, le plus raisonnable: en ce faisant, il repute les autres pauures, simples, imprudens, iniustes, ignorans, ordure, & peché, bref rien qui vaille. A bóne raison donques celui-là doit auoir Dieu pour sa partie aduerse, iuge, &

Contre les orguilleux.

Gestes & contenáces d'vn orgueilleux.

L'orguilleux a Dieu pour sa partie aduerse.

chastieur, comme veut Moyse le diuin prophete. Or d'autant que cetui notre Moyse estoit amoureux de vertu, amoureux d'honnesteté, & sur tout amoureux des hommes, il poulse & esueille tous les zelateurs de l'honneur de Dieu, & de la iustice, presentant à ceux, qui ont amendé leur vie, comme aux victorieux, de grands pris, à sçauoir communication & participation d'vne tresbõne police, & la iouissance des biens, qui sont en icelle tant grans, que petits. Les grans & principaux biens, qui surpassent les autres sont pour le regard du corps, vne bonne santé sans aucune maladie: pour le regard de la nauigation, vne prospere & seure nauigation: pour le regard de l'ame, vne memoire non oublieuse des choses, qui meritẽt d'estre retenues. Les secõds sont ceux qu'appartiennent & tendent à l'amendement, comme le recouurement des forces, apres la maladie: le salut tant desiré, apres les dangers de la nauigation, & la souuenance apres l'oubliance, de laquelle est sœur la repentance, qui n'a point esté mise au premier rang des biens souuerains, mais au second, emportant apres eux le second lieu: car de ne pecher aucunement c'est le propre de Dieu, par-auenture aussi d'vn diuin personnage: mais se changer d'vne mauuaise vie en vne bonne & innocente, c'est à faire à l'homme prudent & soigneux de son salut. Moyse donques appellant touts ces gens-là ensemble, & les instruisant aux premiers commencemens de ses mysteres, leur propose des enseignemens doux & amiables, qui les admonestent d'apprẽdre les choses, où il n'y a point de mensonge, de jetter au loin la vanité & menterie, d'embrasser la verité & simplicité, comme tresgrans biens, & causes de la felicité, & chasser ces fables controuuées, que les nourrices, les maitres, & infinis autres familiers de la maison impriment dés le premier âge aux tendres esprits des enfans, leur engendrant infinis erreurs, qui empeschent la connoissance du souuerain bien. Mais qui est ce souuerain bien que Dieu: les honneurs d'icelui ces gens-là, priuez de sens & entendement, ont distribué à des faux Dieux, qu'ils ont reueré & magnifié outre mesure, aians totalement oublié l'autre. Tous ceux donques, qui ont voulu adorer, encores que ce n'ait esté au commencement, mais sur le tard, le createur & pere de l'vniuers, & ont mieux aimé honorer vne monarchie & vn Roi, qu'vne Polyarchie & plusieurs Rois, les faut reputer tresgrans amis & proches parens, aians donné à connoitre par leur vie & mœurs, l'honneur & l'amour qu'ils portent à Dieu: chose qui sert beaucoup pour contracter l'amitié, & dont nous deuons estre joieux & aises, ne plus ne moins que s'ils commençoient, apres auoir esté aueugles, de regarder, voians au lieu des profondes tenebres, vne claire lumiere. Voila le premier & le plus necessaire point de la repentance declaré. Il y a plus: le repentant ne se doit pas repentir seulemẽt de ce qu'il a esté si long temps abusé, aiant plus-tost honoré les creatures, que l'incrée & createur, mais doit prendre garde aux autres choses, recherchant en soi-mesme tout ce qui est necessaire pour bien viure, comme s'il vouloit sortir de la plus meschante republique, qui est l'Ochlocratie, où la commune desreglée & debauchée commande, pour entrer en vne autre tresbonne & bien policée, qui est Dimocratie, où le peuple commande: c'est à dire, d'ignorãce en la connoissance des choses, dont l'ignorance est vilaine & deshõneste, de l'imprudence en la prudence, de l'intemperance en la temperance, de l'iniustice en la iustice,

C'est le propre de Dieu seul de ne tõber en peché.

Verité & simplicité causes de tout bonheur aux hommes.

Dieu est le souuerain bien.

L'adoratiõ du seul Dieu comparée à la Monarchie.

Diuerses manieres de gouuernemens & polices.

la iustice, de la pusillanimité & lascheté en la magnanimité & hardiesse: car c'est vne tresbelle chose & proffitable de se ranger d'vn bon & franc courage, sans vouloir iamais retourner en arriere, à la vertu, delaissant cette traitresse dame, qui est meschanceté: aussi faut-il necessairement que toute la compagnie des vertus suiue l'honneur & seruice du vrai Dieu, ne plus ne moins que l'ombre le corps qui est au Soleil. Parce moien les etrangers si tost qu'ils serōt arriuez, deuiendront modestes, continens, simples, doux, bons, charitables, honnestes, iustes, preux, & vaillans, amoureux de vertu, & superieurs de l'argent & volupté: comme au contraire, on verra les apostats, qui ont delaissé les saintes loix, paillars, impudens, iniustes, deshonnestes, lasches, noisifs, de meschāt courage, & volonté, menteurs & pariures, vendans la liberté de la viande, de vin, de la desserte de table, & de la beauté, aux plaisirs du ventre, & des parties de dessous le ventre, dont s'ensuit la perte & ruine tant du corps que de l'ame. Ce sont les tresbeaux enseignemens que nous baille Moïse pour la repentāce, par lesquels nous apprenons à façonner notre vie & la reduire d'vn des-ordre & confusion en vn meilleur estat. Il dit que cela n'est point si haut & si loin qu'on n'y puisse atteindre & auenir, de sorte qu'il faille l'aller chercher tout au bout du ciel, ou au bout de la grande mer Oceane, mais qu'il est tout aupres de nous, faisant sa residence en trois parties, qui sont en nous, à sçauoir en la bouche, au cueur, & aux mains: c'est à dire en parlant par signes, aux parolles, en la pensée, & aux œuures: par ce que par la bouche nous est representée la parole, par le cueur la volonté, par les mains les œuures, en toutes lesquelles choses consiste la felicité & beatitude. Car quand la parolle est telle que la pensée, & l'œuure tel que la volonté, alors la vie est loüable & parfaitte en tout & par tout: mais quand ces choses-ci se mutinent les vnes contre les autres, & ne s'accordent point, à l'heure la vie est imparfaitte, & sujette à blame ne se rencontrant point ensemble par vn mesme accord l'amour de l'homme enuers Dieu, & l'amour de Dieu enuers l'homme. Pour raison dequoi fort biē à propos, cette parole diuine est prononcée: Tu as fait alliance auiourd'hui auec le Seigneur Dieu, & l'as pris pour ton Dieu: aussi le Seigneur à fait alliance auec toi, & t'a pris pour son peuple. Voilà vn bel eschange se hastant l'homme de seruir Dieu, & Dieu receuant tout incontinent & raccueillant le suppliant, voire allant au deuant de l'affection de celui qui va d'vn vrai & naïf cueur à son seruice. Or ce vrai seruiteur de Dieu, & suppliant, ores qu'en nombre il ne soit qu'vn homme, toute-fois il n'est pas moins honoré de Dieu, que tout vn peuple: ce qu'aussi on pratique & obserue ordinairement en autres choses: car comme en vne nauire, le pilote est estimé autant comme touts les matelots, en vne armée le capitaine autant que touts les soldats, tellement qu'estant mort, tout est vaincu, cōme s'il auoit esté pris auec toute la force de son armée: aussi le sage ne doit pas estre moins estimé que tout vn peuple & vne nation, estant remparé & fortifié d'vne muraille qu'on ne peut abbatre, qui est l'amour de Dieu.

Toutes les vertus suiuent l'honneur de Dieu.

Suite de vices.

Qu'il est aisé de suiure la vertu.

En quelles choses consiste la vie parfaite.

Alliance faite auec Dieu ne se doit nullement reuoquer.

Excellence de l'homme vertueux & seruiteur de Dieu.



DE L'ESTAT ET DEuoir du Iuge.

Ceux qui sont admis au gouuernement public doiuēt estre exēpts de toute perturbation.

MA loi estime qu'il fault, que tous ceux, qui sont compris en la sainte cité & Republique de Moyse, & trouuent ses ordonnances bonnes & proffitables, sur le fait & police d'icelle, soiēt exempts de toute perturbation, & vice: mais par dessus tous, ceux qui sont paruenus à l'estat de iudicature par sort & bulletins, ou par election. Parce que cela n'a point de lieu, que ceux qui s'ingerēt à gouuerner la iustice soient suiets au vice: d'autant qu'ils doiuent, comme vn patron original de l'image peinte, representer au vif les œuures de nature, pour estre exemple aux autres: Car comme le feu qui eschauffe & qui est prés de lui, est premierement de soi-mesme chauld: & la nege, qui au contraire refroidit ce qu'elle touche, est de son naturel froide: aussi le iuge doit estre rempli d'vne pure & naifue iustice, s'il est deliberé d'arrouser ceux qui se presenteront à lui d'vn bon droict, à fin que, comme d'vne fontaine douce, decoule de lui vn ruisseau sauoureux & gracieux à boire à ceux, qui auront soif de la iustice. Cela auiendra, si lors, qu'il entre en son siege, & est prest à iuger, il estime par mesme moien iuger les autres, & estre iuge de soy mesme: & que tel iugement qu'il donne aux autres, tel se le voudroit donner. Il faut aussi qu'en iugeant il prenne auec lui pour ses adioint la prudence, ne se laissant point tromper & abuser: la iustice, en departissant & rendant à vn chacun ce qui lui appartient: la magnanimité & grandeur de courage, en ne se laissant point gagner par priere, ni par pitié, quād il faudra faire punition des prisonniers conuaincuz de quelque crime. Car tel personnage, qui aura soin de ses vertus, sera reputé à bon droict le commun bien-faicteur: &, comme le patron de nauire, allegera les flots & tempestes des affaires au salut & seureté de touts ceux, qui lui sont delaissez en sa garde, & duquel leurs propres biens dependent. La loi donques commande premierement au iuge qu'il ne preste point l'oreille aux choses vaines. Mais qu'est-ce à dire cela? Il veult dire. O toy iuge, fai en sorte que tes oreilles soient nettes: or elles seront nettes, si elles sont continuellement arrousées du ruisseau des sages & honnestes propos, ne faisans compte d'vn tas de longs discours friuoles & ridicules, lesquels on deuroit mettre souz les pieds, inuentez par des controuueurs de fables, ou des iouëurs de farces, ou par certains personnages, qui contre-font les aueugles, en rendāt les choses de nulle valeur, grandes. De ce commandement, lequel defend de ne prester l'oreille aux propos inutiles, en depend vn autre, qui nous est par icelui

Les iuges doiuent estre les fontaines de iustice & exemple à tous autres

Bons enseignemens pour les iuges.

Defense au iuge de ne prester les oreilles à propos inutiles.

lui montré & esclarci, s'accordants bien tous deux ensemble. L'homme, dit-il, qui adioute foi à ceux qui tesmoignent par ouir dire, il ne fait pas sagement, d'autant que les ïeux se rencontrent auec les choses qui se font, & par maniere de dire touchent & manient les affaires, les considerent & espluchent tout par tout, par le moien & aide de la lumiere, par laquelle toutes les choses sont esclarcies, cogneuës & apperceuës: mais les oreilles, cõme quelqu'vn fort bien à propos a dit, ne sont pas si croiables que les ïeux: d'autant qu'elles n'ont pas esté presentes aux affaires, mais sont attirées par les parolles declaratiues des choses, lesquelles ne sont pas tous-iours veritables. A cette cause il semble qu'aucuns des Grecs ont pris cet article de loi des saintes tables de Moyse, quand il ont ordonné que l'ouïe ne doit point tesmoigner, d'autant qu'il fault estimer estre croiable ce que quelqu'vn a veu, cõme aussi on ne doit tenir pour asseuré ce que quelqu'vn a ouï. Le second commandement fait au juge, c'est de ne prendre point presens: car les presens, comme dit la loi, aueuglent les ïeux, & empeschent qu'ils ne voient clair, gastent & corrompẽt la iustice, & ne permettent l'entendement marcher droit en plain & grand chemin. Dauantage estre induit pour les presens à faire iustice, est vn acte de tresmechant homme: comme de ne vouloir point faire iustice à faute de presens, est vn acte de meschans à demi: car il se trouue aucuns de ces messieurs vestus de belles robes lõgues, brodées & brochées de pourpre tout à l'entour, meschans à demi, en partie iustes, & en partie iniustes, lesquels ont esté instalez aux estats & dignitez de Iudicature, pour defendre ceux qui sont offensez des autres qui les offensent: ceux-là neantmoins desdaignent deliurer leurs iugemens gratuitement, sans aucune recompense, & proffit aux personnes qui ont bonne cause, & infalliblement la doiuent gagner, donnans assez à connoitre par là qu'ils vendẽt leur vacation & iugement. Puis quand quelqu'vn se plaint d'eux, & les reprẽd, ils disent que pour les presens ne sont point detournez ni esloignez de la iustice, d'autant que ceux qui deuoient perdre leur cause, l'auoient perdue: & qu'aussi ceux qui la deuoiẽt gagner, l'auoient gagnée: de maniere que pour les presens ils n'auoient delaissé à faire bõne iustice. Qui est vne tresmecharite excuse: car il faut que le bon iuge ait en recõmãdation deux poincts: le premier, que sa sentence soit iuste & conforme aux loix: l'autre, qu'il soit droit & roide, ne receuãt point de presens. De sorte que celui qui administre la iustice, par le moien des presens qu'on lui fait, il ne pense pas à la honte & deshonneur qu'il fait au lieu qu'il tient, & à la iustice, laquelle de son naturel est belle & honneste chose, & si peche doublement: en premier lieu, parce qu'il s'accoustume à estre auare & conuoiteux d'argent, ce qui nous pousse & incite aux autres vices: Secondement parce qu'il fait tort à celui qu'il deuoit aider, faisant tomber la peine sur l'innocent. Pour cette raison Moyse fort sagement commande qu'on administre iustemẽt & en toute equité, la iustice: voulãt monstrer par là, que quelque-fois on l'administre iniustemẽt, à sçauoir quand les magistrats & autres dispensateurs de iustice prennẽt & reçoiuẽt presens des parties, nõ seulement en leurs cours & sieges, mais en tous autres endroits, tant par terre que par mer, & peu s'en faut que ie ne die en toutes les affaires & actes de la vie humaine: Car on en void assez qui aians receu en depost & garde ce qui est de peu

Les ïeux sont plus dignes de foi que les oreilles.

L'ouïe ne doit point tesmoigner

Ici sont notez les iuges iniustes

Excuse des iuges qui prennent des presens

Le iuge qui reçoit des presens peche doublement.

Dispensateurs de iustice pleins d'auarice.

de valeur,le rendent, pour puis apres tromper celui qui a receu le sien. Par ce moien en gardant leur foi és choses petites,& s'aidans d'icelle, comme d'vn apast,ils accrochent desloiaument & infidelement quelque chose plus grande. N'est-ce pas faire iustice iniustement?car c'est iustice de rendre ce qui est à autrui:aussi c'est iniustice en ce,que cela se fait pour en tirer & prendre profit.La principale cause de tels pechez,c'est l'acoutumance de mentir, lequel mentir les nourrices,les meres des enfans, & personnages libres demeurans en la maison,tant par leurs faits,que par leurs paroles,rendent familiere à l'enfant, qui est en nourrice & encores au berceau,ioignans & vnissans le mensonge à l'ame d'icelui,cõme si c'estoit vne necessaire partie de la Nature: & supposé que sans aucun doute il eust esté né auec la Nature,si est-ce qu'ils ne pouuoient moins faire pour leur deuoir, que de le retrancher de l'ame de l'enfant par bons & honnestes enseignemens.Or y a il chose en la vie autãt belle comme est la verité?laquelle le sçauant Prophete Moyse a engrauée en vn lieu tressacré,à sçauoir en l'endroit de la partie de la longue robbe du Prince des Sacrificateurs, où la principale faculté de l'ame fait sa demeurance, le voulant par tel moien orner & parer d'vn fort beau present.Il a aussi voulu que tout auprés de la verité fust emprainte vne autre vertu semblable à elle, laquelle il a appellée Declaration:qui sont les images & representations de deux sortes de paroles.Car il y en a vne,qui est conceuë dans l'entendement,& vne autre qui sort dehors, & est proferée par la bouche : celle qui sort dehors a besoin d'estre declarée: d'autant que par son moien nos conceptions, lesquelles auparauant estoient incogneuës,sont renduës notoires & manifestes:mais celle,qui est enclose dãs l'esprit,à affaire de la verité,& des actions d'icelle, par le moien desquelles on trouue le chemin,qui nous conduit & mene à la felicité & beatitude. Le troisiesme commandement addressé au iuge, c'est de bien considerer & examiner les affaires & differens des parties auparauãt que les iuger,& s'efforcer par tous les moiens de les tirer de la connoissance de ceux qu'on doit iuger, à fin que les parties ne sçachent point le secret du iugement de leurs procés: & si doit prendre peine d'oblier ceux,desquels il a eu autrefois connoissance & souuenance,ses parens, ses amis, ses citoiens, & outre ceux-là, les autres qui ne sont point de sa parenté, ses ennemis, les etrangers:à fin que ni l'amitié, ni la haine offusque & empesche la connoissance du bon droit,autrement, sans doute,il sera comme l'aueugle cheminant sans baston, & n'aiant point de guides, sur lesquels il se puisse appuier fermement,& tombera à la fin.Pour cette raison il ne faut point que le bon iuge se soucie quels sont ceux qu'il doit iuger: mais doit en toute diligence voir & considerer nuëmẽt & sans aucun artifice la nature des affaires:à fin qu'il iuge non selon l'opinion, mais selon la verité, s'asseurant que le iugement qu'il donne,c'est le iugement de Dieu, & que le iuge n'est autre que le lieutenant & procureur de Dieu, en ce qui concerne l'effect du iugement.Or il n'est pas permis au procureur & facteur de Dieu,d'eslargir & donner à son plaisir ce, qui appartient à Dieu: par ce qu'il ne l'a seulement receu qu'en depost & garde,cõme le plus grand bien du monde,du bon Dieu. Outre ceci,il nous met encores en auant vn autre cas bien merueilleux, commandant n'auoir pitié en iugement du pauure, veu que lui-mesme a rempli presque

Faire iustice iniustement.

L'acoutumance de mentir est mere d'iniustice.

Il n'i a riẽ si beau & excellẽt que la verité.

Le iuge doit bien examiner le different des parties auant que prononcer sa sentence

Le bon iuge se doit proposer la verité.

Moyse defend d'auoir pitié du pauure en iugement.

presque toutes ses loix de commandemens,qui ne tendent qu'à pitié & clemẽce,estẽdãt & deploiant ses aspres menaces contre les hautains & orgueilleux, en offrant semblablement grans loiers à ceux qui taschent à donner allegeance aux miseres de leurs prochains,& qui pensent que leurs biens ne sont pas à eux seulement,mais aussi communs aux autres qui sont reduits en necessité & indigence. Car ce que quelqu'vn des anciens a dit fort bien à propos, est veritable,à sçauoir que les hommes ne peuuent faire chose plus semblable & approchante à la nature de Dieu,que de bien faire à autrui. Peut-il estre aussi vn plus grand bien,que quand la creature ensuit Dieu eternel? Ni le riche dõques amassant force or & argent en sa maison face vn tresor,mais le mette en auant, à fin qu'il subuienne aux necessitez des pauures en departissant & contribuãt ioieusement du sien,ni semblablement celui qui est esleué en dignité hausse la teste en fremissant comme vn lion, mais honorant le droit egal, ne se faisant point plus grand que les autres, laisse viure librement ceux, qui sont de basse cõdition. Au semblable,celui qui se sent fort & robuste de son corps soit l'appui des foibles,& ne soit si hardi de frapper (comme aux combats qui se font de nuds à nuds) à grands coups de poings sur ceux qui ne sont pas ses pareils, au contraire qu'il tasche de tout son pouuoir d'aider & soulager les simples gens,lesquels se defient de leurs propres forces. Car toutes les personnes qui ont puisé de l'eau des sources & fontaines de Sapience, & ont chassé de leur ame l'enuie,sans estre poussez d'ailleurs,de leur bon gré, & se cõmandans à eux mesmes font tout ce qu'ils peuuent pour secourir leurs prochains, en versant & espandant par les oreilles dedans leurs esprits les coulans ruisseaux des sages propos & discours,à fin qu'ils soiẽt remplis & ressasiez du mesme sçauoir: puis voians que les ieunes gens qu'ils ont rencõtré sont bien nais,& cõme des reiettõs d'arbres profitent & croissent,alors se resiouissent,cuidãs auoir trouué des heritiers des richesses de l'ame,lesquelles à biẽ parler sont vraies richesses: apres dõques les auoir retenus & pris auec eux,cõme leurs heritiers,ils dressent & formẽt leurs esprits par bõs enseignemẽs,cõsideratiõs,& contẽplations,iusqu'à ce qu'aiãs ietté belle tige,& estãs paruenus en leur force & vigueur,ils rapportẽt le fruit de vertu & d'honnesteté. De tels enseignemẽs & exẽples sont entre-lassées les loix pour l'enrichissemẽt & soulagement des pauures,desquels il faut auoir pitié par tout,fors qu'en iugemẽt: car la pitié & misericorde est deüe & aux miserables: mais celui qui fait mal à son esciẽt,n'est point miserable,ains meschãt: or la peine est ordõnée pour raison des meschãs, cõme aussi les honneurs doiuẽt estre sans difficulté baillez aux gens de biẽ, de sorte que nul pauure meschãt,ores qu'à la fin il s'abbaisse & reconnoisse sa faute, sous ombre de pauureté pitoiable, ne doit en trõpant & abusant les iuges eschapper la peine: veu qu'il a fait acte digne,non de pitié (car comment cela se pourroit-il faire) mais d'vne grande ire & indignation. Celui donques qui entrera en son siege pour iuger, doit bien considerer & examiner la nature des affaires, comme le bon changeur fait sa monnoie: de peur que les vraies & naïfues estants meslées auec les faulses & contre-faittes, ne soient souillées. Ie pourroi bien en dire d'auantage sur la matiere & suiet du faux tesmoignage & des iuges: mais pour n'estre point long, il vaut mieux que i'aille au

Plato.

Les hõmes en bien-faisant s'approchent de Dieu.

Comme le riche se doit comporter enuers le pauure.

Celui qui est fort, doit estre l'appui du foible.

Ceux qui ont gousté de la sapiẽce sont charitables & pleins de liberalité.

Il faut auoir pitié du pauure par tout fors qu'en iugement.

dernier des dix commandemens du Decalogue, lequel en termes generaux, comme tous les autres, a esté proferé par la bouche de Dieu, qui est tel: Tu ne conuoiteras point.

FIN DV DISCOVRS DV DEVOIR DV IVGE.



DE L'ERECTION ET creation du Prince.

Le Prince ne doit estre creé par sort.

AVCVNS ont voulu que les Princes fussent establis par sort & rencõtre de bulletins, & ont introduit cette forme & maniere d'establissement, qui n'est aucunement proffitable au peuple: d'autant que le sort montre vn bon-heur, non pas vne vertu. Or plusieurs souuent sont paruenuz par ce moien à des principautez dont ils estoient indignes, lesquels vn Seigneur homme de bien rejetteroit, & ne les tiendroit au rang de ses suiets: car les petis Princes, qu'on appelle maitres, ne prennent pas à leur seruice tous les serfs qui ont esté nais en leurs maisons, ou tous ceux, qu'ils ont acheté, mais seulement ceux qui leur sont obeïssans & prests à executer leur volõté: les autres qui sont opiniastres & incorrigibles, dont ils ne peuuent cheuir & venir à bout, les vendẽt à l'encant par trouppes, comme indignes de faire seruice aux gens de bien. Il n'est pas donques conuenable d'ordonner pour Seigneurs des villes & natiõs, ceux ausquels elles sont escheües par sort, qui est chose glissante & dependẽte de la fortune variable. Quand il est question de guarir les malades, on ne parle point de sort, & ne sont point les medecins tirez au sort, mais sont approuuez par experiẽce. Semblablemẽt quãd il est besoin de faire vn bõ & heureux voiage par mer, au salut de ceux qui nauigẽt, on ne tire point au sort le pilote pour l'enuoier incõtinẽt à la pouppe, de peur que par son ignorãce & faute d'experience il ne tõbe, lors mesme que la mer est calme & paisible, en vn naufrage, & face perir tous ceux qui sont dedãs la nauire: mais on choisit celui qu'on connoit auoir apris soigneusemẽt dés son premier âge l'art de gouuerner les nauires. Ce patron de nauire a fait souuent des voiages par mer, & a passé toutes, ou bien la plus grande partie des mers: il a diligemment recherché les marchez & foires, les ports & haures, les retraittes tant aux Isles, qu'és terres fermes, & connoit

Le sort depend de la fortune.

Le bon pilote n'est pas pris au sort.

& connoit mieux, où pour le moins aussi bië, les sentiers & addresses de la mer, que les chemins de la terre, par la longue & parfaitte consideration des corps celestes: car aiant soigneusement pris garde aux mouuemens harmonieux des astres, & se reglant selon leurs cours prefix & arrestez, peut dresser és lieux, où il n'y a passage, des chemins droits & larges, à fin que (ce qui est le plus incroiable de toutes les choses du monde) vn animal terrestre puisse par la nauigatiõ trauerser les mers. Baillerons nous donques la charge des grandes villes peuplées, des affaires tant priuées, que publiques, tant sacrez que profanes, laquelle est la vraie art des arts, la science des sciences, au premier venu, nous reglãs à la discretion & phantasie du cours & mouuement instable de fortune, en reiettãt la parfaitte espreuue de verité, qui se fait auec raison? Aiant le tressage Moyse consideré en son esprit ceci, il n'a point fait en aucun passage mention de cette maniere de balloter le magistrat, mais s'est deliberé d'introduire celle qui est faite par election & suffrages de personnes. Il dit donques : Tu establiras vn Prince sur toi non estranger, mais quelqu'vn de tes freres: demontrant par là que l'election doit estre volontaire, & se doit faire par le suffrage & commun consentement du peuple, auec information de la vie, en laquelle il n'y ait que redire. Il veut aussi que Dieu assiste pour donner sa voix, & seelle l'electiõ: par ce que c'est lui, qui conferme toutes les autres choses proffitables au public, reputãt l'homme estre l'eslite des creatures, ne plus ne moins que la face des parties du corps. Or il amene deux raisons, pour lesquelles il ne faut point eslire l'etranger pour Prince: l'vne, à fin qu'il n'amasse point nombre d'argent, d'or, & de bestail, mettãt en tresor les biens qu'il rauit de ses suiets en les despouillant & appauurissant: l'autre, à fin qu'il n'enleue le peuple du païs, & ne le contraigne de changer de lieu en autre, & courir çà & là en vain, lui mettant en auant des fauses esperances de quelque païs plus fertile & cõmode, & lui ostant les biens qu'il recuilloit en seureté, le tout pour son proffit particulier: à raison dequoi Moyse a preferé, & à bon droit, celui qui est du païs à l'etranger, d'autant qu'il est participant d'vne fort excellente & estroitte parenté. Cette tresdigne parenté c'est d'auoir vne mesme police, vne mesme loi, & vn mesme Dieu, qui s'est reserué ce peuple pour son lot & heritage. Dessous tel Prince il ne faut rien craindre de ce que nous auõs dit, mais il faut esperer tout le contraire: par ce que tant s'en faut qu'il cõtraigne les habitãs de deloger, qu'au lieu de cela il raccueille & donne seur accez à ceux qui auparauant estoient espars par le païs etrãge: & au lieu d'oster les biens d'autrui, il en distribue largemẽt à ceux, qui en ont affaire, en leur offrant son biẽ propre. Or du jour que le roi sera paruenu à sa roiauté, Moyse pour ses estrenes lui cõmãde qu'il escriue de sa propre main vn raccueil & abbregé des loix, à fin qu'elles tiennent cõme colle dedans son ame: car celui qui lit, ne fait que passer les sentences, & n'y prend point garde, à cause qu'il y en a trop: mais l'autre, qui escrit à loisir, les imprime mieux en sa memoire: d'autant que la pensée s'arreste sur chaque mot, & ne passe point en vn autre lieu, que premierement elle n'ait embrassé & estraint fermemẽt de tous costez le premier. Apres auoir escrit ce sõmaire de loix, qu'il s'efforce chaque iour de le reuoir & relire, à fin que sa memoire soit cõtinuellement refreschie de bõnes ordonnances, à fin aussi qu'il les prenne en amitié

Ordonnance de Moyse sur l'election du Prince.

Il ne faut eslire l'etrãger pour Prince.

Moyse prefere le Prince choisi du pays mesme à l'etrãger.

communiquant & frequentant tousiours auec elles:car la longue frequentatiō engēdre vne naïfue & franche amitié non seulement entre les hōmes l'vn auec l'autre,mais aussi des hōmes auec les lettres,dignes d'estre aimées. Ce qui auiē-dra si le Prince ne manie point les escrits & liures d'autrui,mais ceux qu'il a lui mesmes escrit:par ce que les propres escrits sont plus familiers & aisez à entē-dre,que ceux des etrangers. Auec ce en les lisant il fera vn tel discours en soi-mesme:I'ai escrit ces choses,moi qui suis grād Seigneur, n'estant point aidé de pas vn seruiteur,combiē que i'en aie vn million.Estoit-ce à fin que i'acheuasse le liure entier,comme ceux qui escriuent à gages,ou pour m'exercer les ieux,à fin qu'ils veissent plus clair, & les mains à fin qu'elles fussent plus legeres à escrire, cōme celles des notaires?Commēt?Seroit-ce bien cela?nenni:mais c'est à fin qu'aiant escrit ces saintes loix dedans mon liure,ie les transcriue tout incō-tinent dedans mon ame,& engraue dedās mon esprit les marques diuines, qui ne peuuent estre effacées.Les autres Rois donques se seruēt de baguette, qu'ils tiennēt en leurs mains pour sceptres:en mon endroit cet-abbregé de loix sera mon sceptre,ma gloire & louënge nompareille,en signe & marque d'vne Seigneurie irreprehensible,façonnée selon l'ancien patron & modelle du roiaume de Dieu.M'appuiant donques tousiours sur les saintes loix,comme sur mō scepte,j'aquerrai deux choses meilleures de toutes les autres:l'vne sera le droit egal:plus grād bien il n'est possible de trouuer:car l'orgueil & l'arrogāce sont signes d'vne ame pusillanime & lasche,qui ne preuoit point l'aduenir:ce droit egal m'engendrera vne amitié & seureté en l'endroit de mes suiets,qui sont les iustes recompenses qu'ils lui rēdront,tout au contraire de l'inequalité,qui en-gēdre des dāgers dont on ne se dōne point de garde, & en est l'issuë douteuse. Ces dangers ie les fuirai en la haïssant,cōme cause des tenebres & guerres: ainsi ie viurai seurement,& ne serai point suiet aux embusches & trahisons, honorant en son lieu l'egualité,laquelle n'est point nuitiue & noisiue,mais apporte la lumiere & paix.Ie paruiendrai à l'autre, au moien que ne pancherai tantost deça, tantost delà,cōme si i'estoi en vne balance,ni detournerai les ordonnances par des sentiers de trauers, mais ie m'efforcerai de les mener par le milieu du grād chemin passant,marchāt droit & ferme par icelui,à fin que ie soi participant d'vne vie innocente & exempte de peché.Cette voie Moyse a accoutumé d'appeller roiale,laquelle est metoienne entre le trop & le peu; d'autant que ce qui est au milieu du trois est le principal, & tient les deux extremitez d'vn lien indissoluble,duquel aussi il est costoié, comme vn Roi de ses garde-corps.Or Moyse dit que le pris & le loier du Prince qui garde les loix,qui honore l'egualité,qui iuge selon la iustice,qui n'est point corrompu de presens, qui pense tousiours aux choses iustes & equitables,c'est de viure & regner lōg tēps,non qu'il lui vueille donner vne vie tēporelle à longues années,mais c'est pour montrer aux ignorans,que le Prince qui suit les loix & la iustice,encore qu'il soit mort, toute-fois il vit à iamais, par le moien de ses proüesses & vertus,qu'il a laissées immortelles,comme memoriaux d'hōnesteté, qu'on ne peut abolir.Au reste il est besoin que celui qui a esté reputé digne de cette treshaute & tresgrāde roiauté,choisisse des Lieutenās,& substituts,qui cōmandēt,qui iugent comme lui, qui procurent le bien & le proffit public: car vn homme seul

Les loix doiuent seruir de sceptre a vn bon Roi.

De x grās biens viennēt au Prince par la cōnoissance de la loi.

Le droit egal.

Le grand chemin de iustice.

Recompense du Prince amateur d'egualité.

Il faut qu'vn roi choisisse des lieutenans bien capables & vertueux.

seul ne pourroit suffire & satisfaire, encores qu'il fust le plus addroit, & le plus fort de tous les autres hommes tant de son corps, que de son esprit, à tant d'affaires, & de si grand' importance, qui suruiẽnent à foule touts les iours les vnes apres les autres, s'il n'auoit pour aides les plus gens de bien choisis parmi touts les autres, excellens en prudence, en magnanimité, en iustice, en la religiõ, & nõ seulemẽt se detournans de l'orgueil, mais aussi le haïssant comme vn tresgrand mal & vn grand ennemi. Ces gents-là seront les vrais aides & substituts du bõ & vertueux Prince, qui a entre ses mains le gouuernemẽt de la republique, fort propres pour le soulager & alleger. Et parce qu'il y a des affaires de plus grãde importance les vns que les autres, il commettra les moindres à ses lieutenans, à fin qu'il ne s'vse point & consume en des petites causes, mais retiendra par deuers lui les plus grandes, les examinant & espluchant diligemment. Or il estimera les causes grandes non celles qu'aucuns pensent estre, comme quand les gentils-hõmes ont quelque different les vns contre les autres, ou les riches cõtre les riches, & les Seigneurs cõtre les Seigneurs, ains au cõtraire quãd les paures & simples gens plaident contre plus puissans qu'eux, n'aiãs, pour ne souffrir rien de cruel, autre esperance que le iuge. On trouue des exẽples tous notoires de ceci aux saints liures, qu'il fait bon de suiure. Autre-fois le tẽps a esté que Moyse iugeoit seul les procez, trauaillant depuis le matin iusques au soir: mais se trouuant là son beau-pere, & voiant de quelle charge d'affaires il estoit foulé, suruenãs & accourãs sans cesse de toutes parts gẽs qui auoient procez, il lui cõseilla fort biẽ de choisir des substituts, à fin qu'ils iugeassent les plus petites causes, & lui presidast aux plus grãdes, se donnant quelque tẽps pour le repos. Moyse obeïssant aux remontrances qui lui estoient faites (elles lui estoiẽt aussi proffitables) choisit les plus honorables & apparẽs de toute la multitude, & establit des Lieu-tenans & iuges, leur commãdant de lui renuoier les causes d'importance. Cet-ordre est escrit dedans les saints liures pour la doctrine & enseignement des Princes qui viendroient apres lui, à fin que premieremẽt ils ne reiettassent les cõseillers cõme estãs suffisans d'eux-mesmes d'expedier tous les affaires, veu que Moyse ne les a pas reprouué, lequel estoit totalemẽt sage & aimé de Dieu, à fin aussi qu'ils esleussent des secõds & troisiesmes Lieu-tenans, de peur que, se consumãs és choses petites, ils ne laissassent les plus necessaires: car il est impossible que la nature humaine puisse attaindre par tout, & depescher touts les affaires. Voila vn des exẽples declaré. Il lui faut aiouster vn autre secõd, pour cõfermer notre dire. I'ai ci deuant dit que les causes des pauures & simples gens sont grãdes: ces gẽs simples & foibles sont la vefue, l'orphelin, & l'etrãger. Il faut dõques que celui qui est le plus grãd Seigneur & a la super-intẽdẽce sur tous les autres, soit leur iuge: d'autãt que selõ Moyse, Dieu, qui est le Roi de tout le mõde ne les a pas repousé de sa iurisdictiõ: car le prophete, loüãt les vertus du vrai Dieu, dit en cette sorte. Le Dieu grãd, fort, qui n'a point d'esgard à la persõne, & ne prẽd point de presens en dõnãt son iugemẽt. Il aiouste incõtinẽt apres: Il iuge nõ les Satrapes & seigneurs, nõ les tyrãs, & Rois, non les Empereurs, qui ont la dominatiõ dessus la terre & la mer, mais l'etrãger, l'orphelin & la vefue: l'etranger, par ce que s'estant fait ennemi capital de ses parens (lesquels selõ raison deuoiẽt estre seuls ses aides & solliciteurs pour le secourir

Qui sont les causes que le Prince se doit reseruer comme les plus importantes.

Moyse bien studieux de la iustice.

Moyse choisit des substituts pour son aide.

en son besoin)il a laissé les fables cõtrouuées de plusieursDieux,que ses pere & mere, ses aieuls,ses ancestres, & touts ceux de son sang auoient suiuies,& s'est rangé vers la verité & l'adoration d'vn seul Dieu,qu'il faut adorer:le pupil,par ce qu'il est priué de pere & mere,qui sont selõ nature ses aides & tuteurs,& par ce moien abandonné de la puissance qui lui est necessaire pour sa tuition & defense,n'en aiant point d'autre,la vefue d'autãt qu'elle est priuée de son mari, lequel auoit pris le soin & la charge d'elle au lieu de son pere & de sa mere:car ce qu'est le pere & la mere à la fille,pour auoir charge d'elle,le mari l'est à la fẽme,sur ce propos peut-on bien dire certainement que la nation Iudaïque est presque orpheline,si on la cõpare auec les autres nations:d'autãt que les autres natiõs n'ont point faute d'aide quãd elles sont assaillies de quelque mal(pourueu qu'il ne soit enuoié d'enhaut)à raison qu'elles sont alliées les vnes auec les autres,& trafiquent ensemble:mais il n'y a personne qui dõne à celle des Iuifs confort & aide:parce qu'ils vsent de loix estrãges & diuerses des autres,& auec cela graues,comme aussi elles doiuent estre,à cause qu'elles tirẽt droit au sommet de la vertu:Or la chose graue est reuesche & rude,ce que la commune des hõmes & populace reiette pour l'amour de la volupté, laquelle il cherit & caresse:si est-ce que Moyse dit que le gouuerneur du Mõde aura tousiours pitié & misericorde de ces pauures orphelins,abandonnez du monde,comme estãs siens,lui aiant esté de tout le genre humain cettui peuple consacré, comme vn premier fruit,à lui,di-ie,qui est le createur & pere de tout le monde. La cause de ce,c'est l'excellente iustice & la vertu des premiers peres,& auteurs de la nation,desquels comme de plantes immortelles,sortent tousiours des fruits salutaires& proffitables en tout & par tout à ceux qui sont issuz d'eux,& outre dõnans remede à leurs pechez,pourueu qu'ils ne soient point totalemẽt irremissibles.Que personne toute-fois ne s'estime homme de bien pour estre de haute & noble race,ni pour cela mesprise les bonnes œuures, considerant en luimesme,que celui qui est venu de gents de bien,s'il apporte par sa mauuaise vie honte & deshonneur à ses pere & mere,merite plus grande punitiõ,qu'vn autre de bas lieu:par ce qu'aiant deuant lui les exemples de vertu de ses ancestres pour les suiure,& ne les suiuant point, ni representant pas vn en amendant sa vie,ne se peut faire qu'il ne soit blasmé.La loi fait vne autre deffẽse à celui qui a pris le gouuernemẽt & la charge de la chose publique,de ne cheminer point en fraude & tromperie en l'endroit de son peuple: car les mœurs traitresses & desloiales appartiennent à vne ame serue & esclaue, laquelle ombrage & couure par vne hypocrisie son affaire.Il faut donques que le Prince se maintienne tel enuers ses suiets,cõme le pere enuers son enfant,à fin qu'il soit reciproquement honoré d'eux,comme de ses vrais & legitimes enfans:aussi les bons Princes,s'il faut dire la verité,sont parens communs des villes & nations, quelquefois est qu'ils montrent encores vne grande amitié. Parquoi il ne faut point appeller Princes,ceux qui deploient leurs grandes puissances à la ruine & dõmage de lurs sujets,ains ennemis,faisans acte de mortels & capitaux ennemis. Ceux encores qui par ruse & finesse font tort à leurs sujets, sont pires que les autres, qui apertement se montrent contraires: d'autant qu'il est facile de se defendre contre les personnes, qui decouurẽt & montrent leur mauuais vouloir

La nation des Iuifs est orpheline à la cõparaison des autres.

Ceci est plus amplement discouru au traitté de la noblesse.

Le Prince se doit porter tel enuers ses suiets, que le pere enuers ses enfans.

loir tout à clair, & le repoulser, mais la meschanceté des autres est de difficile connoissance & apperceuance, par ce qu'ils se vestent de l'habit d'autrui, & se masquent comme s'ils jouoient sur vn eschaffault, cachans & deguisans leur vrai & naturel visage. Or l'espece de principauté monte & paruient, peu s'en fault que ie ne die, iusques à toutes les parties & estats de la vie, differant seulement de grandeur & de quantité : car ce qu'est le Roi en vne ville, cela est au village & bourg le premier & le plus apparent, en la maison le maitre, en la compagnie des malades le medecin, en l'armée le capitaine, aux nauires & galeres pleines de gens de guerre l'Admiral, en la compagnie de ceux qui sont embarquez aux nauires marchandes le marinier, en la compagnie des mariniers le pilote, lesquelz peuuent faire bien & mal, toute-fois ils doiuent vouloir ce qui est le meilleur. Le meilleur c'est d'aider, non pas faire mal à ceux qu'on peult: en quoi on ensuit Dieu, lequel a la puissãce de faire tous les deux, & neant-moins il ne veult que le bien: ce que nous donne à cõnoistre la creation & gouuernement du monde: d'autant qu'il a fait estre les choses, qui n'estoient point, il les a reduites d'vne confusion & des-ordre en ordre, il a baillé qualitez propres à celles qui n'en auoient point: de dissemblables les a fait semblables, de diuerses les a fait toutes vnes, & de mesme sorte, d'incompagnables & discordãtes compagnables & accordantes, d'ineguales, eguales, de sombres & obscures claires & luisantes, les tirant de tenebres en la lumiere: car lui & ses puissances bien-faisantes ont tous-iours soin de reformer & reduire la pire substance, où il y a quelque faute en vne meilleure. Les bons Princes doiuent suiure ces exemples, s'ils ont quelque soin de ressembler à Dieu. Or d'autant qu'infinies choses coulent sans qu'on s'en apperçoiue, inconnuës à l'esprit de l'homme enuelopé & embrouillé parmi cette grande trouppe de sens, qui le seduisent & deçoiuent par des opinions faulses, voire plus-tost enseueli en vn corps mortel que quelqu'vn pourroit appeller Sepulchre: que pas vn iuge n'ait honte de confesser qu'il ne sait ce qu'il ignore: autrement en mentant il deuindra plus meschant qu'il n'est, bannissant la verité hors le clos de son ame: outre ce il fera grand tort à ceux qu'il iuge, estãt aueuglé en son iugement, & ne voiant point ce qui est equitable & iuste. Quand donques il verra, qu'il ne pourra comprendre les affaires, à cause qu'elles rendent d'elles-mesmes vne incertitude & obscurité, qu'il refuse le iugement, & les renuoie à d'autres iuges, qui les entendent mieux que lui: ceux-là pourront estre les Sacrificateurs, & le Prince des Sacrificateurs: parce que les vrais & naifs ministres de Dieu ont l'esprit vif & agu, ne faisans peu de cas d'vne petite faute, mais la reputant grande pour l'excellence & grandeur du Roi qu'ils seruent. Pour cette raison il est enjoint à tous Sacrificateurs d'estre sobres & s'abstenir de vin, quand ils sacrifient: de peur que cette poison, qui oste le sens & l'entendement aux hommes, & les fait radoter se coulant dedans eux, n'eslourdisse & obscurcisse les ïeux de l'entendement : peut-estre aussi que celui qui est vrai Sacrificateur, est prophete, estant paruenu à cet-estat, non tant par le moien de sa race & lignée, que par sa vertu: or il n'y a rien inconneu au prophete, aiant dedans lui le Soleil intellectuel, & vne clarté, exempte d'ombre, afin qu'il comprenne facilement les choses inuisibles au sens, incomprehensi-

Le prince quoi qu'il puisse ne doit faire mal, ni desplaisir.

Bonté de Dieu tout-puissant.

L'allusion Grecque est fort propre de σῶμα σῆμα.

Causes renuoiées du Roi au prince des Sacrificateurs.

Enioint aux Sacrificateurs d'estre sobres & s'abstenir de vin.

bles toute-fois à l'entendement. Il y a bien d'auantage, ceux qui manient les mesures, le poix, & balances, assauoir marchands, tauerniers, & cabaretiers, regratiers & reuendeurs, & tous autres qui vendent les denrées tant seches que liquides coulantes pour le viure, doiuent estre, s'ils sont sages & bien auisez, Princes d'eux-mesmes, encores qu'ils soient suiets aux preuosts des villes & escheuins, ne faisans point les choses iustes & raisonnables par crainte, mais d'vne franche volonté: d'autāt que le bel acte, qui est fait d'vne bonne volonté, est plus honorable que celui qui est fait par crainte: à raison de quoi est enioint aux tauerniers, marchands, & tous autres, qui sont de cette vacation, d'auoir balances, mesures, & poix iustes, n'inuentants point de malice: ni vsans de tromperie, pour faire tort à ceux qui achetent, ains disans & faisans leurs affaires franchement & librement, considerans en eux mesmes que les gains iniques portent dommage, & qu'au contraire la richesse qui est aquise iustement & loiaument, ne dechet jamais. Au surplus d'autant que le pris de la soigneuse & diligente besogne, c'est le loier qui est deu à l'ouurier, & que ceux qui besognent sont en necessité, non pas les autres, pour lesquels on besogne, la loi defend de remettre en vn autre temps le paiment qui est deu au manouurier, mais commande de le lui bailler le mesme jour: par ce que ce seroit vne chose des-raisonnable que les riches fissent bonne chere du bien appartenant aux pauures, & qu'en ce faisant les pauures ne receussent les loiers & recompenses de leur trauail. Ceci sert d'exemple notoire pour se donner garde de ne tomber en plus grans pechez: car celui qui ne permet point que le salaire qui doit estre totalement rendu, soit reculé outre son terme, bornant le terme du vespre, auquel l'ouurier s'estant aquité de son deuoir, doit porter en sa maison ce qu'il a gagné & receu pour recompense de son trauail, ne haira-il pas plus de piller & rauir le biē d'autrui, de derober, de faire banque-route, de s'enfuir, & emporter quand & quād lui les debtes qu'il a faites, & de faire autres actes sēblables, formant & façonnant son ame selon les formes & especes approuuées de l'honnesteté? Il est aussi fort bien defendu de n'iniurier personne principalement celui qui est sourd, n'aiant point le sens de l'ouïe, pour entendre l'iniure qui lui est dite, & par ce moien ne pouuant auoir sa reuange & prendre la pareille: pour ce que de tous combats celui est le plus inique, auquel l'vne partie agit & frappe, & l'autre patit & souffre seulement: or ceux qui disent iniure aux muëts & aux sourds, qui ont les oreilles offensées, font autant de mal comme s'ils faisoient glisser les aueugles, ou s'ils leur mettoient quelque chose deuant les pieds, pour les faire tomber: qui est cause que ces pauures gens, ne sachans l'empeschement qui est deuant eux, & à ce moien ne s'aduisans de passer par-dessus, souffrent deux maux en tombant, qu'ils se foruoient de leur chemin, & se blessent les iambes. La loi desploie les menaces diuines contre les personnes, qui sont inuenteurs de tel maux, & contre les autres, qui les ensuiuent: & certes à bonne raison: Car il n'y a qu'elle qui tient la main, & combat pour ceux qui ne se peuuent aider, disans haut & clair à ces meschans qui leur ont fait tort: O gens depourueuz d'entendement, estimez vous que Dieu ne sache pas ce que vous faites, ce pendant que vous riez & moquez de leurs maux? vous les offensez à l'endroit où ils sont miserables, aux oreilles

Le gain inique porte dommage.

Ceci est traité ci dessus.

Il semble que l'auteur ne poursuit point son train accoustumé, & qu'il y ait quelque omission, & que ceci appartienne au traité de la iustice.

Defense d'iniurier & principalement les gens sourds & les muets.

Remontrāce à ceux qui dient iniures aux sourds & muets.

par

par vos mes-disances & gosseries, aux ïeux par les choses glissantes que vous leur mettez deuant les pieds pour les faire glisser: asseurez vous que Dieu, qui à l'œil sur les choses humaines, & les cõtemple, saura que vous sautez & vous rejouissez des maux des hommes miserables, comme si vous n'en deussiez iamais receuoir de semblables, aiãs neant-moins vn corps suiet à toutes sortes de maladies, & estans vos sens en danger non seulement d'estre gastez & affoiblis par la moindre occasion du monde, mais aussi de souffrir des maux incurables. Cõment est-ce que vous vous oubliez tant de pẽser qu'estes exempts de l'infirmité humaine, & auoir fui les incertaines & nõ attenduës embusches de fortune, laquelle lance & darde d'vne grãde roideur des foudres soudains, & abisme presque au port de salut & felicité ceux qui vsoient d'vne tranquillité & douceur de vie? Pourquoi est-ce que vous vous glorifiez tant, & sautez de joie du mal d'autrui, ne craignans point la Princesse iustice, qui assiste au consistoire diuin, laquelle de ses veillans & aguz ïeux contemple de tous cotez, comme en plain & clair Soleil, toutes choses, encores qu'elles soient dedans des cachettes & cabinets? Il me semble que telles gens ne s'abstiendroiẽt non plus des corps morts, tant ils sont cruels, & ne tarderoient point (comme on dit communement) de coupper la gorge aux morts: d'autant qu'ils ont bien le cueur de s'amuser à faire tort aux parties, qui sont les premieres aucunement mortes: par ce que les ïeux, qui ne voient point, sont morts: les oreilles aussi qui n'oïent point, sont mortes: de sorte que si tous les mẽbres de l'hõme estoient ruinez & perdus, encores ces gens là montreroient-ils leur cruauté & felonnie, tant ils sont inhumains, n'aiants aucunement pitié & compassion de leur semblable: ce que toutes-fois aux guerres capitales & mortelles, où il n'y a point d'esperãce de reconciliation, les ennemis ne font en l'endroit des morts. C'est assez parlé de ceci. Moyse met apres vne rangée d'autres commandemens, qui s'accordent fort bien les vns auec les autres, & sont semblables, disant: Qu'il ne fault point laisser saillir les bestes sur celles de diuerses especes: De ne semer rien entre les vignes pour en auoir double rapport l'année: De ne vestir point des habillemens faits de deux matieres diuerses, qui est vne espece de falsification. Le premier a esté ordonné contre les adulteres, d'autant que par icelui est clairement montré qu'il ne fault point dresser des embusches aux mariages d'autrui, ni corrõpre les mœurs des femmes, & les bonnes esperances qu'ont les maris d'vne vraie & legitime lignée: car celui qui a defendu que les bestes ne saillissent sur autres bestes de diuerse espece, semble que de loin il ait voulu retrancher & separer de sa republique les adulteres. Il nous fault maintenant mettre ce commandement auec les autres qui appartiennent à la justice, par ce que il n'y a point de danger de dire mesmes choses en diuers endroits, & de les repeter, pourueu qu'on le puisse faire commodement. C'est donques vne chose iuste d'assembler les animaux qui peuuẽt conuerser ensemble: Or est il que ceux qui se frequentent naturellement sont d'vne mesme espece, comme les autres qui ne se peuuent accompagner, de diuerse: celui donques qui est cause que les animaux de diuerses especes ont compagnie illicite l'vn de l'autre, est meschant, detruisant & abolissant la loi de Nature. A cete cause la sainte Loi a vn si grand egard à ce qui est

Embusches de fortune variable.

Iustice assiste au cõsistoire de Dieu.

Il ne faulte faire saillir les bestes sur celles de diuerse espece.

Qui sõt les animaux de mesme espece.

Ceci est traitté cy dessus. de droit, qu'elle ne permet point que le labeur de terre soit fait par bestes ineguales en force, mais a deffendu qu'on n'attelle ensemble l'asne & le bouuillon pour labourer, de peur que le plus foible, qui combat contre la grande puissance du plus fort, & tasche à le surmonter, ne perde sa force, & tombe dessous le faix: & combien que le plus fort, qui est le taureau, soit mis au rang des bestes pures, & le plus foible, qui est l'asne, au rang de celles, qui sont immõdes: toute-fois il a voulu garder le droit de celles qui semblent estre moindres & pires, pour seruir d'enseignement, comme il semble, aux iuges, afin qu'ils ne dedaignẽt & ne rabrouent en leurs sieges les simples gens, à la race & lignée desquels il ne fault pas auoir egard, mais à leur vertu ou vice. A cetui commandement le dernier de la rangée est semblable: De ne tistre, ni mettre ensemble des estoffes & matieres de diuerses especes, comme la laine & le lin, par ce qu'elles ne conuiennent pas bien ensemble non seulement pour leur diuerse nature, ains aussi pour leur force & puissance, tellement que quand il seroit question d'en vser, il auiendroit que celle qui seroit plus forte & ferme romproit plus tost tout, qu'elle tint & fust iointe à l'autre. Entre ces deux cõmandemens il y en a vn autre au milieu, qui est de n'ensemencer point la vigne pour en auoir double rapport. Premierement afin que les choses qui sont de diuerses especes ne soient point brouillées & meslées: or les plantes sont dissemblables aux arbres, & les arbres aux plantes: pour cette cause la nature n'a pas ordonné vn mesme terme à tous les deux pour la generation des fruits de l'année, mais à celles-là a departi pour les moissonner la saison du printẽps & à ceux-ci pour recuiller & serrer leurs fruits la fin de l'esté: au moien dequoi il auient qu'en vn mesme temps les plantes dessechent, lesquelles auparauant auoient esté verdoiantes, & les arbres fleurissent & poulsent, qui estoient auparauãt secs: car en la saison de l'hyuer, que les fueilles des arbres tõbent, les bleds & grains verdoient: au contraire en la saison du printemps, que toutes les plantes dessechent, les tiges des arbres fruitiers & sauuages poulsent leur fruit, tellement qu'en vn mesme temps les fruits des semailles viennent à maturité & perfection, & ceux des arbres commencent à naistre: à bonne raison donques le legis-lateur a separé les choses les vnes des autres, qui estoient differentes de nature, de saison de fleurir, & de saison de porter fruit, les rangeant & accommodant en leurs propres lieux, & par ce moien les reduisant d'vn des-ordre en vn ordre: car l'ordre est cause de l'ornement, que la confusion oste. Secondement afin que les deux especes ne s'offensent l'vne l'autre, retirant chacune à soi la nourriture de l'autre, laquelle estant epuisée & consumée: il est necessaire que comme en vne famine & disette toutes les plantes totalement s'affoiblissent & deuiennent steriles, tellement qu'elles ne rapportent aucun fruit, ou si elles en rapportent, il ne vient point à bien, & ne vault rien, à cause qu'elles ont esté auparauant affoiblies par faute de nourriture. Tiercement afin que la bonne terre ne soit point chargée & foullée de trop lourd faix, partie pour l'espoisseur des choses semées & plantées continuellement les vnes sur les autres en vn mesme endroit, partie pour le grand rapport des fruits qui double. Parquoi le maitre se doit contenter de prendre de son lieu vn tribut pour chacun an, comme le Roi de sa ville: par ce que de tascher

Moyse deffend de tistre ensemble des matieres de diuerses especes.

Defense d'ensemẽcer la vigne.

Il parle du clymat de l'Asie.

L'ordre oste toute confusion.

Il ne fault pas que le laboureur tasche a faire porter la terre plus qu'elle ne doit.

tascher à recuillir plusieurs daces & reuenus de sa chose, c'est vn acte d'auarice exorbitante, par laquelle le droit de Nature est renuersé. La loi pourroit dire à ceux, qui se sont auisez d'ensemencer leur vigne pour vne auarice, Ne soiez pas pires que les Rois, qui ont subiugué par armes & armées les villes & nations: lesquels pouruoians au temps à venir, & pardonnans à leurs sujets, se contentent de recuillir vn tribut par chacun an, considerans en eux-mesmes que s'ils faisoient autrement, ils les reduiroient en bref temps en extreme pauureté: vous autres, di-ie, qui recuillez au printemps d'vn mesme fond de l'orge & du bled, & en esté les fruits des arbres, en l'etouffant de doubles charges, comme si c'estoient imposts: Il ne se fault pas esbahir si les forces lui faillent ne plus ne moins qu'au lutteur, lequel on ne laisse point reprendre son aleine, & ramasser ses forces pour recommencer le combat: Il semble que vous aiez oublié ce que j'ai parci deuant ordonné pour le bien & proffit public. Que si vous auiez souuenance du commandement de la septiesme année, suiuant lequel j'ai iugé raisonnable que la terre, comme sacrée, se reposast & relachast durant icelle, & ne fust point trauaillee des œuures du labour, en consideration des trauaux qu'elle à souffert les six années precedẽtes rapportant le fruit en sa saison selon les termes & l'ordre prescripts par la Nature, vous n'entreprendriez rien à la volée contre le train acoustumé, ni, tenans fort pour l'auarice, inuenteriez des nouuelles manieres d'ensemencer la terre, qui est pleine d'arbres & de vignes, pour augmenter vos biens par le double & desmesuré rapport de chaque année, amassans force argent d'vne auarice & insatiable conuoitise. Certainement celui, qui laisseroit reposer en la septiesme année ses propres lieux, n'en receuant point de reuenu, ne chargeroit & fouleroit la terre de deux fardeaux: pour cette cause il a fallu que j'aie execré, comme immõdes, tous ces fruits-là, tant ceux de l'Automne, que ceux des semailles: d'autant que l'esprit qui engendre & maintient la vie en la bonne terre, est, par maniere de dire, etouffé: d'autant aussi que celui qui en est possesseur se moque des dons de Dieu, faisant saillir dehors ses iniques concupiscences, & ne les bornant point par mesure: Ne fault-il pas donques aimer ces belles ordonnances, qui de loin gardent les hommes d'approcher de la conuoitise & auarice, les chassans d'autour d'icelle? Il est sans doute que l'homme priué, qui n'a point de commandement sur les autres hommes, s'il des-apprend vne fois en l'endroit des plantes, le gain inique, que deuenant grand Seigneur ou Roi, il vsera de cette coutume enuers les hommes & les femmes, n'exigeant point double tribut, ni etouffant ses suiets de daces & tailles: car la coutume qui a esté nourrie, & est creuë quand & nous, peult amollir les mœurs dures & roides, & par maniere de dire, comme vn pedagogue duire & façonner nostre esprit, & lui imprimer fort bonnes marques, qui sont celles que la iustice engraue dedans l'ame. Voilà ce que la Loi commande a chacun particulierement. Il y a d'autres ordonnances plus generales, lesquelles s'addressent generalement à tous ceux de la nation: les aduertissant commẽt ils se doiuent comporter non seulement enuers leurs ennemis, mais aussi enuers ceux qui se sont departis de leur alliance, Si ces gens-là, dit Moyse, estans enfermez dedans le clos de leurs murailles, viennent à se rebeller, alors votre ieunesse bien armée & en conche

Consideration & aduertissement à ceux qui ensemencent la vigne.

Les forces defaillent à la terre aiant trop dechargét.

Ce commandemẽt est traitté ci dessus.

La coutume comme vn pedagogue duit & façonne l'esprit.

En quelle maniere veult Moyse que lõ se comporte enuers les ennemis au fait de guerre.

aille auec tous les appareils de guerre contre eux, & mette tout à l'entour son armée: cela fait, qu'elle ne se haste point, mais attende vn peu, n'octroiant riẽ à la cholere plus-tost qu'à la raison, afin qu'elle manie ses affaires constamment & seurement: Qu'elle enuoie donques incontinent des herauls pour les semondre & conuier a renouueller l'alliance, & quand & quand qu'on leur face entendre la puissance de l'armée addroite aux armes, & propre à combatre, qui est espandue tout à l'entour. S'ils viennent à reconnoitre leur faute, & se repentir de ce que cõme mal aduisez ils vous ont quittez & delaissez, se soubsmettant à telles conditions de paix qu'on voudra faire, qu'on les reçoiue fort volontiers en amitié & alliance: car encores que la paix portast grand dommage, ell'est toute-fois plus proffitable que la guerre: mais s'ils sont tãt audacieux qu'ils n'y vueillent point entendre, & soient rebelles, alors que lon se fortifie d'vn preux & hardi courage, & prenant auec soi le secours & aide de la iustice inuincible, qu'on les assaille viuement, & que l'on approche les machines & engins aux murailles, pour les abbatre: apres qu'on en aura rompu vne bonne partie, qu'on entre de force à foule dedãs, & qu'on se iette dessus tirãt droit contre eulx de loin dards & jauelots, & de prés coups d'espée, en sorte que la punition & vẽgeance s'en ensuiue, qu'ils ont meritée, sans en espargner ni receuoir aucun à merci, & qu'on ne cesse point, iusques à ce qu'on ait desconfit toutes leurs forces depuis vn bout iusques à l'autre, en pillant l'argent, l'or, & autre butin: qu'on brusle aussi la ville, mettant le feu dedans, afin qu'elle ne puisse iamais se resueiller & mutiner: afin aussi de donner crainte aux proches & voisines, & les aduertir qu'elles ne facent le semblable, d'autant que les hommes apprennent d'estre sages par les maux des autres: au reste qu'on laisse les filles & les femmes, sans leur faire aucun mal, & qu'on les asseure des dangers de la guerre pour leur infirmité naturelle, & par ce qu'elles aiment la paix, & ne se meslent point de la guerre. Par-là apert que la natiõ des Iuifs est compagne & amie de tous ceux, qui font profession de la paix, estãt aussi son intention telle. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il la faille deprisser, cõme si ell'estoit si lasche de se rendre du premier coup à ceux qui la viendroient assaillir & tourmenter: mais elle regarde quand elle fait vengeance & punition, qui sont les personnes viuantes, qui lui font mal ou non: car c'est a faire à vne ame sauuage & cruelle de tuër indifferemment toutes personnes, & ceux mesme qui ont fort peu, ou nullement offensé, & mettre au mesme rang les femmes, qui de leur naturel viuent paisiblement, & ne bougent de leurs maisons, auec les hommes qui aiment la guerre. Il y a bien plus: La loi engendre si grande amour de iustice aux citoiens qui sont sous son gouuernement, qu'elle ne permet que la bonne terre de la ville, qui est ennemie, soit endommagée, en arrachant & couppant les arbres, & par ce moien ruinant les fruits, qui en prouiennent. Pourquoi (dit elle) veux tu mal aux choses sans ame, qui sont de leur nature douces, & engendrent des fruits doux & gratieux? l'arbre (mon ami) te montre il vn si mauuais courage d'ennemi, que tu le doibues arracher par les racines? t'a il mal traitté, ou, as tu peur qu'il te traitte mal? Au cõtraire il aide aux victorieux leur fournissant toute choses necessaires & delicates: par ce que non seulement les hommes paient tribut à leurs Seigneurs, mais

La paix encores qu'elle apporte dommage, est plus profitable que la guerre.

On se fait sage par le mal d'autrui.

Les filles & femmes doiuent estre receuës à merci en fait de guerre.

Il ne fault deserter la terre des ennemis, ni en couper aucun arbre.

mais aussi les arbres,quãd les saisons de l'année sont venuës, lesquels sont plus proffitables, d'autãt que sans iceux il n'est possible de viure. Qu'on n'espargne point ceux qui ne rapportent aucun fruit,& tous les autres, qui sont propres pour dresser des rempars, pour faire des pieux & pilotis,& faire des croix ou dards,pour racoustrer les tranchées & fossez d'alentour les villes,ou s'il est besoin,pour faire des eschelles, ou bastir des tours de bois,estant l'vsage d'iceux fort propre & conuenable à ces choses-là,& autres semblables. Iusques ici nous auons declaré ce qui appartient à la Iustice. Qui est maintenãt le poëte,ou historien,qui pourroit dignement louer la Iustice,tant est grande son excellence? elle est cause d'vn grand bien,fort respectable & pretieux, qui est la bonne volonté & amitié, qu'au moien d'elle on se porte l'vn à l'autre, lequel bien, pres qu'on voulut se taire des autres, seroit vne suffisante loüange d'icelle: Car le droit egal, comme ceux qui recherc ent les choses de Nature nous ont laissé par escrit, est pere de la Iustice, est vne lumiere sans ombre, & s'il fault dire la verité, vn Soleil, qui a esté fait & formé: comme l'inegualité est tout le contraire, tant en ce qui est trop, qu'en ce qui default, commencement & fontaine de tenebres & obscurité. Ce droit egal a bien ordonné toutes les choses qui sont au ciel & en la terre, selon les loix & droits immobiles: & pour ce montrer, qui est celui, qui ne sache que les iours & les nuits sont mesurez du Soleil par espaces egaulx & proportionnez? On voit que la Nature a manifestement establi les Equinocces, ou Iour-egaux, & nuict-egaux, ainsi appellez par leurs effects: celui du printemps, & l'autre de l'Autonne, que les plus ignorans lourdaux apperçoiuent, voiants les iours estre egaux aux nuicts. Qu'est-ce du cours & recours de la Lune, qui fait & acheue son cours depuis la conionction, iusques à pleine Lune, & depuis Pleine-Lune iusques à la conionction: ces mouuements-là ne sont il pas mesurez par espaces esgaux. Il est certain que la croissance & decroissance se font par nombre egal de iours: de sorte que le droit egal est honoré au tres-pur ciel sur toutes autres choses, comme en l'air son voisin: car estant l'année diuisée en quatre saisons, l'air, qu'on appele le temps: à accoustumé de se changer durant lesdites saisons de l'année, montrant en ce changement & varieté vn ordre indicible: par ce qu'en autant de mois l'vn que l'autre sont partis, l'hyuer, le printemps, l'esté & l'autonne, assauoir en trois. Ainsi est accomplie toute l'année entiere, comme le nom Grec le montre: d'autant qu'elle retourne par les mesmes points & façons en elle-mesme bornant le tout, ce qu'elle se pourroit faire, si elle n'estoit aidée des saisons annuelles. Le mesme droit egal s'estent depuis les choses celestes & hautes iusques aux terrestes, aiant premierement enuoié le plus pur & naïf de sa nature comme parent & allié de l'air, en hault: & de là enuoiant ici bas, comme vn raion à l'exemple du Soleil, sa seconde lumiere, car tout ce qui est mal fait ici bas procede de l'inegualité, comme tout ce qui est bien ordonné, de l'egualité, laquelle en cet-vniuers, à proprem ẽt parler, c'est le monde: aux villes la tresbiẽ policée Republique, en laquelle le peuple gouuerne, qui est de toutes les autres la meilleure: au corps la santé: & aux ames l'hõnesteté & vertu: au cõ-

Qui sont les arbres que lon ne doit espargner.

Iustice cause d'vn tresgrand bien.

L'inegualité fontaine de tenebres.

Tout est bien ordonné de nature suiuant le droit esgal, tant au ciel qu'en la terre.

Equinocces ou Iour-esgaux.

Cours & recours de la Lune.

Les quatre saisons de l'an.

ἐνιαυτὸς, ἀυτὸς ἐν ἀυτῷ. Atque in se sua per vestigia voluitur annus, ait ille.

traire l'inegualité est cause de toutes maladies & pecher le temps defaudroit à l'homme, encores qu'il fust d'vne treslongue vie, s'il vouloit raconter toutes les loüanges de l'Egualité & de la Iustice sa fille:à raison de quoi il me semble que le meilleur est de se contenter de ce qui a esté dit:& pour resueiller & refreschir la memoire des personnes qui sont curieuses d'apprendre, de consacrer à leurs esprits le reste des images d'icelles.

La Iustice fille d'Egualité.



DE LA FORCE ET GRANdeur de courage.

De quelle maniere de force est ici traitté.

APRES auoir ci-deuant parlé de la Iustice & de ses appartenances tout ce qui estoit de temps & saison, suiuant l'ordre, ie passe à la force, non celle que plusieurs pensent estre rage martialle & furie de guerre, aiant pour sa conseillere l'ire desireuse de vengence, mais l'autre, qui est sage & attrempée: car aucuns eleuez de hardiesse accompagnée de la force corporelle, & estans bien armez & equippez en bataille rangée, apres auoir deffait vne infinité d'ennemis, sans en auoir espargné pas vn, s'acquierent le nom de vaillant homme, principalement en l'endroit d'vne populace, qui iuge la chose estre telle, nō toute-fois qui ne leur est propre & seant, cōbien qu'il soit à leur gloire & loüange, pour la victoire qu'ils ont obtenuë, d'autāt que, pour parler à la verité, ils sont tant de leurs naturel, que d'vsage, sauuages & cruels, aians soif du sang humain. Il y en a d'autres, qui ne bougent de leurs maisons, estās leurs corps ou de lōgues maladies, ou du trauail de la vieillesse, en chartre, & n'aians plus que les os, sains & jeunes neant-moins de la meilleure partie d'eux, assauoir de leur ame & entendement, pleins de courage, comblez d'vne hardiesse asseurée, lesquels ores qu'ils n'aient jamais manié les armes defensiues, & n'y aient aucunemēt songé, toute-fois par leurs enseignement & bon aduis proffitables au plublic souuent ont releué & redressé tant leurs propres, que les communs biens du païs, qui estoient tombez, vsans de vifues & roides raisons, qui tendoient au proffit public. Ceux-ci trauaillent & s'exercent en la vraie force: ceux-ci sont les vrais champions de la sagesse: les autres n'ont qu'vne faulse

Qui sont ceux qui s'exercent en la vraie force.

faulse & contre-faitte, laquelle on pourra proprement appeller presomption & outre-cuidance, estans detenus de la maladie d'ignorance difficile à guarir, & ressemblants à la monnoie contre-faitte, qui porte la semblance du vrai protrait du Prince. Certainement il y a beaucoup de choses en la vie, qui ne sont pas peu fascheuses à supporter, telles aussi confessées & auerées, comme la pauureté, le des-honneur, l'aueuglement, mutilation de membres, plusieurs sortes de maladies, en l'endroit desquelles les personnes de peu de courage se montrent mols & effeminez, ne pouuans, d'vne lascheté & pusillanimité, qui est en eux se redresser & releuer: mais les autres, qui sont pleins de courage, se mettent en bon poinct, & en bon ordre pour vertueusement, & fort vaillamment combattre, se rians & moquans des menaces & brauades de toutes ces choses-là: opposans & mettans en teste à la pauureté la richesse, non celle, qui est aueugle, mais l'autre, qui voit fort clair, & laquelle a accoustumé de serrer ces bagues & ioiaux dedans l'ame: car la pauureté en a rüé par terre infinis, lesquels comme lutteurs à qui le courage fault, estans amollis & effeminez de laschetté, sont tombez sous le faix, si est-ce toute-fois que si on veult totalement iuger des choses à la verité, il ne se trouuera personne pauure & indigête, d'autant qu'on a pour pouruoieuse la richesse de Nature, qui ne fault jamais, ne pouuant estre domtée & abbatuë: assauoir l'air, qui est la premiere, la tresnecessaire & continuë nourriture, estât sans cesse tant de iour que de nuict attiré par les narines: apres ce on a les fontaines abondantes en eau, les riuieres qui coulent tousiours pour l'vsage & fourniture du bruuage: quant est de la viande, se trouue abondance de toutes sortes de fruits prouenans des arbres, lesquels rapportent tous-iours les fruits accoutumez de l'annee, par ce qu'il n'y a pas vn d'eux qui face faute, mais tous en tout & par tout rapportent en abondance. Si donques aucuns ne faisans compte de la richesse de Nature, poursuiuent celle de la vaine gloire, s'appuians plus-tost sur la guide aueuglée, que sur celle qui voit, ceux-là certainement tomberont. Voila la richesse, qui est pour l'entretenement du corps, que Nature a inuentée, & donnée, dont a esté assez parlé. Il en fault maintenant enseigner vne autre plus honnorable, laquelle n'aduient pas à tous, mais aux excellẽs & diuins personnages. La sapiẽce fournit par cette richesse des discours pleins de raisons, par des sentẽces morales & naturelles, dont sourdent & naissent les vertus, qui retranchent de l'ame le luxe & superfluité des viandes, & lui engendrent vn amour d'vne facilité de viure, laquelle n'est point fascheuse & difficile au boire & au manger, mais prenant ce qu'on lui baille & s'en contentât: par ce moien nous deuenons semblables à Dieu, par ce que Dieu n'est point indigent, ni a faute de rien, aiant toutes les suffisances en lui. Ainsi l'homme vicieux & excessif en despẽce a tousiours soif & desir des choses absentes, à raison d'vne certaine concupiscence insatiable qui est dedãs lui, laquelle il entre-tient, & petit à petit l'allume cõme vn feu l'estẽdant puis apres tant aux choses petites, que grandes: au contraire l'hõme de bien, qui est participant tant de l'immortelle que de la mortelle nature, a bien son corps suiet à pauureté, mais son esprit est riche, ne faisant qu'aspirer à l'immortalité: au moien de quoi, il oppose à la pauureté la richesse, au bas estat

Forces pour resister à toutes les choses fascheuses à supporter en cette vie.

Qu'il n'y a personne qui soit pauure, propos des Stoiciens.

La richesse de sapiẽce.

Il entend la logique, Morale, & Physique.

L'homme de bien est riche.

& mespris honneur & gloire: car la loüange, aiant pour son rempart & forteresse l'honnesteté, & coulant d'icelle, comme d'vne perpetuelle fontaine, ne frequente point auec vne populace d'hommes, qui sont sans consideration & iugemēt, & ont accoustumé de découurir l'inconstāce de leurs ames par leurs voix & suffrages variables, lesquels ils n'ont point honte de vendre à vil pris, estans corrompus par presents vilains & deshonnestes, ains auec gens de bien & honnestes, dont le nombre est fort petit: aussi la vertu n'est pas grandement espandue par le genre mortel. Au reste à la perte des sens qui meurent souuent en pleine vie, ne se trouuant aucune medicine propre pour y remedier, s'offre & se presente la prudence, la plus excellente & puissantes de toutes les vertus, qui sont en nous, illuminant les ïeux de l'esprit, qui sans comparaison voient plus clair que ceux du corps: par ce que les ïeux du corps contemplent la face exterieure & apparente des choses visibles par le moien de la lumiere de dehors: mais les ïeux de l'esprit trauersent les corps & penetrent iusques au fond, tournoiants tout à l'entour des parties d'iceux, & outre recherchans les natures des choses incorporelles, que le sens ne peult apperceuoir: car la prudence, qui les manie, comprend toute la veuë aguë & perceante des ïeux, n'aiant besoin d'vne lumiere etrange & bastarde, d'autant qu'elle est comme vn astre ressemblant à ceux du ciel. Les maladies donques du corps ne font point de mal, pourueu que l'ame soit saine: Or la santé de l'ame gist en la bonne temperature des puissances, courageuse, conuoiteuse, & raisonnable, estant la raisonnable maitresse & tenant en bride les deux autres, comme d'eux cheuaux hargneux & rebelles. Le nom propre de cette santé est Sophrosyne, c'est à dire, Attrempance, laquelle contre-garde le bon sens & l'entendement : par ce qu'estant souuent l'entendement en danger d'estre noié des perturbations dont il est agité, ne le laisse point aller au fond, mais le soustient & le releue en hault, lui donnant ame & vie, & aucunement l'immortalisant. Les enseignemens & remontrances de tout ceci sont descrites en plusieurs endroits des liures des loix, où doucement est remontré aux personnes dociles & faciles à dresser, & aigrement aux rebelles comment ils doiuent despriser les biens du corps & ceux qui sont de dehors, n'aians autre but deuant eux, qu'vne vertueuse & honneste vie: du reste qu'ils en facent autant de compte, comme il peult serui à attaindre audit but. Si ie n'eusse par le passé racompté ce qui appartenoit à l'Attrempance, ie m'efforceroi pour le present de mettre & ranger ensemble ce qui est cà & là couché en des lieux diuers & separez: mais puisque i'en ai dit lors, tout ce que le temps me donnoit, il n'est pas raisonnable de le rechanter & redire vne autre fois. Ceux donques qui n'ont point esté paresseux de voir ce qui est contenu aux liures precedens, mais l'ont diligemment leu, sans faute connoistront que tout ce qui a esté dit de la Temperance, se peult presque accommoder à la Force: d'autant que c'est à faire à l'esprit constant, ferme, & genereux de despriser tout ce dont l'orgueil, qui corrompt & gaste la vraie vie, fait cas & estime. Au surplus la loi a eu si grand soin & enuie d'exercer, l'ame

Marques de l'inconstance d'vne populace.

Le nombre des vertueux fort petit.

La prudēce fait ouurir les ïeux de l'esprit.

Les maladies du corps ne font point de mal pourueu que l'ame soit saine.

En quoi gist la sāté de l'ame.

L'attrempance dite des Grecz σωφροσύνη cause la santé de l'ame.

l'ame en la magnanimité, qu'ell'a eu egard aux habillemens qu'on deuoit vestir, defendant tant qu'il lui a esté possible, à l'homme de prendre l'habit de la femme, afin que pas vne trace ou ombre de lascheté n'attaignit le sexe du masle pour le tacher & endommager: car elle veult suiuant tous-iours la nature, ordonner choses semblables & accordantes auec icelle, voire iusques aux plus petites. Aiant donques veu les pourtraits des corps de l'homme & de la femme grauez comme sur vne platte forme & tableau, estre dissemblables, & la façon de viure de tous deux diuerse & differente, n'estans point nais aux mesmes affaires, d'autant qu'à la femme a esté baillé pour son lot l'affaire de la maison, & à l'homme la police de la ville, & qu'il failloit que le bon esprit suiuit les regles de Nature, ell'a iugé estre profitable de faire des ordonnances sur le viure & le vestir, & autres cas semblables. Parquoi elle veult que le vrai homme se montre masle par tout, & principalement aux habits, afin qu'en les portant tant de iour, que de nuict, il ne montre sur soi pas vne marque de coüardise: au semblable accoustrant la femme de ses habillemens conuenables, lui a defendu de prendre l'habit de l'homme, renuoiant au loin tant les hommes effeminez que les femmes hommasses: car elle sauoit bien qu'en changeant ou estant quelque partie d'vn corps entier, que le reste se change, ne demeurant point en son estat: comme on peult voir aux edifices & bastimens. Au reste, d'autant que les affaires des hommes se voient en deux temps, en temps de paix, & en temps de guerre, chacun temps veult auoir ses vertus: or il a esté parci deuant parlé des autres vertus, & encores s'il est besoin en sera parlé: pour cette heure il fault chercher non par maniere d'aquit, mais diligemment ce qui appartient à la magnanimité, les œuures de laquelle, qui se font en temps de paix, le legis-lateur Moyse en beaucoup d'endroits de son liure des loix a louées selon qu'il en estoit besoin: dont aussi nous auons fait mention aux lieux propres. Nous traitterons donques ici des faits de celle qui se fait paroistre aux armes, commençans en cette sorte. La loi ne trouue pas bon que quand on fait le rolle des soldats, on y enrolle tous les ieunes gens, d'autant qu'il y en a entre eux aucuns qu'il fault refuser pour causes raisonnables, qui sont telles. Il fault tout premieremẽt refuser les craintifs, lesquels facilement, à raison de la coüardise, qui leur est naturelle, se laisseroient incontinent prendre, au moien de quoi feroient venir vne peur à leurs compagnons: car le vice d'autrui facilement se lance & fourre au cueur du voisin, principalement en la guerre où la raison est troublée de fraieur & ne peult bien entendre à son affaire, alors on appelle lacheté prouuoiance, crainte prudence, coüardise soin de la seureté de sa personne, & couure lõ les tresuilains noms de beaux & honnorables. Afin donques que les maisons de tous les particuliers ne reçoiuent dommage par la coüardise de ceux, qui vont à la guerre, & par ce moiẽ les ennemis estans renforcez & plus glorieux que deuãt ne deffacent telles manieres de gẽs, sans faire aucun compte d'eux, sachant bien que ce n'est que canaille, qui ne sait rien faire de bon, & vn empeschement de vaillantise & prouësse, ell'a renuoié les coüards, qui n'ont point de courage, & de lascheté se laissent tõber: cõme, à mõ aduis, on ne cõtraint point les capitaines, qui sont impuissãts de leurs corps, de cõbatre, mais on les excuse pour leur

Defense à l'homme de prendre l'habit de femme.

La propre vacation de la femme.

Il ne fault pas qu'il y ait riẽ deffeminé au vestement de l'hõme.

Exercice de l'homme en tẽps de paix & de guerre.

Il commẽce à traitter de la force qui se fait paroistre aux armes.

Quels personnages doiuent estre enrollez pour le fait de guerre.

Les coüards ne doiuent estre enrollez.

infirmité:car la timidité, qui abat & destruit les forces de l'ame est vne maladie voire plus griefue, que n'est l'infirmité du corps:cette-ci dure peu, mais l'autre a esté tousiours nourrie auec l'ame, tellement qu'elle se maintient ne plus ne moins que les membres vnis auec le corps, depuis le premier âge iusques à la derniere vieillesse, si Dieu, auquel toutes choses sont possibles, ne la guarit. La mesme loi n'appelle pas aussi tous ceux qui sont hardis & robustes tant de leur corps que de leur esprit, & ne demandent qu'à combattre & se presenter tous les premiers au danger, mais les louant de leur bonne volonté & de leur prompt courage nullement effraié, commande au capitaine de s'informer s'ils ne se sont point rendus & assuiettis à quelque affaires necessaires, dont le train ia commécé soit leur force. Si quelqu'vn, dit-elle, n'agueres aiant basti vne maison, n'est point encores entré dedans: ou aiant planté vne ieune vigne & enfouï dedans la terre les seps d'icelle, n'a point recuilli le fruit: ou aiāt fiancé vne fille, ne l'a point encores espousée, qu'il s'abstienne de tout œuure & fait de guerre. Certainemēt cette exemption est fort humaine & raisonnable pour deux causes: la premiere de peur qu'estant l'issuë de la guerre incertaine & douteuse, quelques fai-neans & paresseux reçoiuēt les biens que les autres ont aquis auec grand trauail: car il seroit fort inique que tous ceux-là ne iouissent de leurs propres biens: Que quelqu'vn eust basti vne maison, & vn autre y allast demeurer: que l'vn eust planté, & l'autre recueillist le fruit de ce qui auroit esté planté: que l'vn eust fiancé vne fille, & l'autre qui ne l'auroit point fiancée, l'espousast, estant par ce moien chacun frustré de la bōne esperance qu'il attendoit en sa vie. La seconde raison c'est de peur qu'estans presens de leurs corps en la guerre, ils n'en soiēt absens de leur esprit: par ce qu'il est necessaire que l'esprit de tels personnages soit tendu où il desire d'estre: & cōme ceux qui ont faim ou soif courent d'vne grande roideur apres la viande ou le bruuage, n'aians garde de retourner en arriere du desir qu'ils ont d'en iouir: de mesme ceux qui ont pris peine d'auoir vne legitime espouse, ou vne maison, ou quelque possession aux champs, voiās que leur esperāce n'est point encores accomplie & venuë à chef, ne sont à leurs aise & ne font que penser ailleurs: de sorte que combien qu'ils soient presens de leurs corps à la guerre, toute-fois n'y assistent point de la meilleure partie d'eux, qui est l'ame, par laquelle la prouësse ou coüardise du soldat est descouuerte. La loi donques ne veult point qu'on enrolle ces gens-là, ni leurs semblables, au rolle des soldats, mais d'autres, chez lesquels les passions n'ont point logé, ni les ont, comme auant-coureurs, surpris & preuenuz: afin qu'estans libres & francs de leurs forces & courages, ils se deliberent sans s'excuser & aucunement reculer, d'entrer aux dangers: car comme l'armure ne fait point de proffit au corps infirme ou mutilé de ses membres, tellement que ne la pouuant porter, il la laisse là: aussi le corps robuste ne sert de rien à l'ame qui est malade & passionnée, estant saisi de la mesme passion, laquelle ne s'accorde pas bien auec les choses presentes. Parquoi non seulement elle prend garde aux mileniers, centeniers, & autres capitaines de guerre, mais aussi particulieremēt à chaque soldat, examinant tant la force du corps, que la disposition de l'ame: le corps, s'il est parfait & accompli de tous ses membres, s'il est sain par tout, s'il est bien

La timidité est vne grāde maladie de l'ame.

Il fault biē auoir egard mesmes à ceux qui se presentēt de bonne volonté.

Il veut dire que ceux qui ont quelque affaire, ne songent à autre chose.

Ceux qui vont à la guerre il fault qu'ils soient libres d'esprit.

Le corps robuste ne sert de rien à l'ame qui est malade.

eſt bien lié & proportionné en toutes ſes parties & addroit aux armes: l'ame, ſi elle eſt hardie & aſſeurée, ne ſ'effroiant de rien, ſ'elle eſt prudente, ſ'elle aime l'honneur preferant la mort honneſte & glorieuſe à la vie infame & ignominieuſe. Certainement chacune de ces choſes-ci vaut beaucoup à part ſoi: mais quand toutes enſemble ſe rencontrent, alors elles monſtrẽt vne force inexpugnable & nompareille, de ſorte que ceux qui cõbattent rapportent la victoire de leurs ennemis, ſans qu'il y ait aucun ſang reſpandu de leur coſté. De tout ceci les ſaints liures font foi. C'eſt vne nation fort peuplée que celle des Arabes, leſquels anciennement on appelloit Madianæans: Ces Arabes portans rãcune & enuie aux Hebreux, non pour autre choſe, que pour ce qu'ils adoroiẽt le treshaut & treſancien auteur, createur, & pere de tout l'vniuers, en la ſauuegarde & protection duquel ils eſtoient, inuenterent toutes les ruſes, qu'ils peurẽt, pour les ſeduire & les attirer du ſeruice de l'vnique & vrai Dieu, à des idolatries, d'autant que par ce moien ils les penſoient facilemẽt vaincre: apres dõques qu'ils eurent fait & dit mille choſes, ſans pouuoir venir à chef & à bout de leur entrepriſe, aians perdu courage, & eſtans comme gens deſeſperez qui ne font qu'attendre la mort, ſongerent & inuenterent cette ruſe. Ils firent venir par deuers eux les plus belles femmes du païs, auſquelles ils dirent ces propos: Voiez cõme l'armée des Hebreux ſ'eſtend de tous coſtez, eſtant grande & groſſe à merueilles: or le plus faſcheux rempart & forterèſſe d'icelle, c'eſt le cõmun accord, qui eſt entr'eux, lequel procede de l'opinion qu'ils ont d'vn ſeul Dieu, dont comme d'vne fontaine coule leur amitié eſtroite, ferme, & indiſſoluble, qu'ils ſe portent les vns aux autres: mais l'homme eſt aiſé a prendre par le plaiſir, & principalemẽt par celui qu'on reçoit de la compagnie de la femme: vous eſtes fort belles & gentilles, la beauté de la femme eſt de ſa nature attraiante: la ieuneſſe auſſi gliſſe facilement à la paillardiſe. Ne craignez point les noms de paillarde ou d'adultere, comme deshonneſtes, leur oppoſant les proffits, qui prouiennent du fait, leſquels tourneront votre preſent deshonneur en vne eternelle & immortelle gloire, ſi en abandonnant vos corps, & en ioüant cette ruſe rapportez la victoire des ennemis: en ce faiſant maintiendrez vos ames vierges & entieres, leſquelles pour l'aduenir ſellerez de chaſteté: au ſurplus cette guerre apportera vne treſmerueilleuſe gloire aux femmes ne pouuant eſtre menée à bonne fin par les hommes: car quant à nous, nous confeſſons dés cette heure que ſommes vaincus, d'autãt que nos aduerſaires ſont plus forts en toutes choſes que nous: mais votre ſexe, qui peut beaucoup en ceci, & eſt vn treſgrand bien & aduancement pour la victoire, conduira tout à bonne fin ſans aucun danger: tellemẽt que ſans qu'il y ait aucun ſang reſpãdu, & qui eſt plus, ſans aucun effort, ſi toſt que ſerez apperceuës d'eux, à votre aiſe les domterez. Aians les femmes ouï ces propos, qui ne ſçauoient que c'eſtoit d'vne vie chaſte & pure, & n'y auoient iamais ſongé, d'autant qu'elles n'auoient aucunement gouſté de la vraie doctrine & bonne nourriture, ſ'y accorderent: de ſorte qu'elles, qui auparauant contre-faiſoient les chaſtes, n'en firent plus de ſemblant, & ſ'accouſtrerent de leurs riches & pretieux veſtemens, de leurs bagues & ioiaux, & de toute autre choſe dõt la femme a coutume de ſe parer, rẽdãs la beauté naturelle, par leur ſoing & diligẽce, de meilleure grace, & faiſans

Haine des Madianites cõtre les Hebreux.

Cette hiſtoire eſt diſcouruë en la vie de Moyſe.

Exhortation aux femmes pour s'abãdonner aux Hebreux.

La grande forterèſſe des hõmes conſiſte au cõmun accord de l'adoration de Dieu.

L'hõme eſt pris de la femme cõme le poiſſon de l'amorce.

tout ce qu'elles pouuoient,pour prẽdre par ces apasts la jeunesse, qui estoit facile à prendre.Elles se presenterent donques premierement à la veuë de tous, puis s'estans approchées,amorsoient & attiroient à elles par leurs regards lascifs, leur beau babil, leurs remuëmens & gestes impudiques, vne partie de la ieunesse, qui estoit la plus sotte & esuentée, & n'auoit point l'esprit posé & rassis, tellement que par la vilanie & paillardise de leurs corps, accrocherent comme à l'hamesson les ames,de ceux qui auoient eu leur compagnie,leur faisant faire des sacrifices profanes, & des offrandes detestables à des idoles forgées des mains des hommes:par ce moien les etrangerent & retirerent du seruice de l'vnique & vrai Dieu : cela fait, comme elles estoient toutes prestes à annoncer bonnes nouuelles à leurs maris, & leur faire entendre qu'elles auoient retiré les Hebreux de leurs loix fermes & stables, Dieu aiant pitié du cas auenu,y remedia,faisant faire soudainement la punition des insensez, qui estoient au nombre de vingt quatre mille,lesquels furent tous, comme en vn rauage de torrent sur le champ deffaits,pour donner crainte aux autres.Apres, le gouuerneur de la nation,Moyse,qui chantoit tousiours aux oreilles & aux esprits de ses suiets les enseignements du seruice & honneur qui estoit deu à Dieu,choisissant de chaque lignée mil hommes des plus vaillãs, les mit en ordre pour faire la punition & vengeance des embusches que leurs ennemis leur auoient dressées par leurs femmes, lesquels pensoient qu'en faisant trebucher lesHebreux du haut de la religion diuine,qu'ils les detruiroient & ruineroiẽt: ce que toute-fois ne peurent. Les Hebreux donques combien qu'ils fussent petit nombre à comparaison de tant de millions,toute-fois estans tous aguerris & hardis,& chacun d'eux valant vne compagnie, allerent contre leurs ennemis,tellement que sans faire aucun compte de la grande multitude coururent dedans les squadrons,& tuerent non seulement ceux qui estoient rangez en bataille,ains aussi tous les autres,qui estoient prests pour secourir & réplir les rangs vuides,de sorte qu'au premier cri ils en saccagerent vne infinité,& firent si bien qu'il n'en demeura pas vn:ils tuërent aussi les femmes, qui auoient consenti aux meschantes volontez de leurs maris, & emmenerent captiues les filles & vierges,prenans pitié de l'innocente ieunesse. Au reste ils donnerent si bon ordre à celle grande guerre,qu'ils ne perdirent pas vn de leur compagnie, mais tout autant qu'ils estoient venus en la bataille, autant s'en retournerent sains & entiers,sans auoir esté blessez & naurez,voire, s'il faut dire la verité, auec double force:car la joie qu'ils receurẽt de la victoire leur redoubla la force.Or il n'y eut rien qui fut cause de leur victoire, que l'enuie & le grand desir qu'ils auoient d'emporter la victoire& honneur de cette bataille,qui se faisoit pour l'honneur de Dieu:en laquelleDieu,secours inuincible,cõbattoit le premier,donnant & fournissant à leurs esprits bons aduis & conseils, & adioutãt à leurs corps vne puissance tresforte.La preuue du secours de Dieu,c'est qu'en premier lieu beaucoup de millions furent defaits par peu de gents, ne s'estant pas vn des ennemis sauué : secondement pas vn d'eux ni de leurs amis fut tüé, n'estant ni le nombre, ni le corps amoindri ni affoibli . Parquoi le prophete enhortant & admonestant de bien viure,dit ainsi : Si tu t'addõnes à la iustice, & aux autres vertus,tu viuras vne vie sans guerre,& à tousiours paisible, ou si

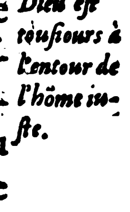
Les femmes attirent à soi la ieunesse des Hebreux.

Deffaité des ennemis sans perte de pas vn des Hebreux.

Notable aduertissement de Moyse.

la

la guerre t'aduient,tu surmonteras aisément tes ennemis,estãt Dieu inuisiblement chef de la bataille,& de tout son pouuoir aiant soin de te sauuer. Combien donques que les armées tant de pié que de cheual fort bien equippées t'aissaillent & s'emparent par surprise ou autrement de tes fortéresses & lieux de defense,estans fortifiez de tous les appareils de guerre, ne t'effroies point, encores que tu aies faute de ce,dont elles ont grandement abondance, d'aides & alliez,d'armes,de lieux commodes,d'appareils,& viures: car il ne faut qu'vn petit vent tombant d'en-hault pour renuerser ou froisser en vn instant, cõme vne nauire chargée de biens,tout cela:mais les choses de peu de valeur & fresles se remettẽt sus,ne plus ne moins que les espics ia lasches & affoiblis du halle:lesquels se reuiennent par le moien de la rosée & pluie salutaire, que Dieu leur enuoie. Dont appert que Dieu est tousiours tout à l'entour de l'homme iuste & sainct,parce que ses alliez & amis sont tout à bout heureux, & ses ennemis extremement,mal-heureux.Ceci suffira auoir esté dit de la force.


Dieu est tousiours à l'entour de l'hõme iuste.



DES DIX COMMANDEMENTS.



'AI donné à connoitre aux liures precedens les vies des sages hommes,selon Moyse,lesquels non seulement ont esté declarez par le tesmoignage de la sainte escriture, auteurs de notre nation,mais aussi ont esté tenus & reputez pour loix non escrites:maintenant selon la suitte & suiuant l'ordre,i'examinerai fort diligemment & soigneusement les formes & generalitez des loix escrites,sans laisser la faço & la figure de l'allegorie, s'il s'en trouue aucune,pour contenter les gens sçauans, qui de leur esprit & naturel sont curieux d'apprẽdre,& ont coutume de rechercher plustost les choses cachées, que les apparentes. Pour commencer, il faut premierement respondre à ceux qui demandent, pourquoi Moise a fait les loix és deserts grans & spatieux,& non pas aux villes. En premier lieu, ça esté parce que la plus-part des villes sont pleines de maux innumerables,tant d'impietez contre la diuinité,que de pechez,que commettent les vns contre les autres:car il n'y a rien en icelles,qui ne soit falsifié & corrompu.Les choses contre-faites sont plus estimées & prisées de nous, que les naïues: les vraies ne sont point en credit, comme les

Pourquoi Moise a establi les loix au desert, & nõ aux villes.

La premiere raison.

Corruptiõ & vices regnãs aux villes.

probables:lesquelles estans fauses de leur nature, proposent à l'entendement des phantasies & imaginations colorées d'vne belle apparence, pour tromper & seduire ceux qui sont dedans les villes:où prend naissance le traistre & desloial orgueil,qui se fait adorer d'vn tas de lourdaux,tous estonnez de sa grandeur,& faisans grans cas des vaines gloires, qui procedent des coronnes d'or, des robbes de pourpre,de la multitude des seruiteurs,des chariots,qui portét ces grans messieurs, qu'on dit estre bien-heureux & demi-dieux, maintenant trainez par mulets & cheuaux attelez,maintenant chargez dedans des litieres, sur le col & les espaules des pauures gens, plus foulez certes en leurs cœurs, pour la vilenie de l'iniure qu'ils souffrent,que non pas en leurs corps.Cet-orgueil est cause de plusieurs autres maux,d'outre-cuidance, de mespris & desdain,d'impieté:qui sont les commencemẽs des guerres tant etrangeres, que ciuiles,lesquelles ne laissent rien en repos,soit commun,soit particulier,ni en la terre,ni en la mer. Mais qu'est-il besoin de raconter les torts que font les hõmes les vns aux autres poulsez d'vn orgueil,puis-que les choses diuines,qu'on estime tenir le plus haut lieu d'honneur,en sont mesprisées.Car quel honneur y pourroit-on trouuer,veu qu'il n'y a point de verité,laquelle tãt de nom que d'effect est honorable,comme au contraire,le mensonge est de sa nature infame?Que le mespris en soit grand,il est assez notoire à ceux,qui voient clair. Il n'y a personne, qui ne sçache que les peintres & potiers de terre ont fait vne infinité d'images tant en bosse,qu'en peinture,dont ils ont rempli & enuironné les temples & lieux sacrez, leur dressant des autels, & leur faisant des honneurs celestes & diuins,combien qu'elles soient sans ame. Cette sorte de gens l'escriture sainte la fait semblable, & fort bien à propos,à ceux, qui sont issus d'vne paillarde:car tout ainsi que ceux-ci appellẽt les amoureux de leur mere leurs peres,ne sçachãt qui est leur vrai & naturel pere:aussi les peuples qui habitẽt aux villes,ne connoissans point le vrai Dieu,s'en sont forgez vne infinité de faux.Dont est aduenuë,chacun se forgeant à sa fantasie des Dieux, vne dispute & doute du souuerain,laquelle a engendré tous les autres debats. A quoi premierement regardant Moyse, il a voulu bastir ses loix hors des villes. Il a pensé aussi à vne autre raison, qu'il estoit requis que les esprits de ses citoiens, qui deuoiẽt receuoir les saintes loix,fussent purifiez & nettoiez de taches, que la commune des villes ramassée & meslée de toutes sortes de gens se frottãs les vns contre les autres,leur auoit attachees,lesquelles tenoient si fort qu'à grand peine on les pouuoit oster: ce qu'il ne pouuoit aduenir sinon qu'ils fussent esloignez des villes,auec ce il y failloit beaucoup de temps, & attendre iusques à ce que les marques des vieux pechez imprimées dedans les ames,decheussent peu à peu,& finalement fussent totalement effacées & reduittes à neant.Par ce moien les bons medecins sauuent les malades, d'autant qu'ils ne leur baillent aucune viande,qu'ils n'aient premierement chassé les causes des maladies, veu que si elles demeuroient dedans le corps,les viandes seroient inutiles,voire ne seroient autre chose,qu'vne dommageable matiere & nourriture à la maladie. A bonne raison donques il retira ses gens des mauuaises compagnies,qui sont és villes, au desert, à fin qu'il nettoiast leurs ames du peché, & apres leur fournist viandes & nourritures propres,qui ne pourroient estre autres,que les loix & paroles

L'orgueil cause de grãs maux

Source d'impieté.

Seconde raison.

Moyse a fait comme le bon medecin.

& paroles diuines. La troisiesme cause est telle. Tout ainsi que ceux qui entre-preignent vn long voiage par mer, ne commencent point a preparer les voi-les & les gouuernaux apres qu'ils sont embarquez & esloignez du port, mais estans encores en terre accoustrent tout ce qui leur est propre, & commode à la nauigation: aussi Moyse n'a pas voulu qu'apres que ses citoiens seroient venus pour habiter en vn nouueau païs, & demeurer dedans les villes, ils cherchassent lors des loix, pour estre policez & gouuernez: mais il a voulu qu'ils fussent auparauant instruits aux regles de la police, & exercez aux bonnes ordonnances, à fin qu'en entrant dedans les villes, ils vsassent tout incontinent des appareils de la justice en toute concorde & vnion de volontez, rendans à vn chacun, ce qui lui appartenoit. On allegue vne autre quatriesme raison, laquelle n'est pas impertinente, mais approche bien prés de la verité: c'est que d'autant qu'il falloit que les esprits de ses gens tinssent pour tout certain que les loix qu'il leur donnoit, n'estoient inuentions humaines, mais euidens oracles & paroles de Dieu, il estoit besoin de les detourner loin des villes, & les mener en des deserts grans & spatieux, où il n'y auoit ni fruit bon à manger, ni eau bonne à boire: à fin que par ce moien aians faute des choses necessaires, & ne faisans qu'attendre l'heure qu'ils mourussenr de soif & de faim, ils trouuassent soudainement abondance de toutes les choses propres & conuenables à la vie, s'offrans & se presentans d'elles mesmes: le ciel plouuant la nourriture, qu'on appelloit la Manne, & leur tombant de l'air pour leur pitance grande quantité de cailles, auec ce deuenant tantost l'eau, qui estoit amere, douce & bonne à boire, tantost saillant d'vn rocher dur & aspre comme vne fontaine, & lors n'eussent plus en admiration le Nil, & ne doutassent si c'estoient les loix de Dieu, aians de ce receu vne preuue treseuidente par ses largesses, lesquelles ils auoient experimenté en leurs necessitez, ne s'y attendants aucunement: car celui qui auoit donné abondance de toutes choses pour viure, donnoit quād & quand les moiens pour bien viure: pour viure, leur fournissant la viande & le bruuage, lesquels ils trouuoient tout prests n'y aians rien fait: & pour bien viure (comme aussi il estoit bien raisonnable) force loix & ordonnances, qui rendoient leurs ames meilleures. Voilà les raisons probables qu'on peut alleguer sur ce doute: Dieu seul connoit les vraies. Apres auoir suffisamment parlé de ceci, ie declarerai par ordre & par le menu les loix: mais il faut premierement entendre qu'entre les loix il y en a aucunes que Dieu, ne se seruant de personne, lui-mesmes par sa bouche a ordonnées, les autres par le Prophete Moyse, qu'il choisit de toutes les lignées, comme le plus parfait & le plus propre pour annoncer ses saintes ordonnances. Celles donques qui ont esté prononcées par sa bouche, sont les premieres loix, & chefs de loix particulieres: mais celles qui ont esté baillées par le prophete, dependent des autres, & s'y rapportent totalement. Ie parlerai, tant que mon pouuoir se pourra estendre, des deux sortes, & premierement des generales. Il faut noter, auparauant que d'y entrer, vne chose admirable: qu'elles sont toutes comprises dedans le nombre entier de Dix, lequel contient toutes les differences des nombres pairs, & non pairs, des pairs de deux, des non-pairs de trois, & des pairs & impairs des cinq: il contient aussi les raisons multipliantes, qui sont aux nombres, super-

Troisiesme raison.

Quatriesme raison.

Distinction des loix.

partientes, & ſuper-particulieres, & encore toutes les proportions tant celle d'Arithemetique, qui ſurmonte d'autant cõme elle eſt ſurmontée, ainſi qu'on voit en vn, deux, trois: que la Geometrique, qui eſt, quand il y a telle raiſon du ſecond au premier, que du troiſieſme au ſecond, comme appert en vn, deux, & quatre: & aux doubles, triples, ſeſqui-ſecõds, ſeſqui-tiers, & autres ſemblables. Il contient dauantage la proportion harmonique, qui eſt, quãd le milieu d'entre les extremitez ſurmonte de partie & portion, comme il eſt ſurmonté: comme au quatrieſme, & ſixieſme. Le dix auſſi comprend non ſeulement les proprietez des figures, qui paroiſſent aux triangles, quadrangles, & aux autres de pluſieurs angles, mais auſſi celles des accords, comme de celui qu'on appelle Diateſſaron, lequel a la proportion ſeſqui-tierce, ſçauoir eſt de quatre a trois: & du Diapente, qui eſt Seſqui-ſecõd, à ſçauoir de trois à deux: & du Diapaſon, en raiſon double, comme de deux à vn: & du Diſdiapaſon, en raiſon quadruple, comme de huit à deux. Pour cette cauſe il me ſemble que les premiers, qui ont impoſé les noms aux choſes (car ils eſtoient ſages) ont à bonne raiſon appellé Decade, c'eſt à dire Dizaine, cõme ſ'ils euſſent voulu dire Dechade, c'eſt à dire, ample & capable, mot deſcendãt du verbe Decheſthai, c'eſt à dire prendre & receuoir, d'autant qu'il contient & cõprend tous les genres des nõbres, & des raiſons & proportions, qui ſe trouuent en iceux, cõme auſſi des harmonies & accords. Outre les cauſes ſuſdites, on doit faire vn grand cas & eſtime du Dix, de ce qui cõpréd la nature, qui n'a point de meſure & celle qui a meſure. Celle qui ne ſe peut meſurer conſiſte ſeulement au point geometrique, mais celle qui a meſure ſ'apperçoit en trois eſpeces, à ſçauoir en la ligne, en la ſuperficie, ou plate-forme, & au corps ſolide: ce qui eſt borné de deux points eſt ligne: ce qui a deux meſures eſt ſuperficie, ſ'eſtendant la ligne en largeur: & quand tous les trois ſe rencontrent, lors ſe fait le ſolide, qui eſt quand la longueur & largeur reçoiuent profondeur & eſpoiſſeur, en quoi la nature ſ'arreſte, ne paſſant outre: d'autant qu'elle n'a point produit plus de trois meſures. Les exemples de toutes ces meſures ſont les nombres: du poinct, qu'on ne peult meſurer, l'vnité: de la ligne, le deux: de la plate-forme, le trois: & du ſolide, le quatre: leſquels nombres aſſemblez font le dix, qui montre encores par les choſes viſibles, d'autres beautez: car preſque tous les nõbres infinis ſont meſurez par lui, eſtãt borné de quatre nombres, qui le compoſent, de l'vnité, du deux, du trois, & du quatre: ces meſmes nombres & bornes font le cent des dixaines, parce que dix, vingt, trente, & quarante font cent: ſemblablement le mille ſe fait des cents, & le million des milles: or l'vnité, le dix, le cent, & le mille, ſont quatre bornes dont naiſt le dix. Le dix montre encores d'autres differences aux nombres, en celui qui eſt meſuré par l'vnité, comme eſt le trois, le cinq & le ſept, au quatrieſme egallement egal, qui eſt quarré: au cube huitieſme, lequel eſt egalement egal: egalement & finalement au ſix parfait & egalé à toutes ſes parties, au trois, au deux, & à l'vnité. Mais qu'eſt-il beſoin de raconter les vertus du Dix, qui ſont infinies, & traitter en paſſãt vne choſe ſi grãde, qui de ſoy eſt vne matiere bien ample à ceux qui font profeſſion des Mathematiques? Nous les remettrons donques à vn autre temps: toute-fois il ne ſera, peut eſtre, impertinent, d'en toucher vne pour exemple. Ceux qui ſ'adonnent aux preceptes de Philoſophie,

δεκαιδα, quaſi δεχαίδα, ἀπὸ τῆ δέχεσαι.

En quoi cõſiſte la nature de ce qui a meſure, & de ce qui n'en a point.

Compoſitiõ du ſolide.

Dix categories.

Philosophie, dient qu'il n'y a en la nature que dix categories, à sçauoir la substance, la qualité, la quantité la relation, l'action, la passion, l'habitude & disposition, la situation, & ce dont on ne se peut passer, le lieu & le temps : car il n'y a rien qui ne participe d'eux: comme moi ie suis participant de la substãce, aiant emprunté de chaque element, dont le monde est composé, ce qui me faut pour le bastiment de mon corps, de la terre, de l'eau, de l'air, & du feu: ie participe aussi de la qualité, d'autant que i'ai face humaine: de la quantité, à raison de la stature grande ou petite: de la relation, estant à droit ou à gauche de quelqu'vn, de l'action, quand ie fai quelque chose en frottant ou tondant: de la passion, quand i'endure estant frotté ou tondu d'autres: de l'habitude estãt vestu ou armé: de la situation, estant assis ou couché: ie suis aussi, sans aucune doute, en lieu & en temps, d'autant qu'il n'y a rien de tout ce qui a esté dit, qui puisse estre sans ces deux. Or nous auons assez parlé de ceci. Il faut maintenant adiouster à ce qui a esté dit, les dix commandements ou loix, ou, pour parler mieux à la verité, les oracles & paroles de Dieu, que le pere de l'vniuers a prononcé lui-mesme en plaine assemblée tant des hõmes que des femmes. Mais estoit-ce qu'il exprimast vne voix: demandera quelqu'vn? Nenni. Il se faut biẽ donner garde que cette pensée entre en notre esprit: car Dieu n'a que faire, cõme l'homme, ni de bouche, ni de langue, ni d'arteres: à raison dequoi il me semble qu'il fist alors quelque diuin miracle, & qu'il commanda qu'vne voix inuisible fust formée en l'air, & saillit d'icelui plus merueilleuse & resonnante, que n'est celle de tous les instruments parfaits en tous accords, n'estãt point sans ame, ni venant d'vn suiet composé de corps & d'ame, comme est l'animal, accompli d'vn & d'autre, mais estant vne ame garnie de raison, parlant bon & clair langage: laquelle, façonnant l'air, le tendant & aguisant, & le tournant en feu flamboiant, se faisoit ouïr comme vne trompette bien entonnée de poinct en poinct & distinctement, tant de ceux qui estoient loin, que des autres, qui estoient prés. La voix de l'homme coutumierement s'affoiblit quand elle s'estend loin, & perd sa force peu à peu par le grand espace qui est au milieu, cõme sortant d'instrumens corruptibles, au moien dequoi on ne l'oit pas aisémẽt de loin: mais cette-ci estoit nouuellemẽt forgée, toute plaine de vie, que la vertu de Dieu soufflоit, lui donnant vie & force, tellement que l'espandant de touts costez rendoit la fin d'icelle fort claire, entant au surplus aux esprits des oiants vne meilleure ouïe, que n'est celle des oreilles: aussi le sens corporel est de soi lourd & tardif, & ne bouge, iusqu'à ce qu'il soit frappé de l'air: mais celui de l'ame inspirée de Dieu, preuient & court d'vne grande vistesse au deuant des enseignements. Voila ce que nous auions à dire de la voix diuine. Quelqu'vn, non sans propos, estant en doute, pourroit ici demander: pourquoi estoit-ce qu'estants tant de millions de personnes assemblées en vn lieu, Dieu a voulu declarer ces dix commandements en langage singulier, comme s'il ne se fust addressé à plusieurs, ains à vn seul, en disant: Tu ne paillarderas: Tu ne tueras: Tu ne desroberas: & ainsi consequemment des autres. Il fault respondre que par là il veut que ceux qui lisent la sainte escriture, apprennent vn enseignement fort

Dix categories.

Voix diuine & inuisible formée en l'air.

Grande foiblesse de la voix humaine.

Premiere raison.

beau : à ſçauoir que quand chacun eſt homme de bien & obeïſſant à Dieu, il eſt egal en honneur à toute vne nation fort peuplée, & qui eſt plus, à toutes les nations, voire, ſ'il faut aller plus auant, ie dirai egal à tout le monde. Pour cette raiſon en quelque endroit loüant vn homme de bien, il dit: Ie ſuis ton Dieu. Combien qu'il ſoit le Dieu de tout le monde: de ſorte que les ſuiets, qui ne laiſſent point leur rang, mais cherchent à complaire à leur capitaine, ſont participans du meſme guerdon & honneur. La ſeconde raiſon eſt telle: Quãd on preſche publiquement en pleine aſſemblée, on ne parle pas touſ-iours generalement, mais quelque-fois particulierement: tellement qu'il ſemble, qu'on ſ'addreſſe particulierement à vn chacun, en commandant quelque choſe, ou la defendant: dont aduient qu'eſtant chacun en particulier admoneſté de ce qu'il doit faire, & par meſme moien tous, qu'on ſe rend plus obeïſſant, en prenant l'enſeignement pour ſoi: mais quand on preſche generalement, ceux qui ſe trouuent en la compagnie font des ſourds, & ne ſe ſoucient de ce qu'on dit, ſeruant l'aſſemblée de mãteau, pour couurir leur rebellion. La troiſieſme cauſe, c'eſt à fin que ni Roi, ni Prince rempli d'orgueil & preſomption ne deſpriſe l'homme priué & de petit eſtat, mais cheminant aux commandemens des loix ſacrées, il abaiſſe le ſourcil, oubliãt l'opinion folle & preſomptueuſe, qu'il a de ſoi, par cette probable ou plus-toſt vraie raiſon, en faiſant ce diſcours en ſoi-meſmes: ſi l'increé, l'immortel, l'eternel, le createur de toutes choſes, qui n'a beſoin de rien, le bien-faicteur, le Roi des Rois, le Dieu des Dieux n'a point voulu meſpriſer le plus petit & le plus ſimple homme du monde, mais a bien daigné le receuoir au banquet de ſes ſaintes parolles, comme ſi à lui ſeul il euſt voulu appreſter le feſtin, & l'euſt voulu raſſaſier au contentement & plaiſir de ſon ame inſtruitte par lui aux grands & ſacrez myſteres: pourquoi eſt-ce que moi, qui ſuis mortel, hauſe la teſte, & m'enfle, m'eſleuant par-deſſus mes ſemblables? leſquels, encores qu'ils ne ſoient egaux en biens à moi, ils ſont toutefois egaux, quant à la nature humaine, eſtans tracez d'vne meſme face commune ſelon nature, à tous les hommes. Ie me montrerai donques doux & affable, voire quand i'auroi la puiſſance ſur la terre & la mer, aux pauures, & ſimples gens, à ceux qui ſont abandonnez de leurs proches parens, aux orphelins, qui n'ont ni pere, ni mere, aux femmes vefues, aux vieillars qui n'ont point eu d'enfans, ou apres en auoir engendré, les ont perdus deuant le temps: car puiſque ie ſuis homme, il n'eſt pas raiſonnable que ie maintiẽne vn orgueil & grauité tragique: Ie me contiendrai dedans la Nature, n'outre-paſſant les bornes d'icelle: i'accoutumerai mon eſprit à vne maniere de viure douce & amiable, non ſeulement pour les incertains tours de la fortune, laquelle change toutes choſes au contraire, comme le bon-heur, en mal-heur, mais parce qu'il ne faut oublier, encores que le bon-heur duraſt touſ-iours, quel on eſt. Voilà les raiſons pour leſquelles il ſemble, que Dieu a publié en langage ſingulier ſes oracles, comme ſ'il euſt voulu parler à vn ſeul. Or, ainſi que la raiſon vouloit, tout l'entour du lieu bruioit de cas merueilleux, d'eſclats de tonnerre ſi grans, que les oreilles ne les pouuoient ſupporter, d'eſclairs & lumieres fort reluiſantes: du ſon d'vne trõpette inuiſible ſe reſpandant fort loin: de la deſcẽte de la nuée, laquelle, cõme vne colomne, auoit le ſoubaſſemẽt appuié

Dieu eſt ſpecialement le Dieu de l'homme vertueux.

Seconde raiſon.

Troiſieſme raiſon.

appuié fermement sur la terre,& esleuoit le reste du corps en hault, iusques à la hauteur du ciel:de la roideur & force du feu celeste,de la fumée espesse, qui ombrageoit tout ce qui estoit à l'entour : car il failloit bien qu'à l'aduenement de la puissance diuine toutes les parties du monde se remuassent pour lui faire seruice,& que pas vne d'elles ne se reposast. Ce pendant le peuple se tenoit de bout,s'abstenant de la cōpagnie des femmes,& de tous autres plaisirs charnels,fors que des viandes necessaires , s'estant aussi auparauant nettoié l'espace de trois iours par bains & lauemens d'eaux, & aiant pris vn acoutrement blāc & net:au reste tout attētif,dressant les oreilles,pour escouter la parole deDieu: de sorte qu'il se gouuernoit tout ainsi comme Moyse l'auoit aduerti auparauant que l'assemblée se fist,aiant ledit Moyse sceu à part de Dieu, le jour destiné à l'assemblée.Sur ces entre-faites vne voix espouuātable retentit du milieu d'vne flamme lancée du ciel,laquelle estoit fort bien façonnée en langage cōmun & familier, à ceux,qui l'oioient, & donnoit si clairement à entendre ce, qu'elle disoit,qu'il sembloit qu'on le voioit plus-tost qu'on ne l'oioit.Ce que i'ai dit est conferme par la loi,où il est escrit:Tout le peuple voioit la voix fort apertement. La voix des hommes est entenduë par les oreilles, mais celle de Dieu veritablement se voit. Pourquoi ? parce que tout ce que Dieu dit n'est point parole,ains œuure,qu'apperçoiuent plus-tost les ïeux, que les oreilles. Certainement c'est vne chose bien dite & bien seante à Dieu, que la voix sortoit de la flamme: d'autant que les paroles de Dieu sont purifiées & eprouuées,ainsi qu'est l'or par le feu.Cette figure aussi nous represente quelqu'autre chose,comme ceci.Le feu a deux vertus,l'vne esclaire, & l'autre brusle:la premiere signifie, que ceux qui sont obeïssans aux commandemens de Dieu, viuront tout le temps de leur vie en lumiere claire,estās leurs esprits guidez des loix,comme d'astres luisans:la seconde, que les autres , qui n'y voudront entendre,seront eschauffez & bruslez de leurs conuoitises du dedans,lesquelles, au semblable de la flamme,les consumeront totalement. Voilà ce que nous auions à dire pour le commencement.Il nous faut maintenant tourner vers les commandemens,& diligemment considerer en quoi ils sont differens les vns des autres.Il y en a dix,qui ont esté partis en deux cinq , & grauez en deux tables,cinq en chacune.La premiere table, qui contient les cinq premiers , a le premier lieu & le plus excellent:& la seconde,le second,& le moindre.Toutes ces deux tables sont bōnes & profitables à la vie,dressans des chemins larges& aisez,qui tirent à vne mesme fin,par lesquels l'ame, conuoiteuse du souuerain biē,peut marcher seuremēt. La premiere table dōques des cōmandemēs est de la monarchie,dont le mōde est gouuerné:des statuës & images,& generalemēt de tous les œuures faits des mains:de ne prēdre point le nom de Dieu en vain: de la deuote obseruance du saint Sabbath:de l'honneur qu'on doit au pere & à la mere , particulierement à chacun , & generalement à tous deux : de sorte que cette table, commence à Dieu pere & createur de l'vniuers , & finit aux pere & mere , lesquels suiuants le naturel de Dieu engendrent particulierement.La seconde table des autres cinq contient toutes defences, defendant l'adultere,le meurtre,le larrecin,la menterie,la conuoitise. Il faut

Descēte de la nuée en forme de colomne.

Le peuple preparé & attentif à receuoir les diuines loix.

La voix visible.

Deux vertus du feu & ce qu'elles signifient.

Partiō des loix en deux tables.

Les cōmandement de la premiere table.

La 2. table.

ſoigneuſement examiner chacun d'iceux, & n'en laiſſer pas vn derriere. Le meilleur commencement de toutes les choſes qui ſont au monde, c'eſt Dieu, cõme de toutes les autres vertus la pieté & ſeruice diuin. Il nous faut premiement donques parler de ceci. Autre-fois vn abus,non petit,a detenu la plus grande partie des hommes d'vne choſe,laquelle ſeule, ou par deſſus toutes les autres,deuoit eſtre ſize & poſée nette de toute faute dedans l'eſprit d'vn chacun:car aucuns ont pris pour leurs Dieux les quatre elemẽs, la terre,l'eau,l'air, & le feu:les autres,le Soleil,la Lune,& les aſtres,tant fichez,que vagues, qu'on appelle eſtoilles & planettes:les autres le ciel ſeulemẽt,les autres tout le mõde: tellement qu'ils ont paſſé,ſans dire mot,le treshaut & treſanciẽ createur, roi de la grande ville, & capitaine de l'armée inuincible, lequel gouuerne & cõduit tout cet vniuers ſalutairement: donnans à leurs Dieux des noms faux, tantoſt d'vne ſorte,tantoſt d'vne autre: par ce qu'ils appellent la terre, Proſerpine, Ceres,& Pluton:la mer Neptune,controuuans force grande trouppe de Demons marins tant maſles,que femelles,qu'ils diſent eſtre à ſon ſeruice: l'air, Iuno: le feu,Vulcain : le Soleil, Apollo: la Lune, Diane: & l'eſtoille du iour,Venus:le Stilbe,Mercure : donnans à toutes les autres eſtoilles des noms pris des fables tiſſues & ourdies,fort bien & propremẽt pour deceuoir les oreilles, qui croiẽt trop de leger:en ce faiſant leur ſemble qu'ils diſent d'or,& triomphent à donner des noms. Ils partiſſent auſſi le ciel en deux hemiſpheres & deux demironds,l'vn deſſus la terre,& l'autre deſſous,qu'ils ont appellé les Caſtors fils de Iuppiter controuuans la fable de leur vie alternatiue, eſtant tantoſt en l'vn, tantoſt en l'autre:car d'autant que le ciel roulle & tournoie continuellement ſans ceſſe,il eſt neceſſaire que tous les deux hemiſpheres facent le tour deſſus & deſſous l'vn apres l'autre,comme il nous ſemble:par ce que, pour en dire la verité,il n'y a point de deſſus & deſſous aux ſpheres & cercles : mais cela ſe dit pour le regard de notre ſituation:de ſorte que nous diſons eſtre deſſus ce qui eſt deſſus la teſte,& deſſous le contraire. Au reſte il ſe preſente ici vne belle & ſainte ſentence à celui qui ſe meſle de la vraie & naïfue Philoſophie,& fait cõpte de la pure & ſimple pieté:c'eſt de ne penſer qu'aucune partie du monde ſoit maitreſſe d'elle-meſme, & ſe gouuerne à ſon plaiſir: d'autant qu'ell' a eſté faite:or ce qui a eſté fait,eſt periſſable,ſi ce n'eſt que par la prouidence de Dieu il ſoit fait eternel, n'aiant point autre-fois eſté : d'en dire autant de Dieu, que quelque-fois il n'euſt point eſté, & apres auoir eſté fuſt deuenu immortel, il n'eſt loiſible. Il y a toutefois des gens ſi beſtes & lourdaux au iugement des choſes, que non ſeulement ils croient que tous ceux qu'auons recité, ſoient Dieux, mais auſſi qu'vn chacun d'eux eſt ſouuerain Dieu, n'aiants aucune connoiſſance de celui, qui veritablement eſt:ou par ce qu'ils ſont ſi groſſiers de leur naturel, qu'ils ne peuuent rien apprendre, ou parce qu'ils n'ont point prit peine de le ſçauoir, au moien dequoi n'eſtiment point que il y ait outre ces choſes ſenſuelles, vn auteur & createur inuiſible & intellectuel, encore que la preuue de ce en ſoit claire & euidente : car par le moien de leur ame ils viuent, ils diſcourent, & raiſonnent, & font tous les autres actes de la vie humaine,toute-fois ils ne veirent jamais leur ame

Abus des hommes ſe ſtans forvoiez de Dieu.

Il entend le monde.

Les faux Dieux de l'antiquité

Fable de Caſtor & Pollux.

Nulle partie du mõde maitreſſe de ſoi-meſme.

des ïeux du corps:combien que,si cela se pouuoit faire, ils chercheroient tous les moiens du monde, pour voir celle tant belle & excellente image, par le moien de laquelle,en montant plus haut,ils pourroient paruenir à la connoissance de l'increé & eternel, lequel tenant en bride tout ce monde,le conduit & gouuerne inuisiblement au salut de tous. Comme donques si quelqu'vn departissoit les honneurs, qu'il doit à vn grand Roi, à ses lieutenans & satrapes, non seulement seroit reputé vn grand sot, ains aussi vn etourdi, ne pensant point au danger auquel il se met, en baillant aux seruiteurs ce qui appartient aux maitres: de mesme celui qui honore des honneurs qu'il doit à son createur,les creatures,qu'il scache qu'il est le plus depourueu de conseil, & le plus iniuste homme,qui se puisse trouuer, donnant les choses egales aux inegaux, ce qui ne tend pas tant à l'honneur des petis, qu'au deshonneur & blasme du grand. Il y en a d'autres,qui surmontent ceux-ci en impieté,ne faisans pas seulement leurs Dieux participans des mesmes honneurs, mais leur attribuant tout, sans en faire aucun au vrai,encores ne daignent pas en auoir souuenance & memoire,qui est toute-fois vn cas assez commun à tous, que de penser aux choses:qui est plus,ils sont si miserables, qu'ils perseuerent à leur escient plus fort en cet-oubli. Aucuns aussi epris d'vne rage impudente & babillarde, mõtrans & publians les enseignes & marques de leur meschanceté, s'efforcent de blasphemer & mes-dire de la diuinité,aguisans leur langue mes-disante contre Dieu,à fin qu'ils faschent les gens de bien,lesquels oians ces blasphemes, se saisissent incontinent le cueur d'vn ennui indicible,qui ne peut estre consolé, & si grand,qu'il leur brusle toute l'ame: ce qui sert aux meschans de canon & engin pour clorre la bouche aux seruiteurs de Dieu,qui aiment mieux se taire lors,que de les irriter & aigrir dauantage. Repousans donques arriere de nous toutes ces superstitions & enchantemens,nous n'adorons point les creatures nos sœurs selon nature,encores qu'elles soient trespures & immortelles:sœurs ie di,d'autant qu'il y a quelque fraternité,en ce qu'elles ont esté toutes crées du createur,qui est par ce moien leur pere. Pour cette cause,il nous faut bien fort & courageusement efforcer de toute notre ame,de tout notre entendement, & de toute notre puissance d'hõnorer le Dieu increé, eternel, & auteur de toutes choses,ne nous sousmettãs aux religions inuentées au plaisir d'vn chacun,lesquelles sont causes de la perditiõ & ruine de plusieurs,qui pouuoiẽt estre sauuez. Imprimons en notre esprit ce premier & tressaint cõmandemẽt, qu'il faut croire vn Dieu souuerain & l'honnorer. Que l'opinion de plusieurs Dieux ne touche les oreilles de l'hõme,qui a accoutumé de chercher puremẽt & simplement la verité. Tous ceux donques qui adorent le Soleil,la Lune,le ciel,le mõde,& les principales parties d'iceux,comme Dieux,ou estans ministres des sacrifices,en font autant, sans doute ils pechent. Comment ne pecheroient ils: veu qu'au lieu du Seigneur,ils hõnorent les suiets? encores ne faillẽt ils pas tãt, q̃ les autres qui de bois,de pierre,d'argẽt,d'or,& autres matieres sẽblables formẽt à leur plaisir ou des images,ou des statues,& autres œuures bastis de leurs mains:en quoi l'art du potier, l'art du peintre ,l'art du tailleur & graueur ont fait grand tort à la vie humaine,en emplissant de ces œuures detestables toute la terre:car par ce moien on a couppé le beau pilier de l'ame, à sçauoir la vraie

Il ne faut departir l'honneur de Dieu à autre qu'à lui.

Contre les blasphemateurs.

Il faut aimer Dieu de tout nostre courage.

Contre les idolatres.

connoissance de Dieu viuant à iamais:tellement que la pauure ame, estant esbranlée ne fait que flotter,cōme le vaisseau,auquel n'y a point de sable ou grauier pour faire le contre-poix:en ce faisant ne peut aborder au port de la verité,aiant les ïeux aueuglez,& ne voiant ce,qui estoit digne d'estre veu, vers lequel seul il failloit jetter sa veuë aguë.Certainement il me semble que ces gēslà viuent plus miserablemēt,que les personnes qui sont priuez de la veuë corporelle:par ce que ceux-ci ont receu ce dommage mal-gré eux,ou pour auoir souffert vne fascheuse maladie des ïeux,ou pour auoir esté blessez de leurs ennemis,qui leur vouloient mal:mais les autres ont de leur propre volonté non seulement troublé & affoibli l'œil de leur ame,ains aussi l'ont voulu totalemēt ruiner & perdre:à raison dequoi les vns sont dignes de pitié & cōpassion,estās mal-heureux & miserables:les autres meritent punition estans de gré meschās & malicieux:d'autāt qu'entre les autres choses, ils n'en considerent point vne, qui est fort notoire,& qu'vn enfant,tout niais qu'il est, sait bien, à sçauoir que l'ouurier est plus excellent que son ouurage:soit pour le regard du temps,par ce qu'il est plus ancien , & par maniere de dire,pere de l'ouurage: soit pour le regard de la vertu & puissance,par ce que celui qui agit, est plus puissant que celui qui souffre. Il vaudroit beaucoup mieux,si cet-abus leur plaist, qu'ils adorassent les peintres & tailleurs,& leur fissēt les souuerains hōneurs,lesquels neant-moins ils laissent-là,cōme personnes de nul pris,ne les estimās rien dauantage pour celà,& en leur lieu font leurs Dieux de leurs œuures & peintures:tellement que souuent est aduenu que les ouuriers sont enuieillis pauures & sans bruit & honneur,ou sont morts par les aduersitez qui leur sont suruenuës les vnes apres les autres,ce pendāt que leurs œuures sont parées de pourpre,d'argent,& d'autres choses pretieuses,que les richesses fournissent:auec ce sont adorez non seulement des personnes libres,ains aussi des nobles,beaux,& biens naiz, d'autant qu'on s'enquiert diligemment de la lignée du Sacrificateur,s'ell' est noble & sans tache,si lui est bien proportionné en tous ses membres,& s'il est parfait & accompli de tous.Ceci encores n'est pas si desplaisant (combien qu'il soit desplaisant)comme est vn autre faict, qui est biē plus difficile à souffrir,c'est que ie connoi des ouuriers, lesquels font leurs prieres & sacrifices à leurs ouurages.Certes ils feroiēt mieux d'adorer leurs deux mains: ou bien s'ils ne veulent ce faire,pour fuir l'opinion d'arrogance,& à fin qu'on ne pense qu'ils soient amoureux d'eux-mesmes,pour le moins ils peuuēt adorer leurs maillets, leurs enclumes, leurs ciseaux & pinceaux, leurs tenailles & autres ferremens, par le moien desquels on donne forme & façon aux matieres & estoffes.Il seroit bon de dire hardiemēt à telles personnes, qui sont hors de leur esprit:O braues gents,la meilleure priere qu'on puisse faire,& le but de la felicité, c'est de deuenir semblable à Dieu : priez donques vous autres que deueniez semblables à ces medailles & images,à fin que soiez iouïssans de leur souueraine felicité, qui est de ne voir rien des ïeux,n'ouïr rien des oreilles, ne respirer ni fleurer par les narines,ne parler ni gouster de la bouche, ne prēdre, ni donner, ni faire rien des mains, ne cheminer des pieds, bref ne se seruir aucunement des autres parties du corps, & estre enfermé & gardé nuict & jour dedans vn temple, comme dedans vne prison, en attirant tous-iours

L'ouurier plus excellent que sō ouurage.

Ici sōt viuemēt taxez les idolatres.

Aduertissemēt aux idolatres.

la fumée

la fumée des choſes ſacrifiées:Car vous faites à croire qu'ils iouiſſent de ce ſeul bien. Or quant à moi, ie penſe que ceux qui orroient ceci ſe faſcheroient, ne prenans point ces ſouhaits pour bonnes prieres, ains pour maudiſſons, & viendroient à ſe vanger incontinent par paroles iniurieuſes & outrageuſes, de ceux, qui leur auroient tenu tels propos: en quoi faiſant ils montreroient vne regorgeante & debordée impieté, ſe propoſans des Dieux, au naturel deſquels ils ne voudroient iamais reſſembler. Que la perſonne donques, pourueuë d'ame, ſe donne bien garde d'adorer ce, qui n'a point d'ame: par ce qu'il n'y a point de propos que l'œuure de Nature ſe diſpoſe à faire honneur à ce qui eſt fait de la main de l'homme. Au reſte en tout le païs d'Egypte non ſeulement ce commun peché y regne, mais il y en a vn autre, bien plus grand, qui ſurpaſſe les autres: d'autant qu'outre qu'ils honorent les ſtatuës & images, ils mettent auſſi au nombre des Dieux les beſtes irraiſonnables: les taureaux, les beliers, les boucs, controuuans ſur chacun vne fable faite à plaiſir. Encores cela peut auoir quelque raiſon, d'autant que ces beſtes-là ſont priuées & treſproffitables à la vie: Le bœuf en labourant couppe les mottes de la terre pour les ſemailles, puis quand le temps eſt venu, qu'on ſerre le bled en la grange, en montrant lors ſa puiſſance le fait ſortir de l'eſpic: le belier fournit vn habillemēt, de toutes les autres couuertures du corps le plus commode contre l'exceſſiue chaleur du Soleil & l'exceſſiue froidure de l'air, ſans lequel, le corps eſtāt nud, periroit ou par l'vn, ou par l'autre. Mais que dirons nous des beſtes, qui ſont de toutes les autres plus cruelles, les plus ſauuages & indomtables, comme lions, crocodiles, & entre celles qui rampent & ſe trainent ſur le ventre, l'aſpic veneneux, leſquelles ils honnorent de temples, de petits boccages ſacrez, de ſacrifices, de feſtes & aſſemblees de peuple, de triomphes & autres choſes ſemblables? ceux qui ont recherché les plus cruelles beſtes, qui habitent aux deux elemens donnez de Dieu aux hommes pour leur vſage, qui ſont la terre & l'eau, n'en ont point troué entre les terreſtres vne plus fiere & cruelle que le lion, ni entre celles qui viuent dedans l'eau vne plus cruelle & ſauuage, que le crocodile: neantmoins ces gens-là les reuerent & honorent comme leurs Dieux. Qui eſt plus, ne ſe contentent pas de cela, mais en adorent d'autres, comme chiens, chats, loups & entre les volatilles les Ibes, les fauçons & eſparuiers, & outre les corps des poiſſons tous entiers, ou les pieces. Se pourroit-il trouuer au mōde vne choſe plus ſotte & ridicule? certes les etrangers, qui parci deuant ſont venus en Egypte, tant ſ'en fault qu'ils aient logé cette vaine & folle ſuperſtition de celle region dedās leurs eſprits, qu'ils en rient ſi fort & tant, qu'ils n'en peuuent plus: les autres qui ont ſauouré, & ſauent que c'eſt de la pure & vraie doctrine, eſtonnez de l'honneur qui eſt fait à ces choſes ſi viles, pleignent ces pauures gens, qui vſent de cette façon de faire, les eſtimants plus ords & ſales, & non ſans cauſe, que les beſtes qu'ils honnorent, eſtans leurs ames tranſmuées en icelles, & marchans cōme beſtes ſur la terre ſous face humaine. Apres donques que Moyſe a rechaſſé du droit diuin cette adoration de ces faulx Dieux: il nous appelle à l'adoration de celui qui eſt le vrai Dieu, combien qu'il n'en ait que faire eſtant ſuffiſant de lui-meſmes, & n'aiant faute de rien. Ce qu'en fait Moyſe, ce n'eſt que pour reduire le gēre humain fouruoié de ſon chemin,

Grande Idolatrie des Egyptiens.

Le profit & vſage, qu'apporté le bœuf & autres beſtes domeſtiques.

Les Egyptiens adorent meſmes les crocodiles & ſerpēs.

Le lion la plus cruelle beſte des terreſtes, & le crocodile des aquatiques.

Ce ſont certains oiſeaux d'Egypte.

au vrai ſentier,afin qu'en ſuiuant le train de la Nature, il trouue ſon tresbon & vrai but,qui eſt la connoiſſance de celui,qui a vn vrai eſtre,& eſt notre ſouuerain & parfait bien , duquel, comme d'vne fontaine, ce monde eſt arrouſé de toutes ſortes de biens. Iuſques ici nous auons parlé ſelon notre pouuoir du ſecond commandement.Declarons maintenant l'autre, qui en ſon ordre ſuit, & eſt tel:*Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain*. La raiſon pour laquelle il a mis ce precepte apres l'autre,eſt notoire à ceux qui voient clair de l'eſprit : car le nom ſuit tous-iours la choſe ſuiette,comme l'ombre le corps. Moyſe donques aiant parlé de l'eſſence & honneur,qui eſt deu à l'eternel, ſuiuant la ſuitte de l'ordre, il raconte incontinent ce qui eſt propre & conuenable au nom. Or on peche en ceci par pluſieurs ſortes & manieres:tellement qu'il vault beaucoup mieux de ne iurer point,& ſ'accoutumer ſi bien à dire la verité, que la ſimple parole ait autant de force & vertu comme le iurement. On dit auſſi en commun prouerbe, que bien & ſaintement iurer eſt vne ſeconde nauigation, d'autant que celui qui iure eſt ſoupſonné de menterie & de periure. Qu'on recule donques le plus qu'on pourra, à iurer, ſi par les delais on peult fuir à cela:mais ſi on y eſt contraint, qu'on regarde bien auparauant de quoi il eſt queſtion : par ce que n'eſt pas peu de cas que de iurer, combien qu'on en face coutume,& qu'on ne ſ'en ſoucie point d'autant que le iurement eſt le teſmoignage de Dieu aux choſes douteuſes:or d'appeller Dieu pour teſmoin en menterie,c'eſt vne mechanceté bien grãde. Vien-çà, pren garde,ſi bon te ſemble à la contenance de celui, qui eſt preſt a iurer pour vn menſonge, tu verras que ſon eſprit n'eſt point en repos,mais qu'il eſt tout troublé, ſ'accuſant lui-meſme, & ſe diſant mille iniures:car la conſcience qui eſt née quand & quand l'ame,& fait ſa demeure auec elle, n'a point accoutumé de receuoir rien, qui ſoit ſuiet à reproche & blame,pour la bonne amour qu'elle porte de ſa nature à la vertu,& haine du vice : tellement qu'elle l'accuſe, & le iuge, premierement le blaſmant & reprenant & le rendant tout honteux : puis, comme iuge l'enſeignant,lui remõſtrant & commandant de changer ſa vie,ſ'elle voit que l'accuſé par ſes bonnes remõtrances recõnoit ſa faute,alors toute ioieuſe ſe rallie auec lui:mais ſ'elle n'en peult venir à bout, ſe declare ſon ennemie capitale, ne delaiſſant le cõbat,ni nuict,ni iour,de ſorte qu'elle ne fait que le piquer & le naurer de plaiës incurables,iuſques à ce qu'il rõpe ſa miſerable & execrable vie. Ie dirois volontiers à ce pariure:Que dis tu?vien-ça,oſeras tu bien t'addreſſer à quelqu'vn de ta cõnoiſſance,& l'aſſeurer de ce que tu n'as point veu,ni ouï,cõme ſi tu l'auois veu ou oui,& eſté preſẽt à tout?Approche toi de moi,& depoſe ton teſmoignage.Tu n'en feras rien,comme ie penſe:par ce que tu ferois vn acte d'hõme maniaque & inſenſé. De quels ïeux,ſi tu eſtois raſſis de ton eſprit, regarderois-tu ton ami,& lui dirois:pour l'amour de moi,fai ce meſchãt acte, fai mal,laiſſe-là Dieu.Il eſt tout certain que ſ'il oioit telles paroles,qu'il diroit bien toſt à Dieu à telle amitié:& ſe blaſmeroit de ce qu'au cõmancement il auroit cõmuniqué ſi familiairement auec vn tel perſonnage,tellement qu'il ſ'enfuiroit de toi,comme d'vne beſte ſauuage & enragée.S'il eſt donques ainſi que tu n'oſes faire cette requeſte à ton ami, comment n'as tu point de honte d'y appeller Dieu à teſmoin, qui eſt le pere & gouuerneur de ce monde? ne ſais tu pas

Troiſieſme commandement.

L'accoutumẽce de iurer eſt fort pernicieuſe

Bien & ſaintement iurer eſt vne ſecõde nauigatiõ ſelon le prouerbe.

Ce n'eſt peu de cas de iurer combien qu'on n'en face pas grande eſtime.

La conſciẽce d'vn pariure ne peult eſtre en repos.

Aduertiſſement au pariure

pas bien, ou peus tu ignorer qu'il oit & voit toutes choses? si tu ne le fais, tu es vn atheiste: or l'atheisme est la source de toutes les mechancetez: auec ce tu abuses du iurement iurant par celui qui n'a rien entendu, ni sceu de ce dont tu iures: comme s'il y prenoit garde: mais si tu sais qu'il preuoit toutes choses, tu es au treshault degré & au comble de l'impieté, en appellant, si non de bouche & de langue, pour le moins de ton cueur, ainsi Dieu: Tesmoigne pour moi choses faulses, aide moi en mes mechancetez & tromperies: ie n'ai qu'vn seul moien pour garder mon credit & honneur entre les hommes, où gist mon esperance, c'est de cacher & celer la verité: sois meschant pour moi: en ce faisant le meilleur seruira au pire, & Dieu, qui sur toutes les autres choses est le souuerain bien, seruira à l'homme, qui est meschant. Il s'en trouue d'autres lesquels sans espoir d'aucun gain iurent par vne mauuaise coutume à tous propos & rencontres legerement & indiscretement, n'estants contredits de personne: & ce pour remplir & enrichir leur langage: il vaudroit beaucoup mieux de retrancher son lãgage, voire plus-tost se taire du tout, que de iurer de cette faço: d'autant que le pariure & l'impieté prouiennẽt du continuel iuremẽt. A cette cause il fault que celui qui est prest de iurer considere diligẽmẽt toutes les circonstances: si la chose est grande, si elle est vraie, s'il la sait biẽ, s'il a nettoié son ame, son corps, & sa langue: son ame de peché, son corps de toute impureté, sa langue de blaspheme: par ce qu'il n'est loisible que par la bouche, par laquelle le tressacré nõ de Dieu est prononcé, sorte quelque villenie. Il fault aussi chercher temps & lieux commodes: car i'en connoi aucuns qui iurent en des lieux ords & sales, dedans lesquels on ne trouueroit pas honneste qu'on fist mention seulement de son pere ou de sa mere, ou de quelque autre reuerend personnage, qui auroit bien vescu: & semble qu'ils prennent plaisir à parer leur langage de iuremens, aians tous-iours en la bouche le nom de Dieu, sans qu'il en soit besoin, qui est vne grande impieté. Celui qui ne tiendra compte de ce qui a esté dit, qu'il sache premierement qu'il est vn meschãt & vilain: en apres que les horribles vengeances de la iustice, qui a l'œil sur les choses humaines & se montre en si grans for-faits rigoureuse & roide, l'espient: la iustice, di-ie, laquelle, autant qu'elle retarde à punir les vices, d'autant en augmente les peines, & les paie au double quand le temps est venu, au grand bien & proffit de la Republique. Le quatriesme commandement nous recommande le septiesme iour, lequel a esté sanctifié, afin qu'il fust de nous saintement & deuotemẽt festoié. Il y a quelques villes qui solennisent ce iour-là vne fois le mois, en comptant du premier jour de la Lune: mais les Iuifs ont accoutumé de l'obseruer continuellemẽt de sept iours en sept iours. La raison de ceci a esté amplement deduite au liure de la creation du monde, par ce qu'il est dit, qu'en six iours le monde fut fait, & qu'au septiesme Dieu se reposa trouuant bien à son gré ce qu'il auoit fait. Moyse donques à commandé qu'on imitast Dieu en cette façon, comme aux autres, & qu'on s'addonnast durant les six iours aux œuures manuels, & qu'on se reposast, & philosophast le septiesme, en vaquant à la contemplation de la Nature, en regardant & espluchant s'il n'y a point eu par le passé quelque chose mal faite, demandans à nous mesmes compte de ce que nous auons dit, ou de ce que nous auons fait, & le rendant au consistoire

L'atheisme source de toutes mechancetez.

De ceux qui par coutume iurent à tous propos.

Le pariure & l'impieté prouiennent du continuel iurement.

Choses que doit considerer celui qui est prest à iurer.

Il a bien traitté ce point parlant de la iustice.

Le quatriesme commandement.

Le septiesme iour dedié à repos & à contemplation.

de notre ame, auquel les loix president & consultent, cõme on pourra reuenir à la vertu, que lon a mesprisée, & se donner vne autre-fois garde de ne plus pecher. Or Dieu a emploié seulement six iours à la creation du monde & acheuement d'icelui, n'aiant affaire de la longueur du temps: mais l'homme, qui est participant de la nature mortelle, & souffreteux d'vne infinité de choses, qui appartiennent aux vsages necessaires de la vie, ne doit aucunement differer de chercher, tant qu'il est viuãt, ce qui lui est commode, se reposant apres au saint Sabbath & septiesme iour. Ce commandement n'est il pas fort beau, & tressuffisant pour inciter les personnes à toutes les vertus, & principalement à la pieté? comme s'il vouloit dire: Ensui tous-iours Dieu. Que les six iours compassez, dedans lesquels le monde a esté creé, te seruent d'exemple d'vn temps prefix & arresté pour faire & acheuer tes affaires: te serue aussi d'exemple le septiesme iour pour philosopher, auquel il considera, comme il est dit, ce qu'il auoit fait: afin que tu contemples tant les œuures de nature que les tiens particuliers, en ce qu'ilz tendent à la beatitude & felicité. Ne delaissons donques ce patron & exemple des tresbonnes vies, l'actiue & contemplatiue: mais aians tous-iours l'œil sur lui, imprimons dedans nos esprits ses marques & formes apparentes, en rendãt de toute notre puissance, soit en dits, soit en faits raisonnables, la nature mortelle semblable à l'immortelle. Au reste nous auons en nos premiers liures declaré comment le monde a este creé en six iours, de Dieu, lequel n'auoit affaire pour la creation d'icelui, du temps. Il nous fault ici remarquer le priuilege qu'a le nombre de sept, entre toutes les autres choses, que declarent assez ceux qui sont versez aux mathematiques, l'aiãt diligemment & soigneusement recherché: car il est comme vierge entre les autres nombres: il n'a point de son naturel mere, il est fort proche de l'vnité & du cõmencemẽt de toutes choses: il est la forme des planetes, comme l'vnité de la sphere, à laquelle sont les estoilles attachées, par ce que le ciel incorporel est composé de l'vnité & du septenaire, estant le patron de ce ciel visible. Or tout le ciel a esté basti d'vne nature non diuisible, & d'vne autre diuisible: à celle qui ne pouuoit estre diuisée, est escheu premierement le huitiesme ciel & firmament, qui est le cercle des astres fichez, gouuerné & main-tenu par l'vnité: l'autre qui se peut diuiser, tient le second rang tant en puissance, qu'en ordre, & appartient au gouuernement du septenaire, estant parti en sept planetes, c'est à dire sept astres coureurs & vagabonds, ainsi sournommez, non qu'il y ait quelque chose au ciel qui vague cà & là (car touts les corps celestes, à cause de leur nature diuine, heureuse, & dont le propre est de ne vaguer point, demeurent tousiours en vn mesme estat, acheuans leur tour d'vne mesme sorte, sans le changer aucunement) mais cela se dit ainsi, par ce qu'ils se meuuent tout au contraire du firmament & de la plus haute sphere: en quoi les hommes se sont montrez esuentez & etourdis d'auoir attribué le nom de coureur, qui leur est propre, fort impropremẽt aux corps celestes, lesquels ne laissent iamais le rang qui leur a esté ordonné par leur diuin capitaine. Pour ces raisons & plusieurs autres le nombre de sept a esté prisé & honnoré: vrai est que la principale a esté, que par icelui le createur & pere de l'vniuers a esté manifesté & conneu: car l'entendement imagine en ce nombre, cõme en vn miroër, Dieu bastissant le monde

Au liure de la creation du monde.

C'est à dire qu'il n'engendre aucun autre nombre parfait de soi: & quand à lui il n'est composé que de ses parties mesmes.

Les sept planettes.

le monde & le gouuernant. Apres le commandemēt du septiesme iour, il nous met en auant le cinquiesme, qui est de l'honneur qu'on doit au pere & à la mere, le rangeant tout au milieu des deux tables, chacune desquelles contient cinq commandemens par ce qu'estant le dernier de la premiere, il ioinct toutes les deux ensemble, liant ceux de la premiere table, qui concernent l'honneur de Dieu, auec les autres de la seconde, qui touchēt notre prochain. La raison, comme ie pense, c'est que les peres & meres, selon nature, sont participans de la substance tant immortelle, que mortelle: de la mortelle, pour la prochaineté & ressemblance qui est entre les hommes & les autres animaux, desquels le corps est mortel: de l'immortelle, à cause de la similitude d'engēdrer, qui est entre Dieu createur de toutes choses, & l'homme. Or il y en a qui s'addonnent totalement à l'vne de ces parties, tellement qu'il semble qu'ils mesprisent l'autre: par ce qu'estans pleins d'vn pur desir de pieté & dōnans congé aux autres affaires, ils dedient toute leur vie au seruice de Dieu. Il y en a d'autres lesquels n'estimans aucun bien, hors-mis les droits, qui sont entre les hommes, mettent toute leur affection à entre-tenir la compagnie des hommes, distribuans liberalement leurs biens à toutes personnes, & soulageans de tout leur pouuoir leurs maux. Ceux-ci à bon droit peuuent estre appellez Philanthropes, c'est à dire aimants le genre humain, & les premiers Philothées, c'est à dire aimants Dieu: tous deux parfaits à demi en vertu: d'autāt que les parfaits & entiers sont excellens en tous les deux. Au reste les autres qui ne s'entre-mettent point des affaires des hommes, ne se resiouissans point de leurs biens, ni se faschans de leurs aduersitez, & auec ce n'embrassent l'hōneur & seruice de Dieu, il semble qu'ils soient changez en la nature des bestes sauuages: entre lesquels emporteront le premier lieu de cruauté, ceux qui ne font compte de leur pere & mere, qui les ont engendrez, estans ennemis de toutes les deux parties, tant de celle, qui est des hommes, que de celle qui est de Dieu. Qu'ils saches donques qu'ils sont condemnez aux deux sieges, lesquels on n'ignore point estre seuls en la nature, assauoir pour l'impieté au diuin, d'autant qu'ils ne font point leur deuoir enuers ceux qui secondans l'ouurage de Dieu, les ont fait estre, n'estans point auparauant: & en icelui des hommes pour la haine qu'ils portent aux hommes. Car à qui feroient-ils bien, veu qu'ils mesprisent ceux qui leur sont les plus proches, & qui leur ont faits tous les plaisirs du monde? entre lesquels y en a de si grands, qu'ils ne peuuent estre recompensez: & pour ce montrer, cōmēt celui qui est engēdré pourroit il reengēdrer ceux qui l'ont fait naistre? ce grand aduantage a esté donné de la Nature aux peres & meres, lequel ne peult estre aucunement recompensé: de sorte que ce seroit vne chose fort indigne, que les enfans, qui ne peuuent recompenser tous les plaisirs qu'ils ont receu de leurs peres & meres, ne leur aidassent de quelque peu de leurs biēs. Ie leur diroi volontiers: les bestes sauuages doiuent estre appriuoisées des hommes: I'ai veu souuent des lions, des ours, des leopards priuez non seulement auec les personnes, qui les nourrissent, & leur donnent à manger, mais aussi auec d'autres, à cause, comme ie pēse, qu'ils ressemblent à ceux qui les gouuernent: car il est bien raisonnable que le moindre ensuiue le plus ressent, à fin qu'il soit mieux: maintenant tout au contraire ie suis contraint d'admonester

Cinquiesme commandement.

Pour quelle raison le cinquiesme commandemēt est de la premiere table.

φιλάνθρωποι

φιλόθεοι.

Cruauté de ceux qui mesprisent leur pere & mere.

Impossible de reconnoistre le grand biē receu de nos peres & meres.

Les bestes brutes reconnoissent le plaisir qu'on leur fait.

les hommes de prendre exemple à quelques bestes brutes,lesquelles recõnoissent le plaisir qu'on leur fait. Entre les chiens aucuns gardent la maison, & meurent pour leur maitres, quand il sont sur-pris de quelque danger: les autres,à ce qu'on dit,gardent les trouppeaux des bestes,& combattent pour elles iusques à la mort, tellement qu'ils font si bien leur deuoir, que ceux, qui en ont la charge, n'en reçoiuent aucun dommage: & nous ne confesserons pas que de toutes choses vilaines la plus des-hõneste c'est que l'homme,qui est le plus doux & amiable de tous les animaux, se trouue sur-monté du chien, de toutes les bestes la plus hardie & fiere, en la reconnoissance & recompense du plaisir qui est fait? Que si nous ne sommes enseignez par les bestes terrestres, mõtons iusques à la nature des oiseaux qui volent par l'air. Les vieilles cicognes ne pouuans plus voler,demeurent dedans les nids:ce pendant leurs petis, peu s'en fault que ie ne dies, ne faisants que voler tant par mer que par terre, apportẽt de tous cotez au pere & à la mere,ce qui leur est besoin:par ce moien le pere & la mere, comme il est bien conuenable à leur âge, se reposent, & font grand chere, aians abondance de tout ce qui leur est necessaire: & les petits, alegeans la peine qu'ils ont à les nourrir tant par vne bonne affection naturelle,que par l'esperance qu'ils ont de receuoir le semblable en leur vieillesse de ce qui naistra d'eux,s'aquittent de leur debte quand le temps est venu, en rendant ce qu'ils auoient receu:car si tost qu'ils sont eclos, il ne se trouue personne qui les nourrisse que le pere & la mere: pour recompence dequoi ils nourrissent leur pere & leur mere à la fin de leur vie: tellement que d'vn instinct naturel,qui vient d'eux-mesmes,apres auoir esté nourris petits,ils nourrissent ioieusement les autres en leur vieillesse. N'est-il pas donques raisonnable que pour ces raisons alleguées, les hommes, qui ne tiẽnent compte de leur pere & de leur mere, s'en aillent cacher de honte, & se blasment de ce qu'ils mesprisent ceux dont ou seulement, ou deuant tous les autres il se fault soucier? Ioint qu'ils ne dõnẽt riẽ,mais plus-tost rendẽt ce qu'ils ont receu: pour ce que les enfans n'ont riẽ qui ne soit au pere & à la mere,lesquels leur ont baillé le bien qu'ils ont,ou le moien de l'aquerir. Cõment donques ces gẽs-là pourroient-ils auoir encloses dedans les bornes de leur ame la pieté & sainteté,qui sont les deux principales vertus? ne les ont ils pas plus-tost,cõme bãnies, chassées d'icelle? Il le fault bien: d'autãt que les peres & les meres sont ministres de Dieu en ce qui cõcerne la generation des enfans:or celui qui des-prise le ministre,des-prise quand & quand le Seigneur. Il y en a qui montẽt biẽ plushaut, & plus hardiement,& aggrandissent le nom de pere & mere,disans que le pere & la mere sont Dieux visibles:par ce qu'ils imitent Dieu increé en la creation des animaux,& qu'ils ne different sinõ en ce que Dieu est le createur du monde,& les pere & mere de ceux qu'ils engendrent: de sorte qu'il est impossible que celui qui ne fait point son debuoir enuers les visibles,le face enuers l'inuisible. Aiant Moyse sagement discouru ce qui appartenoit à l'honneur,qui est deu aux peres & meres, il met fin à la premiere table des cinq premiers commandemens:puis voulant descrire les autres cinq, qui defendent ce qui est du fait de l'homme,il commence à l'adultere, estimant que c'est le plus grand peché de tous les autres:car il a pour source le plaisir charnel, lequel vse le corps

Les cicognes reconnoissent le bien receu de pere & mere.

Les peres & meres sont ministres de Dieu.

Le pere & la mere sont Dieux visibles, selon aucuns.

Le premier commandement de la 2. table touchãt l'adultere.

de ceux

de ceux qui en sont espris, dissoult & met à neant les forces de l'ame, & cõsume la substance & bien de la personne, brulant, cõme vn feu aspre qu'on ne peult esteindre, tout ce qu'il touche, & ne laissant rien de sain en la vie des hommes. Ce plaisir charnel nõ seulemẽt met en la teste de l'adultere qu'il face mal, mais aussi l'induit à attraire les autres à semblable faulte & l'accõpagner à son vouloir meschant & illicite: par ce qu'estant piqué de cette rage de paillardise, ne peult accõplir seul son desir, tellemẽt qu'il fault que deux s'assemblent, dõt l'vn est comme le disciple, & l'autre cõme le maistre pour mieux fortifier l'incontinãce & la paillardise, qui sont deux vilains pechez: car non seulement le corps de la femme, qui paillarde, est corrompu, mais aussi, pour en dire la verité, l'ame d'icelle long tẽps au parauant s'accoutume à s'etranger de son mari, apprenant les moiẽs de s'en detourner: & le hair. Ce mal encore ne seroit si grief si elle decouuroit sa rancune: d'autant qu'il est bien aisé de se dõner garde de ce qui est à veuë d'œil, mais ici à grand peine peult-on soupsõner & flairer ses cachettes, tant biẽ se cache & se couure par ruses & subtilitez, montrant souuent vn faux semblãt d'aimer par ses enchantemẽts & menées. Dõt aduient la ruine de trois familles, de celle du mari, lequel est frustré du vœu qui se fait en cõtractãt mariage & quand & quãd priué de l'esperãce de race loialle, & des deux autres, sauoir est de celle de l'adultere, & de celle de la femme: par ce que toutes les deux sont rẽplies d'infamie, de des-hõneur, & de tresgrãde villenie. Que si les familles sõt grãdes & peuplées à cause des mariages & alliãces des vns auec les autres, cette mechãceté esmouuera & enflãmera toute la cité courant par les lãgues des persõnes: aussi c'est vne chose facheuse que de douter des enfãs: car quãd la fẽme n'est point chaste, il est incertain, qui est le vrai pere: au moiẽ dequoi estãt la chose inconnuë, les fils de putains viennẽt au rãg des vrais enfãs, abastardissent la loiale lignée, & en fin reçoiuẽt l'hoirerie paternelle, cõbiẽ qu'elle ne leur appartiẽne en rien. Ce pendãt le paillard apres auoir des-hõnoré & abusé la paure fẽme, & soulé sa passion en iettant sa mechãte semẽce, s'en va moquãt de l'ignorãce du mari, qui a esté outragé, lequel cõme vn aueugle, ne sachant rien de ces menées & pratiques priuées, est cõtraint de traitter ce qui est issu de ses plus grans ennemis, cõme ses propres enfans. Que si ce peché est decouuert, les paures enfans, qui n'ont point mes-fait, seront fort miserables, d'autant qu'ils ne peuuẽt estre mis au rang de pas vne des races, ni de celle du mari, ni de celle de l'adultere. Puis donques que telle compagnie reprouuée des loix apporte tant de miseres, il ne se fault pas esbaïr si le peché d'adultere a esté descrit le premier, comme de tous les autres le plus detestable & odieux à Dieu. La seconde defence c'est de ne tuer point l'homme: car aiant la Nature engendré ce trescompagnable & tresdoux animal viuãt auec les autres, l'a appellé en compagnie & vnion, en lui donnant la parole, afin qu'il se rendist conforme & semblable aux mœurs de son compagnon. Parquoi celui qui tue quelqu'vn, sache qu'il renuerse les loix & droits de Nature: qui ont esté escrits pour le bien & profit de tout le monde. Qu'il sache aussi qu'il est sacrilege, aiant pillé & saccagé la plus sacrée possession de Dieu. Pour ce montrer y a-il de toutes les choses qui sont dediées & consacrées à Dieu vne plus excellente & haute que l'homme? l'or, l'argent, les pierres pretieuses & toutes

Miseres qu'aporte quand & soi le plaisir charnel

Ruse des femmes adulteres.

Enfans d'adultere bastards.

Second commandement de la 2. table, de ne tuer point.

Celui qui tuë quelqu'vn est sacrilege.

Excellence de l'hõme, dont est traitté au liure de la creation.

autres matieres excellentes ne seruent que d'vn parement desgarni d'ame, aux bastimens qui n'ont point d'ame: mais l'homme, qui est vn animal tresbon & tresproche, selon la principale partie de lui, au trespur ciel, voire comme plusieurs dissent, au createur du mõde, est vn pourtrait qui approche plus prés & ressemble mieux, à cause de l'esprit qu'il a receu, à l'ideé & forme eternelle & heureuse, que tout ce qui est en la terre. Le troisiesme cõmandemẽt de la secõde table c'est de ne desrober: car celui qui bée aux biẽs d'autrui, est vn ennemi cõmun de toute la ville, lequel de volonté pille le bien de tous les habitans, & de force ce qu'il peult, estendãt fort loin sa cõuoitise, & la retirant aussi, quand les forces lui faillẽt, de maniere qu'elle n'atteint pas beaucoup de persõnes. Les larrons dõques qui sont deuenuz puissans pillent les villes, ne se souciãs point des punitiõs, d'autant qu'il leur semble qu'ils sont par dessus les loix. Ceux-là sont de leur naturel Oligarchiques, desirãs les autoritez & puissances, qui font de grans larrecins, cachans & couurans leurs pilleries de mots honnestes, de principauté & Seigneurie. Qu'vn chacun dõques appreigne dés son ieune âge à ne soubstraire, non pas mesmes en cachette, le biẽ d'autrui, encores qu'il soit de bien peu d'importance: par ce que la coutume, qui est de lõg temps, est plus puissãte que la nature: ioint que les choses petites, qui ne sõt point empeschées croissent hastiuement, tellement qu'elles deuiennent fort grandes. Apres auoir defendu le larrecin, tost apres il defend le faux tesmoignage, sachãt biẽ que les faux tesmoings sont enueloppez de plusieurs & grãs maux. Premierement ils gastent & corrompẽt l'hõnorable verité, par-dessus laquelle ne se trouue en la vie aucun bien plus sacré, esclarcissant, cõme vn Soleil, les affaires, afin qu'il n'y ait rien ombragé & caché: secondement outre ce qu'ils mentent, ils couurent, comme d'vne nuict & d'espesses tenebres, la cõnoissance des choses, aident les meschans, & sont cõtraires aux gẽs de bien, leur mettãt-sus ce qu'ils n'ont veu, ni ouï, ne conneu, & l'asseurãt pour vrai. Outre ce ils commettẽt vn troisiesme peché, qui est le pire de tous les autres, c'est que quand il y a faulte de preuue par escrit, ceux qui doutẽt de leur procés recourent aux tesmoins, les paroles desquels seruent de regle aux iuges pour asseoir leur iugement, estans contraints de s'y arrester, ne se trouuant preuue d'ailleurs: dont auient que ceux qui estoient en estat de gagner leur cause, la perdent par faux tesmoins, & que les iuges sont appellez iniques & meschans. Qui est plus cette tromperie monte iusques à vne impieté: par ce qu'on n'a point acoutumé de iuger que premierement les tesmoins n'aient iuré & fait serment effroiables: lesquels ces abuseurs trangressent plus tost que les iuges, qui sont trompez: d'autant que les iuges faillent par ignorance, mais les faux tesmoins abusent de fait à pensé les iuges, pechans à leur escient, tellement qu'ils induisent les iuges, qui condemnent par leurs sentences les innocens, à pecher comme eux, ne sachans ce qu'ils font: à raison qu'ils punissent ceux, qui ne meritẽt aucune peine. Voila, ce me semble, les causes, pour lesquelles le faux tesmoignage est defẽdu. A la fin il deffent de ne conuoiter, sachãt biẽ que la cõuoitise desire tous-iours quelque chose de nouueau, & dresse des embusches aux biẽs d'autrui. Toutes les passiõs de l'ame sõt facheuses en ce qu'elles la remüent

Troisiesme commandement de la 2. table, de ne desrober.

Le larron est ennemi commun de toute la ville.

De petis larronneaux grans voleurs.

C'est quãd peu de gẽs commandent.

La longue coutume est plus puissante que la Nature.

Quatriesme commandemẽt de ne porter faux tesmoignage.

Le faux tesmoignage, est acompagné de beaucoup de maux.

Dernier commandement de la 2. table.

remuent & esbranlent contre nature, ne la laissant point en son sain estat, mais il n'y en à point encores de plus griefue que la conuoitise: par ce que les autres viennent de dehors chez nous, tellement qu'il semble qu'elles nous forcent & contraignent: mais cette-ci naist dedans nous & volontairement. Qu'est-ce à dire celà? Ie le veux declarer plus amplement. Quand quelque bien, tel reputé de nous, se presente, l'imagination & pensée de ce bien reueille & esleue l'ame, qui estoit en repos, en hault, tout ainsi que la lumiere de l'esclair les ieux: cette passion s'appelle Plaisir. Semblablement quand le mal contraire au bien, outrageant l'ame, lui donne vn coup mortel, incontinent il la replit mal-gré elle de dueil & facherie, & nomme-on cette passion Douleur. Mais quand le mal n'estāt encores entré dedās ne foule point la personne, toute-fois est tout prest d'y entrer, alors il enuoie ses maudis auāt-coureurs & messagers Pœur & Fraieur lesquels espouuentēt merueilleusemēt l'ame. Cette passion est appellée Crainte. Autre chose est de la cōuoitise: car quād quelqu'vn pensant au bien qu'ils n'à point, en souhaitte la iouissance, il pourmene son ame bien loin, & l'estend le plus qu'il peult, pour atteindre à ce qu'il desire, suiuant tousiours, cōme en vne rouë, ce qu'il se haste de prendre, & n'y atteignant iamais: tellement qu'il est en la mesme peine, que ceux, qui poursuiuēt les autres, qui fuiēt d'vne grāde vistesse, lesquels, encores qu'ils ne courēt pas si viste, toute-fois les passēt en courage. Ceci se pratique aux sens. Les iëux souuent, du desir qu'ils ont de voir & cōnoitre quelque chose eslongnée, s'estēdent si loin, & sont, plus que leur pouuoir ne peult porter, si attentifs à ce qu'ils regardent, qu'à la fin ils s'eblouissent par le vuide, & faillent en la parfaitte cōnoissance du suiet: tellement qu'estans affoiblis par la trop grād' force & violēce du trait de la veuë, ne voient goutte. Semblablemēt quād il se fait vn bruit, lequel, pour la distāce des lieux, ne peult estre entendu, les oreilles se dressent, & saillent hastiuemēt, le suiuant & en approchāt le plus prés qu'elles peuuēt, du desir qu'elles ont de l'ouir mieux: mais le son qui deuiēt gresle & sombre, comme aussi tel doit estre, dechet & s'esuanouit, ne se faisant plus ouïr: de sorte que d'autant qu'il est plus difficile à entēdre, d'autant en est le desir plus grand. Par ce moien la conuoitise encourt la peine de Tantalus: car Tantalus, comme racōtent les Poëtes, lors qu'il est prest de toucher les choses qu'il desire, en est frustré, tellemēt qu'estant vaincu de la cōuoitise, & aiant tous-iours soif des choses absentes, n'est iamais rassasié, estant entortillé tout à l'entour de l'appetit, qui ne trouue riē pour l'appaiser. Et tout ainsi que les maladies qui procedent des vlceres & chancres, s'elles ne sont empeschées par coupeures ou cauteres, courēt par le corps, & māgent tout à l'entour la substance d'icelui, ne laissant pas vne partie entiere & saine: de mesme si la raison de la philosophie, à l'exemple du bon medecin, ne retient la coulante conuoitise, les affaires de la vie necessairement se brouilleront: car il n'y a rien, quel qu'il soit, si bien detourné & serré, qui puisse fuir cette passion. Que fera-elle donques, quand elle se verra en seureté & loisir? Elle deuiendra enragée, & fera en tout & par tout ce qu'elle voudra. Mais parauanture c'est vne folie de tenir si long propos des choses tant euidentes, que ni homme, ni ville n'ignore: veu que tous les iours, voire, par maniere de dire, à toutes heures elles nous en apportent vne preuue certaine.

La conuoitise pire de toutes les passions de l'ame.

Plaisir.

Douleur.

Pœur & Fraieur.

Crainte.

Conuoitise

La peine de Tantalus.

Belle similitude.

Conuoitise cause de infinis maux. L'amour de l'argent, ou de la femme, ou de l'honneur, ou de quelque autre chose plaisante, n'est-il cause que de petits maux & communs? N'est-il pas cause que les parens s'estrangent les vns des autres, changeants leur naturelle amitié en vne grande haine? Les grandes & peuplées regiõs ne deuiẽnent elles pas desertes par les mutineries de ceux du païs? La terre, la mer, ne sont ils pas tousiours remplis de quelques nouueaux maux, que les armées de mer & de terre apportẽt? Certainemẽt toutes les tragiques & piteuses guerres des Grecs & des Barbares, qu'ils ont eu tant entr'eux-mesmes, que les vns contre les autres, sont coulées d'vne mesme source, assauoir de la conuoitise, ou de la richesse, ou de la gloire, ou du plaisir: par ce que les hommes sont frappez là, & y meurent: c'est assez parlé de ceci. *Briefue repetition & sommaire des commandemẽs* Au reste il ne fault pas ignorer que les dix commandemẽts sont les chefs des loix particulieres laissées par escrit dedãs tous les saints liures du Legis-lateur Moyse. Car le premier commandement contient les loix appartenãtes à la monarchie, & estat Roial, lesquelles enseignent qu'il y a vn createur, vn gouuerneur, vn Roi qui maintient tout ce qui est en ce monde, en bõ estat, aiant chassé de la pure substãce du ciel †l'Oligarchie, &† Ochlocratie, qui sont deux sortes de police traitresses, introduittes par hõmes meschãts pour vne ambition & auarice. *†C'est à dire seigneurie de peu de gents.* *†C'est à dire gouuernement populaire.* Le secõd est vn sommaire de tout ce qui cõcerne les remembrances faites des mains des hommes, images, statuës, & generalemẽt toutes autres semblances, qu'ordinairement on transporte des boutiques des peintres & potiers, ouuriers tresdommageables, au temple, ne permettant aucunemẽt d'en forger par icelui. *1. commãdement apartient à la diuine Monarchie.* Aussi sont defendues les fables controuuées des Poëtes touchant les mariages des Dieux, leur lignée, & autres pestes detestables & abominables, qui suiuent apres. *2. cõmandement.* Au troisiesme il retire & racourcit le iurement, dõnant regle pour quelles choses il fault iurer ou nõ, quand, en quel lieu, quel doit estre le iuremẽt, cõment on se doit cõporter en son esprit, & en son corps, ce qui auient à ceux qui iurent selon leur conscience, au contraire à ceux qui se pariurẽt. *3. commãdement.* Le quatriesme qui parle du Sabbath, n'est qu'vn sõmaire des festes, & purificatiõs ordõnées par chacune d'icelles, des lauemẽs & arrousemens honnestes, des prieres deuotes, des sacrifices entiers, & de ce qui appartiẽt au seruice diuin. *4. commãdement.* I'appelle le Sabbath & septiesme iour tãt celui qu'on cõpte auec le six, nõbre fecond & fertille, qu'aussi celui, qui est à part soi adiousté aux six, & semblable à l'vnité, par lesquels deux nõbres les festes sont cõptées. *Sabbath.* Car par l'vnité est enseignée la feste du premier iour du mois, laquelle est solẽnisée auec trõpettes: & le ieusne, auquel est defendu de boire & de mãger: & ce que les Hebreux, selon le lãgage de leur païs, appellent Pasques: auquel tout le peuple indifferẽment sacrifie sans attẽdre les sacrificateurs, permettant la loi à vn chacũ de faire l'estat de Sacrificateur à vn certain iour de l'ãnée qui est destiné à cela: dauãtage le iour auquel on offre la iauele, pour remercier Dieu du grãd rapport des terres de grains: d'icelle aussi est denõbré par les sept sepmaines le iour de la Pẽtecouste, c'est à dire le cinquãtiéme, auql on a coutume d'offrir les pains, qu'on appele Premices: par ce que les fruits de bõne nourriture sont les premiers venus: & a Dieu departi cette amiable nourriture à l'homme, comme estãnt le plus doux de tous les animaux. *Feste du premier iour du mois.* *Le ieusne.* *Pasques.* *Offre de iauele.* *Pẽtecouste.* *Premices.* Mais au vrai & entier septenaire ont esté distribuées les grandes festes, lesquels durent plusieurs iours, &

se vers

ce vers les deux Equinocces, ou Iour-egaux de l'année, dont il y en vn au printemps, & l'autre en l'Autonne: alors les festes durent sept iours: celle du printemps a esté instituée, afin que les semailles proffitent & viennent à meureté: celle de l'Autonne pour la cuillette des fruits, que les arbres rapportent: or ces festes ont eu sept iours à cause des sept mois des deux Equinocces, à fin q̃ chaque mois ait son honneur qui lui appartient, assauoir son iour de feste pour se resiouir & reposer. Ici se rapportent autres belles loix, lesquelles nous appellent à la priuanté & compagnie des hommes, & à la modestie & egualité: comme celle de la septiesme année, qui defend de ne toucher aux terres, de ne les ensemencer ni labourer, de n'emonder les arbres, ni les elaguer, somme de ne faire rien qui appartienne à l'agriculture: car Moyse de soi-mesme trouua bon qu'aprés qu'on auroit trauaillé six ans tant en la campagne, qu'aux montaignes pour la generatiõ des fruits, & rapport annuël du reuenu des terres, qu'on cessast de labourer, afin qu'on reprit son aleine, & qu'on eust vn peu de loisir & liberté. Le semblable est de la cinquantiesme année, en laquelle outre que tout ce qui a esté dit, est accompli, on recouure aussi les heritages, & rentre on aux maisons, qui ont esté autre-fois à soi: qui est vne ordonnance pleine de charité & de iustice. Le cinquiesme cõmandemẽt, qui est de l'honneur deu au pere & à la mere, descouure plusieurs & necessaires loix, qui appartiennent aux gens anciens & ieunes, aux magistrats & sujets, à ceux qui font plaisir & à ceux qui le reçoiuent, aux maitres, & seruiteurs. Par ce que les pere & mere sont au plus excellent rang, auquel sont les anciens, les Seigneurs, les bien-facteurs, les maitres: mais les enfans sont au plus bas, auec lesquels sont les ieunes gents, les suiets, ceux qui reçoiuent plaisir, & les seruiteurs. En cet-endroit se trouuent plusieurs commandemens, comme aux ieunes gens de porter honneur & reuerence aux vieux, aux vieux d'auoir soin des ieunes, aux suiets d'obeir à leurs Seigneurs, aux Seigneurs de procurer le bien & profit de leurs suiets, à ceux qui ont receu plaisir, de le reconnoitre & recompenser, & à ceux qui l'ont fait de ne rechercher point d'vsure, aux seruiteurs de faire plaisir d'vn bõ cueur à leurs maitres, aux maitres d'estre doux & gracieux à leurs seruiteurs: en ce faisant ce qui est inegal, est egalé. Voila la premiere table des cinq commandemens toute entiere, laquelle contient le patron des loix particulieres, dont le nombre n'est pas petit. Or le premier chef de l'autre table est contre les adulteres: auquel sont cõprises plusieurs autres defences, cõtre ceux qui violẽt & forcent les vierges, cõtre les amoureux des enfants masles, cõtre les paillards, qui estants debordez à leur plaisir charnel, vsent des cõpagnies reprouuées & meschãtes des fẽmes, les especes desquelles il a mis par escrit, nõ qu'il eust vouloir de mõtrer tant de diuerses sortes de paillardise, mais afin qu'apertement il fist honte à ceux qui viuent tant des-hõnestemẽt, emplissant leurs oreilles de hõtes infinies pour les faire rougir. Le secõd chef defẽd le meurtre, sous lequel sont comprises les loix de l'effort & qui est fait à autrui, batterie, plaie, blessure & mutilation de membres: loix grandement necessaires & proffitables à la vie humaine. Le troisiesme defend de ne desrober, s'addressant aux larrons, à ceux qui trompent leurs creanciers, à ceux qui renient ce qu'on leur a baillé en garde, à ceux qui s'approprient l'argent du public, à ceux qui n'ont

Les deux festes des Equinocces

C'est quãd les nuicts & les iours sont egaux.

Loi de la 7 année.

La cinquantiesme année.

Cinquiesme commãdemẽt.

Premier commandement de la seconde table.

Second commandement.

Le troisiesme.

point de honte de rauir le bien d'autrui,& generalement à tous autres,lesquels meuz d'auarice,tant appertement,qu'en cachette vsurpent le bien d'autrui. Le quatriesme c'est de ne porter point faux tesmoignage, qui emporte quand & quād lui beaucoup d'autres deffences: de ne tromper point, ne mettre point à sus à son prochain vne chose faulse, ne donner point secours à ceux qui font mal,ne s'accompagner point auec eux,ne faire point de sa foi vne couuerture au periure:surquoi les loix toutes propres ont esté faittes. Le cinquiesme retient & refreint la concupiscence, source de tous maux, de laquelle coulent tous mechans actes tant particuliers,que publics,soit petit ou grand,soit sacré ou profane,appartenant ou au corps,ou à l'ame, ou aux choses externes & hors de nous:car,comme il a esté ci-deuant dit, il n'y a rien en ce mōde,qui se puisse exempter de la conuoitise: mais comme la flamme qui est dedans quelque matiere ou bois,ne fait que brouter & manger,consumant & aneantissant toutes choses.Plusieurs loix ont esté establies sur les appartenances & dependences d'icelle,pour l'amendement de ceux qui sont de leur nature chastiables,& la punition des rebelles, qui se sont toute leur vie abandonné à cette passion. Nous auons suffisamment parlé des cinq commandemēts de la seconde table, & acheué le Decalogue, que Dieu lui-mesme nous a fait entendre, d'autant qu'il estoit bien resseant à la Nature,que les chefs de toutes les loix particulieres,fussent prononcées de sa bouche, & consequemment les loix particulieres par son tresparfait prophete,lequel,apres l'auoir chosi de toutes les lignées de son peuple & rempli de l'esprit diuin, le retint pour son truchement. Au reste il nous fault ici declarer la cause pour laquelle en notifiant ces dix paroles ou loix par simples commandements, ou defenses, il n'a point prescrit & ordonné des peines, comme ont accoustumé les autres legis-lateurs, contre ceux,qui les trāsgressent & outre-passent. Il estoit Dieu,& à ce moien bon Seigneur,auteur du seul biē,& nullemēt du mal,estimant donques qu'il n'y auoit rien mieux conuenable à sa bonté, que de bailler des commandements salutaires & bien-faisans aux hommes,sans y mesler par-mi les peines:de pœur que la personne suiuant plus tost le naturel de la crainte,ignorante conseillere,que de la sage & aduisée raison, mal-gré elle, & contre sa volonté y obeist, il n'a point parlé des peines: non qu'il vueille donner par là impunité & franchise, à ceux qui font mal,mais sachant bien que la iustice lui assiste, laquelle a l'œil sur les affaires des hommes, & ne se taira pas, haïssant de son naturel le vice,& faisant son deuoir de punir ceux qui pechent:par ce que c'est à faire aux puissances diuines lieu-tenantes de Dieu,de punir,comme les capitaines de guerre,ceux qui delaissent le rang du droict & de la iustice: ce pendant ce grand Roi est bien aise d'auoir le tiltre & nom de conseruateur de tout l'vniuers, le maintenant en paix,fournissant richement & abondamment à tout le monde les biens de la paix:car à la verité, Dieu a pris la charge de la paix,comme ceux qui sont dessous lui,le gouuernement de la guerre

Le quatriesme.

Le cinquiesme & dernier.

Rien de ce monde ne se peut exempter de la conuoitise.

Pourquoi Dieu à ces commandements n'a adiouté des peines & grandes menaces.

DES



DES LOIX PARTICVLIERES, lesquelles doiuent estre rapporteés aux trois chefs du Decalogue: sçauoir est au troisiesme, quatriesme & cinquiesme, qui sont du serment, & de l'honneur qu'on lui doit porter, du sainct Sabbath, & de l'honneur qui est deu au pere & à la mere.

NOvs auons en toute diligence & perfection declaré au liure de deuant cettui, deux chefs du Decalogue: l'vn de ne croire qu'en vn seul Dieu tout-puissant: l'autre, de n'en forger de nos mains: Nous auons aussi declaré les loix particulieres, qui se rapportent à tous les deux. Nous parlerons maintenant des trois autres selon l'ordre de chacun. Le premier donques de ces trois nous auertit de ne prendre point le nom de Dieu en vain: car (comme il est dit) la parole de Dieu vaut autant que le iuremēt, estant ferme, roide, sans aucune menterie, & fondée sur verité: Que si la necessité contraint de iurer, le meilleur est de iurer par la santé, & heureuse vieillesse de son pere & de sa mere, s'ils sont viuans: ou s'ils sont morts, par la memoire & souuenance d'eux: d'autant qu'ils sont les pourtraits & semblances de la puissance diuine, faisans estre ceux, qui n'estoiēt pas. On trouue par escrit aux loix de nos ancestres fort excellēs & admirables en la Philosophie: Iure par la crainte du pere: qui estoit à mon aduis, pour le proffit de ceux qui viennent sur terre, & pour leur seruir d'vn tresbon enseignement, à fin qu'ils fissent aux peres & meres l'honneur qui leur est deu, en les aimant cherement comme leurs bien-faicteurs, & les craignants comme magistrats & superieurs establis par la Nature sur eux, & par mesme moien ils n'entre-prissent facilement à nōmer Dieu. Certainemēt les gens sont loüables, qui se voians cōtraints de iurer, en dilaiant & reculant font

Qu'il ne faut prendre le nom de Dieu en vain.

Par quelles choses il est plus loisible de iurer.

Iurement antique.

pœur non seulement à ceux qui les regardẽt, mais aussi aux autres, qui les prouocquent à iurer:par ce qu'ils ont coutume, apres auoir prononcé seulement ce mot:Oui par:ou,Non par:de n'i adiouster rien dauantage:tellemẽt que sous ombre de ce retranchement,le iurement n'est point accompli. Que si on veut acheuer,qu'on adiouste,si bon semble,non tout incontinẽt,le treshaut,le tresgrand createur,ains la terre,le Soleil,les astres,le ciel,le monde:car ces choses-là meritent bien qu'on en face compte,& sont plus anciennes,que notre race, auec ce,ne sentans grain de vieillesse,durent à jamais selon le vouloir du createur.Or il y a des volages & estourdis, lesquels, sans prendre garde à ce qu'ils font,passent outre les creatures,& sont bien si hardis que de saillir iusques au createur & pere de l'vniuers,n'aians aucun egard au lieu,s'il est profane,ou sacré,ni au temps,s'il est commode& propice:ni à leurs personnes,s'ils sont nets en leurs corps & en leur ame:ni aux affaires,s'elles sont de consequence,tellement qu'ils courent, ainsi qu'on dit communement auec leurs pieds ords & sales tout par tout,ne pensans à ce qu'ils font,comme si leur lãgue, que Nature leur a dõnée,leur deuoit seruir,toute desliée & debridée qu'elle est,aux choses illicites.Ils deuroient plus tost se seruir de ce tãt bel organe,duquel la voix & parole sont formees(choses tresproffitables à la vie,& causes de la compagnie humaine)à prescher& publier l'honneur,la maiesté,& heureuseté du createur de l'vniuers: mais maintenant l'impieté de ces gens est si grande, qu'à toutes heurtes & rencontres de quelque chose que ce soit,ils nommẽt les effroiables noms de Dieu,& n'ont point de honte de les amasser & entasser les vns sur les autres, pensans par le monceau & tas des iuremens qu'ils font,de gagner leur cause,& qu'on les croira:tant ils sont sots,de ce qu'ils ont en leur esprit, ne cõnoissans pas que souuent iurer est vn signe de pariure & non de foi.Si dõques quelqu'vn est contraint de iurer pour quelque chose que ce soit, que la loi ne defend,qu'il conferme son iurement de tout ce qu'il pourra,ne mettant aucun empeschement à l'entiere connoissance du fait:lors se donne garde que sa rancune qu'il ne peut appaiser,ou l'amour enragé,ou la dissoluë & effrenée concupiscence ne trouble son esprit,ne scachant ce qu'il doit dire,mais face le serment quand il se verra rassis & sain d'entendement. Car y a il chose meilleure, que de ne mentir point tout le temps de sa vie, & asseurer la verité en prenant Dieu pour tesmoin ? Or le serment n'est autre chose, que le tesmoignage de Dieu d'vne chose douteuse & incertaine:tellement que d'appeller Dieu pour tesmoin és choses non veritables c'est vne tresgrande meschanceté: par ce que celui qui fait cet-acte,encores qu'il ne le die, semble neãtmoins que quasi publiquement il crie:I'vse de toi,comme d'vne couuerture pour mal-faire, aiant honte d'estre reputé meschant:Aide moi:soustien ma cause pour moi,qui suis meschant:par ce moien il auiendra qu'en faisant mal,ne serai reputé meschãt: aussi bien tu ne fais compte de la gloire qui t'est donnée par les hõmes de bonne foi,ne te remüant aucunement pour les loüanges qu'ils te font, & la bonne opinion qu'ils ont de toi.Ces propos ne les faut ni dire ni penser. Car cõment ne deplairoient-ils à Dieu,qui est sans vice,veu qu'vn pere,vn oncle, qui sont hommes,s'ils les oioient,ne les pourroient souffrir,pourueu qu'ils eussent esté quelque peu nourris,en la vertu?Il faut donques,comme i'ai dit, fortifier tous les

Cõtre ceux qui sont prompts à iurer.

Qu'est-ce que sermẽt

Cet-aduertissemẽt est traité ci dessus.

les sermens qui se font pour choses honnestes & proffitables, tant aux choses particulieres que communes, par la conduitte de la Prudence, de la Iustice, & de la Pieté. Ici sont compris les vœus legitimes, qu'on fait pour l'abondance des biens presens, ou à venir: à raison dequoi c'est vne meschãceté grande, que de confermer le mal contraire au bien par serment: car il s'en trouue qui iurẽt à la volée qu'ils commettront larrecins, sacrileges, adulteres, violemens de filles, qu'ils feront plaies, meurtres, ou autre cas semblable, l'executant tout incontinent sous ombre qu'ils ont bien iuré, & à fin qu'on ne les estime point pariures: comme s'il n'estoit pas meilleur & plus agreable à Dieu de fauser son serment, en ne faisant tort à personne, en suiuant la iustice, & toutes les autres vertus, la vraie loi de sa patrie, les anciennes coutumes de ses alliez, les saints commandemens de nature stables & fermes, que de le garder. Parquoi quiconque execute le mal qu'il a iuré de faire, qu'il sçache, combien qu'il ne se pariure point, qu'il renuerse neantmoins le iurement dont il deuoit auoir grand soin, & duquel les choses bonnes & iustes sont sellées & cachetées, d'autãt qu'il adioute faute sur faute: au moiẽ dequoi il vaut beaucoup mieux laisser là les œuures meschantes, que d'accomplir son serment. Que celui-là donques s'abstiẽne du mal qu'il a iuré de faire, & vienne à supplier Dieu, qu'en le faisant participant de sa grande misericorde, laquelle lui est naturelle & propre, lui pardonne de ce qu'il a ainsi temerairement, & comme mal-aduisé, iuré: car l'homme est biẽ fol & insensé, qui se charge de double mal, quãd il se peut descharger de la moitié. Il y en a d'autres, qui de leur naturel sont fort farouches & estranges, n'aimans aucunement la compagnie des hommes, ou forcez de courroux, qui est vn fascheux maitre, lesquels asseurent par sermẽt leurs mœurs sauuages & etranges, disans, qu'ils ne mangerõt point, qu'ils ne demeurerõt point auec cettui-ci, auec celui-là, ne lui feront jamais aucun plaisir, ni en receuront tant que l'ame leur batte au corps: quelque-fois ils gardent leur rancune apres la mort de celui-là qu'ils haïssent, ne permettans qu'on baille aux deffunts ce qu'ils ont ordonné par leurs testamens: ausquels, comme aux premiers, ie conseilleroi qu'ils appaisassent la puissance diuine par sacrifices & oraisons, à fin qu'ils trouuassent quelque guarison à la maladie de leur ame, que l'homme ne peut guarir. Il s'en trouue d'autres vanteurs & glorieux, enflez d'orgueil & cõuoiteux de gloire, qui n'estimẽt en rien l'escharceté leur estre vtile: que si quelqu'vn s'approche d'eux pour leur remontrer à ce qu'ils aiẽt à refraindre la fierté & rebellion de leurs conuoitises, ils prennent à iniure la remõstrance qu'on leur fait, tellement que ne faisans cõpte de ceux qui leur remonstrent, courent aux delices & plaisirs mondains, ne se faisans que moquer des bons & profitables enseignemens de la prudence. Ces gens-là quand ils se voient pleins de biens, alors asseurent par serment qu'ils despendront tout à faire grande chere. Pour exemple ie reciterai ce qui s'ensuit. Il n'y a pas lõg temps qu'il y auoit vn hõme riche, lequel menoit vne vie delicieuse & dissoluë, pleine de superfluité & excez: se trouua en sa compagnie vn vieil homme, qui lui estoit (cõme ie croi) cousin, parent, & ami, lequel l'enhortoit de changer sa façon de viure en vne plus honneste & estroitte: le riche se faschant fort de la remontrãce que lui faisoit l'homme de bien, iura en lui contredisant, que tant qu'il auroit

Aduertissement à celui qui a voué & iuré de faire quelque meschant acte.

Histoire d'vn riche prodigue, iureur, & excessif.

abondãce de biens,& auroit dequoi faire bõne chere,qu'il n'espargneroit riẽ, mais despendroit tout, tãt en la ville qu'aux champs,faisant paroistre en tous endroits ses richesses. Cette montre toute-fois & parade(cõme il semble) n'est pas tant de la richesse,que de l'orgueil,& de l'intẽperance:par ce qu'il y a assez de grands Seigneurs, qui se tournent à la maniere de viure,dont nous pauures vsons,& s'y accõmodent fort bien, combien qu'ils soient cõblez de tous biẽs, & que la richesse coule incessamment, cõme vne fontaine qui ne tarit iamais, sur eux. Les pots de terre leur plaisent, le pain d'vn†obole leur semble bon, les oliues,le fourmage, les herbes leur seruent de viandes: en esté se contentent de braies,& d'vn simple linge pour couurir leurs corps, & en hyuer d'vn manteau de cuir fort & espais. Les licts sur lesquels ils couchent sont estẽduz sur la terre, ne se soucians point de leurs couches d'iuoires, enrichies & reuestues de croustes d'escailles de tortuë ou d'argẽt, ni de coutils espais, ni de couuertures de pourpre,ni des friandises de tourtres & gasteaux accoutrez auec force miel,ni de toutes autres choses exquises de table. La cause de ce n'est pas seulement le bon naturel qui est en eux, mais aussi la bonne instruction qu'ils ont prise dés leur premier âge,laquelle les enseigne de tenir plus de cõpte des choses qui sont de l'hõme,que des grandeurs des Princes, leurs souuenant qu'ils sont plus hõmes que Princes. La mesme instruction, conuersant auec l'ame,lui remet presque tous les iours en memoire la fragilité humaine, la retirant des grandeurs & l'arrestant quelque peu aux choses basses & petites, guarissant en ce faisant l'inegualité par l'egualité. Ces gens remplissent les villes de force bien,de bonne police,de paix,ne leur soutraiant aucun bien, mais leur fournissant, sans en faire aucune reserue, toutes les commoditez, qu'ils peuuent. Voilà les actes des gentils-hommes,& (pour en parler à la verité) des Princes des hommes,auec d'autres semblables: mais ceux des nouueaux riches sont actes de gens,qui par l'inconstance & l'instabilité de la fortune paruiennẽt aux richesses mõdaines,lesquels n'ont iamais sceu,ni songé que c'estoit de la vraie & voiante richesse, composée des vertus parfaittes, & œuures vertueuses, mais sont tresbuchez en celle qui est aueugle, sur laquelle estans appuiez,il faut par necessité que ne voians point le chemin passant,qu'ils se fouruoient par des sentiers, où il n'y a point de chemin, faisans grand cas de ce qui ne merite aucun pris & los, & se moquans de ce qui doit estre prisé & honoré. Ces gens-là sont repris aigrement & blasmez de l'escriture sainte, quand ils iurent,lors qu'il n'en est besoin, par ce qu'ils sont du tout incorrigibles & incurables: à raison dequoi ils ne sont pas dignes d'obtenir pardon de Dieu,qui de son naturel est misericordieux. Au reste la loi a osté la puissance aux vierges & aux femmes mariées de faire vœuz & sermens, monstrant par là que les filles sont en la puissance de leurs peres, & les femmes mariées en la puissance de leurs maris,lesquels peuuent cõfermer leurs vœuz: ce qui n'est pas sans raison, d'autant que les filles ne sçauent pas,à cause de la ieunesse, la vertu & efficace du serment & ont besoin qu'on leur remontre: les femmes mariées prestent trop legerement le serment à ce qui n'est proffitable à leurs maris: pour cette cause la Loi a permis aux maris de ratifier & auoir pour agreable ce que leurs femmes ont trouué bon ou le rompre. Mais que les vefues se donnent

Riches modestes & sobres.

† c'est à dire de sept deniers tournois.

La vraie richesse & clair-voiante.

La richesse aueugle.

Il n'est loisible à fille ni à femme mariee de iurer.

Les vefues se doiuent garder de iurer legerement.

nent bien garde de iurer ſi legerement:car elles n'ont perſonne qui les puiſſe deſdire,ni leurs maris, eſtans morts,ni leurs peres,ne demeurants plus auec eux & ſ'eſtãs rãgées en vne autre maiſon:au moien dequoi il eſt neceſſaire que leurs ſermens demeurent,n'aiãs point de curateurs qui les releuent de ce qu'elles ont promis. Si quelqu'vn connoit vn pariure,& ne le declare & decouure, portant plus de faueur à l'amitié, ou à la honte, ou à la crainte, qu'à la pieté & honneur deDieu,qu'il encoure la peine du pariure:par ce que c'eſt vne meſme choſe de faire mal,& fauoriſer le mal.Or entre les peines des pariures il y en a d'ordonnées de Dieu & des hommes:celles de Dieu ſont les plus hautes & les plus grandes,d'autant qu'il n'a point de pitié de ceux, qui ſe montrent ſi meſchans en ſon endroit,mais les laiſſe demeurer touſiours en leur meſchanceté: & à bon droit,ce me ſemble. Car quel mal fait-on à celui,qui meſpriſe les autres,de le meſpriſer,recueillant autant de bien,comme il en donne?Les peines ordonnées des hommes ſont la mort qui detruit le corps, & le fouët qui le naure,tellement que la punition quelque-fois eſt plus rigoureuſe, qui eſt quand on les condemne à la mort:quelquefois plus douce,quand on les condemne à eſtre foëttez publiquement :laquelle peine toute-fois n'eſt pas moins griefue aux gens de libre & franche condition,que celle de la mort.Voilà ce que contiennent les ſuſdites ordonnances.Or on peut tirer de ces lieux des allegories, qui ont vn autre ſens caché.Il faut donques ſçauoir que la vraie & droite raiſon de nature,a la vertu & puiſſance du pere & du mari:vrai eſt que c'eſt en diuerſe ſorte:du mari,par ce qu'elle iette la ſemẽce des vertus dedãs l'ame, comme dedãs vne bonne terre:du pere,par ce qu'elle a acoutumé d'engendrer bõs aduis & œuures honneſtes,& apres les auoir engendré,les nourrir d'enſeignemens doux & gracieux,que la doctrine & ſapience fourniſſent: mais l'entendement tantoſt eſt fait ſemblable à la vierge,tantoſt à la femme,qui eſt demeurée vefue,ou mariée auec l'homme:à la vierge, quand il ſe maintient chaſte & entier,n'eſtant corrompu & gaſté des plaiſirs mondains & concupiſcences, ni des facheries & craintes, paſſions qui ne font que guetter & eſpier pour faire mal,l'aiant le createur pris en ſa garde,comme pere:à la femme,quand il eſt cõme vne hõneſte femme conioint par la vertu auec la bonne raiſon, duquel elle a le ſoin,ſemans en lui à l'exemple de l'homme bonnes penſées: mais quand l'ame orpheline de pere,qui eſt la prudence, priuée de mari, qui eſt la droite raiſon, vefue des choſes bonnes & abandonnée de ſapience a choiſi la meſchante vie,alors elle demeure là où elle ſ'eſt liée,n'aiãt point de medecin pour guarir ſes pechez,ni de mari, qui luy tienne cõpagnie, ni de pere qui engẽdre: qui eſt pour tous ces deux,la raiſon accompagnée de Sapience.Au ſurplus il y a des perſonnes qui n'ont pas ſeulemẽt voüé leurs biẽs,ou partie d'iceux,mais ſe ſont voüez eux-meſmes. En ces vœuz,la loi a limité & arreſté le pris,n'aiant point d'eſgard à la beauté, ni à la grandeur,ou autre choſe ſemblable,mais au nombre des ans,auec la diſtinction des hõmes & femmes,des enfans, & hommes parfaits:car elle commande que le pris de l'homme depuis vingt ans iuſques à ſoixante, ſoit deux cens drachmes de monnoie d'argent, de la femme cent & vingt:& depuis cinq ans iuſques à vingt,ſi c'eſt vn maſle,quatre vingts, ſi c'eſt vne femelle, quarante: & depuis l'enfance iuſques à cinq ans, ſi c'eſt vn

Contre les pariures, & ceux qui les recelent.

Peines des pariures.

Sens allegorie.

Des vœuz.

Qui valẽt 35. liures. Car la drachme eſt le denier Romain, qui vault trois ſols & demi. Calcule le reſte.

masle, vingt: ſi c'eſt vne femelle, douze. Pour le regard des autres qui ont veſcu plus de ſoixante ans, ſ'ils ſont hommes, le pris eſt de ſoixante: ſi c'eſt vne femme, de quarante. Or il y a trois raiſons pertinentes, pour leſquelles le pris des maſles & des femelles de meſme âge doit eſtre egal: L'vne parce que la dignité du vœu eſt egale, ores qu'il ſoit de quelque grand Seigneur, ou de quelque autre de petite qualité: la ſeconde c'eſt parce qu'il n'eſt pas raiſonnable que les voüans ſoient reputez de meſme condition, que les ſerfs qu'on vend: d'autant que ceux-là ſelon la bonne habitude du corps, & la beauté, ou le contraire, ſont plus ou moins priſez: la troiſieſme, qui eſt bien pertinente, c'eſt parce que l'inegalité eſt de nous honorée & l'egualité de Dieu. Voilà quant aux hõmes. Voici maintenant ce qui a eſté ordonné pour le regard des beſtes. Si quelqu'vn a choiſi entre les autres beſtes vne pour le ſacrifice, ſ'elle eſt du nombre des trois pures, qu'on a accoutumé de ſacrifier, bœuf, moutõ, ou cheure, qu'elle ſoit immolée, & qu'on ſe donne bien garde, de la changer en vne meilleure ou pire: car Dieu ne ſe reſiouit point de la quantité de chair, ni de greſſe, ains de l'affection pure & innocente de celui qui vouë: ſ'il la change, que les deux, au lieu d'vne, ſoient ſacrifiées, ſçauoir eſt la premiere, & celle qui auoit eſté miſe au lieu de l'autre. Mais ſ'il ſe trouue qu'elle ſoit immonde, qu'on l'ameine au plus apparent Sacrificateur, & qu'icelui la priſe ce qu'elle vaut, n'outre-paſſant la valeur: auec ce qu'il y adioute la cinquieſme partie du pris, à fin que ſ'il eſt beſoin de ſacrifier vne nette au lieu de celle-là, qu'il n'y ait faute du iuſte pris: cela ſeruira à faire honte à la perſonne qui l'a voüée, pour lui apprendre vne autre-fois de ne vouër telle beſte ſans y penſer: ce qui lui pourroit eſtre auenu, comme ie croi, par meſ-garde & abus de ſon eſprit poſſedé de quelque paſſiõ. Si c'eſt vne maiſon, qui a eſté voüée, que le Sacrificateur en ſoit le priſeur, & que les acheteurs ne ſoient receuz à bailler vn meſme pris: car ſi celui qui l'a voüée en eſt l'achepteur, qu'il deliure non ſeulement le iuſte pris, mais outre ce, la cinquieſme partie de la priſée, eſtant par ce moien puni de deux pechez, qui ſont legereté & conuoitiſe: de ſa temerité, en ce que trop legeremẽt il a fait ce vœu de ſa conuoitiſe, en voulant rauoir ce qu'il auoit aliené: ſi c'eſt vn etrãger, qu'il ne baille que le vrai pris. Au reſte, celui qui vouë, qu'il ne mette pas long temps à repreſenter ce qu'il a voüé, ou bien le iuſte pris: par ce qu'il n'y auroit point de propos, que nous prinſſions peine d'abbreger & accourcir les promeſſes que nous faiſons aux hommes, & retardiſſions celles que nous faiſons à Dieu, lequel n'en a que faire, n'aiant faute de rien, d'autant qu'en ce faiſant nous nous conuaincrions, pour le reculement & retardement du vœu, du plus grand peché qui ſoit au monde, qui eſt le meſpris de Dieu: faire ſeruice auquel faut penſer eſtre le commencement & but de la felicité & beatitude. Ceci ſuffiſe des ſermens & vœuz.

Dieu cherche la ſeule affection pure & innocente.

Il ne faut vouër temerairement.

Touchant les maiſõs vouëes.

DES



DES LOIX PARTICVLIE-res, qui se rapportent aux deux chefs du Decalogue, au sixiesme & septiesme: contre les adulteres & paillards, & contre les meurtriers, & autres qui font quelque effort à leurs prochains.

CE temps autre-fois a esté que ie vaquoi à la Philosophie, à la consideration du monde, & de tout ce qui est contenu en icelui, pendant lequel temps i'estoi iouïssant d'honnestes, desirables, & heureux plaisirs de l'esprit, aiant tousiours entre les mains les oracles & enseignemens diuins, dont ne me pouuoi rassasier & souler, ne prenant plaisir ailleurs, ni pẽsant aux choses basses, ne m'amusant point & m'enuelopant, aux hõneurs, aux richesses, aux plaisirs & aises de mon corps: mais estant raui en haut, me sembloit, qu'aiant tout le loisir de pẽser aux choses diuines, ie me pourmenoi auec le Soleil, auec la Lune, auec tout le ciel, & auec le mõde. Quelque-fois ie regardois d'enhaut au trauers du ciel, & comme si i'eusse esté en vne haute guette, estendant l'œil de mon esprit cà & là, ie consideroi les affaires infinies, qui sont sur la terre, & me reputoi fort heureux de ce que i'auoi fui de tout mon pouuoir les pestes & miseres de cette mortelle vie: mais comme i'estoi en ces aises, m'espioit & guettoit le plus grief mal du monde, Enuie: ennemie de toutes choses bõnes & hõnestes. Icelle se ruant sur moi, sans que ie m'en aperceusse, ne me quitta iamais, iusqu'à ce qu'elle m'eut fait trebucher dedans vne mer pleine d'affaires & soucis qui coutumierement se trouuent en vne republique, où estant agité d'ondes & vagues ie ne peu passer à nage au port, ne bonnement me rauoir: toutefois, en pleurant, i'y resiste le mieux qu'il m'est possible, estãt espris de l'amour & desir des sciences planté dés mon premier âge dedans mon ame, lequel prenant tousiours pitié de moi, me reueille & souleue. Ce qui est cause que ie leue quelque-fois la teste, & que des ieux de l'ame rebouchez & estourdis de tant

L'autheur fait vn discours allegorie de sa vie contẽplatiue.

Enuie ennemie de la vertu.

Amour & desir de sçauoir.

d'affaires (car le nüage de ces estranges affaires ombrage & offusque sa claire & perceante veuë) ie regarde tout à l'entour de moi, pour voir si trouuerrai le moien de mener vne vie pure & nette de tout mal, la souhaittant fort. Que si par fortune, en n'y pensant point, il s'offre quelque peu de temps clair & paisible de troubles, qui auiennent à vne Republique, alors, comme emplumé, ie flotte & nage à mon aise, tellement que peu s'en faut qu'ie ne voltige par l'air, estant poussé des doux vents de la sciéce, laquelle souuent me met en la teste, que ie me retire vers elle pour passer le temps & viure ioieusement ensemble, laissant-là ces cruels maistres, non seulement les hommes, mais aussi les affaires, lesquelles, comme vn torrent, accourent de tous costez. Ie doi bien donques remercier Dieu de ce que combien que ie soi plongé bien auant, neant-moins ne suis point englouti & abysmé: mais i'ouure les ieux de l'ame, qu'aucuns, par vn desespoir & deffiance de la bonne esperance, pensoient estre aueuglez, & suis esclarci de la lumiere de sapience, ne demeurát point tout le temps de ma vie en tenebres. I'ose bien desia non seulement manier les sacrées expositions & declarations de Moyse, ains aussi regarder diligemment dedans, & voir tout au trauers, prenant garde à ce qui n'est pas notoire à tous, & le faisant paroitre pour estre veu & consideré. Or d'autant que des dix commandemens que Dieu a prononcé lui-mesmes de sa bouche sans son Prophete & rapporteur, les cinq premiers engrauez en la premiere table ont esté par ci-deuant declarez auec les speciaux, qui se rapportoient à iceux: il faut pour le present y adiouter, le mieux qu'il sera possible, ceux qui restent, & sont contenus en l'autre table: par mesme moien ie tacherai d'accommoder à chaque chef sa loi speciale. Le premier donques commandement de la seconde table est tel: *Tu ne feras point adultere.* Ce commandement, selon mon aduis, a esté mis le premier, pour autant que par toute la terre la volupté peut beaucoup, & n'y a chose, quelle qu'elle soit, laquelle puisse fuir sa puissance, ni ce qui est en la terre, ni ce qui est en l'air: car les animaux terrestres, les volatiles, les aquatiques, tous, & par tout, se donnent du plaisir, lui sont fort affectionnez, & obeissent à ses commandements, tellement que prenans garde à son regard & clein d'œil, si quelque-fois la voient de fierté fremir, l'appaisent, en preuenant ses commandemens par leurs soudains & legers seruices. Cette volupté, combien qu'elle soit selon Nature, encourt neant-moins souuent blasme, quand desmesurément & insatiablement on vse d'elle: comme les gourmands & goulus en l'endroit des viandes dont ils ne se peuuent saouler, encores qu'ils ne prennent rien de ce qui est defendu: comme aussi ceux qui sont enragez aprés les compagnies des femmes non etrangeres, mais siennes en hantant des-ordonnément & excessiuement auec elles: vrai est que la faute de ceci procede plus du corps, que de l'ame, selon l'aduis de plusieurs, d'autant que ces gens-là ont dedans leur corps vne grande chaleur, laquelle apres auoir vsé la nourriture, qui lui auoit esté enuoiée, peu aprés cherche quelqu'autre humeur, duquel le plus delié decoulant par les conduits aux genitoires, prouoque des demangemens, grincemens de dents, & continus chatouillemens: mais ceux qui sont enragez apres les femmes d'autrui, mesmes de leurs familiers & amis, la vie desquels est la ruine

Premier commandement de la 2. table.

La grand puissance de volupté

Origine & cause de volupté.

ruine des voisins, ne taschans qu'à abastardir les grandes familles, diffamer les vœuz de mariage, & frustrer les espous de l'esperance de loialle lignée, sont malades d'vne maladie incurable de l'ame, tellement qu'il les fault faire mourir, comme ennemis communs de tout le genre humain, à fin que ne viuans point en impunité, ils ne gastent d'autres maisons, & n'appreignent à leurs semblables, qui ne demandent qu'à suiure les meschans exemples d'autrui, telles villenies. La loi a bien ordonné d'autres choses sur cet-article, par ce qu'elle n'a pas seulement defendu qu'on s'abstienne des femmes d'autrui, ains aussi des vefues, desquelles il n'est loisible d'auoir la compagnie. La mesme loi reprouuant & haïssant la coutume des Perses, l'a defenduë, comme la plus meschante du monde: car en ce païs-là les grands Seigneurs prennent en mariage leurs meres, & reputent les enfans, qui en sont issus fort nobles, auecce les honnorent (comme on dit) de la roiauté. Se peut-il trouuer vne meschanceté plus grande, que de souiller le lict de son feu pere, lequel il falloit garder, comme sacré, sans y toucher aucunement? Ne porter point de reuerence à sa mere, laquelle est demeurée vefue ? Qu'vne mesme personne soit fils & mari de sa propre mere ? & qu'vne mesme personne soit mere & femme? Que les enfans des deux soient freres du pere, & petit fils de la mere? Que celle qui les a enfantez soit mere & aieule, & celui qui les a engendrez soit pere & frere vterin? Ceci anciennement est auenu aux Grecs en la ville de Thebes en la personne d'Oedipus fils de Laïus, par ignorance toute-fois, non de gré. Ce mariage a amené quand & lui tant de maux, qu'il n'est plus rien resté pour le comble des mal-heurs: par ce que de là en auant sont ensuiuies guerres tant ciuiles, qu'etranges, lesquelles ont esté delaissées aux enfans & petis fils, comme hereditaires, par leurs peres & aieux : saccagemens des plusgrands villes de la Grece, deffaites des puissantes armées, tant de celles du païs, que des etrãgeres, qui estoient venuës au secours, meurtres de vaillans capitaines d'vn coté & d'autre, assasinemens de freres pour les haines mortelles & capitales qu'ils auoiẽt ensemble pour vne ambition & desir de dominer: ce qui a esté cause que non seulement les familles & parentez ont esté destruites, mais aussi que toute la plus grande partie de la Grece est toute perie par vne deffaite generale & rauage vniuersel: par ce que les villes, qui estoient auparauant peuplées d'habitans demeurerent vuides, tellement qu'elles ne seruoient plus que de memoriaux & enseignes des miseres de la Grece, qui estoit vn mal-heureux & piteux spectacle à ceux qui le voioient. Les Persiens aussi, qui gardent ce statut, ne sont exempts des maux semblables: par ce qu'ils ne font autre chose que d'amasser des armées & dresser des batailles, où ils s'entre-tuent les vns les autres, tantost courant sus aux proches nations, tantost repoulsant ceux qui les assaillent: car il s'en trouue beaucoup de plusieurs endroits qui s'esleuent contre eux, d'autant que c'est le naturel des barbares de ne se reposer: dont aduient qu'auparauant que la guerre, qu'ils ont sur les bras, finisse, qu'il y en a vne autre qui commence, de sorte qu'ils ne sont aucun temps de l'année en repos, mais iour & nuict portent les armes & demeurent plus du temps au camp à descouuert, souffrans de grandes pauure-

Il est defendu d'auoir la cõpagnie de la vefue.

Coutume des Perses pernicieuse.

Oedipus fils de Laius.

La volupté est cause du desastre de Grece.

Malheur des Persiés.

Cruauté detestable des Rois qui tuent leurs propres freres.

Qui sont ceux qu'on doit reputer mechãs

Il n'est loisible d'espouser sa belle-mere.

tez, qu'en leurs villes, par faute de paix. I'obmets à dire les grans & braues faits des Rois pour leur heureux aduenement, dont le premier exercice, si tost qu'ils ont pris en leurs mains l'empire, c'est (ô forfait execrable!) de tuer leur frere, sous l'ombre du soupçon de quelques embusches qu'ils leurs pourroiét dresser, à fin qu'il semble qu'ils les ont tuez pour bonne occasion: tous lesquels maux, à mon aduis, ne procedent que des compagnies reprouuées qu'ont les fils auec leurs meres: car lors la Iustice diuine, qui a l'œil sur les choses humaines, punit les meschants à cause de leurs impietez: or il ne faut pas seulement reputer meschans ceux qui font la meschanceté, mais aussi ceux qui de leur franche volonté consentent aux autres, qui de leur propre autorité & puissance la font. Certes notre loi a eu si grand esgard à ce cas-ci, qu'elle n'a permis au fils d'espouser apres la mort de son pere, sa belle-mere, tant pour l'honneur qu'il doit au pere, qu'aussi pour le nom proche de la mere, à la belle-mere: tant plus se faut abstenir de cõmettre ce villain forfait en l'endroit de sa mere: par ce que celui, qui aura appris de s'abstenir de l'etrangere, qui a esté sa belle-mere, beaucoup plus facilement s'abstiendra de sa mere propre: & s'il est ainsi que pour la memoire du pere, il reuere celle qui a esté autre-fois femme de son pere, sans doute pour l'honneur qu'il doit à tous les deux parẽs, il n'entre-prẽdra rien de nouueau en l'endroit de sa propre mere: car ce seroit vne chose bien sotte de faire plaisir & fauoriser la moitié de notre natiuité, qui est la mere, & ne faire compte & respecter l'entiere couple de pere & mere. Ensuit l'autre commandement, lequel defend de n'espouser sa sœur. Ce commandement est bon & loüable, tẽdant à temperance & honnesteté: toute-fois Solon Athenien ne le defend qu'à ceux qui sont de mesme ventre, & de diuers pere: aux autres qui sont de mesme pere & de diuerse mere, il leur permet: au contraire le Legislateur des Lacedemoniens à permis le mariage aux vterins, qui sont issus d'vne mesme mere, & l'a deffendu aux autres, qui sont d'vn mesme pere: mais celui des Egyptiens se moquant de la simplicité & crainte de tous les deux, comme n'aians ordonné qu'à demi, a lasché la paillardise, & a augmenté tant au corps, qu'aux ames, le mal incurable de l'intemperance, donnant congé d'espouser toutes les sœurs, tant celles qui sont d'vn costé seulement, que celles, qui sont de tous les deux: & non seulement les petites, mais aussi les grãdes, & celles qui sont d'vn mesme âge: d'autant que souuent naissent des iumeaux: lesquels, combien que la nature les aie separez dés leur natiuité, neantmoins l'intemperance les ioint ensemble, faisant vne compagnie de ce qui de soi estoit incompagnable, & vn accord de choses discordantes. Au contraire Moyse tressaint & sage Legislateur, reprouuant ces loix, comme etranges, & ennemies d'vne republique bien policée, & ne faisans qu'eschaufer & prouoquer la personne à tresuillains actes, a defendu, tant qu'il lui a esté possible, la compagnie charnelle de sa propre sœur, soit qu'elle fust de pere & de mere, soit qu'elle fust de pere, ou de mere seulement. Car qu'est-il besoin de villenner la beauté de la honte & pudicité, & de rendre les vierges effrontées, lesquelles on doit acoutumer à rougir & estre honteuses? Pourquoi les empesche on de prendre alliance auec d'autres, & enferme ce tresgrãd & excellent

La loi defend de n'espouser sa sœur.

Solon.

Lycurgus.

Permis aux Egyptiens d'espouser leurs propres sœurs

& excellent bien dans les estroittes maisons, veu qu'il se peult estendre & espandre par les terres fermes, par les Isles, & generalemẽt par toute la terre habitable: car il est tout certain que les mariages qu'on fait auec les estrãgers, sont causes de nouuelles alliãces, lesquelles ne sont pas moindres que celles des parens, qui sont d'vn mesme sang. Pour ces raisons il a defendu beaucoup d'autres mariages, ne voulant qu'on espouse la fille de sa fille, ni la fille de son fils, ni sa tante, soit du coté du pere, soit du coté de la mere, ni la femme de son oncle, ou de son fils, ou de son frere, ni la fille de sa fẽme soit vefue ou vierge, durant la vie de sa femme ou aprés la mort: d'autant que le beau-pere, qui tient le lieu de pere, doit faire autant de compte de la fille de sa femme, comme de la sienne mesme. Dauantage il ne veut point qu'on espouse les deux sœurs ni ensemblement, ni l'vne aprés l'autre, encores que la premiere eust esté repudiée & separée: car il n'a trouué bon & sainct que pendant la vie de la premiere, soit qu'elle demeure auec son mari, soit qu'en estant separé elle demeure sans se remarier, ou se remarie, l'autre sœur se iette dedans les biens de cette premiere mal-heureuse: enseignant par là qu'on ne doit rompre les droits de parenté, ni courir sus à celle qui est descheuë de son bon-heur, estãt de mesme sang & de mesme race, ni s'en orguillir, & brauer pour le bon traittement, qu'on reçoit & qu'on fait aux ennemis de sa sœur: car delà prouiennent ialousies facheuses & noises qu'on ne peut appaiser, amenans quand & quand elles vne grãde course de maux, ne plus ne moins que les membres du corps, lesquels estans hors d'accord & vnion naturelle se mutinent les vns contre les autres, qui est cause des maladies incurables, & en fin de la mort: par ce qu'ores qu'ils soient separez, toute-fois ils sont comme freres, ioints par la nature, & vn droit de parenté: or la Ialousie est vne passion fort fascheuse, qui forge des maux ennuieux & difficiles à guarir. *Ne prens point en mariage*, dit la loi, celle qui est d'etrange nation, de pœur qu'estant attiré par elle, t'addonnes à ses mœurs repugnantes aux tiennes, & qu'en n'y pensant point, tu failles le chemin de la vraie religiõ, te destournant en des sentiers perdus: & encores que toi par-auẽture y puisses resister, à raison que dés ton premier âge tu as esté attaché & pendu aux tresbons enseignemens de tes pere & mere, qui te chantoient & repetoient tousiours les saintes loix: toutefois la crainte ne seroit pas petite des fils & filles, qui prouiendroient du mariage, d'autant qu'ils seroient en danger, estans amorcez plus-tost des faulses & bastardes coutumes, que des vraies & naïues, de desapprendre l'honneur d'vn seul Dieu: ce qui est le commencemẽt & le comble de toute misere. Elle dit aprés. *Si la femme*, pour quelque occasion que ce soit, s'est separée de la compagnie de son mari, & apres auoir esté mariée à vn autre, elle deuiẽne derechef vefue, ou separée, c'est à dire, soit que le second mari viue ou soit qu'il ne viue plus, qu'elle ne retourne point auec son premier mari, mais prenne alliance auec d'autres, aiant rompu les anciens liens de mariage, qu'elle a oublié, en choisissant au lieu de ses vieilles amours, des nouuelles. S'il se trouue que l'anciẽ mari vueille habiter auec elle, qu'il soit reputé lasche & effeminé, & comme celui de l'ame duquel est taillee la haine du vice, qui est vne affection tresutile à la vie pour bien dresser les affaires des maisons & des villes: outre ce qu'il sçache qu'il est naïfuement marqué de deux grands vices,

Ordonnances ou defences de Moyse touchant les mariages.

Ialousie.

Loi qui defend de prẽdre en mariage l'estrangere.

Ordonnance touchãt les femmes separees de leur premier mari.

d'adultere & de maquerelage, parce que ces soudains appoinctemens & ralliemens sont signes de la mort de tous deux : tellement qu'on peut presumer que ce qu'ils sont retournez si tost ensemble, c'est pour faire mourir l'vn ou l'autre par poison, ou autrement. Que celui-là donques soit puni auec la femme. Quand le temps des purgations, qui viennent tous les mois aux femmes, sera auenu, que l'homme ne touche point sa femme, mais alors s'abstiéne de sa compagnie, obeïssant en cela à la loi de Nature, de pœur que pour son plaisir sot, & pris hors temps & saison, le fruit ne vienne sur terre tout imparfait : car il fait tout autant que le laboureur yure, ou insensé, qui seme du bled ou de l'orge dedãs des estangs ou torrens, au lieu de le semer aux terres labourables, lesquelles ne doiuent estre ensemencées, que premierement elles ne soient escoulées & dessechées, à fin qu'elles rapportẽt à foison. Or la Nature purge tous les mois l'amarris, comme vne terre merueilleuse, le temps de laquelle, à l'exẽple du bon laboureur, fault obseruer, à fin qu'on ne l'ensemence point lors qu'elle sera fort arrousée, autrement la semence, pour la grande moiteur, s'escoulera sans qu'on s'en apperçoiue, & les esprits non seulement se lascheront & affoibliront, ains aussi se resouldront & esuanouïront: les esprits, di-ie, qui forgent l'animal dans la matrice, comme en la boutique & ouuroër de Nature, & qui acheuent par vn art subtil toutes les parties du corps & de l'ame: mais si les fleurs de la femme ne coulent plus, on peut alors ietter hardiment sa semence, sans craindre qu'elle perisse. Au cas semblable les personnes qui cultiuent vne terre seche & pierreuse deuroient auoir grãde honte. Qui pourroiẽt estre ces gents-là autres que ceux qui ont affaire auec les femmes steriles ? lesquels pourchassans vn plaisir charnel, qui est de nul effect, laissent perir à leur escient leur semẽce. Pour quelle autre fin espousent-ils telles femmes? Ce n'est pas pour auoir lignée, estans asseurez qu'ils n'en auront point, mais c'est pour assouuir leur rage des-ordonnée, & leur paillardise incurable. Ceux dõques, qui prennent en mariage des filles, & ne sçauent pas comme elles se portent en cet-affaire, & s'elles pourront auoir lignée ou non, si, apres auoir descouuert par le lõg laps de temps, qu'elles sont, par faute de porter enfans, steriles, ne les repudient point, ils sont dignes de pardon : d'autant qu'ils sont vaincus de la longue compagnie qu'ils ont eu l'vn auec l'autre (qui est vn lien, qui estreint fort les personnes) & ne peuuent dissoudre & desioindre les vieilles amours imprimées dedans leurs esprits par la longue conuersation : mais les autres qui espousent des femmes esprouuées steriles par leurs premiers maris, ne cherchans, comme verrats & boucs, que leur plaisir charnel, qu'ils soient enregistrez aux tablettes & rolle des impies & meschãs, cõme aduersaires de Dieu: car lui, aimãt les animaux & les hõmes, a soin de la generation & salut de tous: ceux-ci au contraire iettent & esteignent leur semence tout ensemble, tellement que par la confession & commun dire de tous les hommes, ils sont ennemis de Nature. Il y a encores vn autre plus grãd mal, que cettui, qui s'est fourré dedans les villes: celui des amoureux des garçons: par ci-deuant c'estoit grãde honte de le nommer: maintenant les gens en deuiennẽt glorieux tant ceux qui le font, que les autres qui l'endurent, lesquels s'accoutumans à cette paillardise contre Nature (qui est comme vne maladie où on se trãsforme en femmes) ont tout

Cõtre ceux qui espousent des fẽmes brehaines.

Contre les sodomites, & bougres, & gens effeminez.

tout le corps & l'esprit confict en mignardise,ne laissans sur eux pas vne estincelle de la nature du masle,dont ils puissent estre echauffez.Ils portent en public leurs cheueux frisez,ils frottent & peignent leur face de ceruse,de fard, & d'autres choses semblables, & se parfument de fort gracieuses senteurs, d'autant que le parfunt est fort propre pour attirer les amoureux, tellement que tout leur exercice n'est qu'à se faire beaux,n'aians point honte de changer, par vn soigneux artifice, leur nature de masle en celle d'vne femme. Ceux là doiuent estre tuëz en obeissant à la loi,laquelle commāde que sans crainte d'estre repris & puni, on tue le bardache, qui d'homme deuient femme, & fauce son sexe,en ne le laissant viure ni vn seul jour, ni vne seule heure:par ce qu'il n'apporte que villenie & des-honneur à sa maison, à son païs, & generalement à tout le genre humain. La mesme peine doit encourir le bougeron & amoureux des garçons, d'autant qu'il poursuit vn plaisir qui est contre Nature, & outre s'efforce de rendre les villes desertes & vuides d'habitans en perdant sa semence:pour autant aussi qu'il est auteur & maistre de deux grans maux, premierement d'effemination & mollesse, enseignant la jeunesse à s'embellir & farder, & ramollissant la fleur de l'âge florissante, qu'il deuoit exercer en toute force & dexterité:secondement d'vne sterilité: par ce que comme le mauuais laboureur, il ne tient compte de labourer les terres graces & fertiles, ains les laisse en friche: au moien dequoi est cause qu'elles ne rapportent rien, & au lieu d'icelles se trauaille iour & nuict en d'autres, dont on n'attend à l'auenir aucun fruict & rapport. La cause de ce peché, selon mon aduis,c'est qu'en plusieurs villes on presente grans loiers à tels gens incontinens & effeminez,tellement qu'on ne voit que ces mignons demi-hommes, & demi-femmes fierement se pourmener en plaine place, & quand il est feste marcher aux processions ou montres,tous les premiers auec grauité & pompe, manier les choses sacrées, combien qu'ils soient lais, & auoir la super-intendance des mysteres & cerimonies de Cerés,& les solenniser.Aucuns d'entr'eux voulans faire tousiours durer leur belle jeunesse, & desirans, au lieu d'hommes, deuenir femmes, se font couper les genitoires: ceux-là sont vestuz de pourpre, &, comme s'ils auoient esté cause de quelque grand bien à leur païs, marchent les premiers accompagnez d'hallebardiers, & se font regarder de touts ceux-qui les rencontrent:lesquels, s'on les auoit en aussi grand desdain, comme notre legis-lateur, seroient incontinent sans aucune grace & merci exterminez, comme ordures & souilleures abominables & detestables du païs,afin que par leur exemple plusieurs autres se corrigeassent:car la punition irremissible des premiers condemnez, retranche bien fort les semblables fautes de ceux, qui les ensuiuent.Il s'en trouue d'autres lesquels suiuants leur appetits & desirs desordonnez, suiuants les Sybarithes & gens luxurieux, s'addonnent premierement à la gourmandise, à l'iurognerie, aux plaisirs du ventre,& puis aux autres qui suiuent ceux du ventre, tellement qu'estans saouls,ne demandent qu'à paillarder. Aussi la gourmandise a acoutumé d'engendrer luxure:dont auient qu'ils sont enragez & forcenez,non apres les hommes,soient masles,soient femelles,mais apres les bestes irraisonnables: comme on dit anciennement estre auenu au païs de Candie en la personne de la femme du Roi Minos, nommée

Mignardise de gents effeminez.

Sybarithes.

Gourmandise mere de luxure.

Pasiphaë, laquelle estant deuenuë amoureuse d'vn taureau, & se tourmentant infinimēt d'vne passion, qui lui procedoit du desespoir qu'ell'auoit d'obtenir la compagnie d'icelui (car l'amour refusé, & dont on ne peult iouir, croist & s'augmente bien fort) Dedalus la deliura de cette peine, qui estoit le meilleur ouurier de tous ceux de son temps. Lui donques estant de bon esprit, & ouurier de choses difficiles à trouuer, feit vne vache de bois, & par l'vn des cotez mit dedans Pasiphaë: alors le toureau eschauffé saillit sur elle, comme sur vne beste de son genre, tellement que peu de temps apres elle deuint grosse, & engendra vne beste metiue, qu'on appelloit Minotaure. On peult bien penser qu'il y a assez d'autres Pasiphaés, quand les passions sont debridées, & ne sont dontées par le frein de la raison, non seulement femmes, mais aussi hommes enragez aprés les bestes estranges, de la compagnie desquelles naissent monstres abominables, qui sont les enseignes des des-ordonnez & sots desirs des hommes, comme parauanture pourroient estre les animaux, qui ne furent iamais: Hippocentaures, Chimeres, & autres semblables, dont les fables font mētion. Or il se trouue vne si grande pouruoiance aux loix sacrées, à ce que les hommes ne s'addonnent point à ces compagnies reprouuées, qu'elles defendent qu'on ne face saillir vne beste sur vne autre de diuers genre. Iamais Iuif ne lairra le bouc saillir sur la brebis, ni le belier sur la cheure, ni le taureau sur la iumēt, autremēt il sera puni, d'autāt qu'il rompt le decret de Nature, laquelle met tout son soin d'en-tretenir les genres des animaux en leur estat, afin qu'ils ne soient abastardis. Aucuns estiment plus les mulets que toutes les autres bestes cheualines, par ce que leurs corps sont bien amassez & nerueux, tellement qu'ils nourrissent aux pasturages & estables auec les iuments de grands asnes, qu'ils appellent Calones, pour en auoir de l'engeance. Ces iuments font vn animal metif, sauoir est le mulet: La generation duquel Moyse, sachant estre contre Nature, totalement l'a defenduë par vn edict general, ne permettans aux genres dissemblables d'auoir la compagnie l'vn de l'autre. En ce faisant il a pourueu à ce qui estoit seant & conuenable à la Nature: par mesme moien aussi il a appellé, comme d'vne haute tournelle, les personnes à la temperance, afin qu'estans tant les hommes que les femmes instruittes en ceci, s'abstinssent des compagnies illicites. Si donques vn homme a affaire auec vne beste, ou si vne femme est couuerte d'vne beste, que tels hommes, femmes, & bestes meurent: les hommes, par ce qu'ils ont outre-passé les bornes de l'intemperance, mesme aians inuenté des nouuelles & etranges paillardises, & se sont forgez des plaisirs, qui ne sont aucunement plaisans, & dont le recit est tresuillain & deshonneste: les bestes, par ce qu'elles ont serui à telles villennies: de pœur aussi qu'elles ne mettent hors quelque fruit detestable, comme peuuent estre ces monstres, qui naissent de tels faits abominables, dont les personnes, qui ont quelque peu en recommandation l'honnesteté, ne se seruiront iamais, quelque profit qu'ils puissent apporter à la vie humaine: mais les haïront, fuiront, & se fascheront de les voir, estimans que tout ce qu'ils toucherōt, sera incontinent souillé d'eux: au moien dequoi puis qu'ils ne seruent de rien, ce seroit vne grande follie de les tenir, encores qu'il fust bon qu'ils vescussent, n'estās, comme quelqu'vn autre-fois a dit, qu'vne charge superflue de la terre. Au surplus la loi

Dedalus.

Le Minotaure.

Monstres.

Ordōnance de ne laisser saillir vne beste sur vne autre de diuers genre.

Mulets entre les bestes cheualines sont biē à estimer.

Calonnes.

La generation du mulet est contre nature selon Moyse.

Contre ceux qui ont affaire auec les bestes.

chasse

chasse de la Republique des Iuifs, la paillarde: d'autant qu'elle ne tient rien de l'honnesteté, de la chaste honte, d'attrempance, & generalement de toutes les autres vertus: mais remplit tant les ames des hommes, que des femmes, de paillardise, gastant la beauté eternelle de l'esprit, & faisant cas seulemẽt de la beauté du corps peu durable. Celle-là s'abandonnant aux premiers venus & vendant la fleur de son âge au plus offrant, ne plus ne moins que ce que lon vend à plein marché, dit & fait tout ce qu'elle peult pour attraire à soi les ieunes gẽs, mesmes les fait debattre les vns contre les autres, apres qu'ils sont deuenus amoureux d'elle, presentant sa personne (laquelle est vne tresuillaine bague & ioiau) à ceux qui lui en apportent plus. Qu'elle soit donques lapidée, comme vne peste & maladie contagieuse, d'autant qu'elle a abusé des graces de Nature, au lieu de les embellir de choses vertueuses & honnestes. La loi aussi veult que les femmes surprises en adultere, & conuaincuës par preuues claires, & euidentes, soient punies sur le champ: les autres, qui ne sont que soupçonnées, ne trouue raisonnable qu'elles soient punies des hommes, mais les remet au iugement & parlement de Nature: par ce que les hommes iugent & connoissent de ce qui leur est notoire, & Dieu des choses incõnuës. Elle dit donques à l'homme jaloux: *Apres que tu auras fait aiourner ta femme*, va t'en auec elle en la sainte cité, & te presentant deuant les iuges decouure le soupçon: qui te passionne, ne lui mettant rien à sus de faux, ni controuuant des bourdes pour gagner ta cause, mais t'enquerant diligemment de la verité sans aucune dissimulation ni ruse: la femme aussi estant en deux dangers, dont l'vn touche la vie, & l'autre le deshonneur pire que la mort, qu'elle se iuge elle mesme: s'elle est innocente, qu'elle se defende hardiment, mais si sa conscience mesme la iuge, qu'elle se retire, couurant son peché d'vne honte, plutost que de contester sur vne chose faulse. Si la cause est douteuse & ne peult estre vuidée, pour autant que les parties sont autant fortes l'vne comme l'autre, alors touts deux aillent au temple, & que l'homme estant debout deuant l'autel declare ce iour mesme en la presence du Sacrificateur, le soupçon qu'il a de sa femme, & offre pour sa femme de la farine d'orge detrempée, qui est vne sorte de sacrifice, pour montrer que ce qu'il en fait, n'est point pour lui mettre à sus quelque faux crime, mais que cela lui procede d'vn bon cueur, pour le doute qu'il fait de sa chasteté. Apres, que le Sacrificateur prenne la femme, & estendant sa main sur elle, lui oste le couure-chef, qui est l'enseigne & marque de la honte, afin qu'elle soit iugée nuë teste, comme est la coutume en toutes causes criminelles, & qu'il ne l'arrouse point d'huile, ni la parfume d'encens: d'autant que ce sacrifice ne se fait point és choses tristes, ains ioieuses: Or la farine est d'orge, parauanture par ce que d'icelle sont nourries tant les bestes brutes, que les gens, leur estant fort propre, & par ce signe nous est signifié que l'adultere n'est aucunement differente des bestes, lesquelles sans discretion & sans aucun iugement vsent de leur paillardise, mais que la chaste & nette de peché ensuit la vie qui est propre à l'homme. Cela fait (dit la loi) que le Sacrificateur prenne vn pot de terre, & puisant de quelque belle fontaine de l'eau nette & claire, l'emplisse, puis qu'il jette dedans vn morceau de terre de l'aire du temple, ce que ie croi ne tendre à autre fin, qu'à la recherche de verité representée par ces signes: car le

La paillarde chassée de la republique des Iuifs.

La paillarde doit estre lapidée selon l'ordonnance de Moyse.

Touchant les femmes surprises en adultere.

La loi parle aux ialoux.

Femmes iugées nuës testes en causes criminelles.

vaisseau de terre se peult adapter à l'adultere, à laquelle il fault souhaitter la mort pour peine : mais la terre & l'eau sont prises pour tesmoins de la verité du crime incertaine & perilleuse, pour autant que toutes deux sont causes de l'engendrement, accroissement & perfection de toutes les choses. A bonne raison aussi il les a embellies l'vne & l'autre de sur-noms, qui leur sont bien seans & propres, commandant de prendre de l'eau pure & viue, pour montrer que la femme innocente est nette en sa vie, & merite de viure : & de la terre, non de la premiere qu'on trouue, mais du sacré plancher autant qu'il en est besoin, pour montrer que comme celle poudre est agreable & plaist, aussi fait la femme chaste. Ces choses ainsi appareillées, que la femme s'approche nuë teste du Sacrificateur, portant (comme il a esté dit) de la farine d'orge detrempée: alors le Sacrificateur estant debout au deuant d'elle, & tenant en ses mains la cruche de terre, où l'eau, & la terre sont, die ces mots: si tu n'as point transgressé les droits de mariage, & si personne autre que ton mari n'a point eu ta compagnie, sois absoute & quitte du crime : mais si au contraire ne faisant compte de ton mari, tu as suiui tes folles amours, sache que tu es suiette à toutes les mal-heuretez du monde, dont tu porteras la peine en ton corps : Boi le bru-

Bruuage de reprehension.

uage de reprehension, lequel descouurira & baillera à connoitre ce que nous ne sauons pas. Qu'il escriue ces mots en vn papier, & apres les auoir effacez auec l'eau de la cruche, qu'il presente l'eau à la femme pour boire. Aiant beu l'eau, qu'elle s'en aille attendant le loier de sa chasteté, ou vne tresgrande punition de sa paillardise: car s'elle a esté faulsemẽt accusée, qu'elle espere hardiment de conceuoir & enfanter, n'aiant peur de deuenir sterile: mais s'elle a esté mechante, & a trahi son mari, elle tombera en vne enfleure de ventre & en vn grand mal d'amarris, à cause qu'elle ne l'a pas voulu garder pure & chaste à celui, qui l'auoit espousée selon les bonnes loix du païs. Au reste, la loi a tant eu d'egard à la pureté & netteté du mariage, qu'elle ne permet que les hommes & femmes, qui ont eu affaire ensemble, cõme il est requis en loial mariage, apres

Cõtre ceux qui forcent ou des-honorent les vefues ou celles qui sont separées de leur mari.

qu'ils sont sortis du lict, touchent aucune chose, que premieremẽt ils ne soient bien lauez & nettoiez, les chassant par ce moien bien loin de la paillardise, & des mal-heuretez, qui en viennent. La loi suiuant son train dit, *si quelqu'vn force & des-honnore vne vefue*, ou vne femme separée de son mari, il ne peche pas tant que l'adultere, estant sa faute de la moitié moindre que celle de l'autre: Qu'on lui remette donques la peine de la mort: au reste, qu'il soit pour l'effort & deshonneur qu'il a fait à la femme, & pour sa paillardise & hardiesse d'auoir fait plus de compte des choses villaines, que des honnestes, repris & puni en son corps, ou par sa bourse, ainsi que les iuges auiseront. Le frere & proche pere d'Adultere, est le rauissement & violement des vierges, d'autant que tous deux

Incontinance mere d'adultere & rauissemẽt

naissent d'vne mesme mere, sauoir est de l'Incontinence. Aucuns qui sont coutumiers de parer les villains actes de mots honnestes, appellent cela amourettes, par ce qu'ils ont honte de confesser la verité : vrai est aussi qu'encores que

Conseil pour celui qui pourchasse les ieunes filles pucelles.

ce peché approche de l'autre, il n'est pas toute-fois totalement semblable, d'autant qu'il ne court pas par plusieurs familles, comme l'adultere, mais ne bouge que d'vne maison, qui est celle de la pucelle. Il fault dire à cetui amoureux de la vierge: Mon ami, laisse là le cueur volage, cette hardiesse eshontée:

ne tends

ne tends point à la fille des rets & filets,nĩ en cachette,ni deuãt le mõde: mais si tu lui portes bõne affection, va t'en au pere & à la mere,s'ils sont viuans,& s'ils ne sont viuans, addresse toi aux freres ou aux tuteurs,ou à ceux en la puissance desquels elle est:& descouurãt libremẽt ton affectiõ,demande là en mariage,& fai si bien par tes remontrances, qu'ils ne t'estimẽt indigne de la fille:car il n'y aura pas vn de tous ceux-là,pourueu qu'il se soucie de la fille,si ombrageux & difficile,qui soit contraire à tes grãdes & fortes prieres,& principalemẽt quãd, apres s'estre enquis de toi,il trouuerra que tõn amour n'est point feint & faux, ains veritable, & totalement engraué en ton cueur. Si quelqu'autre au cõtraire se trouue tant enragé & insensé, lequel enuoiant au hault & au loin toutes les raisons, & adioustant à la fureur & rage de son desir des-ordonné la force & violance, en la faisant, comme aucuns disent, plus grande que la loi, rauisse & corrompe la fille de franche condition,& vse d'elle, comme d'vne esclaue, commettant en temps de paix actes de guerre, qu'on le mene aux iuges:& si le pere de la fille, qui a esté forcée, vit,qu'il traitte auec celui, qui l'a corrompuë, des espousailles: & au cas qu'il n'en vueille point, qu'il soit condemné à la douër,pour la marier auec vn autre, estant par ce moien puni par argent:mais s'il la veult bien prendre en mariage, qu'il l'espouse tout incontinent, lui assignant suffisant doüaire, sans qu'il y puisse renoncer & se des-dire: ce qui a esté ainsi ordonné tant pour l'homme, afin qu'il ne semble point qu'il ait violé & corrõpu les loix plus-tost par vne paillardise, que par vn amour, qu'aussi pour le regard de la fille, afin que le mal-heur, qui lui auint, lors qu'elle fut violée, soit consolé par vn ferme mariage, lequel rien autre ne puisse separer, que la mort:s'elle est orpheline de pere,alors celui, qui l'a violée, soit interrogé des iuges s'il veult demeurer auec elle, ou non: soit qu'il accorde,soit qu'il refuse,qu'on lui face les mesmes conditions,qu'il voudroit accorder,si le pere viuoit. Aucuns estiment qu'auoir la compagnie d'vne fiancée est vn peché,qui est entre le violement & l'adultere,quand les accords & les fiançailles sont faites,ne sont encore toute-fois les nopçes accomplies,& lors quelqu'vn par vne rencontre & menée, ou par force, a la compagnie de la fiancée: mais quant à moi, ie iuge ce peché estre vne espece d'adultere: par ce que les accordailles & fiançailles valent autant que les nopçes: d'autant qu'aux accordailles, le nom tant de l'hõme,que de la femme,& les cõuentions sont mises par escrit en pleine assemblée des parens & amis. Pour cette raison la loi a commandé que tous deux soient lapidez, si d'vn mesme accord ils sont consentãs au peché:car si la fille n'y a point consenti,on ne peult dire qu'il y ait de sa faute,ne participant point au mal. Selon donques les differences des lieux il auient que le peché augmente on diminuë,estant plus grand, & à bonne raison,s'il est commis en la ville,& moindre hors de la ville en quelque lieu solitaire,où personne ne se trouue pour donner confort & aide à la fille, laquelle dit & fait tout ce qu'elle peult pour garder sa virginité: ce qui n'est pas en la ville où se trouuent cours & sieges, & bon nombre de preuosts, d'escheuins, & autres gens de iustice, auec tout le peuple:car il se trouue dedans l'esprit d'vn chacun, encore qu'il soit homme simple, vne affection haïneuse du vice, laquelle estant irritée,enuoie incontinent au secours celui dedans lequel elle est, pour defendre

Contre les violeurs de filles.

Auoir la compagnie de la fiãcee est espece d'adultere.

Le peché s'augmente selon la circonstance du lieu.

d'vn bon cueur l'outragé. La peine donques suit en tous lieux celui, qui a fait effort à la chasteté de la vierge, ne lui seruant en rien la difference des lieux, pour racoustrer & excuser le tort qu'il lui a fait: mais la fille sera accompagnée, comme j'ai dit, tantost d'vne misericorde & pardon, tantost d'vne punition irremissible. Celui qui en est le iuge, doit bien soigneusement s'enquerir de tout, ne s'arrestant pas totalement aux lieux : par ce qu'il se peult faire qu'elle soit forcée au milieu de la ville, ou bien se peult abandonner hors de la ville à qui elle voudra. A cette cause la loi discretemēt & fort bien à propos fauorise celle qui est corrōpuë au desert, en disant: *La vierge a crié*, mais ne s'est trouué personne pour l'aider: de sorte que si elle n'a point crié & resisté, mais de sa propre volonté s'est laissée aller, qu'elle soit coupable du crime: combien que, pour deguiser la verité, elle se couure du lieu, l'alleguāt estre cause de l'effort, qu'on lui a fait. Que proffite aussi à celle, qui est dedās la ville, de crier, & faire tout ce qu'elle peult pour defendre son honneur, ne pouuant resister à la force de celui, qui la corrompt? Que fera elle, si on la lie de chordes, & si on lui estouppe la bouche, de telle façon qu'elle ne puisse ietter aucuns cris? Quel secours lui pourra-il venir de ses voisins? Certainement cette-ci qui demeure en sa ville, est comme en vn desert, estant abandonnée d'aides. Par mesme raison le consentement que donne la femme à l'homme pour habiter auec lui, en vn lieu où il n'y a personne present, n'est aucunement different de celui qu'elle baille dedans la ville. Au surplus il y en a aucuns qui se soulent & se lassent incontinent de leurs femmes, estants tout ensemble amoureux, & haineux des femmes, pleins de mœurs variables & meslées, & se laissans aller incontinent aux premieres affections, qui leur montent en la teste, lesquelles au lieu de les refrener & corriger, les laissent-là sans frein, tellement que sans regarder & penser à ce qu'ils font, ils trebuchent comme aueugles sur les personnes & choses d'vne si grande roideur, qu'ils les ruent iuz & renuersent, ne souffrans moins de mal, que ce qu'ils rencontrent: pour le regard desquels, voici ce qui est ordonné: *Si quelqu'vn apres la feste de ses nopces* & sacrifices acomplis selon la mode du païs, aiant habité auec son espouse nō de bonne affection, mais pour contenter son plaisir, comme auec vne paillarde, ne songe qu'à controuuer quelque bourde pour se faire separer d'elle, tellement que ne la pouuant accuser d'aucun forfait notoire, il se range faulsement & malicieusement vers les crimes cachez & secretz, lui mettant à sus, que pensant auoir affaire à vne fille, il a eu la compagnie d'vne femme, qu'alors toute la compagnie des anciēs soit assemblée, pour en asseoir iugement, & qu'illec comparent les pere & mere de l'accusée, afin qu'ils prennent la cause pour eux tous, & se defendent du danger commun: d'autant qu'en cette cause, où il est question de la chasteté du corps, le danger touche autant ceux qui ont la charge de la fille, comme la fille mesme, non seulement par ce qu'ils n'ont point gardé son pucelage iusques au temps de sa fleur d'âge propre pour la marier, mais aussi pour ce qu'ils ont marié leur fille, pour pucelle, combien qu'elle soit corrompuë par d'autres, deceuans & abusans par ce moien ceux, qui l'ont prise en mariage. Mais si leur cause est bonne, & comme telle la gagnent, que les iuges punissent celui qui a controuué cette faulse accusation, ou par amende pecuniaire, ou par infamie

Touchant les filles violées aux chāps & en la ville.

Touchant les hōmes qui sont variables tantost amoureux tantost haineux des fémes.

infamie de ſon corps,le faiſant foëtter,& outre(qui eſt vne choſe biẽ griefue) que le mariage ſoit approuué & ratifié, pourueu que la femme ſoit contente. Car la loi lui permet à ſon choix de demeurer ou de ſ'en aller, au mari non, à cauſe des faulſes accuſations qu'il a dreſſées contre ſa femme. Venons maintenant à l'homicide. On appelle homicide, quãd quelqu'vn a tué vn homme: toute-fois,ſi nous voulons parler ſelon la verité du fait, c'eſt ſacrilege,voire le plus grãd ſacrilege de tous les autres ſacrileges: parce qu'entre toutes les poſſeſſions & biens precieux,qui ſont au monde,il n'y en a point de plus ſacré,ni plus ſemblable à Dieu, que l'homme, lequel eſt vn excellent pourtrait tiré au vif ſur vn tresbeau modelle,& fait à la ſemblance du patron original de l'idée & forme raiſonnable. Il fault donques incontinent reputer le meurtrier impie & meſchãt,cõmettant de toutes les impietez & meſchancetez la plus grande. Pour cette raiſon il le fault oſter du monde, aiant fait vn acte irremiſſible: & combiẽ qu'il merite vn milion de morts,il n'endure toutefois qu'vne mort: d'autant que la peine de la mort eſt de ſoi ſinguliere, & la vie ne multiplie pas & accroiſt,de façon que lon en puiſſe endurer d'autres. Il ne doit point pour cette cauſe trouuer etrange, ſ'il endure le meſme cas,qu'il a commis: combien toute-fois qu'il ne ſoit pas tout vn,veu qu'il eſt different de temps, de fait, de volonté,& de perſonne:car faire vn meſchant coup de ſes mains, n'eſt-il pas premier, & en faire la vengeance & punition le dernier? L'homicide n'eſt-il pas inique, comme la punition du meurtrier treſiuſte? Le meurtrier aſſouuit & contente ſon deſir, aiant tüé, en quelque ſorte que ce ſoit, celui qu'il vouloit tuër: mais l'autre qui a eſté occis, ne peult pas rendre le ſemblable, ni prendre plaiſir à ſe vanger du tort, qu'on lui a fait. L'vn de guet à pend peult de ſa propre main tuër, mais l'autre ne peult auoir la raiſon de celui, qui l'a tüé, ſi ce n'eſt que ſon pere & ſa mere & touts ſes parents & bons amis meuz de pitié, prennent la cauſe pour lui. *Si quelqu'vn tire ſon eſpée* pour tuër vn autre, combien qu'il ne le tuë point, il ſera toute-fois ſuiet à la meſme peine, eſtant homicide de cueur & de penſée, encores que l'effect ne ſe rencontre point auec la volonté. La meſme peine doit ſouffrir celui, qui par ſubtilité & trahiſon, n'oſant ce faire apertement, delibere de l'aſſaillir & machine ſa mort, eſtant meſchant & ſouillé ſi non de ſes mains, pour le moins de ſon ame: car tout ainſi, à mon aduis, que nous reputons nos ennemis, non ſeulement ceux qui combattent contre nous tant dedans les nauires, qu'en terre ferme: mais auſſi les autres qui font touts les deux appareils, & font approcher des murailles, ou des ports & haures, les engins pour prendre les bonnes villes, encores qu'ils ne ſe ſoient point fourrez parmi les autres en bataille: de meſme ne fault pas ſeulement eſtimer meurtriers ceux qui tuënt, ains auſſi les autres, qui font tout ce qu'ils peuuent pour faire mourir les hommes ſoit ouuertement, ou en cachette par embuſches & trahiſons, combien qu'ils n'aient commis le forfait. Que ſi par crainte ou par hardiſſe, qui ſont deux vices contraires & dignes d'eſtre repris, ils ſe deliberent de fuïr au temple, penſants

Homicide.

Excellence de l'hõme.

Homicide puniſſable de mort.

Qui ſont ceux que lon repute ennemis.

Qui ſont ceux qu'on doit tenir pour meurtriers.

y trouuer vn asyle,& seure retraitte,pour euiter la punition,il les faut empescher,& au cas qu'ils y fussent ja entrez,les faut iuger à la mort en leur prononçant cette sentence. *Le temple* ne donne point d'impunité aux meschans & impies:car quiconque cômet vn peché irremediable est ennemi de Dieu:or est-il que le meurtre est acte irremediable,d'autant que l'occis ne peut estre restabli: le meurtrier donques est ennemi de Dieu,& estant tel ne doit point demeurer impuni.Il n'y auroit point aussi de propos que ceux qui n'ont en riẽ mes-fait, fussent interdits de l'entrée du temple,iusqu'à ce qu'ils eussent esté purifiez par les ordinaires & accoutumez lauemẽs d'eaux,& que les autres ,qui sont souillez de crimes , qu'on ne peut oster & effacer , entrassent & seiournassent dedans les temples sacrez : veu que la maison des hommes honnestes, qui ont en recommendation la sainteté,ne les receuroit pas. Il les faut donques chasser dehors , & les punir , aians adiousté peché sur peché , sçauoir est à l'homicide iniquité & impieté , chose , comme i'ai dit , qui merite dix mille morts, non pas seulement vne: autrement on fermeroit la porte du temple aux parens & amis de celui , qui auroit esté tué , si le meurtrier y seiournoit , d'autant qu'ils n'auroient iamais le courage d'y entrer : or il n'y auroit point de raison, que pour vne personne , & auec ce meschante , plusieurs autres , à qui on a fait tort,fussent chassez , lesquels , outre ce qu'ils n'ont point offensé en rien,ils ont receu vn ennui dur & fascheux. Peut-estre aussi que le Legislateur , qui a accoutumé par vn discours d'esprit agu de regarder les choses de loin , a voulu pouruoir à ce qu'il n'y eut point de meurtre commis dedans le temple,si d'auenture les proches parens de celui,qui a esté tüé,y entroient, lesquels pour la grande & naifue affection,qu'ils portent au defunct,ne se pourroient tenir , que comme furieux & forcenez ils ne tuassent de leurs propres mains le meurtrier,commettans en ce faisant vn cas fort execrable , par ce que le sang des hosties seroit meslé auec le sang des meurtriers , le sacré auec l'execrable:à raison dequoi il commande qu'on arrache le meurtrier des autels. Au reste ceux qui d'espées,piques,traits,bastons,pierres,ou autre chose semblable, tuent,n'aiant point de loin (comme il se peut faire) pourpensé au crime,mais poussez de quelque cas fortuit , & esmeux de colere plus puissante que n'est la raison,commettent meurtre,ne pechent qu'à demi , & n'est leur fait qu'vn demi œuure:à raison que la volonté ne s'estoit point auparauant accordée auec les mains,qui en ont esté souillées. Il y en a d'autres tresmeschans, souillez de leurs esprits & de leurs mains,sçauoir est les enchanteurs , sorciers , & empoisonneurs , lesquels prennent tant de loisir & delais qu'ils veulent,pour mettre à execution leurs entre-prises en temps commode , ne faisans qu'inuenter toutes sortes de moiens & subtilitez pour faire mal à leurs voisins: La loi ne veult point que ceux-là viuent vn seul iour, mais commande, si tost qu'ils seront pris , qu'on les face mourir , & qu'on ne prolonge, pour quelque occasion que ce soit , la punition : par ce qu'on se peult donner de garde de ceux qui apertement nous veulent mal , mais il n'est pas bien facile de preuoir les ruses des personnes , qui bastissent & dressent en cachette leurs embusches par poisons. Il fault donques que

Sentence contre les meurtriers qui se retirent au tẽple pour leur seureté.

L'homicide commis au temple est grandemẽt execrable.

que ce qu'ils veulent faire souffrir aux autres, eux mesmes tout les premiers l'endurent. Il y a aussi en ce fait vne chose bien cōsiderable, c'est que celui qui tuë publiquemēt d'vne espée ou de quelqu'autre arme semblable, il ne tuë pas beaucoup de gens en mesme temps: mais l'empoisonneur par ses poisons mortelles, qu'il mesle & brouille parmi les viandes, il fait mourir vne infinité de personnes, qui ne se doutoient pas de la trahison: tellement que quand le bāquet est grand, il auient que les hommes, qui s'estoient, comme compagnons assemblez au mesme sel & en la mesme table, souffrent actes d'ennemis, au lieu d'amis, estans incontinent empoisonnez & gastez, & qu'au lieu d'vn beau banquet ont en eschange la mort. Pour cette cause il est bien conuenable que les plus doux & plus pitoiables iuges facent mourir ces gens-là, voire de leurs propres mains: & doiuent penser que c'est vn œuure saint de ne laisser faire la punition aux autres, ains de la faire soi-mesme. Car y a il au monde mal plus grief & fascheux, que de prattiquer la mort par ce qui est cause de la nourriture ou de la vie, & bailler aux viandes, lesquelles de leur naturel donnent nourriture au corps, vne force estrange qui fait mourir: à fin que ceux qui selon la necessité naturelle, vont pour manger & boire, ne preuoians point l'embusche qu'on leur a dressée, prennent ces viandes, qui font mourir, comme s'elles estoient bonnes & profitables au corps? La mesme peine doiuent souffrir ceux, qui n'accoustrent point les poisons, qui font mourir, mais en presentent d'autres, dont viennent les longues maladies, où on ne fait que languir, par ce que bien souuent la mort est plus agreable que la maladie, & principalement quād elle dure long temps, & ne vient point à bonne fin. Or combien que les infirmitez prouenantes des empoisonnemens & ensorcelemens soient incurables, celle toute-fois que les traistres sorciers font venir à l'ame, est plus griefue, que l'autre, qui n'atteint que le corps: d'autant qu'alors on sort hors de son bon sens, les fureurs & rages insupportables suruiennent, au moien dequoi l'entēdement, qui est le plus grand don que Dieu ait dōné à l'homme, est detruit, ou plus-tost, s'il faut dire ainsi, estant tourmenté de tous les maux du monde, & se desesperant de son salut, deloge du lieu où il estoit, & va faire sa demeurance ailleurs, laissant seulement dedans le corps la pire partie de l'ame, qui est l'irraisonnable, de laquelle sont participantes les bestes brutes: car tout homme desnüé de raison, laquelle est la meilleure partie de l'ame, passe à la nature des bestes, combien que les marques & traits de la forme humaine, lui demeurent. Or il y a vne vraie magie & science perspectiue, c'est à dire, qui donne manifestemēt & clairement à connoitre les œuures de nature, sciēce certes fort honorable, & tellemēt requise, que non seulemēt les simples gēs, mais aussi les rois, & entre eux les plus grās, principalemēt ceux de Perse, prennent si grāde peine à l'apprendre, & en sont si curieux, que pas vn ne peut (à ce qu'on dit) paruenir à la puissance Roiale, que premierement il n'ait conuersé & communiqué familiairement auec les magiciens. Il y en a vne autre bastarde, laquelle, pour la biē nommer, est vne meschante science, dont font profession les enchanteurs, les charlatās, & deuins, & vn tas de meschātes femmes & esclaues, qui font profession de purger & nettoier, promettās de mettre les personnes, qui s'entre-aimēt fort, en inimitié mortelle, & ceux qui se haïssent, en amitié grande, par le moiē

Les empoisonneurs sont plus homicides que ceux qui tuent de ferremēt.

La vraie magie ou science perspectiue.

La magie fort estimée entre les Perses.

Magie bastarde.

De ceux qui par certains bruuages incitent à amour ou à haine.

de certains bruuages qui induisent à aimer,& enchantemens: pendant ils trõpent & prennent,comme à l'hameſſon,les gens ſimples,qui ſont ſans feinte & malice,les faiſant à la fin tomber en grandes miſeres, dont les grandes familles & mieux apparentées,en decheât peu à peu,& ſans faire aucun bruit,defaillẽt. Aquoi,comme ie penſe,regardant notre Legiſlateur,ne veut point que la peine de ces ſorciers ſoit prolongée aucunement,commandant que tout incontinent la punition en ſoit faite:car comme les delais ne font qu'inciter les malfaiſants à ſ'amuſer aux meſmes pechez, ſçachans bien qu'ils doiuent mourir, auſſi ne font ils que remplir ceux qui ſont enſorcelez,de fraieur, leſquels eſtiment la vie de tels perſonnages,eſtre leur mort.Comme dõques ſi toſt qu'apperceuons des ſerpents ou ſcorpions, ou autres beſtes venimeuſes, nous les tuons,auparauant qu'elles mordent ou naurent, ou, pour dire en vn mot,auparauant qu'elles ſe remüent,nous donnans bien garde,pour la malice qui eſt en icelles,qu'elles ne nous facent mal: auſſi eſt-il bien conuenable de punir les hommes,qui ſ'eſtudient à changer leur nature douce,compagnable,& raiſonnable, aux façons etranges des beſtes cruelles & ſauuages, mettans à plaiſir & proffit faire mal à tous ceux,qu'ils peuuent.Ceci pour le preſent ſuffit auoir eſté dit des ſorciers & empoiſonneurs. Au reſte il ne faut pas ici ignorer cet article:Que bien ſouuent le temps eſchet que,ſans y penſer,quelqu'vn pourra tuër vn autre,n'eſtant là venu pour cet-effect,ni ſ'y eſtant preparé: mais eſtant ſoudainement raui & tranſporté d'vne grande cholere,& paſſion, qui le maitriſe,laquelle grandement blece tant celui,qui en eſt eſpris, que l'autre auquel elle ſ'addreſſe:par ce qu'il peut auenir qu'vn perſonnage,ſ'en allant au marché pour quelque affaire qui le preſſe,rencontre vn autre qui ſoit prompt à meſdire,ou qui taſche à le frapper,ou bien que lui-meſmes face la noiſe,& que pour ſe deſmeſler & ſ'enfuir plus-toſt,il lui donne vn coup de poing, ou de pierre: ſi apres le coup donné la plaie eſt mortelle,& celui qui a eſté frappé,meurt incontinent,il faut que l'autre,qui l'a frappé,meure auſſi, ſouffrant le meſme cas qu'il a commis:mais ſi le frappé ne meurt incontinent du coup, ains demeure malade au lict,& qu'apres auoir eſté bien penſé,il ſe leue,ne ſe pouuant toutefois tenir fermement ſur les pieds, au moien dequoi a beſoin d'eſtre ſouſtenu des perſonnes,ou d'eſtre appuié ſur des potences, celui, qui l'a frappé,paiera double amende,l'vne pour recompenſer la perte qu'il a eu en ſa maladie, n'aiant rien gagné: l'autre pour les medecines qui lui ont couſté: aprés qu'il aura paié le tout il ſera exempt de la peine de la mort, combien que celui qui a receu le coup,meure apres:car il ſe peut faire qu'il n'eſt pas mort du coup qu'on lui a donné,ſ'eſtant apres bien porté & pourmené,mais par d'autres inconueniens,leſquels ſaiſiſſent ſoudainement les plus ſains & diſpoſts de leurs corps, & ſouuent les font mourir.*Si quelqu'vn ſ'entre-bat* auec vne femme groſſe,& lui baille des coups cõtre le vẽtre,dõt elle auorte,ſi l'enfãt auorté eſt imparfait, & non entierement formé,que celui-là ſoit puni par amande,tant pour le tort qu'il a fait à la femme, que l'empeſchement qu'il a donné à la nature d'engendrer le plus beau de touts les animaux qu'elle ouuroit, ſçauoir eſt l'homme: mais ſi l'enfant eſt formé,& ont toutes les parties d'icelui receu leur propre aſſiette & qualité, il faut qu'il meure, d'autant que cetui animal eſtoit homme,

On doit tuer ſoudain tous enchãteurs comme lon fait les ſerpens.

Celui qui tue vn autre meſme ſans y penſer, eſt digne de mort.

Loi touchãt ceux qui battent & outragent les femmes groſſes.

& ia

& ia forgé dans la boutique de Nature, laquelle sçauoit bien qu'il n'estoit pas encores temps de le mettre dehors, estāt semblable à la statuë ou image cachée dedans l'ouurouer du tailleur de pierres, ou potier, laquelle n'attēd que l'heure qu'on la mette en veuë. Cette loi defend vn autre peché plus grād, à sçauoir l'abandonnement des enfans, lequel en l'endroit de plusieurs nations, à cause de leur inhumanité & cruauté naturelle, est deuenu vne impieté ordinaire, cōtinuée de main en main : car s'il est ainsi qu'il faille auoir soing du fruit qui n'est pas encores sorti du ventre de la mere, n'estās les circuits & tours du tēps paracheuez, à fin qu'il ne souffre aucun mal, combien en faut-il auoir dauantage de celui, qui est ja parfaittement engendré, & enuoié, comme vn nouuel hoste, en vne peuplade, sçauoir est en la compagnie des hommes, pour iouïr des dons de nature, qu'elle fait saillir de la terre, de l'eau, de l'air, & du ciel ? lui faisant ce bien de lui bailler le moien de contempler les corps celestes, & lui donnant puissance sur les choses terrestres, en fournissant à tous les sens largement tout ce qui leur peut estre agreable, & à l'esprit, comme à vn grand Roi, toutes les choses sensuelles, par le moien des sens varlets & suiets d'icelui, & sans l'aide des sens, tout ce qu'on peut comprendre par raison. Ceux donques qui priuent les enfans de tant de biens, & ne leur donnent, aussi tost qu'ils sont naiz, nourriture, qu'ils sçachent qu'ils rompent les loix de Nature, & se rendēt coupables de tresgrands crimes, de paillardise, cruauté, homicide, & (qui est de tous les autres le plus execrable) du meurtre de ses propres enfans : de paillardise, par ce qu'ils n'habitent auec leurs femmes pour auoir lignée, ni pour faire durer le genre humain, mais, comme verrats ou boucgs, ne cherchent qu'à assouuir leur plaisir charnel : de cruauté : y a-il gens plus inhumains que ceux qui sont ennemis mortels de ce qu'ils ont engendré? Se trouueroit-il vne personne si sotte, qui pēsast que ceux qui ont fait actes d'ennemis en l'endroit de leur propre sang, peussent estre doux & amiables enuers les etrangers? Au reste donnent assez à connoitre qu'ils sont homicides & meurtriers d'enfans, quand cruellement, & sans aucun sentiment ils serrent de leurs mains si fort la premiere haleine des enfans nouueaux naiz, qu'à la fin ils les etoufent : ou quand ils les iettent d'vn lieu bien haut dedans la riuiere, ou au fonds de la mer, à fin que de la roideur & pesanteur venant d'enhaut, ils soient plus tost noiez : ou quand ils les portent aux deserts, & les y laissent, comme ils disent, en esperance qu'ils reschappent, combien qu'à la verité ce soit pour leur faire souffrir plus grands maux : par ce que lors toutes les bestes sauuages, lesquelles selon leur appetit naturel se paissent de chair humaine, y accourent de tous cotez ne se trouuant personne pour les empescher, & se soulent de ces pauures enfants delaissez, qui est le beau banquet que les pere & mere leur ont dressé, au lieu de les sauuer & garder comme leurs tuteurs & gouuerneurs. Qui est plus, les oiseaux de proie, qui de leur naturel deuorent la chair, si tost qu'ils les ont senti, volent vers eux, & arrachent & tirent le reste, s'ils viennent plus tard que les bestes sauuages, autrement s'ils ont fleuré le corps entier, ils combattent contre elles. Mais prenons le cas que quelqu'vn passant son chemin, meu d'vne affection amiable, prenne pitié & compassion de ces pauures enfans abandonnez, de sorte qu'il les enleue & nourrisse, leur fournissant tout

Contre les femmes qui abandonnent leurs enfans, ou qui les fōt mourir.

Enfans abādonnez des meres à la merci des bestes, & oiseaux

ce qui leur est necessaire:que pensons nous estre ces biens là? N'est-ce pas vn vrai reproche & condemnation contre les pere & mere, lesquels ne tiennent compte de faire ce que font les etrangers ? Le Legislateur donques a taisiblement de loin defendu l'abandonnement des enfans,en ordonnant, ainsi que i'ai auparauant dit,la mort contre ceux qui sont cause de l'auortement des enfans ia formez,combien que ce qui est entour le ventre contenu en la matrice soit reputé comme membre & partie de la mere, selon l'aduis des Physiciens, qui trauaillent à la contemplation des choses naturelles, & des plus excellens medecins,qui ont soigneusement recherché le bastiment du corps de l'homme tant dehors que dedans par l'anatomie, à fin que quand il faudroit guarir quelque maladie,il n'y eust rien d'inconneu, & l'ignorance ne fust cause d'vn grand danger:or l'enfant qui est ja formé est bien different de cet-amas qui se forme dans la matrice,d'autant qu'il est tout acheué & parfait, n'aiant faute de tout ce qui est besoin pour l'accomplissement de la nature humaine: à raison dequoi,sans aucune doute,celui qui fait mourir vn enfant,est homicide,& cōme tel doit estre puni,nonobstant l'âge:d'autant que la loi vange le tort qu'on fait au genre humain: toute-fois s'on veult auoir esgard à l'âge, il me semble qu'on doit estre plus-tost courroucé contre les meurtriers d'enfans, que contre les homicides: car il se presente vne infinité d'occasions raisonnables de noises & batteries contre les hommes ia grands & tous faits, mais contre les enfans nagueres venus en la lumiere & vie humaine, on ne sçauroit controuuer vne faulse accusation,par ce qu'ils sont sans malice. Parquoi ceux qui leur font mal doiuent estre reputez les plus cruels & les plus impitoiables du mōde,dont estant ennemie la loi sainćte,les estime dignes de mort. Si quelqu'vn a tué vn autre contre sa volonté, la loi sacrée dit que Dieu a mis l'occis entre les mains du meurtrier,excusant d'vn costé le meurtrier,cōme aiant fait mourir celui qui est coupable de quelque chose: par ce que Dieu, qui est doux & benin,n'abandonne iamais l'hōme de bien à la mort,au moien dequoi auient quelque-fois que celui,qui par subtil moien & finesse eschappe les iugemens des hommes,estant amené au consistoire secret de nature,y est condemné, où la pure verité est cogneuë, sans estre ombragée & deguisée du beau langage, d'autant qu'on ne reçoit là du commencement la parole,ains on decouure incontinent la volonté,& met on les secretes pensees des personnes en euidence:& de l'autre coté ne le rendant pas attaint & conuaincu du crime d'homicide,aiant executé la sentēce diuine,mais d'vne petite offense,laquelle est remissible & digne de pardon:car Dieu prend pour ses ministres gens qui commettent petis pechez & remissibles,pour punir ceux qui commettent les grans crimes & irremissibles, ne les loüant pas toute-fois & approuuant, ains se seruant d'eux comme d'instruments propres pour faire la punition d'autrui, à fin que la personne, qui a vescu saintement toute sa vie, & est né de parents vertueux, ne soit souillé de meurtre, quand bien le meurtre seroit le plus iuste & raisonnable du monde. Pour cette cause le Legislateur a ordonné le bannissement à ceux qui contre leur gré ont tué quelcun, non à jamais, ni au premier lieu qui se trouueroit, mais en certains lieux, & pour quelque temps: par ce qu'il leur a departi six villes, qui est la huitiesme partie des villes

Dieu n'abandonne iamais l'hō me de bien à la mort.

Bānissemēt ordonné à celui qui a tué vn autre contre son gré.

des villes & possessions escheuës à la saincte lignée & tribu de Leui, lesquelles il a appellées, à cause du cas suruenu, les retraites des bannis. Par mesme moien il a ordonné que le temps du bannissement dureroit tant que le souuerain Sacrificateur viueroit, & nõ plus, permettãt à ceux qui s'y seroiẽt retirez, de s'en aller seurement apres la mort dudit grand Sacrificateur. La cause maintenant pour laquelle ce lieu, dont nous auons parlé, leur a esté assigné, la voici: Cette lignée receut ces villes en recompẽse d'vne tuerie & defaite iuste & agreable à Dieu, qui fut le plus beau fait & la plus grãde prouësse qu'on vit jamais, & telle doit estre reputée: Car comme le prophete Moyse, estant appellé de Dieu en la plus haute & plus sainte montaigne du lieu, où il fut quelque iour separé des siens, receuoit par la bouche d'icelui les loix generales & chefs des autres loix particulieres, certains mutins, faute de gouuerneur, remplirent tout le païs de maux, & en fin adiousterent vne impieté, tellement qu'en se moquant des bons & honnestes enseignemens, qui concernoient l'honneur de Dieu, forgerent vn taureau d'or, à l'exemple de la surperstition & vanité d'Egypte, & mirent en auant des sacrifices, des festes, & des dãces detestables & mechantes, qu'ils solennisoient auec chansons & hymnes, au lieu de pleurer: ce que voiant la lignée de Leui, & portant fort impatiemment cette soudaine desbauche, & brulant d'vn zele qui procedoit de la haine du vice, toute courroucée & furieuse d'vn commun accord s'arma, & mit à mort indifferemment sans en espargner pas vn les iurongnes, qui estoient surpris de double iurongnerie, d'idolatrie & de vin, en cõmençant à leurs plus proches parẽs & grãs amis, n'estimants leurs parents & amis, que ceux qui aimoient Dieu: de sorte qu'en peu de temps furent tuez vingt-quatre mille hommes: dont le meschef fut cause que les rebelles depourueuz de leur bon sens & entendement, s'amenderent de crainte qu'ils ne souffrissent la mesme punition. Cette guerre volontaire, qui d'elle mesme se leua pour la religion & adoration du vrai Dieu, & qu'entre-prirent, non sans grand danger, ceux-là, fut approuuée par le createur du monde; tellement qu'en les declarant nets de tout crime & souilleure, leur donna, pour recompense de leurs prouësses, la charge des sacrifices. Il est donques enioint à celui qui outre son gré commet vn meurtre de s'en fuir en quelqu'vne des villes auenuës aux Leuites, afin qu'il soit consolé & ne se desespere de son salut pour la deffiance des personnes, se ramenteuant de la seureté du lieu, auquel on ne doit rien craindre, & discourant en soi-mesme que si non seulement on a mis autre-fois en oubli les meurtres faits de propos deliberé, mais aussi on a donné plusieurs excellens loiers à ceux, qui les auoient commis, qu'à plus forte raison lui, qui n'auoit auparauant pensé au meurtre, emportera touts les deux, pour le moins s'on ne lui fait aucun honneur, on lui octroira tout le dernier, qui est de ne mourir point. Par là appert que tout homicide ne doit pas estre condemné, mais seulement celui qui se commet iniquement, & que de tous celui est le plus loüable, qui se fait pour la bonne affection, & le bon zele qu'on porte à la vertu: & aussi que celui qui se fait par mes-garde, est digne de pardon. Voilà la premiere cause recitée. Declarons maintenant la seconde. La loi veult sauuer celui, qui par mes-garde a tué vn autre, sachant bien qu'il n'est pas mechant de volonté, & que ce qu'il en a fait,

La retraitte des bannis.

Le temps du banissement.

Pourquoi ont esté assignées certaines villes aux bannis.

Ceci est biẽ discouru ci dessus.

Celui qui par mes-garde tue quelqu'vn est digne de pardon.

La iustice diuine surueillāte des affaires humaines.

n'a esté que pour faire seruice de ses mains à la iustice diuine, qui est sur-ueillante des affaires humaines: car les proches parens du defunt, comme ennemis l'espiēt pour le tuer, lesquels pour la grāde pitié & dueil extreme qu'ils portēt courēt d'vne grande roideur, sans aucune raison, à la vengeance: n'aians point d'esgard à la verité, ni au bon droit. Il est dōques permis à celui-là de s'enfuir non pas au temple, par ce qu'il n'est pas encores nettoié, ni en quelque coin caché & detourné, de pœur que, pour le peu de compte qu'on feroit du lieu, il ne soit liuré entre les mains des poursuiuans, mais en quelque ville des Leuites mettoienne du lieu sacré & du lieu profane, estant quasi vn second temple: aussi les villes des Sacrificateurs sont plus honnorables, que les autres, d'autant que, selon mon aduis, les habitans d'icelle sont plus honnorables, que ceux des autres villes, au moien dequoi elle veult que le priuilege de la ville serue d'vne ferme & stable retraitte à celui qui s'enfuira. Or elle remet, comme i'ai dit, le temps du retour lors que le grand Sacrificateur meurt: pour cette cause. Comme ceux qui ne font qu'espier le moien par lequel ils pourront faire la punition & vengeance du meurtrier, sont parens de celui qui a esté tué: aussi le prince des Sacrificateurs est proche parent, & commun à tous, rendant iustice selon les loix & ordonnances, à ceux qui poursuiuent quelque different, & faisant prieres & sacrifices chacun iour pour tout le peuple, en demandant à Dieu pour icelui, comme pour ses freres, pere, & mere, & ses enfans, tout bien & bon-heur, afin que toutes les personnes de la nation, de quelque âge qu'ils soient, viennent à se ioindre & vnir comme les parties du corps, en vn bon accord & vne mesme communauté, aiants en recommandation la paix & la bonne police: à raison dequoi celui qui contre son vouloir a tué vn autre doit craindre ce grand Sacrificateur, comme parrain & prenant la cause pour les tuëz, & demeure enfermé dedans la ville, où il s'en est fuï, n'estant si hardi de sortir dehors en quelque sorte que ce soit, s'il fait compte de la seureté de sa personne, & veult viure sans danger. Quand donques la loi dit: *Le banni ne* retournera point, iusqu'à ce que le grand Sacrificateur soit mort: celà vaut autant, comme s'elle disoit, iusque à ce que le grand pere soit mort, auquel seul appartient d'ordonner des affaires tant des viuans que des morts. Voilà la cause que les plus ieunes alleguent, qui a meu Moyse à faire cette loi: mais il vault mieux reciter celle qui plaist aux anciens & plus sages, laquelle est telle. *Le menu peuple doit* estre net des pechez volontaires, & aussi, s'on les veult adiouster, les simples Sacrificateurs: mais le Prince des Sacrificateurs doit par excellence estre net tant des pechez volōtaires, que des pechez qu'on cōmet contre sa volōté, & ne fault point qu'il soit souillé d'aucune faulte preueuë, ou aduenuë par cas fortuit, afin que vacāt aux choses sacrées il soit paré de toutes ces deux parties, d'vne ame où il n'y ait que redire, & d'vne bōne vie, qui soit sans blasme & sans reproche: dont s'ensuit, que ceux qui ont commis homicide par mesgarde, lui sont suspects, au moien dequoi il ne leur fait pas bon racueil: non qu'ils soient meschans, mais par ce qu'ils ne sont pas nets, ni totalement sans faulte, encores qu'il semble que ce qu'ils en ont fait, ça esté pour faire seruice au vouloir de la nature, laquelle punit ceux qui sont tuez par leurs mains, les aiant ia secrettement chez soi iugez & condemnez à la mort. Voilà que

Le grand Sacrificateur estoit comme vn pere commun à tous.

que nous auions à dire des citoiens & personnes libres. Ensuit maintenant ce qui a esté ordonné pour le regard des serfs qu'on fait mourir à tort. Or combien que les serfs soient de moindre qualité que leurs maitres, ils sont neantmoins participans d'vne mesme nature qu'eux: à quoi aiant esgard la loi diuine, regle le droit & la iustice non selon les richesses & la fortune, mais selon la nature. Parquoi il ne fault pas que les maitres vsent outrageusement de leur puissance contre leurs seruiteurs, se monstrans fiers, desdaigneux & cruels en leur endroit: d'autant que ces façons de faire ne sont pas signes d'vn esprit paisible, ains d'vne ame desordonnée, laquelle, à la mode d'vn puissant tyran, outrage le pauure innocent: car quiconque fortifie sa maison comme vne forteresse, & ne donne point de liberté à pas vn de ses gens qui demeurent dedans icelle, mais se montre cruel contre tous par vne felonnie naturelle, ou aquise, celui-là est Tyran: vrai est que c'est en plus bas degré & moindre appareil: dont on peult iuger qu'il ne demeurera pas tous-iours en cet-estat s'il peult vne-fois auoir plus grandes richesses, parce que de là il montera incontinent aux villes, aux regions, aux nations, apres auoir mis en son obeissance sa patrie: qui seruira d'exemple, pour mõtrer qu'il ne sera pas plus benin en l'endroit de ses autres suiets. Que celui-là donques sache qu'il n'aura la licence de faire tous-iours du mal, ni à beaucoup de personnes: par ce que la iustice, laquelle est haineuse des meschans, & l'aide & secours des outragez, lui resistera, lui demandant raison & compte des maux que ses seruiteurs ont souffer: & ne suffira pas de dire que les plaies qu'il leur a faites, ça esté pour les corriger, & non pour les tuër, pensant eschapper par ce moien tout gaillard, mais sera amené en iugement, & examiné diligemment par les examinateurs sur la verité du fait, sçauoir-mon, s'il les à tüé à son escient, ou par mes-garde: s'il se trouue que meu d'vn mauuais courage il les a outragé, qu'on le face mourir, & ne gagne rien pour se cuider sauuer, qu'il est maitre: mais s'il ne meurent incontinent apres les coups donnez, ains viuent vn iour ou deux apres, le maitre ne sera plus coupable de la mort, aiant à son aduantage pour defence & excuse qu'ils ne sont pas morts tout incontinent apres auoir esté battus, ioint qu'ils les a laissé viure en sa maison, tant qu'ils ont peu, combien que ce soit fort peu: auec ce il n'est pas croiable qu'vn homme soit si sot, qu'il tasche à faire deplaisir à vn autre pour en receuoir dommage: or celui qui tuë son seruiteur, se fait grand tort, estant priué des seruices, qu'il lui feroit s'il estoit en vie, & estant frusté du pris d'icelui, au cas qu'il le voulut vendre, lequel peult estre grand: au moien dequoi, si le seruiteur à commis quelque crime, qui merite la mort, le maitre le doit faire mener aux iuges, & leur declare le crime, faisant les lois maitresses de la punition, non soi-mesme. Pour le regard maintenant des bestes irraisonnables, qui sont cause de la mort des personnes, voici ce qui est ordonné: *si le taureau tue quelqu'vn*, le trauersant & perceant d'outre en outre de ses cornes, qu'il soit lapidé: car la chair d'icelui ne doit estre immolée aux sacrifices, ni en doit on manger. Pourquoi? par ce qu'il n'est pas honneste que ce qui a tüé l'homme serue de nourriture ou de viande à l'homme: si le maitre de la beste sachant bien qu'elle est sauuage & indontable, ne la lie point, ni la garde enfermée ou estant aduerti par aucuns qu'elle

Touchant les serfs qu'on fait mourir à tort.

Il ne fault pas que les maitres vsent outrageusement de leur puissance en l'endroit des seruiteurs.

Que c'est qu'vn tyran.

Aduertissement au tyran.

Ordonnances pour le regard des bestes qui tuent les hommes.

n'est pas domtée & priuée,la laisse en sa liberté paistre auec les autres,qu'il soit coupable de la mort,& que la beste, qui a trauersé de ses cornes la personne, meure incontinent,& quād & quand le maitre, si mieux n'aime racheter sa vie par certain pris & rançon:en cet-affaire le conseil aduisera, s'il doit endurer la mort,ou biē paier l'amēde.Si celui qui a esté ainsi tüé de la beste,est serf,que le maitre de la beste rende le pris & la valeur du serf à son maitre: mais si c'est vne beste,qu'il prenne la morte, & en rende vne autre au lieu:par ce que sachant bien la cruauté de sa beste, il ne l'a point gardée: que si lui-mesme tuë la beste d'autrui, qu'il en rende vne semblable, encore doit-il estre bien aise de ce qu'il ne paie vne plus grande amende, aiant premier assailli & fait mal. Il y en a aucuns,qui ont accoutumé de foüir bien auant des fosses de terre ou puis pour decouurir les veines & sources d'eau, ou pour receuoir l'eau du ciel,& apres auoir bien fouillé sous terre, ils laissent la bouche d'iceux creux, par vne grande paresse ou troublement d'esprit, sans la garnir & couurir,ce qui est cause de la mort d'aucuns:si donques quelqu'vn passant son chemin, tombe,sans y penser,dedans, & meurt, les parens du deffunct pourront poursuiure s'ils veulent, ceux qui ont fait la fosse: ce pendant sur cette poursuitte que le conseil ordonne la peine, ou amende, ainsi qu'il aduisera:mais si c'est vne beste,qui tombe dedans, & meure, qu'ils rendent au maitre le pris raisonnable qu'elle valoit,lors qu'elle estoit viuante, en ce faisant leur est permis de prendre le corps mort.Il y a vn peché semblable à cetui que commettent ceux qui bastissent des maisons, & laissent le dessus en plate forme, qu'il faudroit garnir tout à l'entour de defences & barrieres, afin que personne ne tombast par mes-garde du hault en bas:car, pour en dire la verité ces gens-là commettent meurtre,combien que les personnes ne meurēt: qu'ils soient donques punis de mesme peine,que les autres,qui laissent les bouches & entrées des fosses ouuertes. La loi aussi ne veult point que les meurtriers, qui doiuent estre condamnez à la mort,soient punis par leur bource & amendes d'argent,en amoindrissant la peine, ou qu'on change la mort au bannissement: par ce qu'il fault que le sang soit purgé par le sang, celui du tüé par celui du meurtrier: autrement les mechans ne se souleroient iamais de mal-faire,mais en montant tousiours, plus hault estendroient & haulseroient desmesurément & infiniment leurs mechancetez: Pour cette cause le Legis-lateur eust ordonné, s'il lui eust esté possible, vn million de morts contre telles personnes,mais voiant que cela ne se pouuoit faire, il a adiousté vne peine nouuelle, commandant que les meurtries soient crucifiez & pendus en vne potence. Ce qu'aiant ordonné, il retourne de-rechef à sa clemence accoutumée, deuenant doux enuers ceux, qui ont commis telles cruautez,tellemēt qu'il dit: *Que le Soleil ne se couche* sur les pendus,mais soient cachez & enclos dedans la terre au parauant qu'il soit couché: car il estoit bien raisonnable que les ennemis de toutes les parties du monde fussent esleuez en hault,& montrassent leur punition au Soleil,au ciel, à l'eau,& à la terre:& en apres fussent trainez & enfouiz au lieu des morts,afin qu'ils ne souillassent rien de ce qui est sur la terre. C'est aussi vne chose bien ordonnée, que les peres ne meurent pour leurs enfants, ni les enfants pour leurs peres & meres, mais que celui qui auroit fait chose digne de mort, lui seul

Ordonnāce sur le fait de ceux qui fouissent bien auant en terre, & laissent les fosses toutes ouuertes & sont causes de la mort d'aucuns.

Le sang doit estre purgé par le sang, selon la loi.

Les homicides condamnez à estre pēdus

Les pendus doiuent estre enterrez auant que le Soleil se couche.

La loi ne veult que les peres meurent pour les enfans.

ſeul mouruſt:ce qui a eſté ainſi ordonné pour ceux qui ont plus d'eſgard à la force & violence de l'amitié, que non pas au droit & à l'equité, ou pour ceux qui fort cherement & tendrement aiment leurs enfans: par ce que telles perſonnes voudroient ſouuent par vne trop grande amitié, mourir de bien bon cueur pour les autres, eux qui ſont innocens, pour ceux qui ont fait le crime: eſtimans eſtre vn grand auantage de ne voir point ſouffrir ceux, qu'ils aiment ſi tendrement: comme ſi ce ſont les peres, de ne voir leurs enfans:& ſi ce ſont les enfans,de ne voir leur pere & mere endurer peine: auſſi bien penſeroient-ils que tout le reſte de leur vie ne paſſeroit qu'à regret, & leur ſeroit plus ennuieux,que la mort. Il faudroit dire à ces gens-là: Votre amour n'eſt point à propos: or tout ce qui ſe fait hors de temps & ſaiſon,encourt blaſme, comme ce qui ſe fait en temps deu & propre eſt louable. Il fault aimer les perſonnes qui font choſes dignes d'amitié:mais le meſchant,pour en parler à la verité,ne peult eſtre ami:ceux qui ſe diſent eſtre parens, ſ'etrangent par leur meſchancetez des gens de bien: d'autant que l'vnion & accord, qui procede de la iuſtice & des autres vertus, eſt vne parenté plus proche & eſtroitte, que n'eſt celle du ſang, laquelle quiconque delaiſſe, n'eſt pas ſeulement enregiſtré entre les etrangers & hoſtes, ains auec les ennemis capitaux. Pourquoi eſt-ce donques qu'en prenant faulcement le nom d'amitié, lequel de ſoi eſt bon & humain,& vous en couurant,vous vous mõtrez laſches & effeminez? Ceux-là ne ſont-ils pas effeminez, en l'endroit deſquels la raiſon eſt veincuë d'vne pitié? Outre ce vous commettez double faute en voulant deliurer les criminels de la punition, & vous offrant, qui n'auez point forfait, au ſupplice pour eux. Encores ceux-ci ont quelque pretexte & excuſe, qu'ils ne cherchent aucunement leur proffit particulier,& que ce qu'ils en font,c'eſt pour vne bonne affection qu'ils portent à leurs plus proches, pour le ſalut deſquels ils ſont tous preſts & appareillez de mourir:mais il y en a d'autres de leur naturel ſi cruels & ſauuages, qu'il n'y a celui, qui ne les ait en abomination & horreur: ie ne parle pas des moins mal faiſans,mais des autres, qui ont le courage ſi cruel, que tant en cachette, que publiquement prennent la hardieſſe de tourmenter les perſonnes pour les fautes d'autrui:leur mettant au deuant & reprochans qu'ils ſont amis, ou parens,ou alliez de celui,à qui ils veulent mal,tellement que ſous ce pretexte ils font mourir ceux, qui n'ont en rien meſ-fait: ce qu'ils font non qu'ils aient ſouffert quelque tort, ains pour vne auarice ou pillerie. Il n'y a pas long temps qu'vn receueur de tailles eſtoit en notre païs,lequel,pour autant que les pauures gens, qui lui deuoient de l'argent, comme il ſembloit, ſ'en eſtoient fuis de crainte des tourmens inſupportables, qu'il leur faiſoit endurer,emmena par force leurs femmes,leurs enfans, leurs peres & meres, & toute leur parenté,les battant,outrageant,& tourmentant de toutes ſortes de tourmens:afin qu'ils lui enſeignaſſent où eſtoient ceux qui ſ'en eſtoient fuis, ou bien qu'ils paiſſent pour eux ce qu'ils deuoient, combien qu'il ne fuſt en leur puiſſance de ſatiſfaire à nul des deux commandemens:à l'vn,par ce qu'ils ne ſauoient où eſtoit le debiteur:à l'autre,par ce qu'ils n'eſtoiẽt pas moins pauures, que celui qui ſ'eſtoit abſenté: tellement qu'il ne ceſſa iuſqu'à ce qu'apres auoir ruiné leurs corps de tourmens & geines, il les euſt fait mourir d'vne eſtrange &

Aduertiſſement à ceux qui ſ'expoſent à la mort pour autrui condẽné à la mort.

L'vnion qui procede de vertu eſt vne parenté treſeſtroitte.

Hiſtoire d'vn receueur de tailles inhumaine enuers les pauures.

Cruauté estrange.

nouuelle façon de mort. Il lioit & attachoit des cordes à vn panier plein de sable & leur pendoit ce pesant fardeau au col: apres les faisoit tenir tout à decouuert au milieu du marché, iusqu'à ce que ces pauures gẽs accablez de plusieurs sortes de tourments, du vent, du Soleil, de la honte qu'ils receuoient des passans, & de la pesanteur du fardeau, qui pendoit à leur col, defaillissent de courage & de force, & en fin rendissent miserablement l'esprit. Ceux qui voioient les tourmẽs que ces gens là enduroient, trẽbloient de pœur, dont aucuns se representant plus viuement en leur esprit le sentiment d'iceux qu'en leurs ïeux, comme si eux mesmes les souffroient au corps des autres, aimoient mieux, plus-tost que tomber en ces tourmens, renoncer à leur vie, en aduançant leur mort ou par glaiue, ou par poisons, ou par vne hart & licol, estimans en tant de miseres, la mort estre vn euenement fort heureux, laquelle est sans tourmens. Or ceux qui ne s'aduançoient de se deffaire, estoient pris & amenez selon le degré de parenté, tellement que tel ordre estoit gardé, comme quand on adiuge des heritages. Premierement donques on se prenoit aux plus proches, puis à ceux du second degré, du troisiesme, & ainsi consequemment, iusques aux derniers: & quand il ne se trouuoit personne de la parenté, le mal passoit aux voisins, quelque-fois aux bourgades, & villes, lesquelles tost apres deuindrent desertes & vuides d'habitans, qui alloient demeurer ailleurs, & s'espandoient de coté & d'autre, où ils s'attendoient d'estre bien cachez. Encores parauenture n'est ce pas de merueille si les receueurs des daces & tailles, qui de leur naturel sont barbares & felons, & n'ont iamais gousté de la douce & agreable nourriture des lettres, obeïssans aux commandemens de leurs maitres, se paient non seulement des biens des personnes, mais aussi des corps, iusques à mettre en danger de la vie, les vns pour les autres. Mais que dirons nous des Legis-lateurs, qui doiuent estre les bornes & regles du droit, lesquels aians plus d'esgard à vne certaine opinion, qu'à la verité, sont cause d'vne iniustice, commandans que les enfant des traistres soient mis à mort auec leur pere, & auec les tyrans, cinq familles des plus proches? Ie leur demanderois volontiers pourquoi ils ont ordonné celà. S'ils ont fait mal tous ensemble, c'est raison qu'ils soient punis tous ensemble: mais si ceux-ci n'ont point accompagné les autres, ni suiui, ni participé au bien, ou au plaisir, pour quelle raison mourront ils? sera-ce seulement pour ce qu'ils sont parens? Car il fault bien qu'ils soient punis, ou par ce qu'ils sont parens, ou par ce qu'ils sont meschãs. Si c'est par ce qu'ils sont parens seulement, vous ne chastiez pas le crime, mais le parentage. Il semble à vous ouïr parler, messieurs les Legis-lateurs, qu'en vos villes toutes les familles sont bonnes & vertueuses: car s'il y en auoit de meschantes, iamais vous n'eussiez entre-pris de leur donner celles loix: mesme vous n'endureriez que d'autres leur donnassent vn tel reglement, c'est assauoir que pour vn crime, quelque meschant & dangereux qu'il fust, ceux qui n'en peuuent mais, en fussent punis & chastiez: par ce qu'en prenant garde que nul n'occupe la tyrannie, il fault aussi auoir soin de la conseruation de chaque particulier, & que nul soit puni à tort: or celui qui est soigneux de la conseruation du public est souuent contraint de chastier l'innocent. Notre Legis-lateur, considerant ces raisons, & voiant les fautes des autres, les a fui comme pestes d'vne bonne

Les loix veulent que les enfans des traistres soient mis à mort auec leur pere.

bonne police, & a haï tant ceux qui estoient paresseux à punir les forfaits, que les inhumains & cruels, ne liurant, comme ceux-ci à la peine, aucun proche parent, ni l'enchesnant, & attachant aux pechez d'autrui: à raison dequoi il a expressement defendu qu'on ne face point mourir les enfants pour les peres & meres, les peres pour les enfants, iugeant estre raisonnable que ceux qui auroient commis le crime fussent aussi punis ou par amende d'argent, ou par le fouët, ou autre plus violent tourment, plaies, brisement de membres, deshonneur & infamie, bannissement & toutes autres punitions de iustice: par ce qu'en faisant mention de cet-article, qui est de ne faire point mourir l'vn pour l'autre, il a ensemblement compris les autres esgards & considerations qui auoient esté teuës. Au surplus les lieux publiques de marché & les foires, le consistoire & conseil, la court & le siege où on tient les plaids, les compagnies, communautez & autres assemblées d'hommes, dauantage la façon de viure à descouuert emploiée tant aux procés, qu'on a, qu'aux affaires publiques de paix & de guerre, appartient aux hommes: comme aux femmes le gouuernement de la maison & la garde d'icelle: les filles aient pour leur borne le cabinet de la chambre, & ne le passent point: les femmes ia grandes, la salle: car il y a deux sortes de citez, dont les vnes sont grandes & les autres petites: les plus grandes sont appellées villes, & les plus petites, maisons: des plus grandes ont le gouuernement les hommes, qu'on appelle Republique: & des plus petites les femmes, qu'on appelle mesnage ou œconomie. Que la femme donques ne se soucie de ce qui n'est point de son mesnage, ni cherche qu'à estre seule en sa maison, ne face, comme vne coureuse de lieu en autres, ses affaires aux chemins passans, à la veuë des hommes e-trangers, ne sortant de sa maison, sinon lors qu'il fault aller au temple: encores doit elle prendre garde que la place de la ville ne soit pleine d'hommes, & attendre que la plus grande partie soit de retour au logis, comme apartient à vne gentil-femme, & veritablement honeste, faisant, sans bruit, sacrifices & prieres, pour detourner les maux, & auoir abondance de biens. S'ils auient donques que les hõmes s'entredient des iniures, ou s'entre-battent, que la femme se donne biẽ garde, & ne soit si hardie, sous ombre de vouloir secourir & aider quelqu'vn, de se fourrer & entre-mettre de la noise, d'autãt qu'elle feroit vn acte plein de honte & cõfusion, & digne d'estre grandemẽt blasmé, veu que la loi n'a pas trouué raisonnable qu'elle se meslast aucunement de la guerre & fait d'armes, ni se trouuast aux dangers pour le bien & proffit du païs, aiant tous-iours esgard au seant & honneste, qu'elle tasche tous-iours maintenir & garder en son estat, l'estimant estre la victoire mesme, & meilleur que n'est la liberté & tout le bon-heur du monde. S'il s'en trouue quelqu'vne qui aime tant son mari, que le sentant iniurié, soit contrainte de l'affection, qui lors la presse, de s'esleuer, qu'elle ne s'esuertuë plus que la nature de la femme requiert, s'enhardissant contre l'homme, mais se montre femme en ce, en quoi elle peut aider son mari: parce que ce seroit vne chose fort indigne, que la femme, qui veult deliurer son mari de l'iniure qu'on lui fait, se fist à elle mesme iniure, donnant à connoitre sa vie pleine de deshõnesteté & vilenie, par sa trop grande impudẽce. Sera elle bien si hardie d'iniurier

Defense de faire mourir les enfans pour les pere & mere.

Les maisons sont petites villes.

La femme ne se doit soucier de ce qui est hors son mesnage.

quelqu'vn en plein marché?pronõcera elle de sa bouche quelque mot, qui ne soit à dire:Si quelqu'vn mesdit d'elle,ne s'enfuïra elle pas plus-tost, bouchant & estoupant ses oreilles,que de respondre?ouï,s'elle est sage: mais maintenant se trouue des femmes,à qui la langue demange si fort, qu'elles non seulement s'aduancent à iniuriet les personnes en pleine assemblée d'hommes, mais aussi frappent & battent de leurs mains,qui doiuẽt estre exercées à tistre & à filer la laine,non pas aux naureures& aux outrages,ceux qu'elles rencontrent,ressemblans aux hommes,qui combattent en vn parc à coups de poing les vns cõtre les autres. Encores tout cela se pourroit supporter s'il n'y auoit vn autre fait beaucoup plus grief,& de plus grande hardiesse,qui est quand elles prennent les hõmes contre lesquels elles ont noise,aux genitoires.Ce forfait ne leur doit estre remis & pardõné,sous ombre qu'il semble que ce qu'elles en ont fait, c'estoit pour secourir & aider leur mari:ains cette trop grande hardiesse doit estre retenuë & arrestée en souffrãt vne peine,par le moien de laquelle ne puissent,ores qu'elles voulussent,pecher de rechef en semblable cas: à fin aussi que les autres qui sout legeres & promptes à frapper,soiẽt,par la crainte de la peine, desmeuës de ce: la peine c'est que la main soit couppée, d'autant qu'elle a happé ce qu'il ne failloit pas. Certainement les presidens des combats, qui se font de nu à nu,sont grandement loüables,lesquels defendent aux femmes la veuë &spectacle de ces combats,de peur qu'elles,se trouuant auec les hommes nuds,& s'amusant à les regarder,ne faulsent,comme la vraie monnoie, la naïfue & chaste hõte,ne faisans compte des loix de nature,laquelle a separé & diuisé tous les deux sexes du genre humain:par mesme raison il n'est pas honneste que les hommes se trouuent auec les femmes,qui sont despouillées de leurs habillemens, mais tous deux doiuent detourner leurs veuës de ceux qui sont nuds,obeïssans au vouloir de la nature.S'il est dõques ainsi que telle veuë doit estre blasmée,les mains ne serõt-elles pas plus blasmées?Ouï,sans faute: car les ïeux,qui de leur naturel sont libres,souuẽt sont contraints de regarder ce que nous ne voulons voir,mais les mains sont mises au rang des parties suiettes, & doiuent obeïr à nos commandemens.Voilà la raison que le commun a accoutumé d'alleguer.I'en ai ouï vne autre des hommes sages & remplis d'esprit diuin,lesquels estiment que la plusgrande partie des loix,ne sont que signes euidens des choses cachées.& que sous paroles euidentes elles signifient de sacrez mysteres.Or elle est telle.Il y à deux sortes d'ame,l'vne est masle,& tiẽt de l'hõme,l'autre est femelle,& sent sa femme:celle qui tient du masle s'est totalement vouëe au seul Dieu, pere, createur, & auteur de tout ce qui est au monde,mais la femelle depend des choses qui naissent & perissent, & estend, comme vne main,sa vertu & puissance:à fin qu'elle happe en aueuglette ce qu'elle rencontre,s'accostant de ce qui a eu estre,& commencement,& est suiet à vne infinité de changemẽs,au lieu d'embrasser la nature diuine,immuable, & trois fois & quatre fois heureuse:à bonne raison donques il a esté ordonné,en parlant par figure de couper la main de celle qui happe les genitoires,nõ à fin que le corps soit priué & retranché de la partie,qui lui est la plus necessaire,mais à fin qu'on couppe & retrãche les pẽsées athées,& detruisantes la nature diuine,lesquelles s'arrestent aux choses qui sont engendrées : par ce que les genitoires signifient & representent la generation. Ie dirai encores, en ensuiuant l'ordre de nature,

Insolẽce des fẽmes d'à present.

La veuë des cõbats des hõmes nuds defenduë aux femmes.

Deux sortes d'ame.

nature, ceci : Que l'vnité est l'image de la premiere cause, ou du premier createur: & le deux de la matiere passible & diuisible : Quiconque donques honorant le deux deuant l'vnité, l'accueille & reçoit, qu'il sçache qu'il caresse plustost la matiere, que Dieu. Pour cette cause la loi a estimé raisonnable qu'il faut couper cette affection & impression de l'ame, comme la main, d'autãt qu'il n'y a point de plus grande impieté, que d'attribuer la puissance du createur, à ce qui est passible. Ceux aussi sont à reprendre, qui ordonnent des peines inegua- les aux pechez: comme des amendes pecuniaires contre ceux qui battent: contre ceux qui naurent & blessent à plaie ouuerte, ou rompent quelque membre, diffame & ignominie seulement: contre les meurtriers de guet à pend, bannissement du païs & exil perpetuel: contre les larrons la prison & les chesnes: par ce que cette inegualité est ennemie de la Republique bien policée. Notre loi au contraire, aiant tousiours esgard au droit esgal, commande que les personnes, qui ont fait quelque mal aux autres, souffrent peines egales aux forfaits qu'ils ont commis. S'ils ont fait tort aux biens de leur prochain, elle veut qu'ils le restablissent de leurs biens. S'ils les ont offensé en quelque partie de leurs corps, ou membre, ou aux sens, elle veut aussi qu'ils reparent l'offense en leurs corps: iusques là qu'elle commande que ceux qui dressent des embusches à la vie d'autrui, & taschent faire mourir quelqu'vn, soient punis par leur vie, & qu'ils meurent: car d'ordonner des peines les vnes pour les autres, aux forfaits qui n'ont rien de commun, mais sont totalement dissemblables, c'est abolir les loix, non pas les maintenir. Or nous disons ceci pour les pechez qui ne sont pas d'vne mesme sorte: parce que ce n'est pas tout vn de blesser son pere, comme vn etranger: de dire iniure à vn magistrat, comme à vn simple homme : de commettre quelque chose defenduë en vn lieu profane, comme en vn lieu sacré, en vn iour de feste & solẽnel: en vne assemblée publique, aux sacrifices publiques, comme en vn iour ouurier, durant lequel on ne s'applicque point aux choses spirituelles, ni aux offrandes : toutes lesquelles circonstances faut examiner, pour accroitre ou diminuër la peine. La loi dauantage dit: *Si quelqu'vn arrache l'œil* du seruiteur, ou de la seruante, qu'il les laisse francs & libres : parce que comme la Nature a donné le gouuernement & super-intendãce du corps à la teste, lui aiant baillé vn lieu fort cõmode, & ne plus ne moins qu'à vn Roi vne forteresse (car l'enuoiãt en haut, cõme en vn gouuernemẽt, l'a illec assise & posée, mettãt au dessous d'elle, cõme sous vne statue, vn soubassemẽt, à sçauoir toute cette liaison qui est depuis le col, iusques aux piés) aussi elle a baillé aux ïeux la principauté sur tous les sens, à raison dequoi les a logez, cõme Rois, en haut, les voulant entre toutes les autres sortes d'honneurs, honorer d'vne marque fort honorable & apparente. Certainemẽt ce seroit vne chose bien lõgue, que de raconter les vsages & proffits que les ïeux apportẽt à notre genre: nous en declarerons toute-fois vn tresexcellent & singulier, qui est la Philosophie, laquelle le ciel a fait distiller ci bas, & l'entendement humain l'a comprise par le moien de la veuë, qui l'a menée chez lui : car la veuë a esté la premiere, qui a contemplé les plus larges & grands chemins du ciel. Cette Philosophie est la fontaine de tous les vrais biẽs: d'icelle quicõque puise, pour entrer en la possession & iouissance de la vertu, est loüable: comme au cõtraire

Il ne fault ordonner peines inegualez aux pechez.

Le seruiteur doit estre mis en liberté auquel le maitre a arraché l'œil.

La teste a le gouuernement sur tout le corps.

Louange de la veuë.

l'autre, qui pour estre cault & fin, & pour trõper quelqu'vn, en puise, est digne de blasme : parce que le premier ressemble au personnage conuié en vn banquet, lequel se donne resiouïssance, & à tous ceux qui bãquetent auec lui: mais l'autre ressemble à vn yurongne, qui s'emplit de vin tout pur, estant yure, deuient quereleux & noisif, ne faisant que tanser & iniurier l'vn & l'autre. Il fault donques que nous declarions maintenant comment la veuë a amené du ciel la philosophie chez nous. Les ïeux se dressans vers le ciel, virẽt le Soleil, la Lune, les planetes, & les astres, qui ne bougent, ou estoilles, qui est l'armée tressacrée du ciel & l'ornement du monde: En apres leurs presences, leurs absences, leurs mouuemens & branles melodieux, leurs cours & tours ordinaires, leurs approches, leurs eclipses, leurs lueurs & clartez recouuertes: puis le croissant & decours de la Lune, les mouuemens du Soleil à trauers son zodiaque ou Escharpe des cieux, allant du costé de midi vers septentrion, & recourant de rechef des parties septentrionales aux meridionales pour la generation des saisons de l'annee, afin que tous les fruits & biens de la terre viennent à maturité & perfection: & outre ceci vne infinité d'autres choses merueilleuses. Cela fait apres auoir regardé de tous costez la terre, la mer, & l'air, montrerent soigneusement à l'entendement ce qu'ils auoient veu, lequel aiant compris par le moiẽ de la veuë tout celà, ne s'y arresta pas: mais tout curieux d'apprendre, & amoureux des choses honnestes, prenant plaisir à ce spectacle, passa plus outre, & fit en soi-mesme vn discours vrai-semblable, que ces choses n'estoient pas conduittes d'elles-mesmes par des mouuemens irraisonnables, mais par la prouidence de Dieu, lequel il fault appeller pere & createur de tout ce qui est au monde: & auec ce qu'elles n'estoiẽt pas infinies, veu qu'elles estoiẽt bornées de l'entour & circuit d'vn seul monde, enuironné, comme vne ville, du cercle des estoilles d'en-haut: au surplus que le pere, qui auoit tout creé, auoit aussi, selon la loi de Nature, soing de ce qu'il auoit creé, procurãt le biẽ non seulement de l'vniuers, mais aussi de toutes ses parties: dauãtage vint à cõsiderer quelle estoit l'essence des choses visibles, assauoir mon s'elle estoit toute vne ou diuerse: de quelle matiere elles estoient faittes, qui estoient les causes pour lesquelles estoient faittes, quelles estoient les vertus & puissances, par lesquelles sont maintenuës & gardées: s'elles sont corporelles, ou incorporelles: car la recherche de ces choses-ci, & autres semblables, ne peult estre autremẽt appellée que Philosophie: & ne peult-on aussi bailler à l'homme, qui considere celà vn nom plus propre, que le nom de Philosophe: d'autant que de penser aux faits de Dieu, au monde, à tous les animaux & plantes contenuës en icelui, aux patrons intellectuels, & aux effects sensuels, à la vertu, & au vice des choses, qui ont esté faittes, c'est à faire à vn homme qui est curieux d'apprendre, amoureux de la contemplation, & vraiement philosophe. Voilà le grand bien qu'apporte la veuë aux hommes mortels, laquelle me semble auoir esté honorée de ce priuilege, par ce qu'elle a plus de force & vertu, & esclaire mieux à l'ame, que ne font tous les autres sens: biẽ est vrai que les sens ont accointance auec l'esprit, mais cetui tient le premier & le plus hault rãg, ne plus ne moins qu'aux familles le plus proche du sãg: ce qu'on peult aperceuoir par plusieurs autres raisons: car qui est celui qui ne sçait que, quand on est ioieux, les ïeux sont

La veuë a amené du ciel la philosophie.

Les ïeux sont indices de ioie ou tristesse.

font rians & ioieux: comme au contraire quand on est fasché qu'ils sont pleins de tristesse & s'abbaissant? Que si le faix regorgeant de fascherie & d'ennui les presse, & serre si fort, qu'ils n'en peuuent plus, alors ils pleurent. Semblablement quand l'ire & la cholere dominent, ils s'enflent, & montrent vn regard furieux, plein de sang & de feu, lequel, quand la fureur se lasche, deuient doux & benin. Quand on fait quelque discours en son esprit, ou qu'on pense à quelque chose, les prunelles des ieux demeurent fichées & arrestées, comme s'elles-mesmes y pensoient: au contraire celles des fols ne font que courir ça & là, & n'est leur veuë en repos, ce qui procede d'vne follie: tellemẽt que, pour dire en vn mot, les ieux souffrent quand & quand l'ame, les passions d'icelle, & ont coutume pour la prochaineté qui est entre eux, de se changer, comme elle, en toutes sortes de changemens: à raison de quoi il me semble que Dieu n'a point fait vne image & remembrance plus euidente & apparente de ce qu'on ne voit point, qu'est la veuë de la raison. Si donques quelqu'vn meu d'vn mauuais courage, se iette sur le meilleur & le principal de tous les sens, qui est la veuë, & qu'il apparoisse qu'il ait effondré ou creué l'œil de l'homme libre, qu'il souffre la mesme peine, & qu'on lui en creue aussi vn: mais s'il a creué l'œil de son seruiteur, on ne lui fera pas le pareil, non qu'il soit digne de pardon, ou qu'il ait moins peché, mais parce que le seruiteur, à qui l'œil est creué, rendroit son maitre, qui auroit souffert la mesme peine, plus mauuais, lui souuenant tous-iours du mal, & de la misere en laquelle il se verroit: de sorte qu'il ne tascheroit qu'à se vanger chacun iour de son seruiteur, comme de son ennemi mortel, en lui faisant des commandemens insupportables, dont se sentant pressé & accablé le seruiteur s'ennuiant de sa vie, se feroit à la fin mourir. La loi donques à pourueu tãt à ce que le maitre, qui a commis ce forfait, ne demeure impuni, qu'aussi le seruiteur, à qui l'œil a esté creué, ne demeure outragé, commandant que le maitre, qui a effondre l'œil à son seruiteur, l'affranchisse incontinent: par ce moien le maitre, pour le fait par lui commis, receura double perte & dommage, estant priué du pris de son seruiteur, & du seruice d'icelui: auec ce, qui est vn troisiesme mal plus grief de tous les deux autres, est contraint par ce moien de faire le plus grand bien & plaisir du mõde à son ennemi, lequel parauanture il voudroit tous-iours auoir en sa puissance, pour lui faire mal: mais le seruiteur pour recompense de ce qu'il a souffert, receura double consolation, estant non seulement affranchi, ains aussi hors de la puissance d'vn fascheux & cruel maitre. La mesme loi commande, que si quelqu'vn casse & rompt vne dent à son seruiteur, qu'il lui doit donner sa liberté. Pourquoi? parce qu'il n'y a riẽ de plus cher que la vie, pour laquelle Nature a forgé les dents, comme outils & instrumens pour mascher la viande, au moiẽ dequoi la nourriture est distribuée au corps. Or entre les dents il y en a qui sont destinées pour coupper, & trãcher la viande qu'on mãge, lesquelles pour cette cause on nõme Odontes, & d'autres qu'on appelle meulieres: par ce qu'elles ont la force de moudre & esmier ce qui est ia brisé par petits morceaux. Parquoi notre createur n'aiant accoutumé de faire riẽ sans cause, & sans regarder pour quel vsage il fait ses œuures, n'a point formé dés notre naissãce les dents, comme toutes les autres parties, sachant bien que ce ne seroit qu'vn

Si quelqu'vn casse vne dẽt à son seruiteur, il le doit affrãchir.

Diuerses especes de dents.

ἐδόντημα & ὀδόντες.

Pourquoi les dents ne sont formées aux enfans quand & les autres parties.

faix superflu à l'enfant, qui doit teter & estre nourri de laict: & qu'auec celes mammelles decoulantes de laict, comme fontaines, par lesquelles la nourriture est sucée, seroient grandement endommagées, si elles estoient à la traitte du laict, morses: mais preuoiant le temps propre, lequel est escheu, quand l'enfant est seuré, a fait paroistre la sortie d'icelles, laquelle au parauant auoit esté cachée, lors que les viandes solides ont affaire de tels instrumens, & que l'enfant n'a plus que faire du laict. Si donques quelqu'vn poussé d'orgueil rompt la dent à son seruiteur, laquelle sert d'instrument necessaire à la nourriture & à la vie, qu'il l'affranchisse, estant priué de l'honneur & du seruice qu'il lui doit. Sur ce propos quelqu'vn pourra dire: la dent donques est aussi precieuse comme l'œil? Oui, ce pourroi-ie respondre: si nous regardons pourquoi chacun d'eux a esté fait: car l'œil a esté fait pour les choses visibles, & la dent pour les viandes: Que si on veult faire comparaison des deux, on trouuera que l'œil est la plus honneste partie du corps, à raison qu'il contemple le ciel, lequel ciel est aussi la plus excellente partie du monde: & la dent tresutile, comme l'ouuriere de la nourriture necessaire à la vie: par ce qu'on ne laisse pas de viure pour auoir perdu la veuë: mais la piteuse mort vient incontinent assaillir la personne qui a les dents rompuës. Si donques quelque maitre en veult à ces parties-ci, qu'il sache qu'il apreste de ses mains à son serf vne faim parmi vne abondance de biens: car quel profit reuient il d'auoir abondance de viandes, quand les instrumens ordonnez pour les departir & distribuer, sont arrachez & ostez par les fascheux, durs, & cruels maitres? Pour cette cause il est defendu en vn passage aux vsuriers, de demander à leurs debiteurs pour gage la dent meuliere d'embas, ou d'enhaut, qui est pour montrer qu'en faisant tel acte, on prendroit en gage la vie d'autrui: d'autant que celui qui oste les instrumens de la vie, approche du meurtrier, & ne tasche qu'à outrager la vie. Or le Legis-lateur a pris si grand soing à ce que la personne ne fust cause de la mort d'autrui, qu'il estime que ceux-là ne sont nets, qui attouchent vn corps mort de sa mort naturelle, iusqu'à ce qu'ils soient lauez & purifiez: auec ce il ne veult point, encores qu'ils soiet nettoiez, qu'ils entrent au temple auant sept iours, leur enioignant de se cacher si bien, qu'ils ne soient aucunement veuz & apperceuz de personne, le troisiesme & le septiesme iour. Dauantage il a defendu que ceux qui entret en la maison, où est mort quelqu'vn, ne touchent aucune chose iusqu'à ce qu'ils se soient lauez eux & leurs vestemens: mesmes il estime les vaisseaux, les vtensiles, & tout autre mesnage, qui est dedās la maison, estre par maniere de dire, immōde: par ce que l'ame fait l'hōme: laquelle estāt deslogée du lieu où ell'estoit, & estāt allée demeurer ailleurs, ce qui reste est souillé, d'autant qu'il est priué de l'image de Dieu, assauoir de l'entendement humain & diuin, lequel a esté formé selon le patron original de la treshaute sapience ou raison. La loi adiouste: *soit pareillement*, dit elle, toute autre chose orde & salle, que l'immode attouchera, estant souillée par la compagnie de ce qui n'est pas net. Il semble que cette sentence diuine veult mettre en euidence vne exposition plus generale, ne s'arrestant pas seulement au corps, mais recherchant aussi les mœurs de l'ame. Car à proprement parler, celui est immonde, qui est meschant en l'endroit des hommes

La dent, instrumēt necessaire pour la nourriture.

Ceux qui touchent vn corps mort de mort naturelle sont poulluz.

L'homme pollu, de son attouchement rend toutes choses immōdes.

Qui est celui qui est immonde.

hommes & en l'endroit de Dieu, qui ne porte aucune reuerence ni au droit humain, ni au droit diuin, qui brouille & mesle tout dessus dessous par ses desmesurées passions, & excessiues meschancetez: au moien dequoi tout ce qu'il fait, doit estre blasmé, aiant esté gasté par icelui, & sentant sa meschanceté: cōme au contraire les œuures des bons meritent loüange, deuenant meilleures par les vertus de ceux qui les font: car il auient ordinairement que les œuures ressemblent à ceux qui les font.



DE LA CIRCONCISION.

CES chefs des loix particulieres, lesquels on appelle les dix commandemens, ont esté parfaittemēt declarez au premier liure. Il faut maintenant cōsiderer, selon la suitte de l'escriture sainte, les edits & ordonnances speciales. Ie commencerai à celle, qui est de plusieurs personnes moquée, à la circoncision de nos ancestres, laquelle n'a pas esté de peu d'estime en l'endroit des autres nations, & principalement en celle d'Egypte, nation fort peuplée & abondante en sçauans personnages. Par-quoi il estoit mieux seant de rechercher, en laissant ces risées & moqueries d'enfans, plus sagement & meurement les causes, pour lesquelles cette coutume a pris force & vertu, que cōme iuges, qui se leuent auparauant qu'examiner le droit des parties, legeremēt condamner la facilité des grandes nations: veu qu'on peut bien penser, que tant de millions d'hommes ne seroient circoncis sans quelque raison, se faisant rongner vne partie de leurs corps, & de leurs plus proches auec fascheuses douleurs. Or il y a beaucoup de raisons, qui nous ont meu, de garder cette maniere de faire introduitte par nos ancestres, entre lesquelles il y en a quatre principales. Vne, pour s'exempter de la maladie fascheuse & difficile à guarir, qu'on appelle le Charbon, lequel nom, à mon aduis lui est escheu, par ce qu'ils brusle d'vne grande roideur: or cette maladie plus facilemēt auient à ceux qui ont la peau du bout du membre toute entiere, qu'aux autres, qui l'ont rōgnée. La seconde, à fin que le corps soit net par tout, & qu'il puisse seruir à l'ordre sacré: à raison dequoi les plus grands & honorables Sacrificateurs d'Egypte font raser leurs corps, à fin qu'il ne s'amasse aucune ordure & se serre dessous

Quatre principales raisons de la circoncision.

Les Chirurgiens l'appellent antrach du nom Grec.

le poil, ou ſouz le prepuce, qu'il faille nettoier. La troiſieſme, pour la ſemblãce qu'a cette partie circonciſe auec le cueur, d'autant que tous les deux ont eſté deſtinez à la generation: car du cueur procedent les eſprits animaux, & des genitoires ceux qui donnẽt vie à l'animal: pour cette cauſe les anciens ont troué fort raiſonnable, que cette partie, qui eſt apparente, dont ce qui eſt ſenſible eſt produit, fut faite ſemblable à l'autre excellente partie, qu'on ne voit point, de laquelle les penſées ſont baſties. La quatrieſme, c'eſt pour diſpoſer la perſonne à peupler: car on dit que la ſemence va tout droit ſon chemin, n'eſtant eſparſe çà & là, ni decoulant, apres qu'elle eſt ſortie, dedans les detours de la peau du membre: qui fait que les nations à qui on couppe le bout de la peau du membre, ſont plus peuplées que les autres. Ces raiſons ſont venuës à nos oreilles, & nous ont eſté laiſſées par nos anciens, perſonnages diuins, leſquels ſoigneuſement, & non par acquit, ont interpreté les eſcrits de Moyſe: mais moi, outre ce qui a eſté dit, ie penſe que la circonciſion ſignifie deux poincts fort neceſſaires, l'vn le retranchement des plaiſirs mondains, qui enchantent l'eſprit: car d'autant que ſur tous les plaiſirs qui enſorcellent les perſonnes, le plaiſir qu'on a de la compagnie de la femme, emporte le pris: les Legiſlateurs ont trouué bon qu'on rongnaſt ce qui deſſeruoit à telles compagnies, voulans montrer par là, qu'il faut coupper la ſuperflue & regorgeante volupté, & non ſeulement vne, mais auſſi, en couppant la plus violente, toutes les autres. L'autre poinct, c'eſt à fin qu'on cognoiſſe quel on eſt, & qu'on repoulſe de l'ame vne griefue maladie, qui eſt la preſomption & opinion, qu'on a de ſoi: par ce qu'il y en a qui ſe vantẽt qu'ils ſont bons ouuriers de forger choſes viuãtes, & qu'il eſt en leur puiſſãce de produire le plus beau de tous les animaux, qui eſt l'homme: tellement qu'eſtãs enflez d'orgueil, ils ſe ſont egalez à Dieu, ne faiſans compte de lui, qui eſt le vrai auteur de generation, combien qu'ils aient aſſez d'occaſion de corriger cet-abus par ceux auec leſquels ils hantent: d'autant qu'ils frequentent des hommes, qui ne peuuent engendrer, & des femmes ſteriles, qui vieilliſſent touts en cet-eſtat, ſans pouuoir auoir lignée. Il faut donques retrancher de notre entendement cette meſchante opinion, & toutes les autres, qui ne tẽdent à l'amour de Dieu. Voilà ce que nous auions à dire de ces choſes. Il ſe faut maintenant tourner vers les loix particulieres, & premierement vers celles, qui appartiennent à la monarchie, où c'eſt le beau de commencer.

Deux autres points conſiderables de la circonciſio.



DE LA MONARchie,

Liure premier.

AVCVNS ont estimé que le Soleil, la Lune, & les autres astres estoient les Dieux souuerains, ausquels aussi ils ont attribué les causes de toutes les choses, qui se font au monde: mais il a semblé à Moyse que le monde auoit esté creé, & qu'il auoit, comme vne tresgrande ville, des magistrats, & des suiets. Que les magistrats estoiẽt les astres, tant errans, qu'arrestez, & les suiets, les natures, qui sont au dessous de la Lune en l'air tout à l'entour de la terre. Que les magistrats susdits n'estoient en leur liberté & puissance, mais estoient lieutenans du seul pere de ce monde, qui gouuerne, selon la iustice & la loi, toutes ses creatures, suiuant le gouuernement duquel ils faisoiẽt bien & deuëment leur charge. Ainsi ceux-là, ne voians point le gouuerneur, qui conduit l'vniuers, ont attribué aux suiets, cõme s'ils eussent esté en leur liberté & puissance, les choses qui se font au monde, lesquels le tressaint Legis-lateur reduit de l'ignorance, dont ils estoient detenus, à la vraie connoissance du Seigneur, disant ainsi: *Quand tu vois le Soleil*, la Lune, les astres, & tout l'ornement du ciel, garde-toi, en te fouruoiant du droit chemin, de les adorer. Certainement il appelle fort bien à propos l'adoration de ces choses, fouruoiement: car ces gens-là, voians que les saisons de l'année sont entre-tenuës par l'aduancement & reculement du Soleil, durant lesquelles les animaux, les plantes, & les fruits naissent & viennent, selon le cours du temps prefix & arresté, à perfection, & que la Lune, faisant son seruice ordinaire se met en la place du Soleil, prenant le soing & la charge en la nuict des choses que le Soleil a eu de jour, & que les autres astres aussi donnent leur influence aux choses terrestres, pour les entretenir & garder, se sont totalement fouruoiez du chemin, croiãs que ce fussent les seuls Dieux: mais s'ils eussent pris garde à marcher par le droit chemin, ils eussent incontinent cogneu, que comme le sens est le valet de l'entendement, aussi ces creatures sensibles ont esté crées pour faire seruice à l'essence diuine intellectuelle, se contentans biẽ d'auoir le second lieu. Or ce seroit vne grande moquerie de penser que notre entendement, qui est si petit & inuisible, fust le chef & prince des instrumens des sens, & que ce tresgrand

& tresparfait ne fust le Roi des Rois, & n'eust lui, qu'on ne voit point, la puissance sur ceux qu'on voit. A cette cause il ne fault pas croire que tous ceux que le sens iuge estre Dieux au ciel, aient souueraine puissance: trop bien qu'ils tiennent le lieu de Lieutenans estans de leur naturel sugets au grand gouuerneur, combien qu'il ne leur demande cōpte de leur charge, pour l'excellente vertu, qui est en eux. Passans donques outre, de notre entendement, celle substāce visible, allons à l'adoration de celui, qui est eternel, & inuisible, & qui ne peult estre compris, que de l'entendement: lequel non seulement est Dieu des Dieux tant spirituels que visibles, mais aussi est le createur de toutes les choses. Que s'il se trouue quelqu'vn qui departisse l'honneur qu'il doit à l'eternel & createur à vn plus ieune, ou qui a esté créé, qu'il soit enregistré au rolle des insensez, & qu'on le repute le plus meschāt homme du monde. Il y en a d'autres, qui fournissent de l'or & de l'argent à des tailleurs d'images & statuës, lesquels ils estimēt estre fort bien entēduz à forger des Dieux: Ces imagiers & forgeurs de statues, mettans en œuure vne matiere toute neufue, & se seruant d'vn patron qui est mortel, forment, comme il semble, chose la plus estrange du monde, des Dieux, ausquels on bastit des temples, on dresse des autels, & soigneusement & curieusement on honore de sacrifices, processions, & autres choses sacrées, & saintes, dont ont la charge tant hōmes, que fēmes dediez aux sacrifices, qui solennisent celle superstition auec vne grande magnificence & maiesté. Ce que le pere de l'vniuers defend, en disant: *Vous ne vous ferez point de Dieux d'argent & d'or*: monstrant presque par là clairement, qu'il ne fault point forger de nos mains des Dieux de pas vne autre matiere, nous estāt defendu d'en faire des deux meilleures: d'autant que l'argent & l'or emportent le premier lieu entre toutes les autres matieres & etoffes. Il me semble qu'outre cette defence il veult induire quelqu'autre chose, qui est fort propre pour les mœurs, & qu'il reprend fort asprement par là les auaricieux, qui amassent de touts costez or & argent, & apres l'auoir amassé, le serrent en tresor dedans leurs cabinets, comme vne image diuine, estimans que cela est cause de leur bien & de toute leur felicité: & qu'il reprend pareillement touts ceux, qui n'aians point de richesses, qu'ils puissent adorer, font grand compte & estime de celles d'autrui, estans par ce moien non moins auaricieux, que les premiers, aux maisons desquels ils courent dés le matin, comme en grands temples pour les adorer, & leur demander des biens, comme aux Dieux. Contre ceux là en vn autre endroit il dit: *Vous n'irez point apres les idoles, & ne ferez point de Dieux de fonte*: monstrant par signes, qu'il ne fault point distribuer les honneurs diuins aux richesses: parce que les matieres excellentes de la richesse sont l'or & l'argent, que le populace suit souz le nom de l'aueuglée richesse, qu'il pense estre cause de son bien. C'est ce qu'il appelle Idole, d'autant qu'elle est semblable à vn ombre & phantosme, ne dependant de rien qui soit ferme & stable: car elle va & vient, comme vn vent, qui n'arreste point en place, estant suiette à toutes sortes de changemens. La preuue de ceci, c'est, que comme elle auient quelque-fois sans y penser, aussi s'enuole elle auant qu'on en soit iouissant & nous represente comme dedans vn mirouer, quād elle nous vient voir, certaines images, qui trompent & enchantent le sens. Mais qu'est-il besoin de montrer comment la richesse

Les causes secondes.

Il ne fault attribuer l'honneur qui est deu à Dieu, à chose quelconque.

Les auaricieux taxez d'idolatrie.

La richesse aueugle & vne vraie idole.

la richeſſe des hommes, & la pōpe, que la vaine gloire pourtraict, eſt inſtable & incertaine? veu que deſia aucuns tiennent, que tous les animaux & plantes, qui naiſſent & meurent, d'eſchéent & s'eſcoulent cōtinuellement & ſans ceſſe, combiē que l'apperceuance de l'eſcouleure & decheute n'en ſoit pas claire & euidente, d'autant que la viſteſſe & legereté de nature ſurmonte touſ-iours le trait de la veuë tant agu & ſubtil ſoit-il. Or non ſeulement la richeſſe & gloire ont des images & ombres vaines, mais auſſi tous ces Dieux que les poëtes menteurs ont forgé, leſquels ont dreſſé vn rēpart & forteresſe de faulſes opinions contre la verité, & fait ſortir, cōme d'vn engin, certains nouueaux Dieux, afin q̄ l'eternel, & celui qui eſt la verité fuſt mis en oubli. Pour à quoi mieux attirer les perſonnes, ils ont orné leur menſonge de vers, rythmes, & meſures, penſans par ce moien enchāter facilemēt ceux, qui liroiēt leurs eſcrits: auec cela, pour mieux trōper le mōde, ont pris auec eux, pour aides, les peintres & tailleurs d'images, afin qu'en amuſant les ſpectateurs aux eſpeces fort biē œuurées des couleurs, des figures, & qualitez, & amorſant les principaux ſens la veuë & l'ouïe: la veuë, par les belles images, qui ſont ſans ame, & l'ouïe par vn chant poëtique doux & plaiſant, ils entrainent quand & quand eux l'ame, la faiſant branler & chanceler. A cette cauſe le Legis-lateur, ſachant bien que cette vanité & ſuperſtition paruiendroit en vne grande puiſſance, & ſeroit ſuiuie de pluſieurs, non par force, mais d'vne bonne volonté, & craignant que les zelateurs de l'entiere & vraie pieté, fuſſent, comme d'vn torrent entrainez d'elle, il a ſellé & imprimé bien auant dedans les eſprits des hommes, les marques & formes de la ſainteté, afin qu'elles ne ſoient point brouillées ou effacées auec le temps, chantant ſans ceſſe à nos oreilles: tantoſt diſant qu'il n'y a qu'vn Dieu, lequel a baſti & créé l'vniuers, tantoſt qu'il eſt le Seigneur de ſes créatures, d'autant que lui ſeul a vraiement la ferme & roide autorité ſur elles. Il a eſté par ci deuant dit, que ceux, qui ſe repoſent ſur le vrai Dieu viuent touts. N'eſt-ce pas donques vne vie trois fois & quatre fois heureuſe, que d'embraſſer le ſeruice du createur, qui eſt le plus ancien de toutes les choſes du monde, non pas d'adorer, premier que le Roi, les huiſſiers & portiers? Car celle vie immortelle & longue eſt eſcritte aux tablettes de la nature, & dureront les lettres tant que le monde ſera. Or combien qu'il ſoit difficile de coniecturer & comprēdre quel eſt le pere & gouuerneur de l'vniuers, il ne fault pas toute-fois differer pour celà d'en faire la recherche. En cette recherche l'eſprit d'vn vrai philoſophe trouue deux principales queſtions: l'vne ſauoir-mon ſ'il y a vn Dieu, pour raiſon de ceux qui ſouſtiennent l'atheiſme, qui eſt de toutes les meſchancetez la plus grande: l'autre, qu'eſt-ce que Dieu. La premiere n'eſt pas mal-aiſée à entendre: mais la ſeconde n'eſt pas ſeulement difficile à entendre, ains auſſi par auenture impoſſible. Il fault que nous conſiderions toutes les deux. On a touſiours acoutumé de connoitre l'ouurier par ſon œuure: car qui eſt celui qui, aiant veu des robes, des nauires, ou maiſons, ne vienne à connoitre qu'il y a vn tiſſerand, vn charpentier, & vn maſſon: Si quelqu'vn arriue en vne ville, en laquelle la police eſt bien gouuernée, que penſera-il autre choſe, ſinon que celle ville eſt gouuernée par bons magiſtrats? A meſme raiſon donques, pour en dire la verité, celui qui eſt venu en cette grande ville, qui eſt ce monde,

Contre les poëtes inuenteurs de Dieux fabuleux.

Deux principales queſtions touchant la recherche de Dieu.

On cōnoit l'ouurier par ſon œuure.

aiant contemplé tant la terre montueuse,que la plaine,remplies d'animaux, de plantes, de riuieres, de torrens, de nourritures, le flot ou l'aller & venir de la mer, la bonne temperature de l'air, le changement des saisons de l'année, qui ordinairement s'entre-suiuent: en apres le Soleil, la Lune, qui sont les Seigneurs du iour & de la nuict, les tours & bransles tant des planetes, que des estoilles,& generalement de tout le ciel,ne viendra il pas à bonne raison,voire plus-tost par necessité à penser qu'il y a vn pere, vn createur & gouuerneur? Car il n'y a pas vn œuure artificiel qui aie esté fait de lui-mesmes. Au moien dequoi, il fault que le monde aie esté fait: vrai est que ça esté auec vn grand art, aussi a il esté basti par vn sauant & parfait ouurier. En cette maniere nous venons à connoitre qu'il y a vn Dieu. Quant à l'essence d'icelui,cōbien qu'elle soit difficile à chercher & trouuer, cherchons là toutes-fois, tant que notre pouuoir se pourra estendre: par ce qu'il n'y a rien meilleur que de chercher le vrai Dieu, encores que la puissance humaine ne soit assez grande pour le trouuer: ioint que l'affection qu'on a d'apprendre, donne d'elle-mesmes vn plaisir indicible & resiouissance, comme peuuent tesmoigner ceux qui n'ont point gousté du bord des leures la philosophie, mais ont esté bien repeuz de ses raisons & enseignements:parce que la raison de ces gens-là, estant esleuée en hault,se pourmene par l'air, & tournoie auec le Soleil, auec la Lune,& tout le ciel, desirant de voir tout ce qui est illec: & combien que son regard soit affoibli,à cause de la grande & pure clarté qui s'espand autour d'elle, & de telle force, que l'œil de l'ame en est totalement ebloui: si est-ce que pour tout celà ne se lasse point & pert courage, mais s'esuertuant va tous-iours son chemin, contemplant les choses qui se presentent, s'attendant bien d'estre tousiours participante, comme aux combats, du second pris, aiant failli au premier: or aprés l'imagination,la coniecture,& tout ce qui mene à vn discours probable & vraisemblable, a le second lieu. Comme donques nous ne sauons pas,ni ne pouuons certainement connoistre qu'elle est l'essence de chaque astre & toute-fois nous mettons peine à la chercher d'vn desir naturel que nous auons d'apprendre, prenans plaisir aux raisons probables & vrai-semblables: aussi combien que nous ne pouuons imaginer & comprendre l'essence du vrai Dieu, si est-ce que nous ne deuons pas pourtant laisser de la chercher,d'autant que c'est vne chose fort desirable d'y penser,encore qu'on ne la trouue point: car il n'y a personne qui blasme les ïeux de ce que, ne pouuans regarder le Soleil,ils voient la derniere clarté des raions,qui decoulent d'icelui en la terre. A quoi regardant l'interprete des mysteres de Dieu, & grand ami d'icelui Moïse,le prie humblement, en disant: *Montre toi à moi*: estant presque contraint de crier hault & clair en cette sorte: *Le monde m'a bien montré que tu es*,& comme le fils m'a enseigné son pere, & comme l'ouurage m'a enseigné l'ouurier: mais, desirant connoitre quelle est ton essence, ie ne trouue rien en toutes les parties du monde, qui me la puisse apprendre: à cette cause ie te prie & humblement supplie, que tu exauces la requeste de ton suppliant & ami, lequel toi seul tu peux garir: car comme la lumiere n'est point eclaircie & connuë par quelque chose que ce soit,mais se dōne elle mesmes à connoitre, aussi il n'y a personne qui puisse faire paroistre tō essēce,que toi: Parquoi ie te prie de me pardōner, si ne

Questiō de l'essence de Dieu.

Impossible d'imaginer & cōprendre l'essence de Dieu.

Requeste de Moyse à Dieu.

si ne trouuant rien pour la montrer, i'ai pris la hardiesse de me retirer vers toi, estant fort hasté de l'apprendre. A celà Dieu respond: *I'approuue & loue*, dit il, *l'affection que tu as d'apprendre: mais la demande, que tu fais, ne sied pas bien à la creature*, ni la doit obtenir. Ie te donnerai seulement ce qui te sera propre, & que tu pourras prẽdre: parce qu'il n'est pas en la puissance de l'hõme de receuoir tout ce qu'il m'est facile de lui donner. A cette cause ie donne à celui, qui est digne de ma grace tous les dons qu'il peut receuoir: mais d'apprendre quel ie suis, il n'est en la puissance de l'hõme, ni, qui est plus, de tout le ciel, & de tout le monde. Pren-peine de te connoitre toi-mesmes, & ne te laisse point entrainer à tes desirs, & conuoitises, qui surmontent ta puissance: Pren-garde que l'amour des choses incõprehensibles, ne t'esleue si haut: tu iouïras de tout ce que tu pourras cõprendre. Aiant Moyse ouï ceci, il fait vne autre requeste. *I'ai esté induit*, dit-il, *par tes remontrances à croire que ie ne puis* receuoir en mon esprit la forme & imagination euidente de toi: ie te prie donques que ie voie la gloire, qui t'enuirõne. I'estime que cette gloire sont les puissances, qui te cotoient & t'enuironnẽt de tous cotez, comme garde-corps, la connoissance desquelles, n'aiant esté cachée iusques à present, m'engendre vn desir de les connoitre. Dieu lui respõd, *Les puissances que tu cherches sont totalement inuisibles*, & intellectuelles, cõme moi: ie di-intelligibles, non qu'elles aient esté ia comprises de l'entendement, mais parce que s'elles pouuoient estre comprises, le sens ne les cõprendroit pas, ains le trespur & net entendement. Or cõbien que toute-fois sont paroitre vn certain seau & pourtrait de leur efficace & vertu: & sont comme les cachets, qui sont chez vous autres, lesquels grauent dans la cire ou autre matiere semblable vne infinité de marques & figures, ne leur estant point rognée, pour celà, pas vne partie d'eux, mais demeurans entierement en vn mesme estat. Telles faut penser estre les puissances qui sont à l'entour de moi, lesquelles donnent qualitez & formes aux choses, qui n'en ont point, n'estant en rien pour cela diminuée & amoindrie leur nature eternelle. Aucuns d'entre vous les appellent fort bien à propos Idées, c'est à dire, formes, d'autant qu'elles donnent forme & façon à chaque chose, mettants en ordre ce qui est en des-ordre, mettans fin aux choses infinies, bornans & formans les choses, qui ne sont point bornées, & qui sont sans forme, & generalement changeans ce qui est pire en meilleur. N'espere point donques de pouuoir iamais comprendre mon essence, ni celle de mes puissances: mais, comme i'ai dit, ie te ferai participant de bien bon cueur des choses qu'on peult comprendre: ces choses, c'est le monde, & ce qui est contenu dedans icelui, qu'on peult comprendre non des ïeux du corps, mais des ïeux de l'ame, qui ne dorment iamais. Au reste porte tousiours bonne affection & amitié à la sapience, laquelle rẽplit ses disciples & auditeurs de loüables & honnestes preceptes. Aiant ouï Moyse ces remontrãces, ne s'est contẽté, mais a allumé tousiours l'amour de la cõnoissance des choses inuisibles aux cueurs de ses semblables, embrassant tãt ceux de son païs, q̃ les autres, qui, s'estãs amẽdez, se sont reduits en vn meilleur estat, qu'ils n'estoient auparauãt: ceux de son païs, parce qu'ils n'ont point forligné de la noblesse de leurs ancestres: les autres, parce qu'ils se sont retirez en la cõpagnie de ceux de sa nation, les appellant nouueaux-venuz, d'autãt qu'ils

Respõse de Dieu à Moyse.

Autre regle de Moyse.

Replique de Dieu à Moyse.

Idées.

Choses que lon peut cõprendre.

Les nouueaux venus à la cõnoissance de Dieu.

ſont arriuez en vne nouuelle Republique cherie & aimée de Dieu, & ne tenãs cõpte des fables cõtrouuées,ont embraſſé la vraie & naïfue Republique. Aiant donques fait autant d'hõneur aux nouueaux-venuz,qu'aux habitãs du païs,& leur aiant donné autant de priuilege,ils enhorte les bourgeois que non ſeulement ils leur facent honneur,mais auſſi qu'ils les aiment & cheriſſent grandement:& certes à bonne raiſon. Aians delaiſſé,ce dit-il,leurs païs, & parés pour la vertu & ſainteté,qu'ils ne ſoiẽt pas priuez des autres villes, maiſons & amis: mais les retraites ſoiẽt ouuertes à ceux qui de leur bon gré ſe ſont retirez vers Dieu, car l'honneur qu'on fait à vn ſeul Dieu, eſt vn allichoir fort expedient & vn lien fort indiſſoluble de l'amitié & bien-veillance. Au reſte il ne veult point que les nouueaux venuz, qu'ils a egalé tant pour les honneurs, que les droits du païs, aux naturels habitans, ſe moquent & meſ-diſent d'vne bouche effrenée, ſoubs ombre qu'ils ont renoncé à la vanité & ſuperſtition de leurs peres & anceſtres, des Dieux des autres nations, de pœur qu'elles ne viennent à ſe remuër & prononcer de meſchãtes paroles contre le vrai Dieu, ne ſçachants point la difference qu'il y a entre le vray Dieu, & les faux Dieux, aians appris dés leur ieune âge la menterie auant la verité,& y aians eſté nourris. Mais il ſ'en trouue quelquefois de la nation,qui ſe deſbandent de l'hõneur de Dieu,& delaiſſent le tresbeau rang de la vraie religion:ceux-là doiuẽt eſtre punis des plus grandes punitions du monde,d'autãt qu'ils ont choiſi les tenebres,au lieu de la treſclaire lumiere,& ont fait deuenir leur eſprit aueugle, lequel pouuoit voir fort clair. Quand telles gens ſe rencontrent, il eſt permis à toutes perſonnes zelateurs du nom de Dieu & de la vertu,d'en faire incontinẽt la punition,ſans les amener aux iuges ordinaires, ni à ceux du conſeil eſtroit: tellement que,ſuiuans l'affection qui lors ſe preſente pour l'honneur de Dieu contre les meſchãs,ils doiuent eux-meſmes en faire la punition,ſans en prẽdre pas vn à merci,ſe reputans pour lors eſtre tout,cõſeillers,iuges,capitaines,preuoſts,& eſcheuins,accuſateurs,teſmoins,loix,peuple:à fin que,ne ſe trouuãt riẽ qui les empeſche,ils leur donnent ſans aucune crainte vn aſſaut aſpre & roide, cõbatans viuement pour l'hõneur de Dieu. Il y a eu autre-fois vn certain perſonnage,qui eſt enregiſtré aux liures des loix,lequel a entre-pris ce beau chef-d'œuure:car voians aucũs de ſa nation auoir affaire à des femmes eſtrãgeres, & qu'à raiſon des enchantemens & allechemẽs d'icelles, ils ne tenoiẽt plus cõpte des coutumes de leur païs,& ſolenniſoient les fauſes cerimonies, entre autres vn, lequel eſtoit le chef & capitaine de la bande (parce que l'impieté ſe publioit ia par tout) & plus hardiment que les autres tranſgreſſoit les loix, ſacrifiãt des hoſties profanes aux images & ſtatues, fit retirer des deux cotez les perſonnes,qui ſ'eſtoient amaſſées,pour voir ce qui ſe faiſoit:alors, eſtãt epris d'vne fureur diuine, ſans auoir crainte de perſonne le tua en la preſence de toute la compagnie auec la femme qui lui aſſiſtoit: l'homme, parce qu'il auoit facilement appris ce qu'il failloit des-apprendre,& la femme, parce qu'elle lui auoit appris du mal. Cet-acte fait ſi ſoudainemẽt & hardimẽt à la chaude, corrigea vne infinité d'autres, qui ſ'eſtoient appreſtez à faire meſchancetez. Dieu dõques loüant ce vaillãt acte,que celui-là auoit fait de ſon propre mouuemẽt, & ſans qu'il lui euſt eſté cõmandé, le couronna de deux pris & courõnes, de la paix,

Les bourgeois.

La religion eſt vn eſtroit lien d'amitié.

Phinées.

paix,& de l'estat de Sacrificateur:de la paix,par ce qu'il iugeoit estre raisonnable, que le personnage fust exempt de la guerre, qui auoit combatu pour son honneur: de l'estat de Sacrificateur, parce qu'il n'y a point de guerdon plus propre à l'homme, qui a l'honneur de Dieu en recommandation, que l'estat de Sacrificateur,d'autant qu'il ne fait autre profession,que de seruir au tresbon pere celeste, auquel faire seruice vault mieux non seulement que la liberté, mais aussi qu'vn roiaume.Il y en a toute-fois de si insensez, que ne laissans en eux-mesmes aucune retraite à la repentance, se font serfs & esclaues des œuures des mains des hommes,ne ratifians pas & asseurans leur seruage par lettres en chartes,comme est la coutume des serfs,mais le marquans d'vn fer chaud en leur propre corps,à fin que la marque dure tousiours & ne s'efface point. Aussi telles marques ne s'en vont iamais.Or le tressaint Moyse a suiui-tousiours en tout & par tout vn mesme train,& son intentiõ tousiours a esté, cõme amateur & maitre de la verité,de l'engrauer & seeller aux cueurs de tous ceux de sa cõnoissance,en chassant biẽ loin de l'esprit les fauses opiniõs.Cõnoissant dõques que les deuins estoiẽt en partie cause que plusieurs personnes s'abusoient & se fouruoioiẽt en leur vie,il n'a permis qu'on vsast de pas vne espece de deuinement & a chassé tous ceux,qui s'y addõnoiẽt,de sa republique:sçauoir est ceux qui se meslẽt de sacrifier,de ceux qui se meslẽt de purger,ceux qui se meslẽt de deuiner par le vol & cri des oiseaux,ceux qui se meslẽt de declarer q̃ signifient les prodiges & signes qui auiennent contreNature,les enchanteurs,sorciers,& tous autres,qui font estat de deuiner les choses auenir par sort: car tous ceux là n'vsent que de coniectures, qui semblent probables & vrai-semblables, interpretans les mesmes choses en diuers & plusieurs sens, d'autant que les suiets & matieres n'ont point vne nature ferme & stable, ni eux l'entendement vif pour bien sonder & examiner ce qui est naïf. Ces deuinemens sont les appareils de l'impieté. Pourquoi? par ce que celui qui y adonne son esprit & y obeit,ne tient compte du createur, les estimant estre les seules causes du bien & du mal, n'apperceuant point qu'il attache & lie les affaires de la vie aux pieux instables du mouuement des oiseaux volans par l'air tantost deçà,tãtost delà,aux bestes rampantes,qui sortent de leurs tanieres pour chercher nourriture,aux entrailles des bestes,au sang,& aux corps morts,lesquels estans priuez de l'ame dechéent & se gastent incontinent,& estans alterez chãgent leur propre nature en vne pire. Pour cette cause il veut que celui, qui est enrollé en sa republique bien policée de loix,soit parfait, non aux arts, ausquels plusieurs sont instruits dés leur ieunesse,cõme deuinemẽs & autres, qui sont fondez sur cõiectures probables,mais aux choses diuines,qui n'ont rien de douteux: ains contiennẽt vne certaine & simple verité.Et parce que les hõmes desirẽt de cõnoitre les choses aduenir,pour l'amour dequoi plusieurs se tournent vers† l'aruspicine,& autres sortes de deuinemẽt, esperans par le moien d'icelles qu'ils obtiendront ce qu'ils demandent, & trouueront tout ce qu'ils cherchent, cõbien qu'elles se trouuent cõuaincuës par elle-mesmes,& se verifie qu'elles sont pleines de mensonge:pour cette cause il defend qu'on n'y estudie point. Vrai est qu'il dit,que si on sert bien Dieu,on ne sera point priué de la connoissance des choses aduenir: mais se presentera, sans qu'on y pense quelque Prophete

Moyse a defendu rigoureusement toute espece de deuinemẽt.

Les deuinemens acheminent à l'impieté.

† C'estoit vn art, qui enseignoit les choses aduenir par l'inspection des entrailles des bestes.

inspiré de Dieu,lequel predira & prophetizera ce qui doit aduenir, ne disant rien de lui-mesmes (car ce qu'il dit, il ne l'entend pas, estant raui & espris de la fureur diuine) mais ne faisant que reciter ce qu'on lui souffle aux oreilles:car les Prophetes sont les truchements & porte-paroles de Dieu, lequel se sert de leurs organes pour faire connoitre sa volonté. Apres que le Legislateur nous a aduerti de ces choses, & d'autres semblables touchant la connoissance du seul & vrai Dieu,il montre en quelle sorte & maniere les Sacrificateurs le doiuent honnorer.

Les Prophetes sont truchemens de Dieu.



DE LA MONARchie,

Liure second.

IL faut estimer que Dieu a deux sortes de temple, dont l'vn est souuerain,& vrai temple,qui est le monde,aiant pour sa sacristie le ciel,qui est la plus sainte partie de toutes celles qui sont en la nature,pour ses ioiaux les astres,& pour ses marguilliers & Sous-diacres les anges & puissances,ou ames incorporelles, lesquelles ne sont point,comme les notres, meslées de la nature raisonnable & irraisonnable: mais, leur aiant esté retráchée l'irraisonnable, elles sont en tout & par tout intellectuelles,& d'vne pure & naïfue maison,séblables,à cause de leur simplicité,à l'vnité. L'autre a esté basti des mains des hómes:car il ne failloit pas arrester l'ardeur & courage des hommes,qui se hastét d'aller au seruice deDieu,& s'efforcent par leurs sacrifices rédre graces à Dieu, pour les biés qu'ils reçoiuét de lui,ou bié demandét pardon des pechez qu'ils ont commis. Or Dieu mesmes a pourueu à ce qu'on ne bastit ni par tout, ni en certains endroits plusieurs temples,trouuant raisonnable que puis-qu'il estoit seul Dieu, qu'il n'eust qu'vn temple. Il n'a permis aussi qu'on sacrifiast en sa maison,mais il cómande qu'on viéne,voire du bout de la terre de Iudée,sacrifier en ce téple,essaiant & eprouuát parce moié les mœurs des personnes:parce que si la personne n'estoit bien disposée à saintement & deuotement sacrifier, elle ne quitteroit iamais son païs, ses amis, & ses parens pour faire ce voiage: mais il semble que pour l'hóneur de Dieu,dont cóme d'vn pois fort pesant on est entrainé

Deux sortes de téple

Il n'y auoit qu'vn temple en l'ancienne loi.

est entrainé,on ne se soucie point de se distraire & separer de ses plus proches & grans amis,lesquels nous sont,ne plus ne moins que quelques parties ,ioints & vnis fort estroittement.La preuue en est fort euidente par les effects,qui ensuiuent:car infinis gens,d'infinies villes,viennent chaque feste, les vns par terre,les autres par mer,d'Orient,d'Occident,de Septentrion,& de Midi , au temple, comme en vne retraite & port commun, se retirants d'vne vie pleine d'affaires & de troubles, en ce lieu de requoi, pour y trouuer relasche des soucis, desquels ils sont dés leur premier âge enuelopez & greuez, en reprenant là quelque peu de temps, leur haleine, & se resiouissans : tellement qu'estans pleins de toutes bonnes esperances, ils vaquent à vn loüable repos, à sçauoir aux œuures saintes, & au seruice de Dieu:en quoi faisant ils prennẽt amitié auec eux qu'au parauant ils ne connoissoient point, & font auec eux aux sacrifices & offrandes vne meslãge & accord de leurs mœurs pour preuue certaine de leur amitié & concorde. De ce temple le circuit & tout le dehors est tresgrand & en longueur & en largeur,& est accompagné de quatre portiques & galleries,richement & magnifiquement accoutrées, chacune desquelles est double & a deux rangs,œuure tresparfait,soit qu'on regarde l'etoffe,soit l'artifice,soit l'enrichissement,soit la conduitte, mais le dedans est de plus petite etoffe,& en est la façon plus simple.Au milieu est le temple si beau & excellent, qu'il n'est possible de dire plus, comme on peut coniecturer par ce qu'on voit par dehors & à l'entour:d'autant que personne ne voit le dedans, que le grand Sacrificateur,auql il n'est loisible d'y entrer qu'vne fois l'année, & lors il voit tout:car il porte dedans l'encensoir plein de charbons ardens & de parfums, dont sort,comme est la coutume,vne si grãde fumée,que tout ce qui est à l'entour,en est rempli & parfumé,tellemẽt que la veuë en est offusquée, & ne peut regarder plus auant. Ledit temple est si grãd & si haut,que combien qu'il soit assis en vn lieu plat & vni, il n'est pas moins haut toute-fois que la plus haute montaigne du lieu.La somptuosité aussi du bastiment est si grande & excessiue,que tous ceux qui la regardent,s'en estonnent bien fort,principalement les estrangers qui y viennent,lesquels faisans comparaison des maisons communes auec ce tẽple,sont tous emerueillez de la beauté & richesse d'icelui.Il n'y a point de boccage à l'entour,d'autant que la loi l'a defendu,pour plusieurs raisons:premierement par ce que le vrai temple ne cherche point des plaisirs attraiãs,ains vne sainteté & pureté graue & seuere. Secondemẽt parce qu'il n'est licite d'y porter les fiantes & excremens des bestes, qui augmentent la verdure des arbres.Tiercemẽt,parce que les arbres sauuages ne font aucun profit:mais, comme disent les Poëtes, sont fardeaux inutiles de la terre: & les fruitiers qui portent bons fruits à manger,retireroient les personnes, qui n'ont pas grande deuotion, du seruice diuin : ioint aussi que les lieux touffuz & fueilluz, & les bois secrets & espais sont loges propres pour gens qui veulent mal-faire,d'autant qu'ils les cachent & leur donnent toute seureté & abandon de se ruër en trahison sur les passans:mais les lieux larges & decouuerts, où il n'y a rien qui dõne empeschemẽt pour biẽ voir à sõ plaisir les allãs & venãs qui y seiournẽt, sont fort propres aux choses sacrées. Ce temple a des rentes non seulement en heritages & possessions de terre,mais d'autres plus grandes,qui ne faudront ia-

Descriptiõ du saint Temple.

Les reuenuz du temple.

mais: parce que tant que le genre humain durera, les reuenus du temple seront tous-iours entre-tenuz & gardez, & dureront à perpetuité quand & quand le monde: Car il est ordóné d'offrir par chacun an depuis l'âge de vingt ans, des premices & offrandes, qu'on appelle rançons: pour raison dequoi fort promptement & ioieusement on les offre, comme si on vouloit pour vouloit pour l'aduenir racheter sa liberté, sa santé, & son salut. Or d'autant que cette nation est fort peuplée, il aduient qu'il y a grande abondance de premices. Parquoi il y a quasi en toutes les villes le tresor de l'argent sacré, où on a coutume de serrer les premices: lesquelles on met entre les mains de certains messagiers qu'on choisit des plus gens de bien de chaque ville, pour les porter, en temps prefix & ordonné, au temple: en quoi faisant chacun par mesme moien met entre les mains de ces plus honorables & notables personnages ses saines & entieres esperances qu'il a en ces premices ordonnées par la loi. Il y a douze lignées en la nation des Iuifs, dont l'vne a esté choisie pour faire le seruice diuin, aiát eu cet-estat en recompence de sa prouësse & vaillantise qu'elle montra pour la gloire & honneur de Dieu, lors que la commune des Hebreux, suiuant mauuais conseil, fut seduite & abusée par aucuns des leurs, qui lui mirent en teste vn tas de follies & superstitions des Egyptiens, qu'ils controuuent en l'endroit des bestes irraisonnables, & principalement des taureaux: car la susdite lignée aiant tué touts les chefs & capitaines de cette folle superstition, iusques au dernier, fut louëe, comme aiant fait vn acte sainct & agreable à Dieu, & ayant vaillamment combattu pour son honneur. Or les loix de ces sacrificateurs, sont telles. *Le sacrificateur doit estre* entier & parfait en son corps, n'aiant aucune tache ni marque reprochable, ni faute d'aucune partie naturellement ou autrement pour quelque occasion, s'en estant fait tailler depuis: n'en aiant point aussi plus qu'il lui en faut, ou par nature, ou par accident de maladie. Il ne faut pas dauantage qu'il ait la couleur si fort changée, qu'elle approchast de la Ladrerie, ou darte, & feu sauuage, ou verruës, & autres enleueures de pustules, ampoulles & durillons: toutes lesquelles choses se doiuét, selon mon aduis, rapporter, comme signes & figures, à la perfection de l'ame. Car s'il faut prédre garde au corps du Sacrificateur, qui est de son naturel mortel, à fin qu'il ne soit taché & souillé d'aucun inconuenient & mechef, cõbiẽ plus faut-il prendre garde à l'ame immortelle, laquelle, comme on croit, a esté formée à l'image de Dieu? Or la raison est l'image de Dieu, par laquelle tout le monde a esté creé. Apres que la loi a pourueu à la famille & noblesse des Sacrificateurs, & à la perfection du corps & de l'ame, elle parle aussi de l'habillemét que le Sacrificateur doit prendre & porter, quand il est prest de faire le seruice diuin. L'habillement donques c'est vn surplis de lin, & des braies: les braies pour couurir les parties honteuses, lesquelles ne doiuent point estre descouuertes à l'autel, & le surplis pour estre plus habile au seruice: parce que ceux qui sõt en saie, & n'ont point de robbe, sont plus prõpts pour vistemét & soudainemét depescher les sacrifices, & autres choses propres aux sacrifices. Il est aussi enioint au Prince des Sacrificateurs de prédre cet-habillement quand il entrera au lieu secret de l'oratoire pour encenser les parfums, d'autant que le lin ne prouient point de matiere mortelle, comme la laine. La loi toute-fois

Rançons.

La race de Leui.

Loix des Sacrificateurs.

Habillemét du Sacrificateur.

toute-fois lui en a ordonné vn autre bigarré, qui represente quasi vne image du monde, ainsi que lon peult apperceuoir: par ce que c'est vn vestement long, qui pend iusques aux talons, de couleur d'hyacinthe ou azur, qui signifie l'air, d'autant que l'air de son naturel vient sur le noir: auec ce il est aucunement talonnier, à cause qu'il s'estend depuis le lieu de la Lune, iusques au plus bas de la terre. Par dessus cettui y a vne autre tissure faite en hallecret, qui signifie le ciel: car au dessus des deux espaules se montrent deux emeraudes fort pretieuses, toutes rondes, en chacune vne, qui representent les deux demirond du monde, dont l'vn est dessus la terre, & l'autre dessous. En la poitrine il y a douze pierres pretieuses d'excellente couleur, qui sont quatre rangees, & à chaque rangée trois, à l'exemple du zodiaque: qui porte les douze signes, pour-autant qu'il depart à chaque saison de l'année trois desdits signes. Au reste cette partie d'accoustrement sur laquelle sont assises ces pierres pretieuses, est appellée proprement raisonnable, parce que tout ce qui est au ciel a esté basti & ordonné par certaines raisons & proportions, au moien dequoi il n'y a rien là-hault d'irraisonnable. En cette partie raisonnable il y a deux sortes de tissures, l'vne est appellée Euidence & Clarté, & l'autre Verité. Par le cartel de verité nous est signifié & montré que pas vn mensonge ne doit monter au ciel, aiant esté chassé d'enhault ici bas, & faisant sa residence, comme on voit, dedans les ames des meschans hommes: & par celui d'Euidence & Clarté, que les natures d'autour le ciel eclarcissent les choses qui sont chez nous, lesquelles autremēt demeureroient d'elles-mesmes inconneuës. Le signe de ceci est fort apparent & notoire. Si la lumiere du Soleil n'esclairoit, comment est-ce que les innumerables qualitez des corps seroient apperceuës? Qui est-ce qui a montré tant de sortes de couleurs & figures diuerses, les iours & les nuits, les mois & les années, &, pour dire en vn mot, le temps, sinon le cours & retour plus armonieux & plus excellent, qu'on ne pourroit dire, de la Lune, du Soleil, & des autres astres? Qui est-ce qui a montré la nature & force des nōbres, sinon l'obseruatiō & longue experience du tēps & de ses parties, que nous venons de cōpter? Qui est-ce qui a ouuert & montré en la grādeur & profondeur de la mer, le chemin aux mariniers, sinon les tours & reuolutions des astres? Autres choses infinies ont recherché les hommes sauans, lesquelles, les aians connuës par leur moien, ont mises par escrit, comme temps doux & paisible, ou venteux, rapport & abondance de biens, ou sterilité: les estez foibles & peu chaults, ou au contraire ardens & brulans, les hyuers aspres & rudes, ou au contraire doux & gracieux, grand hale & secheresse, ou longues pluies, fertilité & abondance d'herbes, pastures, & animaux, ou au contraire sterilité de tous les deux, & ainsi des autres semblables: car les signes & presages de toutes les choses qui sont en la terre, sont grauees au ciel. Or aux parties d'embas de la longue robe, pendent des grenades, des petites sonettes d'or, comme grains de liarre, & petites fleurs, qui nous representent la terre & l'eau: la terre est representée par les petites fleurs, d'autant que toutes choses poussent & fleurissent d'icelle, & l'eau par les pommes de grenade, lesquelles sont en Grec appellées Rohai, ou Rhoïsci, parce quelles s'escoulent facilemēt: mais les clochettes montrent vne armonie, conuenance & accord des parties du

Les astres nous donnent connoissance des mois & saisons de l'an.

ῥόαι ῥοίσκοι.

monde. Au reste toutes ces parties ci sont bien assises & posées, en hault, côme vers la poitrine, sont les pierres precieuses, lesquelles representent le ciel, d'autant que le ciel est le plus hault: la longue robbe qui est de couleur d'hyacinthe ou violette suit apres: parce que l'air, qui est comme noirastre, est le plus digne apres le ciel: & les fleurettes & grenades aux bords, à raison que la terre & l'eau sont assises en la plus basse partie de l'vniuers. Le pontife & grand Sacrificateur vse de cette sorte & façon d'habit, representant le monde par l'ornement & parement admirable tant aux ieux, qu'à l'esprit: car tout ainsi que la veuë est toute estonnée tant de la varieté & bigarreure des couleurs, que de la richesse & somptuosité d'icelle, d'autant qu'il n'y en a point de telle ou semblable en nul autre païs: aussi le sens & l'intelligence de toutes les parties est pleine de science & de philosophie: parce qu'elle donne à entendre au grand Sacrificateur, qu'en voiant & considerant continuellement l'image de l'vniuers, qu'il porte sur lui, il ne face chose eloignée & estrange de la nature d'icelui: auec celà, qu'en priant & sacrifiant, il imagine que tout le monde & le contenu d'icelui prie & s'encline deuant Dieu auec lui: d'autant qu'il est fort raisonnable, que le Sacrificateur, qui fait prieres à Dieu, pere du monde, ioigne auec les siennes celle du fils. Il y a encores vn autre grand mystere en cette sainte & sacrée robbe, lequel il ne fault pas oublier: car les autres Sacrificateurs sacrifient seulement pour leurs parens, amis, & ceux de leur païs: mais le grand Sacrificateur de la loi des Iuifs, ne sacrifie pas seulement pour tout le genre humain, ains dauantage il prie & rend graces pour toutes les œuures de nature & parties du monde, Terre, Eau, Air, Feu: par ce qu'il estime que le monde (comme il est à la verité) est son païs, auquel il a acoutumé de rendre, par prieres &, offrandes, propice & fauorable celui qui le gouuerne, le priant de faire participant, ce qu'il a creé, de sa douce & pitoiable nature. Ici le Legislateur fait vne ordonnance, defendant au Sacrificateur, qui se presente à l'autel, & manie les Sacrifices en son tour & rang, de ne boire vin, ni autre bruuage, qui eniure, pour quatre fort bonnes raisons: de peur de paresse & tardiueté, d'oubliance, de sommeil, & radotement: car le vin pur, laschant les forces du corps, est cause que les membres ne se peuuent aisément remuer, les rendans lourds & pesans: contraint les personnes de dormir: outre ce detendant les forces de l'ame cause l'oubliance & le radotement: au contraire les gens sobres ont les parties du corps legeres & allegres, les sens nets, & l'esprit vif & agu: au moien de quoi preuoient les choses qui doiuent auenir, & leur souuient de celles qu'ils ont autre-fois veuës. Il fault donques estimer que l'vsage du vin est tresdommageable à la vie, d'autant que par lui l'ame est fort foulée & greuée, les sens deuiennent mornes, & le corps s'appesantit, ne laissant rien de libre & franc dedans nous, mais empeschant chacune partie de faire, ce pour quoi ell'a esté produite: or le faix d'icelui est d'autant plus fascheux au seruice diuin, que le peché commis contre Dieu, est plus insuportable, que n'est l'offense faite à l'homme: à bon droit donques a esté ordonné, que le Sacrificateur ne beura point de vin, afin qu'il y aït difference entre les choses sacrées & profanes, nettes & immondes, legitimes & illegitimes. Au reste d'autant que le Sacrificateur, sur toutes autres choses, doit estre homme, & qu'estant

Sacrifice general du grand sacrificateur.

Defendu au sacrificateur de boire vin.

Les vices qu'apporte le vin

Quelle fēme doit prendre le Sacrificateur.

ſtant tel il doit neceſſairement vſer de la compagnie de la femme il prend en mariage vne fille vierge, non corrompuë, d'honneſtes pere, mere & aieulx,& de la plus noble race qu'on puiſſe choiſir: car il ne fault pas qu'il regarde ſeulement celle qui ſ'eſt autre-fois abandonnée, orde de corps & d'ame,combien qu'elle ait delaiſſé ſa marchandiſe & traffique, & ſoit deuenuë honneſte & chaſte: pour-autant que ſon premier eſtat eſtoit profane & pollu: vrai eſt qu'aux autres choſes elle ne doit pas encourir blaſme & des-honneur,ains doit eſtre louëe de ce qu'au lieu de mettre totalemẽt ſon affection à la paillardiſe,elle ſ'eſt reduite à vne netteté & pureté de vie,& eſt la repẽtance du peché loüable: au moien dequoi nul autre n'eſt empeſché de la prendre en mariage: qu'elle ſe garde ſeulement d'approcher du Sacrificateur: parce que les droits de l'eſtat du Sacrificateur ſont priuilegiez,leſquels veulent qu'il n'y ait que redire à la vie de ſon eſpouſe, depuis le commencement de la natiuité, iuſques à la mort.Il n'y auroit point auſſi de raiſon,que ceux qui portent en leurs corps des marques de plaies,qui ſont ſignes de quelque inconuenient & malheur,non pas de meſchancetez, fuſſent repouſſez de l'eſtat de Sacrificateur, & que celles qui ont vendu, non par neceſſité, ains de leur bon & franc vouloir leur propre beauté,ſ'eſtans ſur le tard,& encores à grãde peine repenties,& ne faiſans que ſortir d'auec leurs amoureux,fuſſent iointes auec les Sacrificateurs, & deſlogeaſſent des bourdeaux pour venir demeurer és lieux ſacrez:d'autant que les marques des premiers pechez ne laiſſent pas de demeurer tous-iours aux ames des repenties.Pour cette cauſe il eſt ailleurs tresbien & honneſtemẽt defendu, de n'offrir point le loier de la paillarde au temple, non que la monnoie ſoit d'elle meſme tachée de peché, mais pour raiſon de celle, qui l'a receuë,& de l'acte pour lequel elle a eſté dõnée.Commẽt donques la femme,qui ſ'eſt abandonnée, ſeroit elle receuë en la compagnie du Sacrificateur, veu que ſon argent eſt profane & reprouué,combien qu'il ſoit de bon aloi, & marqué à la vraie marque? Il y a bien dauantage, on a regardé de ſi prés au mariage du Sacrificateur, qu'il ne lui eſt permis de ſe marier auec vne vefue, ou auec vne femme ſeparée de ſon mari: premierement à fin que la ſemence ſacrée tombe en vne terre neufue & nette,& que ſa lignée ne ſoit meſleé & brouillée parmi vne autre famille: à fin auſſi qu'en hantant & frequentant vne bonne ame, ſans malice, & nullement gaſtée, il façonne aiſement ſes mœurs & complextions:or l'eſprit de la fille eſt aiſé à ploier & conduire à la vertu, eſtant auſſi tout preſt & appareillé à receuoir doctrine: mais la femme, qui a fait l'eſſai d'vn autre mari,eſt(comme on peult penſer) plus rebelle & reueſche au commandement,n'aiant l'ame nette & polie comme cire,pour y coucher & eſcrire vniment les enſeignements qu'on lui donne, ains eſt rude à cauſe des marques qui y ſont ia formées,leſquelles,d'autant qu'on ne les peut effacer aiſement, ne reçoiuent point d'autres traits:ou ſi en reçoiuent,elles brouillent tout par leur inegalité.Que le prince donques des Sacrificateurs prenne en mariage vne fille vierge:i'entens fille,non ſeulemẽt qui n'a point eu la compagnie de l'homme, mais auſſi qui n'a point eſté fiancée ou accordée,encores que ſõ corps ſoit demeuré chaſte. Au reſte les meſmes choſes ſont ordonnées pour le regard du mariage des autres Sacrificateurs, comme de celui qui a la ſouueraineté &

Il y a vn traitté de cette matiere à part

Il n'eſt loiſible au Sacrificateur de ſe marier à vne vefue.

ſuper-intendence ſur eux : ſinon qu'il eſt permis aux Sacrificateurs, qui ſont ſous lui, de prendre en mariage non ſeulement des vierges, ains auſſi des femmes ſeparées, non toute-fois indifferemment toutes, mais celles dont les maris ſont morts, car la loi veult oſter les noiſes & debats de la vie des Sacrificateurs, que pourroient prendre contre eux les premiers maris qui viuent encores, eſtans paſſionnez & ialoux de leurs femmes: mais quand ils meurent, l'inimitié, qui pourroit eſtre contre les premiers maris, meurt quand & quand eux: outre ces raiſons auſſi la loi a trouué raiſonnable que le prince des Sacrificateurs fuſt en la communauté du mariage, comme aux autres choſes, ſaint & net: au moien dequoi elle ne veult point qu'il ſe marie qu'à vne fille: des autres, qui ſont deſſous lui, elle ne ſ'enſoucie pas tant, tellement qu'elle leur octroie d'eſpouſer des femmes, qui ont eſſaié d'autres maris. Au ſurplus elle a bien eſpluché la race de la fille, qui doit eſtre mariée au prince des Sacrificateurs, parce qu'elle a voulu que la femme qu'il eſpouſeroit non ſeulement fuſt vierge, ains auſſi extraite de la race des Sacrificateurs, à fin que l'eſpouſe & l'eſpoux fuſſent d'vne meſme famille, & quaſi d'vn meſme ſang, & que tout le temps de leur vie ils montraſſent vne conuenance & accord ſtable entr'eux de leurs mœurs : aux autres Sacrificateurs elle permet de prendre en mariage les filles de ceux qui ne ſont de l'eſtat de Sacrificateur, tant parce que ces fautes ſont legeres, qu'auſſi parce qu'il n'eſt expedient que le peuple, ſoit à iamais priué de la race des Sacrificateurs, & totalement ſeparé d'eux à raiſon dequoi elle ne leur a point defendu de contracter mariage, & prendre alliance auec celles-là, eſtant cette alliance comme vne parenté : parce que les gendres ſont reputez en l'endroit de leurs beaux-peres, fils : & les beaux-peres en l'endroit de leurs gendres, peres. Voilà ce que nous auions à dire, auec d'autres choſes ſemblables, du mariage qui ſe fait pour auoir lignée. Or d'autant que tout ce qui naiſt eſt periſſable, & que la mort ſuit la naiſſance, le Legis-lateur a eſcrit des loix touchant la mort pour les Sacrificateurs, leur enioignant qu'ils ſe donnent garde d'eſtre pollus & ſouillez, & d'approcher prés des corps morts de leurs parens & amis, excepté ſix, leurs peres & meres, leur fils & filles, & leurs freres & ſœurs eſtant encores puceaux & pucelles: mais au grand Sacrificateur, le dueil eſt totalemẽt defendu, & certes à bonne raiſon, qui eſt telle. Les Sacrificateurs peuuent les vns pour les autres faire les ſeruices, de ſorte que ſ'il y en a aucuns, qui facent le dueil, les coutumes & ceremonies pourtant ne demeurent pas derriere, & ne laiſſent pas d'eſtre entretenuës, mais il n'eſt loiſible à perſonne de faire l'eſtat de Prince des Sacrificateurs, à raiſon dequoi il doit touſ-iours demeurer impollu, n'attouchant point de corps mort, afin qu'il ſoit touſ-iours preſt & appareillé aux temps conuenables de faire & acomplir, ſans aucun empeſchement, les prieres & ſacrifices : car d'autant qu'il eſt entierement dedié à Dieu, & deuenu chef de l'ordre ſacré des Sacrificateurs, doit eſtre eloigné de toutes les affections de parenté, n'eſtant tellement vaincu de l'amitié de ſes pere & mere, ni de ſes enfans, ni de ſes freres & ſœurs, qu'il delaiſſe, ou remette en vn autre temps quelque choſe, laquelle il vault mieux depeſcher, que prolõger. Par meſme moié lui defend de ne deſchirer ſes habillemens, pour le dueil de ſes proches parens, qui ſont morts, ni oſter de ſa teſte

Defendu aux ſacrificateurs de toucher les corps morts.

Defendu au meſme Sacrificateur des dechirer ſes habillemens en ſigne de dueil.

les

les marques & enseignes de l'estat de Sacrificateur, ni sortir des lieux saints & du temple soubs pretexte de son dueil, afin qu'il donne à connoitre qu'il porte honneur & reuerence au lieu où il est, & à son acoutrement & ornement, dont il est paré & couronné, & qu'il n'est point suiet à la pitié & compassion, n'estant iamais saisi de dueil. Parquoi la loi veult qu'il aie vne plus grande & excellente nature, que celle de l'homme, approchante bien prés de celle de Dieu, & s'il fault dire la verité, metoiéne entre les deux, afin que par son moien Dieu s'appaise, & deuienne doux & amiable aux hommes, & en se seruant de lui, comme de son soudiacre & ministre, il leur liure & fournisse ses graces. Apres que la loi a recité ceci elle fait des ordonnances pour ceux à qui appartient la iouïssance des premices. *Si donques quelqu'vn des Sacrificateurs*, dit elle, a perdu les ïeux, les mains, ou les pieds, ou quelque autre membre de son corps, ou est taché de quelque tache, que celui-là ne face point le seruice diuin, comme les autres pour les inconueniens, qui lui sont suruenuz : que neant-moins il iouïsse des loiers & salaires de la communauté des Sacrificateurs, à raison de son estat, auquel il n'y a que redire. Si la ladrerie, se leuant en pustules, le surprent, ou le flux de seméce, qu'il ne touche point à la table sacrée, ni aux loiers qui sont deuz à la compagnie, iusqu'à ce que le flux soit arresté & la lepre s'en soit allée, laissant le corps sain, & d'vne mesme couleur. S'il touche quelque chose immonde, ou si la nuict en dormant & songeant (comme auient souuent) il a esté poullu aiant ietté sa semence, qu'on ne lui baille rien ce iour-là des choses sacrifiées, mais qu'il attende qu'il soit laué, & que la nuict soit venuë. Que le voisin, qui demeure pres du temple, & l'aide du Sacrificateur, qui est à ses gages, soient chassez d'à lenteur des premices. Le voisin, parce que la table ne doit estre commune à touts, & se fault bien donner garde que les choses sacrées ne soiét, par vne trop gráde affection, profanées: ioint aussi qu'il ne fault pas faire participant tout le monde de tout ce qu'on a, mais seulement de ce qui est propre & conuenable à la personne: autrement la plus belle chose & proffitable, qui est en la vie, sauoir est l'ordre, seroit raclé & aboli, estant surmonté de la tresdommageable confusion: Car si les matelots vouloient estre egaux dedans les nauires, au pilote: les forsats dedans les grandes galleres à leur Admiral: les cheualiers en l'armée, à leur Connestable: les gens de pied, à leur colomnel: les centeniers & milleniers au chef de l'armée: les parties qui plaident aux villes, au iuge: les referendaires, qui prennent garde aux affaires, aux conseillers: & generalement les gens priuez & sans estat, aux magistrats: il auiendroit incontinent de grands troubles & seditions: tellement que cette inegualité, qui n'est que de parole, engendreroit vne inegualité, d'effect: parce que c'est inegualité que de distribuer choses semblables aux personnes, qui sont dissemblables en dignité: & l'inegualité est la fontaine de tous maux: parquoi il ne fault faire participant le voisin de ce qui appartient au Sacrificateur: & ne fault, souz ombre qu'il est voisin, qu'il manie ce qu'il n'est loisible de toucher, d'autant que cet-honneur n'est pas deu à la maison & voisinage, mais à la race des Sacrificateurs. Semblablement ne fault pas paier & contenter l'aide pour le seruice qu'il a fait, du loier sacré: car estant homme lai, il vseroit des choses sacrées, lesquelles ont esté attribuées à la noble cōpagnie des Sacrifica-

Ordonnãces touchant les premices.

Le desordre est cause de seditiõ.

teurs, pour leur faire honneur) comme de quelques autres viandes communes. Pour cette cause la loi ne permet à pas vn qui ne leur est rié, de participer à ces saints fruits, ores qu'il soit issu des plus nobles bourgeois du païs, & que ses pere & mere aient vescu sans reproche: afin que les hõneurs ne soient abastardis, mais demeurent en l'ordre de prestrise, estans gardez fermement & inuiolablement: car ce seroit chose etrange, que le sacrifice, le seruice diuin, & autres saintes ceremonies, qui se font à l'entour de l'autel, fussent seulement commises aux Sacrificateurs, & non à d'autres, & que les loiers qui leur sont deuz pour raison de ce, fussent communs, & distribuez aux premiers venuz: comme s'il estoit bien resseant qu'il fussent foulez de beaucoup de trauaux & soucis tant de iour que de nuict, & que les recompences fussent departies à gens qui n'auroient aucunement trauaillé. *Que le Sacrificateur*, dit la loi, donne à son serf, qui a esté né en sa maison, ou a esté acheté de lui au marché, à manger & à boire des premices. Premierement parce que le serf n'a point de reuenu, ni ne gagne rien de personne, que de son maitre, en la possession duquel il est: tellement qu'il est necessaire qu'il soit nourri des bien-faits sacrez. Secondement à fin qu'il ne soit contraint de faire ce qu'il fault qu'il aduienne: Car les seruiteurs vueillions ou ne vueillions, hantent & frequentent tous-iours auec nous, aprestans le paim, le vin, la viande, & sont autour de la table, tellement qu'en transportãt & desseruant le reste des viandes, s'ils n'en emportent apertement, pour le moins ils en soustraient quelque partie en cachette, estant contraints par la necessité, qui les presse, de desrober: dont auiẽt que pour vn peché (si peché est d'estre nourri des biens de son maistre) ils en commettent vn autre, qui est le larrecin: en ce faisant, ils iouïssent, comme larrons, des choses qui ont esté sacrifiées par gens de bien: ce qui est le plus etrange du monde. Il y a vne autre troisiesme raison, qui est considerable, c'est qu'il ne faut point auoir pœur que les premices, qui sont distribuées aux seruiteurs, soient gastées: car le maitre a telle autorité sur ses seruiteurs qui le craignẽt, qu'il peult refraindre leur esprit volage, ne permettant qu'ils soient nonchalans de la viande, & la laissent gaster. Aiant dit ceci, il escrit par apres vne loi pleine de douceur & amitié. *Si la fille du Sacrificateur*, qui a esté mariée à vn autre Sacrificateur, est demeurée vefue par le decez de son mari, ou aie esté delaissée de son mari, parce qu'elle ne pouuoit auoir d'enfans, qu'elle retourne de rechef à la maison du pere, pour estre participante des premices, dont elle iouissoit quand elle estoit fille: car elle est maintenant par puissance aucunement vierge, d'autant que n'aiant point de mari, ni d'enfans, n'a autre recours, qu'à sont pere: mais si elle a des filles ou des fils, il fault qu'elle se retire auec eux, lesquels, estans de la maison du pere & portans son nom, consequemment emmenent quant & quant eux leur mere.

QVELS



QVELS DOIVENT estre les loiers & honneurs des Sacrificateurs.

LA loi n'a point distribué aucune partie de la region & terre de Iudée aux Sacrificateurs, dont ils puissent, cõme les autres, recuillir reuenus & rapports, pour entretenir leur vie des choses necessaires: mais, les respectant d'vn tresgrand honneur a dit, que Dieu estoit leur lot: rapportãt cette parolle aux choses sacrées: & ce pour deux raisons: Premierement pour leur faire vn tresgrand honneur: d'autant que par ce moien ils sont faits participants auec Dieu des offrandes, qu'on lui fait, en lui rendant graces. Secondement à fin qu'ils soient seulement occupez au seruice diuin, estans soigneux & curieux d'icelui, comme de leur propre bien & heritage. Or voici les loiers & recompẽses, qu'elle leur presente. En premier lieu ils trouuent leur nourriture toute preste, sans aucun trauail & fascherie: car elle commande que ceux qui trauaillent à faire le pain, & boulengent, mettent à part de toute la paste & farine paitrie, le pain du premice pour l'vsage des Sacrificateurs: pouruoiãt par cet-enseignement honneste, à ce que les personnes s'acheminent au seruice de Dieu: parce que, s'accoutumans à premicier & à rongner de leur nourriture necessaire, ils auront tous-iours souuenance de Dieu, ne l'oubliant iamais, qui est le plus grand bien qu'on pourroit trouuer. Or estant la nation fort peuplée, il fault par necessité que les premices soient abondantes, tellemẽt qu'il n'y a si pauure Sacrificateur, qui ne semble deuenir incontinent riche, à raison de l'abondãce des premices qu'on lui baille. En secõd lieu elle enioint d'offrir les premices des autres biens qu'on recueille, du vin qui est au pressoër, du blé & orge qui est en l'aire, ou grange: de l'huile qui prouient des oliues, & des fruits doux & gracieux des arbres, de pœur que, n'aians que ce qui est necessaire à la vie, ils ne vescussent pauurement, & maigrement: mais qu'au contraire, aians abondance des choses, qui rendent la vie delicate, se dõnassent plus de plaisir, auec toute-fois vne honnesteté bien seante. Le troisiesme loier sont les premiers masles qui naissent des bestes de pasture, lesquelles sont pour l'vsage de l'homme: car elle cõmãde que des vaches, des brebis, & des cheures, les petis masles, qui en prouiennent, soient baillez aux Sacrificateurs: c'est à sçauoir veaux, aigneaux & cheureaux: parce que ces animaux sont nets & pro-

Dieu le lot & partage des Leuites

Loiers & recompenses des Sacrificateurs

Premices des masles qui naissent des bestes de pasture.

pres tant pour le manger, que pour le sacrifice, & tels aussi declarez par la loi. Pour le regard des autres animaux, comme cheuaux, asnes, chameaux, & semblables, elle veult qu'on remette en leur lieu leur pris & valeur, ne rabatant en rien de l'estimation desdictes bestes, lesquelles sont en grand nombre, d'autant que les gens de nostre nation, sur touts les autres, nourrissent force bestes cheualines, & bestes de pasture, menans paitre par trouppes, cheures, bœufs, moutons, & infinis autres troupeaux de toutes sortes. La loi, montant encores plus hault, non seulement a ordonné que premicions des biens que nous possedons, de quelque sorte qu'ils soient, mais aussi de nos propres corps & ames : car les enfants sont parties de leurs peres & meres separées, voire, s'il fault dire la verité, non separées, au moien de la proximité du sang, & des ressemblances & proportions de leurs ancestres, lesquelles, par certaines formes secrettes & cachées, penetrent dedans leur posterité, estants touts conjoints & vnis par vne douce nourriture & bien-ueillance, & outre liez par des liens de nature, qu'il n'est possible de deslier. Elle veut donques que les masles premiers nais soient presentez & sacrez comme premices: par ce moien rendons graces à Dieu du bon & heureux accouchement pour l'heure presente, & espere on qu'il sera tel pour l'auenir: Par là aussi appert, que les nopçes non seulement sont hors de tout blasme, mais grandement loüables, d'autant que le premier fruit, qui d'icelles est prouenu, est consacré à Dieu: à quoi pensant tant les hommes que les femmes doiuent embrasser la temperance & chasteté, auoir soin de leur maison, & estre d'vne mesme volonté, fortifiants tant par parolles que par faits vne vraie & ferme concorde & communauté. Or à fin que ni les peres soient separez de leurs enfants, ni les enfants de leurs peres, elle veult qu'on rachette ses enfants aisnez, qui ont esté consacrez, & les taxe à certain argent pour estre premice, commandant tant au pauure qu'au riche de paier, ne regardant point ni à la dignité de ceux qui baillent l'argent, ni au beau corsage & beauté des autres qui ont esté engendrez, mais seulement si la faculté & puissance de paier y est, pesant la grande pauureté, & aiant esgard à celui qui est fort indigent, & souffreteux: car elle a trouué raisonnable d'ordonner vne egale contribution & offrande, puis que la generation des enfants estoit esgalle tant aux gens d'apparence, qu'aux gens simples, prenant garde toute-fois (comme i'ai dit) à la faculté & puissance des personnes. Outre ceci, elle leur baille vn autre reuenu, qui n'est pas petit, commandant à vn chacun de leur fournir la dixiesme partie de son blé, de son vin, de son huile, de la portée des bestes qui sont és trouppeaux, de brebis, de vaches, de cheures & autres. Or combien est grande l'abondance de ces choses ci, quelqu'vn en pourra faire iugement par la multitude des hommes, dont notre nation est peuplée. Par là appert clairement, que la loi attribue aux Sacrificateurs la maiesté & honneur d'vn roi, en ce qu'elle commande qu'on leur donne de toutes & chacunes parties de ses biens vn certain tribut, ne

Les premiers nais masles sacrez à Dieu.

plus

plus ne moins qu'aux Princes. Qui est plus, on leur donne d'vne façon toute contraire à celle dont les villes vsent, quand elles paient le tribut à leurs Princes : car estans toutes faschées, & regardans de costé les receueurs de deniers, comme pestes publiques, controuuans des excuses & couuertures, tantost d'vne sorte, tantost d'vne autre, & ne tenans compte des termes escheuz, paient par contrainte & à grande peine les tailles & daces arrestées: mais les gens de notre nation, ioieux de ce qu'il faut qu'ils paient les redeuances sacrées aux Sacrificateurs, preuenans ceux qui les pourroient demander, abbregeans & auanceans les termes, & estimans receuoir, non pas dôner, tous tant hommes que femmes d'vn franc courage, d'vne promptitude & diligence indicible apportent tous les ans aux Sacrificateurs ce qu'ils doiuêt. Toutes ces choses ci sont côtribuées du bien d'vn chacun particulierement. Il y a d'autres reuenuz singuliers & exquis fort bien seans aux sacrificateurs, qui procedent des bestes, qui sont amenées aux sacrifices: parce qu'il est commâdé de donner aux Sacrificateurs deux membres de l'hostie consacrée, l'espaule droite, & tout le gras de la poitrine: celle-là signifie que le Sacrificateur doit estre accompagné d'vne puissance & force spirituelle en toutes ses œuures, soit à donner, soit à prendre, ou à faire quelque autre chose: mais cettui nous represente la douceur & courtoisie, qui est logée dedans vn cueur pitoiable. Car comme l'on dit, le courage habite dedans la poitrine, lui aiant la nature distribué vn lieu fort propre pour faire sa demeure, qui est le dedans, & deuant d'icelle, qu'on appelle le Coffre, & l'aiant enuironné, comme vn gendarme, d'vne forteresse bien garnie & difficile à prendre, à sçauoir d'icelle poitrine, qu'on appelle, bastie & composée de plusieurs os continus & tresforts, & serrée & estreinte de nerfs, qui ne se peuuent rompre. Pour le regard des autres bestes, qui sont sacrifiées hors de l'autel, & destinées pour en manger la chair, il est ordonné qu'on en donnera trois parties au Sacrificateur, l'espaule, la machoüere, & ce qu'on appelle la † Coëffe : l'espaule pour la raison nagueres dicte, les machouëres, parce qu'elles sont le commencement de la teste principale partie des membres, & de la parolle qui est prononcée, d'autant que la parolle ne peult auoir son cours & couler dehors sans le mouuement & branlement d'icelles: dont ont pris, & fort proprement, leur nom, estans dictes Siagones apo tou siesthai: car si tost qu'elles sont frappées de la langue, toute l'organerie & suite de la parolle retentit quand & quand : mais la coëffe est vne sur-croissance du ventre : au reste le ventre n'est que la creche & l'estable de la beste irraisonnable, Concupiscence : lequel, estant abbreuué & repeu d'yurognerie & gourmandise par le moien des plaisirs des viandes & breuuages sur-uenans les vns sur les autres, se plonge dedans, & s'y resiouit ne plus ne moins que le pourceau dedans le bourbier : pour raison dequoi a esté baillé à cette incontinente & tresorde beste ce lieu d'ordures & superfluitez, qui lui est fort propre: d'icelle est ennemie la Temperance & Sobrieté, laquelle il faut prêdre peine de tout son pouuoir, comme le souuerain & tresparfait bien, vtile & tât pour le particulier, que le public. A bône cause dôques la prophane & impure

Il veut dire q̃ par là il est môtré que les sacrificateurs d'vn costé doiuêt estre vertueux, & occupez aux bonnes œuures, & de l'autre pitoiables & misericordieux.

στῆθος ou stithos c'est la plus haute partie de la poitrine, & στέρνον ou sthernô la plus basse.

† C'est vne toile grasse, qui couure les boiaux laquelle est double.

σιάγονες, ἀπὸ τοῦ σείεσθαι, c'est à dire branler.

concupiſcence eſt bannie hors les fins & bornes de la vertu:au contraire l'Attrempance,celle vertu nette, nullement tachée & ſouillée, qui ne ſe ſoucie du boire & du manger, & ne fait compte des plaiſirs du ventre, eſt receuë aux ſacrez autels : c'eſt elle qui oſte la boſſe & enfleure du ventre,ce qui lui ſert d'aduertiſſement pour meſpriſer la gourmandiſe inſatiable,& tout ce qui allume la conuoitiſe du ventre. La loi outre ceci commande que les Sacrificateurs, qui ſeruent aux ſacrifices prennent les derrieres des holocauſtes & beſtes ſacrifiées, qui ſont innumerables. Ce preſent n'eſt pas petit, ains riche & grand. Par là appert que combien qu'elle n'ait baillé vn ſeul heritage à la lignée, qui vaque au ſacrifice diuin, comme aux autres, toutes-fois lui a donné vne maniere de viure plus honnorable & aiſée, à raiſon des premices, qui prouiennent de toutes les ſortes des ſacrifices. Or à fin qu'aucun de ceux qui font ces preſens, ne puiſſe reprocher rien aux autres qui les reçoiuent, elle commande qu'on porte premierement les premices au temple, & en apres que les Sacrificateurs les y prennent:car il eſtoit bien conuenable, que ceux qui auoient receu du bien de Dieu, & auoient eſté fauoriſez en toutes les choſes qui entretiennent la vie, lui en apportaſſent les premices, en lui rendant graces, & auſſi que lui qui n'a beſoin de rien, les donnaſt aux miniſtres, & aux perſonnes,qui ont la charge du temple auec toute maieſté & honneur: d'autant que celui,qui reçoit quelque bien, non des hommes ,mais de Dieu bien-facteur, eſt hors de reproche, & ne craint point la honte. Eſtans donques tant de loiers propoſez aux Sacrificateurs, ſ'il ſ'en trouue aucuns, viuans honneſtement & ſans crime, qui ſoient pauures,certainement ils deuiendrōt accuſateurs de notre iniquité, cōbiē qu'ils n'en ſonnēt mot: parce que ſi nous obeïſſions aux cōmandemēs,& rēdions les premices,cōme il a eſté ordōné,nō ſeulemēt ils auroiēt abōdāce des choſes neceſſaires,mais auſſi ſeroiēt fournis des autres prouiſiōs delicates:cōme au cōtraire, ſi la cōpagnie des Sacrificateurs ſe trouue aſſeuremēt abondante en toutes ſortes de biens, qui appartiennent à la vie, cela ſeruira d'vn grand argument & preuue de l'honneur & obeïſſance commune, qu'on porte à Dieu, & de la garde entiere & à touſ-iours des loix & ordonnances. Mais la nonchalance d'aucuns(car il ne fait pas ſeur d'accuſer vn chacun, & pourroit-on faillir)eſt cauſe de la pauureté des Sacrificateurs,& auſſi(ſ'il fault dire la verité)de la leur : car le meſpris des commandemens de Dieu porte dommage à ceux qui les tranſgreſſent,combien que pour vn temps ils ſoient affriandez de quelque amorce: mais la garde des loix de nature eſt treſproffitable, combien que du commencement elles ſemblent rudes & faſcheuſes, n'y paroiſſant rien de gracieux & plaiſant. Apres que la loi a donné tant de moiens de viure aux Sacrificateurs,elle n'a pas oublié ceux du ſecond rang,aſſauoir les marguilliers & autres officiers du temple. Entre eux aucuns ſont portiers aſſis aux portes des entrées, aucuns ſont huiſſiers eſtans dedans la nef, à fin que nul n'y entre ou de ſon bon gré, ou de force : les autres ſe pourmenent tout à l'entour faiſans le guet & veillans par tout, les vns apres les autres tant de nuict que de iour, leſquels on appelle les gardes de iour, & les gardes de nuict:il y en a encore d'autres qui baloient & nettoient les galleries, & les paruis, & tranſportent les ordures,aians ſoin que le lieu ſoit net:à tous leſquels, pour leur loier, ſont

Les loiers des marguilliers & officiers du tēple.

ſont aſſignées les decimes. Tel eſt le lot & la portion des marguilliers : La loi toute-fois ne leur permet d'emploier ces decimes à leur vſage, que premierement ils n'aient premicié & donné d'autres decimes, comme de leur propre reuenu, aux Sacrificateurs, qui ſont d'vn rang plus digne : car alors elle les laiſſe iouïr, & non plus-toſt. La meſme loi auſſi leur a departi quarāte huit villes, & à l'entour de chacune d'icelles certaine eſtenduë de terre de deux mille coudées pour les paſturages des beſtes de nourriture, & pour les autres ſeruices & vſages, dont ont beſoin les villes. D'icelles ont eſté choiſies & miſes à part ſix, trois par delà le fleuue de Iourdain, & trois autres par deça, pour la retraite de ceux, qui auroient commis contre leur gré quelque meurtre : car d'autant qu'il n'eſtoit pas conuenable à la ſaincteté qu'indifferemment le premier venu, qui auroit eſté auteur de la mort d'vn homme, entraſt dedans le temple, vſant pour ſa ſeureté dudit lieu, comme d'vne retraitte, la loi leur delaiſſa leſdittes villes, comme ſeconds temples, aians vne grande franchiſe, à cauſe du priuilege & honneur octroié aux habitans d'icelles, leſquels deuoient ſauuer les ſupplians qui ſe retireroient vers eux, ſi d'auanture quelque puiſſance forte les pourſuiuoit & forceoit, & ce non par les armes & appareils de guerre, mais par le moien de leurs dignitez & prerogatiues, qu'ils auoiēt eues des loix, à raiſon de la maieſté de l'eſtat du Sacrificateur. Au reſte le fugitif deuoit demeurer enfermé dedans l'enclos de la ville, en laquelle il ſ'en eſtoit fui pour la crainte des parens de l'homicidé, qui n'euſſent fait que guetter & eſpier comment ils ſ'en fuſſent vengez : & eſtoit à craindre qu'eux, tranſportez d'vne affection qu'on porte à ceux de ſon ſang, euſſent mis à mort celui qui auoit tüé, combien qu'il n'eut tüé de ſon gré, eſtant le vrai & naïf diſcours de la raiſon & equité ſurmonté par la paſſion & affection du parentage : Que ſi vne-fois il ſortoit dehors, il couroit à ſa certaine ruine, d'autant qu'il ne ſe pourroit cacher de pas vn des parens du defunt, deſquels incontinent, eſtant ſurpris par leurs retz & filets, il ſeroit tüé. Or la fin de l'abſence & banniſſement d'icelui, eſtoit la meſme fin de la vie du grand Sacrificateur, lequel eſtāt mort, l'homicide ſ'en pouuoit retourner ſeurement, d'autant que par ce moien lui eſtoit fait ce bien, que ſa faute lui eſtoit pardonnée, & miſe en perpetuel oubli. Apres que la loi a ordonné ces choſes, & autres ſemblables, pour le fait des Sacrificateurs, ſuiuant l'ordre, elle traitte des beſtes, qui ſont propres au ſacrifice.

Quarante huit villes departies aux Sacrificateurs & officiers du temple.

Neuf villes deſtinées pour les banniz & ſupplians.



DES ANIMAVX QVI sont propres aux Sacrifices, & quelles sont les especes des Sacrifices.

ENTRE les animaux qu'on presente aux sacrifices aucuns tiennét de la terre, les autres de l'air. Or Moyse delaissant vne infinité de sortes d'oiseaux, en a choisi seulement de tous deux especes : parce que de tous ceux, qui de leur naturel se rendent priuez, & aiment estre en compagnie, la Colombe est la plus priuée, & la Tourterelle entre ceux qui de leur nature sont solitaires, la plus aisée à appriuoiser. Delaissant aussi les innumerables trouppes des bestes terrestres il a mis à part, & choisi entre toute icelles les bœufs, les moutós & les cheures, comme les plus priuées & maniables : car les grans troupeaux de bœufs, de cheures, & de moutós sont menez & códuis par le premier venu non seulemét hóme, mais aussi par vn bien petit enfant, soit qu'ils sortét aux pasturages, soit qu'ils s'en retournent doucemét dedans leurs parcs & estables. Que ces animaux soiét de doux naturel, entre autres plusieurs signes ceux ci en font foi, estans tous notoires. Premieremét ils mágent l'herbe, & n'y en a pas vn qui deuore chair : secondemét ils n'ont point les ongles crocheus, & si n'ont des dents tout le long des machouëres, mais leur defaillent les grosses dents & autres en plusieurs endroits. Outre ce, sont bestes qui font beaucoup de profit à la vie humaine : car les beliers fournissent les habillemens pour vestir & couurir les corps, qui en ont necessairement affaire : les bœufs labourent la terre, l'accoustrent pour la semaille, batét & foullét le fruit qui en est prouenu, à celle fin qu'on en soit nourri : le poil des cheures & le cuir tissus & couzus l'vn parmi l'autre seruent de manteaux, comme de maisons, à porter par les voiages, & principalement à ceux qui sont au camp, lesquels les necessitez & affaires le plus souuent contraignent de seiourner au serain & à descouuert. Or il est requis que lesdittes bestes soient entieres, & qu'il n'y aie pas vne partie du corps gastée, ni aucunement endommagée, ne portant aucune tache, & blasme : au moien dequoi la pouruoiance non seulement de ceux qui presentent les hosties, mais aussi des Sacrificateurs est si grande, que les plus honorables d'entre tous les Sacrificateurs soigneusement recherchent depuis les bouts des pieds tout ce qui paroist, & tout ce qui peult estre caché tant au ventre,

La colombe & tourterelle propres aux sacrifices.

Bestes domestiques qui sont de grand vsage à l'home

ventre, qu'aux cuisses, de pœur qu'il n'y ait quelque petite tache mussée. Cette recherche exquise & curieuse se fait non pour raison des bestes qui sont sacrifiées, mais à fin que ceux qui les sacrifient regardent & espluchent de bien prés si eux mesmes sont tachez de quelque faute. La loi par ces signes les veult enseigner que, quand ils se presentent aux autels pour prier, ou pour remercier Dieu, ils ne doiuent porter dedans leur ame aucune maladie & passion, ains s'efforcer la faire totalement reluire sans aucune tache, de pœur que Dieu voiant ce, ne se detourne d'eux. Or d'autant qu'entre les sacrifices il y en a qui sont faits pour tout le peuple, voire (s'il fault dire la verité) pour tout le genre humain, & d'autres pour chacun en particulier, qui veult faire sacrifice pour soi, il fault premierement parler des generaux, dont l'ordre est merueilleux: parce qu'il y en a qui se fót tous les iours: les autres aux Sabbaths & septiesmes iours, les autres aux premiers iours du mois, ou nouuelles Lunes, qui sont festez comme saintes & sacrees, les autres aux iours ordonnez pour les ieusnes, les autres aux trois festes solennelles. Il est donques commandé d'amener &

Quand nous faisons priere à Dieu, il fault oster toute chose de notre ame.

Deux especes de sacrifices.



offrir tous les iours deux aigneaux, l'vn si tost que le Soleil se leue, & l'autre quand le Soleil se couche, tous deux pour rendre graces à Dieu: le premier pour les biens-faits & plaisirs qu'on reçoit de Dieu le iour, & l'autre pour ceux de la nuit, lesquels Dieu sans cesse fait aux hommes. Mais la loi double le nombre des hosties au Sabbath, en adioutant egal à egal, estimant le septiesme iour egal en honneur à l'eternité, lequel elle a declaré estre le iour de la natiuité de tout le monde: à raison dequoi elle a voulu que les hosties du septiesme iour soiét semblables à celles, qu'ordinairement on offre. Elle a aussi ordóné qu'on brule tous les iours deux fois dedans le voile du temple des souëfues senteurs, assauoir quand le Soleil se leue, & qu'il se couche, & auant le sacrifice du matin, & apres celui du soir, à fin que les sacrifices, qui se font auec effusion de sang, rendét graces à Dieu pour nous qui tenons du sang, & les parfums pour l'esprit raisonnable, principale partie de nous, lequel a esté formé selon le modelle & original patron de l'image diuine. D'auantage au septiesme iour on presente en la table sacrée autant de pains, comme il y à de mois en l'année, en chacune rágée six, reuenant le tout à

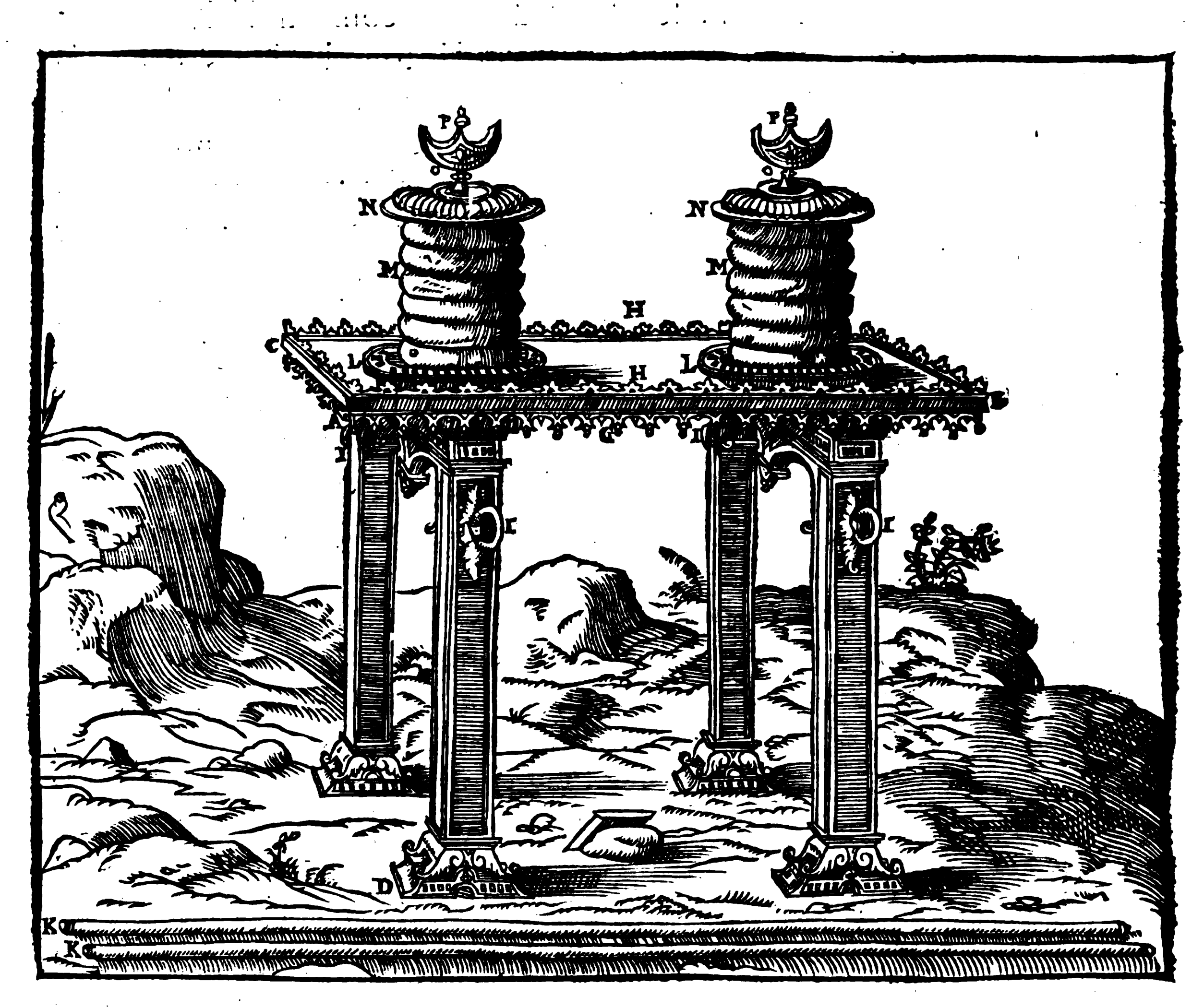
Sacrifices au Soleil leuant & couchant.

Sacrifice du septiesme iour

Senteurs brulées dãs le voile du temple.

Offerte de pains.

douze ſelon la proportion & raiſon des equinocces:car tous les ans il y a deux ſaiſons de temps,où les nuicts ſont egales aux iours,celle du printeps, & celle de l'automne,leſquelles ſont diuiſées de ſix mois en ſix mois: durant celle du printemps toutes les ſemences viennent à perfection,comme au meſme temps les arbres commencent à poulſer, & en celle de l'automne le fruit des arbres meurit,auquel temps de rechef on commence à ſemer. Par ce moien la nature, acheuant les tours & reuolutions du temps, fournit aux hommes ſes dons & preſens les vns apres les autres, dont les deux fois ſix pains,qui ſont preſentez, ſont ſignes. Ils ſignifient auſſi, & nous repreſentent de toutes les autres vertus la plus proffitable, l'Attrempance & Sobrieté, laquelle eſt ſuiuie & accompagnée,comme de ſes garde-corps,de la facilité de viure, de la ſimplicité, & peu de deſpenſe,pour s'oppoſer & reſiſter au baſtillon & fortereſſe dommageable de l'Intemperance & Conuoitiſe:d'autant que le pain eſt ſuffiſante nourriture à celui,qui eſt amoureux de ſapience,rẽdant les corps ſains & nets de maladie,



LA TABLE DES PAINS DE PROPOSITION.

A B. Longueur de deux coudées.
A C. Largeur d'vne coudée.
D C. Hauteur d'vne coudée & demie.
E. La cloſture large de quatre doigts.
G. La couronne d'or enuironnant la cloſture, d'or.
H. Le bor d'or.
I. Les boucles ou anneaux d'or.
K. Les leuiers ou baſtons pour porter la table.
L. Les eſcuelles dans leſquelles on gardoit les pains de propoſition.
M. Les pains de propoſition.
N. Les coupes ou taſſes deſquelles on couuroit les pains.
O. Les coquilles ou nauettes dans deſquelles on mettoit l'encens.
P. Les couuercles des encenſoïs ou nauettes.

& quand

& quand & quand l'entendement ſain & ſobre : mais les viandes, les paſtez & tartres, les friandiſes, & toutes autres inuentions curieuſes des paſtiſſiers & cuiſiniers, qui enchantent ce ſot & ignorant gouſt (le plus ſerf & eſclaue de tous les ſens) & ne lui ſeruent à rien d'honneſte & digne d'eſtre veu & ouï, ains ſeulement pour aſſouïr & contenter le miſerable ventre, baſtiſſent ſouuent des maladies incurables au corps & à l'ame. Or on met auec les pains de l'encens & du ſel: celui là ſignifie qu'il n'y a point friãdiſe plus plaiſãte, que la frugalité & ſobrieté, ſelon l'aduis & iugemẽt des ſages: & le ſel mõtre la durée & entretenement de toutes les choſes: parce que tout ce qui eſt ſalpoudré eſt de garde, & le ſel qu'on y iette ſert de pitance ſuffiſante. Ie ſai bien que ceux, qui font eſtat de pourſuiure les banquets & feſtins, pourſuiuans les magnifiques & friandes tables, ſe moqueront & riront de ces propos, leſquels, eſtans deuenuz miſerables ſeruiteurs d'oiſeaux, de poiſſons, de chairs, & de ſemblable truanderie, n'ont iamais gouſté, ni meſme ſongé à gouſter la vraie liberté: de ces gẽs-là ne ſe doiuent pas beaucoup ſoucier les hommes qui ſauent que c'eſt de viure au plaiſir & contentement de Dieu, aians appris de ne tenir compte des plaiſirs de la chair, & prenans leurs eſbats & ſoulas en la contemplation de nature. Apres que la loi a recité tout ceci, elle commence à diuiſer les genres des ſacrifices, & les partiſſant en trois eſpeces principales, en fait vne qu'on appelle Holocauſte, la ſecõde ſ'appelle Salutaire, la troiſieſme eſt nommée pour le Peché. Apres elle pourſuit chacune eſpece par ſes proprietez & conuenances, aiant non mediocrement eſgard à ce qui eſt ſeant, & à l'honneur de Dieu. Cette diuiſion eſt tresbelle & conforme aux choſes, aians vne ſuitte & ordre : car ſi quelqu'vn veult examiner parfaitement les cauſes pour leſquelles les premiers hommes commẽcerent à faire les ſacrifices, il en trouuera deux principales: l'vne l'honneur de Dieu, choſe de ſoi honneſte & neceſſaire: l'autre, le profit, qui auient à ceux qui ſacrifient, lequel eſt double: d'autant que d'vn coſté on eſt deliuré du mal, & de l'autre on iouït du bien. Or au premier genre de ces cauſes qui regarde l'honneur de Dieu, la loi a diſtribué vn ſacrifice, qui lui ſiet bien: l'holocauſte, quand l'hoſtie eſt toute entierement brulée, n'en rapportant rien la conuoitiſe humaine: l'autre, qui concerne les hommes, d'autant qu'on a eſté d'aduis, qu'il fuſt parti en deux, la loi auſſi l'a parti: par l'vn nous demãdons à Dieu que tout bien nous auienne, qu'elle nomme, le ſacrifice pour le ſalut: & par l'autre, qu'il lui plaiſe de detourner de nous les maux, lequel eſt nommé ſacrifice pour le peché. Ainſi l'holocauſte ſera pour le ſeul Dieu, auquel ſeul eſt tous-iours deu hõneur, encores que de lui on n'attende aucune grace: les deux autres ſont pour notre profit, dont l'vn tend au ſalut & auancemẽt des affaires humaines, & l'autre qu'on nomme pour le peché requiert pardon des pechez, & guariſon de l'ame malade. Nous declarerons ce qui a eſté ordonné pour chacune eſpece, prenant notre commencement de la meilleure, qui eſt l'holocauſte. Soit dõques, dit la loi, premieremẽt l'hoſtie maſle, & choiſie de tous les autres animaux dediez & propres aux ſacrifices, veaux, ou aigneaux, ou cheureaux. Celui qui la preſente laue ſes mains, & les aiant lauées, les mette ſur la teſte d'icelle. Apres que le Sacrificateur, qui ſera là preſent, la tuë & ſacrifie: qu'vn autre mettant deſſouz vne phiolle, reçoiue le ſang, & tournoiant tout à

L'encẽs & le ſel.

Trois gẽres de ſacrifices.

L'holocauſte.

Le ſacrifice ſalutaire.

Sacrifice pour le peché.

Ordonnãce touchant l'holocauſte.

l'entour de l'autel, l'eſpande. Que l'hoſtie eſcorchée ſoit diuiſée en parties entieres: ſoient le ventre, & les pieds lauez. Celà fait, toute l'hoſtie ſoit abandonnée au feu de l'autel, eſtans ramaſſées toutes les parties enſemble, qui auparauant auoient eſté couppées. Voilà ce que ledit commandement contient. Ici nous eſt donné à entendre vn autre ſens, aians vne raiſon cachée & allegoricque, qu'on pourra comprendre par ſignes: les ſignes ſont ceux, dont nous auons parlé, leſquels eſtans clairs & euidens, nous repreſentent les choſes cachées, qui ne paroiſſent point. L'hoſtie, qui doit ſeruir d'holocauſte, eſt maſle, parce que le maſle eſt plus excellent que la femelle, & approche plus prés de la cauſe agente: car ce qui tient de la femelle eſt imparfait, eſtant au rang de ſuiet, & eſtant plus-toſt reputé patir, que agir: eſtant donques notre ame compoſée de deux parties, de la raiſonnable, & de l'irraiſonnable: la raiſonnable aſſauoir l'entendement, tient de la race du maſle: & l'irraiſonnable, qui eſt la ſenſualité, de la femme: or l'entendement par tout ſoi eſt plus excellent que n'eſt la ſenſualité, ne plus ne moins qu'eſt l'homme en l'endroit de la femme, n'aiant aucune tache & ordure, & eſtãt laué des lauemens des parfaites vertus. Voilà la treſſainte hoſtie, & totalement agreable à Dieu. Au reſte, en ce qu'il eſt dit, qu'on met les mains deſſus la teſte de la beſte, nous eſt montré clairement, que les œuures doiuent eſtre ſi bonnes, qu'il n'y ait rien à redire, & la vie ſans blaſme & reproche, ſ'accordant auec les droits & loix de nature, parce que la loi veult que premierement l'eſprit du Sacrificateur ſoit ſanctifié, eſtant exercé en bonnes & proffitables penſeés, & apres que la vie ſoit parée de bonnes œuures, à fin que quand & quand l'impoſition des mains, il puiſſe franchement d'vne pure conſciẽce dire telles paroles: Ces mains n'ont pris preſent pour faire mal, n'ont touché au ſãg innocẽt, n'ont mutilé mẽbre, n'ont fait tort, plaie, ni effort, n'ont ſerui à pas vne choſe ſuiette à blaſme & reproche, mais ont eſté miniſtres de toutes choſes bõnes & vtiles, qui ſont priſées & louëes par les perſonnes, iuſtes, honneſtes, & ſages. Le ſang auſſi eſt eſpandu tout à l'entour de l'autel, d'autãt que le cercle eſt le plus excellẽt de toutes les autres figures, a fin que pas vne partie de l'ame ne ſoit vuide & abandonnée de l'offrande & ſacrifice: car, par maniere de dire, le ſang eſt l'offrande de l'ame; & ſemble que nous offrions par le ſang notre ame: par cette figure donques nous apprenons que l'ame danſant en rond par toutes les ſortes & manieres de penſées, de propos, & œuures, montre qu'elle veult plaire à Dieu. Ce n'eſt pas auſſi ſans myſtere qu'il eſt enioint de lauer le ventre & les pieds: d'autant que par le lauement des boiaux nous eſt montré qu'il fault lauer & nettoier la conuoitiſe du ventre, & oſter les taches d'yurognerie & petulance, qui ſont maux treſdommageables, forgez à la ruine de la vie des hommes: & par le lauement des pieds, qu'il ne fault pas marcher ſur la terre, mais ſe pourmener au ciel: car l'ame de l'amoureux de Dieu veritablement ſaute de la terre au ciel, & ſ'eſtant garnie d'aëles monte en hault, ſouhaitant de frequenter & danſer auec le Soleil, auec la Lune, & toute la treſſacrée & treſarmonieuſe armée des autres aſtres, Dieu y preſidãt & commandant comme chef & capitaine, aiant vn roiaume inuicible, & tel qu'on ne lui peult oſter, dont il conduit & gouuerne iuſtement tout ce monde. Mais la partition & diuiſion de la beſte en ſes membres ſignifie, que toutes les choſes reuiennent

Sens allegoricq.

reuiennent à vne:que venans toutes les choſes d'vne, retournent finalement en vne:ce qu'aucuns ont appellé Suffiſance & Abondãce, les autres mutuelle chaleur & conſentement par le bon ordre & diſpoſition des quatre elements, lequel ornement & bon ordre ils ſ'entre-donnent les vns aux autres. Quant à moi, conſiderant ceci plus droitement, il me ſemble que par là nous eſt montré que l'ame, qui honnore le vrai Dieu, doit non indiſcretement & imprudẽment l'honnorer, mais auec toute prudence & raiſon : cette raiſon giſt en ce, de ſauoir bien partir & diuiſer les puiſſances & vertus diuines : par ce que Dieu eſt bon, il eſt le createur, & pere de toutes les choſes, il a le ſoin des creatures, qu'il a créées, il eſt le ſauueur & bien-faicteur, il eſt tresheureux & rempli de toute felicité: chacune deſquelles choſes tant de ſoi-meſmes en particulier, que conſiderée auec celles de meſme ſorte, eſt honnorable & loüable. On en peult autant dire des autres. Quand te prendra le courage de rẽdre graces à Dieu pour raiſon de la creation du monde, ren graces tant pour le total vniuers, que pour les parties entieres d'icelui, comme eſtans parties d'vn treſparfait animal : & pour parler plus clairement, pour le ciel, le Soleil, la Lune, les planetes, & aſtres arreſtez, qu'on appelle eſtoilles, la terre, les beſtes, & plantes eſtans en icelle, pour les mers, les fleuues, les torrens, & les choſes qui ſont dedans iceux, pour l'air & les parties d'icelui : car l'hiuer, l'eſté, le printemps & l'automne, qui ſont les ſaiſons annuelles & treſproffitables à la vie humaine, ſont changemens de l'air : ſaiſons, di-ie, ordonnées pour le ſalut & entretenement des choſes, qui ſont deſſous la Lune, leſquelles ſe changent. Semblablement ſi d'auanture quelque-fois tu rens graces pour les hommes, non ſeulement tu rendras graces pour tout le genre humain, ains auſſi pour les principales parties: comme pour les hommes & femmes, pour les Grecz & Barbares, pour ceux qui demeurent aux terres fermes & aux Iſles: ſi pour vn homme ſeulement, parti tes graces non aux plus minces & deliées parties d'icelui, iuſques aux dernieres, mais en celles qui ſont les principales & plus groſſes, qui ſont le corps & l'ame, dont il eſt compoſé, & apres la raiſon, l'entendement, & le ſens : car les graces que tu rendras pour ces choſes particulieres ne ſeront point indignes d'eſtre ouïes de Dieu. Nous auons aſſés parlé du ſacrifice, qu'on appelle Holocauſte. Il fault maintenant, ſuiuant l'ordre, conſiderer celui qu'on appelle Salutaire. En l'endroit de cetui on ne regarde point ſi l'hoſtie eſt maſle ou femelle : mais apres qu'elle a eſté tuée on retire d'elle, & reſerue on à l'autel ces trois choſes: l'axunge, la piece du foie, & les deux roignons, le reſte vient à la table de celui qui l'a offerte, & le peult manger. Il nous fault regarder bien ſoigneuſement la raiſon, pour laquelle ces parties de dedans ſont ſacrées & ne la laiſſer point derriere. Diſcourãt ſouuent en moi-meſme, & recherchãt ceci, i'ai douté pour quoi la loi a voulu qu'on oſtaſt des hoſties, pour eſtre premice, la piece du foie, les deux roignous, & l'axunge: & non le cueur, le cerueau, en chacun deſquels la principale partie de l'ame fait ſa demeure. Ie penſe que beaucoup d'autres, qui manient & voiẽt plus de leur eſprit, que de leurs ïeux les ſaintes eſcritures, rechercheront ce point auſſi bien comme moi. Si donques ceux-là l'examinant & l'eſpluchant bien, trouuent vne raiſon plus probable que la notre, ils nous ſoulageront & aideront beaucoup : ſinon qu'ils iugent, ſi celle que nous

Graces à Dieu pour la creation de l'vniuers.

Du ſacrifice ſalutaire

Pourquoi la loi avoit lu qu'on oſtaſt des premices la piece du foie, & les deux roignons.

auons inuenté leur sera vrai-semblable. Or elle est telle: la principale partie de nous est capable de receuoir l'imprudence, l'iniustice, la lascheté, & consequemment tous les autres vices: le manoir d'icelle c'est l'vne & l'autre partie, dont a esté parlé, le cerueau, & le cueur: la sainte loi dōques a trouué raisonnable qu'on ne presentast à l'autel de Dieu, auquel on impetre absolution & remission de tous ses pechez & iniquitez, ni l'vn, ni l'autre vaisseau, dans lequel l'esprit se seroit panché vers l'iniustice, & l'imprudence, se detournant du chemin, qui mene droit à la vertu, & honnesteté: parce que ce seroit vne chose sotte, que les sacrifices bastissent non vne oubliāce de pechez, mais vne souuenance d'iceux. Voilà la cause, ce me semble, pour laquelle pas vne de ces parties, qui ont le gouuernement & la super-intendence des autres, le cerueau, & le cueur, n'est presentée: mais celles qui sont commandées d'estre offertes, ont vne raison competente, & qui leur conuient bien. En premier lieu l'axunge, d'autant que c'est la partie la plus grasse de toutes les autres, & la garde des entrailles & parties interieures: car elle les couure & oingt, & de la mollesse de son attouchement, les soulage: Les reins, pour raison des conduits de la semence, qui coule aux genitoires, desquels estans proches, comme bons voisins, les aident & secourent: à fin que la semence naturelle, n'estant empeschée de rien qui soit prés, puisse auoir bonne issuë: parce que les reins sont fosses d'humeur rousse & demi-sanglante, par lesquels le flux humide des excremens se decharge dedans les conduits & tuiaux de la semence, qui n'en sont pas loin. Mais la piece du foie est la meilleure partie, de la plus excellēte entraille qui soit, par le moiē de laquelle la viande est conuertie en sang, lequel saillant & decoulant au cueur, est porté apres par les veines en toutes les parties du corps: car l'estomac, qui est situé au dessous de la gorge, reçoit la viande brisée & machée des dents, laquelle il prepare & acoutre: puis le ventre, la receuant de l'estomac, acheue le second seruice, ainsi qu'il lui a esté ordonné de nature, faisant de la viande vn suc & ius, qu'on appelle Chyle: du ventre sortent deux tuiaux, qui sont creux, comme flustes, aiant chacune sa proprieté, l'vn pour discerner & separer ce qui ne vault rien, & l'autre pour faire le sang: celui qui a la vertu de separer ce qui ne vault rien, & dur, & difficile à cuire, le separe & l'enuoie dedans le vaisseau & vescie de la cholere: mais l'autre tourne & change par sa chaleur, ce qui est pur, liquide, & delié en sang vital: en aprés l'estreignant & serrant l'enuoie au cueur, duquel (comme il a esté dit) coulant par les veines, s'espand & tournoie par tout le corps pour lui estre nourriture. Il fault adiouter ceci, à ce qui a esté dit, que la nature du foie, qui est haute & bien polie, ressemble pour sa polissure au mirouër poli & reluissāt, afin que quād l'esprit s'est departi & absenté des soings & trauaux du iour, s'estant le corps abandonné au sommeil, & ne lui donnant le sens aucun empeschement, il puisse purement & naïfuement considerer tant soi-mesmes, que ses pensées, regardant dedans le foie, comme dedans vn mirouër: en ce faissant il contemple au naïf les choses intellectuelles, & regarde tout à l'entour les images, qui se presentent à lui, pour sauoir s'il n'y a point de vilennie, afin qu'il fuie ce qui est deshonneste, & eslise le contraire, qui est l'honnesteté: Prenant ainsi plaisir à la consideration de ces imaginations, il prophetise par songes les choses aduenir. Or la loi permet l'vsage du banquet

Le foie distribue la viande conuertie en sang aux parties du corps.

L'vsage du banquet du sacrifice salutaire permis deux iours entiers.

banquet de ce sacrifice salutaire deux iours entiers, à fin qu'on ne laisse rien au troisiesme, pour plusieurs raisons: la premiere, parce qu'il faut vser des viandes de la table sacrée en leur temps & saison, & auoir soing qu'il n'y ait rien de gasté par la longueur du temps: or la nature de toutes chairs est aisée à pourrir, encores qu'elles soient saupoudrées & confites: l'autre, parce qu'il ne fault point faire prouision des parties de l'hostie, mais les faut mettre au milieu de tous ceux, qui en ont necessité, d'autant qu'elles ne sont plus à la personne, qui les a offertes au sacrifice, ains à celui, auquel elles ont esté sacrifiées, lequel estant bien-faisant, liberal, & prompt à donner, veut que le banquet soit communiqué à tous, & qu'il soit reputé sien, non à ceux qui le presentent, leur enioignant, qu'ils pensent qu'ils ne sont que ministres, qui seruent au banquet, & non pas que le banquet se face par eux: parce que celui fait le banquet, auquel appartient l'appareil du banquet, au moien dequoi il n'en fault rien cacher, autrement on auroit plus d'esgard à la chicheté, vice serf & esclaue, qu'à la courtoisie & liberalité, qui est vne vertu genereuse & noble: la troisiesme & derniere, parce que le sacrifice du salut est fait pour deux, pour l'ame, & pour le corps, à chacun desquels elle a distribué vn iour pour banqueter: car il estoit bien conuenable qu'vn temps egal fust prefix & limité aux parties de nous, qui doiuent estre sauuées: pour cette raison le banquet du premier iour nous doit faire souuenir du salut de notre ame, & celui du l'endemain de la santé du corps. Or d'autant qu'il n'y a point de tiers dedans nous, qui, à proprement parler, doiue receuoir salut, pour cette cause la loi a defendu de toute sa puissance l'vsage du banquet au troisiesme iour, commandant que si d'auanture par ignorāce ou oubliance, il soit demeuré quelque reste, de le faire consumer, & le mettre au neant: car la loi declare que celui qui en gouste seulement, a failli, lui disant: O homme digne d'estre moqué, tu penses auoir sacrifié, & toute-fois tu n'as point sacrifié: ie ne me dōne pas peine de tes chairs nō sacrifiées, non sacrées, profanes, & souillées, que tu as fait cuire: gourmād, tu n'as iamais senti ni songé que c'est de sacrifice. En ce sacrifice est compris vn autre sacrifice, qu'on appelle sacrifice de loüange, lequel se fait en cette sorte. Celui qui n'est iamais tombé en aduersité ni du corps, ni des biens, & des autres choses exterieures, mais iouissant d'vne vie paisible sans aucune noise & debat, a tous ses plaisirs & soulas en ce monde, ne receuant aucun deplaisir & dommage, passant ioieusement la grande mer de cette vie en toute prosperité & tranquillité des affaires, lui soufflant & donnant cōtre la pouppe & gouuernal le bon heur, celui-là sans faute, doit par hymnes & loüanges, par sacrifices & autres actiōs de graces saintement remercier le gouuerneur du monde, qui lui a donné vne santé cōtinuë sans aucune maladie, profit sans aucun dommage, &, pour dire en vn mot, tous biens n'estās aucunement meslez & brouillez auec maux, toutes lesquelles choses ensemble sont brieuement cōprises dedans le nom de loüange. Or la loi ne commande pas de despendre & manger cette hostie de loüange en deux iours, cōme la premiere, ains seulement en vn, afin que ces gēs qui trouuēt les graces toutes prestes & appareillées, facēt aussi prōptemēt & soudainemēt leur aumosne de l'hostie, en faisāt participās les autres.

Sacrifice de louange.

Le sacrifice pour le peché.

Enſuit le ſacrifice pour le peché. Ce ſacrifice a beaucoup de guiſes & façons, & le partit-on en pluſieurs ſortes ſelõ les perſonnes & les eſpeces des hoſties: ſelon les perſonnes, comme du pontife & grand Sacrificateur, de tout le peuple, du Prince, & du priué: des hoſties, comme du veau, du bouc, de la cheure, ou aignelle: en cet-endroit auſſi la geniſſe eſt offerte pour ceux qui pechẽt par meſ-garde, ou bien à leur eſcient, mais changeans toute-fois incontinent leur volonté, ſe repentent des pechez qu'ils ont commis, & retournent à vne bonne vie. Les pechez du pontife & de tout le peuple ſont purifiez par vne meſme beſte, d'autant qu'elle commãde que pour tous les deux ſoit preſenté vn veau: ceux du Prince par vne moindre toutefois maſle, parce que le bouc en eſt l'hoſtie: mais ceux du priué ſont purgez par vne moindre tant en eſpece, qu'en ſexe: auſſi l'hoſtie, qui eſt immolée, eſt femelle, & non maſle: car il falloit biẽ que le Prince fuſt preferé au priué, meſmes pour le regard des ſacrifices: & le peuple, au Prince, d'autant qu'il ſemble que le tout eſt meilleur, qu'vne ſeule partie, & le Prince des Sacrificateurs fuſt egalé au peuple, quant à eſtre nettoié & obtenir pardon & oubliance de ſes pechez de la pitoiable puiſſance de Dieu: cet-honneur toute-fois, il ne le reçoit pas tant pour l'amour de lui, que parce qu'il eſt miniſtre du peuple, faiſant generalemẽt pour tous les actiõs de graces aux treſſacrées prieres & treſſaints ſacrifices: l'ordonnance qui a eſté faite pour raiſon de ce, eſt graue & merueilleuſe: *Si*, dit-elle, *le Pontife peche par meſ-garde.* Apres, elle adioute: *de ſorte que le peuple peche.* Montrant par là clairement que le vrai pontife, non faux, ni contre-fait, eſt ſans peché: que ſi quelque-fois il gliſſe, ou choppe, celà lui aduiendra non à cauſe de ſa perſonne, mais pour la faute generale du peuple, laquelle n'eſt pas incurable, mais eſt aiſée à guerir en cette ſorte. Eſtant le veau tüé, lui eſt commandé de mouiller & tremper ſon doigt au ſang, & en arrouſer ſept fois le voile de la ſacriſtie, dedãs laquelle ſõt les treſſacrez vaiſſeaux: en aprés d'oindre & frotter les quatre cornes & coings de l'autel quarré, où ſe fait le parfum, & reſpandre le reſte du ſang en l'allée tout contre le bas de l'autel, & au meſme lieu offrir ces trois choſes qui ont eſté ordõnées au ſacrifice de ſalut, l'axunge, la piece du foie, & les deux roignõs: apres celà il faut tranſporter dehors la peau, & tout le reſte du corps du veau, depuis la teſte iuſques aux pieds auec les entrailles, & le bruſler au lieu net, auquel on a accoutumé de porter les cendres ſacrées de l'autel. Autant en ordõne-il pour le peuple qui peche. Si c'eſt le Prince qui a offẽſé, qu'il ſe purge par le bouc, comme i'ai ci deuant dit. Si c'eſt l'homme priué, par la cheure, ou l'aignelle. Car la loi baille & aſſigne au Prince le maſle, & au particulier la femelle, ordonnãt au ſurplus que les autres choſes ſoiẽt ſemblables en tous les deux, cõme d'oindre de ſang les cornes de l'autel, qui eſt à deſcouuert, & offrir l'axũge, la piece du foie, & les deux roignons: le reſte on le donne à manger aux ſacrificateurs. Or entre les pechez, il en y a qui ſont commis contre les hommes, les autres contre les choſes ſacrées & ſaintes: par ci-deuant a eſté parlé deſdits pechez, qui ſont commis par meſ-garde contre les hommes: pour le regard des choſes ſacrées, il eſt ordonné que celui qui les offenſera ſe purgera par le belier, en paiant auparauant pour le dommage fait, le pris, &

Sacrifice pour le peuple.

encores

encores la cinquiesme partie outre le iuste pris & valeur. Apres que la loi a ordonné ces choses & autres semblables pour les pechez, qui sont commis par mes-garde, voici ce qu'elle ordonne, suiuant son train, pour les pechez qu'on commet de son bon gré, & à son escient. Si quelqu'vn, dit elle, ment, ou pour le fait de la societé, ou de la chose baillée en garde, ou pillée, ou trouuée, & pour euiter tout soupçon apres le serment presenté, il iure, pensant par ce moien auoir eschapé le blasme, & la peine du crime, puis estant repris de sa conscience vient à s'accuser & blasmer de ce qu'il a menti, & s'est pariuré, tellement que confessant publiquement son peché, il demande pardon, celui-là merite que son peché soit oublié, en verifiant sa repentance non par promesse, ains par œuure, rendant ce qu'on lui a baillé en garde, ou ce qu'il a pillé & desrobé, ou trouué, ou (pour dire en vn mot) tout ce qu'il s'est approprié, & outre en paiant la cinquiesme partie du pris de la chose, pour la consolation de celui qui a esté offensé: cela fait, & apres qu'il aura appaisé la personne à laquelle il auoit fait tort, qu'il s'en aille, ce dit elle, au temple demander remission de ses pechez, menant auec lui pour son aduocate (qui n'est pas à despriser, mais à grand credit & autorité) la misericorde, laquelle enuironnant son ame de tout costé la deliurera d'vn mal quasi incurable, faisant lascher & cesser la maladie mortelle, & la tournant totalement en santé. La loi aussi lui commande, comme elle auoit fait à l'autre, qui auoit offensé les choses sacrées, de presenter vn belier, & l'immoler: car elle repute esgal le peché, qui est commis sans y penser contre les choses sacrées, à celui qui de gré est fait contre les hommes, pourueu qu'il ne soit point question de la religion. Ainsi le pariure eschappera à sa peine en amendant sa vie. Il faut ici noter que les parties de l'hostie sacrifiée pour le peché, qu'on presente à l'autel, sont les mesmes, que celles du salut, à sçauoir le morceau du foie, la graisse, & les roignós: par ce que celui qui se repent est aucunemẽt sauué, estãt deliuré de la maladie de l'ame, laquelle est plus fascheuse & griefue, que ne sont toutes les passions & tous les maux du corps. Les autres parties de la beste sont distribuées diuersemẽt, & en trois diuerses sortes, selon le temps, le lieu, & les personnes qui les reçoiuent: d'autant que le lieu, c'est le temple: le tẽps, c'est vn iour, au lieu de deux iours, & les personnes qui mangent, sont les Sacrificateurs: de sorte que ne leurs propres femmes, ni ceux qui les offrent n'en prennent riẽ: car la loi ne permet point qu'on transporte rien hors du temple, ne trouuant pas bon, que le repentant, qui nagueres auoit commis quelque faute, soit pourmené & diuulgué par les pẽsées mal-auisées & les bouches effrenées des enuieux & mesdisans: lesquels n'ont autre vacation, que de mettre les personnes en la mauuaise grace d'autrui, & d'ouïr mauuais rapports pour leur faire honte & iniure. Elle veut que tout demeure dedans le temple, où se fait la purification. Or cette hostie est mãgée des Sacrificateurs pour plusieurs raisons: Premieremẽt à fin qu'ils facent hõneur à celui qui l'a presentée: car la dignité & excellence de ceux qui se trouuent au banquet, fait honneur à ceux, qui sont le banquet. La secõde, à fin que les repẽtans croient plus fermement, que les personnes, qui ont contrition & repentance de leurs pechez, ont Dieu propice & fauorable: parce qu'il n'eust pas appellé ses ministres à la participation & communication de cette table, si

Ordõnance touchãt les pechez cõmis à escient.

L'hostie pour le peché mãgée des Sacrificateurs.

l'oubliance de leurs pechez ne leur estoit totalement ottroiée. La troisiesme, parce qu'il n'est loisible à pas vn Sacrificateur de vaquer aux choses sacrées, s'il n'est parfait, ne se trouuant en lui vne seule petite tache: en ce faisant elle admoneste ceux qui ne cheminent plus au chemin de peché, de suiure la netteté des Sacrificateurs, lesquels n'ont point dedaigné de manger de leur offrande: a raison dequoi cette hostie est cõsumée, & mangée en vn iour, d'autãt que c'est la coutume de ceux, qui font mal, de differer & reculer, comme des autres qui font bien, de se haster & depescher. Au contraire, celles qui sont tuées pour le peché du Prince des Sacrificateurs, ou du peuple, ne sont point gardées pour manger, mais sont bruslées en la cendre sacrée, comme il a esté dit: parce qu'il n'y a rien plus excellent que le grand Sacrificateur, ou le peuple qui puisse estre intercesseur pour eux, quand ils pechent, & par ses prieres impetrer pardõ: de sorte qu'à droit la chair est cõsumée par le feu, à l'exemple des holocaustes, pour faire honneur à ceux qui les offrent: non qu'on ait esgard, en matiere de sacrifices, aux dignitez des personnes, mais parce que les pechez des bons & saints personnages valent bien autant comme les bien-faits des autres simples gens: car tout ainsi qu'vn champ gras & bõ, cõbien qu'il ne rapporte pas beaucoup quelque-fois, ne laisse pas pour-tãt de porter plus de fruit, que celui, qui est de son naturel maigre & steril: aussi aduient-il que le peu de vertu & honnesteté, qui est aux gens de bien, & amoureux de Dieu, est meilleur que ne sont les belles & excellentes oeuures, que par fortune les meschans font, ne pouuant faire de leur propre volonté chose qui soit bõne. Aprés que la loi a parlé particulierement d'vne chacune espece des sacrifices, à sçauoir de l'holocauste du salutaire, & de celui qui est fait pour le peché, elle en adioute vn autre, qui est composé de ces trois, pour montrer qu'ils s'accordent & conuiennent biẽ ensemble. Cet-amas & assemblée de sacrifices est appellé le grãd voeu: mais il faut que nous disions la cause pour laquelle on lui a donné ce nom. Il y a des personnes, lesquels apres auoir offert les premices & decimes de toutes les choses qu'ils possedent, des bleds, des orges, de l'huile, du vin, des plus beaux fruits de leurs arbres, des premieres bestes nées, & sacrifié les nettes, & baillé & paié le pris & la valeur des immondes, n'aians plus de suiet & matiere en laquelle ils puissent loger & emploier leur deuotion & bonne affection, se dedient eux-mesmes, montrãs par là vne indicible sainteté, & vne grãde & excessiue amour qu'ils portent à Dieu: cela est appellé proprement le grand voeu: d'autant que celui qui fait ce voeu, n'a rien plus precieux que soi-mesmes, dont toute-fois il se depart & le quitte. Or la loi commande à celui qui a fait tel voeu, ce qui s'ensuit: Premierement de n'vser point de vin, ni de liqueur qui prouienne de raisins, ni boire breuuage, qui enyure & gaste la raison, estimant que depuis qu'il a fait ce voeu, il est sacré: or à ceux, qui font le diuin seruice, sont defendus les breuuages, qui enyurent, pouuants estancher leur soif d'eau. Apres doit offrir au terme arresté trois bestes pour se deslier & desueloper de son voeu, vn aigneau masle, vne aignelle, & vn belier: le premier, pour estre holocauste: le second pour estre sacrifice du peché: & le belier, pour estre sacrifice du salut: par ce que toutes ces choses conueniennent bien à celui qui a fait ce voeu: en premier lieu, le sacrifice

Ceux qui font mal reculent: mais ceux qui font biẽ se depeschent.

Le grand voeu.

ſacrifice d'holocauſte: d'autant que non ſeulement il dedie au ſauueur ſes biẽs, mais auſſi ſoi meſmes. Secondement, le ſacrifice du peché, parce qu'eſtant hõme, ne ſ'eſchape point du peché. Tiercement le ſalutaire, d'autãt qu'il aduouë tenir ſon ſalut non du medecin, mais du ſauueur Dieu, & des puiſſances d'icelui: car les hommes fragiles & mortels ne ſont pas ſuffiſans de donner ſanté, ne donnans pas allegeance à tous, ni aux meſmes perſonnes: au contraire ils nuiſent quelquefois, parce que cet affaire depend d'ailleurs, à ſçauoir des facultez & vertus des medicamens. Mais cela me fait eſbahir que ces trois beſtes ſont amenées à diuers ſacrifices, veu qu'il n'y en à pas vne de diuers genre, ains ſont toutes d'vn meſme, le belier, l'agneau, & l'agnelle: la raiſon c'eſt (cõme i'ai dit peu auparauant) qu'elle veut montrer par là que ces trois ſacrifices ſont comme freres, en ce que celui qui ſe repent eſt ſauué: & celui qui eſt ſauué, ſe reuiẽt & refait apres les maladies de l'ame: & tous deux ſe haſtẽt d'aller à l'entiere & parfaite habitude, dont le ſacrifice d'holocauſte eſt le ſigne & repreſentation. Or parce qu'en ce ſacrifice l'homme ſ'offre lui-meſme, & n'eſt loiſible que le ſacré autel ſoit ſouillé du ſang humain, & faut que quelque partie d'icelui ſoit ſacrifiée, la loi a voulu qu'on print de lui la partie, laquelle eſtant oſtée ne feroit aucune douleur ny dommage: eſtant donques le corps ſemblable à l'arbre, elle a voulu que les cheueux de la teſte d'icelui fuſſent tonduz, comme les petites branches ſuperfluës des arbres, & qu'on les mit dedans le feu, auquel la chair du ſacrifice ſalutaire cuit (choſe fort pertinente & ſeante) à fin que quelque partie de celui qui ſ'eſt voüé, laquelle il n'eſt loiſible de preſenter à l'autel, eſtant meſlée à tout le moins parmi le feu du ſacrifice, ſerue de matiere & nourriture à la flamme. Voilà les ſacrifices cõmũs à tous ceux du peuple. Il y en a d'autres que font les Sacrificateurs, à fin qu'ils ne penſent point en eſtre exempts & quittes, à cauſe des ſeruices, qu'ils doiuẽt faire en leur eſtat. Ce ſacrifice qui leur ſiet fort bien, n'eſt pris de pas vne choſe, qui ait ſang, ains de la treſpure nourriture humaine, à ſçauoir de la pure farine & fleur du froment: lequel ſacrifice ſe fait tous les iours, & dure à iamais, pour l'accompliſſement duquel, on prend tous les iours de la meſure ſacrée la dixieſme partie, dont la moitié eſt offerte le matin, & l'autre à veſpre, fritte dedans l'huile, ce qu'on ne mange point toute-fois: car la parole de Dieu dit que toutes les offrandes du Sacrificateur doiuent eſtre totalement brulées & conſumées du feu, ſans en reſeruer rien pour manger. Nous auons dit ce que pouuions dire des ſacrifices. Nous parlerons maintenant, ſuiuant l'ordre, de ceux qui offrent les hoſties.

Sacrifice des Sacrificateurs.



DE CEVX QVI OF-frent les hosties au Sacrifice.

LA loi veult que celui qui offre les hosties soit net tāt au corps, qu'en l'ame: quant à l'amē, des passions & perturbatiōs, des maladies & vices: qui corrompent tant les paroles que les œuures: quant au corps, des taches & d'autres choses, qui ont acoutumé de le souiller. Or elle a inuenté & ordonné pour tous les deux des purgations propres & conuenables: pour l'ame le sacrifice des bestes: pour le corps les lauemens & arrousemens d'eau, dont ci apres nous parlerons: d'autant qu'il est bien raisonnable de departir à la meilleure & plus excellente partie de nous en tout & par tout la prerogatiue d'ancienneté, & qu'on parle premierement d'elle. Quelle est donques sa purification? Regarde, dit-elle, quiconque sois, si la beste que tu presentes pour hostie est entiere, sans aucune tache, d'eslite, & choisie entre toutes les autres par le certain aduis, & la tresaguë & tresperceante veuë des Sacrificateurs, lesquels pour la longue & continuelle experience sont duits & faits à iuger d'icelles, sans aucunement faillir: parce que si tu ne recherches & regardes soigneusemēt ceci tāt des ïeux que de l'esprit, tu ne laueras & nettoieras tes pechez, & toutes les taches dont tu as esté souillé & barbouillé durant ta vie, soit par cas fortuit, & mesgarde, soit de propos deliberé & à ton escient. Car en ce faisans tu trouueras que cette soigneuse recherche que tu fais en l'endroit des bestes ne represente & signifiè autre chose, que l'amendement de tes mœurs, ne se souciant point la loi des bestes irraisonnables, ains de ceux qui ont entendement & raison: au moiē de quoi ne regarde pas aux bestes qui sont sacrifiées, mais à ceux qui les presentent aux sacrifices, afin qu'il n'y ait dedans eux aucune passion & vice qui les gaste & corrompe. Au reste, comme i'ai dit, elle veult qu'on nettoie le corps par les lauemens & arrousemens: ne permet pas toute-fois que celui qui a esté arrousé ou laué vne fois entre incontinent dedans l'enclos du temple, mais veut qu'il demeure dehors sept iours entiers, & qu'il s'arrouse le troisiesme & le septiesme iour: cela fait, elle lui abandonne l'ētrée & le sacrifice. Il nous fault maintenāt considerer cōbien il y a en ceci de prouuoiance & de philosophie. Tous les hōmes presque se lauēt d'eau pure, nō troublée & brouillée, plusieurs s'arrousent de l'eau de la mer, aucuns de celle des riuieres, les autres des eaux qu'on puise des fontaines par creuches ou seaux: mais Moyse ordonne que la cēdre, qui est demeurée du feu du sacrifice, soit preparée (cōmēt cela se fait tout

Ordōnance touchant la beste qui doit estre immolée.

Lauemens du corps.

incontinent

incontinent sera declaré) & qu'en prenāt quelque peu on le iette dedās vn pot, & à l'instāt qu'on espāde dessus l'eau: apres cela qu'on mouille en cette meslāge vne branche d'hyssope, & qu'on en arrouse ceux, qui doiuent estre netoiez. La cause de ceci, pourroit estre non hors de propos, telle. Il veult que ceux qui vont au seruice du vrai Dieu se connoissent premierement, & leur propre essence: car comment la personne, qui n'a point de connoissance d'elle-mesmes pourra elle comprendre la treshaute puissance de Dieu, laquelle surmonte toutes choses? Or notre essence pour le regard du corps c'est la terre & l'eau, dont il nous souuient lors de cet arrousement, croians qu'il n'y a point de meilleure purgation, que de connoistre quel on est, & de quelles choses on est composé: de la cendre & de l'eau, choses qui ne sont dignes qu'on en face compte & estime: parce que celui, qui entendra bien ce propos, se detournera incontinent de l'ennemie & traistresse presomption, & ostant tout orgueil rentrera en grace auec le bon Dieu, lequel hait ces vices: d'autant qu'il est dit, en quelque lieu, que la personne qui manie des propos ou œuures hautaines, non seulement il irrite les hommes, mais aussi il irrite Dieu le tresiuste, & createur de toutes choses bonnes. Lors donques de cet-arrousement nous sommes tellement poussez & resueillez, que peu s'en fault que les elemens, l'eau & la terre, iettans hault & clair vn cri, ne dient: Nous sommes l'essence de votre corps: la nature, c'est à dire, l'art diuin, nous meslant l'vn parmi l'autre, nous a transformé en vne forme & face humaine. Lors de votre generation vous auez esté bastiz & composez de nous, & de rechef quand il vous conuiendra mourir, estans dissouls & dessemblez, retournerez en nous: parce qu'il ne se peult faire que ce qui se corrompt, s'en aille à neant, mais il finit là, dont il a pris commencement. Il est maintenant temps que nous nous aquittions de notre promesse, & que nous declarions qu'elle est la proprieté de cette cendre: car elle ne prouient pas seulement du bois vsé & consumé par le feu, ains aussi de la beste propre à cette purification. La loi commande que la genisse rouge, qui n'a point encores senti le ioug, soit amenée & tuée hors la ville: en apres que le grand Sacrificateur prenant du sang d'icelle arrouse sept fois tout ce qui est au deuant du temple, cela fait qu'on la brule toute entiere, auec la peau, les cornes, & le ventre plein d'ordures & excremens: & quand la flamme appetissera qu'on iette au milieu ces trois choses, du bois de cedre, de l'hyssope, & du cumin: & estant esteinte, que l'hōme pur & net recueille la cendre, & la serre hors de la ville en vn lieu net. Nous auōs ailleurs declaré en nos allegories ce qui nous est representé & signifié par ces signes. Il est donques necessaire, que les personnes, qui se deliberent d'aller au temple pour estre participans du sacrice, se parent & nettoient leurs corps, & auparauant icelui, l'ame: car c'est la maitresse & roine, en toutes choses meilleure & plus excellente que le corps: aussi est elle participante de la nature diuine. Or les choses qui embellissent & nettoient l'esprit, sont la sapience, & les preceptes de sapience, qui la conduisent à la contemplation du monde, & de toutes les choses, qui sont en icelui: la compagnie & assemblée sacrée des vertus, les belles & loüables œuures, qui prouiennent d'icelles. De ces choses quiconques sera orné & paré, qu'il aille hardiment au temple, qui lui est familier, comme vn repaire & manoir de tous

Arrousement de ceux qui deuient estre purgez.

Sacrifice de la genisse rouge.

Choses qui embellissēt l'esprit.

les autres le meilleur, se presentant & s'offrant lui-mesmes pour hostie: mais l'autre dedans lequel logent & dressent leurs embusches les conuoitises meschantes & iniustes, qu'il se cache & demeure à part, retirant son eshontée & effrontée folie, & sa trop grande hardiesse & outre-cuidance: ce sera son profit de se mõtrer humble & modeste: car le temple du vrai Dieu n'est point ouuert aux sacrifices profanes: Ie dirois volontiers à ce personnage là: Mon ami, Dieu se resiouït non des Hecatombes, qu'on lui amene, n'aiant besoin de toutes les choses du monde, dont il est maitre & Seigneur, mais il se resiouït des bonnes ames, & des personnes qui s'exercent à la sainteté, desquelles il reçoit volontiers les petits gasteaux, l'orge, & autres choses de petit pris, comme si c'estoient choses delicieuses & de grand pris, & les preferant aux riches & magnifiques: que quand ils ne lui porteroient rien qu'eux-mesmes accomplis & parfaits en toute vertu & hõnesteté: ils lui presenteroient vn tresbeau sacrifice en l'honnorant, comme le bien-faicteur & sauueur du monde, par hymnes & loüanges, qui procedent tant des organes & parties, qui forment la voix, que des autres façons, ausquelles la langue & bouche se taisent, seulement les cris se font en l'entẽdement, qui sont entendus du seul Dieu, ne les pouuant les oreilles du monde entendre. Que ce propos soit vrai, & non mien: mais de la nature, l'euidence le tesmoigne, faisant foi claire & apparente à ceux qui ne prennent point plaisir à debattre les choses veritables & y contre-dire, ni par vne opiniastreté à estre incredules. La loi aussi le tesmoigne, commandant de dresser deux autels differans en matiere, lieu, & vsage: parce que l'vn est basti de pierres amassées, & non taillées, & est dressé en l'allée du paruis, prés l'entrée du temple en plain air & à descouuert, destiné à l'vsage des hosties sanglantes: l'autre est d'or, & est situé au lieu secret bien auant dedans la premiere courtine & voile, n'estãt veu de personne, que des Sacrificateurs, qui lors qu'ils font l'office, sont chastes, s'abstenans de la compagnie de leurs femmes, & est destiné pour les parfums & odeurs. Parlà appert, que Dieu fait plus de cas d'vn petit morceau d'encens, qui lui est offert par vn saint homme, & l'estime de plus grãd pris & valeur, qu'il ne fait vne infinité de bestes, que quelque meschãt lui pourroit sacrifier: car, à mon aduis, d'autant que l'or est meilleur & plus precieux que les pierres, & le †secret oratoire plus saint, qu'vn autre lieu, d'autant aussi est meilleure & plus excellente l'action de graces par les parfums, que n'est celle qui se fait par les hosties sanglantes. Par quoi non seulement l'autel des odeurs & parfums a esté honnoré pour la richesse & hault pris de la matiere, pour l'ouurage des ouuriers, & la sainteté du lieu: mais aussi par ce que l'ordonnance veult qu'auant tous les autres sacrifices, se face tous les iours illec le sacrifice de ces choses-ci, en rendant graces à Dieu: car il n'est permis de presenter dehors le temple l'hostie d'holocauste, au parauant que de presenter des senteurs de grand matin au dedans. Cela ne signifie autre chose, sinon que Dieu ne fait cõpte de la pluralité des hosties, qui sont immolées, mais du trespur esprit raisonnable de celui qui les offre. Que si le iuge, qui se delibere de iuger saintement, ne prend presens d'aucune des parties dont il est iuge, autrement il se rend coupable de corruption: nõ plus quelqu'autre homme de bien d'vn meschãt riche: pensera-tu que Dieu, qui est suffisant de lui-mesmes: & n'a

C'estoit le sacrifice à cent bœufs

†C'estoit de farine qu'on detrempoit auec de l'huile, & en faisoit on des tourtes.

Deux autels dressez.

† Adyton c'estoit le lieu au temple plus secret, dedãs lequel n'estoit loisible d'entrer qu'au Sacrificateur.

Dieu n'a agreable la pluralité des hosties mais l'esprit pur.

affaire

affaire d'aucune creature, se laisse corrompre par presens? Lui, qui est le souuerain & tresparfait bien, la viue & perdurable fontaine de Prudence, de Iustice, & de toute vertu, ne reiettera-il pas les offrandes des meschans? Au reste, celui qui les offre n'est-il pas le plus effronté du monde, donnant à Dieu de ce qu'il a aquis en faisant tort à son prochain, en le pillant, en lui reniant ce qu'il a en garde, & le trompant, comme si Dieu estoit participant, & deust auoir sa portion du larrecin? Certainement ie puis bien dire, que celui-la, qui fait ces offrãdes est le plus mal-heureux de tous les hommes: car de deux choses l'vne: ou il s'attend bien que son peché ne sera point descouuert, & conneu, ou qu'il viendra en euidence: s'il estime qu'il ne sera point apperceu, il est ignorant de la puissance de Dieu, qui voit & oit tout: mais s'il a opinion qu'il sera reuelé & conneu, il est bien hardi de donner à connoitre ce qu'il failloit cacher. Cela est il beau de presenter les marques & enseignes des choses mal aquises, & faire vne montre de meschantes premices à Dieu? Que cetui-là ne fait-il ce discours en soi-mesmes, que ni la loi reçoit rien de l'iniquité & meschanceté, ni le Soleil des tenebres: or Dieu est le premier patron des loix, & le Soleil du Soleil, esclaircissant, lui, qui est intellectuel, le sensuel, distribuant de ses fontaines inuisibles, des clartés visibles à celui qui veult voir. Ce qui reste concerne l'autel. Le feu: dit la loi, brulera tous-iours en l'autel, & ne sera point esteint. Ie croi que ceci a esté ordonné pour bonne raison: car d'autant que les graces de Dieu sont perdurables, & ne faillent iamais, n'estans interrompues & discontinuées, en aiant tant de nuict que de iour l'homme la iouissance, il a esté besoin que la sainte flamme, laquelle est le signe & representation de l'action de graces, fust tous-iours ardente, sans iamais estre esteinte. Peult-estre aussi que par la durée & presence de ce feu, elle veult ioindre & vnir les vieux sacrifices auec les noueaux, estans tous-iours vn mesme feu allumé, par lequel tous les deux sont sacrez, afin que l'action de grace soit parfaite & entiere, combien que selon les occasions, qui se presentẽt quelque-fois, on amene plus d'hosties, quelque-fois moins. Or toutes ces choses, qui ont esté dites, ont vn sens caché, lequel il fault eplucher à la verité selon les regles de l'allegorie. L'autel de Dieu c'est l'ame du sage, reconnoissant le plaisir que Dieu lui a fait, bastie & composée de nombres parfaits & solides, qui ne se diuisent & partissent point, d'autant qu'il n'y a pas vne partie de vertu inutile: la sacrée lumiere est tous-iours en icelle ardente, & la garde-on de pœur qu'elle ne s'esteigne: cette lumiere est la sagesse, comme au contraire les tenebres de l'ame c'est l'ignorãce: car ce qu'est la lumiere sensible en l'endroit des ïeux, telle chose est la science à la raison, esclairant tous-iours cette lumiere à la contemplation des choses incorporelles & intellectuelles. A pres elle dit: A toute offrande vous y mettrez du sel. Par ce propos elle montre (comme i'ai dit au parauant) la perpetuelle durée, d'autant que le sel apres l'ame, contregarde les corps: car comme l'ame est cause que les corps ne se corrompent point, aussi le sel, les serrant & estreignant, les entre-tient & les rend aucunement immortels: à raison de quoi la loi l'appelle en ce lieu Thysiastirion, lui aiant donné ce nom fort propre & d'eslite, para to diatirein tas thysias, c'est à dire, à raison qu'il cõtre-garde les hosties. Si donques la chair est consumée par le feu, la preuue sera toute euidente que l'hostie n'est point

La loi ne reçoit rien du mechãt non plus que le soleil des tenebres.

Allegorie

L'autel de Dieu c'est l'ame du sage.

Les tenebres de l'ame c'est l'ignorãce

Proprieté du sel.

θυσιαστήριον. παρὰ τὸ διατηρεῖν τὰς θυσίας.

reputée sacrifice, ains l'ame, & la bonne affection de celui qui la presente au sacrifice fortifiée & renforcée par la vertu. Outre ce elle ordonne que toutes les hosties soient sans leuain & miel, ne voulant point qu'on porte pas vn de ces deux à l'autel, le miel par auanture, par ce que l'abeille qui l'amasse & cueille, est vne beste immonde, engendrée, comme on dit, de la pourriture & corruption des boeufs, ainsi que les guespes & bourdons des corps des cheuaux: ou par là nous est donné à entendre, que tout plaisir mondain excessif & profane est doux à boire & à aualer: mais apporte incontinent apres des douleurs & langueurs ameres & difficiles à guerir: dont necessairement aduient que l'ame, estant esbranlée, & troublée, ne se peult dresser fermement: le leuain, à raison qu'il enfle & fait croistre: ce qui est aussi vne figure, qui signifie, que celui qui s'approche de l'autel, ne se doit pas hausser & esleuer, estant enflé d'orgueil, mais fault que, regardant à la grandeur de Dieu, il ait sentiment de l'infirmité de l'homme, qui est mortel, combien qu'il soit plus heureux que les autres hommes, & par vn discours raisonnable, qu'il retienne son hault & fier courage, foulant aux pieds la traistresse presomption. Que si le createur de toutes les creatures, desquelles il n'a que faire, ne regardant point à sa grande & excessiue puissance & autorité, mais à ton infirmité, t'a fait participant de sa misericorde, remplissant tes disettes & necessitez, pour lesquelles tu estois fasché & desplaisant, que te conuient-il faire en l'endroit des hommes, qui te sont parens de nature, faits & composez des mesmes elemens que toi, veu que tu n'as rien apporté en ce monde, ni toi-mesmes. Car, monsieur le braue, tu es venu tout nu, & t'en retourneras de-rechef tout nu, ne receuant de Dieu, pour ton vsage, que le temps, qui est entre la natiuité & la mort, pendant lequel tu n'as autre chose à faire que d'auoir soin d'estre communicatif, humain, doux, amiable, & vertueux, reiettant le vice inegal, iniuste, & etrange, lequel rend l'homme, qui est selon nature le plus doux de tous les animaux, cruel & sauuage. La loi dauantage commande que la chandelle & lumiere soit ardente, & brule dedans le voile au chandelier sacré, pour plusieurs raisons: l'vne afin qu'estant faillie la lumiere du iour, & venant apres elle la clarté de la chandelle, les choses sacrées reluisent, lesquelles ne tiennent rien des tenebres, & de l'obscurité, à l'exemple des astres, qui montrent leur propre clarté lors que le Soleil se couche, ne laissans point le rang, qui leur a esté ordonné au monde: l'autre, afin que de nuict il se face quelque chose qui fraternise auec les sacrifices du iour, & leur corresponde pour aquerir la grace de Dieu, & en ce faisant qu'on ne laisse passer pas vn temps sans rendre graces à Dieu, & principalement celui de la nuit, qui est fort propre & commode: car il est bien raisonnable d'appeller sacrifice la clarté de la tressainte lumiere, qui luit au dedans du lieu: Il y en a vne autre troisiesme, laquelle est necessaire: car puis que non seulement nous receuons des biens en veillant, mais aussi en dormãt, nous donnãt Dieu, qui est liberal & magnifique, le dormir pour le soulagemẽt de nous, qui sõmes mortels, & pour le profit du corps & de l'ame: du corps estãt icelui laché & deliuré des trauaux du iour: de l'ame, estant icelle allegée des soins & soucis, & retournant de cette confusion & trouble de sens chez elle, pour pouruoir lors à ses affaires, la loi à bon droit a iugé estre raisonnable de partir les actions de graces, & que pour le veiller

Il fault fouler aux pieds toute presomption.

La lumiere tous-iours ardente dans le voile.

Le dormir donné de Dieu pour le soulagement du corps.

le veiller on feroit les sacrifices,& pour le dormir, & les proffits qui en reuiennẽt, on allumeroit les chandeles sacrées. Voilà les commandemens & defenses de la loi,auec d'autres semblables, qui appartiennẽt à la religiõ & ceremonies. Il fault maintenãt tirer de là,ce qui est de la philosophie,& peut seruir à notre instruction. Il semble que la loi vueille dire : Dieu ne demande rien de toi,ô esprit,qui te puisse greuer,qui soit de plusieurs & diuerses sortes, & difficile à faire,mais simple & facile:c'est de l'aimer,comme ton biẽ-faicteur,ou le craindre comme ton prince & Seigneur, de marcher par tous les sentiers, qui lui plaisent, de l'adorer & l'honnorer, non par aquit, mais de tout ton entendement, rempli de toutes bonnes & saintes pensées, qui ne tendent qu'à l'amour d'icelui,d'embrasser ses commandemens, & honnorer les loix diuines:en faisant ceci, tu demeureras tous-iours en vne mesme nature sans estre aucunement changé : Que si quelque chose du monde deuient meilleure, le Soleil,la Lune,la grande compagnie des autres astres,ou tout le ciel, ou la terre s'esleuãt en vne grande hauteur de montaignes, ou s'eslargissant, comme si c'estoit vne chose liquide & coulante, en vne large plaine, ou la mer se changeant en douceur, & deuenant bonne à boire, ou les riuieres se desbordant & regorgeant egales aux mers : chacune neant-moins retourne en son premier estat, estant remise aux mesmes bornes, ausquelles ell'auoit esté rangée & arrestée lors qu'elle fut faite premieremẽt:or toy deuiẽdras meilleur,ne faisans aucune faute : y a-il quelque chose difficile & penible ? Il ne nous fault pas trauerser des mers non nauigables,ou voiager par mer au milieu de la tempeste, estãs enuironnez & agitez hault & bas des vagues & vens impetueux & contraires, ni marcher par des sentiers rudes, & non hantez, lesquels n'y a aucune forme de chemin, ni passer par des destroits pleins de brigans & de bestes sauuages,qui courent sus aux passans, ni de veiller toute la nuict à descouuert pour garder les murailles, de peur que les ennemis, qui sont aux embusches, & menacent des plus grans dangers du monde,ne nous facent mal. Arriere tout celà. A dieu ne plaise qu'il soit parlé en l'endroit des gens de bien, & sur tous propos de cas si etranges. Il fault plus-tost vser de meilleurs termes,& souhaits plus doux és choses tant vtiles & proffitables. Que seulement l'ame iette vne œillade, & face signe qu'elle est contente de faire seruice & honneur à son Dieu, incontinent elle trouuera tout prest & facile. Ne sais-tu pas que tant ce ciel sensuel qu'on voit, que celui que nous imaginons en notre esprit, qu'on pourroit nommer le ciel du ciel, est à Dieu ? Ne sais-tu pas aussi que la terre & toutes les choses, qui sont en icelle, bref tout le monde, tant celui qu'on voit, que l'inuisible & incorporel, selon le patron & exemple duquel le notre a esté creé, est à Dieu ? si est-ce que lui choisissant de tout le genre humain les vrais hommes d'eslite,& se les reseruant, a bien daigné se soucier d'eux les appellant à son seruice:lui qui est la vifue & eternelle source de tous biens,dont toutes les autres vertus arrousées sourdent plus douces & sauoureuses à boire, que n'est le Nectar & la boisson des dieux, & non moins propres pour aquerir l'immortalité. Certainement ceux sont miserables & mal-heureux qui s'etrangent de ce beau & labourieux banquet de vertu : & encores plus mal-heureux les autres,qui ne gousterent iamais de l'honnesteté,veu qu'il est si aisé

Il n'y a rien difficile en ce que Dieu nous a commandé.

Dieu a soin de ceux qu'il a esleu.

Mal-heureux qui s'elongnẽt du banquet de la vertu

de se resiouir & s'esbattre auec la iustice & sainteté. Il faut bien dire qu'ils sont incirconcis du cueur, comme dit la loi, & pour la dureté de leurs mœurs, rebelles, fiers, farouches, & desobeissans. La loi les admoneste, en disant: *soiez circonciz de la dureté de votre cueur*: faites en sorte que cette dureté & rebellion de votre cueur soit rongnée & retaillée: c'est à dire, rasez soigneusement & dechassez les vanitez & opiniõs superflues de votre esprit, que les desmesurées & impetueuses passiõs ont semées & augmẽtées dedãs vous, & que la mauuaise laboureuse de l'ame a planté, qui est la follie & ignorãce: au reste *le chignõ de votre col ne soit dur*: comme s'elle vouloit dire. Que votre esprit ploie & flechisse n'estant point rebelle: ne s'estudie d'estre si etrange & ombrageux, qu'il ne vueille rien apprendre, se faisant par ce moien grand tort: mais se depouillant de ces façons etranges & rudes, comme de ses ennemis, qu'il se range aux choses honnestes & raisonnables, en obeissant aux loix de nature. Ne vois-tu pas au tour de l'essence de Dieu les premieres & tresgrandes puissances, assauoir la bien-faisante & la punissante? la bien-faisante est nommée Dieu: d'autant que par icelle il a tout fait & embelli: l'autre s'appelle maitresse, qui a la puissance & super-intendence sur toutes les choses. Dieu n'est pas Dieu seulement des hommes, ains aussi Dieu des dieux, il est grand, & son estre est vn vrai estre: il est fort & puissant, & toute-fois, ores qu'il soit si grand en vertus & puissances, il prend neant-moins pitié & compassion des pauures, qui sont en necessité, ne dedaignans estre le iuge des etrangers, des orphelins, & des vefues: tellement que ne faisant compte des loix, des Princes, & des grans Seigneurs, il fait dignes les humbles & petits de ce priuilege & honneur: les etrangers, par ce qu'ils ont laissé la façon de viure de leurs païs, en laquelle ils auoient esté nourris, pleine d'abus, de mensonges, & de vanité & superstion, &, estans deuenuz vrais amoureux de la verité, se sont addressez au seruice & honneur de Dieu, au moien de quoi ils sont participans du priuilege qui est bien seant & conuenable aux seruiteurs de Dieu, qui est l'aide & secours d'icelui, afin qu'il ne semble point qu'ils se soiẽt en vain retirez vers lui: les orphelins & vefues, parce qu'ils n'ont personne, qui se soucie d'eux: estans les orphelins priuez de leurs peres & meres, & les vefues de leurs maris, tellement que n'aians support & aide d'ame, ne sauent où se retirer: pour cette cause ne sont point frustrez de l'esperãce qu'ils ont en Dieu: car estant lui de son naturel doux & misericordieux, ne les abandonne iamais, mais en a soin & souci. *Dieu seul*, dit la loi, *soit ta hautesse, & ta tresgrande gloire*. Ne te glorifie point ni aux richesses, ni aux honneurs, ni en ta Seigneurie & gouuernement, ni en la beauté de ton corps, ni en ta face, ou autres choses semblables, pour raison desquelles, les gens sans entendement ont coutume de s'orguillir, faisant ce discours en toi-mesmes: que premierement ces choses ne tiennent rien de la nature du bien: secondement qu'elles se changent soudainement, & fletrissent aucunement, auant qu'elles soient fleuries à bon escient: Embrassons ce beau & loüable seruice de Dieu, & encores qu'il aduienne que nous soions vaincus de nos ennemis, n'ensuiuons pas toute-fois leurs impietez & mechancetez en ce où ilz pensent montrer leur affection & amour enuers Dieu, brulans leurs fils & leurs filles en l'hõneur de leurs Dieux, non que ce soit la coutume de tous les Barbares de bruler leurs enfans, (car ils ne sont

Il fault circoncire la dureté de notre cueur.

Les plus hautes puissances de Dieu.

Dieu est la sauuegarde des etrangers, des orphelins, & des vefues.

Il fault que Dieu soit notre gloire.

Ceux qui embrassent le seruice de Dieu se doiuent garder de superstition.

ne sont pas si cruels de leur naturel,que ce qu'à grand' peine ils voudroiēt faire à leurs mortels & capitaux ennemis en la guerre, ils eussent le cueur de le faire en la paix à leurs tresproches & treschers enfans) mais parce que,pour en parler à la verité,ils brulent & corrompent les ames de ceux qu'ils ont engendré,ne grauans dedans leurs tendres esprits les commādemens veritables d'vn seul & vrai Dieu. Estans donques vaincuz de nos ennemis,gardōs nous biē de tomber en leurs superstitiōs,& ne nous laissons point entrainer de leurs prosperitez,comme si la vraie religion,& le seruice de Dieu leur eust fait gaigner la victoire : car à plusieurs aduiennent soudainement, lors qu'ils n'y pensent point,des prosperitez,comme si c'estoit vne embusche & appast de tresgrandes miseres:peut estre aussi qu'ils gaignent la victoire,de laquelle ils sont indignes,à fin que nous receuions plusgrand dueil & deplaisir,nous faisant grand mal de ce qu'aians esté nez en vne republique cherie & aimée deDieu, nourris aux loix qui tendēt à toute vertu,& enseignez dés notre premier âge en toute bonne doctrine propre & conuenable à l'homme,nous n'en faisons cōpte, & embrassons ce qui est à la verité digne de mes-pris, estimās les choses graues & d'importance,ieuz d'enfans,& les friuoles de nul pris,graues & de cōsequēce. Que si quelqu'vn prenāt le nom & l'habit de Prophete, & faisant semblāt d'estre espris de l'esprit deDieu,nous vouloit induire à la superstition des Dieux controuuez par les villes,n'y adioutons point foi,ni nous laissons trōper souz le nom de Prophete:parce que celui-là est vn enchāteur,non pas Prophete: & d'autāt qu'il a forgé & controuué des propos faux & pleins de mensonge,ores qu'il nous soit frere,ou enfant,ou fille,ou femme,ou parēt,ou grād ami,& fort familier,si souz ombre de cette familiarité il nous a voulu seduire à l'impieté qu'il tient,nous poussant & incitāt à mettre notre affection à la superstitiō des paiens & gentils,& venir aux mesmes sacrifices & offrandes,faisons le mourir cōme vn ennemi commun,ne nous soucians du sang & de la parenté:& annōceons & publions à tous ceux qui aiment l'honneur deDieu,les propos qu'il a tenu,lesquels vistemēt accourront pour faire la punition de la meschante personne,iugeās estre œuure saint de la tuër:car en nous ne doit estre qu'vne priuauté, & vn bulletin d'amitié, qui est de plaire à Dieu, & dire & faire toutes choses pour son honneur : au moien dequoi nous deuons reietter les parētez, qu'on dit sourdre & naitre de nos ancestres, à raison du sang : semblablement les alliances qui viennent des mariages,& autres semblables occasions de priuauté,s'elles ne tendent au mesme but,à sçauoir à l'honneur de Dieu,lequel est le ferme lien de l'amitié iointe & vnie,ne pouuāt estre deslié:en ce faisant nous aurons en eschāge vne autre parenté plus sainte & honorable. La loi cōferme ma promesse, disant que ceux qui font choses agreables à la nature,& belles, sont enfans de Dieu : parce qu'elle dit : V*ous estes enfans au Seigneur notre Dieu,aussi a il soin de nous, comme vn pere de ses enfans* : vrai est que le soin qu'il a de nous est, à mon aduis,autant different de celui des hommes, d'autant que lui, qui est le tuteur & curateur, est plus grand que les hommes. La loi au-surplus a chassé de sa sainte republique vn tas de ceremonies, qui se font aux apprentissages & instructions de certains mysteres, & toutes telles estranges façons & profanes vanitez d'enchantements & ensorcelements : ne

La prosperité est quelquefois appast de misere.

Il ne faut croire aux faux prophetes.

voulant point que ses citoiens,qui sont nourriz en vne bonne police, dependans de ces superstitions,delaissent la verité, & passent les nuits en ces resueries, au lieu de poursuiure les belles choses qui se font en pleine clarté & de iour. Que nul donques des disciples & de la suitte de Moyse face son apprentissage en tels mysteres,ni les montre & en face profession : d'autant que tous les deux,apprendre & montrer ces faulses ceremonies,n'est pas vne petite impieté,ains vn œuure detestable deuant Dieu. Car si ces mysteres sont beaux & profitables,pourquoi est-ce que vous,Messieurs les docteurs qui les enseignez estes enfermez lors que les tenebres sont espaisses, faisans proffit seulement à trois ou quatre hommes,veu que vous pouuez en la presence de tous, tout au milieu du marché,mettre en euidence & en veuë ce que pensez estre bon à autrui,à fin qu'il soit loisible à tout le monde d'y accourir sans crainte pour estre participant d'vne meilleure, & plus heureuse vie : car l'enuie est separée de la vertu. Que ceux, qui font choses dommageables soient confus de honte,& cherchãs les cachetes,les retraites,& la nuict espesse,soient cachez, ombrageãs & couurans leur grande meschanceté,à fin que personne ne la voie : mais soit donnée à ceux,qui font le proffit publique,vne liberté: s'en aillent de iour au milieu du marché, se presentans aux grandes assemblées des hommes, faisans reluire leur vie comme vn pur & net Soleil,aidãs par le moien des principaux sens les assemblées,lesquelles voient choses dont la veuë est aggreable & merueilleuse,& oient,& soient repeuz de propos doux & amiables, qui ont coustume de resiouïr les espris du tout non ignorans. Ne voiez vous pas que la nature ne cache aucun de ses œuures tant beaux & loüables, comme les astres & tout le ciel,mais les a mis en euidence tant pour la resiouïssance de la veuë,que pour l'amour de la Philosophie? N'a elle pas fait paroistre les mers, les fontaines,les riuieres,la bonne temperature & disposition de l'air, les biens pour les saisons de l'année,toutes sortes de plantes,d'animaux,& infinis fruits pour l'vsage & resiouïssance des hommes? Ne failloit-il pas que, en suiuant la volonté d'icelle,vous presentissiez les choses necessaires & profitables à ceux qui en seroient dignes? Et toute-fois le plus souuent auient que nul homme de bien est initié & enseigné en vos beaux mysteres, mais en leur lieu sont des larrons, des pyrates, & escumeurs de mer, des compagnies de femmes abominables & impudiques, pourueu qu'elles baillent aux docteurs & maitres des mysteres de l'argent. Que toutes telles personnes soient chassées & bãnies des bornes de la ville & Republique bien reglée, en laquelle l'honnesteté & la verité est prisée & honorée. C'est assez parlé de ceci. La loi estant fort curieuse de la societé humaine & de la charité, & ne faisant autre chose que les prescher, a conserué la dignité & maiesté de toutes les deux vertus,ne permettant à pas vn de ceux qui sont si entachez de vilains vices & maladies,qu'ils n'en peuuent estre garis,de se retirer vers elles, mais les renuoiant bien loin. Sachant donques qu'aux Eglises & assemblées beaucoup de meschans hõmes se coulẽt & y sont cachez,n'estans apperceuz pour la grãde foule qui y est,à fin que celà n'auiẽne,elle chasse par son edit tous ceux, qui sont indignes de la sainte cõpagnie,cõmençant aux personnes qui sont malades de la maladie,à sçauoir aux bardaches,moitié hommes & moitié femmes, lesquels,

Manieres de gens vicieux chassez de la sainte compagnie.

contre-faisans

contre-faisans le vrai charactere de nature, se transforment par force en affectiõ & façon des femmes impudiques. Elle chasse semblablement les chastrez, & ceux à qui on a couppé les genitoires, d'autant que pour entre-tenir la fleur de leur beauté, & afin qu'elle ne flaitrisse aisement, ils ont changé la marque du masle en la forme & espece feminine. Elle chasse dauantage non seulement les paillardes, mais aussi leurs enfans, qui portent quand & quand eux la vilenie de leur mere, d'autant que leur premiere conception & generation a esté faulsée. Ce lieu (s'il y a en aucun autre) reçoit allegorie, estant plein de contemplation philosophique. Car il ne se trouue pas seulement vne sorte de gens iniques & meschans, mais il y en a de beaucoup de sortes & differentes : par ce qu'aucuns dient que les formes & especes incorporelles ne sont qu'vn nom vain de nulle vraie chose, separans l'essence grandement necessaire d'auec le suiet, laquelle est le patron original de tout ce qui est specifié & mesuré par les qualitez: les saintes tables de la loi appellent ceux là chastrez, d'autant que ce qui est brisé & escaché est priué de qualité & de forme, n'estant autre chose (à proprement parler) sinon vne matiere sans forme : au semblable l'opinion qui oste les idées & formes, cõfond toutes choses, & nous ramene quasi, comme derriere la tapisserie des eschaffaux, le Chaos, confusion, & informité, qui estoit au parauant la parfaite creation & distinction des elemens : or il n'y a rien plus absurde que cela : parce que Dieu a fait toutes choses de la matiere, combien qu'il ne l'ait maniée, d'autãt qu'il ne falloit pas que Dieu, qui est tout-puissant, tout-sauant, & tresheureux, touchast vne matiere rude, brouillée & meslée : au moien de quoi il a vsé des puissances incorporelles, qu'on appelle proprement Idées, pour bien former chaque gẽre: certainemẽt cette opinion introduit vn grand des-ordre & confusion : car ostant les choses, par lesquelles les qualitez sont, elle oste quand & quand les qualitez. Les autres, comme s'ils vouloient gagner le pris en opinions faulses & meschantes, vont plus auant, enueloppant auec les Idées la substance & nature, desnians estre vn Dieu : trop bien qu'on le fait à croire pour le proffit des hommes, & leur donner vne crainte de celui qu'on dit estre present par tout, & voir tout: ceux-là sont steriles ne produisans aucun fruit de la philosophie, & faisans profession de la plus grande mechanceté qui soit au mõde, qui est † l'atheisme. Les troisiesmes qui ont taillé & tenu autre & contraire chemin, ont introduit vne grande trouppe de Dieux masles & femelles, vieux & ieunes, remplissans le monde de plusieurs diuinitez & puissances celestes, afin qu'ils retranchassent de l'esprit des hommes la foi, & croiance du vrai Dieu: ceux-ci ont esté en figure & signe surnommez par la loi du nom de la paillarde: car tout ainsi que les meres paillardes ne sauent qui est le vrai pere de leurs enfans, ni en peuuent arrester vn certain, mais en nomment plusieurs, voire presque tous leurs amoureux, qui ont eu leur compagnie: aussi ceux qui se forgent plusieurs & faux dieux, sont si aueuglez, qu'ils ne connoissent point le seul & vrai, lequel dés leurs berceau ils deuoient apprendre estre le seul but ou le plus excellẽt: Car quelle peult estre la doctrine du vrai Dieu? Elle chasse aussi les quatriesmes & cinquiesmes, qui tendent bien en vne mesme fin, toute-fois ils ne preignent pas les mesmes moiens: par ce que tous les deux estãts ialoux d'vn grãd mal, qui est l'amour de soi-mesme,

Ce mot Thladias, ou θλαδίας signifie mieux ceci & se prẽd pour celui qui a les genitoires froissez & escachez.

Idées, puissances incorporelles.

† C'est à dire qu'il n'y a point de Dieu.

Il n'y a plus belle doctrine, que la connoissance de Dieu.

ont parti, comme quelque heritage, l'ame entiere, composée de la partie raisonnable & irraisonnable, tellement que les vns ont pris pour leur lot la raisonnable, à sçauoir l'entendement, & les autres l'irraisonnable, laquelle est distribuée & diuisée par sens. Ceux qui tiennent le parti de l'entendement, lui attribuent la principauté des choses humaines, & disent qu'il a puissance de retenir en la memoire les choses passées, de comprendre d'vne forte imagination les choses presentes, & de preuoir par vne probable coniecture les choses qui doiuent auenir: C'est lui qui a trouué le moien de semer & planter la bonne terre grasse, tant celle des montaignes, que celle de la plaine, en trouuãt l'agriculture tresproffitable à la vie humaine: C'est lui qui, prenant garde aux astres du ciel, a rendu la nature † de la mer, par des inuētions meilleures & plus excellentes qu'on ne pourroit dire, nauigable: c'est lui qui a inuenté les lettres, la musique, & les sciences humaines, & les a menées & conduites iusques au bout: c'est lui qui a mis en lumiere la Philosophie, vn tresgrãd bien, & qui par les parties d'icelle à aidé grandement la vie humaine, à fin que par la Logique on se donnast garde de la tromperie, qui pourroit estre en l'oraison ou parole: par la Morale, on corrigeast & amendast ses mœurs: par la Physique & naturelle on paruint à la connoissance du ciel, & du monde. Outre ces loüanges, ils en racontent encores plusieurs autres, les amassant & entassant les vnes sur les autres, lesquelles se peuuent bien rapporter aux especes susdites: au moien dequoi il n'est besoin que nous nous trauaillions dauantage à les reciter. Les autres qui tiennent fort pour les sens, n'augmentent pas moins leur loüange, nombrans & discourans les vsages qui viennent d'eux: car ils disent qu'il y en a deux qui sont cause que nous viuons, le goust, & l'odorement, & deux autres qui sont cause que nous viuons bien, la veuë & l'ouïe: d'autãt que par le moiē du goust les nourritures des viandes sont enuoiées au corps: & par les narines l'air, lequel tout animal attire pour estre nourri & soutenu tant en veillant, qu'en dormant, dont la preuue est euidente: car si, tant soit peu, le cours de la respiration est retenu par faute d'air, la mort irremediable necessairemēt s'ensuit. Au reste la veuë, qui est vn des sens qui seruent à la Philosophie, & par le moien desquels nous auient le bien viure, voit la lumiere & clarté, qui est la plus belle chose qui soit au mõde, & par le moien de la clarté tout le reste, cõme le Soleil, la Lune, les astres, le ciel, la terre, la mer, infinies sortes de plãtes & d'animaux, & generalement tous les corps, les figures, & grandeurs, dont la cõtemplation a basti vne fort grande prudence, & a engendré aussi vn grãd desir de science: outre ceci la veuë nous apporte autres proffits, d'autant que par son moien nous discernons & cognoissons les etrangers & amis, nous fuions les choses nuisibles, & choisissons celles qui nous sont proffitables: ainsi chaque partie du corps fait son estat, auquel elle est destinée: les pieds marchent, & font tous autres semblables seruices par l'aide des iambes: les mains baillent ou preignent, & manient quelque chose: mais les ïeux fournissent vn certain bien commun tant aux pieds qu'aux mains, qui est cause que touts les deux font bien leur deuoir: qu'ainsi soit, les aueugles nous en rendent vrai tesmoignage, lesquels, à la verité, ne peuuent rien faire de bon ni de leurs mains, ni de leurs pieds, pour raison dequoi nos ancestres les

Excellence de l'entendement.

† Au lieu de chersou, ou χέρσου, c'est à dire terre, il faut thalaßis, θαλάσσης, c'est à dire, de la mer.

La Science qui consiste en raisons.

Celle qui traitte des mœurs.

Vsage excellent des parties sensitiues.

les ont appellé non tant pour leur faire honte, que par pitié, impuissans & manchots; chose fort à noter. L'ouïe aussi est vn grand & excellent sens en ce qu'il iuge du chant, des rythmes, & de tout ce qui appartient à la musique : car la chanson & la parole sont medecines qui apportēt santé & salut: la chanson, enchantant les passions, les arreste & appaise, remet ce qui est discordant en nous en vn bō accord, ce qui est hors de ton en vn bon ton, ce qui est sans mesure en mesure: en toutes lesquelles choses se trouue de la diuersité: comme les musiciens & Poëtes soustiennent, ausquels il faut croire. La parole semblablement, rabbatant la furie & roideur de nos affections courantes aux vices, & garissant les personnes possedées d'ignorance & bestise, traittant plus doucemēt ceux qui se rendent obeïssans, & plus rudement ceux qui sont rebelles, est cause de beaucoup de biēs. Voilà ce que recueillēt & amassent de tous cotez ceux qui soustiennent la cause de l'entendement & des sens: les premiers font l'entendement leur Dieu, & les autres les sens, ne connoissans point, tant ils sont amoureux d'eux-mesmes, le vrai Dieu. A bonne raison donques la loi chasse de la sainte assemblée les chastrez: à sçauoir ceux, qui ostent & reiettēt les idées & formes: ceux qui totalement sont atheistes, lesquels fort propremēt sont appellez les taillez & demi-hommes: ceux qui ont introduit, tout au cōtraire des autres, des parētez de Dieux & genealogies, lesquels elle a surnommé du nom de la paillarde: & finalement les autres, qui aueuglez d'vn amour propre, ont fait de la raison, ou du sens, leur Dieu: parce que tous ceux-là tendēt à vn mesme but, combiē qu'ils ne procedent pas de mesme moien: mais nous qui sommes disciples & sectateurs du prophete Moyse, ne delaisserons iamais de faire la recherche du vrai Dieu, croians que la connoissance d'icelui est le but de la felicité: & que les personnes, comme dit la loi, qui sont proches & appuiées de Dieu, sont pleines de vie longue & heureuse, qui est vne sentence fort pertinēte & Philosophique: car certainement ceux qui sont vicieux & de leurs vies & de leurs ames, doiuent estre tenuz & reputez pour morts: mais les autres, qui sont rangez du costé de Dieu, viuent vne vie eternelle.

Excellence de l'ouïe.

La parole.



QV'IL NE FAVLT point receuoir au temple le loier & gain de la paillarde.

C'EST vne chose fort biẽ defendue aux saintes tables de la loi, qu'il ne faut point receuoir au temple le salaire de la putain, laquelle a vendu sa propre beauté,& a choisi vne orde & sale vie pour vn vilain gain. Or s'il est ainsi que les presens prouenans de la femme,qui s'est abandonnée à la paillardise, sont profanes,combien dauantage doiuent estre ceux de l'ame, qui a paillardé, s'estant abandonnée à la plus grande ordure & vilenie du monde, à l'yurognerie, à la gourmandise, à l'auarice, à l'ambition, à la volupté, & autres infinies sortes de passions,de vices,& maladies, desquelles les souillures & taches qui est le temps qui les puisse lauer & nettoier? Quant à moi,ie n'en sçai rien. Ie sçai bien que souuent la vieillesse rõpt le traffique des paillardes, d'autant que lors personne ne s'adresse à elles estans passées,aians perdu leur beauté,& estant leur force & fleur d'âge flaitrie, comme la fleur: mais quel peut estre le temps si long,qui puisse changer & reduire à vertu la paillardise de l'ame,laquelle a esté enseignée en vne mesme escole auec l'intemperance sa commensale & compagne? Ce ne peut estre le temps,ains Dieu seul, auquel toutes choses sont possibles,qui nous sont impossibles. Il faut donques que celui qui se delibere de sacrifier,considere non pas tant si l'hostie qu'il presente, est sans tache,comme si son ame est nette,entiere,& parfaitte en toutes bõnes œuures. Qu'il recherche les causes pour lesquelles il la veut presenter:car ou il veut rẽdre graces à Dieu,pour les plaisirs qu'il a autre-fois receuz de lui,ou il demande l'entre-tenemẽt ferme & durable des biẽs presens, ou la iouïssance de ceux qui doiuent aduenir,ou bien le detournement tant des maux presens,qu'à venir:par lesquels moiẽs est aquis santé & salut à la raison:parce que s'il rẽd graces pour le passé,il ne se montre point ingrat,& n'est point meschant: aussi les plaisirs sont faits aux gẽs de bien. S'il demãde l'entretenemẽt des biẽs presens, ou qu'il attende ceux de l'aduenir,qu'il se rende digne des prosperitez, estant hõme de bien:s'il demãde que les maux soient chassez d'autour de lui, qu'il ne face chose digne de punitiõ & vẽgeance:car auec vn chacũ de nous demeurẽt deux femmes, qui sont ennemies,& se veulent grand mal l'vne à l'autre,replissans par leur ialousie le siege de l'ame de noises & debats. Entre celles là nous en auons

Paillardise de l'ame.

Le sacrifice se fait pour rendre graces & pour prier.

en auons vne que nous pensons estre maniable, douce, grande amie, & fort familiaire, laquelle est nommée †Volupté: l'autre nous la haissons estimás qu'elle soit rude, reuesche, cruelle, estrange, & grandement notre ennemie; dont le nom est Vertu. La premiere donques aiant esté nourrie en la façon & maniere de la paillarde publique, s'approche de nous auec vn pas rompu, faisant de la saffre & follastre, œilladant & amorçant de ses ieux les esprits des ieunes hommes, regardant hardiment sans aucune honte, haussant le col plus hault que le naturel requiert, ricanant, aiant ses cheueux, par vne trop grande curiosité & artifice, entortillez & frisez en passefillons, son visage fardé, ses sourcils peints, sortant freschement du bain, s'estans fait venir les ioues vermeilles, vestue de robes precieuses & enrichies de belles couleurs & de fleurõs ou figures, atournée de brasselets, carquans, & de toutes autres sortes de bagues d'or & pierres precieuses, qui ont esté forgées pour seruir aux femmes d'atour, & de cabinet, iettant vn vent & aleine d'odoriferantes senteurs, estimant le marché estre sa maison, hantant les carrefours comme vne paillarde abandonnée, & par faute d'vne vraie & naifue beauté, poursuiuant & cherchant vne autre bastarde & cõtre-faite. Les chambrieres qui la suiuent, & lui sont familiaires, sont Finesse, Iniustice, Intemperance: au milieu desquelles estát comme la super-intendente, & ordonnant les danses, dit à l'esprit ces propos: O esprit les tresors de touts les biens, que les hommes sauroient auoir, sont chez moi: car les diuins & celestes sont au ciel, hors lesquels tu n'en trouueras d'autres. Ces tresors ie te les ouurirai, si tu veux demeurer auec moi, & te mettant à mesme, & te les abandonnant t'en donnerai à iamais pleine & libre iouissance. Mais au parauant ie te veux conter le nombre des biens qui sont en ma puissance, afin que, si tu y consens, en faces grande chere, ainsi que bon te semblera, comme aussi si tu t'en detournes, & les refuses que ce ne soit par ignorance, mais ta faute. Chez moi sont oisiueté, seureté, repos, oubliance de trauaux, toutes sortes de merceries & vtensiles, voix harmonieuses & melodieuses, viádes & bruuages magnifiques, plusieurs sortes de parfums gracieux, continus amours, ieux libres, compagnies charnelles de femmes, auec vne liberté & seureté, paroles non reprises, œuures non suiettes à peine ni chastiement, vie sans soin, sommeil fort doux & gracieux, abondance non assouuie. Si tu veux donques faire ta demeure auec moi, ie te donnerai de toutes ces choses, que ie t'ai apprestées, ce qu'il te sera propre & conuenable. Quant à moi, ie prendrai garde que tu aies tous tes plaisirs soit en mangeant, ou beuuant, ou regardant de tes ieux, ou escoutant de tes oreilles, ou flairant de tes narines: par tout tu trouueras de la rejouissance: somme, tu n'auras faute de tout ce que tu desireras: par ce qu'il t'en reuiendra dauantage que tu n'en auras despendu, d'autant qu'en ces tresors delicieux il y a des plantes tous-iours verdoiantes, lesquelles poussent & iettent force sions, & rapportent des fruits incessamment les vns sur les autres: de sorte que les ieunes, qui sont encores en leur force & vigueur, assaillent & chassent les vieux & flaitris. Au reste, onques guerre ciuile, ou etrangere n'a peu couper ces plantes, mais dés le commencement que la terre les a receuës elle les a tous-iours eleuées, comme vne bonne nourrice, iettant les racines d'icelles, comme des bons & puissans fondemens, & haussant la tige par dessus la terre iusques au

†Plaisir mondain.

Vertu.

Descriptiõ de la paillarde.

Chambrieres de paillardise.

Harangue de la paillarde à l'esprit pour le seduire.

Choses qui acompagnent la paillardise.

La racine de volupté s'est tousiours esleuée dés sõ commencement.

ciel, dont ſortent des branches qui ſont ſemblables aux mains & aux pieds des perſonnes, & les fueilles qui lui rendent vne grande grace, ſe peuuent accomparer aux cheueux humains: en aprés ſe voit le fruit, pour lequel, & afin que tu en gouſtes, ie t'ai appreſté & accommodé toutes les choſes ſuſdites. Aiant ouï l'autre femme ces propos, qui eſtoit de bout en vn lieu eſcarté, dont toute-fois elle pouuoit entendre ce qu'on diſoit, craignant que l'eſprit, ne ſe tenant point ſur ſes gardes, ne fuſt amené captif & eſclaue par ces beaux preſens & promeſſes, & ne ſ'abandonnaſt à cette dame, qui auoit le viſage ſi biẽ fardé & attiffé, & propre pour tromper & attirer: (car elle venoit à le piquer & inciter par ces faulſes mignardiſes & enchantemens, & le ſeduire par ſes belles paroles, tellement qu'elle lui auoit ia fait venir des chatouillemens) elle ſ'approcha ſoudainement, & ſe donna à connoitre, montrant toutes choſes dignes d'vne femme de bien & d'honneur, aiant le pas aſſeuré, le regard fort poſé & arreſté, la couleur du corps naïfue, & vn honneſte maintien: eſtans ſes mœurs ſimples, ſa vie non feinte ni contre-faite, ſa penſée non variable, ſa parole veritable & repreſentant au vrai la penſée entiere & ſaine, ſa contenance naturelle, ſon geſte & mouuement non diſſolu, ſon veſtement mediocre, parée de l'ornement de prudence & vertu plus precieux que n'eſt celui d'or. Les chambrieres qui la ſuiuoiẽt Pieté & Amour de Dieu, Sainteté, Verité, Religion, Chaſteté, Obſeruation du iuremẽt & parole, Iuſtice, droit egal, reconnoiſſance de ſa foi, Liberalité, Taciturnité & Silence, Sobrieté, Honneſteté, Temperãce, Douceur, Cõtentement de peu & Facilité de viure, Reuerence, Paiſibleté, Force & grandeur de courage, Bon conſeil, Prouidence, Prudence, Conſideration, Droitture, Promptitude, allegreſſe & ioieuſe diſpoſition de l'ame, Simplicité Benignité, & Debonnaireté, Humanité & Clemence, Generoſité, Beatitude, & Felicité, Bonté: le iour me defaudroit, ſi ie voulois raconter les noms particuliers des vertus. Celles-la donques, eſtans toutes droittes de tous les deux coſtez, coſtoioient, comme garde-corps, leur maitreſſe qui eſtoit au milieu, laquelle, retenant ſon port & maintien acoutumé, commença à dire ces propos. I'ai veu ici l'ouuriere des mal-encontres & inconueniens, la putain & conteuſe de fables Volupté, habillée pompeuſement & tragiquement, deuiſer pluſieurs fois auec toi doucement & priuement, de ſorte que craignant (car de mon naturel ie hays les meſchans) que ſans y penſer, & ne te tenant point ſur tes gardes tu fuſſes trompé & t'abandonnaſſes aux treſgrans maux, comme ſi c'eſtoit des plus grans biẽs du mõde, i'ai biẽ voulu te predire, auec toute verité, les choſes qui ſont en cette femme, de peur, que, par faute de bõ cõſeil, reiettãt les choſes qui te ſont proffitables, tu ne traffiques quelq̃ malheur, dõt tu ne te doutes. Saches donques que tous ces beaux acoutremẽs, parures, & apareils, deſquels elle ſ'eſt ſeruie, ne ſont pas à elle, ains à d'autres: parce qu'elle n'a d'elle meſme vn trait de beauté vraie & naïfue, mais ſ'eſt parée d'vne beauté faulſe & cõtre-faite, te tẽdãt par ce moiẽ des rets & filets, pour te prẽdre: ce que toi pouruoiãt (ſi tu as bon ſens & entendemẽt) feras en ſorte que ſa chaſſe lui ſera inutile: car à la voir, elle reſiouit les ïeux, ſon parler chatouille, & donne grand contentement aux oreilles: mais elle ruine par ces parties-là, & par toutes les autres, l'ame, qui eſt vne poſſeſſion & heritage, duquel il fault faire grand cas: elle t'a conté toutes les choſes, qui pouuoient

L'honneſte & ſage maintien de la vertu.

Chambrieres de vertu.

Harangue de la vertu contre la volupté.

pouuoient estre douces & amiables à ouïr, mais ell'a esté si malicieuse, qu'elle t'a caché mille choses, qui n'ont point facile & heureuse issue: d'autant qu'elle s'attendoit bien, qu'elle ne trouueroit personne, qui y consentiroit: mais moi, les decouurant, te les monterai: & si ne suiurai ses tours & manieres de faire, declarant seulement les choses attraiantes, qui sont en moi, ombrageāt & couurant toutes les autres, qui sont difficiles, rudes & aspres: au contraire taisant les choses plaisantes & ioieuses (car ie sai bien qu'elles-mesmes se feront ouïr & se decouuriront par les effets, qui en prouiennent) ie declarerai seulement les choses pesantes & difficiles à supporter par leurs propres mots, les representant toutes nuës au milieu, afin que la nature de chacune paroisse claire & euidente à ceux mesmes, qui ne voient gueres clair, & ont la veuë trouble: parce que les plus grans maux, qui semblent estre chez moi, serōt choisis par les personnes, qui en feront l'essai, comme meilleurs & plus precieux que ne sont tous les biens de la volupté. Mais au parauant que ie commence à parler des miens, ie te reduirai en memoire, selon mon pouuoir, tout ce qui a esté passé sous silence par elle: car aiant parlé de ses tresors, des couleurs, des voix, des saueurs, des odeurs, des qualites, puissances & vertus de l'attouchement, & de tous les autres sens, elle n'a point declaré les maladies, les miseres, & maux, qui en procedent (dont sans faute, si tu choisis ce qu'elle te presente, seras affligé) afin que toi estant poussé d'vn doux & gracieux vent de quelque plaisir ou proffit, tu sois pris dedans ses rets. Sache donques, ô esprit, que si tu deuiens amoureux de volupté, elle te rendra tout ceci. Tu seras caut & rusé, impudēt, maussade, insatiable, farouche & etrāge, sans loi, difficile à seruir, cholere, opiniastre, presomptueux, incorrigible, leger & esuenté, malin, fai-neant, inique & n'aimant que ton proffit particulier, non compagnable, inaccessible, desloial, conuoiteux, de tresmechantes mœurs, de nulle personne ami, sans maison, sans ville, seditieux, faulse-foi, impie, profane, inconstant, instable, priué des mysteres sacrez, immonde, abominable & execrable, plaisanteur, peste, furie, meurtrier, priué de toute franchise & liberté, rude, sauuage, serf & esclaue, timide & craintif, indomtable & perdu, ord & sale, cōmettant vilenie, receuant vilenie, impudent, desmesuré & excessif, insatiable, arrogant cuidant estre fort sage, mechanique, enuieux, emputeur & accusateur d'autrui, plaidereau, & rioteux, calomniateur, mēteur, trōpeur, bouffon, sot, ignarāt, insensible, n'accordāt auec personne, defiant, n'obeissant à personne, rebelle, enchāteur, moqueur, & dissimulateur, rusé comme vn vieux singe, soupçonneux, infame, difficile à trouuer, difficile à fuir, pernicieux & digne de mort, d'vne mauuaise affectiō, sans mesure & desreglé, importun, babillard, baueur & causeur, parlant en l'air, paresseux & tardif, triste & melancholique, dur, dressant des embusches à autrui, sans discretion, ne preuoiāt riē, negligēt, nō preparé ni appareillé, sans experiēce, superflu, sans grace, fautif, trebuchant à tous propos, mal reglé, difficile à aborder, gourmād, variable, coulant de tout costé & ne pouuant tenir ton secret, serf & suget d'vn chacun, trompeur, de deux langues, traistre, & espion, guetteur, incorrigible, tousiours indigent, inconstant & incertain, mendiant, & coureur de cuisines, sans conseil, facile à assaillir & à prendre, fol & insensé, curieux, & te saoulant incontinent, ne t'arrestant en place, friant de la vie, glorieux, despit & felon,

Vices qui procedent de l'amour de volupté.

tenant ton courroux,hautain & fier, tardif & paresseux,imaginatif,difficile à appaiser,gardāt eau punaise,desesperé,prompt à plourer,ioieux du mal d'autrui,enragé,insensé,faux & contre-fait,defiguré & difforme, inuentif à mal,adonné à vilain & deshonneste gain,amoureux de toi-mesmes,seruiteur volōtaire,prompt à te faire des ennemis, ambitieux, mauuais mesnager,inflexible, effeminé,badaut,prodigue, & excessif, railleur,suiet à frapper & blesser, simple,& quasi fol,mal-heureux,plein de vin,& yure. Voilà les grans mysteres de la belle & tant desirée Volupté,lesquels elle a tousiours cachez,de peur que tu ne te detournasses de sa compagnie:mais qui est celui qui pourroit dignement declarer la multitude ou grandeur des biens, qui sont amassez en mon tresor?



QVE TOVT HOMME de bien est libre.

NOTRE premier propos & discours, Theodore, estoit pour montrer que tout homme meschant est serf: ce que nous auōs prouué par plusieurs raisons probables & veritables: mais cestui est,par maniere de dire, parent du premier, voire frere de mesme pere & de mesme mere,& aucunement gemeau,par lequel nous montrerons que tout homme de bien est libre. On dit que la compagnie sacrée des Pythagoriens, entre tant d'autres belles choses,nous enseigne qu'il ne faut point marcher par des chemins communs,non à fin que nous montions par des detroits & lieux desrompuz:car elle n'annōce & adresse pas cet-enseignement aux pieds, mais elle veut montrer par ce signe qu'il ne faut vser de faits & paroles cōmunes & vulgaires. Tous ceux aussi qui ont embrassé & manié naïfuement & viuement la Philosophie, obeïssans à ce commandement,ont creu que cette sentence estoit fort raisonnable,voire plus-tost vne loi egale à l'oracle & parole diuine,de sorte que delaissans les opinions communes & vulgaires,ils se sont dressé & ouuert vn autre sentier,en prenant plus etroitement les proprietez des mots,& les regles & opinions,lesquelles il n'est permis d'entendre,sinon à ceux qui sont purs& nets:or ceux ne sont nets,qni n'ont iamais gouté la science,ou s'ils l'ont goutée, ç'a esté de costé,ne l'aiant receuë droitement:au moien dequoi ils ont falsifié la beauté de la Sapience,& l'ont changée en vne vilenie de Sophisterie & subtile tromperie.

Ceux ne sont purs & nets qui n'ont gousté de la science.

Ces

Ces gens-là ne pouuans voir la lumiere, qui esclaire l'entendemẽt,à cause de la foiblesse de l'œil de leur ame, lequel a acoutumé de s'esblouir à la grande clarté & lueur, & viuans en pleine nuict & tenebres, ne croient point à ceux qui viuent en plein iour,& estiment que tout ce qu'on leur raconte,qu'on a veu en pleins raions de soleil,est contre nature,semblable au phantosme& toute chose controuuée. N'est-ce point vn cas etrange & merueilleux d'appeller banniz ceux qui non seulement demeurent au milieu de la ville, mais aussi donnent conseil,iugement, font les harengues aux assemblées, ont la super-intendence & charge des viures,des combats, des exercices, & manient autres estats? & au contraire reputer citoiens ceux qui iamais ne furent enrollez au nombre d'iceux,ou qui ont esté condamnez à vne infamie& bannissement?lesquels outre qu'ils n'osent entrer dedans le païs, n'osent aussi regarder de loin le fons de la terre sur peine de la vie,au cas qu'ils fussent sur-pris: car il y a infinis espions, qui ne font que guetter les condãnez tant pour estre irritez contre eux, qu'aussi pour faire seruice aux commandemens des loix. N'est-ce pas pareillement vne chose etrange, pleine d'impudence & folie(ie n'ai point de propre mot pour signifier vne chose si indigne) d'appeller riches ceux, qui sont fort paures& souffreteux des choses necessaires, viuans maigrement & miserablement, à grande peine aians de quoi viure, souffrans tous les iours vne grande disette & famine en vne abondance publique,& estans nourris du vent de vertu,comme on dit les Cigales de l'air: & les autres qui sont decoulans d'or & d'argent,& abondans en bestail, en reuenus, & toutes sortes de biens pauures? la richesse desquels non seulement proffite aux parens & amis,ains aussi,sortant hors de la maison,s'espãd par les grosses troupes des lignées & du peuple:voire s'estendant plus loin fournit à la ville tout ce qu'elle a besoin tant en temps de paix,que de guerre.De la mesme resuerie poulsez ces gens-ci appellent serfs quelques vns, qui sont de noble race: dont les aieulx, bisaieulx, & ancestres iusques à la premiere souche tant du coté des femmes, que des hommes,ont esté tresnobles: & les serfs & esclaues, qui portent la marque au front,issuz de peres serfs depuis la troisiesme lignée,& dés long temps serfs, libres. Or,comme i'ai dit, tous ces propos ne procedent que d'vne bestise & lourderie des hommes depourueuz d'entendement, seruiteurs de l'opinion, & tenans totalement des sens, le consistoire desquels estant tous-iours corrompu par les choses qu'ils iugent, est inconstant & variable. Il failloit que ces gens-là, s'ils auoient enuie de connoitre la verité, ne fussent de moindre esprit, que ceux qui sont malades de leurs corps:car ceux-ci s'abandonnent totalement aux medecins,desirans leur santé:mais ceux-là tardent & different de chasser la maladie de leur ame,assauoir l'ignorance, laquelle ils chasseroient aisément, s'ils estoient deuenuz disciples des gens sauants, desquels non seulement ils pourroient des-apprendre l'ignorance, mais aussi remettre en son lieu le propre biẽ de l'homme, qui est la science. Et d'autant que selon le doux & bien parlant Platon,l'enuie est sisse hors la compagnie diuine, la Sapience, laquelle est tresdiuine & fort communicatiue, ne ferme iamais son auditoire: mais l'ouurant reçoit ceux qui ont soif des propos doux & sauoureux, & leurs versant abondamment la liqueur de la pure doctrine,leur met en teste de s'enyurer de cette

Miserable estat des ignorans.

Plutarque liure 3. du Sympofiac ou disputes conuiuales, quest. 1.

Ignorãce, maladie de l'ame.

L'auditoire de sapience.

ſobre yurognerie: alors eux aians, par maniere de dire, fait leur apprentiſſage aux myſteres ſacrez, & eſtans rauis & eſpris de la fureur diuine, ſe blaſment de ce qu'ils n'ont tenu compte d'apprendre,n'aians point eu de reſpect& d'eſgard au temps,mais aians vſé & conſumé leur vie en des choſes qui ne valoient rien, durant laquelle ont eſté tous-iours degarnis de prudence. Il eſt donques bien raiſonnable que les ieunes gens, en quelque endroit qu'ils ſoient, dedient & vouënt les commencemẽs de leur premiere fleur d'âge à la ſcience, en laquelle c'eſt treſbelle choſe de paſſer ſa ieuneſſe & vieilleſſe: car tout ainſi(comme on dit)que les vaiſſeaux qui ſont vuides rapportent les premieres odeurs & ſenteurs des choſes dont ils ont eſté abbruuez & mouillez:auſſi les eſprits des ieunes gens, dedans leſquels les premiers patrons des imaginations, qui ne ſ'effacent iamais,ſont engrauez, font tous-iours paroitre l'ancienne forme n'eſtans point façonnez par les autres, qui à foule y ſur-uiennent. C'eſt aſſez parlé de ceci.Il nous fault maintenant declarer ce que nous cherchons,afin que n'eſtans point abuſez par l'obſcurité des mots,nous ne faillions,mais comprenans bien ce,dont nous deuons parler,nous emploions droit au but les demonſtrations.

C'eſt belle choſe de paſſer ſa ieuneſſe en ſcience.

On dit qu'il y a vne ſeruitude de l'ame, & vne autre du corps:les maitres des corps ſont les hommes, & ceux des ames ſont les pechez, les paſſions, & affections.La liberté auſſi ſe prend au meſme ſens: car il y en a vne pour le regard des corps qui ſont en ſeureté,& ne ſont point ſuiets des hommes plus puiſſans: l'autre eſt de l'eſprit,laquelle rend l'ame exempte de toutes paſſions.Or il n'y a pas vn qui cherche que c'eſt de la premiere eſpece:d'autant qu'on voit infinies perſonnes & gens de bien, qui ont perdu par des accidens & cas fortuits, dont ils ne ſe donnoient garde,leur liberté,qu'ils tenoient de race.Notre conſideration eſt pour le regard des mœurs, que ni les concupiſcences, ni la crainte,ni la volupté & le dueil ont attellé & attaché au ioug, eſtans deliurées comme d'vne priſon,& laſchées des liens dont elles eſtoiẽt eſtreintes & ſerrées.Oſtans donques de deuant nous ces libertez feintes & colorées, & ces noms de ſerfs, tant de ceux qui ſont nez d'autres ſerfs aux maiſons de leurs maitres, que des autres,qui,eſtans pris captifs en guerre,ſont achetez à pris d'argent,noms contraires à la vertu, & qui ne dependent que d'vne opinion, recherchons celui, qui à la verité eſt libre, auquel ſeul le nom de maitre & Seigneur conuient, combien qu'infinis autres ſoutiennent en eſtre maitres & Seigneurs. Celui-là donques incontinent ſ'eſcriera, prononçant cette ſentence de Sophocles, laquelle n'eſt en rien differente des oracles d'Apollo Pythien:

Deux eſpeces de ſeruitude.

Deux eſpeces de liberté.

Sentence de Sophocle.

Dieu eſt mon Prince naturel,
Et n'ai pour maitre aucun mortel:

Car à la verité celui eſt ſeul libre, qui a Dieu ſeul pour ſon chef & capitaine,voire,ſelon mon aduis, il a entre ſes mains la ſuper-intendence deſſus les choſes terreſtres,comme lieu-tenant,homme mortel toute-fois, du grand Roi & immortel.Mais remettons ce propos de la ſeigneurie en vn temps plus propre & commode, & declarons maintenant que c'eſt de la liberté. Or ſi quelqu'vn,entrant fort auant dedans la nature des choſes, la veult bien conſiderer, il connoitra

Qui eſt celui qui merite d'eſtre appellé libre.

il connoitra clairement qu'il ne se trouue rien, qui approche plus prez de la liberté, que le soin & souci de soi-mesmes : par ce qu'il y a beaucoup de choses, qui donnent empeschemēt aux gens vicieux, Auarice, Ambition, Volupté, mais au vertueux, rien: d'autant que lui, à l'exemple de ceux qui combatent aux ieuz d'exercice, resistant à l'amour lascif, à la crainte, à la coüardise, à l'ennui, & autres passiōs semblables, les dompte & ruë par terre: car il a appris de ne tenir compte des cōmandemens, que les meschans Princes & Seigneurs de l'ame ordonnent, pour la bonne amour & affection, qu'il porte à la liberté, l'estat de laquelle, qui est faire tout à son plaisir & vouloir, est loüé par vn certain personnage, qui a fait ce vers: *Vices qui empeschēt la liberté.* *Liberté.*

Qui est le seruiteur qui deprise la mort?

Voiant bien ce qui s'ensuiuoit, & sçachant qu'il n'y auoit rien, qui rendist plus-tost l'esprit serf que la crainte de la mort, à raison du desir qu'on a de viure. Or il faut croire que non seulement celui qui ne se soucie de mourir est libre, mais aussi celui qui ne se soucie de la pauureté, de la petitesse du lignage, de la douleur, ni de tout ce que la commune pense estre mal: tellement que ceux-là iugent mal des choses, qui estiment & prisent le seruiteur pour l'vsage, regardans aux seruices qu'il peut faire, veu qu'ils doiuent auoir esgard aux mœurs libres: car quiconque d'vn cueur bas & seruile se laisse contre son vouloir manier aux choses basses & seruiles, certainement il est serf: mais celui qui, prenant le temps comme il vient, endure de son bon gré & patiemmēt les coups de fortune, n'estimant point la chose humaine, laquelle peult auenir aux autres hommes, estre nouuelle en son endroit, & considere que comme les choses diuines sont doüées d'vn rang continu & heureux, qu'aussi toutes les choses mortelles, esbranlées de la tempeste des affaires, balancent & panchent tantost deça, tantost delà, au moien dequoi soutient vaillamment les cas, qui lui sur-uiennent, tout incontinent deuient Philosophe & libre: de sorte qu'il n'obeïra au premier venu, qui lui commandera, combien qu'il le menace de lui faire endurer les plus grandes peines & les plus grans tourmens du monde pour lui donner crainte & fraieur: parce qu'au contraire d'vn preux & vaillāt courage lui dira haut & clair: *La crainte de la mort rend l'homme serf.* *Que est celui qui doit estre estimé serf.* *Qui est le libre.* *Propos de grande liberté.*

Brule ma viue chair, dans le feu iette moi,
Et beuuant mon noir sang, affamé soule toi:
Car les astres plus-tost iront dessous la terre,
Et la terre plus-tost ira au ciel grand'erre,
Guindée contre-mont, qu'vn propos doucereux
Sorte au deuant de toi de mon cueur genereux.

I'ai veu autrefois en la place des cōbats vn certain personnage de ceux qu'on appelle Pancratiastes, lequel frappāt à grās coups de poings & de pieds, dōnāt droit où il falloit dōner, & faisāt tout ce qu'il pouuoit, sans obmettre riē, pour vaincre son aduersaire, sortir à la fin tout las & decouragé du theatre & parc *Pancratiastes.*

sans estre coronné: & l'autre qui estoit ainsi frappé, aiãt la chair serrée, massiue, espesse, dure, ferme, plein d'vn vrai esprit d'athlete, & chãpiõ, nerueux par tout le corps, dur cõme pierre & fer, ne se rendre point aux coups de poings, mais, abattant & aneantissant la force de son aduersaire par vne patiẽce forte & ferme, remporter la victoire. Il me semble qu'autant en auient-il à l'homme de biẽ & vertueux, lequel aiant son ame renforcée d'vne puissante raison, cõtraint celui, qui lui fait vn effort, plus-tost se lasser, qu'il face chose contre son cueur. Mais par-auenture ceci que nous disons de l'homme vertueux, sera incroiable à ceux, qui n'ont point experimenté que c'est de la vertu. Il ne s'en faut point esbahir: parce qu'ils n'ont nõ plus veu ce fait de ces gens qui cõbatent à coups de poings: si est-ce que l'acte a esté veritablement fait, & ne laisse pas pourtant d'estre vrai. Ce que voiãt Antisthenes, a dit, Que l'homme vertueux est vn far-

Sentence d'Antisthenes.

deau difficile à porter: car comme l'ignorance est legere & facile à porter, aussi la prudence, qui est fermement appuiée & affermie, ne panchant d'vn coté ni d'autre, presse bien fort. A cette cause le Legislateur des Iuifs nous met en auãt,

Les mains de l'homme sage sont pesantes, selon Moyse.

que les mains de l'homme sage sont pesantes, voulant mõtrer par ce signe, que les œuures ne doiuent point paroitre au dessus & en l'air, mais doiuent estre enracinées & affermies bien auant en la ferme & entiere resolution de l'esprit. Il n'est donques contraint de personne, veu qu'il deprise les tourmens, & mesprise la mort: au contraire, selon la loi de nature, tous ceux qui ne sont point

Les sages sõt les maitres des hõmes qui n'ont pas de sagesse.

sages sont dessous lui & ses suiets: car tout ainsi que les cheuriers, les bouuiers, & bergers ont la super-intendãce sur leurs cheures, sur leurs beufs, & sur leurs oüailles, & est impossible que les troupeaux gouuernẽt les pasteurs: aussi plusieurs personnes, ressemblãs aux bestes, ont besoin d'vn gouuerneur & Prince. Les gouuerneurs sont les gens vertueux, qui ont esté rengez au rang des maitres, & Seigneurs des trouppeaux. A ce propos Homere a acoutumé d'appeller les rois Pasteurs du peuple. Mais la nature a donné ce nom aux gens de bien, comme leur estant plus propre, d'autant que les Rois paissent plus-tost souz la main d'autrui, qu'ils ne menent paistre les autres: parce que le vin, la beauté des femmes, les tartres & gasteaux, les viandes exquises & autres friandises de

ποιμένα λαῶν.

cuisiniers & pasticiers les menent, à fin que ie ne parle point de la conuoitise de l'or & de l'argent, & des autres choses plus grandes & magnifiques, dont toute-fois ceux-ci ne sont point amorcez & emmiellez: qui est bien plus, aduertissent les autres, qui ont quelque sentiment, qu'ils se donnent garde d'estre

Deux sortes de guerre.

pris aux rets & filets de la volupté. Or que les œuures manuëls ne sont point signe de seruitude, les guerres en font foi, & seruent de tres-euidente preuue: car on voit, lors que la guerre est ouuerte, ceux qui sont en vne armée besogner & faire quelque chose, non seulement portans leurs armures, mais aussi estãs chargez, cõme sommiers, de toutes les choses qui sont pour l'vsage necessaire. Ils võt mesmes puiser de l'eau, querir du bois & de l'herbe pour leurs bestes. Qu'est-il besoin de faire vn long discours de ce qu'ils font en leur cãp cõtre les ennemis, remuans la terre, faisans des fossez, tranchées & rampars, racoustrans les murailles, bastissans des galeres, & faisans autres seruices & mestiers, en se seruant de leurs mains & de tout le reste du corps? Il y a vne

Guerre en temps de paix.

autre guerre en temps de paix, laquelle n'est pas moindre que celle qui

se fait

se fait auec les armes, que la petitesse de race, la pauureté, & la facheuse & grieue indigence des choses necessaires forgent: dont auient que les hommes sont forcez & contrains de manier des choses les plus viles & seruiles du monde, hoüant, labourant, & se meslant des arts mecaniques, pour estre nourris, portans quelque-fois des fardeaux en plein marché à veuë de leurs compagnons aussi ieunes qu'eux. Il y en a d'autres qui de race sont serfs, toute-fois sont participās des biens des gens libres par vne prosperité & bonne rencontre de fortune: car ils sont procureurs & gouuerneurs des maisons, des possessions & de grans biens: auec ce il auient quelque-fois, qu'ils ont la super-intendence sur ceux, qui sont serfs comme eux. Il y en a d'autres qui ont la garde des femmes, & des enfans orphelins de leurs maitres, lesquels pour leur loiauté & fidelité sont preferez aux amis & parés, & neantmoins font tous actes de seruiteur, prestās à vsure & faisans proffiter l'argent, achetās, recueillans les reuenuz, gagnās en ce faisant la bonne grace de leurs maitres. Pourquoi donques s'esbahit-on si, leur estant la fortune contraire, ils se mettent en seruice, & en obeïssant à vn maitre, ils se priuēt de leur liberté? Les enfans font biē ce que leur ont enchargé le pere & la mere, les disciples ce qui leur est commandé par leurs maitres, d'autāt qu'il n'y a personne de son vouloir serf: vrai est que les pere & mere ne montrēt vne si grande haine en l'endroit de leurs enfans, qu'ils les contraignēt de faire quelque acte seruile. Si donques quelqu'vn, voïāt des gens qui ont esté achetez par des maquignōs de serfs & esclaues, pēse incōtinēt qu'ils sont serfs, il se fouruoie bien de la verité & s'abuse. Car cette vendition à l'encant ne rēd pas l'acheteur Seigneur, ou celui qui a esté vēdu serf: d'autāt que les peres mesmes paient la rançon de leurs enfans, & les enfans souuent de leurs peres, qui sont emmenez par des larrons, ou pris captifs en la guerre, lesquels toute-fois les loix de nature, qui sont plus fermes & stables que celles d'ici-bas, enregistrent & declarent libres. Il y a bien dauantage. Autre-fois se sont trouuez gēs qui, montans plus haut, ont fait venir l'affaire tout au cōtraire, deuenās au lieu de seruiteurs, maitres de ceux qui les auoient achetez. I'ai veu moi-mesmes des seruantes esclaues belles & bien parlātes, lesquelles par le moien de ces deux aguillōs, de la beauté de leur visage, & de la bōne grace de leur parler, domtoiēt & gagnoiēt leurs maitres: parce que telles galādes sont terribles canōs & pieces pour abatre les ames, qui ne sont pas trop bien fondées & fortifiées, engins qui ont plus de puissance & force, que n'ont tous les instrumēs qui seruēt à abatre les murailles. Ce qu'aisémēt on peut connoitre par ce signe: les maitres les flattent, les mignardent, les supplient, desirent & souhaittent leur bonne grace, comme de quelque ange propice & fauorable: tellement que quand ils voient qu'elles ne font cōpte d'eux, se fachent: au contraire quand seulemēt ils apperçoiuēt vne œillade douce & courtoise, alors ils sautēt de ioie: car si cela alloit autremēt, & que celui qui a acheté vne chose en fust tousiours le maitre, il faudroit que le personnage, qui a acheté des lions, fust maitre des lions, & neantmoins si celui-là les regarde seulement de trauers, soudainement le malheureux connoitra, en souffrant mal, quels maitres & Seigneurs il a acheté, & combien ils sont facheux & cruels. Pourquoi donques n'estimerons nous l'homme sage plus libre que les lions? Veu qu'il y a plus de force &

Plusieurs especes de seruiteurs.

Seruiteurs deuenuz maitres de leurs maitres.

Esclaues belles & bien parlātes dōtent leurs maitres.

La grande liberté de l'homme sage.

liberté en son ame,qui ne peut estre blessée & naurée, qu'en tous les corps des bestes, qui de nature sont serfs,cōbien qu'à raison de la vigueur & roideur de leur force ils se rebellent,ils regimbent,& ne veulent receuoir le frain. Or celui qui voudra apprendre & connoitre la liberté,qui est au sage, pourra entre autres choses l'apprendre de ces vers:

Il n'y a point au vrai de seruiteur heureux,

ne se trouuant rien plus miserable, que n'estre point maitre de toutes les choses,ni de soi-mesmes. Le sage est heureux,parce qu'il porte auec soi le pilier,l'accomplissement & perfection de vertu, en laquelle gist la puissance & autorité sur toutes choses, il s'ensuit donques necessairement & sans aucune doute,que le sage est libre. Outre ceci,ne pourra-on pas dire,que les amis de Dieu sont libres?Ouï ce me semble:si ce n'est que nous trouuions raisonnable que les compagnons des Rois non seulement soient libres, mais aussi qu'ils commandent,aians,comme eux, entre leurs mains le gouuernement des choses,& disposans d'icelles à leur plaisir:& que les amis des Dieux celestes soiēt par reproche,serfs:lesquels neantmoins pour l'amour qu'ils lui portent,estans par mesme moien aimez de lui, & honorez d'vne esgale amitié, sont par son iuste iugement,comme les Poëtes ont dit,les Seigneurs de toutes les choses & Rois des Rois:mais le Legislateur des Iuifs,passant hardiement plus outre,cōme chāpion de la pure & naïfue Philosophie,a osé dire que celui qui est espris de l'amour de Dieu,& à lui seul fait seruice & hōneur,est Dieu des hōmes, nō pas des parties de nature,à fin qu'il laissast cet-honneur à Dieu, lequel est pere & Roi de toutes choses.Est-il donq' digne de penser que celui, qui a tel priuilege & auantage,soit serf,& non libre?lequel,encores que de lui-mesmes il ne fust digne de cette diuine partie,toute-fois,d'autant qu'il vse de Dieu cōme de son ami,doit estre totalement heureux. Car Dieu,qui combat pour telles gens, n'est pas foible,ni non-challant des droits d'amitié,mais aime ceux de sa compagnie,& prend garde à eux. Dauantage tout ainsi que les villes, qui sont sous la puissance de peu de gens,ou d'vn seul,souffrent & endurēt la seruitude,aiās pour fascheux & rudes Seigneurs ceux qui les ont vaincuz & mis en leur obeïssance:& au contraire les autres, qui sont gouuernées par les loix,soigneuses & curieuses d'elles,sont libres:aussi les hommes, à qui la colere, la concupiscence,ou autre passion,& le traistre vice commande, sont totalement serfs comme les autres, qui viuent souz la loi, sont libres: or la vraie loi n'est pas l'aduis corruptible & sans ame de cettui-ci,ou de celui-là hōme mortel, escrit dedās des cartes & papier,ou dedans des tablettes qui n'ont point d'ame: mais c'est vne droite & vraie raison immortelle, laquelle est engrauée par la nature immortelle dedās l'esprit immortel. Parquoi quelqu'vn pourroit s'esmerueiller de la bestise & lourderie de ceux qui ne cōsiderēt point les proprietez des choses si claires & euidentes,lesquels disent que les loix de Solon, & Licurgus sont suffisantes aux grāds peuples des Atheniēs & Lacedemoniēs,pour aquerir liberté,leur cōmandāt cōme Princesses & dames,& eux obeïssans cōme citoiēs gouuernez par elles,& soutiennēt que la droite raison, laquelle est la fontaine

Le sage est heureux

Les amis de Dieu sont libres.

Moyse.

Dieu a vn tresgrand soin de ses amis.

Les loix Princesses & dames.

de toutes

de toutes les loix,ne suffit aux sages hõmes pour estre participãs de la liberté, combien qu'ils obeïssent à tout ce qu'elle commande ou deffend. Outre ce qui a esté dit,il y a encores vne tresevidente preuue de la liberté,qui est prise de la licence de parler du fait de la police : ce que font entre eux les hommes vertueux:pour raison dequoi on dit que ces vers,qui sont conformes aux sentences des Philosophes,ont esté prononcez:

Le serf auec la loi n'a aucune amitié.

Puis en vn autre endroit:

Tu as esté né serf, & n'as rien de raison.

Tout ainsi donques qu'il est loisible à tous ceux qui ont estudié en musique d'en parler & conferer esgalement les vns auec les autres,aux grammairiẽs de la grãmaire,aux geometriens de la geometrie:aussi est-il loisible à ceux, qui sont entenduz & experimentez au fait & estat de la police,d'en conferer librement:ainsi tous ceux-ci,qui sont bien experimentez aux affaires humaines,seront Seigneurs d'icelles,comme aussi de toute la nature,entre lesquels il y en a beaucoup de libres:Semblablement aussi ceux qui ont le droit d'en parler:dõt s'ensuit que nul hõme sage & vertueux est serf,ains libre. Par le mesme argument & raison il sera montré que celui qui n'est point sage est serf:car cõme la loi de musique ne permet aux ignorans de disputer auec ceux qui l'entendẽt, ni celle de grammaire:mais toutes les sciences defendent aux ignorans de disputer auec les sçauans:aussi la loi ciuile,qui appartient à l'instruction de la vie humaine,ne donne point licence à ceux,qui ne sçauent que c'est,d'en conferer auec les autres,qui en ont l'experience,comme il est permis aux gens libres de traiter des affaires, entre lesquels il y en a de bons. Or est-il que les vicieux ne sçauent comme il faut gouuerner la vie, mais les gens de bien s'y connoissent entierement:le meschant donques n'est pas libre, ains serf. Aussi Zeno attiré de la vertu, si iamais il y en eut vn, montre vaillamment que les meschants n'ont point de liberté de conferer auec les gens de bien, parce qu'il dit : le meschant ne pleurera-il pas,s'il contre-dit à l'homme de bien ? Le meschant donques ne communique point auec l'homme de bien. Ie sçai qu'aucuns se moquerõt de ce propos,cõme sortãt plustost d'vn orgueil que d'vne prudẽce: mais apres qu'ils se serõt moqué,& auront cessé de rire, s'ils veulent biẽ regarder & rechercher ce que nous disons,seront tout esbahis qu'ils le trouueront vrai, & connoitront que personne ne pleure tant pour quelque chose que ce soit,que pour n'obeïr au vertueux:d'autãt que la perte d'argẽt,l'infamie, le bãnissement, le fouët,& toutes autres iniures semblables sont petites & ne doiuent estre aucunement comparées auec les vices, ni auec les effects & miseres, qui en sortent, le menu peuple toutes-fois ,duquel la raison est aueuglée, ne considerant point le dõmage de l'ame,se fasche seulemẽt des choses de dehors,mõtrãt par là,qu'il est priué de iugemẽt, par lequel seul il pouuoit comprendre le dõmage de l'esprit:car s'il pouuoit regarder en haut, & considerer les tromperies de l'imprudence, le tort que lui fait la coüardise & lascheté, les dangers, qui lui viennent de paillardise, & les actes d'iniustice, que l'iniquité lui à moiẽnées,il seroit rẽpli de dueil pour la perte du souuerain biẽ, & estant abbatu de maux excessifs,ne receuroit aucune consolation. Au reste il

Celui qui n'est pas sage est serf.

Sentence de Zeno.

semblé que Zeno a puisé ce propos de la fontaine des loix des Iuifs,où est faite mention de deux freres,dont l'vn estoit de bonne vie,& l'autre meschant:le pere commun de tous les deux, prenant pitié de celui qui ne s'estoit point régé vers la vertu, souhaite qu'il serue à son frere, reputant la seruitude, qui semble estre tresgrand mal,vn souuerain bien à l'homme qui n'est point sage: parce que n'estant point en sa liberté, il craindra de pecher,& auec ce estant bien conduit & enseigné,par son gouuerneur,amendera ses mœurs. Ces choses donques que i'ai dites,me semblent suffire pour la confirmation de ce que nous cherchons: mais d'autant que la coutume des medecins est de guerir diuerses maladies par diuers remedes,il faut adiouter à ces problemes & propositions,qui semblent estre incroiables, pour leur nouueauté, des preuues qui s'entre-tiennent les vnes aux autres:car il y en a aucuns,qui à grande peine,encores qu'ils soient muniz & remparez continuellement de demonstrations & raisons,sentent & recõnoissent leur faute.On dit donques fort bien à propos, que celui qui fait sagement,fait bien toutes choses,sans faillir,sans estre repris, sans estre blasmé,sans qu'on y trouue rien à redire,sans amende & sans peine: parce moien il aura la puissance de faire toutes choses comme il voudra,& viura à son plaisir.Celui auquel on trouue tout cela certainemẽt est libre:or est-il que l'homme de bien fait toutes choses sagement,lui donques seul est libre. Pourquoi aussi ne feroit il,veu qu'il ne peut estre cõtraint ni empesché?L'hõme donques vertueux n'est point serf.Qu'il ne soit ni cõtraint,ni empesché,il est notoire:parce que celui est empesché,qui ne peut iouir des choses qu'il desire:le vertueux desire les choses vertueuses,dõt il ne peut faillir qu'il ne iouïsse:il n'est pas donques empesché.S'il estoit cõtraint, il s'ensuiuroit qu'il feroit quelque chose contre son gré:or les œuures qu'on fait procedent ou de vertu, & sont bonnes,ou de vice,& sont mauuaises,ou bien sont metoiẽnes & indifferẽtes:il ne fait pas par contrainte les œuures vertueuses,ains de son bon gré, d'autant que tout ce qu'il fait n'est que vertu:pour le regard de celles qui procedẽt du vice,ne les fait-il point,ni mesmes y songe à les faire: autãt en fait-il, comme il est à croire,en l'endroit des choses qui d'elles mesmes ne sont bõnes ni mauuaises,se tenãt ferme & cõme dedans vne balãce,faisant le cõtre-poids, ne panchant d'vn coté ni d'autre, sçachant bien qu'il ne doit pas se laisser entrainer d'elles,comme estans de leur naturel pesantes, ni s'en facher, comme s'il les failloit fuïr & laisser. Dont appert qu'il ne fait rien contre son gré & par contrainte:que s'il estoit serf, il feroit les choses par contrainte: tellement qu'il faut conclure par là,que l'homme de bien est libre. Or parce qu'il y en a aucuns de ceux qui n'ont point dansé auec les Muses, & frequenté les lettres, lesquels,ne pouuãs entendre ces raisons& argumẽs,qui representẽt en general deuãt les ïeux la force & vertu des choses,ont accoutumé de faire cette demãde:Qui sont ces personnages que tu nous forges?ont ils esté autrefois?où sont ils maintenãt?c'est le beau de leur respõdre,anciẽnemẽt,il y en a eu qui,les surmõtans en vertu,aiãs Dieu pour gouuerneur,& viuãs la droite raisõ de nature, non seulemẽt ont esté libres,mais aussi ont rempli les autres,qui approchoient d'eux,d'vn courage genereux & libre. Il y en a mesmes au tour de nous, qui sont cõme images portraites & tirées au vif du tableau original de ces hommes vertueux,

Iacob & Esau.

Il prouue que l'homme de bien est libre.

Demande de gens ignares.

vertueux,& sages,dont nous parlons : car il ne s'ensuit pas, pour-tant si les esprits de ceux qui nous cōtre-disent, sont priuez de liberté, estans serfs de l'imprudence & des autres vices,que tous les hommes du monde leur ressemblent. Que si on ne les voit marcher par trouppes & bandes, il ne s'en fault pas esbahir:premierement parce que les choses qui sont tresbelles sont rares:secondement parce que se detournans de la grande multitude de leurs proches parens, ils s'adonnent à la contemplation de nature., souhaittans tous les moiens qu'ils peuuent pour amender la vie des autres: d'autant que la vertu cherche le proffit de tout le monde:mais voians qu'ils n'en peuuent venir à bout pour les estranges façons de viure regorgeantes aux villes, que les passions de l'ame ont par le vice cruel augmenté, s'absentent, de peur d'estre entrainez par la furie & roideur des pechez, comme de quelques torrens. Certainement si dedans nous estoit logé vn certain zele d'amendement, nous chercherions les cauernes & retraittes,dedans lesquelles ils se retirent,& nous ietterions à leurs pieds, les prians qu'ils vinsent adoucir notre vie sauuage, & qu'au lieu de la guerre, de la seruitude,& autres infiniz maux,ils nous apportassent vne paix,vne liberté,& abondance de tous autres biens coulante comme vne fontaine de tous cotez:mais au lieu de ce nous ne faisons maintenant que chercher les creux de terre pour auoir de l'argent, nous ouurons les dures & rudes veines d'icelle, nous fouillons vne grande partie de la pleine, & grande partie des montaignes cherchans de l'or & de l'argent,du cuiure,de l'airain, du fer, & autres matieres.Il y a plus : la vaine gloire, faisant d'vne parade & orgueil son Dieu,va chercher iusques au fond de la mer s'il y a rien caché de beau, qui n'est point apperceu des sens, & apres auoir trouué toutes sortes de pierres pretieuses les vnes tenantes aux rochers, les autres aux escailles,lesquelles sont plus plaisantes à la veuë, prise & honnore la tromperie de la veuë:il n'y a personne qui face voiage par terre pour aquerir Prudence, Temperance, Force de l'ame, ou la Iustice, encores qu'elle soit hantée & frequentée : les mers ne sont non plus nauigées pour cette fin,combiē qu'en toutes les saisons de l'année elles soient courues par les mariniers. Il n'est point besoin toute-fois de faire ces voiages par terre ou par mer,pour chercher la vertu, les racines de laquelle Dieu le createur a plantées non loin de toi,mais bien prez,comme le sage Legis-lateur des Iuifs dit:*En ta bouche,en ton cueur, en tes mains*: voulant montrer par ces signes les paroles,les œuures,& les pēsées, toutes lesquelles choses doiuent estre labourées.Ceux donques,qui aimēt mieux ne rien faire que trauailler,non seulement empeschent les tiges de croistre,mais aussi,laissans dessecher les racines, les font mourir: les autres au contraire, qui estiment l'oisiueté dommageable: & ne demandent qu'à trauailler,labourent & cultiuent les plantes, qui portent fruit abondamment,& font tant par leur soin continu,qu'elles iettent & poussent des tiges de vertu hautes iusques au ciel,& des branches tous-iours verdes & immortelles portans le fruit de bon-heur, qui iamais ne meurt, ou selon l'aduis d'aucuns,n'en portans point,mais estans elles mesmes la felicité, ce que Moyse appelle coutumierement par vn nom composé entiers-fruits:car il se peult faire, que les plantes qui sortent hors de la terre, ne rapportent point de fruit au laboureur:mais celles,qui sont plantées dedans l'ame, ont toutes leurs

Les choses belles sont rares.

Moien d'aquerir liberté

Curiosité de l'auarice.

Vaine gloire.

Nous auons la vertu bien prés de nous.

ὁλοκαρπώματα.

branches tournées & changées en la nature du fruit de Prudence, de Iustice, de Force, & Temperance. Puis donc que tant de belles occasions se presentent, n'auons nous point honte de nous plaindre à vn chacun de la disette & faute de sagesse, laquelle nous pouuons, en soufflant, aisément allumer comme vne estincelle en l'emorce qui fume? La faute vient, que nous sommes tardifs & paresseux à poursuiure les choses qui nous touchent de bien prés, laissans corrompre & gaster les semences de vertu : au lieu de quoi il nous prend vn desir & souhait insatiable des choses que nous deurions laisser en arriere. Pour cette raison la terre & la mer sont pleines de gẽs riches esleuez en honneur, & mondains: mais d'hommes prudens, iustes, & vertueux le nombre en est petit: or le peu, combien qu'il soit rare, n'est pas toute-fois mort. De ce la Grece en peult tesmoigner, & toutes les barbares nations : parce qu'en celle-là autre-fois ont fleuri sept sages, qui ont esté ainsi proprement nommez, combien qu'il y en ait eu d'autres auant & apres, qui, comme il est aisé à presumer, ont esté en aussi grand bruit & reputation : mais la memoire des plus anciens a esté par la longueur du temps abolie & effacée, & celle des nouueaux venuz obscurcie & mise en oubli, par le trop grand mes-pris de ceux, qui conuersoient auec eux: en la terre aussi des barbares se trouue vn grand nombre d'honnestes & bons hommes, qui ont fait parler d'eux, tant par leurs dits, qu'en leurs faits. Au païs des Perses sont les Mages & Sages, lesquels, recherchans les œuures de Nature pour la connoissance de la verité, apprennent & montrent aussi à leur loisir les diuines vertus par claires & euidẽtes demonstrations, les representans au vrai. Aux Indes fleurissent les Gymnosophistes, qui outre la philosophie naturelle, faisans profession de la morale, font de leur vie vne montre de vertu. La Palestine aussi & la Syrie n'ont point esté priuées de cette vertu, en laquelle vne bonne partie de la natiõ si fort peuplée des Iuifs habite. On dit qu'outre ceux-là il y en a d'autres, qui ont nom Essées, au nombre, selon mon aduis, de plus de quatre mille, non pas si iustement, mais peu plus, peu moins, aians pris ce nom, selon la langue Grecque, de la sainteté : d'autant qu'ils sont grans seruiteurs de Dieu, ne lui sacrifians point des bestes, mais preparans & disposans leurs ames à la sainteté, & viuans saintement. Ces hommes-là viennent premierement demeurer en des bourgs & villages : se detournans des villes pour les meschancetez qui sont familieres aux citoiens, sachans bien que comme d'vn air corrompu, vient la maladie pestilence, aussi de telles compagnies en iallit vn certain trait aux ames, qui est incurable. Entre eux aucuns labourẽt la terre, les autres se meslent des mestiers qui seruent à la paix, tous font plaisir à leur prochain, cõme à eux mesmes, ne font point de tresor d'or & d'argent, ni poulsez d'vne conuoitise de reuenuz possedent grande quantité de terre, mais se fournissent seulement des choses qui sont pour les necessaires vsages de la vie: car entre tous les autres hommes du monde ils sont presque seuls sans argent & possessions : tellement que pour cette maniere de viure plus-tost que pour les richesses ils s'estiment tresriches, iugeans le contentement de peu, & facilité de viure, estre abondance. Tu ne trouueras entre eux vn seul ouurier de fleches & de traits, de dagues, de heaume & armet, de corps de cuirasse & halecret, d'escu & targe, ni qui face armes, ou, pour parler generalemẽt, quelque instrument

Le nombre des sages fort petit: mais des vicieux fort grãd.

Les sept sages de Grece.

Les mages de Perse.

Gymnosophistes.

Iuifs.

Essées.

La compagnie des citadins est contagieuse.

inſtrument propre& commode à la guerre:ne ſe meſlent pas meſmes de ce qui en temps de paix fait facilement gliſſer au vice: par ce qu'ils n'ont iamais conneu, voire n'ont iamais ſongé que c'eſt de foires & marchez, de traffique de marchandiſe tant par mer que par terre, chaſſans par ce moien toutes les occaſions d'auarice & conuoitiſe. Il n'y a aucun ſeruiteur entre eux, ains ſont tous libres,ſe ſeruans eux-meſmes:condãment & reprouuent la maitriſe non ſeulement cõme inique & iniuſte, gaſtant & corrõpant la ſaincteté,mais cõme impie & meſchante, oſtant le droit de nature, laquelle nous a engendré tous d'vne meſme ſorte, & nourriz, à l'exemple d'vne mere, comme propres freres, non toute-fois tels tenuz & reputez, mais eſtans tels à la verité:dont eſtant indignée la traitreſſe auarice & conuoitiſe,pour eſtre plus grande & heureuſe,a esbranlé & eſtonné ſi fort cette parenté, qu'à la fin l'a fait tõber, prattiquant au lieu d'icelle,alienation & etrangement,& au lieu d'amitie,inimitié. Quant à la philoſophie, ils ont laiſſé ce qui appartient à la Logique, à ceux qui font inſtance aux paroles,comme n'eſtant point neceſſaire pour aquerir vertu:ont laiſſé ſemblablement la Phiſique à ces baueurs de Philoſophes, qui font des ſuffiſans, pour eſtre ſi haute,que la nature humaine n'y peult atteindre,ſinon en ce qu'elle leur peult aider en la connoiſſance de l'eſtre de Dieu,& de la creation de l'vniuers.Ils trauaillent fort à celle qu'on appelle morale,& qui enſeigne comme il fault bien viure, aians pour leurs maitres les loix du pais, leſquelles il n'eſt loiſible d'entendre ſans l'inſpiration diuine. Ces loix ils apprennent en tout temps, mais principalement au iour du Sabbath: car ils reputent le ſeptieſme iour ſaint & ſacré, auquel ils ſ'abſtiennent de tous œuures, venans aux lieux ſaints,qu'on appelle Synagogues,où tous ſe rangent par ordre, les ieunes aſſis au deſſous des anciens auec vne honneſteté bien ſeante,& ſe tenans tous preſts pour ouïr la leçon. Eſtans ainſi tous en bon ordre, vn d'entre eux, prenant le liure,lit:l'autre qui eſt des plus experimentez,ſ'approchant, donne à entendre les paſſages qu'on n'entend point, d'autant qu'il y a beaucoup d'endroits,leſquels à l'exemple & ſuitte des anciens philoſophes leur ont eſté laiſſez par ſignes & figures.Or ils apprennent la Sainteté,la Iuſtice, l'Oeconomie,la Police la ſcience des vrais biens, & des vrais maux, & de ceux qui ne ſont ni l'vn ni l'autre,ce qu'il fault eſlire,& ce qu'il fault fuir,comme contraire à l'autre, vſans de trois bornes & regles,de l'amour deDieu,de l'amour de vertu,& de l'amour des hommes. De l'amour de Dieu donnẽt infiniz argumens & ſignes demeurans chaſtes tout le temps de leur vie, ne iurans point, ne mentans point, eſtimans Dieu eſtre auteur de tous biens, & n'eſtre cauſe d'aucun mal: de l'amour de vertu,en ce qu'ils n'aiment point l'argent,la gloire,l'honneur:ni la volupté: au contraire embraſſent Patience,Souffrance,Eſcharcheté, Simplicité, Facilité au viure,Humilité:portent honneur & reuerence aux loix, aiment la conſtance & autres ſemblables vertus:de l'amour des hommes, parce qu'ils embraſſent amitié, egualité, qui eſt la meilleure vertu qu'on ſçauroit dire, & la communauté des biens, dont il ne ſera point hors de ſaiſon & propos de parler vn peu. Premierement donques perſonne d'eux n'a maiſon qui lui ſoit propre: d'autant qu'outre qu'ils communiquent enſemble en pleine aſſemblée, leur college auſſi & communauté eſt ouuerte à tous ceux de dehors, qui ont vne

C'eſt le ſoin de la famille & maiſon.

Communauté de biens.

mesme façon de viure:apres ils ont vn certain lieu, où sont toutes leurs prouisions,dont on prend les frais qu'il faut faire:les robes sont communes,les viandes communes,mangent & boiuent ensemble en vne sale commune, laquelle maniere de viure,manger & boire en vne mesme maison ensemble, & en vne mesme table,ne se trouuera point ailleurs prattiquée.Pour-quoi aussi ne le feroient-ils,veu qu'ils ne serrent point pour eux le proffit & gain qu'ils amassent de iour par leur trauail, mais le mettent au milieu ,l'apprestant & appareillant pour l'vsage de tous ceux qui le voudront prendre? Quant aux malades,on ne les laisse pas pourtant s'ils ne peuuent rien gagner, mais trouuent tout prest du commun ce qu'il fault pour subuenir à leurs maladies, de sorte qu'ils peuuent despendre seuremēt & sans crainte toutes les choses qui sont là en abondance. Les ieunes portent honneur & reuerence aux anciens,& ont tel souci d'eux,que les enfans des peres, les nourrissans en leur vieillesse, & les entre-tenans tant par leurs seruices ,qu'infinies bonnes affections.Voila comme la philosophie façonne les champions de vertu, sans la curiosité & ambition des mots Grecs,leur presentant pour exercices, les loüables œuures, par lesquelles la liberté franche est affermie. L'argument & le signe de ceci c'est, que plusieurs tyrans & gens puissans, qui estoient de diuerses natures & de diuerses façons de viure,les ont assailliz au païs, où ils estoient, aucuns desquels s'efforçans de sur-monter les bestes sauuages en cruauté, & ne delaissans rien d'icelle,ont tué par trouppes leurs suiets,ou,comme cuisiniers & chaircutiers,les ont taillez tous vifs en piece, ne cessans point iusques à ce qu'eux-mesmes eussent, par la Iustice diuine sur-veillante des choses humaines, souffert les mesmes maux,qu'ils faisoient à leurs suiets: les autres, changeans leur rage & furie en vne certaine malice,ne publians point leur felonnie & amertume, parlans bas, contre-faisans vne voix douce & paisible, ont montré par effect leurs mœurs, coleres, & mauuais courage: tellement que flattans comme chiens,& tout incontinent mordans en trahison,& iettans leur rage & poison,ont este cause de grans maux & incurables,laissans par les villes les marques & enseignes de leur impieté & inhumanité, qui sont les maux qu'ont enduré leurs pauures suiets, lesquels on n'oubliera iamais. Nul toute-fois d'eux, tant cruel fust-il,ou fin & cauteleux,n'a trouué que redire à pas vn de la compagnie des Essées,mais estans tous vaincuz de la vertu de ces hommes si francs & libres de nature,se sont à la fin rangez à eux,loüans leur compagnie,cōme la meilleure qu'on eut sceu dire, & estant vn exemple de la vie parfaite & heureuse.Or d'autant qu'aucuns pensent que les vertus,qui sont aux communautez, ne viennent point à perfectiō, mais qu'estans creües, elles s'arrestent tout court, ne s'auanceant point dauantage,il fault amener en exemple les vies particulieres des gens de bien, pour nous seruir de tesmoignage & preuue euidente de leur liberté. Il y auoit vn, qu'on appelloit Calanus, Indien de race,& l'vn des Gymnosophistes, lequel, estant estimé le plus patient de tous les hommes de son temps, non seulement fut en grande reputation de ceux de son païs, mais aussi des etrangers, voire, qui est fort rare, des Rois ennemis, pour la conformité qu'il montroit de ses bonnes œuures auec ses paroles loüables.Or Alexandre le Grand de Macedoine,voulant montrer à la Grece la sagesse qui estoit au païs Barbare & etrange,

La Iustice diuine surueillāte des choses humaines.

Exemples d'aucuns amateurs de vraie liberté.

Calanus Gymnosophiste.

comme

comme quelque belle image & semblance tirée d'vn tableau original, manda premierement à Calanus qu'il le vint acompagner en son voiage: par ce moié qu'il feroit grand honneur à toute l'Asie & l'Europe: mais voiant qu'il ne l'auoit peu induire à ce, & n'en vouloit rien faire: ie te contraindrai, dit-il, de me suiure. Ce qu'entendant Calanus respondit fort bien à propos, & courageusement: En quoi donques, Alexandre, me montreras tu grand & excellent aux Grecz, si ie suis contraint de faire ce que ne veux? Cette parole n'est-elle pas pleine de liberté, & encores plus l'esprit? Si a-il outre cela engraué des marques apparentes de ses mœurs libres & franches aux effects, qui sont plus fermes & stables, que les paroles. Ce que montre assez l'epistre, qu'il enuoia au Roi, qui est telle: *Braue responſe de Calanus à Alexandre.*

CALANVS A ALEXANDRE.

TEs amis te conseillent de mettre les mains sur les philosophes des Indes, & les forcer, n'aiās iamais veu, ni songé à nos œuures. Or pourras tu bien transporter nos corps de lieu en autre, mais tu ne pourras contraindre les ames de faire ce qu'elles ne veulent point, non plus qu'il est en ta puissance de faire parler les tuiles ou le bois. Le feu donne des tourmens trescruels, & à la fin la mort aux corps viuans: mais nous sommes par dessus lui: nous nous lairrons plus-tost bruler tout vifs, qu'il y aie aucun Roi ou Prince, qui nous puisse contraindre de faire ce que nous n'auons deliberé. Nous ne ressemblons point aux philosophes de Grece, qui recitent des harangues aux assemblées. En notre endroit les œuures suiuent les paroles, & les paroles les œuures & s'accordent les vnes auec les autres. Ne faudroit-il pas adiouter à ces belles sentences le dire de Zeno? Qu'il est plus aisé qu'vne peau enflée & pleine de vent voise au fond de l'eau, que de contraindre l'homme vertueux quel qu'il soit, de faire vne chose contre son gré. Car l'ame, que la droite raison a renforcée de fermes & asseurez enseignemens, ne se rend iamais, ni peult estre domtée. De cette liberté de personnes vertueuses sont tesmoins les escrits des Poetes & historiens, aux sentences desquels estans les Grecs & les Barbares presque dés leur berceau nourriz, amendent leurs mœurs, reforgeans & remarquans en mieux ce qui auoit esté faulsé & corrōpu en leurs ames par vne mauuaise nourriture & maniere de viure. Regarde ce que dit Hercules en Euripide: *Belle sentence de Zeno.*

Brule ma vive chair, dans le feu iette moi,
Et beuuant mon noir sang, affamé soule toi:
Car les astres plus-tost iront dessous la terre,
Et la terre plust-tost ira au ciel grand erre
Guindée contre-mont, qu'vn propos doucereux
Sorte au deuant de toi de mon cueur genereux.

Hercules en Euripide.

Car à la verité, le beau langage, la flaterie, & l'hypocrisie, où les paroles sont contraires aux pensées, tiennent totalement du seruage: mais la parole franche,

libre, naïfue, & non fardée sortant d'vne pure & nette conscience: sied fort bien aux excellens & vertueux personnages. Ne vois-tu point encores ce sage, qui estant vendu à l'encant, ne semble estre serf, etonnant tous ceux qui le regardent, comme n'estant pas seulement libre, mais aussi seigneur & maitre de celui qui l'achete? Demandons à Mercure s'il ne vault rien? Escoute ce qu'il respond:

Il n'est ne laid, ni vil, mais d'vn port asseuré
D'vn visage agreable, de beaux habits paré:
Et si a le cueur bon: à flechir difficile
N'a rien de seruiteur, est aux armes agile.
Nul veult tenir chez soi vn seruiteur qui soit
Plus habile que soi: mais on te refuiroit
Seulement à te voir: car de feu sont tes ieux,
Et semble que soient ceux du taureau furieux,
Qui d'vn lion voiant contre soi les approches
Se voulant ietter sus fait reluire deux torches.

Apres il adioute à son dire & declare ses mœurs, le reprenant de ce qu'il se taist & ne dit mot:

Tu ne voudras qu'vn autre ait puissance sur toi,
Mais tu voudras plus-tost donner que prendre loi.

Grande liberté de seruiteur enuers le maitre.

Aiant esté celui-là acheté de Syleus, fut enuoié aux champs, où il montra par effect qu'il n'estoit point serf de son naturel: car aiant sacrifié à Iuppiter le meilleur taureau qui fust en la ferme, faisoit grand chere souz pretexte de la feste, beuuoit force vin, & s'en remplissoit, estát assis à table où il desiunoit: Syleus sur ces entre-faites arriuant, & se courrouceant du dommage, ensemble de la paresse de son serf, & de ce qu'il ne faisoit compte de lui, le serf, ne changeant point de couleur, ni estant plus coüard pour ce qu'il auoit fait, lui dit hardiment:

Beuuons, esprouue moi, ie te prie, en cela:
Tu en vaudras bien mieux: vien t'en, assieds toi là.

Assauoir donques si nous dirons que celui-là soit seruiteur ou Seigneur de son maitre, non seulement vsant de liberté, ains aussi commandant à celui auquel il estoit? Que s'il fait du retif, & ne vueille obeir à son commandement, il est tout prest à le battre & fouler aux pieds: qui est plus, s'il amene des gens pour l'aider & secourir, il est prest de les tuer tous. C'est donques vne moquerie, que ces lettres obligatoires, & contracts de vente d'esclaues, d'autant que tels personnages ne veulent point estre obligez, sur-montans en force & puissance de courage les contracts obligatoires, qui peuuent estre vermouluz & corrompuz du temps, ou de la pourriture. Mais il ne fault point, pourra dire

Obiection touchant les demi-dieux.

quelqu'vn

quelqu'vn, mettre en auant pour preuue de ta ſentence les vertus des Demi-dieux & hommes diuins:parce qu'ils ſont plus grãs,que la nature humaine ne requiert,à cauſe de la conuerſation qu'ils ont auec les Dieux celeſtes, & qu'ils ont eſté engendrez de la ſemence immortelle & mortelle,meſlées l'vne parmi l'autre,de ſorte qu'à bon droit on les peut nommer Demi-dieux,eſtant le meſlange mortel vaincu de la partie immortelle: au moien dequoi il n'eſt pas incroiable ſ'ils meſpriſent tout ce,que leur impoſe le ſeruage. Poſé ores qu'il ſoit ainſi: Anaxarchus & Zeno Eleate ont ils eſté Demi-dieux, ou deſcenduz des Dieux? Ceux-là toute-fois,eſtans tourmentez de ſupplices nouuellement inuentez,& deſquels on n'ouit iamais parler,par tyrans, qui de leur naturel eſtoient cruels & felons,& encores lors fort animez & enragez contre eux,n'en ont fait compte,cõme ſ'ils euſſent eu d'autres corps, ou ceux meſmes de leurs ennemis: car leur ame ſ'eſtoit dés long temps accoutumée,par la ſciẽce qu'elle aimoit fort,à ſ'eſloigner de la compagnie des paſſions, ſ'adonnant du tout à la doctrine & ſapience,tellement qu'elle eſtoit delogée du corps,& eſtoit venuë demeurer auec la Prudence, la Force, & les autres vertus. L'vn donques d'eux eſtant attaché & tiré,à fin qu'il declaraſt quelque ſecret, ſe montra plus puiſſant que le feu & le fer, choſes treſpuiſſantes en la nature, de ſorte que ſe tronçonnant & couppant la langue des dents, la cracha contre le bourreau,à fin qu'il ne fuſt contraint de prononcer quelque choſe contre ſon gré: l'autre dit ces propos fort merueilleux:Frappe,coigne,ba,martelle, foulle la peau & le ſac d'Anaxarchus: il n'eſt pas en ta puiſſance de tourmẽter Anaxarchus:Ces grandeurs de courage ſurmontent de beaucoup la proüeſſe des Demi-dieux, d'autãt que la gloire de ceux-ci ne procede de leur perſonne,ains de ceux qui les ont engendrez:mais celle des autres vient d'eux-meſmes & de leurs vertus, leſquelles ont coutume de rendre immortels leurs vrais champions, qui ſans ſ'eſpargner vſent d'icelles. I'ai veu ſouuent ceux qui combatent à coups de poings,poulſez d'vne conuoitiſe d'honneur, & d'vne grande affection qu'ils auoient de vaincre, ſi las de leurs corps qu'ils n'en pouuoient plus, tellement que n'aians que le cœur, lequel ils auoient accoutumé à meſpriſer les choſes eſpouuantables,& combatans de lui ſeul,tenoient bon iuſqu'à la fin de la vie. Si donq' nous croions que ces champions, qui exercent ainſi la force de leurs corps,marchent deſſus la crainte de la mort,& n'en tiennent compte, ou pour eſperance de la victoire,ou pour ne voir leur propre force ſur-montée,pourquoi eſt-ce que nous ne croirons, que ceux qui exercent dedans eux-meſmes l'eſprit inuiſible (lequel ſans mentir eſt l'homme, portant tout à l'entour pour ſa maiſon cette forme apparente & viſible) ſoignans & frottans des raiſons de la philoſophie, & des œuures de vertu, ne voudront mourir pour la liberté, à fin qu'auec l'eſprit libre ils acheuent leur voiage & vie deſtinée? On dit qu'il y a eu autre-fois en vn combat ſacré deux champions d'vne eſgale force, & frappans auſſi fort l'vn que l'autre, leſquels ne ſe laiſſerent iamais iuſqu'à ce que tous deux mouruſſent. Voire-mais, dira quelqu'vn à tel homme vertueux, ton courage te fera mourir: Ouï, reſpondra-il, mais tu ne dis pas auſſi que la mort eſt honorable & glorieuſe à ceux qui combatent pour vne branche d'oliuier,ou brin d'ache:que ſ'il eſt

Anaxarchus & Zeno Eleate.

Zenon.

Anaxarchus.

Les vertus rendent leurs champions immortels.

Deux vaillans champions combatent iuſqu'à la mort.

C'est chose bien seante à l'homme sage de mourir pour la liberté.

ainsi, ne sera-il pas plus seant au sage de mourir pour la liberté, l'amour de laquelle seule, s'il faut dire la verité, est enracinée en l'ame, comme partie née, quand & quand elle, n'estant point venuë de dehors nous: que s'il auient qu'elle soit retranchée, tout l'assemblage se rompt & ruine. Ceux qui sont amateurs de vertu loüent & estiment grandement la liberté d'vn ieune garçon Lacedemonien, qu'il auoit ou de race, ou de nature: car, estant amené captif par vn des gens d'Antigonus, il faisoit bien les seruices qui estoient d'homme libre, mais ne vouloit faire ceux qui appartenoiēt aux serfs, disāt qu'il ne seruiroit point: & cōbien qu'à raison de son âge il n'eust point encores esté fermement nourri aux loix de Lycurgus, ne les aiant que goustées, toute-fois voiant qu'il n'y auoit point d'esperance d'estre rachepté par rençon, & à cette occasion iugeāt la mort violente & forcée estre plus heureuse que sa vie presente, se deffit volontiers lui-mesmes. On dit aussi que vers la Macedoine les femmes Dardanides, estimans le seruage vn mal tres-vilain & deshonneste, iettent leurs propres enfans, qu'elles ont nourri, au plus profond de la riuiere, s'escrians: mais vous autres ne seruirez point, parce qu'auparauant que commenciez le cours de la vie mal-heureuse, couppans le chemin, passerez libres le necessaire & dernier passage. Euripide Poëte Tragique introduit Polyxene mesprisant la mort, se souciant neantmoins de la liberté, en disant ainsi:

Nature libre d'vn ieune enfant Lacedemonien.

Les Dardanides.

Paroles de Polyxene en Euripide tragedie d'Ecuba.

Ores cours-ie à la mort, & volontairement
Que nul de m'attoucher presume hardiment:
Car ie tendrai le col de bon cueur à cette heure,
Si ie gagne ce poinct qu'en liberté ie meure.

Puis donq' nous croions que les femmelettes & ieunes garsons (combien que celles-là soient de leur naturel craintiues, & ceux-ci pour l'âge se laissent aisément vaincre) sont si fort enclins à l'amour de liberté, que pour n'estre priuez d'icelle, ils courent de grande roideur à la mort, comme à l'immortalité, pourquoi ne croirons nous aussi que ceux, qui ont puisé la pure sapience, sont incontinent libres, veu qu'ils portent tout à l'entour d'eux la pure & naïfue felicité de vertu, laquelle nulle puissance ennemie peut des-ioindre, aiant pour son patrimoine vn Roiaume, qui eternellement dure? Outre ces raisons, nous oïons qu'aucuns peuples tous entierement ont souffert de leur bon gré tant pour la liberté, que pour la fidelité qu'ils deuoiēt à leurs bien-faicteurs morts, vne deffaite commune, comme on dit les Xanthiens nagueres auoir fait: car vn de ceux qui auoit coniuré contre Iulius Cesar, nommé Brutus, les vint assaillir auec vne grande armée: eux craignans non les personnes qui les tenoient assiegez, mais le meurtrier, qui auoit tüé son seigneur & biē-faicteur (parce que Cesar lui auoit esté tous les deux) du cōmencement se deffendirēt vaillāmēt, tāt qu'il leur fut possible, & encores q̃ leurs forces fussent espuisées, tenoiēt neantmoins bō, & faisoiēt teste: mais apres qu'ils eurēt vsé toutes leurs forces, & n'en peurēt plus, emmenerēt en leurs maisons quād & quād eux leurs femmes, leurs peres, leurs meres, & leurs enfans, dedās lesquelles chacū tua les siēs: les aiās tous tuez l'vn sur l'autre, mirēt le feu dessouz, & se deffirent apres dessus: de maniere qu'ils souffrirēt libres leur destinée d'vn cueur vaillāt & libre. Ceux-là dōques fuians la

Les Xanthiens se deffendent vaillāmēt contre Brutus.

fuians la felonnie cruelle& tyrãnique de leurs ennemis,ont plus-tost choisi la mort honorable & glorieuse,que la vie ignominieuse & infame:les autres,qui furẽt sauuez par fortune,se fortifierẽt de patience,ensuiuãt le courage d'Hercules,lequel se montra vaincueur & superieur des cõmandemẽs d'Eurystheus. Le Cynique PhilosopheDiogenes vsa de cette contenãce & grandeur de courage,de sorte qu'estant vne fois pris des larrons,& voiant que chichement & à grande peine lui bailloient-ils ses necessaires nourritures, ne ploiant pour la presente fortune,ni craignans la cruauté de ceux,en la puissance desquels il estoit:Il n'y a point de propos, dit-il, que quand on veut vendre des cochons, ou agneaux, on les engraisse de nourritures exquises, à fin qu'ils paroissent beaux de leurs corps,& que l'homme,qu'on veut vendre(qui est le plus excellẽt de tous les animaux)on le laisse emmaigrir par faute de viãdes. Apres qu'il eut pris suffisamment de la viande, sur le point qu'on le vouloit vendre auec d'autres,il s'assit,& disnoit de bon courage,dõnant de ce qu'il auoit à ceux qui estoient pres de lui:or voiant l'vn de la compagnie non seulemẽt fasché, mais aussi ennuié & desplaisant le plus du monde, lui dist: Ne cesseras tu point de t'ennuier?Tien,vse de ces viandes presentes.

Hercules vient à bout des cõmandemẽs d'Eurystheus.

Responses de Diogenes pleines de liberté.

Homere au dernier de l'Iliade.

Car Niobé la passe-fillonnée
N'a pas dû tout la viande oubliée,
Bien que tuez lui fussent douze enfans
Sur les beaux iours de l'auril florissans:
Six beaux garsons,& six tendres infantes,
Qui n'estoient moins que les garsons plaisantes.

Et comme ceux, qui estoient-là pour l'achepter, se moquoient de lui,demandans ce qu'il sçauoit faire,respondit:Commander aux hommes. Par cette responsé son ame faisoit paroitre en elle vne liberté,vne grandeur, & roiauté naturelle.Apres celà il retournoit incontinent à ses grosseries & risées accoutumées,d'autant qu'il voioit que ses compagnons,remplis de dueil,auoient la veuë tournée contre-bas.On dit que regardant vn des marchans, qui estoit-là pour l'achepter,lequel,à le voir,sembloit estre quelque bardache,s'aprocha de lui, & lui dit: Achete moi:car à mon aduis,tu as affaire d'vn hõme: ce qu'oiãt le marchand deuint tout honteux,tellement que se sentant coupable, s'en alla cacher,estans tous les assistans estonnez de ce qu'auec vne si grande hardiesse, il rencontroit si bien. Appellerons nous donques celui-là seruiteur?ne l'appellerons nous pas plus-tost libre,voire Seigneur digne de commander?De la liberté de cettui a esté imitateur vn nommé Chereas,homme lettré & sçauant. Contre ce Chereas,qui demeuroit en Alexandrie prés d'Egypte, Ptolomée se courrouceoit quelque-fois,& le menaçoit fort asprement: mais Chereas, estimant sa liberté,qui estoit en sa nature,non moindre que le Roiaume dePtolomée,lui contre-disoit,en disant:Commande aux Egyptiens.

Responsé de Chereas à Ptolomée

Ie ne te crain,ni le trop foible feu
De ta colere esmouuoir ne m'a peu.

Car les ames nobles & courageuſes ont quelque choſe de roial, n'eſtãt point leur clarté & lueur obſcurcie par l'auarice, ni par la fineſſe & trõperie de fortune:ce qu'il faut oppoſer aux dignitez grandes & hautaines, à fin de rabbatre par la liberté des paroles,l'orgueil de ces preſomptueux & outre-cuidez. On dit que Theodorus, celui qui fut ſurnommé Athée, ou ſans Dieu ,ſ'en eſtant allé hors de ſon païs,& retiré par deuers Lyſimachus, quelque Seigneur lui reprocha ſa fuitte,lui declarant les cauſes,pour leſquelles il ſ'en eſtoit fuï, par ce qu'il diſoit qu'il n'y auoit point de Dieu,& corrompoit la ieuneſſe : à quoi Theodorus reſpondit:Ie ne m'en ſuis point fuï,mais il m'eſt auenu autãt qu'à Hercules fils de Iuppiter : parce que Hercules fut mis hors de la nauire au riuage par les Argonautes,non pour meſchãt acte qu'il euſt fait: mais parce que lui ſeul eſtoit le iuſte poids & fardeau,que pouuoit porter le nauire, à raiſon dequoi ceux qui nauigeoiẽt auec lui,craignans que le nauire,regorgeãt d'eau, n'enfondraſt,le mirent dehors:au ſemblable moi ſuis delogé de mõ païs pour la hauteur & grandeur de mon eſprit, ne me pouuans les citoiens d'Athenes t'attaindre,dont i'ai eſté enuié.De rechef l'interrogeant Lyſimachus : Ne t'en es tu pas fuï pour l'enuie que te portoient tes concitoiens?Nenni, reſpondoit-il, mais à cauſe de l'excellence de mon eſprit, laquelle mon païs ne pouuoit comprendre : car tout ainſi comme Semelé eſtant groſſe de Bacchus, & ne le pouuant porter tout le temps entier,Iuppiter,prenant pitié d'elle, fit ſortir auant terme l'enfant tout enflammé,& le fit eſgal aux Dieux celeſtes : auſſi eſtãt mon païs ſi petit,qu'il ne pouuoit porter le grand faix de l'eſprit du Philoſophe,quelqu'ange de Dieu,ſe leuant,a penſé de me tranſporter en vn lieu plus heureux,que n'eſt Athenes. Certes ſi on veut prendre garde aux choſes naturelles,on trouuera que les beſtes irraiſonnables taſchent de paruenir à cette liberté des gens vertueux,comme aux autres biens des hommes.Les coqs ont acoutumé de combattre ſi hardiment & vaillamment,qu'ils ne ſe laiſſent point l'vn l'autre,& quittent la place,ne pouuans eſtre vaincuz de courage,combien que de force le ſoient.Ce que connoiſſant Miltiades capitaine des Atheniens, aſſembla au Panathenaïque ſes compagnons,auſquels il montra le combat de ces oiſeaux,lors que le Roi des Perſes,aiant leué toute la fleur d'Aſie,paſſa auec tant de millions d'hommes en l'Europe,comme ſ'il euſt deu au premier cri rauir & deſtruire la Grece,eſtimant Miltiades que cet-aduertiſſement & ſpectacle vaudroit beaucoup, & auroit plus grande force & vertu, qu'on ne pourroit penſer,auſſi ne fut-il point deceu de ſon opinion:par ce qu'eux conſiderant la patience & ardeur de courage pour aquerir honneur, eſtre inuincible en ces beſtes irraiſonnables,prindrent viſtement leurs armes,& coururent à la guerre, du deſir qu'ils auoient de deffaire vne ſi grande armée,ne ſe ſoucians point des plaies,ni de la mort,mais penſans ſeulement en eux-meſmes,que ſ'ils eſtoient tuez, pour le moins ils ſeroient enſeueliz en leur terre & ſur le fond de leur païs : car il n'y a rien qui prouoque plus à faire quelque vaillant acte, que la victoire,que gagnent les moindres,aduenant plus grande qu'on n'eſperoit.De ce combat d'oiſeaux fait mention Iõn Poëte Tragique,

Respõnſe de Theodorus l'Athée, au Roi Lyſimachus.

Semelé mere de Bacchus.

Les beſtes irraiſonnables taſchẽt de paruenir à la liberté.

Le merueilleux courage des coqs

Miltiades enflambe le courage aux Atheniens par le ſpectacle du combat des coqs.

De coups orbes aiant & corps & yeux battus
Cettui ne ſe rend pas aux coups qu'il a receuz,

A qui

A qui deffault la force, & qui pleurant n'endure
De captiuer son col sous seruitude dure.

N'estimons nous pas donques que les sages prendront tous-iours volontiers en eschange la mort pour la seruitude? Cela auroit-il lieu, de dire que les ames des ieunes gens & bien nais fussent vaincuz au combat de vertu par les oiseaux, & à grande peine emportassent le second lieu. Aussi il n'y a personne de ceux qui ont tant soit peu touché la science, qui ne sache que la liberté est vne belle chose, comme la seruitude vilaine, & que les choses belles conuiennent aux bons, comme aux meschans les vilaines. Par là on connoit clairement, que nul sage est serf, combien qu'infinies personnes montrent & deploient leurs tittres & enseignemens, par lesquels ils se pretendent maitres & seigneurs de cettui, ou celui-là, ni semblablement le fol libre, ores qu'il fust vn Crœsus, ou Midas, ou quelqu'autre grand Roi. De cette celebre & renommée beauté de liberté, & de cette aussi execrable vilenie de seruitude, se trouue assez de tesmoignages par les citez & nations anciennes, qui pour leur longue durée ont esté à comparaison des autres, reputées immortelles & sacrées, en l'endroit desquelles il ne fault point mentir, mais dire la verité: car pres-que tous les iours le conseil s'y tient, les compagnies s'assemblent non pour autre chose, que pour la liberté: s'elle est presente, pour l'entre-tenir: s'elle est perdue, pour la recouurer. La Grece & les nations etranges sont en trouble, & se font continuellement la guerre l'vne à l'autre. Pour-quoi est-ce, si ce n'est pour fuir le seruage, & embrasser la liberté? A cette cause la plus grande harangue & remontrance que font les dizeniers, les centeniers, & les capitaines en chef de guerre, est telle: Hommes qui estes ici assemblez pour combattre comme moi, repoulsons tous la seruitude, qui nous pend aux ieux, le plus grief mal du monde: ne mesprisans point la liberté, qui est le plus excellent bien, que pourroient auoir les hommes. Elle est la source & fontaine de felicité, de laquelle coulent les autres particuliers proffits. Pour cette cause il me semble que les Atheniens, gens de tous les autres Grecs les plus aiguz, subtils, & ingenieux (car quel lieu tient la prunelle en l'œil, ou la raison en l'ame, tel lieu tient Athenes en Grece) quand ils font leur pompe & montre aux graues & magnifiques déesses, ne prennent pas vn seruiteur, mais font leurs cerimonies & solennitez par hommes & femmes libres, & non encores par les premiers venuz, mais par ceux qui ont vescu vne vie sans reproche: mesmes les plus nobles ieunes enfans font les gasteaux en cette feste, reputans ce seruice leur estre gloire & honneur: ce qui est aussi. Ces iours passez, comme les farceurs iouoient vne Tragedie, & recitoient ces vers Senaires,

Harangue d'vn capitaine pour donner courage aux soldats de conseruer la liberté.

Les poetes feignent trois déesses, qu'ils dient estre dessouz & aux enfers, appellées Furies infernales, & Eumenides en Grec, qui sôt Alecto Megera, Tisiphone.

Or i'estime vn grand bien le nom de Liberté:
Car bien qu'vn pauure l'ait, il est riche à planté.

Ie vei tous les spectateurs se leuer sur le bout des pieds, estans tous estonnez, & s'escrians à haute voix les vns apres les autres, tantost loüans la sentence, tantost le poete, lequel non seulement magnifioit & exaltoit les faits de

liberté, mais aussi son nom. I'estime fort les Argonautes, lesquels remplissoient & suppleoient le defaut des mariniers par gens libres, & ne receuoient point de serf, approuuans ce seruice, comme frere de liberté, & s'accordant bien auec lui, s'il est licite d'adiouter foi aux Poëtes. Pourquoi non? car sont les maitres & precepteurs de toute la vie, nous enseignans comment il nous faut gouuerner: & tout ainsi qu'en particulier les peres & meres dressent & rendent sages leurs enfans, aussi font ceux-là les villes en commun. Pour cette raison donques Iason, qui estoit patron de nauire, homme de son naturel libre, & aimant la liberté, ne permettoit point aux serfs d'aller dedans. A ce propos Æschylus dit ainsi:

Les Poëtes sont maitres & precepteurs de la vie.

Iason amateur de liberté.

Ie te prie di moi cette fois,
Où est d'Argo le sacré bois?

Quant aux menaces qu'aucuns font aux hommes sages, il ne s'en faut point soucier, mais dire ce que respondit le flusteur Antigenidas à vn de son estat, lequel, estãt enuieux sur lui, par courroux lui disoit: Ie t'acheterai: sors, va t'en. Antigenidas respondit: Ie te montrerai donques à fluster. Aussi il fiet fort bien au sage de dire à celui qui fierement le menace: Ie t'enseignerai donques Modestie & Attrempance: A celui qui se vante de le bannir, Toute la terre est mon païs: à celui qui le menace de lui faire perdre son bien, Peu de chose me suffit pour viure: A celui qui deploie les coups de fouët & de baston, dont les plaies & la mort ensuiuẽt. Ces choses ne m'espouuentẽt point, & si ne suis pas moindre que ceux qui combattent nuds de toute leur force & vertu à grands coups de pieds, lesquels, ne voians qu'vn tenuë & mince nüage de vertu, & n'aians autre soin & estude que de rendre leurs corps forts & disposts, souffrent & endurent tous ces deux patiemment, les plaies, & la mort: parce que l'esprit, qui en moi est chef & gouuerneur du corps, renforcé par la grandeur du courage, est si bien serré & entassé de nerfs, qu'il peut sur-monter toute douleur. Il se faut donques bien donner garde de ne laisser prendre ce lion, lequel estant nõ seulement de sa force, mais de son regard espouuentable montre bien qu'il n'est pas aisé à prẽdre, ni à depriser. Les Asyles & franchises des lieux biẽ souuent ont donné aux suppliãs, qui s'y enfuioient, vne telle seureté, qu'ils estoiẽt esgaux à leurs aduersaires, aiãs autãt de puissance de parler & de faire ce qu'ils vouloiẽt, cõme eux. On voit les anciẽs serfs issus tels par vne successiõ de seruitude de leurs bisaieulx & ancestres assis en guise de suppliãs prés les autels, parler librement en toute seureté: il y en a mesmes entr'eux, qui disputẽt de leur droit auec leurs maitres, nõ seulement esgalemẽt, ains beaucoup plus robustemẽt & sans aucune crainte: car ceux qui sont repris de leur cõscience, encores qu'ils soiẽt de race les plus nobles du monde, se montrẽt neant-moins serfs: les autres au contraire, qui ont baillé vne seureté à leur corps par le moien de la franchise du lieu, font paroitre les mœurs de l'ame, laquelle Dieu entre toutes les autres choses a faict inuincible & indõptable, libres & genereuses. Or y a il quelqu'vn si depourueu de raison, qui pense que les lieux soient cause de la hardiesse & liberté, & que la vertu, qui est de toutes les choses, qui sont au monde,

Response d'Antigenidas flusteur.

Responses d'hõmes sages & amateurs de liberté.

monde, la plus semblable à Dieu, par laquelle les lieux, & les esprits raisonnables deuiennent saints, n'eust autant de puissance? Or on peut par infinis moiẽs tirer des lieux de franchise ceux qui s'y en sont fuiz: combien qu'ils facent grand cas de la seureté de ces lieux: comme par dons & presens qu'on fait à la femme, & par la faueur & amitié que portent les personnes qui sont corrompues par tels dons, ou par le peu de soin & souci qu'ont les enfans de leur pere, les laissans tirer d'illec: mais les gens vertueux ne font compte des traits & des coups, que les embusches des passions iettent & tirent contre la vertu, comme contre vne muraille forte & reparée. Celui qui est fortifié de cette force pourra dire librement auec le Poëte Tragique. Les autres sont pris incontinent, voire par le premier venu:

Mais moi ie sçai fort bien me depestrer:
Ie sçai fort bien me commander moi-meme:
Ie sçai fort bien les choses mesurer
Par la vertu, qui n'a point de supreme.

On dit donques que Bias de Priene, estant menacé de Crœsus, le remenacea, tellement que n'en faisant aucun compte lui dit, qu'il mangeast des oignons: montrant par là le pleurer: d'autant que le manger des oignons prouoque les larmes. Ainsi les sages, n'estimans rien plus roial que la vertu, laquelle les dresse & conduit tout le temps de leur vie, ne craignent point les commandemens qu'on fait aux autres suiets. Pour cette raison on a acoutumé d'appeller les gens doubles & cauteleux serfs, pour lesquels ces vers ont esté faits:

Bias fait vne braue responce à Crœsus.

Les gens doubles & cauteleux sont serfs.

Onques en hault le serf la teste ne vous dresse,
Ains tous-iours de trauers il la panche & la dresse.

Car ce qui est tortu & variable mõtre que les mœurs sont rusées & fardées, & consequẽment seruiles: cõme ce qui est droit, naïf, nõ cõtre-fait, ni fardé, les paroles acordantes auec les pensées, & les pẽsées auec les paroles. Sur ce propos il est bien raisonnable de se moquer de ceux qui pensent estre libres, pour estre affranchis par leurs maitres: parce qu'ils sont seruiteurs, combien qu'ils soient en meilleur estat qu'au parauant. Tellement qu'il fault tenir pour resolu, que tous ceux sont serfs & dignes du fouet, qui sont suiets, non aux hommes, car ce mal est beaucoup moindre, mais aux choses irraisonnables, qui sont toutes les plus viles, au vin, aux herbes, aux semences, & toutes autres friandises que la curiosité des cuisiniers, pasticiers, & rotisseurs forge pour ce miserable ventre. Parquoi Diogenes, voiant quelqu'vn de ceux, qu'on dit estre affranchis, se plaisantant, & beaucoup de personnes autour de lui, qui s'en resiouissoiẽt, fut tout esbahi de cette ioie, qui estoit sans raison & iugement: C'est autant, dit-il, comme si on crioit à son de trompe, que quelque seruiteur fust fait de ce iour Grammairien, ou Geometrien, ou Musicien, combien qu'il n'eust iamais pensé ni songé à pas vn art: car comme le cri ne rend pas ceux-ci sçauans, il ne fait pas aussi les autres libres: autrement il faudroit dire qu'il fust totalement heu-

Cõtre ceux qui pour estre affrãchis, s'estiment libres.

Apophtegme de Diogenes.

reux,au moien dequoi il les laisse serfs,comme au parauant ils estoient. Ostans donques cette vaine gloire,dont vne si grande multitude d'hommes depend, & estans espris de l'amour de verité,qui est vn tressaint bien,ne dedions point à ceux qui se disent citoiens le droit de bourgeoisie,& liberté,ni aux serfs nais en nos maisons,ou aux esclaues achetez argent comptant,seruitude: mais laissant là les races, les tiltres des achapts de seruiteurs, qu'ont les maitres entre leurs mains,& generalement les corps,recherchons la nature de l'ame, laquelle s'elle est entrainée de la concupiscence, ou emmiellée de la volupté & plaisir mondain,ou de crainte recule en arriere,ou de dueil & ennui se resserre,ou est renuersée de la pauureté, certainement se rend serue, & outre seruiteur celui qui la possede de millions de maitres : mais si en resistant constamment elle a surmonté par la prudence l'ignorance, par l'attrempance l'incontinence & paillardise,par la force la coüardise & lascheté, par la iustice la cõuoitise du bien d'autrui,outre qu'elle n'est point serue,elle s'est aquise la puissance de commander. Au reste les autres ames qui ne sont encores participantes ni de l'vne ni de l'autre espece,ni de celle qui appartiẽt à la seruitude, ni de l'autre par laquelle la liberté est fortifiée,mais sont encores toutes nuës, cõme celles des enfans,doiuent estre nourries de laict: & premieremẽt pour le laict & viandes delicates leurs sont ordonnez les preceptes & enseignemẽs des arts liberaux:en aprés leur doit-on bailler des viandes plus solides,dont la Philosophie est l'ouuriere,à fin que par ce moien aians ces enfans atteint l'âge d'hõme parfait,& estans deuenuz puissans du corps,ils paruiennent, suiuant l'oracle non de Pythius Apollo,mais de Zenon,à l'heureuse fin,qui est de viure selon nature.

Choses qui empeschẽt la liberté.

Vrai expedient pour atteindre la liberté.

Laict & delicate nourriture pour les nouices de liberté.



DE LA VIE CONTEMPLATIUE, OU DES VERTUS DES PERSONNES DEUOTES.

APRES auoir parlé des Essées,qui sont profession & exercice de la vie actiue,dõt ils sont mieux leur deuoir, que tous les hommes du monde,ou, pour parler plus modestement, mieux que la plus grande partie, suiuant l'ordre de notre œuure & liure, ie parlerai maintenant de ceux qui sont adonnez à la contemplation, & en dirai ce qu'il en fault dire, n'adioutant rien du mien pour enrichir la matiere,comme ont accoutumé de faire tous les Poëtes & historiographes

& historiographes par faute de beau subiet, mais suiuant la pure verité, sans y mesler aucun artifice: pour laquelle declarer ie sçai bien que le plus puissant à bien dire perdra courage, si est-ce toute-fois qu'il fault s'efforcer de la donner à connoitre: car il ne fault pas que la grandeur des vertus de ces personnages soit cause que ceux qui iugent n'estre raisonnable de ne passer rien sous silence de ce qui est beau, soient muëts. Or le train & la façon de faire de ces philosophes tout incontinent paroitra par le nom, estans appellez Medecins ou Ministres, & fort proprement: ou par ce qu'ils font profession d'vne medecine meilleure, que n'est celle, qui est esuantée par les villes, d'autant que cette ci garit seulement le corps, mais l'autre garit les ames detenuës de facheuses maladies, & difficiles à garir, de la Volupté, de la Conuoitise, de l'Ennui, de la Crainte, de l'Auarice, de l'Imprudence de l'Iniustice, & d'vne multitude innumerable de passions & vices: ou par ce qu'ils ont appris de la nature, & des saintes loix de faire seruice à l'essence diuine, laquelle est meilleure que le biẽ, & plus pure & ancienne, quant à la creation, que l'vnité. Qui seroient les gens dignes d'estre comparez auec ceux-ci, qui ne font que prescher d'honneur & seruice de Dieu? Seront ce ceux qui adorent les elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, ausquels ils ont donné plusieurs & diuers sur-noms? appellans le Feu, [a] Vulcain, à raison, comme il semble, qu'il brule: l'air [b] Iuno, parce qu'il est esleué en hault: l'eau [c] Neptune, par ce qu'on la boit: la Terre [d] Dimitir, d'autant qu'il semble qu'elle soit la mere de toutes les plantes & bestes. Or tous ces noms sont controuuez par les sophistes: mais l'element est vne matiere qui est sans ame, & immobile de soi-mesmes, suiette à l'ouurier pour receuoir toutes sortes de formes & qualitez. Peult-estre que nous leur comparerons ceux qui adorent les œuures de ce grand ouurier le Soleil, la Lune, les Planetes, les estoiles, le Ciel, & le mõde: voire mais ces choses là n'ont point esté faites d'elles-mesmes, ains par vn ouurier qui estoit parfait en science. Qui donques? Ceux qui adorent les demi-dieux? Ce seroit vne chose digne de risée & moquerie: Car comment vn mesme pourroit-il estre immortel, & mortel? Ie ne veux pas entrer plus outre au commencement de leur naissance, lequel est plein de honte & blasme, plein d'vne paillardise de ieunes gens, laquelle les hommes impies & meschans sont si hardis d'attacher aux heureuses & diuines puissances, comme estãs forcenées & enragées apres la compagnie des femmes mortelles, combien qu'elles soient sans aucune passion, & trois-fois & quatre-fois heureuses. Ne seront-ce point donques ceux qui adorent les statuës & images? Cela ne se pourroit faire, d'autant que l'essence & matiere d'icelles c'est pierre ou bois, qui peu au parauant n'auoit aucune forme & figure, aians les tailleurs de pierres & menusiers, en taillant & ioignant, des-ioint ce qui de son naturel estoit ioint, dont les parties semblables, & issues de la mesme piece sont faites seaux à porter l'eau du bain, & bassins ou iattes à lauer les pieds, & autres vaisseaux sales, seruans plus tost aux vsages de nuit que de iour. Il n'est pas beau de reciter la façon de faire des Egyptiens, lesquels consacrent & attribuent les honneurs des dieux aux bestes irraisonnables, & non seulement aux douces, mais aussi aux plus cruelles de toutes les sauuages: qui sont dessous le ciel & la Lune: comme est entre les bestes terrestres le Lion, entre les aquatiques le Crocodile de leur païs, entre

C'estoient anciennement cõme moines, qui se retiroiẽt és lieux solitaires pour vaquer à la philosophie therapeutai.

a ἥφαιστον, παρὰ τὴν ἔξαψιν.
b ἥρα παρὰ τὸ αἴρεσθαι.
c ποσειδῶνα διὰ τὸ ποτόν
d δήμητραν, ὅτι μήτηρ τῶν πάντων.

Les Egyptiens pleins d'idolatrie.

les volatiles, le Milan & l'Ibe Egyptienne. Or combien qu'ils voient que ces bestes aient esté engendrées, aient besoin de nourriture, estans insatiables apres la pasture, soient pleines d'excremens & superfluitez de nature, soient venimeuses & deuorent les hommes, soient saisies de toutes sortes de maladies, & non seulement perissent par leur mort naturelle, mais aussi souuent par force: eux neant-moins, qui sont doux, adorent ces choses cruelles & sauuages, eux qui sont raisonnables adorent les choses irraisonnables, eux qui sont proches & parens de la diuinité, adorent ce qui ne doit point estre comparé auec les bestes sauuages: eux qui sont seigneurs & maistres adorent les choses qui de leur naturel leur sont suiettes & serues. Ces personnes là donques, qui remplissent non seulement leurs concitoiens demeurans en vne mesme ville auec eux, d'ordure & folie, mais aussi les autres qui s'approchent d'eux, qu'ils demeurent obstinez, priuez de la vraie adoration, estans aueuglez de la veuë, qui est de tous les autres sens la plus necessaire, (ie ne parle pas de la veuë du corps, mais de celle de l'esprit, par laquelle seule la verité & la menterie sont conneuës) prenons en leur lieu les Therapeutiques & medecins qui garissent les maladies de l'ame, adorans vn seul Dieu, apprenans tous les iours à voir clair, & à contempler Dieu, en sur-passant ce soleil visible, & ne delaissans iamais le train, qui mene droit à la parfaite felicité. Or il fault noter que ceux qui sont profession de cette vie ne sont point attirez ni d'vne coutume, ni d'enhortement & conseil d'autrui, mais sont entrainez & rauiz de l'amour celeste, ne plus ne moins que ceux qui font la feste de Bacchus, ou les Corybantes & Sacrificateurs de la déesse Rhea: tellement qu'estans remplis de la fureur diuine, ne cessent iusqu'à ce qu'ils soient paruenuz à la contemplation qu'ils desirent. Au reste, estimans auoir, pour le grand desir & affection qu'ils portent à la vie immortelle, acheué & fini la vie mortelle, laissent de leur bon gré & franche volonté leurs biens à leurs fils & filles, ou à leurs autres parens: ceux qui n'ont point de parens, à leurs compagnons & amis: aussi il fault bien que les personnes qui reçoiuent tout promptement les richesses qui voient clair, delaissent celles qui ne voient gouttes à gens qui sont encores aueuglez de leur esprit. Les Grecs font grand cas & estime d'Anaxagoras & de Democritus, de ce qu'estans frappez du desir de la philosophie, laisserent toutes leurs terres desertes, & les abondonnerent aux bestes pour leur estre pasture. I'aime ces hommes-là, parce qu'ils ne se sont pas soucié de leurs biens. Mais combien sont plus excellens les autres, lesquels n'aians point laissé leurs terres & possessions à manger aux bestes, ains redressans & soulageans les disettes & necessitez des hommes, ont rendu leurs parens & amis, de pauures qu'ils estoient, riches? Car ce fait-là est d'hommes incōsiderez, &, peu s'en fault que ie ne die, d'insensez, que la Grece a eu en estime: mais cetui est procedé de gens sobres & sages, & a esté traitté auec vne prudence. Que font les ennemis dauantage? Ils coupent les branches & les arbres entiers du païs de leurs ennemis, afin qu'estans pressez de famine, ilz se rēdent. Democritus a fait cela à ceux qui estoient de son sang, leur bastissant de ses mains vne indigence & pauureté: ie croi bien que ce n'a point esté pour mal qu'il leur voulust, mais c'estoit qu'il ne prenoit pas garde, & ne pensoit au proffit d'autrui. Combien donques sont plus excellens & plus admirables ceux

La sainte vie des vraies seruiteurs de Dieu.

Anaxagoras & Democrite fort estimez des Grecs.

ceux ci, n'aians point moindre affection à la philosophie, que les autres, & outre estans plus prouides que negligens, donnans leur substance, & ne la perdant pas? En quoi ils se faisoient proffit, & aux autre aussi: aux autres, pour l'abondance des biens qu'ils leurs laissoient, & à eux pour mieux philosopher: d'autant que le soing & souci des biens fait perdre & despendre beaucoup de temps. Or c'est vne belle chose que d'espargner le temps: par ce que, comme dit Hippocrates, la vie est brieue, l'art long. Il me semble qu'Homere en veult autant dire en l'Iliade au commencement du treziesme liure, par ces vers: *Au premier Aphorisme.* *Iliad. v.*

Voiant des Mysiens la terre
Combatans de prés à la guerre,
Qui viuent de laict de iumens,
Pauures, iustes, & braues gens.

Comme si le soin qu'on a de son viure engendroit le gain, & consequemment Iniustice pour le droit inesgal: & la contraire façon de viure, Iustice, à raison du droit esgal, par lequel la richesse de Nature s'apperçoit, surmontant en felicité celle qui est fondée en vaine gloire. Apres donques qu'ils se sont departis de leurs possessions, n'estans plus emmiellez de chose quelconque, fuient sans regarder derriere eux, delaissans leurs freres, leurs enfans, leurs femmes, leurs peres & meres, leurs grandes & peuplées parentez, les cõpagnies de leurs amis, leur païs, auquel ils ont esté nez & nourriz: d'autant que la conuersation emporte grand poix, & peult beaucoup pour amorcer, & attirer les pesonnes. Ils vont donques demeurer non en vne autre ville, comme les mal-heureux meschans serfs, lesquels sont tant enuers leurs maitres, qu'ils sont vẽduz à d'autres, s'aquerans nouueaux maitres, non liberté: par ce que toutes les villes, fust-ce la meilleure, & la mieux reglée & policée, sont pleines d'infinis troubles & bruits, lesquels iamais ne pourroit endurer celui, qui vne fois a esté attiré de la sapience: mais font leur demeure, hors les murailles, en des iardins ou metairies seules, cherchans la solitude, nõ qu'il leur plaise vne inhumanité cruelle, & haïssent les hommes, mais à raison des compagnies differentes de leurs mœurs, lesquelles ils sauent estre dommageables & dangereuses. Cette maniere de gens est en beaucoup d'endroits de la terre: aussi failloit-il bien que la Grece, & la terre etrange fust participante de ce bien parfait, mais sur tout elle regorge en Egypte, & par chacune contrée, qu'on appelle Prouince, principalement à l'entour d'Alexandrie. Les plus gens de bien d'entre eux sont enuoiez de tous costez, cõme en leur propre païs, en vn lieu fort cõmode, lequel est au dessus de l'estang de Marie, assis sur vne butte de terre, qui n'est point roide, mais panche contre terre, fort commode, di-ie, tant pour la seureté du lieu, que pour la bonne temperature de l'air: pour le regard de la seureté, par ce qu'il y a des metairies & des bourgades qui l'encloient tout à l'entour pour le regard de la bonne temperature de l'air, à cause de l'embouchoure de l'estang, qui se rend dedans la mer: auec cela se leuent continuellemẽt vens doux & gracieux, qui croissent à raison de la mer, qui est tout contre, entre lesquels y en a de deliez, qui viennent de la mer, qui rencontrent les espais de l'estang, *La conuersation a grande puissance.* *Assiete du lieu qu'ont choisi les philosophes seruiteurs de Dieu prés Alexandrie.*

la mesllage desquels rēd vne disposition fort salubre. Les maisons sont de peu d'estime & valeur, & ne les couurent que contre deux choses necessaires, contre l'ardeur du Soleil, & la froidure de l'air. Elles ne sont point proches les vnes des autres, comme celles qui sont aux villes, d'autant que les voisinages sont fascheux & deplaisans à ceux, qui ont si grandement desiré & poursuiui la solitude: elles ne sont pas loin aussi, par ce qu'ils aiment compagnie, afin que s'il venoit quelque assault de larrons, ils se peussent donner confort & aide les vns aux autres. Chacun a sa chambrette sainte & sacrée, appellée Semnie & Monastere, c'est adire, oratoire, dedans lequel, estans seuls, font & celebrent les mysteres de leur sainte vie, ne portans dedans ni bruuage, ni viande, ni autre chose necessaire pour l'vsage du corps, mais seulement les loix & arrests de Dieu proferez par la bouche des Prophetes, des hymnes & loüanges, & toutes autres choses, par lesquelles la connoissance & honneur de Dieu s'auancent & viennent à perfection. Ils ont donques tous-iours la memoire de Dieu, sans iamais l'oublier: en leurs songes mesmes ne leur est rien representé, & n'entre rien en leur phantasie, que les beautez des puissances diuines: tellement qu'il y en a beaucoup, qui redisent & recitent les belles & excellentes sentences de la sainte philosophie, qu'ils ont songées en dormant. Ont coutume de prier Dieu tous les iours deux fois, au matin, & au soir. Quand le Soleil se leue, ils demandent que le iour leur soit heureux & à bien: quand il se couche, que leur ame soit depetrée & totalement deschargée de la pesanteur des sens, & des choses sensuelles, afin qu'estant lors en son cabinet & consistoire, elle recherche la verité. Tout le reste du iour depuis le matin iusques au soir l'emploient à l'estude, exerceans leurs esprits aux choses diuines, car s'adonnās à la sainte escriture, estudient la philosophie, qui leur a esté laissée par leurs ancestres, cherchans les allegories, par ce qu'ils croient que la parole n'est que le signe de la nature, qui y est cachée, la representant & declarant par coniectures probables: aussi ont ils des liures & commentaires des anciens, lesquels ont esté auteurs de cette secte, & ont laissé beaucoup d'œuures de telles allegories. Se mettans donques deuant les ieux ces anciens personnages, comme patrons & exēples de leurs vie, ensuiuent leur train & maniere de faire, de sorte qu'ils ne contēplent pas seulemēt, mais cōposent aussi des chants & loüanges à l'hōneur de Dieu de toutes sortes de mesures & carmes: lesquels ils façonnēt, & enrichissent fort proprемēt de graues rythmes, & belles cadences. Demeurēt six iours entiers, chacun à part en leurs monasteres dōt nous auōs ia parlé, où ils philosophent, ne sortās point hors du sueil de la porte, ni mesmes regardās de quelque endroit d'en-hault: mais le septiesme iour ils sortent tous ensemble, cōme en vne assemblée publique, & s'assisent par ordre selō leur âge auec vn hōneste maintien, aians les mains dessous leur robe, assauoir la droite entre la poitrine & la barbe, & la gauche retirée vers le coté. Alors se presentant le plus ancien & plus experimenté aux sentences diuines presche d'vn regard asseuré, d'vne voix modeste, auec raison & prudence: ne montrant point par vne vaine gloire son eloquence, comme les orateurs ou les sophistes de maintenant: mais cherchant l'entiere & parfaitte intelligence de l'escriture, & la declarant: laquelle ne s'arreste pas au bout des oreilles, mais entre par l'ouïe dedans l'ame, y demeurant

Semnie (σεμνεῖον) est le lieu où les gens de bien fōt leurs prieres & oraisons.

Ils ont tous-iours Dieu en memoire.

Prieres du matin & du soir.

Vacations & estudes du iour.

L'assēblée du septiesme iour.

demeurãt fermement:ce pendãt tous les autres escoutent,sans faire aucũ bruit & sonner mot,ne faisans seulement que par vn clin d'œil ou signe de teste demõtrer la loüange de celui qui presche.En ce Semnie & lieu publique,auquel ils sont tous assemblez le septiéme iour,y a deux cloëstres separez l'vn de l'autre, dont l'vn est pour les hommes, & l'autre pour les femmes:car les femmes ont accoutumé d'ouïr le presche, comme les hommes, aians vn mesme zele, & vne mesme maniere de viure. Entre les deux cloëstres y a vne muraille ou cloison, laquelle monte depuis le sol & rez de chaussée iusques en haut trois ou quatre coudées, à la façon d'vn bouleuerd & leuée de terre, le reste iusques au toit & à la tuile est decouuert pour deux raisons: premierement pour maintenir & garder la honte & vergogne, laquelle est seante à la nature de la femme: secondement à fin qu'estans assises en vn lieu propre & commode pour ouïr,& n'y aiãt rien,qui empesche la voix de celui qui parle, elles puissent cõprendre facilemẽt ce qui se dit.Tout du cõmencemẽt pour le fondemẽt ils iettẽt & plãtent dedãs leur ame l'Attrẽpance:apres ils bastissẽt les autres vertus.Nul d'eux ne prẽd viande ni breuuage deuãt le Soleil couché,d'autãt qu'ils iugẽt qu'il faut pendãt la lumiere & clarté du iour philosopher, & la nuit prẽdre les necessitez de sõ corps: à cette cause ils ont distribué à la philosophie les iours entiers, & aux necessitez du corps vne petite partie de la nuit. Il s'en trouue aussi aucũs, ausquels ne souuiẽt point de mãger l'espace de trois iours,pour le grãd desir d'apprẽdre,qui est en eux:il y en a d'autres qui prẽnẽt si grãd plaisir à estre repeuz de la sapiẽce,qui leur fournit richemẽt & abondãment ses enseignemẽs, qu'ils attendẽt à manger deux fois plus long tẽps,tellement qu'à grãde peine l'espace de six iours,goustẽt-ils de la nourriture necessaire,estans accoutumez (comme on dit des Cigales) d'estre nourriz de l'air & de la rosée:ce qui auient, comme ie croi, par le moien du chant, lequel adoucit,& fait passer le temps à la faim. Ils ont en grande reputation le septiesme iour,comme totalement saint, & feste solennelle, l'estimant digne d'vn fort grand honneur,auquel,apres auoir pensé à l'ame, reposent aussi le corps, ne plus ne moins que les bestes, en laschans les trauaux de la sepmaine. Ils ne mangent rien d'exquis & delicieux,mais du simple pain,& de petit pris. Leur viande c'est du sel,lequel les plus delicats assaisonnent de l'hyssope:leur breuuage c'est l'eau coulante des ruisseaux,parce qu'ils appaisent ces affections,que nature a establies maitresses du genre humain, la faim & la soif, ne leur baillant rien qui les puisse flater, mais seulement ce qui est necessaire & sans quoi il n'est possible de viure.Pour cette cause ils mangent, à fin qu'ils n'aient point faim: ils boiuent, à fin qu'ils n'aient point soif, fuïans la trop grande abondance, comme ennemie de l'ame, & du corps. Or par ce qu'il y a deux sortes de couuerture, dont l'vne est la robbe, & l'autre la maison,& nous auons dit par ci-deuant que la maison est sans beauté, & faite à la haste,pour le present vsage:il nous en fault autant dire de l'habillement,lequel est fort simple & de petite valeur,ne leur seruãt qu'à repoulser la froidure & chaleur.Ils portent en hyuer vne robe fort espesse ou manteau,au lieu de fourrure: en esté vne chemise de lin ou surplis: car en tout & par tout ils s'efforcent d'estre modestes & humbles,sçachans bien que la source de l'orgueil

Deux cloëstres, l'vn pour les hommes l'autre pour les femmes.

L'attrempance fondement des vertus.

Viande.

Vestemens & couuertures.

c'est menterie,cõme de l'humilité la verité:& que de la menterie coulent toutes sortes de meschancetez,comme d'vne fontaine:mais de la verité,abondance de biens humains & diuins. Ie veux racompter leurs assemblées publiques, leurs ioieux deuis, & racueils qu'ils font les vns aux autres au refectoire, à fin qu'en mettant à l'encontre d'iceux les banquets des gens vicieux,ils paroissent mieux.Ceux-ci donques aprés qu'ils sont remplis de vin, comme s'ils n'auoiét point beu de vin,mais q̃lque autre bruuage causant la rage & furie,voire quelque autre cas plus fascheux pour faire sortir la raison naturelle de son lieu, prennent querelles les vns aux autres & deuiennent enragez comme chiens, tellement que peu apres, se leuans les vns contre les autres,se mordent,& s'arrachét les vns des autres auec les dẽts le nés,les oreilles,les doigts,& toutes autres parties du corps,de sorte qu'ils fõt trouuer vraie en eux la fable du Cyclope,& des cõpagnons d'Vlyssés:lequel Cyclope, cõme dit le Poëte,aualloit par morceaux & bouchées la chair humaine:encores se montrent-ils plus cruels q̃ le Cyclope:parce que le Cyclope,croiant que les cõpaignons d'Vlyssés fussent ses ennemis,en prit vẽgeãce,mais ceux-ci deuorẽt leurs familiers & amis,quelquefois leurs parẽs,qui mãgent d'vn mesme sel,& en vne mesme table,cõmettans en l'endroit de tous leurs amis actes d'ennemis capitaux,s'entretuants de grans coups de poings & de pieds,cõme s'ils estoient en la place des cõbats:en quoi faisant ils contre-font le vrai exercice, ne plus ne moins que la vraie mõnoie,& deuiennẽt au lieu de gẽtils chãpiõs,miserables. Ainsi les faut-il appeller:d'autãt que ce que ceux là font sobres,auec peine & industrie,en plein iour dedãs les lices,aians les Grecs pour leurs spectateurs,ils le font pour la victoire & la coronne Olympique,qu'ils gagnẽt s'ils demeurẽt vainqueurs aux ieux Olympiques:mais ceux-ci,cõtrefaisant cet-exercice,cõmettẽt toutes insolẽces de nuict sans aucũ esprit & industrie,faisans vn meschãt estat d'yurognerie & magnificẽce de festins,au deshõneur,iniure,& grãd outrage de ceux qui souffrent les coups & plaies.Que s'il ne se trouue personne,qui,cõme presidãt & chef de cõbats, & se mettant au milieu,les separe,ils frappent auec plus grãde puissance,de sorte qu'en vn mesme instant ils tuent, & sont tuez : car on leur rend la pareille,cõbien qu'ils ne s'en apperçoiuent,ni le sentent,ne sçachans ce qu'ils font,& ne tenans point le vin seulement,comme dit le Poëte Comique, pour le mal de leurs voisins,qui sont pres d'eux,mais aussi pour leur propre:au moien dequoi les personnes, qui estoient auparauãt venuz au banquet sains, entiers,& amis,sortẽt ennemis,aiãs les parties du corps coupées & rõgnées : apres cherche-on incõtinẽt des aduocats & iuges,des chirurgiẽs & cataplasmes & des medecins pour se faire penser. Il y en a d'autres qui semblent estre plus modestes,lesq̃ls apres auoir auallé le vin,cõme si c'estoit le ius de Mãdegloire, s'appuiãs sur le coude gauche,& tournãs le col de coté,routtẽt dedãs les couppes & tasses,& tout endormis ne voiẽt riẽ,ni oiẽt goutte, cõme s'ils n'auoiẽt de tous les autres sens,q̃ le seul goust,le plus vil de tous les autres.I'en connoi aucuns, qui aians ia commencé à boire assés honnestement, reseruoient, auparauant qu'ils fussent entierement abreuuez, le reste du boire pour le l'endemain,s'apprestãs deslors,par cette cõtribution entre eux & nouuelle semõce,à boire d'autãt le l'endemain, estimans que l'esperãce de s'enyurer le l'endemain fait

Beaux & saints deuis.

Querelles d'yurõgnes

Homere en l'Odyssée.

C'estoient anciennement des combats, qu'on faisoit chaque cinquiesme année en l'honneur de Iuppiter

Vilaines façons de gẽs adonnez au vin.

fait partie de la ioie presente. Or, en viuãt de cette sorte ils ne mangent ni boiuent en leurs maisons, tellemẽt qu'ils deuiennẽt ennemis de leurs peres & meres, & de leurs femmes, ennemis aussi de leur païs, ennemis d'eux-mesmes: parce que la vie excessiue & goulue ruine, cõme traitresse & ennemie, tous ceux qui en vsent. Mais parauanture quelqu'vn approuuera ce superbe & regorgeãt appareil de banquets, fait selon le desir & souhait de la magnificẽce, & luxe Italique, lequel depuis les Grecs & les Barbares ont suiui, faisans ces appareils plus tost pour vne mõtre, que pour en vser. Leurs couchettes & chassis sont faits en pauillon & façon Imperiale, reuestus d'escailles de tortue, ou d'iuoire, ou d'autre matiere plus riche, dont la plus grande partie est garnie de pierres precieuses. Les couuertures sont de pourpre, brochées & enrichies d'or, teintes en plusieurs sortes de couleurs fort plaisantes à voir. Ils ont grãd nombre de vases, chacun rangé selon sa sorte, bocaux, & phioles d'or & d'argent à mettre l'eau & le vin, tasses & couppes, & autres sortes de vaisseaux fort singulierement cizelez par excellẽs ouuriers. Les esclaues qui seruent, sont beaucoup & de belle taille, lesquels se presentent nõ tãt pour faire seruices à table, que pour resiouïr la veüe de ceux, qui les regardent, dont il y en a de ieunes, qui versent le vin, les autres, qui sont plus grans, portent l'eau, tous lauez & polis, aians la face fardée, les cheueux frizez, & tortillez: car ils portent les cheueux longs, n'estans iamais tonduz: ou, si on les tond, on ne leur fait que rongner esgalement tout à l'entour les bouts, qui leur pendent au front: Ils sont aussi vestuz de hoquetons fort deliez & blãcs, le deuant descẽd en bas dessous le genouil, & le derriere vn peu au dessous du iarret, attachez par les costez bien mignonnement de fines eguillettes, les manches pendantes sur les bras: en cet ordre ils se tiennent regardans que c'est que chacun demandera. Il y a d'autres ieunes gens, à qui la premiere barbe ne cõmence qu'à poindre, & auec lesquels peu auparauant les paiderastes, c'est à dire amoureux de garçons, acõplissoient leur desir charnel, exercez fort soigneusemẽt aux seruices plus graues, pour montrer la grande magnificence des banqueteurs, cõbien que, pour en dire la verité, ce ne soit qu'vne sotte despẽse d'hõmes, qui abusent des graces de fortune, cõme peuuẽt tesmoigner ceux, qui sçauẽt que celà vaut. Apres on apporte toute sorte de patisserie, force viandes & friandises, à l'entour desquelles les patissiers & cuisiniers sont bien empeschez, prenans grãd peine & souci non seulement de contenter le goust, ce qui est necessaire, mais aussi de resiouïr la veue par la netteté. On apporte donques, & sert on sept plats, & dauantage, fournis de toutes choses que la terre, la mer, les riuieres, & l'air portent, toutes viandes d'eslite, grasses, refaittes, & en bon point, d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, toutes differentes d'appareil & assaisonnement: & à fin qu'on ne laisse aucune espece en arriere de toutes les choses qui sont en la nature, le dernier plat qu'on apporte, qui sert d'issue, est plein de fruits, sans compter ce qu'on reserue pour la collation, qu'on appele. Cela fait on dessert les plats, dont aucuns demeurent vuides, par la gourmandise & insatiableté de ceux, qui se trouuent au banquet, lesquels, se remplissans comme vne Fouque, mangent si fort, qu'ils rongent les os, les autres les laissent à demi mãgez auec vn grand degast de viandes. Or apres qu'ils sont las

Vie desordonnée & excessiue.

Ce estoit vne sorte de pot semblable à des cornes, mais troue, duquel le vin decouloit petit à petit & beuuoit on par en bas.

Banquets de grand appareil.

de manger, aians le ventre plein iusques au gosier, vuide neantmoins, à cause de la gourmandise, & desirãs encores la viande, tournoiẽt le col de tous cotez, & paissẽt leurs ïeux de la beauté & multitude des viãdes, & leurs narines de la fumée qui en sort: en fin estãs aussi ces deux sens soulez la veuë & le fleuremẽt, parlẽt de leur en aller, loüans biẽ fort l'appareil & la magnificẽce de celui qui leur a apresté le bãquet. Mais qu'est-il besoin de faire si long discours de ces choses qui desplaisent aux hõmes attrẽpez, ne faisans que rompre les liẽs de la concupiscẽce, & l'eschauffer, laquelle il vaudroit mieux abaisser? Certainemẽt la personne sobre souhaiteroit plus tost la faim & la soif, comme choses cent fois plus desirables, qu'en ces banquets vne telle excessiue & superfluë abondance de viandes & de vin. Les plus renommez & remarquables banquets, qui furent iamais en la Grece, sont les deux, ausquels Socrates se trouua: l'vn en la maison de Callias, lors que Autolychus fut couronné, qu'on nomma le festin de Victoire: l'autre, en la maison d'Agathon. De ces deux banquets Xenophon & Platon, qui ont esté philosophes tant de mœurs, que de paroles, en ont fait mention, & les ont laissé par escrit, comme estans dignes de memoire, croians que les autres, qui viendroient apres eux, y prendroient exemple, & par l'introduction & representation d'iceux, sçauroient comme ils se deuroient gouuerner en l'endroit des leurs: neantmoins si ceux-là sont comparez auec ceux de ces saints personnages, qui ont embrassé la vie contemplatiue, ne se trouueront que risée & moquerie. Tous deux sont pleins de voluptez & plaisirs: celui toutefois de Xenophon sent plus son homme, parce que ce ne sont en icelui que ioueuses de flutes, sauteurs, balleurs, bateleurs, boufons & plaisans, qui mettent leur estude & esprit à gosser, dire des sornetes, & donner du passetẽps, tel qu'on a accoutumé de dõner aux relasches ioïeuses de recreation: mais celui de Platon est quasi tout farsi de l'amour, non des hommes forcenez apres les femmes, ou des femmes apres les hommes (car telles concupiscences & amourettes s'accomplissent selon la loi de Nature) ains des masles apres les masles, n'estans differens seulemẽt que les vns sont grands, les autres plus petits: & cõbien qu'il semble qu'on parle là, auec vne parade, de l'amour & volupté celeste, celà neãtmoins y est adiouté pour dõner grace & lustre: au reste le commun & vulgaire amour tient la plus grãde partie du banquet, chassant la force de l'esprit, qui est vne vertu tresvtile à la vie, tãt en tẽps de guerre que de paix, & bastissant des bardaches moitié hõmes & moitié fẽmes, lesquels deuoient estre plus tost exercez aux estats, qui tendẽt à la force du corps & de l'ame, qu'en cette maladie feminine. Certes celui qui fait le bãquet, & les autres qui lui ressemblent, outre qu'ils gastẽt & ruinẽt les ieunes enfans, les faisans venir au rãg & façõ de l'amoureuse, ruinẽt quant & quãt les amoureux d'iceux en l'endroit des meilleures choses qu'ils aiẽt au corps, en l'ame, & en leur substance & biẽs: parce qu'il est necessaire q̃ l'esprit de celui, qui est amoureux des ieunes garçõs, soit tẽdu vers les plaisirs, qu'il prẽd autour d'eux, estãt fiché là, & ne regardant ailleurs, & qu'aux autres choses tãt priuées que publiques il soit aueuglé par la cõcupiscence, fondãt & sechãt lors qu'ils se sent frustrer de son attẽte: auec ce ses biẽs appetissent par deux moiens: premierement, parce qu'il ne tient cõpte de son mesnage. Secondement, pour la despense qu'il fait pour auoir la grace de son

Deux remarquables banquets faits en la Grece

Cõparaisõ des deux banquets philosophiques descrits par Platon & par Xenophon.

de ſon bardache,ou de celui qu'il aime.Outre ces maux il en auiẽt encores vn plus grand,& plus dommageable au peuple, qui eſt que telles perſonnes ſont cauſe que les villes ſont deſertes,& y a faute d'hõmes,pour n'eſtre engẽdrez:en ce faiſant ils enſuiuẽt les laboureurs ignorãs,qui enſemencẽt au lieu d'vn chãp gras,des terres ſalées ou pierreuſes,aſpres & rudes,leſquelles auec ce q̃ de leur naturel ne peuuent produire de germe,corrompent auſſi les ſemences qu'on y iette.Ie tai & laiſſe les feintes des fables,& cet aſſẽblage de deux corps,leſquels aiãs eſté du cõmencemẽt ioints & vniz les vns aux autres par les vertus & puiſſances amoureuſes,de-rechef,comme parties qui ſ'entre-tenoiẽt, ont eſté deſioints,eſtãt l'accord,par lequel ils eſtoiẽt maintenus enſemble,diſſout.Toutes ces reſueries ſont attraiantes,& peuuent,par la nouueauté de l'inuentiõ,amorcer les oreilles. Mais les familiers & diſciples de Moyſe aians appris dés leur premier âge à aimer la vertu,n'en font cõpte,ſe donnãs bien garde de ſe laiſſer trõper. Puis donques que ces renõmez banquets ſont pleins de tant de folies, qu'ils portent quant & quant eux leur reproche & blaſme, ainſi qu'il eſt aiſé à connoitre,pourueu qu'on ne regarde point à l'opiniõ ni au bruit, qu'on a fait courir d'eux , comme des plus exquis & excellens,qui furent iamais,mais à la verité du fait: ie leur oppoſeray ceux des perſonnages, qui ont dedié totalement leur vie & eux-meſmes à la connoiſſance & contemplation des choſes de nature,ſelon les enſeignemẽs & traditiõs du treſſaint prophete Moyſe. Ces ſaints hõmes-là ſ'aſſemblẽt apres les ſept ſepmaines,nõ ſeulemẽt honorãs ſimplement le ſeptieſme iour,mais auſſi ſa vertu & puiſſance,d'autãt qu'ils ſçauẽt bien qu'elle eſt chaſte & touſiours vierge:& faut noter que cette iournée-là eſt la veille de la grande feſte,qui tõbe au cinquãtieſme iour,nõbre treſſaint & agreable par deſſus tous les autres à la nature,eſtãt cõpoſé de la vertu du triãgle, qui a les encoigneures droites,ce qui eſt la ſource de la generatiõ de toutes les choſes.Eſtãs aſſemblez tous abillez de blanc,& montrans vne chere ioieuſe auec toutefois vne grande grauité, au ſigne que donne l'Ephimereute, qui a la charge ce iour-là(car on a acoutumé de nõmer ainſi les miniſtres,qui font tels ſeruices)auparauãt q̃ de ſ'aſſeoir à table,ſe dreſſẽt debout par ordre,rãgez fort honeſtemẽt en vn rang,& en leuãt les ieux & mains au ciel,ceux-là parce qu'ils ont appris de regarder les choſes dignes d'eſtre veuës,& cettes-ci parce qu'elles ſont nettes de preſens,& ne ſont ſouillées d'aucun meſchãt moiẽ pour gagner ſa vie,prient Dieu que le bãquet lui ſoit agreable & ſelon ſon cueur. Les prieres faites,les anciens ſ'aſſiſent à table,& les autres aprés chacun ſelon ſa dignité,laquelle ils ſuiuent:car ils n'eſtiment pas les anciens, ceux qui ont beaucoup d'ans,au cõtraire les reputent fort ieunes,ſ'ils ſe ſont addõnez tard à cette maniere de viure:mais les autres,qui dés leur premier âge ont paſſé leur ieuneſſe en cette tresbelle & diuine partie cõtẽplatiue de philoſophie. Les femmes mangent auec eux,la plus grande partie deſquelles ſont vieilles & vierges, aians gardé leur chaſteté nõ par force,comme celles qui vaquent aux ſacrifices en la Grece,ains de leur bon gré, aians eſté induites à ce du zele & deſir de la Sapience,auec laquelle voulans viure & conuerſer n'ont tenu cõpte des plaiſirs du corps,ni ſouhaité lignée mortelle,mais immortelle, laquelle la ſeule ame , amoureuſe de Dieu , peut enfanter, ſemant le pere dedans elle les raions

Feſte du cinquantieſme iour

Aſſemblée de ſaintes perſonnes pour banqueter.

Priere deuant le repas.

intelligibles,par lesquels elle peut cōtépler les preceptes & enseignemens de philosophie. La forme & maniere de leur asseoir à table,est telle. Les hommes sont rangez à part du coté droit,& les femmes à gauche. Si quelqu'vn estime que les lits & coutils,qui sont preparez à ces nobles,& honnestes personnages & champions de la philosophie, ores qu'ils ne soient riches & magnifiques, sont neant-moins mols,qu'il sçache qu'ils sont comme nattes faites d'vne matiere vile, & † papier qui croit au païs, qu'ils estẽdent sur terre, vn peu hautes vers les coudes,à fin qu'elles les soutiennent:car ils laschent la rude & dure façon de viure des Lacedemoniens,& se contentent auec vne honnesteté,de peu de choses,aians fort à contre-cueur les allechemens & emmiellemens de la volupté. Ils ne sont point seruis par des esclaues, estimans l'aquisition & possession des serfs estre totalement contre-nature, d'autant qu'elle nous a engendré tous libres,mais l'Iniustice & l'Auarice, mesprisans les loix d'icelle, & faisans grand compte de l'Inegualité,fontaine de tous maux, ont mis entre les mains des plus forts la puissance sur les plus foibles. Il n'y a point dõques en ce saint bãquet de serf,comme i'ai dit,mais ceux,qui font les seruices,sont libres, n'accomplissans par force leurs charges,ni attendans qu'on leur commande, ains d'vn franc courage s'auanceans de les faire promptement & diligemmẽt:car on ne met pas en ces charges-là les premiers venus:mais on choisit soigneusement en toute la compagnie les plus gens de bien,& les plus courageux à faire quelque excellent acte de vertu. Estãs donques tels choisis,comme vrais enfans & legitimes à l'enuie d'vn de l'autre à qui mieux mieux, seruent tres-volontiers les autres,ne plus ne moins que s'ils estoient leurs peres & meres, les reputans aussi tels,voire plus proches que ceux du sang, s'il est ainsi qu'à l'endroit des gens sages il ne se trouue rien plus proche que la vertu & honesteté. Or lors qu'ils entrẽt pour seruir,ils n'ont point leurs hoquetõs ou saies ceints & serrez,mais sont laschez, à fin qu'ils ne portent sur eux pas vne sorte d'habit seruile. Ie sçai biẽ qu'aucuns,qui orront ces propos,s'en riront:mais serõt seulement ceux,qui font choses dignes de pleurs & lamentations. On ne leur porte point ces iours-là de vin,mais de belle eau fort claire:la froide au commun, & la chaude aux anciẽs,qui sont delicats. La table est nette de viandes, qui ont sang,& n'y en entre aucune:à cette cause leur nourriture c'est le pain, la viande & pitance,le sel:quelque-fois pour assaisonnement & douceur on y met de l'hyssope en faueur de ceux qui sont plus delicats,parce q̃ tout ainsi que les Sacrificateurs,lors qu'ils font & celebrẽt leurs sacrifices,qu'on appelle Niphales, ne boiuẽt point de vin,aussi la droite raisõ enseigne ceux-ci de viure tousiours de cette sorte, d'autãt qu'en leur endroit le vin leur est comme poison,causant demẽce & folie:au reste ils disent q̃ les viãdes diuerses ne font qu'irriter la cõcupiscẽce,qui est vne beste insatiable. Voilà les premiers appareils. Quelqu'vn pourroit ici demander:apres que tous ceux de ce bãquet ont esté assis selon les rãgs declarez,& que les ministres sont debout en belle ordõnance, tous prests pour faire seruice,ne parle-on point de boire? Tãt s'en faut qu'ils boiuẽt,que le silence est plus grand,qu'il n'estoit auparauant, de sorte que pas vn n'ose dire mot, ni parler entre ses dents,ou reprendre son aleine trop fort. Quelqu'vn de la cõpagnie cherche quelque question & difficulté des saints liures:ou bien s'elle

En quelle manieres ils sont assis à table.

† C'estoit vn arbrisseau qui croissoit és lieux marescageux d'Egypte, dont on faisoit le papier, voiles cordes, vestemens & autres telles choses.

Il n'y a aucun seruiteur entre eux.

Il n'y a riẽ plus proche au sage que la vertu.

Bruuage.

Mets de table.

Niphales s'estoient certains sacrifices que les anciens paians faisoient, ausquels on ne beuuoit point de vin, mais de l'eau, parmi laquelle y auoit du miel meslé

Merueilleux silẽce.

Questions saintes apres le repas.

ſ'elle eſt propoſée vn autre taſche à la ſoudre, ne faiſant pas grand cas de la ſoute: d'autant qu'il ne cherche par ſon ſçauoir & eloquence la gloire, ni en eſt curieux: ſon deſir eſt de ſeulement l'entendre bien, & apres l'auoir entenduë, ne l'enuoier point aux autres, mais leur communiquer, leſquels, ores qu'ils ne voient pas ſi clair que lui, ne laiſſent pas pour-tant d'auoir vn ſemblable deſir d'apprendre. Or celui-là preſche & enſeigne tout à loiſir, ſ'arreſtant aux ſentēces qu'il repete ſouuent, & imprimāt le ſens aux eſpris des auditeurs: car ſ'il ſuiuoit & continuoit tous-iours l'interpretatiō des paſſages ſans ſ'arreſter, & par maniere de dire, reprēdre l'aleine, l'entendemēt de ceux, qui l'oiēt, ne ſe pouuant ſuiure, demeureroit en arriere, & ne pourroit comprendre ce qu'il diroit. Ceux donques qui eſcoutent, iettans & dreſſans leur veuë contre lui, & demeurans en vn meſme eſtat eſcoutent, montrans par quelques ſignes de teſte & cil d'œil, qu'ils entendent ce qu'il dit, & par leur ioieuſe chere & branlement de face tout à l'entour, qu'ils louent & approuuent ce qu'il dit: quelque-fois en remuant tout bellement la teſte, & le bout du doigt, de la main droitte, qu'ils doutent: les ieunes qui ſont debout, & aſſiſtent là auprés, ne ſont pas moins ententifs que les autres qui ſont aſſis en la table. Or les expoſitions & declaratiōs des ſaintes eſcritures ſe font ſelon certaines figures & manieres de parler, qui ſe trouuēt aux Allegories: par ce qu'il eſt aduis à ces gens-là que l'aſſemblage & amas de toutes les loix reſſemble à l'animal, d'autant que les enſeignemens ſe rapportent au corps, & le ſens inuiſible, caché, & giſant deſſous les mots, à l'ame, dedans lequel l'eſprit ſe contemple merueilleuſement bien, comme dedans vn mirouër, voiant, deſſous les mots, les beautez ſingulieres des ſentences, & les deſuelopant de l'enuelope des figures, & par ce moien ramenant en lumiere le ſens ſubtil & caché à ceux qui peuuent, par la moindre occaſion, connoitre les choſes inuiſibles par les viſibles. Apres qu'il a ſemblé que le preſident a aſſez preſché, & que toutes les choſes ſe ſont bien rencontrées ſelon le deſſein & intention de tous les aſſiſtans, aiant le preſident bien & fort à propos preſché, les autres bien eſcouté, tous reſiouiz frappent & claquent publiquement les mains les vnes contre les autres. Cela fait, le preſcheur ſe leuant, chante vn hymne en l'honneur de Dieu, l'aiant lui-meſme nouuellement compoſé, ou quelque ancien Poëte: car les Poëtes ont laiſſé des chants & carmes de trois meſures ou de ſix pieds, des hymnes auec leurs accents, c'eſt à dire auec hauſſement ou abaiſſement de la voix, qu'on chante aux ſacrifices debout deuant l'autel, ou aux danſes bien compaſſées & meſurées par tournoiemens & repliemens. Aiant le preſident acheué, tous les autres ſuiuent, chacun ſelon ſon tour, en belle ordonnance, eſcoutans tous fort attentiuement, ſinon quand il fault chanter le dernier verſet, & qu'on eſt à la fin de l'hymne, d'autant qu'alors tous & toutes chantēt enſemble. Apres que chacun a acheué ſon hymne, les ieunes emportent la table, dont nagueres auons parlé, en laquelle pour bonne raiſon eſtoit la nourriture treſſainte, le pain de leuain auec le ſel & l'hyſſope, aſſauoir pour l'honneur & reuerēce de la table qui eſt dreſſée à la ſainte entrée du temple, parce qu'on y met du pain & du ſel: vrai eſt que c'eſt ſans aucune douceur, eſtant le pain ſans leuain, & le ſel ſans aucune meſlange: auſſi eſtoit-il bien conuenable que les treſſimples & treſpures choſes fuſſent diſtribuées à l'excellente

C'eſt vne maniere de parler quand on dit autre choſe, que ce que celui qui eſcoute, attendoit.

Hymne apres le ſermon & preſche.

bande des ſacrificateurs,en recompenſe du ſeruice diuin qu'ils font,& que les autres enſuiuiſſent cette ſimplicité & pureté, ſ'abſtinſſent toute-fois de ces pains,afin que les meilleurs & plus notables euſſent quelqu'auantage par deſſus les autres. Apres le ſouper ils celebrent la ſainte vigile, & veillent toute la nuict en cette ſorte. Tous enſemble ſe leuent, & au milieu de la ſale, où eſt fait le banquet,on dreſſe deux dances,l'vne d'hommes, & l'autre de femmes,à chacune deſquelles on choiſit pour chef la plus apparente perſonne, & qui chante le mieux.Ainſi ils chantent des hymnes faits à la loüange de Dieu,de plusieurs meſures & chants, chantans maintenant tous enſemble, maintenant dechantans & reſpondans par accords contraires les vns aux autres, non ſans geſtes & remuemens honneſtes & deuots, tantoſt ſ'arreſtant, tantoſt ſ'auanceant,tantoſt reculant & ſe tournant deçà delà, comme il en eſt beſoin. Aiant chacune dance pris à part ſon eſbat, ils viennent tous, aprés auoir, comme en la feſte de Bacchus,aualé force vin celeſte, à ſ'entre-meſler, tellement qu'ils ne font des deux dances qu'vne, à l'exemple de celle qui fut dreſſée prés la mer rouge, pour les miracles qui y furent faits, quand la mer par le commandement de Dieu aux vns apporta ſalut & vie,& aux autres ruine & deffaite generale.Car eſtant fendue en deux, & ſ'eſtans les deux parties fendues dreſſées de tous les deux cotez vis à vis l'vne de l'autre,comme deux fermes murailles,l'eſpace du milieu,qui par ce retranchement fut decouuert,ſ'eſlargit,& deuint vn grand chemin paſſant & ſec,par lequel le peuple paſſa iuſques à l'autre coté de la terre,prenant le plus hault endroit:mais recourant apres l'eau tant d'vn coté que d'autre, & ſe reſpandant en la profondeur de la terre, noia & enuelopa les ennemis qui les ſuiuoient:alors les hommes & les femmes voians & connoiſſans le cas qui leur eſtoit auenu, plus grand qu'on ne peult declarer, plus grand qu'on ne peu penſer,plus grand qu'on ne peult eſperer, eſtans inſpirez de Dieu ſ'aſſemblerent tous en vne dance, & chanterent à leur ſauueur Dieu des hymnes & loüanges, en lui rendant graces, eſtant Moyſe le prophete le chef des hômes, & la propheteſſe Mariamme des femmes. Selon le patron & original de cette dance,celle des deuots & deuotes a eſté dreſſée:laquelle, eſtât côpoſée de chants & voix côtraires, par le moien de la voix haute & aigue des femmes, meſlée auec voix baſſe des hômes, rend vn accord fort harmonieux, & ſentant ſa vraie muſique, parce qu'on n'y voit que de treſbelles ſentences, treſbelles paroles, & graues & honneſtes danceurs,dont la fin c'eſt l'honneur & ſeruice de Dieu.Eſtans dôques enyurez iuſques au l'endemain matin de cette diuine & vertueuſe collation, n'aians point la teſte peſante, ni clignans les ïeux ou chancelans, mais eſtans lors plus eſueillez que quand ils vindrent au bâquet,dreſſent leur veuë & tout leur corps vers l'aube du iour, & apres auoir apperceu le Soleil leuant, eſtendans leurs mains vers le ciel, prient Dieu que ce iour-là leur vienne à bien & qu'il lui plaiſe leur donner connoiſſance de la verité,& reſueiller leur eſprit, afin qu'eſtant aigu & ſubtil, il puiſſe comprendre les choſes obſcures & difficiles. Les prieres faites & acomplies chacun retourné en ſon monaſtere pour de rechef faire ſon train accoutumé en la philoſophie. Voilà ce que nous auions à dire des deuots perſonnages & ſeruiteurs de Dieu, leſquels ſe ſont adonnez à la contemplation de Nature & aux

En quelle maniere ils paſſent la nuit.

Dances ſobres, & plus celeſtes que diuines.

Ce ciſe voit plus au long en la vie de Moyſe.

Collation & bâquet qui ne conſiſte qu'à loüer Dieu.

Prieres du matin dés le Soleil leuant.

choſes

choses apartenantes à icelle, s'y estans totalement vouëz & dediez, ne tenans vie que de l'ame, citoiens du ciel & du monde, fort recommandez à Dieu pour leur vertu, laquelle a esté cause de la connoissance & accointance qu'il a euë auec eux, qui leur est vn loier fort propre & conuenable. Par ce moien, aians fait plus de compte de la vertu & honnesteté que des biens, sont paruenuz au but & sommet de la felicité & beatitude:



DE LA NOBLESSE.

CEVX qui exaltent & hautement louënt la Noblesse, comme vn tresgrand bien & cause de grans biens, sont grandement à reprendre, s'ils pensent les personnes estre nobles, pour estre venuz de riches & illustres familles, veu-que leurs ancestres, dont ils si vantent estre issus, ne sont point heureux pour leurs grans biens, d'autant que le vrai bien n'a point accoutumé de faire sa residence aux biens exterieurs, ni aux appartenances du corps, ni, qui plus est, en chaque partie de l'ame, mais seulement en celle qui est la principalle & gouuernante des autres. Aussi le voulant Dieu par sa douceur & clemence asseoir dedans nous, n'a point trouué vn temple plus propre & digne en terre, que l'entendement: lequel porte quant & quant lui le pourtrait d'icelui, combien qu'aucuns n'en croient rien, n'aians iamais gouté la sapience sinon du bout des leures, ni veu la tresluisante clarté: car l'argent, l'or, les hôneurs & dignitez, la bonne disposition du corps & beauté: dont sont iouissans ceux qui sont establis aux principautez pour le proffit & commodité du public, sont au seruice de la vertu, comme de leur roine. Puis-que donques la Noblesse est le propre heritage de l'entendement, qui est purifié de parfaits & entiers lauemens, il fault dire que ceux-là sont seulement nobles, qui sont prudens & iustes, ores qu'ils soient descenduz d'esclaues nais & nourriz en nos maisons, ou de ceux qu'on achete argent contant: au moien de quoi le lieu de Noblesse est inaccessible aux meschans, qui sont issuz de bons ancestres: parce que tout homme meschant est sans maison & sans ville, estant chassé du païs de vertu, lequel, pour en parler à la verité, est le païs des hommes vertueux. Il ne se peult faire donques que celui-là soit noble: au contraire, sans aucune faute, la vilenie le suit, côbien que ses aieuls & bis-aieuls aient esté irreprehensibles en leur vie: d'autant qu'il s'efforce à s'etranger d'eux, se desioignant & separant tant en ses dits qu'en ses faits de la noblesse. Encores ne suffit-il pas aux meschans de n'estre de leur naturel nobles, mais, qui est plus, ie les voi tous bandez, comme ennemis mortels contre la vraie noblesse, laquelle estoit la dignité & ornemét

Dieu a mis le plus grand bien que nous aions, en l'entendement.

Noblesse propre heritage de l'entendement.

Qui sont ceux que lon doit tenir pour nobles.

La noblesse inaccessible aux meschans.

Le bon pere desherite ses enfans qui sont adonnez au vice.

de leurs anceſtres obſcurciſſans voire eſteignans du tout, ce qu'il y a de reluiſant en leur race. Pour raiſon de quoi il me ſemble que les peres qui aimoient fort tendrement & cherement leurs enfans, à la fin les renient, & les desheritent, les ſeparans de leur maiſon & famille, quand la mechanceté d'iceux ſurmonte leur grande amitié. Que ma parole ſoit veritable, on le connoitra facilement par d'autres argumens ſemblables.

Que la noblesse n'est hereditaire.

Quel proffit peult faire à celui, qui a perdu la veuë, la claire & perceante veuë de ſes anceſtres, veu que d'icelle il en eſt priué? Que proffite à celui, qui eſt empeſché de la langue pour bien parler & s'interpreter, d'auoir eu ſes pere & mere, ou ſes aieuls eloquẽs? parle il mieux pour cela?

Les vices du corps ne reçoiuent amẽdemẽt pour les beaux faits des peres.

Que ſert à celui qui eſt tout ſec, & deſcharné par vne longue & deſſechante maladie, d'auoir eu des enceſtres, qui pour leur force athlitique, ont eſté eſcritz aux victoires & triomphes Olympiques, & declarez vaincueurs aux quatre ſortes & genres de combats? Sont ils plus forts & robuſtes pour celà? Nenni. Car les vices & infirmitez du corps ne laiſſent pas pour-tant de demeurer en vn meſme eſtat, ne receuans point d'amendement par les beaux faits des peres & anceſtres.

La noblesse parle aux nobles d'à preſẽt.

Par meſme raiſon les parens iuſtes n'apportent aucun proffit aux iniuſtes, ni les ſobres & attrempez aux intemperans & luxurieux, ni generalement les bons aux meſchans, ni les loix eſcrites à ceux qui les tranſgreſſent, dont elles font la punition, comme auſſi les loix non eſcrites, qui ſont les vies de ceux qui ont ſuiui la vertu.

Vertus propres & ſeantes à la nobleſſe.

A cette cauſe ie penſe que s'il plaiſoit à Dieu de tranſformer la Nobleſſe en face humaine, qu'elle diroit à la poſterité rebelle ces propos. La parenté, ſelon le iugement de la verité ne ſe meſure pas ſeulemẽt par le ſang, mais par la ſimilitude & ſuite des meſmes choſes: or vous autres vous vous eſtes mis à faire tout le contraire, d'autant que ce qui m'eſt ami, vous eſt ennemi: ce qui me deplaiſt, vous plaiſt.

Les vices que doit ſur tous autres hair la perſonne noble.

I'honnore l'honneſteté, la verité, l'attrempance, la modeſtie, l'humilité, l'innocence, & vous n'en tenez compte. Ie hai l'impudence, le menſonge, les paſſions deſmeſurées & debordées, l'orgueil, le vice, & vous aimez tout cela, pourquoi eſt-ce donques qu'en vous etrangeant de moi par vos œuures, vous vous deguiſez, eſtans veſtus & couuerts de ce beau nom de parenté?

Careſſes de gentilz hommes fardées.

Quãt à moi ie ne puis ſupporter vos belles careſſes, ſi bien fardées, ni vos tromperies. Il eſt aiſé au premier venu de trouuer de belles paroles, mais de changer ſes mechantes mœurs en bonnes, il n'eſt pas facile.

Ceux qui ſe glorifiẽt de la ſplẽdeur de leur race, & ne tiennent comte de vertus, ſont ennemis de nobleſſe.

Ce que moi conſiderant, ie repute mes ennemis dés cette heure, & à iamais ceux qui allument les meches & allumettes de ma haine, & la recueillent, & les regarderai plus-toſt de trauers, que les autres, à qui on reproche d'eſtre vilains, & n'eſtre iſſus de noble race. Car ces gens-là ont leur excuſe toute preſte, d'autant qu'ils n'ont point de familiarité auec la vertu & honneſteté, ne leur aiant eſté delaiſſée de leurs anceſtres: mais vous autres ne vous ſçauriez excuſer, vous, di-ie, qui eſtans deſcendus de grandes familles vous vãtez & glorifiez de la ſplendeur de votre race: parce que cõbiẽ que les premiers patrons des bons & vertueux actes aient eſté aſſis, & par maniere de dire naiz quant & quant vous, toute-fois vous ne vous eſtes iamais reſoluz d'en grauer pas vn dedans vous.

Celui ſeulement eſt noble, qui eſt pourueu de vertu.

Or pour montrer que vous reputez celui ſeulement eſtre noble, qui eſt pourueu de vertu, & non pas l'autre qui eſt deſcendu de bons & honneſtes parens, il en apperra par pluſieurs raiſons.

L'antiquité & ſource des races nobles.

Premierement qui eſt la

personne

personne qui ne confesse que ceux qui sont issus du premier hôme, qui a esté créé de la terre, ne soient nobles & les ancestres des nobles: veu que leur race estoit plus noble & excellente, que ne fut iamais celle de tous les autres qui sont venuz apres eux, aians esté produits des premiers espoux, de l'homme & de la femme nouuellement venuz en compagnie commune pour engendrer leur semblable? Toute-fois des deux qu'ils estoient, le plus vieil ne se soucia pas de tuer par surprise & finesse le plus ieune: tellement qu'aiant commis la plus grande meschanceté qui fust au monde, d'auoir tüé son frere, lui premier souilla la terre du sang humain. Quel proffit a fait la noblesse à celui-là qui fit paroistre en son ame vne vilenie? laquelle Dieu, qui a l'œil sur les choses humaines, voiant, eut en si grand'horreur, qu'il le chassa de deuant sa face, & lui prescrit vne peine non soudaine, ne le faisant point mourir incontinent, & par ce moien lui ostant le sentiment des maux, mais le faisant languir, & lui pendant au col infinies morts auec sentiment d'ennuis & craintes les vnes sur les autres, afin qu'il receust peine digne de son peché. Quelque temps apres nasquit vn tressaint personnage, & approuué de Dieu, la deuotion duquel a semblé au Legislateur Moyse digne d'estre escrite aux saints liures. Lors donques du grand deluge, que toutes les villes furent abolies par vn rauage commun (car les plus hautes montaignes furent englouties par la creuë & estendue de l'eau regorgeante à grande force & foule) lui seul auec les gens de sa maison fut sauué, rapportant le loier de sa vertu, loier certes tresgrand, & plus grand que nul autre qu'on peult trouuer. Or il auoit trois enfans, lesquels, comme lui, auoient ioui de la grace, qu'il auoit receuë de Dieu, dont l'vn d'entre eux print la hardiesse de se moquer de son pere: qui auoit esté cause de son salut, mettant en auant pour rire vne petite faute qu'il auoit faite, non toutefois à son esciant & de propos deliberé, mais sans y penser, tellement qu'il decouurit à ses freres, qui n'en voioient rien, ce qu'il failloit cacher pour la reuerence de celui, qui l'auoit engendré: à raison de quoi il fut maudit, & decheut de son illustre noblesse. Dauantage il fut le commencement & la cause de la misere de ceux qui vindrent apres lui, comme il auoit bien merité, pour auoir mesprisé l'honneur de son pere. Mais pour-quoi est-ce qu'on fait plustost mention de ceux-ci, que du premier homme, qui a esté fait de la terre? auec lequel il n'y a point d'homme qui soit digne d'estre comparé en Noblesse, aiant esté formé auec vn grand artifice par les mains diuines en vne statue humaine, & outre aiant receu vne ame non de la creature mortelle, mais de Dieu, lui soufflant de la diuine puissance & vertu tant que la nature mortelle pouuoit receuoir: la noblesse donques de ce premier homme n'estoit elle pas tresgrande & excellente, veu que pas vne des autres, dont nous auons parlé n'est digne d'estre comparée auec icelle? Car la gloire de ceux-là prouient de la noblesse de leurs ancestres, qui ont esté hommes mortels, desquels les prosperitez & beaux faits ne durent le plus souuent qu'vn iour: mais l'autre n'a point eu pour pere & auteur de sa vie pas vn homme mortel, ains Dieu. Par ainsi ce premier homme, qui estoit aucunement l'image de Dieu selon l'entendement chef & principale partie de l'ame, au lieu de garder celle image de n'estre tachée, en ensuiuant selon son pouuoir les vertus de son createur, lui estans

Adam & Eue.

Chain.

Abel.

Chain chassé de deuant la face de Dieu pour le meurtre horrible par lui commis.

Noë.

Noë & ceux de sa maison sauué du deluge.

Cham se moque de Noë son pere.

Cham cause de sa misere & de ceux de sa posterité.

Nul digne d'estre comparé à Adam quant à la noblesse.

Adam se foruoie de Noblesse.

presentez pour eslire ou fuir le biẽ & le mal, l'honeste & le deshoneste, la verité & le mẽsonge, choses contraires, choisit soudainemẽt le mẽsonge, les choses vilaines & deshonestes, le mal, & ne tint cõpte des choses bonnes, belles & vraies: par raison dequoi à bon droit il eut en eschange la vie mortelle pour l'immortelle, estant chassé de la beatitude & felicité & trebuchant en vne vie de trauail & mal-heureuse. Ces bornes & regles soient communes à tous les hommes, afin que ceux qui ne sont aucunement participans de la vertu ne se glorifient & vantent de la grandeur & noblesse de leur race. Ces Iuifs outre ces communes, en ont d'autres singulieres: car ils sont descenduz de gẽs qui n'ont point esté aidez & auancez par leurs ancestres conuaincuz & condemnez pour leurs meschans actes, sinon des hõmes, pour le moins de leur cõscience, le siege & consistoire de laquelle, seul de tous les autres, n'est point seduit & abusé par belles paroles. Le premier pere & auteur de leur nation eut vne grande lignée, & engendra beaucoup d'enfans de trois femmes, non pour vn plaisir charnel, ains pour l'esperance qu'il auoit de multiplier le genre humain. Or de beaucoup qu'ils estoient, il n'y en eut qu'vn qui fut heritier des biens paternels: tous les autres forlignans de la religion diuine, & n'imprimans pas vn acte de ceux qui les auoient engendrez dedans eux, furent separez de sa famille, & decheurent de celle celebre noblesse. De-rechef de cet-heritier approuué furent engendrez deux iumeaux, ne portans rien de semblable ni en leur corps, ni en leur esprit, fors que les mains, & ce par certaine prouidence. Le plus ieune estoit obeissant à son pere, & à sa mere, & leur plaisoit, à raison de quoi il fut loüé de Dieu: mais le plus grand, desobeissant à pere & à mere, s'adonna intemperamment aux plaisirs du ventre, & de dessouz le ventre, & si quitta son droit d'aisnesse à celui qui estoit apres lui: dont se repentant incontinent apres menaça son frere de le tuer, & pratiqua tous les moiens qu'il peult pour fascher son pere & sa mere. Ce que voians le pere & la mere, souhaitterent au plus ieune tous bon-heurs & benedictions, que Dieu confirma & ratifia, ne voulant point qu'il en demeurast rien imparfait: à l'autre, esmeuz de pitié, lui dõnerent le rãg de suiet, à fin qu'il seruit à son frere, estimãs (ce qui est vrai aussi) que c'est vn grand bien pour le mauuais de n'estre point en sa liberté. Aussi s'il eust enduré volontiers cette seruitude, il eust esté digne d'emporter les seconds loiers de vertu: mais d'autant qu'il fut rebelle & s'en fuit, il fut cause de grandes infamies & ignominies tant à soi, qu'aux siens: de sorte que sa vie vilaine & malheureuse a esté grauée dedans les tablettes, pour seruir de preuue euidente, que la noblesse n'apporte aucun proffit à ceux, qui en sont indignes, & montrer qu'ils doiuent estre blasmez, de ce qu'estãs venuz de gens de bien, ils sont meschans, n'estans aucunement auancez par les vertus de leur pere, mais infiniement blecez & offensez par les vices qui sont en leurs ames. Au contraire i'en puis nommer d'autres, qui ont esté rangez en vn meilleur rang, desquels les ancestres estoient vicieux, mais eux estoient d'vne bonne vie, digne d'estre ensuiuie, & loüable. Le plus ancien pere de la nation Iudaique estoit de race Chaldée, son pere estoit astronome, du nombre de ceux qui s'exercent & estudient aux mathematiques, & croient les astres estre Dieux, tout le ciel, & le monde, selon la disposition desquels ils disent que le bien & le mal auiennent à vn chacun,

Abrahã chef & auteur de la nation Iudaique.

Isaac seul & vrai heritier d'Abraham.

La lignée d'Isaac.

Iacob.

Esau.

Esau est fait seruiteur de son frere pour sa mauuaise nature.

C'est vn grand bien à vn mauuais de n'estre pas en sa liberté.

La noblesse n'apporte aucun proffit à ceux qui en sont indignes.

Race & parentage d'Abraham.

chacun, n'estimans autre auteur des choses, que celui qui est apperceu des sens, y a il chose au monde plus grieue & fascheuse à supporter, ou qui donne mieux à connoitre la vilenie de l'ame, que de tomber, par la science & connoissance de plusieurs causes secondes & engendrées, en l'ignorance de l'vnique, tresancien & increé createur de toutes choses, lequel pour ces causes & autres infinies, que l'esprit humain ne peut comprendre, tant elles sont grandes, est tresbon & tresparfait? Celui-là donques, prenant Dieu en son esprit & l'inuoquant, delaissa son païs, sa parenté & sa maison paternelle, sçachant bien que s'il y faisoit sa continuelle residence, que l'abus de cette opinion, que forge plusieurs Dieux, demeureroit quant & lui, & rendroit la recherche de la connoissance de Dieu, lequel seul est eternel & pere des autres tant intellectuels qui sensuels, longue, fascheuse, & à la fin du tout inutile: mais s'il delogeoit, que l'abus aussi delogeroit de son esprit, & qu'il comprendroit, au lieu de la faulse & mensongere opinion, la verité. Auec ce, s'adressant à lui la parole de Dieu, esueilla le desir qu'il auoit de connoitre l'estre d'icelui, à laquelle obeïssant se hastoit de le rechercher, ne s'arrestant point iusques à ce qu'il eust conceu certaines & euidentes imaginations, non de l'essence & nature de Dieu (car cela est impossible) mais de son estre, & de sa prouidence, autant qu'il est loisible à l'homme de la connoitre. Pour cette cause on dit que ce fut le premier qui creut en Dieu: parce que ce fut le premier, qui eut ferme & stable croiance qu'il y auoit vn auteur supreme, lequel a la pouruoiance de ce monde, & des choses qui sont en icelui. Apres qu'il eut acquis cette science, de toutes les autres vertus la plus constante, il acquit les autres: de sorte qu'il estoit tenu & reputé de ceux qui l'auoient receu, pour Roi, non pour les grans appareils qu'il eust (car il estoit homme priué) mais pour la grandeur de son esprit, aiant l'entendement & courage roial. Aussi l'honnoroiêt-ils comme font les suiets leur Seigneur, estans tous estonnez de la magnifique nature, qui estoit en lui, plus excellente & parfaite que n'est l'humaine: d'autant qu'il n'vsoit pas tousiours de deuis communs & vulgaires, mais, estant inspiré de Dieu, le plus souuent tenoit des propos graues & diuins. Car quand il estoit possedé de l'esprit diuin, il changeoit de toutes choses en mieux, de regard, de couleur, de contenance, de mouuement, de voix, adioutant l'esprit diuin, duquel il estoit inspiré & possedé, au corps vne beauté excellente, aux paroles vne grace & vertu de persuader, aux auditeurs, qui l'escoutoient, intelligence. Qui sera donques celui qui dira que cet etranger, qui a laissé son païs, qui s'est priué de tous ses parens & amis, n'est tresnoble, veu qu'il a desiré celle vraie noblesse, qui têd à Dieu, s'estant efforcé de tout son pouuoir d'estre son familier & domestique, & d'estre rangé au râg tresexcellêt des prophetes? n'aiât point creu plustost aux creatures, qu'au createur eternel, & pere de tous, & aiant esté reputé Roi (comme i'ai dit) par ceux qui le receurent, non par force d'armes, comme est la coutume d'aucuns, mais par la voix & suffrage du tresbon & trespuissant Dieu, lequel honnore des puissances Roiales les personnes qui l'aiment, & le prisent, pour le proffit &

Abraham pour l'amour de Dieu delaissa ses parens & son pays.

Abraham curieux de la recherche de Dieu

La connoissance de Dieu acquist grande autorité à Abrahã

Parfaite & fort excellente nature d'Abraham.

Abraham epris de l'esprit diuin.

Noblesse d'Abrahã

Abraham reputé Roi.

Dieu met en hõneur ceux qui l'aiment.

vtilité de ceux,auec lesquels ils hantent & frequentent. Celui-là donques a e-
Abraham patrõ d'vn vrai seruiteur de Dieu, & regle de noblesse. sté la regle de noblesse à tous ceux qui laissent la vilenie des etranges ordonnances & meschantes coutumes,lesquelles attribuent l'honneur qu'on doit à Dieu aux pierres,aux bois,& generalement à toutes les choses irraisonnables, & au lieu de ce võt faire leur demeure en celle republique, laquelle pour vrai est vifue,dont la verité est la sur-ueillante,aiant tousiours l'œil dessus elle,& y
Verité surueillante de la vraie religion. prenant garde.Cette noblesse,non seulement les hõmes agreables à Dieu,mais aussi les fẽmes l'ont ensuiuie,aiãs desaprise la bestise & sottise,en laquelle elles auoient esté nourries,en faisant hõneur aux images faites & taillées des mains des hommes,& au lieu de ce sont paruenues à la cõnoissance d'vne seule monarchie,reconnoissant vn seul Dieu & monarque,par lequel le mõde est gou-
Thamar laisse l'Idolatrie. uerné.Thamar, qui estoit vne femmelette de la Palestine en Syrie, en fait foi, laquelle auoit esté nourrie en vne ville propre & familiere à plusieurs Dieux, pleine de statuës,d'images, & generalement de toutes autres choses, qui sont posées & dressées aux temples pour adorer:mais si tost qu'elle eut eu le moien de regarder comme apres les tenebres espesses vne brieue clarté de verité,s'en-
Le but de bien viure est l'honneur & seruice de Dieu. fuit de sa pleine volonté, non sans danger de mort, au seruice de Dieu, ne se souciant pas beaucoup de sa vie,au cas qu'il ne lui fust loisible de bien viure, lequel bien viure elle ne rapportoit à autre but, qu'à l'honneur & seruice de Dieu le createur.Or combien qu'elle eust espousé deux freres l'vn apres l'autre,tous deux meschans,l'vn estant fille,& pour la derniere fois l'autre selon la loi de l'action hereditaire,d'autant que le premier n'auoit point eu de lignée: si est-ce toute-fois qu'en contregardant sa vie sans aucune tache, elle maintint sa bonne reputation,comme les gens de bien doiuent faire,& fut le commencement à tous ceux qui sont venuz aprés elle de la noblesse.Combiẽ donques qu'elle fust etrangere,toutefois elle a esté libre,peult-estre aussi qu'elle vint de gens libres & remarquables.Il y a eu autre-fois des seruantes, qui ont esté nées
Agar seruante fut donnée par Sarra à Abraham pour concubine. par delà Euphrates aux confins de Babylone,delaissées à leurs maitresses, qui se marioient pour leur dot, lesquelles toute-fois ont esté reputées dignes de venir au lict de l'homme sage,& de concubines sont premieremẽt paruenuës à la dignité de femmes mariées, & consequemment seruantes qu'elles estoient ont esté(peu s'en faut que ie ne die)esgales en honneur à leurs maitresses, aians
L'enuie ne loge point aux ames des sages. esté appellées d'elles(ce qui est le plus incroiable du monde)à la mesme autorité:aussi l'enuie n'a garde de loger aux ames des sages,tellement que n'y estant point presente,tous les biens sont communs.Outre ce les enfans bastards ,qui sont issus d'elles, n'ont esté en rien differens des legitimes, non seulement en l'endroit de celui qui les auoit engendré (car il ne se faut point esbahir si celui qui est le pere seul de tous les enfans issus de lui leur montre vne mesme amitié) mais aussi des belles meres : par ce-qu'elles au lieu de les haïr, les ont pensé & traitté fort soigneusement,tellement qu'elles ont changé la haine,que portent ordinairement les maratres aux enfans de leurs maris, en vne douceur & amitié.Les enfans aussi du mari,d'vne reciproque amitié,ont honnoré leurs belles meres, comme s'elles eussent esté leurs propres & naturelles

meres,

meres. Semblablement les freres, qui eſtoient ſeparez par la ſeule meſlange de la race & ſemence, eſtans de diuers lits, n'ont pas porté ſeulement les vns aux autres vne moitié d'amitié, mais, doublans leur bonne affection, ont recompẽſé ce qui ſembloit defaillir à leur naiſſance, en ſe parforceãt d'eſtre eſgaux, par le bon accord de leurs mœurs, aux legitimes, qui eſtoient iſſus d'vn meſme pere & d'vne meſme mere. Il ne faut pas donques accorder la nobleſſe à ceux qui l'vſurpent iniuſtement, ſ'approprians le bien d'autrui, comme ſi c'eſtoit leur propre, leſquels, ne comprenant les perſonnes dont nous auons parlé, pourroient eſtre, à bon droit, reputez ennemis tant des Iuifs, que de tous les autres hommes du monde: de ceux-là, d'autant qu'ils donnent licence aux gens de la nation de meſpriſer la vertu ferme & ſolide, pour l'aſſeurance & confiance qu'ils ont en celle de leurs anceſtres: de ceux-ci, d'autant qu'ils ſouſtiennent qu'ores qu'ils fuſſent paruenuz au ſommet de la vertu, cela ne leur proffiteroit en rien, à raiſon que leurs peres & aieuls n'ont point eſté ſans vices & irreprehenſibles: de laquelle doctrine ie ne pẽſe point qu'il y en ait vne plus meſchãte & dommageable: car il ſ'enſuiuroit que la iuſtice ne feroit point punition des meſchans enfans, qui ſont venuz de bons peres, ni feroit honneur aux bõs, qui ſont deſcenduz des meſchans: combien qu'au cõtraire la loi iuge vn chacun ſelon ſes merites, n'aiant point d'eſgard quand elle punit, ou quand elle loüe, aux vertus des parens.

Il ne faut eſtimer nobles, ceux qui iniuſtement vſurpent la nobleſſe.

Il ne faut meſpriſer la vertu ſolide, pour l'aſſeurance de celle de nos anceſtres.



DES LOIERS ET peines.

IL y a trois ſortes de diſcours diuins, que nous a laiſſé par eſcrit le Prophete Moyſe: le premier contient la creation du monde, le ſecond les hiſtoires, & le troiſieſme les loix. Toute la creation du monde a eſté bien, & comme appartenoit à la Maieſté de Dieu le Createur, declarée, aiant eu pour ſon commencement la creation du ciel, & finiſſant au baſtiment de l'homme, d'autant que le ciel eſt le plus parfait de toutes les choſes incorruptibles, & l'homme mortel de toutes les choſes corruptibles: or Dieu le createur, tiſſant enſemble & ioignant les choſes immortelles auec les mortelles, en a fait vn monde, dõt les vnes ont eſté ſuper-intendẽtes, & les autres cõme ſuiettes. L'autre par-

Les eſcrits de Moyſe diuiſez en trois ſortes

Dieu a cõmẽcé le baſtiment de l'vniuers par le ciel, & fini par l'hõme.

tie,qui contient les histoires,est vne description & recit des vies des meschans & des gens de bien,declairant par mesme moien les peines & loiers qui ont esté ordonnez & prescritz à tous les deux. Au reste pour le regard des loix,il y en a qui sont generales,les autres sont particulieres.On dit que les dix chefs de la loi ont esté prononcez non par aucun interprete,mais en haut & dedãs l'air par vne puissance raisonnable,fort distinctement & articulément:les loix particulieres ont esté prononcées par le prophete. De tout cela i'ai parlé aux premiers liures,& en ai dit ce que i'en auoi pour lors à dire:d'auantage,i'ai declaré les vertus qui estoient necessaires à la paix & à la guerre. Ie passe maintenãt, suiuãt l'ordre,aux loiers qui sont presentez aux bons, & aux peines deuës aux meschans:car Moyse apres qu'il eut exercé ses citoiens tant aux enseignemens doux & amiables, qu'aux menaces & corrections rudes & aspres, en fin les fit assembler pour leur montrer les loix qu'il auoit composées: eux,y accourans, comme à vn saint combat, donnerent à connoitre, sans aucune feintise, leur bonne volonté.Aucuns furent trouuez vrais champions de vertu,ne trompãs point les loix,leurs maitresses & gouuernantes, de la bonne esperance qu'elles auoient d'eux:les autres,qui ne tenoient rien de l'homme, mais estoient mols & effeminez,& par vne coüardise & lascheté, laquelle auoit esté née quant & quant leurs ames,tomboient auparauant qu'ils s'efforçassent & s'esuertuassent de faire quelque chose grande, furent vne honte & risée aux spectateurs.Pour raison dequoi les premiers receurent la couronne par le trompette, & tout ce qu'on a accoutumé de donner à ceux qui gagnent la victoire: mais les autres ne s'en retournerent pas seulement sans couronne,ains s'en retournerent aussi vaincuz,receuans vne honte,qui est le plus grief & fascheux point que tout ce qui se voit aux combats de nu à nu:parce qu'en ces combats les corps des lutteurs,si tost qu'ils sont iettez par terre,se redressent & releuent:mais ici toute la vie tombe,laquelle estant vne fois renuersée,à grande peine la peut-on apres releuer.Moyse donques nous enseigne les priuileges & honneurs, & au contraire aussi les peines,vsant d'vn ordre fort conuenable & propre,aiant esgard à la qualité des hommes,des familles,des villes, des regions & nations, & aux grans climats & endroits de la terre.Il faut premierement chercher quels sont les hõneurs,d'autant qu'ils sont plus proffitables & plus plaisans à ouïr, & les poursuiure les vns apres les autres.Les Grecs disent que cet-ancien Triptolemus,estant esleué en haut par les dragons qui auoient des ailes, semoit le fruit de blé dedans la terre au lieu du gland qu'on mangeoit, à fin que le genre humain eust vne nourriture douce & familiaire, proffitable & plaisante.Laissons cette feinte & fable, comme beaucoup d'autres, à ceux qui controuuent & forgent des choses contre nature, mettans plus-tost leur estude à des sophisteries & tromperies, qu'à la verité: car tout au commencement que le monde fut creé, Dieu apresta les nourritures, qui estoient propres aux animaux, les faisant naitre de la terre, & principalement à l'homme, auquel il bailla la super-intendance sur toutes les choses qu'elle porte. Il n'y a eu aussi pas vn œuure de Dieu tardif: mais tout ce qui semble estre parfait & accompli par l'art & industrie humaine des hommes, estoit auparauant par la prouidence de nature gisant & couché en sa boutique:

Les loix sõt diuisées en generales & particulieres.

Bon zele du peuple à receuoir les loix de Moyse.

C'estoit quand le herault ou trompette denonçoit à cri public à toute l'assistãce qu'vn tel auoit emporté la victoire.

La honte, mal tresfascheux.

Il commẽce à discourir des loiers & honneurs.

Fable de Triptolemus semãt le blé.

Dieu dés le commencement a apresté les nourritures propres aux animaux.

boutique : tellement que non ſans propos on pourra dire que les arts & meſtiers,qu'on apprend ordinairemẽt,ont eſté trouuez. Remettons cet article en vn autre temps,& venons à conſiderer la bonne & proffitable ſemence que le createur a ſemé au bon païs,c'eſt à ſçauoir en l'ame raiſonnable. La premiere ſemence a eſté l'eſperance, laquelle eſt ſource de toutes les ſortes & manieres de viure:parce que le marchant,qui fait traffique de marchandiſe ſous eſperãce du gain,ne fait que tracaſſer allant & venant, faiſant beaucoup de ſortes de voiages:le marinier,eſperant que ſa nauigation lui ſera proffitable,paſſe & trauerſe de longues mers:l'ambitieux, ſous l'eſperance de gloire & honneur entre-prend le maniement & gouuernement de la police, & prend le ſoin des affaires publiques:les lutteurs,pour l'eſperance du pris de victoire,& couronne,ſoutiennent de leurs corps tous nuds les combats : l'eſperance de la felicité attire à la philoſophie ceux qui aiment la vertu,d'autãt qu'ils penſent par ſon moien paruenir à la connoiſſance de la nature des choſes & à la perfection des tresbonnes vies contemplatiue & actiue, dont le iouïſſant deuient incontinẽt heureux. Or il y en a aucuns,leſquels ou cõme ennemis,allumans les vices qui ſont en leurs ames,ont bruſlé les ſemences d'eſperance, ou ne tenans cõpte de les labourer de pareſſe & faitardiſe,qui les tenoit,les ont laiſſé corrompre. Il y en a d'autres,leſquels penſans faire bien le deuoir, ont embraſſé plus-toſt l'amour propre,que l'honneur & ſeruice de Dieu, & ſe ſont attribuez les cauſes des biens qu'ils auoient. Tous ces gens-là ſont à blaſmer. Celui ſeul eſt digne de loüange,qui met ſon eſperance en Dieu, comme eſtant cauſe de ſon eſtre, & ſuffiſant lui ſeul de le garder ſain & entier. Quel loier donques eſt giſant deuant cetui, qui emporte la couronne en ce combat ? C'eſt vn animal,lequel eſt meſlé de la nature mortelle & immortelle, aſſauoir l'homme, non toutefois celui meſmes qui reçoit le loier,ni vn autre. Les Chaldées l'appellẽt Enos, & tourné en langue Grecque c'eſt Anthropos, c'eſt à dire, homme. Ce nom commun à tous les hommes le reçoit propre à lui, qui eſt vn loier ſingulier & exquis,de ſorte qu'il ne faut aucunement eſtimer perſonne eſtre homme, ſinõ celui qui met ſon eſperãce en Dieu. Apres cette victoire d'eſperance,ſuit le ſecond combat de repentance. En ce combat la repentance ſe voiant priuée de l'eſtat de nature bien reglée & immuable,eſpriſe ſoudainement d'vn zele & amour de ce qui eſt meilleur, ſe haſte de laiſſer ſes compagnes & familieres, & de ſaillir vers l'Attrempance, la Iuſtice, & les autres vertus : car à deux bien-faicts, qui ſont delaiſſement des choſes des-honneſtes, & choix des honneſtes ſont propoſez deux loiers, Delogement & Solitude. Ce propos eſt pris de l'eſcriture ſainte, laquelle parle en cette ſorte à celui qui, fuiant les paſſions & troubles du corps, ſe retire vers l'ame: Il n'a point eſté trouué, parce que Dieu l'auoit tranſporté. Cette maniere de parler monſtre clairement, que par le tranſport le Delogement eſt ſignifié, & par n'auoir point eſtre trouué la Solitude, fort proprement & bien à propos : parce que ſi l'homme a pour vrai deliberé d'eſtre totalement par deſſus les paſſions, & en eſtre le maitre,meſpriſant les plaiſirs & concupiſcences,il faut qu'il s'appareille de fuïr, ſans regarder aucunement apres lui, ſa maiſon, ſon pays, ſes parens, ſes amis : d'autant que la compagnie & frequentation entraine auec

Semences que Dieu a ſemées en l'ame raiſonnable.

La ſemence d'eſperance.

Toutes manieres de viure guidées de l'eſperance.

L'eſperance de felicité attire à la philoſophie.

Gens qui laiſſent gaſter la bone ſemẽce d'eſperance.

Celui digne de grand louãge qui met ſon eſperance en Dieu.

L'homme, animal meſlé de nature mortel le & immortelle.

L'homme appellé des Chaldées Enos & des Grecs ἄνθρωπος.

Qui eſt celui qui eſt digne d'eſtre appellé homme.

Le cõbat de repentance.

Deux loiers propoſez à ceux qui viennent à repentance

elle tout ce qu'elle trouue, tellement qu'il est à craindre, que s'il demeure, il ne soit pris, estant enfermé & enuelopé de tant de sortes de plaisirs & d'amourettes, dont les imaginations reueillent les vacations vilaines, qui estoient endormies, & engendrent des souuenances & memoires, qui viennēt corner & souffler aux oreilles, lesquelles il failloit oublier. Plusieurs donques, par le moien de leurs voiages, sont reuenuz en leur bon sens & entendement, & ont gari leurs amours furieuses & enragées, ne pouuant plus la veüe fournir & representer les passions, qui sont les images de la volupté: parce que lors la pensée se pourmene par le vuide, ne se presentant rien dont elle puisse estre piquée & reueillée. Apres estre delogé, faut se detourner des compagnies en aimant la solitude, d'autant qu'il se trouue aussi bien en la terre estrange des rets & filets, comme en la maison propre: desquels il est necessaire que ceux qui, ne se tenās point sur leur garde, prennent plaisir à la compagnie de la commune, soient trauersez & trespercez: car la commune est dereglée & debauchée, deshoneste, vitieuse, suiette à faute & à blasme: à raison dequoi sa compagnie est dangereuse à celui qui s'est retiré vers la vertu: & comme les corps qui commencent apres vne lōgue maladie se porter mieux, & recouurer santé, fort aisémēt prēnent mal, ainsi est-il de l'ame, qui commence à se porter mieux, d'autāt que les forces de l'entendement branslent encores & chancelent: de maniere qu'il est à craindre que la passion, laquelle a accoutumé d'estre prouoquée par la cōuersation d'vne commune legere & folle, ne recoure là où elle estoit auparauant. Apres les cōbats de Penitence sont proposez trois loiers de Iustice, dont celui qui la suit en prend deux: l'vn c'est d'estre sauué & preserué en la cōmune ruine: l'autre c'est d'estre cōseruateur de toutes les especes des animaux, à fin qu'estans accouplez ensemble, au lieu des morts ils en engendrent d'autres. Pour cette cause le createur a voulu qu'vn mesme hōme fust la fin de la race condēnée, & le cōmencement de l'innocente: montrant par œuures, & non par paroles à ceux qui disent que le mōde n'est point gouuerné par prouidēce, que selon la loi qu'il a introduite en la nature de toutes les choses, tant de millions d'hommes, qui sont adōnez à peché & iniquité, ne sont pas dignes d'vn hōme de bien, viuant en toute iustice & equité. Les Grecs ont nommé ce personnage-là Deucalion, & les Chaldées Noë, du tēps duquel ce grand deluge auint. Apres les trois enfans de Noë, sont venus trois autres plus saints & plus aimez de Dieu en vne famille: car le pere, le fils, & le petit fils se hasterent d'aller à vn mesme but de la vie, qui estoit de plaire au createur & pere de toutes les choses, en mesprisant tout ce q̄ la cōmune a en estime, la gloire, les richesses, & la volupté, & en se moquāt de la vanité & superstition, laquelle est tissüe de mēteries & bigarrée & marquetée de diuerses couleurs, pour deceuoir ceux qui la regardent. C'est celle enchanteresse qui fait deuenir les choses, qui n'ont point d'ame, Dieux, cette grande forteresse difficile à prendre, par les finesses & ruses de laquelle toutes les villes sont emmiellées & amorsées, tāt sçait biē surprendre les ames des ieunes gens: parce que, faisant dedans eux sa demeure, y est totalemēt fichée & arrestée, & n'en bouge depuis leur premier âge iusques à la vieillesse, si ce n'est que Dieu leur esclaire la clairté de verité, de laquelle, cette vanité & superstition, son ennemie, est (combien que ce soit à grand peine) par

Qui veut maitriser les passions & concupiscences, il faut qu'il cherche la solitude.

Les passiōs, images de la volupté.

Il faut fuir la cōpagnie de la cōmune.

Trois loiers de iustice qui suiuēt les cōbats de Penitēce

La grande excellence de l'hōme de bien viuāt en toute iustice & equité.

Noë appellé des Grecs Deucalion

Abrahā, Isaac, Iacob

La mēterie est vne vraie enchanteresse

par vne puissance plus forte vaincue, tellement qu'elle lui quitte la place. Celle race est petite en nombre, mais en puissance s'estend bien loin, & est bien grande, de sorte que tout le cercle & rond de la terre ne la peult contenir : pour raison de quoi elle monte iusques au ciel, tellemét qu'estant esprise d'vn indicible desir de contempler & connoitre familierement la diuinité, apres auoir cherché toute la nature visible, & sceu que c'estoit, elle monte par apres à l'incorporelle & intelligible, ne menant auec elle pas vn sens, mais se depouillant de tout ce qui se trouue d'irraisonnable en l'ame, ne s'aide que de ce qu'on appelle entendement ou raison. Au reste le capitaine & auteur de l'opinion sainte, lequel tout premier se changea de la vanité & superstition en la verité, & se rendit parfait en la doctrine, receut vn loier, qui est la foi enuers Dieu: l'autre, qui par la bonté de sa nature apprint de lui mesmes à aquerir la vertu, eut en don ioieuseté: le troisiesme, qui d'vn courage ferme & constant conquit par exercice & cõtinuz trauaux la vertu, dont il faisoit si grand comte, receut pour couronne & pris d'honneur la vision de Dieu. Or que pourroit-on penser plus proffitable, ou plus magnifique en la vie que croire en Dieu, & se resiouir en lui toute sa vie, & le voir tous-iours. Esclaircissons chaque poinct plus diligemmét, n'estans point attirez des mots, mais regardans au fond, & penetrans de nos entendemens dedans les choses. Celui qui de vrai & sans aucune feintise croit en Dieu, ne croit aucunement à tous les autres Dieux controuuez, engendrez & corruptibles, ni aux choses qui lui plaisent grandement, & ont grande puissance sur lui, qui sont la raison & le sens: car la raison & le sens ont leur siege & consistoire à part: celle là considere les choses intellectuelles, aiant pour son but l'opinion, laquelle est inconstante & variable, parce qu'elle s'appuie & s'arreste sur problables & vrai-semblables argumens: Or toute similitude deçoit & trompe, d'autant qu'elle est seulement l'image de la chose qu'elle represente, dont auient que la raison, qui est dame des sens, pensant auoir compris les iugemens des choses intellectuelles, comme s'elles alloient tousiours d'vn mesme fil & façon, se trouue prise, estant abusée, & ne sachant ce qu'elle fait : car quand elle se iette sur vne infinité de choses particulieres, n'en peult plus, tant elle est foible, ne plus ne moins que le champion combatant tout nu à coups de poings, lequel est rué & renuersé par terre par son aduersaire plus fort que lui : mais celui qui peult contempler d'enhault tous les corps & s'appuier & s'asseurer sur le seul Dieu auec vne puissante raison & ferme foi, est bien fortuné, & pour vrai trois fois & quatre fois heureux. Aprés la foi est proposée pour loier à la personne qui aquiert par son bon naturel la vertu, & emporte la victoire sans espandre de la poudre & prendre peine, ioie: d'autant que ce que les Chaldées nomment Isaac, les Grecs peuuent nommer gelos, c'est à dire ris : or le ris est vn signe au corps de la ioie cachée dedans l'esprit: & la ioie est la meilleure & la plus belle affection de toutes les autres qui sont en nous, par laquelle toute l'ame est remplie de bon courage, se resiouissant en Dieu pere & createur de toutes les choses, se resiouissant pareillement aux bonnes œuures, ores qu'il n'y ait point de plaisir, se contentant qu'elles soient bien faites, & que tout se porte bien: car comme le medecin, aux grandes & dangereuses maladies couppe quelque-

Abrahã.

Abrahã capitaine du peuple de Dieu receut pour loier la foi enuers Dieu.

Isaac receut pour loier ioieuseté.

Iacob receut la vision de Dieu.

Trois loiers à celui qui aquiert la vertu, la foi, ioie en Dieu, & la vision d'icelui.

De la foi & creance en Dieu.

Croire en Dieu n'a rien de commun auec la raison & le sens.

L'opinion est inconstante & variable.

γέλως.

De la Ioie en Dieu.

Le ris signe de ioie.

fois les parties du corps pour le rendre ſain, qui eſt tout ſon but & intention: le patron de nauire auſſi voiant la tempeſte, iette la mercerie & marchandiſe qui appeſantit la nauire, dedans la mer, prouuoiant au ſalut de ceux qui nauigent, perſonne toute-fois ne blaſme le medecin pour la mutilation du membre, ni le gouuerneur de la nauire pour auoir ietté la marchandiſe: mais au cõtraire tous deux ſõt louëz de ce qu'ils ont eu plus d'eſgard à ce qui eſtoit vtile, que non pas à ce qui eſtoit doux & plaiſant, aiant fait vn beau fait: auſſi fault-il tous-iours admirer auec vn plaiſir la nature de toutes les choſes qui ſont au monde, & ſe plaire en tout ce qui ſe fait ſans certaine & pourpenſée malice, ne recherchant point ſ'il eſt auenu quelque choſe contre notre plaiſir, mais ſi ce monde, comme vne ville bien policée, eſt conduit & gouuerné au proffit & ſalut de tous. Parquoi ce ſecond n'eſt pas moins heureux que le premier, n'aiant aucun ennui & triſtreſſe, mais iouiſſant d'vne vie heureuſe & ſeure, ne l'aiant iamais eſprouuée, ni meſmes en ſonge, faſcheuſe & rude, & eſtant toute ſon ame ſaiſie de ioie.

De la viſion de Dieu.

Apres cetui, qui ſans aide d'autrui ſ'eſt appris de lui-meſme, aiant vſé des richeſſes de Nature, enſuit le troiſieſme champion parfait & acompli, lequel a receu vn preſent excellent, qui eſt la viſiõ de Dieu: car apres auoir manié, toutes les choſes, qui ſont en la vie humaine, & frequenté auec toutes icelles non par acquit, mais à bon eſcien, n'y aiant eſpargné aucun trauail ou danger en cherchant la verité tant digne d'eſtre aimée, ne trouua parmi les hommes qu'vn grand nüage & obſcurité, en la terre, en l'eau, en l'air, en l'æther, par ce qu'il vit en l'æther, voire par tout le ciel vne forme & apparenſe de nuict: d'autant que toute la nature ſenſible eſt infinie, & que ce qui eſt infini eſt par maniere de dire frere & parent de l'obſcurité. Aiant donques durant ſon premier âge cligne les ïeux de l'ame, à grand peine pouuoit-il

L'homme d'vn hardi & curieux courage cherche la connoiſſance de Dieu.

pour les continuz combats & trauaux, les ouurir, & chaſſer le nüage qui l'ombrageoit: toute-fois quelque temps apres ſ'apparut la pure clarté du ciel incorporel, laquelle lui eclairant, lui montra que tout le mõde intellectuel eſtoit gouuerné par vn gouuerneur, mais que ce gouuerneur eſtoit tout à l'entour reluiſant d'vne pure & naïfue clarté, & ne pouuoit eſtre aiſément veu & touché, eſtant la veuë eblouïe par la grande luëur: lui neant-moins y reſiſta, & de

La nature mortelle eſt capable d'aprendre que Dieu eſt, non pas quel il eſt.

la grande affection qu'il auoit de contempler, tint bon contre celle grande clarté de feu, qui lui couloit dedans la veuë: le pere & createur voiant le vrai & naïf courage, en eut pitié, tellement que donnant force & courage au trait de la veuë, ſe laiſſa voir, ne lui enuiant point ce beau ſpectacle, en ce que la nature mortelle eſtoit capable, c'eſt aſſauoir d'apprendre qu'il eſt, non pas quel *il* eſt: car eſtant meilleur que le biẽ, plus ancien & plus pur que n'eſt l'vnité, ne peult

Dieu ne peult eſtre contemplé que de lui meſmes.

eſtre veu & contemplé d'autre que de lui-meſmes. Or combien qu'on puiſſe comprendre ſon eſtre, toute-fois tous ne le comprenent pas, ou ſ'ils le comprenent, ne le comprenent par la meilleure voie: par ce que les vns publiquement & apertement ont ſoutenu qu'il n'y auoit point de diuinité, les autres en ont

Tous hõmes ne comprenent pas l'eſtre de Dieu.

douté panchans & branlans de tous les deux cotez, ne ſachans ſ'ils deuoient dire qu'il y en euſt vne, ou qu'il n'y en euſt point: les autres, aians ſuiui pluſtoſt vne coutume, qu'vne raiſon, & creu les opinions de leurs anceſtres, qui les auoient nourris, touchant l'eſſence diuine, eſtre bõnes, ont pẽſé qu'ils tenoient

la vraie

la vraie religion, grauans & taillans l'hõneur de Dieu dedans vne ſuperſtition. S'il ſ'en trouue d'autres, qui ont peu par le moien de la ſcience imaginer le createur & capitaine de l'vniuers, certainement ceux-là (comme on dit communement) ont ſauté d'ici bas aux nuës: car eſtans en ce monde, comme en vne ville bien reglée & policée, & aians contemplé la terre tant pleine que montueuſe, remplie de plantes, d'arbres, & fruits, & de toutes ſortes d'animaux, arrouſée d'eſtangs, de riuieres, de torrens parmi elle eſpandus, entre-tenuë par la temperature des vents, par les commodes & accordans changemẽs des ſaiſons de l'année, & outre tout cela le ſoleil, la lune, les planetes, les eſtoiles, & tout le ciel eſtant en bon ordre auec ſon armée domeſtique tournoiant ce monde ainſi proprement appellé: ceux-là, di-ie, tous eſbahis & eſtonnez de ce ſpectacle ſont venuz à penſer, ſuiuans ce qu'ils auoient veu, que tant de belles choſes ſi magnifiques & bien ordonnées n'eſtoient point conduites & gouuernées d'elle-meſmes, ains de quelque ouurier, qui euſt fait le monde, & qu'il eſtoit neceſſaire qu'il y euſt vne prouidence, d'autant que la loi de nature veult que l'ouurier ait ſoin de ſon ouurage. Ces perſonnages-là donques, ſurmontans les autres en diuinité, ſont ſailliz, comme i'ai dit, d'ici bas en hault, eſtans paruenuz par raiſons probables & vrai-ſemblables, comme par vne eſchelle celeſte, à la connoiſſance du createur. Mais ſi quelques autres l'ont peu d'eux-meſmes comprendre, ſans ſe ſeruir & aider de choſe quelconque pour la contemplation d'icelui, ceux-là ſoient eſcris au nombre des ſaints ſeruiteurs de Dieu, eſtans pour vrai aimez de lui. L'vn d'iceux eſt celui qui en langue Chaldaique eſt ſurnommé Iſraël, & en Grec horon theon, c'eſt à dire, voiant Dieu, non quel il eſt: car (comme i'ai dit) cela eſt impoſſible: mais qu'il eſt, ne l'aiant point appris de choſe quelconque ou en la terre, ou au ciel, ni des elemens, ni des corps compoſez, ſoient mortels ou immortels, mais du ſeul Dieu duquel il a eſté attiré, ne lui aiant point toute-fois montré & fait paroitre ſa propre eſſence & nature. Sur ce propos il ſera bon d'entendre par quelque ſimilitude comme cela eſt auenu. Contemplons nous le Soleil ſenſible par autre, que par lui? comtemplons nous les aſtres par autres que par eux-meſmes? Ne voit-on pas la lumiere par elle meſme? En cette meſme ſorte Dieu de lui meſme ſe dõne à connoitre, n'aiant que faire d'autre choſe pour la pure & naifue connoiſſance de ſon eſtre. Ceux donques qui taſchent à venir à la contemplation & connoiſſance de Dieu eternel par la conſideration des creatures, vſans de coniectures & raiſons problables, font le ſemblable que les perſonnes qui cherchent la nature de l'vnité par le deux, combien que tout au contraire ils deuſſent commencer à l'vnité pour la connoitre: d'autant qu'elle eſt le commencement du deux: mais les autres qui ont en recommandation la verité, & ſ'adreſſent à icelle, par le moien de l'aide de Dieu connoiſſent Dieu, comme on voit la lumiere par le moien de la lumiere. Voila ce grand loier declaré. Outre cetui notre champion en reçoit vn autre, qui n'eſt pas beau à reciter, & ne ſonne point en bonne part. Si eſt-ce que, ſ'il eſt bien entendu, ſe trouuera fort bon. Ce triomphe eſt appellé par figure & ſigne, Engourdiſſement: car l'orgueil & l'outre-cuidance ſont repreſentez par la largeur, ſ'eſpandant l'ame deſmeſurement & ſe debordãt où il ne fault point: & par l'endormiſſemẽt vn retiremẽt

Superſtition.

Comment l'homme paruient naturellement à la connoiſſãce de Dieu.

Le monde ſi bien policé & ordonné mõſtre bien qu'il y a vn Dieu.

L'ouurier naturellement a ſoin de ſon ouurage.

Ceux qui d'eux-meſmes & ſans aide de choſe quelconque comprenent Dieu, ſont bien heureux & aimez de Dieu.

Iſraël en Chaldée & en Grec ὁρῶν θεόν, ſignifie voiant Dieu.

En quelle maniere Dieu ſe donne à connoiſtre.

Comme lon voit la lumiere par l'aide de la lumiere, ainſi nous connoiſſõs Dieu par ſon ſeul moien.

Triomphe d'engourdiſſement.

& racourcissement de la presomption hautaine & enflée : or il n'y a rien tant proffitable que de rompre, rabatre, & engourdir la force & roideur des affe-ctions laschées & debordées, en desploiant les forces spirituelles, a fin qu'estant la puissance desmesurée des passions affoiblie, elle face place à la meilleure partie de l'ame. Il fault ici dauantage considerer, qu'à chacun de ces trois per-sonnages a esté departi son loier fort propre & conuenable : A celui qui a esté rendu parfait par la doctrine & science, la foi : parce qu'il fault que celui, qui apprend, croie à l'autre qui l'enseigne, d'autant que c'est chose difficile & fas-cheuse, voire impossible, que l'incredule soit enseigné : a celui, qui par la bō-té de sa nature & de son bon esprit est paruenu aisément à la vertu, ioie : car l'adresse de l'esprit, & les dons de nature resiouissent la personne, prenant l'en-tendement son plaisir aux subtilitez & aux traits qui frappent droit au but, & trouuant incontinent, sans aucune peine, ce qu'il cherchoit, comme si c'estoit vn protocole qui lui soufflast & dictast dedans, aussi est-ce vne chose qui res-iouit fort, que de trouuer facilement ce dont on doute : au troisiesme, qui par son exercice s'est aquis la prudence, la vision : pour-autant qu'à la vie actiue, qu'on mene en sa ieunesse, succede la tresbonne & tressainte contemplatiue, qu'on passe en sa vieillesse, laquelle a esté enuoiée d'enhault de Dieu à la poup-pe, comme vn pilote pour manier le gouuernal & conduire les choses terre-stres, d'autant que sans la contemplation iointe auec la science, on ne peult rien faire, qui soit beau & bon. Apres que i'aurai encores parlé d'vn personna-ge, ie retournerai à mon premier propos, & le poursuiurai, me donnant garde d'estre long. Ce personnage a esté declaré par le tompette vaincueur, pour auoir gagné la coronne aux saints combats. I'appelle saints, non ceux, que la commune estime saints, car ils ne sont pas saints, ains profanes, presentans aux torts & iniustices des loiers & honneurs au lieu de grandes peines : mais ceux que l'ame a accoutumé de soutenir, chassant par la prudence, la bestise & sot-tise, & finesse & tromperie : par la temperance, l'exces & chicheté : par la force de l'esprit, la hardiesse outre-cuidée & lascheté : & par les autres vertus les vi-ces contraires tant à icelle qu'à eux mesmes. Or toutes les vertus sont vierges : toute-fois la plus belle & mieux en ordre de toutes, qui mene la dance, c'est de-uotion iointe auec iustice, laquelle principalement le Theologien Moyse a eu en son lot : pour cette cause il a receu auec plusieurs loiers, qui ont esté de-clarez aux liures escrits de sa vie, quatre autres singuliers & exquis, aiant esté Roy, Legis-lateur, Prophete, & Prince des Sacrificateurs : Car il a esté Roi non en la maniere acoutumée par le moien des armes tant de pied que de cheual, mais a esté esleu de la franche & libre volonté de ses sugets par l'inspiration de Dieu, lequel auoit façonné & basti dedans eux cette election volontaire : & si, comme on trouue par escrit, ç'a esté le Roi seul, qui n'a point fait amas d'or ni d'argent, aiant plus-tost embrassé les voiantes richesses, que celles qui ne voient goutte : & aiant eu (afin que ie ne cele rien) pour son propre bien tout ce que Dieu possede : outre ce il a esté Legis-lateur, d'autant qu'il fault que le Roi commande ce qui est bon, & qu'il defende ce qui ne vault rien : aussi la *loi* n'est autre chose que la raison qui commande ce qu'il ne fault faire, & defend ce qu'il ne fault pas faire : & par ce que ce qui est expedient en tous les deux est incertain,

Il n'y a chose plus profitable que rabatre & engourdir la force de nos passiōs.

Il fault que celui qui apprēd, ne soit pas incredule.

C'est chose qui resiouit bien l'esprit que de trouuer aisement ce dont il doute.

La science qui n'est iointe à la contemplation ne peut rien faire de beau ni de bon.

Le personnage vaincueur aux saints combats.

Ceux que lon doit estimer saints.

Deuotion la mieux parée de toutes les vertus.

Quatre singuliers estats de Moyse.

Ceci est biē discouru aux liures de la vie de Moyse.

Qu'est-ce que la loi.

incertain, tellement que par l'ignorance nous commandons souuent ce qu'il ne fault pas faire,& defendons ce qu'il fault faire,a esté conuenable de prendre le troisiesme,qui estoit la prophetie,de peur de faillir, d'autant que le prophete est l'interprete & truchement de Dieu,qui lui dicte ce qu'il fault qu'il die:or il n'y a rien procedant de Dieu qu'on puisse blasmer : finablement fut adiouté le quatriesme, qui est la principauté de Sacrificateur:afin que par le moien de la science prophetique,sachant comment il failloit adorer Dieu, il lui rendist graces,quand les affaires de ses suiets se porteroient bien,& l'appaisast par prieres & supplications quand ils l'auroient offensé. Puis donq' que ces vertus appartiennent à vne mesme espece,il fault qu'elles s'entre-tiennēt,& soient vnies ensemble des liens d'armonie,& si sont requises en vne mesme personne, de sorte que celui à qui default l'vne de ces quatre,n'est point parfait gouuerneur, & est la republique,qu'il gouuerne, boiteuse. C'est assez parlé des loiers qui ont esté proposez à chacun en particulier. Il y en a d'autres pour les familles entieres & parentez grandes & peuplées. Si tost que la nation Hebraïque fut partie en douze lignées,furent establiz autant de Seigneurs, que de lignées,lesquels n'estoient pas seulement d'vne mesme famille & parenté, mais aussi estoient fort proches de sang,par ce que tous estoient freres, & issus d'vn mesme pere,& l'aieul & bis-aieul auec le pere auteurs & fondateurs de la natiō.Or le premier d'iceux, qui estoit le bis-aieul, s'estant reduit de la vanité & superstition à la verité,& aiant delaissé les enchantemens de la science Chaldaique pour estre iouissant d'vne contemplation plus parfaitte, de laquelle il fut attiré,ne plus ne moins que le fer(comme on dit)de la pierre d'aimāt, de sophiste, deuint par la bonne doctrine, sage. Il eut beaucoup d'enfans, mais tous fautifs, fors qu'vn qu'il estimoit estre son appui, le cable, & la grosse corde de sa race,par le moien de laquelle il pourroit aisement saillir au port, se reposant totalement sur icelle.Aduint que ce fils, qui estoit d'vn bon naturel & de bō esprit,apprenant & enseignant soi-mesmes, eut deux enfans, l'vn sauuage & indomtable,plein de fureur & de conuoitise, & generalemēt tenant fort pour la partie irraisonnable de l'ame contre la raisonnable:L'autre doux & humain s'addonnant à la vertu,à l'equité,& humilité, & se rangeant au meilleur parti, combattant pour la raison,& se declarant ennemi de l'imprudence. Cetui fut le troisiesme auteur & pere de la nation Hebraïque, & de tous les autres seul heureux en sa race grande & peuplée,laquelle demeura saine & sauue, & pour cette raison ressemblant au laboureux heureux,qui contemple de ses ïeux toute sa semence saine venir à proffit,& rapporter fruit bon à manger. Or tous les propos que nous auons tenu de ces trois hommes, dont nous auons parlé, ont vn sens caché, lequel il fault considerer. Tout aussi tost qu'vne personne apprend,il passe de l'ignorance,dont il est detenu,à la science: en ce faisant il delaisse l'ignorance,de la quelle se trouuent plusieurs sortes:à cette cause, le premier,combien qu'il fust pere de plusieurs enfans,toute-fois n'en a reconnu & aduoüé qu'vn:aussi semble il que celui qui apprend,desauoüe la race d'ignorāce & la reiette comme ennemie & fascheuse:car nous hommes sommes de nostre nature,auparauant que la raison soit parfaitte en nous,gisans au milieu du vice & de la vertu,ne pāchans d'vn coté ni d'autre:mais apres que l'entendemēt

Le prophete est le truchemēt de Dieu.

Chaque lignee des Hebreux auoit son Seigneur.

Abrahā.

Il veult dire,comme on se sert d'vn gros cable pour attacher la nauire au port, afin qu'on descende seurement:aussi il fit son fils Isaac le cable de sa race se reposant sur lui.

Esau.

Iacob.

Le grand bien qui vient à l'entendement de chasser ignorance.

battant & secouant ses ailes par toute l'ame, par toutes ses parties, a eu quelque imagination & apprehension du bien, alors franc & libre, & emplumé vient à saillir vers icelui, delaissant derriere son frere né quant & quant lui, le mal, lequel il fuit par vn chemin tout cõtraire sans regarder apres lui. C'est ce que la sainte escriture montre & enseigne, disant que celui qui a esté d'vne bonne nature, & de bon esprit a eu deux fils iumeaux: parce que l'ame de tout homme au commencement de la natiuité d'icelui, est grosse de deux iumeaux, du mal, comme i'ai dit, & du bien, aiant conceu l'imagination de tous les deux, mais depuis que ell'a attainte la partie heureuse & bien fortunée, elle grimpe, suiuant tous-iours vn mesme train, vers le bien, ne panchant ni branlant d'vn coté ou d'autre, ains se tenant à contre-poix & ferme. Au reste celui qui est participant d'vne bonne nature, d'vne bonne doctrine, & pour le troisiesme est exercé en la contemplation de vertu, de telle sorte, que pas vne de ces choses là coule & nage par dessus, mais sont toutes bien collées & imprimées, comme s'elles estoiẽt serrées & estreintes de certains nerfs, aquiert santé, acquiert force: au moien de quoi suruient vne bonne couleur sentant sa honte & vergogne, vne bonne disposition de corps, & beauté. Ainsi l'ame parfaitte en toutes vertus par ces trois bonnes choses, bonté de nature, discipline, & exercitation, n'aiant rien laissé de nouueau & frais en elle, où elle puisse aller plus outre, engendre le nombre parfait, assauoir les deux six, comme ses enfans, qui represententent les douze signes pour l'amendement des choses d'ici bas. Voila la famille, entiere, parfaitte & vnie dont est faite mention tant aux escritures euidentes, qu'aux allegories cachées, laquelle a receu pour loier, comme i'ai dit, l'establissement des principautez sur les lignées de la nation. Par cette famille, qui auec le temps s'est multipliée, ont esté basties villes bien policées: l'escole de prudẽce, de iustice, de sainteté, & des autres vertus a esté restablie. Tels sont les loiers qui anciennement ont esté distribuez aux bons personnages tant en commũ qu'en particulier, par nous declarez par figures en façon de dessein & modelle, dont on pourra aisément cõnoitre ce qui a esté obmis & delaissé. Il fault maintenant selon l'ordre considerer les peines, lesquelles, au contraire, ont esté proposées aux mechants, mais ce sera en general, d'autant que nous n'aurions le temps de les mettre en escrit par le menu. Au commencement que le genre humain, ne faisoit que croistre & multiplier, il y eut vn certain personnage, qui fut meurtrier de son frere: celui-là fut le premier homme meschãt: ce fut le premier qui espandit en terre le sang humain, dont elle fut souillée: chose incroiable: ce fut le premier qui empescha qu'elle produisist les especes des animaux & plantes, dont elle estoit grosse & preste à les mettre dehors, estant florissante & feconde en toutes sortes de biens: ce fut le premier qui opposa & dressa en front, comme vn fort à la generation la corruption, à la vie la mort, à la ioie dueil & ennui, aux biens les maux. Quelle peine donques meritoit-il & deuoit souffrir, lui qui en faisant vn seul acte n'auoit obmis & delaissé par vn effort & impieté? Quelqu'vn par-auenture pourra dire, Il deuoit estre puni de mort. Mais cette responce n'est qu'vn discours d'homme, lequel ne voit pas ce grand consistoire: parce que les hommes estiment que la mort est le dernier supplice, combien qu'au conseil diuin à grand'peine soit elle le cõmencement des

Trois choses qui rẽdent l'ame parfaitte en vertu.

Bastimens de vertu.

La mort n'est qu'vn petit supplice au consistoire diuin.

des peines. Or d'autant que ce fait estoit nouueau, il falloit trouuer vne vengeance & punition toute nouuelle. Quelle donques fut la punition? C'est qu'en mourant il viuoit tous-iours, souffrant aucunement vne mort eternelle: Car il y a deux sortes de morts, l'vne pour estre mort, ce qui est bon, ou indifferent, n'estant bon ni mauuais: l'autre pour mourir tous-iours, qui est totalement mal, & d'autant qu'il est plus long, d'autant aussi est-il plus grief. Considere donques comment la mort a demeuré auec lui eternellement. Il y a quatre passions en l'ame, dont il y en a deux qui tendent au bien present ou auenir, qui sont Plaisir & Conuoitise, & deux autres qui regardent le mal present ou auenir, qui sont Ennui & Crainte: or Dieu lui couppa par les racines cette couple de bien, afin qu'il n'eust aucun sentiment du bon-heur, ou qu'il ne desirast quelque plaisir: seulement y planta & enta dedans lui celle du mal, afin qu'il fust tous-iours acompagné d'ennui sans aucune ioie, & de crainte priuée totalement de seureté: par ce qu'il est dit, qu'il maudit le meurtrier de son frere de ce maudisson, qu'il pleureroit tous-iours & trembleroit. Auec ce lui bailla vn signe & marque afin qu'il ne fust tüé de personne, & ne mourust point, mais qu'en viuant tous-iours, comme i'ai dit, ne fist que languir en douleurs, facheries, & miseres continuës & (qui estoit le plus grief) aiant sentiment de ses maux, se fachast des presens, & preuoiant les futurs, dont il deuoit estre ruiné, ne s'en peult donner de garde, lui estant toute bonne Esperance couppée, laquelle Dieu a semée parmi les hommes, afin que ceux qui n'ont point commis pechez irremissibles, aians dedans eux vne esperance, qui les console, portent plus legerement les facheries: car comme celui qui est saisi & raui du torrent, craint le roide & impetueux ruisseau, duquel il est entraîné, & encores plus l'autre qui tombe & descend d'enhault, d'autant que se renforceant, & s'enflant vient en fin le naier: aussi entre les maux les presens que les mains touchant sont facheux, mais plus encores ceux, qui coulent de la crainte: d'autant que la crainte fournit comme d'vne fontaine les fascheries. Voilà la peine qui a esté ordonnée contre celui, qui a tüé son frere. Il y en a eu d'autres, qui ont esté determinées pour le regard des familles, lesquelles se sont bandées d'vn commun accord & consentement pour faire mal. Il y auoit autrefois des marguilliers, & ministres des Sacrificateurs, lesquels, enflez d'orgueil outre-cuidé, s'esleuerẽt contre les Sacrificateurs voulans s'approprier les loiers d'iceux: ceux là aians establi pour capitaine de leur bande le plus ancien, qui auoit esté auteur, auec peu d'autres aussi insensez comme lui, de cette hardie entreprise, delaisserent l'entrée du tabernacle & les extremitez d'icelui, & coururent au lieu sacré, deposans de l'estat de Sacrificateurs ceux qui auoient esté reputez dignes d'icelui par la parole de Dieu: là dessus se leua vn trouble, & nõ sans raison, lequel vint saisir toute la commune, d'autant qu'on venoit à renuerser les loix & ceremonies, qu'il ne failloit pas remuer, receuant la beauté & l'hõnesteté qui estoit en l'endroit du temple, par ce trop grand des-ordre, cõfusion: à raison dequoi le gouuerneur fut fort courroucé. Lui dõques premierement vsant de sa grauité acoutumée, sans toute-fois se montrer colere (car

Punition nouuelle de Cain.

Deux sortes de mort

Les quatre passions de l'ame.

La racine du mal entée dans Cain.

Grande misere de Cain.

Ceci est amplemẽt narré en la vie de Moyse.

il estoit de son naturel doux) taschoit à les remettre en leur bon sens, leur remontrant qu'ils ne deuoient outre-passer les bornes ordonnées & prescrites, ni remuer rien des choses saintes & sacrées, desquelles le salut & l'esperance de la nation dependent : mais voiant qu'il ne proffitoit ni s'aduanceoit en rien, & qu'ils faisoient des sourds, ne tenans compte de tout ce qu'il leur disoit, parce qu'ils estimoient que lui vaincu d'vne passion, & aimant son sang, eust establi son frere prince des Sacrificateurs, & mis entre les mains de ses nepueux l'estat de Sacrificature, ne print point cela tant à contre-cueur, combien qu'il lui deust deplaire, comme il fut fasché de ce qu'il sembleroit, que s'il laissoit les choses en cet-estat, qu'il ne tint compte des arrests de Dieu, suiuant lesquels l'election des Sacrificateurs auoit esté faite. Qu'auint-il donques? Auint que la terre qui estoit sous eux se fendit, & ouurit sa gueule, & les engloutit auec leurs maisons & toute leur substance, & descendirent eux, & tous ceux qui estoient auec eux, vifs en enfer, & la terre les couurit. Ainsi perirent du milieu de l'assemblée. Or que les maledictions faites en la faueur d'aucun contre vn autre, que le Prophete a accoutumé d'appeller Benediction, soient les premieres, il en appert par le tesmoignage de l'escriture sainte: Si, dit elle, vous gardez les saints commandemens, estans obeïssans aux choses qui vous ont esté enchargées de garder, & ne les receuez point seulement des oreilles, mais les accomplissez par les œuures de votre vie, vous aurez pour don victoire sur vos ennemis: car les commandemens ne sont excessifs en nombre, ni si pesans, que ne puissent supporter ceux qui les receuront, ni en est le bien, qui en prouient, loin. Il n'est pas de là la mer, ou au bout du monde, qu'il faille faire vn long & penible voiage, ni est question de voler aux cieux, & desloger d'ici bas pour y aller faire sa demeure, ce qui ne peult auenir qu'à ceux qui ont des plumes, & ailes pour y voler: mais il est tout prés assis en trois parties de nous, en la bouche, en la parole, en la pensée, & aux œuures: parce que si quelles sont les pensées telles sont les paroles, & quelles sont les paroles, telles sont les œuures, s'entre-suiuans les vns les autres, & estans liez des liens d'harmonie, qu'on ne peult aucunement delier, sans faute la felicité, c'est à dire, la tres-vraie sapience & prudence, seront les maitresses, dont la premiere tend au seruice & honneur de Dieu, & la seconde au gouuernement de la vie humaine. Ce pendant donques qu'on ne fera que babiller, & parler des commandemens des loix, ce sera peu de chose, voire du tout rien : mais si les œuures suiuent, & sont conformes aux paroles en toutes les affaires & vacations de notre vie, alors les paroles estants tirées d'vne grande obscurité en la lumiere, reluiront de gloire & loüange : car qui est celui qui ne dira, encores qu'il soit enuieux & malin, que ceux-là sont seulement sages & tresſçauans, qui ne laissent point les commandements de Dieu vuides & abandonnez de leurs œuures familieres, ains remplissent les paroles d'œuures loüables ? Cette sorte d'hommes, ne demeurant pas loin de Dieu, imagine tous-iours les beautez celestes, & est conduitte & menée de l'amour diuine: de maniere que

Punition diuine contre les rebelles aux choses diuines.

I'ai adiouté ceci: car il y a faute au Grec & omission. Voi le 16. chap. des Nombres.

Facilité d'executer les commandemens de Dieu.

Il ne suffit d'auoir en la bouche les commãdemens de Dieu, mais les faut mettre en execution.

que si quelqu'vn demande quelle est la gent grande, quelqu'autre lui pourra fort naïfuement & bien à propos respondre: c'est celle dont Dieu exauce les saintes prieres, & qui impetre d'icelui ce qu'elle demande, l'inuoquant d'vne pure & nette conscience. Or d'autant qu'il y a deux sortes d'ennemis, les hommes addonnez à l'auarice & conuoitise, combattans pour l'esperance du gain, & les bestes sauuages vsans d'vne etrangeté & inimitié naturelle non acquise, il nous faut parler de chacune l'vne apres l'autre, & premierement des bestes sauuages, lesquelles de leur naturel nous sont ennemies. Celles-là donques ne veulent pas mal à vne seule ville & nation, mais à tout le genre humain, & si ce n'est pas pour vne certaine longueur de temps prescritte, & limitée, ains indefiniment & indeterminement tout le temps de la vie. Entre elles il y en a qui craignans l'homme, comme leur maitre, & Seigneur, le reuerent: les autres plus courageuses & hardies l'assaillent, espians & guettans l'occasion pour venir à chef de leur entre-prise: s'elles sont les plus foibles, le sur-prennent en trahison: mais si elles sont plus puissantes, se iettent appertement dessus: car cette guerre que menent les bestes sauuages tant aquatiques que terrestres contre les hommes, est mortelle & capitale, ne plus ne moins que celle des loups contre les aigneaux: laquelle nul homme mortel peult abatre & abolir, ains l'eternel seul, quand il iuge quelqu'vn digne d'estre sauué & estant de mœurs paisibles, & embrassant l'amitié & concorde: dedans lequel iamais l'enuie n'habita, ou en est vistement deslogée, presentant volontiers ses propres biens au public pour en faire iouïssant & participans tous ceux qui en ont affaire. Certainement si vne fois ce bien esclairoit la vie, nous pourrions voir le temps, auquel les bestes indomptables seroient maniables & priuées, & auant toutes autres choses les passions sauuages de l'ame s'adouciroient, qui seroit le plus grand bien du monde. Autrement ne seroit-ce pas vne grande sottise de croire que nous eschaperions des dommages & torts des bestes sauuages, qui sont dehors nous, entre-tenans, voire augmentans tous-iours celles qui sont dedans nous en leur sauuage façon? Il ne faut donques point perdre esperance, que si celles de l'ame sont adoucies, que les bestes sauuages ne s'appriuoisent. Quant à moi il me semble qu'alors les ours, les lions, les leopars, les elephans, les tigres des Indes, & toutes autres bestes indomptables changeroient leur façon sauuage & solitaire en vne compagnable: tellement qu'en peu de temps, en ensuiuant celles qui vont par troupes & en compagnie, s'appriuoiseroient à la phantasie de l'homme, n'estans plus, comme deuant, irritées contre lui, & le craindroient comme leur Prince & Seigneur naturel, en s'esbahissant & humiliant à lui. Qui est plus, s'en trouuerroit aucunes, lesquelles, ensuiuant la priuauté & amitié que portent les bestes priuées à leurs maitres, flatteroient, comme petis chiens de Malte, auec leurs queuës & vn plaisant remuëment, les hommes. Alors les scorpions, les serpens, & toutes autres sortes de bestes rampantes ne feroient de leur venin aucun mal & dommage. Le fleuue d'Egypte porte au païs, des bestes qui deuorent les habitans, qu'on appelle Crocodilles, & Hippopotames, c'est à dire cheuaux de riuiere:

Quelle est la gent grande.

Deux sortes d'ennemis.

Inimitié naturelle de bestes sauuages.

Il faut domter les passions sauuages de l'ame pour euiter tout danger.

les mers aussi ont vne infinies sortes de bestes, en l'endroit de toutes lesquelles l'homme de bien seroit sacré, & comme vn † Asyle, auquel on n'ose toucher, faisant Dieu ce bien & honneur à la vertu de l'asseurer & affranchir de toutes embusches & dangers. Par ce moien celle guerre, qui estoit & de tẽps & de nature tant ancienne, seroit appaisée, estans les bestes sauuages adoucies, & de sauuages deuenuës priuées: seroit semblablement, comme il semble, l'autre nouuelle & fresche guerre, qui prouient de l'auarice & conuoitise, en laquelle les hommes mettent tout leur estude & affection facilement rompue & finie, s'ils auoient honte d'estre plus cruels que les bestes sauuages, desquelles ils seroient plus asseurez, que de leurs gens mesmes: parce qu'ils verroient, comme aussi la raison veult, que ce seroit vne chose bien laide & vilaine, que les bestes venimeuses, & celles qui se paissent de chair humaine, etranges & incompagnables rentrassent en amitié & paix, & que l'homme, qui est vn animal de sa nature doux & amiable, proche parent de concorde & amitié ne voulust point rentrer en grace auec son semblable, mais le tuer. Peult-estre aussi que la guerre ne courra par le païs des iustes, ains s'escoulera & d'elle mesme s'aneantira, sentans & apperceuans les ennemis à qui ont affaire, & contre quels ils combatent, assauoir contre ceux qui s'aident du secours inuincible de la iustice & equité: d'autant que la vertu a vne grande magnificence & maiesté, & est d'elle-mesme suiffisante en se reposant & sans se trauailler, mener & conduire à bonne fin la course des grans maux. Que s'il s'en trouue aucuns si forcenez qu'ils enragent d'vn desir opiniastre de donner la bataille, leur orgueil & audace durera iusques à ce qu'ils viennent à choquer les vns contre les autres: mais apres qu'ils seront venuz au combat des mains, ils sentiront que leur fierté & orgueil ne leur a serui de rien, ne pouuans gagner la victoire: car estans repoulsez par vne plus puissante force, ils fuiront par troupes, cent des leurs, cinq des autres: & mille d'eux, cent des autres, estans en route & espandus par plusieurs chemins, combien qu'ils ne fussent venuz que par vn seul. Qui est plus, aucuns d'eux, sans que personne les poursuiue, sinon la crainte, tourneront le dos, afin qu'on tire plus droit à eux: de sorte qu'il sera fort aisé de les tuër tous, & les ruer par terre: car il sortira vn homme (dit la parole de Dieu) lequel estant chef de son armée, & faisant la guerre, mettra en ses mains de grandes & peuplées nations, Dieu enuoiant conuenable secours aux saints & iustes: or ce secours n'est autre chose qu'vne hardiesse infroiable de l'ame, & la grande force du corps, chacun desquelles est espouuentable & effroiable aux ennemis: mais si tous les deux marchent ensemble, il n'y a rien qui puisse resister. La mesme parole de Dieu dit, qu'aucuns des ennemis ne seront pas dignes d'estre vaincuz des hommes, tellement que les trouppes des frelons se rangeront contre eux, pour les faire vilainement mourir, combatants pour les gents de bien: & outre dit, que ces gents de bien n'auront pas seulement en la guerre la victoire asseurée sans respandre leur sang, mais aussi sera leur Roiaume puissant & indomptable, pour le proffit de leurs suiets, lesquels se rangeront vers eux ou par amitié, ou par crainte, ou par honte: car

† *C'estoit anciennement le lieu de franchise, où se retiroient ceux qui auoiẽt fait quelque mal, ausquels on n'osoit toucher pour la reuerence du lieu.*

La maiesté de vertu.

Confusion des obstinez en leurs conuoitises.

Dieu enuoie secours aux iustes.

car ils prennent peine d'acquerir trois poincts, qui sont bien grands, pour fortifier leur principauté,& la rendre imprenable, la maiesté, la grauité, & la liberalité,par lesquels moiens les choses susdites sont parfaites & acomplies: d'autant que la maiesté bastit honte & reuerence:la grauité,crainte:& la liberalité,beneuolence & amour:toutes lesquelles choses meslées & iointes ensemble dedans l'ame rendent les suiets obeissans à leurs princes & Seigneurs. Voila les premiers articles,qu'il dit deuoir auenir à ceux qui suiuent Dieu, & gardent en tout & par tout ses cõmandemens, les accõmodans & adaptans à toutes les parties de la vie,afin que pas vne,en vagant & errant ça & là, ne soit mal traittée de maladie. Il promet en second lieu les richesses, lesquelles necessairement suiuent la paix,& la roiauté ou principauté:or la richesse est vne nourriture,& couuerture vile & simple:la nourriture c'est le pain & l'eau de fontaine,qui sont espanduz par toute la terre:de couuerture il y en a de deux sortes: l'vne c'est le vestement,& l'autre la maison, ordonnez pour se defendre des torts que font la froidure & la chaleur, lesquels tous deux sont aisez à auoir, pourueu qu'on vueille oster le superflu & curieux luxe. Ceux dõques qui sont desireux des choses deuant dites, & embrassent les dons de nature,non ceux de la vaine gloire,s'exerceans en l'escharcheté & continence, viuront en grande abondance,ne se soucians des delices des richesses, par ce que la vraie richesse s'addresse à eux,comme capables pour sauoir vser de leurs biens,fuiant volontiers la compagnie des luxurieux & voluptueux, qui en abusent au dommage des citoiens, ne se soucians aucunement du proffit publique: car la parole de Dieu dit que le ciel plouuera des pluies en temps & saison à ceux qui garderont ses saints commandemens, la plaine portera toute sorte de grain, & les montaignes fruits d'arbres:tellement que pas vn temps ne demeurera vuide de bien & plaisir, mais estans les graces de Dieu continuës & enuoiées les vnes apres les autres, la moisson atteindra la vendange, la vendange atteindra la semaille, de sorte que sans aucune faute & sans cesse on recueillira & serrera les vns,& esperera & attendra on les autres,s'entre-suiuans tous, afin que les commencemens de ceux qui sont les derniers, touchans à la fin des premiers,acheuent vne dance ronde, n'aians faute d'aucun bien: en ce faissant l'abondance des biens recueilliz & serrez souffira tãt pour le present vsage,que pour la prouision de l'auenir, reprenans vigueur & force les nouueaux apres les vieux,& fournissans & remplissans ce qui default. Quelque-fois le temps sera que pour l'indicible & grand rapport on ne tiendra compte des vieux, qui dés long temps auoient esté cueilliz,mais on les laissera-là,sans les serrer ou en faire tresor,en permettant l'vsage seur & sans crainte à ceux qui en voudront prendre: car les personnes,qui ont leurs vraies richesses serrées au ciel par l'exercice de la sapience & sainteté, ont abondance de biens en la terre, estans par la prouuoiance & soin de Dieu leurs prouisions fournies: afin que les mouuemens de l'ame & les effors des mains ne soient empeschez à faire tousiours quelque beau fait: mais les biens des autres, de qui l'heritage n'est point celeste pour leur impieté & iniustice, ne prospereront point, ainsi tost qu'ils seront venuz, s'en retourneront & retireront, de sorte que ce qu'ils auront receu du commencement ne sera pas tant pour leur proffit:

Trois poincts qui fortifient les iustes.

Promesse de richesses aux hõmes iustes

Abondãce de toutes choses aux gens de bien.

Les vraies richesses des gens de bien sont au ciel.

Les richesses des auares & iniustes s'escoulent soudain.

Il semble qu'ici, cõme auparauant il y ait quelque omission.

que pour leur faire vn plus grãd dueil, se voians (cõme aussi il faut qu'il auienne) priuez d'icelui. Or lors (dit il) du grand rapport, & que tu es rẽpli de biens, tu fais ce que tu souffres maintenant: parce que maintenant, ne portant point de reuerence aux loix & coutumes du païs, ni tenans compte de toutes icelles, tu es priué des choses necessaires, de sorte que tu es contraint d'honnorer les maisons des vsuriers & regratiers prenant de leur bien à grande vsure: mais lors (comme i'ai dit) tu feras le contraire: car aiant grande abondance de biens, tu presteras aux autres, & non peu, ni à peu de gens, ains beaucoup, & à beaucoup de personnes. Toutes tes affaires rencontront bien, soit à la ville, soit aux champs: à la ville, estant auancé aux magistrats & dignitez, aux honneurs, & acquerant bon bruit par ton bon conseil & aduis, & la grande amour que tu portes à ta republique: laquelle tu lui montres tant par paroles, que par effets. Pareillement les biens que tu as aux chãps prospereront, rapportãs toutes choses necessaires à foison, fourment, vin, huile, & outre, toutes autres choses appartenantes & propres à la vie delicate, comme infinies sortes de fruits, & portées de trouppeaux de vaches, brebis, cheures, & autres bestes de nourriture. Mais quel proffit reuiendra de tout ceci (pourra dire quelqu'vn) à celui qui n'est pas pour delaisser des heritiers? Il respond, comme s'il vouloit asseurer par son cachet & seau ses plaisirs & graces, & dit: L'homme engẽdre des enfans, la femme ne sera point sterile, bref tous vrais seruiteurs de Dieu acompliront la loi de nature pour auoir lignée, d'autant que les hommes seront peres, & encores peres de plusieurs enfans: les meres porteront aussi plusieurs enfans, de sorte que chaque maison sera le comble & acomplissement d'vne parenté peuplée & abondãte en hommes, n'y aiant point faute de pas vne partie de parenté ou de nom qu'on a acoutumé de donner à ceux, qui sont parens & proches du sang. Premierement se presenteront ceux qui sont au plus hault degré, les peres & meres, les oncles, les aieuls, semblablement les autres qui sont en bas degré, les freres, neueux, petits fils du fils, petits fils de la fille, cousins estans tous du sang, & si n'y aura pas vn de tous ceux qui naitront selon les loix de nature, de brieue vie ou imparfait, ni priué de pas vne âge de celles, que Dieu a departi aux hommes: mais montant par ordre, & comme par degrez depuis l'enfance iusques aux autres âges, apres qu'il aura acheué & acompli les nombres de toutes icelles prefix & arrestez par certaines periodes du temps, en fin paruiendra à la derniere proche de la mort: voire plus-tost proche de l'immortalité, qui est l'heureuse vieillesse, laissant en son lieu vne maison pleine d'enfans. C'est ce que le prophete dit en quelque lieu par la bouche de Dieu: Tu acheueras & acompliras le nombre de tes iours, vsant de mots propres & bien cõuenables. Car celui qui ne sçait rien & n'a connoissance des loix, n'est point nõbré, ni cõpté, & le passe-on sãs y auoir esgard: mais l'autre, qui met son estude à apprẽdre la sciẽce & les loix saintes, la premiere grace qu'il merite, quãd il est reputé sçauant & vertueux, c'est d'estre participant du nombre & de l'ordre: de sorte que l'homme de bien ne doit permettre pas vn iour vuide & ouuert à l'entrée du peché, ains doit remplir tous les endroits & espaces d'icelui de la vertu: parce que la vertu & l'honnesteté est iugée non de la quantité, ains de la qualité: à raison dequoi vn iour bien vescu a esté parangonné & esgalé à l'entiere

Multiplication de lignée au iuste.

Heureux decez de l'homme de bien

bonne

bonne vie de l'homme de bien,comme il eſt montré en vn autre paſſage, où il eſt dit:que tel perſonnage ſoit qu'il entre,ſoit qu'il ſorte ſera digne de benediction,d'autant que tout les mouuemẽs & geſtes de l'homme de biẽ ſont loüables,ſoit dedans ſa maiſon,ſoit dehors,ſoit qu'il manie les affaires de ſon meſnage,ou celles de la police,en les gouuernant toutes deux bien & deüement. S'il ſe trouue donques vn tel perſonnage en vne ville, il aura incontinent le gouuernement d'icelle: ſi c'eſt vne petite ville,ſur le païs d'alentour:ſi c'eſt vn païs,montera touſiours, & aura la ſuper-intendence ſur tous les autres païs, & ſera comme la teſte dedans le corps,à fin qu'il ſoit veu & apperceu,nõ tant pour ſa gloire,que pour le proffit de ceux, qui le voient & regardent: par ce que les continuës imaginations & penſées des belles exemples imprimẽt ſemblables images aux ames, leſquelles ne ſont du tout dures & rudes. Ce que nous diſons pour ceux qui veulent enſuiure les hõneſtes & admirables beautez de la vertu,à fin qu'ils ne ſe deſcouragent point,ains aient eſperance de ſ'amender,& de rentrer au chemin de vertu & ſageſſe, ores que leur ame ait eſté eſgarée par le vice,qui l'a ſeduite:car eſtant Dieu miſericordieux, toutes choſes viennent à bonne fin.Or il deuient miſericordieux à ceux qui le craignẽt, & qui ſe retirent de l'intemperance à la temperance, blaſmans leur mauuaiſe vie,& haïſſans toutes les ordes & vilaines images, qu'ils auoiẽt imprimées dedans leurs ames,& au lieu de ce,deſirent la tranquillité des affections,pourſuiuans la vie paiſible & calme.Tout ainſi donques que Dieu pourroit aiſément d'vn clein d'œil aſſembler les hommes eſcartez au bout du monde, au lieu où il voudroit:auſſi lui-meſme,qui eſt le ſauueur, par ſa miſericorde peut ramener l'ame, eſgarée & aueuglée de la volupté & concupiſcence ſes maitreſſes, d'vn ſentier detourné & non fraié,au chemin paſſant,lui ordonnant vne fuitte ſans regarder derriere elle,non celle honteuſe & ignominieuſe,mais l'autre, qui apporte ſalut,laquelle ſans faillir on pourroit appeller le retour du bãniſſement,ou rappel de ban.Nous auons declaré les biens,qui ſont hors de nous, victoire des ennemis,puiſſance & force des armées,paix ſtable & aſſeurée,abõdance des biens d'icelle,richeſſes,honneurs,ſeigneuries,& loüanges qui ſuiuẽt les perſonnes qui font bien, eſtans loüez par toutes les bouches de leurs amis, & ennemis,de ceux-ci par crainte,des autres par amitié.Il faut maintenant declarer les autres,qui ſont plus proches que ceux-ci,appartenans au corps. Ie di donques que ceux qui trauaillerõt à la vertu,& ſe mettront deuant les ïeux les ſaintes loix,comme gouuernãtes des paroles & des œuures de leur vie,que leurs familles & leurs villes ne ſeront iamais aſſaillies de maladie,ains en ſerõt preſeruées à iamais.Que ſ'il auient quelque infirmité, ce ne ſera pour leur faire mal,mais pour leur faire ſouuenir que l'homme mortel n'eſt que mortalité, à fin qu'il oſte ſon courage hautain,& qu'il amende ſes mœurs. Alors il deuiẽdra ſain,diſpoſt de ſes ſens,& gaillard de tous ſes membres, à fin qu'il face librement,ſans eſtre aucunement empeſché,le ſeruice auquel il eſt deſtiné: par ce que Dieu a trouué raiſonnable de donner aux gens vertuëux pour leur loier & guerdon,vne maiſon bien baſtie & agencée, depuis les fondemẽs iuſques au cõble & couuerture(car la maiſon de l'ame c'eſt le corps ſon adioint) pour beaucoup de raiſons neceſſaires & vtiles: & ſur toutes, afin que l'eſprit,

Les affaires de l'hõme de bien replies de benediction.

Exemption de maladies & deſaſtres aux gens de biẽ

qui auroit esté nettoié & purifié par nettoiemens & lauemens parfaits, & instruit aux mysteres diuins, faisant la ronde & tournoiant auec les corps celestes qui dansent leurs danses accoutumées, & acheuent leur tour, fust en repos: ne voulant point qu'il soit entaché & infecté des maux du corps, qui coutumierement prouiennent des affections immoderées: car où il deuient froid, ou sec & haue, ou au contraire lasche: à raison dequoi l'esprit ne peut dresser, cóme il voudroit, le chemin de la vie: mais quand il est logé en vn corps sain, alors il lui est bien aisé de vaquer & estudier aux arrests & sentences de Sapience, lui estant escheuë vne vie heureuse & bien fortunée. Cet-esprit a aualé force vin pur de la puissance liberale & bien-faisante de Dieu, & a esté repeu de ses saintes paroles & sentēces: en icelui (comme dit le prophete) Dieu se pourmene, comme en son palais Roial, d'autant que l'ame de l'homme de bien est le palais & maison de Dieu: d'icelui Dieu, qui est Dieu de tous, & propremēt appellé Dieu, comme par vne grace singuliere on parle de son peuple, lequel n'est pas peuple de cettui, ou de celui Roi, mais de l'vnique & vrai Roi, peuple saint du saint. C'est l'esprit, qui peu auparauant estoit attelé à plusieurs voluptez, à plusieurs concupiscences, & à infinies necessitez qui le poulsoient aux vices & conuoitises: mais Dieu a brisé les maux du seruage, dont il estoit detenu. C'est lui qui estāt entré par la grāde faueur de son bien-facteur en la iouissance de la liberté de dire & de faire ce qu'il voudroit, n'est point tombé sur la queuë, mais s'est redressé en teste, en parlant par figure & allegorie: car comme en l'animal la teste est la premiere & la meilleure partie, & la queuë la derniere & moindre, non tant necessaire pour acheuer le nombre des membres, qu'estant faite pour vne euentoire à chasser les mouches: aussi la loi dit, que l'homme de bien ou le bon peuple, est la teste des autres, qui sont comme parties du corps, qui reçoiuent ame, force & vigueur de la teste, & des autres parties d'enhaut. Voilà les souhaits & les benedictions pour les gens de bien, & ceux qui mettent à execution par bonnes œuures les loix: lesquelles benedictions le Prophete dit deuoir estre accomplies par la grace de Dieu, qui prise & honnore les choses honnestes & bōnes, pour la similitude qui est entre lui & icelles. Il faut pour le present considerer les maledictions, qui sont contre les iniques & meschans.

L'ame de l'homme de bien est le palais de Dieu.

L'hōme de bien est cōme la teste au corps.

Dieu honnore les choses belles & bonnes, pour la similitude qu'elles ont auec lui.

DES



DES MALEDICTIONS.

LA loi descrit & declare la premiere malediction, comme le plus leger mal de tous les autres, à sçauoir la pauureté, l'indigence, & la disette de tout ce qui est necessaire pour viure: les ennemis (dit elle) te courant sus soudainement, & t'assaillant gasteront & ruineront ton blé, qui n'est pas encores meur, ou te le moissonneront estant meur, qui est double mal-heur, d'autant qu'en ce faisant les amis meurent de faim, & les ennemis font grand chere: car les biens que reçoiuent les ennemis fachent autāt ou non moins, que nos propres maux que nous endurons. Et encores que les ennemis se reposent, ne se tairont & reposeront pour-tant les torts & dommages, qui prouiennent de la nature, qui sont beaucoup plus griefs & fascheux que les autres: par ce que tu ensemences la terre grasse d'vne belle plaine & campagne, mais y auolant vne nuëé de langoustes moissonnera & raclera tout: que s'il en reste quelque chose, pensant le serrer, tu ne trouueras qu'vne quantiesme partie de ce que tu as semé. Tu planteras la vigne à grans fraiz, & auec vn grand trauail: tel qu'il est à presumer que les vignerons soutiennent: mais apres qu'elle sera venue en perfectiō, qu'elle aura poulsé & ietté bois, & qu'elle, appesantie du grand rapport, panchera contre terre, les vers viendront, qui te la vandangeront. Apres que tu auras veu tes oliuiers en leur force & vigueur, & vne grande abondance de fruits en iceux, tu t'en iras, & non sans raison, tout ioieux auec vne esperāce de cueillir force oliues, mais si tost que pēseras les transporter, tu sentiras plustost le mal-heur que le bon-heur, ne t'estant Dieu propice, car l'huile & toute la graisse s'esuanouïra & viendra à neant, sans que tu t'en puisses apperceuoir, tellement qu'il ne demeurera que l'apperceuance de dehors vuide, pour tromper ton ame vaine: & generalement tout ce que tu auras semé & planté sera consumé, auec les fruits, de la †rouïllure. Outre ces maux il y en a d'autres, lesquels te dresseront des embusches pour te forger pauureté & indigence: parce que la terre & le ciel, par le moien desquels la nature fournit les biens aux hommes, deuiendrōt sterils: celle-là auortant & ne pouuāt acheuer & parfaire les fruits, & cettui ne produisant plus les saisons de l'année en leur estre, au moien dequoi l'hyuer, l'esté, le printēps, l'automne ne garderont point leurs rangs propres & ordonnez, mais, estans contraints d'obeïr au cōmandement de la puissance de Dieu leur maitre, seront tous en des-ordre & confusion, ne gardans point leur naturel & qualité: d'autant qu'il ne tōbera point de pluïe soit grande ou petite, ni de tendre rosée, ni aucune liqueur deliée & mince, ni autre

Pauureté & disette La moindre des maledictions.

†C'est vne certaine pourriture d'humeur, qui est dedans le blé

Des-ordre des saisons de l'année.

chose quelconque,aiant puissance d'accroistre & augmenter les biens de la terre:au contraire toutes vilenies & ordures sur-uiendront, qui gasteront & ruineront les fruits,tant ceux qui commencent à leuer, que les autres qui sont en leur force & vertu,les alterans de telle sorte, qu'ils ne pourront venir à maturité & perfection. *Ie ferai, dit Dieu, que le ciel vous sera d'airain, & la terre de fer*: montrant par là que l'vn ni l'autre ne fera son deuoir & estat, n'accomplissant sa charge, pour l'effect de laquelle il a esté créé:car où est-ce que le fer a produit des espics,& l'airain de la pluië? Si est-ce que tous les animaux en ont grand besoin,& sur tous autres, ce fragile & indigent de plusieurs autres choses,l'homme. Or il ne montre pas seulement, par cette maniere de parler,la sterilité & degast des saisons de l'année, mais aussi la source & naissance des guerres, & des maux insupportables & innumerables,qui auiennent quant & quant elles, d'autant que le fer & l'airain sont les matieres de toutes sortes d'armes. Dauantage la terre portera de la poudre, laquelle estant eleuée en hault retombera du Ciel,apportant au lieu de fruit & bien, vn fascheux & grief mal, qui,en etoufant les personnes,les fera mourir,afin qu'il ne demeure rien en arriere pour la destruction & ruine generale. Par ce moien les parentez qui estoient fort peuplées, deuindront desertes, les villes aussi seront incontinent vuides d'habitans, estans delaissees commes enseignes & memoriaux de l'ancien heur, & du soudain mal-heur,pour aduertissement de ceux qui se pourront amender. Alors s'ensuiura si grande disette des choses necessaires à la vie, que les personnes viendront à se manger les vns les autres:& non seulement les etrangers, qui n'ont aucune accointance entre eux, mais aussi les plus proches & plus grans amis:d'autant que le pere happera & mangera la chair de son fils,la mere les entrailles de sa fille,les freres de leurs freres,& les enfans de leurs peres:ainsi tous-iours les plus foibles seront les meschâtes & execrables viades des plus puissans,ne plus ne moins qu'ont esté les enfans de Thyestés, lesquels lui ont serui de viande, retournans les anciennes miseres, & se meslans parmi les grans & excessifs maux, que les temps suiuans forgent: car tout ainsi que quand le bon temps vient,on desire à viure,pour iouir des biens qui se presentent,aussi à ces mal-heureux-là prendra vn desir de viure,afin qu'ils soient participans des infinis & continus maux incurables: autrement si ce grand desir de viure n'estoit assis & enraciné dedans leurs cueurs, ils aimeroient mieux la mort, que de viure ainsi à mal aise, ce qu'aucuns font ne sçai de quel sens rassis: mais ceux-là sont si insensez, qu'ils veulent viure fort longuement, ne se soulans des plus grans maux du monde. Voilà ce que la pauureté,qui semble estre le plus leger mal, a acoutumé de faire, quand la punition diuine est enuoiée d'enhault:car combien que le froid, la soif, & la faim soient facheuses, toutesfois elles sont souhaittables selon les temps & saisons, pourueu quelles causent vne mort brieue: mais depuis qu'elles seiournent & demeurent long temps,ne faisans que fondre & secher tant l'ame, que le corps,alors auient vn grand mal-heur & inconuenient tel que ceux, que recitent les Poëtes en leurs Tragedies,qui semblent estre controuuez pour l'enormité du fait. La seruitude est insupportable aux gens libres, pour laquelle fuir les gens de bon entendement meurent, combatans fort volontiers & sans crainte d'aucun danger contre

Guerres.

Famine cruelle.

Froid, faim & soif de longue durée.

La seruitude.

contre ceux qui les menaſſent de les maitriſer & ſeigneurier : eſt auſſi bien l'ennemi qu'on ne peult vaincre & dompter : mais ſi vne meſme perſonne eſt tous les deux enſemble Seigneur & ennemi, qui ſera celui qui le pourra endurer? Car d'vn coté il peult faire outrage ſuiuant la puiſſance qu'a le maitre ſur ſon ſerf: de l'autre il ne pardonne point, à cauſe de la mortelle inimitié qu'il porte à ſon ennemi. Pour cette raiſon la loi dit que ceux, qui ne tiendront compte des ſaintes loix, auront pour maitres des ennemis impitoiables, eſtans non ſeulement reduits en leur obeiſſance en quelque aſſault ou bataille, ains auſſi ſe rendans de leur bon gré pour les maux ſoudains, que la faim & l'indigence des choſes neceſſaires amenent: parce qu'aucuns eſtiment qu'il fault choſir les moindres maux pour fuir les plus grans, ſ'il eſt ainſi que le moindre c'eſt, apres auoir perdu ſa liberté, de faire les commandemens des maitres cruels, de ſouffrir en ſon corps affligé des ſeruices rudes, & de voir touts les iours des ſpectacles facheux, qui font perdre courage. Ils verront leurs ennemis heritiers des lieux, qu'ils ont fait baſtir, ou des terres qu'ils ont ſemées & plantées, ou des acquiſitions qu'ils ont faites, iouiſſans par ce moien des biens d'autrui tout apreſtez & appareillez. Ils verront tuer deuant eux leurs beſtes refaites & graſſes, dont on fera grande chere en les aſſaiſonnant & accoutrant auec belles ſauces pour faire trouuer le gouſt meilleur: ainſi ſeront priuez de leur bien, qu'on leur aura pillé: ils verront leurs femmes, qu'ils ont priſes filles & pucelles pour auoir lignée vraie & legitime, ſobres & continentes, bonnes meſnageres, & aimans leurs maris, rauies comme paillardes: taſcheront & ſ'efforceront de les reuanger, mais rien plus ne pourront faire, ſinon de ſe faſcher & trepigner, eſtans deſnuez de toute force: car les perſonnes qui voudront faire ces actes, ſe mettront deuant les ïeux ce but: d'emmener, d'emporter, de rauir, & piller, d'outrager & forcer, batre, frapper à plaie ouuerte, endommageans, meurtriſſans, & ſaccageans tout ce qu'ils trouueront deuant eux, de ſorte qu'il n'y aura pas vn de leurs traits foible & laſche, mais tous frapperont droit au but ſans faillir aucunement. Voila comme ces gens-là ſeront execrables aux villes, aux villages & bourgades, aux maiſons & metairies. Sera maudit leur champ & toutes leurs ſemences, qui en ſortiront. Sera pareillement maudite la bonne terre des montaignes, & toutes ſortes d'arbres, qui y croiſſent portans fruit: ſeront maudits les troupeaux des beſtes à nourriture, d'autant qu'elles deuiendront ſteriles, & ne pourront porter, engendrer & multiplier: ſeront maudits tous leurs fruits, parce que lors de la ſaiſon qu'ils deuront eſtre en leur force, & vertu, ſeront ſaiſiz d'vn vent duquel ils ſeront corrompuz & reduits à neant: les celiers, greniers, & lieux de prouiſions, qui eſtoient pleins de biens & nourritures ſeront vuidez: le traffique & moien de gagner l'argent ne courra plus, ni viendra à bonne fin: tous les meſtiers, toutes ſortes de marchandiſes, & autres infiniz eſtats, par le moien deſquels on gagne ſa vie, ne rapporteront aucun proffit aux perſonnes qui ſ'en meſlent: car les eſperances de tous ceux, qui y mettent leur eſtude & affection, ſeront fruſtrées, ne venans point à bien: ſomme rien ne proſperera de tout ce qui a acoutumé d'auenir au gré & ſouhait des gens de bien. Tels ſont les loiers de l'impieté & de l'iniquité. Encores outre cela ſuruiendront les maladies corporelles, qui gaſtent & rongent

Captiuité.

Maladies.



chaque partie & membre du corps à part, & en apres les deschirent & les escorchent tous ensemble, comme fieure, tremblement, † pthisie, gale sauuage, iaunisse, pourriture des ieux estans corrompuz & mangez de mauuaises humeurs, cloux, apostumes dans l'œil, feu sauuage courant & rampant par la peau, tourment & douleur de boiaux, renuersement d'estomac, estoupement & bouchement de conduits de poulmons, ne pouuant l'aleine auoir son cours, paralisie de langue estant icelle priuée de sentiment & mouuement, surdité d'oreille, aueuglement d'ieux, imbecillité & troublement des autres sens, maux bien facheux, qui procedent de ce que d'vn coté le sang qui est contenu dedans les veines, pousse dehors tout ce qui est en lui de vital, & de l'autre, que l'esprit, qui est dedans les arteres, ne reçoit plus, comme auparauant, de dehors la bonne temperature de l'air son semblable, estans pareillement les nerfs lasches, dont ensuit la dissolution & desioignement de l'agencement & liaison des membres lassez & trauaillez de la roideur d'vne certaine fluxion sallée & amere, qui se fourre & coule dedans les pores & pertuis estroits, où se trouuant enfermée, & ne pouuant sortir, est enserrée & pressée, & serre aussi, tellement qu'elle engendre des douleurs difficiles à supporter, dont prouiennët les maladies podagricques & arthritiques, lesquelles ne peuuent estre gueries par aucun remede & inuention humaine. Ceux, qui verront ces maux & miseres, seront tout estonnez, & s'esbahiront comment les hommes, qui peu au parauant estoient gras, bien refaits, & charnuz, verdissans & florissans en beau corsage, sont si soudainement fonduz, & deuenuz ridez, n'estans plus que petits fillets: semblablement comme les femmes delicates & tendretes, qui auoient esté nourries & entre-tenues dés leur premier âge en toutes choses delicieuses & delicates, sont deuenuës, par vne grieue maladie, etranges & sauuages tant en leurs esprits, qu'en leurs corps. Alors les ennemis leur courront sus, desgainans leurs espées, qui font la punition des meschans: mais eux, s'estans fuiz & retirez dedans les villes, sur le poinct qu'ils penseront estre en seureté, seront trompez & frustrez de leur esperance: tellement que tous leurs ieunes gens seront deffaits, estans sur-pris par les embusches des ennemis: que s'ils ne s'amendent pour cela, ains se desuoient & detournent encore des drois sentiers, qui menent à la vertu, deuiendront lasches & craintifs, fuiront, combien que personne ne les poursuiue, & tomberont par trouppes (comme il auient coutumierement à telles gens) par faux bruits & rapports: de sorte qu'il ne faudra qu'vn petit & leger bruit de fueilles espandu par l'air, pour leur donner autant d'agonie & de crainte, comme si c'estoit vne grande armée d'ennemis puissans: dont auiendra que les enfans ne tiendront compte des peres & meres, ni les peres des enfans, ni les freres des freres, s'attendans bien d'estre pris s'ils s'aident les vns les autres, & d'estre sauuez s'ils fuient. Or les esperances des meschans ne viennent point à effect, au moien dequoi les fuiars seront plustost, ou aussi tost pris, que les autres qui seront demeurez: que s'il y en a aucuns cachez, ils trouueront leurs naturels ennemis, qui les espient, assauoir les plus cruelles & sauuages bestes fort bien armées d'elles-mesmes, lesquelles Dieu crea lors de la premiere creation du monde, pour donner crainte aux hommes de dur chastiement, & aux incorrigibles vne peine irremissible Ceux qui n'ont point

† C'est vne maladie dessechãte rendant la personne ethique & maigre, qu'on appelle saint Main.

Quand l'estomac est deuoié, lors qu'on ne fait que vomir, & n'arreste rien dans le corps, la poitrine cheute.

Les goutes aux pieds, iambes, & mains.

point veu les villes abbatues & rasées iusques aux fondemẽs,lesquelles auoiẽt esté autrefois habitées,& maintenant ne seruent que de cõpte & fable,ne croiront point ceci:ni croiront que toutes ces miseres & calamitez tãt escrites,que non escrites soient si soudainemẽt auenuës aprés tant de biens & grãs heurs. Outre ces maux leur auiendra vne difficulté d'haleine & maladie qui les fera secs & ethiques,estãs leurs entrailles corrompuës, &, les engendrãt vn ennui & tristesse auec affliction & tribulation, rendra la vie incertaine & pendante, comme d'vn filet en hault:d'autãt que les craintes sur-uiendrõt les vnes aprés les autres,lesquelles tant de iour que de nuict ne ferõt que secouër & tormenter hault & bas l'ame,de sorte qu'au matin elle souhaittera le vespre,& au soir le matin,à cause des afflictiõs apparentes des veillans, & des horribles visions de ceux qui sont couchez dedans leur lict,prouenãtes des songes. Par ce moiẽ auiendra que l'etranger, estant haut esleué iusques au comble des bons heurs, sera regardé de tout le monde, prisé & estimé pour deux choses fort belles: l'vne de ce qu'il s'est retiré de son bon courage vers Dieu, & l'autre de ce qu'il a receu vn loier qui lui est fort propre & conuenable,à sçauoir vn rang ferme & asseuré au Ciel,lequel il n'est loisible de reciter aux oreilles profanes:au cõtraire le citoien,qui a faulsé la monnoie de noblesse,sera entrainé au plus profond des enfers,& emporté aux profondes tenebres, à fin que tous les hõmes, qui verront ces exẽples,s'amendent, apprenans que Dieu cherit & ambrasse la vertu qui prouient des ennemis,laissant là les racines,& ne s'en souciant, mais approuuant la tige,qui s'est changée,& au lieu de sauuage est deuenuë domestique,portant fruit bon à manger.Estans ainsi les villes bruslées, & le païs desert,la terre commencera à reprendre son haleine & regarder en hault, laquelle auparauant auoit esté en la plus grande partie mise toute nuë, foulée aux pieds,& grandement outragée d'efforts insupportables par les habitans qui auoient chassé & banni de leur païs & de leur ame les Hebdomades vierges:car la nature a mis en lumiere les seules,ou pour plus seuremẽt parler, les premieres festes du septiesme iour, & de la septiesme année establies & ordonnées pour le repos:le septiesme iour pour le repos de l'homme, & la septiesme année pour le repos du païs:mais ces malheureux,violans & renuersans toute la loi, le † sel, les alliances, l'autel de misericorde, le commun repaire, par le moien desquels l'amitié & communion des hommes estoit iointe & vnie (par ce que tout ceci se fait par le moien des septiesmes iours & des septiesmes années) ont chargé d'vn coté les hommes, plus foibles qu'eux, de continus trauaux, & de l'autre, les terres, poursuiuans tous-iours, par vne conuoitise & auarice, leurs meschants & iniques gains, & baillans à leurs insatiables concupiscences des postes effrenées & iniustes:d'autant qu'au lieu d'octroier aux hommes, qui sont selon la vraie raison & estimation leurs freres,estans tous issus de la nature mere commune de tous, les trefues ordonnées apres les six iours passez, & à la region les relasches accoutumées apres les six années, en ne chargeant les terres ni de semences, ni de plantes, à fin qu'elles ne fussent par les trauaux, sur-uenans les vns apres les autres, espuisées & lassées, sans faire compte de ces bonnes remontrances, qui les appelloient à la douceur,ont tourmenté & affligé les corps & les ames de tous

Les Hebdomades sont les septiesmes iours ou les septiesmes années.

† C'est à dire, la compagnie & amitié des hommes.

ceux qu'ils ont peu de maux insupportables,ont retranché aussi la force de la bonne & grasse terre,recuillans d'elle,plus que sa puissance ne pouuoit porter, des rapports dont ils ne se pouuoient souler,la ruinant par des tributs nō seulement annuëls, ains aussi iournaux, ne plus ne moins que les cruels & durs creanciers,lesquels exigent grandes vsures de leurs debteurs, pour raison dequoi les susdites maledictions & punitions seront acomplies en eux:en ce faisant la region, qui auoit esté desnuëe de toute sa substance, & auoit souffert tant de maux,estant deschargée de ses impies & meschans habitans,comme de quelque pesant & lourd faix,sera allegée. Quand donques elle ne verra plus, regardant tout à l'entour d'elle,nul de ceux qui l'ont despouillée de sa magnificēce & maiesté,les cours & chastelets,& tous autres lieux publics,sans plaids, sans proces,sans iniustice,au contraire pleins de repos,de paix & de iustice, alors elle commencera à reprēdre sa force & vertu,fera tenir en repos & requoi les saisons festées des saintes Hebdomades,par mesme moien elle se reposera, recouurant,comme le champion qui combat au parc des exercices,sa force:en apres cōme vne mere pitoiable,qui aime cherement & tendrement ses enfans, aura pitié de ses fils & filles qu'elle aura perdu à son grand regret,lesquels durant leur vie auoient donné plus de fascherie à ceux qui les auoient mis au monde,qu'apres leur mort:toute-fois raieunissant incontinent commencera à rapporter & enfanter vne lignée sans blasme,qui sera l'amendement de la premiere:parce qu'elle(comme dit le Prophete)estant deserte & seule, deuiendra fertile & abondante en enfans. Cette parole diuine se peut aussi allegoriquement entendre de l'ame,d'autant qu'il y a plusieurs ames, lesquelles estās pleines de passions & de vices,comme d'enfans espāduz tout à l'entour d'elles, de plaisir mondain,de conuoitise,d'imprudence,d'intemperance, d'iniustice, se portent mal,& deuiennent malades,tellement qu'en languissant s'en vont tout mourant:mais aussi tost qu'elles n'en portēt plus de semblables ou les ont perdus,deuiennent incontinent,par vn soudain changement, vierges & chastes: de sorte que receuans la semence diuine,forment & enfantent choses excellētes en la nature,& beautez admirables,Prudence, Force d'esprit, Temperance, Iustice, Sainteté, & toutes les autres vertus, felicitez & prosperitez, dont non seulemēt l'enfantemēt est vn grand bien à la mere,& lui porte bon-heur, mais aussi l'attēte,resiouïssant par vne bōne esperāce l'infirmité & foiblesse de celle qui est en trauail,& lui donnant courage:car l'esperāce est vne ioie qui va deuant & annonce l'autre qui doit auenir,laquelle cōbien ne soit totalemēt parfaite,si est-ce qu'elle est meilleure,que celle qui est ia venuë,pour deux points, d'autāt qu'elle chasse le chagrin & grognardise,& si,s'auāceant,annōce tout le bien entier,qui doit auenir.I'ai declaré,sans rien receler,les maledictiōs & punitions,que doiuent souffrir ceux,qui mesprisent les saintes loix, la Iustice, & Pieté,& les gens aussi qui attirez d'opinions,forgent plusieurs Dieux,desquels l'Atheïsme est la fin & but,aians oublié la doctrine de leurs parēs & païs,qu'ils auoiēt apprise dés leur premier âge,qui estoit,de croire q̄ celle nature vnique & supreme c'estDieu, de la part duquel sont rāgez ceux,qui poursuiuēt la pure verité,au lieu des fables cōtrouuées & forgées à plaisir. Toutes-fois s'ils'en trouue quelques vns, qui reçoiuent ces punitions & chastimens non tant à leur

Les septiesmes iours & les septiesmes années.

Nouuelle race venant au monde, la premiere estant exterminée.

Les ames reprenants le chemin de vertu deuiennent chastes.

Definition d'Esperāce

leur ruine,que pour vn aduertissement,& estans honteux de leurs pechez retournent de toute leur affection à la bonne voie, se blasmans de leur faute, & publians & confessans d'vn cueur net deuant tout le mõde,leurs pechez qu'ils ont commis,premierement d'vne conscience franche,non feinte & fardée, & en apres de la langue pour l'amendement de ceux qui les orrõt,ceux-là aquerront la grace du sauueur & misericordieux Dieu,lequel a donné au genre humain vn don singulier & exquis,l'aiant fait parent & proche de son verbe,duquel cõme d'vn patron originaire a esté tiré l'esprit humain: car encores qu'ils fussent au bout de la terre seruans à leurs ennemis,qui les auroient amenez captifs comme serfs & esclaues,tous neantmoins comme par vn certain signal & complot, seront en vn iour affranchis & remis en liberté, estans leurs maitres espouuantez & estonnez d'vn si soudain changement à la vertu,& aians honte de commander à meilleurs qu'eux.Lors donques qu'ils se verront iouïssans de cette liberté non attenduë,eux qui auparauant estoient espars par la Grece, & par le païs etrange tant aux Isles,qu'en terre ferme, se leuans tous d'vn mesme courage dresseront leur chemin vers le lieu, qui leur aura esté destiné,estans conduits de quelque vision plus magnifique & diuine, que celles qui se presentent à la veuë humaine,non apperceuë des autres, ains seulement de ceux qui sont preseruez & sauuez des dangers, aians trois auocats & intercesseurs pour eux enuers Dieu:dont le premier est la douceur & bonté de celui qu'on prie,lequel a tous-iours plus d'esgard au pardon,qu'à la punition & vengeance:le secõd est la sainteté & bonne vie des chefs& auteurs de la nation,lesquels montrãs enuers leur Roi & Seigneur(estans leurs ames separées des corps)vne adoration simple & pure,ont coutume de faire pour leurs fils & filles prieres & requestes de grande vertu & efficace, d'autant que le pere & createur leur fait cet-honneur & auantage d'exaucer leur requeste,& leur ottroier ce qu'ils demandent:le troisiesme par le moien duquel la grace des deux autres est auãcée,c'est l'amendement de ceux qui rentrent en l'alliance & grace deDieu,sans lequel à grand peine fussent ils paruenus,fouruoiez comme ils estoiẽt, au vrai sentier,duquel le but & la fin n'est autre que de plaire à Dieu,ne plus ne moins que les enfans au pere.Or apres qu'ils seront arriuez où ils demandent,les villes,qui peu auparauant n'estoient que mazures & ruines,serõt rebasties:le païs desert sera habité:la terre sterile deuiendra fertile:les biens de tous leurs parẽs & ancestres ne semblerõt qu'vne petite partie,au regard de la grande abondãce qui sera lors,laquelle decoulant des graces de Dieu,comme de perpetuelles fontaines, fournira tant particulierement à vn chacun,que generalemẽt à tous grandes richesses n'estans point enuiées de personne,tellement que toutes les choses seront soudainement changées:car Dieu tournera les maledictions cõtre les ennemis des repentãs,qui s'estoient resiouïs des aduersitez & miseres de son peuple,& l'auoiẽt gossé & brocardé,cõme si le tẽps de prosperité leur deuoit tousiours cõtinuer,sans pouuoir estre abbatu,& le deuoiẽt laisser par successiõ de main en main à leur posterité & verroiẽt tousiours leurs aduersaires en vne ferme & arrestée misere, laquelle deut durer tant que la race dureroit, n'entendans point les pauures insensez,que ce qu'ils ont ioui peu auparauant

Trois intercesseurs enuers Dieu.

La chance de malediction tournée sur les ennemis des repentans.

de cette gloire & magnificence, n'a point esté pour raison d'eux, ains pour le chastiement des autres, qui auoient aboli les loix & statuts de leur païs, pour raison dequoi a esté recouuerte vne medecine salutaire, qui est le dueil & tourment qu'ils ont receu de voir leurs ennemis iouïr de leurs biens. Apres donques qu'ils auront bien pleuré leurs fautes, rentreront en leurs anciens biens, faisans le tour, & retournans là dont ils estoient partis, pourueu que ne soient gens totalement perdus. Au reste ceux qui s'estoient moquez de leurs violemens, & qui de leurs maudites & execrables iournées en auoient fait des festes solennelles, de leurs ennuis & tourmens des banquets & festins, & generalement de leur infelicité & mal-heur leur felicité & bon-heur, si tost qu'ils commenceront à receuoir les loiers de leur cruauté, sentiront de quelle sorte ils ont peché, non contre des simples gens & abandonnez de tout le monde, ains contre des gentils-hommes, qui auoient dedans eux les flammesches & amorces de noblesse, lesquelles estans euentées & allumées feront reluire la noblesse, qui peu auparauant estoit esteinte: car tout-ainsi que des souches des arbres coupées, si les racines demeurent, sortent & croissent nouueaux reiettons qui surmontent en beauté les vieilles souches: aussi estans laissées dedans les ames quelques petites semences de vertu, combien que les autres biens defaillent, non moins pourtant laissent de naistre de ce petit demeurant de tresbelles & honnorables choses, par le moien desquelles de-rechef les villes fleurissantes en hommes sont habitées, & les nations multipliées & peuplées.



QVE LE MONDE n'est perissable.

Entre les choses sensuelles, il n'y a rien plus parfait que le monde.

IL faut en toutes affaires doubteuses & de consequence inuocquer Dieu, parce qu'il est bon pere & ne lui est rien inconnu, aiant entiere & parfaite connoissance de toutes les choses, qui sont au monde: mais il est plus necessaire en ce traitté & discours, auquel nous pretendons de montrer que le monde ne perira iamais: car il n'y a rien aux choses sensuelles plus parfait que le monde: ni aux choses intellectuelles rien plus parfait que Dieu: or

l'entendement

l'entendement est tous-iours le capitaine & guide des sens, comme ce qui est intellectuel, du sensuel, & faut que ceux qui ont grande enuie de connoitre la verité de l'estat des suiets, s'enquierent soigneusement de celui, qui est leur president & gouuerneur. Si donques, estans exercez aux preceptes de Prudence, de Temperance, & de toutes les autres vertus, nous nettoions & ostons les tasches des passions & autres maladies d'esprit, Dieu ne dedaignera point de nous montrer la science des corps celestes, ou par songes, ou par oracles & paroles diuines, ou par signes, ou par miracles, pourueu que nous l'inuoquions d'vn cueur net & entier: mais d'autant que nous portons les enseignes d'imprudence, d'iniustice, & des autres vices, dont nous sommes si bien marquez, qu'à grande peine les peult-on effacer, il nous faut contenter, si nous retrouuons seulement vne ombre & image de verité. Il faut ici chercher, puis que nous nous enquerons si le monde est incorruptible, dont en beaucoup de lieux des escritures est faite mention, premierement quel est le sens, & la signification de ces deux mots, à fin que nous sçachions que signifie ce, dont nous auons parlé maintenant. Nous declarerons seulement les significations, qui seruent à la presente connoissance. Selon la premiere signification, le monde est vn assemblement du firmament, & des autres cieux, en comprenant la terre, auec les animaux, & plantes qui sont en icelle. Selon l'autre sens, le monde signifie seulemẽt le ciel, vers lequel dressãt la veüe Anaxagoras, & quelqu'vn lui demandant pour quelle cause le plus souuent il taschoit à passer les nuicts à descouuert: parce que, respondit-il, ie contemple le monde: montrant & signifiant par là le cours & recours, comme vne dance, des astres. Selõ le troisiesme sens, qui est l'aduis des Stoïciens, le monde est vne certaine substance ordonnée & disposée, ou non ordonnée, laquelle durera iusques à la consummation par feu, dont le mouuement dient estre le temps, & l'appellent ainsi. Maintenant notre consideration sera du monde selon le premier sens, lequel a esté composé du ciel, de la terre, & de ce qui est en iceux. Ce mot aussi Corruption, ou Perir, se prent en vne sorte pour vn changement au pire, & en l'autre sorte pour vn total perissement de ce qui estoit, que nous pouuons appeller annichilement & abolissement: ce que toute-fois ne peut auenir: parce que comme rien n'est fait de rien, aussi ne se peut faire que ce qui perit soit reduit à neant: & tout ainsi qu'il est impossible que quelque chose soit faite de ce qui n'est point, aussi n'est-il croiable que ce qui est, perisse totalement, cõme dit le Poëte Tragique:

Premiere significatiõ du monde.

Seconde signification

Response d'Anaxagoras.

Troisiesme significatiõ

Consideration sur la premiere signification

Que signifie Corruption ou Perir.

Iamais la chose engendrée
Ne perit, mais transposée
En vne ou en autre forme
Diuersement se transforme.

Parquoi ce seroit vne chose sotte de douter si le mõde perira totalemẽt, & sera reduit à neant: mais la question est, si, aiãt perdu le present ornemẽt, & les diuerses formes des elemens, & des corps cõposez d'iceux, il sera dissoult en vne & mesme forme: ou bien, estãt brisé & rõpu en plusieurs morceaux, s'il en aura

Trois opinions touchant le monde. vne confuse & meslée de toutes ses parties. Or il y a eu trois opinions de ce que nous cherchons:car aucuns ont dit que le monde estoit eternel, qu'il n'auoit point esté creé,& ne periroit iamais:les autres,au contraire, ont soutenu qu'il auoit esté creé,mais qu'il periroit:il y en a eu d'autres lesquels, empruntās de tous les deux,des derniers la creation,& des premiers la perpetuelle durée,ont laissé vne opinion meslée,estimans auoir esté creé, mais qu'il ne periroit iamais. *Opinion de Democritus & Epicurus.* Democritus donques, Epicurus, & vne grande trouppe de philosophes Stoïciens ont laissé par escrit,que les mondes naissent & perissent, vrai est qu'ils ne le disent pas d'vne mesme sorte, parce que ceux-là imaginent & feignent plusieurs mondes,la generation desquels ils attribuent à des Atomes, *Atomes.* c'est à dire,à des corps fort petits,lesquels,se rencontrans & cullebutās les vns sur les autres,s'entre-tiennent & s'entre-lassent, & la destruction au repoulsement,delaissement,& abandonnement,se repoulsans les vns les autres, & saillans hors leur place:mais les Stoïciens mettent vn seul monde, de la creation duquel dient Dieu estre auteur, & de la destruction vne certaine puissance & *Opiniō des Stoïciens.* vertu de feu,qui ne se lasse iamais, estant en toutes les parcelles du monde, laquelle les consumera apres longues,reuolutions de temps, les reduisant en elle,dont sera,par la prouidence de l'ouurier & createur, de-rechef fait tout de nouueau vn autre monde.Selon l'aduis de ceux-ci, on peult dire qu'il y a vn monde,qui ne prendra iamais fin,& vn autre perissable, c'est à sçauoir, cettui qui est ainsi maintenant paré & acoutré,sera corruptible:& quand il sera rendu immortel par l'embrasement & renouuellement, ce sera le monde immortel. *Opinion d'Aristote.* Aristote,ne sçachant que c'estoit de la diuinité,& de la sainteté,a dit que le monde n'auoit point esté creé,& qu'il ne periroit iamais:& si a condamné,cōme atheïstes,ceux qui tenoient le contraire,d'autant qu'ils croioient,selon son dire,que ces Dieux visibles,le Soleil,la Lune,& les autres planettes & estoilles, qui comprennent au vrai la diuinité,ne differoient en rien des choses faites & forgées des mains des hommes. Il lui auint vne fois de dire (comme nous auons entendu) par maniere de grosserie, qu'au temps passé il auoit eu crainte que sa maison ne fust abatuë & renuersée par les vents impetuëux, ou grandes tempestes,ou par succession de temps & vieillesse,ou par sa paresse & negligēce,n'y soignāt & prenant garde selon qu'il en estoit besoin : mais qu'alors vne plus grande crainte lui pendoit deuant les ïeux,que lui auoient donnée ceux qui abatoient par leur parole tout le monde. Aucuns dient qu'Aristote n'a point esté inuenteur de cette opinion, ains certains Pythagoriens. Ie *Le liuret d'Ocellus de natura vniuersi.* trouuai vne-fois vn liure, qu'auoit escrit vn personnage appellé Ocellus, qui estoit du païs de Lucanie (qu'on dit maintenant Basilicata, ou Roiaume de Naples,) de la nature de l'vniuers, dedans lequel liure non seulement il affermoit que le ciel estoit increé & incorruptible, ains aussi s'efforçoit de le prouuer par demonstrations & argumens. On dit que Pla- *Platon au Timée.* ton au Timée a montré qu'il auoit esté creé, mais qu'il estoit incorruptible, par l'assemblée & compagnie des Dieux, en laquelle il est dit aux plus ieunes par le plus ancien, & le chef des autres: O vous Dieux des Dieux, & desquels ie suis pere,& maitre ouurier,prenez garde:les choses qui ont esté faites de moi,ne peuuent estre deffaites,si ie ne veux : & toute-fois tout ce qui est assemblé

assemblé se peult dissoudre, mais c'est vne mauuaitié que de corrompre & desassembler vne chose composée & agencée. Vous autres donques qui auez esté engendrez, ores que ne soiez immortels & indissolubles, toutefois ne serez iamais dissouls, ni endurerez la mort, d'autant que mon vouloir vous est vn plus grand lien, pour la conseruation & entre-tenement de votre vie, que ne sont les liens, dont vous estiez liez, lors que fustes engendrez. Il y en a aucuns qui interpretent & controuuent par leurs inuentions, qu'ils ont adioutées sur l'opinion de Platon, que ce qu'il a dit, le monde auoir esté creé, ce n'estoit pas qu'il voulust dire, qu'il eust eu commencement de sa creation: mais que s'il auoit esté creé, n'auroit peu estre autrement composé qu'en la façon & maniere, dont auoit esté parlé: par ce qu'on voit les parties d'icelui estre engendrées & changées. Toute-fois le premier aduis est meilleur, & plus veritable, non seulement par ce que par tout son liure il dit celui createur des Dieux, estre pere, facteur, & ouurier, & ce monde son bel œuure & creature, estant vne image sensuelle du patron intellectuel, contenant en soi tout ce qui est d'intellectuel en celui-là, & tiree & pourtraite au vif, afin qu'elle soit mieux apperceuë des sens: mais aussi parce qu'Aristote le tesmoigne, lequel, pour la reuerence qu'il porte à la philosophie, ne voudroit en rien mentir: ioint qu'il n'y a personne qui puisse plus certainement tesmoigner & deposer de l'ami, que l'ami, principalement lui, qui n'a point voulu manier les sciences par maniere d'aquit, ni a esté paresseux & incontinent saoul de les apprendre: mais, prenant peine à outre-passer les inuentions des anciens, a inuenté tous-iours quelques enseignemens necessaires à chaque partie de la philosophie, qu'il a adiouté. Aucuns estiment Hesiode pere & auteur de cette sentence Platonique, pensans qu'il ait dit, que le monde auoit esté creé, & neant-moins qu'il ne periroit iamais: auoir esté creé, par ce qu'il dit: *Hesiode.*

Premier fut le Chaos, puis apparut la terre,
Qui en son large sein toutes choses enserre.

Et qu'il ne periroit iamais, d'autant qu'il n'a fait aucune mention de la dissolution d'icelui. Aristote pense que ce Chaos soit vn lieu: par ce qu'il est necessaire qu'il y ait premierement vne chose toute preste pour receuoir les corps. Aucuns des Stoïciens estiment que c'est l'eau, estant ainsi nommée para tin chysin, c'est à dire, par ce qu'elle s'espand. Or comme que ce soit, il est certain que Hesiode a declaré apertement & clairement que le monde a esté creé: mais long temps au parauant lui, le Legislateur des Iuifs Moyse, la dit aux saintes bibles & liures, & outre qu'il ne prendroit iamais fin. Or il y a cinq liures, dont le premier est intitulé Genese, auquel il commence en cette sorte: *Au commencement Dieu a fait le ciel & la terre, mais la terre estoit inuisible & rude.* Passant vn peu plus outre aux autres liures, qui viennent apres, il declare que les iours & les nuits, les heures & années, la Lune & le Soleil qui mesurét le temps, demeurerót, aians en leur lot & partage auec le ciel la part immortelle, de sorte qu'ils ne periront iamais. Il nous fault premierement reciter ici les raisons de ceux, qui tout estonnez de la veuë d'vn si grand ouurage, ont tenu que le monde est

Le Chaos. *παρὰ τὴν χύσιν.* *L'opinion de Moyse.* *Gen. 1.* *Les argumens de ceux qui tiennent le monde increé & incorruptible.*

increé & incorruptible, prenans notre commencement de ceci. Il y a deux causes pour lesquelles toutes les choses perissent: l'vne est dedans, & l'autre dehors: car tu trouueras pour le regard de dedans, que le fer, l'airain, & autres semblables substances s'aneantissent & se consument d'elles-mesmes, quand la rouillure, comme vn mal de feu sauuage, courant tout à l'entour, les mange: pour le regard de dehors, comme quand vne maison ou ville est brulée de telle soudaineté & force, qu'à la fin elle est consumée par le feu. Semblablement auient la mort aux animaux, estans malades d'eux-mesmes, ou estās tuez, ou † lapidez, ou brulez, ou honteusement penduz. Si donques le monde doit perir, il fault par necessité qu'il perisse par quelque chose de dehors, ou par quelque cause & force qui soit dedans lui: or tous deux sont impossibles, d'autant qu'ils n'y a rien hors du monde, estans toutes les parties assemblées & amassées pour l'acomplissement & perfection d'icelui, au moien de quoi il sera vnique, entier & ne vieillira iamais: vnique, parce que s'il y auoit quelque chose laissée en arriere, il se pourroit faire vn autre monde semblable à lui: entier, par ce que toute la substance y a esté mise & vsée pour le bastir & construire: ne vieillissant iamais, & n'estant point maladif, parce que les corps, qui sont suiets aux maladies, & en sont facilement saisiz, sont renuersez & abatuz par chaleurs, froidures, & autres qualitez contraires, qui viennent d'vne grande force & violence de dehors, desquelles qualitez & puissances aucune n'enuironne le monde pour l'assaillir, & lui faire quelque mal, ne s'estant aucune chose escartée & retirée d'auec lui, mais estans toutes entieres enfermées dedans lui: car s'il y auoit quelque chose dehors, il faudroit qu'elle fust totalement inutile: ou ce seroit quelque nature oisiue, laquelle ne peult souffrir ni faire rien. Pour le regard de l'autre chef, il ne sera iamais dissoult de pas vne cause, qui soit dedans lui: par ce qu'il faudroit qu'vne partie fust plus grande & plus puissante que le tout: ce qui n'a point de lieu, & est fort etrange: car le monde aiant vne force inuincible, il meut ses parties, n'estant point remüé d'aucune d'elles: en aprés, d'autant qu'il y a deux causes de destruction, l'vne dedans, & l'autre dehors, il fault penser que les choses qui sont capables d'en receuoir vne, sont aussi totalement capables de receuoir l'autre, comme on peult voir au beuf, au cheual, à l'homme, & autres semblables animaux, lesquels puis qu'ils peuuent perir par le fer & le couteau, ils peuuent aussi mourir de maladie: car il est difficile, voire impossible de trouuer aucune chose suiette à quelque cause intellectuelle de dehors, qui ne puisse perir, & qui ait peu subsister de soi-mesmes auant que le monde fust: d'autant que ce qui n'est point, ne se meut point: or il a esté par ci deuant montré, que le temps estoit l'espace du mouuement du monde, il est donques necessaire que tous deux soient eternels, n'aians point eu de commencement, & ne perissans point. Ici par-auenture quelque babillard Stoïcien dira, qu'il confesse que le temps est l'espace du mouuement du monde, mais que ce n'est pas seulement de cetui present, ains aussi de l'autre qu'il entend deuoir estre aprés l'entier embrasement. Ie seroi d'aduis qu'on lui respondit: Bon homme, vous tournez au rebours & au contraire les noms, & appellez ornement & embellissement ce qui n'est point orné & embelli: car si cetui que nous voions est appellé proprement mōde, estant bien ordonné & embelli de toutes façons de beautez,

Deux causes pour lesquelles les choses perissent

† I'ai leu ce mot adiousté en la librairie de Rome.

Le monde vnique.

Le monde entier.

Le monde ne vieillissant iamais.

Le monde ne sera dissoult de cause quelconque de dedans.

Argumēt pris du mouuemēt du monde.

Obiection des Stoiciens.

Response à l'obiection des Stoiciens

de beautez, & d'vn artifice fort exquis, à bonne raison donques pourra on appeller celui qui doit estre changé en feu des-ordre & confusion. Critolaus, l'vn de ceux qui se sont adonnez aux lettres & estudes, & grandement amoureux de la philosophie Peripatetique, approuuant la sentence de l'eternité du monde, a vsé de tels argumens & preuues: Si le monde a esté fait, il est necessaire que la terre ait esté faite: si la terre a esté faite, il fault aussi totalement que les hômes aient esté faits: or est-il que le genre humain n'a point esté engendré, aiant eternellement esté, comme il sera montré, si toute-fois il est besoin d'vser de demonstrations & peuues és choses si euidentes & manifestes. Mais selõ mon aduis il en est besoin, à cause de plusieurs forgeurs de fables, lesquels, aiãs rẽpli le monde de mẽteries, ont chassé & bãni la verité nõ seulement des villes & des maisons, ains aussi de l'ame d'vn chacun, contraignãs les personnes de se despouiller de ce beau bien: tellemẽt qu'ils ont controuué & inuenté des poësies & rythmes, comme vn apast pour allecher & prendre les pauures sots: les oreilles desquels ils enchantent ne plus ne moins que les laides & vilaines paillardes, qui enchantent les ïeux de leurs bagues & ioiaux qui pendent à leur col, & d'vne beauté contre-faite & fardée, par faute d'vne naïfue & naturelle: par ce qu'ils dient que la generation des hommes les vns des autres est seulement depuis quelque temps, & qu'anciennement ils venoient & estoient faits de terre: d'autant qu'elle est la mere commune de toutes choses, & telle aussi est reputée, de sorte que ces hommes, que les Grecs dient auoir esté semez, n'estoient autre chose que ceux qui sont issus de la terre, comme enfans d'elle, tous parfaits & armez, comme les arbres de maintenant sortent de la terre. Or que ce soit vne fable controuuée, il est facile de le voir par plusieurs moiens. Quand le premier homme fut fait, il falloit que selon les mesures ordonnées. & le nombre des temps, il print accroissement: parce que la nature a engendré les âges, comme certains degrez, par lesquels l'homme, par maniere de dire, montast & descendist: il monte en croissant, & il descend quand il decroist & amoindrit. La plus haute borne de l'âge, c'est la fleur & vigueur d'icelle, à laquelle estant aucun paruenu, il ne monte plus auant: mais comme ceux qui courent en vne carriere retournent le mesme chemin, qu'ils sont venuz, ainsi lui rend à la foible vieillesse tout ce qu'il a receu de la forte ieunesse. Croire donques qu'aucuns naissent entiers & parfaits de la terre, c'est à faire à gens qui ignorent les loix & droits immuables de nature: car nos esprits, estans tachez du peché à cause du corps mortel, qui est conioint auec eux, reçoiuent, & à bonne raison, des changemens: mais les œuures de nature de l'vniuers ne se changent iamais: d'autant que elle a la puissance sur toutes les choses: & pour l'asseurance & conseruation de ce qu'elle a premierement aduisé, elle garde les bornes, lesquelles ont esté fichées immuables: que si elle eust pensé estre cõuenable, que les hommes fussent engendrez tous parfaits, il naistroit vn homme parfait sans auoir esté ni enfant, ni garçon, ni ieune homme, ains tout incontinẽt hõme âgé: peult-estre aussi que s'il estoit tel, il ne vieilliroit iamais, & seroit immortel: parce que celui qui ne croist point, ne decroist point aussi: or les changemens des âges iusques à celle de virilité ou force & fleur, vont en croissant: les autres, qui sont depuis, iusques à la vieillesse & la mort, vont en

Argumens de Critolaus peripateticien.

Contre les forgeurs de fables.

Fable des Geans enfans de la terre.

Les âges sont cõme degrez par lesquels l'hõme monte & descend.

decroissant:ainsi celui qui ne seroit participant des premieres, selon raison, n'auroit celles qui ensuiuent. Que si leur dire estoit vrai, qui empescheroit que les hommes nasquissent tels maintenant, comme ils disent auoir esté nez au parauant? La terre n'est pas enuieillie depuis le temps, afin qu'il ne semble point que par la longueur du temps elle soit deuenuë sterile, mais demeure semblable, raieunissant tous-iours, d'autāt qu'elle est la quatriesme partie de l'vniuers & est expedient que pour la cōseruation & durée d'icelui, ne perisse, non plus que ses freres elemens, l'eau, l'air, & le feu, lesquels ne vieillissent iamais. Que la terre florira eternelement & sans cesse, les plantes, qui croissent, en font foi: car estant arrousée des ruisseaux des riuieres qui coulent & s'espandent par icelle, comme on dit estre en Egypte, ou bien par les pluies annuelles, qui viennent en leur saisō, se lasche & estād ses forces trauaillées & espuisées, & apres s'estre reposée recouure sa propre vertu, iusques à plaine & entiere force & puissance: alors elle commence à donner de-rechef abondantes nourritures à toutes sortes d'animaux, les produisant toutes semblables aux autres. Parquoi me semble que les Poëtes l'appellent fort bien à propos Pandore, c'est à dire, donnant toutes choses, tant celles qui sont vtiles & proffitables, que les autres qui seruent de plaisir, non à ceux-ci, ou à ceux-là seulement, ains generalement à tous ceux, qui ont ame. Certes si quelqu'vn, lors que le printemps est en sa force, pouuoit auec ailes s'esleuer en hault & regarder tant les coutaux, que la plaine, cette-ci rapportant force foin, force herbe, force orge, force blé, & autres infinies natures de plantes, que les laboureurs ont semé, ou viennent d'elles mesmes: & ceux là ombragez de branches & fueilles, dont les arbres sont ornez & embelliz, chargez de fruits non seulement propres à manger, mais aussi propres à accoiser les trauaux & lassetez du corps (car le fruit d'oliuier appaise le trauail du corps, & celui de la vigne beu mediocrement relasche les grandes facheries & ennuis de l'ame) dauantage les douces aleines & bonnes odeurs qui sortent des fleurs, & infinies couleurs particulieres bigarrées & peintes d'vn art diuin: puis, detournant sa veuë des arbres fruitiers, contemploit les vns apres les autres les cedres, peupliers, pins & sapins, les grandes hauteurs des chesnes, & autres arbres espais & fueilluz, qui ombragent les grandes montaignes & toute la terre d'icelles, il connoitroit à la fin la force & vertu de la terre, laquelle raieunit tous-iours, ne se rendant iamais, ni se lassant, mais aiant autant de force que le temps passé. Elle enfanteroit donques les hommes aussi bien maintenant, comme elle faisoit lors, pour deux necessaires raisons: l'vne afin qu'elle ne laissast son rang & deuoir, & principalement en l'endroit de l'ensemencement & generation de l'homme, lequel est plus excellent que tous les autres animaux terrestres, estant leur chef & capitaine: & l'autre pour le soulagement des femmes, lesquelles, estans grosses, sont chargées & foulées de tres-pesans fardeaux l'espace presque de dix mois, encores quand elles sont prestes d'acoucher souuent meurent en trauail. Certainement c'est vne grande follie de dire, que la terre ait en son gyron vne matrice pour engendrer les hommes: car la matrice est le lieu où l'enfant est formé, & l'ouuroir (comme quelqu'vn a dit) de la nature: dedans lequel l'animal seulement est forgé: or l'amarri n'est pas partie de la terre, ains de l'animal qui est femelle, fait pour la generation:

La terre ne vieillit point pour la longueur du temps.

La terre appellée des Poëtes Pandora.

Les effects & beautez du printemps.

Proprietez du fruit d'oliuier & de celui de la vigne.

La terre n'a point de matrice pour engendrer les hōmes.

autrement il faudroit dire,si ainsi estoit,qu'elle auroit des mammelles, comme la femme, & que quand elle enfanteroit, le laict sur-viendroit en icelle, afin que les enfans, qui en sortiroient, eussent nourriture propre : & toute-fois il n'est point mētion que pas vne riuiere ni fontaine en toute la terre porte pour liqueur, du laict au lieu d'eau. Dauantage, outre qu'il est besoin de nourrir l'enfant nouueau né de laict,aussi fault-il qu'il soit couuert d'habillemēs pour les inconueniens & dommages,qui auiennent aux nourrissons du froid & du chauld:pour raison dequoi les sages femmes & les meres,qui ont soin des nouueaux nez,emmaillotent les enfans. Comment dōques se pourroit-il faire que où la froidure de l'air ou la chaleur du Soleil ne fist incontinent mourir ces enfans engendrez & prouenuz de la terre,estans delaissez & gisans tous nuz en icelle?car la trop grande froidure, ou la trop grande chaleur engendrent les maladies,& la mort.Or depuis que ces beaux controuueurs de fables ont cōmencé vne fois à ne tenir compte de la verité, ils ont osé dire que les hommes naissoient tous armez.Qui estoit donques le forgeron dessous terre,ou le nouueau Vulcain pour forger & acoutrer soudainement les armures, ou quelle familiarité auoient ces œuures auec ces nouueaux engendrez pour leur ressembler? Car l'homme est vn animal fort doux & benin, lui aiant la nature donné,comme vn singulier don,la raison,par laquelle les passions sauuages & etranges sont enchantées & adoucies. Il eust beaucoup mieux vallu au lieu d'armes leur faire present du Caducée,qui est vn baston blanc en signe de paix & d'amitié,chose fort propre & conuenable à la nature raisonnable,afin qu'ils annōceassent la paix à tout le monde, plus-tost que la guerre. Or les resueries de ces gens ci,qui ont fait de la menterie vne forteresse pour abatre & destruire la verité,ont esté assez par nous conuaincuës. Au reste il fault que nous sachions que les hommes par longue succession & de pere en fils sont prouenuz des autres hommes, semant l'homme dedans la matrice, comme dedans vne terre,la femme receuant à bien & proffit les semences : & la nature formant inuisiblement chaque partie du corps & de l'ame, & donnant au genre, ce que chacun de nous particulierement ne pouuoit prendre,qui est la perpetuité:car combien que les choses singulieres perissent, toute-fois le genre demeure,qui est vn œuure,à la verité,merueilleux & diuin:or si l'homme est immortel, qui n'est qu'vne petite partie de l'vniuers, il s'ensuit dōques que le mōde n'a point estré créé,& par ce moien ne perira iamais. De-rechef Critolaüs,trauaillant sur cette mesme matiere, vsoit de cet-argument & discours. Ce qui est cause de sa santé,n'est point suiet à maladie,cōme aussi ce qui est cause de veiller est tousiours vigilant:s'il est ainsi,il s'ensuiura que ce qui est cause de son estre,sera eternel: or est-il que le monde est cause qu'il est, & mesmes que toutes les autres choses sont:donques le monde est eternel.Considerons aussi ceci. Tout ce qui naist,est du commencement imparfait: vrai est qu'auec le temps il croist tousiours iusques à ce qu'il soit paruenu à son entiere perfection:de sorte que si le monde a esté engendré,il a esté autre-fois(afin que moi-mesmes i'vse des noms des âges) fort ieune, mais croissant apres par le cours des années & longueurs des temps, il a esté bien tard, & encores à grand' peine, parfait, parce que la fleur & vigueur de ce qui est de longue durée, necessairement est tardiue: or

La raison adoucit les etranges passions de l'ame.

Les hommes sont engendrez de la semence des hommes.

Autre argument de Critolaus.

La fleur des choses de longue durée est tardiue.

si quelqu'vn croit que le monde est suiet à tels changemens, il est possedé d'vne follie incurable. Car par là il apperroit que non seulemēt sa substance corporelle croistroit, mais l'esprit aussi prēdroit accroissement: d'autant que ceux qui le detruisent & disent qu'il perira, croient qu'il est raisonnable. Il sera donques comme l'homme, au commencement de sa natiuité, irraisonnable, & lors de son âge fleurissante raisonnable : ce que non seulement est impie & execrable à dire, ains aussi à penser: car se pourroit-il faire, qu'on ne creust pas que ce tres-parfait cercle & rons visible, comprenant toutes les parties qui sont en icelui, eust esté tousiours parfait & en son corps & en son ame, ne participāt aucunemēt aux incōmoditez & imperfectiōs, ausquelles toutes les choses engendrées & corruptibles sont suietes & enclines? Outre ceci il allegue trois causes, sans celles de dehors, qui causent la mort aux animaux, la maladie, la vieillesse, & la disette, de nulle desquelles le mōde peut estre saisi: car s'il est ainsi qu'il soit cōposé des quatre elemens, & de toutes leurs parties, sans qu'il y ait faute d'aucunes, il fault dire qu'il est si robuste, qu'il ne peult par quelque force, quelle quelle soit, estre rendu malade: par ce moien il sera tous-iours sain, & n'envieillira iamais: aussi est-il suffisant de lui-mesmes, & n'a que faire de rien, ne lui defaillant aucune à chose la conseruation & durée d'icelui: il ne demande point tantost d'estre plein, tantost vuide, comme les animaux, lesquels, s'emplissans outrageusement, au lieu de la vie espousent la mort, ou, pour plus seurement parler, vne vie plus miserable que n'est la mort. Parquoi si on ne voioit & on ne connoissoit qu'il y eust aucune nature eternelle, on ne faudroit pas tant de dire que le monde seroit perissable, d'autāt qu'il n'y auroit point d'ailleurs d'exemple d'eternité: mais puis-que la Destinée, selon ceux qui parlent fort bien de la nature, est sans commencement & sans fin, assemblās perpetuellement vne longue suitte des causes de toutes choses, pourquoi est-ce qu'on ne dira que la nature du monde est de longue durée, laquelle est l'ordre des choses des-ordonnées, l'armonie des choses non armonieuses, l'accord des choses des-accordées, l'vnion des choses separées, la proprieté & substance du bois, de la pierre, & de toute matiere, l'accroissement des plantes & des arbres, l'ame de tous les animaux, l'entendement & raison des hommes, & la vertu entiere & parfaite des gens vertueux? Or si la nature du monde est increée & incorruptible, il est certain & tout notoire que le monde est & sera maintenu par vn lien immortel: ce qu'aucuns, qui estoient du contraire aduis, vaincuz de la verité ont esté contrains de confesser, tant est la beauté de la verité diuine & puissante à presuader, comme la menterie vilainement laide. Boëthus, Possidonius & Panetius, hommes de grande autorité, & exercitez aux preceptes Stoiques, & auec ce inspirez de Dieu sans faire mention de l'embrazement & regeneration ou renouuellement du monde, se sont rangez à l'opinion plus diuine, soutenans le monde estre incorruptible. On dit aussi que Diogenes estant encores ieune homme, fut totalement de cet-aduis. Puis qu'il appert donques qu'il n'y a rien hors du monde, dont il puisse estre corrompu, il ne se trouuera aussi rien dedans lui, qui lui face mal, comme il a esté par ci deuant montré: car n'estant saisi d'vne de ces causes-ci, il ne sera pareillement saisi de l'autre. Ce que tesmoigne Platon en son Timée, où il montre que le monde n'est point suiet

Trois causes de mort aux animaux.

La verité puissante à persuader.

Opinion des plus grans Stoiciens touchant l'eternité du monde.

Diogenes.

Il n'i a rien dans le monde qui puisse estre cause de sa corruptiō.

Platon en son Timée.

suiet à maladie,& ne perira iamais: Le bastiment du monde a receu chaque element entier,parce que l'ouurier l'a composé de tout le feu, de l'eau, de l'air, & de la terre,ne laissant aucune partie,ni autre vertu & puissance dehors, considerant en lui-mesmes ceci: Premierement à fin que cet-entier animal & parfait fust composé de parties parfaites: secondement à fin qu'il fust vnique, d'autant qu'il n'y auoit esté rien laissé dont en peult estre fait vn autre tel & semblable:tiercement,à fin qu'il n'enuieillist point,& ne fust suiet à maladie, pensant en lui-mesmes que les chaleurs & froidures, qui auiennent au corps humain,& toutes les autres choses qui ont grande force, l'enuironnant par dehors & en mauuais temps, le dissoudent & gastent, tellement que que sur-uenant des maladies & vieillesse,il dechoit & se corrompt. Pour cette cause Dieu a formé le monde entier de parties entieres, n'enuieillissant iamais, ni suiet à maladie. Voilà le tesmoignage de Platon, que le monde est incorruptible.Or qu'il soit increé & n'ait point eu de commencement, la verité naturelle le montre: parce que tout ce qui a esté engendré necessairement se dissoult, comme ce qui n'est perissable n'a eu commencement:de sorte que celui qui a fait ce trimetre & vers de six pieds:

Platon en son Timée.

Argumẽts dont on preuue l'increation.

T*out ce qui prend naissance,est perissable aussi,*

Semble auoir biẽ inferé le perir,pour auoir esté né.Ce qu'on peult autrement prouuer par argumẽs en cette sorte:Tous les corps cõposez qui perissent,sont dissouls en ces choses,dont ils auoient esté cõposez:or est-il que la dissolutiõ est le retour aux mesmes choses selon leur premiere nature,il faudra donques dire qu'au contraire la composition force & contraint les mesmes choses de s'assembler contre leur nature. Que cela soit veritable, il en appert assez:car nous hommes empruntons des quatre elemens,lesquels sont entiers en l'vniuers,du ciel,de la terre,de l'air,& du feu,des petites & menuës parties, aians esté composez de leur meslange & temperature:iceux,meslez l'vn parmi l'autre, sont priuez de leur lieu naturel & mouuement, c'est à sçauoir la chaleur du lieu haut,la froidure du lieu bas,parce que la substance pesante est enleuée au lieu d'enhaut, que la teste, qui est la plus terrestre partie de nous, a retenu:au reste de tous les liens,le pire & qui tient le moins,c'est celui qui est forcé,aiant esté estraint & serré par violence, d'autant qu'il est facilement rompu par les choses, qui sont liées,lesquelles, se rebellans d'vn desir & affection de recouurer leur premier naturel, se hastent d'y retourner: car comme dit le Tragique:

En la terre reuient ce qui de terre est fait:
Ce qui descend du Ciel,retourne au Ciel parfait:
Ce qui est engendré ne meurt point,mais tout passe
De lieu,se preualant d'vne nouuelle face.

Cette loi & ordonnance a esté prescritte à toutes les choses perissables, que quand les elemens s'assemblent pour estre meslez & temperez, ils changent leur rang naturel & propre pour estre en desordre, & s'en vont loger en des lieux qui leur sont contraires,de sorte qu'il semble,par maniere de dire,qu'ils

ne font que voiager : aussi quand ils se dessemblent & separent, ils retournent en leur propre borne naturelle: mais le monde n'est en rien participant de ce trouble, dont nous parlõs: car s'il estoit perissable, nous verriõs dés cette heure que les parties d'icelui ne seroient pas en leur propre & naturelle place : ce qu'il ne faut pas croire, parce que toutes les parties du monde ont eu en leur lot vne tresbonne situation & rang, de sorte que chacun aimant sa place, comme son païs, & se contentant d'icelle, ne cherche point meilleur changement. Parquoi a esté distribué à la terre le lieu du milieu, en laquelle toutes les choses terrestres, combien que tu les iettes en haut, retombent, ce qui est signe & argument de leur lieu naturel: car ou chaque chose, non portée par force, s'arreste & repose, là est son propre lieu. L'eau est la seconde, qui est espanduë sur la terre, puis suiuent l'air & le feu, qui s'esloignent du milieu vers le haut, aiant eu l'air en son lot & partage le lieu metoiē entre l'eau & le feu, & le feu le plus haut, tellement que si tu renuerses contre terre la torche allumée, la flamme ne laissera pas pourtant d'y resister, & se redressant en haut recourra au naturel mouuement du feu. Puis-que donques l'assiette des elemēs, qui est contre leur nature aux animaux, est cause qu'ils meurent, & que toutes & chacunes parties du monde ont esté ordonnées & situées selon leur naturel, aians eu leurs propres places & sieges, à bonne raison pourra-on dire que le monde n'est perissable. Dauantage il est tout notoire que chaque nature se parforce, tant qu'il lui est possible, à maintenir, voire immortaliser, s'elle pouuoit, toutes les choses dont elle est nature, comme celle qui est aux arbres, les arbres : celle qui est aux animaux, les animaux: mais elle ne peut particulierement mener chacune à l'immortalité & faire qu'elle dure à iamais: parce que ou la disette & faute de nourriture, ou l'ardeur & chaleur, ou la froidure, ou infinis autres maux, qui ont accoutumé de s'esleuer quasi par vn cõmun accord pour blecer, assaillent, esbranlent, & rompent à la fin le lien, qui tient cette nature en estre: cette nature, di-ie, qui maintiendroit de tout son pouuoir toutes choses tant petites que grandes sans iamais enuieillir, si on ne lui dressoit telles embusches de dehors: parquoi la nature du monde est conuoiteuse & desireuse du salut & durée du monde: d'autant qu'elle n'est pas de pire cõdition, que les autres natures particulieres, & ne faut pas penser qu'en abandonnāt son rang, elle apporte au lieu de santé maladie, au lieu de salut corruption, au lieu de la vie la mort : car

Quel est le propre & naturel lieu de chasque chose.

Le propre lieu & assiette de chaque element.

Par l'assiette des elemens il prouue l'incorruptibilité du monde.

Nature fait son effort de maintenir ce qui lui apartient.

De visage & beauté & de toute la teste
Sur-passe, & se connoit sur toutes Dame honneste.

Si celà est vrai, le monde ne perira iamais. Pourquoi? parce que la nature, qui le contient, est inuincible, & plus puissante, que toutes les autres choses, qui peuuent faire mal, leur commandant : pour cette raison Platon dit bien : Il n'en sort rien, il n'y entre rien: car d'où viendroit-il, veu qu'il n'y a rien, lui-mesmes se donnant nourrissement, & aiant toutes choses, souffrant de lui-mesmes, & agissant: aussi celui qui l'a composé a estimé qu'estant suffisant de lui-mesmes il seroit beaucoup meilleur & plus excellent, que s'il estoit indigent & souffreteux. Sur ce propos on allegue vne raison fort demonstratiue,

La nature du monde est plus puissante que toutes les choses nuisibles. Platon.

monstratiue, en laquelle i'ai conneu plusieurs personnes se brauer & triompher, comme estant fort pertinente, concluante, & ne pouuant estre conuaincuë & confutée, car ils demandent : Pourquoi seroit-ce que Dieu detruiroit le monde ? Seroit-ce pour l'abolir totalement, & n'en reffaire point d'autre, ou on rebastir vn autre ? Le premier poinct est indigne & etrange de Dieu, d'autant qu'à lui appartient de changer ce qui est en des-ordre & confusion, en bon ordre & disposition, non au contraire l'ordre en confusion: d'auantage par là il receuroit repentance, se repentant de ce qu'il auroit fait ; qui est vne passion & maladie de l'ame: car il ne le falloit point créer totalemét, ou bien s'il iugeoit l'œuure estre bon, il s'en deuoit resiouïr. Le second poinct est digne qu'on le recherche & fouille. S'il en deuoit bastir vn autre au lieu de cettui, qui est maintenant, celui qui seroit aprés fait, seroit pire, ou semblable, ou meilleur: toutes lesquelles propositions sont à blasmer: car si ce monde aduenir estoit pire, l'ouurier seroit aussi pire, & toute-fois les œuures de Dieu sont sans faute & blasme, & ne peuuent estre amendées, aians esté basties par vn tresparfait art & science, par ce que, comme on dit:

Question, pourquoi Dieu detruiroit le monde.

Si Dieu destruit ce monde, sçauoir si c'est pour en rebastir vn autre.

La femme n'est point tant folle, qu'elle desire
Plus-tost que le meilleur, & choisisse le pire:

A plus forte raison est-il conuenable que Dieu donne forme & figure aux choses, qui n'en ont point, & embellisse les laides de beautez excellentes. S'il est semblable, l'ouurier trauaille en vain, ne differant en rien des petis enfans, lesquels ioüans souuent aux riuages, dressent en haut des petites butes de sable, puis retirans les pieces, les abbatent de leurs mains: car il valloit beaucoup mieux, n'en ostant rien, ni adioutant, ni changeant ou en meilleur estat, ou en pire, de laisser celui-là qui auoit esté fait au commencement, que d'en faire en son lieu vn autre semblable. S'il en fait vn meilleur, l'ouurier deuiendra meilleur qu'il n'estoit: de sorte que lors qu'il bastissoit le premier, il estoit plus imparfait & en son art, & en son esprit: ce qu'il n'est loisible de péser de Dieu: parce que Dieu est tousiours esgal à soi & semblable, n'empirant ni amendant, & est le propre des hommes d'estre dereglez & variables, estant leur naturel de changer ou en bien, ou en mal, & aians accoutumé de s'auancer, de reculer, d'empirer, d'amender, & de receuoir les autres changemens. Dauantage s'il est ainsi que les œuures des hommes sont perissables, par mesme raison les œuures de l'immortel seront immortelles : car selon nature, les œuures doiuent ressembler à l'ouurier. C'est aussi vne chose claire à tous, que si la terre perit, il fault que toutes les bestes terrestres en leur genre entier perissent : si l'eau perit, les bestes qui viuent dedans l'eau periront : Si l'air & le feu perissent, les oiseaux qui volent par l'air, & les substances, qui sont engendrées du feu, periront. Semblablement si le ciel perissoit, le Soleil, la Lune, les planettes, les estoilles periroient, & generalemét cette grande armée des Dieux sensibles, estimée telle par les anciens periroit: or celà ne seroit autre chose, sinon croire que les Dieux fussent suiets

Dieu est tousiours semblable à soi: les hômes variables.

Les œuures des hômes sont perissables: mais celles de Dieu sont immortelles.

à la mort,ce qui est autant contre raison comme si on croioit que les hommes fussent immortels : combien toute-fois que tu trouueras (s'il est question de comparer les choses viles auec les honnorables) cettui plus raisonnable que l'autre, pourueu que tu le consideres bien, pouuant auenir par la grace de Dieu:car il se peut faire que le mortel soit participant de l'immortalité : mais que les Dieux soient despouillez & desmis de leur diuinité, il est impossible, quelque chose que disent & resuent toutes les sagesses du monde,voire forcenent. Certes ceux qui ont introduit & mis en auant les embrazemens & renouuellemens du monde, croient & confessent que les astres sont Dieux, & neantmoins ils n'ont point de honte de les detruire par leurs paroles. Il eust mieux valu qu'ils les eussent declaré estre quelques fers, ou pierres ardentes, à l'exemple d'aucuns,qui ne font que bauer de tout ce mõde,comme d'vne prison:ou bien s'ils les estimoient natures diuines & celestes,ils leur deuoient attribuer l'incorruptibilité,qui leur est fort bien seante & conuenable : maintenant ils se sont si biẽ abusez & foruoiez de la vraie opinion,qu'ils n'apperçoiuent point,qu'ils detruisent & abatent la Prouidẽce, laquelle est l'ame du mõde,par leurs raisons friuoles. Chrysippus donques,le plus renommé d'entre eux,au liure qu'il a composé du croissant,controuue vne certaine chose contre nature,& aiant premierement basti & presupposé estre impossible qu'il se trouue deux formes & especes en vne mesme substance,il dit : Prenons le cas pour enseignement & exemple qu'il y ait vn certain personnage parfait & entier en tous ses membres,& vn autre qui n'ait qu'vn pié,& que nous nommiõs celui qui est entier Dion,& l'autre qui est estropiat Theon:qu'il auienne apres qu'on couppe à Dion l'vn des deux pieds:si on demande, lequel des deux a esté corrompu,il sera plus propre de dire, que c'est Theon. Cette proposition semble plus-tost proceder d'vne personne,qui vueille raconter des choses incroiables,que non pas d'vn homme,qui tient des propos veritables : car comment se peut-il faire que Theon, auquel on n'a pas couppé vne partie de son corps,ait esté corrompu, & que Dion,auquel on a couppé le pié, ne soit corrompu?Non sans cause,ce dit Chrysippus,parce que Dion, auquel on a couppé vn des pieds,est failli à l'imparfaite substance,de Theon, & deux specifiez ne peuuent estre en vn mesme suiet:il est necessaire dõques que Dion demeure,& que Theon perisse.LeTragique pourroit ici dire:Nous ne sommes point pris des autres,mais de nos propres ailes:d'autant que si quelqu'vn veut imprimer & adapter le patron de cette raison à tout le monde, il montrera manifestement que par icelle la prouidence est detruite. Considere-le en cette sorte. Presupposons que le mõde soit comme Dion,car il est entier & parfait, & que l'ame du monde soit comme Theon,d'autant que la partie est moindre que le total, aprés qu'on oste au monde, comme on a osté a Dion, le pié, toute la substance corporelle, il faudra dire que le monde n'a point esté corrompu, auquel on a osté le corps, non plus que Dion, auquel on a couppé le pié, mais l'ame du monde sera corrompuë comme Theon, auquel on n'a rien osté: car le monde est reuenu & reduit vers la partie de lui, qui est la plus petite, puis-qu'on lui a retranché la substance corporelle:mais son

Contre les Stoiciens.

La prouidẽce est l'ame du monde.

Opinion de Chrysippus au liure du croissãt.

ame est

ame est perie, parce que deux specifiques ne peuuent estre en vn mesme suiet: or c'est vne chose meschante de dire que la prouidence perisse: si donques elle est incorruptible, il fault par mesme moien que le monde soit incorruptible. Le temps aussi donne vne grande preuue de l'eternité du monde: car si le temps n'a point eu de commencement, il est necessaire que le monde n'a point esté creé. Pourquoi? parce que (comme dit ce grand Platon) les iours, les nuits, les mois, les tours des années monstrent le temps, d'autant qu'il est impossible que le temps soit quelque part sans le mouuement du Soleil, & le tour de tout le ciel: de sorte que ceux qui ont accoutumé de donner à connoitre la nature des choses, ont touché droit au but, quand ils ont dit, que le temps estoit l'espace du mouuement du monde. Encores cette raison n'est pas certaine: car le monde est plus ancien, & est auteur du temps: tellement que ce seroit contre raison de penser que le temps eut autre-fois esté, ne se trouuant point de monde, parce que la nature d'icelui est sans commencemēt & sans fin, comme nous representent ces mots: Il estoit: Autre-fois: Quand: dōt le temps est tissu & cōposé. Selon cet-enseignement, il s'ensuit qu'il n'y aura point de temps de l'embrazement: d'autant que la maiesté & grauité conuient à la vieillesse, & non à la ieunesse: principalement és choses, lesquelles le sens irraisonnable & trompeur ne iuge point, ains le pur & net entendement. Les disciples de Boëthus ont vsé de ces demonstrations probables & vrai-semblables, que nous dirons maintenant. Si, disent-ils, le monde a esté creé & perira, il se fera quelque chose de rien, ce qui semble tresabsurde aux Stoïciens. Pourquoi? parce qu'il n'est possible de trouuer aucune cause, ni dedans, ni dehors, laquelle puisse detruire le monde: car il n'y a rien dehors, si ce n'est le vuide, estās tous les elemens entierement compris dedans lui: dedans il n'y a point de maladie, qui puisse estre cause de sa dissolution & deffaite: s'il est deffait de rien, il est certain que le perissement se fera de neant, ce que l'entendement ne peut conceuoir. Ils disent que le perissement aduient en trois sortes: par diuision, par distraction de qualité coniointe, & par confusion. Or les corps & communautez qui sont cōposez des choses diuisées & separées, comme les trouppeaux de moutons & cheures, les trouppeaux de beufs, les assemblées, les armées, ou les corps singuliers, qui sont composez de choses meslées ensemble, sont desioints & dissouz par la separation & diuision de leur partie: par la distraction de la qualité conioincte & presente, comme la cire imprimée de quelque cachet ou figure, ou applanie & polie, auparauant qu'elle reçoiue la marque d'vne autre forme: par confusion, comme le † tetrapharmaque des medecins, car les vertus, & facultez des choses qui sont brouillées & meslées ensemble, sont totalement abolies par la generation d'vne autre forme & puissance plus singuliere & exquise. De quelle de toutes cettes-ci faudra-il dire que le monde soit corrompu? Ce ne sera pas de la diuision: par ce qu'il n'est pas composé de parties singulieres & separées, qui puissent estre esparses çà & là: & si n'est pas vni de parties qui soient iointes & attachées à lui, de sorte qu'elles puissent se deffaire & desioindre, comme auient à nos corps fragiles & debiles, qui sont maitrisez d'infinies incommoditez, dont, comme de fascheux maitres, sont blessez & offensez: d'autant que la puissance du monde est

L'eternité du monde prouuée par le tēps.

Platon.

Definition du temps.

Argumēs de Boëthus

La corruption se fait en trois sortes

† C'est vne medecine composée de quatre drogues.

inuincible,ſur-paſſant d'vne autorité grãde toutes les autres choſes.Peut-eſtre que ce ſera par la diſtraction totale de la qualité: mais cela eſt impoſſible : par ce que, ſelon le propos des aduerſaires,la qualité du monde demeurera au dernier embrazemẽt,eſtãt racourcie & retirée en vne moindre ſubſtance, que n'eſtoit la premiere. Ce ſera donques par la meſlange & confuſion?Rien moins: car il faudroit de recheſ confeſſer que la corruptiõ deuiendroit à neant.Pourquoi?par ce que ſi chacun elemẽt en particulier & à part ſon periſſoit, il pourroit eſtre changé en vn autre: mais ſi tous enſemble peſle-meſle periſſent, que deuiendront-ils?auſſi faut-il croire que cela eſt impoſſible. Dauantage,ſi tout (dit-il)eſtoit bruſlé,que feroit Dieu ce pendant?ne feroit-il rien totalement: Ce ſeroit vne choſe merueilleuſe : car maintenant il a l'œil ſur toutes les choſes,& comme vn vrai & bon pere,à la charge & gouuernement de tout l'vniuers,& (ſ'il faut dire la verité)comme vn cocher & pilote,conduit & gouuerne tout ce monde,aſſiſtãt au Soleil,à la Lune,aux planettes,aux eſtoilles,à l'air, & aux autres parties du mõde,cooperant & faiſant tout ce qui appartiẽt pour la perpetuité & bonne conduite de l'vniuers, ſans aucun blaſme & reproche, & ſelon la droite raiſon.Que ſi toutes choſes periſſent,eſtant pareſſeux & oiſif il paſſera vne vie deplaiſante & ennuieuſe. Pourroit-on alleguer vn cas plus etrange que celui-là?Ie recule & tarde à dire ce qu'il ne fault aucunement dire,que Dieu ſera ſaiſi de la mort,comme du repos & oiſiueté : par ce que ſi tu oſtes de l'ame le perpetuel mouuement,tu oſteras auſſi totalement l'ame:or l'ame du monde,ſelon ceux qui ſont de cõtraire aduis,c'eſt Dieu.Sur ce propos, ne ſera-il pas bon de ſ'enquerir & demander en quelle ſorte & comment ſera cette regeneration & renouuellement du monde, oſtans toutes les choſes cõſumées par le feu?car ſi toute la ſubſtance du feu eſt conſumée,il faudra que le feu,n'aiant plus de nourriture,ſ'eſteigne,lequel demeurant,ſe pourroit garder quelque reſte d'eſtincelle & ſemẽce pour en embellir vn autre:mais eſtant detruit & aboli,toute la matiere quant & quant ſera detruitte. Cette opinion engendreroit double impieté & meſchanceté:d'autãt qu'elle ne diminueroit pas ſeulement l'excellence du monde, lui mettant à ſus qu'il eſt corruptible, ains auſſi lui oſteroit la regeneration & renouuellement, cõme ſi Dieu ſe reſiouiſſoit d'vne laidure & confuſion, d'vne oiſiueté, & de toutes imperfections. Recherchons & conſiderons plus ſoigneuſement cette raiſon. Il y a trois ſortes de feu,l'vn eſt le charbon,l'autre la flamme,& le troiſieſme la ſplendeur & lueur :le charbon eſt vn feu en vne ſubſtance terreſtre, lequel par vne diſpoſitiõ & proprieté ſpirituelle entre & ſe fourre dedãs le creux d'icelle,ſ'y cachãt, & en fin ſ'eſtendant par tout,iuſques aux bouts:la flamme, c'eſt ce qui eſt eſleué en haut de la nourriture:& la ſplendeur & lueur,c'eſt ce qui ſort de la flamme,aidant les ieux à comprendre les choſes viſibles : or la flamme a pris le lieu du milieu entre la lueur & le charbon,parce qu'eſtant eſteinte elle ſe termine & finit en charbon, mais eſtant allumée & ardente produit la clarté, laquelle, eſtant priuée de la puiſſance de bruſler, reluit. Si nous diſons donques que le monde perit par feu, il ne ſera pas reduit en charbon ardent, d'autant qu'il reſteroit beaucoup de la ſubſtance terreſtre,dedãs laquelle le feu ſe ſeroit lancé & fourré,choſe contraire à ce qu'ils diſent : car ils tiennent pour tout reſolu,

Ce lieu eſt corrompu. I'ai leu à Rome en l'exẽplaire Grec en cette ſorte: μενεῖ γὰρ ἡ τῆς διακοσμήσεως ποιότης ἐπ' ἐλάττονος οὐσίας τῆς τοῦ ἤδη σταλεῖσα κατὰ τὴν ἐκπύρωσιν.

Dieu eſt l'ame du mõde.

Trois ſortes de feu.

Si le mõde perit par feu,il ne ſera pas reduit en charbon.

lu,que lors ne demeurera pas vn corps ni elemẽt, mais que la terre,l'eau,& l'air seront dissouz en feu.Il ne sera pas aussi reduit en flamme, parce qu'il faudroit qu'il y eust de la matiere pour la nourrir:or n'y estant rien demeuré,il n'y aura rien aussi pour la nourrir,& entre-tenir: consequemment elle sera incontinent esteinte:par ce moien s'ensuiura qu'il ne sera point fini en clarté, d'autant que clarté ne peult estre en la nature d'elle-mesmes, mais elle coule & prouient des premiers,du charbon & de la flamme:du charbon,petite:de la flamme,s'espandant fort loin,grande.Parquoi puis-que ni la flamme,ni le charbon(comme il a esté montré)ne sont point en nature en cet embrazement vniuersel, la lueur pareillement n'y sera pas: car en cette sorte la grande clarté du iour se dispart & s'esuanouit si tost que le Soleil fait son cours dessous la terre, estant nuict, principalement quand la Lune ne luit point:le monde donques n'est point reduisible en feu, mais est incorruptible, & encores qu'il fust reduit en feu,il ne s'en referoit point d'autre. A cette cause aucuns des Stoiciens,voians plus clair que les autres,& aduisans de loin qu'ils seroient pris, ont voulu comme à cette principale sentence qui defailloit,appareiller & preparer des aides & secours, mais ils ne se sont en rien pour cela aduancez:car d'autant que le feu est cause du mouuement,&le mouuement du commencement de la generation,& qu'il est impossible que rien soit fait & engendré sans mouuement, ils ont dit qu'aprés l'embrazemẽt, lors que le nouueau monde doit estre basti,que tout le feu ne sera point esteint, mais qu'il en demeurera quelque certaine partie: par ce qu'ils cragnoient fort qu'estant le feu entierement esteint,tout ne demeurast là sans qu'il en fust refait vn nouueau,n'y estãt plus la cause du mouuemẽt.Mais toutes ces choses-ci ne sont que fables forgées par des babillards,controuuans des subtilitez & ruses contre la verité.Pourquoi?par ce que si le monde deuoit estre brulé,il faudroit qu'il deuint semblable au charbõ:ce qui est impossible, comme il a esté montré:d'autant qu'il demeureroit beaucoup de matiere terrestre,dedans laquelle le feu seroit caché,au moien dequoi l'embrazement ne seroit pas vaincueur,si l'element, de tous les autres le plus pesant & difficile à estre consumé,demeuroit sans estre dissoult & consumé. Il faudroit donques qu'il deuint flamme, ou clarté:flamme,comme estimoit Cleanthes:clarté,comme Chrysippus:mais s'il deuenoit flamme, quand il commenceroit à s'esteindre,il ne s'esteindroit pas par le menu,ains tout à coup:d'autant que la flamme croist & s'espand quant & quant la matiere,& se retire & amoindrit à mesure qu'elle appetisse.Cela est aisé à cõclurre & induire par ce qui est chez nous:la mesche tant qu'elle est arrousée d'huile,rẽd vne claire & luisante flamme,mais apres qu'ell'a despendu & vsé tout le reste de sa nourriture, alors soudainement s'esteint, ne gardant aucune partie de flamme. Si on veult dire qu'il deuiendra clarté, encores tout à coup perira elle. Pourquoi? Par ce qu'elle ne peult estre en nature d'elle-mesmes,mais est engendrée de la flamme, laquelle estant en tout & par tout esteinte,faut necessairement que la clarté perisse tout en vn coup,non par le menu:car comme se comporte la flamme en l'endroit de ce qui l'entre-tient, ainsi se comporte la clarté en l'endroit de la flamme. Comme donques la flamme meurt quant & quant ce qui l'entre-tient, aussi la clarté perit quant & quant la flamme: de sorte qu'il ne se peult faire que le

Opinion de Cleanthes & Chrisippus.

monde soit regeneré & rebasti, ne demeurant aucune estincelle & semence de feu, mais aiant esté tout consumé de lui, & le feu mesmes par faute de nourriture. Dont appert qu'il ne fut iamais creé & est incorruptible. Selon Chrysippus donques le monde sera refait par le moien du feu, lequel lui seruira de semence: si la sentence de ce philosophe est vraie: premierement par ce que la generation se fait de la semence, comme la dissolution se finit en icelle: parce qu'aussi les physiciens dient que le monde est vne nature raisonnable, n'aiant pas seulement ame, mais aussi entendement & prudence. Par son propos on pourra inferer tout le contraire de ce qu'il veult dire, assauoir que le monde ne perira iamais. Les preuues sont fort promptes, pourueu qu'on y pense de bien pres. Le monde est semblable ou à la plante ou à l'animal: or soit-il plante soit-il animal, si vne fois il perit par feu, iamais ne pourra ensemencer vn autre corps, ce que tesmoignent assez les choses que nous voions, desquelles nulle ni petite, ni grande, estant perie, ne peult engendrer vn autre corps. Ne vois tu pas tant d'arbres fruittiers & doux, & autres sauuages espanduz par toutes les parties de la terre? Tous ceux-là, tant que la tige est saine, engendrent & le fruit, & la semence, qui est comme la conduite & chariot: mais estans mors par la longueur du temps, ou autrement corrompuz par les racines, iamais ne sont dissouz en semence. En cas semblable infinis animaux qu'on ne pourroit, pour la trop grande multitude, nombrer, tant qu'ils se portent bien, iettent semence qui a vertu d'engendrer, mais estans mors ne se resoudent aucunement en semence: car ce seroit vne chose bien etrange de dire que l'homme viuant vsast seulement de la huitiesme partie de son ame, laquelle est appellée generatiue, pour la generation de son semblable: & qu'estant mort il vsast de soi-mesmes tout entier, deuenant tout entierement semence: d'autant que la mort n'a pas plus de vertu & efficace que la vie: ioint que pas vne chose ne vient en perfection de la seule semence sans la propre nourriture: parce que la semence est semblable au commencement, lequel ne façonne pas entierement les fruits. Tu ne croiras iamais qu'vn espic se leue du seul bled, qui est ietté par les laboureurs dedans la terre, sachant bien qu'il est grandement aidé de la nourriture humide & seche, qui prouiet de la terre: les enfans pareillement qui sont conceuz dedans les matrices, ne prennent pas seulement vie de la semence, ains aussi de la nourriture, laquelle, venant d'ailleurs, & que la femme grosse fournit, les arrose & soutient. Mais pour-quoi est-ce que ie raconte ceci? par ce que si l'opinion de cet-embrazement estoit vraie, la semence seule demeureroit, & n'y auroit point de nourriture, d'autant que tout ce qui deuroit perir, setoit consumé du feu: de maniere que la generation de ce monde, qui doit estre rebasti, clocheroit & seroit imparfaite, estant ce, qui aidoit fort à la perfection d'icelui, & sur lequel la vertu de la semence estoit appuiée, comme sur vn baston, consumé par le feu: les effects montrent assez que cela n'a point de lieu, & ne peult estre. Dauantage toutes choses qui naissent de semence sont plus grosses & espesses, & occupent plus grand lieu, que ce, dont elles sont produites. Nous voions souuent les arbres, lesquels, pour leur grande hauteur, semblent toucher au ciel, prendre germe, & naistre d'vn fort petit grain: semblablement les bestes tres grosses & grandes, d'vne petite liqueur & humeur ietté

Le monde nature raisonnable.

Ce qui est consumé par feu, est consumé quant & sa substance.

La semence ne peult rien sans la nourriture.

Toutes choses qui naissent de semence sont petites de leur commencement.

ietté dedans la matrice:toutes ces choses engendrées(comme nous auons dit auparauant)sont petites au temps proche de leur generatió, & ne cessent aprés de s'agrandir, iusques à leur totale & entiere perfection. Tout le contraire auiendra au monde:car la semence sera plus grande & tiendra plus grand lieu, que l'œuure lequel sera plus petit, & en plus petit lieu : dauantage le monde ainsi composé de la semence ne croistra point petit à petit, mais au contraire sera racourci d'vne plus grosse masse en vne moindre. Ce que nous disons est bien aisé à voir. Tout corps qui se resoult en feu s'estéd & s'espand:mais quand la flamme est esteinte,il se retire & racourcit. Il n'est besoin de chercher preuue & tesmoins & choses si claires & euidentes,comme s'elles estoient incertaines & douteuses:ainsi le monde,estant en feu, deuiendra plus grand, d'autant que sa substance sera resoluë & espandue en l'air fort mince & deliée. Ce qu'à mon aduis preuoians les Stoïciens ont dit, qu'il y auoit hors du monde vn vuide infini, de pœur(d'autant qu'il deuoit estre d'vne estendue infinie)qu'il n'eust faute d'vn lieu pour receuoir cette grãde effusion & elargissement. Apres donques qu'il sera creu si fort,que presque par l'infinie grandeur de son estendue il sera esgal à l'infinie nature du vuide,alors selon l'aduis d'iceux il aura la raison & proportion de la semence:aussi quand les parties d'icelui,selon qu'ils nous en donnent heureuse promesse & esperance, seront parfaites,alors le feu, estant esteint,sera tourné en l'air espais,l'air en l'eau, en se resserrant & s'estreignant,& l'eau encore s'espoissant dauãtage pour estre changée au plus espais element,qui est la terre.Ceci se comprend par le sens commun, & le peult-on colliger de l'ordre & suitte des choses.Outre les raisons dites,quelqu'vn pourroit vser de cet-argument pour preuue,lequel pourra attirer beaucoup de personnes, pourueu qu'elles ne soient point obstinées & opiniastres.Il ne se peult faire, que l'vne des qualitez contraires,qui sont acouplées en la nature,soit, & que l'autre ne soit pas:car si le blanc est, il fault que le noir soit:si le grand est, sera aussi le petit:si le nombre non pair, le pair : si le doux, l'amer:si le iour, la nuict,& ainsi des autres semblables:or si le monde doit perir par feu, il auiendra quelque chose impossible, d'autant que l'vne des qualitez, qui sont acouplées & attelées ensemble, sera en la nature, & l'autre n'y sera point. Considerons ceci.Si toutes les choses du monde sont dissoutes en feu,il y aura quelque cas de leger, mince & chault, qui sont les propres qualitez du feu, mais il n'y aura rien de pesant,ou froid,ou espais, qui sont qualitez contraires aux precedentes. Comment donques pourroit-on mieux arrester cette confusion de brulement brouillée & entre-meslée, que de montrer que par là il auiendroit que toutes les choses qui sont ensemble en la nature,seroient detellées & separées de leur liaison? Mais cette etrange opinion, en baillant aux vns l'eternité, elle detruit les autres.Outre ceci, il me semble que ceux qui cherchent la verité,pourront alleguer cette raison fort bien à propos.Si le monde est corrompu,il sera corrompu de quelque chose etrange,ou de Dieu : or il ne peult estre dissoult de pas vne chose etrange, d'autant qu'il n'y a rien qu'il ne contienne, & ce qui est contenu & compris est plus foible que ce qui contient & comprend,duquel aussi il est domté & surmonté:il est donques incorruptible: de dire qu'il sera detruit de Dieu,ce seroit la chose la plus detestable & execrable

Les Stoïciens tiennent qu'il y a vn vuide hors du monde.

du monde: car ceux qui ont pris peine à ſuiure les vraies opinions, ſoutiennent publiquement que Dieu n'eſt point auteur d'vn deſ-ordre & confuſion, d'vne laidure, ni de corruption, ains de bon ordre, d'ornement, & embelliſſement de la vie, & de tout bien. A bonne raiſon donques ſe pourra-on eſbahir de ces gens-ci, qui ne font que preſcher & diuulguer les embrazemens & renouuellemens du monde, non ſeulement pour les raiſons predites, de toutes leſquelles ils ont eſté repris & conuaincuz, ne faiſans que mentir: mais auſſi principalement pour cette raiſon que nous allons dire. Puis-qu'il y a quatre elemens, dont le monde eſt compoſé, la terre, l'eau, l'air, & le feu, pour-quoi eſt-ce qu'ils dient, comme ſ'ils vouloient ſeparer le feu des autres, qu'en lui ſeul tout ſera reſoult? Pour-quoi (pourra dire quelqu'vn) tout ne ſera-il pas reſoult ou en l'air, ou en l'eau, ou en la terre, comme en feu? car il y a en eux auſſi des puiſſances excellentes, comme au feu: & toutes-fois pas vn d'eux n'a dit que le monde ſeroit refait en l'air, ou en l'eau, ou en la terre: il n'eſt pas donques vraiſemblable qu'il deuienne en feu. Or il fault bien conſiderer l'alliance, puiſſance, & proportion des parties du monde, & en ce faiſant craindre ou auoir honte d'impoſer à cette grande diuinité qu'elle eſt mortelle: parce qu'elles contre-peſent & meſurēt par vne regle & loi eſgale & iuſte le deuoir que chacune doit faire à ſon tour, ſe recompenſans les vnes les autres: car comme les ſaiſons de l'année font leur tour les vnes apres les autres, & par ce moien les periodes & reuolutions des années ne prennent iamais fin: auſſi les elemens du monde (choſe incroiable) lors qu'il ſemble que par leurs changemens des vns aux autres ils periſſent, ſont renduz immortels, entre-tenans tous-iours leur tour, & ſe contre-changeans continuellement du plus hault iuſques au plus petit par vn meſme ordre & moien: par ce que le chemin à monter de bas en hault commence à la terre, d'autant qu'elle, eſtant diſſoute, ſe reſoult en eau, l'eau ſ'euapore en l'air, & l'air ſe ſubtilize en feu: l'autre chemin tend comme de la teſte en bas, qui eſt, quand le feu, aprés ſ'eſtre eſteint, ſe change en l'air & l'air quand il eſt eſteint & preſſé, ſe reuient en l'eau, & l'eau quand elle ſ'eſpoiſſiſt ſe change en la terre. Pour cette cauſe Heraclitus doit eſtre loüé, quand il dit. La mort des ames deuient eau, la mort de l'eau deuient terre: car lui, eſtimant l'ame n'eſtre qu'eſprit & air, montre par cette maniere de parler que la mort de l'air eſt la generation de l'eau, & la mort de l'eau la generation de la terre, appellant la mort non le periſſement total, mais le changemēt qui eſt fait en vn autre element, demeurant touſ-iours le droit eſgal des elemens ſain & ſauue, comme n'eſtant pas ſeulement raiſonnable, ains neceſſaire: pour-autant que l'inegualité n'eſt qu'iniuſtice, & l'iniuſtice eſt la race & lignée du vice: or le vice a eſté chaſſé & banni de la maiſon de l'immortalité, & le monde eſt vne certaine grandeur diuine, & la maiſon ſenſuelle de Dieu, comme il a eſté demontré, laquelle ſoutenir eſtre periſſable, c'eſt à faire à gens, qui n'entendent point l'ordre de nature, & l'entre-ſuitte des choſes, qui dependent les vnes des autres. Aucuns de ceux, qui eſtiment le monde eſtre eternel, plus ſubtils & ingenieux que les autres, vſent de cette raiſon, pour baſtir & aſſeurer leur opinion. Il y a en general quatre ſortes de corruption, Additiõ, Diſtraction, Tranſpoſition, Alteration ou changement. Le deux par l'addition de l'vnité eſt corrompu,

Reſolution des choſes elementaires l'vne en l'autre.

Sentence d'Heraclitus.

Quatre ſortes de corruption.

Additiõ.

corrompu, deuenant trois, & n'eſtant plus deux: le quatre auſſi par la diſtraction de l'vnité eſt corrompu en trois: par Tranſpoſition les choſes ſe changēt, cōme la letre & element de Z en H: d'autant qu'en cetui H les lignes eſloignées egalement l'vne de l'autre, ſont tirées toutes droites, & en l'autre, qui eſt Z, les lignes y ſont droites, mais c'eſt de trauers, & celle du milieu y eſt oblique: par Mutation ou Alteration, comme quand le vin ſe change en vinaigre. Or aucune de ces corruptions ne touche le monde: car pour le regard de l'Addition, dirons nous qu'on puiſſe adiouter quelque choſe au monde? Comment ſeroit-il poſſible d'y adiouter quelque choſe, veu qu'il n'y a riē dehors, & ne ſe troue rien, qui ne ſoit partie de lui compris & contenu dedans? Mais poſſible, dira quelqu'vn, on lui pourra oſter quelque choſe. Premierement ſi on retire quelque partie de lui, il ſera plus petit qu'il n'eſt: d'auantage il ne ſe peult faire que quelque corps, dependant du monde, ſoit arraché & ſeparé de ſa iointure. Peult-eſtre, repliquera l'autre, que les parties ſeront tranſpoſées de lieu en autre: Voire mais elles demeurent en vn meſme lieu, ne changeans point de place, parce que iamais n'auiendra que toute la terre ſoit eſleuée par deſſus l'eau, ni l'eau deſſus l'air, ni l'air deſſus le feu, mais les choſes peſantes demeureront en la terre, & l'eau occupera le lieu du milieu, eſtant la terre, comme vn fondement, arreſtée & affermie, & l'eau coulant ſur elle: au reſte l'air & le feu, qui de leur naturel ſont legers, ſaiſiront le hault, mais non ſemblablement, d'autant que l'air eſt comme le chariot du feu: or ce qui eſt porté & mené eſt neceſſairement plus hault. Il ne fault auſſi penſer qu'il ſoit corrompu par le changement & l'alteration: car la mutation des elemens ſe rapporte & reuient toute à vn: tellement que quand ils ſe changent, ils ont autant de force & de puiſſance les vns comme les autres. Cette egale raiſon eſt cauſe d'vne fermeté & durée immuable parce que rien ne panche, ni branle d'vn coté ni d'autre, mais tout demeure fiché & arreſté, ne ſur-montant point, ni eſtant ſur-monté. Par-quoi quand on reçoit autant de force, comme on en donne, & que tout eſt egalé par vne bonne proportion & regle, il auient vne ſanté & perpetuel ſalut, par le moien de laquelle force & ſanté perpetuelle le monde ſ'entre-tient à iamais. Theophraſtus dit que ceux, qui aſſeurent la generation & corruption du monde, ont eſté abuſez par quatre poincts dignes d'eſtre peſez: par l'inegualité de la terre, par le departement & reculement de la mer, par la diſſolution des parties de l'vniuers, & par la corruption des animaux terreſtres ſelon leurs eſpeces. Sur le premier il allegue ces raiſons: ſi la terre n'euſt eu commencement, on ne verroit vne partie d'icelle eſleuée: toutes les montaignes euſſent eſté applanies à fleur de terre: toutes les buttes ſeroient auſſi baſſes & plates que la plaine campagne: parce qu'il eſt vrai-ſemblable que ſi les pluies fuſſent eternellement tombées du ciel chaque année, que des montaignes & coutaux, qui ont eſté eſleuez en hault, vne partie euſt eſté arrachée & entrainée par les torrens, & l'autre ſe fuſt retirée & abaiſſée, tellement qu'en tout & par tout toute la terre euſt eſté egale & applanie: mais on ne voit maintenant que continuës inegualitez & exceſſiues grandeurs de force montaignes, eſleuées iuſques à la hauteur du ciel, qui montre que la terre n'eſt pas eternelle: car dés long temps, comme i'ai dit, toute la terre euſt eſté, par le moien des pluïes qui fuſſent tombées de

Diſtraction. *Tranſpoſition.* *Alteration.* *Il n'eſt poſſible d'adiouter rien au monde.* *Rien ne peult eſtre oſté au monde.* *Il ne ſe peult faire tranſpoſition.* *Le monde ne peult eſtre alteré ni corrompu.* *Theophraſtus.* *Raiſons de ceux qui ſoutiennēt le monde eſtre periſſable.*

de perpetuité,vnie depuis vn bout iusques à l'autre,comme vn grand chemin: d'autant que l'eau de son naturel,a coutume,tombant d'vne grande roideur de bien hault,d'arracher & pousser par force ce qu'elle rencontre, ou le cauer & miner en tombant goute à goute, & de fouiller & grauonner la terre dure & pierreuse,non moins que des fossoieurs.Quant à la mer,on dit qu'elle est diminuée:les plus renommées & excellentes isles Rhode & Delus peuuent tesmoigner de celà, parce qu'elles estoient anciennement cachées dessouz la mer,& n'apparoissoient aucunement estans couuertes d'icelle : mais quelque temps apres,la mer diminuant & s'abaissant petit à petit, elles commencerent à se leuer & paroitre,ainsi que les histoires,qui en sont escrites,le declarent:pour cette raison on a appellé cette ci Delus & Anaphé, pour faire preuue & foi par ces deux noms,de notre dire:car aiant esté anciennement inconnuë & cachée, en fin est apparuë claire & euidente. Dauantage autre-fois on a veu quelque grans & profons goulfes de mer,estans dessechez,deuenir terre, & estre adioutez à la region proche & contiguë,non pas comme vne partie petite & sterile, ains semée & plantée, ausquels neantmoins sont demeurez encores des signes de l'ancienne inondation marine, des pierrotes,des coquilles, & autres choses semblables que les vagues ont acoutumé de pousser & ietter aux riuages:pour cette cause Pindare parlant de Delos,dit

Rhode & Delus anciennemẽt cachees souz la mer.

δῆλον καὶ ἀνάφην.

ἀναφανῆναι δῆλον.

Delus fille de la mer.

Dieu te gard,ô belle isle & des Dieux la mignonne,
Dans laquelle iadis la race de Latone,
Latone aux beaux cheueux l'enfant gemeau bien cher
A esté engendré,ô fille de la mer,
O miracle immobile appellé des mortels
La seconde Delos:& par les immortels,
Heureux espris du ciel appellé le flambeau,
Qui sur la terre noire est reluisant & beau.

Car il l'appelle fille de la mer, montrant par là ce qui a esté dit.Or si la mer diminuë,la terre aussi diminuera, & si ces deux elemẽs apres les longues periodes & circuis d'annees sont totalement consumez, l'air aussi sera tout consumé,s'appetissant petit à petit, tellement qu'à la fin tous se termineront & finiront en la seule substance du feu. Quant à la preuue du troisiesme chef, on pourroit vser d'vne telle raison. Cela perit duquel toutes les parties sont corruptibles & perissent:or toutes les parties du monde sont perissables:le monde donques est perissable. Il fault maintenant voir s'il est vrai ce qu'auons proposé.Quelle partie de la terre,afin que nous cõmencions par elle, n'est diminuée & consumée par le temps?les plus puissantes pierres ne se chancissent & moisissent elles pas?ne pourrissent elles pas à la fin pour l'imbecillité & foiblesse de leur substance,laquelle est vne force & lien spirituel? lien, di-ie, non qui ne se puisse totalement desiondre, mais seulement difficile à dissoudre : premierement,estans deuenus molles,se lachent en vne menuë poudre,& s'esmient d'elles-mesmes, apres,estans toutes vsées & cõsumées,s'aneantissent & s'esuanouïssent. L'eau pareillement, n'estant point esuentée, est gastée & corrompue du repos,

Qui est la chose qui peult perir.

Que toutes les parties du monde sõt corruptibles.

repos, tellement qu'elle ſe change & deuient puante, comme l'animal, qui eſt priué de l'ame. Les corruptions de l'air ſont notoires à tout le monde: d'autant qu'il peut deuenir malade & perir, & par maniere de dire, mourir: car, ſ'il ne ſe faut point ſoucier de la beauté des noms, ains de la verité, qu'eſt-ce que de la peſte, ſinon la mort de l'air, reſpandât ſon propre mal par tout à la ruine de tous les animaux qui ſont participans de l'ame? Qu'eſt-il beſoin de faire long diſcours du feu? N'aiant plus de nourriture, ſoudainement ſ'eſteint, deuenant boiteux de lui-meſmes, cõme diſent les Poëtes: à cette cauſe il eſt ſoutenu, & a vie tant que dure la matiere qui bruſle, mais eſtant bruſlée il ſ'eſuanoüit. On dit que le ſemblable auiẽt aux dragons d'Inde: parce que, en ſe coulant & venant au deſſouz des elephans, qui ſont les plus grans de tous les animaux, ſ'entortillẽt tout à l'entour du derriere, & de tout le ventre, aprés, ouurãs la premiere veine qu'ils treuuent, ſuccent le ſang & le tirent d'vne violente & roide haleine, auec vn bruit & chiflement, & ne ſ'en peuuent ſouler: Les elephans pour quelque-temps reſiſtẽt, ſe demenãt & regimbãt de faſcherie qu'ils ont, frapans de leur muſeau & trõpe leurs cotez pour chaſſer les dragons: mais en fin, defaillãt en eux l'eſprit vital, ne peuuẽt plus regimber & ſauter, de ſorte qu'ils ſ'arreſtent tout coi, & ne font que ſecoüer la peau: peu apres, eſtans leurs iambes affoiblies, en tremblant & treſſaillant, rendent l'ame, & tombent tout roides morts, faiſans mourir quant & quant eux, ceux qui ſont cauſe de leur mort en la maniere qui enſuit. Les dragons, n'aians plus de nourriture, taſchẽt à ſe deſlier du tour & lien, par le moien duquel ils ſ'eſtoient entortillez, deſirans fort d'eſtre ſeparez, mais ils ne peuuent, d'autant qu'ils ſont ſerrez & eſtrains de la peſanteur des elephans, principalement quand ils ont rencontré vne terre dure & pierreuſe: ſe tournans donques de coté, d'autre, & faiſans tout ce qu'ils peuuent pour ſe delier, ne ſ'auancent en riẽ, pour le peſant fais qui les empeſche & enſerre, tellement qu'apres pluſieurs combats & trauaux inutiles perdent toute force, & cõme eſtans couuers de pierres, ou ſurpris de la cheute de quelque muraille, ne pouuans plus ſi peu leuer la teſte, meurent tout etouffez. Si donques chaque partie du monde eſt periſſable, il eſt certain que le mõde, qui a eſté compoſé d'elles, ne ſera point incorruptible. Il reſte à expliquer la quatrieſme & derniere. Ils diſent ainſi: Si le mõde eſtoit eternel, les animaux auſſi ſeroiẽt eternels, & encor plus les hommes, d'autant qu'ils ſont plus excellẽs que les autres: il ſemble toutefois que l'homme a eſté fait bien tard, ſi nous voulons rechercher la nature des choſes: car il eſt probable, voire neceſſaire, que les arts aient eſté quant & quant les hommes, & qu'ils ſoient d'vn meſme âge, non ſeulement parce que la ſcience eſt propre & familiere à la nature raiſonnable, mais auſſi parce qu'on ne peult viure ſans iceux. Voions donques les temps de chacun, ne nous ſoucians point des fables que controuuent les Poëtes Tragiques, & cette raiſon auſſi, ſçauoir eſt que l'homme n'eſt point eternel, ni autre animal, veu que les lieux & places, qui les ont receuës, la terre, l'eau, & l'air ne ſont eternels, dont il ſ'enſuit que le monde eſt corruptible. Or il ſe fault depeſcher de reſpondre au caquet & babil de ces ſophiſtes, de pœur qu'il n'y ait quel-

Ruſe des Dragons d'Inde pour faire mourir les elephans.

Que l'homme n'eſt eternel, ni autre animal quelconque.

qu'vn,non encores bien experimenté, qui se laisse gaigner. Commençons à faire nôs contredits là où ils ont pris leur commencement pour tromper les personnes. Si le monde, disent ils, estoit eternel, la terre ne seroit pas inegale. Pourquoi, braues gens? les hautes montaignes, comme on leur peut respondre & dire, ne different en rien des arbres, & tout ainsi qu'iceux en vne saison perdent leurs fueilles, & en l'autre fleurissent, pour raison dequoi cette sentence Poëtique a esté fort bien ditte:

Responfe aux argumens susdits.

Par terre le vent
Les fueilles espand:
Mais si tost aprés
Que vient le printemps
De creins verdoians
S'ornent les forests:

Aussi és montaignes aucunes parties sont rompuës & arrachées, les autres surnaissent: vrai est que cette enfleure & enleueure n'est apperceuë qu'apres vn long tẽps: parce que les arbres ont vne nature plus soudaine & legere pour croistre: mais celle des montaignes est plus tardiue, qui est cause qu'on apperçoit leurs croissances bien tard. Il semble que ces gens-là ne sçauent comme ils sont nais, autrement, peut estre que de honte ils se tairoient. Mais qui est-ce qui deffend & empesche que nous ne les enseignions, & leur montriõs non chose nouuelle & forgée de notre esprit, ains ancienne & bastie du cerueau des sages hommes, lesquels ont recherché tout ce qui estoit digne de sçauoir? Quand la substance du feu enclose en la terre, montant en haut & allant en son propre lieu, peut reprendre son haleine, & auoir air par entre-deux, alors elle attire quant & quant elle en haut beaucoup de substance terrestre, s'efforceant d'amener tout ce qu'elle peult trouuer de dehors: celle substance terrestre oũ s'arreste plus bas pour la grande quantité, ou va plus auant, estant petite & cõtrainte d'accõpagner le feu, iusques à ce qu'elle deuienne pointuë, tellemẽt qu'à la fin elle finit & aboutit en vne haute pointe, ensuiuãt la forme & figure du feu: car il se fait vn cõbat entre le plus leger, & le plus pesant element, lesquels, estans de leur naturel ennemis & contraires, tirent l'vn contre l'autre, taschãs chacũ à se retirer en son propre lieu & païs, de sorte qu'ils s'eschauffent & augmentẽt leurs forces, d'autant que le feu, attirant quant & quãt lui la terre, est contraint pour la pesanteur & naturelle inclination d'icelle, de ploier vers elle: la terre aussi, combien qu'elle soit pesante, est esleuée en hault par le feu, qui de son naturel tend & monte au Ciel, tellement qu'estant en fin auec grande peine domptée de la vertu legere plus puissante qu'elle, est par force poulsée pres du siege du feu, & s'y arreste. Il ne se fault point donques esbahir si les montaignes, qui sont soutenues d'vne si grande vertu & puissance, ne sont vsées & consumées des pluies impetueuses, veu qu'elles l'ont si bien enracinée: parce que si le lien, qui les entre-tiẽt, estoit deslié, il se pourroit faire qu'elles seroient dissoutes & dissipées de l'eau: mais estans

estans serrées & estreintes par la vertu du feu, elles sont si fermes, qu'elles resistent à la violence des pluies. Voilà ce que nous auions à dire pour montrer que l'inegalité de la terre n'est pas vne preuue suffisante de la generation & corruption du monde. Pour le regard maintenant du second chef, de la diminution & appetissement de la mer, qu'ils se sont efforcez de mettre en auāt, on leur pourroit dire: Il ne faut pas seulement cōsiderer si quelques Isles sont apparuës, ni si quelques parties de la terre autre-fois couuertes d'eau ont esté apres renduës à la terre : car l'opiniastreté est ennemie de la science & consideration des choses naturelles, laquelle sur toutes choses desire de chercher la verité: mais il faut estre aussi curieux de rechercher au contraire toutes les parties de la terre, tant celles qui sont prés des riuages, que les autres qui sont au milieu de la terre, qui ont esté englouties & abismées : & combien de terre reduite en mer est nauigée de nauires grosses & lourdes. Ignorez vous la renommée histoire de ce destroit de mer sacré de Sicile, lequel anciennement ioignoit la Sicile auec l'Italie ? Alors s'entre-hurtans les mers de toutes pars l'vne contre l'autre par les vens impetueux, le milieu qui faisoit la separation d'icelles, fut rompu & couuert de la mer, pour raison dequoi la ville, qui depuis y a esté bastie, du surnom de l'accident, qui aduint là, a esté surnommée †Rhege, estant l'ordre des choses chāgé: parce que les mers, qui nagueres estoient esloignées & separées l'vne de l'autre, furent iointes & vnies, coulans l'vne dedans l'autre, & la terre, qui estoit continuë, separée par ce destroit de mer, qui se mit au milieu: au moien dequoi la Sicile, qui auparauant estoit terre, a esté contrainte de deuenir Isle. Il y a assez d'autres villes, qui ont esté abysmées & englouties de la mer qui les a couuertes, & entre icelles trois au †Peloponese, Ægere, Bure, & Elice la haute, lesquelles, aians esté autre-fois belles & heureuses, ont esté englouties de la mer auec leurs murailles. L'Isle d'Atlas, plus grande que la Libye & l'Asie, comme dit Platon en son Timée, en vn iour & vne nuict par vn grand tremblement de terre & inondation d'eau soudainement disparut, s'engouffra, & deuint mer, non nauigable, mais bourbeuse, & vn profond abysme. Cette diminution donques & perte de mer fabuleuse & controuuée ne sert rien pour prouuer que le monde est corruptible: d'autant qu'on la voit tantost se departir d'vn lieu, tantost inōder vn autre, tantost croistre, tantost diminuer. Il falloit donques que ces gens-là considerassent non l'vn des effects, mais tous les deux pour en bien iuger : ce que fait vn bon iuge & droiturier aux procez & doutes des affaires des hommes: parce qu'il ne prononcera point sa sentence, que premieremēt il n'aie ouï les cōceptions & raisons des deux parties aduerses qui plaident. La troisiesme raison est conuaincuë & confutée d'elle-mesme, d'autant qu'elle n'est pas bien proposée: car il ne s'ensuit pas que ce soit corruptible, dont toutes les parties sont corruptibles, mais duql les parties toutes ensēble & en vn mesme tēps perissēt. On ne laisse pas de viure pour auoir le bout du doigt coupé: mais si toutes les parties & mēbres estoiēt coupez, soudainement on mourroit: aussi par la mesme raison si les elemēs tous ensemble, & en vn mesme tēps estoiēt abolis, il faudroit q̃ le mōde perist: mais si chacū en particulier se chāge en la nature de

Au 2. argument.

Separation de la Sicile & de l'Italie.

†C'est à dire routure.

†Maintenant ditte Morée.

Au 3. argument.

ſon voiſin,il eſt immortaliſé plus-toſt qu'il n'eſt corrompu,ſuiuant ce que dit le Poëte Tragique:

Iamais la choſe engendrée
Ne perit,mais tranſpoſée
En vne ou en autre forme
Diuerſement ſe transforme.

Au reſte c'eſt vne grande ſottiſe de faire iugement du genre des hommes par les âges & ſciences:car ſi quelqu'vn ſuit cette etrange raiſon, il dira que le monde eſt fort ieune,aiant eſté à grande peine fait deuant mille ans : d'autant que ceux que nous auons receu pour auteurs & inuenteurs des arts & ſciences,il n'y a pas plus de mille ans qu'ils ont commencé d'eſtre. Si toute-fois on veult dire que lès ſciences ſont de meſme âge que les hommes, on le pourra dire auec vne hiſtoire naturelle, non pas temerairement & legerément. Que dit donques l'hiſtoire?Elle enſeigne que les choſes d'ici bas periſſent, nõ toutes enſemble,mais la plus part,par deux moiens, par les trop grandes violẽces du feu & de l'eau:Or on dit que tous les deux font,chacun à ſon tour,leurs aſſaulx apres les longues reuolutions d'années.Quand donques le feu nous ſaiſit & ſurprend, alors il tombe d'enhault des ruiſſeaux de feu celeſte, leſquels courans en beaucoup d'endroits,conſument & reduiſent à neant grand païs: tout autant en fait le deluge,entrainant quant & quant lui toute la nature humide & l'eau,tant celle des riuieres,que des torrens,laquelle non ſeulemẽt regorgeant,mais auſſi ſe desbordant rompt & abat d'vne grãde force & roideur les riuages remparez de rochers,ou court par deſſus,tant elle monte haut:eſtãt ainſi enflée & regorgeante elle ſ'eſpãd en la prochaine plaine,& tout premierement ſ'eſcoule aux grans eſtãgs & mareſcages,ſe retirant touſiours aux lieux creux:puis nageant & couurant les terres du milieu, deſquelles les eſtangs eſtoient ſeparez,& ſ'amaſſant tout enſemble,fait comme vne grande & baïante mer.Dont auient que les habitans de diuerſes contrées & regions periſſent les vns apres les autres par ces puiſſances contraires: par le feu ceux qui demeurẽt aux montaignes,aux coutaux, & lieux, auſquels l'eau eſt difficile à recouurer, pour eſteindre le feu comme ſon contraire: par l'eau, ceux qui ſont prés des riuieres, des eſtangs, ou de la mer, d'autant que ces maux ont coutume de ſaiſir ſeulement ou premierement ceux,qui ſont prés d'eux. Ainſi par ces moiens ſuſdits,ſans autres infinis moindres, periſſant la plus grande partie des hommes, periſſent & defaillent quant & quant les arts : parce qu'on ne peult voir de ſcience, ſ'il n'y a quelqu'vn qui la manie & traicte. Apres donques que ces communes peſtes & maladies auront laſché les perſonnes, & que les hommes commenceront à fleurir & renaiſtre de ceux, qui n'auront point eſté ſur-pris de ces griefs maux, alors lès arts commenceront de-rechef à ſe remettre ſus, & ſe renouueller, ne commençans pas à naiſtre, mais aians eſté delaiſſez & apauuriz par l'appetiſſement de ceux qui les auoient.Nous auons ſelon notre pouuoir declaré ce que auions entre-pris de l'incorru-

Hiſtoire naturelle.

Les choſes d'ici bas periſſent par deux moiẽs

Vehemence de l'eau

l'incorruptibilité du monde. Nous montrerons par ci aprés ce qu'on pourroit particulierement alleguer au contraire.



CONTRE FLACCVS: ou, de la Prouidence.

I'ai leu ce titre, cõme les autres passages, en la librairie Romaine.

LE second, qui voulut mal aux Iuifs apres Seianus, ce fut Flaccus Auilius: vrai est qu'il ne pouuoit mal faire à toute la natiõ, comme Seianus, d'autant qu'il n'auoit pas le moien, toutefois il tourmenta tous ceux qu'il peut tenir des plus grans & griefs maux du monde. Or combien qu'il semblast qu'il poursuiuist seulement vne partie d'eux : si etendit-il son mauuais vouloir à l'encõtre de tous les autres plus tost par ruse & finesse, que par force: car ceux qui de leur naturel sont enclins à tyrannie, se voiãs denuez de force, ont coutume d'executer leurs entreprises par finesses & trahisons. Flaccus donques estant retenu du nombre des amis de Tibere Cesar, fut apres le decez de Seuere, qui auparauant auoit eu le gouuernemẽt de l'Egypte, establi gouuerneur d'Alexandrie, & de tout ce païs-là. C'estoit vn homme qui au commencemẽt, à ce qu'il sembloit, montroit infinis signes d'honnesteté: parce qu'il estoit assidu en sa charge, estoit prõpt à cõpredre les affaires, prõpt à executer ce qui auoit esté aduisé par le conseil, prõpt à parler, & si auoit l'esprit tant vif, qu'il sentoit que c'estoit des affaires auant qu'on lui en parlast: de sorte qu'en peu de tẽps il deuint bien entendu en toutes les affaires du païs d'Egypte, combien qu'il y en eut de plusieurs & diuerses sortes, & telles qu'à grande peine pouuoiẽt elles estre entẽdues de ceux, qui s'y estoient adonnez dés leur premier âge. La grãde trouppe d'escriuains & greffiers, qui là estoit, ne seruoit plus de riẽ: car il n'y auoit chose tãt grãde ou petite qu'elle fust, de laquelle il n'eust la cõnoissance: tellemẽt qu'il ne surmõta pas seulemẽt les autres, mais aussi, qui est pour montrer sa diligence, au lieu de disciple deuint maitre de ceux, desquels il auoit esté enseigné. Or la grandeur de l'esprit de l'homme ne se montre pas en des comptes qui se rendent, ou en la bonne conduite des reuenuz du païs, cõbien que cela soit de grande importance, & necessaire: au moien dequoi prenoit la hardiesse de se faire paroitre bien auant aux choses, qui montrent vne nature magnifique & Roiale. Il se mõtroit graue: aussi la grauité siet bien à celui, qui commande. Il iugeoit les procés d'importãce auec les Seigneurs du païs, abais-

Flaccus gouuerneur d'Alexandrie.

La grauité siet bien à celui qui cõmande.

ſoit les orguilleux,defendoit les aſſemblées du menu peuple,aboliſſant les cō-frairies & cōpagnies,qui ſous ombre du diuin ſeruice,ne vaquoiēt qu'à gourmandiſe & yurognerie:ſe montroit rude & rigoureux aux rebelles. Aiant rempli la ville & le païs d'vne bonne police, ſ'adreſſa aprés à la gendarmerie, laquelle il ordonna & rengea fort bien,faiſant exercer les gens de cheual,les gēs de pied,& ceux qui eſtoient armez à la legere, & leurs capitaines,donnant ordre à ce qu'ils ne fuſſēt fruſtrez & priuez de leur gage,de peur qu'ils ne ſe miſſent à piller & deſrober,mais qu'eſtans tous empeſchez au fait & deu de leur charge,ne penſaſſent à autre choſe: ſe ſouuenant qu'il eſtoit là commis pour garder la paix.Quelqu'vn par-auenture pourra dire:comment eſt-ce,mon ami, que voulant reprendre vne perſonne, tu n'as raconté pas vn crime, ains mets en auant vne grande rangée de loüanges? N'es tu pas fol & inſenſé? Nenni, mō ami.Ie ne ſuis point hors de mon ſens,ne ſi ſot,que ie ne voie bien le fil & ſuite de la choſe.Ie loüe Flaccus,non parce qu'il faille loüer ſon ennemi : mais à celle fin que ie donne mieux à connoitre ſa meſchanceté : parce que celui qui peche par ignorance,eſt digne de pardon:mais l'autre,qui d'vne certaine ſciēce fait mal,ne ſe ſauroit excuſer,eſtant ia condamné au conſiſtoire de ſa conſcience,comme eſtoit Flaccus:Car lui aiant pris le gouuernement de l'Egypte pour ſix ans,garda l'eſpace de cinq ans,que Tibere Ceſar veſquit,la paix, & ſe porta en ſa charge ſi vaillamment & conſtamment, qu'il ſur-paſſa tous ceux, qui auoient eſté auant lui:mais au ſixieſme que Tibere mourut, & que Caius fut fait Empereur,il laſcha tout,ou pour le grand dueil qu'il eut de la mort de Tibere ſon grand ami,le donnant à connoitre par la continuë triſteſſe,& abōdance de larmes,qui lui couloient ſans ceſſe des ieux, comme d'vne fontaine: ou qu'il vouluſt mal au ſucceſſeur,d'autant qu'il portoit plus d'affection aux enfans legitimes de Tibere,qu'à ceux,qui eſtoiēt adoptez: ou bien parce qu'il eſtoit de ceux,qui ſ'eſtoient bandez contre la mere de Caius,& l'auoient accuſée,dont elle fut miſe à mort:ce qui auoit eſté oublié & delaiſſé,de crainte d'vne plus grande ruine.Il reſiſta toute-fois quelque peu de tēps à cette faſcherie, & n'abandonna totalement le gouuernement des affaires:mais ſi toſt qu'il entendit que le petit fils de Tibere,qui auoit part à l'empire,auoit eſté tué par le commandement de Caius: on ne pourroit dire l'ennui qu'il porta:il ſe iettoit par terre, où il demeuroit long temps eſtendu ſans ſonner mot, eſtant tout eſperdu & paſmé: car ſi ce ieune homme euſt veſcu, il euſt eu quelque eſperance de ſon ſalut: mais eſtant mort,il lui ſembloit que toutes les bonnes eſperances eſtoient mortes auec lui, ſinon qu'il lui reſtoit encores vn petit vent de ſecours & aide,qui eſtoit l'amitié que lui portoit Macron,lequel pouuoit au commencement toutes choſes en l'endroit de Caius, d'autant qu'il eſtoit en partie cauſe de ſon aduenement à l'empire, comme on dit: qui eſt plus,il lui auoit ſauué la vie,parce que ſouuente-fois Tibere auoit deliberé de l'oſter de deuant lui, comme vn meſchant & indigne de l'empire: craignant auec cela qu'eſtant mort, il ne tuaſt ſon petit fils, qui euſt eſté accroiſſement de mort ſur mort: mais Macron ſouuent lui oſtoit ſes ſoupçons, & lui venoit à loüer Caius, lui remontrant que c'eſtoit vn ieune homme fort ſimple,ſans malice,cōpagnable,fort affectionné à ſon couſin,auquel il quitteroit

Pourquoi il loüe Flaccus dés le commencement.

Celui n'eſt excuſable qui peche à ſon eſcient

Flaccus change de façon de viure aprés la mort de Tibere.

Faſcherie & ennui merueilleux de Flaccus.

Macron fauori de Caius.

quitteroit volontiers tout l'empire, ou bien la meilleure partie. De ces belles paroles estant abusé Tibere, delaissa vn ennemi capital à soi, à son petit fils, à sa maison, & à Macron mesmes, qui lui faisoit ces remontrances, & generalement à tous les autres hommes: car Macron voiant qu'il se destournoit du vrai chemin, & s'abandonnoit à toutes affections effrenées & desmesurées, le reprenoit, & lui remontroit pensant que ce fust ce Caius qui estoit du temps de Tibere, modeste & obeissant: mais le pauure malheureux en fin receut la peine de la grande amitié qu'il lui portoit: parce qu'il fut osté de ce monde auec sa femme ses enfans, & toute sa famille, comme vn faix inutile & empeschemét: car si tost qu'il l'apperceuoit de loin, il disoit à ceux de sa compagnie: Ne rions point, mes amis, soions tristes, voila venir le rude & rigoureux maitre, qui est deuenu maintenant pedagogue d'vn, qui est ia tout homme & Empereur, & qui dés long temps a esté mis hors la puissance des maitres d'escole, lesquels nous enseignent en notre premier âge. Aiant donques Flaccus entendu qu'il auoit esté tué, il descheut totalement de son esperance, & depuis ne lui fut possible de gouuerner les affaires, comme il auoit fait auparauant aiant perdu courage. Or quand le magistrat, qui doit commander, ne le peult plus, il auiét soudain que les suiets se rebellent, & principalement ceux qui de leur naturel s'esmeuuent de peu de chose: cõme les Egyptiens, lesquels ont acoutumé d'estre tous-iours les premiers à allumer d'vne petite estincelle grandes seditions. Estant ainsi en doute & difficulté, il estoit troublé, & ne sauoir ce qu'il deuoit faire, il remuoit tout ce qu'il auoit fait, changeoit de complexion, & deuenoit mauuais, commenceant à ses plus familiers, parce qu'il mesprisoit & repoussoit ceux qui lui auoient esté les meilleurs amis, & de meilleur cueur, & caressoit les autres, qui auparauant s'estoient declarez ses ennemis: mesme en toutes ses affaires vsoit de leur conseil: si est-ce qu'ils ne laissoiét pas pour-tant de garder dedans leurs cueurs vne rancune, qu'ils auoient contre lui, laquelle neant-moins cachoient par leurs belles paroles. Tant y a qu'ils iouerent si bié leur personnage, & contre-firent si bien, comme s'ils eussent esté sur vn eschaffault, vne loiale amitié, qu'à la fin ils le tirerent du tout à eux. Alors de magistrat il deuint personne priuée, & les suiets deuindrent gouuerneurs: en ce faisant mirent en auant des meschãs Edits, qu'ils selloient incontinent: car eux mesmes executoiét ce qu'ils auoient auisé, se seruans de lui, comme d'vn masque qui ne sonne mot sur vn eschaffault, & se couurans, cõme d'vn manteau, du nom du gouuerneur. Ceux-là s'appelloient Dionysiens, gens factieux & faiseurs de menées: Lambons, qui estoiét vn tas de pauures escriuains: Isidoriens, gens seditieux, qui ne seruoient qu'à donner des affaires à autrui, & inuenter choses nouuelles & dommageables, lesquels on peult bien appeller mutins, d'autãt que ce nom a gagné & leur est demeuré. Tous ces galands-là, estans assemblez, firent vn arrest contre les Iuifs: apres s'addresserent à Flaccus, & commencerent à lui dire en secret: l'enfant Tibere Nero, qui estoit ton esperance, est mort: aussi est mort ton compagnon Macron, auquel tu te fiois le plus apres Tibere: pendant que Caius sera Empereur, tes affaires ne se porteront gueres bié: il fault que nous te trouuions vn bon aduocat, qui te remette en sa grace: cet-aduocat sera la ville d'Alexandrie, laquelle du commencement a esté honnorée de la maison d'Auguste, &

Macron inhumainement occis par Caius.

Les Egyptiens se mutinent volontiers

Dionysiens Lambons, & Isidoriens, seditieux.

Conseil des mutins à Flaccus.

l'est encores à present, par dessus tous les autres, de notre Empereur: elle entreprẽdra volontiers cet ambassade, pour-ueu qu'elle ait receu quelque plaisir de toi: or tu ne pourrois lui faire plus grand bien: que de lui bailler en ses mains les Iuifs, & la laisser faire d'eux ce qu'elle voudra. Combien qu'il les deust chasser & renuoier, comme mutins, & ennemis du repos public, il leur accorda neant-moins ce qu'ils demandoient: de sorte que dés-lors il commẽça, à nuire couuertement aux Iuifs, ne se montrant iuge esgal & commun des parties aux iugemens des procés, au moien dequoi il panchoit tous-iours de l'autre coté, ne leur donnant en leurs affaires aussi bonne audience, comme aux autres: tellement que quand quelque Iuif s'approchoit pour parler, il lui tournoit le doz, & se montroit à son esciant rude. Quelque tẽps aprés il declara son mauuais courage, & aduint vn cas qui lui augmenta cette fierté & desdain, lequel ne lui procedoit point de son naturel, mais l'auoit acquis. Caius César donna à Agrippa petit fils du Roi Herode, le roiaume, qui auoit apartenu à ses aieulx: qui estoit la troisiesme partie que Philippe Tetrarche son oncle auoit eu de son pere, & se deliberant de monter sur mer, Caius lui conseilla, qu'il ne s'embarquast point à Brandis, pour aller en la Syrie, par ce que cette nauigation estoit longue & facheuse: mais qu'il print le plus court, & attendist les vents de Nort, qui le meneroient droit dedans Alexandrie: lui disoit que les nauires Egyptiennes alloient bien vistement, & que leurs patrons estoient fort experimentez, lesquels ne plus ne moins que cochers conduisoient par vn chemin droit, sans aucunement se fouruoier, les nauires au lieu. Agrippa fit ce que lui dit Caius, d'autant que c'estoit son maitre, & aussi qu'il lui conseilloit son bien. Estant donques arriué à Pouzole, & voiant les nauires Alexandrines toutes prestes sur le port pour faire voiage, il se mit dedans auec son train, tellement qu'aiant le vent à gré, peu de iours apres il arriua dedans Alexandrie, sans que personne en sceut rien: car il auoit commandé au pilote que quand le Phare se mõtreroit vers le soir, qu'on retirast les voiles: & qu'on se tint en mer, iusques à pleine nuict, & qu'alors on print port, afin qu'il entrast en l'hostellerie, sans qu'on le vist, estant tout le monde endormi. Or faisoit-il ce voiage auec vne grãde simplicité & modestie, & ne faisoit que regarder les moiẽs de sortir de la ville, sans qu'il y fust decouuert, d'autãt qu'il n'estoit pas là venu pour la veoir, l'aiant veuë lors qu'il vint à Rome pour parler à Tibere: ce qu'il en faisoit c'estoit pour plus-tost retourner en sa maison. Ce pendant les gens du païs creuoient d'enuie, tant parce que l'Egyptien de son naturel est enuieux, & estime le bon-heur d'autrui son mal-heur, qu'aussi pour les vieilles inimitiez & rancunes qu'il auoit autre-fois euës contre les Iuifs, tellement qu'il estoit autant faché de ce qu'il y auoit vn Roi des Iuifs, comme si on lui eust osté le droit, qu'il eut peu pretẽdre au roiaume de ses aieulx. Ceux qui hantoiẽt auec ce miserable Flaccus commencerent à l'irriter en lui faisant venir vne mesme enuie: si lui dirent: Le voiage de cet homme est ta ruine: il est enuironné d'vne plus grande parade d'honneur & de gloire que toi: il fait tourner le monde à soi par admiration, voiant l'armée de ses hallebardiers & garde-corps si biẽ equippée d'armes garnies que d'or, que d'argent. Qu'estoit-il besoin qu'il passast par la Seigneurie d'autrui, veu qu'il pouuoit estre seurement conduit en sa maison par

Le conseil des mutins trouué bon de Flaccus.

Agrippa fils d'Herode.

Conseil donné de Caius à Agrippa.

Embarquement d'Agrippa.

C'est à dire la haute tour, qui estoit prés d'Alexandrie.

Les Egyptiens sont fort enuieux.

Conseil donné à Flaccus contre Agrippa.

par mer? Car encores que Caius lui permist, & voire le contraignist à ce faire, il le deuroit prier de lui pardonner, s'il ne lui obeissoit en cela: afin que la reputation de gouuerneur du païs ne fust abaissée par sa grandeur. Flaccus oiant ces propos deuint plus enflé que deuant. Il est vrai qu'en public il faisoit semblant d'estre ami d'Agrippa, & compagnon, de crainte qu'il auoit d'offenser celui, qui l'auoit enuoié: mais en priué lui portoit enuie & decouuroit sa haine, lui donnant des trauerses, & l'outrageant couuertement, d'autant qu'il n'osoit ce faire ouuertement: car il permettoit au populace de la ville, & vn tas de faisneans, qui ne font autre profession, que de mes-dire d'autrui, & blasonner l'vn l'autre, de parler mal du Roi: fust ou par ce que lui-mesmes commençast le premier, ou bien qu'il incitast les autres à ce, s'aidant de ceux qui ont acoutumé de seruir à ce mestier. Ces galands-là aians trouué les choses à propos, passoient les iournées au lieu des exercices à gosser le Roi Agrippa, & arranger force brocards, quelque-fois se seruans de batteleurs & farceurs, montroient l'addresse de l'esprit és choses vilaines & dehonnestes, estans assez lourds & tardifs à comprendre les choses bonnes, & trop prompts & habiles à apprendre quelque mal. Autrement si Flaccus ne l'eust point fait faire, pour-quoi est-ce qu'il n'en eust esté courroucé? pour-quoi est-ce qu'il ne les eust pas repris? qu'il ne les eust chastiez, pour auoir ainsi outrageusement mesdit d'vn si grand personnage? Et quand il n'eust point esté Roi, ains seulement de la maison de Cesar, ne meritoit-il pas d'auoir quelque prerogatiue & auantage d'honneur? Certainement celà montroit bien que Flaccus estoit consentant à ces outrages, & iniures. Car celui qui peult chastier, ou pour le moins empescher quelqu'vn de mal faire, s'il ne l'empesche, il donne assez à connoitre que c'est lui qui le fait faire. Or depuis que ce populace desordonné a pris pied & occasion de malfaire, il ne s'en deporte pas aisement, mais monte de degré en degré en amoncelant tous-iours mal sur mal. Il y en auoit vn en cette commune, qu'on appelloit Carabas, lequel n'estoit de ces enragez & furieux, qui ne font pas seulement mal à eux-mesmes, mais aussi aux autres, qui s'approchent d'eux: ains estoit vn peu plus remis & moderé: celui là se pourmenoit iour & nuict par les ruës, ne se souciant ni de la froidure, ni de la chaleur, & ne seruoit que de passe-temps & amusement aux ieunes gens oisifs, lesquels prenans ce pauure miserable, & le trainant iusques au lieu des exercices, & le faisant asseoir au plus hault, afin qu'il fust aperceu de tous les assistans, lui mirent sur la teste vne fueille de papier bien large, au lieu d'vn diademe: lui vestirent vne nate, au lieu d'vn manteau roial: & au lieu d'vn sceptre, quelqu'vn voiant vn morceau de roseau par le chemin, lui mit en la main: apres qu'on lui eut forni ces enseignes & marques roiales, & qu'on l'eut acoutré en roi de farce, les enfans, portans sur leurs espaules des baguettes, le costoioient, contre-faisans les hallebardiers & garde-corps, les autres s'approchoiẽt de lui: aucũs pour le saluër, aucuns pour lui demander iustice, aucuns pour le conseiller en ses affaires: cela fait ils se prindrent tous à crier, tãt qu'ils peurent, Marin: on dit qu'en la langue Syriaque ce mot, Marin, signifie Seigneur. Or ils sauoiẽt biẽ qu'Agrippa estoit Syriẽ, & que la plus grande partie de son roiaume estoit en la Syrie. Flaccus entendant tout ceci, ou plus-tost le voiant, combiẽ qu'il deust, pour s'acquiter du deuoir de sa

Le Roi Agrippa brocardé de gens faisneans.

Qu'il ne chastie vn malfaisãt, ou ne l'empesche, s'il peult, est coupable.

Carabas pauure idiot est acoutré en Roi de farce en derision d'Agrippa.

Marin en langue Syriaque signifie Seigneur.

charge, faire prendre ce fol, & insensé, & le faire serrer en prison, afin qu'il ne donnast point occasion aux moqueurs & plaisanteurs de se railler des gens de bien, & de punir aussi ces basteleurs, qui auoient pris la hardiesse de se moquer tant couuertement, qu'à veuë d'œil d'vn Roi qui estoit ami de Cesar, & auoit esté honnoré par le Senat de Rome de la dignité Pretoriale, il n'en fut rien toute-fois, & si non seulement il ne les chastia, mais, qui est bien peu, ne daigna les reprendre, donnant par ce moien licence & abandon à toutes persônnes malicieuses & enuieuses de mal-faire, faisant semblant de ne voir point ce qu'il voioit, ni ouir ce qu'il oioit: Ce que sentant le peuple (ie ne parle pas du peuple bien morigené & hôneste, mais d'vn populace qui a acoutumé de remplir toutes choses de trouble & confusion par vne curiosité, s'adonnant à vne vie mal-heureuse, pleine d'oisiueté & fetardise) entre-prit vne traison fort grande: car s'estans leuez de grand matin coururent tous à la place, aians ia gagné Flaccus par des mal-heureux, que cet ambitieux & inconstant auoit eu pour agreables, non seulement à sa ruine, mais aussi du repos publique, & commencerent d'vn mesme accord à crier, qu'il falloit poser des statues & images aux † lieux d'oraison, qui estoit la plus grāde & etrange malice qu'on eust sceu inuenter. Sachans bien donques comme il falloit dresser cette embuche (car ils estoient fort habiles aux meschancetez) emprunterent le nom de Cesar, & s'en couurirent, d'autant qu'il n'estoit loisible d'y toucher ni contredire. Que fit lors le gouuerneur du païs? Estant acertené qu'en la ville d'Alexandrie, & par toute l'Egypte y auoit deux sortes d'habitans, nous, & ceux-là, & que tous les Iuifs, tant ceux qui demeuroient en Alexandrie, que les autres qui estoient espanduz depuis le Catabathme de la Libye, iusques aux fins d'Ethiopie n'estoient pas moins de dix cent mille, & que cette entreprise tiroit contre tous, & qu'il n'estoit pas honneste de remuer les bonnes coutumes du païs, n'en tint toute-fois compte, ains leurs ottroia la dedicace des Oratoires à Caius, combien que pour ce empescher il eust infinis moiens & remedes, pouuant ou comme gouuerneur leur defendre, ou comme ami les detourner. C'estoit lui-mesme qui y mettoit la main, & estoit participant du mal qu'on faisoit, ne taschant de tout son pouuoir qu'à allumer la sedition, en y adioutant tousiours quelque nouueau mal: de maniere qu'il ne s'en fallut gueres qu'il ne replist toute la terre de guerres ciuiles: car il estoit tout notoire que le bruit de l'establissement des statues aux oratoires, qu'on auoit fait courir au commencement par toute l'Alexandrie, seroit espandu par tous les lieux de l'Egypte, & qu'à la fin il prouiedroit de l'Egypte vers l'Orient & nations Orientales: que le semblable auiedroit depuis la marine, & l'endroit appellé Marie, qui sont les commencemēt de la Libye, iusques à l'occident, & nations occidentales: car vn païs seul ne pouuoit pas tenir les Iuifs, pour la grāde multitude des persônes: à raisō dequoi ils sont espādus par toute l'Europe & l'Asie, & font leurs demeurances en beaucoup de bonnes villes sises tant aux isles, qu'en terre ferme, entre lesquelles il y en a vne capitale & maitresse, qui est la sainte cite de Hierusalē, où le temple sacré du tres-hault Dieu a esté basti: aucunes de ces villes leurs auoient esté laissées par leurs peres, leurs aieulx, bis-aieulx, & ainsi consequemment par leurs ancestres, où ils demeuroient comme en leur propre païs, d'autant

† C'estoient loges où se retiroient les pauures mandians qui demandoient les aumosnes aux passans: comme sont les hospitaux & maladeries, qui estoient lieux sacrez: où les Iuifs visitoient les pauures & faisoiēt leurs aumones, & y prioient Dieu.

Grande peuplade de Iuifs.

La nation des Iuifs espandue par la plus grande partie du monde.

La cite de Hierusalē.

d'autant qu'ils y auoient esté nez & nourris: il y en auoit d'autres nouuellement basties, dans lesquelles ils estoient venuz demeurer, aprés auoir gagné la grace des Seigneurs: tellement qu'il estoit à craindre que ceux-là ne prinssent d'illec occasion de traitter mal les Iuifs, leurs citoiens, en remuant leurs anciennes coutumes, & abolissant l'vsage de leurs oratoires. Or combien que de leur naturel ils fussent paisibles, toute-fois le cas qui s'offroit estoit de si grande importance, qu'il ne les laissoit point en repos: non seulement parce qu'il estoit question de la religion & des statuts du païs, pour lesquels toute-fois il faut oublier les dangers de la vie, mais aussi parce qu'en abolissant leurs oratoires, on ostoit à eux seuls de tous les hommes qui sont sous le Soleil, le moien de se faire bien les vns aux autres: ce qui leur faisoit plus de mal, que s'ils eussent enduré dix mille morts: Ils pouuoiét dire aux personnes, qui leur estoient ainsi cótraires. Vous n'apperceuez pas qu'en ce faisant au lieu de donner l'hóneur que vous deuez à voz Seigneurs, vous leur ostez: d'autant qu'en tous les endroits de la terre nous Iuifs auons des retraittes publiques, où nous montrons la bonne affection, que nous portons à la maison d'Auguste, lesquelles si vous ostez, quel autre lieu aurons nous, & en quelle sorte pourrons nous honnorer Cesar? Certainement si nous n'auons soin de ceux qui nous laissent viure selon nos loix, nous sommes dignes d'vne grande punition, ne reconnoissans point le plaisir qu'ils nous font: mais s'il nous est loisible d'vser de nos statuts approuuez mesme par Auguste, nous ne voions point en quoi nous faillons, ni peu, ni beaucoup, si on ne nous blasme de ce que nous ne voulons point transgresser à notre esciant les loix, ni nous desuoier des bonnes coutumes: qui est cause bien souuent que les transgresseurs en sont puniz: mais Flaccus taisant ce qu'il falloit dire, & disant ce qu'il falloit taire, nous estoit du tout contraire: ceux ausquels il fauorisoit qu'en pensoient ils? Ce qu'ils en faisoient n'estoit-ce pas pour honnorer Cesar? C'est bien à propos, comme s'il y eust eu faute dedans la ville de temples, la plus grande partie de laquelle, & la plus commode en estoit pleine, où on pouuoit dresser tant de statues, qu'on eust voulu: c'estoit vne ruse & finesse des aduersaires, par le moien de laquelle il sembloit qu'ils ne faisoient nul mal, combien qu'ils en fissent beaucoup: auec ce les outragez n'osoient dire mot ni contredire: si vous ne voulez dire, messieurs les braues, que c'est faire honneur à Cesar de rompre les loix, changer les bonnes coutumes du païs, faire tort à ses voisins, mótrer exemple aux villes proches qu'il ne fault tenir comte de concorde & vnion. Aiant donques Flaccus conneu que cette entre-prise contre les loix lui venoit à gré, pour auoir aboli les oratoires & aumoneries, de telle sorte que le nom mesmes n'y estoit demeuré: il se tourna d'vn autre coté, assauoir à la ruine totale de notre police, afin qu'estant tout ce retranché, dont notre vie estoit, comme la nauire au port, maintenuë & gardée, qui sont les statuts du païs & la iouissance du droit de bourgeosie, nous souffrissions les dernieres miseres, estans abandonnez de tout aide & secours: car quelques iours apres il fit vn Edit, par lequel il nous appelloit etrangers, ne nous donnant point licéce de parler, mais nous condénant sans estre iugez & ouiz: y a-il chose au monde qui sente plus son tiran, veu qu'il estoit par tout accusateur, ennemi, tesmoin, iuge, bourreau? Il adiouta depuis à ces deux

Second Edit de Flaccus contre les Iuifs.

Troisiesme edit contre les Iufs. mechancetez vne troisiesme. Il permit à vn chacun de piller & saccager les Iuifs,comme en vne prise de ville.Aians les Alexandrins cette licēce que font-ils?La ville est diuisée en cinq parties ou cantons, les noms desquels sont semblables à ceux des cinq premieres lettres : il y en a deux qu'on appelle Iudaïques,parce que la plus grande partie des Iuifs y demeure, combien qu'ils soiēt espandus par les autres lieux. Que firent ils donques?Ils chasserent les Iuifs des quatre quartiers denommez par les quatre lettres, & les poulserent en vn endroit fort estroit,tellement que les pauures gens furēt contrains, pour le grand nombre de se retirer aux riuages, aux fumiers, aux monumens, & sepulcres, estans priuez de tous leurs biēs.Cependant eux coururent aux maisons vuides, les pillerent,& saccagerent, & comme en fait de guerre, partagerent le butin: auec celà,n'estans empeschez de personne,rompirent les boutiques, lesquelles estoient fermées pour le dueil de la mort de Drusille, & transporterent par le milieu du marché tout le bien qu'ils trouuerent,lequel estoit bien grand,vsans des biens d'autrui,comme de leurs propres.Encores le pillage n'estoit pas tant dommageable,comme la traffique faillie,aians les creanciers perdu leurs gages, & ne pouuant le laboureur,pilote,marchand, ouurier, faire son train acoutumé,de sorte que la pauureté les venoit acueillir de deux cotez : du pillage & rauissement de leurs biens en vn iour,& de l'empeschement de leurs traffiques acoutumées.Or combien que ces cas fussent fort griefs à supporter, toute-fois estoient supportables à comparaison de ce qu'apres ils endurerent : par ce que la pauureté est facheuse,principalement quand elle procede des ennemis:mais elle ne fait tant de mal,que le tort qu'on fait au corps, tāt petit soit-il.Nos gens donques souffrirent des maux si enormes,que ie ne sçai quel nom leur donner, & ne sont ces mots Tourment,Affliction,propres & suffisans pour declarer ce qui en est,tant estoit grande la nouuelle cruauté: tellement que si on veult faire comparaison des maux que fons les ennemis mortels vaincueurs à ceux qui sont pris d'eux,on trouuera qu'ils sont pleins de douceur & courtoisie, au pris des autres qu'ont souffert les Iuifs.Les ennemis rauissent l'argent,preignent les corps captifs:mais il ne gist en cela que le danger de perdre la liberté & les biens:encores par le moien des parens & amis,en paiant rançon,on escappe de leurs mains:que si on ne les peult fleschir & esmouuoir à pitié, pour le moins on les gagne par auarice. Qu'est-ce que cela ? C'est peu de chose, pourra dire quelqu'vn:car pourueu qu'on soit sauué,on ne se soucie pas comment,encores c'est vn grand plaisir qu'on reçoit:au reste si on est tué en la bataille, les ennemis sont si courtois qu'ils font enterrer les morts à leurs despens:ou s'ils sont si vindicatifs qu'ils gardent leur haine en l'endroit des morts, on fait treues : ce pendant on les rend, afin qu'ils ne soient priuez de la derniere grace, qui est de les enseuelir.Voila que font les plus cruels ennemis en la guerre.Voions maintenant que firent en paix ceux qui peu au parauant estoient nos amis.Aprés qu'ils eurēt pillé & saccagé les maisons,& chassé de tous les quartiers de la ville les Iuifs,ils les assiegerent,comme font les ennemis, tout à l'entour, de sorte qu'estans pressez de famine & disette de ce qui est necessaire à la vie, voians aussi leurs femmes & pauures enfans mourir de fain brassée par les mains de leurs aduersaires(car tout le païs estoit plein de biens, aians le fleuue par ses regorge-

Alexandrie diuisée en cinq cantons.

Les Iuifs chassez & leurs maisons pillées.

Traffiques rompues.

Pauureté fascheuse principalement causée des ennemis.

Les Iufs plus affligez que des ennemis mortels.

Pauureté & famine accueillent les Iuifs.

regorgemens & debordemens richemẽt abbreuué les terres, aiás aussi les châps propres à porter froumẽt rapporté force blé cette année-là) furẽt cõtrains d'aller cõtre leur coutume aux maisons de leurs parens & amis demãder l'aumosne & leurs necessitez: les autres, qui auoient le courage assis en plus haut lieu, & auoiẽt en desdain & horreur la fortune des médiás, cõme esclaue & seruile, alloiẽt publiquement au marché nõ pour autre chose q̃ pour acheter les viures d'eux & de leurs gẽs. Ceux-là si tost qu'ils furent apperceuz, furent empoignez par le mutin populace, & tuez sur le châp, apres foulez aux pieds & trainez par toute la ville, d'vne telle rage, qu'ils furẽt tous mis par pieces, ne demeurãt pas vne partie de leur corps entiere, pour estre enterrée. Ils en deffirent infinis autres par plusieurs sortes de tourmẽs qu'ils songeoiẽt & inuẽtoient de nouueau pour mõtrer leur grãde cruauté, tellemẽt qu'il sembloit qu'ils fussent enragez cõme bestes sauuages: car les premiers qu'ils trouuoient, ou ils les lapidoiẽt, ou ils les assommoient de coups de bastons, ne les frappãs point sur les principales parties de leurs corps, à fin que ne mourans si tost, & ne faisans que lãguir, ils sentissent plus lõg tẽps de mal. Il y en auoit d'autres plus esueillez, lesquels abusans de la presente licence, laissoient les armes lourdes & grossieres, & prenoient les plus violẽtes & poignãtes, qui sont le feu & le fer, de maniere qu'ils en tuoient beaucoup du glaiue, & en faisoient autãt mourir par le feu. Quelquesfois ils trainoient les familles entieres, les maris auec les femmes, les petits enfans auec leurs peres & meres au milieu de la ville, & illec les brusloiẽt tous vifs, n'aians pitié ni de la vieillesse, ni de la ieunesse, ni de l'âge des enfans sans malice: quãd ils auoient faute de bois, ils amassoiẽt les brãches des arbres, & les faisoiẽt mourir plus par la fumée, que par le feu, forceãs à ces pauures gẽs vne mort miserable & longue, les corps desquels à demi bruslez estoient estenduz ça & là. Quel fascheux & ennuieux spectacle? Le cas auenant que ceux qui estoient allé querir du bois, demeurassent trop à venir, ils mettoient le feu dedans le meuble des maitres qu'ils auoient pillez, & brusloient les maitres & les biens tout ensemble, vrai est qu'ils retenoient le meilleur par deuers eux, & ne brusloient que ce qui ne valoit pas beaucoup, s'en seruant, cõme de bois commun. Ils en prenoient d'autres tous vifs, & leur lioient vne corde au pié, puis les trainoient leur sautant sur le ventre, & les foulans aux pieds, qui estoit vne mort bien cruelle: encores ne se contentoient-ils pas de les auoir fait ainsi mourir, mais adioutoiẽt d'autres plus grandes cruautez aux corps morts, les trainans presque par toutes les rues de la ville, iusques à ce que le mort, aiant la peau, les nerfs, & la chair toute esmarmelée, à cause du chemin rude & raboteux, & estans les parties, qui auparauant estoient iointes & vnies, desmẽbrées & semées de coté & d'autre, eust esté brisé & cõsumé. Ce pẽdant aucuns d'eux, cõme en vne farse, faisoiẽt des faschez: les autres qui à bon esciant, cõme parens & amis, en auoient dueil, par ce q̃ seulemẽt ils auoiẽt pitié des maux de ceux qui leur apartenoiẽt, estoiẽt battuz, foëttez, & aprés auoir enduré en leurs corps tous les tourmẽs qu'il estoit possible, en fin estoiẽt crucifiez. Aiãt Flaccus fait effondrer & abatre les maisons des Iuifs, & ne laissant pas vne trouppe: tãt petite fust-elle, à laquelle il ne fist quelque grand mal, songea en son esprit & dressa vn assault le plus etrange du monde: aussi estoit-il homme cauteleux & malin, inuentant tousiours quelque nouueau mal: car de la compagnie des an-

Grande cruauté exercée sur les Iuifs.

Cópagnie des anciens entre les Iuifs establie par Auguste.

ciens,que notre sauueur & bienfacteur Auguste auoit establie pour le consistoire & conseil des Iuifs apres la mort de Genarche, estant pour ce enuoiées des lettres à Magnus Maximus,lequel deuoit estre gouuerneur d'Egypte,& de tout le païs d'alentour,il en fit prendre trente huit, qui furent trouuez dedans leurs maisons:incontinent il cômanda qu'ils fussent liez, & pour en faire vne belle montre au peuple,les fit passer par le milieu du marché, & de là menez à la place des ieux,aians les pauures vieillars les mains liées derriere le dos, aucuns de chordes, les autres de chesnes de fer, qui estoit vn piteux, & etrange spectacle, tant pour le temps que pour le lieu, & encores pour leur faire plus grande honte,commanda qu'ils fussent fouëttez touts nuds, en la presence de leurs ennemis,qui estoient là assis,de fouëts,comme meschans & villains, tellemēt qu'il y en eut beaucoup qui moururent des plaies & coups qu'ils auoiēt receuz si tost qu'ils furent transportez:les autres,estans long temps malades,& n'aians plus esperance de viure,n'attendoient que la mort.Or combien que ce meschāt vouloir & grād outrage ait esté autrefois descouuert,il faut toutefois que nous en disions quelque chose,pour le mieux esclaircir. Nous auiōs trois hommes anciēs de notre consistoire,Euode,Tryphon,& Andron,les maisons desquels on auoit pillées, & raui en vne course tout ce qui y estoit,ce que le gouuerneur sçauoit bien, pource qu'il en auoit esté aduerti lors, qu'il manda les principaux de notre compagnie pour appointer,comme il sembloit, auec ceux de l'autre partie de la ville: ores donques qu'il sçeust que ces trois hommes auoient esté despouillez de tous leurs biens, il les fit toute-fois battre deuant ceux qui les auoiēt pillez,à fin que les vns receussent double misere,paureté,& tourment en leur corps,& les autres double plaisir, iouïssans du bien d'autrui,& se donnans tout leur soul du plaisir au deshonneur de leurs ennemis.I'ai à dire quelque petit cas, lequel ne sçai si ie le doi mettre entre tant de maux:& combien qu'il soit petit, toutefois il montre vne grande malice. La forme & maniere de fouëtter n'est pas toute vne en la ville, ains diuerse selō la qualité de ceux qui doiuent estre battuz:car les Egyptiens sont fouëttez d'autre fouëts que les Alexandrins, lesquels sont battuz de verges longues & deliées par les sergēs de la ville:cette coutume a esté gardée en notre endroit par les predecesseurs de Flaccus,& parFlaccus mesme:or en deshōneur on y trouue quelque peu d'honneur, cōme en la peine quelque soulagement,quand on laisse les choses en leur estat acoutumé,& qu'on n'y adioute malicieusemēt du mal dauantage:mais quād le mauuais vouloir se mesle parmi,il gaste & rēuerse toute l'equité. N'estoit-ce pas dōques vne chose la plus inique du monde,que quād les Iuifs Alexādrins de petit estat & qualité auoiēt fait quelque faute digne de punitiō,ils estoiēt fouëttez des verges des bourgeois de la ville: & que leurs magistrats & iuges, qui estoient honnorez de l'âge & des estats qu'ils tenoiēt,fussent mis plus bas que leurs suiets,& reduits au rang des plus vilsEgyptiēs,qui pour leurs grandes meschancetez estoient puniz selon leurs merites: Ie laisse à dire que quand ils eussent failli dix mille fois, qu'il deuoit auoir esgard au temps, & pour la reuerence d'icelui, remettre en vne autre saison la punition: car les gouuernemens qui se maintiennent bien en leurs gouuernements, & n'entre-prennent plus qu'ils ne doiuent, ains honnorent ceux qui leur ont fait du bien, ont coutume de ne punir pas vn

criminel,

criminel,iuſques à ce que les iours ſolennels des natiuitez, & les feſtes des venerables Empereurs ſoient paſſées: mais lui en ces meſmes iours tourmentoit meſchamment & iniuſtement ceux,qui n'auoient fait aucun mal. Ne les pouuoit-il pas punir apres comme il euſt voulu? Au contraire il haſtoit & depeſchoit l'affaire tāt qu'il pouuoit,pour plaire aux parties aduerſes,penſant qu'en aiant gagné leurs bonnes graces,il paruiendroit au deſſus de ſes deſſeins. I'ai veu autre-fois que quand telle feſte approchoit,on dependoit ceux qui auoiēt eſté crucifiez,& les rendoit-on aux parens pour eſtre enſeueliz: auſſi failloit-il bien que les morts ſe ſentiſſent de la natiuité de leurs bons Empereurs, & que la ſolennité de la feſte fuſt gardée en leur endroit: mais cettui tant ſ'en falloit qu'il fiſt dependre les crucifiez,qu'il commandoit qu'ils fuſſent tous vifs crucifiez:à iceux le temps donnoit non vne remiſſion & abolition de peine, ains ſeulement vn delai:il les faiſoit toute-fois auparauant fouëtter au milieu de la place,& tourmenter par feu & fer,en ordonnant ainſi le ſpectacle. Dés le matin iuſques à trois ou quatre heures les Iuifs eſtoient fouëttez, penduz, piloriez,condamnez,menez par le milieu du theatre au ſupplice:apres cette belle montre venoient les baleurs,les batteleurs,les fluteurs,& autres paſſe-temps de farceurs. Mais pourquoi ſuis-ie ſi long en ce propos? Il ſongea vn autre & ſecond moien pour ſaccager les Iuifs,qui eſtoit d'armer contre eux la gendarmerie, controuuant vn faux fait bien etrange, à ſçauoir qu'ils auoient toutes ſortes d'armes en leurs maiſons. Aiant donques pour ce fait mandé vn centenier,à qui il ſe fioit le plus, qu'on appelloit Caſtus, lui commanda de choiſir de ſes ſuppoſts les plus hardis,& ſans faire aucune enqueſte d'entrer dedās les maiſons,& chercher ſ'il y auoit quelque appareil & amas d'armes cachées. Le centenier courut incontinent executer le commandement de ſon maitre: mais les Iuifs,ne ſçachans rien de cette embuſche,deuindrent tout eſtōnez de la grande fraieur qu'ils eurēt,eſtans embraſſez de leurs pauures femmes & enfans,qui fondoient en larmes de crainte d'eſtre pris captifs:car apres auoir eſté pillez,ils n'attendoiēt plus que ce mal:mais ſi toſt qu'ils ouïrent d'vn de ceux qui cherchoient: Ou auez vous ſerré vos armes? reprindrent vn peu courage, & ouurans leurs cabinets montroient tout,en partie ioieux, en partie fachez: ioieux,parce que la faulſeté de l'accuſation eſtoit deſcouuerte: fachez, parce qu'on adioutoit trop legerement foi aux faux rapports de leurs ennemis,ioint auſſi que les femelettes,qui auoiēt eſté touſiours enfermées,& n'eſtoient point ſorties de leurs chambres, pareillement les filles, qui le plus ſouuent ne bougeoient du lict,& de honte auoient coutume ſe detourner de la veuë des hōmes,meſmes de leurs proches parens,pour lors non ſeulement eſtoient regardées de gens inconnuz, ains auſsi de certains perſonnages, qui en leur contenance donnoient vne fraieur & crainte de gendarme. La recherche faite on ne trouua point d'armes deffenſiues, comme heaulmes, corſelets, boucliers, poignars, piques, lances, ni celles dont on aſſaille & tire on de loin, comme iauelots, fondes, arcs, fleſches, qui plus eſt, ne ſe trouua pas vn couteau de cuiſine. Par là on conneut incontinent la ſimplicité de viure des perſonnes, & qu'ils ne cherchoient point les delices

Orcheſtre eſtoit le lieu du theatre où les ſenateurs ſeoiēt pour voir les ieux publiques.

Autre moien inuēté par Flaccus pour ruiner les Iuifs.

Recherche d'armes.

& superfluitez des viandes,qui coutumierement engendrẽt souleté,dont procedent outrage & iniure sources de tous maux. Il est vrai qu'il n'y auoit pas long tẽps que les armes furent ostées aux Egyptiẽs par Bassus.qui y fut enuoié de la part de Flaccus ,mais c'estoit biẽ autre chose: car lors on decouuroit vn grand nombre de nauires qui flottoiẽt,& abordoiẽt au riuage du fleuue,toutes pleines d'armes.On voioit les sommiers chargez de piques , si bien liées & entrelassées les vnes dedans les autres,qu'elles ne panchoiẽt nõn plus d'vn coté que d'autre:les chariots de guerre tous quasi pleins de toutes sortes d'armes, lesquels marchoiẽt de front & d'vn mesme rãg en belle ordonnance,tellemẽt qu'ils rẽplissoient presque tout le chemin, qui est depuis le port iusques à l'arsenal Roial,où il failloit decharger les armes,lequel dure vne demie lieuë. Or il estoit bien raisonnable de rechercher les maisons de ces gens-là,qui faisoiẽt tels appareils,d'autant qu'on les auoit en soupçon,ne taschans qu'à remuer les affaires,& s'estans plusieurs fois reuoltez:au moien dequoi il falloit qu'en ensuiuant les sacrez ieuz de pris,qui sont tous les trois ans , que les gouuerneurs aussi fissent en Egypte la troisiesme année la reueuë des armes, qu'on y apportoit,à fin que les Egyptiẽs delaissassent à faire ces appareils, ou qu'ils en fissent bien peu,n'aians assez de loisir pour en faire dauantage. Mais qu'estoit-il besoin que nous souffrissions celà? Quand est-ce que nous auons esté soupçonnez de rebellion & desobeïssance à notre Prince?Quand est-ce que nous auõs rompu la paix?Nos affaires & traffiques de tous les iours ne sont elles pas sans blasme?ne tendẽt elles pas à l'vnion & tranquillité de la ville?Il est bien à sçauoir que si les Iuifs eussent eu chez eux des armes,on leur eust saccagé plus de quatre cens maisons,dont ils furent chassez par des pilleurs , qui leur rauirent toute leur substance.Que s'ils en auoiẽt,pourquoi est-ce qu'on n'a recherché ceux qui les pillerent?pourquoi est-ce qu'elles sont demeurées en leur possession,& n'ont esté mises en euidence?Mais,comme i'ai dit,cette maniere de faire n'estoit qu'vne menée & trahison de Flaccus, qui nous en vouloit si asprement & irritoit la commune contre nous: dont se sentirent aussi les femmes: car non seulement au marché,mais au milieu du theatre estoient comme captiues empoignées & trainées auec grãd des-honneur & scãdale à l'endroit des ieuz,& quand on voioit qu'elles n'estoient point Iuifues , on les laissoit aller: car auparauãt qu'on sçeust la verité on en prenoit beaucoup, qui n'estoiẽt pas Iuifues. Quand donques ils pouuoient attraper quelques vnes des notres , au lieu d'estre spectateurs, se montroient tyrans , & commandoient qu'on leur baillast à manger de la chair de porc:celles qui de pœur d'estre tourmentées en goutoient , eschapoient sans qu'on leur fist aucun mal : mais les autres, qui estoient plus vertueuses & resistoient , estoient liurées au bourreau pour leur faire souffrir grans tourmens : qui estoit vn grand argument & preuue de leur innocence, auec ce qui a esté dit. Or il ne lui suffisoit pas de nous faire mal , mais il cherchoit aussi touts les moiens qu'il pouuoit pour nous mettre en la mauuaise grace de l'Empereur : car aprés que nous eusmes fait à Caius touts les honneurs qu'il estoit loisible d'ordonner par nos loix , nous lui presentasmes le decret & arrest desdits

Bassus osta les armes aux Egyptiens.

Deshõneur fait aux femmes Iuifues.

Les Iuifs montrent vne grande obeïssance vers leur Prince

desdits honneurs, lui priant que, puis qu'il ne nous auoit pas voulu accorder que nous y enuoïssions des ambassades, il le lui enuoiast lui-mesmes. Lisant le contenu en icelui, faisoit souuent signe de la teste d'en estre content: puis en riant & estant tout ioieux, ou faisant semblãt de l'estre: Mes amis, dit-il, ie vous sçai bon gré de la bonne affection que vous portez à l'Empereur, i'enuoirai ceci, comme vous demandez, ou bien moi-mesmes accõplirai la charge d'Ambassadeur, à fin que Caius sçache votre bon vouloir: moi-mesmes tesmoignerai de votre bonté & obeïssance, laquelle i'ai conneuë ci-deuãt. Ne disant autre chose se teut: aussi la vraie loüange est assez suffisante d'elle-mesmes, & n'a que faire d'estre enrichie de tant de langage: nous donques tous ioieux de sa promesse le remerciasmes, esperans que notre decret seroit bien tost entendu de Caius, & non sans raison: d'autant que ce qui est enuoié soigneusement par les presidens des Prouinces, vient incontinent à la connoissance de l'Empereur: mais lui, ne se souciant de tout ce qui auoit esté resolu & arresté entre nous, retint notre decret, à fin que nous fussiõs reputez seuls de tous les autres peuples qui sont dessous le Soleil, ennemis des Romains. Celà ne partoit-il pas d'vn esprit malin, qui dés long temps auoit songé à nous dresser des embusches, non pas d'vn soudain aduis, qui fust brusquement & legerement monté en l'esprit de l'homme? Or Dieu, qui a soin, comme il est bien conuenable, des choses humaines, mettant en euidence ce qui estoit caché sous les belles paroles flateuses & fardées de Flaccus, qui ne tendoient qu'à tromperie, & descouurant le parquet de ses meschantes pensées, où il dressoit toutes ces menées, prit pitié de nous, & nous dõna vn moien par lequel nous ne serions plus frustrez de notre esperance: car passant le Roi Agrippa par Alexandrie, & lui aiãs discouru le mauuais traittement que nous faisoit Flaccus, il donna ordre à nos affaires, & nous promit d'enuoier à l'Empereur notre decret. Apres qu'il l'eut receu, l'enuoia à l'Empereur, comme nous auons entẽdu, & fit nos excuses enuers lui de ce que nous auions trop mis à lui enuoier: à fin qu'il ne pensast que les Iuifs eussent attendu si tard à lui faire connoitre le bon vouloir qu'ils portoient à la maison d'Auguste, de laquelle ils receuoient tout bien & plaisir: que dés lõg temps ils s'estoint efforcez de ce faire, mais qu'ils auoient esté empeschez par la mal-ueillance du president du païs. Apres ceci la Iustice commencea, à se dresser contre lui, celle qui prend en sa sauuegarde & defense les outragez, & punit les meschans. Premieremẽt il receut vne etrange calamité & infamie, que pas vn de tous ceux, qui auoient esté presidens parauant lui, n'auoit souffert, depuis que la maison d'Auguste eut mis en son obeïssance la mer & la terre: car à ceux, qui du temps de Tibere & de son pere Cesar estoient deuenuz en leurs gouuernemẽs, au lieu de bons gouuerneurs & soigneux du biẽ public, cruels seigneurs & tyrans, & auoiẽt cõblé le païs de maux insupportables, de corruptiõs, de cõcussions, de banissemẽs de gẽs de bien, de punitiõs de personnes nõ condẽnées, le tẽps de leurs gouuernemẽs fini, & estãs de retour à Rome, les Empereurs leur demandoient compte & raison de ce qu'ils auoient fait, & principalement quand les villes outragées enuoioient des ambassades, & lors, se montrans iuges esgaux & equitables, oioiẽt esgalemẽt les accusateurs & les accusez, & ne condemnoient personne que son procez ne lui eust esté

Responce dissimulée de Flaccus aux Iuifs.

La vraie louange n'a besoin de grand langage.

Les gouuerneurs des Prouinces aians fini leur charge, rendoiẽt compte d'icelle.

fait & parfait,& ouï en ses defenses, ne iugeans point ni en faueur, ni en haine d'aucun,ains à la verité ce qui leur sembloit iuste & equitable : mais ici la iustice,haineuse des meschans, s'auanceant, surprit tout à coup Flaccus en son gouuernement sans attendre qu'il fust fini, se faschant des infiniz & enormes outrages qu'il auoit commis.Or la maniere de sa prise fut telle. Il pensoit que Caius,tous soupçons ostez,fust appaisé,tant par le moien des lettres, qu'il lui auoit escrites pleines de flaterie,qu'aussi par les longues harãgues qu'il faisoit bien souuent au peuple d'Alexandrie en sa loüange: ioint que la plus grande partie du peuple de la ville l'auoit en bonne reputation:mais il se trõpoit biẽ: d'autant que les esperances des meschans sont vaines,se promettãs bon-heurs, & ne receuans que mal-heurs,cõme ils meritent:au moien dequoi Bassus centenier fut enuoié d'Italie auec sa compagnie pour le prendre. Icelui,entrant incontinent en vn vaisseau de ceux qui vont le plus vistement, fit tant qu'en peu de iours il arriua sur le soir aux riuages d'Alexandrie pres l'Isle du Phar: alors il commanda au pilote de demeurer en la rade hors de la ville, iusques à ce que le Soleil fust couché,de peur qu'il ne fust conneu, & que Flaccus sentãt le vent de sa venuë n'eschapast de ses mains,& par ce moien son entreprise ne vint à aucun effect. La nuict estant venuë,la nauire print port,& Bassus descendant auec ses gens entra dedans la ville ne connoissant personne, ni estant cõneu d'aucun,& trouuãt en son chemin vn soldat,qui faisoit le guet au quartier,lui cõmanda de lui montrer le logis du capitaine, parce qu'il lui vouloit communiquer son secret, à fin que s'il eust eu faute d'aide, il fust secouru de lui.Or aiant entendu qu'il estoit conuié à souper auec Flaccus chez Stephanié l'vn des affranchis de Tibere Cesar,n'espargnant aucune diligence courut incontinent vers la maison de celui qui les auoit inuitez,& se retirãt vn peu loin enuoia vn de ses gens deguisé en varlet,espier ce qu'on faisoit,à fin qu'on ne se doutast de l'affaire.Estãt donques celui-là entré au banquet, comme seruiteur de quelqu'vn des assistans,& aiant biẽ diligẽment consideré tout l'equippage, s'en retourna le dire à Bassus:lequel entẽdant que l'entrée n'estoit gardée, & le peu d'hõmes qui estoient auec Flaccus(parce qu'à grande peine y auoit-il dix ou quinze seruiteurs auec lui)fit signe à ses gens,qui incontinent accoururent tous auec lui. Aucuns d'eux debout ceints de leurs espées,enuironnerent Flaccus,qui ne s'en donnoit de garde,beuuant à vn de la compagnie,& ne pensant qu'à faire bonne chere:mais si tost qu'il vit Bassus suruenir au milieu, fut tout estonné, & lui faillit la parole. Et comme il se vouloit leuer, apperceut la garde, qui estoit à l'entour de lui. Alors il conneut bien, sans qu'on lui en dist mot, que vouloit faire Caius de sa personne, & la charge qu'auoient ceux, qui estoient venuz, & ce qui lui deuoit auenir: car l'esprit est si prompt & puissant, qu'il voit & oit tout ensemble en vn instant ce qui se fait petit à petit en long temps. Tous les autres qui soupoient auec lui, se leuans de table, trembloient, & estoient transiz de fraieur,de peur d'estre puniz, pour s'estre trouuez en ce banquet, d'autant qu'ils n'osoient fuir, voire ne pouuoient, estans toutes les portes saisies. Ainsi Flaccus fut emmené par les soldats de Bassus, comme il leur auoit esté commandé,de ce dernier banquet: aussi failloit-il bien que la punition commençast & s'addressast à la bonne

La chance tournée cõtre Flaccus

Les esperãces des meschans se tournent à leur ruine.

Bassus enuoié pour prendre Flaccus.

Flaccus pris.

La grande promptitude de l'esprit.

bonne chere de celui qui auoit fait mourir infinis innocens de faim. Ce cas etrange auint à Flaccus au païs mesmes dont il estoit gouuerneur, d'auoir esté pris vif comme vn ennemi: & croi que ce fut à cause du mauuais traittement qu'il auoit fait aux Iuifs, aiant deliberé de les totalement ruiner pour aquerir gloire & honneur: ce que montroit assez le temps de sa prise, par ce qu'il fut pris au temps d'Autonne, que les iours & nuicts sont egaulx, auquel mesme temps les Iuifs ont coutume de celebrer vne feste solennelle dedans les cauanes & tabernacles. Cette feste estoit discontinuée, estans nos princes detenuz prisonniers, apres auoir souffert des outrages & tourmés insupportables, dont le menu peuple estoit autant fasché, comme si lui-mesme les eust enduré, iaçoit qu'il fust assez ennuié de ceux qu'il receuoit. Or les facheries ont coutume de doubler aux iours de feste, à ceux qui ne les peuuent festoier, d'autant qu'ils sont priuez de la ioieuse chere, que lors l'assemblée cherche, qui estoit cause qu'ils estoient etouffez d'ennui, auquel ils ne pouuoient trouuer de remede. Estans ainsi accablez d'vn si lourd & pesant fais de facheries, & enserrez de nuict en leurs maisons, sur-uindrent aucuns qui annoncerent la prise de Flaccus: eux du premier coup pensoient que c'estoit quelque nouuelle controuée & non veritable, & que ce qu'on leur en disoit, n'estoit que par moquerie, & pour leur dresser quelque embuche: au moien de quoi ils se fachoient dauantage. Sur ces entre-faites se leua vn bruit par la ville, les gens du guet courans hault & bas, aucuns des gens de cheual au fort, & du fort retournans vistement en la ville, tellement que quelques vns d'entre eux, estans etonnez de ce cas non acoutumé, sortirent de leurs maisons pour sçauoir ce qui estoit sur-uenu: mais si tost qu'ils entendirent que Flaccus auoit esté mis prisonnier, & estoit tombé aux laqs & filets que lui-mesmes auoit tendus aux autres, leuans les mains vers le Ciel louoient Dieu, & lui rendoient graces, comme à celui qui à l'oeil sur les choses humaines: en disant. Seigneur, nous ne nous reiouissons pas de la punition de notre ennemi, aians appris de tes loix sacrées qu'il fault auoir compassion des hommes: mais nous te remercions, & à bon droit, de ce que prenant pitié de nous, tu as allegé nos continuës afflictions. Ainsi passans toute la nuict en hymnes & chants sortirent dés le point du iour hors les portes de la ville aux riuages proches, par ce qu'on leur auoit osté leurs oratoires, & s'estans assemblez au lieu le plus net qu'ils peurent trouuer: commencerent tous ensemble à s'escrier: O tresgrand roi & Seigneur des mortels, nous appellons auec nous aux graces que nous te rendons, la terre, la mer, l'air, le Ciel, parties de cet-vniuers, & generalement tout le monde, qui nous sont demeurez de reste: car des autres choses, qui ont esté basties des hommes, les hommes nous en ont priuez, comme de la ville, des maisons tant particulieres que communes, de sorte que nous sommes demourez, de tous ceux qui sont sous le Soleil, sans ville & sans maison par la mauuaise volonté de notre gouuerneur: mais maintenãt tu nous donne bonne esperãce, que tu sauueras le reste aiant ia cõmencé à octroier nos prieres, par ce que tu as esté incontinent le cõmun ennemi de la nation, & l'auteur & maitre des miseres qu'elle souffroit, lequel pensoit qu'en la tourmentant il paruiendroit à grans honneurs: auec ce tu ne l'as pas eloigné de nous, afin que ceux qui ont esté de lui outragez, en sentent

Action de graces à Dieu par les Iuifs pour la prise de Flaccus.

Autre priere faite en cõmun par les Iuifs.

moins de plaisir, pour en ouir parler: mais tu l'as approché pour nous donner plus clairement à connoitre par la veuë, la bonne issue qui nous doit contre notre esperance en brief auenir: Outre ce qui a esté dit, il lui auint vn autre cas, non ce me semble, sans la prouidence diuine: car apres qu'il eut esté emmené prisonnier en Italie, qui fut au commencement de l'hyuer, & enduré infiniz maux auparauant que d'y arriuer (aussi falloit-il bien que celui qui auoit rempli les elemẽs de cet-vniuers de toutes meschancetez, fust tourmẽté des grãdes tẽpestes de la mer) deux de ses plus grans ennemis l'accuserent, assauoir Lampon & Isidore, qui peu au parauant estoient ses suiets, & l'appelloient leur Seigneur, leur bien-facteur, leur sauuer, & lui donnoient autres noms semblables, mais lors estoient ses aduersaires, montrans leur force non egale à celle de Flaccus, mais beaucoup plus puissante, non seulement parce qu'ils se fioient à leur bon droit, mais aussi, qui estoit vne chose bien grande, parce qu'ils voioient que l'Empereur, qui auoit puissance souueraine sur les affaires humaines, lui estoit ennemi mortel, lequel se deliberoit de iouër le personnage d'vn iuge, afin qu'on ne pensast qu'il l'eust condamné, auant que d'estre iugé: autrement il eust montré l'effect de son mauuais vouloir, si au parauant que d'estre accusé & defendu, il l'eust condamné, & arresté en son esprit peine de mort: or il n'y a rien plus facheux que quand les grans sont accusez des petis, & les magistrats de leurs suiets, ne plus ne moins que quand les maitres sont accusez des enfans de leurs esclaues, ou des esclaues mesmes qu'ils ont achetez argent contant. Encore ce mal estoit leger & facile à supporter à comparaison d'vn autre plus grand: parce que ce n'estoient pas simples suiets qui d'vn commun accord soudainement s'esleuerent contre lui pour l'accuser, mais c'estoient gens, qui la plus part du temps de son gouuernement auoient esté mal traitez de lui, estant Lampon accusé de deloiauté enuers Tibere Cesar, & tourmenté pour ce fait l'espace de deux ans: d'autant que Flaccus, qui estoit son iuge, lui voulant mal, reculoit le iugement tant qu'il pouuoit par les delaiz & remises qu'il controuuoit, afin que s'il eschapoit & estoit absouls du crime, que pour le moins il le tint long temps en langueur & crainte du danger, qui lui pendoit deuant les ïeux, & par ce moien lui fit souffrir vne vie plus facheuse que n'estoit la mort. Apres que ce Lampon eut gagné sa cause, il disoit qu'on lui auoit fait perdre tout son bien, par ce qu'il auoit esté contraint de prendre la charge des exercices, tellement que ce vilain auaricieux, ne voulant rien debourser, vouloit faire à croire que son bien ne pouuoit pas fournir à si grandes despenses: peult estre aussi qu'il disoit vrai, comme en fin on conneut par experience, n'aiant pour tout bien sinon ce qu'il auoit peu gagner par concussions, corruptions, & moiens iniques: car il escriuoit, comme Greffier, dessous les presidens & enregistroit toutes leurs sentẽces & ordonnances par ordre: en ses registres il effaçoit quelque mot, il en laissoit passer d'autres tout à gré: aucune-fois il entremesloit ce qui n'auoit point esté ordonné, aucune-fois aussi il changeoit le texte du iugement, brouillant & retournant hault & bas les affaires, tellement que ce pendart de greffier faisoit son proffit non seulement d'vne syllabe, mais qui est bien plus, d'vn poinct: pour raison de quoi le peuple bien-souuent l'appeloit hault & clair Meurtre-plume, & certes fort proprement en touchant droit au but:

Flaccus emmené prisonnier en Italie.

Il est accusé de Lampon & Isidore.

C'est grande facherie aux grans d'estre accusé des petis.

Lampon greffier

Soubriquet du peuple donné à Lampon estant greffier.

au but: par ce qu'en escriuant de la plume, il couppoit la gorge à dix mille personnes, c'est à dire, il les rendoit plus miserables que ceux qui estoient morts, d'autant qu'au lieu de gagner leur cause & s'enrichir, ils receuoient double perte, la perte de leur cause, & la perte de leurs biens, achetans leurs parties aduerses d'icelui tous ces deux, & lui leur vendant la substance d'autrui: or il n'estoit possible que les presidens & gouuerneurs d'vn si grand païs eussent souuenances de leurs iugemens pour les affaires tans priuées que publiques, qui sur-uenoient tous les iours à la foule: veu qu'ils ne s'emploioient pas seulement au iugement des causes, ains aussi aux comptes des reuenuz & tributs, à l'examen desquels s'en alloit la plus grande partie de l'année: de sorte que cetui qui estoit commis à la garde du droit, & aux iugemens sains, qui estoient assis sur icelui, faisoit son proffit de l'oubliance des iuges, faisant perdre la cause à ceux qui l'auoient gagnée: vrai est que c'estoit apres auoir receu vn grand present, ou, pour mieux dire, vne corruption. Tel estoit Lampon accusateur de Flaccus. Isidore n'estoit pas moins mechant, homme seditieux, vn faiseur de menées, qui ne faisoit autre estat que de brouiller & mesler les affaires, ennemi de la paix & repos public, qui s'entendoit fort bien à esmouuoir des seditions & troubles, & à les croistre & auancer quand ils estoient commencez, homme qui mettoit tousiours son estude à auoir autour de lui vne commune ramassée de toutes sortes de gẽs, diuisée en ligues, comme en parcelles: car en celle ville il y a force compagnies & communautez, ausquelles rien de bon & de sain ne commande, ains intemperance, yurognerie, & leur fille noise & debat: ceux du païs les appellent Synodes & Clines. En toutes ces assemblées ou en la plus grande part d'icelles, ce troubleur de ville Isidore auoit le premier lieu, & l'apeloit-on le maitre de la feste, le maitre d'hostel: auec celà il auoit tãt de credit, que quand il vouloit entre-prendre quelque acte, qui ne valoit rien, tous d'vn mesme complot accouroient, & disoient & faisoient tout ce qui leur estoit commandé. Icelui, estant autre-fois faché de ce que Flaccus ne l'auoit pas eu en telle estime & reputation sur la fin, comme au commencement, gagna par dons & presens vn tas de coureurs de cuisines, qui ont accoutumé de viure à la table d'autrui, & vendre leurs voix à ceux qui les veulent acheter: si leur commanda de s'assembler au lieu des exercices, où estans assemblez & aians rempli le lieu du grand nombre qu'ils estoient, accuserent Flaccus sans cause & occasion, controuuans des crimes qui ne furent iamais, & faisans vn grand vacarme de plaintes faulses: de sorte que non seulement Flaccus, mais aussi tous les assistans en estoient etonnez, comme d'vne chose incroiable, & faisoient iugement que tout ce qui se disoit, n'estoit que pour faire plaisir à quelqu'vn, sachans bien que ceux-là n'auoient souffert aucun mal, ni ceux de la ville aucun tort. On mit donques la matiere en deliberation, & fut aduisé qu'on en prendroit aucuns pour sçauoir la cause de cette indiscrete & soudaine folie & rage. Estans pris sans aucuns tourmens confesserent la verité, & pour preuue de leur dire vindrent au fait, decouurans & declarãs les presens qu'on leur auoit baillé, & ceux qu'on leur auoit promis de donner par-apres, declarerent pareillement ceux qui auoient esté choisiz pour les distribuer, & conduisoient toute cette menée, & outre le lieu, le temps, auquel cette corruption auoit esté faite.

Isidore homme seditieux.

Synode c'est vne assemblée de gens, & Cline lit ou table or les anciens s'asseoient au lit pour prendre leur repas.

Commune subornée par Isidore pour accuser Flaccus.

Or estans de ce tous les assistans marris,& à bonne raison,mesmes la ville trouuant mauuais que par la malice d'aucuns faineans le nom & honneur de Flaccus fut foulé,fut aduisé par la plus saine partie du peuple qu'au l'endemain on feroit venir les gens qui auoiét distribué les presens, pour conuaincre Isidore, afin aussi que Flaccus se defendist & fist connoitre qu'il estoit à tort accusé,& qu'il auoit tous-iours bien gouuerné sa prouince. Si tost que ce mandement fut publié,non seulement les Seigneurs y vindrent, mais aussi tous les bourgeois de la ville sans conter ceux qui deuoient estre repris pour auoir esté corrompuz,lesquels aians fait ce beau seruice, monterent au plus hault lieu, afin qu'ils fussent mieux apperceuz de toute la compagnie,& là commencerent à blasmer Isidore,comme l'auteur de tout le bruit & paroles iniurieuses qu'on auoit dites de Flaccus, aiant donné à plusieurs personnes vin & argent:autremét(disoiét-ils) d'où nous seroient venuz tant de biens, veu que nous estions pauures,& à grand peine pouuions nous sur-uenir à nos necessitez iournelles? Au-surplus quel mal nous a fait Flaccus en son gouuernement, qui nous contraigne à nous en resentir ? C'est Isidore qui est auteur & ouurier de tout ceci,portant tous-iours enuie à ceux qui font bien,& estant ennemi d'vne police bien reglée. Les asistans entendás ces paroles, qui montroiét notoirement le mauuais vouloir de l'accusé, aucuns d'eux commécerent à crier qu'il le falloit blasmer, les autres qu'il le falloit bannir,les autres,qu'il le falloit faire mourir: mais ceux qui estoient d'aduis qu'on le fist mourir passoient en nombre,à l'aduis desquels les autres se reuindrét,de sorte qu'à la fin tous d'vn mesme accord & d'vne mesme voix crierent qu'il falloit tuer cette peste commune,& que depuis qu'il s'estoit entre-mis des affaires publiques,il n'auoit laissé aucune partie de la ville saine & à son aise:tellement que se sentant coupable s'absenta, craignant d'estre pris: mais Flaccus ne les rechercha point, estimant que puis qu'il s'estoit absenté de son bõ vouloir,qu'il n'y auroit plus d'oresnauát de trouble en la ville.I'ai raconté tout ceci au long, non pour ramenteuoir les vieux forfaits,mais m'esmerueillát de la Iustice,laquelle à l'œil sur les choses humaines: d'autant que lors il auint que ceux qui vouloient plus de mal à Flaccus & estoient ses plus grans ennemis l'accuserent,afin qu'il receust plus grand dueil: car l'accusation de soi n'est pas tant facheuse que quand elle procede des ennemis ouuers & declarez,laquelle non seulemét il endura de ses suiets & maluueillans,dont la vie au parauant estoit en sa puissance, mais ausi en estoit euidemment conuaincu,receuant par ce moien double mal, parce qu'outre qu'il estoit conuaincu,il estoit moqué de ses ennemis tout ioieux de ce, lequel estat est plus deplaisant que n'est la mort aux gens sages. Au reste quel reconfort pouuoit-il auoir en ses aduersitez,veu qu'en vn instant il fut depouillé de tout son bien,qui lui auoit esté laissé de ses parens, & que lui-mesmes auoit acquis estant conuoiteux de bagues & ioiaux?car ses richesses ne lui estoient pas oisiues,comme sont à beaucoup de gens riches, mais il vouloit auoir toutes choses excellentes,pots,vestemens,lits,vtensiles, & autres choses d'eslite, qui embellissent la maison, seruiteurs esleuz & choisiz entre tous les autres de belle face,de belle taille, & adroits aux seruices iournaux ,par ce qu'il n'y en auoit pas vn qui ne fust excellent en son estat,de sorte qu'ils estoient les premiers,ou

Faulseté d'Isidore descouuerte.

Diuers iugement du peuple contre Isidore

non

non moindres que les autres. Que celà soit vrai, il est aisé à connoistre, d'autant que lon vendoit coutumierement à l'encant les biens des condamnez, & toutefois ceux de Flaccus furent reseruez à l'Empereur, hors mis bien peu, afin qu'on ne transgressast la loi faite des biens des condamnez. Apres que ses biens furent confisquez, il fut banni de la plus grande & meilleure partie de la terre, mesme des Isles fortunées, & l'eust on confiné en vne Isle la plus sterile de toutes celles qui estoient en la mer Egée, qu'on appelle Gyare, n'eust esté l'intercession de Lepidus, par le moien duquel lui fut accordé de demeurer à Andros, isle proche de Gyare, ce qui fut cause, qu'il fist de Rome iusques à Brindes, le mesme voiage, que quand il fut establi gouuerneur d'Egypte, & de la Libye contiguë, afin que les villes qui l'auoient autre-fois veu en pompe, & enflé de sa bonne auenture, le vissent de-rechef rempli de confusion & deshonneur. Or voiant que tout le monde le montroit au doigt pour le soudain changement qui lui estoit auenu, fut merueilleusement tourmenté de facherie & ennui, s'augmentant & s'embrazant dauantage son mal par d'autres cas facheux, qui lui sur-uenoient comme on voit aux maladies & fieures recourantes, lesquelles estans vn peu allegées, retournent apres auec plus grande force. Aiant passé la mer Ionique, il cotoioit Corinthe, estant vn spectacle & montre aux villes de la Morée sises aux riuages de mer, & faisant foi de l'incroiable changement de son estat: car si tost qu'il estoit descendu de la nauire, on acouroit de tous cotez pour le voir: aucuns, qui lui vouloient mal, sautoiët de ioie: les autres, qui s'accoutumoient à estre modestes par les fortunes d'autrui, en auoient pitié. Aprés qu'il eut passé le destroit de Lechée, & fut descendu à †Cenchrées, qui estoit le haure des Corinthiens, fut contraint par les gardes, qui ne lui vouloient bailler aucun delai pour sejourner, de monter en vn petit bateau, tellement qu'aiant le vent contraire, & estant infiniement trauaillé, fut trainé à grand peine à Pirée. Quand la tempeste fut cessée, passant le païs d'Athenes iusques au promontoire de Suine, & consequemment les autres isles qui sont là à l'entour, comme †Helene, Ciané, Cythné, & toutes les autres, en fin il arriua à †Andros, où il deuoit estre confiné, laquelle incontinent que ce pauure miserable eut apperceuë de loin, espandant par les iouës vne grãde quantité de larmes qui couloient comme d'vne fontaine, & frappant sa poitrine, & se pleignant ameremẽt: Hommes, dit-il, qui me gardez & conduisez i'ai en eschãge ce beau païs d'Andros pour l'heureuse Italie. O Isle mal-heureuse pour moi Flaccus, qui ai esté nai, nourri, & enseigné à Rome ville capitable, qui ai esté compagnon d'escole & de table des petits fils d'Auguste, qui ai esté retenu au nombre des principaux amis de Tibere Cesar: qui ay esté gouuerneur pour six ans de la meilleure piece de son domaine, qui est Egypte. Quel soudain changement? La nuit vient en plain iour, comme vne eclipse de Soleil, saisir ma vie. Comment appellerai-ie cette isle? L'appellerai-ie exil: ou nouueau païs, ou vn port & retraite miserable? Nenni. Le nom de sepulchre & tombeau lui conuient mieux: car ie vai tout droit, comme vn homme mort, au tombeau, d'autant que ie finirai là ma miserable vie par facherie, ou si ie puis viure, i'endurerai auec sentiment vne longue mort. Ainsi se tourmẽtoit ce pauure homme. Or quand la nauire eut pris port, il descendit, baissant de facherie la teste

Les biens des condamnez estoient venduz à l'incant.

Flaccus banni.

Flaccus est enuoié à Andros en exil.

† Appellé maintenãt Sutica.

Appellé maintenãt Liuadia.

† Macronisi Isola.

Andri isola.

Propos de Flaccus à ceux qui le conduisoient.

contre terre, comme personnes foulées & greuées de quelque lourd & pesant faix, qui panchent le chinon du col, ne pouuant tant soit peu regarder en hault ou n'osant pour les passans & autres qui acouroient pour le voir, & tenoient les deux cotéz du chemin. Alors les gardes qui le conduisoient le presenterent aux habitans de l'isle d'Andros, & leurs montrerent, les prenãs tous à tesmoins comme ils auoient amené ce banni en leur isle. Leur charge acomplie s'en retournerent. N'aiant plus Flaccus ses connoissances acoutumées & familieres, la douleur commença à se renoueller & renforcer par certaines imaginations qui se presentoient deuant lui, ne voiant tout à l'entour qu'vn grãd desert, au milieu duquel il estoit enfermé, tellement que le mal lui eust semblé beaucoup plus leger de mourir en son païs d'vne mort forcée: voire ce lui eust esté vn bien fort agreable, à comparaison des maux, qui se presentoient deuant lui. Il ne faisoit que se remuer, & tressailloit continuellement, comme gens qui sont hors de leurs sens & entendement: il sautoit souuent, courant de ça delà, frappoit ses mains l'vne contre l'autre, frappoit ses cuisses, se iettoit contre terre, puis s'escrioit: Voici Flaccus, qui par ci deuãt a esté gouuerneur de celle grãde & maitresse ville d'Alexãdrie, qui a eu la charge de l'heureux païs d'Egipte, vers lequel tant de millions d'habitans tournoiẽt leurs veuës, qui auoit desforces & puissãces tãt à pié, qu'à cheual, tãt sur terre que sur mer, forces, di-ie, assemblées & fournies non d'hommes ramassés & d'vne commune, mais de tous hommes d'eslite: qui estoit tous les iours conuoié de trouppes infinies, quand il sortoit. N'est ce pas songe, non verité? Ne dormoi-ie pas lors que ie songeoi ce bonheur? n'estoient-ce pas faulses visions & phantosmes que l'ame forgeoit, pourtroiant & representant les choses qui ne sont point, comme s'elles estoient? I'ai esté abusé, par ce que c'estoit l'ombre des choses, non pas la chose mesme: C'estoient certaines visions, qui deceuoiẽt mes ieux: car tout ainsi que de toutes les choses que nous voions en nos songes, nous n'en trouuons pas vne veritable apres que nous sommes reueillez, ains soudainement s'en volant toutes ensemble se departent de nous: aussi les magnificences & grandeurs, dont ai autrefois esté acompagné, sont esteintes en peu de temps. De tels & semblables discours Flaccus estoit combatu, &, par maniere de dire, esterni & abatu. Or la honte, qui le suiuoit, lui faisoit fuir toutes les compagnies & assemblées, tellement qu'il ne descendoit point au port, ni osoit aller au marché, mais s'enfermant en sa maison y estoit caché comme dedans vn trou: il n'osoit iamais passer le sueil de l'huis: quelque-fois se leuant de grand matin, & pendant que les autres estoient couchez en leur lit, de peur qu'il ne fust apperceu de quelqu'vn, sortoit hors de son logis, & demeuroit au desert tout le long du iour, se donnant bien garde d'estre rencontré de personne: où se ramenteuant de freche memoire ses aduersitez, se tourmentoit, & apres auoir long temps rongé son esprit, le miserable se retiroit en pleine & espaisse nuict en son logis, souhaittant pour les infinis & cõtinus ennuis qu'il auoit, & la fraieur des tenebres & etrangers phantasies qui lui venoient au cerueau quand il dormoit le iour au lieu de la nuit, & de-rechef quãd le iour venoit, la nuit: Car l'obscurité qui estoit à l'entour de lui l'etrangeoit de toutes choses ioieuses. Quelques mois aprés il acheta vn petit lieu aux champs, où il demeura long temps tout

Regrets de Flaccus.

seul

seul pleignant son mal-heur. On dit mesmes qu'il sortit vne fois à minuit de ce lieu tout furieux, & que dressant la veuë vers le ciel & les astres, & contemplant la beauté de ce monde, qu'il s'escria: O Roi des Dieux & des hommes, tu fais donques compte de la nation des Iuifs, & ne mentent point de ce qu'ils disent que tu as soin d'eux: les autres plustost s'abusent, qui niét qu'ils sont en ta sauuegarde & desése, moi-mesmes en fai foi: car ie porte la peine des cruautez & outrages que ie leur ai fait: I'ai permis qu'on leur pillast tous leurs biés: donnant licence aux larrons de ce: pour cette cause i'ai perdu tous mes biens escheuz tant du coté de mon pere, que du coté de ma mere, & outre tous ceux qui m'ont esté donnez, ou que i'ai acquis par mon moien. Ie leur ai reproché par deshonneur qu'ils estoient etrangers, combien qu'ils fussent citoiens du païs, pour faire plaisir à vn populace & commune ramassée, laquelle leur estant ennemie, m'a abusé par ces belles paroles: pour cette cause i'ai esté deshonoré & banni de toute la terre habitable, & enfermé en ce lieu. I'en ai fait amener aucuns au theatre & place des ieuz, & ai cómandé, contre toute equité, qu'ils fussent fouëttez en la presence de leurs ennemis: pour cette cause i'ai esté amené iustement non en vn theatre seul, ou en vne ville seule, receuant le plus grand deshonneur du monde, & estant premierement tourmété en mon ame qu'en mon corps: mais i'ai esté pourmené par toute l'Italie iusques à Brindes, par toute la Morée iusques à Corinthe, par l'Attique & les Isles prochaines iusques à Andros ma prison: encores ie tien pour seur que ceci n'est pas la fin de mes miseres, mais qu'il y en a d'autres cacheés qui m'espient, pour esgaler les peines aux maux que i'ai commis: I'en ai fait tuer aucuns, ie serai aussi tüé d'autres: quand les vns ont esté lapidez, les autres bruslez tout vifs, les autres trainez par le marché iusques à ce que leurs corps fussent totalement desmembrez & brisez, ie ne m'en suis remué aucunement. De toutes ces meschancetez ie m'atten bien d'en receuoir la punition, & me semble desia que les furies & diables m'attendét à l'entrée de la porte pour m'accabler: chacun iour, voire chacune heure ne fai que mourir, souffrát plusieurs morts auát la derniere. Il s'effraioit souuent, tellement qu'il lui prenoit, de la fraieur qu'il auoit, vn treblement par toutes les parties du corps, estant tousiours son esprit en trance, & ne faisant qu'haleter & tressaillir, d'autát qu'il se voioit priué de la bóne esperáce, laqlle est la seule cósolation de la vie humaine. Il ne se presentoit à lui pas vn bon signe, mais tout mal-encontre & mauuais bruis qu'on faisoit courir: le veiller, le trauailler, le dormir l'espouuentoit: la solitude l'effarouchoit. Voire mais n'estoit-il pas bié aise d'estre en cópagnie? Il n'y auoit rié qui lui deplaisoit plus q̃ la cópagnie de ceux de la ville. Le lieu solitaire des cháps le sauuoit & garétissoit des iniures & reproches, nó pas de dágers. Si q̃lqu'vn marchoit bellemét, il soupçónoit incótinét qu'il lui vouloit faire mal: s'il se hastoit, il disoit en lui-mesmes: cettui me poursuit, il ne se haste pas sans cause: Si on parloit à lui doucemét, il disoit: cettui me dresse q̃lque embusche par son beau parler: car celui qui parle fráchemét, ne pése point à mal. Cómét (disoit-il) on me baille à boire & à máger cóme aux bestes qu'on mene à la boucherie. Iusq̃s à quád, ô hóme dur cóme fer, demeureras tu en ces miseres? Ie sçai que ie suis si couard, que ie

Autres regretz & exclamation de Flaccus, reconnoissant ses fautes.

L'esperáce seule consolation de la vie humaine.

Propos de Flaccus estant au desespoir.

n'oseroi me deffaire, ioint que mõ mauuais ange m'empesche, à fin qu'en prolongeant mes maux cruels, & les entassant les vns sur les autres il donne plus de plaisir à ceux qui ont esté par moi meschamment massacrez. Ainsi ruminãt ce pauure homme en son esprit,& ne faisant que resuer à toutes ces choses, attendoit tout esperdu & effraié la fin de sa destinée.Or Caius,qui de son naturel estoit cruel & insatiable en ses vengeances,ne laissoit pas en paix,comme font aucuns,ceux qui auoient esté autrefois punis, & qu'il haïssoit, mais en continuant son ire machinoit & brassoit tousiours quelque nouuelle misere. Sur tous les autres il haïssoit Flaccus, de sorte qu'il auoit en soupçon & contrecueur ceux qui auoient ce mesme nom,& souuent se repentoit qu'il ne l'auoit condamné à mort,non pas au bannissement: & combien qu'il eust en estime & reputation Lepidus,qui auoit esté intercesseur pour Flaccus,si est-ce qu'il le blasmoit: tellement que Lepidus craignoit qu'il ne lui en vint mal ,& auoit peur que d'autant qu'il estoit cause que les autres auoient receu par son moiẽ vne peine plus legere,qu'il en souffrist lui-mesmes vne griefue. Ne se trouuãt donques personne qui osast prendre la parole pour Flaccus, le courroux de Caius, lequel par succession de temps deuoit se fletrir, s'augmentoit, comme nous voions auenir aux maladies recourantes,dont le retour est plus fascheux que n'est la venuë.On dit qu'estant vne fois esueillé de nuit,vint à penser aux grands Seigneurs qui auoient esté bannis,lesquels combiẽ qu'il semblast souz le nom de bannissement qu'ils fussent mal-heureux, menoient toute-fois vne vie oisiue, paisible, & libre, de maniere qu'il changeoit le nom, & l'appelloit voiage,non pas bannissement:d'autant,disoit-il,qu'ils ont abondance de tout ce qui leur est necessaire,& viuent en paix & repos, n'aians que faire de chercher leurs plaisirs,veu qu'ils sont en paix,& viuent en Philosophes. Incontinent il commãda que les plus renommez personnages,& dont on faisoit plus compte,fussent mis à mort,en mettant dedans vne tablette leurs noms, le premier desquels estoit celui de Flaccus. Estãs les meurtriers arriuez à l'isle d'Andros,Flaccus par cas fortuit retournoit des chãps en la ville, de sorte que ceux qui auoient pris port le rencontrerẽt,& se virẽt l'vn l'autre de loin.Incontinẽt Flaccus apperceut bien où ils alloient:parce que notre esprit deuine aisément ce qui lui peut auenir, & principalement quand nous sommes en aduersité. Voiant ce,il se detourna de son chemin, & commença à fuïr, & courir vistement,ne lui souuenant qu'il estoit dedans vne Isle, & non en terre ferme, estant en laquelle,que lui proffitoit la vistesse & legereté, veu que la mer l'entournoit de tous cotez? Car il falloit de deux choses l'vne, ou en courant plus vistement que les autres qu'il se iettast dedans la mer, ou bien qu'il fust pris au riuage. Or il vault beaucoup mieux, en parlant par comparaison des maux, mourir en terre, qu'en la mer: parce que la nature a distribué aux hommes, & à touts les animaux terrestres la terre, lieu qui leur est familier & propre non seulement pendant qu'ils sont viuans, mais aussi quand ils sont morts, à fin que comme elle les a receuz estans naiz, elle les reçoiue aussi quand ils sont morts. Ces gens-là donques, sans reprendre leurs haleines, le poursuiuerent si bien, qu'à la fin ils le saisirent: l'aians pris aucuns

La grande haine de l'Empereur contre Flaccus.

Aucuns d'eux fouïrent vistement vne fosse, les autres le tirerent par force, car il leur resistoit tant qu'il pouuoit, s'escriant & debatãt: pour raison dequoi tout son corps fut nauré de plaies, se iettant ne plus ne moins que les bestes sauuages sur les coups. Il les embrassoit & les tenoit les vns apres les autres, tellemẽt que ne se pouuans bonnement aider de leurs espées, estoient contraints de lui ruër des coups de coté: au moiẽ dequoi lui-mesmes fut cause du mal qu'il eut, aiant les mains, les pieds, la teste, la poitrine, les costez couppez & hachez, ne plus ne moins que la beste du sacrifice qu'on euente, voulant la iustice esgaler les peines de son corps aux meurtres par lui meschamment commis en la personne des Iuifs. Dont auint que tout le lieu decoula de sang par ruisseaux, estans force veines decouppées: & comme on le trainoit dedans la fosse, qu'on auoit fouillée, le corps se dechiroit par pieces, estans les nerfs couppez, qui lioient tout l'assemblage du corps. Voilà ce que Flaccus endura, qui sert d'exemple & preuue tresueritable, que la nation des Iuifs n'est point abãdonnée de l'aide de Dieu. *Miserable mort de Caius.*



DES VERTVS, ET ambassade fait à Caius.

IVSQVES à quand serons nous enfans, entre nous vieillards? Quant au corps nous sommes blancs & chenuz, à cause de la longueur du temps, qui nous a rendu tels, mais quant à l'ame nous sommes, pour notre ignorance, grandement enfans, estimans la fortune, qui est la plus variable du monde, estre immuable, & la nature, qui est roide & ferme, instable: car nous renuersons ce que dessus dessous comme en vn ieu d'osselets, ou de dez, les faits des choses, en croiant que ce qui vient de la fortune dure plus, que ce qui vient de la nature: & que ce qui est de la nature est plus instable, que ce qui est de la fortune. La cause de ceci, c'est que nous ne pensons qu'aux choses presentes, & ne preuoions point les choses auenir, nous arrestãs plus à notre sens fouruoié & abusé, qu'à la raison secrete & cachée: d'autãt que ce qui est en euidẽce, & que nous touchõs des mains est aisémẽt aperceu des ieux, mais la raisõ, montant biẽ plus haut, passe tout au trauers des choses inuisibles & à venir: le regard de laqlle qui est plus aigu q̃ celui du corps, nous affoiblissõs & le redõs lourd & mouce, aucũs par yurognerie & gourmãdise, les autres par ignorãce, qui est de tous les maux le plus grãd. Si est-ce que ce tẽps present, & les choses *La fortune est variable: mais la vertu & nature sont fermes.* *Choses qui affoiblissent la raison.*

qui sont auenuës pendant icelui, nous donnent assez à connoitre que Dieu a soin des hõmes, principalemẽt de ceux qui lui font hõneur & obeïssance, lesquels il aduouë siens, & en fait cas, comme de son propre heritage, lui qui est pere, Roi, & auteur de tout biẽ. Ces gens-là sont appellez en langue Caldaïque Israël, qui vaut autant à dire comme (si on le vouloit interpreter & tourner en Grec, ou en vne autre langue) voians Dieu: qui est vne chose plus honorable, que ne sont les richesses tãt publiques, que priuées. Or si le clin de l'œil des anciens, des maitres, des magistrats ou des pere & mere induit ceux qui les regardent, à vne honte & modestie, à vn zele d'vne vie continẽte, quel fort de vertu & d'honnesteté pensons nous trouuer dedans les ames, lesquelles ne tenãs cõpte de toutes les choses mortelles, ont apris de voir Dieu eternel, qui est le souuerain biẽ, la souueraine beauté, la souueraine felicité, & meilleur (s'il faut dire la verité) que n'est le bien mesmes, plus beau que n'est la beauté, plus heureux que n'est la felicité, plus parfait que chose quelcõque que la parole pourroit nommer? Car la parole ne peut pas atteindre iusques à Dieu, lequel ne se laisse toucher & manier, mais recule en arriere, n'aiant point de nom propre dont elle se puisse seruir, comme d'vne eschelle, pour paruenir à la declaratiõ, ie ne di pas de celui qui est, & du vrai Dieu (parce q̃ tout le ciel ne seroit suffisant, encores qu'il fust chãgé au meilleur lãgage du mõde, de la declarer) mais seulement des puissances qui lui assistent, comme de la creatrice, de la Roiale, de la pouruoiante, & generalemẽt de toutes les autres qui font bien aux bons, ou mal aux meschans. Nous mettons les puissances qui punissent au rang de celles qui recompensent les bien-faits, non seulement par ce qu'elles font partie du droit, lequel est composé & acompli de l'honneur qu'on fait aux bons, & de la punition des meschans, mais aussi parce que la peine souuente-fois redresse les pecheurs, & les ramene aux bonnes & saines mœurs, ou bien empesche que les autres ne tombẽt en semblables pechez: car la punition d'autrui est cause que plusieurs s'amendent de peur qu'ils n'endurent le semblable. A ce propos, qui est celui, lequel voiant apres la mort de Tibere Cesar entre les mains de Caius le gouuernement de toute la terre & de la mer paisible & bien policé, l'Empire tant bien ioint & vni de toutes pars, accordant le peuple d'Orient auec celui d'Occident, celui de Midi auec celui du Septentrion, l'estrange nation auec la Grecque, la Grecque auec l'estrãge, le soldat auec le bourgeois, le bourgeois auec le soldat, iouissans tous d'vne bõne paix, n'eust esté esmerueillé & etonné d'vn si grand & indicible heur? aiant si heureusemẽt herité tout à coup de tant de biẽs, de tant de thresors pleins d'argẽt & d'or, partie en billõs & lingots, partie en monnoie, partie mis en œuure & cõuerti en toutes sortes de pots & autres vases dont il faisoit buffets pour montre, aiant tant de forces que de gens de pied, que de cheual, tant de vaisseaux de mer, tant de reuenuz, qui continuellement comme d'vne fontaine, lui venoient de touts cotez, aiant au surplus puissance sur les plus grandes & meilleures parties de la terre, qu'on pourroit à proprement parler, appeller la terre habitable, bornée de deux fleuues, à sçauoir d'Euphrates & du Rhin: le Rhin retranchant & separant l'Alemaigne, & toutes autres nations Barbares, & Euphrates la Parthie, ensemble les nations des Sarmates & Scythes, ou Tartares, qui ne sont moins sauuages

Israël, c'est à dire voiãs Dieu

La grande puissance de l'Empereur Caius

Bornes de l'Empire Romain.

sauuages que ceux d'Alemaigne, tellement que (comme i'ai dit) sa puissance s'estendoit depuis l'Orient iusques à l'Occident, comprenant tant ce qui est au deça de la mer Oceane, que par delà. Pour raison dequoi le peuple Romain se resiouissoit, & aussi faisoit toute l'Italie, & toutes les nations de l'Asie & de l'Europe: de sorte qu'on n'auoit iamais veu que du tẽps des autres Empereurs les gens eussent esté si ioieux, cõme au temps de cettui, ne s'amusans plus à vne esperãce du bien auenir fust particulier ou public, mais pensans auoir trouué le comble & accõplissement de toute felicité, leur venant toutes choses si bien à gré. On ne voioit par les villes qu'autels, qu'hosties pour immoler, que sacrifices, que gens vestuz de blanc, ou portans couronnes en leur teste, gaillards & ioieux, montrans vne chere douce & amiable, festes, assemblées, toute sorte d'exercice de musique, courses de cheuaux, collations, passe-tẽps de nuit auec flustes & harpes, vacations: bref on se donnoit tous les plaisirs & esbats qu'on pouuoit inuenter: les riches lors n'estoient point en plus grande estime que les pauures, ni les nobles plus que les simples gens, ni les creanciers plus que les debteurs, ni les maitres plus que les seruiteurs, tellement que ce tẽps-là les rendoit tous esgaux, & sembloit que le siecle de Saturne descrit par les Poetes, ne fust plus fable controuuée, tant estoit grãde la fertilité & abondance des biẽs, tant estoit grande la ioie & seureté, tant estoient grans les plaisirs & soulas par toutes les familles, & tout le peuple, lesquels continuellement & sans cesse durerent iour & nuit sept mois entiers: mais au huitiesme vne grande maladie saisit Caius, parce qu'il changea sa premiere maniere de viure, laquelle du tẽps de Tibere auoit esté plus sobre, & consequemment plus salubre, en vne plus somptueuse & delicieuse: car on ne parloit lors que de boire force vin tout pur, manger force viandes: & encores que le ventre fust plein & appesanti de tant de viandes, non pourtant la gloutonnie estoit assouuie: les bains suiuoiẽt aprés pris hors de temps & saison, vomissemens, & de-recheftout incontinẽt l'yurognerie & gourmandise sa cõpagne, paillardise auec enfans & femmes, & autres vices semblables, qui detruisent l'ame & le corps, & deslient les liẽs dõt ils sont ioints & vnis: parce que le loier d'attrempance & sobrieté, c'est la santé & la force du corps: comme de l'intẽperance l'infirmité & maladie proche de la mort. Incõtinẽt le bruit courut par tout qu'il estoit malade, estãt lors la nauigation aisée, parce que c'estoit le cõmencement de l'Autonne, qui est le dernier voiage que font les marchans, qui trafiquẽt par mer, retournans des marchez & foires en leurs propres ports & terres, principalemẽt ceux qui ne veulent passer leur hyuer en vne terre etrange. Ceux-là donques, qui auparauant s'estoiẽt donné du plaisir, entẽdans ces nouuelles, quitterẽt toute la bõne chere, & furent faschez, tellement que toutes les maisons & villes furent rẽplies de dueil & ennui, & estoit la fascherie aussi grande, cõme auoit esté la ioie auparauant: car toutes les parties de la terre estoient malades auec Caius, voire d'vne plus grieue maladie que la sienne, d'autant que celle-là ne touchoit que le corps, mais il estoit question ici de la santé & bonne disposition de l'ame, de la paix, de l'esperance, de la iouissance des biens. Ils venoient à rememorer quels maux, & combien sont engendrez d'vn empire où il n'y a point de chef, la famine, la guerre, le degast, & brisement d'arbres, saccagemens de villes,

Le bon tẽps de l'Empereur de Caius.

Caius saisi de maladie.

Le bon temps cesse pour la maladie de Caius.

Les maux qui viennent à vn empire n'aiant point de chef.

priuation de son lieu & heritage,rauissement de biens,captiuité, mort,fraieur & dägers,où ne se trouuoit point de medecin pour les guarir que le bō portement de Caius.Or si tost que la maladie vint à s'alleger, ceux qui estoient au bout du monde le sçeurent incontinēt: parce qu'il n'y a rien plus leger & habile,que le bruit qu'on fait courir, ioint que toutes les villes estoient aux escoutes,& ne faisoient qu'attendre meilleures nouuelles,tellement qu'en fin les courriers qui alloient & venoiēt rapporterent que Caius estoit guari. Parquoi tout le monde commença,comme deuant,à se donner du plaisir,& faire bōne chere,tant ceux qui demeuroiēt en terre ferme,que les autres qui estoient aux Isles,croians fermement que le salut de Caius estoit leur propre salut: de sorte qu'on n'auoit point souuenance que iamais nation quelle quelle fust, eust receu plus grande ioie de la prosperité & bonne disposition de son Seigneur, comme receut la terre habitable,quand Caius commēça à se bien porter & fut guari de sa maladie. Car leur estant aduis, qu'ils changeoient vne vie sauuage & champestre en vne priuée, ciuile, & gratieuse: qu'ils sortoient d'vn desert plein de cauernes & tanieres pour entrer en des villes murées & closes: qu'ils laissoient vne vie sans gouuerneur pour estre cōduits par vn bō gouuerneur, pasteur & maitre d'vn troupeau doux & priué, se resiouïssoient par faute de connoitre la verité: aussi l'esprit de l'homme est aueuglé en la connoissance de ce qui est bon & proffitable à soi,aiāt acoutumé de s'arrester plustost aux coniectures & apparēces,qu'à la vraie science & connoissance. Bien tost apres dōques ce Caius,qui estoit reputé le sauueur & bien-facteur de tout le monde,& deuoit abbreuuer de certaines fontaines de biens l'Asie, & l'Eutrope, en les rendant à iamais & asseurément heureuses,tant en particulier qu'en cōmun, se tourna vers la cruauté,aiant ia commencé dés son berceau,cōme on dit en cōmun prouerbe,à estre tel,ou,pour mieux dire,decouurant sa felonnie qu'il auoit couuerte sous le manteau d'hypocrisie: car il fit tuer son cousin & compagnon d'Empire, lequel estoit plus proche que lui à succeder à l'Empire (d'autant que Caius n'estoit que petit fils par adoption de Tibere, mais l'autre l'estoit de nature & vrai & legitime) soubs pretextes à ce qu'il disoit, qu'il lui brassoit quelques embusches, combien que l'âge ne lui donnast ce crime, ne faisant le pauure miserable que sortir d'enfance & entrant en l'adolescence: ce qui ne fust auenu, comme disent aucuns, si Tibere eust vescu encores quelque peu de temps: par ce qu'il l'eust osté de deuant ses pieds pour les soupçons qu'il auoit de lui, & son petit fils legitime eust esté declaré Empereur & heritier de l'empire de son aieul, mais il fut sur-pris par mort auparauant qu'il peust executer son intention. Caius donques pour frustrer son compagnon du droit qui lui appartenoit, controuua vne bourde fort subtile,à fin qu'il ne fust point blasmé. La ruze & tromperie estoit telle. Il fit assembler les Seigneurs, & Principaux du païs, & estans assemblez,leur dit: Ie voudroi volontiers, dit-il, suiuant la volonté de feu Tibere, associer à l'Empire cetui, qui est mon cousin de race & parenté, & frere d'amitié, mais vous voiez qu'il n'est encores qu'vn enfant, & a besoin de tuteurs,de maitres & pedagogues: si ce n'estoit cela, quel plus grand bien me pourroit-il auenir, que tant d'affaires & charges de l'empire ne fussent soute-

Caius recouure sa santé.

Caius se tourne à la cruauté.

Ruse de Caius pour faire mourir son cousin vrai heritier de l'Empire.

nues d'vne seule ame ou d'vn seul corps, mais auoir quelqu'vn qui me soulageast,& aidast? Certainement,dit-il,faisant plus le deuoir que de pedagogue, que de maitre,que de tuteur,ie proteste deuant vous, & tel m'inscri, que ie me montrai en son endroit pere,& lui sera mon fils. Aiant ainsi Caius abusé de ses belles paroles tous les assistans & le ieune homme(car cette feinte adoption & retenue de fils au lieu de cousin, n'estoit qu'vn appast, non pour l'attirer à l'empire,mais pour l'en priuer) il commença dés lors auec vne asseurance ne se souciant plus de personne,à dresser des embusches à son coheritier & compagnon:d'autant que le pere selon les loix des Romains, a toute puissance sur son fils:auec ce l'Empereur n'est suiet à personne, & n'y a homme si hardi ou puissant,qui lui ose demander raison de ce qu'il fait. Lui donques estimant ce ieune enfant estre son aduersaire, ne plus ne moins qu'en quelque combat de lutte,le rua par terre,n'aiant pitié de ce qu'il auoit esté nourri auec lui, ni de ce qu'il lui estoit proche,ni de son âge,mourant le pauure mal-heureux auparauant son heure, lequel deuoit gouuerner auec Caius comme son coheritier l'Empire,voire qu'on auoit autre-fois esperé qu'il seroit seul Empereur,estant le plus proche à Tibere:d'autant que les petits fils succedent, apres la mort de leur pere,à leurs aieulx.On dit qu'il lui commanda de se tuer de sa propre main en la presence des centeniers & mileniers, ausquels il defendit de lui toucher, comme n'estant loisible que les enfans, qui descendoient de la lignée des Empereurs fussent deffaits par autrui:en ce faisant lui souuenoit des loix aux torts & iniustices,& de la sainteté en l'impieté& mechãceté,deguisant par tel moien la nature de la verité. Or le pauure enfant,qui n'auoit iamais veu faire meurtre, qui ne s'estoit iamais exercé aux armes,cõme les enfãs des princes & Seigneurs, lesquels ont coutume, pour les guerres qui peuuent suruenir, de s'essaier aux ieuz d'escrime & combats de plaisir, premierement tendoit le col à ceux qui venoient,les enhortant de le lui couper:mais voiant qu'ils n'en vouloient rien faire,lui-mesmes print sa dague, & leur demanda, tant estoit ignorant & nouueau en cet-affaire,où estoit l'endroit le plus commode pour addresser le coup, afin qu'il rompist plus-tost sa mal-heureuse vie. Eux, comme maitres d'vn mal-heureux acte,lui obeirent, & lui montrerent l'endroit où il falloit fourrer l'espée:alors le pauure miserable, apprenant ce premier & dernier enseignement de ces gentils maitres, fut contraint de deuenir meurtrier de soimesmes.Aiant Caius paracheué ce premier & tresgrand combat,& voiant qu'il n'y auoit plus personne de l'Empire,vers lequel ses mal-ueillans & ceux qu'il auoit en soupson se peussent retirer, vint en dresser vne autre contre Macron, qui l'auoit aidé & secouru en toutes ses affaires,non seulement depuis qu'il fut Empereur,(car c'est le propre d'vn flateur de ne faire plaisir qu'en prosperité)mais aussi au parauant qu'il fut paruenu à l'empire.Pour ce montrer,Tibere,qui estoit homme acort,homme de tous ceux qui estoient au tour de lui le plus adroit à connoitre les secretes volontez des hommes, & non moins sage que puissant,souuent soupsonnoit Caius, & auoit opinion qu'il portoit vne mauuaise affection à toute la maison de Claudius,estant seulement affectionné à ceux du coté maternel, à raison de quoi il craignoit que son petit fils, qui estoit encores ieune, ne vescust pas long temps: auec ce il sçauoit bien qu'il

Caius fait mourir son cousin fils de Tibere.

Embusches de Caius contre Macron.

C'est le propre d'vn flateur de ne faire plaisir qu'en prosperité.

Naturel de Caius. n'estoit capable & suffisant pour gouuerner vn si grand empire, d'autant qu'il estoit de son naturel estrange & incompagnable, & de mœurs farouche & variable, tellement qu'il sembloit qu'il fust fol & insensé, ne s'accordans & s'entre-suiuans aucunement ses faits & ses paroles: mais Macron taschoit de tout son pouuoir remedier à celà, ostant à Tibere tels soupsons, & la crainte qu'il auoit de son petit fils, laquelle sans cesse tenoit son esprit en esmoi: car il lui donnoit à entendre que Caius estoit de bon cueur & obeissant, qu'il s'adóneroit totallement à son cousin, & qu'il quitteroit, pour la grande amitié qu'il lui portoit, l'empire: bien confessoit que la honte engardoit Caius de gagner le cueur de la commune, qui estoit cause, combien qu'il fust simple, qu'il estoit neant-moins reputé double & variable. *Macron fait ce qu'il peult pour mettre Caius en la grace de Tibere.* Quand il voioit que pour toutes ces raisons probables il ne lui pouuoit mettre en teste, ce qu'il lui disoit, alors venoit à l'asseurer par plegemés & responses, lui disant: Ie vous promets qu'il sera tel, ie respon pour lui: i'ai parcideuant assez donné à connoitre que i'aimoi les Cesars, & particulierement Tibere du temps que la conspiration de Seian fut par moi decouuerte & esteinte. Bref il se mótroit fort suffisant aux loüanges de Caius, s'il fault appeller defenses loüanges, lesquelles il mettoit en auant contre les causes du soupson, & les accusations cachées & couuertes: car, pour dire en vn mot, tout ce qu'ó pourroit alleguer pour ses freres ou pour ses propres pares, Macron l'alleguoit, & encores plus, à l'auátage de Caius. La cause de ceci, comme disent aucuns, estoit non seulement l'honneur & reuerêce que lui portoit Caius, comme à celui qui pouuoit lors beaucoup, voire tout en l'endroit de l'estat de l'empire, mais aussi la féme de Macró mesmes pour quelque raison qui doit estre teuë. Cette femme ne faisoit tous les iours qu'inciter & echauffer son mari à faire tout ce qui estoit possible pour aider & auancer le ieune homme: or la femme est puissante à amollir & attirer le cueur d'vn mari, principalement quand elle est mechante de son corps, par ce qu'elle deuient par le remors de sa conscience plus flatteuse. Ainsi le pauure Macron, ignorant la corruption de son mariage, & de sa famille, & pensant que cette flatterie fust vne loiale amitié, estoit par ces menées & ruses abusé, caressant ceux qui estoient ses plus grans ennemis, comme ses amis. Saçhant donc bien qu'il lui auoit sauué vne infinité de fois la vie, vsoit de remontráces libres & non feintes: car il vouloit, comme vn bon ouurier, que son œuure demeurast entier, & craignoit qu'il ne descheust de lui mesmes, ou fust deffait d'vn autre: au moien dequoi, quand il le voioit dormir aux festins, l'esueilloit, estimant que celà ne lui estoit ni seant, ni seur, d'autant qu'il est bien aisé de sur-prendre celui qui dort: semblablement quand il s'amusoit trop à regarder les baleurs, ou se mettoit à baler auec eux, ou, se trouuant aux farces des basteleurs, ne sou-rioit auec grauité & maiesté aux gosseries qui se disoient, ains se prenoit à ricaner, comme les enfans, ou, estant veincu de la melodie du chant des ioueurs de harpes, & des compagnies chantans ensemble, il chantoit auec eux, le poussoit du coude, estant assis ou couché prés de lui, & s'efforçoit de le retenir. *Amiables aduertissemés de Macron à Caius.* Quelque-fois, se baissant & lui soufflát à l'oreille, afin que personne ne l'ouist, lui remontroit doucement & paisiblement, lui disant en cette sorte: Il ne fault pas que tu ressembles ni aux assistans, ni aux autres hommes soit en la veuë soit en l'ouië, soit

ſoit en quelqu'autre ſens,mais tu doibs eſtre autant plus excellent que les autres en la maniere de viure,d'autant que tu les ſurmonte en dignité & proſperité:car il n'y auroit point de propos que celui qui eſt le Seigneur & dominateur de la terre,& de la mer,fuſt vaincu d'vne dance, ou d'vne ſornete & brocard,ou de quelqu'autre paſſe-temps ſemblable, & ne lui ſouuint de ſon gouuernement,ſur lequel il doit tous-iours auoir l'œil, comme le bergier ſur ſon troupeau,auquel il eſt commis,en proffitant & allant de bien en mieux tant en faits qu'en paroles.Dauantage il lui diſoit: Quand tu te trouueras aux ieuz de comedies,& tragedies, qui ſe iouënt ſur l'echaffault, ou aux combats d'hommes qui ſe font de nud à nud, ou aux lices pour voir courir les cheuaux & bailler carriere,ne pren point garde à l'eſtat & façon du ieu ou exercice,mais à l'adreſſe des perſonnes, & proffit qui en vient,faiſant ce diſcours en toi-meſmes:ſ'il ſe trouue des gens qui trauaillent tant à faire choſes, qui n'apportent aucun proffit à la vie humaine,mais ſeulement donnẽt quelqu'eſbat & plaiſir aux ſpectateurs,de ſorte qu'ils en ſont priſez & eſtimez, & en emportẽt au ſon de la trompette des recompenſes, des honneurs & couronnes, que doit faire celui,qui fait profeſſion de la tres haute & tres-grande ſcience?Or la plus grande & meilleure de toutes les ſciẽces, c'eſt de ſçauoir gouuerner ſon peuple,qui eſt cauſe que toute la bonne & profonde terre, ſoit en plat païs, ſoit aux montaignes: eſt labourée & cultiuée,& que toute la mer eſt ſans aucun danger nauigée par des naues grandes & fort chargées,à raiſon des traffiques que font les païs les vns auec les autres,en prenant ce dont ils ont affaire, & en baillant en eſchange ce dont ils ont abondance:car l'enuie n'a pas eu puiſſance ſur toute la terre habitable,ni meſmes ſur les grandes parties d'icelle, qui ſont l'Europe, & l'Aſie,ains,à l'exemple du ſerpent venimeux, ſe cache dedans ſon trou, ſe trainant en bien peu de lieux,ne touchant qu'vne perſonne ſeulement ou vne maiſon,ou pour le plus, quand elle ſouffle fort, vne ville, tellement qu'elle ne ſ'empare point d'vn grand païs ou region,& principalement depuis que votre magnifique race a commencé de regner par tous les endroits de la terre:parce que toutes les choſes dommageables, qui ſ'auançeoient & auoient ſaiſi le milieu des villes, ont eſté chaſſées par delà les derniers bouts du monde & iuſques aux abyſmes des enfers, & les conuenables & proffitables, leſquelles eſtoient comme bannies, ont eſté ramenées depuis les bouts de la terre & de la mer,en notre terre:toutes leſquelles affaires ſont demeurées entre tes mains pour les gouuerner.Puis que tu as donques eſté enuoié par la nature à la treſhaute pouppe,& as pris en ta main le gouuernal, gouuerne la barque cõmune des hommes au ſalut de tous,ne prenant autre reiouiſſance & plaiſir qu'à bien faire à tels ſujets: car les cuillettes de tailles qu'on leue des hommes priuez demeurans aux villes ſont de diuerſes ſortes, mais le bien qu'attendent les ſujets de leur Prince, qui lui eſt fort propre & ſingulier. C'eſt de donner bon conſeil,& le bien executer,de leur departir d'vne main & volonté liberale ſes biens ſans en rien eſpargner,hors-mis ceux qu'il fault,par vne preuoiance,garder pour les cas incertains qui peuuent ſur-venir.Voila que ce pauure miſerable chantoit aux oreilles de Caius,afin qu'il ſ'amendaſt:mais lui,eſtant homme noiſif & rioteux, tournoit ſon eſprit au contraire, & repoulſoit, ſans aucune

La plus grande ſcience c'eſt de ſçauoir gouuerner vn peuple.

Quel plus grand bien doit ſouhaiter le peuple de ſon Prince.

honte,ce bon personnage qui lui remontroit si bien. Il y a bien dauantage: Quand il le voioit venir de loin,commençoit à dire à ceux, qui estoient prés de sa persone ces paroles:Voila le maitre de celui,qui n'a plus que faire d'estre enseigné,voila le pedagogue de celui qui n'est plus enfant: Voila l'admonesteur & conseiller d'vn qui est plus sage que lui,& qui veult qu'vn Empereur obeisse à son suiet,vn Empereur qui est tout acoutumé à l'art de gouuerner, dont il se vāte estre le maitre.Ie ne sçai de qui il a appris cet art de gouuerner. Quāt à moi i'ai eu dés mon berceau infiniz maitres,i'ai eu des peres,des freres, des oncles,des cousins,des aieuls & ancestres iusques aux premiers chefs de famille,lesquels,m'estans tous proches de sang tant du coté de pere que de mere, ont eu le maniment & gouuernement de l'empire. Ie laisse-là les vertus roiales du gouuernement,qui coutumierement se trouuent aux premieres iettées des semences:car tout ainsi que la semblāce du corps & de l'ame qui est entre l'enfant & le pere en la face,en la contenance & mouuement, aux aduis & actions se maintient & garde en la semence:aussi est-il croiable qu'il se trace en la mesme semence vne certaine proprieté & adresse de gouuerner semblable à celle du deuancier. Comment donques vn ignorant est si hardi de m'enseigner la maniere de gouuerner,que i'enten fort bien,à moi,di-ie,qui ai esté auparauant que nasquisse,formé au ventre de ma mere, & en l'ouurouër de nature Empereur?Est-il a croire qu'vn personnage,qui n'agueres n'auoit aucun estat & office,iette sa veuë sur les discours & deliberations roiales?Il y en a toute-fois de si effrontez & outre-cuidez,qu'ils preignent la hardiesse d'enseigner les sacrez mysteres,& faire profession de l'art de gouuerner, combien qu'ils ne soiēt que nouices.Ainsi,pensant à s'etranger peu à peu de Macron,commençoit à forger contre lui des crimes faux, probables toute-fois & croiables, comme y a des personnes subtiles à controuuer des mensonges, qui semblent estre vraies. Le pretexte estoit,qu'il faisoit à croire que Macron tenoit ces propos de lui. Caius est l'œuure mien:ie l'ai plus-tost ou non moins que ses parens mis au monde: il eust esté mis en pieces trois fois,non pas seulement vne,par Tibere,sans moi, & mes remontrances.Qui est plus,aprés la mort d'icelui ie si ranger tout incontinent de son coté les soldats qui estoiēt en mon obeissance, donnant à entendre qu'on n'auoit faute que d'vn homme,& qu'au reste l'empire estoit tout entier & en bon estat. A ces paroles aucuns adioutoient foi,comme veritables, ne connoissans la finesse de celui qui parloit:par ce que ses mœurs estoient si fardées & deguisées qu'on ny connoissoit rien.Peu de iours apres le pauure miserable fut osté de ce monde,auec sa femme,receuāt pour recompense de sa trop grande amitié toute la derniere peine. Voila la grace & le bien qu'ont acoutumé de faire les ingrats, rendans à leurs bien-facteur au lieu de plaisir & proffit qu'ils ont receu,deplaisir & dommage. Ainsi Macron, qui d'vne grande affectiō & ardeur de courage auoit fait à la verité tout ce qu'il auoit peu, premierement pour sauuer Caius, secondement pour faire tomber entre ses mains l'Empire,trouua ces belles recōpenses:car le bruit est que ce pauure miserable fut contraint de se deffaire de sa propre main,& que sa femme receut le mesme mal-heur,combien qu'on ait opinion que Caius eust eu sa compagnie: mais on dit qu'en matiere d'amourettes il n'y a rien de stable, d'autāt qu'on se soule

Caius se moque de Macron.

Propos controuuez par Caius contre Macrō.

Mort de Macron.

incontinent

incontinent, & ne demande on qu'à changer. Aprés donques que Caius eut fait ce beau sacrifice de Macron & de tous ses gens, il se mit à dresser vn autre combat auec plus grande ruse & finesse. Vn nommé Marcus Silanus auoit esté son beau pere, homme plein de courage & de noble race: icelui, combien que sa fille fust morte plus-tost qu'elle ne deuoit, portoit neant-moins grande affection à Caius, & lui montroit vne amitié non tant de beau-pere, que d'vn vrai & naturel pere, pensant receuoir le semblable selon la loi du droit egal, pour auoir fait de son gendre son fils: mais le bon gentil-homme estoit bien abusé, & se paissoit d'vne vaine esperance. Or il lui tenoit tous-iours des propos dignes d'vn Empereur, & ne lui cachoit rien de ce qui estoit pour l'amendement & profit des mœurs, de la vie, & du gouuernement, aiant grandes occasions pour cette licence & liberté de parler, la noble race dont il estoit extrait, & l'alliance procedant du mariage de sa fille auec Caius: parce qu'il n'y auoit pas long temps que sa fille estoit morte, tellement que les droicts de beau-pere & de gendre n'estoient encore failliz, ains, par maniere de dire, quelque reste de l'esprit de l'ame tressailloit & remuoit encore, estant enclos & enfermé dedans le corps: mais lui, prenant à iniure & mauuaise part les remontrãces qu'on lui faisoit, d'autant qu'il s'estimoit le plus sage, le plus attrempé, le plus homme de bien, & le plus iuste de tous les hommes, auoit en plus grand haine ceux qui lui remontroient, que ses ennemis ouuers & declarez. Aiant donques opinion que cetui lui estoit vn empeschement, comme les autres, & qu'il retiendroit l'effort & violence de ses affections, ne se souciant nullement de l'ame de sa femme, tue finement le pere d'icelle & son beau-pere. Ce forfait remarquable fut incontinent publié par tout auec les autres meurtres des premiers personnages de l'Empire, de sorte qu'on ne parloit d'autre chose que des meschãs actes de Caius, non hault & clair, de crainte qu'on auoit, mais à voix basse. Toute-fois on se changea peu apres (car il n'y a rien si muable & variable que la commune soit en aduis, soit en paroles, soit en faits) & ne pouuoit-on croire que Caius se fust si tost changé, lui qui au parauant auoit eu le bruit d'estre homme de bien, doux & humain, ciuil & compagnable, de sorte qu'on songea des excuses, & tant chercha on, qu'en la fin on en trouua. On disoit que pour le regard de son cousin & coheritier, l'Empire, selon le droit de nature immuable, ne voloit point auoir de compagnon: Que celui qui auoit esté preuenu de mort eust tué l'autre, s'il eust esté le plus fort: que ce n'estoit vn homicide, ains plus-tost vn enfant osté par la prouidence diuine, pour le proffit de tout le gẽre humain, par ce que les vns se fussent adonnez à cetui, & les autres à l'autre, dont fussent prouenuz troubles & guerres tãt ciuiles qu'estrangeres: or il n'y a chose meilleure que la paix, & la paix procede d'vn bon gouuernement, lequel est bõ, quãd il ne se trouue aucun debat & dissension entre les Princes: ce qu'estant, tout le reste se porte bien. Pour le regard de Macron, voici ce qu'on disoit: Il estoit trop enflé d'orgueil, il ne prattiquoit point ce bel oracle delphique d'Apolo, *Connoi toi*: Or on dit que la connoissance de soi rend l'homme heureux, comme au semblable l'ignorance le rend mal-heureux. Qu'auoit-il affaire de se remuer, se mettre, lui qui estoit suiet, au rang de Prince, & deposer l'Empereur Caius de son lieu, pour le faire deualler en la place du sujet? Il

Caius auoit plus en haine ceux qui lui remontroient que ses ennemis.

Caius fait mourir Silanus son beau-pere.

Inconstance de commune.

Excuses de la commune en faueur de Caius.

D'ou procede la paix.

Bel oracle d'Apollo.

apartient au prince de commander,ce que Macron faisoit: & au sujet d'obeir, ce qu'il vouloit que Caius souffrit. Ainsi ces lourdaux appelloient conseil & remontrance commandement:& celui qui conseilloit,Prince, estans si insensez,qu'ils n'entendoient ce qu'ils disoient; ou, par flaterie, faulsans la nature des mots & des choses.Pour le regard de Sillanus,disoiēt que c'estoit vne grāde moquerie à lui,de penser que le beau-pere eust autant de puissance sur son gendre,comme le propre pere sur son fils: encores les peres, qui sont simples bourgeois, restreignent leur auctorité en l'endroit de leurs fils establis en dignité & richesse,& se contentēt bien du second lieu:mais(disoient-ils)il estoit simple,que combien qu'il ne fust plus beau-pere, toute-fois il se mesloit de ce dont il n'auoit que faire,n'entendant pas qu'estant morte sa fille, estoit morte quant & quant l'amitié du gendre enuers le beau-pere: car le mariage est vn lien des maisons & familles etranges, rendant familier & ami ce qui estoit inconneu, lequel estant dissoult & rompu, l'amitié & l'alliance aussi se rompt, principalement quand le cas est tel, auquel on ne peult remedier, comme la mort de la fille donnée par mariage à vne famille etrange. Voila les propos qu'on tenoit aux assemblées. En ce faisant personne ne vouloit que l'Empereur fut reputé cruel:par ce qu'on auoit opiniō que la preud'hommie & courtoisie estoient si bien affermies en l'ame de Caius, autant que de pas vn autre qui eust esté deuant lui,qu'on estimoit incroiable qu'il eust receu vn si grand & soudain changement au contraire du passé. Aprés donques qu'il eut acheué ces trois combats ci deuant declarez contre trois principales parties:contre l'estat de cheualiers,& conseillers,qui estoient les deux premieres parties de son païs,& en tiers lieu contre sa parenté,tenant pour tout asseuré qu'estans deffaits les plus fors & plus puissans de son empire, les autres auroient peur: comme par la mort de Sillanus,ceux de son conseil,d'autant qu'il estoit le premier:par celle de Macron,les cheualiers, d'autant qu'il estoit le chef de toute la compagnie,& emportoit le premier lieu d'honneur & de gloire:par celle de son cousin & coheritier,tous les princes du sang,ne vouloit plus demeurer dedans les bornes de la nature humaine,mais se dressoit plus hault,s'efforceant de se faire croire Dieu.On dit mesmes qu'au commencement de cette folle apprehension il vsa de ce propos:Tout ainsi que les pastoureaux des animaux, comme bouuiers,cheuriers,bergers,ne sōt ni bœufs, ni cheures, ni aigneaux,ains sōt hommes,d'vne meilleure condition & qualité,aussi fault penser que moi,qui suis le gouuerneur de ce tresbon trouppeau d'hommes,suis differēt des autres,& que ie ne tien point de l'homme,mais d'vne part plus grande & plus diuine. Apres qu'il eut imprimé cette opinion dedans son esprit, il s'adonna du tout aux fables controuuées des poëtes,& y adiouta foi,comme si elles eussent esté veritables,& sans aucune menterie.En fin aiant pris la hardiesse de publier à la commune son impie diuinité,taschoit à paracheuer ce qui estoit de la suite & compagnie:tellement que,comme de degré en degré, il montoit peu à peu tout en hault:car il commençoit premierement à se faire semblable à ceux qu'on appelle Demi-dieux,comme à Bacchus,à Hercules,à Castor & Pollux,à Triphonius,à Amphiaraüs,à Amphilochus,& autres semblables, se moquant de leurs oracles & festes, à comparaison de sa propre puissance: puis, comme s'il eust voulu

Le mariage est vn lien de familles estranges.

Propos de Caius se voulant faire croire Dieu.

voulu iouër sur vn theatre ou eschafault, prenoit diuers habits tantost d'vne sorte, tantost d'vne autre, estant maintenant vestu d'vne peau de Lion, & tenant vne massuë en sa main, toutes deux d'or, en guise d'Hercules: tâtost couurât sa teste de mitres, & lors qu'il vouloit contre-faire les enfans de Iuppiter: quelque-fois aussi estant acoutré de liarre, de fueilles de vigne, & de peaux de biche, qui estoit quand il contre-faisoit Bacchus. Encores ne se contentoit-il pas de cela, ains vouloit estre different d'eux, en ce que chacun d'iceux a ses honneurs particuliers & propres, ne participant aucunement aux autres: car il s'approprioit generalement les honneurs de tous, tant estoit plein d'enuie & de conuoitise; ne les transportant en sa personne, comme en vn Geryon de trois corps, à fin d'attirer, par la multitude des choses, les spectateurs, mais, qui est plus incroiable, transfigurant & desguisant la substance d'vn corps en plusieurs sortes & manieres de formes, ainsi que iadis faisoit Prothée Egyptien, lequel Homere introduit receuant beaucoup de changemens, tantost se tournant en element, tantost en beste, tantost en plante. Quel besoin estoit-il, ô Caie, de t'aider des armes & enseignes de ces remembrances? Il te falloit ensuiure les vertus de ces personnages-là. Hercules a purgé la terre & la mer de mõstres, soutenant des combats tresnecessaires & vtiles à tous les hõmes, à fin qu'il ostast les choses nuisibles & mauuaises à tous les deux elemẽs. Bacchus, en cultiuant & adoucissant la vigne, en a tiré à la fin vn bruuage fort amiable & delicieux, & profitable tât à l'esprit, qu'au corps: car il mene l'esprit à la resiouïssance, lui donnant oubliance des maux, & esperance des biens: il rend le corps plus sain, plus fort & allegre, faisant tant particulierement à vn chacun, qu'en general aux villes & familles, beaucoup de bien: veu qu'il les reduit d'vne vie rude & penible, à vne façõ de viure douce & joieuse: auec celà il est cause que toutes les villes tant Grecques que barbares font banquets publiques, resiouïssances, & festins ioieux. De tout ceci le vin en est cause. Venons aux enfans de Iuppiter: on dit qu'ils ont departi ensemble l'immortalité: car d'autât que l'vn estoit mortel, & l'autre immortel, celui qui auoit esté le mieux parti ne trouua pas raisonnable de s'aimer tant qu'il oubliast son frere, & ne lui mõtrast l'amitié qu'il deuoit: parce qu'imaginât en soi-mesmes son âge infini, & considerât qu'il viuroit à iamais, mais que son frere mourroit tousiours, & qu'estant immortel il receuroit vn dueil perpetuel de son frere, il inuenta vn merueilleux change, meslant son immortalité auec la mortalité de son frere: de sorte qu'il racoutra ce qui estoit inesgal, qui cause l'iniustice, par l'egualité, qui est la source de iustice. Tous ceux-là, ô Caie, ont esté, pour leurs bienfaits, en grande estime & reputation, & encores en fait on maintenant grand cas: outre ce ont esté reputez dignes d'estre adorez & honorez des hõneurs diuins: mais toi, que nous as tu fait de semblable pour raisõ dequoi tu te doiues enfler & orguillir? As tu ensuiui les enfans de Iuppiter en l'amour fraternelle, à fin que ie cõmece par là? Tu as inhumainement, ô homme cruel, impitoiable, aiant le cueur plus dur que fer, tué ton frere & coheritier, lequel n'estoit encores qu'en la fleur de son premier âge. Tu as vn peu apres banni tes sœurs de peur qu'elles ne t'o-

Caius se desguise en diuers habits

Prothée Egyptien.

Hercules a purgé la terre de monstres.

Bacchus.

Le bien qu'apporte le vin.

Castor & Pollux.

Il monstre cõbiẽ Caius est esloigné de la vertu & de l'immortalité.

staſſent ton Empire. As tu enſuiui Bacchus? as tu eſté inuenteur de nouuelles graces & plaiſirs?as tu rempli de ioie comme lui toute la terre? l'Aſie & l'Europe ne receurent onques de toi aucun don & plaiſir. Tu as trouué des noueaux & ſubtils moiens,comme vne mal-heureuſe peſte commune, & perſecuteur du bien public,par leſquels tu as changé toutes choſes ioieuſes en faſcheuſes,à fin que les perſonnes ne veſcuſſent point deſſous toi, mais ne fiſſent que languir, en te faiſant propres tous les biens d'autrui par tes inſatiables conuoitiſes tant depuis l'Orient iuſques à l'Occident, que de tous les autres climats & parties du monde vers Midi ou Septentrion : en recompenſe dequoi tu leur as rendu & renuoié toutes choſes dommageables & mortelles, qui pouuoient ſortir de ton ame venimeuſe & amere. Voilà en quoi tu nous as eſté vn nouueau Bacchus. Mais vien-çà,as tu enſuiui Hercules par tes continus labeurs & tes faits vertueux?Eſt-il à croire que tu aies rempli la terre & les Iſles de iuſtice, de bonne police, de fertilité & abondance de touts autres biens,que la paix a accoutumé d'enuoier?toi,di-ie,qui es vn coüard & laſche? toi qui as deſnué les villes de toute paix & proſperité, & les as remplies de troubles & ſeditions,& conſequemment rendues mal-heureuſes? En tant de degaſt de villes detruites & ruinées,di-moi,ô Caie,cherches tu à eſtre participant de l'immortalité, à fin que tu nous baſtiſſes des miſeres non de peu de durée,mais perpetuelles? Quant à moi, ie penſe tout le contraire,& encores que tu fuſſes reputé quelque Dieu, ſi eſt-ce que pour raiſon de tes meſchans actes tu deuiendrois mortel, ſ'il eſt ainſi que les vertus ſont immortelles, & les vices periſſables. Ne t'enregiſtre donques au nombre des enfans de Iuppiter, leſquels ont porté l'vn à l'autre vne grãde amitié fraternelle,veu que tu as eſté meurtrier & aſſaſin de tes freres: ne t'attribue point auſſi les honneurs d'Hercules,& de Bacchus,leſquels ont fait vne infinité de biẽs au monde,veu que tu as gaſté & deſtruit tout ce qu'ils auoient fait de bon. Apres ceci il aduint qu'il fut eſpris d'vne ſi grande rage& furie,que ne ſe contentant point d'eſtre eſleué par deſſus les Demi-Dieux, il monta iuſques aux honneurs des plus grands Dieux,& ſe les attribua,c'eſt à ſçauoir de Mercure,d'Apollo,de Mars. Premierement de Mercure eſtant equippé du Caducée, d'aiſles attachées aux talons, & d'vn manteau, montrant vn ordre en vn deſ-ordre, vne ſuite en vne confuſion,vne raiſon en vne folie:puis,quand il lui montoit en la teſte,il quittoit là Mercure, & ſe deguiſoit en Apollo, aiant la teſte ceinte d'vne couronne raïonnée des raïons du Soleil, tenant en ſa main gauche l'arc & les fleſches, & preſentant de la main droite les graces: comme ſ'il euſt voulu donner à connoitre par là, qu'il fault eſtre tout preſt & appareillé à donner les biens, qui pour cette occaſion eſtoient rangez du coſté droit comme au meilleur endroit; & retenir les peines logées au plus pauure lieu, qui eſt le gauche:ſur ces entre-faites arriuoient les chantres, qui chantoient en ſa loüange les Pæanes? leſquels peu auparauant & lors qu'il priſt l'habit de Bacchus, l'honnoroient par hymnes, l'appellans Bacchus, Euius, & Lyeus. Souuent auſſi, aiant le corſelet veſtu, & tenant l'eſpée nuë ſortoit l'armet en teſte, & le bouclier en la main, ſe faiſant appeller Mars: aux deux cotez de ce

Caius ſ'eſleue iuſques aux honneurs des grans Dieux.

C'eſtoit vne baguette blanche qu'auoient accoutumé de porter les ambaſſadeurs en ſigne de paix.

C'eſtoient chãts faits en la louãge d'Apollo.

Surnoms de Bacchus

ce nouueau & ieune Mars marchoit sa garde, qui estoit vne trouppe de meurtriers & bourreaux, tout prests à faire de meschans seruices, & assouuir la cruauté de leur assasineur, qui auoit soif du sang. Ceux qui voioient ces façons de faire, estoient tout estonnez, comme d'vne chose etrange, & s'esbahissoient comment, en faisant le contraire des personnages, ausquels il desiroit d'estre esgal en honneur, il ne vouloit pas faire profession de leurs vertus, trop bien vouloit estre equippé de leurs armes & enseignes: combien que les ioiaux & ornemens qu'on attache aux statues & images ne seruent que de signes, pour montrer que ceux qui sont honorez, ont autre-fois fait proffit au genre humain. On attache aux talons de Mercure des aisles. Pourquoi? N'est-ce pas pour montrer que le truchement & Prophete des oracles & arrests de Dieu, dont il a pris le nom d'Hermés, qui nous annonce toutes bonnes nouuelles (car estant Dieu ne peult annoncer mauuaises nouuelles, veu que l'homme de bien ne le fait pas) soit habile du pied, & quasi qu'il vole pour depescher vistement son message? Aussi est-il expedient d'annoncer incontinent ce qui est vtile & prouffitable, comme de laisser reposer ce qui est nuisible & mauuais: d'auantage il tient en sa main le caducée & le baston, pour montrer qu'il pacifie les troubles & moienne la paix: d'autant que les guerres prennent fin, ou les treues se font par le moien des Heraux, & Ambassadeurs, qui moiennent la paix, tellement que sans eux les guerres dureroient tousiours entre ceux qui assaillent & entre les autres qui se defendent. Mais Caius à quelle fin attachoit-il les aisles à ses pieds? Estoit-ce à fin que ses meschancetez, lesquelles il deuoit cacher & laisser reposer, fussent incontinent publiées & trompetées par le monde? Qu'estoit-il besoin d'vne si grande vistesse, veu qu'en ne bougeant d'vn lieu il abbruuoit toutes les parties de la terre, comme de fontaines qui ne tarissent iamais, de maux infinis, en y adioutant tous-iours des vns sur les autres? Que lui seruoit la baguette, veu qu'il ne disoit, ni faisoit rien, qui tendit à paix, mais au contraire remplissoit toutes maisons & citez tant Grecques qu'etrangeres de troubles & guerres ciuiles? Que ce Mercure donques faulx & contre-fait se despouille de l'accoutrement de Mercure, & ne soit si hardi de s'attribuer vn nom, qui ne lui est pas propre & seant. En quoi aussi ressemble-il à Apollo? Il porte en sa teste la courône brillante de raions du Soleil, que l'ouurier à si bien taillée & representée au vif, comme si le Soleil ou generalement la lumiere estoit plus agreable, que la nuict, ou autre chose plus obscure que ne sont les tenebres, pour commettre quelque meschant acte. C'est au contraire. Les bonnes œuures ont besoin de la lueur & clarté du Midi pour estre apperceuës & esclarcies, mais les mauuaises doibuent estre cachées & chassées iusques au fin fond des enfers. Qu'il change ce qu'il a en toutes ses deux mains de l'vne en l'autre, & qu'il ne faulse point l'ordre. Qu'il prenne en sa main droite l'arc & les flesches, par ce qu'il se connoit fort bien à tirer droit de l'arc, & en frapper hommes, femmes, familles, villes, peuples, voire iusques à la mort: Quant aux graces, qu'il les iette incontinent à terre, ou qu'il les cache en sa main gauche, d'autant qu'en la veuë de tout le monde il a gasté & souillé leur beauté, en

Caius deguisé en Mars.

Pour quelle raison on attache des ailes aux talons de Mercure.

Pourquoi Mercure porte le Caducée.

Les bonnes œuures, doiuent estre mises en lumiere, & les meschâtes cachées.

Antithese d'Apollo, et de Caius.

baiant aux grandes richesses, & tuant les maitres pour les rauir & auoir: les maitres, di-ie, qui pour leurs biens sont tombez en grans maux. Quant à l'art de medecine d'Apollo, il l'a bien tourné tout au contraire. Apollo a esté inuēteur des remedes salutaires pour la santé & guarison des hommes, se daignant bien, tant estoit de son naturel doux & amiable, de guarir les maladies enuoiées des autres: mais cettui au contraire a apporté aux sains des maladies, aux entiers des naureures & couppeures, aux vifs des meurtres commis par mains d'homme auparauant le temps de leur destinée, en amassant force poisons, desquelles, s'il n'eust esté osté de ce mōde par la iustice diuine, il eust fait mourir la fleur & le meilleur de toutes les villes: car les appareils estoiēt dressez tous prests contre les principaux, & les plus riches, & notamment contre ceux de Rome, & de tout le reste d'Italie, lesquels auoient fait si grand amas & tresor d'or & d'argent, que si tout celui de la terre vniuerselle depuis vn bout iusques à l'autre eust esté amassé, il se fust troué biē plus petit. Pour cette cause il commença de jetter de son païs, comme du plus fort & asseuré lieu, les semences de la paix, cet-haineur de païs, ce deuoreur de peuple, cette peste, cette ordure, cette infection. On dit aussi qu'Apollo n'a pas esté seulemēt medecin, mais aussi vn bon deuin & prophete, prophetisant par ses oracles les choses à venir, pour le proffit des hommes, de peur que quelqu'vn, ne voiant goute aux choses incertaines, ne choppast comme vn aueugle en tenebres, & en cherchāt vne bonne auenture ne tresbuchast par mes-garde en quelque mal-encontre: mais sçachant biē ce qui deuoit auenir, & le voiant en son esprit, cōme s'il eut esté present, y print garde, ne plus ne moins qu'on prent garde au corps, par le moien des ïeux, & pouruoit-on à ce qu'il ne souffre aucun desplaisir. Sera-il bon de mettre au deuant, & à l'encōtre de ces oracles renommez d'Apollo les infames de Caius, par lesquels confiscations, ignominies, bannissemens, meurtres estoient predis aux Seigneurs & aux plus grans du païs? En quoi donques ressembloit-il à Apollo, veu qu'en tous ses actes il n'approchoit aucunement de lui? Qu'on cesse de chanter ce faux Pean & hymne, lequel il fait chāter suiuant le vrai Apollo: car il n'est non plus loisible de contre-faire l'image de Dieu, que de forger de la faulse monnoie. Au reste y a il chose plus etrange au monde que de penser qu'vn tel corps & vne telle ame tous deux lasches & cassez puissent ressembler au fort & puissant Mars? Lui neantmoins changeant, comme s'il eust esté sur vn eschafaut, de toutes sortes de masques, trompoit par faux visages ceux qui le regardoiēt. Laissons là donques la recherche tant de son corps que de son esprit, puis qu'il est si different aux façons de faire & aux mouuemens de ce Dieu de Mars. Ne sçauons nous pas que Mars (ie ne parle point du Mars des Poëtes & des fables, mais de celui qui a esté doüé de la force naturelle) a esté le sauueur, l'aide & protecteur de ceux, ausquels on faisoit tort, cōme assez le montre son nom? Car il me semble qu'Ares a pris son nom d'arigien qui vault autant à dire, comme aider & secourir: au moien dequoi c'a esté le destructeur des guerres, & l'auteur de la paix: au contraire celui des Poëtes a esté ennemi de la paix, & ami de la guerre, changeant le repos & l'aise en sedition & troubles. Nous auons par ceci apris qu'il ne fault point faire

Apollo medecin, deuin & Prophete.

Oracles de Caius detestables.

Il n'est loisible de cōtrefaire l'image de Dieu.

ἀπὸ τοῦ ἀρήγειν.

Le vrai Mars est bien autre que celui des Poëtes.

faire semblable Caius ni à pas vn des Dieux, ni à pas vn des Demi-dieux: d'autant qu'il ne leur ressemble en rien, soit en la nature, soit en la substance, soit aux façõs de faire: à raison dequoi il faut croire qu'autre chose ne lui a fait suiure ce train-là, qu'vne aueugle conuoitise accõpagnée d'ambitiõ, & d'vne autorité grande, de laquelle nous autres miserables auons esté les premiers assaillis: car il auoit opinion que les Iuifs seuls ne trouueroient pas bonne son entreprise, attendu qu'ils auoient esté nourris en choses contraires, & auoiet, par maniere de dire, dés le berceau appris de leurs peres & meres, de leurs pedagogues, gouuerneurs, & principalement des lois sacrées, & de leurs coutumes non escrites, qu'il falloit croire en vn seul Dieu, pere & createur du mõde: tous les autres, hommes, femmes, villes, nations, regions, & autres endroits de la terre, voire quasi tout le monde, combien qu'ils fussent faschez des actes qu'il faisoit, ne laissoient pas toute-fois de le flatter, lui faisant plus d'honneur qu'ils ne deuoient, & par ce moien augmentans son orgueil: mesmes aucuns d'eux amenerent en Italie vne coutume barbare, à sçauoir l'adoration d'icelui, corrõpãs la liberté Romaine. Somme il n'auoit en soupçon que la nation Iudaïque, qui lui contre-diroit, aiant accoutumé d'endurer volontairement toutes les morts du monde, & les receuoir en gré, cõme si c'estoit l'immortalité mesme, plustost que de laisser abolir aucune coutume du païs tant petite fust-elle: par ce qu'elle tenoit pour certain que cõme aux bastimens en ostant quelque partie de moilon, le reste, cõbiẽ qu'il semble estre ferme, tõbe sur ce qui est vuide, estant entre-ouuert & decoulãt, qu'autant en auiẽdroit-il à son estat: ioint que ce que Caius remuoit n'estoit pas de petite cõsequẽce, ains importoit plus que nulle autre chose, qui estoit d'adorer l'hõme nai & mortel, cõme Dieu increé & eternel: ce qu'elle reputoit estre la plus grãde impieté, qu'on eust peu pẽser: d'autant que Dieu deuiendroit plustost homme, que l'hõme Dieu. Ie ne di pas qu'outre cela s'en suiuroient les deux plus grans maux du monde, qui sont desloiauté, & ingratitude enuers le biẽ-faicteur de cet-vniuers: lequel par sa puissance & bonté donne à toutes les parties d'icelui force biens. Il se dressoit dõques vne guerre fort aspre & mortelle cõtre notre nation. Car quel mal pourroit estre plus grief au seruiteur que quãd son maitre lui est ennemi: or les sujets sont seruiteurs de leur Seigneur: & jaçoit que du viuant des predecesseurs de Caius nous n'eussions senti & essaié le joug de seruage, d'autant qu'ils commandoient auec vne douceur, & en ensuiuant les loix, nous l'auons toute-fois souffert du tẽps d'icelui Caius, lequel auoit rongné de son cueur toute courtoisie, & s'estoit adõné à iniustice: parce que s'estimãt lui mesmes la loi, cassoit & annulloit toutes les loix des Legislateurs, cõme s'elles n'eussẽt esté q̃ paroles vaines & friuoles: tellemẽt que nous n'estiõs pas seulemẽt tenus pour serfs, ains aussi pour les plus paures esclaues du mõde, aians au lieu d'vn bon Prince, vn maitre. Ce qu'aperceuãt la cõmune de la ville d'Alexandrie, ramassée & meslée de toutes sortes de gens, cõmença à nous en vouloir, estimãt q̃ l'occasiõ propre se presentoit pour dõner à cõnoitre la rancune qu'elle dés lõg temps nous portoit, nous troublant & mettant en crainte & fraieur: car, cõme si nous eussions ia esté liurez par notre Empereur à leur cruauté pour souffrir les plus grands maux du monde, ou pris captifs en la guerre, se ietterent sur nous, & nous as-

Caius a soupson sur les Iuifs.

Dieu deuiẽdra plus tost hõme, que l'hõme Dieu.

La cõmune d'Alexãdrie moleste & pille les Iuifs

saillirent d'vne si grande rage,qu'ils effondrerẽt nos maisons,chassans dehors les maitres,leurs femmes,& leurs enfans,tellement qu'ils les rendoient vuides d'habitans: en ce faisant ils pilloient & transportoient les vtensiles & autres meubles precieux,non comme les larrons,qui cherchent la nuit & l'obscurité, de peur d'estre pris,mais publiquement & en plein iour, les montrans à tous ceux qu'ils rencontroient par chemin,ne plus ne moins que s'ils eussent herité d'iceux,ou les eussent achetez des maitres,à qui ils appartenoiẽt. S'en trouuoit d'aucuns associez au butin, qui le partissoient au milieu du marché, ou bien souuent en la presence des maitres,se mocquant d'eux, & les iniuriant, qui estoit vn cas bien grief à supporter. Comment aussi n'eust-il esté fascheux,attẽdu que ceux qui n'auoient en rien meffait, de riches & pleins de biens deuenoient incontinent pauures & souffreteux, estans chassez & banniz de leur maison,de leur foier,à fin qu'en demeurant tant de jour que de nuit à descouuert,mourussent ou par la trop grande ardeur du Soleil,ou par la trop grande froidure de la nuit?Encores tous ces maux estoient plus legers, que les autres qui sur-uindrent depuis:car ils chasserent aprés de tous les endroits de la ville tant de millions qu'hommes,que femmes,qu'enfans,& les firent ranger, comme bestes,en vn coin & parquet,s'attendans bien qu'ils les trouueroient incõtinent estendus par tas sur terre,morts,ou par famine & faute de viandes necessaires,dont ils n'auoient peu faire prouision,aians esté surpris si soudainement,ou pour auoir esté en vn lieu chaud & estioit,& par ce moiẽ etouffez,estant auec ce l'air d'alentour,& tout ce qui pouuoit estre en lui de vital, corrompu par les aleines frequentes & druës, ou, pour en parler mieux à la verité,estant l'aleine mesmes des pauures patiẽs corrompuë,à cause qu'elle sortoit d'vn corps chaud & fiebureux par les narines & la bouche,& consequemmẽt, (comme on dit en commun prouerbe)adioutant feu au feu. Pour ce montrer, il est tout certain que nos entrailles de leur nature ont vne vertu chaude, laquelle,estant refraichie,par vents frais, rend les instrumens, qui seruent à l'aleine,sains & disposts au moien de celle bonne tẽperature:mais quand ils sont trop eschauffez,alors ne se portẽt point biẽ,d'autãt qu'il suruiẽt feu sur feu. Ne pouuans plus donques supporter l'incõmodité du lieu,ils s'espandirẽt par les riuages vuides,& par les sepulchres, de desir qu'ils auoiẽt de humer vn air pur & sain. Si d'auenture aucuns d'eux estoient surpris aux autres quartiers de la ville,ou,ne sçachans rien des maux qui se commettoient,arriuoient des chãps en la ville,on leur faisoit endurer toute sorte de tourmens :on les lapidoit & nauroit-on de tuilles, ou on leur bailloit tant de coups de bastõs de chesne & d'yeuse sur les principales parties du corps, qui en estoient toutes froissées & meurtries,& mesmes sur la teste,qu'à la fin on les tuoit. Entre ces Alexandrins il y en auoit aucuns qui, aians accoutumé d'estre oisifs & de ne rien faire, estoient assis & espars à l'entour des notres,qui auoient esté chassez,comme i'ai par cideuant dit,en vn petit coin de la ville,& les guettoient,ne plus ne moins que les assiegez & enfermez dedans les murailles d'vne ville,de peur que personne ne sortist sans estre apperceu : or il y en auoit beaucoup en la compagnie,qui,par faute de viures & choses necessaires, ne tenoient pas grand compte de leurs personnes, & tellement que de peur de mourir de fain auec

Les Iuifs chassez de leurs maisons & tourmentez en diuerses sortes.

tous

tous ceux de leur maison, se deliberoient de sortir: ceux-là estoient guettez par leurs aduersaires, & auenant le cas qu'ils fussent pris, apres auoir enduré plusieurs tourmens, estoient incontinent mis à mort. Ce n'est pas tout, on mettoit des embuscades aux descentes & ports du fleuue, & espioit-on tous les Iuifs qui deuoient arriuer, pour les saccager, & piller les merceries & denrées qu'ils auoient, de sorte qu'on montoit aux nauires, & transportoit-on toute la marchandise deuant les ïeux des maitres, lesquels on poulsoit du coude en bas, & apres les bruloit-on en se seruāt pour faire le feu, des gouuernaux des nauires, des timons, des auirōs, des aix du plāché & tillac. Encores le tourmēt de ceux, qu'on faisoit brusler au milieu de la ville, estoit plus miserable, d'autāt que par faute de gros bois on apportoit des sarmens, & aprés les auoir allumé, on iettoit dedans ces pauures miserables, lesquels n'estās qu'à demi bruslez mouroiēt plus-tost par la fumée, que par le feu du bois de sarment, qui ne faisoit que fumer, & s'esteindre soudainement, ne se pouuant reduire en charbons, à cause de sa legereté. Il y en auoit plusieurs autres qui estoient liez & garrotez de cordes & sangles par les talons, lesquels on trainoit tout vifs par le milieu du marché, en leur sautant sur le ventre: qui est bien pis, on n'auoit égard aux corps morts: car ces gens-là, plus cruels que bestes sauuages, taillās en pieces les corps, & les foullans aux pieds, mettoient à neant toute la forme d'icelles, de façon qu'ils ne laissoient rien de reste, qui peult estre enterré. Ce pendant le gouuerneur du païs, qui pouuoit lui seul en vne heure totalement abatre la puissance de ce populace, faisoit semblant de ne voir point, ce que toute-fois il voioit, & de n'ouir point ce qu'il oioit, & permettoit indifferemment à la commune de nous battre & outrager, troublant par ce moien la tranquillité & repos public. Cela fut cause que les Alexandrins s'esmeurent dauantage, & firent plus outrageuses & hardies entreprises: par ce qu'ils s'amasserent en grand nombre, & se ruerent sur nos oratoires (or il y en a plusieurs en chaque quartier de la ville) dont ils en abbatirent aucuns auec gros leuiers, les autres ils les saperent par les fondemens, & les raserent à fleur de terre: Quelque-fois ils iettoient du feu dedans, & les brusloiēt d'vne si grande rage & furie, qu'ils ne se soucioient aucunement des maisons proches, qui estoient en grand danger, d'autant qu'il n'y a rien qui aille plus viste que le feu, quād il a pris matiere. Ie ne parle point des boucliers, des couronnes d'or, des colomnes auec les tiltres, qui auoient esté là posez en l'honneur des Empereurs: tout celà fut bruslé, combien que pour l'hōneur de ce ils se deussent deporter de leur entre-prise: ils ne s'en soucioient pas toute-fois, au contraire ils s'enhardissoient, ne craignans point que Caius les fist punir, par ce qu'ils sauoient bien qu'il portoit vne grand'haine aux Iuifs, ne demandoit pas mieux, & ne lui pouuoit-on faire chose plus agreable, que de les tourmenter. Or pour le mieux flatter, & pour nous faire tout à coup vn grand deplaisir & iniure, que font ils? Tous les oratoires, qu'ils n'auoient peu par le feu & sapemēt saccager & racler, à cause de la grande multitude des Iuifs, qui demeuroient tout contre, furēt par eux souillez & gastez, & quant & quant nos loix & coutumes renuersées: car dedans tous iceux ils dresserent des images & pourtraits de Caius, au plus grand & apparēt desquels ils poserent vne statue de bronze assise sur vn chariot de quatre cheuaux, &

Les oratoires mis par terre.

Les statues de Caius dressées dans les oratoires des Iuifs.

en celà ils besongnerent si soudainement & diligemment,que voians qu'ils ne trouuoiët point de chariot neuf,en prirët vn vieil de la place des exercices,lequel estoit tout enrouillé,& auoit les bouts des oreilles,de la queuë, des pieds, & beaucoup d'autres endroits brisez & rompuz, aiät esté là dedié, comme aucuns disent,pour l'anciëne dame Cleopatra bis-aieule de la derniere. Quel crime ils cömettoient en ce faisant, ie croi qu'il est assez notoire à vn chacun:car n'eust-il pas esté plus honneste d'en prendre vn neuf d'vne femme,ou vn vieil, qui eust autre-fois serui à homme, ou(pour dire en vn mot)quelqu'autre qui eust esté autre-fois consacré à quelque etranger? Ne deuoient-ils pas craindre que l'Empereur en fust indigné,lui qui vouloit qu'on lui fist tous les plus grãs honneurs du monde? Tout au contraire ils s'attendoient bien d'en estre louëz & auoir en recompense, pour auoir fait au lieu de nos oratoires des nouueaux temples à Caius,grans biens:combien que ce qu'ils en faisoient ne fust pas tant pour lui faire honneur,que pour tous-iours remplir notre nation de miseres & pauuretés: de ce y a preuue euidente. Premierement depuis trois cens ans en ça qu'ont regné leurs Rois au nombre de dix & dauantage, à pas vn d'eux n'ont consacré & dressé en nos oratoires n'image, ni statue,combien qu'ils leur fussent proches & parens, les estimassent Dieux,& tels les declarassent en leurs tiltres. Pour-quoi aussi ne les eussent-ils pas estimé Dieux, aians esté hommes, veu qu'ils mettent au rang des Dieux les chiens,les loups,les lions,les crocodiles,& plusieurs autres bestes sauuages tant aquatiques, que terrestres, que volatiles,ausquelles ils ont dressé des autels, des temples, des chappelles, & autres lieux sacrez par toute l'Egypte? Mais par auenture me respondront ce que iamais n'ont dit,qu'ils ont acoutumé d'honorer plus la grandeur & le bon heur des princes,que les princes,& que les Empereurs sont plus grands soit en estat, soit en richesse,que n'ont esté les Ptolomées:à raison de quoi on leur doit faire plus d'honneur. Venez ça donques,ô sots hommes,afin que ie ne die plus grand mal de vous, pour-quoi est-ce que n'auez fait autant d'honneur à Tibere predecesseur de Caius,lequel a esté cause que l'Empire lui est demeuré, & aiant eu en ses mains l'espace de vingt-trois ans la domination sur la terre & la mer,n'a laissé aucune semence de guerre ni au païs de Grece, ni aux autres païs etranges,ains puissamment & courageusement a maintenu la paix,& les biens d'icelle iusques à la fin de sa vie? Estoit-ce qu'il fust de moindre race? Nenni: car il estoit tant du coté du pere,que du coté de la mere tresnoble. Estoit-ce qu'il ne fust pas si sauant que Caius? S'en trouuoit-il vn plus prudent, plus eloquent de tous ceux qui estoient de son temps? Estoit-ce qu'il ne fust pas de si bon âge? Qui est celui des Rois ou des Empereurs lequel s'est mieux porté en sa vieillesse? Il y a plus: Estant encore ieune on disoit qu'il estoit, vieil tant estoit modeste en son fauoir:& toute-fois ce personnage, estant tel & si grãd, a esté delaissé de vous,& mis en arriere. Que veult dire cela, que n'en auez autant fait à celui, qui a sur-monté en toutes les vertus la nature humaine,& lequel pour la grãde prosperité de son empire,& son hönesteté a esté surnömé le premier Auguste, ne lui estät ce tiltre escheu par succession & race,mais l'aiät lui mesmes aquis,& depuis delaissé à ses successeurs? Ce qu'il donna bien à connoitre quand il vint à gouuerner la republique, estans les affaires fort meslées & brouuillées: car lors

Grande idolatrie des Egyptiens.

Comparaison de Caius & de Tibere.

Grande modestie de Tibere.

Louanges de Tibere.

lors tant ceux qui habitoient aux Isles, que les autres qui demeuroient en terre ferme combattoient ensemble pour la souueraineté de l'empire, aians pour chefs & capitaines les plus grans Seigneurs de Rome: en ce faisant les grandes parties de la terre habitable, qui sont l'Asie & l'Europe, combattoiēt l'vne contre l'autre pour la principauté de l'empire, s'estans les peuples de l'Europe & de l'Asie esleuez du bout du monde, & faisans la guerre l'vn contre l'autre tant par mer, que par terre: de sorte qu'il ne s'en faillut pas beaucoup que tous les hommes qui estoient lors, ne fussent entierement deffaits pour les meurtres qui se faisoient tant d'vn coté q̃ d'autre: ce qui fust auenu sans ce seul prince Auguste, qu'on pouroit à bon droit appeller le sauueur du monde, enuoiant le biē, & detournant le mal. C'est ce Cesar qui a appaisé les grādes tēpestes, qui a gueri les maladies communes des Grecs & des etrangers, lesquelles, descendans des parties Orientales & Meridionales, estoiēt couruës iusques à l'Occident & septentrion, aians semé & rēpli les terres & les mers du milieu de toutes sortes de maux. C'est lui qui n'a pas seulement lasché les liens dont le monde estoit lié & estraint, mais aussi qui les a totalement desliez. C'est lui qui a osté les guerres tant ouuertes que cachées, que les larrons dressoient par leurs assaulx. C'est lui qui a rendu la mer nette de fustes de coursaires, & l'a rēplie de bonnes nauires. C'est lui qui a remis toutes les villes en liberté, qui a reduit toutes choses mal ordonnées en bon ordre, qui a appriuoisé & rendu compagnables toutes les nations sauuages, qui fuioient la compagnie des hommes. C'est lui qui a elargi & accreu la Grece, & d'vne en a fait plusieurs. C'est lui qui d'vne terre barbare en a fait vne Grecque, en accommodant les lieux. Ca esté le gardien de paix. C'est lui qui a rēdu à vn chacun ce qui lui apartenoit. C'est lui qui a communiqué tout le temps de sa vie ses biens & graces à toutes personnes, sans en rien cacher & espargner. Comment donques vn si grand personnage, qui a fait tant de biens au monde, & a eu la domination sur l'Egypte l'espace de quarente ans, a il esté oublié & delaissé? Pour-quoi ne lui a on point dressé en nos oratoires ni pourtrait, ni statuë, ni aucun tiltre? Certes s'il failloit ordonner à quelqu'vn de nouueaux & excellens honneurs, c'estoit à lui, non seulement par ce qu'il auoit esté la source de la race des Augustes, & le premier qui auoit fait beaucoup de plaisir à tout le monde, prenāt lui seul, comme vn bon pilote, la charge & gouuernement de sa nauire & republique, & ne voulant point qu'elle fut gouuernée par l'aduis de plusieurs, sachant bien que c'estoit de gouuerner (car, comme on dit fort bien, il n'est pas bon que plusieurs commandent, d'autant que la diuersité des voix & opinions est cause de plusieurs sortes de maux) mais aussi pour ce que toute la terre habitable lui auoit ordonné des honneurs diuins, cōme temples, paruis, boccages, & premenoirs si magnifiques, qu'ils sur-montoient soit en beauté, soit en grandeur tous ceux des autres villes tant nouueaux que vieils dediez aux Cesars, principalemēt en notre ville d'Alexandrie: car il ne se trouue aux autres villes vn tel temple, que celui qu'on appelle Sebastion, autrement dit, le temple de Cesar aide & secours des voiageurs par mer, qui est vis à vis du port, hault, grand, apparent de tout coté, & tel qu'il n'y en a point de semblable ailleurs, plein de †ioiaux, enrichi tout à l'entour du dedans de tableaux peints, de statues, d'or & d'argent, fort large, embelli de galleries, de

Sebastion (c'est à dire saint) estoit le temple d'Alexādrie, fort magnifique.

†C'estoient choses données & dediées aux temples qui y pendoient.

librairies,de grandes sales pour les hommes, de boccages, de belles entrées, de larges parois, d'allées,le tout somptueusement acoutré:outre ce estant reputé l'esperance du salut tant de ceux qui s'embarquoient , que des autres qui retournoient.Or combien qu'on eust tant d'occasions à faire de l'honneur à Auguste,& que tout le monde y consentist, toute-fois on n'a point touché à nos oratoires.Est-ce à dire pour-tant qu'on ne lui en a point fait tel qui lui estoit deu?Qui est l'homme rassis de son esprit qui le die? Pour-quoi donques l'a-on priué de celui de nos oratoires?Ie le dirai sans en rien receler. On sauoit bien qu'il auoit aussi grand soin de l'entre-tenement des loix de tous les autres païs, comme de celles de Rome, & que ce qu'il receuoit d'honneur des aueugles flatteurs, n'estoit pour abolir les statuts & coutumes qu'aucuns tiennent,ains pour maintenir la grandeur de son empire, lequel par ce moien en estoit plus estimé.Et pour montrer plus clairement qu'il n'estoit attaché à ces honneurs d'orguilleux,ni enflé de vaine gloire,c'est qu'il ne voulut iamais qu'ō l'appellast Dieu ou Seigneur:au contraire il estoit marri quand quelqu'vn l'appelloit ainsi:en ce faisant il approuuoit les Iuifs,qui auoient en abomination & horreur telles choses:autrement il n'eust pas souffert qu'il eussent fait leur demeurance outre la riuiere du Tibre, qui est vne bonne partie de Rome, estans la plus part d'iceux Romains,& affranchis par leurs maitres : car apres auoit esté amenez captifs en Italie,furent mis en liberté par ceux qui les auoient pris,sans qu'ils fussent contraints de chāger leur religiō, & statuts du païs. Il sçauoit que les Iuifs auoient des oratoires,& qu'ils s'y assembloiēt,principalemēt aux saints Samedis, où ils faisoient publiquement exercice de la religion de leur païs. Il sçauoit aussi qu'ils enuoioiēt les cuillettes qu'ils leuoient de leurs premices, en Ierusalem par certaines personnes qui les offroient pour sacrifices. Il ne les a point toute-fois chassé de Rome, ni leur a osté le droit de bourgeosie:mais a voulu qu'ils fussent maintenus & gardez tant en celui endroit que par toute la Iudée en leur religion & police. Il ne remua iamais rien de ce qui concernoit nos oratoires.Il n'a point defendu les assembles, où on presche & declare-on les textes de nos loix. Il n'a point esté cōtraire à nos offrandes, mais les a eu en si grand honneur, que notre tēple a esté embelli des ioiaux & presens, que lui ont fait tous les gens de sa maison,leur enioignant qu'en icelui ils fissent sacrifier chacun iour des hosties entieres & holocaustes, pour estre offrādes au tres-hault Dieu:ce qui dure encores à present,& durera à iamais,comme vn memorial des haults faicts de cet-empereur.Il y a plus:Quand la distribution de l'argent ou du bled,qui se faisoit tous les mois au peuple du païs, escheoit, il ne vouloit point aucunement que les Iuifs fussent frustrez de cette grace. Que s'il auenoit que la distributiō se fit au iour du saint Sabbath,d'autant qu'il n'estoit loisible lors ni de prendre,ni de donner,ni faire chose quelconque concernant le viure,principalement pour le gain, il commandoit aux distributeurs de remettre au l'endemain,en la faueur des Iuifs, cette grace commune : à raison de quoi tous ceux,qui de leur naturel ne vouloient point de bien aux Iuifs, craignoient de violer & outrager leurs loix, tant petite fust-elle. Le semblable a esté du temps de Tibere,combien que toute l'Italie fust emeuë contre les Iuifs par Seianus, lequel machinoit & dressoit toutes les embusches qu'il pouuoit contr'eux:

Auguste ne vouloit qu'on l'appellast seigneur.

Les Iuifs habitoient à Rome au delà du Tibre.

contre eux : car il conneut incontinent apres la mort de Seianus que toutes les accusations que lon auoit mis en auant contre les Iuifs lors demeurans à Rome estoient faulses & n'estoiẽt que faux faits, qu'auoit controuué Seianus, pour detruire toute la nation, sachãt bien qu'elle iroit tousiours contre les mechantes deliberations & actes des traistres, par lesquels l'Empereur pourroit estre en danger. Parquoi il manda à tous les gouuerneurs des prouinces & leurs lieutenans qu'ils s'adoucissent & s'appaisassent enuers ceux de la nation, & qu'ils recherchassent seulement les chefs & auteurs, qui estoient en bien petit nombre: au reste leur defendit de ne remuer riẽ des statuts & coutumes, & leur enioignit de prendre en leur sauue-garde tant les personnes, qui de leur naturel estoient paisibles, que leurs loix qui ne tendoiẽt qu'à la tranquillité & repos publique. Caius au contraire fut si enflé d'orgueil, qu'il ne se vantoit pas seulement estre Dieu, mais le croioit aussi: pour l'entre-tenement de laquelle desmesurée conuoitise, qui estoit par dessus la nature de l'homme, n'en trouua point de plus propres entre tous les Grecs & etrangers, que les Alexãdrins : par ce qu'ils sont grans flateurs, grans abuseurs de peuple, & hypocrites, vsans assez de beaux langages de flaterie, mais ce pendant brouillans & troublans par leurs bouches laschées & effrenées toutes choses. Ils sont si deuotieux, & font si grand compte du nom de Dieu, qu'ils en font participans leurs oiseaux, leurs aspics venimeux, & beaucoup d'autres bestes sauuages : au moien dequoi, n'estans point chiches du nom de Dieu, & ne l'espargnant en rien, ils trompent les gẽs de petit esprit, qui ne sont point encores experimentez en l'atheisme de l'Egypte : ceux toute-fois qui sont de bon esprit decouurẽt bien tost leur folie, ou, pour mieux dire, leur impieté. De ce n'estant point auerti Caius, pensoit à bon escient estre reputé des Alexandrins Dieu, d'autant qu'ils vsoient sans cesse en son endroit non couuertemẽt, ains apertemẽt de tous les noms de leurs Dieux qu'ils auoiẽt acoutumé d'adorer: ioint aussi qu'il pensoit que l'outrage qu'ils auoient fait à nos oratoires ne leur partoit que d'vne franche conscience & bonne affection enuers lui, croiant ce fermement tant pour les iournaux actes qu'aucuns lui enuoioient d'Alexandrie (car cette lecture lui estoit fort agreable, & commençoient desia les escrits des historiens & Poëtes lui desplaire au pris de la grace qu'il trouuoit en ceux des Alexandrins) qu'aussi par le moien d'aucuns de ses seruiteurs, qui auoient acoutumé, comme lui, de se moquer & goffer de nous, la plus-part desquels estoient Egyptiẽs, qui est vne meschante canaille de gens, les ames desquels sont petries dedans le venin & cruauté des crocodiles & aspics de leurs païs. Le chef de la trouppe estoit vn nomme Helicon, meschant & execrable serf, qui par meschans moiẽs s'estoit coulé dedãs la maison Imperiale: car il auoit gousté & appris quelque chose des arts liberaux, suiuant l'affection de son premier maitre, qui l'auoit donné à Tibere Cesar, lequel ne faisoit compte de lui, d'autant qu'il haïssoit tous ces passe-temps d'enfans, estant dés son ieune âge plus enclin à vne grauité & austerité: mais apres qu'il fut mort, & que Caius eut receu le gouuernement, lui s'accommodant à ce nouueau maitre, qui ne demandoit que son plaisir, & à parfumer ses sens de toutes sortes de plaisir, commença à dire en soi-mesmes : Voici maintenant ton tẽps Helicõ, esueille toi: tu as, pour te dõner à connoitre, le meilleur auditeur & spectateur,

Seianus grand ennemi des Iuifs du temps de Tibere.

Les Alexandrins flateurs, hypocrites, & grans idolâtres.

Helicon, Egyptien homme de meschante nature.

qui se puisse trouuer : tu as l'esprit vif:il ne se trouue personne qui s'entende mieux à dire le mot, & dõner du plaisir, que toi:tu sais que c'est des passe-tẽps des ieunes gẽs,de rire,gaudir,rigoler,follatrer:tu entẽs aussi biẽ les arts deshonnestes,comme les honnestes:tu as vn babil assez plaisant, par le moiẽ duquel tu mesles parmi tes gosseries vn aguillon, duquel tu piques malicieusement les personnes:de sorte que tu ne fais pas rire seulement, mais aussi tu mets les personnes en colere,pour le soupson qu'elles ont que tu parles d'eux:tu as totalement attiré à toi ton maitre,lequel est bien aise de t'ouir mes-dire d'autrui en gossant:car(comme tu sais bien) ses oreilles sont ouuertes,& tousiours dressées à ouir ceux qui s'estudient à detracter & parler mal d'autrui: ne va point chercher de suiet si loin:tu as assez de quoi pour assaillir les Iuifs & leurs coutumes, esquelles tu as esté nourri & enseigné dés ton berceau, non d'vn seul homme, ains de la plus grande babillarde partie de la ville d'Alexandrie:montre ce que tu as apris.De telles etranges & mechantes façons de parler estant esleué & esmeu,se trouuoit tous-iours à l'entour deCaius,& ne bougeoit d'auprés de lui, ne s'en eloignant ni iour ,ni nuit, mais estant tous-iours quant & quant : & pour mieux executer son entre-prise,il attendoit que Caius fust seul, ou qu'il fust de loisir pour nous blasmer, lui faisant passer le temps par quelques brocars & faux faits,qui nous nauroient & faisoient plus de mal ainsi qu'autremẽt, tant estoit-il subtil & cault:car il ne confessoit pas, ni pouuoit aussi confesser ouuertement,qu'il fust notre accusateur,mais,en tournoiant & deguisant subtilemẽt les matieres,estoit plus facheux & mauuais ennemi que ceux qui montroient euidemment leur mauuais vouloir. On dit que les ambassadeurs d'Alexandrie,sachans bien ceci, le retindrent non seulement à grand pris d'argent, mais aussi auec esperance d'honneurs, qu'ils lui promettoient de faire, si tost que Caius seroit arriué à Alexandrie:or lui qui ne faisoit que songer à ce temps auquel il deuoit receuoir ces honneurs, tant en la presence de son maitre, qu'aussi pres-que en la presence de tout le monde(car il estoit sans doute que tous les plus grans seigneurs viendroient de tous cotez de la terre accompagner Caius,& voir cette grande & noble ville)leur promit tout ce qu'ils lui demandoient.Quelque temps donques ne sachans point cet ennemi caché,comme dedans quelque taniere,nous nous gardions seulement de ceux de dehors: mais si tost que nous en eusmes apperceuãce, cherchasmes & regardasmes tous les chemins & moiens pour amollir & adoucir le personnage,qui de toutes façons & de tous cotez nous tiroit & lançeoit droit à la visiere:car il ioüoit ordinairement à la balle auec Caius,il s'exerceoit à la lutte auec lui, il se baignoit auec lui, il banquetoit auec lui,il se trouuoit tous-iours à son coucher, estoit son chambellant,& garde-corps,lequel estat nul autre que lui auoit : au moien de quoi lui seul auoit les oreilles de l'Empereur tout à son aise & à loisir, lesquelles estoient toutes prestes & appareillees à ouir, les affaires demeurans en arriere, tous autres plaisans contes :ces contes estoient meslez de brocards & d'accusations,afin qu'en lui donnant plaisir,par mesme moien il nous nuisist: car les brocards,qui sembloient estre son principal œuure,ne se disoient qu'en passant, & par maniere d'acquit : mais les accusations qu'il sembloit ne faire qu'entre-lasser en passant,estoient son premier & seul œuure. Aiant donques le

vent

vēt en pouppe, & estans ses voiles, qu'il estēdoit à force de cables, pleins & enflez de bō vēt, voguoit à son aise, assemblāt & entassant crimes sur crimes, que Caius imprimoit si fort en son esprit, qu'il ne les pouuoit apres oublier. Estans nous en ces difficultez, & ne sçachans plus que faire, vinsmes à remuer toutes les pierres, & faire tout ce qui estoit possible pour appaiser Helicō: mais voiās que nous ne pouuions trouuer entrée chez lui, parce que personne n'osoit parler, ou s'approcher d'icelui, à cause de son orgueil, & grauité dont il vsoit en l'endroit de tout le monde, & qu'aussi nous ne sçauiōs pas s'il y auoit quelque chose, qui l'etrangeast de la nation Iudaïque, pour laquelle il incitast & irritast son maitre contre icelle, delaissasmes de trauailler de ce coté-là, & vinsmes au plus necessaire. Nous fusmes d'aduis de presenter à Caius vn mot de requeste, par laquelle nous lui donnions à entendre en brief nos maux, que nous auions enduré, & lui demandions qu'il lui pleust de les faire cesser. C'estoit presque le sommaire de cette longue requeste, que nous enuoiasmes vn peu auparauant par le Roi Agrippa, lors que de fortune il passa par notre ville pour aller prendre en la Syrie possession de son Roiaume, lequel lui auoit esté donné par Caius: mais nous n'entendions pas que nous nous abusions grandement: car si tost que fusmes montez sur mer, pensions auoir trouué vn iuge droit & equitable, & toute-fois il nous estoit ennemi capital: encores nous caressoit-il quelque peu, comme il sembloit, tant par vn œil gai & riant, que par paroles gracieuses: car incontinent qu'il nous eut apperceu au champ de Mars prés du Tibre, ne faisant que de sortir des iardins de sa mere, nous resalüa, & nous fit signe de la main droite, montrant par là sa bonne volonté, & si enuoia par deuers nous vn certain personnage appellé Omilus, lequel auoit la charge des ambassadeurs, & nous fit dire par lui, qu'il orroit lui-mesmes notre cause, si tost qu'il seroit de loisir. Ceux qui estoient à l'entour, aians oui cette response, deuindrent tout ioieux, comme si nous eussions ja gagné ce que demandions, & auec eux tous les autres de notre nation, lesquels iugeoient des affaires selon le visage & contenāce de Caius: mais moi, qui sembloi estre plus accort & aduisé qu'eux tant pour l'âge, que pour la science, demeurai suspend & en crainte de ce que les autres se resiouïssoiēt, & en discourant en moi-mesmes, tenoi ces propos: Pourquoi est-ce qu'estans force ambassadeurs arriuez de tous les endroits de la terre, il a dit qu'il nous orroit seuls? Que veut-il dire par là? Il sçait bien que nous sommes Iuifs, & que nous nous contētons d'estre mis au rang des autres. N'est-ce pas folie de pēser que nous soions preferez par vn etranger, ieune, & seigneur plein de son vouloir, aux autres? Certainemēt il semble qu'il est plus affectionné à la part des Alexādrins, en la faueur desquels il a promis de donner incontinēt iugemēt. Il faut bien craindre qu'en ne nous oiant pas esgalemēt tant d'vn coté que d'autre, il deuiēne, au lieu de iuge, notre aduersaire, & aduocat de nos parties aduerses. Discourant ces choses en mō esprit, ie trēbloi de peur, & ne pouuoi reposer iour ni nuit. Estāt ainsi ennuié & souspirant dedans mon cueur (car il ne faisoit pas seur de donner à connoitre son ennui) ie me trouuai soudainement assailli d'vn autre plus grand mal, que ie n'attendoi, n'apportant pas seulement danger à vne partie des Iuifs, mais indifferēment à toute la nation. Nous estions venus de Rome iusques à †Pauzole suiuans tousiours Caius, qui estoit descendu vers la marine, & seiournoit vers

Remonstrāce faite à l'Empereur par les Iuifs.

Omilus porte la respōse de l'Empire aux deleguez des Iuifs.

Philo l'vn des deleguez discourt à part lui.

†C'est maintenant vn petit village pres de Naples.

cette cote là,visitant les villes l'vne apres l'autre, lesquelles estoiẽt en grãd nõbre,& magnifiquemẽt basties.Cõme dõques nous pẽsiõs à notre affaire,attẽdãs tousiours qu'on nous appellast, il arriue vn certain personnage tout esplouré, aiãt la veuë effraiée,& ne faisãt q̃ haleter.Apres qu'il se fut vn peu esloigné d'aucũs,qui estoiẽt là aupres?N'auez vous point ouï(dit-il)riẽ de nouueau? Et s'efforçãt de nous annõcer ce qu'il sçauoit,demeura tout coi,& lui tõberẽt les larmes en grãde abõdãce: voulãt derechef parler,demeura pour la secõde fois,& pour la troisiéme aussi.No' voiãs celà,fusmes effraiez:si l'enhortasmes de nous declarer l'affaire pour laq̃lle il disoit estre venu:car il n'estoit pas là venu pour nous prẽdre à tesmoins de ce qu'il pleuroit:q̃ si c'estoit quelq̃ affaire qui meritast qu'on pleurast,nous ne vouliõs pas que lui seul receust cet-ennui:aussi biẽ no' estiõs tout acoutumez & endurciz aux afflictiõs & miseres.A la fin lui, cõmẽçãt auec grãd' peine à parler,paracheuãt neantmoins d'vne voix interrõpuë son dire:c'est fait,dit-il,de notre temple.Il est perdu. Caius a cõmãdé qu'on lui dresse vne grãde statuë dedans le secret oratoire auec le titre de Iuppiter.De ce raport no' fusmes si estõnez & trãsiz de fraieur,q̃ nous ne nous peuuiõs rauoir car nous demeurasmes tous muëts aiãs le cueur failli, & estãs toutes nos forces corporelles abbatuës.Sur ces entrefaites suruindrẽt d'autres,qui nous annõcerent les mesmes fascheries.Ces nouuelles ouïes,nous nous retirasmes,& enfermasmes,tous ensẽble pleignãs & pleurãs nos maux tãt particuliers q̃ cõmũs,& racõtans tout ce que l'esprit nous pouuoit fournir : parce que coutumieremẽt l'hõme qui est affligé est babillard.Or nous estiõs faschez de ce que nous nous estions mis sur mer au milieu de l'hyuer,sous esperãce d'estre deliurez de tous les torts qu'on nous faisoit,ne pẽsans point à la tempeste de la terre , qui estoit beaucoup plus fascheuse,que celle de la mer:parce que de cette-ci la nature en est cause discernãt les tẽps & saisons de l'année,ce qui est selon nature & salutaire:mais la cause de l'autre,c'estoit vn esuẽté,ne sentant riẽ de l'hõme , ieune, curieux,abandonné à toute licence tyrãnique:au reste cette ieunesse,qui estoit acõpagnée d'vne puissãce imperiale desbordée à toutes passiõs effrenées,estoit vn mal,auq̃l no' ne pouuiõs dõner ordre. Cõmẽt eust-il esté loisible d'approcher de lui,ou ouurir la bouche touchãt nos oratoires , veu qu'il detruisoit le plus saint tẽple qui fust? car il estoit assez notoire qu'il ne se soucioit pas beaucoup des choses basses & de peu de valeur, puis qu'il faisoit iniure à vn tãt renõmé & excellẽt tẽple,que l'Oriẽt& l'Occidẽt auoiẽt,cõme vn luisãt Soleil,en hõneur & reuerẽce.Et encores posé le cas que l'acces fust seur,q̃ failloit-il attẽdre,que la mort tout asseurée?Mourõs dõques,puis-qu'il va ainsi: car la mort q̃ glorieusemẽt & vertueusement on souffre pour la garde & entretenemẽt des loix,est vne vie.Voire mais s'il n'auiẽt aucun profit de notre mort,ne seroit-ce pas vne grãde folie de vouloir mourir,mesmes en faisãt la charge de notre ambassade? Celà viendroit plustost au malheur de ceux qui nous auroiẽt enuoié, que de nous,qui endurerions la mort:joint q̃ ceux de notre patrie, qui sont de leur naturel les plus malicieux,no' accuseroiẽt d'vne impieté,d'autãt que nous auriõs delaissé notre Republique flottãt cõme en vne mer,& estãt au plus grãd dãger du mõde pour vne certaine amour de nous mesmes : or il faut tousiours mettre les choses de petite valeur apres celles qui sont d'importãce,& nos propres affaires apres celles du cõmun:parce qu'estãs cettes-ci peries,la republique aussi

Caius veut faire dresser dedans le grãd tẽple sa statue & le titre de Iupiter.

aussi perit, Parquoi il ne nous estoit loisible de combatre autrement, veu que nous estions Alexandrins, & que de nous pendoit le danger de toute la Republique des Iuifs: car il estoit à craindre qu'apres que le tẽple eust esté aboli, ce remueur de mesnage & grand entrepreneur ne cõmandast qu'on ruinast totalement le nom de notre nation. Puis que vous estiez donques descheu de l'effect des deux causes, pour lesquelles vous estiez venuz (dira parauẽture quelqu'vn) & ne pouuiez venir à bout de votre entreprise, ne sçauiez vous prattiquer votre retour auec seureté ? A celui-là pourroi-ie respondre : ou tu n'as point le cueur franc d'vn homme genereux, ou tu n'as point esté nourri & excercé aux escritures saintes. Les vrais gentils-hõmes, qui ont le cueur bon, sont pleins d'esperance: les loix aussi engendrent bonnes esperances à ceux qui ne les ont pas goustez du bord des leures, mais les ont bien sauourées : peut-estre que tout ceci n'estoit qu'vne espreuue des gens de notre temps, pour les sonder comme ils se comporteroient en l'endroit de la vertu, & s'ils auoient appris de porter constamment les aduersitez par fortes & asseurées raisons. Laissons-là donques tous les appuis & secours humains, qui nous laissent, & & perissent, & face dedans nos ames sa demeurance la bonne & ferme esperãce en Dieu, lequel par plusieurs fois a sauué & deliuré notre nation des choses douteuses & desesperées. Voilà les discours que nous faisions en pleignant & plorant nos miseres, qui nous estoient suruenuës sans y penser, & en nous cõsolant aussi d'vne bonne esperance de quelque changement plus fauorable. Aprés que nous nous fusmes ainsi quelque peu de temps arrestez dismes à la fin aux messagers: Et bien, Messieurs, que faites vous là assis ? Apres que vous auez lancé seulement de la braise de feu en nos oreilles pour nous brusler, demeurez tout court, & ne nous declarez point les causes, qui ont meu Caius à ce faire. Eux respondirent: vous sçauez la plus grande & la premiere raison, laquelle aussi tous les autres hommes connoissent: c'est qu'il veut estre reputé & tenu pour Dieu: il a en la teste que les Iuifs seuls lui contrediront, ausquels il ne pense point faire plus grand deplaisir, que de ruiner la maiesté de leur temple. Il a entendu que c'est le plus beau temple du monde, aiant esté par ci-deuant & de long temps continuellemẽt embelli d'infinis frais, que sans cesse on y a fraié, tellement qu'il se delibere, lui qui est vn homme rioteux & testu, de se l'approprier : auec celà il fut dernierement irrité par vne letre que lui enuoia son receueur nommé Capiton, qui est cõmis à la Iudée pour receuoir les tributs. Ce fermier-là porte mauuaise affectiõ à ceux du païs, parce que lors de son premier auenemẽt il estoit fort pauure, maintenãt il est deuenu riche par les larrecins qu'il a fait, & craignãt qu'on ne l'accusast, il a songé vne ruze, mettãt à sus des faux faits aux personnes qu'il a outragées, pour se sauuer des accusatiõs des larrecins par lui cõmis: suiuãt la fortune lui a presenté vne belle occasion, pour mettre son entreprise à execution, qui est telle. Il y a en Iudée vne ville appellée Iamnia, la mieux peuplée de toutes les autres villes: en icelle habitẽt toutes sortes de personnes ramassées, cõme Iuifs, qui sõt en grãd nõbre, & quelqs autres etrãgers, qui s'y sont de mal-heur fourrez des proches regiõs, & cõbien qu'ils soiẽt etrãgers, toutesfois font beaucoup de mal, & donnẽt beaucoup d'affaires aux vrais & naturels habitans du païs, abolissans tous-iours quelque loi des Iuifs : ceux-ci aians entendu des allans & venans de quelle af-

Ces deux causes estoient l'vne pour la conseruatiõ du temple, l'autre pour les cerimonies.

Raison pourquoi Caius est contraire aux Iuifs.

Capiton receueur pour l'Empereur en la Iudee.

Iamnia ville de Iudee.

Autel dressé pour l'adoration de Caius. fection & courage Caius auoit procedé à l'establissement de sa diuinité, & combien il s'estoit etrangé de toute la nation Iudaïque, pensans le temps estre venu tout propre & commode pour adorer Caius comme Dieu, dresserent vistement vn autel d'vne matiere fort vile, en faisant des tuiles de bouë seulement pour fascher les citoiens, parce qu'ils sçauoient bien, que les Iuifs n'endureroient iamais que leurs coutumes fussent abolies: ce qu'aduint aussi: car les Iuifs voians ce, & indignez de ce qu'on mettoit à neant la maiesté de leur lieu sacré, y acoururent tous ensemble, & rompirent ce qui auoit esté fait: ceux là vindrent incontinent à Capiton, qui estoit l'ouurier de toute celle fable, & lui annoncerent ce qui estoit aduenu: alors Capiton, pensant auoir bien trouué le gaing qu'il cherchoit dés long temps, escriuit à Caius tout le discours du fait, en augmentant les choses, & les faisant plus grandes qu'elles n'estoient. Caius entendant ceci, a commandé, comme riche & magnifique qu'il est, qu'au lieu d'vn autel de tuile, qui auoit esté par force abbatu à Iamuia, on lui dresse au temple de la principale ville, vne grande statue dorée, vsant du conseil de ces gens de bien & sages, à sçauoir d'Elicon gentil-homme, voire plustost vilain serf, bauard & ruzé chiquaneur, & d'Apellés iouëur de farces & tragedies, lequel, n'estant encores qu'en la fleur de son âge, auoit abandonné & vendu sa beauté au plus offrant, mais si tost que celle beauté de corps fut passée, deuint farceur & basteleur: or touts ceux qui font profession de cet-estat, & montent sur les eschaffaux, se pourmenans en iceux deuant tout le monde, coutumierement perdent toute honte & modestie, & deuiennent effrontez & deshonnestes. Voilà comment Apellés paruint au rang des conseillers de Caius, lequel auoit lors moien de se conseiller, à l'vn comment il failloit chanter, & à l'autre comment il failloit gosser, sans se soucier de la iustice, laquelle il deuoit à ses suiets, ni de l'entre-tenement de la paix: ainsi l'esclaue Elicon, semblable au Scorpion, lancea le venin d'Egypte contre les Iuifs, & Apellés celui d'Ascalonie, parce qu'il estoit natif de ce païs-là: or il y a entre les Ascalonites proches voisins des Iuifs, & les Iuifs qui habitent en la terre sainte vne perpetuelle rancune, laquelle il n'est possible d'appaiser. Nous oians ces nouuelles, à chaque parole & à chaque nom estions naurez iusques au cueur: si est-ce toutefois que ces braues conseillers, qui auoient conseillé à Caius ces beaux actes, receurent peu apres le loier de leur impieté: car l'vn fut mis aux ceps pour d'autres certaines fautes qu'il auoit commises, & attaché à le gesne, & pilorié par tourées, à l'exemple des maladies recourantes, & Elicon fut tüé par Claudius Germanicus Cesar pour vne autre faute, que cet-insensé auoit faite: mais tout cela aduint apres. Or, pour reuenir à nostre premier propos, Caius fit escrire vne lettre non à la legere, ni simplement, mais auec le plus grand artifice qu'il lui fut possible pour la dedicace de cette statuë. Par le contenu d'icelle, il commanda à Petronius, qui estoit lors gouuerneur de toute la Syrie, que de l'armée, qui estoit par delà Euphrates, & qui empeschoit la course des Rois Orientaux, & des autres nations, il en amenast la moitié cõtre les Iuifs, pour accõpagner sa statuë, non qu'il voulust par là magnifier la dedicace de celle statuë, mais à celle fin que, si quelqu'vn eust dõné empeschemẽt, il eust esté incontinent depesché. Mais pourquoi est-ce que tu lui mandois

Les cõseillers de Caius.

Haine entre les Iuifs & les Ascalonites.

Miserable fin des deux meschans conseillers de Caius.

Caius par lettres autorise la statue dressée en despit des Iuifs.

ceci

ceci, Monsieur? Tu preuoiois bien que les Iuifs ne l'endureroient iamais, ains qu'ils combattroient & mourroient pour la manutention & entretenement des loix de leur païs. Tu viens à esmouuoir la guerre: car il semble que tu n'ignores pas qu'il auiendra quelque trouble, si on vient vne fois à remuer l'estat de notre temple: tellement que preuoiant en ton esprit ce qui en auiendra, cõme s'il estoit ia present, tu commãdes qu'on ameine ton armée, à fin qu'au lieu des premiers sacrifices saints, qu'on faisoit au lieu sacré, ta statue y soit consacrée par les assasinats & meurtres de tant miserables qu'hommes, que femmes. Aiant Petronius leu le contenu de la missiue, se trouua en grand doute, & ne sçauoit ce qu'il deuoit faire: d'autant que d'vn coté il ne pouuoit contre-dire au mandement de Caius, tant il le craignoit, sçachant bien que non seulement il ne pardonneroit à ceux qui ne feroient ses commandemens, mais (qui est moindre) ne pardonneroit aussi aux autres, qui ne les executeroient assez tost à son gré: d'autre coté il n'estoit pas aisé à entreprẽdre tel affaire, parce qu'il sçauoit que les Iuifs pour vne mort endureroient des millions, s'il se pouuoit faire, plustost qu'ils souffrissent faire vne chose qui leur eust esté defenduë. Aussi tous les hommes sont obseruateurs de leurs loix, mais singulierement & par dessus tous les autres les Iuifs: car ils croient fermement que leurs loix sont oracles diuins prononcez de la bouche de Dieu, & les apprennent dés leur ieune âge, de maniere qu'ils portent en leurs ames les portraits de ces ordonnances, dont puis apres contemplans les euidens patrons & formes sont tout estonnez du sens & de la raison qui se trouue en icelles: qui est cause qu'ils caressent les etrangers qui les ont en honneur & reuerence, ne plus ne moins que leurs propres citoiens, comme au contraire ils se declarent ennemis de ceux qui les abolissent ou s'en moquent: auec ce ils ont en si grande horreur ce qui leur est defendu, que pour tous les biens du monde, ou pour tout le bon heur du monde, appelle l'on comme on voudra, ne transgresseront le moindre de leur commandement: mais sur tout il n'y a rien dont ils facent plus de compte, que de leur temple: pour preuue de ce, c'est la mort trescertaine, qu'encourent ceux qui entrent au dedans du clos d'icelui, car ils reçoiuent au dehors tous ceux de leur nation, de quelque coté qu'ils viennent. Pensant à cela Petronius, estoit tout refroidi à mettre la main à l'œuure, considerãt en lui-mesmes quel hardi fait il entreprenoit: au moien dequoi assemblant, comme en vn consistoire, tous les discours de son ame, recherchoit l'aduis d'vn chacun: en fin trouua qu'ils estoient tous d'vn mesme aduis, à sçauoir de ne remuer rien de ce qui auoit esté autre-fois saintement ordonné & establi, pour deux raisons: la premiere, parce que le droit de nature & de la religion le vouloit ainsi: la seconde pour le danger qui y pendoit, car il estoit à craindre que non seulement Dieu, mais aussi les hommes en fussent irritez: outre ce il vint à discourir en soi-mesmes, combien cette nation estoit peuplée, laquelle ne pouuoit, comme les autres, estre comprise dans l'espace & estendue d'vne region, mais peu s'en falloit qu'elle ne fust esparse par tout le monde, estant espandue par toutes les Prouinces de la terre ferme, & des Isles: tellement qu'à les compter ils n'estoient pas moins, que les naturels habitans de tout le païs. N'estoit-ce pas donques vn hazard fort dangereux, que d'irriter tant

Les Iuifs sont grans obseruateurs de leur loi.

La nation Iudaique de grande estẽdue & fort peuplée.

de millions d'ennemis ? Ne failloit-il pas craindre qu'eux touts d'vn mesme courage n'accourussent de touts cotez, pour se defendre de l'outrage qu'on leur vouloit faire, sans qu'on les peut à la fin domter & sur-monter? Ie ne parle point de ceux qui demeuroient en là Iudée, qui estoient infinis, gens forts & puissans de leurs corps, hardis & vaillans, touts prests à mourir pour leurs statuts & coutumes, tant sont courageux, combien que pour raison de ce aucuns mes-disans les appellent barbares, car au contraire, pour en dire la verité, ce sont gens libres & genereux. Dauantage les forces, qui estoient par delà Euphrates, lui donnoient crainte: parce qu'il sçauoit bien, non seulemēt par ouïr dire, mais aussi par experience, que Babylone, & plusieurs autres Seigneuries tenoient des Iuifs, & qu'en toutes les années on enuoioit messagers porter force or & argent au temple, qu'on amassoit des premices & offrandes, que faisoient les Iuifs: & combien qu'il leur faillut passer des chemins fascheux, & nō fraiez, neantmoins les reputoient aisez & battuz, d'autant qu'il leur sembloit qu'ils les menoient droit au seruice de Dieu. Craignant donques Petronius, & à bonne raison, que les gens de par delà, oians le bruit de cette nouuelle dedicace & adoration de Caius, ne se leuassent soudainement contre lui, & le surprissent les vns d'vn coté, les autres de l'autre, en l'enuironnant en cercle tout à l'entour, & ne lui fissent tant à lui, qu'à ses gens beaucoup de mal, estans enfermez au milieu, retardoit faisant ces discours en son esprit: mais puis apres estoit tout detourne par autres raisons cōtraires, disant en lui-mesmes, C'est le cōmandement d'vn maitre, & ieune hōme, lequel iuge tout ce qu'il lui vient à la fantasie estre proffitable, & veut que ce qu'il a vne fois arresté, soit depesché, encores qu'il fust le plus dommageable du monde: c'est vn homme plein d'orgueil & opiniastre, lequel, sautant par dessus la nature humaine, s'enregistre au nombre des Dieux: le danger de ma vie y pend, soit que i'y contredie, soit que i'y obeïsse: si i'obei, ce sera auec vne guerre dont on ne sçait qu'elle en sera l'issue: si i'y contredi, c'est fait de moi, & en est le danger tout certain. Or plusieurs Romains, qui manioiēt les affaires de la Syrie auec lui, furent d'aduis qu'on obeist aux cōmandemēs de Caius, sçachās biē que les coleres & vēgeāces d'icelui tōberoiēt sur eux premieremēt, cōme estans en partie cause, que ce qui auroit esté cōmandé, n'auroit esté fait. Ce pēdant l'œuure & fabrique de la statue donna vn delai pour faire plus ample & meure deliberation: parce qu'on n'en enuoia point de Rome (ce qui aduint, à mon aduis, par la prouidence de Dieu, soutenant secretemēt la main de ceux, à qui on fait tort) ni fut commandé de faire transporter la meilleure, & la plus estimée de la Syrie: autrement si cela eust esté mandé, la guerre se fust incontinent esmeuë quant & quant l'iniustice & violement des loix, & auparauant qu'on eut le loisir de penser à ce qui estoit proffitable: car quand les soudains & grands affaires tombent tout à coup & à la foulle, alors ils rompent la force de la raison: seulemēt fut cōmandé qu'elle fust depeschée en quelque lieu proche du tēple. Suiuāt ce Petronius fit venir de la Phœnicie tous les plus excellēs ouuriers & du meilleur esprit qu'on peut choisir, & leur fit liurer la matiere, lesquels besoignerēt en la ville de Sydon. Cela fait, il enuoia querir les plus grans & honorables des Iuifs, les Sacrificateurs, les magistrats pour leur faire entendre le mandemēt de Caius,

Caius, & auſſi pour leur conſeiller d'endurer les commandemens de leur ſeigneur: qu'ils miſſent deuant les ïeux les maux qui ſe preſentoient: que les plus puiſſantes forces de l'armée de Caius eſtoient toutes preſtes pour couurir tout le païs de morts. Or penſoit-il qu'apres que ceux-ci auroient eſté adouciz par ſes remontrances, de là en apres il pourroit mettre aiſement en la teſte à toute la commune, qu'il n'y failloit point contre-dire: mais il ſ'abuſoit bien: car on dit qu'aux premieres paroles de ſa harangue, qu'il fit, les Iuifs furent eſtonnez, & apres qu'ils entendirent la verité du mal, & que c'eſtoit à bon eſciant, ils demeurerent tous tranſiz de fraieur, de telle ſorte qu'ils ne pouuoient plus parler, & ne faiſoient que ietter & eſpandre de leurs ïeux, comme de fontaine, des larmes en grande abondance, ſ'arrachant la barbe & les cheueux de la teſte, & diſans ces paroles: Que veult dire cela, qu'aians ci deuant tant ſouffert pour paruenir à vne heureuſe vieilleſſe, heureux que nous eſtions, nous voions maintenant ce que pas vn de nos anceſtres n'auoit au parauant veu? De quels ïeux pourrons nous le voir? nous les arracherons plus-toſt, & les ietterons au loin auec notre vie miſerable & ennuieuſe, au parauant qu'ils voiēt cette mechāceté: ce ſpectacle indigne d'eſtre veu, d'eſtre ouï, & entendu. Ainſi ſe pleignoient ces pauures gens. Sur ces entrefaites ceux de la ſainte cité, & de tout le païs prochain, aiās entēdu ce remuēmēt, tous d'vn meſme accord ſ'aſſemblerēt & cōme ſi la detreſſe & paſſion cōmune leur euſt dōne le mot du guet, ſortirēt tous à la foule d'vne telle furie, qu'ils quitterēt toutes vuides les villes, les bourgades, les maiſons, & ſ'en allerēt droit à la Phœnicie, où eſtoit Petronius. Les gens de Petronius voiās cette multitude infinie, qui venoit d'vne ſi grāde roideur, accoururent vers lui, lui annonceant qu'il ſe donnaſt de garde, & qu'ils ſ'attendoient bien d'auoir guerre: peu apres lui vindrent dire que ce n'eſtoit point vne armée. Ainſi cette trouppe de Iuifs ſoudainement comme vne nuée ſ'eſpandit & remplit toute la Phœnicie, tellemēt qu'elle fit peur à ceux, qui n'auoient point encores veu vne nation ſi peuplée. Si toſt qu'ils furent arriuez, le cri fut ſi grand auec pleurs & battemens de poitrines, qu'ils etourdiſſoient les oreilles des aſſiſtans, leſquelles ne pouuoient endurer le grand bruit qu'ils faiſoient: car combien qu'ils euſſent ceſſé de crier & braire, neant-moins le bruit ne ceſſoit point, mais duroit encores faiſant retentir tout le lieu: aprés cela vindrent aux requeſtes & prieres telles, que les temps miſerables ont coutume de baſtir & dreſſer. Or ils eſtoient partis en ſix rangs, des vieux, des ieunes, & des enfans: & de l'autre partie des vieilles femmes, des ieunes, & des filles: mais ſi toſt que Petronius eut eſté aduiſé d'vn lieu hault, où il eſtoit, tous les rāgs ſoudainement, comme ſi on leur euſt commandé, cheurent tout plat à terre, iettans certains hurlemens pleins de pleurs auec prieres. Ce que voiant Petronius, leur commanda de ſe leuer, & de ſ'approcher plus prés de lui: eux ſe leuans à grand'peine, tous couuerts de poudre, degoutans de larmes, ſe mettans les deux mains derriere le dos à la guiſe & façon des condamnez, ſe preſenterent à lui. Alors la compagnie des anciens ſe dreſſans en pied, & lui faiſant la reuerence, lui dit ces mots: Nous ſommes ſans armes, comme tu vois: combien qu'aucuns, nous voians venir par deuers toi, t'ont rapporté que nous eſtions tes ennemis: nous auons retourné en arriere nos mains, que Nature a baillé à vn chacun pour ſe defendre: où elles

Petronius fait entendre aux Iuifs le vouloir de l'Empereur.

Plaintes & doleances des Iuifs.

Ceux de Ieruſalem viennent faire leurs plaintes à Petronius.

Harangue des anciens à Petronius.

ſont, ne peuuent faire mal, offrans nos corps aux certains coups qu'on nous voudra donner,pour nous faire mourir.Nous t'auons amené nos femmes, nos enfans & toute notre famille, à toi, qui es gouuerneur de ce païs, & repreſentes Caius: nous nous mettons à genouil deuant toi,comme ſi c'eſtoit deuant la perſonne de Caius,n'aians laiſſé ame au logis, afin que tu nous ſauues tous, ou que tu nous faces mourir.Seigneur Petroni, nous ſommes de notre nature paiſibles, & tels auſſi eſprouuez par faits, d'autant que le ſoin que nous auons à nourrir nos enfans,nous induit à cela.Nous auõs eſté les premiers de tous ceux de la Syrie,qui ſe ſont reiouis de l'aduenement de Caius à l'empire, qui fut lors que Vitellius,duquel tu es le ſucceſſeur, faiſoit ſa reſidẽce en notre ville, auquel les lettres en furent enuoiées, & de notre ville le bruit en courut par toutes les autres.Notre temple a il receu tout le premier des ſacrifices pour l'empire de Caius,afin qu'il fuſt tout le premier,ou lui ſeul priué de la religion de ſon païs? Nous quittõs nos villes,nous ſortõs de nos maiſons & poſſeſſions des champs: nous offrons de bon cueur nos meubles, nos treſors & richeſſes, & generalement tous nos biens & vtenſiles de maiſon, leſquels nous ne penſons point donner,mais plus-toſt les prendre en pur don. Nous ne demandons qu'vne ſeule choſe,qu'on ne face rien de nouueau en notre temple, & qu'il ſoit maintenu en l'eſtat,que nous l'auons receu de nos aieuls & anceſtres: ſi on ne nous ottroie cela, nous nous offrons touts à la mort, de pœur qu'eſtans en vie, ne voions vn mal plus grief, que n'eſt la mort. Nous auons entendu que les gens-d'armes tãt de pied que de cheual ſont tous preſts pour nous combatre, ſi nous allons au contraire de la dedication & adoration de Caius:il n'y a perſonne ſi depourueu de ſens & entendement, lequel eſtant ſeruiteur vouluſt eſtre contraire à ſon maitre.Nous nous laiſſerons volontiers coupper la gorge. Qu'ils nous tuent,qu'ils nous aſſomment,qu'ils nous taillent en pieces, ſans combatre & ſans eſpandre leur ſang:qu'ils facent tous actes de vainqueurs. Qu'eſt il beſoin d'armée?Quant à nous,beaux ſacrificateurs, commencerons les premiers à faire les ſacrifices.Nous preſenterons au temple nos femmes,& ſerons meurtriers d'icelles: nous preſenterons nos freres & nos ſœurs, & ſerons meurtriers de nos freres & nos ſœurs:preſenterons nos fils & nos filles, qui ſelon l'âge ſont ſans malice,& ſerons par ce moien meurtriers de nos enfans: il faut que ceux qui ſouffrent des maux tragiques & piteux, vſent auſſi de mots tragiques & piteux:cela fait,eſtans tout debout au milieu d'eux, & lauez de notre proche ſang(car tels lauemens ſons propres à ceux qui veulẽt aller en enfer)nous y meſlerons parmi le notre propre en nous couppant la gorge deſſus eux.Telle ſera l'ordonnance des morts.De ce,Dieu ne ſ'en courroucera pas:par ce que nous auons eu eſgard à deux choſes: à l'obeiſſance que nous deuons à l'empereur,& à l'entre-tenement de nos ſaintes loix, leſquelles nous deuons auoir en ſi grande recommandation, qu'il ne nous doit chaloir de notre vie, quand il eſt queſtion de l'honneur d'icelles. Nous auons receu vne fable fort ancienne, laquelle nous a eſté laiſſée par gens lettrez de la Grece:Que la teſte de Gorgon auoit ſi grande vertu,qu'elle faiſoit deuenir ceux qui la regardoient en pierres & cailloux: or combien que ce ſoit vne fable controuuée,ſi eſt-ce que les grãs cas fortuits, qui auiennent contre l'opinion des hommes, nous montrent la verité.

Par l'ẽfer, il entend hors de ce monde.

Fable de la teſte de Gorgon.

verité. Le couroux du maitre cause la mort, ou autre chose semblable, qui approche de la mort. A ce propos si tu enuoiois (ce que toute-fois n'aduienne) quelqu'vn des notres au temple pour voir la statue de Caius, ne penses tu point que celui-là seroit tourné en pierre aiant les ieux glacez & trâsiz, & ne se pouuant remuer? Sur la fin, nous te ferons Petroni, cette requeste, qui est tresiuste. Nous ne disons point qu'il ne te faille faire ce qui t'est commandé: mais nous demandons seulement vn delai, te supplians bien fort de le nous donner, afin que nous depeschions vn ambassadeur à notre Seigneur: car parauenture nous lui donnerons à connoitre par nos raisons, quelque chose de l'honneur de Dieu, ou bien nous lui metterons en la teste qu'il fault garder & maintenir nos loix en leur entier, & qu'il n'est pas raisonnable que nous soions mis plus bas que les autres nations, voire que celles qui demeurent au bout du monde, ausquelles on a ottroié de garder les loix de leur païs, ou que les arrests de sô aieul & bisaieul ne doiuent estre abolis, lesquels ont sellé & approuué soigneusement nos coutumes:, peut-estre qu'aiant ouï ces remontrances sera adouci & amolli. Les aduis des grans personnages ne demeurent pas tous-iours en vn mesme estat: car combien qu'ils soient quelque-fois pleins de colere, cette colere toute-fois s'esuanoüit à la longue. Nous auons esté accusez à tort: permets que nous remedions aux faulx faits qu'on nous a mis à sus. C'est vne chose bien facheuse que de condamner les personnes, sans que leur procés leur soit fait. Que si ne pouuons venir à bout de notre entre-prise, quel empeschement auras tu, que tu n'executes ce que maintenant tu penses en ton esprit? Ne rogne & n'oste point, au parauant notre embassade, les bonnes esperances de tant de millions d'hommes, qui ne trauaillent pour le gain, ains pour la religion, & l'honneur de Dieu. Combien que nous faillons en disant cela: Car y a il vn gain plus proffitable aux hommes, que la Sainteté? Voila ce que disoient ces bonnes gens, ne faisans que haleter, sanglotter & prononcer leurs mots à demi, d'angoisse & souci qu'ils auoient: car la sueur degoutoit de toutes les parties de leur corps, auec vne continuelle abondance de larmes, tellement que ceux qui les oioient en auoient compassion, Petronius mesmes, par ce qu'il estoit de son naturel doux & benin, & se laissoit aisement aller à ce qu'il voioit, ou qu'on lui disoit. Or il trouua leurs remontrances bonnes & raisonnables: auec ce fut saisi d'vne grande pitié de les voir en cette angoisse, de maniere que se leuant de son siege consultoit auec les assesseurs & conseillers de ce qu'ils auoient à faire: & voiant que ceux, qui auparauant leur auoient esté du tout contraires, doutoient & que la plus grâde partie des iuges panchoit & se tournoit à la misericorde, se reiouissoit, combien qu'il conneust le naturel de l'Empereur, & sceut qu'il n'estoit possiblé de l'appaiser, quand il estoit courroucé: auec cela il auoit, comme il sembloit, quelque amorce & flammesche de la philosophie & religion des Iuifs, fut ou qu'il eust autrefois estudié en leurs sciences, & appris quelque chose depuis qu'il fut gouuerneur de toutes les prouinces de l'Asie & de la Syrie, aux villes desquelles se trouuoient force Iuifs: fut qu'il eust l'esprit & le naturel si bon, qu'il apprist de lui-mesmes, sans auoir affaire de personne, toutes choses dignes d'apprendre: au reste Dieu enuoie volontiers aux gens de bien bons aduis, tant proffitables à eux qu'aux autres: ce qui aduint. Que fut-il

Petronius esmeu à commiseration.

Dieu enuoie bon conseil aux gens de bien.

donques conclu & arresté? De ne haster point les ouuriers & leur faire entendre qu'ils eussent à forger vne statue bien ouurée, & qu'ils se donnassent garde, tant qu'il leur seroit possible, qu'elle ne feust de la sorte de celles qu'on appelle patrons & originaux, afin qu'elle durast plus long temps: car les choses qui sont faites tout à coup, dechéent incontinent: mais quand elles sont faites auec trauail & science, durent long temps. Or il ne leur ottroia pas l'ambassade qu'ils demandoient, par ce qu'il ne faisoit pas seur pour eux de se rapporter de leurs affaires à celui qui pouuoit tout: tellement qu'il ne leur refusa pas totalement ce qu'ils demandoient, ni leur accorda aussi du tout, estans tous les deux dangereux. Il fut donques aduisé pour le meilleur qu'on rescriroit à Caius des letres, par lesquelles on n'accuseroit point les Iuifs, ni declareroit-on à la verité leur requeste & volonté contraire, mais qu'on blasmeroit la tardiueté de l'ouurage, d'autant que l'appareil de la statue requeroit certain espace de temps, dedans lequel elle fust faite: ce pendant que le temps apporteroit grandes occasions raisonnables pour prolonger le delai au contentement de Caius, le quel non par auenture, mais necessairement & par contrainte accorderoit ce qu'ils demandoient: car le fruit du bled estoit ia en sa force & vigueur, comme aussi celui des autres semailles, & estoit à craindre que les hommes pour le desespoir qu'ils auoiét pris de leurs coutumes abolies, ne se soucians plus de leur vie gastassent leurs terres, & brulassent les biens, tant du plat païs, que des montaignes: or il falloit prendre garde à la cuillette des grains, & des fruits des arbres, parce qu'on auoit entendu, & estoit grand bruit, que l'Empereur deuoit aller en Alexandrie par l'Egypte, & qu'vn tel Empereur ne voudroit passer la haute mer auec dangers, tant pour la grande multitude des nauires, qui le suiueroient, qu'aussi pour le soin de son corps: tellement qu'il lui seroit plus aisé de faire le tour par l'Asie & la Syrie, d'autant qu'il pourroit chaque iour s'embarquer & descendre: auec ce, qui est bien considerable, il ne menoit pas auec lui des naues grosses, mais beaucoup de longs vaisseaux, pour la nauigation desquels les riuages sont plus commodes, comme aux gros & lours la haulte mer. Il estoit donques necessaire faire prouision de fourrages pour les bestes, & nourritures pour les hommes par toutes les villes de la Syrie, & principalement celles du riuage: par ce qu'il deuoit arriuer vn grand nombre de gens tant par terre, que par mer, venant non seulement de Rome & d'Italie, mais aussi des autres païs, gentils-hommes, gens-d'armes, gens de cheual, gens de pied, mariniers, & valets, qui n'estoient pas moins que les gens-d'armes: & si n'estoit pas assez d'en auoir souffisance, mais il en falloit auoir de superfluité, le voulant ainsi Caius. Pour ces raisons on pensoit que quand Caius auroit leu ces letres, que non seulement il n'en seroit marri, ains aussi loueroit la pour-uoiance de ceux, qui auroiét pris ce delai, non pour fauoriser les Iuifs, mais pour serrer les fruits & biens de la terre. Aians donques les assesseurs & conseillers approuué cet-aduis, Petronius commanda à son secretaire d'escrire les lettres, & si choisit pour les porter gens à deliure, & tout acoutumez aux destroits des grans chemins. Estans les Messagers arriuez, presenterent les letres à Caius, lequel, en les lisant, deuenoit tout bouffé & se coleroit, faisant signe à chaque mot qu'il lisoit. Quand il eut acheué de lire, il frappa ses mains les vnes contre les autres, en disant:

Resolution du conseil de Petronius.

Gestes de l'Empereur lisant les letres de Petronius.

en disant: Et bien, Petroni, tu n'as point acoutumé d'escouter ton Empereur. Les autoritez & puissances, qui t'ont esté continuées iusqu'à present, t'ont enflé: il semble que tu ne connois point Caius, ni mesmes pour en auoir oui parler: auant qu'il soit peu de temps, tu essaieras que c'est de lui: tu as bië soin des loix des Iuifs, & d'vne nation, qui n'est ennemie, & ne tiens compte des commandemens de ton Empereur: tu as craint vne multitude de gens, comme si tu n'eusses pas eu à ton commandement les forces toutes prestes tant redoutées aux nations orientales, & rois Parthiens: tu as eu pitié de ces gens-là, & y as eu plus d'egard, qu'à Caius: tu couures ton excuse d'vne moisson, sous couleur & pretexte de laquelle tu dis auoir differé, elle te sera cher venduë auant qu'il soit peu de temps, tu la sentiras sur ta teste, laquelle te sera moissonnée sans aucun pretexte & excuse. Tu remets toute la faute sur la cuillette des fruits, & preparatifs qu'il fault faire pour notre aduenemēt, & dis que cela en est cause: ie veux que la disette & necessité de viures ait enuahi la Iudée: ni a il pas d'autres regions prochaines, & autant heureuses en rapport, comme la Iudée, souffisantes pour fournir ce qui nous estoit de besoin, & à suppleer l'insuffisance d'vne seule? Mais pour quoi est-ce que ie me garde de frapper? Pourquoi declare-ie ma volonté? Celui qui deuoit receuoir son loier, sente le premier sa ruine. Ie n'en parlerai plus, ie ne laisserai pas pour-tant de lui vouloir mal. Il vient à dicter à vn de ses secretaires la respōse à la letre de Petronius, le loüant, comme il sembloit, de son bon esprit, d'auoir si bien preueu ce qui deuoit aduenir: car il craignoit grandement les gouuerneurs des prouinces, qui auoient les moiens tout prests pour remuër les affaires, & principalemēt ceux qui commandoient aux grandes armées des grans païs, comme estoient celles prés d'Euphrates du coté de la Syrie: à raison de ce il entre-tenoit cet-homme de belles paroles & letres pour quelque temps: pendant lequel il cachoit & celoit sa facherie, estant fort courroucé. Quelque iours aprés il escriuit d'autres letres à Petronius, par lesquelles il lui enchargeoit sur tout, de ne se soucier de quelque chose que ce fust, sinon de dresser vistement au temple sa statue: alors les moissons estoient faites, & les grains transportez, par-quoi cessoit l'excuse de Petronius, fust-elle probable ou veritable. Non long temps apres arriua le Roi Agrippa, lequel, selon sa coutume, vint saluër Caius, ne sachant rien de ce que Petronius auoit escrit, ni des premieres & secondes letres de Caius, toute-fois il deuinoit par coniectures, par le geste des-ordonné, & par le troublement des iëux, qu'il y auoit de la bouillante colere. Alors Agrippa pensa & rechercha en lui-mesmes, estendant le discours de son esprit tant aux choses petites, que grandes, sauoir-mon, s'il l'auoit offensé ou en faits, ou en paroles: Apres qu'il n'eut rien trouué en quoi il l'eust peu offenser, il eut soupson, (comme estoit à croire) qu'il s'estoit courroucé à d'autres: mais quand il vit qu'il le regardoit de coté, & qu'il ne iettoit sa veuë sur autre des assistans que sur lui, à l'heure eut crainte, & se deliberant plusieurs fois de lui demander s'il estoit courroucé contre lui, se retint craignant d'attirer contre soi le courroux qui s'addressoit aux autres, & ne fust repris de son outre-cuidance. Voiant Caius qu'il estoit en crainte & doute (car il se cōnoissoit fort bien à iuger par le regard apparēt, de la volonté & passion secrete de l'homme) il lui dit: Es tu en doute de quelque chose, Agrippa?

Response de Caius à la letre de Petronius.

L'esprit dissimulé de Caius.

Autres letres de Caius à Petronius.

Propos de Caius à Agrippa.

Ie t'en meterai dehors. D'où viēt cela, qu'aiant vsé tant de temps auec moi, tu ne sçais que ie ne parle pas moins des ïeux, que de la bouche, en donnant mieux à connoitre les choses ou non moins? Il semble que tes beaux & bons citoiens, qui seuls de tous les autres hommes ne reputēt point Caius pour Dieu, veulent mourir comme rebelles. I'auoi commādé qu'on me dressast dedans leur temple la statuë de Iuppiter: ce qu'aians sceu, tous ensemble sont sortis de la ville & des champs en guise de supplians: combien qu'à la verité ce fust pour contreuenir à mes ordonnances. Comme il en vouloit dire dauantage, le Roi Agrippa, de fraieur qu'il eut, changea tout incontinent de couleur, deuenant tantost rouge, tantost palle, tantost noiratre, & terni: quant & quant fut dés le sommet de la teste iusques aux pieds saisi d'vn frisson, auec vn tremblement & secouëment, qui esbranloit tous les membres & parties de son corps, tellement qu'estans ia les forces corporelles lasches & affoiblies, il s'escouloit, & à la fin, pour auoir le cueur failli, fust tombé, s'aucuns des assistans ne l'eussent soutenu, lesquels, suiuant le commandement qu'on leur fit, le porterent en sa maison, ne sentant rien à cause de l'estonnement & endormissement que lui auoient causé les maux, qui tout à coup l'auoient assailli. Ceci irrita dauantage Caius, & augmenta la haine contre notre nation: Car (disoit-il) si Agrippa, qui m'est familier & grans ami, & tenu à moi pour les plaisirs que ie lui ai fait, est vaincu des coutumes & statuts de son païs, & y porte plus d'affection, qu'à moi-mesmes, tellement qu'en oiant parler contre icelles, peu s'en est faillu qu'il ne soit mort maintenant de pasmoison, que fault-il attendre des autres, veu qu'il n'y a rien, qui les puisse demouuoir & distraire au contraire? Or Agrippa, estant la premiere iournée, & la plus grande partie du l'endemain appesanti d'vn sommeil profond, ne connoissoit rien de tout ce qui estoit à l'entour de lui, toutesfois assez tard, & sur le vespre, leuant vn peu la teste, & ouurant auec grand'peine les ïeux tout appesantiz, regardoit les personnes, qui estoient au tour de lui, d'vne veuë trouble & esblouië, ne pouuant bonnement connoitre la face d'vn chacun: sur cela le sommeil le reprint, & reposa de meilleure sorte qu'il n'auoit fait, comme on peuuoit apperceuoir par la disposition de l'aleine & du corps. Quelque temps aprés, estant esueillé, demāda où il estoit: Ne suis ie pas (dit-il) au logis de Caius? On lui respond: Pren courage: tu es en ta maison, Caius n'y est pas: tu as assez reposé depuis le temps que tu t'es mis à dormir: leue toy vn peu, & t'appuie sur ton coude: reconnoi ceux qui sont ici presens: ce sont ceux de ta maison, tes amis, tes affranchis & seruiteurs, qui t'honnorent, comme ils sont honnorez de toi. Alors, commençant à reuenir à soi, prenoit garde à la compassion que chacun auoit de lui: ce que voians les medecins, commanderent à plusieurs, qui estoient-là presens, de sortir, afin qu'ils pensassent son pauure corps par onguents, & viande commode, ausquels il dit: Qu'est-il besoin que vous vous souciez d'vn viure delicat, & curieusemēt apprestē? Ne suffit-il pas à moi miserable d'appaiser la fain par l'vsage des nourritures cōmunes & necessaires? Penseriez-vous que ie les prisse, si ce n'estoit pour raison de la derniere aide que mon esprit songe de donner à cette miserable nation? Ainsi pleurant ne mangea lors que choses necessaires, sans aucune pitance, & ne voulut point boire de vin, ores qu'il fust bien trempé d'eau, ains gousta seulement de l'eau.

Le Roi Agrippa surpris de grande fraieur tombe euanoui.

Propos de Caius à ses medecins.

Cela

Cela fait,ce miſerable ventre(dit-il)a ce qu'il demandoit. Mais moi que fault-il que ie face?C'eſt de prier Caius pour les affaires qui maintenant ſe preſentẽt. De fait,prenant des tablettes,lui ecriuit en cette ſorte:Sire,la crainte & la honte m'ont engardé que ie ne me ſuis trouué deuant ta face: l'vne detournant de moi les menaces,& l'autre m'eſtonnant de la grandeur de ta dignité: mais cette letre montrera mieux ma priere, laquelle humblement ie te preſente pour rameau d'oliue. En tous les hommes,Empereur, l'amour de la patrie, & de l'entretenement des loix eſt plantée & entée dés qu'ils ſont nais. Tu n'as beſoin qu'on te montre par ſcience & raiſons,d'autant que toi-meſme vertueuſement gardes ton païs,& as en grand honneur & reuerence les coutumes d'icelui.Or combien que les loix de chaque païs ne ſoient,à la verité,bonnes,ſi eſt-ce qu'elles ſemblent telles, par ce qu'on n'en iuge pas tant par raiſon, comme par vne affection & amour qu'on leur porte.I'ai eſté nai, comme tu ſais,Iuif:Mon païs c'eſt Ieruſalem,dedans lequel le temple ſaint du hault Dieu a eſté baſti.Ie ſuis deſcendu d'aieulx & anceſtres Rois,dont la plus-part eſtoient Pontifes & ſouuerains Sacrificateurs,de laquelle dignité ils faiſoient plus de compte que de la Roiauté,eſtimans que d'autant que Dieu eſt different de l'homme en l'excellence,d'autant auſſi l'eſtat du pontife eſtoit plus excellent, que le roial, parce que l'vn tent au ſeruice de Dieu, & l'autre au ſoin des hommes.Eſtant ſi obligé & attenu à cette nation, à mon païs, au temple, ie te prie pour tous: pour la nation,afin qu'elle ne ſe mette point en teſte vne opinion contraire à la verité, aiant eſté tous-iours dés le commencement,affectionnée à toute votre maiſon, & ſ'eſtant portée enuers elle deuotement & ſaintement: car en tout ce qui lui a eſté permis & loiſible de ſaintement faire, ſes loix ſauues, elle n'a pas eſté la derniere, & n'en doit rien à toutes celles d'Aſie & d'Europe, ſoit en prieres, ſoit en preſens qu'on offre au temple, ſoit en la multitude des ſacrifices qui ſe font non ſeulement aux feſtes ſolennelles,mais auſſi tous les iours,eſtãs entiers & parfaits:en ce faiſant elle ne declare pas tant de la langue & de la bouche ſa bonne affectiõ qu'elle fait par les ſecretes volontez de l'ame, ne publiant point l'amitié,qu'elle porte aux Ceſars,mais la donnant à connoitre par effects veritables.Il fault maintenant que ie parle de la ſainte cité:Celle-là(comme i'ai dit) eſt mon païs,& eſt la principale ville non d'vne ſeule region de Iudée, mais de pluſieurs autres, à cauſe des peuplades qu'elle auoit auec le temps eſtablie tant aux proches contrées,comm'en l'Egypte,en la Phenicie, en la Syrie,& en celle auſsi qu'on appelle la baſſe, qu'en d'autres plus lointaines, comme en la Pamphilie,en la Cilicie,& d'autres parties de l'Aſie,iuſques à la Bithinie,& ſein & dedans du Pont, & mer Euxine: ſemblablement aux parties de l'Europe, comme en la Theſſalie, en la Beotie, en la Macedoine, en l'Ætolie, en l'Attique, en Argos, & à Corinthe, qui ſont les principales parties du † Peloponneſe. Qui eſt plus, non ſeulement les Prouinces de la terre ferme ſont pleines des peuplades des Iuifs, ains auſſi les plus renommées Iſles, comme †l'Euboie,Cypre, †Crete. Ie ne parle point de celles qui ſont par delà Euphrates, leſquelles,hor mis vne petite partie de Babylone,& quelques Seigneuries,ſont habitées des Iuifs, eſtans toutes de grand raport.Parquoi ſi mõ païs peut impetrer quelque grace & faueur de toi,nõ ſeulement vne ville,mais

Letre d'Agrippa à Caius.

L'amour de la patrie, & l'entretenement des loix ſont naturels.

Agrippa natif de Ieruſalem.

Grande maitriſe & preeminence de Ieruſalem.

† Maintenant dite, la Morée.

† Maintenant dite Negrepont.

† Maintenant Candie.

infinies autres,qui sont basties en chaque climat de la terre habitable receurõt vn grand plaisir & bienfait de toi:Celles de l'Europe,celles de l'Asie, celles de l'Affrique,celles qui sont en terre ferme, & celles qui sont aux Isles basties au riuage de la mer,ou au milieu de l'Isle.Or il est bien seant à la grandeur de ta fortune,qu'en faisant plaisir à vne ville, tu en faces aussi à vne infinité d'autres, à fin que par toutes les parties de la terre habitable ta loüange soit chantée, & qu'on face retentir tout d'actions de graces & de loüanges.Tu as honnoré les païs d'aucũs de tes amis de tout le droit de bourgeoisie Romaine, de sorte que ceux qui peu auparauant estoiẽt serfs,sont deuenuz,à la fin,maitres des autres, & si ne se resentẽt pas plus du bien qui leur a esté fait,que les Seigneurs qui les ont fait.Quãt à moi,ie sçai bien que i'ai vn maitre & Seigneur:aussi sçai-ie biẽ que ie suis retenu au nombre de ses amis,n'estãt point pour le regard de la dignité le dernier à beaucoup d'autres,ni aussi,pour le regard de l'amitié, le secõd à pas vn,à fin que ie ne die le premier,& ce tãt parce que la nature l'a ainsi ordõné,que pour la multitude des plaisirs dõt tu m'as enrichi: toutefois ie ne suis pas si hardi de demãder pour mõ païs,ie ne di pas le droit de bourgeoisie Romaine,ni,qui est moins,la liberté,ou estre franc & exempt des tributs: mais ie demande ce qui est aisé à donner,ta grace,laquelle ne te peut estre dommageable en la donnant,& si est tresutile au païs,qui la reçoit de toi. Quel plus grand bien aussi pourroit-il aduenir aux suiets,que d'auoir vn Prince doux & gracieux? Premierement,Empereur,ton aduenement à l'empire tant desiré fut annõcé en Ierusalem,& de celle sainte ville la renõmée de ton autorité courut iusqu'aux autres endroits:pour cette raison elle merite bien d'impetrer ce don de toi:car comme aux familles les fils aisnez emportẽt le droit d'aisnesse, d'autant que sont les premiers,qui ont donné le nom heureux de pere & de mere à ceux,qui les ont engendrez:aussi,puisque de toutes les villes Orientales celle-là a esté la premiere,qui t'a salüé & publié Empereur,il est raisonnable que les habitans d'icelle reçoiuent de toi plus grans biens, ou pour le moins de semblables.

Le temple est la maison de Dieu

Apres auoir discouru tant de choses raisonnables, & par ce moiẽ prié pour mon païs,ie vien pour le dernier à la priere du temple. Ce temple,Monseigneur Caie,lequel a esté basti des mains d'hommes,ne receut iamais aucune image,parce qu'il est la maison de Dieu:car les œuures des peintres & tailleurs d'images ne sont qu'images & remẽbrances de Dieu sensuels:tellemẽt que nos ancestres ont estimé chose meschãte & malheureuse de peindre ou former l'inuisible.

Le temple saint respecté des Empereurs.

Agrippa tõ aieul a visité ce tẽple,& honoré: Auguste aussi cõmãda par letres,qu'on y enuoiast de tous cotez des premices,dõt fut fõdé vn sacrifice de tous les iours:ta bisaieule aussi l'a visité,de sorte q̃ ni Grec,ni Barbare,ni †satrape,ni roi,ni ennemi mortel,ni seditiõ,ni guerre,ni captiuité, ni pillerie & degast de chãps,ni autre chose q̃lcõque aporta cette nouueauté au tẽple, q̃ quelqu'image,ou remẽbrãce,ou autre chose faite des mains des hõmes, y fust dressée:car cõbiẽ q̃ les habitãs du païs portassẽt mauuaise affectiõ aux Iuifs,si est-ce qu'ils auoiẽt hõte & crainte de detruire q̃lqu'vne de leurs anciẽnes coutumes, qui eust esté au deshõneur du createur & pere de cet vniuers:aussi sçauoiẽt-ils biẽ q̃ de telles choses n'en pouuoit venir q̃ miseres & maux insuportables enuoiez de Dieu.Pour cette cause ils se dõnoiẽt biẽ garde de semer vne meschãte semence,

† C'est en langue des Perses, seigneur.

ſemence, craignans qu'ils ne fuſſent contraints d'en recuillir les fruits à leur perte & ruine. Mais pourquoi eſt-ce que ie te recite des teſmoins etrãgers, veu que ie t'en puis repreſenter pluſieurs autres de tes plus proches? Marcus Agrippa ton aieul du coté de ta mere, vint en la Iudée lors qu'Herode mon aieul regnoit en celle region, & daigna bien monter de la mer en la maitreſſe ville, laquelle eſt ſituée au milieu de la terre. Apres qu'il eut regardé ſoigneuſemẽt le tẽple, l'accoutrement & parure des Sacrificateurs, la pureté & netteté des habitans, il fut fort aiſe, eſtimant auoir veu vne choſe magnifique & ſi grande, qu'il n'eſt poſſible de dire plus, tellemẽt qu'il ne tenoit autres propos auec ceux de ſa compagnie, que de la loüange du temple & de tout ce qui eſtoit en icelui. Tant de iours donques qu'il ſeiourna en la ville, pour faire plaiſir à Herode, il alla au temple, ſe reſiouïſſant de voir le bel appareil des ſacrifices, les ſeruices qu'vn chacun, ſelõ ſon deuoir, faiſoit aux ſacrifices des hoſties, & aux ceremonies d'icelles, de l'ordre, de la maieſté, qui eſtoit au grand Sacrificateur, quãd il eſtoit accoutré de ſa longue robe ſacrée, & preſidoit aux autres Sacrificateurs. Apres qu'il eut embelli le temple d'autãt de preſens qu'il eſtoit poſſible, & fait plaiſir aux habitans en toutes choſes quelconques, qui n'eſtoient point dõmageables, & qu'il eut remercié beaucoup de fois Herode, eſtant auſſi infinies fois remercié de lui, il fut conuoié iuſques à tous les ports de mer par ceux des villes, & contrées, qui lui iettoiẽt des fueilles & rameaux, l'aiant en grande eſtime pour ſa deuotiõ. Qu'a fait encores ton autre aieul Tibere Ceſar? N'a-il pas mõtré vne telle volonté? certainemẽt en vingt-trois ans qu'il a eſté Empereur, il a gardé l'anciẽne religion du temple, n'aboliſſant ni remuant rien d'icelle. Ie te puis racomter ſa bonne volõté qu'il nous a montrée, combiẽ que i'aie enduré infinis maux durant ſa vie: mais la verité eſt aimable, & à toi agreable. Il y auoit vn nõmé Pilate, cõmis au gouuernemẽt de la Iudée par les gouuerneurs d'Aſie: celui-là non tant pour l'hõneur de Tibere, que pour faire dueil au peuple, dedia au palais d'Herode, qui eſtoit dedãs la cité ſainte, des boucliers dorez, n'aiãs aucũ trait d'image, ni d'autre choſe defenduë, hors-mis vn titre neceſſaire, leq̃l donnoit à cõnoitre deux points, celui qui auoit dedié, & l'autre auq̃l on auoit dedié. Si toſt que cela eut eſté apperceu & publié, les habitans s'amaſſerẽt tous, & prenans auec eux les quatre fils du Roi, leſquels n'eſtoient moindres en rien aux autres Rois, fuſt ou pour le regard de la dignité, ou pour le regard des biens, & les autres de la meſme race & famille, & auſſi les plus grans Seigneurs du païs allerent prier Pilate, qu'il fiſt oſter ces nouueaux boucliers, & qu'on ne remuaſt point les coutumes du païs, qui auoiẽt eſté de tout tẽps & ancienneté maintenuës par tous les Rois, & Empereurs: mais lui n'en voulut rien faire, & leur cõtredit fort & ferme: auſſi eſtoit-il de ſon naturel opiniaſtre & dur: ce que voians, s'eſcrierent tous contre lui, & lui dirent: Ne fai point des troubles, n'eſmeu point la guerre, ne romps point la paix: ce n'eſt pas chercher l'honneur de l'Empereur, que meſ-priſer les loix anciennes: ne cherche point à faire mal à notre nation ſoubs tel pretexte. Tibere ne veut point qu'on change rien de nos coutumes; ſi tu veux ſoutenir le contraire, montre nous ou vn mandement, ou vne lettre, ou quelqu'autre choſe ſemblable, à fin que nous ne nous adreſſions point à toi, mais enuoions vers notre Sire pour l'en prier. Cette derniere parole le poignit & le piqua plus que les autres,

Ieruſalem ſituée au milieu de la terre.

Pilate gouuerneur en Iudée fait eriger des boucliers.

Remõtrance faite à Pilate.

craignant veritablement qu'ils n'enuoiassent des ambassades par deuers Tibere, & qu'on ne descouurit les crimes & fautes qu'il auoit commises durant le temps de sa charge, les corruptions, les torts, les pilleries, les tourmens, les efforts, & menaces, les meurtres des personnes nō condamnées, la desmesurée & insupportable cruauté. Cet-homme donques, estant fasché & courroucé, ne sçauoit ce qu'il auoit à faire, d'autant qu'il n'osoit commander qu'on otast ce qui auoit esté dedié, ni vouloit en ce cōplaire aux suiets, sçachant bien la constance de Tibere en telles choses. Les Seigneurs voians celà, & cōnoissans qu'il se repentoit de ce qu'il auoit fait, combien qu'il ne voulust pas qu'on s'en apperceust, escriuirent à Tibere des letres pleines d'humbles prieres. Tibere aiāt leu comme Pilate auoit parlé, comme il les auoit menacé, se courrouça d'vne telle façon, combien qu'il ne fust pas aisé à se courroucer, qu'il n'est besoin de le dire, parlant assez la chose d'elle-mesmes. Incontinent, sans remettre au l'endemain, il escriuit à Pilate le reprenant, & blasmant infinies fois sa nouuelle audace, & lui commandant d'oster soudainement ces boucliers, lesquels furēt transportez de la ville capitale en la Cesarée proche de la mer, surnommée de ton bis-aieul, Auguste: à fin qu'ils fussent dediez au temple, qui lui auoit esté consacré: par ce moien deux points furēt gardez, l'honneur de l'Empereur, & l'ancienne coutume de la cité. Alors c'estoient des boucliers esquels n'y auoit point d'image peinte, mais maintenant on parle d'vne grande statuë: alors ce qui estoit dedié, se mettoit en la maison des lieutenans: mais ceci, cōme on dit, doit estre dressé dedans le secret oratoire du temple, où le grand Sacrificateur entre seulemēt vne fois l'année, sçauoir est au temps du ieusne, qu'il brusle des senteurs, priant Dieu, selon la coutume du païs, qu'il lui plaise d'enuoier abōdance de biens, & bonne année, & quant & quant la paix à tous les hommes. Que s'il auiēt que quelqu'vn, ie ne di point Iuif seculier, mais Sacrificateur depuis le premier iusqu'au dernier y entrast apres le grand Sacrificateur, ou auec lui, voire, qui est bien autre chose, si mesme le grādSacrificateur y entroit deux iours de l'année, ou en vn iour trois fois ou quatre fois, on le feroit mourir sās aucun merci & pardon, tant le Legislateur a eu en recōmandation la garde de ce secret oratoire, lequel il a voulu qu'il fust ainsi entre-tenu sans qu'on y entrast & touchast. Combien donques, à ton aduis, se trouueroient des personnes deuotes, qui volontairement souffriroient la mort, s'ils voioient que la statuë y fust portée. Quant à moi il me semble qu'apres qu'ils auroiēt couppé la gorge à leurs femmes, à leurs enfans, & à toute leur famille, qu'à la fin ils se tueroiēt sur les corps de ceux de leur famille gisans en terre. Voilà ce qu'a ordonné Tibere. Mais qu'a fait ton bis-aieul le meilleur de tous les Empereurs qui iamais furēt, & tout le premier, pour sa vertu & prosperité appellé Auguste, qui espādit la paix par toute la terre & la mer, iusques au bout du mōde? Quand il ouït dire de ce tēple ce qui en estoit, & qu'il n'y auoit en icelui aucune remēbrance forgée de mains d'hōmes, laquelle, estāt visible, representast la nature inuisible, ne l'eut-il pas en grāde estime & reputatiō? Ouï certainemēt: aussi n'auoit-il pas gousté la philosophie du bord des leures, mais auoit esté suffisāmēt repeu d'icelle: encores se repaissoit-il presq̃ tous les iours de q̃lque bō passage, remettāt d'vn coté en memoire les bōs enseignemēs, q̃ son esprit auoit autrefois appris, & de l'autre deuisant auec gēs sçauans qui mangeoiēt auec lui: car il mettoit la plus

Tibere aduerti de l'audace de Pilate, le reprend bien aigrement.

Les boucliers trāsportez en Cesarée.

Auguste auoit le tēple en grād estime.

plus grande partie du disner & du soupper aux bonnes sciences, à fin que non seulemẽt le corps, mais aussi l'esprit fust nourri de ses viandes propres. Or cõbien que ie puisse prouuer par plusieurs signes & argumens la bonne volonté qu'il nous portoit, ie me contenterai toutefois de deux. Premieremẽt aiant entendu qu'on ne tenoit compte des saintes premices, il manda aux commis des Prouinces & Seigneuries, qu'ils permissent aux seuls Iuifs de s'assembler en leurs Synagogues: d'autant que ce n'estoient assemblées d'yurongnes, ni d'insensez, qui ne cherchent que trouble & noise, mais escoles d'Attrempance, de iustice, où les hõmes s'exercent à la vertu, contribuans tous les ans les premices dont se font les sacrifices, & les enuoians par des messagers sacrez au tẽple de Ierusalem. En apres il defendit qu'on ne leur donnast aucun empeschement quand ils enuoioient leurs presens & offrandes, selon la coutume du païs en Ierusalem: car combien que ce ne soient les propres paroles, toutes-fois ce les sont en effect & substance, qu'Auguste leur manda: I'ai mis ci dessous vne seule epitre pour t'induire à le croire, Monseigneur, que Caius Norbanus Flaccus enuoia, declarant par icelle ce qui lui auoit esté escrit par Cesar: la copie de la letre est telle: Caius Norbanus lieutenãt des Consuls, salut aux Magistrats d'Ephese. L'Empereur Cesar m'a escrit qu'il a entẽdu que les Iuifs, de quelque part qu'ils soient, sont assemblez selon leur ancienne coutume pour faire cuillette d'argent qu'ils enuoient en Ierusalem. Il ne veut point qu'on les empesche. Ie vous ai donques escrit ce mot, à fin que vous sçachiez que ie cõmande qu'ainsi soit fait. Par là n'appert il pas, Empereur, de la bonne affection de Cesar enuers nous, & qu'il vouloit honnorer notre temple, veu qu'il permet aux Iuifs, de faire leurs assemblées en public, pour la cuillette des premices & pour autre seruice de Dieu ? Il y a vn autre argument non moindre que celui-là, lequel montre euidẽmẽt la volonté d'Auguste: car il ordonna que de son propre reuenu on fist par chacun iour des sacrifices entiers & holocaustes au treshaut Dieu, qui durent encores iusques au iourd'hui, à sçauoir deux aigneaux, & vn taureau, lesquels il destina à l'autel pour estre immolez & sacrifiez, sçachant bien qu'il n'y auoit point de remembrance ni euidente ni cachée: ainsi ce grand Prince, qui n'estoit à pas vn le second en la philosophie, pensa en lui-mesmes, qu'il estoit necessaire qu'on dediast ici bas à Dieu inuisible vn lieu sacré d'eslite, auquel il n'y eust aucune image visible, & dedans lequel les hõmes fissent leurs prieres, pour estre participans des bonnes esperances & estre iouïssans des parfaits biens. De ce maitre, qui montroit le chemin au seruice de Dieu, vsant ta bis-aieule Iulia Augusta, embellit le temple de phioles d'or, de Calices, & d'autres plusieurs dons riches. Comment fit-elle celà, veu qu'il n'y auoit aucune image dedans ? car les esprits des femmes sont foibles, & ne peuuent comprendre sinon ce qui est sensuel. Celle-là comme elle surmontoit aux autres choses le sexe feminin, aussi faisoit-elle en ceci, s'estant acquise tant par la science, que l'exercice & l'vsage, ce que Nature lui auoit denié, tenant quant à l'entendement du masle, tellement qu'elle voioit si clair, qu'elle comprenoit plus-tost les choses intellectuelles, que sensuelles, estimant cettes-ci n'estre que les ombres des autres. Aiant dõques, sire, deuant toi ces exemples familiers de la bõne volõté & affection que nous ont

Deux ordonnances d'Auguste en faueur des Iuifs.

Letre de C. Norbanus aux magistrats d'Ephese.

Iulia Augusta embellit le temple saint de phioles d'or & calices.

Les choses sensuelles, ne sont que les ombres des intellectuelles.

porté ceux,dont tu es descendu, & par le moien desquels tu es creu & monté en si haut degré,maintien & garde ce qu'a fait chacun d'eux.Interuiennent & portēt la parole pour nos loix les Empereurs enuers vn Empereur, les Augustes enuers vn Auguste, les aieulx & bis-aieulx,enuers leur petit fils, plusieurs enuers vn, ne te disans que ce mot: N'aboli point les statuts des Iuifs,lesquels selon notre volonté sont tousiours demeurez entiers iusques à present:car cōbien que de l'abolition d'iceux n'en auienne point de mal-encontre, si est-ce que l'incertitude de l'auenir n'est pas sans donner crainte aux plus asseurez & hardis,pourueu que nous tenions compte de l'honneur de Dieu. Si ie vouloi raconter les plaisirs que tu m'as fait autre-fois, certainement le iour me faudroit:aussi ne seroit-il pas seāt que ie ne fisse que toucher en passant le premier & principal fait,en le faisant tomber& couler sur vn autre propos.Mais encores que ie me taise,si est-ce que les choses d'elles-mesmes parlent & crient: Tu m'as deslié des chaisnes,desquelles i'estoi enchainé.Qui est celui qui ne le sçache?Ne m'estrein point donques,Empereur,de plus griefs & fascheux liés: car ceux-là,dōt i'estoi lié,n'enuironnoiēt qu'vne partie de mon corps, mais ceux-ci,que i'atten,sont liens de l'ame,lesquels la serreront tout par tout. Tu as repoulsé loin de moi la crainte de la mort,laquelle me pēdoit tous les iours deuant les ïeux:tellemēt qu'estāt ja de crainte & fraieur mort,m'as fait reuiure, & m'as resuscité comme du tombeau:entre-tien donq tousiours celle bōne grace Empereur,à fin que ton Agrippa ne renonce à sa vie,autrement il semblera que ce que i'ai eschapé la mort,n'a pas esté tant pour viure,qu'en receuant plus grās maux,mourir ignominieusemēt.Tu m'as par ta grace donné le plus grād & heureux heur,qui puisse auenir aux hōmes,qui est mon roiaume,& si à icelui,qui n'estoit que d'vne certaine contrée,tu as adiouté vne autre plus grāde, qui est la Trachonite,& la Galilée:ne vueilles donques,sire,m'aiant donné tāt de biēs,en si grande largesse & abondance,m'oster maintenant ce qui m'est necessaire,ni,m'aiant amené en cette lumiere tant claire & luisante,me faire derechef tresbucher dedans les profondes tenebres.Ie quitte volontiers toutes ces grandeurs,& ne refuse point ma premiere fortune:on fera tout ce qu'on voudra de moi, pourueu qu'on ne remuë point les statuts de notre païs:car que diroient de moi ceux de ma nation,ou tous les autres hommes du monde? Il faut de deux choses l'vne, ou que ie sois traitre aux miens, ou que ie ne sois plus conté au nōbre de tes amis.Quel mal me pourroit-auenir plus grand que l'vn ou l'autre? car si ie suis encores nombré au rang de tes amis,on aura opinion de moi que ie suis traitre,si ie n'engarde qu'on face mal à mon pays, & qu'on ne touche au temple, d'autant que vous autres, qui estes grands, auez accoutumé de sauuer les biens de vos amis, qui fuient vers vos excellences Imperiales: d'autre coté, si tu te fasches en ton cueur contre moi, ne m'enchaisne point, comme a fait Tibere, mais, en m'ostant totalement à iamais l'esperance destre lié, commande tout incontinent qu'on m'oste de deuant toi:car il ne seroit pas beau que ie vescusse estant priué de ta bonne grace, laquelle est la seule esperance de mon salut. Aiant escrit ceci & cacheté, l'enuoia à Caius:ce pendant demeura enfermé dedans sa maison, estant en grande detresse & esmoi, & se souciant fort comme les affaires se porteroient:

porteroient:par ce que le danger qu'il mettoit en auant n'estoit pas petit d'autant qu'il estoit question de la destructiō,de la captiuité,& seruage,& du saccagement non seulement de ceux qui demeuroient en la terre sainte,mais aussi de tous les autres Iuifs,qui estoient espanduz par toute la terre.Caius,aiāt receu ces lettres,les leut,& s'arrestāt à chaque article tantost se courrouceoit,ne lui estant point agreable l'article, tātost estoit flechi tāt pour l'equité & iustice de la cause, qu'aussi pour les prieres:maintenāt louoit Agrippa,maintenant se courrouceoit contre lui,& le blasmoit de la trop grande amitié qu'il portoit à ses concitoiens,lesquels seuls entre tous les autres hommes lui estoient rebelles, & refusoient de l'adorer comme Dieu:il le louoit de ce qu'il n'ombrageoit, ni cachoit rien:ce qu'il disoit estre signe d'vn cueur franc & libre. Estant donques adouci,comme il sembloit,donna bonne response,ottroiant à Agrippa le plus grand & souuerain bien,qu'il lui eust peu donner, qu'on ne dresseroit point sa statuë au tēple:de fait il commanda qu'on escriuit à Poplius Petronius, qui estoit son lieu-tenant en la Syrie, qu'on ne fist rien de nouueau au temple des Iuifs.Or combien qu'il fist cette grace à notre nation, toute-fois il ne la donna pas entiere,mais y mesla parmi vne crainte, qui estoit encores plus facheuse: d'autant que la letre portoit ces mots:Mais si aucuns,voulans dresser aux villes proches,hors la capitale, des autels, temples, images, statuës, pour moi & les miens, sont empeschez, ceux qui les empescheront soient incontinent chastiez,ou qu'on me les amene.Cela n'estoit qu'vn commencement de troubles & guerres ciuiles,& vne abolition,de trauers,des presens qu'il nous auoit donné de droit fil:car se pouuoient trouuer plusieurs personnes, lesquelles plustost pour faire deplaisir aux Iuifs, que pour porter hōneur à Caius eussent rempli tout le païs de presens & offrandes:en ce faisant les Iuifs, qui deuant leurs ïeux eussent veu la ruine & abolition de leurs loix, ores qu'ils eussent esté les plus patiens du monde,ne l'eussent point souffert: dont fust auenu que Caius, apres auoir fait punir ceux qui se seroient reuoltez, commanderoit de rechef qu'on dressast au temple sa statüe. Toute-fois par la pouruoiance & soin de Dieu,qui a l'œil sur toutes les choses,& les conduit par sa iustice, il n'y eut pas vn des voisins qui remuast rien, de sorte que les Iuifs ne se deuoient soucier des maux ineuitables,qui estoient tout prests & appareillez à la simple denonciatiō du premier venu.Mais,pourra dire quelqu'vn, quel proffit en reuenoit-il?car combien-que les voisins se reposassent & ne dissent mot, Caius neantmoins ne se reposoit pas,ains se repentoit desia de la grace qu'il auoit faite aux Iuifs,tellement que faisant reuiure en soi sa premiere conuoitise, commanda qu'on en fist à Rome vne autre grande statüe de cuiure, toute dorée, laissant celle de Sidon,afin qu'il n'incitast point ce peuple à sedition, mais qu'en n'y pensant point,& estant deliuré de tout soupson, elle feust transportée en cachette par les nauires,& qu'incontinent, sans qu'on s'en apperceust, elle fust dressée au temple.Celà se deuoit faire pendant sa nauigation & voiage d'Egypte:parce qu'il estoit merueilleusement espris de l'amour de la ville d'Alexandrie,en laquelle il auoit grand'enuie de paruenir, & y estant arriué y seiourner long temps,cuidant qu'il ne failloit que cette seule ville pour engendrer, croitre,& augmēter sa dedicace, où il songeoit tāt,& qu'elle seruiroit d'exēple

Contenances de Caius en la lecture des letres d'Agrippa.

Ottroié à Agrippa que la statue ne seroit erigée au temple.

Vne clause de la letre de Caius bien estrāge & pernicieuse.

Finesse de Caius.

aux autres pour l'adorer,estant grande & en belle assiete de terre:car coutumierement les hommes & villes de petite qualité taschent d'ensuire les façons de faire des grãs personnages,& des villes fameuses.Or il ne se failloit point esbahir de cette cassade,qu'il nous vouloit donner, d'autant qu'il estoit de son naturel aux autres choses traitre & desloial,ne gardant point sa foi, de sorte que quand il auoit fait quelque bien,il s'en repentoit incontinent aprés, & quand il auoit delaissé à poursuiue quelqu'vn,c'estoit lors qu'il lui faisoit plus de mal. A ce propos aucuns qui estoient enchesnez furent dechesnez, & incontinent apres renchesnez,leur faisant souffrir plus grande peine que n'estoit la premiere,à cause qu'ils se voioient deschenez de toute bonne esperance. Il y en auoit d'autres,lesquels ne faisans qu'attendre la mort,non parce qu'ils fussent coupables d'aucun fait digne de mort,ni d'autre peine plus legere, mais pour la trop grande cruauté du iuge, estoient condamnez à estre banniz: ceux-là pensoient que ce bannissement fut quelque gain soudain qui leur fust auenu sans y penser,& estoient autant ioieux,comme s'ils fussent retournez en leur païs,pensans auoir eschapé le tresgrand danger de leur vie.Mais il ne passa pas beaucoup de temps qu'il enuoia quelques soldats aprés,qui les tuérent,combien qu'ils ne remuassent point les affaires , & fussent les plus gens de bien & les plus nobles de l'empire,& vescussent aussi paisiblement aux isles esquelles ils estoient bannis,comme en leur propre païs,portans heureusement leur mauuaise auenture: par ce moien il apporta vn dueil miserable & soudain aux maisons des grans seigneurs de Rome. Si d'auanture il auoit donné à aucuns de l'argent en pur don,il le redemandoit aprés,non comme debte, en recuillant les vsures, & les vsures des vsures:mais comme chose desrobée, tellement que ceux,qui l'auoiẽt pris,receuoient grand dommage:car ce n'estoit pas assez que ces pauures miserables lui rendissent ce qui lui auoit esté donné,mais outre ce ils lui portoient tous leurs biens,dont ils auoient autre-fois herité de leurs peres & meres,ou de leurs parẽs & amis, ou auoient acquis d'eux-mesmes par leur moien & trauail. Ceux qui pensoient auoir plus de credit enuers lui estoient punis d'vne autre façon,laquelle estoit,à la voir,plaisante,& amiable: par ce que ces gens-là sous le pretexte d'amitié despendoient beaucoup aux soudains & legers voiages, despẽdoient beaucoup aux banquets qu'ils faisoient, de sorte qu'ils mettoient toutes leurs richesses en l'appareil d'vn seul soupper:pour à quoi fournir, il failloit prẽdre de l'argent à vsure,tant estoit grande la somptuosité & luxe de Caius.Pour cette cause aucuns fuioient & detestoient sa grace & amitié, l'estimant non seulement inutile,ains aussi dommageable, & n'estre qu'vn appas & embusche d'vn dommage insupportable.Telle estoit l'inegualité & l'inconstance des mœurs de Caius en l'endroit de tous les hommes,& principalement des Iuifs,ausquels il porta si mauuaise affection, qu'il s'appropria leurs oratoires,qui estoient en toutes les villes,aprés auoir commencé à ceux d'Alexandrie, & les remplit d'images & de statues,qui representoient sa propre forme & figure, ne se trouuant personne qui lui osast contre-dire. Il ne restoit plus que le temple de la sainte cité,auquel on n'auoit point touché, auec le droit †d'Asyle & franchise,il vouloit conuertir celui-là en son propre temple, auec ce tiltre, LE TEMPLE DV NOVVEAV IVPPITER ILLVSTRE CAIE.

Les petites villes ainsi que les hommes de petite qualité ensuiuent la façon des plus grandes.

Cruautez de Caius.

La grace & amitié de Caius estoit bien dõmageable.

Caius s'approprie tous les oratoires des Iuifs,fors celle de Ierusalem

On n'osoit rien faire à ceux qui fuioient en ce lieu.

Que

Que dis-tu ? Toi qui es homme, cherches tu à te saisir du ciel, n'estant point content de la multitude de tant de terres, de tant d'isles, de tant de nations, de tant de climats, sur lesquels tu as la puissance & domination ? Ne daignes tu laisser à Dieu pas vn lieu d'ici bas. Si tu ne lui veux laisser vn païs, vne ville, pour le moins laisse lui ce petit temple, qui lui a esté consacré & sanctifié par oracles & paroles diuines. Tu le veux oster, afin qu'en tout ce circuit de terre il ne demeure pas vne trace, pas vn memorial de l'honneur & seruice qu'on doit à celui qui est le vrai Dieu. Tu donnes de belles esperances de toi au gēre humain. Ne sçais-tu pas, que tu fouilles & ouures les fontaines de toutes les meschācetez du monde, entre-prenant & inuentant ce qui n'est loisible de faire ni de penser ? Il sera bon en ce passage de raconter ce que nous visınes & ouïsmes, quand nous fusmes enuoiez pour soutenir le combat de notre republique. Il fault donques entēdre qu'estans entrez chez lui, nous apperceusmes incontinent par son regard & maintiē que nous n'estiōs pas adressez à vn iuge, mais à vn accusateur & plus ennemi q̄ ceux qui se bandēt cōtre leurs parties aduerses pour leur propre fait & querelle: par ce que le deuoir du Iuge c'estoit de s'asseoir auec les notables personnages de son conseil, d'esplucher & peser bien notre cause, laquelle estoit de consequence, & estoit demeurée l'espace de quatre cens ans en repos, sans qu'on y eust touché, & maintenant neant-moins mise en doute, où il estoit question de beaucoup de millions de Iuifs Alexandrins: de faire appeller de tous les deux costez les parties, ouir premierement l'accusation, & puis les defenses l'vne apres l'autre au † compas & mesure de l'eau: aprés auoir ouï les parties, se leuer, consulter auec les conseillers, & prendre sur le different des parties leurs bons aduis, pour, suiuant iceux, prononcer ce qui auroit esté aduisé: mais lui haulsant vn sourcil de seigneur se porta en notre endroit comme vn cruel tyran: car, ne faisant rien de tout ce qui a esté recité, il enuoia querir des Iardiniers, qui auoient la charge de deux iardins qu'on appelloit Mæcena & Lamia, qui estoient pres l'vn de l'autre, & de la ville, esquels il auoit fait son seiour trois ou quatre iours, & où aussi se deuoit iouër en notre presence la farce de toute la nation des Iuifs. Si commanda qu'on ouurist toutes les metairies, par ce qu'il disoit les vouloir voir soigneusement l'vne apres l'autre : où estans entrez, si tost q̄ l'apperceusmes, nous le salüasmes auec toute honte & humilité, l'appellant Empereur Auguste: mais lui nous recueillit si gracieusement & humainement, que nous pensions non seulement auoir perdu notre cause, ains aussi la vie, par ce qu'en nous brocardant, tordant la bouche, commença à dire: Estes vous ces haineurs de Dieu, qui ne m'estimez point Dieu, combien que sois approuué tel de tous les autres hommes, & aimez mieux honnorer le votre qui est sans nom ? Au mesme instant leuant les mains vers le ciel, prononça quelques paroles qu'il n'est loisible d'ouïr ni de dire. Tout incontinent les ambassadeurs de nos parties aduerses, qui entendirent cela, furent remplis de ioie, pensans que leur ambassade se porteroit bien par cette premiere parole de Caius, tellement qu'ils se reiouissoient & soutoient de ioie, lui donnans tous les noms des Dieux. Alors l'aspre & amer mesdisant Isidore, voiant que Caius estoit fort aise de ces noms, qui sont par dessus la nature humaine : Encores

† C'est à dire leur dōner audiēce l'vn apres l'autre: car les Romains vsoient d'vn certain horloge d'eau, comme nous de sable.

Mæcena & Lamia iardins excellens pres de Rome.

Les belles paroles dōt Caius reçoit & caresse les deleguez des Iuifs.

Paroles d'Isidore contre les Iuifs.

(dit-il) Monseigneur,tu hairois dauãtage ces presens& tous ceux de leur ligue, si tu sçauois l'impieté & le mauuais vouloir qu'ils ont contre toi: car aians tous les autres hommes fait sacrifices pleins d'actiõs de graces pour ta santé & prosperité,eux seuls n'en ont voulu faire. Quand ie di eux, i'entens tous les autres Iuifs. Alors nous nous escriasmes tous ensemble:Seigneur Caie,on nous blame à tort:par ce que nous auons sacrifié les Hecatombes solennellement, & aians espandu le sang à l'autel, n'auons point raporté les chairs en noz maisons pour faire banquets & festins, comme aucuns ont accoustumé de faire : mais auons abandonné au feu sacré les holocaustes,& bestes toutes entieres,pour estre entierement brulées,ce que nous auons fait non vne fois, mais trois fois:la premiere,quand tu vins à l'empire:la seconde,quand tu sortis hors de celle grieue maladie,de laquelle toute la terre fut fachée: la troisiesme,afin que tu gagnasses la victoire contre les Allemens. Ie veux qu'il soit ainsi(dit-il)& que ce que vous dites soit veritable.Vous auez fait des sacrifices, mais ça esté à vn autre. Quel profit m'en reuenoit-il,veu que vous ne m'auiez pas adressé vos sacrifices? Si tost qu'il nous eut dit ces paroles,vne fraieur nous saisit, laquelle s'espandit par tout le corps.Ce pendant il se pourmenoit en ses maisons des champs,considerant les chambres des hommes, les chambres des femmes, les planchers,le bas,le hault:blasmant les faultes d'aucuns lieux, & enchargeant de faire mieux ce qu'il ne trouuoit pas à son gré.Ce pendant nous le suiuions tousiours hault & bas,estans brocardez de nos aduersaires, ne plus ne moins que si nous eussions esté en quelque ieu de farces:aussi cet affaire n'estoit qu'vne farce,d'autant que lui,qui estoit iuge auoit pris l'habit d'vn accusateur, & les accusateurs celui d'vn mauuais iuge,qui ne regarde qu'à son inimitié particuliere, non pas à la nature de la verité:or quand le iuge accuse celui qui doit estre iugé de lui, & est auec cela grand & puissant,il fault necessairement se taire:au moien de quoi nous nous taisions,& nous seruoit le silence de defenses, principalement n'aiant dequoi respondre à tout ce qu'il cherchoit & desiroit, de crainte que nos loix ne fussent abolies,lesquelles retenoient notre langue,& nous fermoient & cousoient la bouche.Apres qu'il eut ordonné ce qu'il voulut sur le fait de ces bastimens,il nous fit vne demande tresgrande & magnifique:Pourquoi est-ce (dit-il) que vous vous abstenez de la chair de pourceau? A cette demande nos aduersaires se prirent à rire, aucuns estans ioieux de cette demande,les autres, qui n'estoient que flatteurs, pour lui complaire, & afin qu'il semblast que ce propos auoit esté dit auec vne grace & plaisir,de sorte qu'aucuns des seruiteurs de Caius en furent marris,pour le peu de compte qu'on faisoit d'vn Empereur: aussi ne faisoit pas seur à ceux qui n'estoient totalement ses familiers, de rire tant soit peu:Nous lui respondismes que les ordonnances des nations estoient differentes,& que les vnes en auoient d'vne sorte,les autres d'vne autre:mesmes que l'vsage d'aucunes choses estoit aussi bien defendu à nos aduersaires,comme à nous.Sur ce propos il en vint vn, qui dit: qu'il y auoit beaucoup de personnes qui ne mangeoient point d'agneaux tout apprestez.Caius en riant: C'est bien parlé(dit il)car ils ne sont point bons à manger. Estans ainsi blasonnez & moquez nous ne sçauions que deuiõs faire. A la fin, tout esmeu de colere, Nous voulons

Hecatombe proprement c'estoit de cent beufs, ou de cent pieds. c'est à dire de 25. beufs, dont il a pris le nom, communement se prenoit pour vn sacrifice solennel.

Holocauste estoit quãd la beste sacrifiée estoit totalement brulée.

voulons sçauoir(dit-il) de quelles loix vous vsez en votre police. Nous commenceasmes à les lui deduire: mais si tost qu'il eut gousté nos bonnes raisons,& conneu qu'elles n'estoient pas à despriser, auparauant que nous lui en eussions amené d'autres plus fortes, rompit nos premiers propos, & sauta vistement en vne grand'salle, où se pourmenant, il commanda que tout à l'entour les fenestres fussent bouchées de verre blanc semblable aux pierres reluisantes, & aux trauers desquelles on voit, n'empeschans point la lumiere, ains seulement le vent,& l'ardeur du Soleil. Cela fait, s'auanceant, sans aucune aspreté, nous interrogea plus modestement: Que dites vous? Comme nous commencions à lui declarer plus sommairement, il court de-rechef en vne autre chambre, en laquelle il commanda qu'on mist de vieux & anciens tableaux. Estant ainsi notre cause alongée, discontinuée, & desmorcellée, & n'attendans tous les iours que la mort comme gens des-esperez sans force & courage, nous n'auions plus d'ames: mais de detresse & angoisse sortirent dehors pour supplier le vrai Dieu, qu'il appaisast l'ire & fureur de ce faux Dieu. Ce qu'il fist: car lui prenant pitié de nous, changea la fureur de Caius en clemence & misericorde: tellement qu'estant deuenu plus doux, dit ces paroles: Ces hommes ne me semble estre si meschans, que mal-heureux & fols, ne croians point que ie suis participant de la nature diuine. Sur ce propos il se deffit de nous, nous commandant de sortir. Apres qu'eusmes eschapé au lieu d'vn siege de iustice, ce †theatre & cette prison, (car comme en vn theatre nous estions sifflez, moquez, truffez outre mesure,& comme aussi en vne prison souffrions des plaies en l'ame, qui nous perçoient iusques aux entrailles, dont elle estoit tourmentée & froissée par tout pour les blasphemes contre Dieu,& les grandes menaces que l'Empereur deploioit contre nous, ne nous voulant mal pour autre chose, autrement il se fust bien tost changé, que pour le grand desir qu'il auoit de se faire Dieu: à quoi il estimoit que les Iuifs seuls n'y consentiroient iamais, ni pourroient s'y accorder) à grand' peine pouuions nous reprendre notre aleine, non que pour l'amour de notre vie eussions crainte & fraieur de la mort, laquelle volontiers nous eussions choisie, comme l'immortalité, si elle eust apporté quelque proffit à nos loix: mais sachans bien qu'elle ne seroit pas seulement inutile à la Republique, ains aussi ignominieuse: par ce qu'on donne le blasme, de ce que les ambassadeurs endurent, à ceux qui les enuoient. Pour cette cause nous nous sommes contre-gardez le mieux qu'il a esté possible,& auons tousiours leué la teste en hault, de peur d'estre noiez, estans en crainte & doute du reste: de quoi il prendroit connoissance, duquel aduis il seroit, & quel iugement il donneroit. Car commēt eust-il ouï notre cause entiere, veu qu'il n'auoit daigné ouir d'autres petites affaires? N'estoit-ce pas vne chose facheuse, que tous les biens des Iuifs, en quelque part qu'ils se fussent trouuez, eussent flotté, & eussent esté hazardez entre les mains de nous cinq ambassadeurs? Car s'il eust voulu complaire à nos ennemis, quelle ville se fust reposée? Qui eust esté celle qui eust pardonné aux manans & habitans? fust-il demeuré vn oratoire entier? La police des Iuifs n'eust elle pas esté renuersée? Certainement tous les priuileges & autres droits generaux que cette nation auoit en chacune ville, eussent esté

† C'estoit vn bastiment public demi rond, & fait en façon de demi cercle, où le peuple s'assembloit pour voir iouër les ieux.

renuersez, noiez, & abysmez. Estans pleins iusques à la gorge de tels discours, & souciz, estions entrainez çà & là, comme si nous eussions esté plongez au fond d'vne mer: parce que ceux qui nagueres montroient semblant de se mesler de nos affaires, auoient tout quitté, tellement que nous estans appellez & entrez tous ensemble, se retirerent de crainte qu'ils auoient, sçachans bien la douceur, dont il vseroit en l'endroit des personnes, qui le reputeroient Dieu. Nous auons generalement declaré en peu de paroles la cause de la haine que Caius portoit aux Iuifs. Il fault maintenant donner à entendre l'autre chanson, dont nous vsasmes.

Caius vsoit de douceur enuers ceux qui le reputoient Dieu.

***

FIN DE LA TRADVCTION DE PHILON.

TABLE BIEN AMPLE DES NOMS, MATIERES, & choses notables contenues és œuures de Philon Iuif, traduites de Grec en François.

Aueugles

Caius

& qui

E.

l'Eſprit

Filles

Guerre

L

Lieus,

Plai-

Q

S

T

Teintu-

V

ventre

Fin de la Table.

Correction des fautes.

Fveillet 3. ligne 10, en la generation: lisez, en soy la generation. Fueil. 8. ligne 30. destinez non seulement, lisez, destinez seulement. Fueil. 12. ligne 16. ceux les premiers. effacez ceux. Fueil. 14. ligne 19. tout que. lisez, tout ce que. Fuel. 15. ligne 24. ausquels. lisez, ausquelles. Fueil. 19. ligne 41. d'vn verd & vif courage. lisez, en temps & en meur âge. Fueil. 21. lig. 6. mettez la virgule apres, visible. Fueil. 27. lig. 39. il vouloit. lisez, il le vouloit. Fueil. 30. lig. 32. & tourmenté. lisez, est tourmenté. Fueil. 42. lig. 27. dit-ie. lisez, dit-il. Fueil. 50. lig. 14. leurs differens. lisez, les differens des natures contraires. lig. 16. aucune. lisez, aucuns. lig. 42. prest. lisez, peste. Fueil. 51. lig. 27. touchant. lis. touchent. lig. 28. lis. lesquels estans, de grand desir de voir clairement celui qui est, deuenus. lig. 39. delaissans. lis. delaissant. Fueil. 53. lig. 30. l'heritage. lisez, heritage. Fueil. 56. lig. 12. leur heritage. lis. son heritage. Fueil. 60. lig. 15. en fait. lis. en font. Fueil. 70. lig. 6. homme de tresgrãd. lisez, hõme tresgrãd. Fueil. 71. lig. 4. qu'elle. lis. qu'elles. Fueil. 73. lig. 10. lis. & laboureurs: de mesme. Fueil. 74. lig. 14 autres parties. lis. autres plaisirs. lig. 20. enseignemẽs. lis. ensignemens. lig. 33. est mõté. lisez, est haut monté. Fueil. 75. lig. 1. au nombre. lisez, au monde. Fueil. 76. lig. 41. croire, & qu'il. lisez, croire qu'il. Fueil. 79. 26. estãt chacun. lis. estãt charnu. Fueil. 82. lig. 6. mes paroles. lis. tes paroles. lig. 22. leurs remonstrans. lisez, luy remonst. lig. 28. estre Dieu. lisez, estre de Dieu. Fueil. 84. lig. 30. sailloit. lisez, saillit. Fueil. 86. lig. 1. & austral. effacez &. lig. 30. estãt. lisez, estans. Fueil. 88. lig. 16. promis. lis. commis. Fueil. 90. lig. 18. hausans. lisez, hausant. lig. 28. n'aprochant, lisez, n'aprochoit. Fueil. 92. lig. 14. le prophete. lisez, & le prophete. Fueil. 93. lig. 15. portoient. lisez, porteroient. Fueil. 94. ligne 7. que pour. lis. que se desesperans. Fueil. 95. ligne 34. effacez de telle sorte. Fueil. 97. ligne 14. née. lis. nées. Fueil. 98. ligne 16. sentes. lis. tentes. lig. 39. d'autant. lisez, car d'autãt. Fueil. 99. ligne 37. s'il vient. lisez, s'il vent. Fueil. 100. ligne 4. nous ne nous. lisez, nous nous. ligne 7. Cheniciens. lisez, Pheniciens. lig. 46. il auoit. lisez, ils auoient. Fueil. 106. ligne 11. ains. lis. aians au parauant fait. Fueil. 113. ligne 9. amenerent. lis. emmenerent. lig. 43. cinquantiesme. lisez, cinqcentiesme. ligne 45. celle. lisez celles. Fueil. 114. ligne 22. de la prendre. lis. de leur permettre de la prẽdre. Fueil. 115. ligne 20. les deux lignées. lis. ceux des deux lignées. ligne 21. par-ce qu'il. lis. par-ce qu'ils sçauoient bien qu'il n'vsoit. Fueil. 116. ligne 5. dedans les. lis. dedans des forteresses non aisees à prẽdre. Fueil. 117. ligne 26. & vn. lis. est vn. Fueil. 118. ligne 31. ce n'estoit. lis. ce n'est. ligne 40. n'y auoit, &c. lisez, ny aiant rien obmis qui fust bon & salutaire, la preuue. Fueil. 122. ligne 7. lesquelles. lisez, lesquels. lig. 38. lesquelles. lisez, lesquels. ligne. 29. composées. lisez, composé. Fueil. 124. ligne 17. ostez l'interrogant apres masures. Fueil. 125. effacez deux lignes & demie du commencement de la page, iusques à propres. Fueil. 129. ligne 9. de nature. lis. & nature. lig. 44. lisez, moitié la hauteur de la place. Fueil. 130. ligne esloigngnée. lis. esloigné. Fueil. 134. ligne 1. & d'autant. ostez &. Fueil. 137. ligne 33. à fin qu'entrant. lis. à fin qu'en entrant. Fueil. 139. ligne 26. voulans. lis. voulãt. ligne 33. lis. auoient esté emploiées à. Fueil. 140. ligne 7. lesquelles. lis. lesquels. Fueil. 145. ligne 24. s'estans. lis. s'estant. ligne 36. ni à entendre, superflu. Fueil. 147. ligne 7. faut lire, philosophie, philosophie, di-ie. Fueil. 148. ligne 2. qui fait. lis. qui sçait. ligne 21. qui font. lis. qui sont. ligne 24. lis. contées entre les choses. Fueil. 149. ligne 1. en pleurẽt. lis. en pleurãt. ligne 44. religion. lis. region. Fueil. 152. ligne 36. de la mer. lis. de la nuée. Fueil. 155. ligne 35. disposer. lis. deposer. Fueil. 160. ligne 43. entans & greffans. lis. entant & greffant. Fueil. 161. ligne 7. cestui-là. lis. cestui. Fueil. 167. ligne 2. permettans. lis. permettant. Fueil. 169. ligne 22. laisse les. lis. laisse-le. Fueil. 170. ligne 3. ou afin. lis. à fin. ligne 5. doctrine, regardant. lis. doctrine? reg. ligne 19. prophanez. lis. prophanez? Fueil. 171. ligne 22. le petit. lis. & le petit. Fueil. 172. ligne 44. renter. lis. rentrer. Fueil. 178. ligne 11. & qui. lis. ce qui. ligne adioint. lis. adiointes. Fueil. 180. ligne 8. familiere. lis. familier. Fueil. 181 ligne 34. deue & aux. lis. deue aux. Fueil. 184. ligne 27. nuitiue. lis. mutine. Fueil. 193. ligne 12. pres. lis. ores. ligne 26. conionction: lis. conionction? ligne 27. esgaux. lis. esgaux? ligne 36. se pourroit. lis. ne pourroit. Fueil. 194. ligne 18. ..on. lis. nom. Fueil. 195. ligne 32. lis. fournit ceste richesse par. Fueil. 197, ligne 18. estant. lis. ostant. Fueil. 202. lig. 16. mesprisées. mesprisées? Fueil. 204. ligne. 15. ont à bonne. lis. l'ont, &c. ligne 40. egal: egalement &. lis. egal egalement, &. Fueil. 215. ligne 32. en icelui. lis. en celui. Fueil. 220. ligne 27. au. lis. ou au. ligne 42. lis. qu'on appelle fort proprement premices, par-ce que de tous les fruicts. ligne 45. lesquels. lis. lesquelles. Fueil. 221. ligne 16. les heritages. lis. ses heritages. ligne 42. l'effort & qui. lis. l'effort & tort. Fueil. 222. ligne 30. le naturel. lis. le conseil. Fueil. 223. la parole de Dieu. lis. la parole de l'homme de b.... Fueil. 227. ligne 32. semans. lisez semant. Fueil. 229. Ce temps. lis. Le temps. Fueil. 230. lisez, ni ce qui est en la terre, ni ce qui est en la mer, ni, &c. Fueil. 232. ligne 44. enferme ce. lis. enferme on ce. Fueil. 233. ligne 14. separe. lis. separée. Fueil. 236. ligne 27. permettans. lis. permettant. Fueil. 256. ligne 4 estant. lis. & estant. Fueil. 257. ligne 2. s'abaissant. lis. s'abaissent. Fueil. 265. ligne 16. n'aiant. lisez m'aiant. ligne 21. lis. Or cõbien que leur essence soit incomprehensible, toutesfois. Fueil. 269. ligne 12. auec eux. lis. auec ceux. Fueil. 270. ligne 5. effacez pour vouloir. Fueil. 271. ligne 39. grauées. lis. grauez. Fueil. 272. ligne 1. posées, en. lis. posées: en. Fueil. 279, ligne 43. pouuoir com. lis. pouuoir d'acquerir, com. Fueil. 286. ligne 5. aians. lisez, aiant. Fueil. 294. ligne 25. dequoy ne. lis. dequoy elle ne. Fueil. 296. ligne 18. du monde. lis. des hommes. Fueil. 298. lig. 22. ni toi-mesmes. lis. ni toi-mesmes? Fueil. 299. lig. 24. lesquels. lis. esquels. Fueil. 300. ligne 12. ennemis. lisez, ennemies. ligne 21. desdaignans. lis. desdaignant. ligne 22. des loix. lis. des rois. Fueil. 302. lig. 44. de la maladie. lis. de la vilaine maladie. Fueil. 303. lig. 1. affection. lis. l'affection. lig. 8. s'il y a. lis. s'il y en a. ligne 28. nature, deniãs. lisez, nature diuine, & denians. Fueil. 307. lig. 10. s'estãs. lisez, s'estant. Fueil. 308. ligne 19. ames suiuoient. lis. estoient. Fueil. 318. ligne 41. anciennement. lisez, qu'anciennement. ligne. 42. viuans la. lis. viuans selon la. Fueil. 320. ligne 34. pestilence. lis. pestilente. Fueil. 326. ligne 1. liberté, lis. liberté? Fueil. 327. lig. 8. craignans. lis. craignant. Fueil. 329. ligne 6. lieu. lisez, lieu? Fueil. 331. ligne 24. la deesse. lis. & l'abaisse. Fueil. 338. ligne 32. ne tenans. lisez, ne beuuans. Fueil. 339. lig. 8. chassis. lis. chaslis. Fueil. 343. ligne 4. l'enuoier. lis. l'enuier. Fueil. 348. ligne. 4. Ces Iuifs. lis. Les Iuifs. Fueil. 355. ligne 17. tous-iours. lis. tous-iours? Fueil. 357. ligne 5. pleine. lis. plaine. Fueil. 360. ligne 41. par vn. lisez, pas vn. Fueil. 361. ligne 28. touchant. lis. touchent. Fueil. 362. lig. 28. en la bouche, en la parole. lisez, en la bouche, au cueur, & aux mains, & en la parole. Fueil. 363. ligne 28. des dommages. lis. les dommages. lig. 37 en s'esbahissant. lis. en s'abaissant. Fueil. 364. lig. 3. de toutes. lisez, de tous. Fueil. 366. ligne 4. tenans. lisez, tant. Fueil. 367. lig. 3. tout. lis. tous. Fueil. 368. lig. 3. & prop. lis. est proprement. Fueil. 373. lig. 6. les engendrant. li. leur engendrant. Fueil. 374. lig. 7. religion. li. region. lig. 19. commencent. li. commencera. Fueil. 376. lig. 8. violemens. li. vrlemens.

Fueil. 378. ligne 29. grosserie. lisez, gosserie. ligne 37. ou roiaume. lisez, au roiaume. Fueil. 384. ligne 8. rons. lisez, rond. lig. 18. aucune à chose la conseruation. lisez, aucune chose pour la conuersation. lig. 25. assemblans. lisez, assemblant. Fueil. 390. ligne 24. estans, lisez, estans. Fueil. 393. ligne 10. & choses. lisez, és choses. Fueil. 396. ligne 25. seconde. lisez, seconde. Fueil. 406. ligne 5. il n'en fut. lisez, il n'en fit. ligne 14. par des malheureux que. lisez, par des malheureux hommes, qui. ligne 36. prouiendroit. lisez, paruiendroit. ligne 38. commencement. lisez, commencemens. Fueil. 410. lig. 41. merites : lisez, merites? Fueil. 413. lig. 42. tu as esté. lis. tu as osté. Fueil. 423. lig. 8. euente, lisez, euentre. Fueil. 424. ligne 19. de la. lisez, de le. Fueil. 429. lig. 40. singulier. C'est. lisez, singulier, c'est. Fueil. 432. ligne 10. simple. lisez, si simple. Fueil. 438 ligne 45. & tellement. effacez, &. Fueil. 441. ligne 38. promenoirs: lisez, premenois. Fueil. 447. lig. 39. suiuant la fortune: lisez, suiuant ce la fort. Fueil. 458. ligne 33. de Dieu: lisez, de dieux. Fueil. 460. ligne. 34. portée. lisez portée? Fueil. 464. ligne 10. deschenez. lisez, descheuz.

